DÉPOT LÉGAL
Eure-et-Loir
N° 194
1933

**Treizième Année. — N° 1.** **Janvier-Mars 1933**

# REVUE

DE

# LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

---

## SOMMAIRE

Pages

V. Bouillier . . . *Montaigne en allemand : Christoph Bode, son grand traducteur* . . . . . . 5

F. Baldensperger. *Le classicisme français et les langues étrangères* . . . . . . . . . 14

M. et P. Fuchs. . *Comédiens français à Londres (1738-1755)*. . . . . . . . . . . . 43

H. Bédarida . . . *La fortune des* Prisons *de Silvio Pellico en France (1832-1932)* (suite et fin) . 73

L. Lemonnier . . . *L'influence d'Edgar Poe sur les conteurs français symbolistes et décadents* . . 102

**Notes et Documents :** *Carpe Rosam :* note sur un thème connu d'après un livre récent (B. Munteano). — Scarron sonnettiste et ses modèles espagnols (G. Margouliès). — Note sur l'affirmation de véracité du *Père Goriot* de Balzac (F. Baldensperger). — Le carnet du *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval (P. Martino). — Huysmans' influence in America (F. C. Hanighen). — Une lettre américaine inédite au sujet de G. Clemenceau aux États-Unis (F. B.) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 134

**Chronique** . . . . . . . . . . . . . . . . . . 188

**Bibliographie des questions de littérature comparée** . . . 198

**Comptes-rendus critiques :** H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande, de 1684 à 1709 (G. Ascoli). — H. Elovson. Amerika i Svensk Litteratur (1750-1820), en Studie i komparativ Litteraturhistoria (H. Tronchon). — M. Praz. La Carne, la Morte e il Diavolo nella letteratura romantica (Id.). — Analyses d'ouvrages . . . . . . . . . . . . . . . . . . 209

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e^)

**Paraît chaque trimestre**

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger.

Le titre d' « AMI DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

---

# BIBLIOTHÈQUE
# DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ aux abonnés sauf pour les tomes 11, 43 et 67*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . . 19 fr.
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVIIe et XVIIIe s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . . . . . . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVIIe e XVIIIe . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIIIe siècle . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIXe siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVIIe et au XVIIIe s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle. . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIXe siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre . . . . . 50 fr.
30. M. M. GIBB. Le roman de Bas-de-Cuir. . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
31. F. BALDENSPERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 25 fr.
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. SMITH. Une Anglaise intellectuelle sous la Restauration : Miss Mary Clarke. 25 fr.
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. ROBERTSON . . . . . . . . . . . 30 fr.
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
41. G. GILL-MARK. Une femme de lettres au XVIIIe siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. DE LALLEMAND. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. GUIETTE. La légende de la Sacristine . . . . . . . . . . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. GARNIER. Henry James et la France . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
45. H. BEDARIDA. Parme et la France . . . . . . . . . . . . . . . . . . 80 fr.
46-47. A. VIATTE. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. STORER. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . . . . . . 40 fr.
49. M. DEMPSEY. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. DESONAY. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . . . . 60 fr.
51. L. F. THOMPSON. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. HARTLAND. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . . . . . 40 fr.
53. V. M. JEFFERY. John Lily and the Italian Renaissance . . . . . . . . . 30 fr.
54. M. I. MARKOVITCH. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . . . . . . . 55 fr.
55. M. I. MARKOVITCH. Tolstoï et Gandhi . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
56. M. E. ELKINGTON. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.

REVUE

DE

# LITTÉRATURE COMPARÉE

692

8° Z 21190

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

# REVUE

DE

# LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

La nature des choses est bien plus aisée à concevoir lorsqu'on les voit naître peu à peu en cette sorte, que lorsqu'on ne les considère que toutes faites.

DESCARTES.

Producers of great literature do not live in isolation, but catch light and heat from each other's thought.

WALTER PATER.

13e ANNÉE — 1933

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

—

Tous droits réservés

MONTAIGNE EN ALLEMAND :

# CHRISTOPH BODE

## SON GRAND TRADUCTEUR

Montaigne a rencontré deux traducteurs de qualité exceptionnelle : John Florio en Angleterre, Christoph Bode en Allemagne. Le premier a conquis une sorte de célébrité universelle, due surtout à ce qu'il eut la fortune d'initier Shakespeare à Montaigne[1]. Le second, peu connu hors d'Allemagne, mérite lui aussi l'hommage de tous les amis de Montaigne. C'est, d'ailleurs, un curieux personnage que Bode, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas laissé des Mémoires sur sa vie, écoulée dans les professions les plus diverses et dans presque tous les milieux sociaux. A défaut, nous avons sur lui (en tête du sixième volume de sa traduction des *Essais*) une notice de Carl Böttiger[2], très développée, mais littéraire beaucoup plus que biographique. Quant aux répertoires de Meusel et de Jördens, ils ne font que résumer Böttiger, sans apport nouveau.

Bode naquit à Brunswick le 16 janvier 1730, de parents tellement pauvres que sa mère, faute de berceau, dut l'emmailloter dans une vieille corbeille à linge. Le père était simple soldat, s'employant comme journalier quand le service lui laissait des loisirs; après sa libération, il vécut à Schöppenstädt, près Brunswick, où il travailla dans une briqueterie. C'est là que son fils apprit à lire et à écrire, à l'école du village. Après quoi l'enfant, trop faible et trop gauche pour les travaux manuels, fut envoyé chez son grand-père, cultivateur, pour y garder les moutons. Il n'était pas considéré comme

1. Cf. Mme Longworth-Chambrun, *Giovanni Florio*. Paris, 1921 ; G. C. Taylor, *Shakspere's debt to Montaigne*. Cambridge, 1925.

2. Böttiger, Carl August (1760-1835), archéologue, directeur du gymnase de Weimar, de 1791 à 1804.

bon à autre chose, et, dans la famille, on ne l'appelait que le *dumme Christoph*. Toutefois il finit par persuader à sa mère qu'il pouvait prétendre à mieux, et, comme il paraissait montrer des dispositions musicales, la bonne femme (qui vécut assez pour voir les succès de son fils) obtint qu'il fût mis en apprentissage chez un *Stadtmusikus* de Brunswick. Là, pendant une demi-douzaine d'années, il s'initia à tous les instruments à vent et à cordes, spécialement au basson et au violon qui demeurèrent ses instruments favoris. Il entre comme hautboïste dans le régiment de Brunswick. Mais les difficultés de sa vie s'accroissent par un mariage précoce avec une jeune fille pauvre, dont il aura trois enfants. En 1750, à l'âge de vingt ans, il quitte le régiment, avec un congé durable, pour aller à Helmstädt (Brunswick) se perfectionner auprès du musicien Stolze, virtuose du basson. Dans cette ville, qui possédait alors une Université, il se lie avec des étudiants et des maîtres qui lui apprennent le français, l'anglais, l'italien et le latin. En même temps il gagne chichement sa vie et celle des siens avec des leçons de musique. En 1753, il s'engage comme hautboïste dans le régiment hanovrien en garnison à Celle. Quoique bien traité sous tous les rapports par son colonel, il prend un congé définitif en 1756. Au cours de ces années, il avait successivement perdu sa femme et ses trois enfants. Il reste encore quelque temps à Celle, y donnant des leçons de musique, et complétant son instruction en français et en anglais. Il publie deux petits recueils musicaux : *Zärtliche und scherzhafte Lieder mit ihren Melodien* (Leipzig, 1754-1757).

Il se transfère à Hambourg en 1757, comptant avec raison y trouver plus de champ pour son activité. Il y débute dans sa carrière de traducteur par le traité moral de Dodsley : *The Economy of human life* (*Die Weisheit an die Menschen*, 1759) ; ensuite par des adaptations de pièces anglaises, italiennes, françaises (notamment *l'Écossaise*, de Voltaire, et *le Legs*, de Marivaux) pour le théâtre de Hambourg. D'autre part, il s'affilie à la franc-maçonnerie, dans laquelle il jouera un rôle actif et important[1]. Il fait un brillant mariage avec une de ses

1. L'activité maçonnique de Bode ne rentre pas dans notre sujet. Pour ceux qu'elle intéresserait, signalons l'ouvrage considérable de M. Le Forestier sur

élèves de piano, jeune fille aimable, riche, libre de tutelle. Mais il a le malheur de la perdre au bout de quelques mois, par suite d'une chute de cheval. Elle lui laissait toute sa fortune; mais Bode, qui fut toujours un très brave homme, en abandonna la plus grande partie à la famille de la défunte. Avec ce qui lui restait, il se fit, tout ensemble, imprimeur, éditeur, libraire. Il publia pour ses débuts la *Dramaturgie* de Lessing, qu'il eut même pour associé pendant un an, de 1767 à 1768. Mais l'un et l'autre manquaient d'aptitudes commerciales, et l'entreprise fut peu prospère, bien que Bode l'ait continuée plusieurs années encore, sauf à la limiter de plus en plus à l'imprimerie. En 1768, il se marie, pour la troisième fois, avec la fille d'un libraire. Dix ans plus tard il redevient encore veuf, après avoir perdu les quatre enfants issus de cette dernière union.

Alors il quitte Hambourg pour suivre à Weimar, en qualité de gérant d'affaires et de quasi-chevalier d'honneur (*Geschäftsführer und Gesellschafter*), la comtesse de Bernstorff, veuve du ministre danois. C'est à Weimar qu'il passera le reste de sa vie, en relations avec la cour ducale et la société qui gravitait autour d'elle. Sans être un intime de Gœthe, dont vingt ans d'âge le séparaient, il eut avec lui de très bons rapports. Ainsi il était, comme lui, une cheville essentielle du théâtre d'amateurs patronné par la duchesse Amélie, auquel il contribua non seulement par des adaptations de pièces anglaises ou françaises, mais parfois aussi comme acteur dans des rôles comiques. Ainsi encore, ils se retrouvaient tous deux à la Loge maçonnique Amélie, dont Bode était un dignitaire. Goethe, dans ses *Tagebücher*, mentionne Bode à plusieurs reprises, toujours avec sympathie, et en lui donnant les épithètes de *lustig*, *ehrlich* (22 août 1779, 17 janvier 1780, etc.).

Un épisode sur lequel on eût désiré avoir plus de renseignements, c'est un voyage de Bode à Paris pendant l'été 1787. Le but en était d'accompagner un de ses amis (« Herr von

*Les Illuminés de Bavière* (Dijon, 1914). L'auteur a consulté les papiers de Bode qui se trouvent à Gotha dans les archives de la Loge *Ernst zum Compas*. Ici, notons seulement que les loges auxquelles appartint Bode n'avaient rien de suspect pour les autorités, et qu'elles étaient même patronnées par les princes : ainsi, l'*Almanach für die Brüder Freymäurer* qu'il publia de 1776 à 1779 était dédié au duc Charles de Brunswick.

der Busch »), et sans doute aussi d'entrer en relations avec la maçonnerie française. D'après une lettre citée par Böttiger, les impressions parisiennes de Bode ne furent pas enthousiastes. Les Parisiens l'agacent avec l'affectation de leurs manières, leurs grimaces, leur gesticulation, leur abus des grands mots : « Ici, tout est sur des échasses. Rien ici n'est bon ou beau, comme le dirait tout bonnement un brave Allemand, mais tout est *merveilleusement beau* (en français dans le texte). » Et, pour se mettre au diapason, il ajoute que les rues sont *merveilleusement puantes*, les mœurs *merveilleusement corrompues*, et que tout ce que l'on boit ou mange chez les traiteurs est *merveilleusement mauvais et cher*. Il est assez satisfait des théâtres : à l'Opéra, bon orchestre, excellent ballet, beaux décors, cortèges bien groupés; mais les chanteurs et les acteurs sont d'affreux braillards (*entseitzliche Schreihalse*).

Au cours de ces années, si remplies d'autre part, Bode avait considérablement accru la liste de ses traductions. Sans en donner une bibliographie complète, mentionnons (outre celles déjà indiquées) :

Sterne, *Yoricks empfindsame Reise*[1] (1768); *Tristram Shandy* (1774);
Smollet, *Humphry Klinker* (1772);
Goldsmith, *Der Dorfprediger von Wakefield* (1776);
Fielding, *Tom Jones* (1786);
Noverre, *Lettres sur la danse* (1770);
Marmontel, *Les Incas* (1783);
*Mémoires* de Latude (1787).

Lorsque Bode mourut, presque subitement, le 13 décembre 1793, il venait d'achever sa traduction des *Essais*, mais il ne l'avait pas encore livrée à l'impression, circonstance dont il faut tenir compte quand on relève, çà et là, des imperfections dans son œuvre[2]. Il projetait de traduire Rabelais, et s'y préparait par la lecture de Hans Sachs et des *Tischreden* de Luther.

1. Dans son avertissement, Bode dit que c'est Lessing qui lui a suggéré le mot *empfindsam*, non admis encore à l'époque.

2. *Michael Montaignes Gedanken und Meinungen über allerley Gegenstände*, 7 vol. in-8°. Berlin, 1793-1799. — Réédition revue par Otto Flake et Wilhelm Weigand, augmentée du *Voyage* traduit par Flake et avec une introduction par Weigand, 8 vol. in-8°. Munich, 1908-1911.

Bode n'était pas le premier qui eût donné une traduction allemande des *Essais*. La priorité appartient à Titius (autrement dit : Tietz, Johann Daniel), *privat-docent* à l'Université de Leipzig, et plus tard professeur à celle de Wittenberg[1]. Le travail de Titius est digne d'estime, surtout si l'on songe que l'auteur n'était âgé que de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qu'il avait pour spécialité les mathématiques et la physique; sa traduction est consciencieuse, exacte en général, et heureuse quelquefois. Son défaut principal, c'est qu'elle est trop souvent lourde, terne, et qu'elle ne donne guère l'idée du style de Montaigne. Mais, en faveur de Titius, notons encore que sa traduction figurait parmi les livres de Nietzsche, qui lui a emprunté (*Nachgelassene Werke*, XIII, § 78) la traduction du passage célèbre : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de la nature, naissent de la coutume, etc. »

Bode devait surpasser beaucoup son devancier. Non seulement il possédait plus de culture littéraire et plus d'expérience dans l'art de traduire, mais il était tout particulièrement inspiré par Montaigne, dont la pensée et la forme trouvaient chez lui des correspondances marquées. Sur le zèle avec lequel il travaillait, Böttiger nous fournit des renseignements intéressants, et propres à être médités par les traducteurs :

Il commençait par lire un chapitre dans la vieille édition parisienne in-folio (Camusat, 1635), lentement et avec la plus attentive méditation sur les idées de son auteur. Puis, il se promenait de long en large dans son vaste cabinet, en réfléchissant, cette fois, à l'ensemble du chapitre, de manière à s'en assimiler l'esprit. Après quoi, il prenait la plume, et, avec l'original sous les yeux, il traduisait presque sans s'arrêter, sauf à laisser en blanc sur le papier quelques expressions ou tournures difficiles. C'était son premier jet qui, lors des révisions ultérieures, ne subissait que rarement des modifications essentielles. Il s'occupait ensuite de remplir les lacunes laissées, à quoi il n'épargnait ni sa peine ni son temps. Souvent il passait des heures à rechercher l'expression la mieux adaptée. Frisch[2] était, en l'affaire, son vieux et fidèle compagnon.

1. *Michael Herrn von Montagne Versuche,* 3 vol. in-8°. Leipzig, 1753-1754. Le traducteur ne se nomme que dans sa préface au troisième volume.

2. Frisch, *Nouveau dictionnaire des passagers français-allemands et allemands-français,* 1712. Plusieurs fois réédité jusqu'en 1793. Malgré son titre, c'est un dictionnaire assez érudit, auquel Jacob Grimm a rendu hommage dans la préface de son grand dictionnaire.

Quand le travail était à ce point, il le laissait reposer pendant quelques semaines, pour le soumettre enfin à une nouvelle révision, qui n'était rien moins que superficielle.

Il est regrettable que Bode ait omis toute préface. Dans quelques lignes familières à l'adresse de son éditeur, publiées en tête du sixième volume, il justifie cette lacune, d'une manière plus spirituelle que décisive :

A quoi bon une préface? Les mérites de Montaigne sont bien connus; sa vie, il en raconte tout ce qui peut intéresser le lecteur. Quant à apprécier moi-même mon travail, ce n'est pas dans mes goûts; on est trop exposé à ces deux dangers : l'encens qu'on se brûle à soi-même a mauvaise odeur (*Eigenlob stinkt*), et, « qui se coupe le nez, déshonore son visage ». Lorsqu'un danseur dit que s'il ne danse pas plus légèrement, c'est qu'il a des sabots, le public est en droit de lui crier : Quitte tes sabots et va prendre des chaussons.

Jean-Paul Richter a dit : « Bode, dont les traductions de Sterne et de Montaigne sont des chefs-d'œuvre de reproduction » (*Esthétique*, I, § 56). Sans examiner ici la question Sterne, faisons remarquer que Jean-Paul devait viser la traduction de *Tristram Shandy* plutôt que celle du *Voyage sentimental* qui passe pour être plus hâtive et même pour avoir été faite en collaboration[1]. En ce qui concerne Montaigne, l'éloge n'est point exagéré, malgré les légères défectuosités presque inévitables dans une entreprise aussi vaste et ardue. La première qualité de la traduction Bode, c'est la fidélité au texte, avec lequel on peut toujours la confronter de près. Et le texte est, sauf rarissimes exceptions, compris exactement; mérite qui n'est point banal quand il s'agit d'un auteur que les Français, même lettrés, n'entendent pas sans recourir parfois au lexique. Notons qu'à l'époque il n'existait encore que les annotations incomplètes de Coste. Malgré de nombreuses épreuves, portant sur des passages difficiles, il ne nous est pas arrivé de découvrir des contresens ou omissions graves. On éprouve même de la surprise à voir comme Bode a bien compris et rendu une quantité d'expressions archaïques, dia-

1. Sur Bode traducteur d'anglais, voir J. Wihan, *J. J. Chr. Bode als Vermittler englischer Geisteswerke*. Prague, 1906. — Hans Krieg, *J. J. Chr. Bode als Übersetzer des Tom Jones*. Thèse, Greifswald, 1909.

lectales, ou personnelles à Montaigne, telles que : *bavasser (plaudern)*, *pleuvir (versprechen)*, *connilières (Kaninchenlöcher)*, *pouillier (Taubenhaus)*, *gobeau (Becher)*, *coquiner (anbetteln)*, *chaponer (zum Verschnittenen machen)*, *amettes (Zwergseelen)*, *ces plaisantes liaisons (das närrische Nestelknüpfen)*, etc. Quant à des incompréhensions, il est beaucoup plus difficile d'en relever, car dans les rares occasions où Bode se trouvait en présence d'un terme indéchiffrable pour lui, il s'est habilement tiré d'affaire en renonçant à traduire mot pour mot, et en se contentant de rendre l'idée avec une approximation satisfaisante. Citons néanmoins quelques-unes de ses erreurs vénielles. Il traduit *garce* par *Buhlerin*, alors que le mot n'avait nullement chez Montaigne un sens péjoratif (« l'autre vêtue en garce », I, 26). Au chapitre I, 42, il paraphrase *bonnetades* en *die glatten Worte der Hofschranzen*, soit qu'il n'ait pas compris le mot, soit, plus vraisemblablement, qu'il n'en ait pas trouvé l'équivalent. Au lieu de *brode*, c'est-à-dire *enflé* en dialecte sud-ouest (*langage brode, esfoiré*, II, 17), il a voulu lire *brodé* et l'a rendu par *verbrämt*. Il a été dérouté aussi par *esfoiré* (languissant), dont il a fait *gezerrt*.

Outre les écueils philologiques, la fidélité de Bode en avait d'autres à affronter : les mots « sales et déshonnêtes » qui abondent dans certains chapitres. Au XVIIIe siècle on n'était pas plus moral qu'au XVIe, mais on avait le goût plus délicat. Or, Bode désirait, nous dit Böttiger, qu'une dame n'eût pas à rougir d'avoir la traduction des *Essais* sur la table de son boudoir. Programme qui, à cette époque, n'imposait pas des restrictions bien rigoureuses. Aussi Bode a-t-il généralement rendu sans atténuation les passages érotiques, licencieux. Ne jugeant pas possible d'en faire autant pour les mots grossiers, répugnants, Bode, sans les supprimer, les a transposés en gaudrioles ou en équivoques plus acceptables. Le chapitre *De la force de l'imagination* (I, 19) fournit un des principaux exemples de son procédé. Les termes par trop gaulois dont Montaigne abuse dans sa digression sur l'*ars crepitandi* sont déguisés d'une façon plus décente, quoique très reconnaissable, en *ertönen*, *Windlaute*, *Orgelei*, etc.[1]. Bode était si satis-

1. Il est à remarquer que, malgré sa réputation d'euphuïsme, Florio a tra-

fait de ce morceau qu'il le choisit pour une lecture dans la réunion du *Weimarscher gelehrter Verein*, le 23 mars 1791. Goethe était des auditeurs, puisqu'à la même séance il fit une lecture sur Cagliostro[1].

Prenons un autre exemple, qui supporte mieux la citation :

| | |
|---|---|
| Je sais cent honnêtes hommes cocus, honnêtement et peu indécemment : un galant homme en est plaint, non pas désestimé... Chacun de vous a fait quelqu'un cocu. (III-5.) | Ich kenne hundert Ehrenmänner, die im grossen Kopfputz dahergehen, aber in allen Ehren, und mit sehr geringer Unanständlichkeit. Ein braver Mann wird deswegen beklagt, aber nicht weniger geachtet. ...Jeder von Euch hat wohl irgend einem das Jagdwappen über die Thür genagelt. |

Pour bien traduire, particulièrement quand il s'agit d'un Montaigne, il ne suffit pas de se conformer à la lettre, il faut s'assimiler à l'esprit. Servi par des affinités naturelles, Bode a répondu aussi à cette condition. Dans la mesure où il le pouvait sans faire violence à sa propre langue, il a généralement réussi à reproduire l'allure de l'original : ce style « à sauts et gambades », imagé, familier, piquant, gracieux et dru tour à tour... On n'en finirait pas si l'on voulait analyser toutes ses propriétés. Bornons-nous à un seul exemple, pris sinon au hasard, du moins sans triage méthodique, et choisi surtout à l'égard de Montaigne lui-même, dont il peut être opportun de rappeler ce passage caractéristique — entre tant d'autres analogues, — à une époque où de grands efforts sont faits pour le systématiser, pour lui attribuer des opinions rigides et étroites, et, en fin de compte, pour le revendiquer au profit d'une doctrine, voire d'un parti :

| | |
|---|---|
| Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrariétés s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Hon- | Spreche ich auf verschiedene Weise von mir, so geschieht es, weil ich mich auf verschiedene Weise betrachte. Es finden sich hierbei alle Widersprüche, je |

duit ici, et ailleurs, plus crûment que Bode. Le public de la Renaissance anglaise n'était point exigeant en fait de bienséance.

1. Böttiger, *Literarische Zustände*. Leipzig, 1838.

teux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, délicat; ingénieux, hébété; chagrin, débonnaire; menteur, véritable; savant, ignorant, et libéral et avare et prodigue... Je n'ai rien à dire de moi, entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange ni en un mot. *Distinguo* est le plus universel membre de ma logique. (II-1).

nachdem die Wendung ist, je nachdem die Umstände sind. Schamhaft, grossprahlerisch; enthaltsam, geil; geschwätzig, einsilbig; thätig, weichlich; sinnreich, dumm; närrisch, freundlich; lűgenhaft, strengwahr; gelehrt, unwissend, umgänglich und geizig und verschwenderisch... Von mir selbst habe ich nichts Ganzes, nichts Festes, ohne Verwirrung, und ohne Vermischung anzufűhren, nichts was ich in ein Wort fassen kőnnte. *Distinguo* ist das allgemeine Glied meiner Logik.

Concluons que l'Allemagne peut se flatter de posséder, grâce à Bode, une image fidèle des *Essais*. Certes, il ne faut pas rabaisser Florio, qui — en y mettant de sa propre palette — leur a conféré, pour ainsi dire, la nationalité anglaise, mais Bode, en s'assignant un rôle plus modeste, a mieux mérité d'être proposé comme un modèle de traduction.

Victor Bouillier.

# LE CLASSICISME FRANÇAIS

## ET LES LANGUES ÉTRANGÈRES

« ... à propos d'Uranie, comme je me suis souvenu qu'elle aime les langues étrangères, je me prépare à lui faire à mon retour un compliment en basque... »

(LE PAYS, *Amitiés, amours et amourettes*, lettre I.)

Une thèse fort commode, qu'allèguent à l'occasion les historiens et psychologues qu'on pourrait appeler *racistes*, suppose volontiers qu'un homme *représentatif*, un « héros », est tellement imprégné des énergies de son groupe initial, que toute disposition différente lui est, par définition, antipathique et fermée : une littérature, une langue étrangères sont comme repoussées, loin de cette force centrifuge, par l'effet seul de sa nature. Un Napoléon, selon son historien le plus « national », prouverait son intensité française par son inaptitude à connaître une langue vivante[1] (alors qu'il serait plus exact de faire honneur, à son italien de base, du passable français maîtrisé par lui). De là à supposer, comme le font volontiers certains théoriciens des lettres classiques, qu'un grand mérite de concentration linguistique — donc d'exclusivité — est fondamental chez un maître écrivain, ou simplement chez un auteur en pleine possession de sa langue, il n'y a qu'un pas.

C'est une réalité toute différente qu'offre l'étude du

1. Fréd. Masson, *Napoléon inconnu*. Paris, 1895, t. I, p. 104; cf. H. von Treitschke, *Deutsche Geschichte*, t. V, p. 381 (à propos de H. Heine) : « ... wer einer Sprache gänzlich Meister ist, kann eine zweite fast niemals völlig beherrschen »; Bernard Shaw, *The Revolutionist's Handbook*, à la suite de *Man and Superman*, p. 230 : « No man fully capable of his own language ever masters another. » Plus audacieuse serait M$^{me}$ de Genlis : « Il n'est guère possible de savoir parfaitement plus de deux ou trois langues outre la sienne » (*Adèle et Théodore*, lettre XVI).

XVIIe siècle français : loin que le classicisme, si avisé de ses mérites et de ses raisons d'être, ait *ignoré*, dans toute la force du terme, les idiomes avec lesquels il se trouvait en contact, c'est sans doute pour avoir connu ces émules du français qu'il a mieux assuré les lignes de son autonomie.

* * *

Commençons, un peu pêle-mêle, par les personnages à qui un don, beaucoup plus fréquent chez les Français que ne l'alléguera une paresse toute « bourgeoise » chez nous, ou une particulière méprise chez les étrangers, permet de s'initier plus ou moins profondément à de multiples idiomes. C'est le cas de cet abbé de Cezi que Loret félicite d'être polyglotte :

Il parle fort bien la Turquesque,
La Persienne et l'Arabesque,
L'Esclavonne pareillement.
Il sait le Grec et l'Allemand,
Il entend la langue Gothique,
La Syriaque et l'Hébraïque
Que parlait feu Monsieur Saint-Pol,
L'Italien et l'Espagnol
Outre sa langue naturelle...[1].

Ninon de L'Enclos, nous disent les contemporains, « entendait parfaitement l'espagnol et l'italien, lisait sans cesse les meilleurs auteurs que nous avons dans ces deux langues, et les parlait avec facilité[2] ». La future Mme d'Aulnoy n'est encore que la jeune Catherine de Barneville qu'elle passe pour connaître « au moins... les principes » de plusieurs langues étrangères[3] : ses voyages lui permettront de développer, et au delà, bien autre chose que lesdits « principes ».

Mme de Rambouillet, sachant de naissance, ou à peu près, l'italien paternel, apprend l'espagnol (à défaut d'un approfondissement du latin) : les Précieuses les plus notoires, avec ou sans latin, se piquent sensiblement des mêmes connaissances, à Paris et dans les grandes villes de province.

1. Loret, *Muse historique*, 12 mai 1657.
2. Tallemant des Réaux. L'auteur des *Historiettes* cite lui-même de tête, semble-t-il, bien des phrases italiennes et espagnoles.
3. J. Roche-Mazon, *En marge de l' « Oiseau bleu »*. Paris, 1930, p. 12.

Ménage est, parmi les gens de lettres qui ne sont pas des érudits, l'un des mieux doués de tous, puisqu'à une connaissance très poussée de l'italien et de l'espagnol il ajoute d'autres curiosités et qu'il a eu pour maître d'allemand le Dr Singebaehr de Brunswick, professeur à Angers, qui renseignera également Chapelain sur des points d'histoire littéraire et de linguistique importants. « Ceux qui ont connu Brébeuf savent que quand il a voulu écrire en prose ou en vers latins, italiens ou espagnols, tout ce qui a parti de sa main a eu la même force et la même délicatesse qui nous charme dans les ouvrages desquels il a enrichi notre langue[1]. » Claude Le Petit, Tristan L'Hermite semblent devoir à un exil forcé leur connaissance des parlers étrangers.

Cette tradition dans les curiosités ne s'éteindra pas avec le triomphe des lettres classiques, puisque Régnier-Desmarais, secrétaire perpétuel de l'Académie française à la fin du siècle, est expert en divertissements et pastiches où le toscan et le castillan tiennent leur place : nous le verrons surtout habile en italien. A l'opposé de ces officiels, un bohème comme Théophile de Viau s'imagine, au chapitre III de son *Histoire comique*, essayant « du grec, de l'anglais, de l'espagnol, de l'italien »... et du gascon sur une malheureuse possédée.

Parmi les hommes que la monarchie envoie au dehors, enfin, combien de linguistes très complets, comme le seront bien des diplomates de premier ordre[2]! Brienne le jeune sait « assez parfaitement les langues allemande, italienne et espagnole ». Torcy apprend l'allemand à Hambourg, l'italien à Rome et l'espagnol à Madrid, ce qui peut le rendre assez exigeant pour les apprentis diplomates dont il aura la tutelle. Amelot de La Houssaye se plaît à « déchiffrer » les subtilités de Gracián, cite volontiers dans le texte d'autres Espagnols : or il n'est pas traducteur moins empressé de l'italien, ayant été, comme on sait, longtemps secrétaire d'ambassade à Venise.

Ces Français « extériorisés » sembleront, à certains grammairiens, impardonnables « de cultiver soigneusement les

1. G. Du Hamel, cité par R. Harmand, édition S. T. F. M. des *Entretiens solitaires*, p. XLIII.

2. C.-G. Picavet, *la Diplomatie au temps de Louis XIV (1661-1715)*. Paris, 1930, livre IV, chap. XIV.

langues étrangères et de négliger leur langue maternelle ». Serait-ce aussi le cas de M$^{me}$ Deshoulières, après son fameux séjour à Bruxelles? En tout cas, l'Ariste du P. Bouhours, « dans une ville maritime des Flandres », citant à volonté, en promenade, de l'italien et de l'espagnol — en plus du français et du latin — regrette, au début du deuxième entretien, à la fois pour des raisons de sociabilité et d'intellect, de ne pas « savoir bien la langue du pays » :

Après tout, ajouta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse que de ne savoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque temps. Car outre qu'on ne peut entrer dans les sociétés agréables, ni être d'aucune partie de divertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire entendre et d'entendre bien les autres... Ne me parlez point de truchement... ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez... Si j'avais quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je crois que je lui demanderais le don des langues...

Dans les milieux mondains, ces réussites polyglottes sont également fréquentes. M$^{me}$ de Motteville, de qui la mère tient à une maison d'Espagne et « sait l'espagnol comme sa langue », « déjà parlait espagnol » quand, en 1628, à sept ans, sa mère la met au service de la Régente à qui, jeune veuve et douairière à vingt, elle restera si attachée; l'italien ne manque pas de s'ajouter à l'espagnol de base, dans tous ces milieux où Mazarin fait prime et introduit des « divertissements italiens » de bien des sortes. Car les *Mémoires* de M$^{me}$ de Motteville, tout farcis de locutions espagnoles, font bonne mesure à l'autre langue méridionale et rappellent en 1646 que sa sœur, qui « parlait italien comme moi », supplée un jour à son absence quand il s'agit de cet idiome. Le baron de Villeneuve « se rend savant » dans les trois langues française, italienne, espagnole, que nous indique Tallemant.

Il est entendu que la « vieille Cour », avec ses survivances italiennes et espagnoles, favoriserait ces affinités plus que ne le ferait la monarchie rajeunie de Louis XIV. Celui-ci cependant, sur qui le royaume a plus ou moins les yeux, et que de bons courtisans imiteraient plutôt à l'excès, ne désapprouverait nullement tel « chargé de mission » dont parlera le

P. Bouhours et qui, « outre la connaissance qu'il a des langues grecque et latine, parle celles de nos voisins presque aussi facilement et aussi poliment que la sienne » : lui-même semble assez doué à cet égard. On parlera donc espagnol à l'île des Faisans et à Saint-Sébastien, et c'est évidemment dans cette langue que s'échangent les propos relevés par Loret :

Puis le monarque très chrétien
Eut un aimable entretien,
Cordial, obligeant, sincère,
Avec son illustre beau-père.

L'italien et l'espagnol feront partie du « curriculum » des jeunes ducs ses petits-fils. Louis XIV se servira lui-même de l'espagnol, comme avait fait Anne d'Autriche avec bien d'autres qu'avec son confesseur et ses dames d'atour, comme fera Marie-Thérèse avec son entourage le plus étroit. Dans la dédicace un peu flagorneuse de son *Homme de cour*, Amelot de La Houssaye lui applique, tels quels, des termes espagnols de Gracián dont nulle traduction ne semble nécessaire. Sa connaissance de l'italien n'est pas moindre : quand le cavalier Bernin, en 1665, commence par des dessins le buste de Louis XIV, c'est en italien que s'engage un dialogue à bâtons rompus où la faconde de l'artiste semble trouver un auditeur prêt à la riposte. Et la désignation de son lecteur La Mesnardière ne laisse pas de témoigner de curiosités linguistiques assez décidées, puisque ce rare esprit, selon Loret,

... peut en diverses langues
Composer écrits et harangues...

*
* *

A cette même date de 1665, le sémillant Le Pays cite encore librement des vers du *Pastor fido;* il badine sur l' « original » de Guarini, imagine qu'une de ses belles correspondantes provinciales le « traiterait comme un satyre », lui disant *O villane, indiscreto, ed importuno*, etc. Il est vrai que ce Breton déraciné, qui a passé par la Gascogne avant d'égayer les sociétés dauphinoises et savoisiennes, manœuvre de préférence dans cette région du Sud-Est dont la capitale lyonnaise gardait

volontiers quelque imprégnation transalpine : on sait que le jeune Louis XIV y fut encore harangué en italien, et le catalogue des libraires Huguetan et Ravaud, en 1650, permet de juger des *libri italici* et des *libri hispanici*[1] que pratiquait la bonne société dans la métropole des Gaules.

Avignon, à cet égard, lui fait concurrence; et, tandis que Marseille, un peu « barbaresque » au gré de Mlle de Scudéry, reste affectionnée à son provençal, l'ancienne résidence papale est, par un voyageur[2], comparée à la ville de Bologne « tant pour sa forme, son gouvernement, ses mœurs, et manière de vivre de ses habitants, son climat et la quantité de ses palais que pour la langue italienne que l'on y parle presque partout ». On pense si, pour les nombreux orateurs issus de ces provinces et pour des familles d'auteurs comme les Scudéry, une sorte d'émulation devait être constante entre les « possibilités », les exigences nouvelles du français, et la belle spontanéité de tant d'autres « parlers » qui s'autorisaient toujours d'une flatteuse tradition littéraire. Vaugelas, qui a l'un de ses points de départ en Savoie et dans l'Académie florimontane, ne saurait ignorer l'italien avec lequel, dans cette région, une vieille rivalité se terminait de plus en plus en faveur du français.

Mme de Saliez, viguière d'Albi, correspond avec l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, et le siècle n'est pas à son terme que le même corps s'est adjoint bien d'autres associés des deux sexes, notoires pour leurs curiosités italiennes, Guy Patin et sa fille, Mlles de La Vigne, Bernard et Chéron, Mlle de Scudéry, Mmes Deshoulières et Dacier; les *Umoristi* de Rome, qui élisent Voiture de leur côté, attendent du nouvel élu une réponse en latin, mais rendent hommage à sa connaissance de l'italien. Notre madrigalier est ainsi dispensé de prendre parti entre l'Arioste, qui lui restait plus cher, et son grand rival de la *Jérusalem délivrée*, si généralement pratiqué par la France avant Boileau. On a pu relever, dans une lettre de Balzac, *six* citations italiennes : c'est un maximum, mais nullement une anomalie. Le marquis de Seneterre cite de mémoire des vers du Tasse : beaucoup d'autres, simples gens du monde, pourront faire de même, et le chevalier de Méré, arbitre des meil-

1. *Catalogus librorum omnis generis...* Lugduni, 1650.
2. Cité par F. Brunot, *Histoire de la langue française*, t. V, p. 45.

leures élégances, se moque à peu de frais d'un ignorant en disant que « M. Broussin, qui n'estime pas le Tasse, est un petit sot qui ne sait pas l'italien ». Lui-même cite, ou fait citer, dans ses dialogues et ses discours, la *Jérusalem* dont il goûte pour son compte dans le texte « l'esprit et l'agrément ».

Assurément, c'est sur les franges du classicisme, pourrait-on dire, et non au cœur de la place, que se trouvera la pratique la plus fidèle de cette délicieuse langue italienne, héritage de la Renaissance et d'une durable orientation dont on allait se libérer. Scudéry a fait quatre voyages outre-monts, et lorsqu'en 1651 il publie la traduction des *Harangues ou Discours académiques* de J.-B. Manzini, il semble regretter une connaissance déclinante de l'italien dont lui-même s'est gardé. « Si tous les Français, dit-il comme si c'était encore possible, entendaient l'italien, mon labeur serait inutile » : il justifie son initiative pour « ceux qui n'ont point d'intelligence de cette langue étrangère ».

Chapelain se pique de savoir le toscan mieux que les sujets du grand-duc : et Patru dira de lui, selon Tallemant, qu'il n'est « sage qu'à l'italienne, c'est-à-dire que la morgue et le flegme font toute sa sagesse ». Encore se risque-t-il à concourir devant l'Académie de la Crusca, en cette langue, avec Ménage. Celui-ci, de son côté, publie des *Origini della lingua italiana* et fait des vers italiens qui lui servent à mystifier ses élèves à l'occasion.

L'entente de la poésie italienne n'est pas moindre chez Gombauld le calviniste, « huguenot à brûler », que chez des prélats lettrés comme Camus; et continuateurs ou contradicteurs de l'*Astrée* se rencontrent longtemps dans une commune pratique de la poésie chevaleresque dominée par l'épopée italienne. Régnier-Desmarais tourne des vers en diverses langues, mais lorsqu'il publie en 1693 une traduction italienne d'Anacréon, le Toscan F. Redi écrit qu'on pourrait la croire née « nel bel mezzo della Toscana[1] ». Conrart, selon Tallemant, « apprit de l'italien et quelque peu d'espagnol » à l'instigation de son cousin Godeau. Les lettres écrites d'Uzès

1. G. Maugain, *Fontenelle et l'Italie* (*Rev. de litt. comparée*, 1923, p. 543).

par Jean Racine en 1661 regorgent de citations du Tasse, de l'Arioste et de Pétrarque dont plusieurs, contenant de légères erreurs, témoignent d'une mémoire de plus d'*allant* que de fidélité textuelle : et comme une partie du voyage s'était accomplie avec un Anglais et deux Italiens, on n'attendra pas les pays de Provence pour une pratique de la *lingua di si* ébauchée par nos voyageurs au cours du trajet.

Molière, à cette date, est de retour de ses tournées méridionales. Est-ce à cause d'elles, ou pour une raison mieux définie, que Philippe de La Croix, dans sa *Guerre comique* de 1663 et à propos de l'*École des Femmes*[1], fait dire à son Philinte que Molière « lit les Italiens et les Espagnols, en tire quelque idée dans l'occasion »? Même le sévère critique des insuffisances ou des exagérations méridionales, le sobre Boileau, connaît bien mieux que par des traductions ce « clinquant » dont il s'indigne : il cite encore à Brossette, comme un exemple d'*enflure*, le 9 octobre 1708, un passage qu'il « se souvient d'avoir lu dans un poète italien ». La *Dissertation critique sur l'aventure de Joconde racontée par l'Arioste, par La Fontaine et par Bouillon* était, en 1662, à la bifurcation du goût italien et de la sobriété classique : elle met d'ailleurs en jeu les citations de l'*Orlando* dans le texte et suppose une familiarité, qui n'est pas douteuse, avec « le bon messer Ludovico ». Dix ans plus tard, en juillet 1672, le satirique, travaillant à son *Lutrin*, « était rempli de la lecture de tous les meilleurs poèmes épiques, tant grecs, latins qu'italiens », en particulier de la *Secchia rapita* de Tassoni, dont il n'existait pas encore de traduction française[2].

M$^{me}$ de La Fayette — non sans confondre un jour Pétrarque et le Tasse — semble à Ménage fort capable de prononcer, en 1656, un arbitrage entre des sonnets italiens : elle se défend cependant le 25 août « d'être bel esprit et... connaître les délicatesses de la langue italienne et de la nôtre » : et cette dernière réserve permet assurément de faire assez bon marché de la première. Non sans minauderie, elle se donne le mérite,

1. Cité par G. Michaut, *Molière raconté par ceux qui l'ont vu.* Paris, 1932, p. 132.
2. G. Maugain, *Boileau et l'Italie.* Paris, 1912, p. 17.

le 5 septembre, d'avoir indirectement aidé Ménage à perfectionner son italien[1] :

Souvenez-vous, s'il vous plaît, que c'est à moi à qui vous devez toute la gloire qui vous revient de cette langue et que ce fut pour me plaire que vous vous mîtes à l'étudier du temps que vous m'aimiez plus que vous ne faites à cette heure.

La culture italienne de M<sup>me</sup> de Sévigné n'est pas moindre, et se trouve redevable au même milieu « précieux » et aux mêmes maîtres initiaux[2]. Si bien commencée avec ceux-ci, l'initiation italienne de M<sup>lle</sup> de Rabutin-Chantal se maintiendra au niveau souhaitable grâce à Jean Corbinelli, le petit-fils de ce Jacques Corbinelli, protégé de Catherine de Médicis, qui incarne une des plus intéressantes variétés de transplantation péninsulaire en France. L'italianisme semble, à certains, un apanage de cette Française, car il convient, comme on sait, de transposer du romanesque transméditerranéen au simple transalpin le rappel donné par M<sup>lle</sup> de Scudéry à *Clarinte* pour avoir là-dessus le signalement de M<sup>me</sup> de Sévigné :

Elle lit beaucoup, quoiqu'elle ne fasse pas le bel esprit. Elle a appris la langue africaine; elle chante certaines petites chansons africaines, qui lui plaisent plus que celles de son pays, parce qu'elles sont plus passionnées...

La vive marquise aura beau, à d'autres égards, être singulièrement de son époque et assouplir son humeur à la mobilité des temps : on sait combien elle reste fidèle à son admiration pour « notre vieux Corneille », et, en général, combien elle se pique d' « un respect infini pour les choses consacrées par les anciennes approbations ». Aussi, quand il s'agit de l'italien, des poètes, des historiens de la Péninsule, son attachement ne saurait se démentir, malgré les railleries de Boileau ou les réserves du P. Bouhours. S'agit-il des filles de Bussy-Rabutin en 1672? Elles apprennent l'italien, et « c'est très bien fait à elles ». Ou de l'éducation de Pauline, cette fois?

Faites-lui apprendre l'italien, écrit-elle à M<sup>me</sup> de Grignan le

1. *Lettres de M<sup>me</sup> de La Fayette et de Gilles Ménage*, publ. par H. Ashton. Liverpool, 1924, p. 45 et suiv.

2. C. Friedmann, *la Coltura italiana de M<sup>me</sup> de Sévigné* (*Giorn. stor.*, LX, 1912).

22 novembre 1688; vous avez à Aix M. Le Prieur, qui sera ravi d'être son maître.

Ou si, un peu plus tard, il lui faut passer plusieurs mois de suite dans la solitude des Rochers, le retour à l'italien sera l'une des meilleures ressources de cet esprit incapable de jamais somnoler ou végéter. « Davila est beau en italien », et Guichardin ou Bentivoglio ont leur intérêt. Son fils, très au courant, lui tient compagnie dans ces lectures de janvier 1690. Ce qui lui permet encore, ce mois-là, de conseiller à distance sa petite-fille : « qu'elle s'en tienne à la poésie », c'est un bon avis qui lui semble éternellement valable pour un jeune esprit féminin, alors qu'elle-même irait se plonger plus volontiers dans cette psychologie de la politique, cette subtile explication des destinées publiques dont les historiens et biographes toscans avaient eu de bonne heure le secret.

* * *

Quand M^me^ de Sévigné, en 1689, signale que M. et M^me^ de Pomponne enseignent l'italien à leur fille Félicité, il s'agit de lectures qui vont au delà du simple agrément, ou de l'utilité, et qui comportent, dit-elle, « tout ce qui sert à former l'esprit ». L'estime française pour les lettres italiennes ne baissera qu'au moment où les éducateurs s'alarmeront sérieusement de certains dommages possibles, dont on rendrait responsable le trop grand charme de la *lingua di si*. « Les femmes, dira M^me^ de Lambert dans l'*Avis d'une mère*, apprennent volontiers l'italien qui me paraît dangereux, c'est la langue de l'amour. Les auteurs italiens sont peu châtiés; il règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'opposent à la justesse de l'esprit... » Et l'on connaît l'inquiétude de Fénelon, éducateur des filles, au sujet des deux langues méridionales.

Bien auparavant, la société française, d'accord avec un instinct de plus en plus manifeste, s'était détachée des prestiges castillans qui avaient été si puissants, semblant donner raison à ceux qui, dès le début du siècle, scrutaient cette sorte d' « antipathie ». Car une tendance assez continue au cours du siècle tout entier paraît frapper d'un vrai discrédit — en de-

hors de la politique gouvernementale — et d'un désaveu croissant la pratique de l'espagnol et tout ce qui s'y rattache ; on n'est plus au temps où Cervantes pouvait écrire, sur la fin de sa vie : « En France, ni homme ni femme ne laisse d'apprendre la langue castillane. » Dès 1654, les exagérations religieuses d'outre-Pyrénées sont dénoncées par la *Gazette* de Loret :

Les Espagnols ou Castillans
Qui plus qu'Augustins ni Feuillants
Ni mêmement que les apôtres
Sont grands diseurs de patenôtres,
Ces marmotteurs perpétuels,
Ces capitans spirituels,
Ces dévots, ces saints personnages,
Enfin ces grands mangeurs d'images...

Jean Racine — que nous verrons particulièrement accueillant pour les langues étrangères — laisse également passer (mais beaucoup moins littéraires) des citations castillanes, et trouve la langue du pays d'Uzès « un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours... ». Mais il caractérise bien la tonalité hispanique en écrivant à l'abbé Le Vasseur le 4 juillet 1662 :

Que vous tenez bien votre gravité espagnole ! Il paraît bien qu'en apprenant cette langue, vous avez pris un peu de l'humeur de la nation. Vous n'allez plus qu'à pas comptés, et vous écrivez une lettre en trois mois...

Aussi est-ce surtout dans le voisinage de la « vieille Cour » ou parmi les vestiges d'un monde déjà un peu suranné, que la France, classique déjà, reste le plus attachée à la langue d'outre-monts. Chapelain, « le type le plus complet de l'espagnolisant docte » selon Morel-Fatio, a appris tout seul assez de castillan pour l'enseigner à de jeunes élèves commis à sa tutelle, et, plus tard, pour collaborer à la grammaire espagnole de Port-Royal. Ménage est sensible à la qualité de la langue de *Don Quichotte*[1] ; Cl. Le Petit, dans la Préface de son

1. Cf. Abel Lefranc, *Louis XIII a-t-il appris l'espagnol ?* dans les *Mélanges Baldensperger*. Paris, 1930, t. II, p. 38 ; M. Bardon, *l'Étude de l'espagnol au*

*École de l'intérêt*, demande au lecteur de « rendre grâce à la passion que j'ai pour la langue espagnole ». Il va de soi que les personnages officiels de ce groupe tâchent de rester à la page : lorsqu'en mai 1655 le secrétaire d'État Augustin de Navarre vient saluer la reine-mère, celle-ci lui répond en espagnol, et il importe de rester au courant, en une époque d'intrigues, de cette langue qui avait eu son heure d'universalité.

François Bertaut, le neveu du poète et le frère de M^me^ de Motteville, fait en 1659 un voyage d'Espagne qu'il a raconté sans génie : « il y a lieu de se demander si le voyageur qui, sans doute, était capable d'entretenir une conversation en castillan, était à même de suivre et de comprendre le dialogue rapide de la scène », s'est demandé ici même M. L.-P. Thomas[1] à propos de sa méprisante relation d'un entretien sur les règles du théâtre avec Caldéron lui-même. M^me^ A. Mazon se pose la même question, en lui donnant la réponse la plus affirmative, à propos de M^me^ d'Aulnoy et de son séjour prolongé par-delà les Pyrénées; car les barbarismes dont elle émaille ses relations « prouveraient plutôt qu'elle croyait savoir l'espagnol : si elle l'avait entièrement ignoré, il lui eût été facile de trouver quelqu'un à Paris pour lui fournir des phrases correctes[2] ». Bien qu'à « contre temps » au gré du chevalier de Méré, les alambiqueurs à la Voiture prennent des Espagnols leurs exagérations : « et je ne doute point que ce ne soient de bons modèles... cette manière galante et même enjouée, qui pourrait être bien reçue au commencement d'une *(sic)* amour, n'est pourtant pas de saison dans le plus fort de l'accès, où l'on n'a guère accoutumé de rire ou de badiner (*Quatrième conversation*) ». Le maître lui-même, Voiture, « étant à Madrid pour les affaires de feu Monsieur, il y fit des vers que les plus fins Espagnols crurent être de Lopes de Vega[3] ».

A défaut d'une initiation sur place, Corneille s'est rapproché des Espagnols par l'esprit, mais aussi par l'âme. « Apprenez

*début du XIII^e^ siècle*, 1^re^ partie de « *Don Quichotte* » *en France*. Paris, 1931. L'un et l'autre, cela va de soi, renvoient aux études de Morel-Fatio qu'ils complètent ou précisent.

1. *Revue de littérature comparée*, 1924, p. 207.
2. *M^me^ d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne ?* (*Ibid.*, 1927, p. 732).
3. Le Pays, *Nouvelles Œuvres*, t. II, p. 173.

leur langue, elle est aisée ; je vous offre de vous montrer ce que j'en sais » : ce sont les propos que prête, on le sait, Beauchamps à M. de Chalon, ancien secrétaire des commandements de la reine-mère, d'après le P. de Tournemine. Selon certains chercheurs, c'est avec Antonio Sálazar que Pierre Corneille aurait appris l'espagnol à Rouen et reçu les premières indications qui devaient préciser les affinités connues entre son théâtre et les lettres ibériques[1]. On sait combien, pour son prédécesseur Rotrou, la question semble se poser de façon analogue ; le problème est en effet, dans une certaine mesure, *régional :* c'est ainsi que Bois-Robert dédie l'une de ses premières *Épîtres* à Gonzalo Delgado, fixé à Rouen avec sa femme et poète espagnol à ses heures, que Pierre Bardin, l'un des premiers académiciens, également Rouennais, semble connaître aussi[2].

Quoi qu'il en soit, l'Avertissement placé en tête du *Cid*, en 1648, témoigne d'une connaissance assez poussée de la langue et de la littérature d'outre-Pyrénées, même de la poésie.

Est-ce disposition de famille? Déférence à des usages dominés par des circonstances locales? Pierre Corneille, en tout cas, fait étudier l'espagnol à son frère Thomas[3]. Alors qu'il se contente de lire et de traduire l'italien, surtout pour sa correspondance officielle, Fontenelle sait assez d'espagnol pour donner des leçons en cette langue à une dame — ce qui pour l'auteur des *Lettres galantes* n'implique pas nécessairement une haute dose d'initiation — et cette apparente prédilection fait courir des couplets où l'on tance cette hispanophilie :

> Croyez-moi, le français vaut bien qu'on le préfère
> A la rude fierté d'une langue étrangère...

1. Cf. E. Martinenche, *la Comédie espagnole en France de Hardy à Racine.* Paris, 1900, p. 203. Sur la diffusion « mondaine » du castillan, *Ibid.*, p. 309.

2. Cf. J. Mathorez, *Notes sur l'infiltration des Espagnols en France aux XVII^e et XVIII^e siècles* (*Bulletin hispanique*, janvier 1932), qui cite Ch. de Beaurepaire, *la Société espagnole de Rouen au XVII^e siècle.* Aussi est-ce à Rouen, en 1636 — l'année du *Cid* et d'une attaque brusquée des Espagnols — qu'est publiée une *Grammaire pour savoir la prononciation de la langue espagnole.* Pascal — qui connaît, semble-t-il, mainte œuvre d'au delà des monts — doit peut-être à cet égard quelque chose à Rouen, où son père s'installe, en 1639 : Escobar, Izquierdo, Vasquez et Grégoire de Valencia ne doivent-ils qu'à leur latin, non à leur *hispanicité*, de préoccuper l'auteur des *Provinciales ?*

3. H. Lancaster, *A History of French dramatic Literature...*, 2^e partie, t. II, p. 748.

Peut-être fallait-il des circonstances exceptionnelles pour favoriser des curiosités qui vont déclinant, et qui rendront assez malaisé l'accord des opinions, même au temps de nouvelles alliances politiques. Écoutons Préchac, dans l'*Héroïne mousquetaire* (1677, I, 15), et les raisons d'une antipathie renaissante entre les deux pays :

L'Espagne n'étant pas un pays commode pour les voyageurs, les gens de qualité y vont rarement, et l'on n'y voit guère que des paysans des montagnes d'Auvergne, de Limousin et de Bigorre, qui pour un gain fort modique font toute sorte d'œuvres les plus serviles; et les Espagnols, qui naturellement sont fainéants, sont bien aises de trouver des Français qui les servent pour de l'argent. De là vient que les peuples de ce pays-là, qui ne voyagent presque point, ont tant de mépris pour les Français, jugeant de tout le reste de la France par ceux qu'ils voient en leur pays.

Rapprochons-nous des milieux parisiens, et des occasions qui leur sont données. La présence des comédiens italiens et espagnols à Saint-Germain, aussi tard que 1667, témoigne d'une curiosité qui n'est pas en contradiction avec les tentatives de la jeune littérature : Molière « connaissait si bien l'espagnol qu'il est probable qu'il l'écrivait[1] », et nous avons vu que des jaloux lui en faisaient grief : sans doute ses errances dans la France du Midi prêtaient-elles à ces curiosités. Le Pays rappelle volontiers que les gens de Bordeaux, où séjourne ce précieux d'origine bretonne, diffèrent assez, par leur humeur, du pays gascon qui l'environne : « en récompense, il paraît dans leurs esprits une vivacité italienne, une prudence espagnole, et une civilité française ».

Plus loin dans la Péninsule ibérique, le Portugal n'apparaissait nullement comme un lointain littoral indifférent : le pays de la Religieuse portugaise était, pour bien des militaires et des officiels, une contrée parfaitement définie, et dont la langue avait droit de compter. Un « gentilhomme français » retraduit du portugais une version faite en cette langue, par dom Galeo, des *Visions* de Quevedo, et la laisse publier à Bordeaux[2].

1. E. Martinenche, *Molière et le théâtre espagnol*. Paris, 1906, p. VIII.
2. *Les Nuits sévillanes ou les Visions de dom Quevedo Villegas*, trad. de nouveau du portugais en français. Bordeaux, 1700.

Boileau, de qui la modestie n'aime point à se payer de mots, remercie en 1697 le comte d'Ericeyra pour sa traduction portugaise de l'*Art poétique* :

Je n'ai qu'une connaissance très imparfaite de votre langue, et je n'en ai fait aucune étude particulière. J'ai pourtant assez bien entendu votre traduction pour m'y admirer moi-même, et pour me trouver beaucoup plus habile écrivain en portugais qu'en français... Tout est également juste, exact, fidèle dans votre traduction; et bien que vous m'y avez fort embelli, je ne laisse pas de m'y reconnaître partout...

C'est, sous la plume de ce sagace Parisien, l'idée qu'on verra plus tard exprimer à Goethe à propos de la traduction, qui « rafraîchit » à sa façon un texte fatigué. Quatre ans plus tard, le vieux satirique se met en règle, dans une lettre à Brossette[1] du 10 juillet 1701, sur ses connaissances de ce côté, et précise du même coup leurs limites :

Je vous dirai donc, monsieur, qu'il y a environ quatre ans que M. le comte d'Ericeyra m'envoya la traduction en portugais de ma Poétique, avec une lettre très obligeante, et des vers français à ma louange : que je sais assez bien l'espagnol, mais que je n'entends point le portugais, qui est fort différent du castillan, et qu'aussi c'est sur le rapport d'autrui que j'ai loué sa traduction; mais que les gens instruits de cette langue, à qui j'ai montré cet ouvrage, m'ont assuré qu'il était merveilleux.

*
* *

A cette familiarité déclinante avec les idiomes littéraires du Midi ne se substituait que çà et là, on le sait, la curiosité des langues du Nord et de l'Est. Avec grande raison, M. Ascoli scrute les prétendus contacts linguistiques entre Angleterre et France allégués par certains chroniqueurs[2] : il est certain que la décevante phonétique de ces voisins a dû paraître, à

1. Cf. les lettres de Boileau à Brossette, 10 juillet, 13 septembre, 6 octobre 1701, sur la difficulté de parler une langue — fût-ce le latin — qui n'est pas accessible *pratiquement* à celui qui s'y essaie : c'est sur cette objection que se fonde le *Fragment de dialogue contre ceux qui font des vers latins*.

2. G. Ascoli, *la Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e^ siècle*. Paris, 1930.

des gens pour qui l'atténuation des syllabes radicales et une certaine « évidence » des *phonèmes* allaient de soi, une singularité à ajouter à quelques autres. Les alliances bourboniennes continentales, dans la première moitié du siècle, avaient fait désapprendre la traversée de la Manche à nos Françaises, comme la comtesse de La Suze qui a été en Écosse et qui parle en anglais, selon Tallemant, à un aventurier de cette nation : le mariage de la fille d'Henri IV avec un roi d'Angleterre sert plutôt à la diffusion du français outre-Manche qu'à une extension de l'anglais chez nous[1].

Rares sont les spécialistes comme l'abbé Renaudot — petit-fils du fondateur de la *Gazette de France* et du « gazetier » du *Mercure* — qui « avait de la langue anglaise une connaissance telle qu'elle lui permettait non seulement de traduire les missives de lord Perth, mais de composer en anglais, soit des lettres adressées aux agents de la France en Angleterre, soit même des projets de déclaration ou de proclamation au nom de Jacques II[2] ». Mais ce n'est donc pas une antipathie fondamentale ou une incapacité de base qui séparerait, d'un fossé plus infranchissable que la Manche, deux variétés d'esprit; et, par exemple, Mauger dit, dès 1662, avoir « vu quantité de Français à Londres, qui parlent fort bien l'anglais » : les transfuges religieux de la Révocation n'auraient donc pas été indispensables pour une démonstration qui a été souvent faite.

Entre Versailles et Saint-Germain[3], avec la présence des réfugiés jacobites, nos courtisans, beaucoup de nos écrivains avec eux, ont pu surprendre ces étranges articulations : même autour de Charles, cour « peu fréquentée de nos Français » selon Mme de Motteville (1649), même avec Jacques II qui parle peu, mais qui parle surtout fort mal le français, il faut bien se familiariser avec des consonnes singulières, avec des voyelles indécises et des diphtongues traîtresses.

Voici Henriette de France, reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, résidant à l'ordinaire au couvent de Sainte-Marie de Chaillot, avec des femmes de service qui étaient en partie

1. Ch. Bastide, *Anglais et Français du XVIIe siècle*. Paris, 1912.
2. Cité par Bastide.
3. E. Du Boscq de Beaumont et M. Bernos, *la Cour des Stuarts à Saint-Germain-en-Laye*. Paris, 1912.

britanniques; or, au dire de M$^{me}$ de Motteville (1661), « la longue habitude qu'elle avait de la langue anglaise avait un peu corrompu son français ».

Voici à Saint-Cloud, d'après M$^{me}$ de La Fayette, un excellent peintre anglais qui fait le portrait de la petite-fille de la reine, tandis qu'à Paris un banquier britannique, frère de J. Arbuthnot, est installé à demeure, et que Justell, futur réfugié, reçoit chez lui des Anglais comme Locke.

Ce n'est pas, en tout cas, la perception des *phonèmes* anglais qui faisait défaut à des Français de qualité. Les deux émigrations royalistes, celle de 1648 et celle de 1688, multiplièrent en France, non pas le type courant et fugace du Britannique voyageur ou aventurier, mais les exemplaires garantis d'Anglais intellectuels, Waller à Rouen, Roscommon à Caen, Wycherley en Charente, Sedley et d'autres à Paris. Sans attendre ces « refuges », dont le tableau manque à notre connaissance de l'Angleterre, des amitiés particulières s'étaient nouées : dès 1634, le « comte » Guillaume Craft est en France, où il devient l'ami de La Rochefoucauld. Le « chevalier Talbot », de son vrai nom Tabor, préconisera en 1679 son fameux quinquina, et onze ans plus tard, en attendant la fameuse interview d'Addison, Arthur Maynwaring, ancien étudiant d'Oxford et satirique de talent, rend visite à Boileau après la mort de Dryden. Ralph, lord Montaigu, fait un premier séjour à Paris comme ambassadeur de Charles II (1669-1671) et y revient de 1676 à 1678 pour s'y retrouver en quémandeur en 1683 : ce protecteur de Congreve est tout à fait propre à un rôle d'intermédiaire intellectuel. De son côté, lady Northumberland, venue à Paris avec son mari et Locke, leur médecin, devient veuve en France et se fixe dans la capitale, où elle se lie avec M$^{mes}$ de La Fayette et de Sévigné.

Mais il est certain qu'au lieu des analogies que l'italien ou l'espagnol permettaient de noter, on est surtout en face de discordances. Quand Madame meurt, dans les circonstances que l'on sait et « dans le plus beau de son âge », lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, cause longuement avec elle ; M$^{me}$ de La Fayette, qui nous transmet la scène, insiste sur un détail où se trouve impliquée la prononciation britannique :

Elle disait toutes ces choses en anglais, et comme le mot *poison*

est commun à la langue anglaise et à la française, M. Feuillet [chanoine de St-Cloud] l'entendit et interrompit la conversation... Sa première femme de chambre [Mme Desbordes] s'approcha d'elle pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin; elle lui dit en anglais, afin que M. de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui. »

Bossuet, donc, ne comprend pas, et qui donc lui en ferait un grief? L'opposition croissante entre une langue qui maintient son accent tonique et qui en fait procéder presque toute sa prononciation et ses syllabes « avalées », et un idiome si voisin à d'autres égards, mais qui répartit ses accents sur toutes ses syllabes non muettes, devient proverbiale, et s'explique beaucoup moins par notre ignorance que par notre surprise. Il s'y ajoute le jeu différent des prépositions, des genres, etc. Même à se rappeler quelques plaisanteries anciennes sur le français estropié par les Anglais, il faut admettre la drôlerie du gentilhomme britannique qui, au second livre de *Francion*, proteste que « moi fera raison à toi », ou les *pataquès* du marchand anglais dans *la Précaution inutile*, comédie en trois actes qui se joue le 5 mars 1692 à l'hôtel de Bourgogne[1] :

Je demande pardon, Monsir, de mon hardiesse que je prender de refugier moi dans vos maison.

Il y a d'ailleurs des motifs d'opposition autrement graves, surtout après 1648 environ.

En attendant l'abbé Alary, le club de l'Entresol et tout le prudent commerce qui permettra à des novateurs de s'informer de la pensée d'outre-mer, on sait combien il pouvait être périlleux de laisser supposer que l'on se tient au courant de ces hétérodoxies insulaires qui peuvent entraîner le schisme et le régicide. Aux exemples énumérés par M. Ascoli, il faut ajouter l'embastillement que voici et qui est de 1685 :

Le Roi ayant été informé que le sieur de Saint-Yon, médecin de Sa Majesté, fait profession de n'avoir aucune religion, et qu'il a ramassé en Angleterre plusieurs livres d'athéisme et autres livres

1. *Théâtre italien de Gheradi*. Paris, 1700, t. I, p. 543. Cf. d'autres exemples dans l'ouvrage de G. Ascoli, t. II, p. 12.

impies, Sa Majesté m'ordonne de vous envoyer la lettre ci-jointe pour le faire mettre à la Bastille...

Il est d'autant plus surprenant que Bayle — suivant en ceci l'exemple fâcheux de Descartes — soit demeuré dans l'ignorance d'une langue qui aurait pu renforcer son arsenal polémique. « Mon malheur est grand de ne pas entendre l'anglais ; car il y a en cette langue beaucoup de livres qui me seraient très utiles » : gémissement tardif, auquel correspond un aveu de S. Sorbière. Inversement, c'est peut-être avec des vues d'émancipation qu'en 1679, selon Locke, le jeune prince de Conti se propose d'apprendre l'anglais.

En tout cas, l'attrait paradoxal exercé sur certains Français — La Fontaine entre autres — par la liberté d'esprit britannique a sa source ici, et aussi l'indulgence surprenante qui accueille volontiers ces insulaires dans divers milieux. Ninon de L'Enclos écrit à Saint-Évremond, qui a recommandé à sa fidèle amie une Anglaise de qualité :

M^me^ Sandwich a plus d'esprit que toutes les femmes de France et plus de véritable mérite.

* * *

La langue allemande n'avait pas moins accès, on le pense bien, dans des milieux que la politique, les alliances, les mariages princiers et mille autres raisons pratiques maintenaient au contact des pays de l'Est. « Durant plus d'un quart de siècle, la cour de France se peuple d'Allemands de tous rangs et qualités : princesses, dames d'honneur, simples suivantes, pages ou hobereaux[1]. » Le recrutement de mercenaires allemands ou alémaniques, d'autre part, multiplie les services et les présences germaniques à Versailles et à Paris. Enfin, de nombreuses activités, où la technique allemande l'emportait sur toute autre, la métallurgie et les métiers qui en dépendent, l'imprimerie et la gravure, la poterie, d'autres artisanats encore, se recrutent couramment dans « les Allemagnes ».

C'est dire que la connaissance de l'allemand, au lieu de faire partie des simples exercices d'assouplissement de l'es-

1. Mathorez, *les Étrangers en France sous l'Ancien régime*. Paris, 1921, t. II.

prit, suppose une réalité pratique; et, par exemple, le grade de l'ancienne armée qui s'appelait « capitaine des guides » comporte évidemment la connaissance *parlée* des idiomes locaux. Le maréchal de Feuquières, à Dillingen, répond en allemand à un parti ennemi. Montausier, prisonnier en Allemagne en 1643, s'y familiarise avec une langue qu'il aura l'occasion de parler dans ses fonctions en Alsace.

Il n'est nullement nécessaire d'imaginer, pour ces contacts linguistiques, des Français originaires de nos « marches de l'Est » ou des huguenots soumis à des influences religieuses divergentes. C'est près de Bellac qu'est né, en 1636, Jean-François, baron de Montbas, qui, capitaine à quinze ans, et au retour d'une précoce campagne, « se met pensionnaire dans l'académie de Depoix » à Paris. « Je pris même, nous dit-il dans ses *Mémoires*, un maître allemand, parce que j'avais vu dans les troupes que cette langue était très nécessaire, et m'y appliquai si fort que non seulement j'en appris les principes, mais avant que de quitter l'académie j'aurais pu me faire entendre sans truchement. Par la suite, je m'y appliquai si fort que je le parlais aussi facilement que ma langue maternelle[1]. » Cette connaissance de la langue, qui lui permet, en effet, de converser avec des soldats ennemis, avec des recrues alsaciennes ou avec des villageoises rhénanes, s'augmente de la pratique du flamand, que nous trouvons parfois à demi confondu avec les variétés voisines du germanique.

Mais il va de soi que des affinités particulières peuvent jouer, naguère pour un Bassompierre, à présent pour un Schomberg, comme plus tard pour un Wimpffen : le plus caractéristique de tous les exemples à alléguer à cet égard est celui de Turenne, chez qui une éducation faite surtout à l'étranger et des contacts protestants ont laissé, non seulement une grande intelligence de l'esprit adverse, mais des traces linguistiques relevées par ses commentateurs[2]. La Calprenède, cadet de Gascogne, a pris du service en Allemagne[3];

1. *Au service du roi, mémoires inédits d'un officier de Louis XIV*, publ. par le vicomte de Montbas. Paris, 1926, p. 75. Cette académie était située près des Tuileries, dans le voisinage de la Grande Écurie.

2. P. Marichal, *Préface* aux *Mémoires du maréchal de Turenne*, t. II. Paris, 1914, p. LIX. Il s'agit de son apprentissage auprès de ses oncles de Nassau.

3. H. C. Lancaster, *Modern Philology*, 1920, p. 121.

et, puisque le français n'était pas, à son gré, sa langue maternelle, il s'est familiarisé avec un idiome pour lequel il n'avait guère à abandonner des habitudes déjà prises.

Charles Colbert, qu'on appellera plus tard Colbert de Croissy, doit à la grande situation de son frère plusieurs missions importantes, à Munich en particulier : il connaît bien l'allemand, et ses fonctions d'intendant d'Alsace le mettent, lui aussi, en mesure d'en faire usage. Il en est de même pour Jacques de La Grange, qui a été deux ans commissaire des guerres à Ath, dans le Hainant autrichien, avant d'en passer vingt-cinq en Alsace comme « intendant de justice, police et finances en Alsace et en Brisgau et des armées de Sa Majesté en Allemagne ».

Parmi les grands écrivains, c'est évidemment Saint-Simon qui pouvait le mieux concilier l'activité militaire, les ambitions politiques avec la curiosité linguistique en matière d'allemand. « Comme dès ma jeunesse, écrit-il dans ses *Mémoires*[1], je savais et parlais parfaitement l'allemand, on prenait soin de me procurer des connaissances allemandes » : ce qui justifie sa liaison avec le P. Wolff de la Société de Jésus, l'office d'interprète qu'à Mayence il remplit auprès de Tallard ; ce qui, malgré sa prétendue « froideur pour les lettres », explique la présence de nombreux volumes allemands dans sa bibliothèque de jeune garçon, telle qu'un inventaire en sera fait en 1693 : outre un *Dictionnaire allemand-français-latin* et les *Grammaires* allemande de Dues (1668) et « triple » de Finy (?), une *Janua linguarum* qui est sans doute celle de Comenius, les lectures du jeune gentilhomme comprennent alors *Der teutsche Hercules* [de Bucholtz, 1659], *Amurath*, *Almaïde* [continuation de l'*Almahide* de Scudéry], des *Voyages divertissants* et des « Œuvres de Philandre jointes à un Quevedo » qui sont sans doute, par une admirable conjonction, les *Gesichte Philanders von Sittewaldt* de Moscherosch (1642) avec les *Visions* de Quevedo[2].

Jusqu'à quel point Bossuet savait-il l'allemand ? Outre son canonicat messin et les controverses où ses opposants ne savaient pas tous le français comme Leibniz, les fonctions

1. Coll. des « Grands Écrivains », t. II, p. 142.
2. *Ibid.*, t. I, p. 487.

exercées par son père, conseiller au Conseil souverain d'Alsace de 1658 à 1661 et siégeant à ce titre dans la morne ville d'Ensisheim, avaient pu le conduire à une certaine pratique de l'idiome de Luther. Sa rencontre avec Obrecht en Alsace, en 1680, pouvait remettre à l'épreuve une initiation antérieure. Si d'autre part le latin joue dans son préceptorat un rôle primordial évident, ses « rabbins », comme il appelait des auxiliaires tels que Jean Doujat et Eusèbe Renaudot, préparaient le Grand Dauphin à n'être pas ignorant de la langue de sa future épouse bavaroise.

Un autre précepteur illustre auquel nul ne déniera un sens artiste décidé, La Bruyère, sait assez d'allemand pour se servir, à Chantilly, de cette familiarité dans son enseignement historique et généalogique et traduire, en 1685, un livre sur la succession hongroise, peut-être la *Neue Ungarische... Chronick* de 1663 : il se reproche, dans une lettre à Condé du 14 avril, d'une erreur qui semble avoir été un *contresens* dans cette « version » faite un peu vite. Le Dr Patin, auteur de *Relations de voyages*, semble tout à fait à l'aise en Allemagne. Descartes, qui, en 1645 et 1646, observe expressément qu'il ne lit pas l'anglais (à propos des œuvres du chevalier Digby), s'était mis beaucoup plus fructueusement au germanique ; la lettre en flamand de 1643 qui figure dans sa *Correspondance*, l'aventure souvent rapportée d'une harangne efficace faite à des bateliers témoignent en sa faveur[1]. De même, Perrot d'Ablancourt a étudié en Hollande la théologie — ce qui peut-être renforce sa connaissance des langues anciennes autant que sa familiarité avec l'idiome du pays : dans la variété des dialectes germaniques, ce sont là discriminations malaisées, et Le Pays, d'Anvers où il séjourne, décrit son compagnon « dans une charrette, entre quelque moine et quelque grosse Flamande, assis sur une botte de paille, où il déploie ce qu'il sait d'*allemand*, pour tâcher de baragouiner et de se faire entendre dans une si illustre compagnie » : souvenir qu'il rappellera lui-même à son correspondant.

Évidemment, pour un idiome qui visait à introduire les bienséances et une croissante clarté d'analyse dans sa struc-

1. G. Cohen, *Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle*. Paris, 1920, p. 408, note.

ture, comme le français, que d'objections s'opposaient aux divers dialectes germaniques de ce temps ! Que l'on compare l'attitude, même linguistique, des Italiens et des Allemands dans le chapitre IV de l'*Histoire comique* de Théophile de Viau, et l'on aura la clef de bien des inquiétudes. D'autre part, M$^{me}$ de Sévigné se moque des *pougies* de M$^{me}$ de Ludres; et l'on imagine assez, autour des Suisses de la Garde royale, des ricanements et des plaisanteries faciles.

Mais Orléans et son Université continuent à vivre largement d'une clientèle germanique. L'allemand a également sa survivance à Besançon, où sont « retirés » vers le milieu du siècle « des peintres excellents ayant servi de leur métier l'Empereur en Allemagne[1] »; et, en général, tout ce que la guerre de Trente Ans avait laissé de contacts entre la politique et l'administration françaises et des technicités germaniques ne s'éteint pas d'un coup. La Fontaine chez Anne d'Herwart, vers 1687, pouvait encore ouïr des bribes d'allemand et des souvenirs de l'Augsbourg ancestral de son hôte : la vieille Esther est encore là, veuve de l'argentier fameux, et l'on sent, dans cette maison accueillante au fabuliste un peu bohème, moins de rigidité de tenue, plus de laisser-aller que chez bien des hôtes aussi aimables peut-être, mais moins indulgents.

Car nos bienséances sont là, contre lesquelles proteste souvent la duchesse d'Orléans, mais qui donnent à la France classique sa dignité — et aussi un peu de son incompréhension. Visiblement, les « cousines allemandes » de M$^{me}$ de Sévigné, c'est-à-dire Charlotte et Gabrielle de Rabutin, filles de Louis qui épousa la duchesse de Holstein et s'installa en Allemagne avec une femme qui ne parlait pas français, ne rendent pas la marquise très curieuse d'une langue et d'une littérature qui paraissent un peu renfrognées et rébarbatives[2] : il semble d'ailleurs que ces parentes d'outre-Rhin aient éprouvé quelque difficulté, au moment des différends politiques accrus de 1689

1. *Au service du roi*, p. 118.

2. Outre les assimilations géographiques, *Keiserslоutre* pour Kaiserslautern, les contractions et élisions vont grand train dès qu'il s'agit de mots allemands : *Meckelbourg* ou *Levesten* simplifient l'original; *Singebaehr* se francise en *Sengebère; Hohenlohe* devient *Hollac* pour La Rochefoucauld, *Knesebeck Cunisbec* pour le marquis de Lassay. Les graphies anglaises, d'ailleurs, sont tout aussi désinvoltes.

ou 1690, à demeurer au contact, soit du milieu ambiant, soit de la patrie paternelle. Leur amie M^me^ de La Fayette, pour dire qu'elle n'entendrait rien à ses affaires si elles n'étaient pas les siennes propres, « n'y comprendrait pas plus que le haut allemand ».

C'est moins une barrière linguistique, dirait-on, qu'une incompatibilité de manières qui paraît gêner la diffusion de l'allemand dans les milieux distingués. M^lle^ de La Force est tous les jours chez la Dauphine bavaroise sans qu'on puisse constater grand résultat de ce contact, et il en est de même des familiers de la Palatine à partir de 1671 : elle avouera elle-même qu'elle a bien du mal à « converser ».

Même Saint-Simon, qui accorde à la Dauphine beaucoup d'esprit, trouve que « les mœurs allemandes s'y laissèrent trop sentir », et il ne semble pas que ses confesseurs successifs, l'abbé Freygg, le P. Adelmann, aient beaucoup contribué à faire goûter à d'anciennes précieuses d'autres habitudes de propos : il en est autrement du P. Wolff, que Saint-Simon retrouve avec plaisir en Alsace en 1694.

La bourgeoise commerçante n'est pas aussi renchérie, s'il faut en croire le début du roman de 1679, *l'Illustre Parisienne*, attribué soit à Preschac, soit à M^me^ de Villedieu, visiblement attachés à ne pas dépeindre des milieux « extravagants ». Bonnin est un banquier, veuf, de la rue Saint-Denis, et sa fille aînée une Parisienne assez émancipée :

Comme elle cherchait à se donner de nouvelles occupations, il lui prit envie d'apprendre le latin; mais son père, qui avait de grandes correspondances en Allemagne, et qui se trouvait quelquefois embarrassé lorsqu'il avait affaire à des personnes de cette nation qui ne savaient pas le français, lui proposa d'apprendre la langue allemande. Blanche n'eut point de peine à s'y résoudre; et après qu'un maître lui en eut enseigné les principes, Bonnin qui avait beaucoup de complaisance pour elle fit venir exprès une jeune fille d'Allemagne, pour la servir et pour la perfectionner dans cette langue par l'usage et par l'entretien. Blanche profita si bien du commerce et de la conversation qu'elle eut avec cette fille qu'en moins d'un an elle parla allemand avec autant de facilité et de perfection que si elle eût été élevée dans la ville d'Allemagne où l'on parle le mieux.

De même, les Allemands studieux sont nombreux dans les collèges et académies : Godeau, le futur évêque de Vence, réputé « sans façon » même dans sa dignité, était peut-être pour cette raison fort aimé des étudiants d'outre-Rhin qui faisaient avec lui leur philosophie. Le président en la Chambre des comptes Tambonneau fait enseigner à ses enfants un allemand peut-être contestable par un Alsacien de Châtenois, Burst.

Pierre Corneille, en 1652, se laisse entraîner dans un « examen » curieux concernant l'auteur de l'*Imitation*; et comme la France classique admet fort bien, comme déjà le savait Montaigne, que c'est rendre hommage à un écrivain que de scruter son originalité propre, l'auteur du *Cid* médite sur les raisons alléguées par le Lexicon du P. Heserus pour rattacher la langue de Thomas A. Kempis à des habitudes germaniques; il écrit le 12 avril au P. Boulart :

> Je ne sais pas l'allemand, et par conséquent je ne puis pas juger de la conformité du style de notre auteur avec la grammaire de son pays...

Le 23 avril 1652, c'est à sa façon de la « limite des langues » dans les Flandres que s'occupe, traducteur de l'*Imitation* pour son compte, le grand tragique : problèmes qui vont devenir de plus en plus importants pour les sujets de Louis XIV. C'est qu'à Dunkerque et en Flandre maritime le voisinage, ou plutôt l'interpénétration des idiomes sont tels que des lettres royales sont nécessaires pour imposer le français dans les affaires de justice. Fénelon à Cambrai[1], si avisé des différences d'humeur et de piété, de mœurs et de caractère de ses ouailles, et dont on nous dit que son zèle épiscopal ne se refusait jamais à porter secours aux plus petites gens, a dû bien souvent infléchir son hellénisme au niveau d'une langue populaire moins séduisante que l'idiome de Platon.

On connaît enfin le long post-scriptum, de la main de Racine, ajouté par le poète à une lettre que sa femme écrit à leur fils Jean-Baptiste à La Haye, le 24 mars 1698. Cet aîné de la famille a vingt ans moins quelques mois, et après avoir fait

1. Il y dira, non seulement que son diocèse est « exposé à la vue de tous », les Pays-Bas en particulier, mais que « Cambrai n'a jamais été de l'Église gallicane, mais de la germanique » (à l'abbé de Chanterac, 13 juin 1698).

un stage aux Affaires étrangères avec le marquis de Torcy, il a rejoint aux Pays-Bas, en prenant le chemin des écoliers, M. de Bonrepaux qui est ambassadeur du roi auprès des États. C'est un garçon secret et un peu bizarre, à qui son père reproche « une certaine fantaisie qui vous porte toujours à satisfaire votre propre volonté au hasard de tout ce qui en peut arriver ». Voici un point, cependant, où semblent d'accord le père assez vétilleux qu'est devenu Racine vieillissant, ce fils dénué d'esprit de suite, et les fonctionnaires des Affaires étrangères qui s'intéressent à lui :

Je n'ajoute qu'un mot à la lettre de votre mère, pour vous dire que j'approuve au dernier point le conseil qu'on vous a donné d'apprendre l'allemand, et les raisons solides dont M. l'ambassadeur s'est servi pour vous le persuader. J'en ai dit un mot à M. de Torcy, qui vous y exhorte de son côté, et qui croit que cela vous sera extrêmement utile...

L'auteur de *Phèdre* tient à la chose ; car deux mois sont à peine écoulés qu'il revient à la charge le 5 juin :

Vous ne me parlez plus de l'étude que vous aviez commencée de la langue allemande. Vous voulez bien que je vous dise que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins, mais avec laquelle aussi vous vous en dégoûtez quelquefois... Je vous crois l'esprit maintenant trop solide pour vous laisser détourner de votre travail et des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner...

Nous ne possédons pas la réponse du jeune diplomate, mais comme, dix jours plus tard, son père le remercie d'une lettre écrite d'Aix-la-Chapelle, on peut croire qu'il aura mis à l'épreuve ses fraîches connaissances en assistant à une procession historique se déroulant dans la vieille cité de Charlemagne. Ni Boileau ni Valincourt, bons représentants du classicisme « intégral », ne semblent faire d'objection à cet apprentissage, et seul le néologisme *tentatif* les surprendra.

Plus tard, accompagnant à Rome l'ambassadeur de Torcy, J.-B. Racine aura perfectionné son italien ; mais son père, mort en 1699, n'aura plus pu suivre ces nouvelles acquisitions linguistiques. Cependant c'est à la mémoire exceptionnelle de l'auteur de *Phèdre* qu'un descendant de la famille, l'abbé de

La Roque, rattache le don analogue pour les langues qui distinguait le fils unique de Louis Racine, second fils du poète, qui périt à Cadix en 1755, et qui « à vingt-deux ans joignait à la connaissance des langues grecque et latine celle de l'anglais, de l'italien et de l'espagnol, et était déjà initié à ces diverses littératures[1] ».

* * *

Cette zone d'information, assez belle en elle-même, ne saurait être élargie que dans des cas fort particuliers, ceux d'explorateurs, de missionnaires, de linguistes ayant une spécialité décidée. Rien de surprenant si un ambassadeur de Suède, faisant une harangue dans sa langue, « se servait d'une langue que pas un des sujets du Roi ne pouvait ni entendre ni interpréter[2] ». On n'est pas plus compétent, à Nimègue, en fait de danois[3]. La dédicace du *Séjanus* de Jean Magnon au comte de La Gardie, aristocrate suédois, en 1646, lui sert à affirmer que le Septentrion n'est plus barbare. Les Polonais et les Tchèques présents en France sont de si prompts polyglottes qu'ils dispensent rapidement leurs hôtes de se mettre en frais d'apprentissage linguistique, et la reine Christine de Suède, à cet égard, avait paru donner bien des gages au français.

Quant à notre vieille tradition orientaliste, elle se continue, empiriquement, pour les marchands et les marins qui vont faire négoce aux échelles du Levant; scientifiquement, pour les Vattier et les Thévenot, les Du Ryer et les d'Herbelot, et tous les connaisseurs des idiomes asiatiques[4] : les « jeunes de langues » serviront, en somme, à tenter une jonction entre ces deux activités, sans qu'on puisse dire que les milieux distingués aient apporté une curiosité correspondante dans leur propre orientalisme, — et ce ne sont pas les Arméniens, qui introduisent en France l'usage du café au XVIIe siècle, qui ont dû obliger nos ancêtres à pratiquer leur langue.

1. *Poésies de Louis Racine..., précédées d'une notice sur sa vie* par son petit-fils, l'abbé A. de La Roque. Paris, 1853, p. 47.
2. Wicquefort, *l'Ambassadeur et ses fonctions*. Cologne, 1690, liv. II, p. 33.
3. W. Temple, *Memoirs of what passed in Christendom...* London, 1814, t. II, p. 400.
4. P. Martino, *l'Orient dans la littérature française*, p. 143.

*
* *

*Il est impossible de bien écrire en français sans avoir une grande connaissance des langues étrangères :* cette opinion de Mme Necker, paradoxale au gré de beaucoup, serait peut-être éclairée par une autre proposition, due à une polyglotte incontestable, Mme de Charrière : « Quand on ne sait de langue vivante que la sienne, on est trop de son pays; quand on ne sait que les langues vivantes, on est trop de son temps. » Le meilleur XVIIe siècle, celui qui se définissait et se déterminait victorieusement, à l'égard de l'Occident dont il prenait la conduite intellectuelle, a évité ces deux écueils : comment n'aurait-il pas tiré profit de ce double mérite ?

La question, en tout cas, semble dépasser la simple curiosité anecdotique. Puisque le français classique, nourri assurément de la moelle des anciens, tend essentiellement à s'éloigner de cette tutelle et à s'évader des lisières scolastiques[1], une confrontation s'imposait, non seulement entre dialectes de France, mais entre français et langues rivales du dehors : les possibilités du bien-dire, pour des gens amenés à « arbitrer » diverses manières de s'exprimer et mettant leur amour-propre à ces réussites, ne sauraient se passer de comparaisons, d'évaluations, de fines appréciations de mots et d'expressions. M. R. Bray nous a très justement présenté une *Formation de la Doctrine classique* où les règles les plus analogues à l'« esprit de 1660 » se définissent à l'égard de législations ou de libertés variées *que l'esprit français n'ignore pas :* il serait intéressant de scruter, tout de même, les virtualités et compétitions expressives du style et du vocabulaire.

De ces « arbitrages », il serait facile d'alléguer des indices. Un « auteur » de la langue française comme Balzac, lisant, en 1643, le *Philosophe espagnol* [Villaréal? Antonio Perez?], écrit à Ménage le 4 novembre que « l'espagnol est faible en plusieurs endroits », et il semble que les moyens d'expression ne soient pas moins en cause que la pensée elle-même. Mme de La Fayette (21 octobre 1656) est fort avisée de la « délicatesse

1. H. Gillot, *la Querelle des Anciens et des Modernes en France.* Nancy, 1914, p. 341.

bien fondée » qui ne permet pas aux Français poètes l'enjambement que pratiquent les Italiens. De même, Méré (*Discours de la conversation*) témoigne de la tendance du temps vers une sorte d'universalité, quand il discrédite ces « équivoques » de langage dont l'espagnol, par exemple, ne saurait donner l'équivalent ; « ce serait une merveille que cela se pût si bien ajuster en plusieurs langues » : et c'est le caractère de « généralité », de plus en plus exigé du français classique, qui s'affirme sous la plume du théoricien même du savoir-vivre de l'époque. Chez Bouhours, ce souci est encore plus net. Le deuxième des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ne roule guère que sur une émulation qui, affranchie de la hantise du latin, se doit désormais de porter le français au-dessus des complications ou des puérilités reprochées aux idiomes concurrents, ingéniosité verbale excessive, diminutifs mignards, vains ornements déconcertants : l'auteur, dans ces dialogues, dépasse le champ linguistique accoutumé, car l' « hébraïque », le « style asiatique », la rudesse des langues du Nord sont en cause, au moins par allusion, tout autant que les particularités de l'italien et de l'espagnol.

Des confrontations semblables se retrouvent épisodiquement chez la plupart des auteurs classiques, et aussi chez de simples curieux, en un temps où le patrimoine de la langue semblait l'apanage authentique de tous les nationaux. Auraient-elles leur raison d'être, si le français, émancipé à l'égard du latin et du grec, n'avait pas à définir ses positions au regard des langues rivales? Auraient-elles quelque substance, si le dédain et l'ignorance tenaient lieu d'une certitude et, à défaut d'une pratique véritable, d'une notion parfaitement intelligente et avertie?

Fernand BALDENSPERGER.

# COMÉDIENS FRANÇAIS A LONDRES

## (1738-1755)

Il n'existe pas, croyons-nous, pour l'Angleterre de travaux analogues à ceux de MM. J.-J. Ollivier pour l'Allemagne, Fransen pour la Hollande, Liebrecht pour la Belgique[1]. Cependant l'histoire des troupes françaises qui jouèrent ou tentèrent de jouer outre-Manche mériterait d'être faite. Histoire singulièrement troublée, un peu pénible parfois, elle serait peut-être d'autant plus riche en enseignements.

Des recherches poursuivies parallèlement à Paris et à Londres nous permettent d'apporter quelques documents sur trois épisodes de ces relations dramatiques franco-anglaises. Du premier, M. F. Baldensperger a déjà entretenu les lecteurs de la *Revue de littérature comparée*[2]; le deuxième incident éclata au lendemain de la guerre de Succession d'Autriche, le troisième à la veille de la guerre de Sept ans. Par une malchance lamentable, nos comédiens fournirent par trois fois des prétextes à des manifestations qui n'étaient point de nature à réconcilier les deux nations.

La correspondance diplomatique publiée par M. Baldensperger ne désigne pas la troupe que le parterre londonien avait malmenée en 1738; elle indique seulement que la première représentation eut lieu le lundi qui précéda le 23 oc-

1. J.-J. Ollivier, *Comédiens français dans les cours d'Allemagne;* Fransen, *Comédiens français en Hollande aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles;* Liebrecht, *Histoire du théâtre français à Bruxelles.* — Nous avons appris depuis de M. Balch, professeur à Harvard University, qu'il avait entrepris un travail sur cette question.

2. *Un incident théâtral franco-anglais au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après un témoignage diplomatique* (*Rev. de litt. comp.*, juillet-septembre 1929, p. 573).

tobre (nouveau style), c'est-à-dire le 19[1], que les comédiens étaient encore à Londres le 28 novembre, qu'ils étaient débarqués en Angleterre vers le 9 octobre et qu'ils avaient été précédés, « cinq ou six mois auparavant », donc vers mai, par une manière de fourrier, chargé de proposer la troupe et de se pourvoir des autorisations nécessaires, un comédien nommé Le Sage.

Un écho du *Common Sense* du 25 novembre-6 décembre 1738 nous donne un précieux renseignement complémentaire : les Français se sont rembarqués la veille au soir à destination d'Ostende et de Gand. Effectivement, une troupe française débute à Gand, le 15 décembre 1738, *venant de Londres*[2] : elle est dirigée par Simon Moylin et Lesage. La troupe des frères Moylin est une des plus célèbres et des mieux organisées parmi les troupes circulantes, une de celles dont il serait le plus intéressant de pouvoir reconstituer l'histoire en détail. Le 6 février précédent, la municipalité d'Amiens l'avait autorisée à jouer, après Quasimodo sans doute, car le théâtre était fermé pendant tout le carême[3]. Ensuite elle séjournait en Avignon pendant l'été[4]. Qu'était-elle devenue pendant les cinq ou six mois suivants? Nous commençons à le savoir.

Le Sage était déjà l'associé des frères Moylin lors de leur séjour en Picardie ; mais, en juin, le viguier d'Avignon accordait son autorisation à « Franchisque » et Barthélemy Desyssard, cependant que Le Sage (Charles) et Julie Legrand jouent à La Haye après Quasimodo et jusqu'en octobre[5]; puis on retrouve l'association Moylin-Le Sage à Gand à la fin de l'année. La lettre de notre ambassadeur à Londres, du 23 octobre, nous permet de comprendre ce qui s'est passé : pendant que la troupe courait le Midi, Le Sage est allé préparer

1. L'Angleterre n'adopta la réforme grégorienne qu'en 1752; son calendrier était à cette époque en retard de onze jours sur le calendrier français. Pour tous les documents de source anglaise, nous indiquerons donc la date dans la forme usitée pour les documents d'origine russe.

2. Fréd. Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*. Bruxelles et Paris, 1878, in-8°, t. I, p. 151.

3. Arch. mun. Amiens, FF 1308.

4. Autorisation du 20 juin. Duhamel, *le Théâtre d'Avignon aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (*Annuaire de Vaucluse*, 1890, p. 114).

5. Fransen, *Comédiens français en Hollande*, p. 292.

les voies en Angleterre, puis, au lieu de rejoindre ses camarades à l'autre bout de la France, il les attend en Hollande : peut-être même est-il allé les retrouver ?

M. Baldensperger s'est demandé si le collaborateur des Moylin n'était pas le plus jeune fils d'A.-R. Le Sage. Il n'est guère possible de le dire. Deux sieurs Le Sage, qui ne peuvent rien avoir de commun avec l'auteur de *Gil Blas*, jouaient à Lyon au début de 1708[1], un autre à Munich en 1720[2], un autre à Grenoble en 1736[3]. Un Le Sage débute, sans succès, à la Comédie française, vers la fin de 1754; il arrivait d'Allemagne; il avait, dit Collé[4], de la prestance, une belle voix, mais manquait d'intelligence; il aurait débuté une première fois « il y a douze ou quatorze ans », donc vers 1740, et eût peut-être été reçu, malgré sa médiocrité; mais « il n'avait rien pour vivre et il s'en alla ». Il se serait même sauvé à Bayreuth en apprenant que « le gentilhomme de la Chambre avait un ordre pour le faire rester de force ». Après son deuxième échec, il serait reparti pour l'Allemagne où, sans doute, on le trouvait « un fort joli Mithridate ».

Il est peu probable que ce Le Sage soit le fils d'Alain-René : Collé n'eût point ignoré ni omis ce détail; ce n'était pas non plus l'associé des Moylin, qui n'avaient que faire, dans leur troupe, d'un premier rôle tragique. Est-ce lui qui jouait à Grenoble en 1735 ? Il se pourrait, mais il se pourrait que le comédien de Grenoble fût celui qu'on retrouve à Londres : les Moylin fréquentaient le Dauphiné, peut-être y passèrent-ils cette année-là[5]; ils auraient donc fort bien pu accueillir en passant une recrue intéressante. Ce n'est toutefois

1. Distribution de *la Fausse alarme de l'Opéra*, jouée à Lyon le 8 février 1708 (bibl. Arsenal, coll. Rondel).

2. Le 18 septembre 1720, une gratification de 150 florins est accordée au comédien Le Sage au moment de son départ. — K. Trautmann, *Französische Schauspieler in Bayrischen Hofe* (*Jahrbuch für Münschner Geschichte*. Munich, 1888, p. 320, n. 405).

3. H. Rousset, *le Théâtre à Grenoble*. Grenoble, 1891, in-8°, p. 5.

4. *Journal de Collé*, 2 décembre 1754.

5. Francisque est autorisé à Grenoble le 14 novembre 1731; Simon est sur le point d'en partir le 6 juillet 1733 (arch. mun. Grenoble, FF 57); Francisque est autorisé à Avignon le 21 juillet 1736 (Duhamel, *op. cit.*, p. 114) et, comme il vient alors de Nancy (H. Lepage, *Études sur le théâtre en Lorraine*, dans les *Mém. de la Soc. des sciences de Nancy*, 1848, p. 333), il a bien pu passer par Grenoble.

qu'une hypothèse, et les journaux nous en suggèrent une autre.

Ce n'était pas la première fois que les Moylin venaient à Londres : Marie Sallé et son frère, les neveux de Francisque, avaient déjà dansé au Lincoln's Inn Field Theatre les 23 octobre-13 novembre 1725 et 18-29 avril 1726. La troupe retourne en Angleterre en 1733 et 1735, en 1736 aussi, très probablement, puisque la jeune veuve Sallé, belle-sœur de Marie, y débute à son tour cette année-là[1]. Or, le 21 octobre-1<sup>er</sup> novembre 1725, le *Daily Post* annonce pour la semaine suivante « la première apparition sur la scène du jeune Le Sac, élève de Dupré » : ce nom, que nous n'avons retrouvé nulle part ailleurs, ne serait-il, par aventure, qu'une déformation de Le Sage ? En ce cas, l'homme de confiance de la troupe en 1738 serait un enfant de la maison ; ce n'est pas à Grenoble qu'on l'aurait connu, mais dix bonnes années auparavant, au théâtre de la Foire, et cela serait bien pour faire soupçonner qu'il s'agit peut-être, en effet, du fils d'Alain-René.

Les comédiens de Paris, au moins ceux de la Foire et de la Comédie italienne[2], étaient accueillis assez volontiers en Angleterre. Riccoboni était également venu jouer en avril 1727 et 1728[3]. Rien ne pouvait donc faire prévoir l'orage dont s'émut notre diplomatie. Cela confirme, dans une large mesure, l'opinion de M. Baldensperger, que « la xénophobie de la « populace » londonienne était faite de mauvaise humeur dynastique plutôt que de gallophobie littéraire ». Le *Common Sense* estime que, dans cette affaire, les comédiens sont de pauvres gens dignes de pitié : « Ne sachant rien de nos différends, ils ne pouvaient penser mal faire ; aussi devraient-ils être indemnisés par ceux qui les ont poussés à venir » ; le *Gentleman's Magazine*, peu suspect de tendresse pour le *Common Sense*, reproduit l'article, y compris la phrase finale[4], sans nul commentaire. L'opinion était sans doute unanime.

1. Dacier, *Mademoiselle Sallé*, p. 21, 142, 158 et 289.

2. Il est curieux de constater que le marquis d'Argens, qui note les succès des acteurs français en Allemagne et en Italie, ne parle pas de représentations françaises en Angleterre (cf. les lettres à la suite de ses *Mémoires*. La Haye, 1735, in-12).

3. Arch. nat., $O^1$ 846 ; arch. Opéra, reg. com. ital. — Renseignements communiqués par M. Léon Chancerel.

4. *Common Sense*, n° 90, 21 octobre-1<sup>er</sup> novembre 1738, et *Gentleman's Ma-*

Cela n'empêcha pas les « pauvres gens » d'être violemment houspillés : « Dans la nuit de lundi, écrit avec amertume le *Read's Weekly Journal*, au nouveau théâtre de Haymarket, la compagnie française récemment arrivée tenta de jouer l'*Embarras des riches*[1] : les spectateurs furent si polis et si Anglais qu'ils ne voulurent pas leur permettre de continuer[2]. » D'après le *Gentleman's Magazine*, ce fut un concert effroyable « de sifflements, de miaulements, de grelots... », mais il ajoute, et c'est un peu plus grave, que les chandelles furent brisées et que les acteurs, bombardés « d'objets divers », furent forcés « de quitter la salle précipitamment[3] ». Parmi les projectiles figuraient, s'il faut en croire le *Read's Weekly Journal*, « des pommes de terre et des pommes sauvages, vendues trente-six sous la douzaine, pour bombarder les acteurs ». L'ambassadeur prétend qu'on leur lança « des pierres et des couteaux »; ils auraient été obligés, ainsi que plusieurs personnes de qualité, de s'échapper par les fenêtres donnant sur *Suffolk Street*, l'impasse qui se trouve aujourd'hui encore derrière la salle, tandis que la populace, massée dans Haymarket, brisait toutes les vitres de la façade. Un spectateur du parterre aurait eu « le côté de la figure coupé d'un coup de sabre[4] ».

De fort maladroites provocations étaient bien pour quelque chose dans ces brutalités. Des gens d'opinions opposées se rencontrèrent pour s'égayer, en grinçant un peu, de l'injurieux « By Authority » qui s'étalait sur les affiches, du triple rang de mousquetaires, baïonnette au canon, qui apparurent au lever du rideau, et de certain « petit homme remuant » qui s'apprêtait à lire une proclamation, lorsque les huées du parterre le firent promptement esquiver. On faisait entendre que, si l'officier de police avait montré plus d'audace, il au-

*gazine*, 1738, p. 532 et suiv. — P. 85 du même recueil, on reproche au *Common Sense* « la licence dégoûtante de ses images » ... « il est impossible à quiconque n'est pas absolument prostitué soit de le justifier, soit de se complaire à sa lecture ». Mêmes accusations p. 87, 95, 203, etc...

1. *Sic.* C'est *l'Embarras des richesses*, de d'Alaincourt (1735). C'était probablement un des succès de la troupe Moylin : elle le joue encore à Dijon en 1730, et c'est encore dans cette pièce que Simon débute, sans succès, à la Comédie Italienne, en août 1741 (frères Parfaict, *Dict. des théâtres de Paris*).
2. *Read's Weekly Magazine*, 14-25 octobre.
3. *Gentleman's Magazine*, p. 545.
4. *Read's Weekly Journal*, *loc. cit.*

rait causé de plus graves événements : « Je deviens sérieux en pensant... à ce qui aurait pu se produire. Peut-être une centaine de gentlemen de fortune et de famille auraient-ils encouru l'accusation de félonie pour ne pas s'être dispersés, au commandement, d'un endroit où ils avaient payé[1]. »

Néanmoins, la gallophobie fut aussi pour quelque chose dans la bagarre ; gallophobie surtout politique, c'est vrai, mais gallophobie littéraire aussi, au moins dans un certain sens.

Au fond, ce qui choquait le public londonien, c'était que Georges II et son ministre affectaient de plus en plus de gouverner « à la française » et même d'exagérer, comme tous les copistes, les défauts du modèle : « Nul roi de France, écrivait le *Common Sense*, n'a jamais contrôlé le jugement du public dans ces sortes de choses ou prétendu lui imposer ce qu'il devait approuver ou désapprouver » ; mais, de plus, ce qu'on prétendait arrêter, c'était « l'esprit et le savoir de la race », et ce qu'on admettait, ce qu'on faisait venir de l'étranger, c'étaient « de tristes insipidités ». L'argument n'est pas de très bonne foi, puisqu'on a sifflé et lapidé sans avoir écouté ; mais il reste que, dans la polémique et dans l'opinion qu'elle passionne, pièce permise, pièce mauvaise, pièce française ne font plus qu'un. Et c'est peut-être bien le caractère antifrançais de cette agitation qui retient l'attention de l'ambassadeur et du ministre et qui les émeut lorsqu'ils voient les gazettes hollandaises s'efforcer de prolonger la querelle.

Onze ans plus tard, nouvel incident, plus grave, dont cette fois l'opinion s'inquiète[2]. Le héros de l'aventure fut le fameux Monnet, qui avait déjà dirigé, non sans succès, l'Opéra-Comique en 1743, puis, moins brillamment, l'Opéra de Lyon en 1746. Il a raconté lui-même l'affaire dans ses *Mémoires*, plus exactement dans ce *Supplément au roman comique* publié par lui plus de vingt ans après l'événement[3]. Titre et date pourraient autoriser bien des soupçons ; pour certains contempo-

1. *Common Sense*, cité par *Gentleman's Magazine*.
2. Cf. *Journal du marquis d'Argenson*, 20 décembre 1749 et 22 janvier 1750.
3. *Supplément au « Roman comique » ou Mémoires pour servir à la vie de J*** M****. Londres (Paris), 1772, 2 vol. in-12. — Voir t. II, chap. II.

rains, ces prétendus mémoires étaient « un livre bleu dans toute la valeur du terme, un véritable poisson d'avril[1] ». Quelques historiens[2], pourtant, s'en sont tenus à ce témoignage, suspect en principe, étant celui du principal intéressé, plus suspect encore aussitôt qu'on l'examine avec attention.

Ce serait Rich, directeur de Covent-Garden, qui aurait eu, dès août 1748, l'idée de faire venir des comédiens français, d'octobre 1748 à Pâques 1749; puis il se serait dédit, alors que la troupe était déjà en formation et que son chef avait pris des engagements. Après avoir fait à Garrick des offres qui furent déclinées, Monnet, sur le conseil de ses « protecteurs », aurait loué le théâtre de Haymarket. Une souscription lui aurait fourni les premiers fonds : 280 guinées, faisant 6,720 livres de France[3].

Ce récit est étrange. En août 1748, la France et l'Angleterre étaient encore en état de guerre : la paix d'Aix-la-Chapelle ne fut signée qu'en octobre et les hostilités n'étaient suspendues que depuis mai. Comment un Français a-t-il pu venir librement à Londres dans l'intervalle? Comment un directeur anglais, qui n'était point né de la veille, a-t-il pu avoir l'idée de le faire venir[4]?

1. *Mémoires secrets*, 13 avril 1772. A cette date, Bachaumont, qui avait connu personnellement Monnet et qui était bien renseigné sur l'affaire de Londres, était mort depuis un an (28 avril 1771); nous ne pouvons savoir si cette sévérité s'autorisait plus ou moins de ses appréciations sur l'auteur.

2. A. Heulhard, *Jean Monnet, vie et aventures d'un entrepreneur de spectacles au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1884, in-8°; H. S. Wyndham, *The Annals of Covent Garden Theatre*. Londres, 1906, in-8°, t. I; Hedgcock, *Garrick et ses amis français*. Paris, 1911, in-8°. — Ni M. G. Kahn (*le Roman comique au XVIII<sup>e</sup> siècle : la Revue*, 1<sup>er</sup> mai 1905) ni M. d'Alméras (*Mémoires de Jean Monnet, directeur du théâtre de la Foire*. Paris, Louis Michaud, petit in-8°, s. d. (1908) ne semblent avoir non plus suspecté la véracité de Monnet.

3. Cf. le bilan conservé dans le portefeuille de Bachaumont (bibl. Arsenal, ms. 4041). Dans ses *Mémoires* (t. I, p. 174), Monnet prétend que la souscription aurait produit 500 louis.

4. Dans son édition des *Mémoires* de Monnet, M. d'Alméras a bien vu ce qu'avait d'imprudent ce voyage : « L'entente cordiale n'existait pas encore en 1749 et les Anglais manifestaient à l'égard de tout ce qui venait de France, hommes ou idées, la plus vive antipathie — qu'on leur rendait d'ailleurs de l'autre côté de la Manche. Voilà ce dont Monnet aurait dû se douter » (*op. cit.*, p. 43). Nous ajouterions volontiers, voilà ce dont certainement Rich se doutait, et cela rend invraisemblable une bonne partie du récit de Monnet.

A l'en croire, Monnet se serait heurté à des difficultés imprévues : « Peu de temps avant mon arrivée à Londres, un acte de Parlement avait fixé à deux seulement le nombre des théâtres de comédie[1] ». En réalité, cette brutale mesure avait été prise une dizaine d'années plus tôt et aucun homme du métier ne pouvait l'ignorer : on ne peut admettre que la mésaventure des Moylin n'ait pas fini par être connue dans toutes les coulisses de Paris. Les conséquences de la réduction se faisaient-elles encore sentir au moment de la prétendue arrivée de Monnet? Sans nul doute, parmi les acteurs qui avaient été mis alors sur le pavé, les uns avaient retrouvé des engagements et ceux dont le naufrage avait été définitif ne devaient plus être bien dangereux. Mais, si les rancunes des « comédiens réformés » étaient encore aussi redoutables que les *Mémoires* le prétendent, comment admettre que Rich, bénéficiaire au Playhouse Bill, ait songé, une seule minute, à les braver?

Pressenti par Rich « au mois d'août », Monnet accueille avec une réserve assez froide cette avance; puis, avant que son prétendu correspondant ait pu répondre à son tour, il quitte Paris, le 5 août au plus tard, s'embarque le 6 à Boulogne sur un « paquebot » qui le passe « en trois heures[2] » à Douvres. Il a, le 7 au plus tôt, « une grande conférence » avec Rich, à la suite de laquelle il engage des acteurs pour jouer « depuis le mois d'octobre 1748 jusqu'au carême de 1749 ». Comme il ne quitte pas Londres[3], il a dû faire ces engagements par correspondance : en admettant que ces négociations n'aient duré qu'une huitaine, ce qui paraît un véritable défi au bon sens, nous voici déjà au 15 août.

1. *Mémoires*, t. II, p. 11, note.

2. La distance est d'environ soixante kilomètres ou trente-deux milles. « Pour un voilier, nous ont répondu les professionnels que nous avons consultés à ce sujet, ce n'est pas absolument impossible; mais c'est tout de même extraordinaire. Cela suppose un vent et un temps exceptionnellement favorables. » Nous ajouterons : « et des relations normales entre les deux pays », ce qui n'était pas le cas. — Le 10 septembre 1762, le duc de Nivernais, ambassadeur à Londres, s'est embarqué sur le yacht qui vient d'amener l'ambassadeur d'Angleterre : il est parti à quatre heures du matin et « on estime » qu'il a dû arriver en Angleterre vers neuf heures (*Inv. Arch. dép. Pas-de-Calais*, C. 101).

3. « Je voyais régulièrement le sieur Rich et lui faisais part de toutes les observations concernant notre entreprise » (*Mémoires*, t. I, ch. XV).

C'est alors seulement que Monnet aurait voulu obtenir des garanties : il finissait par où il fallait commencer. Rich « demanda quelque temps pour se consulter » ; ses tergiversations, la rupture de l'affaire, la tentative infructueuse auprès de Garrick, le recours aux « protecteurs », la souscription, tout cela représente une grande semaine au minimum. Monnet, qui se garde bien de donner la date de son retour avec autant de précision que celle de son départ, ne pouvait matériellement pas être à Paris avant le 25 août.

Il aurait repris le logement qu'il avait occupé précédemment chez M^lle^ Navarre, laquelle serait partie pour Avenay « peu de jours après », donc au plus tôt vers le 1^er^ septembre 1748. Or, à cette date, l'actrice était déjà en Champagne, et depuis de nombreuses semaines. Marmontel, qui fut son amant — et son souffre-douleur — entre la première de *Denys le Tyran* (5 février 1748) et celle d'*Aristomène* (30 avril 1749), raconte que, dès une première entrevue, fort tendre, que Monnet avait ménagée, elle lui proposa de venir passer « quelques mois » dans ses vignes, où elle se rendait « le lendemain », pour y rester « jusqu'après les vendanges ». Il accepte, attend deux mois le signal de la belle[1], puis il part et passe auprès d'elle, sinon plusieurs mois, du moins plusieurs orageuses semaines ; si elle n'était partie qu'au début de septembre, il serait donc allé la rejoindre en novembre seulement, ce qui ne cadre pas du tout avec l'ensemble de son récit[2].

Quoi qu'il en soit, Monnet prétend avoir réuni dans la maison de M^lle^ Navarre les acteurs qu'il avait engagés : « On y fit le répertoire et la répétition des pièces qu'on devait jouer... » Nous croyons toujours être en 1748... mais tout à coup le récit est interrompu, le tome I se termine et le début du tome II nous racontera les événements de 1749 !

Il est vrai que, d'après un de ses biographes[3], notre homme

1. Marmontel, *Mémoires*, éd. Maurice Tourneux. Paris, 1891, in-16, t. I, liv. III, p. 186 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 191 et 205. — Comment M^lle^ Navarre aurait-elle pu, entre la Toussaint et la Noël, vouloir se promener dans le jardin des religieuses d'Avenay ; comment aurait-elle pu s'asseoir sur son « trône » de gazon dans les vignes, pour écouter son amant lui lire ses vers ?

3. A. Heulhard (*op. cit.*, p. 30) cite un *Mémoire pour le Sr. Monnet, ci-de-*

aurait déclaré n'être rentré en France qu'en juillet 1749 : tout à l'heure nous trouvions que les événements marchaient bien vite; nous sommes fondés maintenant à trouver qu'ils se traînent bien languissamment! Qu'est-ce que Monnet a pu faire à Londres pendant onze mois? Et comment est-il possible que des engagements contractés avant octobre 1748 et non exécutés aient encore « tenu » pour l'année théâtrale suivante[1]?

Monnet nous semble donc avoir fait tout le possible pour brouiller sa piste. Nous ne retrouvons de date précise et vérifiable qu'au début du tome II : la troupe arriva « le 17 » — lisons le 17 octobre 1749 — à Calais; retenue par le mauvais temps jusqu'au 20, elle ne put atteindre la côte anglaise qu'après dix-huit à vingt heures d'une traversée fort mouvementée[2]. En effet, le *General Advertiser*, qui donne régulièrement les nouvelles maritimes, écrit le 6-17 octobre que la mer est très houleuse et le vent très violent depuis huit ou dix jours; le lendemain, on apprend que deux bâtiments se sont perdus sur la côte de la Manche; c'est seulement le 10-21 octobre que le courrier de France peut aborder. La date indiquée par Monnet peut donc être considérée comme exacte, pour une fois. Mais aussitôt les inexactitudes reparaissent.

*vant directeur de l'Opéra-Comique à Paris, depuis directeur des Spectacles de Lyon et d'une Comédie française à Londres.* Petit in-4°, arch. de l'Opéra. Nous n'avons pu retrouver ce document, malgré l'aide aussi bienveillante que sagace de M. Prodhomme, conservateur de la bibliothèque.

1. La lettre à M^lle^ Navarre, insérée dans les *Mémoires*, ne nous apporte aucun éclaircissement : quels sont ces nouveaux directeurs de l'Opéra qui, pour leur « avènement », sont entrés en conflit avec la police, avec le service des mœurs, dirions-nous aujourd'hui? Ce peut être Guénot de Tréfontaine et Douet de Saint-Germain, chargés de la régie par arrêt du 3 mai 1748, mais ce peut être aussi bien Rebel et Francœur qui les remplacent le 27 août 1749. Quant à cette histoire de « trois jolies filles récemment sorties des écoles des dames Paris et Florence » — on devine de quelles « écoles » il s'agit — et que l'Opéra aurait soustraites aux rigueurs des « commissaires », cela se voyait à chaque instant, et il serait bien vain de vouloir dater par ce moyen la lettre de Monnet. Observons toutefois que, d'après Collé, la procureuse Paris n'aurait commencé à défrayer la chronique scandaleuse que vers la fin de 1749 : « Vers ces temps-là, écrit-il en mars 1750, et même sur la fin de l'année dernière, florissait M^me^ Paris, supérieure d'un couvent de filles perdues établi par elle rue de Bagneux. »

2. « Nous nous embarquâmes le 20, vers la fin du jour... Nous arrivâmes à Douvres à onze heures du matin » (*Mémoires*, t. II, p. 1 et 6).

La troupe aurait débuté, d'après les *Mémoires*, le 8 novembre : nous savons par les journaux anglais que la première représentation eut lieu seulement le 14-25 novembre. Nous n'aurions d'ailleurs même pas besoin de leur témoignage : la lettre publiée par Fréron sous le nom du comédien Desormes, premier rôle de la troupe Monnet[1], est écrite au lendemain de la troisième représentation et datée avec la plus grande précision : « A Londres, ce 28 novembre, selon notre style. » Il était déjà bien étrange de voir une troupe rester inactive pendant quinze jours après son arrivée; mais que penser de ce silence d'un mois? Et pourquoi Monnet a-t-il essayé d'arranger les dates à sa manière?

L'explication nous paraît assez facile. Nous pensons que Monnet n'a pas mis les pieds en Angleterre en 1748, qu'il aura imaginé cette incohérente et invraisemblable histoire pour faire croire que les représentations de Londres étaient une affaire sérieuse, longuement étudiée, soigneusement préparée et qui devait, normalement, réussir. Mais, si la tournée avait été organisée avec tant de soin, comment expliquer que le spectacle n'ait pas pu s'ouvrir trois ou quatre jours après l'arrivée? De là sans doute la double supercherie qui, d'une part, avance d'une bonne quinzaine la date de l'ouverture et, de l'autre, cache l'anomalie qui subsiste en intercalant, au début du tome II, ces dix fastidieuses premières pages, avec leur tempête si banale et la romanesque histoire de la demoiselle arrachée par le vertueux Monnet aux griffes d'un capucin défroqué. Le lecteur sans méfiance, égaré par ces digres-

1. *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, par M. F***, nouvelle édition, Londres (Paris), 1752, in-12, t. II, p. 272 et suiv. Nous avons quelques raisons de suspecter l'authenticité de cette lettre : 1° Desormes y parle de *trois* représentations qui auraient eu lieu les 14, 15 et 16 novembre (vieux style); or, le *Daily Advertiser* n'annonce pas de représentation pour le 16 et le fait est confirmé par une lettre d'Horace Walpole écrivant, le 17, à Hor. Mann que le théâtre français « a ouvert deux fois »; un comédien de la troupe ne pouvait commettre, au lendemain des événements, une erreur pareille; 2° si la lettre avait été écrite après coup, l'erreur se comprendrait; mais pourquoi Desormes, brouillé à mort avec Monnet, l'aurait-il écrite? 3° la lettre aurait été communiquée à Fréron par la personne qui l'aurait reçue et qu'il ne nomme pas; mais cet anonyme commence par couvrir Monnet de tant de fleurs qu'on se demande s'ils ne seraient pas très proches parents. Quoi qu'il en soit, ce texte contredit celui des *Mémoires* et se trouve en parfait accord avec les documents de source anglaise.

sions, ne s'aperçoit pas que le bateleur escamote une quinzaine entière.

La vérité nous paraît bien plutôt que Monnet eut, *en août 1749 seulement*, l'idée de « tenter fortune » une troisième fois, après avoir « manqué la direction de l'Opéra de Paris ». Des amis anglais, en particulier lord Stafford, qui avait un goût décidé pour les actrices parisiennes[1], lui auraient-ils conseillé de conduire une troupe française en Angleterre ? Il se peut. Se serait-il rendu à Londres par les voies les plus rapides ? Nous pouvons l'admettre. Aurait-il vu à ce moment Rich et Garrick ? C'est peu probable : ils lui auraient, sans nul doute, fait connaître d'abord les dangers auxquels il s'exposait. Ce premier voyage, supposé qu'il ait eu lieu, n'aurait servi qu'à obtenir les autorisations prescrites par le Playhouse Bill et peut-être à chercher des bailleurs de fonds ; encore y aurait-il des réserves à faire sur ce dernier point[2].

Revenu, non moins rapidement, il réunit le personnel qu'il peut trouver et l'emmène à Londres, où rien n'est prêt. De là cette hâte singulière à s'embarquer sans attendre que la tempête, qui dure depuis dix jours, soit calmée[3]. C'est alors que les difficultés commencent, que Rich et Garrick se récusent tour à tour et que notre homme, faute de mieux, loue la petite salle d'Haymarket. Il ne put s'y maintenir une semaine : d'après le *Daily Advertiser*, il y eut représentation les 14, 17, 18 et 20 novembre (vieux style). Le 22, il y eut relâche « à cause de l'anniversaire de S. A. R. la princesse de Galles » ; le 24, la représentation annoncée ne put avoir lieu « à cause de l'indisposition d'un acteur ». Ce ne sont évidemment là que des prétextes.

Les deux premières représentations avaient donné lieu à des échauffourées sanglantes. L'incident, ayant éclaté à la veille d'une élection aux Communes, fut immédiatement ex-

1. Son nom revient souvent sous la plume des inspecteurs de police qui surveillent le monde des théâtres. Cf. Arch. de la Bastille ; Bibl. Arsenal, ms. 10235, dossiers Beauménard et Brillant.

2. C'est seulement le 15-26 novembre que le *General Advertiser* annonce une représentation « par souscription ».

3. Remarquons que Monnet la présente comme un coup de mer imprévu, ce qui n'est peut-être pas une erreur involontaire.

ploité par l'opposition[1]; pour éviter de plus graves désordres, on conseilla au malencontreux directeur de « suspendre momentanément » ses représentations. Le *London Evening Post* prétend que, tout de suite après les rixes du 14-25 novembre, les officiers de la Cité auraient reçu l'ordre « de ne laisser sous aucun prétexte coller les affiches de la Comédie française dans les emplacements qui leur sont réservés »; mais on n'est pas obligé d'en croire sur parole une feuille qui paraît atteinte de gallophobie furieuse. C'est seulement le 30 novembre-11 décembre que paraît, dans le *General Advertiser*, cette annonce en français : « Le public est averti que les comédiens français donneront relâche au théâtre jusqu'à ce que l'élection du membre du Parlement pour Westminster soit terminée : leur principal étant entièrement occupé et intéressé dans cette affaire. »

Ce « principal » est lord Trentham, dont la réélection parut un moment compromise[2]. Bien qu'il eût fini par l'emporter, le 8-19 décembre, par quatre-vingt-quinze voix de majorité seulement, il n'osa pas soutenir plus longtemps ses protégés. Au premier bruit de réouverture, l'opposition montra de nouveau les dents; le 12-23 décembre, le *London Evening*

1. La plupart des documents anglais sur cette affaire se trouvent dans une plaquette du British Museum, intitulée : « *T—t—m and V—d—t. Being an impartial collection of the advertisements and handbills, both serious, satyrical and humorous that have been published on both sides during the Westminster election. — Printed in the manner and character of the originals. Sold by Dickey Norris near Temple Bar*, 1750 », petit in-4°; Bibl. Brit. Mus., 8135 i. 1. (3). Cette publication est annoncée dans le *Daily Advertiser* du 8-19 décembre 1749 (« At the request of great number of the principal electors on both sides, this day is published, etc... »). C'est à cette source que nous avons puisé les renseignements dont la provenance n'est pas spécialement indiquée.

2. Dans certaines paroisses, son adversaire obtint une majorité considérable. Cf. *General Advertiser*, 27 novembre-8 décembre : « On Saturday at the closing of the books at Covent Garden the poll for that day as fellons :

| | Lord Trentham | Geo. Vanderput |
|---|---|---|
| St. Ann | 72 | 49 |
| St. George | 177 | 47 |
| St. Margaret et St. John | 163 | 45 |
| St. Paul et St. Martin le Grd. | 27 | 38 |
| St. Clement et St. Mary | 32 | 113 |
| St. James | 197 | 161 |
| St. Martin | 76 | 298 |
| | 744 | 751 |

*Post* insère un entrefilet minuscule, mais plein de menaces : « On dit que les vagabonds français essayeront encore de jouer à Haymarket, malgré l'explosion de passions qu'ils ont provoquée. » Les représentations furent définitivement interdites et, le 21 décembre-1er janvier, le même journal écrivait triomphalement : « Nous apprenons que Sa Majesté a bien voulu ordonner le retrait de la licence des vagabonds français, pour éviter de renouveler le trouble et le mécontentement parmi ses sujets. Grand exemple de sa sollicitude paternelle pour eux[1]. »

C'est par une distinction bien subtile que Monnet pouvait écrire à Bachaumont, trois semaines plus tard : « Ma comédie a été interdie depuis non pas que la populace sy soit oposée, mais dautres raisons dont je ne scaurois vous rendre compte pour le present ont donné lieu à cet événement fâcheu[2]. » Mais peut-être cette phrase lui avait-elle été dictée : l'affaire de Haymarket était commentée aigrement à Versailles : « Voilà certes, écrivait d'Argenson, une nation bien peu corrigée de cette inimitié qu'on disait tant devoir cesser avec la paix... Les sentiments du bas peuple témoignent toujours du sentiment grossier et non dissimulé d'une nation. » Un mois après, le même, dînant avec un membre de la Chambre des Commnnes, entend expliquer par des raisons « plus honnêtes » le renvoi des comédiens : la cause de tout ce vacarme aurait été le Playhouse Bill et le mécontentement qu'il a provoqué. L'explication ne vaut pas grand'chose, mais elle montre bien quel désir on avait, du côté anglais, de réduire le plus possible les proportions de l'incident.

Pouvons-nous, aujourd'hui, en apercevoir les véritables causes ?

C'est un fait que, dans la polémique électorale qui l'exploite, les comédiens passent peu à peu au second plan.

1. « We hear that His Majesty has been graciously pleased to order the licence to the French strollers to be withdrawn, in order to prevent any more disturbances or ill blood among his subjects. A great instance of his paternal care of them. »

2. Bibl. Arsenal, ms. 4041. — Le catalogue date cette lettre de 1740, et c'est bien, en effet, la date qu'on est porté à lire tout d'abord ; mais il faut lire certainement 1749 — ou plutôt 1750. Monnet aura commis une erreur vraiment involontaire cette fois et bien naturelle au début d'une année.

Vanderput représente bien son adversaire comme l'homme de l'ennemi, le patron des « vagabonds »; il répand deux factums en jargon français et anglais qu'il attribue au « meurt de faim » de Haymarket; mais que reproche-t-il surtout à Trentham ? Ce sont les « mesures efficaces » prises pour mater « ces insolents coquins d'Anglais » — traduisons : pour rosser, ou faire rosser, le parterre et les galeries deux soirs de suite[1].

Les représentants les plus huppés de l'aristocratie anglaise firent preuve en la circonstance d'une brutalité qui ne le cédait en rien à celle du *mob;* c'est là, pourrait-on dire, le leitmotiv des attaques. Le *Penny London Post* écrit, le 27-28 novembre : « On Tuesday night the campaign opened at the little Th— in the H—market, from where we hear the victorious troops of the *Grand-Monarque*, headed by the right hon. the lady P., the celebrated miss A. with their auxiliaries, his G— the D— of H—, lord H—, etc.; MM. G—, etc., and several others of as great honour and rank, attacked the gallery sword in hand (occasioned by a few impolite English attempting to interrupt them in their performance) with such great success, that be it spoken to their immortal fame, they entirely defeated ten Gentlemen, some of whom were run thro'

1. « Aux electeurs tres dignes de Westminster :

« Messieurs,

« Vos suffrages et interests sont desirés pour le très hon. MI Lord T—m, un VERITABLE Anglais.

« *N. B.* — Los prie ses amis de ses rendre l'Hôtel François dans l'Marché au Foin. — Jean Soup Migra. »

« To my Lord T.......

« The King of France (my most glorious monarch) being touched with a lively sense of the obligations he owes your lordship, for the powerful protection you have given to his subjects in England, honours you with his thanks, and commands me to assure you that your L—p shall be the chief-manager of his playhouse in England, as soon as your L—p and your friends have brought these insolent rascals, the E— under his dominion, being satisfied the measures your L—p and friends now pursue, can't fail of your desired success.

« I have the honour to be your Lordship's most obliged humble servant. — M... »

Ces deux factums répondaient d'ailleurs à un factum en jargon hollandais que Trentham attribuait à son adversaire.

the arms, face, eyes, and body; three of the valiant Heroes beat a boy almost to death! »

Trentham, qui sent bien le danger, nie tant qu'il peut[1]; pourtant ses belles protestations « sur l'honneur » n'ont point un accent de parfaite sincérité : dire qu'on n'était « ni dans le parterre ni dans les galeries », c'est presque avouer qu'on était dans les loges; affirmer qu'on n'était pas présent à « la première rixe », c'est reconnaître implicitement qu'on était présent à la seconde (il y eut, en effet, deux batailles successives le premier soir); déclarer qu'on ne s'est livré à aucune voie de fait ne signifie pas qu'on s'est abstenu d'encourager, de payer peut-être, ceux qui ont cogné.

C'est là le grief principal : le 24 novembre-5 décembre, un certain William Davison dépose, sous la foi du serment, que, le 17, il a vu, dans un café de Pall Mall, une trentaine d'individus vêtus en porteurs de chaises et dissimulant assez mal des bâtons sous leurs manteaux. De leur conversation il ressortait que ces gens avaient été recrutés par un garçon de l'établissement, « sur l'ordre de lord Trentham et d'autres », à raison de cinq shillings chacun, « pour protéger les comédiens français », et qu'on leur aurait promis de les employer encore. Trentham, qui accuse le coup, a beau offrir cinquante guinées de récompense à qui produira l'original de cet *affidavit*[2]; il a beau répandre une contre-déposition de John Haines,

1. « Whereas it has been maliciously reported, in order to impose upon the worthy inhabitants of the city and liberty of Westminster, and to prejudice me in their favour at this time, that I was active in the disturbance at the French play house last Tuesday night : I do declare upon my honour, that I was neither in the pit or gallery where the disturbance happened during the time of the performance, or drew my sword, or made use of any weapon, either to strike or terrify any of the spectators; nor was I even present at the first and chief disturbance — Trentham, Grosvenor Street, Nov. 19. » (*General Advertiser*, 20 novembre 1748).

2. « William Davison, of the parish of St. Lawrence, in the city of London, maketh oath, that he, this deponent, on the seventeenth day of November instant, being the second night of the French Strollers acting at the Theatre in the Haymarket, was at the sign of the Globe, a publick-house, opposite the King's arms Tavern in Pall Mall, about nine of the clock that night, where this deponent saw John Haines, one of the waiters at the said Tavern, and several other persons, to the number of sixteen, dressed like Chairmen, each of wich had a great bludgeon in his hand, which he put under his coat, in order to hide the same, but in such a manner as this deponent was capable of seeing the said bludgeons; and this deponent enquiring the occa-

le garçon mis en cause : cette pièce, pleine de réticences et de dénégations à côté, garde un silence prudent sur le fait essentiel : le recrutement d'individus armés de matraques[1].

Monnet, qui, cette fois, n'avait aucun intérêt à mentir et qui, peut-être, en bon comédien de cour, trouvait fort bien qu'on étrillât la canaille, a raconté presque exactement ce qui s'était passé : « Les seigneurs... amenèrent avec eux des espèces de matelots domestiques, qu'ils ont à leurs gages et à leur livrée sur la Tamise. Ces gens vinrent à la seconde représentation armés chacun d'un gros bâton. » Mais, dans le premier moment, on voulut esquiver ou atténuer ce détail compromettant; le récit attribué à Desormes prétend que les

sion thereof, was informed by several persons of credit, at the said House, that they and others, to the number of thirty, were hired by lord Trentham to protect the French Strollers from any attempt that might be made to prevent their acting; and that the said Haines paid them five shillings each for their trouble, by the directions of the said lord Trentham and others. And this deponent further saith, that the said John Haines, and the said several other persons, dressed like chairmen, as afore said, went into a Room together at the said house, and soon disputes arising between them and the said Haines, whether a list of their names had been given to lord Trentham; the said Haines declared, That he had wrote all their names down, and given the same to lord Trentham, who would employ them again, and bid them go about their business for that time. » « Sworn the 24th day of November 1749 at the publick office, in Simond's Inn, before me, John Waple. » Trentham réplique dans le *General Advertiser* du 27 : « I do hereby promise a reward of fifty guineas to any person or persons who will produce the original affidavit (if any such has been made) by the said William Davison » (*Grosvenor Street*, 26 novembre).

1. « John Haines of the parish of St. James, Westminster, maketh oath and faith, that this deponent never had any conversation, directly or indirectly with lord Trentham, relating to the French Players; nor did the same lord Trentham dine at the King's arms in Pall Mall on the 17th day of November instant; nor did this deponent see the said lord T. on that day, nor for several days before, to the best of this deponent's remembrance and belief. And this deponent further saith that he never made use of the said lord T. 's name, in any conversation at the Globe alehouse in Pall Mall, on ihe said 17th day of November instant, neither to William Davison, nor to any one else. And to the best of this Deponent's belief and recollection he did not speak to the said Davison, but is perfectly sure lord T. 's name was never mentioned. And this deponent further saith that the said lord T., as this deponent is well assured, was not in the least privy to this deponent's going to the little theatre in the Hay-market on the affidavit, or pretented affidavit, of William Davison : nor had the said lord T. any knowledge thereof or concern therein. And this deponent further sayd, that every word concerning the said lord T., contained in the said affidavit, or pretented affidavit, of the said Davison, is false, scandalous and malicious » (Sworn the 26th day of November 1749, before me, H. Fielding).

porteurs de gourdins auraient été des officiers déguisés et non des laquais : on voit comment s'expliquent ces variations.

Dans toute cette querelle, les comédiens, dont la présence fut l'occasion de ces brutalités, sont jusqu'ici laissés à l'arrière-plan : on attaque lord Trentham à propos d'incidents violents qui se sont passés au théâtre, mais la question reste de savoir si ces incidents ont éclaté d'une manière fortuite ou s'ils étaient eux-mêmes le résultat d'une cabale antérieure, visant cette fois les comédiens.

Les journaux ne nous renseignent que de façon très vague sur les circonstances de la première bataille. Le *Gentleman's Magazine* parle seulement de bruit et d'interruptions « venant des galeries alors que les comédiens commençaient à jouer »; le *Penny London Post*, plus précis encore, parle de « tentatives impolies pour interrompre ». Mais il est clair que l'on cherche, de ce côté, à réduire le plus possible la gravité de cette première attaque pour mieux faire ressortir l'intolérable violence de la riposte. Selon Monnet et la lettre Desormes, la tempête aurait éclaté dès le lever du rideau; elle aurait été l'aboutissement d'une campagne de presse qui durait depuis plusieurs jours. Pourtant, nous n'avons pas trouvé, dans les journaux antérieurs au 14-25 novembre, ces « écrits satiriques » visant la troupe française et dont, paraît-il, « les papiers publics étaient pleins[1] ».

Une circonstance, cependant, nous ferait pencher en faveur de Monnet. Le parterre, à ce que prétend un journaliste anglais, « était bondé de cuisiniers, de barbiers et de valets français[2] » : cela pourrait s'expliquer par une curiosité bien naturelle; mais la lettre Desormes avoue ingénument qu'on avait fait venir ces gens-là pour prêter main-forte en cas de besoin[3]. Mais, si l'on avait pris cette précaution, c'est apparemment qu'on s'attendait à des désordres.

1. Cl. Fréron, *Lettres critiques*, *loc. cit.*, et Monnet, *Mémoires*, t. II, p. 11.

2. « The pit was crowded with French cooks, barbers and valets » (*Penny London Post*, 14-25 novembre).

3. « Il y avait dans le parterre quelques Français que nous y avions placés comme notre corps de réserve ; ils devaient laisser toute la gloire à la noblesse anglaise et n'agir qu'en cas que nos généreux défenseurs eussent le dessous. Heureusement, ils en ont été quittes pour leur bonne volonté. »

Seulement la question est de savoir par qui ces désordres furent provoqués. Ici les explications de Monnet redeviennent contestables. Il aurait eu contre lui trois catégories d'adversaires : la « populace », hostile de parti pris à tout ce qui était français; ensuite les réfugiés protestants, animés d'une haine encore plus farouche contre leurs anciens compatriotes; enfin les « acteurs réformés ».

Il est bien possible que des protestants français se soient prononcés contre lord Trentham et ses protégés : nous avons trouvé, parmi les partisans de Vanderput, un certain Charles Soleirol, dont le nom, si peu anglais, traduit une origine cévenole ou caussenarde[1]; mais s'ensuit-il qu'ils aient fait campagne dès le début contre les Français, qu'ils soient venus les siffler ou qu'ils aient soudoyé des siffleurs? La lettre Desormes n'indique pas que les soupçons se soient portés d'abord de ce côté.

Quant aux « acteurs réformés », nous avons dit plus haut pourquoi nous ne pensions pas que leur rôle ait été bien considérable dans l'affaire. Il est vrai qu'on essaya tout de suite d'exploiter le souvenir des incidents de 1737-1738, de la ruine d'*un* Anglais (probablement Fielding?) et des représailles exercées contre la troupe Moylin[2]; mais nous n'avons trouvé aucune allusion à des misères *actuelles* causées par le Playhouse Bill; l'argument eût été cependant bien plus fort. Pourtant la police française soupçonna, elle aussi, une intrigue de coulisses : les rapports conservés dans les archives de la Bastille[3] affirment catégoriquement que la populace avait été « gagnée par les maîtres des autres spectacles de Londres »; l'un d'eux, qui n'est point désigné, aurait même essayé, après la déconfiture de l'entreprise, de rassembler une troupe de réfugiés français pour jouer des traductions de pièces an-

1. « A list of Nobility, Gentry, etc... who polled on Wednesday morning for Sir George Vanderput » (*General Advertiser*, 23 novembre-4 décembre).

2. « ... 'tis said the Anglo-gallic smarts are resolved to carry their point at the little theatre in the Haymarket. The justice of their resolution appears evidently from this, that a subject of Great Britain (a Player) was ruined by Power; and a French company of Strollers received not long after but wisely drum'd out of the Kingdom » (*London Evening Post*, 17-28 novembre).

3. Bibl. Arsenal, ms. 10235, dossier Brillant.

glaises[1]. Nous n'avons toutefois trouvé aucune trace d'une tentative de ce genre.

La vérité est peut-être plus simple. Dans le grand mois qui s'écoule depuis l'arrivée jusqu'à la première représentation, les gens du métier, qui devaient voir sans plaisir ces concurrents, purent constater la médiocrité d'une troupe formée au petit bonheur avec des éléments de rencontre. Sur quinze personnes dont Monnet nous a donné les noms dans son bilan[2], quatre, Hamon, Terodat, Kelly, Dujoncel, paraissent totalement inconnus[3]; quatre autres portent des noms connus, mais qui désignent vraisemblablement d'autres personnes[4]; tout compte fait, nous ne pouvons identifier avec un semblant de probabilité que sept de ces comédiens.

Toscano pourrait être le même que l'Arlequin Toscan, qui joue à Lille en 1748[5]; est-ce lui qu'on rencontre sous le nom de Toscano, à Rouen, en septembre 1742; au Havre, d'octobre 1743 à février 1744? Ce n'est pas impossible, mais ce n'est pas certain. Un sieur Parent, acteur chantant, et une demoiselle Saint-Amand, choriste, se trouvaient à Lyon en 1746, probablement sous la direction de Monnet[6] : il est probable qu'ils auront suivi leur ex-directeur dans sa nouvelle aventure. Durancy et la demoiselle Darimath, sa femme ou sa maîtresse, reparaîtront plus tard à Paris : en 1762, ils jouent à la Comédie française, l'un les valets, l'autre les « caractères »;

1. Rapport du 5 mars 1750.

2. Ce bilan en français et en anglais se trouve dans le portefeuille de Bachaumont; le texte français a été publié par A. Heulhard.

3. Y aurait-il, parmi ces inconnus, quelqu'une de ces « gazouilleuses » (*Warblers*) que, selon le francophobe *London Evening Post*, Monnet serait allé racoler dans les « jardins musicaux du plus bas étage », après la défection de ses trois principaux acteurs?

4. Nos fiches aux noms de Villiers et de Chateauneuf sont toutes fort antérieures ou fort postérieures à 1750; rien ne prouve que la demoiselle Mauly, qui danse à Toulouse, dans le ballet de la *Fontaine de Jouvence*, en 1756 (d'après le livret de la collection Rondel), soit la même que l'actrice (ou l'acteur) qui figure dans les comptes de Monnet; quant à Chamville, il est douteux qu'il faille reconnaître en lui Dubus de Champville, frère de Préville et de Dubus, de l'Opéra, qui débute à la Comédie italienne en mai 1749.

5. Distribution de *l'Amant ingénieux*. Bibl. Arsenal, coll. Rondel. — Cf. E. Gosselin, *Simples notes sur les anciens théâtres de Rouen*. Rouen, 1863, in-8°, p. 31, et *Recherches sur les anciens théâtres du Havre et d'Yvetot*. Rouen, s. d., in-12, p. 6.

6. Distribution de *Zélindor, roi des Sylphes*. Bibl. Arsenal, coll. Rondel.

mais, l'année suivante, ils ne figurent plus sur l'état de la troupe[1]; ce n'étaient probablement pas non plus des comédiens de grande valeur.

Nous sommes un peu moins mal renseignés sur les deux premiers rôles : Desormes et M^lle^ Brillant, mariée peut-être au musicien Bureau.

Desormes aurait débuté, sans succès, à la Comédie-Française dans les rôles à manteaux[2]; en 1758, il jouait des Arlequins à Berlin, dans une troupe d'ailleurs médiocre; il était néanmoins un des quatre bons sujets que le baron de Sweerts proposait de conserver[3], mais dans le royaume des aveugles...; il joua encore, selon Léris, à la cour de l'Électeur Palatin, mais on ne le retrouve pas en France, et ce n'est pas un bon signe. Desormes se piquait de littérature, on lui attribuait une petite comédie jouée en 1748 : *l'Amour réfugié*; les troupes accueillaient volontiers ces acteurs un peu cultivés, dont la plume facile pouvait rapidement faire un raccord ou brocher un à-propos : pourquoi celui-ci se trouvait-il, en pleine année théâtrale, sans emploi? C'était, paraît-il, « une peste[4] ».

Quant à la demoiselle Brillant, qui, née en 1725, avait joué à l'Opéra-Comique en 1740, puis en Flandre en 1745, puis à Lyon, nous savons qu'après la désastreuse équipée de Londres la protection du maréchal de Saxe la fit recueillir à la Comédie-Française. Elle était, écrit l'inspecteur Meunier, « fort amusante » et on lui reconnaissait « tout l'esprit de son état »; mais elle y joignait un physique ingrat : « Elle n'a jamais été bien faite, étant trop carrée des épaules et trop épaisse des hanches. Ses cheveux sont d'un blond châtain, ses yeux à la

1. Cf. *Mercure*, février 1762 et juillet 1763. Par une singulière anomalie, les rapports de police, si nombreux en ce qui concerne M^lle^ Brillant, ne renferment aucun dossier Darimath ni Durancy. Pourtant, les inspecteurs parlent de « la Darimath » comme d'une personne fort bien connue. Les rapports qui la concernent seraient-ils perdus? ou bien faut-il croire que l'on ne parle pas d'elle parce que c'est elle qui renseigne sur le compte des autres? autrement dit, la Darimath et Durancy, sans doute, auraient-ils été... des « mouches »?

2. H. d'Alméras, *Mémoires de Monnet*, intr., p. 44, note, sans indication de source.

3. J.-J. Ollivier, *op. cit.*, t. II, p. 44 et 100; de Léris, *Dict. portatif des théâtres de Paris (1763)*. — J.-J. Ollivier ne signale pas la présence de Desormes dans la troupe palatine.

4. Bibl. Arsenal, ms. 10235, p. 266.

Montmorency... » « Elle louche », explique sans euphémisme Collé[1], qui lui reproche encore « un air de garnison indécent..., des tons ignobles dans la voix..., une intelligence médiocre ». Bref, ce personnel, dans l'ensemble, était loin de constituer une troupe d'élite.

On retrouve, dans le *Daily Advertiser*, la liste des pièces qu'elle se proposait de jouer :

Le 14-25 novembre, *les Amants réunis* et *le Coq du village;*

Le 15-26, *l'École des femmes;*

Le 17-28, *l'Homme à bonnes fortunes* et *la Chercheuse d'esprit;*

Le 18-29 et le 20 novembre-1er décembre, *les Jeux de l'amour et du hasard* et *la Coquette sans le savoir;*

Le 24 novembre-5 décembre, *Tartuffe* et *Arlequin Hulla.*

Programme mal conçu, prétend la lettre Desormes[2]; programme trop ambitieux surtout : présenter à la fois au public londonien le répertoire du théâtre de la Foire, celui de la Comédie italienne et celui de la Comédie française, c'était une manière de tour de force qu'on n'aurait pu réussir qu'avec une troupe « très bien mise », comme disaient les directeurs ambulants d'alors; mais, pour une troupe médiocre, il y avait là de quoi faire ressortir plus cruellement son insuffisance. Les initiés auraient-ils pu constater cette faiblesse dès avant l'ouverture ?

Ce n'est sans doute pas sans une intention précise que le *London Evening Post* du 17-28 novembre appelait Monnet « Docteur John Francisco Charlatano » et qu'il publiait, onze

1. *Journal*, t. I, juillet 1750.

2. « J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec quelques Anglais qui ont vu la France sur les pièces que nous devons leur jouer. Ils ne veulent que du Molière; ils m'ont dit franchement qu'ils avaient bâillé à Paris à nos comédies modernes les plus goûtées. Ils ont, disent-ils, beaucoup de difficulté à les entendre et, quand ils les ont pénétrées, ils ne se croient pas dédommagés de la peine qu'ils ont prise. Ne serait-ce pas, Monsieur, que les comédies d'aujourd'hui sont trop fines, trop dénuées d'action et ne portent que sur quelques nuances passagères affectées aux personnes du grand monde? Au lieu que Molière a peint des vices et des ridicules généraux qui conviennent à toutes les nations et à tous les états. Il y a partout, et ici autant qu'ailleurs, des Avares, des Misanthropes, des Tartuffes, des Précieuses, des Bourgeois gentilhommes, des Valets fourbes. »

jours plus tard, le couplet suivant sur l'injurieuse présence de ces vagabonds à côté des grands comédiens anglais :

Alas! I grieve to see this trifling age
Supporting French, depressing English Stage.
These Strollers chatter in a tongue unknown
Such nonsense, which a Briton never can own.
Can they our Garrick, or our Quin excell?
Then let us rise, and bravely them expell.
Tell them, Britannia hides her blushing face,
Bidding her sons no more her name disgrace.

Ce n'est là, bien entendu, que phraséologie de journal et violences de polémique ; mais on avait évidemment quelques raisons de croire que l'argument porterait.

Ce n'est pas tout ! Les Français étaient encore accusés d'être non seulement des espions[1], mais encore des agents de démoralisation et d'abêtissement. On le disait en termes fort crus, devant lesquels notre langue recule depuis Régnier :

Ye pert buffoons of France,
Who hither come to dance,
Pimp and betray,
Pack up your awls again,
Such stuff won't entertain,
Oh! 'tis against the grain,
Troop, troop away.
E're this Buffoon'ry
To lull us easily
Till fast and asleep,
Until this antic tricks
Of nought but rags and sticks,
We of your funs are sick,
Troop, troop away...

Ces accès de vertu patriotique seront à bon droit suspects ; mais il faut reconnaître qu'ici encore Monnet et ses acteurs donnèrent singulièrement prise aux attaques.

Pour les semaines qui suivirent les représentations, nous

1. C'est peut-être un reste de « délire obsidional », très lent à guérir, nous le savons ; mais il faut bien reconnaître que les comédiennes surtout pouvaient disposer de moyens d'information irrésistibles.

constatons à nouveau combien la sincérité des *Mémoires* est douteuse. La chronologie s'estompe derechef, s'embrouille et se fausse. Monnet, poursuivi par ses acteurs, n'aurait pu éviter la prison pour dettes qu'en se constituant, pour ainsi dire, prisonnier sur parole dans la maison d'un magistrat, ce qui lui aurait permis de vaquer à ses affaires et de se procurer des ressources pour faire face à ses engagements. Il aurait vécu de la sorte, en compagnie d'une de ses pensionnaires restée fidèle[1], dans l'intimité de l'aventurier Théodore, le pseudo-roi de Corse; il serait rentré en France en octobre 1751[2]. Tout cela n'est qu'un tissu de faussetés.

Il prétend avoir été témoin à Londres d'une double secousse de tremblement de terre. Cet événement, dont il se garde bien de donner la date précise, aurait précédé son départ d'un mois environ. Or il se produisit réellement le 2-13 avril 1750, comme l'attestent une lettre d'H. Walpole à H. Mann, un article du *General Advertiser* du 7-18 mai et deux articles du *Gentleman's Magazine*[3]. Une estampe du British Museum[4] a conservé le souvenir d'une panique occasionnée le surlendemain par les prophéties d'un soldat visionnaire et raille « les gens fous et coupables qui se sont timidement retirés à l'annonce d'un nouveau tremblement de terre ». Monnet, d'après son propre aveu, serait donc revenu vers le milieu de mai 1750, dix-sept mois plus tôt qu'il ne le prétend.

Un rapport de Meunier, du 26 août 1750, prétend que la Brillant et la Durancy revinrent à Paris le 22 avril, et il ajoute : « Monnet... est aussi de retour et vit ici avec la petite Raton, ci-devant à l'Opéra[5]. » Meunier a dû se tromper de

1. Sans doute la seconde des trois sœurs Cornette, connue sous les noms de Victoire, de Raton, de Rosalie (ou Rosaline) et qui aurait quitté l'Opéra pour suivre Monnet en Angleterre (Bibl. Arsenal, ms. 10237, p. 150 et 160; dossier Maupin, rapports des 24 février 1752 et 9 juillet 1755).

2. *Mémoires*, t. II, p. 55.

3. *Gentleman's Magazine*, 1750, p. 89 et 137.

4. Prints and Drawings 3076. — Cette estampe représente Piccadilly encombré de voitures, aristocratiques pour la plupart. Ces véhicules ont l'air de se diriger vers le centre de la ville et non vers la banlieue : est-ce, comme le dit la notice du catalogue, une inadvertance du dessinateur ou une intention satirique de plus, un moyen de railler ce sot affolement?

5. Monnet était-il alors veuf ou séparé de sa femme? Il fait à peine une allusion brève et embarrassée à son mariage tout au début de ses prétendus *Mémoires;* mais nous savons qu'il était déjà « chargé de famille » à la fin de

mois, puisque, dans le même dossier, figure une lettre de Londres, du 28 mai, où il est dit : « La pauvre Brillant se trouvant dans une situation déplorable et, ayant vraiment du talent pour le théâtre, on lui a conseillé de retourner à Paris[1]. » Mais il est probable que le retour dut suivre de près ce conseil, et tout nous porte à croire (on verra tout à l'heure pourquoi) que Monnet et ses anciens pensionnaires, réconciliés, revinrent en France de compagnie. En tout cas, une autre pièce du portefeuille de Bachaumont atteste qu'il était de retour au début de juillet 1750; une note sur l'organisation d'une fête de cour regrette qu'on ne puisse utiliser ses talents, parce qu'il est « retenu à Londres par ses créanciers »; une autre plume écrit en marge : « Il est à Paris. » Il se cachait probablement.

Quant aux prétendues relations avec le « roi » Théodore, les policiers n'y font pas la moindre allusion. Pourtant, les faits et gestes de ce personnage ne devaient pas être indifférents au gouvernement; alors que les actrices étaient épiées jusque dans les accidents les plus intimes de leur inconduite, comment aurait-on pu ignorer les parties fines dont Monnet prétend avec cynisme avoir été le... manager? Cette histoire nous paraît tout aussi fantaisiste que celle du capucin suborneur dont elle est comme le pendant : l'une et l'autre ont pour but d'égarer le lecteur et de masquer une tricherie.

De même qu'il a voulu faire remonter les débuts de l'affaire à 1748, Monnet a voulu prolonger autant que possible son prétendu séjour. Dans quel but? Nous n'hésitons pas à soupçonner certaine gentillesse que le code pénal appelle, sauf erreur, dissimulation d'actif.

Le placard imprimé, non daté lui non plus, qui donne, en français et en anglais, un prétendu bilan de l'affaire, fait état, au chapitre des dépenses, d'une somme de 7,500 livres françaises, faisant 328 £ 12 d. 8, pour « frais de voyage, séjour de vingt mois tant à Londres qu'à Paris, justice et prison ».

1741, lorsqu'il fut mis au For-l'Évêque pour commerce de livres obscènes (Arch. Bastille; Bibl. Arsenal, ms. 11482, dossier Bertaud); d'autre part, sa femme, née Anne Abby (ou Ahby), vivait encore et habitait avec lui, grande rue du Faubourg-Saint-Lazare, le 2 octobre 1744, lorsqu'elle fit opposition à la vente des effets de l'Opéra-Comique (arch. Opéra, carton A³).

1. Bibl. Arsenal, ms. 10235, p. 266 et 268.

Évaluation modérée, certes ! Mais comment ce chiffre de vingt mois est-il obtenu ? Si l'on prend au pied de la lettre les affirmations des *Mémoires*, le séjour à Londres a été de vingt-six mois et non pas de vingt ; si l'on accepte l'histoire du premier voyage en 1748, ce délai de vingt mois nous mène jusqu'en avril 1750 ; si l'on accepte la date d'octobre 1751 pour le retour, sans admettre les racontars de 1748, le séjour aurait été de vingt-deux mois. Seulement on a vu pourquoi le séjour de Monnet à Londres ne nous paraissait pas avoir été de plus de huit mois au maximum.

Du coup, le chiffre de 7,500 livres pour frais de séjour, qui paraissait modéré tout à l'heure, devient singulièrement inquiétant ; ce serait là un tour de banqueroutier, s'il s'agissait d'un bilan véritable. Mais nous pensons que le placard conservé par Bachaumont n'était qu'un tract destiné à se justifier devant l'opinion anglaise, ou plutôt à l'apitoyer, pour se procurer de nouveaux subsides ; peut-être aussi Monnet essaya-t-il de l'utiliser plus tard en France, pour réclamer un dédommagement de ses « sacrifices » et se faire donner le privilège qu'il convoitait à la Foire. Plus tard, ayant sous les yeux cette pièce lorsqu'il écrivait ses *Mémoires*, il se sera embrouillé dans ses mensonges et il aura rétabli vaille que vaille le chiffre de vingt mois en comptant de deux manières contradictoires : d'abord d'août 1748 (date fausse) à mai 1750 (date vraie), puis de novembre 1749 (date vraie) à octobre 1751 (date fausse).

Mais il avait encore un autre motif pour remplacer par un épisode fantaisiste le récit exact de ses aventures. Les archives de la Bastille nous en font apercevoir les crapuleux épisodes. La Brillant, sous l'œil du complaisant Bureau, le prétendu mari, partage équitablement ses faveurs entre lord Stafford, « amoureux fou » et généreux, et ce « mauvais sujet », cette « peste » de Desormes. Monnet prélevant aussi à l'occasion les droits du seigneur, acteur et directeur se brouillent. Il n'est pas fait allusion à cette rupture dans le rapport du 25 décembre, mais, dans le rapport du 19 janvier, il en est parlé comme d'un événement qui daterait déjà de plusieurs jours ; il suivit probablement de peu le retrait de la licence (1^er^ janvier).

La Brillant suivit son cher camarade et fit emprisonner son insolvable directeur; mais, en avril, elle a quitté Desormes pour « le petit Guérin », chirurgien français au service de M. de Mirepoix. Dans l'intervalle, elle a « contracté » avec un Anglais nommé Lavall, fils d'un membre du Parlement et fort riche. Il faut bien vivre! et la demoiselle, dit un rapport du 30 janvier, « est lasse de mourir de faim entre ses deux favoris, qui n'ont pas le sol, dont l'un est Monnet ». On s'est donc réconcilié. Mais le jeune Lavall « n'aime pas le partage »; la « pauvre Brillant », qui « achève de se perdre de toutes les façons », demande l'appui de Grimod de Verneuil, neveu de Grimod de la Reynière, qui essaie vainement de la faire engager au théâtre de Lyon, où peut-être on la connaît trop. Tout cela, comme on le voit, est passablement fangeux.

Dépouillée de ses ornements romanesques, l'histoire de Monnet à Londres semble donc se réduire à ceci : en novembre 1749, un aventurier amène, à tout hasard, une troupe recrutée au petit bonheur; après un mois de difficultés, au cours duquel des animosités de toutes sortes se sont accumulées déjà, ces cabotins peuvent se produire; leur maigre talent ne peut s'imposer devant un public hostile; à une cabale brutale, une jeunesse dorée, qui sans doute obéit à des motifs étrangers à l'art dramatique, riposte avec une équivalente brutalité; l'affaire est probablement grossie, à tout le moins « montée en épingle », pour les besoins d'une polémique électorale, cependant que les comédiens semblent prendre à cœur de justifier leurs adversaires par le débraillé cynique de leur conduite.

Porter des spectacles français en Angleterre était, à vrai dire, une entreprise ingrate : non seulement à cette époque il y avait, entre les deux nations, trop de motifs d'antipathie, mais, de plus, la situation n'était pas du tout la même que dans les autres pays d'Europe. Les comédiens, à Londres, rencontraient ce qu'ils ne rencontraient pas ailleurs : un art dramatique et scénique national, ayant ses habitudes fort particulières, ses traditions, ses gloires et son public à part, rarement commode. Pour une tentative aussi périlleuse, trois conditions au moins étaient indispensables : une prudence diplomatique, des talents hors de pair, des mœurs privées ir-

réprochables, du moins au point de vue de la correction extérieure et de la respectabilité. Tout cela manquait à Monnet; on peut dire sans exagération, en un certain sens, que sa venue fut un incident déplorable.

On n'a pas de peine à comprendre qu'il ait détourné pour longtemps les comédiens français de passer en Angleterre et le public ou les directeurs anglais de les recevoir. Dans les années qui suivirent, nous n'avons pas trouvé trace d'une seule représentation française. Le fait est d'autant plus frappant que les danseurs et danseuses continuent à être fort recherchés par les directeurs et les jeunes élégants. Ce n'est évidemment pas pour la faire paraître sur le théâtre que, dans les derniers jours de 1750, le capitaine Cécile (*sic*), « jeune homme de vingt-cinq ans environ, riche et d'une des meilleures familles d'Angleterre, enlève la demoiselle Cormier, dite Charlotte, danseuse figurante à la Comédie italienne[1]; par contre, c'était bien pour s'engager que Devisse, danseur de l'Opéra, était « parti furtivement » au mois d'août; il était revenu en juin 1752, chargé par Garrick, à ce que prétend Bernage, prévôt des marchands, de débaucher ses camarades[2]. Le 24 octobre 1752, la demoiselle Auguste, également de l'Opéra, part à son tour pour Londres, « où on lui fait un traitement avantageux[3] ». Les journaux signalent encore la présence de l'une et de l'autre à Drury Lane en septembre 1753.

A Haymarket, du 3 au 20 août de la même année, on joue dix fois la *Pantomine du charpentier* (titre annoncé en français); jusqu'en 1755, on trouve à chaque instant des noms de danseurs français : à Drury Lane, Gérard, Vernon, Mlle Lussaut en 1753, Gravier, Leviez et Mlle Auretti en 1754; à Covent Garden, pendant l'automne de 1753 : Grandchamps, qui avait dansé un moment à la Comédie italienne, le jeune Lefèvre, qui venait peut-être de Lyon[4], et sa partenaire, la jeune

1. Bibl. Arsenal, ms. 10235, p. 383.
2. Ibid., ms. 11743, dossier Devisse, 1er juillet 1751.
3. Ibid., ms. 10235, p. 113.
4. Un Lefebvre, dit Lefebvre cadet, est signalé dans des livrets de ballets dansés à Lyon de 1736 à 1750 (Bibl. Arsenal, coll. Rondel). Serait-ce le même que le Pierre Lefebvre qu'on rencontre comme acteur dans la troupe de

Prudhomme; M^lle Bellamy, qui était déjà venue au printemps de 1749; au printemps de 1754, Villeneuve, Lalauze, M^lle Huette; à l'automne, Potier junior et M^me Capdeville[1], Frantzel et Rosina Balbi.

En 1755, le corps de ballet abonde encore en noms français : à côté du couple Granier, du couple Capdeville, du couple Vernon, de Frantzel et Potier, de M^lles Bellamy et Balbi, déjà signalés, on voit apparaître de nouvelles recrues : Barrois, Lepy, Dupré[2]. Tout cela semble indiquer un succès assez constant. Par quel événement inattendu peut-on expliquer l'orage qui tout à coup éclate? Depuis le 8 novembre, on dansait le *Ballet chinois*, de Noverre; la troupe, qui était celle de la Foire Saint-Laurent, n'était certainement pas sans valeur. Pourquoi les galeries se mirent-elles à siffler, à crier : « Point de danseurs français »? Pourquoi y eut-il à nouveau des rixes, peut-être mortelles? D'Argenson exagère sans doute lorsqu'il parle dans son *Journal* de 200 personnes tuées ou blessées[3]; mais, par contre, les journaux gardèrent sur cette nouvelle algarade un silence inquiétant. C'est uniquement par une lettre d'H. Walpole à R. Bentley, du 16 novembre 1755, que nous la connaissons. Pendant plusieurs jours « les jeunes gens de qualité » protégèrent les danseurs, mais, le 15, « les galeries furent victorieuses »; le 16 et le 17, il n'y eut pas de représentation; les danseurs français furent annoncés encore une fois le 18, puis, brusquement, silence complet. Que pouvait-il bien s'être passé?

Peut-être la troupe était-elle au bout de son engagement? Mais peut-être aussi lui conseilla-t-on de ne pas insister? La présence de quelques noms d'aspect britannique, Dennison, Harrison, ferait soupçonner volontiers une petite conspiration derrière les portants. Malheureusement, l'opinion fran-

Stockholm de 1753 à 1771? (cf. *Anteckningar om Stockholms Theatrar af* F. A. Dahlgren. Stockholm, 1866).

1. Sans doute le fils du danseur Potier qu'on trouve à Lille entre 1718 et 1725 (L. Lefebvre, *Histoire du théâtre à Lille*. Lille, 1901, t. I, p. 219). — On retrouve une dame Capdeville, en 1773, chef de troupe à Saint-Malo et à Bayonne (Ed. Ducéré, *le Théâtre bayonnais sous l'Ancien régime*, dans la *Revue de Béarn*, 1884, p. 282).

2. Ce ne doit pas être celui qui produisit ses élèves au Lincoln's Inn Field Theatre en 1725, mais ce pourrait être son fils.

3. *Journal*, 6 décembre 1755.

çaise ne se contenta pas de ces explications : « Voilà un vilain peuple, écrit d'Argenson, aussi féroces (*sic*) qu'ils se prétendent philosophes, et croyons que ces clameurs ont été excitées par leur roi, quelque fausse opinion qu'on ait eue qu'il ne voulait pas la guerre. » On était alors dans cette période trouble qui précéda la guerre de Sept ans : officiellement la France et l'Angleterre étaient en paix, mais Londres accueillait d'une oreille complaisante les avances de la Prusse et les hostilités étaient, en fait, commencées aux Indes et au Canada.

La cabale contre les danseurs français fut-elle un effet de l'excitation populaire? Fut-elle, au contraire, fomentée pour augmenter encore cette excitation ? Ou bien n'y eut-il là qu'une malheureuse coïncidence? L'absence de documents nous empêche de répondre ; il semble pourtant bien que, d'une manière ou d'une autre, la politique antifrançaise ait joué son rôle dans l'aventure. Et c'est une attristante constatation que de voir échouer ainsi, pour la troisième fois en moins de vingt ans, les tentatives d'échange artistique entre le pays de Molière et le pays de Shakespeare[1].

M. et P. Fuchs.

1. La guerre de Sept ans était à peine terminée que les « fuites en Angleterre » recommençaient de plus belle. La Maison du roi alertait le commandant du port de Calais et les intendants des généralités de la frontière (cf. Arch. nat., $O^1$ 405, n$^{os}$ 1077, 1102, 1103, 1212; 10 octobre au 21 décembre 1763). Mais, cette fois encore, les fugitifs étaient des danseurs et non des comédiens.

# LA FORTUNE

DES

# « PRISONS » DE SILVIO PELLICO

## EN FRANCE (1832-1932)

*(Suite et Fin[1])*

L'ouvrage de Silvio Pellico a consacré, sinon créé, un genre. Il a servi à parer son auteur d'une auréole de légende.

Qu'il ait remporté un des plus grands succès de librairie de tous les temps, ce serait peu : combien de livres meurent sans laisser de trace, même après avoir été abondamment vendus et largement lus[2]? Qu'il ait longtemps fourni un aliment à la sensibilité et à la générosité de l'élite et du peuple et qu'il soit entré dans la littérature « exemplaire », ce ne serait pas encore assez. Les *Prisons* ont joué un rôle plus complet : elles ont marqué de leur empreinte la production littéraire du milieu du XIXe siècle, les mémoires ou confessions et même le roman.

Au printemps de 1831, Piero Maroncelli avait répandu, par la voie du *Courrier français* et autrement, le programme dont il a été question déjà[3]. Il donnait le titre, indiquait la nature et le sujet des compositions qu'il projetait de publier, savoir :

I. *Mia prigionia di Spielberg*. Tratto istorico.
II. *Rimembranze*. Meditazione in prosa.
III. *Quindici rose*. Poemetti epico-lirici.
IV. *Tradizioni itale*.

1. Voir le numéro d'octobre-décembre 1932, p. 729-764.
2. On va en voir un exemple dans une des imitations justement des *Prisons*.
3. Dans le fascicule précédent, p. 728.

V. *Carmi lievi*, con musica nazionale a fianco.
VI. *Psalterio italo*.
VII. *Melodie spielbergiche*[1].

Tout de suite après sa libération, pendant les quelques semaines qu'il avait passées à Bologne (17 septembre-5 novembre 1830), il avait pu raconter en détail les principaux épisodes de sa captivité au comte Francesco Rangoni ; et celui-ci avait consigné ce premier récit dans la chronique qu'il tenait des événements contemporains[2]. Mais celui que l'Autriche avait rendu mutilé à l'Italie ne put établir sa demeure dans sa patrie. C'est en France que devait se développer la campagne d'articles, de manifestes, de libelles, de compositions poétiques ou musicales dirigés contre les horreurs du Spielberg et, plus généralement, contre les méthodes du gouvernement de Vienne.

Pendant que Maroncelli s'accordait avec Silvio Pellico et avec Antoine de Latour pour une traduction convenable des *Prigioni*, complétée par des notes jugées nécessaires[3], les patriotes exilés d'Italie préparaient une publication qui parut enfin en 1833 et qui fit grand bruit[4]. C'était l'œuvre d'un citoyen de Modène d'origine anglaise, Enrico Misley, qui à ses informations personnelles de persécuté avait ajouté une série de renseignements fournis par Melchiorre Gioia et Ambrogio Fumagalli. Ce livre, *l'Italie sous la domination autri-*

1. *Alle « Mie Prigioni » di Silvio Pellico Addizioni* di Piero Maroncelli. Parigi, Baudry, 1833. Livre repris presque intégralement à la suite des *Prigioni* dans les *Prose* di S. Pellico. Firenze, Le Monnier, 1851 et 1856, p. 203-299. Le *Programma di diversi componimenti da pubblicarsi, di P. Maroncelli* figure dans cette dernière édition aux p. 284 et suiv.

2. Ce récit a été publié par Albano Sorbelli aux p. 15-25 de son opuscule *Il primo abbozzo della « Mia prigionia di Spielberg » di Piero Maroncelli*. Bologna, Zanichelli, 1922.

3. Le *Courrier français* du 6 avril 1833 publiait une lettre de Maroncelli où on lit : « Pellico fit lui-même sur sa captivité et sur la mienne un livre admirable qui n'est pas un livre politique, moins encore un livre de parti, moins encore un livre de haine. Mais ce livre pouvait être complété sous deux points de vue très différents : il pouvait l'être du côté dramatique aussi bien que du côté historique. »

4. *L'Italie sous la domination autrichienne*, par Henri Misley. Paris, Moutardier, 1833. — Sur cet agitateur voir Guido Ruffini, *Le cospirazioni del 1831 nelle memorie di Enrico Misley. Biografia del cospiratore*. Bologna, Zanichelli, 1931, notamment le chapitre IX, p. 149-160.

*chienne*, intéresse surtout l'histoire et la politique. Mais il touche à la littérature, en tant qu'il apporte une confirmation et un complément aux mémoires de Pellico. De même, la *Semplice verità* anonymement opposée par un suppôt de l'Autriche, Paride Zaiotti, aux prétendus mensonges de Misley prouve que les pages toutes modérées du Piémontais avaient porté sur l'opinion de tous les pays. Aurait-il été nécessaire de taxer le livre de « roman »[1] s'il n'était apparu tout de suite comme l'expression de la vérité, comme une œuvre littéraire sans littérature, mais non sans portée historique?

A la fin de ses *Additions*, Maroncelli écrivait : « Comme Pellico m'a si heureusement précédé, je remplacerai ma Captivité du Spielberg [*La mia Prigionia di Spielberg*] par d'autres mémoires que j'intitulerai *Gli anni del dolore* et qui s'étendront à un temps plus long que celui de ma misère au Spielberg »[2]. Mais, parti pour l'Amérique et toujours miséreux, l'exilé dut abandonner ce nouveau projet. Le genre des souvenirs de captivité ne se perdit pas pour autant. Il fut cultivé en Italie après Silvio et Piero par plusieurs de leurs anciens compagnons de la forteresse morave et jusque par Luigi Settembrini, auteur des *Ricordanze* et victime de la tyrannie d'un Bourbon de Naples. Maroncelli avait cédé à la tentation d'insérer dans ses *Addizioni* un fragment original qui devait montrer son sens critique et toute l'étendue de sa culture : un long historique du premier romantisme italien et l'exposé de la doctrine du « cormentalisme »[3]. Ce morceau, en lui-même désordonné et nuageux, n'était qu'un hors-d'œuvre. Les lecteurs, dont tout l'intérêt se portait sur les malheurs de Silvio et de ses compagnons, sautaient par-dessus cet essai critique.

1. « Il sig. Pellico, dopo ottenuta la grazia, ha pubblicato sopra la sua detenzione un volume... nel quale egli, in sostanza, confessa la sua colpa; e la giustizia della condanna. È però assai dispiacevole, che pel maligno e troppo manifesto intento di mostrare in un aspetto odioso il Governo Austriaco, egli abbia, del resto, voluto scrivere piuttosto un romanzo che una storia, ed abbia così macchiato di tante falsità il libro, che poteva altrimenti riuscire sì interessante. » De la conclusion du gros volume (in-8°, 438 p.) de la *Semplice verità opposta alle menzogne di Enrico Misley*. Parigi (en réalité Milan), 1834.

2. *Addizioni* di P. Maroncelli, dans les *Prose* citées de S. Pellico, p. 291.

3. Addition au chap. XVII des *Mie Prigioni*, intitulée : *Eccidio di Prina*. — *Uomini del* Conciliatore. — *Cor-mentalismo*. Dans les *Prose* di S. Pellico, citées p. 210-250.

Les auteurs de mémoires qui vinrent ensuite ne cherchèrent pas à innover. Giorgio Pallavicino, Federico Confalonieri, Felice Foresti, Giovanni Arrivabene, Canonici, Solera, d'autres encore en Italie se bornèrent à suivre la voie ouverte par les *Mie Prigioni*.

Le Français qu'un enthousiasme juvénile et quelque peu inconsidéré avait entraîné en 1822 vers la secte de l'*Adelfia* et conduit lui aussi au Spielberg venait d'être gracié (1832) quand s'affirma le triomphe du livre de Pellico. Revenu à Paris et avant de s'enfermer dans la retraite en son château de Coye, Alexandre Andryane ne tarda pas à entrer en relation avec l'ami de Maroncelli et de Silvio qu'était Antoine de Latour. Il mit plusieurs années à rédiger les copieux souvenirs qui parurent en 1837 et 1838 et qui furent présentés et recommandés au public par le célèbre traducteur des *Prisons*[1]. Deux volumes sur les quatre des *Mémoires d'un prisonnier d'état au Spielberg*[2] avaient vu le jour déjà à l'automne de 1837. Ils contenaient l'histoire du procès subi à Milan du 18 janvier 1823 au 8 janvier 1824, jour où la condamnation capitale du jeune Français avait été, comme celle de Pellico, commuée en *carcere duro* à perpétuité. Le livre fut interdit non seulement en Lombardie, mais encore en Piémont. Et l'auteur des *Prigioni* ne put d'abord en connaître qu'un tome, le second.

Il s'était affligé de ce qu'il y avait lu sur Pallavicini, mais il s'était réjoui d'y voir exaltée la figure de Confalonieri. Certains blâmes s'élevaient contre ces *Mémoires*[3]. De Paris on attirait l'attention de Silvio « sur les imprudences possibles d'Alexandre » à son égard. Et Pellico mandait à Confalonieri :

Je lui ai écrit à ce sujet, en lui faisant connaître l'avertissement que l'on m'avait donné de là-bas. J'ajoutais que je ne voulais pas le

1. Article repris dans l'*Appendice* à *Mes prisons*, trad. par A. de Latour, 1843, p. 261-276; et 1910, p. 329-352.

2. Paris, Ladvocat, 1837-1838, 4 vol. in-8°. — Une deuxième édition parut à Paris, chez Olivier-Fulgence, en 1840; une troisième chez Gaume, en 1850, « augmentée d'une correspondance inédite de Confalonieri », lequel était mort au pied du Saint-Gothard, pendant un voyage, le 10 décembre 1846.

3. Lettres à Latour, du 7 novembre, et à Confalonieri, du 14 décembre 1837. *Epistolario*, n^os^ 112 et 114, p. 159 et 163.

croire capable de risquer des assertions imprudentes à mon propos. Mes quelques lignes lui feront, je pense, prendre des précautions : il ne me semble pas, en effet, qu'il ait de la malveillance pour moi et qu'il veuille me faire de la peine... Ce que je regrette le plus dans ces Mémoires, c'est une certaine teinte mal voilée d'irritation contre des hommes qui devaient, en dépit de toutes les faiblesses de leur esprit et de leur cœur, être peints avec plus de charité, en raison de leur infortune. C'est là la seule critique que je lui vois adresser, et je l'ai dit à Alexandre. Dans des livres de ce genre, combien il est difficile d'observer en toutes choses la juste mesure[1] !

Voilà qui caractérise assez exactement la différence de ton entre les deux œuvres inégalement fameuses. Andryane n'a pu mettre du sien qu'une ironie fort différente de l'humour attendri des *Prisons* et cette ardeur irréfléchie qu'il avait manifestée dans son action d'abord, puis au cours de son procès. Il a voulu aussi corser la fine nuance romanesque du récit de Pellico et pousser au drame sombre sa captivité et celle de ses compagnons. Mais son ami Antoine de Latour disait bien quand il disait : « M. Andryane a écrit ses *Mémoires*, et il a eu raison... Le seul inconvénient, et il est grave, c'est de venir après Silvio Pellico »[2]. Andryane est plus long, trop long. Il a exploité à fond un thème à succès : là où son devancier s'était contenté de cinquante-six et de quarante-trois courts chapitres (en tout 339 pages dans la première édition), il lui a fallu quatre forts volumes : deux pour le récit de la détention jusqu'à la condamnation au *carcere duro*, deux pour les horreurs du Spielberg et les luttes intérieures qui l'agitèrent huit années durant.

Car, proportions à part, le parallélisme est complet entre les deux œuvres. Déjà l'aventure était à peu près identique qui avait conduit en prison les deux hommes ; la sentence qui les avait frappés tour à tour était la même ; et « somma » pour tous deux avait été la « clemenza di Sua Maestà ». Il ne manquait au plus jeune que de raconter comment l'arrivée de Confalonieri dans la sombre forteresse fut pour lui une consola-

1. 17 mai 1838. *Epistolario*, n° 122, p. 171-172.
2. *Les Prisonniers du Spielberg. — II. Alexandre Andryane*. Appendice à la traduction des *Prisons*, 1843, p. 261, et 1910, p. 329.

tion, comment il entrevit Silvio pour la première fois, comment il traça avec une encre de fortune les premiers feuillets d'une œuvre philosophique et comment il put en écrire la suite avec le sang de Pellico que celui-ci lui avait généreusement envoyé dans une petite fiole, comment il commença aussi un poème qu'il récitait par fragments à Confalonieri devenu son compagnon de cellule, comment les doutes qui avaient assailli son âme croyante furent dissipés par la lecture de saint François de Sales et de Pascal. Il n'est pas jusqu'à l'épisode de la Madeleine de Silvio qui n'ait son pendant dans une scène rapportée avec attendrissement par Andryane. Un jour qu'il était dans un de ces moments de préoccupation douce où toute chose prend facilement un aspect romanesque, la porte de son cachot s'ouvrit et il vit entrer une jeune fille dont le regard était plein de mélancolie. La vision lui paraissait surnaturelle. Mais tout d'un coup l'apparition se mit à genoux pour laver le plancher. C'était une simple galérienne que le gardien ne tarda pas à rabrouer pour s'être trompée de cellule. Et le roman en reste là, fournissant du moins un aliment à l'inquiète pensée du solitaire. Consciemment ou inconsciemment, l'auteur des *Mémoires d'un prisonnier d'état au Spielberg* a donc suivi un canevas tout tracé. Dépourvue d'originalité, diluée à l'excès, son œuvre était appelée pourtant à un certain succès parce qu'elle prolongeait celle qui lui avait servi de modèle.

* * *

Modèle pour les mémorialistes, modèle pour certains romanciers. Comme les reconnaissances et les poisons, comme les enlèvements et les déguisements, les emprisonnements, avec ou sans évasion, ont été de tout temps un des accessoires de la littérature romanesque. Le peuple des lecteurs s'est intéressé toujours aux Masques de fer. C'est ce qu'ont bien senti Andryane et avant lui Maroncelli. De ce dernier, Giovita Scalvini, qui l'avait vu arriver deux jours plus tôt à Paris, écrivait : « Il parle avec placidité et en termes choisis de ses souffrances, comme s'il racontait des choses qu'il aurait lues dans un roman »[1]. C'est un peu de cette façon qu'il les a ra-

1. Lettre à Giovanni Arrivabene, de Paris, 17 février 1831, citée par Ales-

contées. Et ainsi la matière des *Mie Prigioni* a glissé facilement dans un genre que Pellico n'a pas cultivé pour ne pas rester en arrière de Manzoni, son émule.

Un érudit, un philosophe qui sombre dans le matérialisme et se lance dans les conspirations, le comte de Charney, se trouve enfermé un jour par le tout-puissant Napoléon dans la forteresse de Fenestrelle. Il passe tout un premier hiver dans les « puérilités » et les « ennuis ». Mais au printemps il découvre entre deux pavés de sa petite cour une plante naissante à laquelle il va donner tous ses soins. C'est désormais sa consolation et son souci. Il la protège contre les intempéries; « il se courbe sur sa pupille, lui servant de bouclier contre le choc de la grêle..., immobile, haletant, battu par l'orage dont il la garantit, l'abritant de ses mains, de son corps, de sa tête, de son amour »[1]. En retour, cet être frêle qu'il a sauvé le guérit d'une grave maladie. La fille d'un autre prisonnier politique, Teresa, qui a toutes les grâces et toutes les générosités, lui apparaît comme une incarnation de la plante chérie. Il l'aime et il est aimé d'elle. Teresa ne craint pas d'affronter Napoléon qu'elle a suivi pendant des manœuvres militaires à Alexandrie; elle lui remet un placet et obtient la grâce des deux condamnés. Mariage, bonheur : c'est la suite naturelle de l'aventure. Les heureux époux s'en vont à Fenestrelle déraciner la plante qui les a unis, ils la déposent, dans le domaine du père de Teresa, « au sein d'une riche plate-bande, éclairée, réchauffée par les rayons du soleil levant ». Par ordre de Charney, « nulle main étrangère ne devait s'occuper d'elle, de sa culture, de son bien-être... Lui seul y devait veiller. C'était une occupation, un devoir, un acquit, imposés à sa reconnaissance ». Hélas! au bout de quelques mois, au milieu des transports d'amour et de la prospérité, en attendant le carillon d'un baptême, « la source de toutes ces joies, de tout ce bonheur, la *povera Picciola* était morte... morte faute de soins! »[2].

Telle est la trame du roman qui emprunte son titre au nom

sandro Luzio, *Il processo Pellico-Maroncelli secondo gli Atti ufficiati segreti*. Milano, Cogliati, 1903, p. 209.

1. X. B. Saintine, *Picciola*, 40e édition. Eaux-fortes par Flameng. Paris, Hetzel, s. d. (vers 1867), p. 64.

2. *Ibid.*, p. 341-342 (Conclusion).

que le geôlier Ludovic Ritti avait donné à la plante sans nom : *Picciola*. *Picciola* était la suite d'un précédent récit, *le Mutilé*, paru en 1832. Un autre volume, *Seul*, devait compléter la trilogie romanesque de Xavier Boniface qui se faisait appeler en littérature Saintine. De cette trilogie, le second morceau est fortement inspiré par le livre de Silvio Pellico. Peut-être ne mérite-t-il pas le dédain d'un des derniers critiques qui en ont parlé, après un long succès[1] et au milieu déjà d'un profond oubli : « Le temps a fait justice du pastiche froid et maniéré, pour laisser toute sa vigueur et tout son charme au récit simple, ému et vrai, où le prisonnier du Spielberg nous retrace ses souffrances »[2]. Ce qui est certain, c'est que Saintine, dans le cadre d'un récit de captivité, a fait entrer des silhouettes et des scènes qui rappellent de très près les *Mie Prigioni*.

Pour s'en convaincre, il n'est que de relire la pittoresque dispute du chapitre XIV entre Charney et Ludovic le geôlier niçois, type de vieux militaire et bourru dévoué, qui a le tort de venir après le Schiller de Pellico. Le procédé que l'amoureux de la petite plante employait pour écrire ses observations de botanique était loin d'être nouveau : un cure-dent qui devient une plume, de la suie délayée dans de l'eau, un blanc mouchoir pour papier. Mais il avait été rajeuni par les récits de Silvio et de quelques-uns de ses compagnons. Dans son introduction[3], Saintine écrivait : « Ce livre n'est ni un drame ni un roman. » Il donnait son sujet comme « audacieusement restreint ». Et il retrouvait l'intonation des *Prisons* pour dire : « L'action de mon ouvrage est peu apparente ; mais la pensée n'en est pas dépourvue de grandeur, le but en est élevé... J'y ai déposé des convictions profondes. » En effet, le héros du livre, d'abord sectaire et fanatique lors de son affiliation à des sociétés secrètes, en vient à faire suivre la sentence qu'il avait charbonnée sur sa muraille : « Le hasard est aveugle, et seul il est le père de la création », d'un « Peut-être » lourd de

1. Une quarante-troisième édition de *Picciola* paraissait encore en 1869. Le roman fut abondamment traduit et à maintes reprises interprété par le crayon des plus célèbres artistes.

2. Francisque Reynard, *Notice sur Silvio Pellico*, en tête de sa traduction des *Prisons*. Paris, Flammarion, [1920], p. 5, n. 1. — Voir ci-après.

3. *A Madame V. A.* — *Picciola*, éd. citée, p. 3-9.

sens. Si l'évolution ne s'achève pas dans la prison même, on devine qu'elle se poursuivra ensuite jusqu'au point qu'avait atteint le *carbonaro* réel de 1821. Et c'est là une des manifestations les plus curieuses de l'influence exercée par le converti des prisons autrichiennes[1].

Stendhal est un tout autre écrivain que Saintine. Et la *Chartreuse de Parme* bénéficie d'une survie que jamais les innombrables lecteurs de *Picciola* n'auraient imaginée. L'histoire de Fabrice del Dongo et de Clélia Conti, de Mosca et de la Sanseverina a été composée dans des intentions et sur des données bien différentes de celles des *Mie Prigioni.* Mais le héros de Stendhal se retrouve à un moment dans la même situation que Pellico et les réminiscences du récit fameux ne manquent pas dans la *Chartreuse.*

Après s'être si vivement intéressé aux débuts poétiques de Silvio, après avoir complaisamment rapporté chez nous l'écho des discussions soulevées à Milan par le groupe du *Conciliatore* et par les premières manifestations du romantisme italien, Henri Beyle n'a pu rester indifférent à la publication des mémoires du patriote. Sans doute, comme Edgar Quinet et comme certains libéraux italiens, eût-il souhaité dans cette narration moins de mansuétude résignée. Mais il est certain que les *Prisons* l'ont aussi vivement frappé que les *Mémoires* d'Andryane et de Pietro Borsieri. Et non moins certainement le livre de Silvio a été aux mains de Stendhal, comme à celles des catholiques libéraux, une arme dans la lutte sourde et lente qui se menait chez nous contre l'absolutisme et l'obscurantisme autrichiens. C'est ainsi que, dans les notes de ses *Mémoires sur Napoléon*, le consul de Civitavecchia (auquel Metternich avait refusé l'*exequatur* pour le poste de Trieste) renvoie à deux reprises ses lecteurs aux mémoires de Pellico[2].

1. Voir Guido Mazzoni, « *Le Mie Prigioni* » *del Pellico e* « *Picciola* » *del Saintine; Il Marzocco*, 24 janvier 1932. — L'article donne quelques renseignements sur l'activité du romancier et poète aujourd'hui oublié. On peut ajouter qu'avant d'aborder le roman, Saintine avait publié, en 1831, un livre sur *les Campagnes de Napoléon. Histoire des guerres d'Italie et des campagnes des Alpes*, et s'étonner après cela qu'il rappelle dans *Picciola* (p. 22) la traversée qu'il fit des Alpes « grecques ».

2. Stendhal, *Napoléon...*, texte établi par Louis Royer. Paris, Champion, 1929, t. II (*Mémoires sur Napoléon*, 1836-1837), p. 219 et 299.

La seconde, c'est quand il vient d'assurer que, si Bonaparte « eût pu agir autrement, peut-être que Venise existerait encore aujourd'hui » (1836), et que « M. de Metternich ne peuplerait pas le Spielberg des Italiens les plus distingués ».

Oubliant la précision qu'il donne dans son *Avertissement* en tête de la *Chartreuse :* « C'est dans l'hiver de 1830... que cette nouvelle fut écrite »[1], Stendhal mentionne par deux fois l'œuvre du Piémontais : dans la note où il explique comment le nom des prisons milanaises de Sainte-Marguerite est devenu « européen », et, plus loin, quand il parle à nouveau de la police de Milan rendue si célèbre « par les aventures de MM. Pellico et d'Andryane »[2]. A plusieurs reprises aussi Fabrice se rappelle ou rappelle à autrui les rigueurs ou les hypocrisies du Spielberg. Ici, le souvenir revient à propos du confesseur que le héros se choisit un jour : « Un jeune prêtre intrigant qui voulait devenir évêque (comme le confesseur du Spielberg) », c'est-à-dire comme ce Don Stefano Paulowich, que Maroncelli et Andryane donnent pour un délateur et que Pellico mentionne aussi dans son chapitre LXXX, sans en dire du bien, ce qui n'est pas bon signe, et en précisant qu'il fut élevé en 1827 au siège épiscopal de Cattaro. Ailleurs, le personnage de Stendhal se dit à lui-même en s'exhortant à la prudence : « Si l'on me voit, je ne fais qu'un saut des bords du lac de Côme au Spielberg, où l'on m'attachera à chaque jambe une chaîne pesant cent dix livres »[3].

Ce n'est pas tout. Il est une série de chapitres où, sans se trahir formellement, le romancier de la *Chartreuse de Parme* nous livre l'impression qu'il a ressentie à la lecture des *Mie Prigioni*. Tout le récit de la détention de Fabrice (à partir du chapitre XV) est d'une teinte qui rappelle le martyre de Silvio et de ses compagnons. Si différent que le cadre du roman de Stendhal soit des cadres successifs du récit de Pellico, il ne

1. Stendhal, *la Chartreuse de Parme*, présentée par Pierre Martino. Paris, Bossard, 1920, t. I, p. XLIII.

2. *Ibid.*, t. I, p. 96, n. 1, et 106.

3. *Ibid.*, t. I, p. 115-116 et 208. Ce dernier passage évoque le contenu du chap. LVIII des *Prigioni*. Mais, dans la forme, Stendhal ne faisait que répéter à douze ans de distance ce qu'il avait écrit dans *Rome, Naples et Florence* (voir n° précédent, p. 736). — Une autre allusion à la facilité avec laquelle un conspirateur pouvait prendre le chemin du Spielberg se trouve un peu plus loin dans la *Chartreuse* (t. I, p. 215).

laisse pas d'être encore emprunté. Si l'on songe que la scène est à Parme, quoi de plus invraisemblable que la fameuse description du paysage découvert par Fabrice le jour de son emprisonnement au soi-disant Palais du gouverneur : « Les campagnes verdoyantes » et « les Alpes fort au loin », avec « chacun des sommets » de cet immense mur qui forme barrière au nord de l'Italie. — Voire? De ce rideau montagneux, Parme n'est-il pas à une bonne distance? Pour distinguer si bien, même de la plus haute tour de la ville, « ces sommets, toujours couverts de neige, même au mois d'août où l'on était alors »[1], il fallait que le personnage eût des yeux particulièrement perçants, ou bien que le ciel de la vallée padane fût cet été-là d'une exceptionnelle limpidité! La prison de Fabrice rappelle par plus d'un trait le château Saint-Ange; mais cette particularité n'évoque-t-elle pas plutôt les Plombs de Venise d'où, au témoignage de Chateaubriand, Pellico pouvait apercevoir réellement la couronne si admirablement découpée des Alpes du Tyrol et du Frioul[2]?

Quoi qu'il en soit, certains détails de la vie du prisonnier de Parme paraissent bien repris du récit des captifs véritables qu'avaient été Silvio Pellico et Alexandre Andryane. Voici la présentation de Grillo, le geôlier[3] presque aussi serviable et aussi plein de mansuétude que Kral et Schiller. Et voilà le courant de sympathie qui s'établit entre Fabrice et Clélia, comme entre Silvio et telle apparition féminine : les questions « verrai-je Clélia? », « rougira-t-elle en m'apercevant? », puis l'affirmation « elle s'approcha de la fenêtre de la volière, elle rougit fort sensiblement »[4] sont comme un écho soit du chapitre LXVI soit du chapitre LXXIX des *Prigioni*. Dans l'un, les visiteurs des fonctionnaires du Spielberg comblent les prisonniers de marques de courtoisie et de pitié,

1. *La Chartreuse de Parme*, chap. XVIII, éd. citée, t. II, p. 93.

2. A moins que ce détail, et dans ce cas l'imitation serait indirecte, soit emprunté à une description de Saintine (*Picciola*, p. 28) : « A sa droite *verdoyaient* les coteaux enchantés de Saluces; à sa gauche se développaient les dernières ondulations des vallées d'Aoste et *les rives de la Chiara* [pendant du *cours de la Parma*]; il avait devant lui les *plaines* merveilleuses de Turin, derrière lui les *Alpes* qui grandissaient, s'échelonnaient, parées de rochers, de forêts et d'abîmes... »

3. *La Chartreuse de Parme*, t. II, chap. XVIII, p. 99.

4. *Ibid.*, t. II, p. 100 et 104.

et surtout la femme du surintendant, une pauvre mourante, s'y apitoie sur les détenus; dans l'autre, la femme d'un caporal hongrois s'éprend de Maroncelli. Ailleurs, la première promenade de Fabrice sur le donjon de la tour Farnèse[1] rappelle la terrasse d'où Silvio contemplait plus à l'aise que de son étroite fenêtre le panorama de Brünn. Enfin, le système de signaux que Gina avait imaginés et que son neveu avait aperçus à la cent soixante-troisième nuit de sa captivité[2] ne serait-il pas une réplique des coups que Pellico, Andryane et leurs compagnons frappaient sur la muraille, suivant un code secret, pour communiquer entre eux?

Au moyen de tous ces éléments empruntés à des aventures douloureusement réelles, Stendhal a animé un des épisodes les plus dramatiques de son récit. Tant il est vrai que parfois la vie se confond avec la fiction, l'histoire avec le roman. C'est ce qui fait que, dans un livre comme la *Chronique de Montfavet*[3], Silvio Pellico s'intéressait particulièrement à la scène romanesque où l'on voit Flavie de Cohorn, âgée de douze ans, s'ouvrir un chemin parmi les geôliers et s'élancer dans les bras de son père, ancien brigadier des armées navales, jeté dans les prisons du comtat Venaissin pendant la Terreur.

*
* *

C'est ce qui fait aussi que la romance et la complainte, formes modernes et populaires du lyrisme épique, se sont emparées, avant l'élégie, de la figure du captif héroïque. Le mouvement avait commencé en Italie avec les dix-huit petites strophes de l'*Ode italica* composée par Bazzoni au moment où courait le bruit que Silvio était mort dans sa prison[4]. Il

1. *La Chartreuse de Parme*, chap. XIX, t. II, p. 136.

2. *Ibid.*, t. II, p. 138-139. — La plupart de ces rapprochements seront indiqués dans l'édition de la *Chartreuse* qu'a préparée Pierre Jourda et qui doit paraître bientôt dans la Collection des Universités de France (F. Roches, éditeur). Que M. Jourda soit ici remercié pour l'aimable communication de ses bonnes feuilles.

3. Par l'abbé Moutonnet, chanoine d'Avignon et curé de Montfavet. Avignon, 1850. — C'est Edmond de Seguins-Vassieux, fils de l'héroïne, qui avait fait parvenir cette brochure à Pellico. *Epistolario*, n° 297, p. 368.

4. Voir au fascicule précédent la note 1 de la page 735. — Cette ode, qui a circulé longtemps manuscrite et anonyme sous divers titres (*Il Prigioniero*,

s'était continué en France avec la participation d'un artiste italien, Francesco Masini. Ce compositeur florentin était venu se fixer à Paris un peu avant la libération de Pellico. Son art délicat et nuancé se plaisait aux soupirs romantiques, aux rêves éplorés et mystiques. Mais ce Bellini de la romance obéit au moins une fois à l'inspiration patriotique. Ce fut quand il mit en musique le petit poème, au refrain suggestif et habile, d'Émile Barateau, l'auteur du recueil de *Bagatelles* et le plus fécond des « paroliers » de l'époque :

Hélas ! dans ma prison, brise à la fraîche haleine,
Quand tu viens m'annoncer le doux retour des fleurs,
Quand tu viens m'apporter le parfum de la plaine,
Tu réveilles en moi de nouvelles douleurs !
Je le sais, du printemps ton haleine est remplie,
Et ton aile a passé dans les gazons fleuris ;
Ah ! pourquoi n'es-tu pas ma brise d'Italie ?
L'air embaumé (*bis*) de mon pays ?
Ah ! pourquoi n'es-tu pas l'air embaumé de mon pays ?

Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
Glisse un rayon plus pur comme un regard ami,
Loin de me consoler, je perds bientôt courage,
Je sens des pleurs venir et mon cœur a gémi !
En voyant ce beau ciel, non jamais je n'oublie
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul, mon beau ciel d'Italie !
Le ciel aimé (*bis*) de mon pays !
Ah ! pourquoi n'es-tu pas le ciel aimé de mon pays !

Hélas ! dans ma prison, parfois lorsque je rêve,
Un songe, cet ami de mon sommeil léger,
Me dit que je suis libre et que mon mal s'achève,
Que j'ai ma liberté sur un sol étranger...
Sur un sol étranger ! Oh !... je vous en supplie,

*La morte del prigioniero nel carcere di Spielberg, Sulla creduta morte di Silvio Pellico, Ode italica*), a été attribuée parfois au poète improvisateur Giustiniani. Elle a été connue à l'étranger non seulement grâce à Maroncelli et à Ch. Didier, mais encore par le recueil poétique de Gabriele Rossetti, *Iddio e l'uomo*, à la suite duquel elle se trouvait imprimée (Bruxelles, J. Valard, 1833). Cf. Isidoro Del Lungo, *Un cimelio patriottico del 1825*, dans la *Rivista d'Italia*, septembre 1907 ; Nicola Tarantino, *Le poesie di Giunio Bazzoni. Studio critico*. Matera, tip. Conti, 1919 ; Cesco Tomaselli, *Lo Spielberg e un poeta dimenticato*, dans le *Corriere della Sera*. Milan, 16 mai 1922 ; Albano Sorbelli, *Opuscoli, stampe alla macchia e fogli volanti riflettenti il pensiero politico italiano (1830-1835)*. Firenze, Olschki, 1927, p. 202.

Qu'on me donne plutôt des fers en Italie!
Je veux mourir (*bis*) en mon pays!
Mon Dieu! je veux mourir, je veux mourir en mon pays.

Ces strophes, avec la mélodie de Masini, ont couru longtemps sur toutes les lèvres. Le thème du poète captif, victime des oppresseurs de sa patrie malheureuse, a été repris plusieurs fois par nos romantiques. Antoni Deschamps publiait, dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 mars et 15 avril 1833, une suite de petites pièces qu'il intitulait *Études sur l'Italie.* Le premier de ces poèmes était dédié à Silvio Pellico. L'auteur s'adressait à la patrie du prisonnier qui est aussi la patrie de ce Pétrarque dont il traduisait pour finir un vers fameux :

Tes enfants bien-aimés pourrissent dans le bagne,
... Et ta voix est toujours veloutée et sonore,
Et tes chants, je le crois, vibrent plus doux encore.
Cependant, pour briser tes ignobles liens,
La valeur vit encore aux cœurs italiens.

Une autre des compositions inspirées à A. Deschamps par un récent voyage en Italie invoque les vivants. Pellico vient en tête de cet appel :

Pellico, Manzoni, N***, nobles âmes,
Qui brûlez tout le jour des plus divines flammes,
Ah! grands Italiens, tendez-moi donc la main,
Car en votre pays j'ai fait tant de chemin,
Qu'arrivé sans haleine au bout de la carrière,
Je suis comme l'aveugle assis sur une pierre;
Toi surtout, Pellico, le plus jeune des trois,
Qui te courbas pourtant sous la plus lourde croix[1].

Vers le même temps (1834), Auguste Brizeux refaisait le voyage d'Italie qu'il avait fait avec Barbier (en 1832). A Venise il entendait la *Plainte de Silvio :*

... La douce et touchante voix!

1. Ces *Études sur l'Italie* ont été recueillies par Antoni Deschamps parmi ses *Dernières paroles.* Paris, Ébrard, 1835. — Cf. R. Noli, *les Romantiques français et l'Italie.* Paris, Hachette, 1928, p. 74-75.

« Entendez-vous, dit mon guide,
Le chant du pauvre Silvio ?
Lorsqu'en sa prison humide
Il chante, oh ! sa voix timide
Dans mon cœur trouve un écho.

— A la voix qui te supplie
Pourtant tu n'obéis pas ;
Et ta mère l'Italie,
Par ses bourreaux avilie,
En pleurant te tend les bras ! [1] ».

Bientôt ce n'est plus le poète enfermé dans sa prison, c'est le captif libéré qui enflamme les imaginations et les cœurs. C'est le livre des *Mie Prigioni* que l'on chante, que l'on découpe en fragments poétiques. L'Anglaise Félicie-Dorothée Hemans est une des premières à célébrer en deux beaux sonnets la publication. Plus tard, Marie-Louise Boyle adresse des vers fervents à Silvio Pellico, et celui-ci se plaît à les traduire en prose italienne ; par quatre strophes de sa composition, il remercie l'inconnue de cette « rose sauvage d'Angleterre » dont elle a voulu « augmenter la poétique couronne » que tous lui ont décernée[2].

Nombre de Français ont apporté d'autres fleurs modestes à cette couronne. Aux premiers jours où le public put lire les *Prisons*, et peut-être avant, quand les familiers de Cesare Balbo connaissaient par quelques lectures le manuscrit à paraître, Edmond de Seguins-Vassieux compose des *Stances à Silvio Pellico rendu à la liberté*. Le thème de la captivité s'y unit pour la première fois dans la poésie française au thème de l'espérance et de la vertu efficace ; et dans les vers affleurent les réminiscences du livre qui monte vers la célébrité :

Navire trop longtemps battu par la tempête,
Tu rentres dans le port... La vague semblait prête
Naguère à te briser sur des rocs écumeux ;
Mais celui qui dissipe à son gré les orages

1. *La Fleur d'or*, liv. VII : *A Venise*. — *Œuvres complètes* d'Auguste Brizeux. Paris, Lemerre, 1874, t. II, p. 144.

2. *Traduzione de' versi di Madamigella Maria Luigia Boyle a Silvio Pellico* et *Alla nobile damigella Maria Luigia Boyle*. En appendice à l'*Epistolario* di S. Pellico, p. 463-465.

Et défend à la mer de franchir les rivages,
Garde les malheureux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Privé de tes amis, privé de ton vieux père,
Menacé de la mort, quelle est donc ta misère!
Pour les malheurs d'autrui tu sais encor souffrir;
Tu gémis, quand parfois des chants mélancoliques
Révèlent, au milieu de femmes impudiques,
La voix du repentir!

Et toi qui fus l'objet d'une amitié si tendre,
Jeune Maroncelli. . . . . . . . . . .

Peins-moi, peins-moi celui qui partagea tes chaînes,
Victime, ainsi que toi, des vengeances humaines,
Et vainqueur avec toi des outrages du fort,
T'étreignant dans ses bras, quand, de ton corps débile,
Un membre retranché par un fer inhabile
Te sauvait de la mort!

O vertu! C'est en vain que le siècle en délire
Lutte pour renverser à jamais ton empire!
A l'ombre de la croix ton règne est éternel;
Dans ces cœurs éprouvés par dix ans de souffrance,
Vois l'amour, le pardon... L'odieuse vengeance
Fuit loin de ton autel[1].

Légitimiste comme le marquis de Seguins, Jules de Rességuier ne se contentait pas d'offrir au captif libéré l'hospitalité de sa demeure[2], il lui consacrait aussi un poème. C'est un sonnet qui fit partie ensuite du recueil *les Prismes poétiques*[3] et qui célèbre, avec l'apologiste de la foi religieuse, le martyr de la liberté politique :

SILVIO PELLICO.

On l'accuse, il est pris, condamné, sans soutien;
Sur lui la main des rois s'était appesantie;

1. Poème inédit, conservé à la bibliothèque Inguimbertine de Carpentras et aimablement communiqué par le conservateur de cet établissement, M. Robert Caillet. On pourra le lire en entier dans un article des *Études italiennes* (octobre-décembre 1932) intitulé *Un poème et une lettre de S. Pellico, avec quelques autres inédits*.

2. Numéro d'octobre-décembre 1932, p. 754.

3. Paris, 1838, p. 223.

Mais sa foi dans les fers ne s'est pas démentie.
Est-il carbonaro? — Non, poète et chrétien.

Silvio Pellico, beau nom italien :
Par tes pleurs, de ton sort notre âme est avertie;
Je t'aime; et tes douleurs, sublime sympathie,
Resserrent de nos cœurs l'invisible lien.

Qu'importe le drapeau lorsque l'honneur l'agite?
La palme, elle appartient à tout homme d'élite,
A toi, noble captif, fils de la Liberté.

Ame faite aux tourments et pour le ciel choisie,
Que deux ailes de feu, la foi, la poésie,
Emportent des cachots à l'immortalité!

De son côté, l'amitié d'Antoine de Latour ne s'est pas manifestée seulement dans le soin et la constance qu'il a mis à répandre les *Prigioni* et d'autres ouvrages de Pellico. Elle lui a fait prendre part aux chagrins d'une période qui aurait dû être heureuse. Le poète de la *Vie intime* et du recueil *A mes amis de tous les pays* a voulu consoler Silvio de ses deuils familiaux et des atteintes de l'envie par un sonnet qui rappelait encore quelques-unes des tristesses de la captivité :

Ta gloire a ses jaloux; en cet âge de haine,
O mon doux prisonnier, la gloire est un écueil,
Et l'ange dont la voix aurait calmé ta peine,
Ta mère[1], dort dans l'ombre et la paix du cercueil.

Pendant tes mauvais jours, patiente et sereine,
Elle a, jusques au bout, vécu ses jours de deuil,
Pour qu'un rayon d'amour, en glissant sur ta chaîne,
T'avertît que Jésus était là sur le seuil.

Mais lorsqu'elle eut senti couler de ses paupières
Sur ton front relevé ses pleurs et ses prières,
Se souvenant alors de ce cloître écarté

Où ta sœur[2] s'éteignit, les mains sur sa poitrine;
Et demandant à Dieu ta chère liberté,
Elle est allée au ciel rejoindre l'orpheline[3].

1. Née Marie-Marguerite Tournier et originaire de Chambéry, morte à Turin le 12 avril 1837.

2. Marietta, cadette de Silvio, née à Turin en 1803, morte au couvent de la Visitation dans les premiers jours de 1830.

3. Sonnet *A Silvio Pellico* repris dans l'appendice à la traduction des *Pri-*

Dix ans plus tard, en des circonstances moins tristes, un autre ami français, un admirateur et un imitateur de Pellico poète tragique, Victor Méri de La Canorgue, reprenait la lyre sur laquelle il avait chanté ses « douleurs charmées »[1], pour s'excuser auprès de Silvio de ce qu'il appelait une profanation. Il avait traduit ou, pour mieux dire, adapté *Francesca da Rimini*[2] et il accompagnait son ouvrage de distiques où la bonne grâce l'emportait sur la belle poésie :

> Pardonne! j'ai touché de ma main sacrilège
> Ton chef-d'œuvre immortel;
> De ses ailes en vain la gloire le protège;
> J'ai terni ton autel.
> Un tableau s'y trouvait éclatant de lumière;
> Ce tableau peint par toi
> Portait de ton pinceau le divin caractère;
> Je l'ai profané, moi[3]!...

Après lecture de la *Françoise de Rimini* de La Canorgue, et faisant assaut de modestie, le poète italien répondait pour se dire surpassé par son adaptateur[4].

*sons* (éd. illustrée de 1843, p. 233) et dans les *Poésies complètes*, par A. de Latour, nouv. éd. Paris, Plon, 1871, p. 269. — Le morceau avait été envoyé en décembre à Pellico, qui en accusa réception à l'auteur dans les termes que voici : « Cette lettre est suivie d'un sonnet si beau, si touchant que j'en ai été profondément ému. J'ai rarement le don des larmes, mais vous m'avez fait pleurer, et j'en ai été soulagé. Je vous en remercie de tout mon cœur. » *Epistolario*, n° 121, p. 170.

1. *Mes douleurs charmées*, poésies par Victor Méri de La Canorgue. Carpentras, imp. Devillario, 1844.

2. *Françoise de Rimini*, tragédie imitée de Silvio Pellico, suivie de *Mes dernières tristesses*, poésies nouvelles par Victor Méri de La Canorgue. Nice, typ. Suchet, 1850.

3. *A Silvio Pellico en lui adressant le manuscrit de ma « Françoise de Rimini », imitation de la sienne*, p. XX du volume cité à la note précédente.

4. Voici le quatrain de Pellico, à la suite des vingt vers de La Canorgue (p. XXI) :

> « Non nel tradurmi, no, ma nel pentirti,
> In delirio tu sei :
> Amo il tuo libro, e astretto sono a dirti
> Che hai vinto co' tuoi versi i versi miei. »

En prose, et en français, Pellico disait à La Canorgue, le 7 décembre 1847 (*Epistolario*, n° 268, p. 339) : « Il m'est difficile de vous exprimer combien j'ai été content de votre *Françoise de Rimini*. Les petits changements que vous avez faits sont de bon goût et je crois que j'y préfère votre inspiration à la mienne. »

*
* *

Cette adaptation, du reste, a une histoire qu'il importe de résumer ici, car elle fournit une preuve, entre beaucoup d'autres, de la pérennité du souvenir de Silvio Pellico en France : la gloire des *Mie Prigioni* ne nuisait en rien au succès de ses autres œuvres, anciennes ou nouvelles.

Après avoir été professeur au collège d'Arles et à l'École normale primaire du Var[1], Victor Méri de La Canorgue, qui descendait d'une antique famille du Comtat, avait été nommé au collège de Carpentras. C'est là qu'il avait entrepris une version de la tragédie de Pellico et quelques fragments en avaient paru dans son premier recueil poétique[2]. Il avait ensuite envoyé à l'auteur, par l'entremise de M^me^ de Villeneuve, une copie complète de son manuscrit. Passé ensuite au collège de Menton et devenu ainsi fonctionnaire du gouvernement sarde, il avait pensé livrer son ouvrage au public et faire sa cour au nouveau roi Victor-Emmanuel en lui dédiant le volume à paraître. Mais le noble déchu jouait partout de malheur : il avait fait en 1847 le voyage de Marseille pour soumettre son ouvrage à M^lle^ Rachel qui parut s'y intéresser; il avait dû se rendre à Paris pour réclamer son manuscrit, mais la fameuse actrice avait égaré les précieux feuillets. Pellico offrait à son ami de lui prêter sa copie pour le temps de l'impression, mais il lui représentait la difficulté d'obtenir du roi qu'il acceptât la dédicace de l'ouvrage : les temps n'étaient pas à la poésie, disait-il; ils étaient (en 1848) à la politique, la législation, la science positive. Le livre enfin publié par une imprimerie de Nice, l'adaptateur aurait voulu que, faute de représentation en France, sa *Françoise de Rimini* fût jouée sur une scène de Turin. Mais le poète italien trouvait que cette « aimable idée... n'était pas fondée »; il s'en expliquait tant avec Seguins-Vassieux qu'avec La Canorgue : pour les Français un sujet qui n'était point national manquait d'inté-

1. C. F. H. Barjavel, *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*. Carpentras, imp. Devillario, 1841, t. II, p. 174-175.

2. *Fragments d'une traduction inédite de « Françoise de Rimini », tragédie de Silvio Pellico*, à la fin du volume cité *Mes douleurs charmées*, p. 209-223.

rêt, les acteurs français de Turin se rendaient compte que « le goût actuel tolère avec peine ce qui est simple » et que la pièce manquait en Italie de nouveauté[1].

C'est à d'autres qu'était réservé de faire jouer en France et en italien la tragédie de Pellico. Quant au bon et malheureux La Canorgue, il eut du moins, étant ensuite professeur dans la petite ville de Fossano en Piémont, et avant de terminer sa carrière à l'École de commerce de Nice, le plaisir de rendre visite à l'auteur des *Prigioni* et le mérite de rédiger, à la suite de cet entretien, un article que son ami Seguins-Vassieux fit paraître en France. Cet écrit venait entretenir chez nous une renommée que l'oubli menaçait à ce moment même en Italie. Il devait être fort élogieux, puisque Silvio, de plus en plus retiré et modeste, écrivait à La Canorgue :

Votre article, dont je vous remercie, me fait infiniment plus d'honneur que ne mérite le pauvre petit homme dont vous parlez et que je ne reconnais plus là. Soyez moins poète : la poésie n'est bonne qu'en vers, et même sobrement, car la vérité est sa meilleure alliée[2].

Même écarté du monde, accaparé par les œuvres de bienfaisance de la marquise de Barolo, même passé à une vie meilleure suivant son mot ancien — « le plus beau jour de ma vie sera celui où je mourrai » — Silvio Pellico conserve la fervente amitié, l'admiration active, non seulement de ceux qui s'estiment heureux pour lui avoir rendu visite ou pour avoir partagé une de ses villégiatures, non seulement de ceux qui ont entretenu avec lui une longue correspondance, mais encore de ceux qui ont connu et goûté son œuvre. Le centre de cette œuvre reste toujours le livre des *Prigioni*. La fortune de ces mémoires se répercute toutefois sur les autres productions du poète et du prosateur.

1. *Avant-propos* de *Françoise de Rimini*, Tragédie imitée... par V. Méri de La Canorgue, p. XV-XVII. — Et *Epistolario*, nos 268, 273, 275, 297 et 299, p. 339, 343, 345, 368-369, 370-372.

2. *Epistolario*, nos 292 et 295, p. 363 et 366. — Dans son discours de réception à l'Académie de Marseille (août 1850), La Canorgue, traitant « des malheurs attachés à la personne des poètes », devait faire encore une belle place à S. Pellico, « une des plus grandes et des plus touchantes personnifications du martyre poétique ».

Abel Lemercier traduit à nouveau *Francesca da Rimini*[1], après Vannoni et Fleury. Et deux nouvelles versions paraissent encore avant la mort du poète[2]. Arthus Fleury donne en français *Eufemio di Messina*[3]. Les réimpressions des choix de poésies de Pellico, traduits par L.-P. Eléard ou par Louis Poillon, se multiplient; et, pour les adapter à notre langue, un A.-P. Pihan extrait des recueils de l'ancien prisonnier jusqu'à des morceaux comme la *Bienfaisance* et les *Salles d'asile*. C'est en France que Pier Alessandro Paravia publie, dans la *Revue contemporaine* de 1853 et de 1854, la dernière étude d'ensemble qui ait paru sur Pellico de son vivant. Et cet article vient s'ajouter aux notices déjà parues dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, dans l'*Encyclopédie des jeunes étudiants et des gens du monde*, dans la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (qui était M. de Loménie)[4].

Pellico meurt (31 janvier 1854). L'année d'après, Adélaïde Ristori, qui donne des représentations au Théâtre-Italien à Paris, joue cette *Francesca da Rimini* que son auteur avait désespéré de voir sur une scène française. Et la pièce se réimprime à cette occasion, texte et traduction[5], en attendant une nouvelle version en vers par Gustave de Sède et une édition en français du théâtre complet de Pellico[6]. L'ardeur des traducteurs se porte jusque sur un fragment romanesque, *Rafaela*, publié à Turin à titre posthume[7].

Pellico meurt. Antoine de Latour, qui est devenu secré-

1. Paris, Amyot, 1847. — Et 2ᵉ éd. Paris, Gratiot, 1855 (avec une lettre de Pellico).

2. Par Codelaghi et Conil (Paris, Serrière, 1852) et par Gaffinel (Montpellier, Gally, 1853).

3. Poissy, Arbieu, 1852.

4. En attendant les notices de Brunet dans la *Biographie universelle* de Michaud (nouv. éd. Paris, Desplaces, s. d., t. XXXII, p. 409-411) et de M. Alfred Jeanroy dans la *Grande Encyclopédie*.

5. *Françoise de Rimini*, représentée à Paris, le 22 mai 1855, au Théâtre-Italien. Paris, Levy, 1855.

6. *Francesca da Rimini*, jouée par Mme Ristori. Traduction en vers par M. Gustave de Sede. Montreuil-sur-Mer, Duval, 1856. — *Théâtre* de Silvio Pellico, traduit pour la première fois par M. Alexandre Flottes. Paris, Garnier, 1871.

7. *Rafaella*, par Silvio Pellico, traduit par Ph. Van der Haeghen. Paris, Lethielleux, 1859.

taire des commandements du duc de Montpensier et qui accompagne le prince dans ses voyages, apprend à Séville la nouvelle funeste. Il exprime sa douleur à la sœur survivante de Silvio, Giuseppina, et échange encore une brève correspondance avec elle et avec le P. Francesco Pellico. Il s'entend avec Guglielmo Stefani qui prépare la publication de l'*Epistolario* du disparu pour traduire cette correspondance, source fort importante pour la biographie de son auteur. Et, à quelques mois de l'édition italienne, la version paraît à Paris, suivie bientôt d'une réimpression[1]. Une introduction de plus de cinquante pages la précède qui devrait porter sur *les Dernières années de Silvio Pellico*, mais qui rappelle encore la vie milanaise d'avant 1821 et les années de la captivité. Le biographe explique que, n'ayant pu réaliser autrefois son désir de rendre visite à son ami dans sa retraite, il vient de faire un pèlerinage aux lieux que Silvio avait habités ou traversés : Milan, Gênes, Venise, Vienne et Turin. Ainsi un culte posthume continuait à entraîner vers l'Italie proche de son unification ceux qui avaient partagé les espérances profondes du patriote assagi.

Tel est encore le sens d'une étude que provoqua la publication des *Lettres* de Pellico. Il s'agit d'un article de Th. Foisset qui évoquait lui aussi ses souvenirs et qui se référait à sa visite de 1836 :

J'ai connu Pellico, je l'ai interrogé sur les causes de sa condamnation. Notre rêve, me dit-il, c'était de voir la Lombardie gouvernée par des hommes de sang italien et la domination sarde s'étendre jusqu'à l'Adige. Je n'avais pas le droit, moi Piémontais, d'agir à Milan dans ce but; puisque je n'aimais pas la domination autrichienne, j'aurais dû quitter les pays gouvernés par l'Autriche. Mais n'est-on qu'une de ces deux choses : innocent ou digne de mort? innocent ou fait pour les galères[2]?

Toujours la pensée dominante des *Prisons*, et qui allait alimenter l'enthousiasme au moment de la campagne d'Italie

1. *Lettres de Silvio Pellico*, recueillies et mises en ordre par M. Guillaume Stefani, traduites et précédées d'une introduction par M. Antoine de Latour. Paris, Dentu, 1857 (une édition in-8° et une in-18), et Paris, Douniol, 1858.

2. Th. Foisset, *le Piémont jugé par un Piémontais*, dans *le Correspondant* de mars 1859, nouv. sér., t. X, p. 381-397.

de 1859. On imagine qu'à ce moment, Alexandre Andryane, nommé commissaire général de l'armée française, alla se recueillir sur la tombe de Silvio Pellico, au cimetière de Turin.

* * *

Sous le Second Empire quelques études commencent à faire prévaloir sur les mérites littéraires de Silvio Pellico le caractère moral et religieux de sa pensée. C'est le cas du chapitre que l'abbé Louis Baunard consacrait à ce converti exemplaire dans son livre si souvent réédité, *le Doute et ses victimes dans le siècle présent*[1]. C'est le cas d'un article que le juriste Ch. de Lajudie faisait insérer peu après dans un périodique dont la collection est très rare aujourd'hui : *la Croix-Revue*[2]. Pourtant cette dernière étude faisait une place assez large au patriote et au prisonnier de l'Autriche. Et toutes les autres publications parues en France sur Pellico depuis sa mort sont dans ce cas, du petit livre de Mme Bourdon (1855) au mince opuscule de Mlle L. Masson (1901).

Mathilde Lippens, dame Froment puis Bourdon, fut une polygraphe d'une incroyable fécondité. Le plus durable de ses ouvrages a été celui qu'elle publia d'abord sans nom d'auteur sous ce titre : *Silvio Pellico, sa vie et sa mort*[3], et qu'elle signa seulement à la cinquième édition[4], après son second mariage. Des huit chapitres de cette étude, les cinq premiers (*Enfance et jeunesse; Captivité; le Spielberg; la Maladie; Maroncelli*) utilisent abondamment les mémoires de Pellico et par endroits ceux d'Andryane et de Maroncelli. L'intérêt du livre était et reste dans les nombreuses lettres inédites que Mme Bourdon y citait ou y reproduisait *in extenso*. On ne semble pas avoir prêté grande attention en Italie à cette publication que les biographes futurs feront bien de consulter. Par contre, le gros volume du vicomte Armand de Melun sur

1. Paris, A. Le Clère, 1866. — La cinquième édition (1879) et les suivantes ont paru chez Poussielgue. Mgr Baunard a terminé sa carrière comme recteur des Facultés catholiques de Lille.
2. T. II, p. 128-139.
3. Lille, Lefort, 1855.
4. Ibid., 1867. L'ouvrage atteignait en 1885 sa huitième édition.

la *Marquise de Barol*[1] se trouve dans la plupart des bibliothèques de la péninsule et les critiques l'ont souvent cité en Italie. Armand de Melun, qui connaissait assez bien quelques-unes des questions italiennes de l'époque[2] et qui a publié plusieurs ouvrages sur les institutions d'assistance, a été attiré par la figure de Juliette Colbert de Maulevrier, épouse de Tancredi Faletti, marquis de Barolo. Cette fondatrice d'œuvres de bienfaisance, notamment de salles d'asile pour les enfants, avait accueilli Silvio Pellico dans sa maison en qualité de secrétaire et orienté la vie de l'écrivain à partir de 1836. Impossible donc de tracer d'elle une biographie sans y faire une large place à celui qui avait été si longtemps son collaborateur et auquel elle avait survécu de dix ans à peine. C'est ce que reconnaissait Armand de Melun en précisant ce qu'il devait aux *Notes* que Pellico avait réunies sur sa bienfaitrice[3] :

Une vie si noblement, si chrétiennement remplie mérite d'être proposée comme modèle. Silvio Pellico en a retracé les principaux traits avec cette charmante simplicité, cet exquis sentiment du bien et du beau qui faisaient le fonds de son âme. C'est rendre un service et un hommage à la charité que de faire connaître M^me^ de Barol à la France, en complétant par quelques souvenirs contemporains ce que la mort n'a pas permis à Pellico d'achever, et en ajoutant à l'exposé de si belles œuvres quelques pages consacrées à l'homme illustre qui en a été le témoin, l'associé et l'historien[4].

Les « quelques pages » qu'annonce la *Préface* dépassent la centaine. Elles comprennent un chapitre entier de la vie proprement dite de M^me^ de Barol[5] et surtout la *Notice sur Silvio Pellico* qui forme un appendice au volume[6]. Le chapitre ne

1. *La marquise de Barol. Sa vie et ses œuvres*, suivies d'une *Notice sur Silvio Pellico* par M. le vicomte de Melun. Paris, Poussielgue, 1869, et 2^e^ éd., 1874.

2. Il est l'auteur d'un opuscule sur la *Question romaine devant le Congrès*. Paris, Dillot, 3^e^ éd., 1860.

3. *Note che serviranno per chi scriverà la vita della Marchesa Giuletta Falletti di Barolo, nata Colbert*, publiées sous un titre un peu différent en 1864, à Turin, chez Marietti.

4. A. de Melun, *la Marquise de Barol...*, préface, p. XI.

5. Chap. IX; *Silvio Pellico*, p. 141-156.

6. P. 301-386.

prend l'écrivain qu'au moment où il entre en relation avec la marquise et ne parle que de ses dernières années. M. de Melun, estimant qu'une vie comme celle-là « mérite plus d'attention », a voulu montrer à son tour « le prisonnier du Spielberg ». Pour cela, il a recouru à « l'excellente traduction et aux notes de M. Antoine de Latour, qui, comme traducteur et comme historien de Silvio Pellico, a mérité l'approbation unanime du public, les éloges et les remerciements de l'auteur lui-même »[1]. Ainsi se maintenait la tradition établie depuis près de quarante ans : la figure intellectuelle et morale de Silvio restait celle qu'il avait tracée lui-même et qu'avait comme encadrée le plus actif et le plus fortuné de ses commentateurs français.

Tout au plus quelques-uns continuaient-ils à placer ce portrait dans le sanctuaire et à le présenter parmi les modèles de vie chrétienne. De quel droit les en empêcher, au surplus? Et dans une *Petite bibliothèque édifiante* comme celle qu'une librairie catholique publiait au début du présent siècle, Silvio Pellico n'avait-il pas sa place à côté de Gerson, d'Ozanam et de Daniel O'Connell, voire de Christophe Colomb et de Léon XIII? M^lle^ Louise Masson a donc pensé à consacrer un des petits fascicules de cette collection[2] au patriote de 1821, en insistant, il est vrai, sur « les dangers de la politique ». N'empêche qu'entre un paragraphe sur la jeunesse et les études de Pellico et un autre sur sa mort et ses œuvres, tout le corps de cet exposé destiné à une clientèle enfantine résume le récit des *Prigioni* et porte sur la période héroïque de la vie de Silvio[3].

Une autre suite, celle qui portait ce titre général *les Contemporains*, obéissait à d'autres préoccupations. Elle paraissait vers 1890 en livraisons de grand format sur deux colonnes, accompagnées chacune d'un portrait. La rédaction du fascicule consacré à *Silvio Pellico* a été confiée à la plume de G. de Saint-Bach. Ce biographe obscur s'est tiré avec honneur de

1. Préambule à la *Notice sur Silvio Pellico*, p. 299-300.

2. L. Masson, *Silvio Pellico* (*Petite bibliothèque édifiante*, n° 21). Lyon, Vitte, 1901.

3. II. *Les Dangers de la politique;* III. *Sous les Plombs;* IV. *La Prison Saint-Michel. La sentence;* V. *Au Spielberg. Vie des prisonniers;* VI. *Maladie de Silvio. Mort d'Oroboni. Nouvelles rigueurs;* VIII. *La Délivrance*, p. 6-28.

sa tâche. Il utilise lui aussi les diverses notices d'Antoine de Latour, présente « l'homme d'action » et le captif à côté du poète, précise que, « pour avoir une idée complète de ce qu'eut à souffrir Silvio Pellico au Spielberg, il ne faut pas se borner à lire *Mes Prisons*, il faut connaître aussi le supplément à cet ouvrage par Maroncelli et les *Mémoires* d'Andryane »[1]. Enfin, il prouve que la romance de 1830 chantait encore dans les mémoires à plus d'un demi-siècle d'intervalle. Il ne nomme ni le poète ni le compositeur, mais il transcrit en entier les paroles.

Le facile Barateau était oublié peut-être[2]. Mais Masini survivait et sa musique aussi. La mélodie qu'il avait composée à son arrivée à Paris avait figuré dans les recueils pour piano et chant, *le Trésor de la jeunesse*, *les Chants aimés*, qui charmèrent plusieurs générations d'exécutants et d'exécutantes et qui figuraient encore en 1873 au catalogue des marchands de musique[3]. De plus, le motif créé par lui avait été un thème sur lequel plusieurs avaient brodé. Ces « transcriptions variées », ces « fantaisies », ces « caprices » de Battmann, de Croisez, de Maurice de Mirecki, de Servel s'échelonnent entre 1866 et 1874. Et, pour ceux qui ne recouraient plus aux sources historiques et aux textes littéraires, toutes ces variations qui portent le titre de *Silvio Pellico*[4] perpétuaient, telle une légende, la douloureuse aventure du *carbonaro* de jadis.

Mais ni le récit de Pellico, ni même les récits de certains de ses compagnons de captivité ne sont abandonnés pour autant. Les traductions anciennes revoient périodiquement le jour. Celle de Latour est réimprimée en 1853 avec un nouveau tirage des belles illustrations de dix ans plus tôt[5]. Celle d'H. de

1. *Les Contemporains. Silvio Pellico (1789-1854)* (s. l. n. d., signé à la fin : G. de Saint-Bach), p. 11.

2. Il était mort en février 1870.

3. Notamment celui d'Alfred Ikelmer et C[ie], éditeurs-commissionnaires, Paris, 4, boulevard Poissonnière.

4. *Silvio Pellico* (de Masini), transcription variée, op. 243 des *Œuvres pour le piano* de J. L. Battmann, [1866]. — *Silvio Pellico et une fleur pour réponse* de Masini, op. 153 de A. Croisez, [1868]. — *Silvio Pellico*, fantaisie caprice sur un motif de Masini, par M. de Mirecki, op. 13 pour piano, [1873]. — *Silvio Pellico*, fantaisie sur un motif de Masini, pour piano et violon, par Edmond Servel, op. 9, [1874].

5. Paris, Delahaye, M DCCC LIII (100 dessins de Tony Johannot).

Messey l'est aussi en 1872, accompagnée encore de ses vignettes sur bois[1]. En 1879, la *Petite Bibliothèque Charpentier* fait une place aux *Prisons*, ornées de deux petites eaux-fortes. Plus près de nous, d'autres artistes prêtent leur concours à un dernier traducteur. Toussaint grave des dessins de Brantot pour une version nouvelle qui paraît d'abord en édition de luxe et qui a fini, voici quelque vingt ans, par entrer dans une collection toute populaire[2]. C'est la version de Francisque Reynard, un curieux de littérature italienne[3] qui rédige à son tour une *Notice sur Silvio Pellico* où l'information n'est pas toujours très sûre, mais où l'enthousiasme est vif :

Tous, femmes, enfants, hommes faits, vieillards, dans quelque condition sociale que la vie les ait jetés, de quelque nationalité qu'ils dépendent, ont lu et dévoré le récit de Silvio Pellico, ont plaint ses malheurs immérités, ont maudit ses bourreaux. Tous ont été séduits par le style touchant de cette œuvre sincère, qui... a pris sa grande place parmi les chefs-d'œuvre de l'esprit humain[4].

Ainsi alimenté, l'intérêt pour le livre reste constant. Les grands ouvrages de la critique italienne relatifs à Pellico, telle l'étude documentaire d'Alessandro Luzio, *Il processo Pellico-Maroncelli*, appellent encore chez nous des commentaires ou des approbations[5]. Et le *carbonaro* français, dont les *Mémoires*, participant à la vogue des *Mie Prigioni*, avaient revu le jour deux fois dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, n'apparaît plus au XX^e^, pour ceux qui rééditent ses souvenirs, que comme « un frère de Silvio Pellico »[6].

1. Paris, Garnier, 1872.
2. Silvio Pellico, *Mes prisons*, traduction nouvelle par Francisque Reynard, dessins de Brantot, gravés par Toussaint. Paris, Jouaust, Librairie des Bibliophiles, 1887. — Puis, à partir de 1913 jusqu'à la dernière réimpression de 1920 : Paris, Flammarion (*les Meilleurs auteurs classiques français et étrangers*).
3. Cf. Jacques Langlais, *Un interprète des classiques italiens : Francisque Reynard*, dans *les Études italiennes*, janvier-mars 1923, p. 16-28.
4. S. Pellico, *Mes prisons*, traduction de F. Reynard, [1920], p. 7.
5. Voir, par exemple, le feuilleton de Maurice Muret, *le Procès de Silvio Pellico*, dans *le Journal des Débats* du 8 janvier 1904.
6. *Un frère de Silvio Pellico. Souvenirs d'Andryane sur sa captivité et sa délivrance*. Lille, Maison de Saint-Joseph, 1900. — En retour, l'ouvrage, qui avait été entièrement traduit à Milan en 1861 par F. Regonati, a été encore résumé il n'y a pas longtemps pour le public italien : A. F. Andryane, *Me-*

*
* *

Certains biographes italiens ont cru qu'avec ce frère, compagnon de souffrances pendant plus de huit ans, Pellico s'était brouillé, qu'il n'avait pas pardonné certaines imprudences et certains jugements des *Mémoires d'un prisonnier d'état au Spielberg.* Il n'en est rien puisqu'en 1852 encore le Piémontais écrivait au Français, et dans les termes les plus affectueux. Cette lettre, qui précède de moins de dix-huit mois la mort de Silvio, prend le ton d'un testament spirituel : « L'idée que la littérature est une puissance me paraît une illusion. Ou, du moins, je crois qu'elle est ordinairement un simple passe-temps et que, si elle devient dans quelques cas une puissance, elle l'est seulement dans la main de quelques hommes à l'intelligence forte et rare. »

Testament spirituel trop désabusé d'un écrivain qui se situaît lui-même dans les rangs du commun, puisqu'il ajoutait : « Mon esprit est trop médiocre... Du reste, j'ai soixante-trois ans et il me semble en avoir cent »[1]. S'il est une œuvre qui atteste l'efficacité de la littérature, c'est bien le livre qui a, lui, cent ans et qui a parcouru cette longue carrière sans perdre de son puissant intérêt.

Les minces pages des *Mie Prigioni* ont eu pour la libération de l'Italie la valeur d'une victoire militaire : Metternich le reconnaissait devant Louis Veuillot. Leur influence littéraire et leur influence morale n'ont pas été moindres. Elles ont suscité des continuateurs et des imitateurs. Elles ont valu à leur auteur des visites déférentes, des hommages poétiques, des lettres admiratives qui sont loin d'être toutes publiées. Elles ont provoqué chez nous, du vivant de leur auteur et depuis, des jugements généralement équanimes, souvent enthousiastes. Et les réserves qu'ont faites à leur sujet deux hommes aussi opposés que Chateaubriand et Quinet sont bien

*morie di un prigioniero di stato allo Spielberg.* Capitoli scelti e annotati, con *Prefazione* di Rosolino Guastalla, Firenze, Barbèra, 1916.

1. Manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. *Nouvelles Acquisitions françaises,* n° 20259, p. 120. — On trouvera le texte italien de ce document inédit dans les *Études italiennes* d'octobre-décembre 1932.

peu de chose en comparaison de la sévérité d'un Olindo Guerrini. Les uns ont vu en Silvio Pellico et retenu de lui l'apôtre ou le saint; les autres, le héros et le patriote. Tous ont rendu hommage à ses mérites littéraires : sincérité de l'émotion, simplicité de l'expression.

Pendant un siècle, grands esprits et petites gens de France, périodiques célèbres de notre capitale et modestes feuilles de nos provinces, interprètes multiples, ont rendu au martyr de la cause italienne et au moraliste un tribut d'admiration qui a certainement élargi son action sur le monde, affermi son influence en Italie même.

Henri Bédarida.

# L'INFLUENCE D'EDGAR POE

SUR LES

# CONTEURS FRANÇAIS SYMBOLISTES ET DÉCADENTS

## I. — Les romanciers décadents

### 1. *Huysmans*

Il y aura toujours une grande part d'artificiel dans les groupements et les classifications littéraires. On a coutume de dire que le symbolisme fut avant tout une réaction contre le naturalisme, et l'affirmation n'est sans doute point entièrement inexacte. Pourtant, la différence entre les naturalistes et les décadents n'est point toujours facile à faire. Il leur arrivait de fréquenter les mêmes milieux. A la *Revue Indépendante*, Zola, Edmond de Goncourt, Mirbeau rencontraient Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine. Il y avait, entre les deux écoles, des affinités certaines. L'esprit démocratique des uns, leur foi en l'avenir de l'humanité les poussait à considérer la société contemporaine comme pourrie ; et c'était bien l'impression qu'elle faisait aux autres, à cause de leur esprit aristocratique et du mépris où ils tenaient toute civilisation. Par horreur du conventionnel et de la fadeur, les naturalistes étudiaient volontiers les laideurs et les tares de l'humanité ; et c'est aussi ce que faisaient les décadents, par amour de l'étrange. Il leur arrivait de présenter les mêmes personnages déplaisants, les mêmes névrosés ; l'excès de raffinement des uns rejoignait la brutalité des autres. Seule l'atmosphère restait différente, ici de science et de réalité, là de rêve et de poésie.

Entre les symbolistes et les naturalistes, les décadents servent de trait d'union ; et l'un de leurs liens semble bien

être l'influence d'Edgar Poe. C'est un fait en tout cas que le premier et le plus remarquable des romans décadents, *A rebours*, est l'œuvre d'un naturaliste, Huysmans, et que celui-ci a, dans son livre, longuement parlé d'Edgar Poe.

Il admire tous les aspects de son talent. Il aime les poèmes intimes et tourmentés. Il aime les contes où la mort et la terreur jouent le premier rôle, ceux où la perversité vient corrompre les actes les plus simples, et même ceux où l'induction la plus méthodique s'amuse à reconstituer un crime. Il cite aussi bien la *Tonne d'Amontillado* que les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, et il groupe avec plaisir, autour de Poe, tous ceux qui sont ses frères spirituels ou ses disciples : Baudelaire, Mallarmé, Villiers.

Mais il y a plus. Huysmans lui-même a comparé son personnage Des Esseintes à Roderick Usher, et la ressemblance est certaine :

> Il y avait des jours où il restait les mains tremblantes, l'oreille au guet, se sentant, ainsi que le désolant Usher, envahi par une transe irraisonnée, par une frayeur sourde.

Certes, le personnage de Huysmans doit beaucoup à Baudelaire; ses perversions sexuelles ne lui viennent point de Poe. Celui-ci est un chaste qui, par désir réfréné, peut arriver à des gestes étranges, mais si éloignés de la volupté sous sa forme normale qu'il est difficile de la reconnaître. Des Esseintes est un impuissant obligé de recourir à de pauvres artifices pour atteindre les fins naturelles de l'instinct. Et ici, il se rapproche du Baudelaire d'*Une martyre*.

Mais les pages de Baudelaire auxquelles Des Esseintes doit le plus, ce sont les préfaces consacrées à Poe, et ainsi Huysmans subit déjà une influence seconde. C'est au sujet de Poe que Baudelaire avait proclamé son admiration pour tout ce qui finit et meurt : beauté des femmes mûres, splendeurs de l'automne, ragoût des littératures qui vont disparaître. En consacrant tout un chapitre aux auteurs latins de la décadence, Huysmans subissait l'influence du Poe qu'avait décrit Baudelaire.

C'est bien au même personnage que Des Esseintes doit la manière dont il cultive ses sens. Baudelaire avait imaginé que

Poe buvait pour se procurer des visions artistiques. Poussant plus loin la même idée, mais la développant non point sur le terrain de l'art, mais sur celui de la sensualité, Huysmans imagine ce fameux « orgue » où Des Esseintes peut goûter, successivement ou à la fois, à toutes les liqueurs et ainsi se composer des symphonies qui enchantent son palais.

Mais, à Poe lui-même et directement, Des Esseintes doit son horreur du réel et son goût pour la vie imaginative. On l'a souvent remarqué, Poe n'a point étudié le monde qui l'entourait; quand il a utilisé les objets familiers, il les a transformés par la science; quand il a décrit les paysages, il les a peints tels qu'ils peuvent apparaître dans les visions et les rêves. Il ne montre jamais aucune sensibilité, il ne s'intéresse point au cœur de l'homme, il cherche avant tout à griser son imagination.

Veut-on une comparaison plus précise? Au lieu de voyager réellement, Des Esseintes s'enferme dans une pièce arrangée en cabine de navire. Or, Poe a voyagé constamment par l'imagination : il a traversé l'Atlantique avec le *Canard au ballon*, il est allé jusqu'au pôle avec Pym, et il est même monté dans la lune avec Hans Pfaall. Caprice d'écrivain? Manie d'homme aussi, car il aimait à raconter à qui voulait le croire qu'il était allé en Europe et qu'il avait croisé dans toutes les mers du globe.

Et dans un bon nombre de ses œuvres, il s'efforce d'arranger un décor pour exciter l'imagination, absolument comme le faisait Des Esseintes. Les sept salles éclairées de couleurs diverses dans le palais de Prospero se lèvent immédiatement dans le souvenir. Mais il y a aussi le *Domaine d'Arnheim*, ce paysage merveilleux inventé par Poe et où l'art veut dépasser la nature; il y a encore le *Cottage Landor*, cette construction étrange placée dans un paysage comme nul œil humain n'en a jamais contemplé. En voulant que son personnage vécût dans un décor composé par lui, en lui prêtant une imagination qui l'emporte souverainement sur la réalité qu'elle méprise de haut, Huysmans s'est montré le disciple du conteur américain.

Est-ce là toute sa dette envers Poe? Certes, dans ses autres ouvrages, il semble l'avoir complètement oublié. Huysmans

était l'homme des engouements soudains et des brusques volte-face. En apparence, sa vie est marquée par deux conversions bruyantes ; il renie d'abord le naturalisme pour se lancer dans l'ésotérisme, qu'il rejette à son tour pour se convertir au catholicisme.

Mais l'unité de l'homme est profonde, et elle s'est manifestée dans toute son évolution. Tout ce qui fait horreur à Huysmans l'attire, tout ce qui l'attire lui fait horreur : c'est bien là, mais élargi, le sentiment que Poe avait appelé perversité, or dont il n'avait donné que les manifestations élémentaires. Si Huysmans est naturaliste, s'il décrit le monde naturel avec application, c'est que ce monde le dégoûte. Dès lors, il se jette dans le satanisme parce qu'il a horreur de Satan. Enfin, incapable de se connaître soi-même, il s'en remet à la discipline traditionnelle de l'Église. Son reniement du naturalisme n'apparaît que comme une étape vers sa conversion finale.

Et dans ce reniement, Edgar Poe est bien pour quelque chose. L'Américain a rompu avec la réalité étroite et matérielle que peignaient Hoffmann et les réalistes ; il s'est attaché à une réalité d'un autre ordre, horrible comme l'Enfer et merveilleuse comme le Ciel. Quand il regarde le monde des choses, il décrit la pourriture des végétaux et même des pierres, et quand il s'occupe des hommes, c'est pour montrer la souffrance physique atroce que rien ne justifie, ou le crime monstrueux que rien n'explique. Ainsi, il invite à lever les yeux vers le Ciel. Ses affinités catholiques ne sont point douteuses : elles sont déjà apparues à propos de Baudelaire et de Barbey d'Aurevilly.

Il n'est donc pas imprudent de dire que Poe a aidé Huysmans à rompre avec la corruption terrestre pour se rapprocher de l'Église. Pour Huysmans comme pour d'autres, il a été un grand accoucheur.

### 2. *Rachilde*

On ne peut cependant rattacher à Poe tous les romans décadents, et, quoi qu'on en ait dit, il ne semble pas que M^me^ Rachilde ait beaucoup subi son influence.

Le héros de la *Tour d'amour* est un de ces voluptueux pervertis dont l'œuvre de Poe n'offre qu'un seul exemple : celui de

l'amant de *Bérénice*. De même que celui-ci n'aima la jeune fille que quand elle fut près de mourir, de même le vieux gardien de phare est amoureux des cadavres de femmes que rejette le flot, et il hait, au contraire, les créatures vivantes ; et comme l'amant de Bérénice s'absorbait dans la contemplation des dents, le vieux marin semble avoir spécialisé son désir sur les cheveux des noyées. Mais, plutôt que de l'œuvre de Poe, le personnage semble sorti de celle de Baudelaire : c'est surtout *Mademoiselle Bistouri* qu'il rappelle, ou plus encore, le meurtrier d'*Une martyre*.

Dans le *Château des Deux-Amants*, l'héroïne est une Américaine chaste et lointaine comme Ligeia. Mais elle se déplace dans un décor réel. On sent qu'il existe, ce casino abandonné ; et malgré sa bizarrerie, cette femme est bien une créature de chair, une étrangère romanesque prosaïquement mariée. Si bien que, si le livre trahit une influence, c'est plutôt celle d'Hoffmann que celle de Poe.

C'est encore à l'auteur allemand, à moins que ce ne soit au *Lokis* de Mérimée, qu'il faut rattacher le *Grand Saigneur*. Le vampire y est présenté comme un personnage réel, vivant dans le Paris d'après-guerre ; ce n'est point seulement un mort qui ne peut se repaître que de sang, c'est aussi un grand seigneur, un Breton fidèle à sa patrie et chaste dans ses amours. Cet être à double face se déplaçant dans un décor observé, il est le frère des héros d'Hoffmann.

Dans chacun de ces livres, d'ailleurs, M^me^ Rachilde garde son originalité : elle étudie des anormaux dont la vie est traversée par des coups de théâtre qui, comme des éclairs, illuminent tout le paysage d'une lueur étrange.

### 3. *Jean Lorrain*

En revanche, Jean Lorrain apparaît comme un proche disciple de Poe. Sans doute, plus qu'aucun des romanciers de son époque, il a été ouvert à toutes les influences venues de l'étranger. A Nice comme à Paris, il fréquentait une société cosmopolite : Russes de Byzance et Anglais de Sodome. Il faut, dans son œuvre, faire la part des romanciers slaves et des esthètes britanniques : notamment de Swinburne et d'Oscar Wilde.

Mais ces deux écrivains comptent Poe parmi leurs maîtres, et d'ailleurs Jean Lorrain a constamment présente à l'esprit l'œuvre de l'Américain. Dans *Pelléastres*, il parle de tel homme « fantastique et invisible comme un personnage d'Edgar Poe ». Dans l'*Impossible alibi*, il s'arrête devant tel tableau, « œuvre ténébreuse et aiguë où il y avait, pour moi du moins, comme une atmosphère d'Edgar Poe ». Il dit de son conte *Maschere* : « Ce serait du bon Poe. »

Si d'ailleurs on cherchait à caractériser en deux mots l'œuvre de Lorrain, on prononcerait sans doute : luxe et névrose. Mais ce sont là deux thèmes fondamentaux dans l'œuvre de Poe. Celui-ci a déclaré quelque part : « Je ne placerai pas mon héros dans un milieu pauvre, parce que la pauvreté est triviale et contraire à l'idée de beauté. » Il a consacré divers essais à décrire des appartements splendides et des parcs somptueux. Ses personnages habitent généralement un château historique, parmi les meubles d'ébène et les tapisseries précieuses. Et ce sont, tout comme ceux de Lorrain, des névrosés : alcooliques ou opiomanes, tombant d'épilepsie ou de catalepsie, inattentifs au monde réel, s'absorbant dans la contemplation d'images incohérentes.

C'est pourquoi on retrouve sa marque dans les *Coins de Byzance*. Dans le conte que Lorrain appelle *les Chimères*, il présente une phtisique qui, en son agonie, attire un homme contre elle; elle l'oblige à regarder ses yeux vitreux, à sentir son haleine corrompue, à demeurer parmi ses crachats et ses déjections, « et cela dans la chambre du plus haut luxe, toute de moire blanche et de vieil Alençon ».

Cette même opposition de luxe et d'horreur physique, elle se retrouve dans la *Favorite*. Sacha Noronsoff est dans sa chambre, en train de cracher ses poumons; au-dessous de lui, ses amis sablent le champagne, et tout à coup il apparaît parmi ses invités qui s'enfuient à la vue de ses yeux creux et de son teint livide, comme devant la *Mort rouge*.

Entre toutes les mises en scène luxueuses, il en est une qu'Edgar Poe et Jean Lorrain préfèrent par-dessus toutes : c'est la mascarade. *Hop-Frog*, la *Mort rouge*, la *Tonne d'Amontillado* se passent parmi des personnages revêtus de déguisements somptueux. Chez Jean Lorrain, et non pas seulement

dans les *Histoires de masques*, c'est un carnaval perpétuel, des vegliones, des bals parés, masqués ou travestis. Les deux hommes sont attirés par l'étrangeté des masques, par le mystère qu'ils cachent, par la peur qu'ils inspirent, par les surprises dramatiques qu'ils réservent.

Tantôt, comme Poe dans le *Roi Peste*, Jean Lorrain vise à un effet simplement grotesque. Regardez ce *Trio de Masques*, « cette femme à barbe, en robe de bal, décolletée et souriante, valsant avec cet homme en femme, aux sons de la guitare d'une naine japonaise, dans un salon incendié de lumière et de vide. » Imaginez encore la *Tante Quinsonas*, énorme en sa crinoline démodée, et que l'on prend pour un masque; la malheureuse est soulevée, passée de mains en mains, comme une énorme baudruche.

Mais le plus souvent, dans les mascarades, c'est une scène horrible que Lorrain aime à placer; et en cela, il suit l'exemple donné par Poe dans la *Mort rouge* ou dans *Hop-Frog*. Dans le *Récit de l'étudiant*, une femme recherche son domino qu'elle a oublié dans un placard d'hôtel; le patron vient de mourir; et pour retirer l'amas de dentelles et de satin, l'hôtelière est obligée de se mettre à cheval sur le cercueil.

Ces scènes de carnaval permettent facilement à Jean Lorrain d'obtenir ces effets dramatiques soudains dont usait Poe. Dans le *Dernier Masque*, une bande de joyeux dîneurs aperçoit tout à coup, à terre, un mannequin sans tête dont la cire a des blancheurs de chair. Chacun se récrie d'admiration, applaudit la bonne farce. On s'approche : c'est un cadavre encore tiède.

Même coup de théâtre, plus saisissant peut-être en sa simplicité, dans le *Masque*. Un homme entre dans le bal, le visage couvert d'un masque atroce : yeux sans cils, lèvres en bourrelets saignants, nez rongé lui faisant une affreuse face camuse. Il est si horrible qu'on veut lui faire ôter son masque. Le premier qui y porte la main recule épouvanté : c'est de la chair qu'il a touchée.

La ressemblance est étroite entre la *Vengeance du Masque* et certains contes de Poe. Un homme s'est vu arracher son masque par une femme qui l'a éborgné; l'année suivante, il marche sur les traces de la femme, il lui touche le coude; et

comme elle se retourne, il lui montre son visage couvert de croûtes blanchâtres, avec un trou purulent à la place de l'œil gauche : « La petite vérole noire, madame, la variole en personne. Vous l'avez. » La femme meurt d'émotion. L'homme s'est vengé dans une mascarade, comme *Hop-Frog* ou le héros de la *Tonne d'Amontillado;* et quand elle croyait voir un masque, c'est le visage même d'une maladie hideuse que la femme aperçoit, tout comme les danseurs qui virent entrer la *Mort rouge* dans le bal.

Ce n'est point seulement par cette antithèse de l'horreur et de la mascarade que Lorrain se rapproche de Poe. Ses personnages, comme ceux de l'Américain, sont des maniaques. Cet *Homme au complet mauve*, cet autre que l'on appelle *Haricot vert* à cause de la couleur somptueuse de son vêtement, cette *Dame au carcan de perles* qui cache sans doute, sous ses bijoux, quelque tare hideuse, cette vieille dame *Plomignon* dont la face boursouflée, couverte de taches violâtres, est entourée de boas et surchargée d'aigrettes, ils pourraient tous figurer dans la galerie de Poe, à côté de tous les mannequins horribles et grotesques du *Roi Peste*, que Poe a revêtus de riches étoffes singulières.

Les personnages de Lorrain ne s'en tiennent pas d'ailleurs aux bizarreries de costume. Ils cultivent en eux les plus étranges manies, tout comme l'amant de Bérénice. La femme que Paris appelle la *Pompe funèbre* épie les acrobates, avec le désir secret de les voir s'écraser sur la piste. Le boyard que la colonie de Nice a surnommé *la Chauve-souris*, c'est le frère jumeau de l'*Homme des foules;* par une manie contraire, il fuit les hommes au lieu de les rechercher; mais, tout comme l'autre, il marche, marche, marche toute la nuit.

Ces maniaques subissent des avatars dignes de Poe. Dans la *Maison d'Auguste*, tout comme dans *Morella* ou *Ligeia*, une âme étrangère vient s'incarner dans un corps, et cette âme se transmet de génération en génération. On fait parler tel personnage quand il est la *Proie des ténèbres*, c'est-à-dire dans le sommeil magnétiqne, absolument comme Poe avait fait pour M. Valdemar : la situation est à la fois extraordinaire et scientifique.

Plus complexe et tout aussi effrayante est l'expérience qui

s'appelle *la Main d'ombre*. Trois personnes, pour appeler les esprits, plongent leurs mains dans une tapisserie. L'une d'elles s'évanouit. Une morte lui est apparue ; tout lecteur de *Ligeia* devine immédiatiment pourquoi : c'est pour que meure la rivale qui lui succède.

Une morte aussi se dresse devant la petite danseuse à qui le solitaire faisait exécuter la *Valse de Griselle;* elle montre son visage dans une glace, tout comme le double de William Wilson. Celui qui la pleure a-t-il voulu cette apparition ; ou au contraire, obéissant à la même jalousie que Ligeia, la morte désire-t-elle effrayer celles qui viennent danser comme elle dansait?

Maniaques entrant en rapports avec l'au-delà, joyeux masques tout à coup saisis par l'horreur, tels sont les personnages que Lorrain a empruntés à Poe. Aucun d'eux cependant n'est étudié pour lui-même ; Lorrain vise avant tout à composer un récit saisissant.

Mais il a peint longuement, il a étudié avec application et même avec sincérité d'autres êtres qui se retrouvent de roman en roman. Ce Sacha Noronsoff, noble et riche, malade et épuisé, il est cousin germain de Roderick Usher. Quant au *Démoniaque*, *M. de Phocas*, noble et riche, lui aussi, détraqué, visionnaire, adonné aux stupéfiants, il est le fils de Des Esseintes et le petit-fils de l'amant de *Bénérice*. Comme celui-ci, il mêle les impressions de la lecture et les images du sommeil, les perceptions artistiques et les splendeurs de l'opium. Il déclare avoir « une admiration maladive pour Edgar Poe », et on le croit volontiers quand on lit son journal. Comme l'amant de Bérénice obsédé par les dents, il est hanté par un regard, et il le cherche partout : dans les orbites vides d'une statue et dans les prunelles invisibles d'une créature de songe, sous le front livide d'une syphilitique et sur le visage magnifique de la divine Astarté.

Luxe, rêve et névrose, Jean Lorrain avait tout trouvé dans Poe. Certes, il ne faut pas faire à l'Américain la part trop belle. L'Europe entière offrait des décadents en chair et en os, depuis Louis de Bavière jusqu'à Robert de Montesquiou, sans oublier Oscar Wilde. Mais il est certain que Poe a contribué à développer et à fixer le type du décadent en lui prêtant son goût de l'horreur et son imagination désordonnée.

## II. — Les conteurs de l'époque symboliste

### 1. *Henri de Régnier*

Au temps du symbolisme, le roman et le conte étaient à la mode et les poètes eux-mêmes s'y sont essayés par nécessité matérielle quelquefois, souvent aussi par goût et par curiosité. L'exemple de Villiers les encourageait.

L'un des mieux accueillis par le public fut Henri de Régnier, et il était trop familier avec Poe pour ne pas s'être parfois souvenu de lui, notamment dans un de ses romans, le *Passé vivant*. Le héros Jean de Franoise descend d'une noble race, et il habite un vieux château comme Usher; et comme celui-ci encore, il a des visions lugubres qu'il ne comprend pas bien. Il rêve qu'il est étendu sur un champ de bataille, blessé ou mort, et qu'il voudrait se lever pour aller accomplir un acte qui lui échappe. Peu à peu, le sens de la vision se précise. En Italie, il retrouve la tombe d'un aïeul homonyme, qui fut tué dans un combat; l'autre Jean de Franoise s'incarne peu à peu en son ultime descendant; mais celui-ci ne comprend pas encore la mission qui lui incombe. Un paquet de vieilles lettres, soudain découvert, le lui apprend : Jean de Franoise aimait M^me^ de Saffy et il espérait bientôt « voir couronner sa flamme ».

Dès lors, le dernier des Franoise n'a plus de doutes : il connaît une descendante de M^me^ de Saffy qui ressemble, elle aussi, à son ancêtre. Il obtient d'elle un rendez-vous, dans le lieu même où les morts se rencontraient. Mais dès qu'il l'a possédée, il est pris de folie. Il se regarde dans un miroir et, comme William Wilson, il voit l'autre; dans sa fureur, lui aussi, il frappe la glace. Devenu fou, il met le feu au château et périt sous les décombres, comme Roderick Usher.

Le thème est certainement un de ceux qui ont le plus séduit Poe : après la mort, un être cherche à se réincarner pour satisfaire la passion qu'il éprouvait de son vivant. Mais l'ambiance appartient bien à Henri de Régnier. D'abord, l'acte que le mort revient accomplir aurait épouvanté la chasteté des fantômes de Poe. Et tous les personnages sont des Parisiens d'aujourd'hui, d'une politesse raffinée, d'une sensualité

élégante et légère, grands amateurs de meubles du XVIIIe siècle et lecteurs fervents de Casanova.

Ce sont donc uniquement des incidents que Henri de Régnier a empruntés à Poe dans ce roman. C'est au contraire l'atmosphère générale de ses contes qui l'apparente à l'Américain. Il ne faut pas en effet rattacher à Poe tout incident fantastique. Par exemple, dans la *Canne de Jaspe*, ne procède pas de lui la *Mort de M. de Nouâtre et de Mme de Ferlinde*. Le personnage masculin est à double face, à la fois homme et chèvre-pied ; obéissant à son instinct animal, il se précipite sur la femme et lui déchire la gorge. Qui ne reconnaît là, rajeunie par une fantaisie classique, la donnée du *Lokis* de Mérimée? De même, dans le *Signe de la Clef et de la Croix*, ce somnambule qui va jusqu'au caveau tragique où dort sa victime, ce n'est point dans les *Histoires extraordinaires* que nous l'avons rencontré, c'est dans le *Majorat* de Hoffmann.

Mais il est bien évident que l'atmosphère de Poe se reconnaît dans les *Contes pour soi-même*. Telle histoire possède un titre à l'Edgar Poe : *Manuscrit trouvé dans une armoire*, et porte en exergue une phrase tirée du *Manuscrit trouvé dans une bouteille*. Le cadre rappelle bien celui de Poe : dans une vieille maison en pourriture, une femme mystérieuse fait un récit étrange.

Plus proche de Poe encore est *Eustase et Humbeline*. Le héros possède un vase « fragile, compliqué et taciturne, d'un cristal froid et énigmatique », un vase qui pourrait servir de symbole à l'œuvre d'Edgar Poe. Et le héros de Régnier dit en effet : « Je l'ai trouvé dans le domaine d'Arnheim. Psyché et Ulalume l'ont tenu dans leurs mains merveilleuses. »

Tout comme un personnage de Poe, Eustase aime Humbeline d'un amour mystérieux et irréel ; il incarne ses songes en elle. Et voici le trait principal du caractère de cet amant : « Comme tant d'autres, il avait désiré, vu, possédé, puis, las d'être épars en ses désirs, accaparé par tout ce qu'il croyait posséder, il en avait fait ses songes, auxquels restait peut-être l'arrière amertume d'être plus identiques à ce qu'ils suppléaient que cela même qu'ils eussent été. » C'est, à peu de chose près, la fameuse déclaration de l'amant de *Bérénice* : « Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et

seulement comme des visions, tandis que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche, non la pâture de mon existence de tous les jours, mais positivement mon unique et entière existence elle-même. »

Certes, Henri de Régnier se distingue de Poe, dans ses contes comme dans ses poèmes, par une tristesse discrète et désabusée, par le goût des belles formes du passé, depuis l'Antiquité jusqu'au temps des dentelles. Il ne vise pas à la composition accélérée de Poe, ni à ses effets dramatiques. Ses personnages ne sont point des fous furieux, mais ce sont de dolents rêveurs. Le goût d'une beauté étrange qui ne peut se trouver que dans les songes, tel est le lien étroit entre certains contes de Poe et les *Contes à soi-même*.

### 2. *Rodenbach*

Parmi les conteurs-poètes, celui qui a le plus subi l'influence de Poe est probablement Rodenbach. Dans son *Rouet des brumes*, il n'est guère de récit qui soit d'une inspiration distincte de celle de l'Américain.

Certes, il imite quelquefois les disciples plutôt que le maître lui-même. Ce doux maniaque, *Un Inventeur* qui, par horreur du bruit, construit une machine à silence selon les méthodes positives, il rappelle tout à fait certains personnages d'Erckmann-Chatrian ou même d'Eugène Mouton.

Plus fréquente est l'influence de Villiers. Dans l'*Amour des yeux*, Rodenbach reprend un thème de *Claude Lenoir* : les yeux d'un mort ont conservé une image sur leur rétine. L'appareil des pompes funèbres, qui hantait Villiers, se retrouve dans *Curiosité*. Le cocher du corbillard, lassé de conduire des cadavres sans en voir, entre un jour à la Morgue, et il est dégoûté à jamais de son métier.

L'emprise de Villiers sur Rodenbach se marque surtout par le désir de dépasser le sens immédiat de l'anecdote, de lui donner un sens symbolique, ce que Poe ne fait jamais dans ses contes. Déjà, dans *Curiosité*, se dégageait une leçon ironique digne de Villiers : il ne faut jamais rien approfondir.

La marque du maître français est plus visible encore dans l'*Idéal*. Une femme simple et pauvrement vêtue entre souvent

dans des boutiques de coiffeur, elle en sort presque aussitôt, plus triste qu'auparavant. Elle offre en effet sa chevelure à vendre, mais les coiffeurs n'en veulent point, parce qu'elle est d'une nuance et d'un éclat uniques. Qui ne reconnaît la satire la plus authentique de Villiers dans cette opposition entre la beauté des choses et leur valeur commerciale?

Mais le plus souvent, c'est bien de Poe lui-même que Rodenbach se souvient. Ses maniaques sont des frères chétifs de ceux de l'Américain. Voici l'*Ami des Miroirs*, qui a la phobie des glaces; comme William Wilson, il finit, dans sa folie, par en fracasser une, et il se tue en même temps. Voici un personnage de la même famille : il tue sa femme sans raison, comme tuaient le héros du *Cœur révélateur* et celui du *Chat noir;* une phobie a dégénéré brusquement en impulsion criminelle; il a vu rouge, au sens propre : sous ses yeux a passé la lueur rouge d'une locomotive.

A côté de la folie, la mort, sous son aspect macabre, joue naturellement son rôle. Toute proche du *Cadavre accusateur* est l'histoire des *Chanoines*. L'évêque mort a été assis sur son siège d'apparat; quand on vient pour le mettre en bière, le corps est raidi dans la position assise, et pour enfermer le cadavre il faut le redresser à la force des bras, tandis que les os grincent effroyablement.

Généralement, la Mort n'est pas seule dans le *Rouet des Brumes;* elle donne la main à son frère l'Amour. Le thème général du livre, c'est la hantise de l'*Amour et la Mort*, si caractéristique de Poe. Dans le conte de Rodenbach qui porte ce titre, un baiser instinctif et inexplicable est échangé au chevet d'un cadavre. *Une passante* rappelle bien, dans une présentation plus familière et plus réaliste, les héroïnes de Poe. Cette femme inconnue, qu'un homme a rencontrée un soir et qui est devenue sa compagne pendant deux ans, elle n'a jamais voulu se faire connaître. Elle ne tarde pas à mourir de langueur, retournant à l'inconnu d'où elle était mystérieusement surgie.

Comme tout bon disciple de Poe, Rodendach veut que l'amour ne cesse pas avec la vie, que l'âme d'un mort revienne hanter une créature infidèle au souvenir. L'inspiration de *Ligeia* se retrouve dans les *Grâces d'état*. La veuve d'un écri-

vain, qui est jeune encore, songe à se remarier; mais les manuscrits qui sont restés là l'obsèdent, et elle les détruit; elle n'a fait qu'aggraver son mal, car elle a maintenant le remords d'avoir commis un crime; le disparu demeure à ses côtés.

Malheureusement, Rodenbach, en reprenant ces thèmes, n'a guère su leur donner un tour original; il imite Poe intelligemment, mais sa personnalité vraie n'est point là.

### 3. *Richepin*

A côté de Régnier et de Rodenbach, d'autres poètes, qui n'appartenaient point au symbolisme, se sont cependant, à l'occasion, montrés les disciples de Poe, et l'on comprend pourquoi. En retranchant le fantastique de la vie courante, en lui donnant une atmosphère de rêve et d'étrangeté, Poe le haussait à la portée de ceux dont l'imagination tend à s'élever au-dessus du réel.

Parmi les poètes non symbolistes, le meilleur disciple de Poe est sans doute Jean Richepin. Il avait un culte pour Poe, et il lui a consacré une longue étude dans son livre sur l'*Ame américaine*. Il a, en particulier, rendu hommage à son « influence neuve, originale, se répandant sur toute l'humanité, ce qui fait qu'on ne peut s'occuper de littérature ou de poésie sans parler d'Edgar Poe ».

Il a lui-même subi cette influence dans les *Morts bizarres*, dont le titre indique suffisamment l'inspiration. Le nom d'Edgar Poe revient d'ailleurs souvent dans le livre, plus souvent que celui d'aucun autre auteur.

Les criminels de Richepin ressemblent incontestablement à ceux de Poe. La police n'a point découvert le crime de *Deshoulières*, exactement pour la même raison qui l'avait empêchée de découvrir l'auteur des *Meurtres de la rue Morgue* : parce que le crime est monstrueux et dépasse l'expérience habituelle des enquêteurs. Et Deshoulières ressemble bien aux héros de Poe : étrange dans sa conduite, logique jusqu'à l'absurde, il se fait connaître à la police qui n'avait pu le démasquer :

« Le crime fut perpétré avec une telle science, une telle nou-

veauté de précautions, qu'il demeura inconnu. Le secret de cette monstruosité sadique fut précisément ce qui sembla banal à Deshoulières. Il trouva qu'il n'y avait pas grande originalité à être un monstre et à échapper à la justice. Il se dénonça lui-même, sans remords d'ailleurs, ce qui était essentiellement imprévu. »

Dans le *Chef-d'œuvre du crime*, Oscar Lapissotte est encore un criminel de la même famille. Il étouffe sa victime avec la literie, comme le fait le héros du *Cœur révélateur*. Comme celui-ci encore, il éprouve, à la suite de son crime, une exaltation joyeuse de toutes ses facultés. Et sans remords toujours, il en fera la confession.

Si de tels assassins n'ont point de conscience, il leur arrive cependant de connaître une terreur physique qui peut causer leur perte. L'*Assassin nu*, après son crime, se trouve soudain en présence d'un homme nu qui a, comme lui, une lanterne et une pioche à la main; comme William Wilson, il se précipite sur son double, et comme l'*Ami des Miroirs* de Rodenbach, il se tue en brisant une glace.

Poe a donc incontestablement apporté à Richepin un type de criminel monstrueux que celui-ci a repris plusieurs fois.

### 4. *Maurice Beaubourg.*

La dette de Maurice Beaubourg est identique, et pourtant il ne ressemblait en rien à l'auteur des *Morts bizarres*. Il n'était point poète. Et à cause des milieux qu'il fréquenta, c'est sans doute parmi les symbolistes qu'il faut ranger Maurice Beaubourg. Dans ses premiers recueils de prose, il recherche d'ailleurs le rythme et la cadence, et il lui arrive de faire imprimer tel passage comme des vers libres.

Deux de ses recueils de récits, les *Contes pour les assassins* et les *Nouvelles Passionnées*, ont subi l'influence d'Edgar Poe. Il a, le premier semble-t-il, parodié le conte policier dans le *Drame de la route de Tremuth*. Selon la manière de Poe, il commence par reconstituer le drame; puis il explique par quelles séries d'inductions et de déductions il est parvenu à ce résultat. Le ton est semblable au ton humoristique que prend Poe dans un conte du même genre : *L'assassin, c'est toi*. Maurice Beaubourg établit, par exemple, avec une logique

impeccable, que, puisque l'on a trouvé un étui à couteau d'une largeur de cinq centimètres auprès du cadavre, et que celui-ci porte une plaie de la même dimension, l'arme du crime était un couteau de cinq centimètres de largeur.

L'auteur des *Nouvelles Passionnées* imite aussi quelquefois la manière mystique de Poe, notamment dans l'*Ombre amoureuse*. Un amant sent voltiger autour de lui le fantôme de sa maîtresse perdue et, pour le conserver près de lui, il veut l'enfermer dans un placard.

Mais c'est surtout par sa conception du crime que Beaubourg se rapproche de Poe; et l'on peut dire que, dans leur ensemble, l'inspiration des *Contes pour les assassins* est toute proche de celle du *Cœur révélateur*. Les meurtriers de Beaubourg, quand ils font leur confession, emploient un style haché, haletant, coupé d'exclamations, scandé de répétitions brèves. Ils tuent sans raison; ils éprouvent simplement, tout comme chez Poe, une inexplicable aversion à l'égard de leur future victime : tel homme a un visage déplaisant, tel autre ronfle pendant son sommeil. Avant de porter le coup, le meurtrier jouit déjà de son crime, il est exalté par une véritable allégresse :

> Il sortit de sa poche un couteau long, bien aiguisé. Il l'ouvrit et se prit à frissonner de petits sursauts de jouissance en songeant qu'il allait assouvir sa haine. Des pensées cruelles et douces lui venaient.

Et après le crime, le coupable n'éprouve aucun remords; il a obéi à la loi de sa nature, à l'une des lois fondamentales de la nature humaine, « l'instinct du crime, le besoin si naturel de voir couler le sang de son prochain, inhérent à chaque individu. »

On le voit, Beaubourg rejoint ici Mirbeau en même temps que Richepin. A un conteur indépendant comme à un naturaliste authentique ou à un Parnassien attardé, Poe a donné une conception brutale et simple du crime. En même temps, et par un effet contraire, il entretenait, chez des poètes symbolistes comme Régnier ou Rodenbach, le goût du rêve et de l'amour languide.

### III. — Un grand conteur : Marcel Schwob

Le plus grand des conteurs de la génération symboliste, c'est certainement Marcel Schwob.

Il parla l'anglais de très bonne heure et fut en son enfance, nous dit son biographe Pierre Champion, « grand lecteur des nouvelles d'Edgar Poe ». Aussi ne s'étonnera-t-on point de retrouver chez lui l'influence de l'Américain.

Mais il convient d'être sur ses gardes, car cette influence n'a point été exclusive de toutes les autres ; Schwob n'a point été, comme Villiers, envoûté par l'enchanteur. C'était un esprit universel, passant sans effort de Pétrone à Villon ou à Mark Twain, d'une tragédie d'Euripide à un roman de Meredith ou de Stevenson, capable de traduire Shakespeare ou de parler l'argot des boulevards extérieurs. D'ailleurs, ces influences ne se sont guère mêlées dans le même conte ; l'originalité de Schwob n'est pas seulement de s'intéresser à tout, mais encore d'être capable dans l'instant d'oublier tout le reste ; il se donnait entièrement à chaque minute.

Cette passion intellectuelle, à la fois fugace et absolue, elle apparaît dans son étude sur la *Perversité*. Pour quiconque connaît l'œuvre de Poe comme il la connaissait, il est difficile de traiter un tel sujet sans parler de l'auteur américain. Or, tout entier au commentaire d'une phrase d'Ibsen, Schwob ne cite même pas le nom de Poe ; et l'idée qu'il se fait de la perversité est aussi différente de celle de Poe que si Schwob n'avait jamais lu les *Histoires extraordinaires*. A la conception purement psychologique de l'Américain, à son vertige mental, il substitue une idée morale : la perversité est le sentiment qui nous pousse à agir dans l'intérêt des autres, elle se confond avec l'altruisme.

Avec un homme qui échappe aussi vite au maître qui l'a séduit, il convient donc d'avancer prudemment. Il faut écarter avec soin certains contes qui, tout en traitant de sujets nettement voisins de ceux de Poe, relèvent cependant d'une autre influence.

La *Machine à parler*, par exemple, est inspirée de Villiers de l'Isle-Adam. Comme dans la *Machine à gloire* de celui-ci, Schwob veut bafouer le monde moderne et le machinisme. Le

conte a un sens moral caché, qui dépasse son sens apparent, ce qui n'est jamais le cas chez Poe. La machine fabriquée par l'ingénieux inventeur émet tous les mots; mais quand on veut lui faire dire : « J'ai créé le verbe », elle se détraque. Elle prononcerait, en effet, un blasphème ; or, cette idée que la machine offense l'idéal, cette réaction soudaine de l'esprit sur la matière, c'est un procédé favori et aussi un article de foi pour Villiers.

De même, dans *Un squelette*, le début rappelle absolument la manière dont Dickens introduit le spectre de Marley dans le *Chant de Noël*. Même rejet de tout décor romantique ; point de château en ruine ni de maison abandonnée, mais une pièce familière. Le spectre se présente avec un réalisme jovial; il refuse un cigare parce que l'humidité de la terre lui a gâté les dents, et il se plaint des courants d'air qui, dans son cercueil, lui ont donné du rhumatisme au cou. Comme chez Dickens encore, c'est un ancien associé qui revient pour parler affaires avec le survivant.

Il faudrait aussi noter ce que Schwob doit à Mark Twain ou à Stevenson ; mais il suffira ici de se rappeler que Poe ne fut point, à beaucoup près, le seul maître étranger que Schwob ait fréquenté.

Il présentait avec lui des affinités certaines. Quoique moins systématique que Poe, Schwob est un esprit aussi lucide que lui. Comme l'Américain dans la *Genèse d'un poème*, il aime à commenter ses ouvrages dans ses préfaces, à les classer, à en dégager le sens.

Cette commune logique dans l'esprit conduit encore les deux hommes à écrire des contes admirablement composés. Schwob définissait ainsi l'art futur dont il annonçait l'avènement : « La composition se précisera dans les parties avec la langue ; la construction sera sévère ; l'art nouveau devra être net et clair. » On reconnaît bien là les théories de Poe sur l'adaptation des moyens à l'effet et sur la nécessité du plan. Cet art, dont Schwob se faisait le prophète, lui-même le réalisait dans le présent, comme Poe dans le passé.

Leur méthode de composition est d'ailleurs bien souvent identique. Schwob écrit au sujet de ses propres œuvres : « On trouvera dans ces contes la préoccupation d'une composition spéciale, où l'exposition tient la plus grande place souvent, où

la solution de l'équilibre est brusque et finale. » Comme Poe, en effet, Schwob aime à terminer sur un coup de théâtre, ou par un paroxysme amené brutalement. On se rappelle, par exemple, la *Rue Morgue*, où le singe meurtrier n'apparaît qu'à la dernière minute; ou bien la *Maison Usher*, dans laquelle le fantôme surgit tout à la fin; ou encore *Bérénice* dont le cadavre mutilé n'est montré qu'après une longue exposition de la mentalité du héros.

C'est le procédé courant de Marcel Schwob, et notamment dans la *Peste*. La préparation occupe le conte tout entier, et le dénoûment est contenu dans la seule dernière phrase. La peste ravageait la région méditerranéenne; le héros, surpris par des bandits, réussit à leur échapper en se faisant, avec de la farine et du sang, le masque d'un pestiféré; ainsi Schwob joue avec le fléau, comme Poe dans le *Roi Peste* ou la *Mort rouge*. Puis le héros se trouve enfermé dans un cachot étroit avec son compagnon; et c'est alors seulement que nous comprenons le but de Schwob, dont le récit se termine par un effet d'horreur bref et poignant : « Je vis qu'il était livide et je reconnus les croûtes blanches et le suintement rouge de la peste de Florence. »

Comme Poe d'ailleurs, quand Schwob sent que l'effet final risque de lui échapper, il préfère s'arrêter; autant il est à l'aise dans le conte, autant il se sent incapable d'écrire un récit de longue haleine. L'exemple le plus net de cette inhibition chez Poe, elle se trouve dans les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, où le journal du héros s'interrompt sur une vision mystérieuse que l'auteur ne veut pas résoudre par quelque explication indigne de lui. De même, dans la *Cruchette* de Schwob, un drame est exposé, amorcé. Deux forçats s'évadent en compagnie d'une femme au sujet de qui ils ne tardent pas à se quereller. Et le récit s'arrête sur cette phrase : « Ils avaient tiré leurs couteaux blancs ». Schwob laisse le lecteur en suspens, il dédaigne telle conclusion qui ne serait pas à la hauteur du conflit exposé.

Mais l'affinité la plus profonde entre Schwob et Poe, c'est sans doute le désir d'originalité, le besoin de réagir contre le milieu social et littéraire. Pas plus que Poe, Schwob ne croit au progrès matériel. Dans la préface du *Roi au masque d'or*,

il a montré l'identité profonde de tous les hommes, quelle que soit l'époque à laquelle ils appartiennent, et, comme Poe dans *Monos et Una*, il a placé son jugement dans la bouche d'un être situé hors du temps.

Ils ont aussi, l'un et l'autre, proclamé l'autonomie de l'art, et ils ont voulu l'affranchir de la tyrannie de la science. Personne, plus que Poe, ne respectait la vérité de la physique; personne, plus que Schwob, ne respectait la vérité de l'histoire; mais Poe a appelé « mal premier » une confiance aveugle en la science, et de même Schwob a vitupéré, dans ses préfaces, contre toute immixion de la science dans le domaine de l'art.

Chacun d'eux a ainsi voulu, dans sa propre littérature, faire figure de novateur. Au temps de Poe, le roman américain était volontiers édifiant, attaché à la démonstration de quelque vérité sociale ou morale; Poe s'affranchit orgueilleusement de cette servitude. De même, au temps de Schwob, le naturalisme triomphait encore dans la prose; on ne parlait que de soumission à la vérité du fait; Schwob s'insurgea, déclara que l'art était avant tout liberté absolue et qu'ainsi le véritable roman, c'était le roman d'aventures.

Ici, d'ailleurs, il rejoignait Poe; car lui aussi, l'Américain, il s'était débarrassé de toute peinture exacte et étroite de milieux sociaux familiers; lui aussi, il avait rejeté toute intrigue sentimentale pour pousser avec audace vers les régions inconnues, dans ce monde-ci et dans l'autre. Et c'est la véritable raison pour laquelle Marcel Schwob l'a choisi comme guide.

Il ne faut pas examiner les contes de Schwob recueil par recueil, car on risquerait de se répéter. Il a avoué lui-même qu'il manquait d'imagination, et il lui arrive souvent, d'un volume à l'autre, de reprendre le même sujet. Les *Stryges* sont une première esquisse des *Embaumeuses*. Les *Milésiennes* se tuent par horreur d'un avenir sans beauté, absolument comme s'était damnée l'héroïne du *Sabot*. L'*Incendie terrestre* raconte une catastrophe analogue à celle de la *Terreur future*, et se termine également par la vision idyllique d'un couple d'amants puérils.

Schwob était un artiste si lucide et si conscient que, pour l'étudier et le comprendre, il n'est pas de meilleur guide que

lui-même. Dans la préface de *Cœur double,* il a indiqué les deux pôles de son inspiration, les deux sentiments extrêmes entre lesquels il convient de répartir ses contes : de la terreur à la pitié.

La terreur, et toujours selon Schwob lui-même, peut avoir des sources de deux espèces différentes : extérieures ou intérieures. Les causes extérieures, ou surnaturelles, peuvent à leur tour se diviser en deux catégories : les causes superstitieuses transmises par la tradition et celles qui, nées d'une coïncidence subite, d'un concours imprévu de circonstances, sont perçues directement par l'individu en dehors de toute tradition.

Parmi les contes de terreur superstitieuse, il faut classer les *Stryges*, où Schwob utilise les croyances antiques, et le *Sabot*, où il prend pour ressort la conception médiévale du diable. De tels contes ne peuvent rien devoir à Poe puisque, comme nous l'avons déjà expliqué, l'originalité de l'Américain, c'est précisément d'avoir exclu la superstition du fantastique.

Il n'en est pas de même de ces contes où la terreur vient encore de causes surnaturelles, mais perçues directement par l'individu. Là, Schwob devait fatalement se rapprocher de Poe, et l'on peut même dire qu'il l'a sciemment imité.

La ressemblance est déjà grande entre le *Train 081* et certains thèmes traités par Poe. Un mécanicien conduit un train dans lequel se trouve son frère qui revient de Chine. Tout à coup, il est rattrapé par un autre train, exactement semblable au sien : le mécanicien et le chauffeur, sur chaque machine, font exactement les mêmes gestes. On reconnaît là la donnée de *William Wilson* : celle du double.

Puis le mécanicien, toujours imité par son double, descend sur le marchepied, suit le long des wagons, pénètre dans celui de son frère, et découvre que celui-ci est atteint du choléra bleu. Mais, tout à coup, le mécanicien se réveille et son chauffeur lui assure qu'il n'a pas quitté la machine. Il a donc fait un rêve suivi, tout comme *M. Auguste Bedloe*. Pourtant, à l'arrivée à Paris, on s'aperçoit que le frère est bien malade du choléra. Le mécanicien a eu une vision prémonitoire, l'informant du danger que courait quelqu'un de son sang, absolument comme Roderick Usher.

Plus proche encore de Poe est l'histoire des *Trois gabelous*

où la terreur, perçue directement par l'individu, naît toujours de causes extérieures à lui. Le sujet est exactement celui du *Manuscrit trouvé dans une bouteille :* c'est l'histoire d'une vision en mer, d'un vaisseau-fantôme; dans un cas comme dans l'autre, les témoins ont été dupes de quelque perception déformée ou, du moins, complétée par un rêve.

Cette analogie générale est d'ailleurs renforcée par des ressemblances de détail. Ici et là, le vaisseau-fantôme est d'abord révélé par son fanal rouge. Puis, ce qui frappe le spectateur, c'est la hauteur et la couleur sombre de la coque. « Son énorme coque était d'un noir profond que ne tempérait aucun des ornements ordinaires d'un navire », dit Poe. Et Schwob : « La coque était haute et goudronnée, comme une muraille de rempart. » Les deux navires sont l'un et l'autre de forme surannée, montés par des matelots étrangers et fort bizarres. Ceux de Poe sont vieux, chenus et branlants; ceux de Schwob ont des visages et des mains de squelettes. Et, comme si Schwob se souvenait du titre de Poe, ses marins fantômes jettent une bouteille à la mer.

Il est d'autres contes de Schwob où, comme il l'explique lui-même, la terreur ne naît plus de causes extérieures, mais de causes intérieures qui ne dépendent pas cependant de la volonté de l'homme : ce sont la folie, la double personnalité et la suggestion. Ici, et plus même que dans les contes précédents, Schwob devait se rapprocher de Poe; car, si Hoffmann a, lui aussi, montré que les sources du fantastique sont à l'intérieur même de l'homme, c'est Poe que Schwob imite, à cause de sa composition serrée.

Mais il faut être sur nos gardes, car tout ne vient pas de Poe. Dans *Arachné*, Schwob nous présente un homme devenu fou par amour et qui cherche à entrer en relations avec le monde des esprits. Ce maniaque, sentimental et romantique, pourrait figurer dans la galerie de Nodier. Dans l'*Homme double*, Schwob se souvient, trop étroitement peut-être, de Stevenson et de son conte fameux : *D^r^ Jekyll and M^r^ Hyde*.

Dans l'*Homme voilé*, en revanche, c'est bien à Poe qu'il fait penser. Le début est dans le ton de Poe et rend sa note habituelle d'ambiguïté, où la logique prend des airs mystérieux : « Du concours de circonstances qui me perd, je ne puis rien dire; certains accidents de la vie humaine sont aussi artiste-

ment combinés par le hasard ou les lois de la nature que l'invention la plus démoniaque. »

Le conte entier reproduit d'ailleurs la manière de Poe. Dans un train, un voyageur se trouve avec deux autres personnes, dont l'une paraît dormir. C'est un homme, qui bientôt se lève, révélant son visage voilé; alors, le voyageur se sent pénétré par une force inconnue, il ne peut plus bouger, et il assiste impuissant au meurtre du troisième voyageur par l'homme voilé. Schwob se sert ici de l'hypnotisme, tout comme Poe pour *M. Valdemar* ou pour *M. Bedloe*.

Suivant toujours la classification de Schwob, voici maintenant les contes où la terreur ne doit plus rien à des causes extérieures : « elle est provoquée par l'homme lui-même, par sa recherche de sensations — que ce soit la quintessence de l'amour, de la littérature ou de l'étrangeté qui le conduise là ». Cette phrase de Schwob, elle est la définition exacte, précise, impeccable du fantastique de Poe. Ici nous sommes, absolument et proprement, sur le domaine de Poe; car les personnages d'Hoffmann, bourgeois de leur nature, subissent leur étrangeté et ne la dirigent point; ceux de Poe, rêveurs alanguis, recherchent et cultivent leur bizarrerie quintessenciée.

Certes, dans les *Portes de l'opium*, c'est Thomas de Quincey que Schwob imite. Mais dans la *Cité dormante*, il reproduit une de ces visions d'opium comme Poe en a répandu partout dans ses poèmes. Le titre de Schwob, déjà, rappelle certains titres de Poe : *Terre de songe, la Cité en la mer, la Vallée de l'Inquiétude*. Dans cette vallée, précisément, tout était animé d'un mouvement mystérieux. Dans le conte de Schwob, c'est la donnée contraire qui est utilisée; des marins se trouvent soudain dans un pays où tout est frappé d'une immobilité mystérieuse : « La nature inanimée avait perdu la vie mouvante de la mer et le crépitement du sable; l'air du large était arrêté par la barrière des falaises. » Cette absence de vent, elle se trouvait déjà dans le paysage de Poe : « Ah! aucun vent ne trouble ces arbres qui palpitent comme les mers glacées autour des brumeuses Hébrides! Aucun vent ne pousse ces nuages qui frémissent par les cieux inquiets! »

Ce n'est plus par le moyen de l'opium, mais par celui de la littérature que l'homme atteint à la terreur dans *Lilith*. Ici,

Schwob se souvient d'un épisode réel de la vie de Dante-Gabriel Rossetti. Celui-ci, après avoir jeté un manuscrit inédit dans le cercueil de sa femme comme s'il renonçait pour toujours à la littérature, fit rouvrir le cercueil quelques années plus tard pour retrouver le manuscrit.

Mais Schwob raconte bien l'histoire à la manière de Poe, et il n'y a guère moyen de faire autrement quand on présente un personnage aux nerfs exacerbés, cultivant en soi l'étrangeté. Schwob est un historien, habituellement très soucieux du milieu social et de la date de l'événement. Mais ici, il laisse le fond nu et il baigne le récit dans cette atmosphère de rêve mystique qui est celle de *Morella* ou de *Ligeia*. Et à l'une de ces deux femmes pourrait convenir la description de l'héroïne de Schwob : « Sa voix avait le doux son des choses qui vont se briser; tous ses gestes étaient tendres comme des lissements de plumes, et si souvent elle avait l'air d'appartenir à un monde différent qu'il la regardait comme une vision. »

*Béatrice* doit prendre place dans le même cycle que *Lilith;* la terreur y est de source interne; elle est raffinée et comme voulue par le héros qui en a conscience. L'imitation de Poe est là si étroite que l'on dirait un pastiche; personne n'a jamais ainsi, en un conte dont la donnée est originale, attrapé la manière du maître américain.

Le titre d'abord, *Béatrice*, rappelle d'étrangement près le titre de Poe, *Bérénice*. Le début est calme et simple, pourtant brutal et formidable : « Il ne me reste que peu d'instants à vivre. » C'est bien le ton, par exemple, de la première phrase du *Puits et du Pendule* : « J'étais brisé, brisé jusqu'à la mort par cette longue torture. »

Bientôt, Schwob commence le récit proprement dit, de la même manière directe, sans autre préparation : « Une tendre amitié m'avait dès longtemps rapproché de Béatrice. » C'est un écho fidèle de la phrase qui, dans *Bérénice*, entame le récit : « Bérénice et moi, nous étions cousins et nous grandîmes ensemble. » Ni dans l'une ni dans l'autre histoire, on ne devine dans quel siècle ni dans quel pays ont vécu les personnages. On ne sait rien de leurs origines, de leurs familles. Tout leur passé semble plongé dans un mystère inconnaissable.

L'amant et l'amante de Schwob passent leur temps en études

communes : « Nous avions lu ensemble les immortels poètes des Grecs. » C'est en lectures semblables que *Morella* et son époux passaient leurs journées. Et soudain, comme il arrive partout dans Poe, dans *Morella*, dans *Ligeia*, dans la *Maison Usher*, une phrase lue par les amants de Schwob se prolonge dans leur esprit en échos inattendus.

Il vient alors au héros une idée singulière. Il veut que l'âme de l'aimée vienne cohabiter avec la sienne dans son corps à lui. Ce projet précis, aucun des personnages de Poe ne l'a conçu; mais le passage d'une âme d'un corps dans un autre est une donnée que Poe a exploitée partout, et il a fait cohabiter dans le même corps l'âme de Morella et celle de sa fille, l'âme de Ligeia et celle de sa rivale.

Ainsi amorcé, le drame se développe dans le conte de Schwob. Le ton reste simple, mystérieux et formidable : « Mais ici, commence l'indéfinissable horreur. » Cette même déclaration d'un conteur si sûr de son effet qu'il l'escompte avec calme et autorité, elle vient du *Cas de M. Valdemar* : « Quant à ce qui arriva en réalité, aucun être humain n'aurait jamais pu s'y attendre. »

Ce qui arrive chez Schwob, nous en avons déjà vu l'exemple chez Poe. Béatrice est atteinte d'un mal mystérieux, comme toutes les héroïnes de l'Américain; plus précisément, elle ressemble à Morella : elle laisse son âme s'échapper doucement de son corps, parce qu'elle sait que cette âme va trouver asile dans un corps chéri. Au moment où meurt Béatrice, en effet, son amant s'aperçoit qu'elle entre en lui et qu'elle substitue sa propre voix à celle de son amant. Et il éprouve, à connaître seul son crime et son mal, la même angoisse et la même joie folle que le héros du *Cœur révélateur* : « J'avais tué Béatrice et j'avais tué ma voix. Mais aucun des assistants ne parut s'en apercevoir. »

Cette croyance, que la voix est l'expression perceptible et directe de l'âme, c'est encore à Poe que Schwob l'a prise; dans *Puissance de la parole*, Poe écrit : « La source de tout mouvement est la pensée... Chaque parole n'est-elle pas un mouvement créé dans l'air? » Et Schwob répète, avec le langage mystico-scientifique de son maître : « La voix est éternelle, la parole ne périt pas. Car la voix n'est autre chose que

le mouvement des molécules de l'air sous l'impulsion d'une âme. »

Pour terminer le conte, tout disciple de Poe se doit d'atteindre à un paroxysme d'horreur. On se souvient, par exemple, des exclamations poussées par le héros à la fin du *Cœur révélateur :* « Arrachez les planches! c'est là! c'est là! — c'est le battement de son affreux cœur. » De même, Schwob achève l'histoire de *Béatrice* par un cri : « Je râle, — et mon râle, qui est chaud et vibrant, plus tiède que l'eau de ma baignoire, *c'est le râle de Béatrice.* » L'imitation se trouve ici jusque dans les artifices typographiques : le tiret pour séparer deux membres de phrase où l'idée est répétée et reprise, et les italiques pour marquer l'affolement du narrateur.

Il est impossible de pousser plus loin le mimétisme, de retrouver avec plus d'exactitude ce qui fait l'originalité même de Poe : la terreur obtenue par un raffinement psychologique ou mystique.

Schwob, d'ailleurs, ne s'en tient pas à ce sentiment; il veut parvenir jusqu'à la pitié, mais il lui reste encore une étape à franchir. Quand l'homme a ainsi plusieurs fois provoqué la terreur en lui-même, il se produit une certaine accoutumance; « quand la vie intérieure l'a mené, par delà les portes de l'opium, jusqu'au néant de ces excitations, il considère les choses terribles avec une certaine ironie, mais où l'énervement se traduit encore par une excessive acuité des sensations. » Et ici encore, nous ne sommes pas loin de Poe; car, à côté des contes qui l'ont rendu fameux, l'Américain, on le sait, a écrit des histoires humoristiques où il joue avec la terreur.

Aussi, le *Spiritisme* de Schwob rappelle-t-il tout à fait, par le ton, *Un homme usé* ou *Le meurtrier, c'est toi.* Schwob y tourne en ridicule, tout comme Poe, des faits qui, par ailleurs, lui ont servi à provoquer l'effroi. Il assiste à une séance caricaturale de spiritisme. Puis il recueille le médium chez lui; la nuit, celui-ci se relève et se met à parler aux meubles, en les suppliant de ne point tourner; mais ils se mettent tous à gambader, depuis le guéridon jusqu'à l'armoire à glace; un à un, et sans que change le ton de persiflage, les meubles sont jetés par la fenêtre, et le malheureux fou, saisi par le mouvement

giratoire, s'y précipite à son tour. L'idée est certainement empruntée au *Système du Docteur Goudron*, où un maniaque, se prenant pour un toton, tourne sur lui-même pendant des heures.

C'est ce même conte dont Schwob s'est souvenu, cette fois avec plus d'ampleur, dans la *Salle Orfila*. Là, il a su unir le grotesque et l'horrible en un équilibre parfait et comme aucun Français, à la suite de Poe, n'a jamais su le faire. Chez Villiers, en effet, il y a plus d'ironie que d'humour, plus de désir de cingler les hommes que de les montrer sous un jour à la fois comique et hideux.

Dans le *Système du Docteur Goudron*, la scène est un asile d'aliénés; dans la *Salle Orfila*, un hospice de vieillards. On ne sait pas si l'on doit rire ou pleurer en regardant les personnages de Schwob : « Les femmes laissaient flotter des cheveux blancs fanés sous leurs bonnets sales... Certains vieux bellâtres faisaient des effets de main, certaines vieilles, coquetant, minaudaient avec leurs lunettes. » Parmi eux, aurait évidemment pu trouver place l'*Homme usé* de Poe, ce vieux beau qui avait de fausses dents, une fausse perruque, de faux membres, que sais-je encore? Et les femmes de Schwob ont dû avoir pour modèle telle dame du *Roi Peste* : « Cette délicate petite créature laissait voir dans le tremblement de ses doigts émaciés, dans le ton livide de ses lèvres et dans la légère tache hectique plaquée sur un teint d'ailleurs plombé, des symptômes évidents d'une phtisie effrénée. Un air de haute distinction, néanmoins, était répandu sur toute sa personne; elle portait (ses vêtements) d'une manière gracieuse et tout à fait dégagée. »

Or, dans l'asile de Poe comme dans l'hospice de Schwob, règne la seule chose qui devrait en être exclue : la liberté parmi les fous, l'amour parmi les vieillards. Et Schwob ayant, comme Poe, choisi une situation absurde, la développe avec la force et la logique de son maître : chez Poe, les fous en liberté se livrent sans contrainte à leur manie. Au dîner, une jeune dame très pudique, trouvant indécente la façon habituelle de s'habiller, offre de se mettre nue devant tout le monde. Elle est presque aussi déplaisante que la vieille de Schwob qui, amoureuse, se livre malgré son âge à tous les gestes de l'amour; elle rôdait autour du vieux sur qui elle

avait jeté son dévolu, « elle pinçait la bouche, tournait les yeux, le frôlait de son caraco, en passant, avec un petit bégaiement ».

Pour terminer le conte, Schwob, comme Poe, compose une scène d'ensemble, une vision large, à la fois grotesque et horrible. Dans le *Système du Docteur Goudron*, tous les fous s'abandonnent en même temps à leur manie : l'un imite le chant du coq, l'autre le cri de la grenouille; la jeune femme pudique jette ses vêtements, tandis que tourne sans répit le toton humain. De même, dans le conte de Schwob, la vieille est expulsée de la salle, au milieu de la joie infernale de ses compagnes et rivales : « La 52 stupéfiée restait adossée à son oreiller. Sur sa gauche, une femme, dont les muscles des yeux étaient paralysés, remuait la tête d'un côté, de l'autre, en haut, en bas, à la manière d'un perroquet, les prunelles fixes, pour se repaître de sa vexation. Sur sa droite, une vieille, atteinte de paralysie agitante, claquait frénétiquement des mâchoires, et, dans un mouvement ininterrompu, le masque sans plis, roulait de continuelles cigarettes imaginaires au ras de la couverture. » Ici, le dégoût se mêle bien à l'humour, et le rire à l'effroi, à la manière de Poe.

Mais l'Américain ne dépasse point ce stade de la terreur qui se moque d'elle-même, et Schwob va beaucoup plus loin : il raille pour rester maître de lui-même, afin de se comprendre mieux; il approche du moment où l'homme, comme il le dit, « essaie de se représenter, dans les autres êtres, la misère et la souffrance ». Alors, naît en lui la pitié.

Or, c'est un sentiment dont on ne trouve même pas la trace dans l'œuvre de Poe et dont les formes sociales lui ont toujours inspiré la plus vive répulsion; il n'a jamais caché son horreur pour la démocratie, pour la doctrine du progrès et pour la croyance, sur laquelle elles reposent, en la bonté naturelle de l'homme.

Il y a, chez Schwob, une vaste pitié humaine qui eût certainement exaspéré l'Américain; Schwob a, en divers endroits, manifesté ses sympathies pour un anarchisme humanitaire qui eût provoqué le rire et le mépris de Poe. Au temps de Schwob, il semble avoir coexisté deux formes d'anar-

chisme : l'un nihiliste et destructeur, prêt à faire sauter entièrement une planète où ne peut régner que le mal ; l'autre optimiste et plein d'espoir, héritier de 48, qui ne voulait tout raser qu'afin de tout reconstruire. C'est avec celui-ci que Schwob avait certainement des affinités, et c'est celui certainement dont Poe était le plus loin.

On mesurera, en tout cas, la différence qui sépare l'humanitarisme de Schwob du pessimisme de Poe en comparant ceux de leurs contes dont le thème est identique : la destruction du monde. Les ressemblances extérieures ne feront que mettre mieux en relief l'opposition profonde.

Dans l'*Incendie terrestre*, Schwob nous présente la décadence de notre planète dans un avenir proche ou lointain. « La terre était comme dans une accalmie chaude. Les vices y croissaient avec l'inconscience des larges plantes vénéneuses. » C'est bien la situation envisagée par Poe dans *Monos et Una* où il parle de « la décrépitude de la terre », « du désordre et de la décadence générale », de « perturbation morbide, morale et physique ».

L'approche d'un cataclysme s'annonce alors par des symptômes identiques, notamment par la souffrance physique que ressentent tous les êtres. Chez Poe, « la première sensation de douleur fut le terrible signal de la lamentation et de l'horreur générales ». Chez Schwob, « toutes choses furent pénétrées par une lumière blafarde, qui éclaira les derniers réduits et dont l'éblouissement, bien que tamisé, donna une prodigieuse douleur ».

C'est que la Terre, dans l'un et l'autre cas, va être détruite par un incendie universel. Ici encore, le parallélisme des deux conceptions est frappant. Poe raconte : « Toute la masse d'éther environnante, au sein de laquelle nous vivions, éclata d'un seul coup en une espèce de flamme intense, dont la merveilleuse clarté et la chaleur dévorante n'ont pas de nom. » Schwob fait une description originale, certes, de la catastrophe, mais dont la teneur générale rappelle celle de Poe : « Une extraordinaire chute d'aérolithes devint visible et la nuit fut rayée par des traits fulgurants : les étoiles flambaient comme des torches. »

Sur cette destruction du monde, Poe s'arrête satisfait. Mais

la pitié de Schwob l'oblige à terminer sur une vision d'amour. Deux enfants, garçon et fille, ont échappé à la catastrophe; ils ont trouvé une barque et ils s'enfuient; sur la mer, devant la lame de feu qui approche, la fillette se dénude : « Aime-moi », dit-elle.

L'humanitarisme de Schwob apparaît plus nettement encore dans un autre conte qui traite du même sujet, la *Terreur future*. Là encore, il envisage la fin de l'espèce humaine, mais d'un point de vue anarchiste. Las d'espérer en la justice, des hommes se sont révoltés et ils sèment partout la terreur. Ils font sauter la ville à coups de dynamite; ils construisent une machine infernale où ils brûlent tous les êtres humains qu'ils rencontrent. Leur œuvre de mort touche à sa fin. Mais voici qu'ils aperçoivent, sur un tas de décombres, un garçon et une fillette en train de jouer, et ils s'enfuient épouvantés. La vie renaîtra.

Ainsi, par deux fois, dans la *Terreur future*, dans l'*Incendie terrestre*, Schwob a conté la destruction du monde et il s'est arrêté, plein d'amour et de pitié, devant un jeune couple qui survit. Par deux fois aussi, dans *Monos et Una*, dans *Eiros et Charmion*, Poe a conté la fin de la Terre; mais il ne l'a pas retenue au bord de l'abîme; et ses amoureux, c'est dans le ciel qu'ils se réunissent, heureux enfin d'avoir échappé à ce bas monde. Rien ne montre mieux combien est absent chez Poe cet humanitarisme qui est la moitié de l'œuvre de Schwob.

Cette différence s'explique sans doute par des raisons ethniques. Juif d'origine, Schwob se souvient de l'espoir messianique : le bonheur sera réalisé ici-bas. Appartenant à une nation puritaine, Poe ne peut croire qu'au malheur sur cette terre, au bonheur dans un monde futur.

Schwob et Poe ont d'ailleurs vécu à des époques différentes. Ils étaient peut-être, au fond, aussi anarchiques l'un que l'autre. Tous deux croyaient, en tout cas, à la supériorité de l'art et de l'effort individuel sur toutes les formes de l'activité sociale et collective, et tous deux réagissaient avec violence contre l'autorité civile et politique. Mais Poe, isolé dans une nation industrielle et démocratique, n'avait d'autre ressource que de s'en prendre au suffrage universel et au progrès matériel. Au temps de Schwob, la résistance à la société

était, sinon organisée, du moins consciente chez un groupe d'hommes, parmi lesquels comptaient des artistes pour qui Schwob se sentait de la sympathie. Dès lors, sa résistance prend la forme de cet anarchisme humanitaire qui se rencontrait dans les milieux symbolistes.

Mais quand on a fait la part de la race et de l'époque, on est bien obligé de convenir qu'il y avait, entre les deux hommes, une différence radicale de tempérament. Schwob s'est défini ainsi, en voulant définir l'homme en général : « Le cœur de l'homme est double ; l'égoïsme y balance la charité ; la personne y est le contrepoids des masses ; la conservation de l'être compte avec le sacrifice des autres ; les pôles du cœur sont au fond du moi et au fond de l'humanité. »

Or, tout ceci n'est point vrai de Poe. Le cœur du maître américain n'a qu'un pôle, qui est au fond de lui-même. Il n'a pas dépeint les hommes en la diversité qu'ils doivent à leur milieu ; l'atmosphère de ses récits, il l'a toujours tirée de lui-même. Schwob, au contraire, est un érudit et un historien soucieux de replacer les êtres dans leur costume, leur décor et leur temps. Poe ne possède pas la vaste culture littéraire de Schwob ; il n'est pas, comme celui-ci, un humaniste.

Non seulement les hommes en leur variété sont absents de l'œuvre de Poe, mais l'homme tout court ne s'y rencontre pas constamment. En intitulant l'un de ses recueils *Contes grotesques et arabesques*, il a marqué qu'il n'admettait la figure humaine qu'avec les plus grosses déformations, et même qu'il entendait l'exclure tout à fait. Son œuvre, en effet, a quelque chose d'inhumain. On y rencontre une sécheresse logique qui rebute, des aspirations éthérées qu'on ne peut suivre, des impulsions instinctives dont on se détourne avec horreur. L'âme de l'ange s'y trouve, et les réflexes de la bête ; le cœur humain n'y est pas. Schwob, au contraire, par la diversité de sa curiosité, par la générosité de son amour, est à la fois humaniste et humanitaire, ou plus simplement, humain.

Le même maître peut produire, chez des disciples divers, des effets différents qui les opposent aussi bien à lui que l'un à l'autre. Villiers et Schwob manient la peur comme Poe le leur a montré. Mais ils utilisent autrement sa recherche de la terreur et son goût de la bouffonnerie. Villiers veut inspirer l'horreur de la chair et montrer la petitesse des hommes en

les fustigeant. Schwob veut railler la terreur qui est en lui afin de la comprendre chez les autres et d'avoir pitié d'eux. Trois races, trois religions, trois hommes se confrontent. Villiers le catholique regarde le ciel, Schwob le juif a les yeux fixés sur la terre, Poe le protestant ne peut se détacher de son âme. Alors que Poe, devant la terreur, se replie sur lui-même pour la savourer, Villiers se tourne vers Dieu pour la fuir, et Schwob tend la main aux hommes pour qu'ils l'oublient.

*
* *

Marcel Schwob ne termine sans doute point la liste des prosateurs français disciples de Poe. De même que Paul Valéry dans la poésie, il apparaît plutôt comme un chef d'école que comme un attardé : la renaissance du roman d'aventure après la guerre est due, en grande partie, à son influence.

Edgar Poe a donc agi sur le conte fantastique. Il l'a d'abord débarrassé à tout jamais, semble-t-il, de toute tendance superstitieuse. Et il y a, surtout, introduit la science. Il a prouvé que les tendances humaines les plus obscures peuvent, sans cesser d'être merveilleuses, être envisagées avec une rigueur toute scientifique.

Il a donné à la littérature un type de « décadent » plus imaginatif que sensuel; il lui a aussi donné un type de criminel impulsif. Des deux côtés, il a agrandi les possibilités littéraires de l'être humain : dans le sens de l'instinct le plus proche de la brute, et dans le sens du rêve le plus ambitieux et le plus désintéressé.

A tous ses disciples, il a appris à cultiver la terreur et le songe tout en gardant une conscience aiguë de soi-même. D'autres maîtres ont pu chercher à guider leur volonté et à leur inculquer une morale. D'autres aussi leur ont appris à connaître le cœur humain et ses sentiments. Lui, il est souverain de l'imagination; il a su discipliner la seule faculté qui parût indomptable; il a enfourché l'hippogriffe cabré et l'a mené avec sang-froid dans toutes les régions inconnues du monde et de la pensée.

Léon Lemonnier.

# NOTES ET DOCUMENTS

## *CARPE ROSAM*

### NOTE SUR UN THÈME CONNU D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Une Roumaine, Mme Anita Belciugăteanu, vient d'enrichir la collection déjà si riche des *thèmes* littéraires d'une étude sur le motif bien connu, mais dont personne n'avait encore traité systématiquement : *Carpe Rosam, le thème poétique de la rose dans la littérature italienne et française de la Renaissance*[1]. L'auteur nous entretient d'abord de la forme biblique et chrétienne de ce thème : à la faveur de différentes images, où l'homme se trouve comparé tantôt à une ombre, tantôt à une fleur, tantôt à l'herbe des champs, Job, Isaïe, l'Ecclésiaste et le Psalmiste expriment fortement l'idée et le sentiment de la brièveté de la vie. Les chrétiens, saint Pierre, saint Jérôme surtout tirent d'images analogues une leçon de morale ascétique : éloge de la pureté virginale, vanité des plaisirs corporels, éphémères comme la jeunesse, comme la beauté. La même idée, on le voit, inspire d'une part la sombre méditation des Juifs, de l'autre la morale spiritualiste des Chrétiens. A leur tour, les Païens s'en emparent, mais pour illustrer un précepte épicurien et matérialiste : puisque la vie est brève, jouissons-en. C'est le fameux adage *Carpe diem*, si caractéristique de l'essence même du paganisme, et qui se retrouve sous bien des formes chez les Grecs — Sapho, Anacréon, Théocrite, Méléagre — comme chez les Latins — Horace, Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, d'autres encore.

*Carpe Rosam* apparaît en somme comme une variante restrictive du *Carpe diem*. Dans leur chasse au plaisir, les disciples poétiques d'Épicure rencontrent un gibier de choix, la jeune fille, et sur tous les tons l'invitent à s'embarquer sans retard pour Cythère. Comparaison de la vierge avec une rose, parallèle entre le triste sort des fleurs qui s'étiolent si vite et la destinée des femmes dont la vieillesse viendra bientôt flétrir les charmes, tout ce plaidoyer habile ou spécieux s'enveloppe de soupirs et de mille grâces enga-

1. *Carpe Rosam. Tema poetică a trandafirului în literatura italiană si franceză a Renasterii.* Bucuresti, Socec, 1931, 199 p. in-8°.

geantes chez l'épigrammatiste grec Aristénète, chez Catulle, chez Ovide, et s'épanouit enfin harmonieusement dans l'admirable idylle *De rosis nascentibus*, attribuée à Ausone, poète latin du IVe siècle.

L'image de la vie humaine comparée à la vie des roses aboutit le plus souvent, dans la poésie latine médiévale, à une conclusion chrétienne ; c'est du moins ce qui résulte des quelques rares exemples cités par l'auteur. Le moyen âge français, au contraire, cultive les deux aspects du thème. Il est à la fois païen et chrétien, hanté par Vénus autant que par la Sainte Vierge. Le *Roman de la Rose*, Froissart, Eustache Deschamps, enfin Villon fournissent une riche moisson d'exemples, dans un sens ou dans l'autre. Plus proche de la tradition latine, la littérature italienne du moyen âge prêche de préférence le *Carpe Rosam*. Une foule de poètes reprennent ce thème, que l'on voit s'épurer chez Dante jusqu'au mysticisme, se faire tendre et subtil chez Pétrarque, éclater en plein réalisme sensuel chez Boccace.

Voici enfin la Renaissance. Le thème revit avec une vigueur nouvelle, chez les Italiens comme chez les Français. Laurent de Médicis, Politien, Bojardo, Arioste d'une part, de l'autre Clément Marot, Du Bellay, Ronsard, Baïf, pour ne citer que de grands noms, reprennent sur nouveaux frais l'antique motif avec toutes ses variantes, dans toutes ses nuances. Cependant le *Carpe Rosam* semble l'emporter sur ses rivaux, ce qui ne saurait étonner d'une époque où la femme triomphe et où la poésie lyrique s'ingénie à la rendre propice à l'empressement amoureux de la plupart des poètes. Mélancolique ou véhément, léger ou tragique, s'épanouissant dans des paysages pleins de grâce, orné de rimes splendides et modulé sur des rythmes variés, s'aidant de tous les prestiges de la rhétorique, de tous les arguments de la démonstration et de l'éloquence, le sophisme d'amour nourrit pour une bonne part le lyrisme renaissant et se traduit maintes fois dans le *Carpe Rosam*. Les poèmes que Laurent de Médicis, Politien et Ronsard ont brodé sur ce thème figurent parmi les mieux venus, sur le même rang que l'idylle d'Ausone.

De cette longue revue de poètes et de poèmes peut-on dégager un enseignement? L'auteur cite amplement des vers dont il essaie d'apprécier la valeur, se livre à l'analyse des sentiments, s'attache avec plus ou moins de bonheur à discerner l'originalité de tel ou tel poète. Il nous présente en somme un recueil de textes commentés : c'est le plus clair de son travail. Chemin faisant, il indique une source, fait un rapprochement, esquisse un parallèle, mais se garde bien de persévérer dans ce genre de recherches, si bien que l'aspect vraiment historique de son sujet demeure dans l'ombre. Ayant lu ce travail, nous n'en conservons qu'une seule idée nette : c'est que, depuis la Bible jusqu'à Ronsard, la brièveté de la vie et

la fragilité de la beauté hantent une foule de poètes et s'expriment quelquefois par le sophisme d'amour, *Carpe Rosam*. L'auteur refuse à ce thème et à ses variantes le droit de naître dans le cerveau d'un poète : point de génération spontanée (p. 89). Par ailleurs, il nous est parlé de l' « évolution » du thème (p. 33, 40, 184), de ses « racines » antiques et de sa « forme latente » dans la Bible (p. 184). Y a-t-il vraiment évolution? Que la Renaissance ait été férue d'antiquité, on le savait depuis longtemps; qu'elle ait emprunté aux maîtres gréco-latins le *Carpe Rosam*, c'est infiniment probable. De même, personne ne contestera sérieusement aujourd'hui les rapports étroits qui unissent la Renaissance française à l'italienne, ni la persistance à travers l'une et l'autre de certains souvenirs du moyen âge. Le *Carpe Rosam* et ses variantes circulent ainsi d'un âge à l'autre, d'une littérature à une autre littérature. Il se transmet tantôt comme une réminiscence vague, tantôt comme une source précise que le bénéficiaire renouvelle au gré de sa fantaisie et qu'il adapte à l'esprit de son temps ou de son école. Nous ne voyons dans tout cela aucune évolution se dessiner, aucun « dynamisme » entraîner le motif d'étape en étape jusqu'à un épanouissement final. Pour que cette évolution douteuse apparût en plein jour, il faudrait user d'une critique de sources autrement sévère et prouver, par exemple, que d'Ausone à Politien, de celui-ci à Ronsard, le thème non seulement s'est enrichi, mais qu'il s'est enrichi par une sorte d'éclosion successive de ses vertus intimes.

A moins de pousser l'enquête jusqu'à ces limites extrêmes, la question se pose une fois de plus de l'efficacité de ce genre de travail. Nous n'en discuterons pas ici. Il nous suffira d'observer que parmi tant de thèmes, dont quelques-uns burlesques et la plupart insignifiants, imaginés par des chercheurs en mal de sujets, celui de la beauté fragile avec sa conséquence chrétienne et son corollaire épicurien, *Carpe diem*, ou amoureux, *Carpe Rosam*, nous semble le plus fécond parce que le plus largement humain. On peut affirmer qu'il n'est point de poète lyrique qui ne s'en soit servi à sa manière. Il tire en effet sa substance des deux grandes inquiétudes de l'âme — l'amour et la mort — et appartient par là aux hommes de tous les âges. Prétendre qu'il tombe sous la loi de l'évolution, c'est croire aux possibilités de renouvellement de la nature même de l'homme. On voit sur quel terrain risque de s'engager la discussion sur un thème de cette portée.

L'auteur a pris soin de traduire sa conclusion en italien, à la fin de l'ouvrage.

B. MUNTEANO.

# SCARRON SONNETTISTE

## ET SES MODÈLES ESPAGNOLS

Dans un article publié en 1928, nous avons eu l'occasion d'examiner les modèles espagnols que Scarron avait transposés dans certains de ses sonnets. A ce moment, nous avons examiné trois de ses sonnets, *Superbes monumens de l'orgueil des humains*, *Un mont tout hérissé de rochers et de pins*, et *A l'ombre d'un rocher, sur le bord d'un ruisseau*, pour lesquels nous avons donné les originaux espagnols de Lope de Vega, publiés parmi les rimes de Tomé Burguillos. Nous avons conclu l'article en disant que le sonnet de Scarron, *Un amas confus de maisons*, précédant immédiatement les trois sonnets cités dans l'édition de ses œuvres, nous paraissait également imité de l'espagnol, peut-être de Lope de Vega, et avons signalé la piste aux curieux.

Actuellement, le hasard des lectures nous a permis de vérifier cette supposition et de la trouver juste; la seule erreur est que le sonnet en question n'est pas pris de Lope de Vega, mais de Luis de Góngora. Voici les deux sonnets :

« Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues,
Ponts, églises, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres et des trahisons,
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent,
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit,
Carrosses, chevaux et grand bruit,
C'est là Paris, que vous en semble? »

*Œuvres*, éd. David, 1731, p. 64-65.

« Una vida bestial de encantamiento,
Harpias contra bolsas conjuradas,
Mil vanas pretensiones enganadas,
Por hablar un oidor mover el viento.

Carrozas y lacayos, pages ciento,
Habitos mil con virgenes espadas,
Damas parleras, cambios, embajadas,
Caras posadas, trato fraudulento.

Mentiras arbitreras, abogados,
Clerigos sobre mulas, como mulos,
Embustos, calles sucias, lodo eterno,

Hombres de guerra muy estropeados,
Titulos y lisonjas, disimulos,
Esto es Madrid, mejor dijera infierno. »

On le voit, cette dernière œuvre de Scarron, bien que portant des marques suffisamment convaincantes de l'imitation voulue dans sa conception et sa marche générale, s'écarte de l'original espagnol bien plus que ne le faisaient les trois sonnets imités de Lope de Vega. Est-ce la différence de sujet, donnant à Scarron un thème concret, *Paris*, différent du thème espagnol, *Madrid*, qui l'a incité à ces écarts? Serait-ce plutôt, malgré tous ses mérites incontestables, l'infériorité du sonnet de Góngora en comparaison de Lope de Vega qui aurait encouragé Scarron à s'en écarter davantage? De toute façon, l'imitation est infiniment plus libre et, de plus, la valeur de l'œuvre française est, pour cette fois, à peu près équivalente à celle du sonnet espagnol.

Néanmoins, l'emprunt de l'idée et la transposition de l'œuvre nous paraissaient suffisamment évidents pour que nous ayons jugé utile de présenter ici les deux textes, original et imitation.

G. Margouliès.

---

## NOTE SUR L'AFFIRMATION DE VÉRACITÉ DU « PÈRE GORIOT » DE BALZAC

Ah! sachez-le : ce drame n'est ni une fiction ni un roman. *All is true*, il est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être...

C'est sur cette phrase que se termine le premier paragraphe du récit auquel le grand romancier paraissait ainsi donner une attestation catégorique de véracité. On a souvent invoqué, en faveur du réalisme intégral de Balzac, cette affirmation même et le roman qu'elle munissait dès son début de garanties particulières.

En réalité, c'est Ph. Chasles qui a renseigné le génial romancier sur un grand précédent : on sait combien étaient liés, au temps des *Contes drolatiques*, des *Contes bruns* et de la Préface de la *Peau de chagrin* en 1831, ces deux compagnons de vie littéraire. Or l'ami Philarète Chasles, de bonne heure spécialisé dans la littérature élizabéthaine, fournissait à Balzac, avec sa pathétique formule, une promesse de succès bien faite pour l'allécher. Dans le numéro du 10 août 1831 (t. XXIX, p. 154) de la *Revue de Paris*, à propos de Shakespeare, le critique imaginait une représentation de *Henry VIII*, le 29 juin 1613, au théâtre du Globe à Londres :

Fendez cette foule d'hommes, de femmes, de bourgeois, de nobles, de voleurs, d'apprentis groupés autour d'une affiche; ils se battent pour la lire à leur aise. Cette pancarte gigantesque, c'est l'annonce du spectacle d'aujourd'hui, attachée à des poteaux de bois plantés autour du théâtre. Déchiffrez ces caractères tout brillants de carmin; vous vous étonnerez de ne pas y trouver un mot de Henri VIII, héros du drame, mais seulement :

ALL IS TRUE, an historical play[1].

Guillaume Shakespeare a cru devoir, en imposant ce titre à son œuvre, prévenir favorablement le peuple, et désarmer la critique.

Comme Balzac, à la suite de cet article même, faisait paraître le début de *l'Auberge rouge*, p. 165, *les Deux Sous-Aides* voisinaient avec la troupe de Shakespeare et sa hardie proclamation. Quelle promesse de succès et de gloire! Et comme il était naturel qu'au lieu de « caractères tout brillants de carmin » une annonce purement typographique vînt, ici encore, « prévenir favorablement le peuple, et désarmer la critique » !

Dans quelle mesure l'opinion si répandue qui fait de Balzac un réaliste intégral, et non un visionnaire dépassant les contingences de la réalité, a-t-elle été sollicitée d'avance par une formule aussi péremptoire? En ce qui concerne la sinistre aventure du *Père Goriot* elle-même, on voit avec quelle prudence il faut accepter l'hypothèse qui prendrait pour une « histoire vraie », intégralement vraie, et pas simplement humainement possible, une « tragédie parisienne » dont chacun — Balzac a la prudence de le dire — « peut reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être... ».

F. Baldensperger.

1. TOUT CECI EST VRAI, pièce historique (*note de Chasles*).

# LE CARNET DU *VOYAGE EN ORIENT*
## DE GÉRARD DE NERVAL

M. Aristide Marie possède un manuscrit de Gérard de Nerval qu'il est fort émouvant de prendre en mains : « Un mince carnet, aux fascicules débrochés, couverts d'une écriture menue et serrée, véritable grimoire d'apparence indéchiffrable[1]. » C'est un petit carnet de notes de voyage, ou plutôt quelques feuilles de ce carnet : Gérard de Nerval l'avait avec lui pendant son séjour d'Égypte, au début de l'année 1843 ; Théophile Gautier et Arsène Houssaye le recueillirent après sa mort, parmi d'autres manuscrits.

Comme je me suis chargé d'éditer le *Voyage en Orient* dans la collection des *Œuvres complètes* que publie la librairie Champion, M. Aristide Marie a bien voulu me confier ce précieux carnet pour me permettre de l'étudier tout à loisir. Qu'il soit remercié de sa généreuse complaisance.

Je me suis piqué au jeu ; j'ai voulu lire ce « grimoire indéchiffrable ». L'entreprise était d'une extrême difficulté ; je le dis moins pour affirmer ma conscience et ma sagacité que pour m'excuser des imperfections de mon déchiffrement. Bien des passages, écrits au crayon, sont à peu près effacés ; l'écriture est menue, les caractères très indistinctement formés ; surtout Gérard de Nerval use d'un invraisemblable système d'abréviations : facilement il remplace un mot par sa première lettre... J'imagine que, au bout de quelques années, il aurait eu de la peine à se relire. Dans bien des passages, la lecture n'a été possible que parce que j'ai retrouvé le livre sur lequel les notes avaient été prises.

Il y a de tout dans ce carnet. Un livre de comptes amusant, qui est un bien inattendu témoignage de véracité pour plus d'une page du *Voyage en Orient :* il aura sa place dans l'édition complète ; peut-être les lecteurs de la *Revue de littérature comparée* l'auraient-ils jugé fastidieux. Il y a aussi et surtout des notes sur les livres que Gérard de Nerval consulta à la Société royale de géographie du Caire : livres d'histoire d'Égypte, vieilles traductions des chroniqueurs orientaux, récits de voyage, articles de dictionnaire, livres d'exégèse biblique ou de Cabale, vieilles légendes arabes sur Salomon, la reine de Saba, les Préadamites, etc. Et enfin des « notations bizarres », dit avec raison M. Aristide Marie, qui signalent

1. Aristide Marie, *Trésor des Bibliothèques*, t. III, fasc. 9 à 12, Les éditions de G. Van Oest. Bruxelles, 1930.

avec des mots singulièrement sibyllins quelques-unes des hallucinations les plus familières du malheureux Gérard[1].

J'ai tâché de tout lire. Les *loci desperati* ne sont pas nombreux. Mais ai-je toujours lu avec certitude? On pourra en juger ici, car je reproduis en italiques les mots de lecture discutable et les lettres que j'ai dû ajouter pour rendre l'intelligence partout facile.

Une annotation complète serait infinie. Elle exigerait une érudition universelle et aussi une étrange aptitude à l'hypothèse et à la conjecture. Je ne me suis attaché qu'aux mots et aux passages pour lesquels je pouvais indiquer la source certaine ou bien proposer une explication facilement acceptable. Je suis bien sûr que les familiers de la Cabale jugeront clairs des passages qui m'ont obligé à la timidité ou au silence, et j'espère qu'ils ne garderont pas leurs révélations pour eux. En plus d'un endroit leurs commentaires permettraient une plus sûre lecture du texte.

Les transcriptions des noms arabes qu'a adoptées Gérard de Nerval sont d'une grande fantaisie et très bigarrées. Il a reproduit le plus souvent les transcriptions des plus anciens orientalistes français, qui, pour représenter les aspirations de la prononciation arabe, multipliaient les GU et les CH. J'ai rétabli dans les notes, pour les mots les plus défigurés, non pas les transcriptions modernes, qui sont exactes mais assez rébarbatives, et auxquelles le public des non-initiés n'est pas accoutumé, mais des transcriptions plus familières, celles notamment que Gérard de Nerval trouvait dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, qu'il a bien souvent consultée.

Pierre MARTINO.

## CARNET DE NOTES DU *VOYAGE EN ORIENT*

Page 1 :

[*En haut, une légère aquarelle, représentant sans doute un aspect des bords du Nil.*

*En dessous, un plan muet du Caire, à la plume, signalant les grandes places et les rues principales.*]

Page 2 :

[*Les premières lignes au crayon; le reste à l'encre.*]

1. C'est cette partie du carnet que M. Aristide Marie décrit surtout dans l'article cité plus haut.

Page 2 :

Notes très bigarrées; Gérard de Nerval, dans les premiers jours sans doute, inscrit sur son carnet quelques mots arabes avec leur traduction, quelques

On *mesure* l'homme et soi-même à voir...

Une nature à qui manque l'amour-propre. Le Turc au *riz*.

Guischeh . . . . . . . . . près du Ca*ire*.

Dekkeli.

Le midennah . . . minaret.

Le kelb. La djami . . . Eleyson.

Chaîne lybique.

Yamine . . à droite.

Chemal . . à gauche.

Ahmed ibn Toyloun créa le vieux Caire, l'app*ela* Fostat ou la tente. Djouhaer s'en emp*ara* en 969 et l'app*ela* Mars el Kahirah, la victorieuse.

Karakoush bâtit la citadelle et l'enceinte.

1517. Conquête des Turcs.

Les mamelouks mitraillés en 1818. Prélude des Janissaires.

Kléber ass*assiné* sur une terrasse de l'Esbekieh entre Fostat et les tombeaux.

Journées de Mangallah. Khezzir (Elie).

Yeux teints avec du hrol.

[*Les lignes suivantes à l'encre.*]

Goulgaz . . p*omme* de terre.

L'Arabe qui ronge les os.

Palais de *Méhémet Ali*. Portrait de Seid-bey. Le faction*naire*. Billard. Table du pape. Peintures Domergue. Vaisseaux. Chambre à coucher. Bain.

Jeudi 10. Jour où Noé sortit de l'arche.

Le *mitti Aslequi* de qq. m. m.

Joppé, Jaffa. Noé y const*ruisit* l'Arche. Andromède.

Tout est relatif. Fond. au delà d'*Homère*. . . Faites les Tuileries avec des bananes, etc.

dates importantes de l'histoire du Caire, quelques brèves impressions de promenade aux environs du Caire, quelques curiosités d'érudition.

*Guischeh :* Gizeh.

*Le kelb :* Le chien.

*Les mamelouks :* Massacre des mamelouks, le 1er mars 1811 ; des Janissaires, mars 1826.

*Mangallah :* Menzaleh (?).

*Seid-Bey :* Fils de Méhémet Ali.

*Jour où Noé... :* Don Calmet, que Gérard de Nerval consultait, donne pour date de cette sortie le vendredi 18 décembre de l'an du monde 2657.

Le pacha ne fait pas faire la récolte de ses oranges (Schoubra).

*Pain* des prisons. . . Bastonnades . . Coups de f*ouet*.

La m.

Page 3 :

*Pass*. . . A chercher la f*emm*e qui se d*onne* pour rien.

Peinture de la f*emm*e qui se donne à un vieillard.

La f*emm*e qui se marie à . . . . . . . . p*our* donn*er*.

La femme . . .

Histoire de Saphira . . Am*our* p*our* l'autre (*bal. de*).

La femme qui se vend.

Je sens le besoin de m'aspirer . . toute la nature (femmes étrang*ères*).

Nuit de Vienne.

Pour suivre les mêmes traits dans des femmes diverses.

Amoureux d'un type éternel.

La fatalité. L'h. du Caire. Ms. *De Bouyis*.

Les Médicis. Mar*ie* de Médicis (St Denis) Typo-S*aïb*.

Les chants . . Les chiens.

Tableau d'un mariage (Placer Spifame).

La comédienne qui le *traînant* dans tous ses rôles . . Au bout de la terre.

Les femmes qui *s'habillent* . . L'imp*ératrice* d'Autriche.

Pendant que . . . . . Hélas elle se meurt (la bague coupée). Les Médicis (autre bague).

Les nobles familles . . Le sang . . Les types . . Mourath.

Page 3 :

Notes également bigarrées. La plupart ont trait aux rêves les plus habituels de Gérard. Les autres notent très sommairement quelques souvenirs de promenade; apparaît la préoccupation de la légende de Salomon et de la reine de Saba.

*Saphira :* Le *Sepher-ha-Zohar* (éd. de Pauly) fait connaître un esprit nommé Saphira (I, 249). — Peut-être aussi allusion à l'histoire de Saphira et d'Ananias (Actes des Apôtres IV et V), ou encore souvenir d'un roman de A. de Kératry, *Saphira ou Paris et Rome sous l'Empire*, 1835.

*Nuit de Vienne :* Pour les lignes qui suivent se reporter surtout à *Aurélia* et à *Pandora*.

*Spifame : La Biographie de Raoul Spifame* avait paru dans la *Presse* des 17 et 18 septembre 1839 : c'est essentiellement l'histoire d'un homme qui se croit le double d'Henri II; Gérard de Nerval est alors hanté par ces histoires de « double ».

Mariage avec Fanchon . . . D*ernie*r sourire à Marseille.
Type éternel.

Ne pas laisser d'enf*ant*. Vision des ag*ens*.

Salomon l'homme sage . . La reine de Saba p*our* lui seul.

Les 3. . . Le bain . . La lettre. . . Le sourire.

[*Un large intervalle blanc.*]

Chercher le rep*résentant* de D*ieu* (l'ombre de D*ieu sur* terre) entre la flûte et le tambourin.

[*Puis deux lignes au crayon.*]

Lac Acherusi à Memphis, étang couvert de lotus.

Nilomètre au m*ilieu* des ruines de la m*aison* de Mouradbey.

Page 4 :

[*Une seule ligne en haut.*]

L'argent de Bulver. Rev*ue* bri*tannique*.

Page 5 :

Alexandrie . . Revue Britannique, *1841* . . 2.

Deux ans en Syrie par M. Blondel, 1 v*olume* Dufart.

Événemens et aventures en Ég*ypte* par S*cipion* Marin, 2 *volumes* Grimbert.

Mœurs et relig*ion* des Druses. Bulletin Géogr*aphie*.

Jackson.

Page 6 :

Ch. une femme qui ne sait p*as* le français.

*Chercher le représentant :* La note réapparaît page 27 plus explicite.

Page 4 :

*L'Argent de Bulver :* Gérard note sans doute comme livre à lire *l'Argent,* comédie de Bulver parue dans la *Revue britannique* de janvier 1841.

Page 5 :

Notes bibliographiques utiles pour *le Voyage en Orient : Revue britannique,* 1841, fasc. 2, p. 261 ; — Édouard Blondel, *Deux ans en Syrie et en Palestine (1838-1839).* Paris, Dufart, 1840; — Scipion Marin, *Événemens et aventures en Égypte en 1839.* Paris, Grimbert, 1841, 2 vol.

Quant aux mots *Bulletin Géographie,* ils renvoient probablement à un article de Regnault, *Recherches sur les Druses et leur religion,* paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* 1827, t. VII, p. 5, qui reproduit notamment un *Catéchisme des Druses.*

*Jackson* est peut-être J. Jackson, auteur d'un *Journey from India towards England,* 1799.

Conv*ersation* avec les vieilles (ορεντ).

[*Suivent trois lignes au crayon, à peu près totalement effacées et pleines d'abréviations. Je crois lire à la fin*] *:* de v*oir* leur figure.

Ansarii, Assassini .. Assemanni, Bibl*iotheca* orient*alis*, t*ome* II.

Page 7 :

Macrisy. . . Mon*umens* de l'Ég*ypte*. . . Descr*iption*.

L'aut*eur* d'un traité d'astrolog*ie* Moh*ammed* Abou Abdallah Temimy parlant d'un Berba qui ex*iste* à Bousir, s*ur* le can*al* de Joseph : En entr*ant* dans ce berba on tr*ouve* d'abord un vestibule sur le plaf*ond* duquel sont peints 6 aigles, les ailes déploy*ées*. Le mur, à dr*oite* et à *gauche*, offre des fig*ures* d'h*ommes* qui ont les mains tendues vers l'int*érieur* du berba. De là on passe dans une salle où l'on voit une idole ass*ise* sur un trône.

Picendi p*arle* d'un prince prédécess*eur* de l'Antéchr*ist* qui doit offrir son fils en holoc*auste* au diable dans le berba de Babilone d'Ég*ypte*.

Agathod*æmon* Hermès. . . Dans la plus gr*ande* des Pyr*amides*, près du m*onastère* d'Abou Hermès est une table de pierre de Caddhan qui a deux coudées de long sur une de large, couv*erte* d'*une inscription* en lettres d'azur s*emblables* aux car*actères* des berba.

Oasis de Syroua. On trouva des briques en cuivre rouge. H*omme* gig*antesque*. Près de l'atteindre un nuage de pouss*ière* s'éleva.

Tai*lleurs* de pi*erre* tro*uvent* au mo*nt* Mokatam une col*onne* placée debout, creuse, renf*ermant* un cad*avre* et du côté de

Page 6 :

Le mot grec de la deuxième ligne pourrait être une abréviation conventionnelle pour désigner le futur *Voyage en Orient*.

*Ansarii, Assassini :* Renvoi à l'article *Assassini* de la *Bibliotheca orientalis* d'Assemanni, t. II, p. 320.

Page 7 :

Les dix premiers alinéas sont des notes prises dans Et. Quatremère, *Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte*, 1808, p. 279, 282, 302, 266, 267, 269 et suiv., 271.

*Agathodæmon Hermes :* Voir *Voyage en Orient*, éd. Charpentier, t. II, p. 64.

la tête une quantité de pièces d'or. Pierre noire . . avec inscription. Corps de 20 coudées.

Grotte dans la montagne de Schêmiy. Large porte; parois taillées au ciseau; roche soutenue par 7 colonnes. Ce lieu était très orné; renfermait un grand nombre de corps embaumés, qui exhalaient l'odeur la plus suave. Celui placé près de la porte était couvert de linceuls de soie . . royaux. . . Un volume de parchemin, où étaient écrits les noms. Picendi, évêque de Keft.

La Porte du Fleuve avait été construite par Hakem-biamrillah et fut détruite sous le règne du sultan Bibars. Le 10e jour du mois de Moharam 672, on donna ordre de démolir une des portes du château en face du collège de Kamel, afin d'enlever les colonnes pour un autre édifice. On découvrit un coffre dans la muraille, où se trouvait une figure de cuivre rouge, placée sur un trône semblable à une pyramide, de la hauteur d'une palme, soutenue sur 4 pieds. L'idole avait les jambes croisées; ses mains portaient une lame qui avait 3 palmes de tour et sur laquelle étaient appliquées plusieurs figures massives. Au milieu une tête sans corps, autour de laquelle était une inscription en caractères coptes et en caractères Kalfatyry. D'un côté de cette tête était une figure qui avait des cornes, et qui ressemblait à celle sous laquelle on représente le signe de la Vierge. De l'autre paraissaient 2 figures dont l'une avait une croix sur la tête; la seconde tenait à la main un bâton; sur sa tête une croix; aux pieds, des figures d'oiseaux, surmontés d'une inscription. On trouva aussi une planche vernissée, comme pour écrire les enfants : un côté peint en blanc, l'autre en rouge. Écriture inconnue; sur le côté blanc des caractères coptes; écrits de la main du Calife Hakem; 13 lignes. La 12 et la 13 offraient le nom du sultan Bibars.

Elle contenait un talisman au nom de Daher, fils de Hakem, et de sa mère Rasad; offrant des formules magiques et des noms d'anges et de génies. Prière de veiller à la conservation de l'Égypte.

Musnad : écriture des Hemiarites (voir Langlès, Voyage de Norden, 3, 294).

*Langlès* : auteur de *Notes et éclaircissements* sur le *Voyage* de Norden; cité par Ét. Quatremère, p. 271.

Aboulmahasem, Hist*oire* d'É*gypte*.

Mostanser Billah, fils de Dah*er* et d'une escl*ave* noire.

En 434 (Ann*ales* d'Abulféda, t. 3, 118), un imp*osteur* nommé Sikkin av*ait* voulu se f*aire* passer pour le cal*ife* Hakem, auqu*el* il res*semblait*. Beaucoup d'h*ommes* de Fostat le suiv*irent* vers le palais, en criant : Voici Hakem. M*ais* il f*ut* pr*is* et mis en croix av*ec* ses compl*ices*.

En 451, un écl*air* de lum*ière* rouge et un autre blanc, une nuit du m*ois* Schoval.

Melon de camphre . . Œuf de rubis . . Table de sardoine . . Palmier d'or.

Natte d'or, où Mamoun cons*omma* son mar*iage* av*ec* Touran.

Moëzz-li-din-Allah. Tenture de soie. Étendards enflammés. Trés*or* disp*ersé*. Bibl*iothèque* d'Aziz. Kitab el Aïn [*ces trois mots barrés*]. Famine.

Expl*ication* du voleur. Dès qu'ils oub. les *hommes* [*un mot illisible*]. Justice.

Page 8 :

Descr*iption* du quartier Kataj. Q. de Q.

Khomarouiah sema du safran et fit revêtir les palm*iers* de cuivre doré. . . Fontaine. . . Parterres de basilic. . . Nénuphar bleu, rouge et des giroflées. . . Volière. . . Tour. . . Maison dorée. . . Statues. . . Bassin de vif-argent. . . Lit de peau.

Hâmid le foulon, 517. Maison de science, maison de Khadiry vis-à-vis la mosquée Hamar, bâtie par Hakem en 395. On ouv*re* une maison dite de la Philos*ophie*. . . Philosophie et des livres. . . Traitem*ents* aux juris*consultes*.

Il fallut une cert*aine* int*ensité* de croy*ance* pour ensev*elir* pat*iemment* tous les animaux.

163. Le 1er haram.

Les 15 lignes qui suivent les mots « Aboulmahasem... » sont des notes prises dans Étienne Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 200, 296, 350, 370, 383.

*Melon de camphre :* Voir *Voyage en Orient*, t. II, p. 96.

Page 8 :

La description du quartier Kataï est prise dans le livre de Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 463, 474.

*Q. de Q. :* Quartier de Qatoï ; — ou : Quatremère de Quincy ?

32e calife. Il f*ut* f*ait* calife le jour qu'il fit tuer son père le Mutavacquel. Le peuple disait qu'il ne régnerait que 6 m*ois* après le meurtre de son père et cela arriva. L'histoire porte qu'après que le Mustanser fut calife, on lui tendit une tapisserie figurée où il y avait le portrait d'un cheval et d'un homme dessus port*ant* en tête un turban environné d'un cercle fort grand, avec de l'écriture en persan. Le Mustanser fit venir un Perse p*our* la lui lire, qui changea aussitôt de visage. . . Je suis, dit-il, Siroës, fils de Cosroës, qui ai tué mon père et n'ai joui du royaume que six mois. Le Mustanser pâlit, se leva de son siège et ne régna non plus que six mois.

L'an 279, le Mugtamed en Dieu mourut 11 nuits av*ant* la fin de la lune de Regebe, p*our* avoir trop bu de vin sur le bord de la rivière.

De son tems le Nil baissa fort, ce qui obligea le Mustanser d'envo*yer* le patriarche Michel en Éthiopie. Le roi des Abyssins vint devant lui. Le roi comm*anda* qu'on débouchât le pass*age* de l'eau au pays d'Égypte.

Amin ben Haroun.

Page 11 :

[*Toute cette page est écrite au crayon; déchiffrement difficile.*]

A Syène est creusé un puits qui est l'indice du solstice d'été. Ce jour à midi le soleil vertical peint son image dans l'eau.

*Arab. Égyp.* [*un mot en caractères coptes*]. *Bass. Le D K C.*

Couronne d'or d'Osiris, d'une coudée de large et de 365 [*de circonférence*].

Les trois alinéas qui commencent à : « 32e calife... » sont copiés dans *l'Histoire mahométane* de Pierre Vattier, 1657, p. 163, 184 et 299.

Les transcriptions des mots arabes de Vattier sont faites suivant un système fort logique, mais qui déroute aujourd'hui.

*Le Mutavacquel :* Et Motawakkil.

*Le Mustanser :* El Mostansir.

*Le Mugtamed en Dieu :* Al Mu'tamid alallah ben Motawakkil.

*Amin :* Il en est question page 28 sous le nom de : Le Fidèle.

Page 11 :

La plus grande partie de cette page est faite de notes prises dans Savary, *Lettres sur l'Égypte*, 1785 : t. II, p. 154; t. III, p. 122; t. I, p. 264, 119; t. II, p. 34, 115; t. III, p. 182; t. I, p. 301; t. II, p. 148; t. III, p. 108; t. I, p. 122; t. III, p. 71, 83; t. I, p. 22, 30, 27, 284; t. II, p. 160; t. I, p. 282; t. I, p. 270.

Le mot en caractères coptes signifie : vers le bas, vers la partie inférieure.

Memphis. T*emple* à Vulcain et à Sérapis (avenue de sphinx). Cambyse la détruit.

Les côtés de la gr*ande* pyramide répo*ndent* aux 4 po*ints* cardinaux.

Le lac Moeris : 75 lieues de *circuit*.

La fiancée qu'on jette au fleuve (à vérif*ier*).

Fours à poulets.

Neit (Minerve) à Saïs. Je suis [*ce qui est*, *ce qui sera*, *ce qui a été*].

La *poix* se brûlait au temple d'Héliopolis.

A Matarée Sainte famille.

Plutarque décrit une galère qui av*ait* 40 rangs de *rames*, 400 matelots, 4,000 rameurs et 3,000 soldats.

Albuquerque résolut d'anéantir l'Égypte en conseillant à l'empereur d'Abyssinie de détourner le Nil d*ans* la m*er* R*ouge*.

Alex*andrie*. Une rue de 2,000 pieds de large, coupée d'une autre. *Occasion*.

Phare. . . Miroir d'acier. . . Vue du vaisseau.

Les bains publics furent chauffés 6 mois de la Bibl*io-thèque*.

Lettre d'Amrou . . la prenant. Sur Heracleum.

A Bubaste, procession de toute l'Ég*ypte*.

Fête des lumières à Saïs.

Lac près de Memphis. Charon.

*Même*.

Busiris 2116 a*vant* J*ésus*-C*hrist*.

Asychis.

Sabacus s'emp*ara* de l'Égypte sous le règne d'Anysis l'aveugle.

Sethon prêtre de Vul*cain*. Sabacus roi d'Égypte.

Cartouche de Psammeticus III *selon*.

*L'Abug*... vizir à Héliopolis. *Iouah*

Nécropole de Saïs le lendemain. *Desouk*

Sa el Hajar.

Mil. . . Salamah. . . Désert lybique.

Les lignes où il est question d'Asychis, d'Anysis, de Sethon, etc., sont un souvenir d'Hérodote, livre II, chap. CXXXVI et suiv.

Page 12 :

Les 3 vieill. seraient la Trinité.

Saba.

L'h. de la passion } Jugement de Salomon. Ainsi se tr*aite*
L'h. de la raison } toujours la justice.

*Indice*. Race av*ant* le déluge.

Alt. du temple. [*deux caractères coptes*].

Aveugle en *ser*...

La Sumourgen. De là 2 hist*oires* : rêve et vie.

Le Sal*omon* oriental dans les rêves.

Bain de la *reine*.

Le double de Salomon. Les meilleures parties de lui allaient animer l'autre (antipodes).

Que la chose se soit passée pendant ses rêves. La reine restait pure.

Destruct*ion* des géans. Le petit David.

Les deux seront le même, agissent dans la nuit.

Meja fin*it* par la folie.

Dieu a voulu que toute la sagesse fût réunie en un seul. Les effluves de l'un à l'autre.

Il regarda au-devant de lui et se sentit lui-même.

Les combats avec les génies, avec son frère immortel.

Sal*omon* écrivait tous ses rêves qui devinrent l'histoire de Mquari.

Faute d'Urie veillant contre Salomon.

Le 1er fils de Beth*sabée*. . . Enfant de l'amour.

Les h*ommes* cornus et à queue (les monstres). Le monde amonde.

Pendant que Salomon tue les géants, l'autre les délivre.

Page 12 :

Notes d'origine diverse relatives surtout à la légende orientale de Salomon. Le renvoi à la *Revue britannique* correspond à un article sur *Salomon et la Simorgue* (décembre 1840). Il y est question notamment d'une *table d'émeraudes bordée de pierres précieuses* (p. 352), trouvée à Tolède et qui était *la table de Salomon*. On y cite *l'Histoire de la cité d'airain* ajoutée par Von Hammer aux *Mille et une Nuits*. Il y est parlé d'une *question illégale* posée par Salomon à un de ses esprits vassaux qui s'empare du sceau du prince; Salomon est réduit pendant quelques mois à la condition d'un mendiant.

*Urie... Bethsabée* : Voir *Rois*, II, 11-12; *Sephar ha-Zohar*, t. I, p. 46.

La table d'émeraude bordée de pierres pr*écieuses* de Salomon. Rev*ue* britan*nique*, *p. 353*, *1840*-6.

Vases de plomb . . Explication de l'*âme* (Nap*oléon*). D*er-nie*r mom*ent* Angl*eterre*.

Histoire de la Cité d'airain ajoutée aux 1,001 N*uits* par Von Hammer.

Un démo*n* usurpe la p*lace* de Salomon po*u*r une question illégale.

Comment brizé.

Le langage des oiseaux.

Les destinées avaient fait que la r*eine* de Saba dev*ait* être l'épouse de Salomon (la plus belle et la plus sage).

Femme que personne ne peut [*avoir pour femme*] (femme de Tobie).

On le fait élever dans le désert.

Page 13 :

Nad roi de Tsoba
Berah } Laborde
Berothai

Assemanni, Bibl*iotheca* oriental*is*.

Oratio de Regina Sabaeorum.

Alb. Schultens. Opera Minora. P. 403-421.

Hist*oire* de l'Ar*abie* heureuse par Schultens.
Joctanidarum.
Comp. à des corneilles.
Ayonites Houurites.
Arvé ou le serpent (h*is-toire* du démon).
Zabisi Angaba.
Zazdin.
Zazwas beseda 50.

*Von Hammer :* Contes inédits des *Mille et une Nuits*, 1828.

*Femme de Tobie :* Sara; voir *Tobie*, 3, 6 et 7.

Page 13 :

Continuation des notes sur l'histoire ancienne de l'Arabie et la légende de la reine de Saba. La source principale est la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.

*Tsoba, Berah, Berothaï :* Villes bibliques.

*Laborde :* Antoine de Laborde, *Voyage de la Syrie*, 1837.

*Schultens :* Deux ouvrages de lui sont cités ici : *Opera minora... varias dissertationes et orationes complectentia,* 1769, qui contient une *Oratio de regina Sabaeorum* (1750); et *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felice* (1786), qui est une histoire de l'Arabie extraite de divers auteurs arabes.

Josephi Antiq*uitates* Judaïcæ
ch. 6 s. 5.
Nicaulis succ*ède* à 330 pharaons.
Bochard Geogr*aphia* sacra, 236.
Saba matin. R*eine* du matin.

Zakavasya 1.
Za Makeda 40.
Ebn Nekim.
Zabaisi Basar (Chrés).
Mém*oires* de l'Ac*adémie*, 48-544.
Reiske.
Kahtan fond*ateur*.
Yarab Hamyar.
Saba Kedar.
1430.
Afrikis cont*emporain* de Josué.

Forêts de Saba. . . Les eaux.
Déluge de El Arim (116).
Inond*ation* sous le règne de Dhouabschan.
850 av*ant* J*ésus*-C*hrist*.
La langue des Homérites se parle encore à Mirbat et Zafar.
Fulg*ence* Fresnel. Hedjaz Assîr Yemen.
Gr*ande* conj*onction* de planètes 1300 ap*rès* le Déluge.
Zerdust consacra les Pyrées (Abraham).
A un autre parent Zaheb Alassa (M*aître* de la Verge).
Le veill. soigne sa race . . et veut que sa descend*ance* sorte d'Ur en Chaldée (desc*ende* d'Élie selon d'autres).
Du t*emps* de Nemrod *pl... au feu*.

*Nicaulis :* Renseignement pris dans Josèphe, *Antiquitates judaïcæ*, VIII, 6, 2-5.

*Bochard :* La première partie de sa *Geographia sacra* a paru en 1646 ; ouvrage achevé en 1681.

*Mémoires de l'Académie :* Renvoi à un article de Sylvestre de Sacy, *Mémoire sur divers événements de l'Histoire des Arabes avant Mahomet*, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XLVIII (1808). Il y a à la page 544 un tableau chronologique des rois du Yémen.

*Reiske :* Auteur notamment de *De Arabum epocha vetustissima Saïl ol Arim, i. e. rupturæ cataractæ Marebensis* (1748) et *Abulfedæ Annales Moslemici* (1754).

*El Arim :* Le mémoire de Sylvestre de Sacy cité plus haut traite longuement de Saïl-alarim, ou déluge d'El Arim, c'est-à-dire de la digue.

*Fulgence Fresnel :* Renseignement pris dans un article du *Journal asiatique*, juin 1838, 3e série, t. V, p. 513.

*Grande conjonction... :* Les lignes qui suivent sont des notes prises dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot aux mots *ZERDACHT*, *SOLIMAN*, *SETH*.

Avertit du Messie et de l'étoile. Natif de Judée sous Cambasous Camb*yse*.

Prophét*ie* de Balaam.

Caiumarrathe . . Culte du feu.

Salomon à 12 *ans* (Caicaous r*oi* de Perse). . . Anneau (poisson). Trône où les oiseaux [*voltigeaient*].

Simorganka ce div. qui avait la fig*ure* d'un oiseau.

Seth bâtit la cap*itale* de l'Ar*abie* h*eureuse*. Doudash fit la guerre aux enfans de Caïn (le fils du serpent).

Le héros fils de Caïn.

Saba petit-fils d'Hénoch.

Sabi enterré dans la 3e pyramide.

Donnent la préférence aux esprits sur les prophètes.

Arvé ou le serpent.

Zalès. . . Candace. 3 rois rivaux.

Page 14 :

Hakem Bemrillah, fils d'Aziz, fils de Moez . . Régna à 11 ans sous la tutelle d'Arghevan en 386.

L'an 411 Dhaher Chedirillah lui succède.

La même f*emme* acc*ouche* d'un enf*ant* bl*anc* et d'un noir. La même nuit son valet.

Le Dieu qui jouit de toutes les femmes par le rêve.

La vieille race du serpent (*continent*). Les Adams.

Élie . . Grotte..

Le double : enf*ant* du ciel.
enf*ant* de l'enfer.

Lapeyrère holland*ais* [*un mot illisible*] des Préadamites.

Salomon la reconneut . . .

Nâama sœur de Tubalcaïn [*un mot illisible*] avec *Vénus*.

Page 14 :

C'est toujours la préoccupation de la légende de la reine de Saba qui domine dans ces notes ; il s'y mêle une érudition fort confuse d'origine biblique et cabalistique.

*Hakem Bemrillah :* Renseignements reproduits de façon plus précise page 31.

*Lapeyrère :* Isaac de Lapeyrière, auteur de *Præadamitæ sive Exercitatio super versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto capitis quinti Epistolæ D. Pauli ad Romanos. Quibus inducuntur homines ante Adamum conditi*, suivi de *Systema Theologicum ex Præadamitarum hypothesi*, 1655.

*Naâma :* Voir *Genèse*, 4, 22; *Sepher ha-Zohar*, t. V, p. 209.

Fils du serpent.

Calmet. La Genèse. Seth.
Lilith. La nuit. Énoch.

L'atmosphère diminue.

Il admire la reine . . . dans le souterrain. Il revient. Elle a disparu.

Il a frappé (le roi).

La voix des oiseaux, etc.

La force manque dans l'univers.

*Qu temps . la monta?*

L'égal. . . Quel est ce principe qui brise les vieilles races, cette [*un mot illisible*] qui s'étend sur tout. Providence, fatalité. . . Unité, diversité. Ces conquérans qui brisent de tems en tems l'unité, ces rois et ces reines sans races, dont on ignore l'origine. Ces fondateurs d'empires qui viennent des nuées et disparaissent dans les nuées.

A cette époque où le sang n'est pas encore mêlé, les fils ress*emblent* à leurs pères.

Les D*ieux* sont des sphinx et tirent puissance d'une idée dont la solution les tue.

C'est Lilith
ou c'est la femme d'un génie préadamite. Sal*omon* le frappaient.

La goule . . yamariyn . . hyamyarides [*ligne au crayon*].

Elle se marie jeune et f*ait* semblant de mourir.

Le mari*age* des enf*ants* de Cham et de Nemrod.

Cetura.

Belzébuth. Dimension du Temple. Gravure.
Belphég*or*. Schammaïl épris de la b*eauté* d'Ève.
*Matar*. L'esprit de D*ieu* couvrait la terre.
Kemas.
Les anthropophages.

*Calmet :* Don Calmet, *Commentaire littéral sur tous les livres du Nouveau et de l'Ancien Testament*, 1707-1716.

*Cetura :* « Abraham vero aliam duxit uxorem nomine Cethuram, quae peperit ei Zamran et Jecsan... » (*Genèse*, 25, 3). Ce Jecsan ou Kahtan est considéré, selon certaines traditions, comme le père des Arabes. Voir, sur Cetura, *Sepher ha-Zohar*, t. II, p. 126.

*Schammaïl :* Ou Samaël. La légende orientale veut qu'il ait aimé Lilith, fille d'Ève. Le *Sepher ha-Zohar* (t. I, p. 221) le présente comme l'incarnation de Satan. Il séduit Ève; Caïn naît de leurs relations.

Adonias périt par l'ordre de Salomon.

Les efforts qui tendaient à maintenir le parallélisme de l'Écl*iptique* et de l'Équat*eur* ou à le ramener dans un tems fixe.

Page 15 :

Le Reuyat. *Oly*... Jardins d'Ibrah*im*. Alex*andre*. Rev*ue* [ *britannique* ], Conte du grand Iskender, RB *1840*-4.

Le mariage. La religion.

Les Cophtes. [*un mot illisible*].

Les monstres.

Bable et Rouss. Mandille.

La poule (désert). Grâce des femmes qui boivent et f*ont* b*oire* leurs enfans.

Les dattes fraîches. Enfans chinois.

Hakem. Mokatam. Le flûtier qui fume.

Momie. Filles cousues.

Bas-relief.

Métamb. fait offr*ande* aux D*ieux*. *Car. de la cène du sel à la fois. Lectures.*

Citadelle. Palais. Portrait.

Maison de campagne Alex*andrie*. Un jour perdu.

Un 10e entre dans les coffres, m*ais* le pacha hérite. Les offr*andes* sur les tombeaux.

Ici le vin reste. Le chris*tianisme* est la reli*gion* du vin.

L'histoire du janissaire.

Circon*cision*. Almée mâle.

Rodda. Le pacha. L'arbousier. J*ardin* anglais. Bambou. Cocotier. Palais en coquilles. Sentiers pavés. Héliop*olis*.

*Adonias :* Voir *Rois*, 3, 2.

Page 15 :

Pour la plupart, de brèves notations destinées à évoquer le souvenir de spectacles vus au Caire et dans ses environs ou d'événements survenus pendant le séjour. La plupart de ces indications ont été utilisées dans le *Voyage en Orient*.

*Revue britannique :* La *Revue britannique* d'avril 1840 contient un article sur la légende populaire d'Alexandre en Orient (Iskender Zulcarnaïn). Il y est parlé notamment de la tradition qui lui donne pour père Nectanebo. Voir ici page 19.

*La poule (désert) :* Voir *Voyage en Orient*, t. I, p. 246.

Chevreau. Maison de campagne Moh*ammed* pacha. Ibrahim pacha. Ibis. Kalisch. Milans. Sycomores. Abeilles. Cactus.

Route, désert. Plantes. Ossemens. Roues. Pyramides. Lit d'une riv*ière*.

Tombeaux. Tentes. Chiens. Escla*ves*. *Insulte*. Pr. sycom*ores*. Figuiers.

Qasino. Désert. Nil. Volière. Gloriette. P. de marbre.

Fostat. J*ardins* d'Ibrahim. Aqueduc. Mosquée. Couv*ent* gr*ec*. Couv*ent* cophte. Cim*etière* cophte.

Boulac. Éléphant. Bierre. Mosquée. Pal*ais* d'Ismaël pacha.

Mokatam. Carte. Double vue. Citadelle. Observatoire.

*L'araba à cour...*

L'ami *revient*. . . Choisir po*ur* un nom [*quatre ou cinq mots illisibles*]. Mamelouks cophtes.

Les femmes trav*aillent* à la terre.

Les marionettes.

Quatre mar*iages* : le pr*être* turc. Le Copte.

Toute la terre a été couverte de *fout*.. et les *pa*... *du m* . .

Souv. de *battouales*. Les 1ers *faucheurs*.

Bourgoul. Froment broyé. Pâte fermentée.

Il m'est né le soleil de mes 15 ans. Allée de Sch*oubrah*. Femme qui b*aise* la main.

Fellah con*temporain* de l'att*aque* d'Alex*andrie*. Désarme*ment* de la G*arde* nati*onale*.

(Mahak) Barque. 253 Norden. Coq sacrif*ié* dev*ant* le Sph*inx*.

Pl*ace* du Caire. Rentrée de la caravane. Les tentes pavillons. Hakem.

11 avril. La chemise du proph*ète*. Mosquée. Fête Esbeki*eh*. Santons aut*our* d'un mur. Disc. sur le monde corne du bœuf . . (Gundel). Traduction. M*onument* de Kléber.

Mamelouk. Pas de femme.

Une noce. — Pâque des chrétiens. Église. Théâtre.

Des enf*ans* circoncis. — Pâque des Cophtes.

*Garde nationale* : Méhémet Ali, au moment du grand conflit avec les puissances, avait institué une garde nationale; elle fut licenciée peu après.

*Norden* : Auteur d'un *Voyage d'Égypte et de Nubie*, 1752-1775; M. L. Langlès en a donné une édition annotée en trois volumes. Une note (éd. 1798, t. III, p. 344) mentionne les sacrifices de coqs devant le Sphinx.

*Chemise du prophète* : Voir *Voyage en Orient*, t. I, p. 169.

Fête des chevaux. Danse des Nubiens à Choubrah.
Les Albanais. Almées mâles.

Les mariages. L'aveugle. Les 2 Coptes. L'enfant. La gr*ande* fille. Celle qu'on amène. Le papa. Le papa turc. Le grec.

Mar*iage* devant le turc. Devant le papa. Devant le pr*être* chrét*ien*. Dev*ant* le consul.

F*emmes* cousues. Les marchés d'Esb*ekieh*. Les 4 dimanches. Les fers aux pieds. Souvenir des 3 d.

Choubra. L'Élysée. Décoration.

Rodda. La fiancée. Les pachas.

Les corps de garde. Filent. Se retournent q. passe au seuil.

Jouent av*ec* les eunuques c*omme* des enfans.

Le Maître est comme le beau-père.

Page 16 :

Grand minaret de la mosquée de Theloum.

Place de Sherif pacha.

Mosquée du scheik Barkok et fontaine d'Ismaël pacha.

Les faux corps . . qui ont dérobé sa forme à l'esprit.

Fontaine de Touloum pacha.

Que tout est sensible.

[*Un mot illisible suivi d'une croix.*]

R*uines* du palais de Saladin. Citadelle.

[*Un mot illisible.*]

Baal le D*ieu* Soleil.

Nuit d'Égypte.
Nectanebo.

Rendre à mon corps.
Élargir ma partie.
Grandir.

La nature organique
donne. Les principes
non transformés, mais
véri...

Un jour, j'ai cru la voir
dans un cercueil.

Un autre jour j'ai été
[*3 ou 4 mots barrés*].
Il me semblait que j'ai
vécu dans cette ville.

*Femmes cousues* : Voir *Voyage en Orient*, t. I, p. 177.

Page 16 :

Après quelques notes qui fixent des souvenirs de la vie au Caire viennent des notations très hermétiques; elles signalent des préoccupations familières à Gérard, son rêve amoureux et des hallucinations analogues à celles qu'il a décrites dans *Aurélia* et *Pandora*.

Métam Adhéren...
Plaintes.
Courbure relat*ive*
[*une croix*] Prédestinés à être percés de flèches.
Les h. 3 seign.
Les 2 races *Ouassam*.
Les esprits qui se rencontrent sous forme s'inventaient de gr *her*.
Système décimal.
Ram. les Romains.
Les rats [*un mot illisible*].
La [*un mot illisible*].
Visions d'Orient.
Le monde divisé en 4. Punition.
Lithuanie.
Archid*uchesse*.
Le faux soleil. L'enf*er* du Diable.
[*Deux lignes illisibles*.]
Les pointes et les angles.

Page 17 :

Bekker, Monde enchanté, l*ivre* IV.
A Nod. Les rêves et la folie. L'étoile rouge. Le désir de

Page 17 :
Mêmes hantises.
*Bekker* : Auteur du *Monde enchanté ou examen des communs sentimens touchant les Esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu*, divisé en quatre parties, par Balthasar Bekker, docteur en théologie et pasteur à Amsterdam, traduit du hollandais, Amsterdam, 1694. Dans le premier volume, l'auteur cherche l'origine de la croyance au diable dans les livres des Anciens, dans toutes les religions et chez tous les peuples; cette croyance a son origine dans le paganisme. Dans le tome II sont commentés de nombreux passages de l'Écriture avec le dessein de montrer qu'ils ne justifient pas la croyance au pouvoir du démon. Dans le tome III l'auteur nie qu'il y ait une magie et des pactes de l'homme avec le démon. Dans le tome IV, auquel renvoie ici Gérard, Bekker cite un grand nombre d'exemples d'apparitions de possédés, d'ensorcelés, la plupart comtemporains et très récents; il les explique par « l'expérience » et la raison naturelle; il condamne les procès de sorcellerie. Le livre fut condamné et Balthasar Bekker suspendu de ses fonctions de pasteur.
*Nod* : Pays où Caïn se retira après le meurtre d'Abel : *Genèse*, 4, 16.

l'Orient. L'Europe s'élève. Le rêve se réalise. Les mers. Souvenirs débrouillés à travers... Les hommes m'ont fait souffrir. Climat où ma tête repose. Amours laissés dans un tombeau. Elle. Je l'avais fuie, je l'avais perdue. Je l'avais faite grande. Italie. Allemagne. Flandre. Vaisseau d'Orient.

Amours de Paris. Rosalie.

Nuits de Vienne. Peregrinus. *Massica.*

A Vienne ne l'ai-je pas revue dans une des filles de l'Archiduc. (Déplacer) . . La femme courant les Sperls.

Bruxelles. Le portrait. Les lettres.

Idées sur les nombres.

Somnambule.

Les races.

Napoléon (Bruxelles). Échappé du plomb.

Ère nouvelle. Retour des dieux.

Connaissance des races. Instincts.

Trois races en France. Auvergne.

Montagnes. Harmonie première.

Danse. Musique qu'on reconnaît.

Nuit fatidique. Vision sidérale.

Discours de la couleur et du nombre.

Vision de la veille. 3 heures.

Musique. Lutte. Monde recommence.

Cabale. *Comm...* 3 heures [*un mot illisible*].

Idées sur le carré et les ronds. *Ruses.*

L'an 40. Le fils de Napoléon.

L'archiduchesse. Souvenir de Francfort. Fille de Césars.

*Rip Set* ou Napoléon.

Il arrive que des races se donnent rendez-vous (Guelfes et Gibelins). Le champ de bataille varie.

L'échiquier. Hazard tournant (Méry. Destinée).

Les 2. Celui qui me ressemble et l'on va se tromper.

La femme masquée. Le souper. Le Sperl.

La voiture du Prater.

Corilla. Le magnétiseur.

*Peregrinus :* Allusion possible au *Peregrinus-Proteus* de Wieland (1791).

*Méry :* Le grand ami de Gérard de Nerval. Voir G. Benoist : *Gérard de Nerval et Joseph Méry*, dans *Rev. d'hist. litt.*, 1930, p. 177.

*Corilla :* Voir *Corilla*, dans *Petits châteaux de Bohème*, éd. Marsan, 1926, p. 31.

Le jour double existe.
Tous les h. de maximes (fils de Brisacier).
Ma mère. [*contre le chiffre, un*
Le nombre 13. 1821 *as de trèfle*] Le myst*ère* de la
Pan est mort. 16 Div*inité,* c'est
P*our* moi une Médicis. 1837 l'énigme du
2 h*ommes* qui soutenaient ses bras levés. Sphinx.

Page 18 :

Symbolique

| | | | |
|---|---|---|---|
| Hator. | | | Vénus. |
| Esné. | Div*inités* de l'Amenti. | Ammon | Zeus. |
| Anubis. | | Phta | Hephaistos. |
| Thot. | | Thoot | Hermès. |

[*Toute la fin de la page, au crayon, est fort peu lisible.*]
La sa
Les 3 parties de Dieu. Touj*ours* ce triangle.
1 seule forme issue du soleil.
Oromase, Ormuz. Boudda, Brama.
*L...* Zoroastre Zermut.
Moi j'ai, etc.
[*Mot illisible*] un Dieu. Seuls nous ne perdons pas le sentim*ent* de notre existence en concentrant nos rayons.
A deux le m*onde* se séparerait. A 3.
Peut-être nous reposerons-nous.
Le juste, l'injuste et.

Page 19 :

Méry Systèmes.
Alexandrie du néoplatonicisme. Lutte contre le christ*ianisme* dernier azyle.
Les Lagides après l'emp*ire* d'Alex*andrie* rendent l'Égypte grecque.

*Le Magnétiseur :* Allusion probable à un conte d'Hoffmann (voir Gérard de Nerval, *Correspondance*, 1911, p. 85 : lettre du 25 février 1840). Un fragment conservé dans la collection Spœlberch de Lovenjoul témoigne de l'intention qu'eut Gérard de tirer une pièce du *Spectre fiancé* d'Hoffmann.

*Brisacier :* Gérard avait songé à tirer de la vie de cet aventurier un roman par lettres; « quelques pages, dit-il, retraçaient dans ma pensée le portrait idéal de la comédienne ».

Roi Nactonèbe *père* d'Alexandre.

Thouloumites
Fatimites — domination.
Ayoubites
et Mamelouk baharites.

Scarabée symbole dans un pays qui m*anque* de papillon.
[*Cette ligne est barrée d'un gros trait.*]

Le Labyrinthe divisé en 36 cours rep*résentant* les 36 nomes. On y réuniss*ait* les députés.

Le roi Skaï ou Noutéï à Gournah.

Suivi de son double ou génie intérieur. Le ferouer des rois...

Esprits de vin. Ce qu'on boit et ce qu'on mange.

Le m*auvais* espr*it* mang*e* la chair de ses anges révoltés.

Page 20 :

Mostadi Bemrilla dit à sa *sult*. Qui sont ces gens qui sont entrés sans ma permission? . . Et il mourut (Tagia, esprit du meurtre).

Page 21 :

Div.

Qui imp*ose* que chacun soit le dieu de l'univers de ses rêves.

Page 22 :

Orangers. En donner à l'escl*ave*.

Ach*eter* des n... du p... Cheveux au Nil. Oignons.

Poivre.

Œil. Prière. Les *toun* La v*ieille* femme. Maladie.

Relig*ion*. Giaour.

Page 26 :

Rel*ation* de l'Hist*oire* d'Abyss*inie* par Jérôme Lobo.

Page 19 :

*Nactonèbe :* Nectanébo : un des derniers pharaons indigènes d'Égypte, père adultère d'Alexandre, selon certaines légendes; voir page 15.

*Ferouer :* Voir *Voyage en Orient*, t. II, p. 93. Suit un signe qui est, je crois, celui de Mercure.

Page 22 :

*Maladie :* Voir *Voyage en Orient,* t. I, p. 223.

Page 26 :

*Lobo :* Jérôme Lobo, *Relation historique d'Abyssinie*, traduction française,

Negista Ayeb, reine du midi. Gassem.
*V. Plat* conv. l'Eunuque Inda.

Page 27 :

Éveillez-vous enfans d'Ommie. . Vous dormez longtemps; Jacob, fils de David, est le calife. Vostre Califat est égaré. Peuple, allez chercher le lieutenant de Dieu entre la flûte et le tambourin (Jesare).

La mort du prophète est arrivée à 6,123 ans 9 m*ois* 14 j*ours* solaires après la création et 10 ans lunaires et 71 jours de la retraite.

L'an 18 de la retraite, Gamrou, fils du Gaze, assiégea l'ancienne capitale de l'Égypte. Omar lui envoya 4,000 h*ommes* de secours. Le tribut fut de 12 millions d'or. De là, il vint ass*iéger* Alexandrie.

L'an 19 mourut Heraclius, emp*ereur* des Rom*ains*. Cela affaiblit la ville. L'an 20 Alex*andrie* fut prise. Le siège dura 14 mois. La même année Gamrou fit enclore de murailles Fustate n*ommée* ainsi parce qu'il y avait fait tendre sa fustate, c'est-à-dire son pavillon, av*ant* de p*artir* po*u*r Alex*andrie*. Il se trouva qu'un pigeon avait fait son nid dessus. Gamrou voyant cela dit : « Ce nous serait un grand crime si nous le traitions mal. Ne la pliez point, laissez la comme elle est. »

Gamrou fut pris à l'attaque d'Alex*andrie* avec Muslemas et Verdane, son affranchi. Le patricien leur dit : « Vous êtes

1728. Dans la VII[e] dissertation (*De la reine de Saba*), il est fait mention de Neghesta Azeb, reine de Midi.

*Reine du Midi :* Dans un fragment inédit d'*Aurélia*, Gérard la décrit ainsi : « Sur une feuille imprégnée du suc des plantes, j'avais représenté la reine du Midi telle que je l'ai vue dans mes rêves, telle qu'elle a été dépeinte dans l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean. Elle est environnée d'étoiles et coiffée d'un turban où éclatent les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa figure aux traits placides est de teinte olivâtre, son nez a la courbure du bec de l'épervier. Un collier de perles roses entoure son col » (A. Marie, *Gérard de Nerval*, 1914, p. 175).

Page 27 :

Les pages qui suivent sont copiées dans l'*Histoire mahométane* de Pierre Vattier, déjà citée. — Éveillez-vous... : Préface, p. 24; — La mort du prophète : p. 11; — L'an 18... : p. 24 et suiv.; — Gamrou fut pris... : p. 31; — L'an 31... : p. 32; — Gabdolle fils du Zebire... : p. 66; — Gabdolle (de la maison...) : p. 101; — Dans le commencement : p. 105.

*Ommie :* La dynastie des Omeyyades.

*Gamrou fils du Gaze :* Amrou ben al As.

prisonn*iers*. Que nous voulez-vous? Que vous embrassiez notre relig*ion* et nous payiez tribut. » Le patricien a dit être un des pr*emiers*. Mais Verdane lui dit en le frappant : « Qui te fait parler ainsi? toi, le plus chétif », et le sauva ainsi.

Gamrou écrivit à Omar qu'il avait pris la capitale de l'Occident et qu'il ne pouvait pas dire ce qu'il y avait dedans, sinon qu'il y avait 4,000 bains, 4,000 revendeurs qui vendaient des herbes vertes potagères et 400 comédiens. Gamrou fit faire un canal de la Fustate au Clysme p*ou*r porter les blés à Médine.

L'an 31 mourut Izdegerde, fils du Chariare, fils de Cosroës, roi de Perse. Depuis lors ce pays fut soumis aux Musulmans...

Gabdolle, fils du Zebire, avale une livre de musc. Il sent bon p*lusieurs* j*ours*.

Gabdolle (de la maison de Guébase) séjourna sur la rivière de l'Ardene, qui est le Jourdain, et là fit mourir un nombre de gens de la m*aison* d'Ommie. Q*uel*q*ues* [*uns*] disent qu'il les fit assembl*er* sous pr*étexte* de leur f*aire* prêter le serment de fidélité (ils étaient plus de 80 hommes) et fit ranger auprès de ch*acun* d'eux un de ses gens, la massue à la main. Un d'entre eux lui rap*pela* leur comm*une* orig*ine* et lui dit : « Gabdosamse est votre père et le nôtre aussi. » Il appel*ait* Gabd*osamse* son père par ce seulement qu'il était son oncle paternel, car l'oncle se nomme aussi père. Gabdolle rép*ondit* : « Nous som*mes* bien loin de compte », et ayant ensuite frappé des mains, chacun de ses gens donna à celui qui lui avait été assigné le coup de massue. Il les fit après cela traîner et arranger à terre et les ayant fait couvrir d'un tapis, s'assit dessus le tapis, lui et ses gens, et fit apporter à manger. Ils mangèrent là, les écoutant soupirer sous le tapis jusqu'à ce qu'ils fussent morts.

Rel. bien. Dans le commencement du règne du Sephache, Merouan vint en Égypte, et les Besamares s'étant révoltés contre lui à son arrivée, il les combattit avec une gr*ande* perte d'h*ommes* de tous les deux côtés. Étant depuis poursuivi par l'armée du Sephache, il se retira à la Gize et brûla l'ancienne

*Izdegerde* : Iezdigerd III, fils de Scheriyan (Siroës), descendant de Cosroës.
*Gabdolle* : Abdallah ben Ali.
*Guébase* : Les Abassides.
*Gabdosamse* : Abd Chams.
*Sephache* : Aboul as Saffah.
*Merouan* : Mirvan II, 14$^{e}$ omeiyade.

capitale d'Égypte avec tous les blés et autres vivres qui étaient dedans, et passant, lui et ses gens, par un certain mo-

Page 28 :

nastère de filles les emmena captives. Il y en avait entre autres une jeune et belle que Merouan fit venir en sa tente et la voulut déshonorer. Mais elle s'avisa d'une tromperie, lui disant : « Si *vous* me voulez laisser je vous ferai présent d'une huile de si grande vertu que quiconque en est frotté, l'épée ne peut rien sur lui. — Et d'où pourrais-je être assuré de la vérité de ce conte? dit-il. — Vous en ferez l'épreuve sur moi, répondit-elle. Je vais m'en frotter, et puis frappez-moi de votre épée. » Il s'imagina qu'il fallait que cela fust vrai. Elle ayant donc pris de l'huile d'olive et s'en étant frottée, il tira son épée et, lui déchargeant un coup, il lui fit voler la tête. Il reconnut par là qu'elle avait mieux aimé mourir que souiller son corps d'adultère et fut fort étonné.

On remarque que Merouan était fort gourmand en son manger et aymait grandement les roignons d'agneau rôty, et que sitôt que l'agneau était servi devant lui, ne pouvant se tenir, il enveloppait sa main dans la manche de sa chemise et la fourrait dans le ventre de l'agneau, arrachait les roignons et les mangeait, puis ostait sa chemise et en prenait une autre. On dit qu'il laissa plus de dix mille chemises, les manches ainsi engraissées de roignons d'agneau.

Bagdad. — L'an 145, Almanzor entreprit de bâtir la ville de Bagded et en jeta les fondemens en un lieu choisi par les astrologues d'un commun accord. Il y avait dans la pl*aine* verdoyante la cellule d'un herm*ite* d*it* B*agded*.

« Enfans de Bermac, que v*ous* faisiez de bien au monde, et que v*ous* en eussiez encore fait! La terre était vostre épouse; elle est auj*ourd'hui* votre veuve. [*En marge :*] Ministre. Vizir.

Palmier. — Le Droiturier étant parti p*our* aller à Tuse fut pris d'un flux de sang et un méd*ecin* lui cons*eilla* de la moëlle

Page 28 :

Continuation des notes prises dans l'*Histoire mahométane* de Vattier. — On remarque... : p. 106; — L'an 145... : p. 108; — Enfans de Bermac... : p. 124; — Le Droiturier... : p. 128; — Le Fidèle... : p. 136.

*Almanzor :* Abou Giafar, dit Almansor Billah.

*Le Droiturier :* Haroun al Rashid.

de palmier. Il ne se trouva que deux palmiers à Chaluane sur la côte. Le Droiturier en f*it* coup*er* un, mangea de la moëlle et se porta bien. Passant depuis la côte, il vit l'autre palmier debout à côté de celui qui av*ait* été coupé et ces vers gravés dessus : « Portez-moi bonheur les deux palmiers de Chaluane, et me tirez du malheur de ce tems. Portez-moi bonheur et demeurez ensemble. Si vous me portez m*alheur*, il vous en viendra un autre, car vo*u*s serez séparés. » Cecy le rendit triste et lui fit dire : « Il eût mieux valu po*u*r moi que je vo*u*s eusse épargné tous 2. Si j'eusse ouï ces vers, je n'aurais pas fait couper le palmier, quand j'aurais dû perdre tout mon sang. »

Fidèle. Le Fidèle fut calife 4 a*ns*, 7 m*ois* et 18 j*ours*. Pour sa façon, il avait les cheveux tous plats, sans aucune frisure, les temples chauves, le teint blanc, les yeux petits, le visage bien fait, la taille haute, les membres grands, les épaules larges et le corps robuste. Pour son naturel, il n'était que trop libéral mais sanguin*aire*, de peu de cons*eil* et de peu de courage. Un jour ils jouaient aux échecs, lui et Cotar, son affranchi, pendant que Tahar assiég*eait* Bagdad, la batterie étant fort rude. Quelqu'un [*de*] ses gens vint lui dire : « Seign*eur*, ce n'est p*as* ici le t*emps* de jouer. Venez donner ordre à vos aff*aires*. — Ne me troublez pas, répondit[-*il;*] je vois le moy*en* de donner échec et m*at* à Cotar. »

Ibrahim, fils du Muhadi, rapporte qu'il était avec Mahomet le Fidèle à Almansor-ville, dans son chasteau de la Porte-d'or, quand Tahar l'assiégea. Une nuit, dit-il, il sortit du chasteau, à dessein de se divertir de ses déplaisirs, et étant dehors au serain m'envoya quérir. J'y allai, et il me dit : « Ne vois-tu pas que voici une agréable nuit et qu'il fait beau clair de lune.

Page 29 :

Nous sommes de plus ici sur le bord du Tigre : ne veux-tu

*Le Fidèle :* Al Amin.

*Ibrahim, fils du Muhadi :* Frère d'Harounds al Rashid. Voir Barbier de Meynard, *Ibrahim, fils de Mehdi*, dans *Journal asiatique*, 1869, 2e série, t. XIII, p. 223.

*Almansor-ville :* Bagdad.

Page 29 :

Continuation des notes prises dans l'*Histoire mahométane* de Vattier. — Le Fidèle demanda... : p. 135; — Fils du Droiturier... : p. 131.

pas boire? — Tout ce qui v*ou*s plaira, lui dis-je; je ne suis fait que p*ou*r vous obéir ». Il fit donc venir chopine de vin et la but, et moy autant. Puis je me mis à chanter q*uelques* airs que je savais lui plaire. « Ne veux-tu pas app*eler* q*uelqu'*un p*ou*r te répondre? dit-il. Il n'est pas nécess*aire* p*ou*r moi, lui dis-je. » Il ne laissa pas de f*aire* venir une demoiselle qu'il estimait beaucoup, nommée Degafe, comme qui dirait faible, ce qui fit prendre mauvais augure de son nom, vu l'état auquel nous étions. « Chante, lui dit-il. » Elle se mit à chanter ces vers de Nabègue le Gegadite : « Je suis à la fin de ma vie. La plus part de mes gens et plus proches parens crient au sang. » — « Prends augure là-dessus », me dit-il; puis à elle : « Chante-nous q*uelque* autre chose. » Elle recomm*ença* ainsi : « Pleurez mes yeux, pleurez leur départ; la perte des amis mérite bien des larmes. » — « Dieu te maudisse, dit-il; ne sais-tu pas d'autres chansons que cela? — Monseigneur, dit elle, je n'ai chanté que ce que j'ai pensé que vous trouveriez bon, et n'ai pas eu intent*ion* de v*ou*s déplaire. » Puis elle chanta encore cet autre : « O Dieu du repos et du mouvement, que nos destinées sont promptes à nous atteindre! La nuit et le jour, et les tours des astres dans la sphère ne ch*angent* jamais; mais la roy*auté* quitte un roy pour passer à un a*utre* puis à un autre. Gr*and Dieu*, qui poss*ède* ton trône inébranlabl*ement*, à perpétuité, sans succ*esseur*, sans compagnon... — Va-t-en! lui dit-il et malédiction te suive. Elle s'en alla et, en partant, donna du pied contre un verre de crystal fort bien fait et qu'il aymait beaucoup et le cassa. « Hélas! Ibrahim, dit le Fidelle, n'as-tu pas vu ce que cette fille a fait? Et encore ce qui est arrivé au verre? Par Dieu, je ne pense pas que mon affaire ne soit bientôt faite. — Dieu vous donne longue vie, lui dis-je, et heureux règne et détruise vos ennemis! » Je n'avais pas achevé de parler que nous entendîmes une voix de dessus le Tigre, disant ainsi : L'affaire dont vous étiez tous deux en question est vidée. » — « N'as-tu rien ouy, Ibrahim? dit le Fidèle. — Rien du tout, dis-je. J'avais pourtant bien ouy. Je m'approchai même du bord de la rivière. Puis reçommença le même discours et la voix redoubla et dit encore : « L'aff*aire*... ». Il demeura q*uelque* temps en la même place triste et pensif; puis monta à cheval et s'en retourna en son palais dans la ville. Il

ne passa pas depuis plus d'un ou deux jours qu'il ne fût assassiné.

Le Fidèle demanda à se rendre à Hazyme. Tahar avait mis des gens en embuscade, qui assaillirent la chaloupe à coups de pierre et se *jetèrent* dessus tout d'un côté. La ch*aloupe* se renversa et tous t*ombèrent* dans l'eau. Le Fid*èle* se défit de ses habits et se sauva à la nage d*ans* un jardin; on le prit et l'enferma dans une maison. Tahar envoya Corise son affranchi et d'aut*res* av*ec* ordre de le tuer. Ceux-ci y coururent, les épées nues aux mains. Le Fidèle se leva, tenant un oreiller à la main, et un d'eux nommé Chamrune l'ayant atteint d'un coup d'épée au visage, il jeta son oreiller sur lui et se lança lui-même après, tâchant de lui ôter son épée p*our* combattre les autres. Chamrune s'écria : « Il me tue. » Les autres acc*ourent*, et se ruant sur lui, coup*èrent* le col par derr*ière* et prirent la tête et l'app*ortèrent* à Tah*ar*, qui la f*it* exp*oser*.

Fils du Droiturier Haroun Abugigafar, fils du Muhadi, fils d'Almansor.

4. 170.

Amin son fils. Aimait la musique et les arts. Dans ses promenades sur le Tigre, il avait 5 bateaux rep*résentant* un lion, un éléph*ant*, serpent aylé et cheval.

Page 30 :

Motevakkil, 10e cal*ife* abasside restaure le Nilom*ètre*.

Ibn Ahmed ben Thouloun, d'ab*ord* gouv*erneur* se rendit maître de l'Égy*pte*. Fonda la mosquée, le 1er Moristan ou l'hôpital.

L'Égyp*te* conq*uise* par Djauhar. En 358, prit Fostat et fonda. Le moment de sa fondation coïncide avec le lever de la planète de Mars. Al-Kaher. La *ville* victorieuse (al Kahira). Fonda Al-Azhar ou la mosquée brillante.

Le 6e cal*ife* fatimite Hakem-biam-rillah succède à son père Aziz-billah en 386 à 11 ans. Fit son entrée au Caire. On port*ait* dev*ant* lui le corps de s*on* p*ère* sur un chameau. Vêtu de

Page 30 :

*Motevakkil :* Al Moutawakkil.

*Le 6e calife :* Vraisemblablement tiré de Sylvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, 1838, t. I, p. CCCLXXXI à CCI.

noir, son turban orné de pierreries. M*ort* en 411. Fit construire les mosqu*ées* Rachidieh, de Maks et Hakem. Pavé de marbre avec des rep*résentations* d'oiseaux. Mach*ine* hydraulique p*ou*r ses bass*ins*.

Sitt-al-Moulk.

Après rentrent les Abass*ides*. Sélim 1er Turc. Salah-iddin f*onde* les Ayoubides.

Citad*elle*. Puits. Murailles. Collège p*rès* du t. de l'Univ*ersité* Chaffay.

Karakouch.

Sultan Bibars, mameluk, 635. Kalaoun, 682. Barkouk et Kaïtbey.

Exégèse. Étude du sepher.

H'eva. S'app*elle* Aischa d*ans* le paradis.

Consonances harmoniques supp*osées* dans les astres. Id de Pythag*ore* dont Cic*éron* parle dans le Songe de Scipion.

Id que les mur*ailles* Josué.

Serapis sauveur adoré à Canope, f*aubourg* d'Alexandr*ie*.

Livre des songes de Philon.

Haroun. Dit à Iachi, fils de Chaled, fils de Bermac : « Je vous donne un collier d'affaires et l'ôte de mon col p*our* le mettre au vôtre. Agissez c*omme* v*ous* le trouverez à propos. » Ce qui fit dire à un poète : « Ne vois-tu pas que le soleil était malade. Le califat de Haroun lui a rendu son éclat. Haroun est son calife et Iachi son vizir. »

En la même année naquit Mahomet le Fidèle.

Le Muctader, 39e calife, se laissait mener par les dames et demoiselles, de telle façon qu'une de ses dem*oiselles* nommée Jameque présidait aux jugem*ens* criminels et y était app*elée* par les j*uges* et juris*consultes*.

L'an 313 gr*ande* et épouva*ntable* flame. Étoile longue de 10 p*ieds*, large de 2 ent*ortillée comm*e un serp*ent*.

*Chaffay :* Voir Savary, *Lettres sur l'Égypte*, t. I, p. 85.

*Karakousch :* Architecte de la citadelle du Caire.

*Bibars... :* Noms de sultans d'Égypte, les deux premiers de la dynastie des mamelucks baharites ; les deux suivants de la dynastie des mamelucks burdjites.

*Serapis :* Voir Savary, *Lettres sur l'Égypte*, t. I, p. 43.

A partir de l'alinéa « Haroun. Dit à Iachi... » recommencent les notes prises dans l'*Histoire mahométane* de Vattier. — Haroun. Dit à Iachi... : p. 119 ; — Le Muctader... : p. 204 ; — L'an 313... : p. 206 ; — L'an 329... : p. 216 ; — Après quelques verres... : p. 198 ; — Il parut à Alep... : p. 230.

L'an 329 le Radibelle mourut. Était bon poète et fort éloquent. Il a été le d*ernie*r des califes en plusieurs points. Le d*ernie*r dont les poésies aient été ramassées en un volume. Le d*ernie*r qui ait disposé monarch*iquement* des armées et finances. Le d*ernie*r qui ait harangué publ*iquement* au vendredi. Le dernier qui ait fait compagnie et bu familièrement av*ec* ses amis, f*ait* despense, donné récomp*ense*.

Après quelques verres, il se mit à p*arler* de la verdure et du rivage.

Il parut à Alep un certain Cramate, nommé le Mutrafegue, qui se déclara prince et fut vaincu par Sipholdule. Dont un poète dit : « Il est revenu faisant marcher devant lui la tête du Cramate, qui n'a pour corps qu'une pique ensang*lantée* de son sang. »

« Il est revenu tête sans corps m*archan*t sur une j*ambe* qui n'a pas de p*ied*. On le voit marcher tout sec c*omm*e un bouchon de bout*eille* à qui on a donné de l'air.

Page 31 :

En 358, Cafor l'Achesidien, seigneur d'Égypte, mourut ne laissant aux enfans de l'Acheside que le nom. Le même était d'un naturel royal, fav*orisait* les poètes.

Ici comm*ence* la domination des Fatimites. Le Mugazzodinille, enf*ant* de Fatime, s'étant emparé de cette province, Geuhar, seigneur de la Cyrénaïque, vint av*ec* des troupes, un mardy, 17 nuits après la nouv*elle* lune de Sagbane, l'an 358. Le Mutigolelle fut le d*ernie*r des enf*ans* du Guebase au nom duquel se fit la harangue. Ainsi jusqu'au Malconasere Saladin.

*Le Radibelle :* El Radi billah.
*Cramate :* Carmathe.
*Sipholdule :* Saïf al Addoulah.

Page 31 :

Continuation des notes prises dans l'*Histoire mahométane* de Vattier. — En 358... : p. 235; — La femme de l'Acheside... : p. 242; — Le Gazizobelle... : p. 245; — Le Malque... : p. 247; — Égypte. Le Gazizobelle... : p. 250; — De son tems... : p. 255; — Château d'Ibrahim... : p. 256; — Alliance... : p. 259; — En 378... : p. 261; — Mort dans le bain... : p. 263; — L'an 411... : p. 266.

*Cafor l'Achesidien :* Kafur Ikschidide.
*Mugazzodinille :* Moezz Ledinillah.
*Guebase :* Les Abassides.
*Mutigolelle :* Mothi billah.
*Malconasere :* Malek al Nasser.

Geuhar entreprit en même tems le bâtiment de la Cahère, pour y loger la milice, chacun se faisant une maison. L'an 362, le Mugazzodinille fit son entrée, un vendredy, 8 nuits après la nouvelle lune du mois Ramadan, apportant devant lui, à ce qu'on dit, les cercueils de ses pères. Avertit son fils par son testament qu'il avait fait bâtir cette ville sous l'ascendant de Mars, qui est le maître de la Sphère, et qu'à cause de son ascendant, il l'avait nommée la Cahere, c'est-à-dire la Maistresse ou Dompteresse.

363. Le Mutigolelle quitta le califat. Le subjet fut que Sabectaquine le Turquois devint maître de l'état à Bagded.

La femme de l'Acheside avait mis en dépôt une robe de drap d'or brodée de pierreries. La caisse se trouva dans le mur du Juif (deux perles, prises en la poitrine, vendues 1,600 écus). Refusa la robe. Fit faire une cave, où il resta un an entier. (On saluait les nuages).

Le Gazizobelle Abumanzor Berare envoya Geuhar avec des troupes contre Aphtaquine le Serabois, seigneur de Damas.

Le Malque Guedaldoldule étant sorti à une maison des champs : « Que nous serions bien, aujourd'hui, dit-il, si nous avions un peu de pluie ! » La pluye vint en même tems, ce qui l'obligea de dire ces vers-ci : « Il n'y a pas de plaisir à boire le bon vin, si ce n'est au matin pendant la pluie, au chant de quelques demoiselles altérées, qui ne demandent qu'à jouer, et qui soient ravies de voir recommencer ; qui apportent le verre dès le soleil levant à celui qui est le plus grand des hommes, Guedaldoldule, seigneur des seigneurs, vainqueur de la Fortune. » Depuis ce tems il n'eut plus de bonheur, pour s'être qualifié « vainqueur de la Fortune ». Étant près de mourir, il cita ces vers : « J'ai fait mourir les grands capitaines, j'ai désolé les palais des rois, faisant fuir les uns en Occident et les autres au Levant. Après avoir élevé jusqu'au ciel ma grandeur, l'arc décoche sur moi sa flèche et ternit mon beau teint. Voici ma fosse qui m'appelle ; c'est fait de moi, je suis passé. »

*Sabectaquine :* Sebehteghin.
*Gazizobelle :* Aziz billah.
*Geuhar :* Djawhar.
*Aphataquine* : Aftakim.
*Malque* : Malek.
*Gueudaldoldule :* Ahdad al Dawla.

*Égypte*. Le Gazizobelle envoya prendre Alep. Les Romains *firent* lever le siège. Il passa lui-même à Belbise, où il fut pris d'une *grande* maladie, qui l'obl*igea* de décl*arer* son successeur le Chakam, son fils, et de le recom*mander* à Argévane le page. 386.

De son tems vécut le Manifestement assisté, n*ommé* le fils de Rège, qui fut transp*orté* par St Mercœur de la vallée de la Mecque en son église en Égypte. D*isait* la m*esse* en l'égl*ise* de St Marc. Vit une vision dont il mourut.

Le Gazizo*belle* prit p*our* femme une chrestienne et en eut une fille. Jérémie et Arsénius, ses frères, furent patriarches de Jérus*alem* et d'Alex*andrie*.

Château d'Ibrahim pris par une Arménienne qui filait av*ec* sa cousine.

Alliance de l'emp*ereur* Basile avec le roi des Russois contre Phocas. Lui d*onne* sa f*ille*, à la charge qu'il se ferait chrétien. Burdas Phocas fut tué en 379.

En 378 grand tonnerre. Il sortit du ciel co*mm*e une colonne de feu. Le sol*eil* parut changé de couleur. Il parut une étoile chevelue en Occident. Gr*and* tremb*le* terre à Damas.

M*ort* dans le bain à Belbise. Après lui, son fils le Chacambemrille, 3e des p*etits* fils de Abulmanzor Berare. L'an 397 se mit en camp*agne* contre le Chakam un certain homme de la maison d'Ommie, nommé le Valide, et prenant le titre de Naïrobemrille. Le Chakam le tua. Le Caderobelle fit écrire un manifeste contre les califes d'Égypte.

L'an 411, Chacambemrille fut tué en cette sorte. Il avait envoyé menacer sa sœur Settomaluque, fille du Gazizobelle et lui faire de vilains discours ; ce qui l'obligea de s'accommoder avec un des grands de l'état nommé Ebnodouase. Fit venir deux de ses serv*iteurs*, et leur ayant donné à chacun mille écus leur dit qu'ils m*ontassent* au mont Mactam, parce que le Chacam y devait monter avec

*Chakam :* Hakem.
*Chacambemrille :* Al Hakim biamrillah.
*Le Valide :* Oualid.
*Naïrobemrille :* Probablement Taïr-biamr-illah [faute de lecture ?]
*Caderobille :* Cader Billah.
*Settamoluque :* Sitt al Mulk. Voir l'*Histoire du calife Hakem*.
*Ebdonouase :* Ebn Dawas.

Page 32 :

un page et 2 caval*iers* et qu'ils le tuassent luy et le page et les [*deux cavaliers*]. Ils firent ainsi et lui app*ortèrent* son corps qu'elle enterra chez elle. Le monde fut étonné de ne plus voir le Cha*cam* et s'en émut et troubla diversement, ne sachant ce qu'il était devenu. Settomaluque fit venir les principaux de l'état, prit leur serment, régla et ordonna les affaires, et ayant revêtu le fils du Chakam des habits de Calife, av*ec* le diadème, déclara la mort du Chakam et en fit informer, faisant venir en même tems le serviteur qui savait le secret, auquel elle avait donné ordre de fermer les portes du palais et de se présenter devant Ebdonouase et parler ainsi : « Messieurs, dit-il, notre maître le Tahar vous mande que c'est ici le meurtrier de son père le Chacambe*m*rille. Elle prit là dessus elle-même l'épée et tua Ebdonouase et puis ensuite les deux serviteurs, et donna à Abulchasan Gali, fils du Chacam Atabali le gouv*ernement* de l'état, le surnommant le Tahar-Legzadinille. Le Chacam fut ainsi tué à 37 *ans*.

En 408, vint un proph*ète* étrang*er* nommé Mahomet, fils d'Ismaël, et surnommé le Dérarois. Q*uelques* Turcs se jet-t*èrent* sur lui dans le carosse du Chacam et l'ass*assinèrent*.

Après lui, un autre nommé Chamze, fils d'Achamet et surnommé le Hadi, qui se campa à la vue du Caire, en un lieu nommé Masgedbire. Permit de pr*endre* po*u*r femmes les sœurs, les filles, les mères.

Le Cha*cam* l'écoute et supp*rime* q*uelques* a*nnées* le voy*age* de la Mecque, introduisant celui de Thagleb en Arabie. La secte se rend célèbre surtout à Vaudunamre, à Tyr, à Sidon, au m*ont* de Béryte.

Abuna Zacharie, patriarche, fut exp*osé* aux lions qui ne lui f*irent* pas de mal. L'an 720 des martyres.

Page 32 :

Continuation des notes prises dans l'*Histoire mahométane* de Vattier. — En 408 vint... : p. 273; — Le Mustancerobelle... : p. 272 et 275.

*Abulchasan Gali :* Abu'l Hasan Ali.

*Tahar Legzadinille :* Daher Lezaz din Allah.

*Chamze :* Hamza.

*Achamet* : Ahmed. Voltaire écrit Acomat.

*Abuna :* « Ne signifie autre chose que nostre Pere, et c'est la qualité ordinaire des patriarches d'Alexandrie » (Vattier, p. 33).

Le Mustancerobelle, fils du Tahar, fils du Chakam.

Hakem.

Le gouv*erneur* de Damas f*it* bâtir un pont. Personne n'y passe. Attend. Passe l'ordre de sa destitution.

L'h*omme* qui obtient une grâce par jour.

Aux chrétiens et musulm*ans* racontons ce qui s'est passé quand il était Mahomet.

Darazi tué dans le char de Hakem.

Famine. « Je sortirai demain et dans chaque maison où je ne tr*ouve* p*as* de blé, je décapite le propr*iétaire*. »

Darazi, Akem, Hamza.

Pages 33 à 50 :

[*Carnet de comptes de Gérard de Nerval du mardi 7 février au samedi 1er avril 1843. De fréquentes transcriptions, très fantaisistes, d'un certain nombre de mots arabes, ceux surtout dont Gérard devait user en faisant son marché.*]

Gérard DE NERVAL.

---

## HUYSMANS' INFLUENCE IN AMERICA

The introduction, appearance, reception and influence of J. K. Huysmans' work in America affords a field of study especially interesting to the student of comparative literature. It not only presents a number of facts, aperçus, and curiosa to the devotee of Huysmans' work, but some novel problems of the international repercussions of literature. Moreover, the history of the appearance of his works in America involves also the history of literary censorship and official Puritanism. Lest the recital of the strange facts incident to Huysmans' American editions seem of purely local and national significance, I urge the student of French literature in the latter part of the nineteenth century to examine the record of the Naturalists' struggle against government interference; some profitable comparisons can be drawn.

It was fitting that the first translation of Huysmans in America

*Mustanserobelle* : Al Mostanser billah.

Les dernières lignes de cette page sont des notes prises dans Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, t. I, p. CCCLXXIX, CCCLXXXV, CCCCXXXI.

should be made by Stuart Merrill, the Franco-American poet. It was he who transposed into English the music of various French writing prosateurs, including Eekhoud, Bourget, Mendès, Mallarmé, de Régnier, and presented them in a little volume of prose-poems, entitled « Pastels in Prose ». Gotten out in 1890 and prefaced by W. D. Howells, who always extended a welcoming hand to Continental writers in America, the volume contained a pinch out of Huysmans' spice box, « Camieu in Red ». Well englished as it was, it was only a pinch and aroused no immediate interest in its author. After W. D. Howells it was perhaps inevitable that the next plenipotentiary should be Prof. Harry Thurston Peck. This prolific and versatile scholar and journalist did more for the introduction of foreign writers in America in the nineties than any other man. A sound classicist and a purist in matters of diction, he nevertheless possessed a wide and hospitable interest in modern movements and tendencies. Different from the Europeanized dilettantes who were active in this field, he manifested, in sharp contradiction to his broad tastes, all the alarms and reactions of the Puritanical Americans of his time. Praising for their art and scolding for their affronts to Victorian morals the continental whom he so conscientiously shepherded, he is an odd and fascinating figure. That his career should have been ended by a social misfortune offending the mores which he defended, seems like the act of an ironic fate and one can only wish that some biographer would give us a portrait of Professor Peck against the background of his time. In the « Bookman » for 1895[1], Professor Peck discusses « A Novel of Mysticism ». It is the English edition of « En Route » and he accords an extended study to the book and to the author's previous work. It is not surprising that he should remark « that the author wrote naturalistic fiction of the most brutal type-fiction that surpassed the most typical work of Zola in the frankness of its philosophy and shamelessness of its indecency ». He reads in the book the story of Huysmans' spiritual evolution, in spite of the translator's pious statement deprecating this view; and notes the connection between sensuousness and mysticism. He praises it highly for its beautiful style and for its sincere account of a conversion. In conclusion he expresses the fascination which the Old Church exerts on the enlightened Protestant, and a certain wistful longing which many non-Catholics experience. From the appearance of this review on, Peck frequently refers to Huysmans and, in one particular instance, places Huysmans in the center of a ra-

1. *Bookman*, vol. IV, p. 240-245.

ther nice problem in comparative literature. In his review of George Moore's « Evelyn Innes »[1] he draws an analogy between the spiritual progress of Moore's heroine and that of Durtal-Huysmans, and suggests that Moore had been influenced by the Frenchman. Moore had recorded his love for Huysmans in « Confessions of a Young Man », « Huysmans is like a glass of opium, etc., » and more of the dithyrambic sort found in that adolescent book. Moore replied to Peck's charge, saying that he had outlined and written large parts of his book before the appearance of « En Route », and, that being true, Moore takes first place as the English anticipator of notable French literary works. Himself the translator of Zola and in « Confessions of a Young Man » the interpreter of all the then recent debutants of French literature, he treated in « Lewis Seymour », hero of « A Modern Lover », the prototype of Maupassant's « Georges Duroy », several years before « Bel-Ami » appeared. Moore had lived for years in Paris and was thoroughly steeped in its life and literary tendencies before he returned to England in the late eighties. Perhaps we have here a rare case of literary anticipation, a case of a writer who, sensitized to an exotic literature, exactly anticipates in his own tongue the steps and phases of that literature.

It is not in the province of this essay to deal with Huysmans' influence in England, but, of course, it is obvious that essays dealing with him by Englishmen were bound to have their effect on the American public, at that time so Anglophile in its preferences. In this connection, it is important to acknowledge the influence of Oscar Wilde's « Dorian Gray ». This novel by the celebrated popularizer of current aesthetic dicta, avowed its debt to « A Rebours ». The influence of the figure of Des Esseintes, through this indirect way, is of course imponderable.

Curious and strange it is, however, to discover a case of Anglo-French repercussion of ideas with « Dorian Gray » as the wall of rebound. Jean Cocteau — and who is better able to speak for the young post-war generation? — avows that « Dorian Gray » poisoned his youth[2]. That this prominent figure in literary Paris was so influenced by this mediocre English novel, which embodied the ideas of a really great French novel of the eighties, constitutes a very unusual case in comparative literature.

In 1901 and 1903 two writers, Virginia Crawford[3] and Kathe-

1. *Bookman*, vol. VII, p. 498-502.
2. Article by Cuthbert Wright, *Dial.*, March 1923, vol. LXXIV, p. 303-306.
3. *Current Literature*, may 1901, vol. XXX, p. 581.

rine Ferris[1], devoted articles more informative than interpretative to him, but a serious appraisal of his work had to wait until the occasion of his death. Then Professor Peck, in « One of Three », summarized his work and compared his spiritual evolution to Bunyan.

In « Scribner's Magazine » for 1907 appeared an essay which placed James Huneker as the most understanding of Huysmans' critics in America. In the English-speaking world, I was about to add, when I recalled Havelock Ellis the Englishman who, in a brilliant essay, said that he had the « most intense vision of modern times ». Huneker, less lucid and coherent than Ellis, nevertheless seemed not only to comprehend but to feel more sympathetically the spirit of Huysmans. A phrase-maker himself, he could see that « Huysmans is the virtuoso of the phrase; he is a performer on the single string of self. He knows the sultry enharmonics of passion. He never improvises, he observes. He has the candour of his chimera ». He notes his kinship with Baudelaire, « Baudelaire's oriflamme embroidered with preciously devised letters of gold, reads : 'Spleen and Ideal'; upon the emblematic banner of Huysmans the motto is, 'Spleen'. » More penetrating are these comments : « He has never been a favorite with the Parisian public; rather a curiosity, a spiritual ogre turned saint. » And he did good service in outlawing the loose term decadent, shielding Huysmans from its odium, by recalling the little recognized incident of the Prince in Goethe's « Triumph der Empfindsamkeit » who enjoys sunlight and moonlight at will from a mechanical landscape. « All of which demonstrates the folly of certain critics who recognize in Huysmans the prime exemplar of the decadence. » Much absorbed in art himself, he was naturally most perceptive in his appreciation of the Huysmans of « Certains » and « L'Art Moderne ». « The swiftness in executing the verbal portrait allows you no time to wonder over the method; the evocation is complete and you recognize the magic of Huysmans. » Huneker's survey was most exhaustive and his judgements were fair and intelligent, but he will be better remembered by such vignettes as « he was a perverse aristocrat who descended to the gutter, there to analyze the various stratifications of filth; when he returned to his ivory cell, he had discovered not humanity but an anodyne, the love of God », or « A Vau l'Eau is the Iliad of indigestion » and « Huysmans is the Paganini of prose ».

It is not difficult to remark Huysmans' influence on Huneker's style. Staccato, studded with exotic words and phrases, it acknow-

1. *Critic*, nov. 1903, vol. XLIII, p. 416-422.

ledges its debt in every line. And in truth, Huneker was the first disciple of Huysmans' in America. As early as 1895, Huneker wrote a story which appeared in « M'lle New York », that ephemeral but notable medium where appeared for the first time in America so many writers of Young France. It was in the hallucinative tradition of « Là-Bas » and was entitled « When the Black Mass was heard ». Incidentally, the story was translated into French by Remy de Gourmont, and received the benediction of Huysmans himself. These themes intrigued Huneker and in his volume « Bedouins », the story « The Supreme Sin » is concerned with Diabolism. The properties seemed to be supplied by Jules Bois and Felicien Rops, but the spirit is that of the author of « Là-Bas ». « The Vision Malefic » presents a Catholic at first titillated, then horrified by Satanism : Huneker, a Catholic, was well able to understand and reproduce in America the ideas of his model. In « Melomaniacs » the « Eighth Deadly Sin » is a story of perfumes and is obviously derivative from « A Rebours ». How quaint it is to see the idiosyncrasies of Des Esseintes in a New York setting. Throughout his long and admirable career as a critic, Huneker lost no opportunity to insert tributes to Huysmans in his work. On the appearance of Coquiot's book, he wrote a long review, « The Opinions of J. K. Huysmans ». At his death, he was preparing a detailed study on Huysmans as an art critic. Huneker knew Huysmans and says that he was struck by the Semitic contour of his head, a feature which no one else has noted. When he was first introduced to Huysmans in 1903 an amusing incident took place. « He was amiable to me after I told him I was a Catholic, but frowned when I said I was not particularly pious. 'Mais, mon cher confrère', he groaned, 'vous êtes un imbécile. Quoi?' No half-way epithet[1]! » Huneker was captivated by his thesis that Huysmans had always been a Catholic, that his conversion was, properly speaking, only a return, and that the official genuflexion was not surprising. William James, the philosopher, always abominating Huysmans' views on sex, was of the opinion that his conversion was a pose, but when Huneker presented his views on the matter, the author of « Varieties of Religious Experience » avowed himself convinced.

Huysmans' interest in diabolism and the lore of exotic perfumes, flavors, etc., oriented the interest of a number of minor American writers. Throughout Carl Van Vechten's critical work and essays there are frequent allusions to Huysmans and finally in his novel

1. Huneker, *Steeplejack*, vol. II, p. 118.

« Peter Whiffle » one finds a spiritual descendant of Des Esseintes whose make up owes not a little to the hero of « A Rebours ». Whiffle extends his interest in perfumes, stones and tastes to include catalogs, in the Huysmans manner, of automobiles, cats, reapers, laces, cookbooks, etc. Edgar Saltus in his « Pomps of Satan » was another whose work bears traces of Huysmans mediaevalism, and his study of Gille de Rais was doubtless derivitive from « Là-Bas ». Lafcadio Hearn in some of his journalistic work gives evidence of similar influences[1].

One of the strangest conquests of Huysmans' verbal magic is the novelist Ben Hecht, a more important writer than any of the foregoing. It seems a far cry from the analyses of the Chemin de Damas to the corrosive dissections of American Puritanism and sexual inhibition, and it is astonishing to find the influence of Freud side by side with that of Huysmans. Hecht was long a journalist in that Chicago which Huysmans loves to utilize as a touchstone of hideous modernity — « Paris in a sinister Chicago », he said in the eighties, but he did not know when he was well off. Jewish and so a born rebel, Hecht learned to hate the setting as the tawdry drama of his work. He embodied his antipathies in images and descriptions which recall the Huysmans of the « Bièvre » and « Croquis », the acidulous commentator on modern architecture. The Wrigley building and the skyscrapers are just as vividly etched as the memorable cartoons of the Opera and the Trocadero. Hecht's contact with Huysmans was a case of literary love at first sight. A perusal of « En Route » and « The Cathedral » in translation, excited him to such enthusiasm, that, knowing no French, he sought for a translation of « Là-Bas ». Finally he persuaded a friend to perform this labor for his special benefit and as he read the installments of his friend's work his enchantment knew no bounds. In the following, one may read his tribute and also note the evident influence of Huysmans' style :

« Huysmans is the rajah of writing, his brain the splendid macaw of all literatures. He illumines the *fin-de-siècle* of his Europe like some effulgent and exotic Napoleon of words. His work from beginning to end, a fulgurating panorama of phrases, forms the rarest and most precious pages in the thought of France. To him may all stylists be compared — Verlaine, Mallarmé, de Gourmont, Barrès, Nietzsche, Louÿs, Pater. For besides the flame of his strange genius the Salomé of Wilde, the jewel-phrased courtezan that she is, pales to a shadowy bawd. Huysmans' decadence is the most vi-

1. Tinker, *Lafcadio Hearn's American Days*, p. 113.

rile and furious manifestation of beauty in any language. It is the apocalypse of imagery, the tortuous hallelujah of style. His vision is of a demoniacal intensity. His eye turned critically upon life, upon canvas or upon any other of the arts, kindles with unholy lights. He can present in his matchless cataracts of words the beauty of Chopin, the Sataniques of Rops, the splendors of Moreau. All color and movement he can evoke by the mellifluous devices of phrases and clauses which impale upon their rapturous points the soul of beauty. His « Certains » and « A Rebours » remain the apotheoses of verbal splendours, of volcanic nuances. His trilogy, « Là-Bas », « The Cathedral », and « En Route » inspired by the exotic loveliness of mediaeval Catholicism contain the vivisections of Dostoievski augmented by a lyricism which rises, page after page, to unearthly harmonies[1]. »

It is clear that in style, at least, he is an apostle of the gospel according to « Certains ».

Special aspects of Huysmans' works have elicited serious and scholarly studies and these show that his work has an extensive and critical audience in academic circles. Professor Max Rudwin has written an impressive exegesis entitled « The Satanism of Huysmans »[2]. It betrays an exhaustive knowledge of the considerable literature on Huysmans. He approaches this phase of Huysmans from the position of a student of philosophy and the history of religions. One of the results of his labor should set at rest Americans who have been puzzled by a reference in « Là-Bas », in which he attributed to H. W. Longfellow, the staid and conventional poet, a knowledge and participation in Satanic rites. Professor Rudwin shows that he mistook the poet for another Longfellow, a Scotchman connected with an organization of occultists who were alleged to be Satanists.

Of a more unusual nature is Van Roosbroeck's « Huysmans the Sphinx : The Riddle of A Rebours »[3]. I will let this author state his own thesis. « Far from being the apology for the Decadence which some affect to see in it, « A Rebours » is a satire on the doctrines and attitudes of the younger generation in 1885. It seems necessary to put it in its proper place, not as a breviary of the Super-aesthete, but as the sarcastic analysis of this pose... » He concludes that Huysmans' moral was after all but the same as his critics', Max Nordau and Irving Babbitt. Students of Huysmans will

1. Harry Hansen, *Mid-West Portraits*, p. 221.
2. *Open Court*, 1920, vol. XXXVI, p. 240-251.
3. *Romanic Review*, 1927, vol. XVIII, p. 306-328.

find this a provocative if highly unsound hypothesis. Incidentally the author of this article has rendered a more concrete service to annotators of « A Rebours » by suggesting that the incident in which Des Esseintes corrupts the street-boy is drawn from Villemessant's « Mémoires d'un journaliste » in which he ascribed this action to Lord Seymour, a notorious rake of the '40 s, known as « Milord l'Arsouille ».

Huysmans has received acclaim from the Catholic reviews in this country, but only in fair proportion to his merit. The tendency of Catholic publicists in America has been to exaggerate, in a sort of spirit of boosterism, the importance of writers who are Catholics. But the few commentators who have turned their attention to Huysmans have given very just and sober appraisals to his work. Father Hugh Blunt, in his « Great Penitents »[1], shows a thorough grasp of his material. He grants to Huysmans' attitude in defence of his early and profane work an ungrudging « nihil obstat ». Similar to his sacerdotal brothers in France he concludes : « It is not, however, of Huysmans as a great writer that we love to think, but of Huysmans the sinner who had cleansed his soul by tears of suffering and penance. » George N. Shuster in « Catholic World », a Catholic layman, grants to Huysmans a broader and more aesthetic study than the priest[2]. He does not indulge in the usual horror over Huysmans earlier works. Rather does he praise « Les Sœurs Vatard » for its descriptive power. In this connection he states that America has been obfuscated by the bulk of Zola and has not recognized in the early Huysmans a greater Naturalist than the leader of the movement. « Sufficient time has passed to show that his writing is above time, as Christianity is. Zola and the fleshly gods he worshipped have departed, perhaps forever, like the fierce warrior deities of old barbarian Europe. » Father Peter Guilday discusses « En Route and Church Music »[3]. He suggests that « En Route », together with considerable literature exalting the Plain Chant, had something to do with Pius X' decree on Church Music which he issued in 1903, commanding that the Gregorian chant must be everywhere restored to all public functions and condemning modern church music as most unsuitable for liturgical service. Guilday dissents from some of Huysmans' prejudices

1. *Great Penitents*, N. Y. McMillan Co. 1921, p. 169-193.
2. Huysmans Egoist and Mystic, *Catholic World*, July 1921, vol. CXIII, p. 452-464.
3. *American Catholic Quarterly Review*, April 1914, vol. XXXIX, p. 303-317.

in favor of plain chant and insists that the polyphonic music of the Palestrinian school is most adequate and suitable for church service.

After the appearance of « Camaieu in Red » in the anthology, there was no further appearance of Huysmans in translation in America until 1919. In England, I believe, there existed translations of « En Route » and « Cathedral » beginning with 1894 and the dissemination of these in America is, of course, an uncertain factor. In 1919 appeared the American edition of « En Route », in 1922 « The Cathedral », in 1924 « St. Lydwine » and « The Oblate » and in 1925 « The Crowds of Lourdes ». « Against the Grain » appeared in 1922, « Down There » in 1924, and in 1927 a volume entitled « Down Stream » which contained translations of « A Vau l'eau », « Marthe », « Drageoir aux Epices », selected papers from « Certains » and the Twenty-years-after preface to « A Rebours ». This volume is delightfully designed for Huysmansians, admirably prefaced and translated, by Samuel Putnam, and its existence is evidence of the progress of the Huysmans' cult in America. It is well to state here that Huysmans' style is often a nightmare for the English reader, with its frequent use of archaic and popular terms and words and it is very much to Mr. Putnam's credit that he has accomplished so well his task. He is indeed the best of Huysmans' English translators. « En Route » enjoyed a very competent translator in Kegan Paul, but his works suffers from a marked yet inconsistent bowdlerization. After all, « The Carnal Struggle » was Huysmans' first tentative title for the novel, and mindful of this fact the translator should have been more liberal with the sexual interludes in this novel. Besides Huysmans' corrosive verbal vengeances are the very marrow of his style and one laments even the absence of the comparison of « Gounod's music to the jets of water from a bidet », which is rendered as « those fonts of toilet water ». On the other hand, one is surprised to note that the description of the visitation of the Succubat to Durtal in the monastery is given a very frank, almost literal rendering. With conspicuous lack of humor, Mr. Paul in his introduction states that « Durtal writes in narrative matters which a translation must hide and merely hint; that can be said in French, openly, which Englishmen would not say to each other in private. » Mr. Paul's « Cathedral » was well done, but the « Oblate » englished by Edward Percival was so badly botched that there was unanimous disapproval among the revtewers, a fact which denotes a very active critical audience for French translations. One less well-informed than the rest, howe-

ver, oddly remarks : « If Huysmans is an artist he must be ashamed of this work, written apparently during his literary novitiate. If it were not Huysmans it would not be translated [1]. »

Indeed the reception of his work by the critics is an interesting study. In the nineties Professor Peck, the most liberal of critics, was horrified by Huysmans' frankness. Thirty years later there was hardly a comment on this aspect by the critics, who showed themselves if not blase at least thoroughly sophisticated and adult in their attitude. « En Route » and « Cathedral » of course gathered encomiums which ranged from lyrical tributes to pious amens. « A Rebours » found a less unanimous reception.

Clarkson Crane in the « Freeman »[2] is the most intelligent of its adversaries. He says « it lies embedded in the end of the 19th century like a jeweled and perfumed corpse. Dragged from its tomb and set walking on the earth it looks pitifully antiquated in the fresher, freer Stendhalian air of the 20th century and one need but glance upon it to see how far we have really moved from the '80s and '90s. After all is there not something rather bourgeois about this hatred of the bourgeois? « A Rebours », a hot-house and inverted « Walden », an adventure in escape, is adolescent literature and should be read for the first time at that age. » The best reply to Mr. Crane was the simultaneous appearance of T. S. Eliot's « Waste Land ». In general it was a considerable relief to find that there was no maundering about unpleasant themes and neurotic fancies.

The approving choir, however, brought out two, at least, who betrayed an intelligent and sympathetic attitude towards Huysmans' work. One Pierre Loving in « Nation[3] » contrasted the spirit of « A Rebours » with « The Waste Land » by Eliot. « Huysmans waxes insolent in proportion to the growth of his sense of life's mockery. Whereas the new throat of our times utters a mere monotonous despair, and icy unconcern that refuses to bridle even while chronicling the barrenness of a life that is busy digging its own grave. » But « the sheer ferocity of Huysmans' genius sets him apart from the younger writers of to-day, who voice another sort of despair and disenchantment. He is surely, aggressive, he execrates the importance, the prevaling note sounded by the young men of to-day. He dared to hate! » Certainly, a view of a

1. *New York World*, August 24, 1924.
2. *Freeman*, January 10, 1923.
3. *Nation*, January 14, 1923, vol. CXVI, p. 44-45.

militant Huysmans not usually expressed by commentators. Loving also found a paradoxical charm in that Huysmans the decadent wrought « A Rebours » in a mold of artistic perfection and balance.

The other critic is Cuthbert Wright who, in two articles in the « Dial[1] » demonstrates that he is an ardent but perceptive admirer of Huysmans. He professes to find in « Croquis Parisiens » evidences of a real Christian pity and compassion and that « there is more hidden in this illustrious and wretched writer than the spiritual aristocrat turned Catholic epicurean[2] ». He sums up : « He was a man of great intellectual honesty, many virtues, and one sin — perhaps the most unpardonable — his ingratitude to life ». Wright performs an excellent service in criticising the translation of « A Rebours ». The whole « terrible » sixth chapter has been left out and the episode with the young man at the end of Chapter nine is missing. The passages which deal with Petronius' Satyricon are rendered in a very questionable way. And is it necessary to translate « la Ville idolâtre qui éjaculait, à plat ventre, d'impurs cantiques devant l'impie des banques ! », as « on the idolatrous town which wallowed on the ground the while it uttered impure psalms before the impious tabernacle of banks » ? « Giton » is set down as « a depraved little girl ». There are numerous howlers of this nature which decidedly mar the effect and probably cause many to question the importance of the work itself.

It is apparent that in 1922, when « A Rebours » was published, the publishers or translators or both were timorous about issuing Huysmans unexpurgated and intended to keep out of their editions « anything that », as Mr. Kegan Paul so quaintly remarks, « anything that can be said in French openly », but « which English men would not say to one another ». Substitute « American » for « English », and you obtain an accurate picture of the state of mind in 1922. But in 1924 the publishers were more audacious and issued an edition of « Là-Bas », entitled « Down There », excellently translated by Keene Wallis. With two exceptions the book followed exactly the French original. The clause beginning « étreignit » on p. 240 (*Œuvres complètes*) and the passage : « Il serrait une morte » p. 45, vol. II to the words : « Il finit par enjamber la femme » (p. 47), were both omitted, but passages like the delirious wandering of Gilles in the forest are faithfully rendered. On its ap-

1. *Dial.*, December 1920, vol. LXIX, p. 655-662.
2. *Dial.*, March 1923, vol. LXXIV, p. 303-317.

pearance, the book had a good press and one of the reviewers, Leonard Cline in the New York « World » stated that the book while a terrific piece of demonology was certaintly not a book for smut-hunters. An innocuous remark but sufficient to attract the attention of the chief on the smut-hunters, Mr. J. S. Sumner, Secretary of the Society for the Suppression of Vice. He cited to District Attorney Banton that a good paper like the « World » had adjudged « Là-Bas », however indirectly, as a questionable work. These are the facts of the situation as accurately as I have been able to gather them. Mr. Boni the publisher was summoned to the District Attorney's office where he was confronted with M. Sumner who stated that « Down There » contained passages dealing with demonology and other passages dealing with sex which were in violation of the law. Mr. Banton intimated that he did not wish to prosecute but would be forced to do so if Mr. Sumner filed a complaint, unless Mr. Boni would withdraw the book from sale and sent the plates to Mr. Sumner. Mr. Boni, who foresaw costly litigation, withdrew the book and surreadered the plates.

This is a fair illustration how the censorship on books worked in New York in 1924. It should be mentioned that Mr. Sumner had proposed that he shoud pass on all questionable manuscripts and in this way save the publisher the expense of printing books which did not meet with the self-appointed censor's approval. I should also add that other New York publishers had rejected « Down There » and Mr. Boni elected to take che chance.

This flagrant example of censorship was noticed extensively by a disapproving press. Omaha « World Herald » 's comment read : « Those who like such goings on will like them. But in the normal order of things, where Mr. Sumner occupied no more than his proper place in society, the District Attorney would either prosecute a publisher for breaking the law or let him alone. He would not evade the process by secrets threats. »

Whether public disapproval was active or not, it is impossible to estimate, but judicial decisions in the case of publishers who dared to defy Mr Sumner were unfavorable to this censorship and in the following years a bill introduced into the New York legislature, called the « Good Books » bill, designed to institute a strict censorship of literature was defeated. It was defeated, it is interesting to note, by the efforts of Al. Smith and James Walker, powerful representatives of American Catholic opinion and certainly liable to take no steps unwelcome to the Catholic hierarchy. Thus we see the strange phenomenon of literature defended

against the encroaching interference of Protestant reactionary measures by that most conservative of churches, the Roman Catholic.

Oddly enough in France, one may recall, it was the conservative, clerical government of Marshal Mac Mahon and successors in the early years of the Third Republic which was most severe towards the productions of Naturalism. M. Deffoux in his book « Groupe de Medan » has devoted some pages to outlining the results of this censorship, namely, the exportation of French literature to Belgium and the rise of the house of Kistemaeckers. It must be remembered that a number of French novelists spent time in jail, for offenses to the official mores. There is no record of such incarcerations in the United States and it is interesting to contrast the two systems. The French, strictly legal and bureaucratic, choose the sterner course, the United States, prone to bow to organized minorities like Mr Sumner's and to secret circumventions of one law in defense of another, took the same path that its « Big Business » chooses in its extra-legal agreements.

The censorship was sufficiently relaxed to allow the virtually unhindered publication of « Doron Stream » in 1927. I say virtually, because the translator in his preface states that the « terrible » chapter VI, missing in the American edition of « A Rebours » and the passage from « Down There » mentioned in a foregoing paragraph, are included. This is a mysterious lacuna, for these two items are not included in the book. One may surmise that the publisher at the last moment withdrew these excerpts with the sad example of Mr Boni in mind. It is important to note that « Marthe » is translated absolutely without any exceptions. It is to be remembered that the book could not be issued in France at its first appearance without certain expurgation at the hands of the Ministry of the Interior. The selected papers from « Certains », dealing with Rops and Degas, are also included with all their frankness untouched. Thus it is proper toremark that the freedom from censorship had considerably advanced in the years following 1924. It is certain that a good unexpurgated edition of both « A Rebours » and « Down There » could be placed on sale with impunity to-day. There is a good unexpurgated edition of « Là-Bas » circulating through agents who sell surreptitiously such books as the « Marquis de Sade », and « Lady Chatterley's Lover ». It is unfortunate that « Là-Bas » should be placed in this cathegory.

I have obtained from some of Huysmans' American publishers figures of the sale of these translations. It is interesting to com-

pare these with the French publication figures. « Against the Grain » has sold 8,000 copies and « Down There » sold 5,000 before it was suppressed. Benziger, the religious house which issued « The Crowds of Lourdes », informes me that since its appearance in 1925, the book has sold 400 copies. In France, according to the latest figures which I have obtained, the sale of « Les Foules de Lourdes » reached 48,000 copies, while « Là-Bas » attained only 45,000 and « A Rebours » 29,000, a fact which M. Deffoux significantly noted in connection with his point that Huysmans' Catholicism certainly paid. In Puritanical America, apparently, his profane work is esteemed above his sacred.

A few more of his works might be successfully presented. Mr Putnam, a Huysmansian of rare knowledge, suggests « Croquis Parisiens », « Sœurs Vatard » and « En Ménage ». Personally, I think « Sœurs Vatard » and « En Rade », as well, would have little appeal. But in connection with « Croquis Parisiens » a full volume of Huysmans' art criticism drawn from « Certains » and « Art Moderne » would be suitable. Moreover, a collection of his papers descriptive of Paris and the Churches would attract a public taste which calls for more and more books on the monuments of France. I have noted that American writers of travel books on France usually quote Huysmans about Chartres Cathedral. A biography, in a nation voracious for more biographies, would be an excellent thing. In lieu of that, a translation of Coquiot's book would not be inappropriate. These are but suggestions. The foregoing figures, together with the fact that at least several of these translations are in almost all public libraries, are impressive enough to indicate that Huysmans has considerable reading public in America.

F. C. Hanighen.

---

## UNE LETTRE AMÉRICAINE INÉDITE

### AU SUJET DE G. CLEMENCEAU AUX ÉTATS-UNIS

Le Dr L. Pleadwell, médecin de la marine américaine, a retrouvé dans sa collection d'autographes et envoyé à celui qui en était l'objet la lettre suivante, adressée, en 1867, par un artiste ami de Clemenceau, à Joseph Henry, administrateur à cette date du fameux Smithsonian Institute. Nous n'avons pas besoin de renvoyer nos

lecteurs, pour les circonstances où cette lettre fut écrite, au numéro de janvier 1928 de la *Revue*. F. B.

New York, Nov, 25th, 1867.

Prof. J. Henry
Washington.

Dear Sir.

My young friend Dr Geo. Clemenceau who will present this letter to you has been a resident of New York about two years and is soon to return to France. Before leaving the country he is desirous of seeing something more of our public men & institutions. Nothing will interest him more, I am confident, than the Smithsonian Institute under your charge, particularly as he is so well qualified to appreciate your labours and the great need of scientific development in this country.

Among the prominent men in Washington Dr Clemenceau desires to see Mr Seward. If you can aid him in getting access to Mr Seward may I beg your good offices.

I am, my dear Sir,

Very truly yours

A. B. Durand.

# CHRONIQUE

**A propos d'un récent « précis » de littérature comparée. —** La récente publication d'un livre qui, destiné au grand public, diffuse sans les « vulgariser » les notions essentielles qu'il convient d'avoir de notre discipline, l'accueil trouvé de divers côtés par ce livre, permettent de faire le point et de marquer la zone vraiment occupée d'un terrain qui fut longtemps contesté et incertain. *La Littérature comparée* de M. Paul van Tieghem (Collection Armand Colin, 1931) laisserait désormais sans excuse ceux qui objecteraient à nos études je ne sais quel hermétisme et, tout d'abord, une appellation insuffisamment claire, laquelle n'est que l'abréviation commode de rubriques variées et plus explicites.

Partie intégrante et auxiliaire, avant tout, de l'*histoire des littératures*, la littérature « comparée », sous cette formule resserrée ou sous telle autre qui l'est moins, ne prétend pas plus donner la clef unique des faits intellectuels que, dans l'histoire sans prédicat, ne ferait l'histoire diplomatique, ou militaire, ou économique. Certains épisodes, certaines singularités, certaines nouveautés, en littérature, échappent à la simple détermination par le milieu national, par la personnalité créatrice, et ont besoin d'être placés dans des « séries » internationales : de quelque nom que s'appellent les recherches suscitées par ces « cas », leur fréquence et leur importance nécessitent des hypothèses ou des démonstrations qui, fort en retard dans divers pays, ont au contraire reçu dans plusieurs autres la sanction de résultats indéniables et d'une activité qui a fait « centre » pour un grand nombre de chercheurs : de quoi le livre d'un auteur qui compte lui-même parmi ces bons artisans est un nouveau témoignage impartial et discret.

Puisque diverses voix étrangères (W. Folkierski dans le *Mysl Narodowa* du 22 mai, V. Vedel dans *Tidens Tegn* du 17 juin, F. Ernst dans la *Frankfurter Zeitung* du 14 août), s'ajoutant aux témoignages de MM. E. Jaloux, M. Citoleux, P. Martino, H. Tronchon, se sont trouvées d'accord pour admettre à ce propos que ces études trouvent en France un développement particulièrement satisfaisant, il sera permis de rappeler les raisons de cette vitalité : d'abord une tradition qui, d'abord entachée de quelque ver-

balisme (au temps des Villemain et des J.-J. Ampère), a su prendre souci de méthodes plus exigeantes et de critères plus probants; ensuite une curiosité de pensée qui, peut-être sur la défensive s'il s'agissait d'incorporer des « valeurs » étrangères, est demeurée accueillante à l'égard de leur manifestation, et — depuis Montaigne — ne croit pas diminuer un écrivain en « débrouillant ce qui est sien » dans son œuvre, même la plus personnelle en apparence.

Nous sommes ici pleinement d'accord avec M. van Tieghem pour ne pas voir, dans l'étude des « types », des « thèmes », des « motifs », l'essentiel du comparatisme : il est fort rare, en effet, que les rapprochements de ce genre soient fondés sur des filiations réelles; et des répertoires auraient beau s'organiser où toute la matière de la *thématologie* serait commodément rassemblée, qu'il nous semblerait encore indispensable d'expliquer 1° comment des « frappes » diverses ont pu marquer des sujets, éternels ou universels, d'empreintes parfaitement différentes; 2° par quels intermédiaires les plus caractérisés de ces thèmes ont pu être transmis — et ici les transmetteurs verbaux n'ayant laissé aucune trace, une saine méthode doit renoncer à faire œuvre assurée.

« L'essentiel, observe M. Folkierski, c'est que la littérature comparée ouvre des perspectives nouvelles à la littérature universelle », que des « coupes transversales » permettent d'observer les véritables grands courants et les tendances universelles : du même coup sera atteinte la « littérature générale » à laquelle M. van Tieghem estime qu'une situation en quelque sorte indépendante doit être faite. M. Vedel, dans un ordre d'idées assez différent, rappelle que « la littérature vivante vient de la vie et retourne à la vie », et se déclare ainsi, implicitement, peu intéressé par des *minores* littéraires qui, peut-être utiles pour compléter tel chapitre de littérature « générale », n'ont eu, et n'auront jamais, qu'une existence précaire dans les réalités nationales, ou sociales, ou ethniques, des groupes humains. M. F. Ernst estime que, loyalement pratiqué, le « comparatisme » peut aider à « développer un sentiment toujours plus raffiné et supra-national », dont les créations de l'avenir, comme certains problèmes du passé, tireraient parti. Il semble bien que ces opinions de fort bons juges délimitent à leur façon la zone d'activité souhaitable de notre discipline : il ne s'agit pas, pour elle, de conférer la vie à une matière plus ou moins inerte et délaissée, qui servirait à compléter des ensembles et à nous persuader de l'identité des tendances humaines; mais bien de retrouver les *cheminements* authentiques ayant permis les éternels échanges de la matière et de la forme, les incarnations de l'idée dans le fait, les grands heurts et les affrontements moins apparents des systèmes

et des théories esthétiques. *Das Allgemeine ergiebt sich von selbst*, les éléments généraux résulteront de ce triage même, comme disait Goethe (assez longtemps avant ses considérations sur la « littérature mondiale » et lorsqu'il félicitait son fils de s'occuper d'histoire à l'Université).

En d'autres termes, une *dynamique*, plutôt qu'une *statique*, apparaît, dans l'état actuel des choses, comme l'essentiel des curiosités comparatistes : à la limite des échanges vérifiés, des acceptations et des transformations (si heureusement définies par M. van Tieghem), grâce au constat des « points morts », des fins de non-recevoir, des complètes inerties (car les réalités négatives ont leur place à côté des influences avérées), un degré très acceptable de généralité a chance d'être atteint : non pas celle qui fait, d'un *Rameau d'or*, ou d'autres ensembles de ce genre, un répertoire plutôt qu'une restitution et, de tant de manuels de littérature universelle, des dictionnaires disloqués, — mais celle qui porterait témoignage de l'activité ininterrompue de la vie de l'esprit. F. B.

**Une bibliographie roumaine des bibliographies.** — C'est bien une caractéristique de notre temps que l'intérêt manifesté de tous côtés pour la « science » bibliographique. Face à l'essor prodigieux de l'imprimerie, au nombre toujours croissant des gens qui se mêlent d'écrire, à la nécessité enfin reconnue par tout le monde de s'informer au delà des frontières nationales, des spécialistes pleins d'abnégation consentent leur vie durant à feuilleter des catalogues, à inspecter les pages de garde et les tables des matières. Ces spécialistes au grand cœur, ce sont les bibliographes. Les historiens de la littérature leur doivent trop de gratitude pour refuser au fruit de leurs veilles laborieuses et innombrables le titre consolateur de science.

Science ou non, la bibliographie exige de la part de ceux qui la cultivent deux qualités également rares, également précieuses : lucidité et puissance de travail. Savoir très exactement où l'on veut aboutir, limiter rigoureusement la besogne que l'on se propose de réaliser, définir avec force les problèmes et les questions dont on veut faciliter l'étude, éliminer sans pitié les à-côtés, les questions parasites, les problèmes adjacents, tracer enfin, en conséquence de tout ce processus préliminaire, le plan que l'on suivra sans défaillance d'un bout à l'autre de l'ouvrage, quel beau travail de logique serrée et forte ! Les esprits brouillons ne feront assurément jamais de bons bibliographes, — et pas davantage les esprits trop subtils ou les caractères hésitants. Un bibliographe doit posséder le don de synthèse, qui rend possible l'établissement préalable du plan, au même degré que le don d'analyse, qui lui permettra par la suite

de discerner, de deviner presque l'idée dominante dans chacun des ouvrages auquel il s'agira de faire un sort. Dans une bibliographie, la synthèse précède donc en quelque sorte l'analyse. Qu'en faut-il conclure? Qu'il n'est de vrai bibliographe que spécialisé dans un domaine bien déterminé, ayant déjà parcouru ce domaine et mesuré ses dimensions à la fois idéales et possibles. Car la synthèse à priori ne peut se soutenir qu'en métaphysique.

Si nous accueillons avec satisfaction la *Bibliographie littéraire roumaine* que nous présente M. Georgescu-Tistu[1], ancien membre de l'École roumaine en France, c'est précisément pour la raison que ce bibliographe est doublé d'un historien de la littérature. Il aspire à dresser un jour le catalogue complet de la production livresque intéressant la littérature roumaine, ou tout au moins à préparer la voie à ceux qui, plus heureux que lui parce que mieux armés, embrasseront la même carrière. Son travail est essentiellement une critique de sources. Générales, spéciales, périodiques, éparses dans certains travaux particulièrement bien informés, simples catalogues de bibliothèque ou de librairie, l'auteur mentionne toutes ces bibliographies roumaines, leur assigne un rang, un rôle, une valeur dans des chapitres bien ordonnés et justifie à chaque fois sa décision par des jugements pleins de sens. Son travail marque un progrès certain dans l'étude de la littérature roumaine. La littérature comparée elle-même se doit d'enregistrer ce progrès et d'en espérer d'autres du même genre qui lui permettront enfin, sur la base d'une connaissance judicieuse de la production livresque nationale, de mieux démêler l'écheveau des multiples influences qui se sont exercées en Roumanie depuis deux siècles.

L'auteur se montre assez bref sur la manière dont il envisage la publication de la grande bibliographie dont il prépare ici la voie. Nous aurions lu avec intérêt, à la suite de son étude des sources, un chapitre de vues générales et théoriques sur l'emploi possible du matériel qu'il a réuni avec tant de soin et sur la meilleure disposition des matières dans la future bibliographie. Même vagues et incertaines, les considérations de ce genre excitent l'esprit et font par là avancer les recherches.

En tête de l'ouvrage, une Introduction, conçue sur un plan très vaste, traite des principaux problèmes que pose la Bibliographie et enregistre les solutions proposées par les principaux spécialistes de tous les pays. Là encore, l'auteur n'hésite point quand il s'agit de juger et d'exprimer ses préférences. Non sans quelque timidité

1. *Bibliografia literară română*. Academia Română. Studii si Cercetări, t. XVIII. Imprimeria Natională, Bucuresti, 1032, 254 p. in-8°.

cependant : la riche connaissance qu'il possède de tout ce qui compte dans sa discipline lui permettait pourtant de formuler avec plus d'autorité ses idées personnelles sur des points controversés comme, par exemple, la classification méthodique, la Bibliographie sélective dans ses rapports avec la Bibliographie totale ou prétendue telle, la justification de la première dans certains cas spéciaux, la nécessité de la seconde dans d'autres cas. Il semble qu'il reste encore fort à faire dans ce vaste champ, que trop d'amateurs ont prétendu défricher jusqu'à présent.

Un résumé en français achève l'ouvrage. Il convient d'y applaudir et d'encourager ce procédé que des ouvrages et des périodiques roumains toujours plus nombreux adoptent depuis quelques années. Notons enfin l'excellente composition de l'Index, innovation qui, elle aussi, se répand de plus en plus dans les travaux des spécialistes roumains de l'histoire.

Un point de détail : p. 24, l'auteur veut bien signaler la bibliographie que la *Revue de littérature comparée* publie au cours de ses fascicules trimestriels. Il ne cite pas, pour la même revue, sa *Première table décennale* (1921-1930), publiée l'an dernier par M. Baldensperger. C'est là, dans les fiches de l'auteur, une lacune que nous nous plaisons à combler. B. MUNTEANO.

**Travaux en cours.** — M. G. HAINSWORTH met la dernière main à son étude sur *Cervantes et les « Novelas ejemplares » en France jusqu'à l'époque classique.*

Un travail d'ensemble sur *Montesquieu et son influence en Angleterre*, par M. F. J. H. FLETCHER, est en voie d'achèvement, tandis qu'à l'inverse M. H. O. CHRISTOPHERSEN a entrepris l'étude de *l'action en Europe, et particulièrement en France, des idées de John Locke.*

M. KEYS réunit *les Adaptations musicales de Shakespeare en France.*

M. J. DECHAMPS a trouvé, en particulier au Public Record Office, les éléments documentaires d'un prochain ouvrage sur *Chateaubriand, homme politique, sous l'œil des Anglais.*

M$^{lle}$ BLANCHE étudie *le Dandysme littéraire en Angleterre et en France au XIX$^{e}$ siècle*, et miss M. T. HOLLIDAY *l'Influence du protestantisme anglais sur la pensée de Taine.*

M. X. HEYDET élucide le problème *Bernard Shaw et l'Allemagne* et M$^{lle}$ L. FERMERC les divers aspects européens du *Théâtre libre et de ses analogues.*

Miss D. W. DAVIS pour *Jean Lahor* et M. J. HANSON pour

*Charles Guérin* se préoccupent d'écrire des biographies intellectuelles qui ne négligent point les éléments étrangers de formation et d'inspiration dans la destinée de ces deux poètes.

**Autour des Universités.** — Le 3 décembre, les salons du recteur de l'Académie de Paris recevaient une assistance empressée qui, à l'occasion de la retraite de M. Émile Legouis, venait apporter le tribut de sa gratitude ou de son amitié à ce maître des études anglaises. Sir Theodore Morison, ancien recteur de Armstrong College, dans une « adresse » fort applaudie, exprima l'opinion et la reconnaissance des Universités britanniques au professeur français, qui se défendit d'avoir droit à un hommage quand il était lui-même le débiteur ancien d'une littérature qu'il aimait, le bénéficiaire d'une « générosité » à laquelle, depuis son premier recueil scolaire de textes de T. Gray et l'article bienveillant que lui avait consacré E. Gosse, il se plaisait à rendre un déférent témoignage.

*Le nouvel esprit de l'Italie et l'influence de la philosophie italienne :* c'est de ce sujet que traita, le 21 novembre, M. Balbino Giuliano, ministre italien de l'Instruction publique, au « Kaiserhof » de Berlin, où il était l'invité du « Deutscher Kulturbund ».

M. F. Baldensperger a parlé de *Goethe et la littérature mondiale* à l'Université de Liége, le 28 novembre.

M. P. Hazard a profité de son séjour à New York pour prendre la parole à la Casa italiana et à la Casa de las Españas de Columbia University.

M. van Tieghem a exposé, à la Société de Belles-Lettres de l'Université de Lausanne, les problèmes de méthode en littérature comparée.

M. H. Tronchon a traité en Écosse, sur l'invitation de la *Franco-Scottish Society*, des *Rapports de la littérature et de la nationalité*, et fait partie de la délégation française aux cérémonies du tricentenaire de l'université estonienne de Tartu.

M. Leo Spitzer, professeur à l'Université de Cologne, a fait à Lille une conférence relative au centenaire de la mort de Goethe.

Avec la collaboration des Bibliothèques publiques et privées, et notamment de la Pierpont Morgan Library, qui a prêté quelques-uns de ses trésors, l'Université Columbia a organisé, pendant le mois d'octobre 1932, une exposition commémorative de Walter Scott. Quantité de manuscrits originaux, de premières éditions, de documents de toute espèce, ont été offerts à la curiosité du public. M. H. J. C. Grierson, professeur à l'Université d'Edimbourg, docteur *honoris causa* de l'Université de Bordeaux, a tenu une confé-

rence sur Sir Walter Scott, dans la salle de l'exposition elle-même, le 31 octobre.

**Publications récentes.** — On a signalé ici même (II, 508; VIII, 188) les deux livres où M. Prescott rattache à des « mythes » les inspirations des poètes. M. René Taupin, réunissant *Quatre Essais indifférents pour une esthétique de l'inspiration* (Paris, Presses universitaires), applique cette hypothèse un peu unitaire à la poésie récente et en particulier à l' « imagisme » d'Ezra Pound auquel il avait déjà consacré une grande partie de sa thèse. Quelle que soit l'ingéniosité d'un esprit délicat et informé, on l'aurait vu avec satisfaction scruter d'autres « inspirations » : là l'élément verbal, ou rythmique, ou grammatical, a sa grande part dans une *valeur* poétique où « la façon dont le Réel serait personnifié » (autre équivalent du « mythisme ») n'entre pas pour grand'chose. « Es schlug mein Herz ! geschwind zu Pferde ! », « Ton amour taciturne et toujours menacé », « The sun is set; the swallows are asleep » demanderaient une explication assez différente des *terze rime* cités par M. Taupin comme en plein centre de son hypothèse :

> Si tosto come l'ultima parola
> La benedetta fiamma per dir tolse,
> A rotar cominciò la santa mola... etc.

La Harvard University Press vient de publier une reproduction en fac-similé, d'après l'exemplaire de la Huntington Library, du premier *Hamlet* in-4° de 1603. C'est toute une collaboration de forces qui a rendu possible cette publication, depuis la découverte de l'exemplaire en 1823 par sir Henry Bunbury, et son acquisition en 1914 par Henry E. Huntington, jusqu'à l'exécution viennoise des « collotypes » faits sur des photostats américains; et l'on ne peut que savoir gré à la Harvard University Press de cette initiative qui permettra de diffuser sous sa forme initiale un des plus illustres livres des littératures modernes.

Fort amusant par son texte, un peu décevant par ses annotations, le volume où MM. M. Tyson et H. Guppy réunissent les journaux de voyage de Mrs Thrale et du Dr Johnson (*The French Journals of Mrs Thrale and Doctor Johnson;* Manchester University Press, 1932; 274 p. in-8°) permet de suivre au jour le jour les « expériences » parisiennes et provinciales de deux Britanniques de marque. On les trouvera, comme il convient, attentifs aux petits faits concrets, disposés à admettre certaines qualités de bonne humeur et de politesse chez les Français, fortement sur la défensive par ailleurs, et assez peu clairvoyants, dès qu'il s'agit de généraliser, pour écrire (p. 175) qu'en France « il n'y a pas de classe

moyenne » ou que « dans cette nation il y a une stupidité que seule une vue directe peut faire comprendre » (p. 115). L'abondance des détails précis, quoi qu'il en soit, peut être d'un grand secours pour la chronique de 1775 et de 1784.

*The Life of William Beckford*, de M. J. W. Oliver (London, Oxford University Press, 1932), se lit comme une biographie non pas romancée, mais *surréaliste*. L'auteur de *Vathek* est un des plus beaux types de cosmopolite, ou plutôt de déraciné, qu'ait produits le XVIII^e siècle, si fécond en originaux de ce genre. Ce romantique intégral *avant la lettre* (ce qui est autre chose qu'un « préromantique ») se passionnant pour un Orient qu'il ne verra pas, se satisfaisant d'une Europe goûtée dans son excentricité, touchant à l'amour, à l'aventure, à l'occultisme, par les dehors les plus singuliers, et finissant par prévoir la « conflagration universelle de cette pitoyable terre » et une espèce de « retour éternel » qui ne l'empêche pas de porter le deuil de son fox-terrier : admirable incarnation de tendances qui, moins individualisées, expliquent le dandysme irresponsable d'une époque — et peut-être, sous des apparences différentes, de toutes les époques.

Bien que la matière en soit surtout historique et que l'éclat ait, en général, manqué à leur expression, les sentiments des écrivains de la Suisse française à l'égard de la Révolution sont utiles à connaître d'une façon assurée. Le livre de M. M. Moeckli-Cellier, *la Révolution française et les écrivains suisses-romands, 1789-1815* (Éditions Victor Attinger, 1932, in-8° de 390 pages), apporte à cet égard de grandes précisions, sans qu'on y trouve tout l'intérêt dramatique inclus pourtant dans ce conflit d'idées diligemment mises en relief. Représentatifs à coup sûr, les onze Helvètes choisis par l'auteur le sont-ils *a priori* beaucoup plus que H. Meister, Marat, M^me de Staël et B. Constant, chez qui, sans nul doute, une adhésion plus poussée que chez Mallet du Pan ou Bonstetten pourrait aisément être signalée? Si, prenant des Suisses romands moins directement menacés par la France, J. Gallatin par exemple, on étudiait des « cas » plus abstraits parce que plus lointains, le bilan final serait-il le même? Peut-être les vraies volte-face datent-elles, non sans raison, de 1798 comme chez beaucoup de « radicaux » anglais, et l'attitude des porte-parole distingués de la Suisse romande fut-elle déterminée, plus qu'il ne paraît, par la manière paradoxale dont les « champions de la liberté » pratiquaient celle-ci en Helvétie. Un pays de liberté traditionnelle regimbe (et non *se regimbe*, p. 257) contre les formes redoutables de l'*à priorisme*, alors que l'agitation contre les oligarchies avait pourtant témoigné, dans la plupart des cantons et dans diverses villes, de ten-

dances novatrices (car, à Genève, tout n'était pas « rentré dans l'ordre en 1768 » comme il est dit p. 45).

Cherchant avec grande raison le principal secret de l'art du nouvelliste zurichois dans sa stylisation, M. Arthur Burkhard se place en plein centre de son sujet dans *Conrad Ferdinand Meyer, the style and the man* (Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1932; in-8° de IX-225 pages). Des listes soigneuses d'expressions favorites; des interprétations nuancées de mots suggestifs; le rappel utile de remarques faites par des critiques antérieurs : tout cela permet d'aller assez profond dans la plasticité et, si l'on peut dire, dans la « glyptique » d'un bel écrivain. Regrettons, de notre point de vue (précisé naguère dans un article de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, 1909), que vienne un peu tard et que soit délibérément réduit à la citation de la page 81, à la bibliographie de la page 170, l'aveu de C.-F. Meyer lui-même à Louise von François : « N'oubliez pas que j'ai été Français pendant dix années de ma vie, de vingt-cinq à trente-cinq ans. Il m'en est resté une prédilection pour les mérites purement stylistiques des lettres françaises. »

Ne quittons point l'Helvétie sans signaler, comme il a déjà été fait (VI, 524), la belle édition des *œuvres complètes de G. Keller* qui se poursuit par les soins de M. J. Fränkel (Bern & Leipzig, Benteli). Non sans des subdivisions qui peut-être compliqueront l'acheminement régulier de ces *Sämliche Werke* dans les bibliothèques, l'ensemble se complète à souhait.

Cette « libération » se joue dans un milieu où compte à peine la différence des idiomes : cependant on voit fort bien, dans l'étude de M. Holger Ahlenius, *Georg Brandes i Svensk litteratur till och med 1890; hans ställning och inflytande* (Stockholm, Albert Bonnier, 1932; in-8° de II-418 pages), comment l'action du critique danois se propagea dans le public suédois, soit par une collaboration aux périodiques dont le début est 1867, par ses relations directes avec nombre d'intellectuels, soit enfin par ses ouvrages, lus dans le texte ou en traduction suédoise. De sa *Littérature des émigrés* — si médiocre au point de vue documentaire et idéologique, si insinuante pour donner l'impression du progrès nécessaire — aux grandes révélations nietzschéennes, c'est assurément une émancipation, dans toute la force du terme, qui s'accomplit dans un pays voué jusque-là à d'immobiles traditions.

Est-ce vraiment la place exacte de Bernard Shaw que M. Martin Ellehauge détermine au plus juste, dans le gros livre qui semble annoncer ce résultat (*The Position of Bernard Shaw in Eu-*

*ropean drama and philosophy*. Copenhagen, Levin & Munksgaard, 1931)? L'individualisme négateur de ce grand humoriste peut s'apparenter sans doute à bien des dissociations d'idées, des revisions de valeurs, des « thèses » et des iconoclasties contemporaines ou antérieures, sans que soit démontrée sa vraie « position ». Et peut-être est-il prématuré d'aborder certains problèmes que des analogies de polémique ne suffisent pas toujours à résoudre. « Son originalité consiste dans une large mesure en une tournure nouvelle donnée à de vieilles idées, en une lucidité, une netteté concrète revêtant des théories abstraites et vagues » : rien de plus juste, ni qui complète mieux la revendication de Shaw lui-même, rappelant à ses lecteurs que ses « paradoxes » font partie d'un répertoire continental fort bien pourvu. Mais qui dira de quels précédents il avait besoin pour prendre simplement, dans bien des cas, la contre-partie des truismes ambiants?

**Les Vivants et les Morts.** — Le prix Nobel de littérature attribué à John Galsworthy est de ceux qui, indépendamment des compartimentages nationaux, satisfont les lettrés qui restent attachés aux valeurs les plus vérifiées du monde de l'esprit.

Hermann Ullrich (1850-1932), spécialiste de D. Defoe et des *Robinsonades*, bon connaisseur des problèmes internationaux d'histoire littéraire, est mort dans sa ville natale de Waltershausen après avoir occupé diverses fonctions en Saxe et pris sa retraite à Gotha.

Quarante-deux lettres de Mérimée à son ami Sutton Sharpe, allant du 22 juin 1829 au 14 octobre 1842, ont été remises en don à la Bibliothèque nationale par notre collaboratrice miss Doris Gunnel.

Les conférences Volta relatives à l'activité « européenne » de l'Académie italienne, un peu démunies du côté de la littérature comparée en raison de l'absence de M. A. Farinelli retenu à Cologne, ont permis à divers points de vue de s'affronter : la *Revue* compte revenir sur ce sujet.

# BIBLIOGRAPHIE

## LIVRES ET PÉRIODIQUES

*Sauf indication contraire, suppléer la date de 1932 à la suite de chacun des titres ci-dessous.*

### Théorie.

CROCE (B.). Methodologie und Literaturgeschichte (*D. Vierteljahrsschr. f. Lit. u. Geistesgesch.*, X, 4) [cf. plus bas].

VAN TIEGHEM (P.). La question des méthodes en histoire littéraire (*Bull. of the international Committee of historical Sciences*, 14).

[ID.]. La littérature générale (*Ibid.*).

BALDENSPERGER (F.). Divergences actuelles en histoire littéraire (*Ibid.*).

CROCE (B.). Osservazioni sullo stato presente della metodologia della storia letteraria (*Ibid.*).

FAŸ (B.). La connaissance et la perception en histoire littéraire (*Ibid.*).

ECKHOFF (L.). La méthode synthétique (*Ibid.*).

ERMATINGER (E.). Die Idee in der Literaturwissenschaft (*Ibid.*).

HANKISS (J.). La littérature, fonction vitale (*Ibid.*).

SORRENTO (L.). Metodo erudito e metodo critico (*Ibid.*).

WALZEL (O.). Gehalt und Gestalt im Kunstwerk des Dichters (*Ibid.*).

SCHÜCKING (L. L.). Soziologie und Literatur (*Ibid.*).

CYSCARZ (H.). Dichtung, Geschichte, Dichtungsgeschichte (*Ibid.*).

ASCOLI (G.). Méthodes pratiques de l'histoire littéraire (*Ibid.*).

FOLKIERSKI (Wl.). Littérature comparée ou histoire littéraire nationale (*Ibid.*).

Taupin (R.). Quatre Essais indifférents pour une esthétique de l'inspiration. Paris, les Presses universitaires.

Ernst (B.). La littérature comparée [de P. van Tieghem] (*Frankf. Ztg.*, Lit. Bl. 33).

Testa (E.). Poetica e Poesia in Dante (*Archivium roman.*, avril-juin).

**Motifs, thèmes et types.**

Fucilla (J. G.). Materials for the history of a popular classical theme [« L'Amour avait perdu sa mère », après Moschus] (*Classical Philology*, avril 1931).

Gilson (Ét.). De la Bible à François Villon : tables pour l'histoire du thème *Ubi sunt?* (dans : *les Idées et les Lettres*. Paris, Vrin).

Unger (M.). The cradle [en Perse] of the Parsifal legend (*Musical Quarterly*, juillet).

Curzon (H. de). La légende de Parsifal et ses origines persanes [d'après les précédents] (*Débats*, 18 septembre).

Krappe (A. H.). Sur une « légende » de G. A. Becquer [le chasseur maudit] (*Neophilol.*, XVII, p. 273).

[Id.]. Studies on the *Seven sages* of Rom (*Archivium roman.*, avril-juin).

Dubsky (O.). Essais sur l'évolution du genre chevaleresque dans les littératures romanes. Praze, Čes. Spol. Nauk.

Millican (Ch. B.). Spenser and the Table round. Cambridge, Harvard Univ. Press.

Wolff (L.). Tristan et Yseut dans la poésie anglaise au xix[e] siècle (*Ann. de Bretagne*, XL, 1).

Cate (A.). The problem of the origin of the Griselda story (*Studies in Philology*, juillet).

Görner (O.). Liebes-u. Gesellschaftskasuistik im Mittelalter und Rokoko. Literarische Motive und Lebensformen (*Arch. für Kulturgesch.*, XXII, 3, 1931).

Ortiz (R.). Sul motivo folclorico del « ritorno del marito » (tentativo di classificazione). Mélanges Iorga. Cluj, 1931.

Calvet (J.). Les types universels dans la littérature française. 3 vol. Paris, Lanore.

TAYLOR (A.). An introductory Bibliography for the study of Proverbs (*Modern Philology*, nov.).

AVRETT (R.). A Glimpse into the historical basis of Martinez de la Rosa's *Aben Humeya* (*Romanic Review*, juillet-septembre).

THIBAUT DE MAISIÈRES (M.). Les poèmes inspirés de la Genèse au début de la Renaissance. Louvain, Libr. universitaire.

MULERTT (W.). Der « wilde Mann » in Frankreich (*Zs. für franz. Sprach. u lit.*, LVI, 1-2).

KRAPPE (A. H.). A « Viking Legend » in England (*Anglia*, octobre).

WOLTHUIS (G. W.). De Legende van Mariken van Neumeghen in Duitschland en Italië (*Neophilologus*, XVIII, 1).

HILL (L. A.). The Tudors in French drama (*Johns Hopkins Studies in Romance literatures and languages*, XX). Baltimore et Paris, Les Belles-Lettres).

SOLVE (N. D.). Stuart politics in Chapman's *Tragedy of Chabot*. Univ. of Michigan.

GRÖNER (O.). Baudelaire und Aloisia Sigaea [*De Arcanis Amoris et Veneris* de N. Chorier] (*Zs. für franz. Sp. u lit.*, LVI, 56).

PAQUOT (M.). Les étrangers dans les Divertissements de la Cour de Beaujoyeulx à Molière (1581-1673). Bruxelles, Palais des Académies.

PHILIPS (Ed.). Le quaker vu par Voltaire (*Rev. d'hist. litt. de la France*, avril).

[ID.]. The Good Quaker in French legend. Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press; London, H. Milford.

ENGEL (Cl. E.). Échos de la Révocation dans le théâtre anglais (*Bull. de la Soc. de l'Hist. du Prot. français*, juillet).

BAUDIN (M.). Les bâtards au théâtre en France, de la Renaissance à la fin du XVIII[e] siècle. Baltimore, The Johns Hopkins Press; Paris, Les Belles-Lettres.

HOLBROOK (W. C.). The young widow in eighteenth century French comedy (*P. M. L. A.*, décembre).

MOFFAT (M. M.). Le *Siège de Calais* et l'opinion publique en 1765 (*Rev. d'hist. litt. de la France*, juillet).

LOVEJOY (A. O.). The first Gothic revival and the return to nature (*Mod. Lang. Notes*, novembre).

HAZARD (P.). Les livres, les enfants et les hommes. Paris, Flammarion.

KRAPPE (A. H.). Note sur Victor Hugo : *Après la Bataille* [semble ignorer la contribution de Kr. Nyrop aux *Mélanges Baldensperger*] (*Rev. d'hist. litt. de la France*, avril).

LEHMAN (K.). Die Auffassung und Gestaltung des Napoleonproblems im engl. Drama. Diss. Erlangen, 1931.

BRUN (L.). Hebbel et Napoléon (*Rev. german.*, juillet).

SCHAFFER (A.). Parnassian poetry in the Franco-Prussian war (*P. M. L. A.*, décembre).

## Relations générales.

MUNTEANO (B.). En marge d'une bibliographie des traductions [*Index Translationum, répertoire international des traductions* de l'Institut de Coopération intellectuelle] (*l'Europe centrale*, 12 novembre).

MARTIN (Em.). Caractères spéciaux de la poésie en Angleterre et en France (*French. Quart.*, mars-juin).

VALLI (L.). Il linguaggio secreto di Dante e dei « Fedeli d'Amore ». Vol. II. Biblioteca di Filosofia e Scienze, n° 14. Roma, Tip. Poliglotta, 1930.

DANIELS (Jos.), S. J. Les rapports entre saint François de Sales et les Pays-Bas, 1550-1700. Nijmegen, Centrale Drukkerij.

ORTIZ (R.). Dall' « indifferenza » alla « libertà » : radicie propaggini francesi rumene e spagnuole della *Liberta* di Pietro Metastasio (dans : Varia romanica. Firenze, La Nuova Italia).

[ID.]. Un' imitazione rumena [par C. Negruzzi] dal Gessner e dal Vigny (*Ibid.*).

LEMPICKI (Z.). Les idées directrices dans l'art et les catégories esthétiques au déclin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle (*Bull. internat. de l'Académie polonaise des sciences et des lettres*, n° 7-10, I-II, 1931).

SALLES (Ant.). Les relations polonaises de Goethe (*Télégramme de Toulouse*, 5 juin).

WIESE (B. VON). Das Humanitätsideal in der deutschen Klassik (*Germ. rom. Monatschrift*, septembre-octobre).

VINANT (G.). Un esprit cosmopolite au XIX^e^ siècle : Malwida de Meysenbug (1816-1903), sa vie et ses amis. Paris, Champion.

### Influences italiennes.

Dempster (G.). Some Old Dutch and Flemish narratives and their relation to analogues in the *Decameron* (*P. M. L. A.*, décembre).

Fucilla (J. G.). Concerning the Poetry of Lope de Vega [le pétrarquisme] (*Hispania*, XV, 3, mai).

[Id.]. Notes on Spanish Renaissance Poetry [influences italiennes] (*Philol. Quart.*, juillet).

Ortiz (R.). Georghe Asachi e il petrachismo rumeno (dans : Varia romanica. Firenze, *la Nuova Italia*).

Campbell (O. J.). The italianate background of *The Merry Wives of Windsor* (dans : Essays and Studies in English and Comparative Literature, Univ. of Michigan Publications, VIII).

Bertaux (A.). L'ode de Herrera *la Soledad* [et diverses influences italiennes] (*Bull. hispan.*, juillet).

Ortiz (R.). Per la fortuna in Ispagna e in Rumenia di un motivo madrigalesco italiano [de G. B. Strozzi] (dans : Varia romanica. Firenze, *la Nuova Italia*).

Waetzoldt (W.). Die Kulturgeschichte der Italienreisen (*Preuss. Jahrb.*, octobre).

Barrière (P.). Gabriel Bouquier : notes sur un voyage en Italie [entre 1776 et 1780] (*Rev. d'hist. litt. de la France*, avril).

Auerbach (E.). Vico und Herder (*D. Vierteljahrsschr. f. Lit. u Geistesgesch.*, X, 4).

Buriot-Darsiles (H.). Une renommée injustifiée : le *Voyage en Italie* de Goethe (*Études ital.*, II, 2-3).

Ortiz (R.). Dal Manzoni allo Stendhal. Dalla *Monaca di Monza* a *l'intérieur d'un couvent*. Nuovi anelli alla catena dei romanzi claustrali (dans : Varia romanica. Firenze, *la Nuova Italia*).

Metalli (R.). Stendhal console a Trieste (*Giorn. di politica e di letteratura*, VIII, 4).

Rebois (H.). Les grands Prix de Rome de musique [avec l'indication de bien des dettes littéraires]. Conférences faites à la Villa Médicis. Paris, Firmin-Didot.

### Influences espagnoles.

JESSUP (M. H.). Rotrou's *Dom Bernard de Calrève* and its source *Le Prósper Fortunae* de Dom Bernardoy de Calreva (*Mod. Lang. Notes*, juin).

HAINSWORTH (G.). Cervantes en France. A propos de quelques publications récentes. Détails supplémentaires pour la fortune de Cervantes en France (*Bull. hispan.*, avril-juin).

BRACHFELD (O.). Note sur la fortune du théâtre espagnol en Hongrie (*Bull. hispan.*, octobre).

BERTAUT (J.). L'Espagne et les voyageurs français (*le Temps*, 10 novembre).

HATFIELD (Th. M.). Some German Picaros of the 18th century (*Journ. of Engl. and German Philology*, octobre).

SALVADOR (A.). Recuerdos españoles en la obra de Goethe (*Universidad*, Zaragoza, septembre).

### Influences françaises.

VALKHOFF (P.). Bij het aanstaand Feest van Rabelais (*Haagsch Maandblad*, juillet).

BARRETT (W. P.). Matthew Prior's *Alma* [et l'influence de Montaigne] (*Mod. Lang. Rev.*, octobre).

RODOCANACHI (E.). La France du grand siècle vue par les voyageurs italiens (communication faite à la séance de l'Institut, 25 octobre, et reproduite dans les grands quotidiens).

CLARK (R.). Strangers and Sojourners at Port Royal : an account of the connections between the British Isles and the Jansenists... Cambridge, University Press.

LOWENTHAL (M.). Paris — « that Great City » [revue rapide des écrivains et des penseurs juifs qui ont vécu à Paris] (*The Menorah Journal*, n° d'été).

USTICK (W. Lee). Changing Ideals in seventeenth century England [stoïcisme ; « honnêteté »] (*Mod. Philol.*, novembre).

REUMERT (P.). Molière sur la scène danoise (*Annales de l'Univ. de Paris*, sept.-oct.).

LANGER (W.). Friedrich der Grosse und die geistige Welt Frank-

reichs. *Seminar für roman. Spr. und Kultur.* Hamburg; Paris, Droz.

Weill (F.). Goethe et la langue française (*French Rev.*, avril).

Dieckmann (H.). Goethe und Diderot (*D. Vierteljahrsschr. f. Lit. u Geitesgesch.*, X, 3).

Bielak (Fr.). Les motifs empruntés à Delille dans le *Pan Tadeusz* (*Bull. intern. de l'Académie polonaise des sciences et des arts*, n° 7-10, I-II, 1931).

Saussey (E.). Une adaptation arabe de *Paul et Virginie* (*Bull. d'Études orientales de l'Institut français de Damas*, I).

Decker (C. R.). Balzac's literary reputation in Victorian society (*P. M. L. A.*, décembre).

Cestre (Ch.). La France dans l'œuvre de Henry James, I et II (*Rev. anglo-amér.*, oct. et décembre).

Edwards (H.). Zola and the American Critics (*American Literature*, mai).

Belloc (H.), trad. J. Cloupeau. Un jugement anglais sur l'auteur des *Trophées* [à propos de la mort de Heredia en 1905] (*Figaro*, 2 octobre).

## Influences anglaises.

Walve (F. B.). Goethe's Shakespeare (*Philol. Quarterly*, octobre).

Simmons (E. J.). Catherine the Great and Shakespeare (*P. M. L. A.*, septembre).

[Id.]. English Literature in Russia [au xviii[e] siècle] (*Harvard Studies and Notes in Philol. and Literature*, XIII, 1931).

Crinò (A. M.). La prima traduzione italiana di un dramma di Shakespeare [*Julius Caesar*] (*Rassegna nazionale*, octobre).

Mouly (G.). Sardou et Shakespeare (*Rev. de France*, 1[er] novembre).

Jordan (W. G.). A Frenchman's tribute to Shakespeare [à propos du livre de Louis Gillet] (*Queen's Quarterly*, novembre).

Kies (P. Ph.). Lessing's relation to early English sentimental comedy (*P. M. L. A.*, septembre).

Ritchie (R. L. G.). Le « Père Hoop » de Diderot : essai d'identification (dans : *A Miscellany of Studies in Romance Lang. and. Lit.* Cambridge, Heffer).

Helming (V. P.). Edward Gibbon and G. Deyverdun, collaborators in the *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* (*P. M. L. A.*, décembre).

Liljegren (S. B.). A French Draft Constitution of 1792 modelled on James Harringtons *Oceana* : Théodore Lesueur, *Idées sur l'espèce de gouvernement populaire...* Edited with an Introduction on *Harrington's influence in France*. Lund, Gleerup.

Langenfeldt (G.). Anti-Englisches in der irländischen Literatur I (*Archiv.*, t. 162, 1-2).

Prod'homme (L. G.). Walter Scott : quelques opinions de ses contemporains [choix assez singulier; semble ignorer Vigny] (*le Temps*, 24 septembre).

Thibaudet (A.). De Walter Scott à Paul Morand (*Nouv. litt.*, 8 oct.).

Baker (A. T.). Notes on Byron and Hugo [*la Pente de la rêverie* et *Fragment*] (*French. Quart.*, mars-juin).

Krug (W. G.). Lord Byron als dichterische Gestalt in England, Frankreich, Deutschland und Amerika. Diss. Giessen, 1931; Potsdam, Schneider.

**Influences néerlandaises.**

Baskervill (T.). Taverner's *Garden of Wisdom* and the *Apophtegmata* of Erasmus (*Studies in Philology*, avril).

Franchet (H.). Érasme et Ronsard : la lettre *Contra quosdam* et le *Discours des misères de ce temps* (*Rev. d'hist. litt. de la France*, juillet).

Warnant (J. de). Spinoza et la France (*Rev. franco-belge*, oct.).

**Influences helvétiques.**

Guyot (Ch.). Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Nestlé.

**Influences allemandes.**

Meier-Graefe (J.). Delacroix und Goethe (*Neue Rundschau*, octobre).

Reuber (K.). Albert Schweitzer und Goethe (*Die christliche Welt*, XLVI, 15).

Rousseaux (A.). Goethe et Léon Daudet (*Rev. universelle*, 1er août).

Troyon (P.). L'exposition Goethe à la Bibliothèque nationale (*Rev. des Deux Mondes*, 15 novembre).

Martin du Gard (M.). Goethe à Paris [comme ci-dessus] (*Nouvelles litt.*, 19 novembre).

Шиллер (ф. П.). Гете и Современность (Гетеана, Н° 1).

Розанов (М. Н.). Гете в русских переводах (*Ibid.*).

Morse (B. J.). Crabb Robinson und Goethe in England (*Engl. Stud.*, 67, 2).

Grillet (Cl.). Goethe et Gautier (*Grande Revue*, novembre).

[An.]. Die Goethefeier in der tchechoslowak. Presse (*Prager Rundschau*, II, p. 282-286).

Ludwig (A.). Kotzebue und Delavigne [*Stricknadeln* et *l'École des vieillards*] (*Archiv.*, t. 162, 1-2).

Payr (B.). Gautier und Hoffmann. Berlin, Ebering.

Junker (E.). Baudelaire und Wagner (*Deutsch-franz. Rundschau*, IV, 11).

Samazeuilh (G.). Richard Wagner et Judith Gautier (*le Ménestrel*, 23 septembre).

Aubin (T.). *Parsifal* [le livret] jugé par Debussy (*Ibid.*, 16 septembre).

Cochet (M. A.). Nietzsche d'après son plus récent interprète français [Ch. Andler] (*Rev. philos.*, sept.-oct.).

### Influences scandinaves.

Wais (K. K. T.). Ibsens Wirkung auf Italien (*Archiv*, t. 161).

Lescoffier (J.). Pour lire Björnson [et écarter les obstacles qui s'opposent à son appréciation] (*Merc. de France*, décembre).

[Id.]. Björnson et l'Europe (*Nouvelles littéraires*, 3 décembre).

Sawicki (St.]. Björnson und Polen [diffusion de ses œuvres] (*Edda*, xxxii, 4).

Hansson (R.). Et sammenstöt mellem Björnson og Sienkiewicz (*Ibid.*).

### Influences slaves.

Popovič (P.) et Ibrovac (M.). Essai de bibliographie française de la littérature yougoslave (*le Monde slave*, mai 1931).

Mongault (H.). Mérimée et l'histoire russe (*le Monde slave*, août, septembre, octobre).

Morawski (J.). La Pologne vue par deux voyageurs français du xvi^e siècle (*la Pologne*, 1^er décembre).

Zaleski (Z. L.). Un dispensateur de l'absolu [Hoène-Wronski] (dans : *Attitudes et Destinées*. Paris, les Belles-Lettres).

[Id.]. Les relations polonaises de Flaubert (*Ibid.*).

Jean-Aubry (G.). La Pologne dans la vie et l'œuvre de Joseph Conrad (*Pologne littéraire*, 15 mai).

Klingsland (Z. St.). La Pologne à Weimar (*Nouv. litt.*, 15 nov.).

Lalou (R.). Sieroszewski et Norvid en France (*Ibid.*).

Schoell (Fr. L.). St. Reymont en France (*Ibid.*, 15 mars).

Eckhardt (Al.). Méthodes et problèmes de la littérature comparée dans l'Europe centrale (*Bull. of the intern. Committee of historical Sciences*, n° 14).

### Influences nord-américaines.

Baldensperger (F.). Toujours le voyage de Chateaubriand aux États-Unis : entre Baltimore et New York (*P. M. L. A.*, décembre).

Monaghan (Fr.). French travellers in the United States 1765-1931 (IV et V) (*New York Public Library Bull.*, juillet et août).

[Divers]. Washington [et son influence spirituelle sur l'Amérique latine] (*Bull. of the Panamerican Union.* Washington bicentennial Number, juillet).

Chinard (G.). Introduction aux *Voyages d'un Français exilé pour la religion.* Paris, Droz; Baltimore, Johns Hopkins Press.

[Id.]. Édition critique des *Natchez* de Chateaubriand. Paris, Droz.

Lemonnier (L.). Edgar Poe et les poètes français. Paris, Nouvelle Revue critique.

Lechartier (G.). Leçons américaines [proposées à la France par le sociologue Fr. W. O'Malley de Baltimore] (*Débats*, 9 octobre).

### Influences sud-américaines.

Levillier (R.). Quelques « propositions juridiques » et la *Destruction des Indes* du P. Las Casas (*Rev. d'hist. mod.*, mai-juin).

### Influences orientales.

Carré (J. M.). La première description du temple de Karnak dans la littérature française [Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle*] (*Chronique d'Égypte*, Bruxelles).

Van Roosbroeck (G. L.). Persian Letters before Montesquieu. New York, Institute of French Studies.

Liljegren (S. B.). Harrington and the Jews. Lund, Gleerup.

Nadler (J.). Die Juden in der Literatur (*Europ. Revue*, VIII, 8).

[Id.]. Die Juden und die Literatur (*D. Allgem. Ztg.*, *Unterh. Bl.* 384).

Rowbotham (A. H.). Voltaire sinophile (*P. M. L. A.*, décembre).

Gariel (Ph.). Senancour et sa fille Eulalie [dans leur sympathie pour la Chine] (*La Liberté* [de Fribourg], 29 décembre).

Horst von Tscharner (Ed.). Ein chinesisches Gedicht in achtfacher deutscher Gestalt (Berner *Bund*, *Kl. Bund*, n° 34).

# COMPTES-RENDUS CRITIQUES

H. J. Reesink. **L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande, de 1684 à 1709.** Zutphen, Thieme, 1931, et Paris, Champion, Bibliothèque de la « Revue de littérature comparée », VIII-433 p. in-4°.

C'est une excellente étude. L'objet en est limité, mais il a été clairement envisagé, minutieusement élucidé, définitivement traité. Il serait à souhaiter que nous eussions un bon nombre de monographies aussi précises et aussi probes, témoignant du même scrupule dans la méthode et d'un égal désintéressement : elles prépareraient admirablement des études synthétiques plus ambitieuses.

La première intention de M^lle^ Reesink était simplement de dresser le catalogue de tous les articles concernant l'Angleterre et les ouvrages écrits par des Anglais que l'on rencontre dans les trois premiers périodiques littéraires publiés en Hollande à la fin du XVII^e^ siècle, et qui sont les premiers agents sérieux du cosmopolitisme intellectuel : les fameuses *Nouvelles de la République des lettres*, publiées par Bayle de 1684 à 1687 chez le libraire Henri Desbordes, d'Amsterdam, et continuées chez ce libraire par divers rédacteurs jusqu'en 1689 (15 volumes in-12); la *Bibliothèque universelle et historique* de Jean Le Clerc, parue de 1686 à 1693, à Amsterdam également (26 volumes in-12), et l'*Histoire des ouvrages des savants*, publiée à Rotterdam par Henri Basnage de Beauval de 1687 à 1709 (25 volumes in-12). Ce sont bien les trois premiers périodiques durables; mais, si l'on considère la date jusqu'où nous mène le recueil de Basnage, on ne peut s'empêcher de constater que les *Nouvelles de la République des Lettres*, interrompues en 1689, avaient été reprises bientôt après par un autre éditeur, et que Le Clerc, qui semble bien avoir, après 1693, collaboré à ces *Nouvelles*, continua sa *Bibliothèque historique* par une *Bibliothèque choisie* de 1703 à 1713. En comprenant ces publications dans ce travail, M^lle^ Reesink nous aurait donc donné un tableau complet et entièrement satisfaisant de ce qu'on sait de l'Angleterre et de la pensée anglaise grâce à ces périodiques entre 1680 et 1710. Ce n'est point,

certes, un reproche que je lui adresse; car elle demeurait libre de fixer à son travail les limites qui lui convenaient; je sais aussi qu'elle avait songé d'elle-même à prolonger ainsi son travail, mais il s'en serait trouvé singulièrement étendu, et l'on comprend qu'elle ait reculé devant un si grand effort, quand on considère avec quel soin elle désirait établir son catalogue.

Elle a, difficile et souvent décevante besogne, identifié tous les ouvrages qu'elle trouvait analysés ou signalés par des critiques qui n'avaient pas tous des habitudes d'extrême rigueur pour citer leurs textes; elle a tenté d'attribuer les ouvrages anonymes et, pour chaque article qu'elle mentionne, une note succincte et précise en indique le caractère, l'étendue, la valeur et le sens. Elle a catalogué séparément les articles de chacun des périodiques, afin de mieux faire ressortir le caractère particulier de chaque journaliste; mais, dans chaque catalogue, des séries identiques, identiquement classées par ordre alphabétique, nous permettent de faire aisément les rapprochements utiles; d'ailleurs, un index alphabétique des personnes sert de table de concordances et nous permet de retrouver très vite et de joindre tout ce qui a été dit dans les trois journaux sur tel auteur ou tel personnage.

M^lle^ Reesink, qui nous promettait un catalogue, nous l'a donné, minutieux et excellent : c'est à peine si l'on peut relever quelques erreurs, surtout des fautes d'impression dans l'orthographe des titres ou des noms. Mais elle ne s'est point contentée de nous donner ces utiles tables. Elle les a fait précéder d'une ample introduction de 160 pages, pleines, claires et suggestives. Peut-être y relèverait-on quelques digressions, mais aucune ne manque d'intérêt. Ce que j'y apprécie surtout, c'est qu'elle y étudie avec justesse et parfois avec nouveauté les rapports de la France et de l'Angleterre jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle; elle complète, en effet, ce qu'on a déjà pu dire sur ce sujet par un très intéressant apport sur les relations des Pays-Bas et de l'Angleterre et sur le rôle d'intermédiaire que jouèrent les États, voués également au commerce et à la culture. Moins éloignés des Anglais que ne l'étaient les Français de ce temps, puisque la religion et les intérêts commerciaux nouaient entre eux depuis longtemps des liens plus étroits, les Hollandais, à l'époque même où ces journaux ont paru, se sont trouvés, par l'action de Guillaume III, de plus près attachés à l'île voisine : n'est-il pas naturel que, chez eux, la propagande pour les choses et les idées anglaises se soit alors développée?

Car l'auteur croit voir, dans l'apparition de ces trois journaux, une entreprise concertée de propagande protestante, à l'heure où, avec la révocation de l'Édit de Nantes et la Révolution d'Angleterre,

l'Europe occidentale s'organisait ouvertement en deux camps adverses. C'est possible; mais alors je m'étonne que l'auteur ne se soit pas posé la question de savoir si cette propagande avait été subventionnée par les États intéressés; des recherches dans les archives d'Angleterre et de Hollande lui eussent permis peut-être de découvrir des documents analogues à ceux qu'en 1921 l'abbé Dedieu avait mis au jour, pour démontrer l'activité beaucoup plus grande de quelques autres réfugiés. Mais, justement, il ne paraît pas que, si de tels documents existaient, ils n'eussent pas échappé aux recherches perspicaces de cet abbé[1].

Reste à penser que, sans avoir été officiellement soutenue, cette entreprise privée ait compté sur le succès qu'elle ne pouvait manquer d'obtenir auprès du public nombreux que fournissaient les protestants de langue française, notamment dans les Refuges. Et, sur ce point, M$^{lle}$ Reesink établit, à l'aide d'indications assez précises, que les journaux littéraires de Hollande et d'Allemagne ont fait à cette date une concurrence de plus en plus vive et de plus en plus heureuse au *Journal des Savants*, leur modèle à tous, qui, esclave de la censure, ne pouvait parler de ce qui venait des pays réformés : d'où la nécessité, pour le faire lire en ces pays, de l'édition spéciale in-12 qu'on imprima à Amsterdam, à partir de 1682, « augmentée de divers articles qui ne se trouvent point dans l'édition de Paris. » L'abbé La Roque, quand il dirigea le *Journal des Savants*, s'inquiéta avec raison de cette contrefaçon et des concurrences hollandaises; pour les conjurer, il promet, tout en sachant bien qu'il ne pourrait guère la donner, l'analyse de tous les livres d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande, « le lieu du monde où il s'en imprime le plus », mais dont on ne reçoit que difficilement les producteurs « par la juste difficulté que l'on fait de laisser entrer dans le royaume les livres qui viennent d'un pays où l'on a la liberté de tout dire et de tout écrire : « Plaisantes contradictions qui dénoncent l'embarras du pauvre homme, désireux de satisfaire la curiosité de sa clientèle et, en même temps, de la modérer ! »

Nombreux sont en France les libres esprits qui, soucieux d'être renseignés, parviennent à se procurer, en dépit des difficultés, ces périodiques de Hollande qui leur apportent un aliment rare et de haut goût : et, parmi ces articles de choix, il n'en est guère de plus lus que ceux qui concernent l'Angleterre et la pensée anglaise.

M$^{lle}$ Reesink établit d'ailleurs, par de nouveaux faits très suggestifs, ce qu'on savait déjà, que cette fameuse liberté dont jouissait la

1. Abbé J. Dedieu, *le Rôle politique des protestants français*. Paris, Blondel-Gay, 1920.

Hollande n'était pas aussi large qu'on se plaisait à le croire en France. Théologiens et ministres regrettaient et endiguaient, autant qu'ils pouvaient, cette tendance à l'indépendance, annonciatrice d'athéisme et d'immoralité; ils provoquaient des interdictions qu'on appliquait avec plus ou moins de rigueur.

Quoi qu'il en fût de ces difficultés intérieures, le journal de Bayle eut une grosse action en France, et ceux de Le Clerc et de Basnage, bien qu'ils fussent plus farcis de théologie, profitèrent de la vogue de Bayle. Beaucoup de ces recueils eurent des éditions successives, avec corrections et additions; et ce sont surtout les éditions postérieures qui passèrent en France, quand la paix de Ryswick eut rouvert les frontières pour quelque temps. Ils s'adressaient à la fois aux érudits et aux gens du monde qui se piquaient d'esprit et, à mesure que le public mondain prenait plus d'importance, les journalistes faisaient la part plus grande aux œuvres proprement littéraires : Basnage, le dernier venu, est, à ce point de vue, bien plus libéral que ses prédécesseurs : les statistiques, soigneusement établies par M^lle^ Reesink, sont, à ce propos, bien suggestives.

Les journalistes se prétendent impartiaux; ils sont, en fait, sincères le plus souvent et exacts; mais ils ne craignent point de mêler leurs idées à celles de l'auteur qu'ils commentent, et le lecteur risque parfois de s'y tromper. Ils méprisent, trop, hélas! la valeur artistique des œuvres, préoccupés qu'ils sont des idées; et ce mépris de la forme se retourne fâcheusement contre eux-mêmes et les empêche d'avoir du style. Bayle le remplace par de l'esprit et une aimable variété. Le Clerc et Basnage n'ont même pas ce mérite...

Dirai-je, pour terminer, que M^lle^ Reesink, comme tant d'autres, a tendance à surfaire l'importance de ses héros et de leur œuvre? Leur mérite est indéniable; mais, si l'Angleterre a été connue en France avant le XVIII^e^ siècle, ce n'est peut-être point à eux seuls que cela fut dû. Je crois l'avoir montré, sans doute un peu trop longuement, ailleurs.

Georges Ascoli.

---

Harold Elovson. **Amerika i Svensk Litteratur (1750-1820), en Studie i komparativ Litteraturhistoria.** Lund, Gleerup, 1930, un vol. in-8° de 320 pages, 6 kr. 60.

A toute une liste de publications en quatre ou cinq langues s'ajoutent des inédits consultés aux diverses bibliothèques de Stockholm et à celles d'Uppsala, Lund et Göteborg. L'enquête, conduite

avec une méthode patiente, intéresse l'histoire tout court plus souvent que la littérature comparée. Mais elle apporte à l'histoire des idées en Scandinavie une très utile contribution. Et la notion que la Suède eut de l'Amérique du Nord fut, assez tard, un reflet d'informations venues de Grande-Bretagne, de France et d'Allemagne. Tout un courant d'échanges intellectuels s'inscrit ici. — L'Introduction, sur les « civismen » américains, note les progrès que firent « pas à pas » (p. 15) les sympathies européennes pour l'Amérique, à partir de l'époque où Montesquieu affirmait la sienne pour Penn. M. Elovson est fort au courant des meilleurs travaux récents, de Tyler et de J. Bédier, de G. Chinard, B. Faÿ et A. Feugère. — L'Amérique reste à peu près « terra incognita » en Suède jusqu'à l'écho des guerres coloniales anglaises, et de Franklin, à travers tout l'Occident. Puis elle y occupe journaux, revues, récits de voyages, recueils scientifiques, lettres ou mémoires de hauts personnages comme Fersen, aide de camp de Rochambeau, Hedwige Élisabeth Charlotte, ou Gustave III assez favorable d'abord aux « rebelles » américains tout comme à La Fayette. On y connaît les opinions de Linguet en correspondance avec un Suédois, de Lichtenberg, de Raynal; une dissertation de Linder traite de l'Amérique en latin. — A travers la Révolution française, l'opinion suédoise retrouve ensuite ses premières impressions américaines, les voit confirmées ou bien y cherche des présages. On traduit, d'après l'allemand, le *Voyage* de Brissot. Écrivains ou personnalités en vue multiplient les réflexions et constatations : Wallquist, Nordenskjöld, Thorild, Silverstope, etc... La popularité européenne de Franklin et Washington fait le reste : bruit du séjour de Franklin en France, et de la publication de ses mémoires en Angleterre et en France (voir p. 40 une liste de traductions suédoises entre 1813 et 1840 environ). L'un et l'autre sont abondamment loués, en vers suédois presque autant qu'en prose. — Dans la dernière partie, « Amérique et Europe », reparaissent un certain nombre de Suédois distingués; au rôle actif de Collin, pasteur de l'église suédoise outre-Atlantique, s'ajoute celui de diverses traductions de Robertson, Raynal, Zimmermann, Heeren, etc. Ainsi, peu à peu, à travers plus d'un demi-siècle, l'information se précise, non sans que subsistent certains aspects de la première période, où l'imagination dominait : lointain pays de l'idéal, et de la moralité aussi... Progression et survivances, toutes ces notations demandaient finessse et précision.

Henri TRONCHON.

MARIO PRAZ. **La Carne, la Morte e il Diavolo nella letteratura romantica** (con 14 tavole fuori testo), Milano-Roma, Soc. Editrice « La Cultura », 1930, un vol. gr. in-16 de x-505 pages, 40 lire.

Une immense lecture, une information critique minutieuse et très au point. Cela pour trois littératures au moins, italienne, anglaise et française. M. Mario Praz connaît de façon admirable toute notre époque contemporaine, de Chateaubriand à nos jours. Il ne saurait guère y avoir guide plus expert, ni plus aimable, à travers un siècle et demi, ou peu s'en faut, d'histoire littéraire de notre Occident. Il se réclame (p. 5) de l'interprétation historique, et c'est fort bien. Il se défend d'avoir voulu faire de la critique esthétique (p. x, puis 346); même s'il s'en est abstenu moins qu'il ne pensait, nul ne s'en plaindra.

« Romantisme »? Catégorie empirique, bonne à conserver, mais non souveraine; simple « approximation » usuelle; l'antithèse à « classicisme » a mené souvent à de véritables absurdités. M. Praz retrace l'évolution qu'a subie le mot « romantique ». Pour lui, romantisme et décadentisme, qui en est le développement, ont eu l'une de leurs caractéristiques essentielles dans la sensibilité érotique, l'obsession du sexe; et c'est là le courant dont il veut donner une étude systématique, la première. Sainte-Beuve déjà l'avait dit : les deux grands maîtres du romantisme ont été Byron et de Sade. Le Byronisme a été étudié souvent; le Sadisme littéraire, beaucoup moins; c'est là que M. Praz insistera.

Le titre fait songer à Barrès, *De la Volupté...*, ou à Dürer (voir p. 436). Partout la critique d'art se lie heureusement à l'histoire littéraire. *La bellezza moderna :* tristesse, corruption et mort; la mélancolie moderne, dès le Tasse; la place d'honneur revient ici à Baudelaire. *Le metamorfose di Satana* : Satanisme en littérature, dès le Tasse encore, Milton, Schiller, Shelley et surtout Byron; l'homme fatal, le bandit, le vampirisme. *A l'insegna del divin Marchese* : le Sadisme, véritable « mal du siècle », bien plus que l'ennui; cela dès Richardson, Diderot et Laclos, dès le roman noir ou frénétique, dès Chateaubriand et les romantiques, et puis Pétrus Borel, Gautier, F. Soulié, Flaubert aussi et Baudelaire, sans oublier Delacroix. *La Belle Dame sans Merci* (sous-titre d'après Keats) : la femme fatale en littérature, dès Eschyle, dès la Renaissance italienne. A l'époque romantique, c'est d'abord l'homme fatal; puis, avec Flaubert, Mérimée, etc..., la femme fatale; on suit le mouvement jusqu'à Barbey d'Aurevilly et M$^{me}$ Rachilde, à Swinburne, Walter Pater, Wilde et

Huxley, et jusqu'à d'Annunzio qui fut (p. 251, cf. 263) « le premier à apporter en Italie la Byzance anglo-française fin de siècle. » — *Bisanzio* ou les finesses byzantines », comme disait Huysmans, ou la « vieille âme de Byzance » que Jean Lorrain et d'autres font revivre en *fin de siècle*. En art, de Gustave Moreau et déjà Henri Heine (*Atta Troll*) jusqu'à Félicien Rops. En littérature, sadisme et catholicisme; B. d'Aurevilly, Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam et ce Péladan de qui l'œuvre est « une encyclopédie du goût décadent » (p. 329); Mendès et Rachilde, Jean Lorrain, Rémy de Gourmont, Barrès, Gide, Rollinat, Samain, Verlaine. Tout au bout, ici encore, d'Annunzio, l'homme des Abruzzes, le Victor Hugo du décadentisme, le cavalier Marin d'aujourd'hui. Et à lui l'honneur de la seconde partie, de beaucoup la plus courte : *d'Annunzio et l'amour sensuel de la parole*. Le mot est de lui (p. 448); la chose l'a conduit à quantité d'emprunts verbaux : poètes français, Anglais traduits en français, et même répertoires de marine ou d'agronomie. La recherche de M. Praz est plaisante et féconde; en d'Annunzio satanique, sadique, fatal, byzantin, les échos de tout un siècle se mêlent; dans son verbe sonore, aussi, bien des choses confluent, qui sont étrangères et d'emprunt.

Même si le principe de tout l'ouvrage fut de donner un « antidannunzio » de plus, le long détour par lequel on arrive à l'objet essentiel sera très profitable au lecteur. — On pouvait l'abréger parfois un peu (Byron; Flaubert à l'Hôtel-Dieu de Rouen; Swinburne même : mais on en donne quelques traductions remarquables; la plupart sont de M. Praz, qui a fait ses preuves). — La sorte d'identité établie p. 198 entre exotisme et mysticisme paraîtra douteuse, ainsi que certains raccourcis dans le temps (*Salammbô*, et la *Byzance* de M. Diehl). Et il y a, au cours de cette revue si animée, quelques retours en arrière, peut-être inévitables. Mais elle est d'un vif intérêt, très neuve le plus souvent. Et les indications d'influences, probables ou certaines, France, Angleterre, Italie, et, à l'occasion, Russie ou Allemagne, sont à foison.

Henri TRONCHON.

---

## *LE TYPE « THÉATRAL » DU FRANÇAIS EN ALLEMAGNE :*

Est-il authentiquement possible qu'au théâtre un type national, tel que le Français sur la scène allemande, soit assez constant, assez peu soumis à la mobilité des contingences et aux vicissitudes des temps pour se prêter à une détermination *unitaire*, conséquente et

solide? M^lle^ Helmut Schilling semble le croire, qui s'efforce de construire, du xvii^e^ siècle à nos jours, ce type scénique sans le faire évoluer à fond (*Der Franzose im deutschen Drama.* Bern-Leipzig, Paul Haupt, 1931, ii-98 pages). Répertoire utile de renseignements (où il n'y aurait nul inconvénient à supprimer les traductions de S. Mercier ou de Picard et celles de *Minna de Barnhelm*), ce livre en fait regretter un autre : celui qui eût pris les périodes marquantes de cette longue confrontation franco-allemande, prestige et prétention du Grand siècle et contre-épisode du Refuge, agréments et déboires de la « guerre en dentelles » et de la colonisation intellectuelle, heurts révolutionnaires et Émigration, embourgeoisement et romantisme : sans s'en tenir à l'optique artificielle de la scène et en appelant en témoignage Herder ou Jahn, Laube ou Treitschke aussi bien que les « faiseurs » dramatiques, il eût été utile de reconstituer des images vraiment typiques, bien moins consistantes, beaucoup plus mobiles que l'auteur — amenée elle-même, pourtant, à assouplir ses clichés — ne l'annonce dans son introduction.

*LES LETTRES FRANÇAISES ET FRÉDÉRIC II :*

En dépit d'un zèle louable et d'une assez sûre information, les 200 pages consacrées par M. Werner Langer à ce sujet si important, si essentiel même (*Friedrich der Grosse und die geistige Welt Frankreichs.* Seminar für romanische Sprachen und Kultur, Hamburg, 1932) demeurent, si l'on peut dire, en porte-à-faux : 1° parce que l'auteur, qui avait suivi dans le premier chapitre le *devenir* de son héros et s'était ainsi placé dans l'attitude la plus opérante, abandonne cette méthode pour une classification discutable et vaguement synthétique où la *Henriade* et la tragédie viennent tard, alors que s'y trouve la clef initiale du problème; 2° parce que la fausse extension du « baroque », si souvent néfaste aux réalités intellectuelles du xvii^e^ siècle, au classicisme français et à « des arts où tout tendait au grand », domine fâcheusement la position de la question; 3° parce que le « double jeu » des deux protagonistes, Voltaire et Frédéric, leur mutuel attrait cérébral et leurs antipathies de caractère, n'a peut-être pas été scruté avec la pénétration voulue.

*Le gérant :* É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.

# GOETHE

## IMITATEUR ET TRADUCTEUR DE VOLTAIRE

### AU THÉATRE

On a parfois reproché à Goethe de trop admirer la littérature française et de montrer pour elle une prédilection trop marquée. Ce reproche ne laisse pas d'avoir quelque apparence de fondement — nous disons : *apparence;* car les éloges que l'auteur de *Faust* adresse même aux plus brillants écrivains français se nuancent presque toujours de réserves très explicites — puisqu'il a été formulé notamment par un érudit espagnol, le célèbre Mila y Fontanals[1], qui, certes, n'obéissait pas, en l'occurrence, à des suggestions de nationalisme esthétique. N'oublions pas, en effet, que le champ d'activité littéraire de Goethe fut en quelque sorte continuellement sillonné de traductions, d'imitations et de commentaires d'œuvres françaises. Ne le voit-on pas, à un moment donné, traduire *le Neveu de Rameau*, de Diderot, qui le séduisait sans doute par la finesse ingénieuse de certaines saillies? Ne nous donne-t-il pas également un commentaire détaillé de *l'Essai sur la Peinture* du même auteur? Et dans *Iphigénie en Tauride* ne s'inspire-t-il pas, quant à la simplicité de l'action et à la sévère dignité de la forme, de l'*Iphigénie* racinienne[2]?

Quand paraît M^me^ de Staël, en qui il admire[3] une des personnalités les plus curieuses et les plus remarquables de son temps, il suit avec un intérêt soutenu l'évolution de cette intelligence supérieure, traduisant, dès 1795, *l'Essai sur les*

1. Cf. J.-A. Bertrand, *Goethe en Espagne* (*Mélanges Baldensperger*, t. I, p. 43).

2. Cf. Fritz Ernst, *Iphigeneia* (*Mélanges Baldensperger*, t. I, p. 259). Voyez également notre article : *Goethe et Racine* (*Revue hebdomadaire*, 2 avril 1932).

3. Cette admiration ne va pas, elle non plus, sans quelques critiques, d'ailleurs parfaitement justifiées.

*Fictions* et publiant, en 1803, un article très élogieux sur *Delphine*.

C'est peu de temps auparavant (en 1800) qu'il s'est décidé à porter sur la scène de Weimar deux des tragédies les plus réputées de Voltaire : *Mahomet* et *Tancrède*[1]. Le célèbre penseur français dont Goethe a, dès sa jeunesse, vivement goûté l'esprit et adopté avec enthousiasme certaines conceptions philosophiques et esthétiques, lui paraît, à cette époque encore, un bon modèle à suivre pour relever l'art dramatique allemand et l'empêcher de se laisser aller à une déplaisante vulgarité de ton et d'allures. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point.

## I

Et puisque nous venons de parler d'esprit voltairien, rappelons ici qu'il existe, dans l'ensemble des œuvres dramatiques de Goethe, une petite pièce mi-parodie mi-opérette, qui n'a jamais beaucoup sollicité l'attention des critiques et dont l'Olympien lui-même ne paraît pas avoir fait grand cas. C'est le fragment intitulé : *la Foire de Plundersweiler*[2]. Si négligeable qu'il soit à première vue, il mérite que nous nous y arrêtions quelques instants ici; car il nous offre un mélange vraiment curieux de style racinien (si tant est qu'on puisse parler de style racinien quand il s'agit d'un idiome aussi dur, aussi rugueux que l'idiome germanique) et d'esprit voltairien.

Le fragment met en scène un des plus intéressants épisodes de l'Ancien Testament : l'histoire d'Esther, immortalisée, on le sait, par la tragédie de Racine.

1. Quand nous disons : *les plus réputées*, il faut s'entendre. *Mahomet* et *Tancrède* sont inférieures à *Mérope*, mais les deux premières pièces eurent plus de retentissement que la troisième; et le bruit qui s'était fait autour de *Mahomet* notamment, s'il ne fut pas l'unique ni le principal motif du choix de Goethe, y contribua cependant pour une certaine part. Rappelons à ce propos que Voltaire, qui savait combien sa tragédie prêtait le flanc à de justes critiques, avait eu l'habileté de soumettre le manuscrit au cardinal de Fleury qui s'était contenté de formuler quelques réserves au point de vue littéraire, tout en émettant un avis favorable sur l'ensemble de l'ouvrage. Le prélat n'avait pas vu que, sous le couvert du mahométisme, l'auteur s'en prenait, dans cette tragédie, à la religion révélée. Cf. Paul Bondois, *le Procureur général Joly de Fleury et le « Mahomet » de Voltaire* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1929, p. 247).

2. Il parut vers 1780.

Aman, l'orgueilleux ministre dont le crédit toujours croissant a redoublé l'arrogance, se plaint devant son confident Hydaspe qu'un seul homme, Mardochée, refuse obstinément de lui rendre de respectueux hommages, alors que tous les courtisans baisent la poussière quand il passe. Nous l'entendons dire (acte II, scène 2) :

L'insolent devant moi ne se courba jamais.
*En vain de la faveur* du plus grand des monarques
*Tout révère à genoux* les glorieuses marques :
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.

L'Aman de Goethe exprime les mêmes regrets en usant d'images semblables :

A quoi bon le merveilleux éclat qui auréole ma tête? A quoi bon le souffle propice qui, depuis longtemps, gonfle les voiles de mon bonheur? *C'est en vain qu'un royaume tout entier me révère à genoux* si cet homme, lui seul, ne se courbe pas devant moi dans la poussière. A quoi sert-il d'être plus honoré que tant de seigneurs et de princes si un Juif ose me regarder en face?

De quelle façon le favori s'y prend-il pour obtenir du monarque Assuérus une condamnation à mort de ce Juif exécré et avec lui de tous ses coreligionnaires? Racine nous le fait comprendre au cours de ce même dialogue :

Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire, il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux,
Leur dieu même ennemi de tous les autres dieux.

L'Aman de Goethe fait valoir devant le roi les mêmes arguments, mais leur donne plus d'ampleur :

Les Juifs méconnaissent en toi un père bienveillant; ils méprisent tes lois et se moquent de tes dieux au point que même tes sujets regardent avec envie leur heureuse sécurité et se demandent s'ils s'agenouillent devant de vraies divinités.

Ces preuves empruntées à des considérations religieuses n'ont aucune prise sur le libre penseur avant la lettre qu'est l'Assuérus goethéen. Il répond sur un ton de bonhomie gouailleuse :

Mon ami, je te loue, tu parles selon ton devoir. Mais en ma qualité de roi je n'ai pas ta façon d'envisager les choses. Peu m'importe à moi en l'honneur de quel dieu ces Juifs chantent des psaumes, pourvu qu'ils se tiennent tranquilles et me paient leurs impôts.

N'est-il pas à présumer que notre auteur, en prêtant à son héros un semblable langage, pensait à *Candide*[1] ? On constate, en tout cas, dans les deux œuvres le même esprit de tolérance, mais aussi le même art ingénieux et perfide de parler allègrement et cavalièrement des choses les plus dignes de respect.

S'avisant alors d'un dernier moyen — le plus efficace auprès d'une âme, malgré tout, pusillanime — il lui décrit les Juifs comme dangereux pour sa sûreté personnelle :

AMAN. — Les Juifs pourraient bien susciter une révolution contre vous et attenter à vos jours.

ASSUÉRUS. — Comment? Quoi?

AMAN. — J'ai dit. Échappez-vous donc, ô plaintes, ô gémissements; un affreux danger vous menace.

(Il fait ensuite au roi un tableau effrayant d'un complot ourdi contre sa vie et lui montre les Juifs dressés en masse compacte, prêts à l'égorger.)

ASSUÉRUS. — Oh! qu'est-ce que j'éprouve! Quelle sensation étrange! Je crois que je vais mourir. Va prévenir ma femme... Mes dents s'entre-choquent, mes genoux fléchissent; une sueur froide coule de mes membres... Je vois du sang et des flammes.

Voilà bien l'amplification, poussée jusqu'à la parodie, de l'hémistiche racinien : *Il trembla pour sa vie*.

Il est dans cette même pièce une autre scène non moins piquante — c'est-à-dire piquante chez Goethe, pathétique chez Racine — où Mardochée insiste auprès d'Esther pour

1. On sait que ce roman satirique parut en 1759, donc une vingtaine d'années avant le fragment de Goethe.

qu'elle prenne la défense des Juifs condamnés à mort et qu'elle obtienne du roi son époux la révocation du fatal édit. La jeune reine oppose d'abord à la prière de son oncle cette grave objection :

> Hélas! ignorez-vous quelles sévères lois
> Aux timides mortels cachent ici les rois?
> Au fond de leurs palais leur majesté terrible
> Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
> Et la mort est le prix de tout audacieux
> Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux...
> Moi-même sur son trône à ses côtés assise
> Je suis à cette loi comme une autre soumise;
> Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
> Qu'il me cherche ou du moins qu'il me fasse appeler.

L'héroïne de Goethe fait à Mardochée la même réponse, mais sur un ton plus familier :

> Pauvre homme, je ne puis acquiescer à ta demande; il n'est permis à aucun mortel de paraître devant le souverain, à moins que celui-ci n'ait exprimé le désir de le voir; si quelqu'un se présente devant lui sans être appelé, tu le sais, il encourt la peine de mort.

Le Mardochée de Racine adresse alors à sa nièce l'émouvante allocution qui est dans toutes les mémoires et dont nous ne citerons ici que les premiers vers :

> Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
> Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!...
> Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux?

Le Mardochée de Goethe, lui, fait simplement appel au sentiment de vanité, de coquetterie féminine d'Esther :

> Femme incomparable, que risques-tu donc? Celui qui voit ta beauté n'a rien à te refuser.

On peut regretter que la verve caustique du poète allemand se soit précisément exercée sur un sujet biblique qui avait inspiré à Racine une de ses plus belles œuvres.

Il y a là, à n'en pas douter, un symptôme de l'extraordinaire importance — notre écrivain l'avoue d'ailleurs lui-même un

jour à Eckermann — que Voltaire, philosophe et théoricien, avait à ses yeux durant ses années de jeunesse.

Cette façon de railler, cette manière d'exploiter, même dans les circonstances les plus difficiles et les plus graves de la vie, le *substratum* d'égoïsme et de vanité qui est au fond de presque tout être humain, est bien voltairienne.

L'influence du penseur français qui, dans *la Foire de Plundersweiler*, ne s'exerce sur le poète allemand que d'une manière indirecte et assez lointaine, ne tardera pas, dans l'évolution du génie de Goethe, à se faire sentir d'une façon plus précise et plus directe, et cela spécialement au point de vue de ses procédés dramatiques. Nous allons nous en convaincre immédiatement.

## II

Goethe, avant d'avoir terminé son *Iphigénie en Tauride*, avait songé à une *Iphigénie à Delphes*, dont nous trouvons une synthèse tracée à grands traits dans son *Voyage en Italie*. Le poète suppose son héroïne sur le point de rentrer en Grèce, après son long séjour en Tauride[1]. Électre, sœur d'Iphigénie, espérant qu'Oreste va rapporter la statue de la Diane tauridienne, paraît dans le temple d'Apollon et consacre à ce dieu, en guise d'emblème expiatoire, la hache, instrument de meurtre qui a causé tant de maux à la famille de Pélops. Pendant qu'elle fait sa prière au dieu, un des Grecs s'avance vers elle et lui dit qu'il a accompagné en Tauride Oreste et Pylade et qu'il a vu conduire les deux amis à l'autel pour être immolés; lui, cependant, a réussi à s'échapper et à se soustraire à la mort imminente. Électre, en proie à une colère soudaine, ne sait qui elle doit maudire le plus : les dieux ou les hommes. Sur ces entrefaites Iphigénie, Oreste et Pylade sont aussi arrivés à Delphes. Mais Iphigénie seule paraît d'abord devant Électre. Les deux sœurs se trouvent ainsi l'une en face de l'autre, mais sans se reconnaître. Un entretien s'engage, où l'on voit le calme et la sérénité d'Iphigénie contraster avec l'emportement farouche d'Électre. Soudain le jeune Grec que nous avons entendu, il n'y a qu'un instant, faire ce lugubre récit, recon-

1. Cf. l'édition H. Düntzer, *Italienische Reise*, 1892, p. 91.

naît en Iphigénie la prêtresse coupable, pense-t-il, du meurtre de ses amis. Électre l'entend et, furieuse, saisit la hache déposée sur l'autel. Elle s'apprête à frapper sa sœur. Une heureuse diversion se produit alors (sans doute l'apparition des deux amis) pour empêcher cette fatale méprise.

« Si cette scène réussit, ajoute Goethe, on ne saurait guère imaginer quelque chose de plus pathétique. » Il y a lieu de regretter, assurément, que le poète n'ait pas exécuté son dessein et développé un aussi beau plan de tragédie. Toujours est-il que cette issue nous fait songer — et Goethe y a sûrement songé aussi — à une scène analogue de la *Mérope* de Voltaire. De même qu'Électre brandit la hache sur la tête d'Iphigénie qu'elle accuse faussement du meurtre de son frère, de même Mérope lève le poignard sur Égisthe qu'elle prend à tort, elle aussi, pour l'assassin de ses enfants :

EURYCLIS (emmenant Égisthe)

O ciel!

MÉROPE (s'avançant)

Vous me faites trembler.

J'allais venger mon fils.

NARBAS (se jetant à genoux)

Vous alliez l'immoler...

Égisthe...

MÉROPE (laissant tomber le poignard)

Eh bien! Égisthe!

NARBAS

O reine infortunée!

Celui dont votre main tranchait la destinée
C'est Égisthe.

Peu d'années plus tard, le contact entre Voltaire et Goethe deviendra plus direct. Au reste, déjà dans la lettre que le poète français adresse à M$^{me}$ de Pompadour pour lui dédier *Tancrède*, il constate le succès que les tragédies françaises obtiennent depuis peu en Allemagne :

Tant que nous saurons, dit-il, maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples; c'est ce qui fait que les personnes de la plus haute

distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques en Allemagne et en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre.

Cette lettre date du 10 octobre 1759. L'auteur, en écrivant ces lignes, avait-il comme un obscur pressentiment de ce qui allait se produire une quarantaine d'années plus tard pour ses propres œuvres? En effet, dès janvier 1800 Gœthe fit représenter à Weimar *Mahomet* qu'il venait de traduire, puis, un peu plus tard, *Tancrède*. De prime abord, il y a quelque lieu de s'étonner de cette adaptation d'une tragédie française à une scène allemande, alors que la Melpomène d'outre-Rhin, du moins aux yeux de ceux qui faisaient abstraction de la classique *Iphigénie*, s'était affranchie de toute dépendance vis-à-vis de sa consœur française. Depuis *Goetz*, *les Brigands*, *Don Carlos*, n'avait-on pas secoué ces entraves? Il semblait bien qu'il en fût ainsi. Peut-être cependant des regards non prévenus et clairvoyants apercevaient-ils un autre point noir à l'horizon : un danger sérieux menaçait le théâtre germanique. A force de chercher la vérité et le naturel, on était tombé dans la vulgarité et la platitude; on allait y sombrer.

« Le naturalisme et le sans-gêne, écrit Goethe[1], ne sauraient aller plus loin. D'art et de convenance, pas une trace. Les comédiens se conduisent exactement comme s'il n'y avait personne dans la salle. » Ajoutons que certains drames allemands avaient des proportions vraiment trop gigantesques; le *Wallenstein* de Schiller (dont il serait injuste, toutefois, de méconnaître les grands mérites) ne comprenait pas moins de onze actes.

Ce que voulait Goethe, c'était d'abord communiquer à ses confrères germaniques cet art souverain dont la France détenait pour ainsi dire le monopole et qui consiste à resserrer un sujet dans ses justes limites; il songeait aussi à leur donner le sens de la mesure et à leur rendre un peu de cette dignité que les écarts de certains comédiens, encouragés peut-être par les dramatistes eux-mêmes, avaient si lamentablement compromise.

1. Cf. *Correspondance entre Goethe et Schiller*, t. II, p. 145 (traduction de la baronne de Carlowitz, précédée d'une *Étude historique et littéraire* par Saint René Taillandier, Paris, 1883).

Et pourquoi précisément ce choix de *Mahomet* et de *Tancrède?* C'est que Goethe voyait ou plutôt admirait en Voltaire un apôtre de la tolérance et un adversaire du fanatisme, encore que la dite tolérance s'accommodât chez l'auteur français plus d'une fois de railleries assez mordantes à l'adresse du catholicisme[1]. Dans *Mahomet*, le héros qui ne cherche qu'à faire régner le fanatisme dans les esprits et dans les cœurs et qui, par là, veut assurer son triomphe, nous apparaît comme un monstre exécrable. Ne voyons-nous pas Séide se faire l'exécuteur servile de toutes les volontés du tyran et frapper mortellement Zopire en qui, à l'instant suprême, il reconnaît son père? Et Mahomet ne condamne-t-il pas à mort ce malheureux à qui lui-même avait commandé ce meurtre?

*Mahomet* n'est donc autre chose qu'un âpre et virulent plaidoyer contre le fanatisme, plaidoyer qui, on le comprend, devait fortement agir sur un esprit comme celui de Goethe, ouvert aux mêmes idées.

Schiller qui, en confrère affectueux et dévoué, s'intéressait à toutes les productions du traducteur de *Mahomet* (celui-ci, d'ailleurs, le payait généreusement de retour), suggéra à son ami certaines modifications à introduire dans l'intrigue du drame : peut-être n'est-il pas inutile de les rappeler ici (*Correspondance*, t. II, p. 149) :

Voici, écrit-il, quelle serait à peu près mon idée. Lorsque Mahomet découvre à Omar son amour pour Palmyre (acte II, scène 4), Ammon[2] paraîtrait; on éloignerait Omar et Ammon trouverait l'occasion de dire à Mahomet qu'il est temps de rendre les enfants à leur père et de faire ainsi la paix avec Zopire et la Mecque. L'amour qui existe entre les deux enfants et qui lui fait craindre un inceste serait un stimulant nouveau pour qu'Ammon insistât plus vivement auprès de Mahomet; celui-ci le renverrait sans lui opposer un refus et se bornerait à lui recommander le silence.

Au commencement du troisième acte, Ammon paraîtrait de nouveau entre les deux enfants; ceux-ci lui déclareraient leur mutuel amour, et cette révélation lui causerait un frisson d'épouvante.

1. « Voltaire, fait judicieusement remarquer Paul Bourget, ne voit guère dans un prêtre qu'un fripon, et dans un fidèle qu'une dupe » (*Essais de psychologie contemporaine*. Paris, 1919, t. I, p. 78).

2. On sait que ce personnage n'intervient dans la pièce de Voltaire qu'indirectement et au cours d'un récit.

Séide aussi pourrait laisser deviner à Ammon que Mahomet veut lui faire commettre un meurtre. L'entrée de Mahomet terminerait cette scène et ferait fuir Ammon. Pour la troisième fois Ammon se trouverait avec le père et le fils ; mais, avant qu'il eût tout révélé, Omar arriverait et ferait sortir Séide. Ammon resterait avec Zopire, et une partie de la découverte accomplie chez Voltaire par la lettre de l'Arabe se ferait ici par son entremise. Zopire apprendrait que ses enfants vivent encore, mais il ne saurait pas ce qu'ils sont devenus, Ammon n'ayant pu achever ses confidences. Ce dernier n'aurait eu que le temps de lui donner rendez-vous pour la nuit. — Pendant ce temps Mahomet soupçonne la fidélité d'Ammon et la suite de l'action se développe comme dans la tragédie de Voltaire.

Ces modifications proposées par l'auteur de *Don Carlos*, en élargissant le rôle d'Ammon, auraient contribué dans une certaine mesure à *humaniser* le drame français qui, en plus d'un passage, nous révolte par son atrocité.

Goethe, tout en approuvant en principe les ingénieuses suggestions de son ami[1], ne put néanmoins, faute de temps sans doute, en tirer parti comme il l'aurait voulu. Sa traduction de *Mahomet* ne s'écarte pas sensiblement du texte de Voltaire.

Quant à *Tancrède*, ce qui semble, avant tout, avoir séduit le dramaturge allemand, c'est le caractère à la fois pathétique et passionné de cette pièce qui est plus un drame d'amour qu'une tragédie historique[2]. En outre, comme il regarde *Tancrède* comme « une pièce à spectacle » où le décor a une importance particulière, elle lui semble exiger des chœurs. « J'aurai soin, écrit-il à Schiller (lettre du 29 juillet 1800), d'en introduire, et par leur secours j'espère pousser cette tragédie aussi haut que le permettent sa nature et son origine française. »

Une fois de plus les circonstances ou plutôt les occupations et préoccupations trop absorbantes ne permirent pas au poète, doublé d'un directeur de théâtre, d'exécuter son dessein. La traduction de *Tancrède* fut donc publiée et la pièce représentée sans que les chœurs projetés y fussent introduits.

1. Sa réponse à Schiller (lettre du 19 octobre 1799) en fait foi.

2. Détail assez curieux : Goethe, dans cette traduction, s'attaque d'abord aux trois derniers actes, réservant les deux premiers « pour les jours d'inspiration vive et fraîche ».

III

Que faut-il penser de la traduction de *Mahomet* et de *Tancrède* en elle-même ?

Il n'est pas malaisé de s'apercevoir que Goethe y a mis toute sa science de philologue averti (car il est philologue à ses heures) et tout son art délicat de poète. Il s'efforce de conserver à l'original, pour autant qu'on peut équitablement l'exiger d'une traduction versifiée, toute sa vigueur, son élégance et sa noblesse. Sous ce dernier rapport, à cause même du but qu'il se propose (relèvement de l'art dramatique allemand), il se montre particulièrement soucieux de ne négliger aucune nuance de détail, aucune image pittoresque, aucune épithète, aucun mot capable de donner du relief à l'idée ; parfois nous le verrons même renchérir sur son modèle.

En veut-on des exemples ? Au début de *Mahomet* (acte I, scène 1), Voltaire met dans la bouche de Zopire les vers que voici :

> Quoi ! moi baisser les yeux devant ces faux prodiges ?
> Moi de ce fanatique encenser les prestiges ?
> L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni !
> Non. Que des justes dieux Zopire soit puni,
> Si tu vois cette main jusqu'ici libre et pure
> *Caresser la révolte*[1] et flatter l'imposture !

Et Goethe les rend comme suit :

> Was ! Ich vor falschen Wundern niederknien ?
> Dem Gaukelspiele des Betrügers opfern ?
> In Mekka d e n verehren, den ich einst verbannt.
> Nein, straft, gerechte Götter, straft Zopiren
> Wenn ich mit diesen freien reinen Händen,
> Dem Aufruhr schmeichle, den Betrug begrüsse !

On remarquera que l'expression : *baisser les yeux* est renforcée chez Goethe par le verbe : *niederknien*, s'agenouiller devant. Aucune épithète du texte n'est négligée. De plus, le

1. Cette figure assez bizarre fut déjà critiquée du temps de Voltaire (cf. Paul Bondois, *article cité* de la *R. H. L. F.*). Goethe a donc eu raison de ne pas la traduire littéralement.

poète allemand a trouvé moyen — chose souvent difficile — de condenser la pensée de son modèle dans le même nombre de vers que celui-ci (six de part et d'autre).

Il est vrai que ce « tour de force » ne réussit pas toujours. Car un peu plus loin nous verrons l'auteur allemand rendre par deux vers une antithèse que Voltaire exprime plus énergiquement en un seul alexandrin. Il fait dire à Phanor :

> Imposteur à la Mecque et prophète à Médine.

Et Goethe traduit :

> Aus Mekka musst'er als Betrüger flüchten,
> Medina nahm ihn als Propheten auf.

Au fond, si la pensée perd en vigueur elle gagne en clarté. Quand il arrive (exceptionnellement) au traducteur de ne pas respecter la stricte intégrité de son texte, de faire abstraction, par exemple, de l'une ou l'autre épithète d'ornement, c'est que le substantif qualifié est par lui-même suffisamment expressif. Il en est ainsi à l'acte III, scène 1, où Palmyre marque sa surprise de voir subitement Séide devant elle :

> Dans ma prison cruelle est-ce un dieu qui te guide?
> Mes maux sont-ils finis? te revois-je Séide?

Et Goethe, négligeant cette fois l'épithète : *cruelle*, dit :

> Führt dich ein Gott in mein Gefängniss? Soll
> Mein Jammer enden! Seh' ich dich, Séide?

Dans un autre passage, Goethe précise la pensée de Voltaire par un détail sur l'état d'âme de cette même héroïne. Chez l'auteur français (acte III, scène 1) nous lisons :

> Demeure. Quel est donc ce secret sacrifice?
> Quel sang a demandé l'éternelle justice?
> Ne m'abandonne pas.

Voici comment Goethe exprime cette pensée, tout en amplifiant le dernier hémistiche :

> Verweile! sprich! Welch Opfer kann es sein?
> Welch Blut das insgeheim die göttliche

Gerechtigkeit verlangt? Verlass mich nicht
*In diesen ahnungsvollen Augenblicken.*

On le voit : le traducteur ajoute à l'idée de *délaissement* qui se trouve dans l'original celle de *lugubres pressentiments* qui obsèdent l'esprit de la captive.

Dans *Tancrède* nous constatons chez Goethe la même diligence attentive, le même soin de ne rien omettre d'important, de conserver au style de la tragédie française toute sa noblesse.

A l'acte I, scène 1, Voltaire fait prononcer à Orbassan les paroles suivantes :

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop longtemps entre nos deux maisons :
L'État en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'État, vous et votre famille,
Et du pied des autels où je vais m'engager
Je marche à Solamir et je cours vous venger.

Cette tirade est rendue par Goethe aussi fidèlement que possible :

ORBASSAN.

Nur allzu traurig war der Zwist, Arsir,
Der unsre beiden *mächt'gen* Stämme trennte
Und der getheilten Stadt die Kraft entzog.
Nun hoffet Syrakus die Orbassans
Mit deinem Blut, Arsir, vereint zu sehen;
So werden wir uns wechselweise stützen :
Und also reich'ich deiner edlen Tochter,
Ein wohlgesinnter Bürger, meine Hand.
Dem Staate will ich dienen, dir, den Deinen
Und vom Altar, wo unser Band sich knüpft,
Stürz' ich mich rächend Solamir entgegen.

Une fois de plus, Goethe, pour être sûr de ne rien perdre de l'original, renforce l'idée de Voltaire par l'une ou l'autre épithète destinée à donner du relief à la chose ou à la personne qualifiée. C'est ainsi qu'au mot *Stamm* (tronc), qui ne lui semble rendre qu'incomplètement l'idée de *maison*, il ajoute

l'adjectif : *mächtig* (puissant), de même qu'au mot *Tochter* il joint le qualificatif *edel*.

Bref, on peut dire que le poète allemand, malgré les difficultés inhérentes à toute traduction versifiée, n'inflige jamais de mutilations ni d'altérations au texte français; il le serre d'aussi près que possible, en lui gardant tout ce qu'il renferme de vigueur et de dignité. Quant aux légères amplifications qu'il se permet par-ci par-là, elles sont dues, la plupart du temps, à un besoin de clarté.

On a parfois qualifié l'auteur de *Faust* de « Voltaire allemand »; ce n'est assurément pas sans de justes motifs : encore convient-il de ne pas exagérer la portée ou la valeur de cette appellation.

D'abord Voltaire et Goethe, adversaires déclarés du fanatisme, quelles que soient les formes qu'il affecte, sont, par voie de conséquence naturelle, partisans — on peut dire apôtres — de la tolérance. Mais, tandis que Voltaire cherche à propager le dogme de la tolérance en multipliant les sarcasmes vis-à-vis de la religion révélée, Goethe, sans s'interdire de temps à autre une petite raillerie à l'adresse du « papisme[1] », conserve en général plus de sérénité. Ce n'est jamais lui qui aurait poussé ce cri resté fameux : « Écrasons l'infâme! » On ne voit pas non plus chez le poète allemand ces sautes d'humeur, ces accès de violence agressive si fréquents chez l'auteur des *Lettres philosophiques*.

1. Voici, par exemple, en quels termes malicieux il décrit l'impression que produisit sur lui la vue du Souverain Pontife officiant à la basilique de Saint-Pierre : « J'aurais vivement désiré voir le chef de l'Église ouvrir sa bouche d'or et, parlant de l'ineffable béatitude des âmes bienheureuses, provoquer en nous une sorte d'extase. Mais je ne le voyais faire autre chose devant l'autel que des mouvements de gauche à droite et je l'entendais murmurer comme le premier « ensoutané » venu; alors je sentis se soulever tous mes préjugés protestants. Une messe ordinaire en de pareilles circonstances! voilà ce qui n'était pas fait pour me plaire » (cf. *Voyage en Italie*, édition Düntzer, p. 150). Cependant, à mesure que Goethe avance en âge, on constate chez lui de plus en plus de respect pour le culte catholique et pour son divin Fondateur. C'est ainsi que nous l'entendons dire à Eckermann peu de temps avant sa mort : « Je tiens les quatre Évangiles pour parfaitement authentiques; j'y vois le reflet vivant d'une grandeur attachée à la personne du Christ, grandeur aussi divine que le divin puisse l'être sur la terre. Veut-on savoir si je suis disposé à lui rendre les hommages d'une respectueuse adoration? Je réponds : sans nul doute. Je m'incline devant la personne du Christ comme devant la manifestation divine du plus haut principe de la moralité » (cf. *Correspondance entre Goethe et Schiller*, t. II, p. 467).

Ce qui est certain c'est que les deux poètes-philosophes, arrivés aux confins de la vieillesse, dominent leur époque; et c'est là, sans doute, ce qui justifie les titres que la postérité s'est plu à leur décerner en les appelant l'un le « patriarche de Ferney », l'autre le « patriarche de Weimar »; mais Voltaire, qui s'est assuré cette hégémonie par de longs efforts, la maintient avec une âpreté combative; Goethe, qui l'a obtenue comme en se jouant, garde cette sorte de sceptre avec l'insouciance hautaine d'un grand seigneur.

Les deux écrivains, éloignés du tumulte de l'humanité, prennent un peu de recul à l'égard du « vulgum pecus » et voient bien des choses de haut et de loin; Voltaire, pourtant, à la suite du succès obtenu dans l'affaire Calas, connut une période de fiévreuse popularité qui se traduisit, lors de son retour à Paris (en 1778), par de bruyantes et chaleureuses acclamations : « Vive le défenseur de Calas! » criait-on de toutes parts. Goethe, porte-paroles d'une élite plutôt qu'idole populaire, ne fut jamais l'objet de semblables manifestations; du reste il s'en souciait médiocrement. En revanche il goûta, beaucoup plus que le philosophe français, le plaisir de nobles et pures amitiés — tels Herder et Schiller —; il fut même pour certains « jeunes » un conseiller sage et bienveillant parce que, malgré sa fierté de poète, nulle gloire naissante ne l'offusquait ni ne lui portait ombrage.

Henri Glaesener.

# MADAME NECKER ET MRS ELIZABETH MONTAGU

## D'APRÈS DES LETTRES INÉDITES

On ne parle guère plus de M^me^ Necker que comme de la mère de l'illustre auteur de *Corinne*. On ne lit plus depuis bien longtemps ces trois pesants volumes de *Mélanges* qui n'ont dû qu'à la tendresse conjugale de Necker de voir le jour; et l'on n'a point tort. Comme écrivain elle ne compte pas. Elle n'a jamais compté. Mais si l'histoire de la littérature n'avait à s'occuper que de ceux qui se sont fait connaître par leurs écrits, le champ en serait singulièrement restreint. On ne conçoit pas une histoire de la littérature du XVII^e^ siècle qui ne tiendrait pas compte de la marquise de Rambouillet ni de Ninon de Lenclos. De même il serait impossible d'étudier l'anglomanie du XVIII^e^ siècle (et une pareille étude comprendrait la majeure partie de la littérature de cette époque) sans s'occuper de M^me^ Necker. Pendant ce troisième quart du siècle, que tous les témoignages concordent à nous représenter comme celle de l'anglomanie la plus chaleureuse, elle ne l'a cédé à personne dans son enthousiasme pour tout ce qui concerne l'Angleterre. C'est pourquoi il nous a semblé qu'il ne serait pas tout à fait inutile, pour ceux qu'intéressent les relations entre la France et l'Angleterre au XVIII^e^ siècle, de retirer de la poussière qui les couvre depuis si longtemps les trois lettres qu'on lira plus loin.

On a trop souvent mis en lumière les étapes et le caractère de l'anglomanie de M^me^ Necker pour qu'il soit besoin de les retracer ici. Qu'il nous soit permis seulement d'en rappeler quelques traits. Élevée, comme on le sait, dans une atmosphère à moitié anglaise, fiancée plus tard à Gibbon, faisant sa pâture littéraire et morale de Milton, de Thomson et de Shakespeare (qu'elle parvient à faire goûter à son mari), elle

mène à toutes ses réunions le chœur d'éloges qui chantent la gloire d'Albion. Vertueuse, morale jusqu'à l'austérité (et jusqu'à l'ennui, disent d'aucuns), elle goûte surtout dans l'Angleterre le prix qu'on y attache à la morale et au bonheur conjugal et domestique. Anglomane également son mari, dont l'idéal politique ne se portera jamais plus haut que la monarchie constitutionnelle, avec tout ce qu'elle comporte pour lui de paix et de liberté. Point n'est besoin d'insister sur l'anglomanie de tous les habitués de son salon : de Diderot, de Suard, de Morellet, de Raynal, de Buffon, de Marmontel, ni de rappeler que, pour tout Anglais distingué par les « lumières » ou par les qualités sociales, une visite au salon de M$^{me}$ Necker était l'accompagnement indispensable d'un séjour à Paris.

Mais ce n'est pas seulement chez elle, dans les conversations et dans les livres qu'elle a appris à aimer l'Angleterre; deux séjours dans le pays l'ont aidée à le mieux comprendre, à le mieux aimer. C'est en 1775 qu'elle y est allée pour la première fois, seule, comme elle le dit dans une lettre à Thomas (*Mélanges*, III, p. 172). Quant à la durée de ce séjour en Angleterre, à ce qu'elle y a vu, aux personnes qu'elle y a rencontrées, les renseignements font défaut. L'année suivante la trouve de nouveau en Angleterre, accompagnée cette fois de son mari et (comme l'a révélé le livre de M. Kohler[1]) de sa fille, âgée alors de dix ans. L'histoire de ce séjour est assez bien connue. Si le but du voyage, ainsi qu'elle l'a annoncé à Suard, était de voir Garrick, il paraît avoir été pleinement atteint, puisqu'il a joué six fois « extraordinary » pour elle[2]. On sait aussi qu'elle a revu Gibbon (qu'elle a enchanté dans « ce taudis de Suffolk Street »), que Horace Walpole, assez à contre-cœur, l'a reçue pour plaire à M$^{me}$ Du Deffand. Ce qu'on ne savait pas, mais que M. Huchon[3] avait conjecturé, et que la publication des lettres[4] de Mrs Montagu permet d'affirmer, c'est qu'elle a visité la célèbre bas-bleu et a assisté à l'une des

1. P. Kohler, *M$^{me}$ de Staël et la Suisse.*
2. F. Hedgcock, *David Garriek et ses amis français.*
3. R. Huchon, *Mrs Montagu.*
4. R. Blunt, *Mrs Montagu,* « *Queen of the Blues* », her letters and friendships from 1762 to 1800. Voir compte-rendu dans *Revue de littérature comparée,* octobre-décembre 1924, p. 710).

« soirées européennes » de celle qu'on a appelée « la M^me^ Du Deffand de la Capitale anglaise[1] ».

Bien que celle-ci ait pu compter de nombreuses Françaises, et des plus illustres, parmi ses connaissances, elle ne semble pas les avoir tenues en haute estime. Pas trop jolie elle-même et manquant de toutes ces ressources féminines qui suppléent parfois à la beauté, elle paraît n'avoir vu dans les femmes d'Outre-Manche que des créatures assez dénuées d'intelligence, toujours à l'affût du plaisir, incapables de goûter autre chose que la ville et la conversation, et en somme moins heureuses que les femmes anglaises. Elle écrit de Paris, le 16 septembre 1776[2], à son frère Morris Robinson : « The only object (except of a very few of the very great) is pleasure... The ladies pass from the toilette to the spectacles and from thence to parties at supper. They cultivate with great care all the little graces. »

On peut croire, cependant, que M^me^ Necker faisait exception à ce jugement un peu sévère. Sa vertu et son sérieux bien connus ont dû lui servir de passeport auprès de Mrs Montagu, qui ne tolérait dans son salon que les personnes « respectables » ou du moins (car elle n'était point prude), qui ne faisaient pas parade de leur inconduite. D'ailleurs son admiration pour Shakespeare ne pouvait manquer de lui valoir l'estime de celle qui avait si chaleureusement pris la défense du dramaturge anglais contre les attaques de Voltaire. En tout cas, la connaissance ainsi nouée en Angleterre n'a pas cessé avec le départ des Necker. La même année, un mois seulement après leur retour (fin mai), Mrs Montagu fait un voyage, depuis longtemps projeté et plusieurs fois différé, à Paris. Dans les lettres qui se rattachent à cette période on voit qu'elle a été au mieux avec les Necker pendant son séjour. Elle parle d'eux dans les termes les plus élogieux, et, rentrée en Angleterre, le 15 octobre, elle reçoit bientôt après une lettre de M^me^ Necker où celle-ci retrace avec enthousiasme le plaisir qu'elle a eu à recevoir chez elle « la Muse d'Angleterre[3] ».

1. N. Wraxall, *Memoirs*, t. I, p. 100.
2. Blunt, *op. cit.*, t. I, p. 333.
3. Blunt, t. II, p. 14.

Écrivant plus tard à son amie Mrs Carter, lorsque son séjour n'est plus qu'un souvenir assez lointain, et qu'elle ne se trouve plus sous l'empire de l'éblouissement qu'a produit sur elle la vie étincelante de Paris, elle mêle un peu de sa fierté de vieille aristocrate anglaise à son jugement sur Necker qui vient de commencer son ministère. Elle parle d'une façon plutôt dédaigneuse de son « rank[1] », et de son « appearance and manners », et considère comme un désastre que la France soit dans la nécessité d'avoir recours à un Suisse pour diriger les affaires de son gouvernement. (Nous reproduisons en entier, grâce à l'amabilité de M. Blunt, ses deux lettres à Mrs Carter au sujet de Necker.)

Si telle était l'opinion personnelle de Mrs Montagu sur le grand financier, il eût été intéressant de voir comment elle s'exprimait dans ses lettres à sa femme. Malheureusement la correspondance entre les deux reines de salons ne paraît pas avoir été continuée régulièrement; en tout cas, nous n'avons pu trouver parmi les lettres de Mrs Montagu (qui, cependant, nous dit M. Blunt, conservait jusqu'au moindre billet) d'autre lettre de Mme Necker, à partir de 1776, que celle que nous reproduisons ci-dessous. Elle est sans date, mais on peut la placer peu après le 22 avril 1785 (date de la mort du comte de Blot dont il y est parlé). Mme Necker écrit à Mrs Montagu pour lui recommander des amis[2] — la comtesse de Blot, la comtesse d'Ennery et le comte de Schomberg — qui vont bientôt passer en Angleterre. La lettre est courte mais elle est intéressante, car on y retrouve Mme Necker toute entière, sa

1. Cf. Faringdon Diary, t. I, p. 157. « The Duke (of Dorset) continually shows his value for family. Speaking of Necker, « but, said the Duke, he is « a man of no family. »

2. On ne sait pas quel accueil leur a fait Mrs Montagu. S'ils ont produit sur elle la même impression que sur Horace Walpole lorsque huit ans plus tôt Necker les lui avait recommandés, soyons sûrs qu'elle les a traités avec toute la traditionnelle fierté et raideur anglaises. Voir *Letters of Horace Walpole*, ed. Paget Toynbee, vol. X. To the Hon. Seymour Conway, Jul. 10, 1777. — « I am glad your invasion is blown over. I fear I must invite those flat-bottomed vessels hither as the Swissess Necker has directed them to the port of Twickenham. Mme de Blot is too fine and M. Schomberg one of the most disagreeable, crosstempered savages I ever saw. I have often supped with him at the duchesse de Choiseul's and could not bear to see him; and now I must be *charmé* and *comblé* and *pénétré* to see him, and I shall act it very ill as I always do when I don't do what I like. »

sensibilité, ses éloges un peu pompeux dans le genre de son maître de rhétorique Thomas, son amour de la conversation, ses louanges de l'Angleterre et de ses beautés « si bien mises en œuvre par l'art et les profusions des propriétaires » (on voit assez d'où M^me^ de Staël prendra le ton). Et comme on retrouve la Parisienne dans cette femme qui comprend à peine qu'on puisse appliquer à autre chose qu'à la vie mondaine « les ressources de son esprit »!

R. A. Jones.

(1) Mrs. Montagu à Mrs. Carter.

Sandleford, Aug. 12.177.

Mr. Necker is endeavouring to mend the financial affairs of France. If he can effect it, a few years may make the French more dangerous neighbours than they are at present; but the work of reformation is difficult. There is a great deal of private distress occasioned by these reformers in such a country. One of my French correspondents says : *que de fortunes renversées.* In England we have proceeded more generously and when places have been suppressed, compensation has been made to those who held them : but this the poverty of their nation and the despotism of their government forbids. I believe Mr. Necker means well but I can hardly think he will be able to make any lasting reform. His religion, country, rank, are all against him, and though a man of sense, his appearance and manners do not give him that ascendant which sometimes avails in superior genius. I cannot think he is equal to the task he has undertaken. Nothing can more plainly demonstrate the distress of the French government than its having recourse to a Swiss Protestant banker to govern the finances of a great kingdom. A quack will often undertake a case which a regular physician leaves for desperate and sometimes the quack will effect a cure, but the Patient must be obedient in his regimen and have faith in the prescription and the skill of the doctor. French vivacity will never steadily adhere to the rules given by Swiss phlegm. I should think it an easier task to persuade a Frenchman to suffer his head to be taken off at one blow for the glory of France and the Monarque than to get him to pare his nails at the same hour every day for a twelvemonth. The remedies for poverty are all very slow whether in private or public affairs.

(2) Aug. 20. 1777.

When I said that Mr. Necker lacked the support of rank, birth and connections, I certainly did not mean that they would have assisted his calculations. His intellectual faculties must find out the errors in the Finances and suggest remedies for them, but the force with which he is to act in the reformation would be much increased by external circumstances. An iron hammer acts with more force than a wooden one though equal energy and in the same direction work them. In this world too a man must not only have superior parts to direct others but should have such a manner as will give authority to those parts. The more the style of manner and character differ from the national, the less the man will enjoy of publick opinion, and I cannot think it is an advantage to have *la tête suisse*, when the business is to govern French will and parts. In vain should one tell the lively counsellors of state that a little dullness does not hurt business. The same qualities which recommend a man at Amsterdam would ruin him at Paris. The Swiss are much employed in France in certain inferior offices, the French are used to consider them as fit only for such, and speak of them with less respect than they deserve. If it were not for the Swiss. there would not be a plodding head nor a *gros ventre* in all France, and that would be a misfortune, for there should be heads that will plod on one subject and body that will stay in one place.

(3) M[me] Necker à Mrs Montagu. [1785]

Il n'est pas surprenant que des personnes d'un rare mérite désirent d'être présentées à Madame Montaigu, mais il l'est peut-être un peu que j'aye la hardiesse d'user librement de ses bontés et de les lui demander pour trois voyageurs qui vont chercher des idées nouvelles afin de se distraire de souvenirs récents et douloureux. Mde la comtesse de Blot et Mde la comtesse d'Ennery ont perdu un mari et un frère qui les chérissoit, et qui par ses vertus et ses lumières étoit regardé comme un des appuis de l'État. Mr le comte de Shomberg, intime ami du mort, rend hommage à sa mémoire par les soins les plus tendres pour sa famille; il a cru que rien n'étoit plus propre à rétablir le calme dans des cœurs affligés que le spectacle des beautés de la nature répandues sur toute votre isle, et si bien mises en œuvre par l'art et par les profusions des propriétaires. Mais personne n'est plus propre aussi à faire sentir le prix de cette nature que la Conversation de Madame Montagu;

son imagination féconde reproduit tous les objets et elle est d'autant plus sensible aux agréments de la campagne que ses bienfaits se répandent sur les agriculteurs, et qu'elle ne dédaigne pas d'appliquer les ressources de son esprit aux travaux champêtres et de détailler ses vertus pour les rendre ainsi plus utiles. J'ai l'honneur de lui présenter l'hommage de mon respect et de tous les sentiments avec lesquels je suis, Madame,

Votre très humble et obéissante servante,

C. Necker.

---

# L' « ADOLPHE » DE B. CONSTANT
ET
# LA « RÉPÉTITION » DE KIERKEGAARD

Kierkegaard s'est-il souvenu de Benjamin Constant en écrivant *la Répétition?* Il ne cite pas l'auteur d'*Adolphe*, non plus que Chateaubriand, auquel il emprunte cependant l'épigraphe de la seconde partie de *l'Alternative*. Mais Kierkegaard connaît et relit la littérature d'analyse de son temps; aux yeux de Constantin, le jeune homme est le type accompli du « chevalier de l'amour malheureux[1] », le frère des Werther, des Obermann, des René, des Adolphe, et, en un sens, leur répétition à la génération suivante.

Une proche parenté avec Adolphe explique peut-être d'abord un procédé littéraire caractéristique de Kierkegaard. On sait que le manuscrit d'*Adolphe* provient d'une cassette trouvée sur une route, en Italie. « Elle renfermait beaucoup de lettres fort anciennes, sans adresses, ou dont les adresses et les signatures étaient effacées, un portrait de femme et un cahier contenant l'anecdote qu'on va lire. » Cette manière d'introduction est classique, assurément; mais il est curieux de voir comment Kierkegaard la varie. Les opuscules, essais et romans de *l'Alternative* sortent d'un secrétaire acheté chez l'antiquaire ; le texte des *Stades* n'est pas trouvé sur la grand'-route, mais sur les étagères de Hilarius le Relieur, et, dans ce dernier ouvrage, la confession *Coupable ou non?* est elle-même pêchée de singulière façon. Au cours d'une excursion botanique sur les bords du lac de Söborg en Seeland, Frater Taciturnus, en retirant des algues, découvre une cassette en

1. Dans ces notes, on renvoie, pour *Adolphe* (*A.*), au chapitre, et, pour *la Répétition* (*R.*), aux pages de la traduction de P.-H. Tisseau, *la Répétition*, Paris, 1933. — *R.*, 130. — *R.* 52, 53.

palissandre : « Il y avait un cahier de papier-poste très fin, d'une écriture particulièrement élégante et soignée... Elle contenait divers objets précieux, certains d'une valeur considérable, des bijoux et des pierres fines, un anneau d'or plat, où une date était gravée, un collier fait d'un ruban de soie où pendait une croix de brillants. Le reste n'était d'aucune valeur : un fragment d'une affiche de comédie, un autre déchiré du Nouveau Testament, chacun soigneusement enfermé dans une enveloppe de vélin, une rose fanée dans un médaillon en argent doré, et autres choses semblables. » Kierkegaard n'omet rien dans l'inventaire des objets remis ou relégués à la rupture de ses fiançailles; il n'a pas non plus dans son récit la sobriété de Constant; mais *Coupable ou non?* écrit en même temps que *la Répétition*, développe longuement l'un des thèmes de ce livre, publié trois ans plus tôt (1843) dans un style encore plus concis que celui d'*Adolphe*, et, si l'ouvrage de Constantin Constantius n'est pas trouvé par hasard, le mode de sa composition se rapproche dans une sensible mesure de celui de Benjamin Constant.

L'auteur d'*Adolphe* édite le cahier sur le conseil d'une personne à qui il en a donné connaissance et dont il reproduit la lettre « à la fin de cette histoire, parce qu'elle serait inintelligible si on la lisait avant de connaître l'histoire elle-même[1] ». *La Répétition* se termine de même par une lettre au « vrai lecteur de ce livre[2] », qui serait également incompréhensible si on la mettait en préface, et où Constantin tire la moralité de l'aventure comme Benjamin Constant dans la lettre de son correspondant et sa propre réponse. Mais Kierkegaard va plus loin dans l'imitation du procédé. L'éditeur d'*Adolphe* reçoit de son correspondant des lettres confirmant l'histoire de son héros, « toujours la victime de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité[3] », mais, ignorant s'il en fera usage, il les laisse pour le moment dormir : ce que Kierkegaard ne fait pas, et la seconde partie de *la Répétition* est consacrée à la publication de lettres analogues confirmant en tous points, avec com-

1. *A.*, Avis de l'éditeur.
2. *R.*, 185.
3. *A.*, Lettre à l'éditeur. Cf., pour la transcription du réel dans *Adolphe*, la *Correspondance de B. Constant et d'A. Lindsay*. Paris, 1933.

mentaires de Constantin, ce qu'on pouvait attendre du héros antérieurement présenté. Notons que ces lettres, si elles ne sont pas « fort anciennes » comme dans *Adolphe*, sont « sans adresses » et ne portent pas de signature proprement dite.

La composition de *la Répétition* rappelle donc certains procédés mis en œuvre ou suggérés dans *Adolphe*. Il en est de même de l'ambition littéraire des deux écrivains et de la conception des principaux personnages. Constant a voulu convaincre deux ou trois amis « de la possibilité de donner une sorte d'intérêt à un roman dont les personnages se réduisaient à deux et dont la situation serait toujours la même[1] ». Kierkegaard a tenu une gageure plus forte. *La Répétition* n'a en réalité qu'un personnage, car Constantin, figure « appelée à disparaître[2] », s'efface progressivement et la jeune fille de cet étrange roman monologué ne se montre pas une fois ; elle ne dit pas mot, même par lettre ; elle n'est pas même nommée par son nom : « Elle est la jeune fille, un point, c'est tout[3]. » Quant au héros, il est anonyme ; parfois appelé « mon jeune ami », il est presque constamment désigné par l'épithète de « jeune homme », aussi vague et impersonnelle que possible, puisqu'il s'agit précisément de l'amener à l'existence véritable. La *libido excellendi* de Kierkegaard le portait ainsi à renchérir sur un auteur qu'il pouvait à bon droit considérer comme un maître difficile à égaler dans l'analyse d'une rupture, et son esprit se plaisait d'ailleurs à ces sortes de joutes littéraires : *In Vino Veritas* montre de même qu'il n'a pas craint de se mesurer avec Platon et il a aussi songé à recommencer Descartes dans *De omnibus dubitandum est*, malheureusement inachevé. Et c'est parce qu'il pense, dans *la Répétition*, à Benjamin Constant, qu'il donne à Constantin Constantius, avec son nom, son caractère. Mais, pour comparer utilement Benjamin Constant et Kierkegaard dans *Adolphe* et dans *la Répétition*, il faut, chez le premier, distinguer le critique et l'acteur, l'observateur d'Adolphe et Adolphe lui-même, comme l'auteur danois dissocie Constantin Constantius du jeune homme. Dès lors, de frappantes ressemblances

1. *A.*, Préface, 3ᵉ éd.
2. *R.*, 197.
3. *R.*, 121.

apparaissent, qu'il est bien difficile d'attribuer uniquement à l'ambiance intellectuelle de l'époque.

Les deux écrivains postulent un observateur. Constant est un observateur froid et impartial, comme son père à qui « toutes les femmes paraissent pouvoir, sans inconvénient, être prises, puis quittées[1] ». Constantin est de même, à l'occasion, un esthéticien de la plus belle eau. Il est un amateur d'expériences psychologiques et fréquente les milieux même les moins recommandables pour « observer » ; il parle souvent des difficultés et même des dangers auxquels l'expose son attitude; il ne voit aucun inconvénient à ce que le jeune homme s'acoquine avec une couturière pour sortir de ses embarras sentimentaux; il se fait même entremetteur. Il a exactement aussi peu de scrupules que Benjamin Constant ou son père. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas, quand il quitte le domaine de l'esthétique pour celui de la morale, d'être « sensible » à sa façon, et la sympathie n'est pas alors chez lui un facteur de l'observation qu'elle paralyse au contraire. Inquisiteur ou policier, il ne veut observer que lorsqu'il y a du louche[2]. Enfin, ces deux observateurs ont un même but : il s'agit pour eux de « mettre l'esprit en mouvement », et l'un et l'autre emploient le même terme[3], de vérifier une idée, de suivre un sentiment dans son évolution, bref, de faire une expérience; mais Constantin, « hypothèse psychologique[4] », qui n'est pas tenu à la moralité, le proclame sans détour, en plein titre, tandis que Benjamin, plus circonspect et soucieux de l'opinion, ne sait pas au juste s'il veut davantage observer ou davantage se laisser prendre à l'amour. Ils débutent de la même manière :

Un jeune homme avec lequel j'étais assez lié cherchait depuis quelques mois à plaire à l'une des femmes les moins insipides de la société dans laquelle nous vivions : j'étais le confident très désintéressé de son entreprise. Après de longs efforts, il parvint à se faire aimer; et comme il ne m'avait point caché ses revers et ses

1. *A.*, II.
2. *R.*, 31.
3. *A.*, I, V, *in fine; R.*, *passim.*
4. *R.*, 197.

peines, il se crut obligé de me communiquer ses succès; rien n'égalait ses transports et l'excès de sa joie[1].

Et Constantin :

Il y a un an environ, mon attention se porta de façon vraiment sérieuse sur un jeune homme avec qui je m'étais déjà souvent entretenu... il monta chez moi tout hors de lui. Son allure était plus mâle, son physique plus beau; ses grands yeux, dilatés, rayonnaient; bref, il semblait transfiguré. « Il était épris depuis quelque temps déjà », me dit-il, « mais il avait gardé le secret même envers moi; maintenant, il était au comble de ses vœux; il s'était déclaré, et il était payé de retour... » Il me confia la raison de sa visite avec une aimable franchise : il avait besoin d'un confident devant qui il pût s'entretenir tout haut avec lui-même... Du moment qu'il m'accordait sa confiance, il pouvait compter que j'étais sans réserve à son service[2].

Ainsi, les deux observateurs sont également deux confidents et leur réaction devant la confidence est encore la même :

Le spectacle d'un tel bonheur me fit regretter de n'en avoir pas essayé encore... un nouvel avenir parut se dévoiler à mes yeux; un nouveau besoin se fit sentir au fond de mon cœur. Il y avait dans ce besoin beaucoup de vanité, sans doute; mais il n'y avait pas uniquement de la vanité; il y en avait peut-être moins que je ne le croyais moi-même. Les sentiments de l'homme sont confus et mélangés; ils se composent d'une multitude d'impressions variées qui échappent à l'observation; et la parole, toujours grossière et trop générale, peut bien servir à les désigner, mais ne sert jamais à les définir[3].

Adolphe cherche donc à s'approprier l'état de son ami. Constantin, philosophe aux cheveux gris, ne saurait, sans doute, jalouser le jeune homme, encore qu'il en soit bien près : « Il m'apprit qu'il aimait et je songeai malgré moi qu'heureuse pourtant doit être la jeune fille objet d'un pareil amour[4] »; quand il déclare qu'il épouserait bien celle-ci

1. *A.*, II.
2. *R.*, 30 et suiv.
3. *A.*, II.
4. *R.*, 31.

« rien que pour venir en aide à ce garçon[1] », ce n'est pas là simple plaisanterie ; et surtout, s'il est presque amoureux de son confident, c'est qu'il se confond avec lui et qu'il est comme lui un aspect de Kierkegaard contant sa propre histoire : l'observateur s'identifie ici avec l'acteur. Comme Adolphe, Constantin cherche à s'expliquer la nature du sentiment : « Nulle vantardise d'habile gaillard fier d'une pareille conquête, nulle fatuité en lui : son amour était pur, sain, intact[2]. » Mais cette simplicité prend Constantin au dépourvu : « En général, tous les mouvements profonds de la nature humaine désarment le psychologue. Font-ils défaut ou sont-ils coquettement dissimulés : c'est alors seulement qu'on met en jeu sa perspicacité[3] ! »

Il est intéressant de relever cet aveu de ces deux maîtres observateurs, l'un au début, l'autre à la fin du romantisme, quand ils reconnaissent l'impuissance de la psychologie devant un sentiment profond : ils soupçonnent que la vie du cœur repose sur l'inconnaissable intellectuel et échappe à l'analyse ; ils sont aux confins de l'inexprimable. Cependant, ne pouvant expliquer les mystérieux mouvements de l'âme par la psychologie, ils essaient d'en rendre compte par la métaphysique :

> L'amour supplée aux longs souvenirs par une sorte de magie. Toutes les autres affections ont besoin du passé : l'amour crée, comme par enchantement, un passé dont il nous entoure. Il nous donne, pour ainsi dire, conscience d'avoir vécu, durant des années, avec un être qui naguère nous était presque étranger. L'amour n'est qu'un point lumineux, et néanmoins il semble s'emparer du temps. Il y a peu de jours qu'il n'existait pas, bientôt il n'existera plus ; mais, tant qu'il existe, il répand sa clarté sur l'époque qui l'a précédé, comme sur celle qui doit le suivre[4].

Cette magie, cet enchantement, cette création rétrospective ou cette cristallisation de l'amour, c'est la réminiscence qu'invoque à chaque instant Constantin Constantius, par exemple : « Ce jeune homme était épris au plus intime de son être, c'était

1. *R.*, 173.
2. *R.*, 33.
3. *R.*, 31.
4. *A.*, III.

clair, et pourtant, dès les premiers jours, il pouvait *se ressouvenir* de son amour. Au fond, il en avait déjà fini. Dès le début, il avait fait un bond si terrible qu'il avait sauté par-dessus la vie... Le malheur l'attend, c'est clair, et la jeune fille aussi, ce n'est pas moins évident, même si l'on ne peut déjà prévoir de quelle façon... il se tenait à la fin au lieu du commencement, et cette erreur est la cause invariable du malheur de l'homme[1]. »

Les deux métaphysiciens sont ici d'accord pour reconnaître la force rétrospective de l'amour au sens romantique, c'est-à-dire l'insertion, par la réminiscence platonicienne, de l'éternité dans le temps. Cet éclair que l'amour jette ainsi dans le passé et dans l'avenir n'est, pour Benjamin comme pour Constantin, qu'un éclair; que l'intuition s'efface, et l'impulsion reçue se perdra dans la stagnation des habitudes, comme une source pure qui s'écoulerait dans un marécage; « l'amour éternel en un moment conçu » n'est plus que de l'ordre du temps, du domaine esthétique ou moral, et aboutit finalement au désespoir. C'est ce que voient également Benjamin et Constantin; cependant si ce dernier, personnification des stades esthétique et moral de la vie, consent à disparaître lui-même, c'est pour faire place nette à l'idée en mouvement qui s'élevera dans une sphère supérieure en vertu d'un miraculeux processus; Benjamin n'a pas cette sublime ambition et reste terre à terre. Néanmoins, malgré la déception à laquelle expose l'extase amoureuse ainsi définie, malgré le malheur inévitable encouru par l'amant romantique, ni l'un ni l'autre des deux auteurs ne veut renoncer à la vérité de l'indéfinissable intuition et ils s'expriment à cet égard en termes presque identiques :

Malheur à l'homme qui, dans les premiers moments d'une liaison d'amour, ne croit pas que cette liaison doit être éternelle! Malheur à qui, dans les bras de la maîtresse qu'il vient d'obtenir, conserve une funeste prescience et prévoit qu'il pourra s'en détacher! Une femme que son cœur entraîne a, dans cet instant, quelque chose de touchant et de sacré. Ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les sens qui sont corrupteurs; ce sont les calculs aux-

1. *R.*, 35-36.

quels la société nous accoutume, et les réflexions que l'expérience fait naître[1]...

Le confident de Constantin n'a pas besoin, comme un disciple de Rousseau, d'imputer son malheur à l'influence de la société ou au dégoût que provoque la satiété; les sophismes de Benjamin le feraient sourire; son amour est pur, au sens où l'est l'idée, et libre de toute sensualité. Aussi n'en vient-il pas à la situation réaliste qu'évoque l'auteur d'*Adolphe;* il a fini avant de commencer, il a sauté par-dessus la vie et prétend demeurer dans la transcendance. Constantin blâme, jusqu'à plus ample informé, ce pas de géant, mais le justifie pourtant :

Je maintiens cependant le bien-fondé de sa disposition comme caractéristique du sentiment érotique. Celui qui ne l'a pas éprouvée au début même de sa passion n'a jamais aimé. Seulement, il faut avoir dans l'âme une autre disposition simultanée. Ce ressouvenir en puissance exprime l'aspect éternel de l'amour qui surgit; il est le signe de l'amour véritable. Mais, d'autre part, pour en tirer parti, il faut posséder une certaine élasticité faite d'ironie[2]...

Cette élasticité qui fait défaut au jeune homme est, au fond, la souplesse intellectuelle que déploie Adolphe au cours de son aventure; elle permet à Constantin l'esthéticien d'*utiliser* l'amour sans en être la victime ou la dupe, et l'expérimentateur se fait ici le porte-parole de Johannes, le Don Juan de Kierkegaard. Mais l'un et l'autre, le jeune homme de *la Répétition* à l'amour pur et intact et Adolphe enivré par la possession se sentent bientôt importunés par leur amante, obstacle à leur ambition, spirituelle chez le premier, matérielle chez le second. Adolphe aperçoit, en effet, chez Ellénore « la privation de tous les succès auxquels il aurait pu prétendre[3] »; Constantin note avec tristesse et dépit : « Il employa tout son génie poétique à la réjouir et à l'amuser; il lui consacra ses dons, au détriment de beaucoup... Il ne créa plus, au sens strict du terme[4]. »

1. *A.*, VII.
2. *R.*, 36.
3. *A.*, VII.
4. *R.*, 39.

Le problème de la rupture se pose ainsi pour ces jeunes gens et constitue le thème proprement dit des deux nouvelles ; mais, avant qu'elle ne s'accomplisse par la force des choses dans *Adolphe*, par la force de la volonté dans *la Répétition*, les deux auteurs ont un mouvement de pensée analogue. Ils voient ce que devrait être leur amante :

La compagne que mon imagination m'avait soudain créée... s'associait à tous mes devoirs, à tous mes plaisirs, à tous mes goûts ! elle rattachait ma vie actuelle à cette époque de ma jeunesse où l'espérance ouvrait devant moi un si vaste avenir, époque dont Ellénore m'avait séparé par un abîme[1].

L'abîme creusé sous les pas du jeune homme est d'une tout autre nature, puisqu'il l'enlève au monde du « général » pour l'introduire dans celui où l'on ne saurait être qu'une « exception », comme l'est le vrai poète; mais il soupire, il rêve, lui aussi, de la compagne idéale. Le tableau que Kierkegaard en donne se trouve dans la seconde partie de *l'Alternative* et revient, comme un rêve obsédant de bonheur humain, aux dernières pages de *In Vino Veritas*, ainsi que dans l'ouvrage suivant des *Stades*. Dans *la Répétition*, ce tableau est négatif, tout en avertissements et en apostrophes qui ne doivent cependant pas faire illusion. Constantin montre constamment à la jeune fille ce qu'elle ne doit pas être; d'autre part, Kierkegaard n'écrit pas après coup, mais en pleine crise; il ne saurait parler de l'épouse idéale sans abonder dans le sens même de la jeune fille dont les conceptions en cette matière sont tout autres, pure littérature ou pur verbiage[2]; il veut l'instruire; il veut l'éclairer sur le fond de sa pensée : comme pour Job, son histoire est une épreuve au terme de laquelle, s'il la supporte, sa fiancée lui sera rendue en vertu de quelque mystérieuse répétition. La rupture, ou l'épreuve, n'est donc que temporaire, comme le déclare expressément le jeune homme; mais cette prescience, ou cette foi, n'empêche pas sa réalité et ne supprime pas le problème de la rupture qui doit, coûte que coûte, être consommée : « Il faut écarter la jeune fille[3] »,

1. *A.*, VII.
2. *R.*, 114-115.
3. *R.*, 173.

dit Constantin, d'accord cette fois avec son confident. Mais, aux velléités sans cesse avortées d'Adolphe s'oppose la volonté du jeune homme voulant maîtriser le drame; la différence des deux caractères, capitale sur ce point essentiel, et constitue l'inégalable originalité de *la Répétition;* car c'est par la répétition que le jeune homme pourra, lui aussi, réellement rattacher sa vie actuelle à cette époque de sa jeunesse où l'espérance ouvrait devant lui un si vaste avenir consacré au service de « beaucoup ».

Il est donc naturel de trouver la plus grande divergence dans la conception même de la rupture; mais, dans son accomplissement, Constantin l'envisage tantôt en esthéticien, tantôt en moraliste, suivant le point de vue d'Adolphe; il appartient au jeune homme de l'effectuer en un sens que ne conçoivent ni Benjamin Constant, ni Constantin Constantius, et que ce dernier soupçonne seulement, pour l'instruction du lecteur. En émule d'Adolphe, Constantin conseille à maintes reprises la loi du silence, de la dissimulation ou de l'ironie, dont il fait l'apologie[1]; et il n'a pas de peine à être plus fort qu'Adolphe, puisqu'il réduit tout au jeu de la dialectique. On sait d'ailleurs qu'en réalité Kierkegaard a observé ce principe dans ses relations avec sa fiancée[2]; Constantin sait donc de quoi il parle quand il dit : « Pour le silencieux, il vient un moment où il semble que la raison va s'égarer[3] », et la jeune fille de *la Répétition* pourrait dire avec Ellénore : « Ce que j'obtiens de mieux, c'est votre silence » ; silence tel que, par machiavélisme littéraire de Constantin autant que par respect sacré de la part du jeune homme, elle n'est jamais nommée.

Mais cette loi du silence est trop cruelle pour le jeune homme, à qui elle apparaît comme une sorte de folie[4]. Aussi Constantin conseille-t-il un moyen radical capable d'assurer la rupture. Comme s'il avait pesé les inconvénients des atermoiements d'Adolphe, il proclame que, en pareil cas, la chevalerie exige qu'on agisse sans délicatesse[5]. Le paradoxe de

1. *R.*, 52; cf. *A.*, I, VI, X, *in fine*.
2. Cf. *R.*, *Introduction*.
3. *R.*, 52.
4. *R.*, 128-129.
5. *R.*, 45.

Kierkegaard perd son étrangeté et s'explique à merveille, si l'on admet qu'il tire profit de l'expérience d'Adolphe : la rupture étant inévitable, le plus tôt est le mieux et, si l'on use de quelque délai, ce ne sera pas, comme dans Adolphe, pour traîner l'amante de douleur en douleur en la faisant mourir à petit feu, mais, tout au contraire, pour la soumettre au régime préventif et fortifiant de l'illusion poétique qui fera — on l'espère de bonne foi — de la rupture une opération sans douleur, pour elle du moins[1]. Le jeune homme accoutumera ainsi « par degrés[2] » sa fiancée à l'idée de sa disparition, c'est-à-dire de la rupture, comme Adolphe familiarise d'abord « par degrés[3] » au langage de l'amour Ellénore prête à faillir, pour l'habituer ensuite également par degrés, grâce à l'inconstance de sa conduite, à la pensée qu'il ne l'aime plus. Cet étrange procédé du jeune homme montre à quel point il est livresque et combien Kierkegaard, malgré ses innombrables développements de toutes sortes sur l'amour, pouvait être naïf dans un romau vécu : pour l'analyse de son cas, il utilisait la littérature romanesque comme un malade lisant tous les ouvrages de médecine[4]. Mais cette naïveté est toute à son honneur.

Cette utilisation de l'expérience d'Adolphe est fréquente dans *la Répétition*. Kierkegaard en tire parti en la prenant parfois à rebours; on vient de voir que, pour lui, la poésie a moins pour objet d'assurer une conquête effectuée de prime abord, comme il convient à l'homme de l'immédiat qu'est Victor Eremita, cet autre *alter ego* de Kierkegaard, que d'acheminer progressivement à la rupture. De même, à la vaniteuse attitude d'Adolphe élevant jusqu'à lui sa maîtresse correspond l'extraordinaire dessein du jeune homme quand il essaie de s'abaisser au domaine où se meut sa fiancée. « Elle était avec moi dans une parfaite aisance, parce que nous étions dans une parfaite égalité; elle s'était relevée à ses propres yeux », dit Adolphe[5]. Constantin donne à son confident le conseil in-

1. *R.*, 113.
2. *Ibid.*
3. *A.*, III.
4. *R.*, 158.
5. *A.*, IV.

verse : « Il s'agissait d'établir entre eux un équilibre. Je lui fis alors cette proposition : « Réduisez à rien tout cela. Faites « de vous un être méprisable et vil qui met tout son plaisir à « plaisanter et à tromper. Si vous y parvenez, vous serez l'un « et l'autre à égalité; alors, il ne pourra plus être question de « ces différences d'ordre esthétique vous donnant sur elle une « supériorité... alors, elle l'emportera ; elle aura raison abso- « lument, et vous, absolument tort[1]. »

Il suffit de souligner ce curieux emploi de situations « retournées », mais bien plus nombreuses sont celles où Kierkegaard peut se reconnaître lui-même; maintes et maintes fois, il ne fait que répéter Adolphe. A la naissance de l'amour, Adolphe est « également incapable de distraction et d'études »; « il erre sans cesse devant la porte d'Ellénore[2] ». Il n'est certes pas nécessaire d'avoir lu *Adolphe* pour ressentir le même état d'esprit au début de l'amour; mais il n'est pas indifférent de relever le fréquent parallélisme de ces détails chez les deux auteurs. Le jeune homme de *la Répétition* est de même incapable de penser et de goûter les distractions auxquelles l'invite Constantin; il se fait violence pour ne pas franchir le seuil de la maison où vit la bien-aimée[3]. En attendant de se déclarer, Adolphe vit dans une fièvre de timidité. « Cette situation se prolongea. Chaque jour, je fixais le lendemain comme l'époque invariable d'une déclaration positive et chaque lendemain s'écoulait comme la veille[4]. » Kierkegaard suit ce mouvement de pensée; il songe à une déclaration *négative* qu'il s'interdit pourtant, parce qu'offensante pour la jeune fille. Son héros s'est déclaré ; il ne peut revenir en arrière; il va donc tout droit, espérant que l'obstacle viendra de l'excès même de son lyrisme : « Le temps passait... Chaque jour il portait au comble sa fureur poétique, parce que chaque jour était le dernier[5]. » Et, quand le jeune homme n'aime plus, ses propos ou ceux de Constantin sont ceux-là mêmes d'Adolphe voulant sortir de l'impasse. Il peut dire comme celui-ci : « Son bonheur m'était nécessaire et je me

1. *R.*, 46.
2. *A.*, II.
3. *R.*, 33.
4. *A.*, II.
5. *R.*, 44.

savais nécessaire à son bonheur[1] », quoiqu'en un sens autrement profond. Mais Adolphe voit qu'il ne peut que faire du mal à Ellénore ; « mon sentiment, tel qu'il est, ne peut la satisfaire. Je me sacrifie pour elle sans fruit pour son bonheur ; et moi, je vis ici sans utilité, sans indépendance, n'ayant pas un instant de libre, ne pouvant respirer une heure en paix[2] ». Telle était exactement la situation du jeune homme — Kierkegaard lui-même — vis-à-vis de sa fiancée : faisant allusion aux scènes orageuses amenées par cette tension, Constantin reprochera à la jeune fille d'avoir prononcé les mots irréparables[3]; c'est ce qui arrive avec réciprocité entre Adolphe et Ellénore : « Nous avions prononcé tous deux des mots irréparables; nous pouvions nous taire, mais non les oublier[4]. »

« Le mouvement était détruit », conclut Adolphe au chapitre suivant; le jeune homme ne peut, quant à lui, accepter cette fin; il a besoin d'une réplique; l'idée en mouvement doit le conduire à la répétition. Cet héroïque passage ne s'effectue pas tout seul, en disant « 1, 2, 3 », comme Hegel; il implique la souffrance dans la violence de la lutte engagée entre l'amour purement humain qui meurt et l'amour divin qui s'annonce et veut édifier[5], entre « le général » et « l'exception » désireuse de se justifier. Après avoir parlé de « réparer », Constantin laisse pourtant tomber ces mots laconiques : « S'il avait cru à la répétition, de quoi n'aurait-il pas été capable? A quelle profondeur de sentiment ne serait-il pas parvenu dans la vie[6]? » C'est, appliqué au jeune homme peu soucieux de l'opinion en ce qui le concerne, le mot d'Adolphe avant tout préoccupé de cette opinion : « Je me suis convaincu que, si j'avais eu de l'amour pour Ellénore, j'aurais ramené l'opinion sur elle et sur moi[7]. » Mais le jeune homme ne peut pas plus « réaliser le général », se marier, qu'Adolphe ne se sent capable de faire renaître son amour; et, dans le conflit de l'individu avec lui-même et Dieu d'un côté, et, d'autre part, avec la société, les efforts de fidélité au sentiment, les imprécations contre la

1. *A.*, IV.
2. *Ibid.*
3. *R.*, 114-115.
4. *A.*, IV.
5. *R.*, 167.
6. *R.*, 53.
7. *A.*, .

femme, le moyen pratique d'assurer la rupture sont identiques. Adolphe appelle « à son aide les souvenirs, l'imagination, la raison même, le sentiment du devoir : efforts inutiles[1] ! » Le jeune homme recourt de même à tous ces motifs et mobiles, et Constantin explique : « Je ne pus me retenir de tenter toutes les expériences possibles pour filer... le loch de sa mélancolie. J'invoquai toutes les voix de l'amour : en vain. J'eus recours à l'influence des tableaux variés se déroulant sous nos yeux : peine perdue[2]... » On conçoit que, dans ces conditions, l'on ne tarde pas à brûler ce que l'on a adoré. « J'avais pris en horreur l'empire des femmes. Je ne cessais de déclamer contre leur faiblesse, leur exigence, le despotisme de leur douleur[3]. » Le jeune homme est plus violent : « Il maudit la vie, son amour et sa bien-aimée dans les apostrophes les plus violentes[4] » et les imprécations de Constantin contre Elvire donnent la mesure de cette haine portée à celle qui ne peut ou ne veut pas comprendre. On essaie alors du voyage, le remède à l'amour par excellence. Adolphe s'absente. Le jeune homme de *la Répétition* lui emboîte le pas pour se reposer également, dans l'indifférence des autres, de la fatigue d'un amour dont il fait grâce[5]. Car la fidélité de la femme est importune aux deux héros; mais il est difficile de comparer la fidélité d'Ellénore et celle de la jeune fille de *la Répétition*, cette dernière n'entrant pas en scène. Cependant, Ellénore a le mérite de la logique sentimentale, puisqu'elle meurt selon ses déclarations antérieures. Et qui sait? Si les lettres de la seconde partie de *la Répétition* ne portent pas d'adresse, la raison en est peut-être que Kierkegaard écrivain se rappelle le résultat des lettres d'Adolphe se trouvant un beau jour nez à nez avec Ellénore qui vient le relancer.

Kierkegaard semble ainsi constamment recourir à l'expérience d'Adolphe. Il la médite, la juge et en tire des conclusions pour sa propre conduite, car il est l'homme des premières amours qui sont aussi les dernières, et les propos de Johannes le Séducteur, pas plus que ceux de Constantin et de

1. *A.*, II.
2. *R.*, 36.
3. *A.*, V.
4. *R.*, 40.
5. *R.*, 49.

ses pairs de *In Vino Veritas*, ne peuvent induire en erreur. « Nous formons de loin, dit Adolphe, avec calme, les résolutions de les rompre [les liaisons]; nous croyons attendre avec impatience l'époque de les exécuter : mais, quand ce moment arrive, il nous remplit de terreur et telle est la bizarrerie de notre cœur misérable, que nous quittons avec un déchirement horrible ceux près de qui nous demeurions sans plaisir[1]. » Cette terreur et ce déchirement, le jeune homme les connaît bien : « Imaginez qu'elle se fût trouvée au départ du bateau : je frémis. Supposez que mes yeux fussent tombés sur elle à la seconde où la machine s'est mise en marche : je crois que je serais devenu fou[2]. » Et Constantin commente longuement cette lâcheté dans un passage qui s'applique aussi bien à Adolphe qu'au jeune homme[3].

Dans le désarroi de sa pensée et de sa volonté, au fort de la crise et comme pour la dénouer, Adolphe, naguère lui-même confident, a recours à une confidente. « C'est un grand pas », dit-il, « c'est un pas irréparable lorsqu'on dévoile tout à coup aux yeux d'un tiers les replis cachés d'une situation intime; le jour qui pénètre dans ce sanctuaire constate et achève les destructions que la nuit enveloppait de ses ombres[4]. » Pour Kierkegaard, la confession est de même un moyen de tirer d'une série d'événements vécus et enregistrés par la mémoire le sens profond qu'ils revêtent, comme il l'explique par exemple dans l'avant-propos de *In Vino Veritas;* ainsi fait le jeune homme de *la Répétition* quand, de sa retraite, il s'adresse à Constantin; il découvre le subconscient grâce au confident, bien qu'il ne se sente pas le courage d'avouer sa faiblesse devant lui[5] : « C'est peut-être ce qui gisait dans les profondeurs obscures de mon âme, qui a surgi, écrit-il à Constantin. Mais, si cela était dans l'ombre, comment pouvais-je le prévoir[6]? » Cependant, comme s'il se rappelait que la confidente d'Adolphe a seulement gâté les choses, il condamne au mutisme son propre confident et, par le renverse-

1. *A.*, v.
2. *R.*, 134.
3. *R.*, 132.
4. *A.*, IV.
5. *R.*, 128.
6. *R.*, 148.

ment de situations que l'on a noté, c'est encore Constantin, ou la raison raisonnante, qui est taxé de « bizarrerie », alors que l'amie d'Ellénore prête ce trait à Adolphe lui-même, tout en l'excusant. De là, peut-être, la remarque de Constantin : une jeune fille exige toujours de celui auquel elle se confesse une garantie positive, tandis que l'homme en demande une négative[1]; telle est l'attitude d'Adolphe vis-à-vis de l'amie d'Ellénore, sur le dévouement de laquelle il sait bien qu'il peut compter.

Adolphe, jouet de la fatalité à laquelle il s'est abandonné, n'espère plus qu'en un coup du sort pour opérer la rupture et le délivrer. « J'avais imploré le ciel pour qu'il élevât soudain entre Ellénore et moi un obstacle que je ne pusse franchir. Cet obstacle s'était élevé. Je fixais mes regards sur Ellénore comme sur un être que j'allais perdre. L'exigence, qui m'avait paru tant de fois insupportable, ne m'effrayait plus; je m'en sentais affranchi d'avance[2]. » Tel est aussi le calme qui précède l'orage du jeune homme; il ignore de quelle nature sera cet orage, mais il l'attend comme un miracle porteur de répétition et capable de le rendre époux; il fait lui-même son possible pour cela[3] : aide-toi, le ciel t'aidera. Mais l'issue tragique attendue est, au contraire, du plus grand comique : la mystérieuse rupture comportant la répétition au sens humain, c'est-à-dire le mariage comme dans tout roman qui finit bien, est définitive et complète, grâce à l'union inattendue de la jeune fille avec un autre : pas de tragique sans comique, suivant l'une des thèses bien romantiques de Kierkegaard. Mais il se possède à nouveau, ou plutôt il appartient à l'idée[4] à laquelle il n'a cessé d'être fidèle. Tandis qu'Ellénore prophétise : « Vous marcherez seul au milieu de cette foule à laquelle vous êtes impatient de vous mêler », et abandonne ainsi Adolphe à la malédiction du ressouvenir, le jeune homme se laisse aller à une explosion de lyrisme où l'amertume de la déception s'allie à la joie de la délivrance; l'ironie fait éclater chez lui tous les cadres de la rhétorique : « Gloire à la magnanimité de la femme! Vive le vol de la pensée, vive le danger

1. *R.*, 116.
2. *A.*, x.
3. *R.*, 170-171.
4. *R.*, 182-183.

de mort au service de l'idée, vive le péril de la lutte, vive la solennelle allégresse du triomphe, vive la danse dans le tourbillon de l'infini, vive la vague qui m'entraîne dans l'abîme, vive la vague qui m'élève jusqu'aux étoiles[1] ! »

Ces conclusions marquent l'infinie distance qui sépare le romantisme de Constant de celui de Kierkegaard. Le premier, moralisant dans sa préface sur l'aventure d'Adolphe, écrit : « On se relève de cette victoire... ayant frappé de mort une portion de son âme, bravé la sympathie, abusé de la faiblesse, outragé la morale en la prenant pour prétexte de la dureté ; et l'on survit à sa meilleure nature, honteux ou perverti par ce triste succès. » Pour Kierkegaard, au contraire, on survit à sa pire nature, et ni honteux, ni perverti, mais converti ou en passe de le devenir, et, en tout cas, l'honneur sauf. Car il est du moins pleinement d'accord avec la *Réponse* qui termine *Adolphe :* la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait ; c'est pourquoi, dans un amour qui ne peut aboutir au mariage, le caractère, la fermeté, la bonté sont des choses qu'il faut demander au ciel, avec une répétition ; car le devoir accompli pour lui-même est une doctrine stoïcienne qui équivaut au fatalisme, et le grand mérite du fatalisme est d'avoir arraché la pensée au cercle vicieux de la logique pour lui rendre l'élan et le mouvement vers les sphères de l'inconnu ; il en résulte que le romantique se connaît comme un être à part, une personnalité, un *caractère* : « Les circonstances sont bien peu de chose ; le caractère est tout ; c'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs, on ne saurait briser avec soi-même. On change de situation, mais on transporte dans chacune d'elles le tourment dont on espérait se délivrer ; et, comme on ne se corrige pas en se déplaçant, l'on se trouve seulement avoir ajouté des remords aux regrets et des fautes aux souffrances[2]. »

Cette impuissance à s'oublier dans les divertissements ou le jeu des circonstances, Kierkegaard en instruit le procès avec une inégalable profondeur dans *la Répétition;* il a vu qu'elle était la réminiscence ou le ressouvenir et il en a fait l'analyse dans le cas de l'amour. Mais il a vu aussi que la puis-

1. *R.*, 184.
2. *A.*, *Réponse.*

sance qui porte la pensée n'est pas un mouvement régressif qui finit par égarer l'homme dans la nuit des temps ou des profondeurs d'une conscience entachée d'insondable misère ; c'est une puissance qui va en avant à travers les obstacles : les circonstances sont peu de chose, sans doute, mais à la condition qu'on n'en soit pas l'esclave. Et, pour cela, Kierkegaard ne voit pas d'autre moyen que de briser avec elles, comme on brise avec des habitudes ; la chose est relativement facile pour qui a un peu de courage ; mais il est un obstacle plus insidieux, parce qu'invisible, plus dangereux, parce qu'il est en tout temps omniprésent sans qu'un romantique puisse le déceler autrement que par le sentiment de malaise ou d'angoisse qu'il éprouve : c'est la conscience, le moi, dans la nudité de sa maladie à la mort et seul sur les ruines de la vie esthétique ou morale. On a beau jeu de taxer Kierkegaard de folie quand il va ainsi au fond de la conscience ; mais il a le courage de faire ce que quelques rares penseurs ont eu l'audace d'entreprendre et de mener à bout sans défaillance : de douter ; et surtout, ayant douté, il a le courage de ne pas réintroduire par la fenêtre ce qu'il a jeté par la porte : il a brisé avec le monde, avec celle qui était pour lui plus que tout au monde, mais moins que lui-même ; il ne reste donc plus qu'à briser avec lui-même, ce qu'il fait dans un sacrifice où l'égoïsme, jusque-là héroïque, s'anéantit totalement. Il ose contester avec Dieu, face à face, et perd et gagne son procès à la fois : quel que soit le résultat dans la trame des événements, la répétition est assurée et peu importe que cette nouvelle naissance soit ou non conforme aux dogmes des théologiens. Cette surprenante aventure n'est pas rare, dans la vie, et nombreux sont ceux ou celles qui ont dû renoncer à un amour sans en rien dire et sans que le monde ait entendu leurs cris de douleur ou de triomphe ; mais, dans la littérature, ceux qui ont pu parler de répétition avec cette sincérité, cette puissance de pensée et de volonté, sont vite comptés. On répète ses peines pour se plaindre ou se faire plaindre, mais l'on ne se plaint pas soi-même devant Dieu pour obtenir une répétition. Pour effectuer en public ces sauts et culbutes de l'angoisse, il faut, laisse entendre Kierkegaard, l'autorité du génie[1].

1. *R.*, 87.

Kierkegaard a donc voulu sortir de l'impasse romantique dont Adolphe pouvait lui sembler l'exemple le plus frappant. Il a commencé par la conception où aboutit Adolphe. « Une chose (c'est-à-dire un certain état d'âme) gagne-t-elle ou perd-elle à être répétée? » demande Constantin dès les premières lignes de *la Répétition*. Elle perd si l'on change simplement de situation sans être soi-même changé intérieurement; mais elle gagne si, brisant avec les êtres et les objets extérieurs, on a le courage de briser aussi avec soi-même : alors se manifeste le mouvement créateur. On ne se corrige pas en se déplaçant, mais en s'effaçant, bien que sans bouger de place. Telle était la conception de Kierkegaard, à l'opposé d'Adolphe, dans son « essai d'espérance psychologique », plus cruellement expérimenté que celui d'Adolphe; mais on doute que Kierkegaard eût écrit *la Répétition* si Benjamin Constant n'avait d'abord donné sa nouvelle. On a raison de dire que Kierkegaard a subi avant tout l'influence du romantisme allemand; il apparaît néanmoins, quand on lit d'un peu près sa production esthétique, qu'il doit beaucoup à la philosophie de Descartes; et l'on remarque surtout que, dans la grande crise sentimentale de sa vie, il a cherché des lumières peut-être surtout dans la littérature française, beaucoup plus psychologique et vraie et, s'il a lu et vu jouer Scribe avec une curiosité qui nous surprend aujourd'hui, c'est parce qu'il savait voir, derrière le masque de ces fantoches et derrière les gestes prévus de ces marionnettes, comme derrière les mimiques d'un Beckmann, les mobiles cachés de l'âme contemporaine. Qu'il ne cite pas Benjamin Constant ou qu'il ne le plagie pas directement, cela ne prouve rien. Kierkegaard fait à chaque instant allusion à des auteurs qu'il ne désigne pas et il est de ces écrivains qui ont le droit de prendre leur bien où ils le trouvent. Il a montré en plusieurs de ses ouvrages qu'en repensant un sujet il lui a donné un aspect entièrement nouveau. Cependant, la comparaison des procédés littéraires, des situations et même du texte permet d'étayer fortement l'hypothèse d'une méditation d'*Adolphe* préalable à la rédaction de *la Répétition*.

Mais il est encore un sérieux indice. Pourquoi Kierkegaard prend-il le pseudonyme de Constantin Constantius? On voit

dans ses papiers posthumes[1] qu'avant d'adopter ce nom il a d'abord hésité entre « Victorinus ⟨Constantinus⟩ de bona speranza » et « Constantin || Walter || Constantius ». Constantin est l'élément invariable du pseudonyme; Kierkegaard y tient manifestement, alors qu'il abandonne les désignations italienne et allemande. En supprimant « Walter », il semble vouloir dépouiller le personnage de tout romantisme germanique pour lui laisser une apparence exclusivement logique, conforme au caractère de Constantin; en supprimant « de bona speranza », il renonce de même à une affirmation par trop latine de ce caractère : l'épithète peut d'ailleurs aisément se raccrocher, par association d'idée, aux lieux d'où Benjamin Constant tire son manuscrit. Le pseudonyme définitif est à égale distance des combinaisons germanique et latine d'abord imaginées. Dans sa simplification, Kierkegaard découvre d'ailleurs comme par surprise une image frappante de la répétition : il symbolise la seconde puissance de la conscience où doit parvenir le héros. Mais pourquoi, à travers les essais, invariablement Constantin? Il est permis de croire que l'auteur danois avait à l'esprit le nom de Benjamin Constant. On sait combien Kierkegaard est amateur d'énigmes verbales et de jeux de mots, toujours chargés de sens. La consonance des prénoms Benjamin et Constantin est significative; la latinisation pure et simple du nom propre peut paraître concluante. Notons que, par une sorte de métathèse analogue, amenant un rapprochement beaucoup plus sensible à l'oreille d'un Danois que d'un Français, le jeune homme de *la Répétition* s'appelle un instant Alphonse dans les papiers posthumes : il semble que Kierkegaard ait vu en lui un frère d'Adolphe, comme on a cru que Benjamin Constant a choisi ce nom en raison de sa signification étymologique. Quoi qu'il en soit, il n'est pas téméraire d'avancer que notre auteur a voulu rendre hommage à un auteur dont la lecture lui était assurément d'un grand profit dans la circonstance la plus critique de sa vie, après avoir aussi, comme Adolphe, fait une cruelle « expérience ».

P.-H. Tisseau.

1. S. Ks. Papirer, IV, p. 252.

# LAVATER, GALL ET BAUDELAIRE

> Figuram corporis habilem et aptam ingenio humano dedit natura.
>
> CICÉRON, *De Legibus*, I, 9.

> La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.
>
> LA BRUYÈRE, *Des Jugements*.

## I

M. F. Baldensperger a déjà montré à deux reprises le retentissement qu'ont eu dans les lettres françaises les idées exposées par ce prédicateur bizarre, J. K. Lavater, sur la physionomie humaine. Nous renvoyons le lecteur à ces études magistrales[1], choisissant seulement quelques exemples illustres qui auraient bien pu disposer Baudelaire à les suivre ici comme ailleurs. Chateaubriand émigré ne négligeait pas d'appliquer les indications de Lavater sur la graphologie, se faisant fort de lire dans le fond des âmes médiocres et fermées au moyen de ces procédés que « notre siècle raisonneur a trop dédaignés ». Et, dans une note à son *Essai sur les Révolutions*. il exprimait sa colère contre tous ceux qui osaient proférer des objections contre la nouvelle science[2]. « Toute l'antiquité a cru à la vérité de cette science et Lavater l'a portée de nos jours à une perfection inconnue. La vérité est que la plupart des hommes la rejettent parce qu'ils s'en trouveraient mal.

1. *Les Théories de Lavater dans la littérature française*, dans *Études d'histoire littéraire*, 2e série; *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac.* Voir aussi Viatte, *les Sources occultes du Romantisme;* Guinaudeau, *Jean-Gaspard Lavater;* T. de Wyzewa, *Un mystique protestant : Jean-Gaspard Lavater*, dans *Excentriques et aventuriers de divers pays;* G. de Reynold, *Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle.*

2. *Essai sur les Révolutions*, 1re partie, ch. XIX, citée par Baldensperger, *Études*.

Nous pourrions du moins porter son flambeau dans l'histoire. Je m'en suis servi souvent avec succès dans cette partie. Quelquefois aussi je me suis plu à descendre dans le cœur de mes contemporains. J'aime à aller m'asseoir, pour ces espèces d'observations, dans quelque coin obscur d'une promenade publique, d'où je considère furtivement les personnes qui passent autour de moi. Ici, sur un front à demi ridé, dans ces yeux couverts d'un nuage, sur cette bouche un peu entr'ouverte, je lis les chagrins cachés de cet homme qui essaye de sourire à la société; là je vois sur la lèvre inférieure de cet autre, sur les deux rides descendantes des narines, le mépris et la connaissance des hommes percer à travers le masque de la politesse; un troisième me montre les restes d'une sensibilité native étouffée à force d'avoir été déçue... » C'est justement là le programme de Baudelaire dans les *Petits poèmes en prose*, et si le poète croit, avec une confiance un peu naïve, pouvoir entrer dans les âmes de tous ces habitants de la ville, c'est bien en partie parce qu'il s'est imprégné des théories plausibles du prédicateur suisse et qu'il veut découvrir dans les traits de ses « sujets » les traces des passions qu'il se complaît à reconnaître dans ses semblables.

Balzac[1], à qui Baudelaire doit tant, a été à la fois phrénologiste et physionomiste. Dans *les Souvenirs d'un paria* (1829-1830), il avoue sa fidélité aux idées de Gall : « On se rit maintenant de ses bosses et des organes auxquels elles correspondent; mais ses idées à cet égard ne sont peut-être pas aussi extravagantes que le prétendent ses adversaires. » En juillet 1835, il regrette que la *Biographie Michaud* ne lui ait pas confié l'article *Gall*, « que mes connaissances me mettaient plus à même de traiter ». Et, à propos de beaucoup de ses personnages, indiqués par M. Baldensperger, il donne des signalements phrénologiques. Mais Balzac a fait un emploi encore plus large de Lavater. Ayant acheté un superbe exemplaire de la réédition par le docteur Maygrier publiée en 1822, il donne désormais à ses personnages des précisions conformes aux conseils de Lavater. Il adopte les idées du prédicateur sur l'homogénéité du corps humain et se met à étendre ses idées

1. Voir Baldensperger, *Orientations*... Cf. P. Abraham, *Créatures chez Balzac*. Paris, 1931.

dans ses diverses *Physiologies*. M. Baldensperger indique la mesure dans laquelle Balzac, dans la description des traits de ses personnages, a suivi les indications détaillées de Lavater. Selon lui, c'est à Lavater que Balzac doit l'idée des rapports de l'être moral avec les agents extérieurs de la nature. Le décor s'assimile à ses habitants et l'évocation de ce décor n'est qu'une autre façon de caractériser les personnages. Enfin, c'est encore Lavater que suit Balzac quand il attribue aux professions une influence sur le corps et le caractère et quand il compare les traits de ses personnages à ceux des différents animaux.

Stendhal appréciait beaucoup la physionomie. Il la croyait une science. Il la mettait même « au rang des sciences les plus intéressantes » (*Histoire de la peinture*, p. 217, note). Comme toute sa génération, il avait lu Lavater. Mais il le relut en travaillant à *la Peinture*[1]. C'est à Lavater que Stendhal, bien qu'il regarde Léonard de Vinci comme un précurseur dans ce domaine, a emprunté l'idée que c'est le devoir des peintres d'étudier les rapports du moral et du physique dans l'homme. Lavater avait défini la science de la physionomie « le talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur ». Stendhal ne fait qu'appliquer cette formule à la peinture : si l'artiste doit tenter de peindre *l'intérieur de l'homme par son extérieur*, il lui faut demander aux physiologistes les rapports nécessaires qui unissent l'un avec l'autre. Mais, comme on verra, Lavater avait déjà pensé à l'utilité de ces études physionomiques pour les peintres. Il avait même critiqué les maîtres passés qui avaient méconnu ou violé les lois de la physionomie. Son ouvrage est tout rempli de gravures; beaucoup reproduisent des tableaux d'artistes connus que Lavater étudie minutieusement pour y trouver le modèle de ce qu'il faut faire ou l'exemple qu'il faut éviter. Raphaël lui-même est l'objet d'un chapitre spécial et Lavater ne ménage pas les reproches à son ignorance. C'est donc en lisant Lavater, en feuilletant ces planches innombrables, que Stendhal conçut la pensée d'enseigner aux peintres cette science oubliée dans les écoles

1. Voir Arbelet, *l'* « *Histoire de la peinture en Italie* » *et les plagiats de Stendhal*. Paris, 1914.

des beaux-arts, la science des physionomies. C'est aussi à Lavater qu'il doit l'idée première de son chapitre sur les tempéraments qu'il recommande aux peintres de connaître[1]. A la page 210, il cite « la caricature des quatre tempéraments » donnée par Lavater et, dans une lettre signalée par M. Arbelet (p. 103), il dit à Crozet qu'il a besoin « d'encore une gravure au trait des quatre tempéraments, d'après Lavater ». Mais, sur la question du nombre de ces tempéraments, Stendhal, selon M. Arbelet, s'est plutôt inspiré de Cabanis. Baudelaire a reconnu plusieurs fois sa dette envers Stendhal[2] et, si nous ne savions pas qu'il a lui-même étudié les œuvres de Lavater, nous serions portés à croire que c'est plutôt chez Stendhal qu'il a puisé certaines idées.

Quant à Edgar Poe, dont l'œuvre a joué un si grand rôle dans le développement de Baudelaire, s'il ne parle pas de Lavater et de la physionomie, il a écrit tout un article sur la graphologie[3] dans lequel il essaie d'indiquer, d'après les aspects de leurs signatures, les traits de caractère des littérateurs américains. Et il était aussi, comme on le verra plus loin, un phrénologiste convaincu.

1. Selon Lavater, il faut que le physionomiste « connaisse bien les tempéraments, c'est-à-dire, non seulement la couleur, l'air et toutes les apparences qui résultent des différents mélanges du sang et des humeurs, mais encore les parties qui forment la substance du sang et leurs diverses proportions ; surtout il doit s'attacher aux signes extérieurs de la constitution du système nerveux, car, dans l'étude des tempéraments, cette partie est bien plus essentielle que la théorie du sang » (*l'Art de connaître les hommes par la physionomie*. Paris, Depelafol, 9 vol., 1835, I, 333). Lavater a consacré tout un chapitre aux quatre tempéraments classiques (VIII, 102), que Moreau de la Sarthe appelle les tempéraments à physionomie. Le médecin français signale toute une série de tempéraments supplémentaires qui dépendent de l'action de certains organes : « Les exemples de ces tempéraments partiels sont même plus nombreux que ceux des tempéraments généraux et à physionomie » (*Études*, VIII, 161). Baudelaire semble avoir accepté cette psycho-physiologie, surtout dans la forme donnée par Moreau de la Sarthe. « Telle personne, dit ce derdernier (*Études*, VIII, 161), vit plus particulièrement sous l'empire du système nerveux, dans la sphère de l'esprit et du sentiment, au milieu du trouble et des orages des passions. » Baudelaire ne perdait jamais une occasion de se classer parmi les « nerveux », au point même de se délecter dans l'énumération de ses symptômes et de nourrir ainsi ses pires obsessions (voir *Paradis artificiels*, ch. IV; *Curiosités esthétiques*, éd. Lévy, p. 288, etc.).

2. Voir *Curiosités esthétiques*, éd. Lévy, p. 83, 85, 141; *Journaux intimes*, éd. Crès, p. 117, 121, 126; *Œuvres posthumes*, p. 178.

3. *A Chapter on Autography*.

Après ces illustres exemples, il n'est peut-être pas étonnant que Baudelaire se soit écarté de l'avis du grand savant qu'il a tant vénéré[1]. Buffon avait proclamé : « Tout ce que nous ont dit les physionomistes est dénué de tout fondement. La forme du nez, de la bouche et des autres traits ne fait pas plus à la forme de l'âme, au naturel de la personne, que la grandeur ou la grosseur des membres fait à la pensée[2]. » Il faut admettre, toutefois, que Buffon, spiritualiste convaincu, reconnaît que la physionomie et le geste peuvent déceler les tendances morales et se régler sur le tempérament, et consacre plusieurs pages à l'étude des expressions affectives. Mais l'attrait qu'avaient pour Baudelaire, comme pour Balzac, toutes ces pseudo-sciences, l'a détourné du sage avis de Buffon. Nous avons déjà indiqué cet aspect de l'esprit de Baudelaire[3]. Il cherchait toujours « un vrai médecin philosophe, chose qui ne se voit guère[4] », et il n'était pas loin parfois de croire que, ce philosophe, c'était lui. Inutile d'ajouter que ce médecin philosophe n'était ni médecin ni philosophe. Baudelaire cherchait, ne voulant pas trop être dupe, des théories « scientifiques » pour étayer les préjugés qu'il avait formés sur la folie, le péché et les relations du corps et de l'âme. Il va sans dire que, les ayant trouvées, il ne les scrutait pas avec beaucoup de rigueur. Il se croyait, malgré l'opinion de certains de ses amis, un philosophe et persistait à suivre pendant toute sa vie la fortune de plusieurs théories médico-psychologiques.

Qu'est-ce qui a poussé Baudelaire vers l'étude de la physionomie ? C'est d'abord sa qualité de moraliste, de spectateur et de juge de la conduite et des caractères des hommes. Nous n'avons pas besoin d'insister sur le caractère nettement humain de l'œuvre de Baudelaire. Dans ces recherches, dit La-

1. Voir *Petits poèmes en prose*, Les bons chiens ; *Art romantique*, éd. Lévy, p. 349, 423 ; *Paradis artificiels*, éd. Conard, p. 157 ; *Œuvres posthumes*, p. 248.

2. *Œuvres complètes*, éd. Dumesnil. Paris, 1836, t. IV, p. 94-95.

3. Baudelaire and Catherine Crowe (*Modern Language Review*, juillet 1930).

4. *Du vin et du haschisch*, commencement du chapitre III. Cf. *Ibid.*, note au chapitre VI : « Il ne faut mentionner que pour mémoire la tentative faite récemment pour appliquer le haschisch à la cure de la folie... Quelqu'un s'est donné la peine d'écrire un livre là-dessus. Le médecin qui a inventé ce beau système n'est pas le moins du monde philosophe. » C'est une expression qui se rencontre souvent dans *les Études de la physionomie*. Voir t. I, p. 138 ; t. III, p. 146 ; t. VII, p. 34, 146 ; t. VIII, p. 209.

vater, « l'homme est lui-même le sujet de ses contemplations » (I, 99), étant d'ailleurs « l'objet le plus digne d'être observé, comme il est en même temps le plus digne observateur » (*Études*, I, 166). C'est pour cette raison que la connaissance la plus importante pour le physionomiste, connaissance que Baudelaire a poursuivie avec une obstination douloureuse, est celle du cœur humain : « Combien il doit être attentif à examiner, à observer et à dévoiler son propre cœur ! Cette science si difficile et si nécessaire, il devrait la posséder au plus haut degré de perfection possible : ce n'est qu'à proportion de la connaissance qu'il aura acquise de lui-même qu'il sera plus capable de connaître les autres » (*Études*, I, 334). Enfin, le physionomiste doit « connaître le monde, fréquenter des hommes de tout état, les voir, les étudier dans toutes sortes de circonstances et de situations » (I, 337) ; bref, se donner ce bain de multitude dont parle Baudelaire.

De quelle façon l'étude de la physionomie affecte-t-elle la conception que celui qui la pratique a de ses semblables et les attitudes qu'elle inspire ? C'est une question très discutée dans les *Études de physionomie*. Lavater lui-même, bien qu'il reconnût le « fonds de corruption qui est inséparable de la nature humaine » (III, 10), croyait aussi, d'une façon un peu contradictoire, que « chaque créature de Dieu est bonne en son principe » (VIII, 134) : « J'ai vu les hommes les plus pervers, je les ai vus dans le moment du crime, et toute leur méchanceté, tous leurs blasphèmes, tous leurs efforts pour réprimer l'innocence ne pouvaient éteindre sur leur visage les rayons d'une lumière divine, l'esprit de l'humanité, les traits ineffaçables d'une perfectibilité éternelle : on aurait voulu écraser le coupable et l'on aurait encore embrassé l'homme » (III, 40). Selon lui, il a entrepris l'étude de la physionomie dans un but religieux : « Quand je m'abandonne à cette étude, mon cœur embrasé n'est plus capable d'approfondir avec assez de calme ces révélations divines ; un frisson religieux me saisit et mes hommages ne me paraissent ni assez purs ni assez respectueux : en vain je cherche à exprimer mon admiration ; je ne trouve ni paroles ni signes pour la rendre » (V, 92). Et il puise dans cette science la plus douce consolation : « Elle est pour moi le garant de l'éternelle bonté de Dieu en-

vers les hommes » (I, 216). Elle doit inspirer aux hommes une tolérance plus vaste, une charité plus profonde : « S'il était possible qu'une science, en la supposant parfaite, détruisît ou affaiblît le bonheur de l'homme et l'amour du prochain, la vérité serait en contradiction avec la vérité et Dieu avec lui-même » (III, 183). Et Lavater a même écrit tout un chapitre pour souligner l'accord de la physionomie avec la charité et la bienveillance (V, 63). Mais les éditeurs de la nouvelle édition française ont cru nécessaire d'indiquer que cet optimisme et cette bienveillance sont des traits personnels et que les études physionomiques tendent plutôt à inspirer une aversion pour l'humanité : « Sans vouloir admettre, avec quelques philosophes, que l'homme soit essentiellement méchant et pervers, on ne peut guère se refuser à voir que son étude, et surtout son étude physiognomonique, font moins souvent éprouver l'admiration et l'estime que le mépris, l'indulgence ou la pitié » (*Études*, I, 29). Tout en admettant la réalité des plaisirs que donne cette étude, ils signalent l'effet désastreux qu'elle peut avoir sur l'esprit : « On avouera que ces connaissances, et l'emploi que l'on peut en faire dans la société, ont des inconvénients ; que de semblables recherches peuvent détruire les illusions et des erreurs bien chères, conduire à des découvertes affligeantes, porter même quelquefois à une sombre mélancolie et aller jusqu'à flétrir, accabler le cœur par l'indignation et le mépris : impressions cruelles que n'éprouverait pas un observateur moins éclairé » (*Études*, I, 141). On ne saurait nier que Baudelaire, qui ne possédait certainement pas l'esprit charitable et optimiste de Lavater, ait puisé dans cette étude une partie au moins de sa misanthropie.

Il faut remarquer aussi la tendance de ces « sciences » à confirmer les extravagances romantiques, en insistant sur les extrêmes du caractère humain. De même que l'écrivain romantique, et Baudelaire aussi, ne voient dans le monde que des exemples d'un bien et d'un mal grossièrement catégoriques et se complaisent dans la peinture des passions fortes, de même le physionomiste et le phrénologiste s'occupent de préférence des caractéristiques des grands hommes ou des réprouvés de justice. Une annonce qui se trouve à la fin d'un exemplaire des *Outlines of Phrenological System*, publié à

Edimbourg en 1819, offre un commentaire amusant de cette tendance. On dirait un prospectus de littérature romantique. Elle prie ses lecteurs de bien vouloir lui envoyer des moulures de tête « de personnages célèbres pour leurs talents ou leur caractère ou d'individus condamnés pour leurs crimes ». Et Lavater lui-même, bien qu'il préfère traiter les bons caractères, a conseillé à ses lecteurs de commencer leurs études physionomiques en fréquentant les basses classes : « Commencez par des visages dont la forme et le caractère ont quelque chose de bien marqué, par des personnes dont le caractère vous offre du moins un côté positif et non équivoque; prenez, par exemple, ou un penseur très profond ou un imbécile né; un homme délicat, sensible, facile à émouvoir, ou un homme bien obstiné, dur, froid et insensible » (*Études*, V, 7). — « L'une des premières règles sera donc de commencer par les caractères les plus extraordinaires. Étudiez avant toute chose les caractères extrêmes, les extrémités les plus éloignées des caractères opposés. D'un côté, les traits d'une bonté excessive, de l'autre, ceux d'une noire méchanceté; un poète plein d'imagination et de chaleur ou un esprit apathique que rien ne saurait émouvoir; un imbécile né ou un homme à grands talents. Visitez, pour cet effet, des hôpitaux de fous. Choisissez-y des sujets complètement égarés » (*Études*, V, 14). Mêmes conseils de la part de Moreau de la Sarthe : « Commencez votre cours au milieu des hommes qui ont le moins de civilisation et le plus de franchise et de véhémence dans leurs sentiments. Cherchez les scènes publiques; allez dans les hôpitaux, les prisons, les marchés, sur les théâtres, où les hommes sans éducation s'occupent fortement de leurs intérêts ou de leurs plaisirs et tourmentent, bouleversent leurs physionomies par l'expression violente d'un petit nombre de passions dont ils n'ont pas appris à modérer la force ni à retenir l'expression » (*Études*, I, 112). Et de celle du docteur Maygrier : « En suivant ce conseil de connaître et d'observer les hommes de toutes les classes de la société, il importe de commencer ce cours pratique de physionomie par les hommes dont la physionomie a beaucoup d'expression et de franchise : ainsi, les physionomies altérées, les expressions violentes des figures du peuple doivent d'abord être ob-

servées » (*Études*, I, 340). Ce sont là, comme le témoignent les *Fleurs du mal* et les *Petits poèmes en prose*, des conseils que Baudelaire, poussé par les mêmes curiosités qui ont fait de lui un lecteur assidu du *Journal des tribunaux*, a certainement suivis.

Il paraît difficile de défendre la phrénologie et la physionomie contre l'accusation lancée par les critiques orthodoxes d'avoir encouragé le fatalisme. « Lorsqu'elle (la physionomie), dit Collin de Plancy dans son *Dictionnaire infernal*, dira qu'une personne constituée de telle sorte est vicieuse de sa nature ; qu'il faut la fuir et s'en défier, etc. ; que, quoique cette personne présente un extérieur séduisant et un air plein de bonté et de candeur, il faut toujours l'éviter, parce que son *naturel* est affreux, que son visage l'annonce et que le signe en est certain, immuable, la physiognomonie sera une science abominable, qui établit le fatalisme. On a vu des gens assez infatués de cette science pour se donner les défauts que leur visage portait nécessairement et devenir vicieux, en quelque sorte, parce que *la fatalité* de leur physiognomonie les y condamnait ; semblables à ceux-là qui abandonnaient la vertu, parce que *la fatalité de leur étoile* les empêchait d'être vertueux. » Même danger, selon cet auteur, dans la phrénologie : « Il ne faut pas, comme a fait Gall, l'appliquer (la phrénologie) aux vertus et aux vices, qui seraient sans mérite si les bosses du crâne les donnaient. Ce serait admettre une fatalité matérielle. » Les éditeurs français de Lavater ont cru distinguer à cet égard entre la physionomie et la phrénologie : « Les conséquences de ce système (celui de Gall), que sa partie *physiognomonique* ne manquerait pas de répandre si l'on n'en démontrait point l'erreur ; ces conséquences, que l'homme le moins éclairé peut tirer tout aussi bien que les savants et les sages, conduiraient nécessairement à une indulgence illimitée pour tous les genres de vice ou de crime, ou à une indifférence non moins funeste pour les vertus les plus sublimes et pour les talents les plus distingués... ; si chaque modification du cœur ou de l'esprit était regardée comme une faculté distincte et dépendante d'un organe particulier, il n'existerait aucune moralité dans les actions humaines ; et que la femme adultère, le voleur, le querelleur, le meurtrier, ne se trouvant

tels que par l'empire et le développement de certains organes, pourraient se justifier aisément en accusant la nature » (*Études*, II, 51). Au lieu d'accepter franchement les conséquences du déterminisme scientifique, de trancher nettement entre le déterminisme et le fatalisme et d'affirmer que, tout en admettant le déterminisme, on n'enlève pas à la société ses sanctions morales, les partisans de ces « sciences » ont essayé de combattre cette critique et laisser voir les contradictions de leurs idées. Le savant Bailly de Blois a même écrit une brochure pour prouver le contraire[1]. Selon Spurzheim, « le système phrénologique ne conduit pas à la doctrine de la nécessité. Elle n'enseigne pas non plus que les actions humaines sont le résultat de lois naturelles qui opèrent indépendamment de la volonté humaine. Les facultés de la réflexion sont destinées à contrôler l'activité des autres facultés et possèdent en général assez de force pour le faire. Par conséquent, l'homme est libre et responsable[2] ».

Lavater lui-même a senti la difficulté : ses opinions ne sont pas toujours très fermes[3]. Mais, dans les *Études*, il s'est opposé aux idées d'Helvétius sur l'éducation et la perfectibilité en adoptant une attitude assez ingénieuse : « L'homme est libre dans le monde comme l'oiseau dans sa cage ; il a un cercle d'activité et de sensibilité au delà duquel il ne peut s'élancer[4]. De même que le corps humain a des contours qui le terminent, chaque esprit a sa sphère dans laquelle il se meut; mais cette sphère est invariablement déterminée. Qui pourrait nier qu'avec certaines têtes, certaines figures, on est naturellement capable ou incapable d'éprouver tels sentiments, d'acquérir tels talents, tel genre d'activité?... Vouloir contraindre un homme à penser, à sentir comme moi, ce serait exiger que son front et son nez prissent la forme des miens... Chaque homme

1. *De l'existence de Dieu et de la liberté morale, démontrées par des arguments tirés de la doctrine du docteur Gall.* Paris, 1824.

2. *Outlines of the Phrenological System of Drs. Gall and Spurzheim.* Édimbourg, 1819.

3. Voir Guinaudeau, *Lavater*, p. 271.

4. Baudelaire a employé cette idée dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs :* « Je fais la part des mille circonstances qui enveloppent la volonté humaine et qui ont elles-mêmes leurs causes légitimes; elles sont une circonférence dans laquelle est enfermée la volonté, etc. » (*Art romantique*, p. 278).

ne peut que ce dont il est capable et ne peut être que ce qu'il est. Il peut s'élever jusqu'à un certain degré; mais il ne saurait le franchir, y allât-il de sa vie. Chaque homme doit être mesuré d'après ses propres forces. La question n'est pas de savoir ce que nous ferions à sa place, mais ce qu'il est capable de faire en vertu des facultés dont il est doué, ce qu'on peut attendre de lui dans les circonstances où il se trouve. Je suis libre dans mon domaine, maître d'agir dans ma sphère selon ma volonté. Si je n'ai reçu qu'un seul talent, on ne peut pas exiger de moi autant que d'un autre qui en a reçu deux; mais il ne tient qu'à moi d'employer bien ou mal celui qui m'est échu... A force d'application, on parvient à égaler un homme à talents qui se néglige, et, avec beaucoup de talent, on se rapproche du génie qui n'a pas eu l'occasion et le moyen de se développer, ou plutôt l'application semble s'élever au niveau du talent et le talent au niveau du génie; mais jamais l'application ne créera le talent et le génie... Une juste idée de la liberté de l'homme et des bornes qui la restreignent est bien propre à nous rendre humbles et courageux, modestes et actifs. *Jusqu'ici, et point au delà, mais jusqu'ici!* c'est la voix de Dieu, c'est la vérité et la physionomie qui nous adressent ce langage, elles disent à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre : *Sois ce que tu es et deviens ce que tu peux* » (III, 162). C'est aussi à cette idée de fatalité que se rattachent en partie les observations de Lavater sur le génie[1], sur les gens dont les traits sont marqués « par le doigt de Dieu ». Nous n'avons pas besoin de citer les endroits où Baudelaire parle de la fatalité du génie. Il suffit de reproduire les premières lignes de son portrait d'Edgar Poe : « Contenance, gestes, démarche, airs de tête, tout le désignait, quand il était dans ses bons jours, comme un homme de haute distinction. Il était *marqué* par la nature, comme ces gens qui, dans un cercle, au café, dans la rue, *tirent* l'œil de l'observateur et le préoccupent » (*Œuvres posthumes*, p. 215).

Il est évident que ces critiques lancées contre les tendances fatalistes de la physionomie et de la phrénologie ne nous intéressent plus directement et nous n'avons pas l'intention de

1. *Études*, t. I, p. 388; t. V, p. 86. Cf. Guinaudeau, *op. cit.*, p. 336-337.

les discuter. Mais il est assez probable que Baudelaire a trouvé dans ces « sciences » une confirmation du fatalisme romantique, de sa propre notion du guignon ou, si l'on veut, du providentialisme qui fait les grands hommes et gouverne inéluctablement les destinées de ce monde. Les idées de Baudelaire à ce sujet abondent, comme nous avons eu occasion d'indiquer ailleurs[1], en contradictions, contradictions désastreuses pour sa vie. Mais il ne reste pas moins vrai qu'à certains moments il s'est complu à cette idée de la fatalité, tout en négligeant ce qu'elle implique[2]. La bosse de l'idéalité, qui consacre la vocation des poètes, n'entraîne-t-elle pas, selon la phrénologie, les imprudences de leur vie?

Encore un point important que Baudelaire ne semble pas avoir remarqué. Dans *l'Immortalité*, Lamartine reproche aux disciples de Gall de nier l'existence de l'âme et, par conséquent, l'espoir de l'immortalité :

> « Vain espoir! » s'écriera le troupeau d'Épicure,
> Et celui dont la main disséquant la nature,
> Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
> Voit penser la matière et végéter l'esprit.

En acceptant, dans son portrait de Poe, le « matérialisme » des phrénologistes, la théorie de la localisation des facultés, Baudelaire ne soupçonnait pas son hostilité envers le spiritualisme dont il s'était tellement vanté[3].

On ne s'attend guère à trouver dans Lavater des traces du satanisme romantique et il est certain que Lavater aurait repoussé la suggestion que son œuvre fût capable de provoquer des admirations contraires à ses intentions de prédicateur chrétien. Néanmoins, les passages que nous allons citer renferment une justification du culte de l'énergie, de l'admiration

1. *Baudelaire et De Quincey*, p. 85-87; *Baudelaire, Sénèque et saint Jean Chrysostome : R. H. L. F.*, avril-juin 1931, p. 241.

2. Voir *Art romantique*, éd. Lévy, p. 351; *Fleurs du mal : Litanies de Satan, l'Irrémédiable*, etc.; *Petits poèmes en prose : les Dons des Fées; Œuvres posthumes*, p. 189, 214; lettres du 10 janvier 1850, du 4 décembre 1854, etc.

3. La physionomie ne paraît pas s'exposer à ce reproche. L'esprit de Lavater, « plus porté aux pieuses exaltations qu'aux témérites philosophiques, aurait été alarmé de la seule idée d'une doctrine qui tend à rendre à la physique des phénomènes et des événements que les croyances religieuses attribuent à d'autres lois et à d'autres causes » (*Études,* t. II, p. 51).

pour le « héros du mal » chez Balzac et Baudelaire[1] et aussi une indication de cette tendance à considérer le vice comme une simple perversion de la vertu exploitée à plusieurs reprises par Baudelaire[2]. « Il est évident, et je l'ai dit plus d'une fois, que l'énergie et la faiblesse ne sont en elles-mêmes ni des vices, ni des vertus; elle ne font ni le saint, ni le démon... Chaque homme peut faire de ses facultés l'usage que bon lui semble et peut employer sa force, comme ses richesses, à l'avantage ou au détriment de la société; et l'on peut, avec le même fond de richesses, devenir un saint ou un démon. En un mot, l'usage de la force positive est aussi arbitraire que celui de la force naturelle dont on est doué en naissant; et, de même que de cent riches quatre-vingt-dix-neuf ne deviendront pas des saints, de même aussi de cent hommes qui naissent avec une force primitive bien décidée, à peine un seul en fera-t-il l'usage auquel elle était destinée » (*Études*, II, 35)[3]. — « Mais, à proprement parler, personne n'apporte en naissant des dispositions moralement mauvaises ou moralement bonnes; c'est-à-dire que les hommes ne naissent ni vicieux, ni vertueux. Ils commencent tous par être enfants, et l'on n'est alors ni méchant, ni bon; on est innocent. Peu d'hommes parviennent à un haut degré de vertu, et il en est peu aussi qui portent le vice à l'excès. Presque tous flottent entre les deux extrêmes, et on dirait qu'ils n'ont pas assez d'énergie pour s'élever à un degré éminent de vice ou de vertu[4]. Mais, de tous ces êtres qui naissent innocents, il n'en est aucun qui ne soit sujet à pécher comme à mourir... Cependant, à parler philosophiquement, il n'en est pas moins vrai que tous les hommes,

1. *Art romantique*, p. 93; *Fleurs du mal : l'Idéal, Litanies de Satan; Choix de maximes consolantes sur l'amour, passim; Carnet de Belgique*, p. 13, 27, 34.

2. *Paradis artificiels*, ch. I; *Fleurs du mal : Litanies de Satan; Petits poèmes en prose, Épilogue* (première ébauche); *Journaux intimes*, p. 90.

3. Voir aussi une critique de Lavater par Lichtenberg, *Études*, t. I, p. 73 : « Un grand criminel n'est souvent qu'un malheureux que l'énergie de son caractère disposait indifféremment au crime ou à la vertu, qui fut entraîné par les circonstances; et l'on sait bien, en général, que l'occasion fait le larron et le grand homme. L'énergie de caractère peut donc avoir et donner une physionomie douteuse, et lorsqu'un homme attire votre attention par une semblable physionomie, vous ne devez pas le condamner, vous lui devez une supposition favorable. »

4. Cf. *Fleurs du mal : Au lecteur*, « Si le viol, le poison, etc. »; *Journaux intimes*, p. 52-53.

sans excepter même ceux qui arrivent au plus haut degré de vertu ou de vice, ne reçoivent en naissant qu'une irritabilité et des facultés purement physiques ; ils sont portés par instinct à agir, à jouir de la vie, à étendre leur existence, et cet instinct, considéré en lui-même comme ressort, est bon, mais, de sa nature, il n'est ni moral, ni immoral. Si cette irritabilité et cette force sont telles qu'à la vue de certains objets et dans certaines circonstances presque inévitables elles conduisent d'ordinaire à des sentiments et à des actions nuisibles au repos et au bonheur des hommes ; si elles sont telles que, dans l'ordre actuel de la société et du monde en général, on ne saurait guère en attendre que du mal, on doit les appeler alors des dispositions moralement mauvaises, et, dans le cas opposé, moralement bonnes, lorsqu'il en résulte pour la société incomparablement plus de bien que de mal. Il est incontestable, d'après une expérience générale, que là où il y a beaucoup de force et d'irritabilité naissent aussi de grandes passions, dont la plupart produisent des sentiments répréhensibles et conduisent à des actions moralement mauvaises. Helvétius dit que l'abus de la puissance (et il en est ainsi de chaque faculté qu'on possède) est aussi inséparable de la puissance que l'effet de la cause. Qui peut tout ce qu'il veut veut plus que ce qu'il doit. Voilà dans quel sens on peut dire que les dispositions d'un homme sont mauvaises, ce qui peut signifier aussi qu'elles sont excellentes ; car il est possible qu'il fasse un bon usage de cet excès de forces dont communément on abuse » (III, 276).

On verra que ces idées découlent chez lui de sa croyance à l'initiale bonté de l'homme. De même que tout visage était à l'origine d'une beauté divine (« chacun de nous... n'aurait-il pas une physionomie primitive dont l'origine et l'essence fussent divines ? ») (VII, 107), de même le caractère de l'homme avait originairement une parfaite harmonie : « En général, vous regarderez chaque transgression, chaque vice, comme un dérangement de cette harmonie. Vous conviendrez que tout écart produit sur la forme extérieure des altérations qui ne sauraient échapper à des yeux clairvoyants ; vous conviendrez que le vice enlaidit et dégrade l'homme, créé à l'image de Dieu » (II, 12). Tandis que Balzac et Baudelaire ont tourné

ces idées au profit du satanisme, elles servent plutôt à appuyer, chez Lavater, sa conviction de l'essentielle bonté de l'homme : « Le bon que j'observe dans l'homme, comme physionomiste, me dédommage pleinement de tout le mauvais que j'y aperçois aussi, et sur lequel je garde le silence. Plus j'examine les hommes, plus j'y trouve un juste équilibre de force, plus je me persuade que la source de leurs vices est bonne en elle-même, c'est-à-dire que ce qui les rend méchants est une force, une activité, une irritabilité, une élasticité dont la non-existence préviendrait sans doute beaucoup de mal, mais, en même temps, empêcherait que beaucoup de bien ne se fît; dont l'existence, il est vrai, donne lieu à beaucoup de mal, mais renferme aussi la possibilité d'un bien plus grand encore » (V, 65). C'est au moyen de ces idées que Baudelaire explique la partie voluptueuse de l'ouverture de *Tannhauser :* « C'est plutôt le débordement d'une nature énergique, qui verse dans le mal toutes les forces dues à la culture du bien ; c'est l'amour effréné, immense, chaotique, élevé jusqu'à la hauteur d'une contre-religion, d'une religion satanique » (*Art romantique*, éd. Lévy, p. 233). Même explication pour les paradis artificiels : « Hélas ! les vices de l'homme, si pleins d'horreur qu'on les suppose, contiennent la preuve (quand ce ne serait que leur infinie expansion!) de son goût de l'infini; seulement, c'est un goût qui se trompe souvent de route... L'esprit humain regorge de passions ; il en a *à revendre*, pour me servir d'une locution triviale; mais ce malheureux esprit, dont la dépravation naturelle est aussi grande que son aptitude soudaine, quasi paradoxale, à la charité et aux vertus les plus ardues, est fécond en paradoxes qui lui permettent d'employer pour le mal le trop-plein de cette passion débordante. Il ne croit jamais se vendre en bloc. Il oublie, dans son infatuation, qu'il se joue à un plus fin et plus fort que lui, et que l'Esprit du mal, même quand on ne lui livre qu'un cheveu, ne tarde pas à emporter la tête... C'est dans cette dépravation du sens de l'infini que gît, selon moi, la raison de tous les excès coupables » (*le Poème du Haschisch*, I). Explications paradoxales qui permettent à Baudelaire de concilier l'admiration du sataniste et la condamnation du moraliste. Tandis que Baudelaire, convaincu de la dépravation de l'homme, s'est contenté d'ad-

mirer les grandes figures sataniques qui ont ainsi employé leur énergie pour le mal et de signaler la ruse de Satan qui emploie à ses desseins les meilleures inclinations des hommes, Lavater, par ces considérations, aboutit à des vues qui auraient certainement déplu à Baudelaire : « Agissez avec cet homme de telle et telle manière et vous serez surpris des progrès qu'il pourra faire dans le bien. Il n'est pas aussi pervers qu'il le paraît; son visage vaut mieux que ses actions. Celles-ci, cependant, sont écrites sur sa physionomie; mais, ce qu'on y découvre plus distinctement encore, c'est l'énergie, la sensibilité, la flexibilité de ce cœur maintenant égaré. Donnez à cette énergie qui a produit le vice d'autres objets, une nouvelle direction, et vous verrez qu'elle produira des vertus héroïques. »

* * *

Il est certain que Baudelaire a été un lecteur fidèle de Lavater et qu'il a essayé de mettre en pratique lui-même les recommandations des *Études de physionomie.* Il s'arrête plusieurs fois à des notations physionomiques. Déjà, en 1846, dans la *Fanfarlo*, il se confesse à travers le caractère de Samuel Cramer : « Il eût vendu ses chemises pour un homme qu'il connaissait à peine et qu'à l'inspection du front et de la main il avait institué hier son ami intime. » Il se souvenait sans doute des mots de Lavater : « La physionomie unit les cœurs; elle seule forme des liaisons intimes et durables, et l'amitié, ce sentiment céleste, n'a pas de fondement plus solide[1]. » On trouvera la trace aussi des études physionomiques de Baudelaire dans les portraits assez rares qu'il a lui-même tracés. Samuel Cramer « a le front pur et noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, le menton taquin et railleur, les lèvres impudentes et sensuelles, le menton carré et despote, la chevelure prétentieusement raphaélesque ». Et la Fanfarlo trouve ce même Samuel presque bien, « malgré son front trop haut, ses cheveux en forêt vierge et son nez de priseur[2] ». Voici aussi le portrait de Delacroix : « Le caractère

1. Voir tout le chapitre intitulé *la Physionomie, base de l'estime et de l'amitié* (t. I, ch. xxxi), et le paragraphe qui commence « Le premier moment où un homme s'offre à vous », etc. (t. III, p. 80).

2. Voir aussi les portraits de M^me^ Cosmelly et de la Fanfarlo.

physique même de sa physionomie, son teint de Péruvien ou de Malais, ses yeux grands et noirs, mais rapetissés par les clignotements de l'attention, et qui semblaient déguster la lumière, ses cheveux abondants et lustrés, son front entêté, ses lèvres serrées, auxquelles une tension perpétuelle de volonté communiquait une expression cruelle, toute sa personne enfin suggérait l'idée d'une origine exotique » (*Art romantique*, p. 29). Et celui de Leconte de Lisle : « Sa personnalité physique même est un démenti donné à l'idée habituelle que l'esprit se fait d'un créole. Un front puissant, une tête ample et large, des yeux clairs et froids fournissent tout d'abord l'image de la force. Au-dessous de ces traits dominants, les premiers qui se laissent apercevoir, badine une bouche souriante animée d'une incessante ironie » (*Art romantique*, p. 387). Même à la fin de sa vie, pendant son séjour en Belgique, Baudelaire ne manque pas de faire des observations physionomiques sur les types qui l'entourent. Le visage belge, ou plutôt bruxellois, est « obscur, informe, blafard ou vineux. Bizarre construction des mâchoires. Stupidité menaçante... » (*Œuvres posthumes*, p. 266). Le type général de la physionomie de la Flamande est analogue, suivant les comparaisons instituées par Lavater entre les physionomies des hommes et celles des animaux, à celui du mouton et du bélier : « Le sourire impossible, à cause de la récalcitrance des muscles et de la structure des dents et des mâchoires... » (*Ibid.*, p. 267).

En 1848, dans une revue des contes de Champfleury (*Œuvres posthumes*, p. 172), on trouve un passage qui semble se rapporter aux idées de Lavater : « L'auteur, de même qu'il s'applique à bien voir les êtres et leurs physionomies toujours étranges pour qui sait bien voir, s'applique aussi à bien retenir le cri de leur animalité et il en résulte une sorte de méthode d'autant plus frappante qu'elle est, pour ainsi dire, insaisissable. » A cet ordre de pensées se rattache peut-être une note des *Journaux intimes :* « Les méprises relatives au visage sont le résultat de l'éclipse de l'image réelle par l'hallucination qui en tire sa naissance. » Et, dans son article sur *Quelques caricaturistes français*, Baudelaire a raconté l'histoire de Laclaire, prototype du Mayeux de Traviès, « espèce de bouffon physionomane » qui « faisait des *têtes d'expression*,

et entre deux bougies... illuminait successivement sa figure de toutes les passions. C'était le cahier des *Caractères des passions* de M. Lebrun, peintre du roi[1]. »

La physionomie et la phrénologie offraient naturellement aux amoureux circonspects de manifestes avantages. Lord Jeffrey et J. Gordon, dans une spirituelle parodie des idées de Gall et Spurzheim[2], n'avaient pas manqué de souligner ces avantages :

'Tis well to know, before you wed a wife,
Whether she'll love her children as her life,
Or, if she's un-phi-lo-pro-gen-i-tive,
Not care a pin whether they die or live!... (p. 20).
So then, since marriage is the wisest plan,
And all will wed who *will*, and all who can,
Is it not well, before we choose a wife,
Or choose a husband, partner for our life,
To know what faculties are sound and right,
What intellectual organs clear and bright... (p. 73).

De la même façon Baudelaire, en 1846, dans *le Choix de maximes consolantes sur l'amour*, conseille aux jeunes amants de se fier au physionomiste dans le choix de leurs maîtresses : « Votre maîtresse, la femme de votre ciel, vous sera suffisamment indiquée par vos sympathies naturelles, vérifiées par Lavater, par la peinture et la statuaire. Les signes physionomiques seraient infaillibles, si on les connaissait tous et bien. Je ne puis ici donner tous les signes physionomiques des femmes qui conviennent éternellement à tel ou tel homme. Peut-être un jour accomplirai-je cette énorme tâche dans un livre qui aura pour titre *le Catéchisme de la femme aimée;* mais je tiens pour certain que chacun, aidé par ses impérieuses et vagues sympathies et guidé par l'observation, peut trouver dans un temps donné la femme nécessaire[3]. » Lavater n'avait certainement pas négligé cet aspect de son œuvre. Il signale avec force détails les types de femmes à choisir et à éviter et les signes physionomiques par lesquels on pourrait

1. *Curiosités esthétiques*, éd. Lévy, p. 417.
2. *The Craniad, or Spurzheim illustrated, A poem in two parts*, by lord Jeffrey and J. Gordon. Édimbourg, 1817.
3. *Journaux intimes*, éd, Crès, p. 118.

les distinguer (*Études*, III, 104, 108, 117, etc.). Il a même consacré la moitié de sa huitième étude exclusivement à ce sujet, convaincu de son importance pour le bonheur humain : « Là, je vois des époux qui, par une connaissance plus approfondie de leurs physionomies, redoublent l'un pour l'autre de tendresse et d'estime, découvrent l'un dans l'autre un nouveau trésor de qualités qu'ils n'avaient point aperçu jusqu'ici... Je me représente l'adolescent qui cherche à former des liaisons d'amitié, l'homme fait qui veut se choisir une compagne selon son cœur et selon la situation où il se trouve » (I, 17). Baudelaire ignorait-il qu'on avait déjà fait, depuis celle de Lavater, au moins une tentative vers son *Catéchisme de la femme aimée*, dans *le Lavater des dames ou l'Art de connaître les femmes sur leur physionomie*[1] ? Plus tard, Baudelaire n'ayant jamais achevé son *Catéchisme*, c'est le Sar Péladan qui s'est chargé de combler cette lacune. Dans son *Art de choisir sa femme d'après la physionomie*[2], il divise le sexe en catégories selon le planétarisme, avec des subdivisions en types bénéfique et maléfique. Les écrivains antérieurs, dit-il, ont négligé de développer les lois du complémentarisme : « Il y a une utilité véritable à reconnaître les types passionnels au premier aspect, et aussi un intérêt de curiosité spirituelle à se dire, en voyant passer une femme : « Je devine sa façon « d'aimer et le genre d'homme qu'elle doit aimer[3]. » Il espérait tout sérieusement que son petit volume servirait à donner à l'esprit le goût de l'observation avec lequel on ne s'ennuie jamais. Balzac (il aurait pu ajouter Baudelaire, qui s'attribuait la même pénétration), debout contre une porte de salon ou cahoté par un omnibus, lisait sur les visages les secrètes pensées : c'était un voyant! » Mais, sans être un Balzac ni un Baudelaire, tout le monde pourrait bien faire de même afin d'éviter « l'être de perfidie ». Ainsi « on sauvera son honneur et son repos, pour avoir appris à connaître les femmes d'après la physionomie ». Il serait peut-être cruel de demander quel profit ces médecins-philosophes, Baudelaire et Peladan, ont tiré de leurs conseils.

1. Paris, Saintain, 1815.
2. Paris, s. d.
3. Est-ce à cet ordre de pensées qu'on doit *A une Passante*, de Baudelaire?

* * *

Au début de la seconde section de son article sur Poe (*Revue de Paris*, mars et avril 1852), Baudelaire parle de façon générale des physionomies d'écrivains : « C'est un plaisir très grand et très utile que de comparer les traits d'un grand homme avec ses œuvres. Les biographies, les notes sur les mœurs, les habitudes, le physique des artistes et des écrivains ont toujours excité la curiosité bien légitime. Qui n'a cherché quelquefois l'acuité du style et la netteté des idées d'Érasme dans le coupant de son profil; la chaleur et le tapage de leurs œuvres dans la tête de Diderot et dans celle de Mercier, où un peu de fanfaronnade se mêle à la bonhomie; l'ironie opiniâtre dans le sourire persistant de Voltaire, sa grimace de combat, la puissance de commandement et de prophétie dans l'œil jeté à l'horizon, et la solide figure de Joseph de Maistre, aigle et bœuf tout à la fois? Qui ne s'est ingénié à déchiffrer *la Comédie humaine* dans le front et le visage puissants et compliqués de Balzac[1]? »

Nous avons dit qu'Edgar Poe se donnait volontiers pour phrénologiste[2]. Il a défendu la science contre les parodies de Robert Walsh (*Didactics*) : « Considered as a specimen of mere burlesque, the Memorial (of the Phrenological Society

1. *Œuvres posthumes*, p. 214.

2. Le lecteur comprendra, nous l'espérons, que nous ne confondons pas la physionomie et la phrénologie. Voulant seulement grouper des idées d'un même ordre, nous n'avons pas cru devoir donner des explications oiseuses et reprendre l'histoire de ces « sciences ». Le lecteur trouvera des renseignements précieux dans l'excellent travail de M. P. Delaunay (*De la physiognomonie à la phrénologie, histoire et évolution des écoles et des doctrines*, dans *le Progrès médical*, nos 29-31, 21 et 30 juillet, 4 août 1928). Nous profitons de cette occasion pour rappeler au lecteur le chapitre de *Stello* (II) où Vigny s'amuse à dénommer les diverses bosses dans lesquelles se sont blottis les diables de la migraine : « Honneur soit rendu au bon docteur Gall (pauvre crâne que j'ai connu!). Il a si bien numéroté toutes les formes de la tête humaine que l'on peut se reconnaître sur cette carte comme sur celle des départements, et que nous ne recevons pas un coup sur le crâne sans savoir avec précision quelle faculté est menacée dans notre intelligence. » Des auteurs qui ont traité la physionomie et la phrénologie, Baudelaire cite les noms de Cardan (*la Fanfarlo*) et de Lélut (*Assommons les pauvres*). On ne sait pas s'il a lu *la Métoposcopie* (Paris, 1658) ou *la Phrénologie, son histoire, ses systèmes et sa condamnation* (Paris, 1858). En tout cas, s'il a lu ce dernier livre, il n'en fut guère convaincu.

of — to the Honorable the Congress of — sitting at —) is well enough — but I am sorry to see the energies of a scholar and an editor (who should be, if he be not, a man of metaphysical science) so wickedly employed as in any attempt to throw ridicule upon a question (however much maligned, or however apparently ridiculous) whose merits he has never examined and of whose very nature, history, and assumptions, he is most evidently ignorant[1]. » Il croyait même que la phrénologie allait bientôt éclairer les problèmes de l'esthétique : « Not the least important service which, hereafter, mankind will owe to *Phrenology*, may, perhaps, be recognised in an analysis of the real principles, and a digest of the resulting laws of taste[2]. » On verra plus loin un exemple de ces contributions de la phrénologie à la théorie de la vraie poésie. Poe n'hésitait pas à déclarer que les défauts de Thomas Moore étaient dus à de légères modifications du *tempérament* et de la formation cranienne[3] et sa critique de plusieurs auteurs était agrémentée de notations phrénologiques[4].

Il est, par conséquent, assez piquant de voir Baudelaire, dans son essai sur Poe, après avoir donné les courtes indications sur la physionomie des grands hommes que nous avons notées, tenter de faire le portrait phrénologique de Poe lui-même, de la même façon que celui-ci avait tracé les portraits de ses contemporains : « Quant au front, il était superbe, non qu'il rappelât les proportions ridicules qu'inventent les mauvais artistes quand, pour flatter le génie, ils le transforment en hydrocéphale[5], mais on eût dit qu'une force intérieure dé-

1. *Works*, éd. Stoddard, Routledge, vol. VI, p. 143.
2. Article sur *Longfellow's Ballads : Works*, t. VI, p. 375.
3. « Perhaps a slight modification at birth of that which phrenologists have agreed to term temperament, might have made him the truest and noblest votary of the Muse of any age or clime » (*Works*, VI, 404).
4. See *Works*, vol. V, p. 437, 449, 495, 564, 566, 571 ; vol. VI, p. 102, 477.
5. Cette tendance se voit surtout dans les bustes de David d'Angers, qui déformait systématiquement les traits de ses sujets sous l'influence des théories de Gall. Son idéal était de « rendre l'âme d'un grand homme en voyant son moral à la lumière de la phrénologie ». C'est pourquoi il croit devoir faire saillir les *bosses* qui correspondent aux qualités présumées de ses modèles. Voici comment il interprète le facies du romancier Eugène Sue. Il remarque qu' « il a un creux à la place de la bienveillance. Il a les bosses de la perceptibilité ; je n'ai pas vu que celle de la sagacité comparative soit bien saillante. La bosse de la musique manque. La bosse de l'amour physique est très saillante ». Les résultats de cette méthode de sculpture phrénologique

bordante poussait en avant les organes de la réflexion et de la construction. Les parties auxquelles les craniologistes attribuent le sens du pittoresque n'étaient cependant pas absentes, mais elles semblaient dérangées, opprimées, coudoyées par la tyrannie hautaine et usurpatrice de la comparaison, de la construction et de la causalité. Sur ce front trônait aussi, dans un orgueil calme, le sens de l'idéalité et du beau absolu, le sens esthétique par excellence. Malgré toutes ces qualités, cette tête n'offrait pas un ensemble harmonieux. Vue de face, elle frappait et commandait l'attention par l'expression dominatrice et inquisitoriale du front, mais le profil dévoilait certaines absences; il y avait une immense masse de cervelle devant et derrière et une quantité médiocre au milieu; enfin, une énorme puissance animale et intellectuelle et un manque à l'endroit de la vénérabilité et des qualités affectives » (*Œuvres posthumes*, p. 215).

Essayons d'expliquer ce portrait, assez bien fait d'ailleurs, suivant les listes et les planches données par Lélut à la fin de son livre. On verra que Baudelaire a employé plutôt la nomenclature de Spurzheim et de ses disciples. Les organes de la réflexion sont la comparaison (34, Gall, esprit comparatif ou sagacité comparative, 20), la causalité (35, Gall, esprit métaphysique, 21), la gaieté (20, Gall, esprit caustique ou de saillie, 22) et l'imitation (21, Gall, 25). Ceux de la construction sont peut-être la constructivité (Spurzheim 9), l'ordre (Spurzheim 29) et le calcul (Spurzheim 28). Le sens du pittoresque se révèle sans doute dans les facultés du coloris (26, Gall, 16) et des localités (27, Gall, mémoire des lieux, 12). La comparaison, c'est ce que Baudelaire aurait appelé volontiers la bosse des correspondances, faculté proéminente chez les gens qui, dans leur conversation ou leurs écrits, ont recours aux exemples, similitudes et analogies. C'est une élé-

sont très discutables. « M. David, écrit le critique Laviron à propos du buste de Victor Hugo, a cru exprimer le génie en exagérant les proportions du crâne et, sous prétexte que les hommes de génie ont ordinairement le front très développé, il a cru suffisamment caractériser leurs bustes en leur donnant un front hors de toute proportion avec le reste de la tête : ce qui, joint à une physionomie nulle et sans caractère, leur donne l'apparence stupide des crétins du Valais qui ne sont pas de grands génies, bien qu'ils aient des crânes à désespérer M. David » (L. Réau, *l'Art romantique*, p. 199).

vation qui présente la forme d'une pyramide renversée et se trouve au milieu des parties supérieures du front. La causalité, voisine de la comparaison, est la faculté des métaphysiciens, de ceux qui savent chercher les origines des choses. La bosse de l'esprit se trouve à côté de la comparaison, à gauche ou à droite selon le côté du visage, et celle de l'imitation au-dessus de la causalité et à côté de l'idéalité. Encore plus à côté, sur les tempes et juste au-dessous de l'idéalité, on distingue la constructivité qui doit naturellement comprendre la faculté de bâtir une œuvre d'art. Plus bas se placent les bosses du calcul et de l'ordre. Les facultés du pittoresque, que Baudelaire dit écrasées par celles que nous venons d'indiquer, sont placées l'une (localités) sous la causalité, l'autre (coloris) au-dessus du centre de l'orbite. On se demande un peu ce que sont devenues des facultés voisines telles que l'individualité que l'on s'attendait à trouver sur le front d'un génie de la force d'Edgar Poe. Mais on ne peut pas tout avoir. Par la « puissance animale », Baudelaire désigne sans doute des facultés telles que la combativité (Spurzheim 5), la destructivité (6), l'acquisivité (8), qui se placent à la partie latérale du crâne, au-dessus des oreilles. La vénération (Spurzheim 14, Gall, théosophie, 26) se trouve tout au sommet du crâne, auprès de la merveillosité (18). L'auteur des *Histoires extraordinaires* ne possédait donc pas le sens du merveilleux, si cher à Alfred de Vigny! Les qualités affectives, l'amativité (1, Gall, amour de la propagation, 1), la philogéniture (2, Gall, amour de la progéniture, 2), l'affectionivité (4, Gall, attachement, 3), sont situées, les deux premières au-dessus de la nuque et la troisième vers le côté du centre de la partie postérieure du crâne.

Il est regrettable que nous n'ayons pas — douce vengeance! — de la plume d'un Edgar Poe ou de quelque autre adepte le compte-rendu des bosses de Baudelaire qui se décernait si gravement dans ce portrait un brevet de palpeur de crânes.

Mais la plus importante de ces facultés c'est sans doute l'*idéalité* (Spurzheim 19, Gall, talent poétique, 23), que les phrénologistes ont inventée tout exprès pour les poètes[1]. Il

1. Vigny s'est arrêté (*loc. cit.*) plutôt à la bosse du *merveilleux* : « C'était

faut, selon Spurzheim, naître poète et les têtes des grands poètes, qu'il ne faut pas confondre avec les versificateurs, portent toujours une bosse qui fait une sorte d'arcade au-dessus des tempes. C'est ici que les phrénologistes deviennent des critiques littéraires. Dans toute sorte de poésies les sentiments sont élevés, les expressions chaleureuses; il doit y avoir extase, inspiration, ce qu'on nomme en général l'imagination ou la fantaisie. Pour citer encore une fois la parodie de lord Jeffrey (p. 63) :

« Poeta nascitur, non fit », — 'tis said,
And means « a poet's born but is not made : »
In every poet's cranium there must be
An organ we term *Ideality*.
This is a sentiment; it often leads
Wise men astray, and makes them do strange deeds,
Try to erect great castles in the air,
Though plainly told there's no foundation there;
'Tis not a prudent faculty at all,
Which plainly has been proved by Doctor Gall.
In all true poets it is always found,
But not in scribblers, crawling on the ground,
Nor need we here invoke each mighty name,
That gives our language never-dying fame;
The god refulgent owns them for his sons,
But spurns the fry of rabble myrmidons. »

Poe s'est emparé de cette faculté qui se prêtait si facilement à ses idées sur la nature spécifique de la poésie pure. Quel bonheur de trouver dans la « science » un organe affecté exclusivement à l'idéalité, « that elevating excitement of the soul », à laquelle seule on devrait donner le nom de poésie!

la plus grosse sur toute ma tête, et celle qui me fit faire quelques poèmes qui m'élevaient l'âme vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils (les diablotins) la détruisent, que me restera-t-il en ce monde ténébreux? Cette protubérance toute divine me donna toujours d'ineffables consolations. Elle est comme un petit dôme sous lequel va se blottir mon âme pour se contempler et se connaître, s'il se peut, pour gémir et pour prier, pour s'éblouir intérieurement avec des tableaux purs comme ceux de Raphaël au nom d'ange, colorés comme ceux de Rubens au nom rougissant... C'était là que mon âme apaisée trouvait mille poétiques illusions dont je traçais de mon mieux le souvenir sur du papier, et voilà que cet asile est encore attaqué par ces infernales et invisibles puissances! »

Désormais, on n'a qu'à interroger le front des aspirants à la poésie pour décider de la nature de leur vocation. C'est ce que Poe ne manque pas de faire, en confirmant ainsi ses propres idées. « Readers do exist, however », dit-il à propos de R. H. Horne[1], « who, to hearts of maddening fervour, unite, in perfection, the sentiment of the beautiful — that divine sixth sense which is yet so faintly understood — that sense which phrenology has attempted to embody in its organ of *ideality* — that sense which is the basis of all Cousin's dreams — that sense which speaks of God through his purest, if not his *sole* attribute — which proves, and which alone proves, His existence ». Le premier livre de Charles Fenno Hoffmann (*A Winter in the West*)[2] « conveys the natural enthusiasm of a true *idealist*, in the proper phrenological sense, of one sensitively alive to beauty in every development ». Par conséquent, Poe, qui ne change pas pour si peu sa thèse, n'est pas peu surpris lorsque la phrénologie ne confirme pas son premier jugement : « The forehead, to my surprise, although high, gives no indication, in the region of the temples, of that high ideality (or love of the beautiful) which is the distinguishing trait of his moral nature[3]. » On a vu que Baudelaire partageait les mêmes idées[4].

C'est sans doute à la phrénologie que Poe a emprunté son idée d'une faculté du beau[5]. Selon Baudelaire (*Œuvres posthumes*, p. 208), Poe disait : « Notre esprit possède des facultés élémentaires dont le but est différent. Les unes s'appliquent à satisfaire la rationalité, les autres perçoivent les

1. *Works*, t. VI, p. 477.

2. *Works*, t. V, p. 566.

3. *Works*, t. V, p. 571. Voir aussi *Works*, t. V, p. 437; t. VI, p. 102.

4. « Le temps viendra, dit Lavater (*Études*, t. VI, p. 153), le temps approche où l'on ne disputera plus à notre science le privilège exclusif de prononcer sur le talent, sur le sentiment, sur l'esprit et le génie du poète et sur le poète lui-même. » Selon lui, par exemple, l'inspection du front nous permet de prédire le style d'un écrivain : « Un homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire aura toujours le style sec et dur, etc... » (*Études*, t. III, p. 61-62).

5. Il faut remarquer que Baudelaire aurait pu lire dans Lavater, avant sa connaissance de l'œuvre de Poe, le paradoxe de Bacon cité par Poe dans *Ligéia* : « D'ailleurs il n'y a point de beauté, quelque parfaite qu'elle paraisse, qui n'offre des défauts ou des disproportions dans l'ensemble » (*Études*, t. V, p. 74).

couleurs et les formes, les autres remplissent un but de construction. La logique, la peinture, la mécanique sont les produits de ces facultés. Et, comme nous avons des nerfs pour aspirer les bonnes odeurs, des nerfs pour sentir les belles couleurs et pour nous délecter au contact des corps polis, nous avons une faculté élémentaire pour percevoir le beau; elle a son but à elle et ses moyens à elle. La poésie est le produit de cette faculté; elle s'adresse au sens du beau et non à un autre. » Il faut se rappeler qu'un phrénologue français, Vimont (*Traité de phrénologie humaine et comparée.* Paris, 1835), avait prétendu découvrir un nouvel organe, le *sens du beau dans les arts*, situé à la partie externe du front, entre ceux du talent musical, de l'esprit de discrimination, de l'esprit poétique et enfin du talent de la construction, organes dont chacun lui a donné, suivant l'usage, un peu de sa matière en même temps qu'un peu de son esprit. C'est, à l'avis de Lélut (*op. cit.*, p. 227), un organe de trop : « On a déjà tant parlé du beau que le meilleur moyen de rajeunir ce sujet c'était peut-être de le considérer du point de vue phrénologique, qui est au moins un point de vue original. Mais, pour cela, il n'était pas nécessaire, ce me semble, de créer un nouveau sens, d'imposer un nouvel organe à ces lobes antérieurs du cerveau déjà si surchargés d'organes de perception, de composition, de réflexion, de philosophie. En envisageant convenablement l'action combinée des anciens sens de la construction, de la configuration, de l'idéalité, de l'imitation, de l'individualité, du merveilleux, etc., un phrénologue quelque peu ami des arts eût certainement pu dire sur le beau des choses qui ne seraient jamais venues à l'esprit de Winckelmann ou de Lessing. »

Enfin, il faut remarquer que la possession de la faculté de l'idéalité entraîne de fâcheuses conséquences. Elle est l'ennemi de la prudence. Elle nous rend, selon Spurzheim, enthousiastes, tandis que la prudence nous arrête en pleine carrière et nous conseille de prendre garde. C'est à cette faculté que l'on doit les personnages fantasques et capricieux. C'est elle enfin qui produit toutes les bizarreries des hommes de génie. Encore une idée pour réjouir Baudelaire, assez porté,

dans la première partie de sa vie, à mettre ses incartades et ses déboires au compte de la fatalité.

« Je me suis toujours plu à chercher dans la nature extérieure et visible des exemples et des métaphores qui me serviraient à caractériser les jouissances et les impressions d'un ordre spirituel », dit Baudelaire dans son article sur Marceline Desbordes-Valmore (*Art romantique*, éd. Lévy, p. 342). Cette idée des correspondances, tellement familière chez Baudelaire, prend sa source pour une bonne part dans la physionomie. Il n'est pas nécessaire d'insister sur les endroits nombreux où Lavater lui-même souligne d'une façon directe les rapports du physique et du moral. « La nature agirait en tout selon les vues d'ordre et de sagesse — partout il y aurait de l'harmonie entre les causes et les effets, partout on n'apercevrait rien de plus incontestable que ce rapport — et, dans l'objet auquel la nature a prodigué une si riche mesure de beauté et de noblesse, elle agirait arbitrairement, sans ordre, sans lois! Le visage de l'homme, ce miroir de la Divinité, ce chef-d'œuvre de la création visible, n'offrirait point l'effet et la cause; nul rapport entre l'extérieur et l'intérieur, le visible et l'invisible, la cause et le produit! » (*Études*, I, 232). C'est ce que Lavater n'admet pas. Croyant que, dans l'homme, « tout est expression, vérité, révélation, clef de ses facultés présentes et futures » (I, 15), il cherche dans les traits du visage « le langage de la vérité », il essaie de trouver dans la physionomie « l'expression de la bonté, de la bienfaisance et de la sagesse infinie du père des humains » (I, 14). « Je ne promets pas de donner en entier l'immense alphabet qui servirait à déchiffrer la langue originale de la nature, écrite sur le visage de l'homme et dans tout son extérieur; mais je me flatte d'avoir au moins tracé quelques-uns des caractères de cet alphabet divin » (I, 8). Tout dans la nature est enchaîné, partout on découvre de l'harmonie et les rapports de cause et d'effet ont surtout lieu entre l'homme extérieur et l'homme intérieur (I, 342). La tentative que Lavater a faite de déchiffrer le caractère de l'homme par ses traits n'est certainement pas d'un caractère rigoureusement scientifique et repose sur un parallélisme psycho-physique qui, bien qu'il soulève de

grands problèmes, a été interprété par Lavater, et aussi par Baudelaire, dans le sens du spiritualisme chrétien[1]. C'est précisément la facilité avec laquelle la physionomie — et la phrénologie aussi, malgré son matérialisme — ont forcé les détails du physique humain dans le cadre trop étroit de certains préjugés moraux et religieux qui constitue le défaut de ces « sciences ».

Mais Baudelaire ne se demande pas trop si le monde physique — nature ou homme — s'identifie véritablement avec ses propres conceptions. Il suffit à son imagination de poète d'imposer sur le monde et sur l'homme les fantaisies de son dualisme romantique. Et, quand même il n'aurait pas trouvé dans les harmonies finalistes[2] et spécifiquement dans la physionomie de Lavater cette idée de correspondance qui a tant de sources, il est certain qu'il en a trouvé là une confirmation. Il le dit d'ailleurs lui-même dans son article sur Victor Hugo, en protestant que ce n'est pas chez Fourier qu'il est allé chercher cette idée, mais plutôt chez Swedenborg et Lavater : « Lavater, limitant au visage de l'homme la démonstration de l'universel vérité (c'est-à-dire de l'analogie, des correspondances), nous avait traduit le sens spirituel du contour, de la forme, de la dimension. Si nous étendons la démonstration (non seulement nous en avons le droit, mais il nous serait infiniment difficile de faire autrement), nous arrivons à cette vérité que tout est hiéroglyphique, et nous savons que les symboles ne sont obscurs que d'une manière relative, c'est-à-dire selon la pureté, la bonne volonté ou la clairvoyance native des âmes[3]. » Doctrine discutable, mais que nous ne discuterons pas ici. On pourrait même trouver, dans le passage célèbre sur la *sorcellerie évocatoire*, la trace de ces gravures de figures d'animaux à l'aide desquelles Lavater a essayé d'établir ses

1. Cf. *Art romantique*, p. 71 : « En pareille matière, il serait facile et même légitime de raisonner *a priori*. La corrélation perpétuelle de ce qu'on appelle *l'âme* avec ce que l'on appelle *le corps* explique très bien comment tout ce qui est matériel ou effluve du spirituel représente et représentera toujours le spirituel, d'où il dérive. »

2. Les éditeurs de l'édition française des *Études* ont signalé les rapports qui existent entre l'œuvre de Lavater et celle de Bernardin de Saint-Pierre (*Études*, t. III, p. 141).

3. *Art romantique*, éd. Lévy, p. 317.

thèses ou de ces analogies entre les bosses des hommes et celles des animaux dont les phrénologistes faisaient si grand cas : « C'est alors que la couleur parle, comme une voix profonde et vibrante ; que les monuments se dressent et font saillie sur l'espace profond ; *que les animaux et les plantes, représentants du laid et du mal, articulent leur grimace non équivoque ;* que le parfum provoque la pensée et le souvenir correspondants ; *que la passion murmure ou rugit son langage éternellement semblable*[1]. » Le poète, c'est donc le traducteur, le déchiffreur de ce symbolisme de la nature, de ces correspondances entre le monde physique et le monde spirituel : « Chez les excellents poètes, il n'y a pas de métaphore, de comparaison ou d'épithète qui ne soit d'une adaptation mathématiquement exacte dans la circonstance actuelle, parce que ces comparaisons, ces métaphores et ces épithètes sont puisées dans l'inépuisable fonds de l'*universelle analogie* et qu'elles ne peuvent être puisées ailleurs[2]. » Et c'est pour cette raison que les phrénologistes ont inventé la bosse de la comparaison, facile à trouver sans doute sur le crâne de tous les vrais poètes baudelairiens, y compris, comme nous avons déjà vu, l'incomparable Edgar Poe !

Toujours dans le même ordre de pensées, M. Baldensperger a indiqué la façon dont Lavater préparait Balzac à adopter l'hypothèse de l'unité organique (*Études d'histoire littéraire*, 2e série, p. 72). Nous verrons plus loin le développement chez Baudelaire de l'idée de l'*homogénéité* d'où est parti Balzac. Pour Balzac, comme pour son Raphaël, « les formes infinies de tous les règnes étaient les développements d'une même substance, les combinaisons d'un même mouvement, vaste respiration d'un être immense... ». Et c'est par l'influence du fluide qui est la manifestation de cette substance que s'établissent les rapports entre l'intérieur et l'extérieur de l'homme : « La phrénologie et la physiognomonie, la science

1. *Art romantique*, éd. Lévy, p. 173. Est-ce contre cette tendance que proteste Alfred de Vigny en parlant des chefs révolutionnaires ? (*Stello*, ch. xx) : « Toujours est-il que je les ai vus souvent et bien examinés ; qu'ils n'avaient point de tête de tigre, d'hyène ou de loup, comme l'ont assuré d'illustres écrivains... Idées ! idées en l'air ! phrases de livres que toutes ces ressemblances animales, etc... »

2. *Ibid.*, p. 317.

de Gall et de Lavater, qui sont jumelles, dont l'une est à l'autre ce que la cause est à l'effet, démontrent aux yeux de plus d'un physiologiste les traces du fluide insaisissable, base des phénomènes de la volonté humaine, et d'où résultent les passions, les habitudes, les formes du visage et celles du crâne[1]. » On retrouve chez Baudelaire l'écho de ces idées, chaque fois accompagné du nom de Balzac : « Comme Balzac qui mourut peut-être triste de ne pas être un pur savant, il (Edgar Poe) a des rages de science. Il a écrit un *Manuel du conchyliologiste* que j'ai oublié de mentionner. Il a, comme les conquérants et les philosophes, une entraînante aspiration vers l'unité; il assimile les choses morales aux choses physiques. On dirait qu'il cherche à appliquer à la littérature les procédés de la philosophie et à la philosophie la méthode de l'algèbre » (*Œuvres posthumes*, p. 236). — « D'autres (parmi les *romanciers forts* qui ont un penchant naturel pour la philosophie), d'un genre mixte, cherchent à fondre ces deux systèmes (le surnaturalisme et le naturalisme) dans une mystérieuse unité. Unité de l'animal, unité de fluide, unité de la matière première, toutes ces théories récentes sont quelquefois tombées, par un accident singulier, dans la tête des poètes, en même temps que dans les têtes savantes... On connaît Séraphitus, Louis Lambert et une foule de passages d'autres livres où Balzac, ce grand esprit dévoré du légitime orgueil encyclopédique, a essayé de fondre en un système unitaire et définitif différentes idées tirées de Swedenborg, Messmer, Marat, Goethe et Geoffroy Saint-Hilaire. L'idée de l'unité a aussi poursuivi Edgar Poe et il n'a point dépensé moins d'efforts que Balzac dans ce rêve caressé » (*Œuvres posthumes*, p. 250)[2]. Quant à Baudelaire lui-même, son extrême dualisme l'empêchait toujours d'adopter sans réserves ces idées sur l'unité.

1. *Ursule Mirouet*, éd. Lévy, p. 315.

2. La trace de la même idée se trouve aussi peut-être dans *Drames et romans honnêtes : Art romantique*, p. 296-297. Nous avons déjà indiqué un aspect de l'influence de cette idée sur Baudelaire dans notre article sur *Baudelaire et Catherine Crowe*. Cf. Guinaudeau, *op. cit.* : « Il (Lavater) affirme avec énergie... la marche continue de la Création vers l'unité et l'identité avec le Créateur, vers l'harmonie, vers l'homogénéité. »

II

Baudelaire ne s'est pas contenté de ces aspects généraux de la physionomie que nous venons d'indiquer. Il a suivi l'exemple de Stendhal et essayé d'appliquer la physionomie à la critique des beaux-arts[1]. Et nous verrons que de cette étude, de ces applications, s'est dégagée une partie de son esthétique générale.

« Ma profession de peintre », Baudelaire fait dire à Édouard Manet dans *la Corde* (*Petits poèmes en prose*), « me pousse à regarder attentivement les visages, les physionomies qui s'offrent dans ma route, et vous savez quelle jouissance nous tirons de cette faculté qui rend à nos yeux la vie plus vivante et plus significative que pour les autres hommes. » Nous avons vu que Stendhal a reproché à divers artistes leur ignorance de la physionomie et leur a conseillé de préciser et de compléter leurs observations à l'aide de cette science. En cela, il ne fait que suivre Lavater lui-même, dont la douzième *Étude* s'occupe des rapports de la physionomie et de la peinture. Il s'agit d'une influence réciproque. Les bonnes peintures forment une « école instructive pour la physionomie ». Et il faut que le physionomiste sache dessiner : « S'il veut être sûr de ses jugements, s'il veut que ses déterminations portent une empreinte de solidité, l'art du dessin lui devient indispensable... Le dessin est la langue naturelle de la physionomie, sa première et plus sûre expression » (*Études*, I, 332). Les dessins de Baudelaire possédaient-ils pour leur auteur un intérêt physionomique?

Mais il faut aussi que le peintre reste fidèle aux données de la nature telles qu'elles lui ont été indiquées et interprétées par la physionomie : « Sous le prétexte spécieux qu'il ne faut pas être copiste servile, on passe avec une légèreté impardon-

1. Il se peut que Baudelaire, qui cite *les Caractères des passions*, de Lebrun, ait lu d'autres ouvrages qui soulignent les rapports de la physionomie et des beaux-arts, surtout, par exemple, J.-B. Delestre, *Tableau synoptique d'un cours de philosophie de la peinture d'après une théorie fondée sur la concentration et l'excentration*. Paris, 1829; Id., *Étude des passions appliquée aux beaux-arts*. Paris, 1re éd., 1833, 2e éd., 1845; Ch. Bell, *The anatomy and philosophy of expression as connected with the fine arts*. Londres, 3e éd., 1844.

nable sur les détails les plus délicats; on cherche les grands effets et on veut en imposer au goût en rendant la nature en gros. Ce n'est pas là ce que demande le physionomiste et ce n'est pas ainsi que se présente la nature. Ne rendre que ses parties frappantes, ce n'est plus l'imiter; c'est avouer qu'on ne la connaît pas, qu'on l'a mal étudiée » (V, 30). Et, pour encourager cette précision, Lavater et ses éditeurs offrent des réflexions sur l'anatomie et la physiologie des peintres[1], soulignant les erreurs et les réussites. Toujours, dans le cas de Lavater, sur un ton religieux : « Jeunes artistes; qui êtes appelés par état et par goût à représenter le plus beau chef-d'œuvre de la création, le visage de l'homme, qui êtes chargés de nous conserver l'image de notre tendresse, recevez d'un homme qui n'a point été initié aux secrets de votre art un avis qui pourra tourner à l'honneur de la créature et du Créateur. Que l'œuvre de Dieu ne soit point altérée et défigurée entre vos mains par un effet de votre paresse, de votre inattention et de votre ignorance! » (V, 11). Mais Lavater va trop loin et gâte ses conseils par des niaiseries. Tout en consacrant un excellent chapitre aux physionomies des artistes célèbres et aux qualités nécessaires aux peintres, chapitre qui a dû encourager et renforcer les préoccupations caractéristes de Baudelaire (VI, 111), il affirme que la personnalité de l'artiste se révèle dans son œuvre au point même de laisser deviner, d'après les traits qu'il se complaît à rendre, les siens propres : « Une comparaison réfléchie de plusieurs yeux et de plusieurs mains, dessinés par le même maître, pourra souvent faire juger de la couleur des yeux de l'artiste et de la forme de ses mains » (*Études*, III, 70). Enfin il s'écarte de Baudelaire par sa simplicité, son optimisme; il reproche aux peintres de s'adonner trop facilement à la peinture de la laideur : « Ces moments heureux de la vraie existence de l'âme où, semblable au soleil levant, elle déploie sur le visage l'éclat d'une sérénité céleste, quel est le peintre qui se donne la peine de les chercher, de les attendre, qui veuille ou qui puisse les rendre? » (III, 283).

Nous avons dit plus haut que Baudelaire a dû être attiré

1. Voir surtout t. IV, p. 8 et suiv.

d'abord vers Lavater en sa qualité d'observateur et de moraliste. Mais la puissance d'attraction de toutes ces notations des effets des passions se renforce quand il s'agit de la peinture. On ne comprend pas les subtilités de l'esthétique de Baudelaire en ce qui concerne les beaux-arts, si on ne se rend pas compte que ses paradoxes se basent sur une conception caractériste de la beauté. Notre beauté nous vient de nos passions, dit-il (*Curiosités esthétiques*, p. 104). C'est-à-dire que nous sommes beaux dans la mesure que nos visages, nos gestes, notre démarche et tout notre *mundus* représentent à leur plus haute puissance certains caractères « spirituels ». Et la liste de ces caractères ne se borne pas aux vertus orthodoxes. Si un visage exprime la haine ou l'avarice, il devient à ce point « spirituel » et possède la beauté, c'est-à-dire l'expression essentielle et symbolique d'une passion, quand ce ne serait que la beauté du mal, les indices extérieurs et significatifs de sentiments coupables. Or, c'est justement le but de Lavater d'avancer et de souligner cette conception caractériste de la beauté. Il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'en tant que moraliste, Lavater s'occupe de préférence des hommes vertueux. Mais, en tant que physionomiste, il indique les rapports entre les signes physionomiques et les passions, le caractère. Et il s'extasie à la vue d'une parfaite reproduction de ces traits. Lavater n'a pas formulé, bien entendu, cette idée de la beauté du mal qui découle d'une variété de sources, mais il est facile de voir que l'assimilation des idées et des tableaux de Lavater constituait une excellente préparation pour l'esthéticien des passions et, partant, du mal. Lorsque Baudelaire, après Stendhal, affirme que la peinture n'est que de la morale construite[1], n'avoue-t-il pas l'origine physionomique de ces idées[2]?

Dans *le Salon de 1846* Baudelaire, voulant protester contre « l'idéal du compas » dans l'art, s'appuie sur le témoignage de Lavater : « Chaque individu est une harmonie ; car il vous est maintes fois arrivé de vous retourner à un son de voix connu et d'être frappé d'étonnement devant une créature in-

1. *Curiosités esthétiques*, p. 83.

2. Ce « caractérisme » esthétique de Baudelaire a des rapports manifestes avec la théorie des correspondances.

connue, souvenir vivant d'une autre créature douée de gestes et d'une voix analogues. Cela est si vrai que Lavater a dressé une nomenclature des nez et des bouches qui jurent de *figurer* ensemble et constate plusieurs erreurs de ce genre dans les anciens artistes, qui ont revêtu quelquefois des personnages religieux ou historiques de formes contraires à leur caractère. Que Lavater se soit trompé dans le détail, c'est possible; mais il avait l'idée du principe. Telle main veut tel pied; chaque épiderme engendre son poil. Chaque individu a donc son idéal » (*Curiosités esthétiques*, éd. Lévy, p. 139). Lavater a consacré tout un chapitre (II, 1) à cette question à laquelle il revient souvent dans ses *Études*[1]. La physionomie ne s'occupe pas seulement du visage : elle s'étend à toutes les parties du corps, aux attitudes, à la voix, aux gestes, à la démarche, à l'écriture et même au style et aux vêtements. « Chaque partie d'un tout organique est semblable à l'ensemble et en porte le caractère. » La physionomie de l'homme est assujettie à cette loi : « L'homme se ressemble en toutes choses : il est, si vous voulez, l'être le plus contradictoire qui soit au monde, mais il n'en est pas moins toujours lui, toujours le même. Il n'y a pas jusqu'à ses contradictions qui n'aient leur homogénéité, leur individualité, leur propriété. Tout est physionomique et caractéristique en nous ; tout, sans exception, est conforme et correspond à une cause interne et invisible » (III, 15). Il s'ensuit de là que « la forme de chaque partie séparée sert à indiquer la forme de l'ensemble » et que « chaque corps organique compose un tout dont on ne peut rien retrancher et auquel on ne peut rien ajouter sans que l'harmonie soit troublée, sans qu'il résulte du désordre ou de la difformité ». De là aussi, pour l'observateur pratique, des signalements précis : « Telle forme de nez ne supporte jamais un front de telle forme hétérogène, telle espèce de front s'associe toujours à tel nez d'une espèce analogue » (II, 6). — « Telle main ne convient qu'à tel corps, et non à un autre » (III, 2), et ainsi de suite.

Mais cette harmonie est souvent violée par les artistes; la plupart des productions de l'art choquent le physionomiste

1. T. III, p. 2, 13, 61, 67, etc.

par les associations hétérogènes qu'elles lui offrent (III, 3). Même les plus grands maîtres pèchent contre cette loi de l'homogénéité : « Je n'en connais pas un seul qui ait étudié à fond l'harmonie des contours du genre humain; pas même Poussin; pas même Raphaël. Classifiez dans leurs tableaux des formes du visage; opposez-y des formes analogues prises dans la nature; c'est-à-dire dessinez, par exemple, leurs contours de fronts; cherchez-en de pareils dans la nature et comparez ensuite les progressions des uns et des autres; vous trouverez des dissemblances qu'on n'aurait guère attendues des premiers maîtres de l'art... Notre admiration cesse dès que nous apercevons dans un sujet des pièces rapportées. Pourquoi ne s'est-on jamais avisé encore d'associer dans un même visage des yeux de couleur différente? Cette disparate ne serait pas plus ridicule que celle de rapporter le nez d'une Vénus à un visage de la Vierge, bizarrerie qui se voit tous les jours et qui n'en révolte pas moins l'œil observateur du physionomiste » (II, 5). C'est surtout dans le chapitre que nous avons cité (t. II, chap. I) que Lavater a rassemblé quelques planches particulières dont l'analyse confirme cette loi de l'homogénéité, mais, à plusieurs reprises, dans les autres parties de son travail il a signalé des incorrections de ce genre[1]. Enfin, on ne réussira point dans la physionomie, on ne possédera jamais le véritable esprit de cette science, « si l'on n'est pas doué d'une espèce d'instinct pour apercevoir l'homogénéité et l'harmonie de la nature; si l'on n'a pas ce tact juste qui saisit au premier coup d'œil chaque partie hétérogène, c'est-à-dire tout ce qui, dans un sujet, n'est que l'ouvrage de l'art ou l'effet de la gêne » (II, 9).

Ainsi Baudelaire lui-même, suivant les indications de Lavater, s'applique à dénoncer tous les crimes des peintres contre cette loi d'homogénéité. Comme son Samuel Cramer (*la Fanfarlo*), il « aimait un corps humain comme une harmonie matérielle, comme une belle architecture, plus le mouvement; et ce matérialisme absolu n'était pas loin de l'idéalisme le plur pur ». Il loue Daumier d'avoir su, en dessinant

1. T. II, p. 7, 13, 19, 20, 23, 24, 25; t. III, p. 19; t. VII, p. 51, 143, 148, 149, 151, 169, 173, 177, 210, 211; t. VIII, p. 82.

les visages, être « à la fois souple comme un artiste et exact comme Lavater » (*Curiosités esthétiques*, éd. Lévy, p. 402). Le caricaturiste « a un talent d'observation tellement sûr qu'on ne trouve pas chez lui une seule tête qui jure avec le corps qui la supporte. Tel nez, tel front, tel œil, tel pied, telle main. C'est la logique du savant transportée dans un art léger, fugace, qui a contre lui la mobilité même de la vie » (*Ibid.*, p. 408). Même les monstres de Goya « sont nés viables, harmoniques... au point de vue particulier de l'histoire naturelle, il serait difficile de les condamner, tant il y a analogie et harmonie dans toutes les parties de leur être » (*Ibid.*, p. 430). Mais Baudelaire s'en prend à Ingres et à ses élèves d'avoir méconnu cette correction : « On avait dit jusqu'ici que la nature devait être interprétée, traduite dans son ensemble et avec toute sa logique; mais, dans les œuvres du maître en question (Ingres), il y a souvent dol, ruse, violence, quelquefois tricherie et croc-en-jambe. Voici une armée de doigts trop uniformément allongés en fuseaux et dont les extrémités étroites oppriment les ongles, que Lavater, à l'inspection de cette poitrine large, de cet avant-bras musculeux, de cet ensemble un peu viril, aurait jugés devoir être carrés, symptôme d'un esprit porté aux occupations masculines, à la symétrie et aux ordonnances de l'art. Voici des figures délicates et des épaules simplement élégantes associées à des bras trop robustes, trop pleins d'une succulence raphaélique. Mais Raphaël aimait les gros bras, il fallait avant tout obéir et plaire au maître. Ici nous trouvons un nombril qui s'égare vers les côtés, là un sein qui pointe trop vers l'aisselle; ici — chose moins excusable — nous sommes tout à fait déconcertés par une jambe sans nom, toute maigre, sans muscles, sans formes et sans pli au jarret » (*Ibid.*, p. 230).

Quant aux élèves d'Ingres, « ce qu'ils ont vu et étudié dans la nature, c'est la curiosité et l'érudition. De là, ces recherches de maigreur, de pâleur et de toutes ces conventions ridicules, adoptées sans examen et sans bonne foi. Ils sont allés dans le passé, loin, bien loin, copier avec une puérilité servile de déplorables erreurs et se sont privés de tous les moyens d'exécution et de succès que leur avait préparés l'expérience des siècles. On se rappelle encore *la Fille de Jephté*

*pleurant sa virginité*[1]; ces longueurs excessives de mains et de pieds, ces ovales de têtes exagérés, ces afféteries ridicules — conventions et habitudes du pinceau qui ressemblent passablement à du chic — sont des défauts singuliers chez un adorateur fervent de la forme. Depuis le portrait de la princesse Belgiojoso, M. Lehmann ne fait plus que des yeux trop grands où la prunelle nage comme une huître dans une soupière » (*Ibid.*, p. 146). Même grief contre Etex. Dans son groupe d'Héro et Léandre, « les épaules et le dos de la femme ne sont pas dignes de ses hanches et de ses jambes » (*Ibid.*, p. 72).

Baudelaire a retenu cette théorie de l'homogénéité en parlant des portraits pour appuyer son idée de la modernité, pour pousser les artistes à extraire la beauté mystérieuse du costume moderne : « La plupart des beaux portraits qui nous restent des temps antérieurs sont revêtus des costumes de leur époque. Ils sont parfaitement harmonieux, parce que le costume, la coiffure et même le geste, le regard et le sourire (chaque époque a son port, son regard et son sourire) forment un tout d'une complète vitalité » (*Art romantique*, p. 69). Il va sans dire que Lavater s'est beaucoup occupé du portrait; il y consacre tout un chapitre (VIII, III). Pour lui, l'âme se peint sur le visage et, par conséquent, ce que nous cherchons dans les portraits, c'est une âme et un caractère : « Nous croyons entrevoir dans ces imitations plus ou moins fidèles ce qui distingua le plus l'existence morale des grands hommes dont ces imitations conservent le souvenir; l'effet, le travail de leurs pensées ou de leurs passions dominantes sur leur visage; le mobile de leur talent, le ressort de leur esprit, quelques traces de leurs vertus ou de leurs vices, quelques marques de leurs titres à l'admiration ou au mépris de la postérité » (*Études*, IV, 214). Les grands maîtres du portrait savaient indiquer ainsi l'âme de leurs sujets; ils ne se contentaient pas « d'opposer mécaniquement des groupes et des vides, des ombres et des lumières, des enfants et des vieillards, des pieds et des mains; mais ils recherchaient avec le plus grand soin ces contrastes de nos puissances intérieures

1. Tableau de Lehmann.

qui s'expriment sur le visage de l'homme en traits ineffaçables » (III, 267). Mais Lavater se plaint de ce qu'il y a peu de dessinateurs et de peintres physionomistes qui sachent se pénétrer du caractère d'un grand homme et concentrer ce caractère dans un portrait : « Cette harmonie de l'ensemble qui fait le beau de la nature est presque toujours manquée dans les ouvrages de l'art » (II, 133). Beaucoup de peintres sont incapables de saisir l'expression de l'âme, ils ne possèdent pas la connaissance exacte, précise et, en même temps, générale de l'être humain. « Sans une connaissance exacte des parties intégrantes qui constituent les parties principales du visage, ce ne sera qu'un pur hasard, et le plus grand hasard, si une seule de ces dernières est bien dessinée » (VIII, 61). Les idées de Baudelaire sont pareilles : « Il faut sans doute que l'obéissance de l'artiste y soit grande, mais sa divination doit être égale. Quand je vois un bon portrait, je devine tous les efforts de l'artiste, qui a dû voir d'abord ce qui se faisait voir, mais aussi deviner ce qui se cachait... Rien n'est indifférent dans un portrait. Le geste, la grimace, le vêtement, le décor même, tout doit servir à représenter un *caractère*... un bon portrait m'apparaît toujours comme une biographie dramatisée » (*Curiosités esthétiques*, p. 318).

Lavater avait dit que le bon physionomiste « devrait savoir distinguer, dans chaque portrait inconnu, les traits qui sont vrais de ceux que le peintre a manqués ou altérés, ceux qui sont dans la nature de ceux qui en sortent » (III, 16). Baudelaire essaye de suivre ce programme en soulignant l'infidélité de certains portraits. Les têtes de Pérignon, par exemple, « sont dures et lisses comme des objets inanimés. — Un vrai musée de Curtius » (*Curiosités esthétiques*, p. 40). Flandrin a échoué dans le portrait de M. Chaix d'Est-Ange : « Ce n'est qu'un semblant de peinture sérieuse ; ce n'est pas là le caractère si connu de cette figure fine, mordante, ironique. C'est lourd et terne » (*Ibid.*, p. 41). Ce qu'il détestait le plus, c'était la tendance à embellir les sujets. Le buste fait par Feuchère d'après un comédien fort connu « n'est pas plus ressemblant que celui de l'an passé. Celui-là ressemblait à Jésus-Christ et celui-ci, sec et mesquin, ne rend pas du tout la physionomie originale, anguleuse, moqueuse et flottante du modèle »

(*Ibid.*, p. 186). Il formule la même objection contre le portrait de Granier de Cassagnac par Victor Robert (*Ibid*, p. 154) : « M. Granier de Cassagnac est beaucoup plus laid ou, si l'on veut, beaucoup plus beau. D'abord, le nez est plus large et la bouche, mobile et irritable, est d'une malice et d'une finesse que le peintre a oubliées. M. Granier de Cassagnac a l'air plus petit et plus athlétique, jusque dans le front. » Mais cet embellissement, qui supprime les rides que la fatigue et le travail ont imprimées sur le front de Louis-Philippe (*Ibid.*, p. 42), se voit surtout dans les portraits faits par les disciples d'Ingres : « Dulcinée de Toboso elle-même, en passant par l'atelier de ces messieurs, en sortirait diaphane et bégueule comme une élégie et amaigrie par le thé et le beurre esthétiques » (*Ibid.*, p. 153)[1].

Non pas qu'il s'agisse d'une simple imitation de la nature. Lavater lui-même, si féru de la nature, admet que le portrait est même plus expressif que la nature, dans laquelle rien n'est permanent. Tandis que dans la nature les traits significatifs ne se montrent que par intervalles, dans le portrait tout doit être concentré. Et Lavater cite à ce propos le mot de Lessing : « Le portrait est l'idéal de l'homme » (VIII, 64). Cet idéal, pour Baudelaire, sinon pour Lessing, n'est pas l'abstraction des académies, mais *la beauté idéale tirée du tempérament*, dont Stendhal avait déjà parlé dans son chapitre *Comment l'emporter sur Raphaël* : c'est « l'individu redressé par l'individu, reconstruit et rendu par le pinceau ou le ciseau à l'éclatante vérité de son harmonie native ». « Il faut non seulement, continue Baudelaire, que l'artiste ait une intuition profonde du caractère du modèle, mais encore qu'il le généralise quelque peu, qu'il exagère volontairement quelques détails, pour augmenter la physionomie et rendre son expression plus claire » (*Ibid.*, p. 140). Et, parfois, Baudelaire s'ar-

1. Ingres lui-même, bien qu'il soit « le seul homme en France qui fasse vraiment des portraits » (*Curiosités esthétiques*, p. 75), a souvent le même défaut : « Cette dame parisienne, ravissant échantillon des grâces évaporées d'un salon français, il la dotera malgré elle d'une certaine lourdeur, d'une bonhomie romaine. Raphaël l'exige. Ces bras sont d'un galbe et d'un contour bien séduisants, sans aucun doute ; mais, un peu graciles, il leur manque, pour arriver au style *préconçu*, une certaine dose d'embonpoint et de suc matronal » (*Ibid.*, p. 321).

rête devant des portraits ou des bustes qui lui semblent réussis. Un petit buste de Lenglet, « ramassé, sérieux et froncé, a le magnifique caractère des bonnes œuvres romaines, qui est l'idéalisation trouvée dans la nature elle-même » (*Ibid.*, p. 188). Les portraits de Bertin, de Molé et de M^me^ d'Haussonville par Ingres « sont de vrais portraits, c'est-à-dire la reconstruction idéale des individus » (*Ibid.*, p. 206). Mais Ricard surtout « a vraiment une intelligence toujours apte à peindre l'âme qui pose devant lui ». Ainsi « le portrait de cette vieille dame, où l'âge n'est pas lâchement dissimulé, révèle tout de suite un caractère reposé, une douceur et une charité qui appellent la confiance. La simplicité de regard et d'attitude s'accorde heureusement avec cette couleur chaude et mollement dorée qui me semble faite pour traduire les douces pensées du soir » (*Ibid.*, p. 323).

G. T. Clapton.

(*A suivre.*)

PRÉLUDES AMERICAINS A L'ALCHIMIE DU VERBE

# DES « NATCHEZ » AU « BATEAU IVRE »

« Que tout devienne prodige chez des hommes où tout est fêtes et combats. »
(*Natchez*, II, 162.)

M. de Chateaubriand fut-il l'armateur du *Bateau ivre?* — On a dit assez tard de quels sucs délicieux et brillants Banville avait nourri Rimbaud, mais on a tu, et c'est injuste, ce qu'il reçut de Chateaubriand. Il est certain que la vitalité féconde : fougue, élan, flamme de l'aîné, les grands appétits de ses sens et de son imagination, ses riches provendes, sa capacité pour l'immense, mirent en branle l'imagination de Rimbaud, par Baudelaire peut-être, par Banville sans doute, mais directement surtout. Pour s'en assurer, il est bon de connaître le *Voyage*, *Atala*, les *Natchez* en particulier, avec leurs résonances. On voit alors les mots de Chateaubriand (qui vibrent dans la plupart des œuvres françaises du XIXe siècle) passer de l'enchantement à l'extase dans les vers et la prose de ce ravi furieux, s'y marier à ceux de Banville, s'y composer, nouveau rêve, en des rapports inespérés.

Nous offrons ici quelques exemples seulement de ce que Rimbaud prit à Chateaubriand. Cette confrontation plaira sans doute aux amants de poésie qui aiment de participer à la vie de l'imagination créatrice.

## I

C'est dans les poèmes de 1871 de Rimbaud que nous découvrons la présence de Chateaubriand. Dans *Ce qu'on dit au*

*poète à propos de fleurs*, les propres poèmes de Rimbaud se nomment « Jongleurs » comme les sorciers sauvages de Chactas et de René.

Ils connaissent comme eux la magie symbolique des couleurs :

De tes *noirs poèmes*, — *Jongleurs !*
Blancs, verts et rouges, dioptriques
Que s'évadent d'étranges fleurs.

Dans les *Poètes de sept ans*, entre autres, des énumérations de mots chers à Chateaubriand rappellent les paysages de l'Amérique que connaissaient les jeunes lecteurs romantiques :

A sept ans, il faisait des romans sur la vie
*Du grand désert*, où luit la liberté ravie,
*Forêts*, *soleils*, *rires*, *savanes*...
... Il lisait son roman sans cesse médité
Plein de lourds ciels ocreux et de *forêts noyées*...
*Vertige*, *écroulements*, *déroutes et pitié*.

Ces images et ces rumeurs nous sont des indications encore trop incertaines. D'autres livres d'images et d'aventures auraient pu les susciter. D'innombrables éditions de Cooper et de Mayne Reid enchantèrent, en effet, les petits Français, Rimbaud sans doute, entre 1860 et 1865.

La preuve se fait vite. C'est bien du pays même des *Natchez* que Chateaubriand lance le *Bateau ivre* sur les fleuves qu'il a vus lui-même et rêvés; du désert où les Peaux-Rouges se livrent aux jeux rituels des funérailles de Chactas :

« Ces harangues extraordinaires finies, les parents poussèrent *trois cris; trois sons de conques* funèbres annoncèrent la *levée du corps*...

« Dans ces jeux, la course des guerriers suivit la lutte, et le *combat de l'arc*, la course...

« A un *poteau peint* de *diverses couleurs* était *attaché* par un pied, au bout *d'une longue corde*, un écureuil, *symbole de la vie* chez les *sauvages*... C'était *le but* que la flèche devait atteindre, dont la *mobilité* fatiguait les regards » (*les Natchez*, II, 460, édition Garnier).

Cette scène pittoresque, haute en couleur, quelque peu maniérée dans l'ensemble, mais constituée d'éléments forte-

ment conjoints, passe aux demeures de l'imagination de Rimbaud, s'y désunit, y perd ses accidents précieux, s'y défait de tout ce qui arrête l'œil ou tue l'imagination, pour s'y ordonner et former à nouveau. Une frêle nacelle ombreuse, vie légère, se dégage des limbes, file devant les mâts brillants; aussitôt frénétique, elle lâche tout pour des eaux sans rivages :

> Comme je descendais des fleuves impassibles
> Je ne me sentis plus guidé par les *hâleurs*,
> *Des Peaux-Rouges criards* les avaient pris pour *cibles*
> Les ayant cloués nus aux *poteaux de couleurs*.

L'on voit, dans cette première strophe, combien Rimbaud a plus d'impatience et de violence, sinon d'émerveillement, que Chateaubriand, comme il est subit et surprenant. On voit déjà la qualité essentielle d'une imagination qui rêve à nouveau les rêves qui s'offrent à elle, les distille, les concentre, en fait une goutte subtile, vite diffuse dans l'air où elle prend feu.

L'écureuil des *Natchez*, gracieux symbole sans plus, devient l'idée-souffle du *Bateau ivre*.

Les accords de sons clairs et sourds que faisaient entendre les vacarmes des sauvages dans les *Natchez* expriment ici la violence de la libération : tout ce qui craque et sonne : l'i, l'è avec leurs dissonances ou -u; é, e jouent encore sur les velours sombres des nasales; le k aussi et sa dissonance g donnent les chocs successifs dont le p et le b reposent encore entre chaque éclat. L'on s'émerveille de l'intensité que Rimbaud donne aux groupes sonores qu'il retient prisonniers. Mais qui dira les vertus secrètes et les « démarches tyranniques » qui précédèrent ces nouvelles condensations et ce jeu nouveau de l'imagination?

Les thèmes lyriques eux-mêmes sont issus, directement ou non, de René révolté, c'est-à-dire de Chateaubriand jeune.

Avec un semblable orgueil (qui a moins de défaillances chez Rimbaud), une égale assurance de leurs dons poétiques extraordinaires, il y a chez l'un et chez l'autre des passions semblables : amour de la liberté, haine de la société et répudiation de la patrie et de la famille par un être dominateur qui est rejeté de ce qu'il veut détester, désespoir d'un cœur

fait pour « étouffer la félicité » et que la fatalité livre au malheur, amour du malheur pour ce qu'il « augmente les puissances de l'âme », faim de solitude : « La solitude n'avait pas de cœur plus hospitalier », soif d'immensité et d'infini, tous les vagabondages, suivis de l'appel à la mort et de la fuite.

Fuir comme les *grands fleuves*, « emblèmes d'une vie errante » que remontent sur des canaux latéraux des îles de fleurs poussées par la brise, semblables elles-mêmes aux « noyés pensifs qui vont à reculons ». Filer vers la mer, car il « ne reste que l'océan » à cette « âme isolée, orageuse », qu'un « lac orageux où les ports sont rares, les écueils fréquents et où on ne peut jeter l'ancre à cause de la profondeur de l'abîme ». S'y fondre : « Je me sentais vivre comme une partie du grand tout » ; et : « Je me suis baigné dans le poème de la mer. »

Mêmes éveils désolés. Rimbaud sent, comme l'autre, monter en lui le dégoût des hommes, mais plus violent, la rage, mais plus cruelle, et passe aussi par la flamme, mais d'un feu surnaturel. C'est chez lui l'exil de l'esprit plus que celui du corps et du cœur. Sa fuite est celle d'un jeune ange vertigineux plutôt que d'un enfant prodigue.

De nouveaux « éclairs » invisibles jaillissent en de dures tempêtes silencieuses, par des étendues fantasmagoriques. Les *Incroyables Florides* qu'a heurtées le Bateau ivre en ses « mystiques élans » existent loin de toute mer planétaire et de toute expérience commune, comme le seront les *Déserts* que Rimbaud invoque ailleurs. L'*Europe* aussi qu'il regrette par lassitude devient un continent de l'âme. Les *Marais* des Natchez, peuplés de bêtes atroces, de serpents, confluent en un seul abîme pour l'Apocalypse où pourrit une monstruosité fabuleuse. Ces *Jours* et ces *Nuits* qui faisaient tout à l'heure le monotone et minutieux calendrier peau-rouge[1] roulent rapides les uns sur les autres dans l'infini du temps, avec leurs soleils et leurs lunes qui se lèvent nouvellement sur l'extase de l'âme solitaire.

L'enfant-chef sauvage dont le nom se répétait sans cesse dans les *Natchez* évoquera dans *Vagabonds* le vrai « Fils du Soleil », l'Inspiré, le Jongleur que redoutaient les Peaux-

1. « Il y aura sept fois dix neiges et trois neiges » (*Atala*, les Chasseurs).

Rouges, c'est maintenant le poème, sinon le poète lui-même. Ainsi les sanglots de la *Saison en enfer* pourront se dire « vraiment *d'outre-tombe*[1] ».

Ces thèmes, ces symboles, ainsi que les divers états de l'imagination créatrice, prennent forme par maints vocables essentiels qui étaient déjà des dominantes dans les phrases de Chateaubriand : ce sont ceux qui expriment les délices ou la souffrance : doux, embaumé; horrible, plaintes, sanglots, délires — ce qui est frêle, doux, léger — ce qui heurte, éclate — ceux qui expriment ce qui est riche, infini, mobile : îles et presqu'îles, arbres, fleuves, oiseaux, serpents; l'eau, les flots, et les cataractes, la mer, l'océan, le vent, la tempête, l'ouragan, les éclairs; la nuit et le jour; aubes, crépuscules et pôles. Ceux qui disent l'extase : enivrant, incroyable, inouï, mystique. Mais, dans le *Bateau ivre*, fini pour ceux-là même d'expliquer : nulle allégorie, rien que des annonciations. Toutefois, ces mots n'éprouvent d'autres changements que leur incorporation, en une nouvelle voie lactée, aux régions symboliques du verbe indiqué plus haut : Incroyables Florides, Marais du Léviathan.

Cependant d'autres mots de Chateaubriand sont vraiment devenus dans le *Bateau ivre* les êtres étranges que le jeune poète nous annonçait dans le poème qu'il dédia à Banville. Issus de substitutions, de combinaisons, de mariages secrets et merveilleux, soumis aux conditions d'un monde nouveau, ils « s'évadent » pour étinceler dans un ciel personnel; tels les *Ardents entonnoirs*, les *Poissons d'or*, *poissons chantants*, les *Écumes de fleurs* des *dérades*.

On voyait dans les *Natchez* les saintes Geneviève et Catherine, patronnes des colons français, traverser les régions célestes *où le puits de l'abîme fume* (*Natchez*, IV, 193) et le bateau ivre court sous les « cieux... *aux ardents entonnoirs* ».

Dans le *Voyage*, des *poissons d'or* brillaient parmi les écrevisses. A Mila (que l'on croyait noyée dans le Meschacebé) et qui « *chantait* mieux que *l'oiseau* » Outougamiz demandait « Te joues-tu, *poisson d'or* et d'azur à travers les forêts de corail? » (*Natchez*, II, 442) alors que le bateau ivre va rencontrer des *poissons d'or*, *poissons chantants*.

1. « Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions » (*Vies*, III).

Atala a dû voir, « charriés par les vagues *écumantes*, les *radeaux* » de plantes déracinées qui « *descendent* de toutes parts le courant du Meschacebé » avec les animaux fantastiques qui s'embarquent passagers sur des *vaisseaux de fleurs*. Et le bateau ivre chante :

*Des écumes des fleurs* ont béni mes *dérades*.

Ainsi le *vert et l'azur*, qui se marient sans cesse dans les passages de Chateaubriand, ne font qu'un *azur vert* au-dessus du bateau ivre, comme il se pourrait que *l'azur noir* de Rimbaud fût celui-là même des régions surnaturelles d'où Satan, les saints et les anges regardaient l'Amérique, et qui *sont obscurs à force de lumière*.

Le conjureur qui donne leur vol à ces « papillons électriques » est bien le même qui, du récit des funérailles sauvages, vient de créer une débâcle fantastique et joyeuse.

Ailleurs, d'un paragraphe de Chateaubriand, de plusieurs même — récits et images — un mot ou deux de Rimbaud font jaillir ce que les autres phrases enfermaient de vibrations colorées et de visions latentes. Telles les « Péninsules démarrées », les îles, le « peuple de colombes », les « cheveux des anses » et probablement « les Maries aux pieds lumieux ».

« Au printemps, disait Chateaubriand (le Missouri) *détache* de ses rives de *vastes morceaux de terre*. Ces îles flottantes, *descendant* (le fleuve) avec leurs arbres couverts de feuilles ou de fleurs, *les uns encore debout, les autres à moitié tombés*, offrent un spectacle merveilleux » (*Voyage en Amérique*).

De ceci et d'autres passages similaires surgit :

... et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

Les paroles de Chateaubriand se décantent de leurs complaisances et de leurs longueurs. Elles se dissocient, se réduisent. Rimbaud en retire une liqueur rare et violente. Les îles du *Bateau ivre* sont une entité mystérieuse à peine suggérée, faite de toutes les îles des sauvages : île magique du *Voyage*, îles des *Natchez* où l'on aborde après avoir quitté *Fayal enivrée de ses vins*.

Le *Peuple de colombes*, aube exaltée sur la mer du *Bateau*

*ivre*, s'il agitait déjà ses jeunes ailes au poème latin que Rimbaud écrivit trois ans plus tôt sur les cinq vers d'Horace qui chantent les colombes d'Apulie, avait dû se joindre ensuite à celles de Banville, mais à celles-là surtout dont la candeur traversa plusieurs fois le ciel des *Natchez*, *milliers de colombes* qui hantèrent la *colline* du livre XI, *milliers d'oiseaux* qui s'enlevèrent dans l'air américain (*Natchez*, II, 326).

Ailleurs des éclairs inconnus fusent entre des éléments poétiques épars en de larges espaces des *Natchez*. Ainsi les *Maries* aux *pieds lumineux* posés sur l'océan vaincu. La vision des demeures célestes du poème épique de Chateaubriand émut particulièrement l'imagination créatrice de Rimbaud et se fixa dans sa mémoire prodigieuse. Il est donc vraisemblable que ces *Maries* de la mer sont les filles magiques de la Vierge Marie des *Natchez*, de celle qui *seule de tous les justes a conservé un corps*, dont les *pieds se découvrent à travers le voile immortalisé* de sa tunique, et dont le nom, souvent répété, *Marie... Marie... Marie...*, sonne comme une incantation renouvelée qui évoque chaque fois une *Vierge vivante* aux champs mystiques.

Dans l'épilogue du *Bateau ivre*, sur « la flache noire et froide » :

> Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
> Un bateau frêle comme un papillon de mai.

qui est l'unisson mineur, en un bref soupir, de ces autres mélodies plaintives et de ces modulations délicates :

« *Fragile nacelle* destinée à flotter sur le *sein des lacs* » (*Natchez*, II, 174).

« Fragile vaisseau qui portes un trésor » (*Natchez*, XII, 302).

« *Des enfants* étendent des soies *légères* sur leurs doigts légers sans confondre ou briser le *dédale fragile* et peut-être même de la *pomme de mai* des *Natchez*, mandragore inoffensive dont ils se nourrissent au lever du jour » (*Natchez*, 388).

*L'éther sans oiseau* ne fut-il pas formé de cet *Éther si subtil* bien qu'encore *trop matériel* pour la « Jérusalem céleste » (*Natchez*, IV, 195) et surtout de *cet air qui n'est point un air* où glissent les deux saintes (*Natchez*, IV, 193) ?

On pourrait montrer de semblables transformations avec

plus d'évidence littérale sinon poétique pour : les *cheveux des anses*, les *archipels sidéraux*, le *martyr des pôles*, le *serpent géant* qui tombe *avec de noirs parfums*, les *torpeurs enivrantes de l'amour*, ou l'*orgueil des drapeaux et des flammes*. Toutefois, aucune métamorphose n'est mieux faite pour nous surprendre que celle de l'oiseau aux prunelles de vive agate qui va rester seul sur la planche en délire.

*Mock bird* des récits anglais, aujourd'hui encore *mocking bird* du sud des États-Unis, c'est *l'oiseau moqueur* de Chateaubriand, variation française qui, par une modulation magique et bouffonne, devient *l'oiseau clabaudeur* de Rimbaud. L'ouvrage de Bartram où Chateaubriand trouva l'oiseau après l'avoir peut-être entendu aux solitudes du Meschacebé le nomme en des passages nombreux : « Our music was the responsive love lays of the nonpareille and the alert and gay *mock-bird.* » « The shrill voice of the whip-poor-will and active mock bird », etc... De là, il entre directement dans l'éden des *Natchez*. Son nom y sonne avec un léger claquement dans la symphonie des cris animaux : « Le chant monotone du whip-poor-will, les soupirs de la nonpareille, le bourdonnement du colibri, le cri des dindes sauvages, le sifflement de *l'oiseau moqueur*, le mugissement des crocodiles » (*Natchez*, II, 165).

« Du fond des bois s'élevaient les vapeurs matinales, elles se changeaient en fumées *d'or* en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les *oiseaux moqueurs* chantaient » (*Natchez*, II). Si l'œil de l'oiseau moqueur est, en effet, du blond d'une jeune châtaigne, celui de l'oiseau clabaudeur ne serait-il pas du blond lumineux des vapeurs du bois qui s'éveille? Le voici aux retraites des forêts : « Dans cette grotte se vinrent réfugier une foule de nonpareilles, de cardinaux, *d'oiseaux moqueurs*. » Il paraît enfin, phénix multiple et railleur, fait des seules vibrations de son œil et de celles de son nom, où passe le clapotis de l'eau :

> ... ballotant sur mes bords les querelles
> Et les fientes *d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.*

D'autres fois, la transposition mélodique recueille en une

phrase brève ou longue les accords d'une ou de plusieurs phrases de Chateaubriand :

A travers une *brume jaune* et immobile
*La mer élevait ses flots* comme des *monts* (*Natchez*, II, 245).

devient :

... *la mer*
*Montait vers moi* ses *fleurs d'ombre* aux ventouses *jaunes*.

Et

Le *soleil bas*, taché *d'horreurs mystiques*
*Illuminant* de longs figements *violets*

prolonge *les flots fixes et muets*[1] qui s'étendaient devant Chactas dans l'interminable hiver du pôle, les unit aux images d'un soleil qui s'efforçait à reparaître et ne put s'élever qu'un instant sur la mer. Il « se montra à l'horizon, mais se replongea soudain dans la nuit comme un juste élevant sa *tête rayonnante* du *séjour des morts* se recoucherait dans son tombeau à la vue de la *désolation* de la terre ». Ainsi, des floraisons opulentes de Chateaubriand, de vifs pollens s'échappèrent au souffle de Rimbaud sur une mer étrangère. Les « paroles magiques » du premier, « tisons enflammés », communiquent « l'enchantement et la vie[2] » à un autre adolescent, celui-ci vient alors rendre celles de son choix plus angéliques. Il tire de ces flammes d'or les flèches subtiles d'un feu agile.

Des assemblages et des rapprochements despotiques vont leur infliger une transfiguration nouvelle. Pour comprendre ce qui advint aux riches vocables et aux phonèmes que Chateaubriand avait transmis ou inspirés à Rimbaud, il est bon de se tourner un instant du côté de Banville, qui avait appris à celui-ci le secret d'un certain « bouffon » lyrique, fait parfois de dissonances proprement dites, parfois de dissonances plus complexes par des mots familiers, bas, cocasses, jetés à l'improviste dans une suite de termes exquis.

Chez Banville, le bouffon est une nouvelle irisation, un double éclat de gaieté ou de lumière, un enrichissement de la

1. « La mer fixa ses flots » (*Natchez*, VIII, 253-255).
2. *Natchez*, VIII, 251.

rime, c'est le familier qui se fait rêve et l'absurde qui rehausse la beauté pour qu'elle se joue de lui.

Chez Rimbaud, il n'a pas d'esprit; car Rimbaud se moque du virtuose, ne veut nul attrait. Il menace de ses jeunes dents de loup, il assassine son ange pour en sauvegarder la pudeur et rudoie sa propre délicatesse. Il lacère sa douleur, violente sa vision et casse sa musique. Il y jette tout, d'un poing brusque : ce qui est à côté, à terre, objets quelconques, choses dures et dégoûtantes, bêtes laides et malpropres, telles quelles, à pleines formes. Il lance poux et punaises, triques et grappins, ventouses, vomissures et morves, vacheries et pourritures, tous ces gros mots et ces vilaines choses affreuses dans la « circulation des sèves inouïes » de ses vers, parmi les mots les plus légers et naïvement tendres, ceux qui font l'extase et qui jouent au ciel, tous ceux qui s'échappèrent tout à l'heure des grands jardins de Chateaubriand pour faire au loin le rêve de Rimbaud. Fantastique mariage du ciel et du limon de la terre : chocs et tapages, éclats et rejaillissements, bouquets de phosphorescences dans la nuit.

Les vers et les strophes où passent ces choses étranges ont de Banville encore la cadence, certaines résonances et le modelé même. Ainsi :

N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants (*B. I.*)
*et* Ne dansèrent en chœur ballets plus triomphants (*Fun.*, 64-66)
J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides (*B. I.*)
*et* Tu heurtes les soleils comme un oiseau farouche (*Exilés*)
Dans les capotements furieux des marées (*B. I.*)
*et* Dans l'éblouissement lumineux des blancheurs (*Cariatides*)
Hystériques, la houle à l'assaut des récits (*B. I.*)
*et* Et l'Océans houleux brisé par les récifs (*Exilés*)

Et ceci encore :

J'ai touché les crins des soleils
Dans les infinis grandioses.

« tremplin » d'où Rimbaud s'élance dans « l'azur noir ».

Le *Bateau ivre* est donc une ode en strophes de quatre vers alexandrins, comme certaines des *Odes funambulesques*, mais d'une tension plus forte.

Son allure et sa vigueur ont plus d'affinité avec l'élan de Chateaubriand.

Les flots de la tempête ont miné nos racines (*N.*, V, 200)
*et* Jeté dans le monde comme un grand malheur (*N.*, IX, 265)

rappellent mieux l'élan de Rimbaud que ne le font les beaux vers de Banville.

Un même souffle arrache le bateau ivre à la rive et à ses haleurs qui poussait devant soi le chaos ou secouait les Andes avec l'océan des *Natchez* : « Jamais tel bruit n'avait été ouï depuis le jour où le Chaos, forcé de fuir devant le Créateur, se précipita aux confins des mondes arrachés de ses entrailles. » — « Tremblantes sur leurs bases, les Andes secouèrent leurs glaçons et les deux Océans soulevés menacèrent de rompre l'isthme qui joint l'une et l'autre Amérique » (*Natchez*, X, 286-287).

Ainsi, jusqu'au *Bateau ivre*, un enfant de génie avait écrit des poèmes à la manière des maîtres dont il savait les vers. Il n'hésitait pas à corriger fièrement M. Sully-Prudhomme, à remplacer ses abstractions stériles par des choses vivantes. Il pouvait se mesurer avec le Banville des *Cariatides* et des *Exilés ;* mais, si intéressants que soient les poèmes d'avant 1871, ils n'ont droit dans l'œuvre de Rimbaud qu'à la place qu'ont les *Poèmes saturniens* dans l'œuvre de Verlaine. Le *Bateau ivre*, en particulier, est à un tournant fatidique de la vie créatrice de Rimbaud, celui-là même où l'on voit Chateaubriand venir le vivifier. A ce moment son génie s'affirme, devient volontaire et dominateur. A Banville qui l'enrichira toujours, mais ne le guide plus guère, il parle du tac au tac. Il s'envole vers des espaces nouveaux d'une aile plus vigoureuse. Il concentre même ses propres vers. L'amertume, l'insolence, le sarcasme attisent son feu. Si nous avons dit vrai tout à l'heure, nous pouvons affirmer que c'est à Chateaubriand qu'il le dut en partie.

## II

Avons-nous touché juste ?

Chateaubriand anime-t-il l'imagination et la mémoire de Rimbaud ?

Si nos citations du *Bateau ivre* furent inspirées, en effet, par *Atala* et par les *Natchez*, nous devons faire de semblables découvertes dans d'autres poèmes de Rimbaud. C'est le cas. Voici, pour le moment, quelques exemples précis pris aux *Chercheuses de poux* et à deux des *Illuminations* en vers.

Il est vrai que les *Chercheuses de poux* rappellent d'abord Banville (mots, sons, modelé du vers). Ainsi :

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes (*Chercheuses*)
Portant sur mon front des rougeurs enfantines;

évoque :

Sous leurs ongles royaux *la mort des petits poux* (*Ch.*) :
L'aiguille aux dents d'acier *mordre ses petits doigts.*

ou bien :

D'un *ongle* de rubis roses comme une conque
*Agace sur son front* un oiseau de saphir.

« Il entend leurs cils noirs battant sous les silences » :

Vos *sourcils* touffus, *noirs*, épais,
Ont des courbes délicieuses
Qui nous font songer à la paix
Sous les forêts *silencieuses.*

Mais ce n'est pas Banville qui a transmis à ce poème ce qu'il a de félicité, d'extase, ni de lumière.

Cet arpège angélique où « crépite » un rire enfantin et ironique, ces fins pétillements, s'ils font écho, c'est aux musiques du Paradis où :

L'oreille d'un *mortel* croirait *ouïr*
Les *plaintes d'une harmonica divine;*

et qui, à travers les espaces invisibles, jettent l'enfant Rimbaud dans la torpeur de l'extase :

Voilà que *monte* en lui le vin de la Paresse
*Soupir d'harmonica* qui pourrait *délirer.*

où l'on entend « des murmures comme ceux d'une *harpe*

*éolienne* que la faible *haleine du zéphyr effleure* pendant une nuit de printemps ». Pendant que lui

> Il écoute *chanter leurs haleines craintives*
> Qui *fleurent* de longs miels végétaux et rosés

où l'ange du soleil présente à l'ange de l'Amérique une coupe de diamant dont « les dernières *gouttes* de nectar, *tombées en rosée sur la terre*, y firent *naître une moisson de fleurs* ». Et que Rimbaud recueille dans ces vers :

> Elles asseoient l'enfant auprès d'une croisée
> *Grande ouverte* où *l'air bleu* baigne *un fouillis de fleurs*
> Et, dans ses *lourds* cheveux où *tombe la rosée*,
> Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il a entendu la mélodie céleste. Il en garde la même tonalité. Les mêmes accents s'égrènent aux mêmes harmonicas.

C'est le chant de la harpe et celui des haleines fraternelles. La même modulation dans les *haleines-craintives-qui-fleurent* et l'*haleine-du-zéphyr-effleure*, chaque fois prolongée par des mots de délices.

Au livre X des *Natchez*, c'est-à-dire du combat que se livrent Peaux-Rouges et Français, Rimbaud trouve la frénésie et les images atroces de *Honte*.

HONTE

> Tant que la lame n'aura
> Pas coupé cette cervelle,
> Ce paquet blanc, vert et gras
> A vapeur jamais nouvelle...
>
> (Ah, Lui, devrait couper son
> Nez, sa lèvre, ses oreilles,
> Son ventre ! et faire abandon
> De ses jambes ! ô merveille !)
>
> Mais, non ; vrai, je crois que tant
> Que pour sa tête la lame,
> Que les cailloux pour son flanc,
> Que pour ses boyaux la flamme,
>
> N'auront pas agi, l'enfant
> Gêneur, la si sotte bête,

Ne doit cesser un instant
De ruser et d'être traître,

Comme un chat des Monts-Rocheux,
D'empuantir toutes sphères!
Qu'à sa mort pourtant, mon Dieu!
S'élève quelque prière...

Dans les *Natchez*, les deux torrents ennemis se jettent l'un sur l'autre, les sauvages l'emportent, tombent férocement sur les jeunes lieutenants du gouverneur Chépar, les massacrent. Du récit de ces tortures et de ces mutilations, voici les passages qui nous intéressent : « Les *vapeurs* qui s'exhalent des bois d'alentour sont les parfums de la *jeunesse* » (il s'agit de l'île fée où le génie de la patrie indienne recueille l'eau dont il ranime les guerriers blessés). — « La tête se brise comme la calebasse... la *cervelle* de l'infortuné *fume* en se répandant à terre... » — « Lesbins s'abat comme un taureau — le sachem lui appuie un pied sur le cou, d'une main il saisit et tire à lui la chevelure du guerrier, de l'autre il la *découpe avec une partie du crâne*, il suspend l'horrible trophée à sa ceinture.

« Il assaillit le brave Hubert qui l'attendait, d'un coup de son fort genou Adario lui meurtrit le flanc, tandis qu'Hubert se roule dans la poussière. Il blesse ensuite Adémar, la hache du sachem atteignant Adémar au *visage* lui enleva une partie *du front, du nez, des lèvres*. Soulevant une *pierre* énorme, le sachem la lance aussi légèrement qu'une flèche contre le fils de Malherbe. La pierre roule et *fracasse les jambes* du soldat, il frappe le sol de son front et, dans sa douleur, mord les ronces ensanglantées. *O Malherbe!* » — « ... Le canon que souillent la moelle éparse, les *cervelles fumantes*... » « Un *boulet* l'atteignit dans les parties inférieures du corps. Renversé sur la terre il se roule dans ses *entrailles*, et un grenadier parvient à mettre le *feu* au tube. Aussitôt la couleuvre de bronze dégorge ses *entrailles*. » (*Natchez*, X, 276-287.)

« Mais *tant que les Muses* conserveront le pouvoir d'enchanter les peuples ton nom vivra..., etc.

« *Aussi longtemps* que le Louvre *dominera*.

« *Aussi longtemps* que le peuple de Clovis *continuera*..., etc. »

Chez l'un et chez l'autre il y a violence et rage, mais dans *Honte* elles sont concentrées et rassemblées sur une seule tête.

Il y a des mutilations horribles, mais, dans *Honte*, infligées à *Lui* seul. Ici l'horreur et la souffrance ne sont affaiblies ni par des traits pittoresques, ni par des explications. Elles sont débarrassées des longueurs, des idées.

Les exclamations répétées sont éloquence dans la bouche de Chateaubriand, impatience, scandale dans celle de Rimbaud.

« *Tant que* les Muses... *Aussi longtemps que* le Louvre dominera...

« *Tant que* la lame... *Tant que pour* sa tête la lame... »
et « *Oh Malherbe!*

« *Oh merveille!* »
de part et d'autre le mouvement est violent et sauvage, mais il s'accélère dans *Honte* en vibrations dures et courtes, l'une sur l'autre, rend tout le reste, même les silences, plus meurtrier pour s'achever en un soupir combien plus triste que celui du *Bateau ivre!*

La *Bonne pensée du matin* nous ménage de curieuses rencontres.

A quatre heures du matin l'été
Le sommeil d'amour dure encore
Sous les bosquets l'aube évapore
L'odeur du soir fêté.

Or là-bas dans l'immense chantier
Vers le soleil des Hespérides
En bras de chemise les charpentiers
Déjà s'agitent.

Dans leur désert de mousses tranquilles
Ils préparent les lambris précieux
Où la richesse de la ville
Rira sous les faux cieux.

O pour ces ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone
Vénus! laisse un peu les amants
Dont l'âme est en couronne.

O Reine des Bergers
Porte aux travailleurs l'eau de vie
Pour que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer à midi.

Derrière le bois matinal, dans ses vapeurs d'aurore flotte le Versailles que rêva d'un coup M. de Chateaubriand : Palais, fêtes, la cour, les grands et les belles courtisanes. Chactas y est venu. Il y voit réunis les hommes célèbres de tout le XVII[e] siècle. Après une brillante représentation de Phèdre, Ninon le fête tout un soir, elle le force à lui donner la main *avec la folâtrerie de tous les amours*. Il passe *sous un vestibule de marbre orné d'orangers et de fleurs*. Il arrive chez cette *divinité des Plaisirs*, s'y mêle aux groupes de poètes dont les propos l'enchantent et qui lui rappellent les *ouvriers aux bras robustes* qui font des bijoux. Il voit La Fontaine perdu en songe dans un coin, va vers lui, l'aborde :

« Le héros eut *l'air de se réveiller*, me regarda et répondit : Oui, je *viens d'une forêt* » :

> Je ne *dormirai* point sous de *riches lambris*
> Mais voit-on que le somme en perde de son *prix ?*
> En est-il moins profond et moins plein de délices?
> Je lui voue *au désert* de nouveaux sacrifices.

« Je l'avais deviné, *ton apparence est simple* », s'écrie Chactas qui poursuit son chemin avec un aimable guide, s'assied ensuite un instant sur une *natte de soie*, repart et trouve Chaulieu, La Fare avec leurs amis : *nonchalamment étendus sur une demi-couche d'édredon*.

Son guide lui dit à l'oreille qui sont ces personnages aimables :

« Ce sont les enfans des jeux et des *ris*, ils tiennent *l'immortalité* de leur naissance, car bien qu'ils te paraissent déjà vieux, ils sont *toujours* jeunes comme les Grâces leurs mères. Retirés loin du bruit, ils passent leurs jours assis *à des banquets*. Les tempes ornées de lierre et le *front couronné* de fleurs, ils mêlent à des *vins parfumés l'eau* d'une source que les hommes nomment Hippocrène et les dieux Castalie. »

Enfin, « une espèce d'hermite » retient leur attention.

Le soir et le matin, la fête parfumée d'orangers, les bras des ouvriers, leur simplicité et leur agitation, le désert forestier et son secret, le luxe et le nonchaloir de Babylone, Vénus et l'eau qui jaillit de la source vivifiante des Muses, Chateaubriand et La Fontaine, ô merveille ! ont donné tout cela au

jeune berger. Lui, que La Fontaine éveille à son tour, de ces jeux et ces grâces et de ces chatoyantes couleurs, des mots divins du songe de l'habitant du Mogol, tire sur sa flûte quelques notes grelottantes au creux vert d'un bois[1]. Les personnages s'effacent, les pierreries s'évanouissent, une goutte de rosée qu'irise l'univers qu'elle renferme tremble sur l'herbe.

A l'entour s'ouvrent les immensités du lointain *soleil des Hespérides*. On se souvient de l'*Europe* et des *Florides* du *Bateau ivre*, des *Monts-Rocheux* de *Honte*, espaces-symboles où vivent et s'isolent des mondes.

Ce qui émut l'imagination créatrice de Rimbaud ce sont les impressions mêmes que Chateaubriand fit exprimer par Chactas : jouissances vives, parfums, nattes de soie, soir et lumière; rêves aussi — apparitions de la veille et du songe prisonnières d'instants fortunés; l'amour; enfin une suprême ferveur poétique.

Tous deux font de ces mouvements un chant qui en retient les vibrations naissantes, en réunit les appels à l'écho nombreux par des consonnes qui se répètent ou s'équilibrent, des timbres qui s'accordent et se réfléchissent comme au *Paradis perdu*.

Tout est volupté au récit de la longue fête dorée de Versailles, tout y attend d'être recueilli et considéré. Dans la petite chanson des bois chaque mot est mouvement, note qui part, récit bref d'un événement fugitif, un instant capté et séparé que composent de longs « drames antiques », un jaillissement où s'évanouissent de longs espaces de la durée, un coup de sonde et le signe musical de secousses ou de frémissements « primitifs ». Chacun est une victoire nouvelle de l'imagination ailée, Chateaubriand, souvent, leur a donné l'essor.

Chateaubriand, ayant imposé fièrement les Anciens, les Français, Milton, s'incorpore leurs richesses, en nourrit Rimbaud, deux fois fils des Muses. Ses puissances poétiques dans le feu de leur jeunesse à l'époque des *Natchez* — vibration,

1. Rimbaud se souvient aussi de l'Indienne au front couronné. « Le *jeune époux* songe à l'*épouse nouvelle* qui porte encore la *couronne du premier matin* » (*Natchez*, 385) et que voici : « *couronnée de fleurs* comme la plus jeune des Heures, *précédant le pas de l'Aurore* » (*Natchez*, 437).

élasticité et débordement — exaltent son orgueil de créateur : « Un degré de chaleur de plus et j'arrivais à des êtres sensibles. » Elles touchent l'enfant, celui-ci sent alors mieux son propre génie et le considère. Rimbaud se reconnaît une sensibilité aussi vive et plus prompte, un flair plus délicat, plus d'émerveillement.

Il se sait aussi bien né à la vie poétique que « son jeune aîné » (Claudel), mieux capable de refus, de celui-là surtout qui le garde de se complaire à sa vision ou à ses sensations. Il envoie promener élégies, sentences, tableaux et récits, les ornements et tout le somptueux baroque de Chateaubriand. Comme d'autres poètes de son temps il est mieux décidé aux sacrifices que le grand romantique, « préfère l'absence de qualités descriptives et instructives ». Il se reconnaît une imagination héroïque jusqu'aux cruautés nécessaires.

S'il n'a ni l'amplitude, ni la science, ni l'art consommé de son prédécesseur, son extase est plus pure. Moins puissant, mais plus libre, il peut prendre part avec lui aux grands jeux sauvages, aux festins secrets de la nuit et du jour.

M. Mespoulet.

# VARIÉTÉ

## UNE VISITE A BALZAC EN 1839[1]

### I. — *Balzac parmi les hommes de lettres de Paris*

Rien de plus facile à Paris que de faire connaissance des hommes de lettres français : ils sont tous tellement accessibles, aimables et hospitaliers; mais rien de plus difficile que de les voir réunis. Tout le monde en France a ses lieux de réunion : les hommes politiques de tous les partis ont le Salon des Tuileries et les Chambres ; les négociants, la Bourse ; les hommes du monde, les salons du Faubourg Saint-Germain et le Jardin des Tuileries le vendredi lorsqu'on n'y est pas admis en simple casquette ; les savants ont l'Institut; les étudiants, l'auberge de la Chaumière ; les poissardes, le Marché des Innocents ; enfin, même les noyés et les suicidés ont la Morgue; seuls les hommes de lettres n'ont à Paris aucun asile! Et cependant les Français sont le peuple le plus sociable de l'Europe!...

On ne saurait, bien entendu, qualifier de lieu de réunion de la littérature française l'Académie des Quarante. Ces quarante sont loin de constituer même le quarantième du monde des écrivains de France. En outre, seules les séances solennelles de l'Académie sont publiques, les autres se tiennent à huis clos : l'Académie ne fait que solenniser en public, elle agit en secret. Et puis, les académiciens représentent une espèce d'hommes de lettres à part; ce sont des hommes de lettres *ex officio*, portant l'épée et l'uniforme. L'Académie est une sorte d'administration littéraire où drame, ode, épigramme sont numérotés et verbalisés, où l'homme de lettres est fonc-

1. En dehors de sa publication, en 1841, dans *Moskvityanin*, et d'extraits ou réimpressions dans la presse périodique allemande, cette interview, mentionnée par M. W. S. Hastings dans *Balzac and Souverain* (New York, 1927, p. 9), n'avait pas été mise sous les yeux du public en français, et nous remercions le traducteur de l'avoir réservée à nos lecteurs. [*N. D. L. R.*]

tionnaire, et les Muses, tout comme les invalides, sont titulaires d'une pension d'État.

L'Académie française est une de ces contradictions que l'on rencontre assez souvent à Paris. C'est ainsi que la place où la Chambre des députés et le Palais des Tuileries vous sautent les premiers aux yeux s'appelle Place de la Concorde; le Roi des Français dont le palais est une espèce de cage de protection voit, de ses fenêtres, la perspective des Champs Élysées (le plus spirituel des épigrammes!); la Rue de la Paix mène à la colonne Vendôme!... Ainsi, au milieu de ce nouveau Paris qui a détruit tout le passé, qui est allé jusqu'à croire périmé tout ce qui est d'hier, qui déteste partout le rite et la tradition, se maintient cette institution à moitié chinoise, ces quarante fauteuils mystiques où l'homme de lettres, tel un escargot, reste attaché à son siège. Qu'est-ce qui n'est pas public en France? La politique, la justice, la science, la débauche — tout se fait au grand jour, aux yeux du public. La franchise est un trait saillant et noble de la vie française. Seule l'Académie des lettres fait un mystère de ses séances, elle seule se réunit à huis clos, comme s'il s'agissait d'un procès scabreux, offensant pour les mœurs... Mais, en dépit de cela, les fauteuils académiques sont toujours à l'honneur, et aujourd'hui même nous avons pu lire dans les journaux qu'un des Napoléons de la littérature contemporaine française, Victor Hugo lui-même, aspirait au fauteuil devenu vacant, frappait à la porte fermée!

L'Académie française ne saurait jamais être le centre des hommes de lettres de France. Elle est contraire à sa vie publique et diurne. C'est pourquoi, parmi les écrivains de France, les académiciens jouent le rôle d'oiseaux nocturnes parmi les oiseaux de jour. Si, par une bizarre contradiction, il arrive à certains d'entre eux de convoiter ces fauteuils reposants, c'est déjà un triste signe de lassitude, de ce que le temps est venu pour eux de sommeiller à côté des autres et de muer la libre vocation d'écrivain en un titre officiel.

Ne parlons donc plus des académiciens. Je veux parler du monde vivant de ces écrivains de France qui sont dispersés dans tous les recoins du vaste Paris, dans ses brillants salons aussi bien que dans d'obscures mansardes; de ces écrivains qui, tous les jours, fournissent à la France et au monde entier

des lecteurs, plusieurs romans, nouvelles, contes, tragédies, mélodrames, drames, opéras, vaudevilles, critiques, fragments, articles; qui ont fait la conquête de toutes les librairies et scènes de l'Europe; qui entraînent, émeuvent, démoralisent les cœurs de leurs lecteurs, que ceux-ci habitent les rives de la Seine, de la Volga ou de l'Yrtich — et dont l'existence juridique (j'entends les droits de propriété littéraire) n'a été reconnue qu'au cours de cette année par le parlement français. Ces hommes de lettres n'ont aucun lieu de réunion publique à Paris.

Le monde littéraire de France peut être comparé à une nuit d'hiver sans lune, lorsque les planètes lumineuses elles-mêmes sont accidentellement couvertes de nuages et l'on n'aperçoit que la voie lactée qui fatigue l'astronome à la vue la plus aiguë. En forçant la vue, vous remarquerez cependant des amoncellements isolés d'étoiles et, au sein de ces familles, leurs petits soleils autour desquels gravitent des satellites à peine perceptibles qui se noient de plus en plus dans l'éther d'encre de la France qui écrit. Ces soleils, on peut les compter; leurs noms sont connus de toute l'Europe qui lit : ce sont G. Sand, V. Hugo, Alfred de Vigny, Dumas, Eugène Sue, etc., etc. Mais aucun Frauenhoffer de la critique à la vue la plus éprouvée ne saurait dénombrer leurs satellites; ce serait d'ailleurs impossible : il en naît tous les jours. Les principaux soleils de la littérature française vivent très éloignés l'un de l'autre et n'ont presque pas de rapports entre eux, de sorte que les rayons de l'un n'arrivent jamais jusqu'à l'autre. Chacun de ces Messieurs se croit un petit Napoléon, conquérant du sceptre littéraire. Chacun d'eux a sa petite cour, ses favoris qui diffusent la gloire de leur soleil dans l'espoir sans doute de créer un jour leur propre système. C'est pourquoi, pour faire la connaissance de tous les hommes de lettres de Paris, il faudrait faire tour à tour hommage à tous ces soleils — vous connaîtriez alors tous les satellites. Il faut pourtant procéder en cela avec beaucoup de circonspection, car une première visite faite à M. Dumas pourrait fort bien porter ombrage à M. V. Hugo et vice versa.

Le temps me manquant pour toutes ces visites je n'ai voulu, à l'occasion de mon séjour à Paris, faire la connaissance que de deux écrivains français (j'entends la jeune génération) pour

lesquels personnellement j'ai de l'estime : c'étaient Alfred de Vigny et Balzac. Le premier est une des rares exceptions en France : il aime l'art pour l'art et s'est adonné à lui librement à l'appel d'une vocation intérieure. Il a peu écrit, mais ce qu'il a écrit est venu spontanément d'un cœur plein et pur, a mûri dans les profondeurs de l'âme et a été parachevé avec l'amour de l'artiste pour son œuvre. Au milieu de la dépravation littéraire de la France, la muse d'Alfred de Vigny a seule gardé la chaste pureté, l'empreinte morale, et seule n'a pas flatté le goût dépravé et insolent de la mode.

Balzac, sans qu'il soit tout à fait exempt du péché commun, celui d'écrire pour de l'argent, est cependant l'un des plus brillants talents de la France d'aujourd'hui. N'est-ce pas lui qui a créé un genre complètement nouveau dans la littérature, genre qui correspond à l'esprit de l'époque : cette nouvelle mondaine, feuillet de notre vie d'hier, sorte de daguerréotype littéraire où chaque détail est vivement noté et pour lequel la connaissance psychologique des mœurs françaises et du cœur humain sert de chambre obscure? Mais voilà qui est bizarre : Balzac est, malgré cela, peu apprécié à Paris, soit parce que Paris ne l'a guère compris, soit parce qu'il a dit à la France quelques vérités amères. Certes, aucun romancier moderne n'a pénétré aussi profondément les mœurs nationales ni découvert autant de secrets importants de la vie de famille française. La province française a plus de goût que Paris vantard : là, Balzac est apprécié et lu de préférence aux autres écrivains. A Paris, ses romans font la joie des grisettes et, généralement, de ces lecteurs chez qui le sens profond de la nature s'est mieux conservé que dans les salons froids et guindés du Paris élégant.

Outre mon respect pour le talent de Balzac, j'étais curieux de voir la physionomie de l'écrivain qui a une forte emprise sur notre patrie. En Russie, Balzac, à cause de l'universalité de la langue, est presque national. En l'occurrence, une fois de plus, je me fie davantage au sentiment frais et pur de mon peuple qu'au goût affecté du Paris blasé. Mais d'où vient en Russie une sympathie aussi particulière pour cet écrivain si tous y sont lus? — C'est qu'on trouve chez lui beaucoup de vie pratique et rien n'a en Russie un tel attrait. Il manque une

seule chose à Balzac pour se mettre au-dessus de tous les écrivains de France et conquérir le sceptre des Lettres : il n'est pas un écrivain satirique; il dépeint trop froidement les mœurs contemporaines; il y a chez lui une certaine apathie, impardonnable à côté d'une vérité aussi profonde et qui provoque involontairement le sentiment d'indignation. Peut-être est-il attiré lui-même par l'époque qu'il connaît, peut-être est-il trop peu individuel et, étant aisément entraîné par les objets qu'il dépeint, y oublie-t-il sa personnalité. Si, avec sa connaissance profonde des mœurs et de la vie contemporaines, Balzac possédait le fouet sifflant de la satire, entre ses mains ce fouet se serait mué en sceptre de la littérature contemporaine, non seulement française, mais encore européenne. L'Europe attend le satiriste, seul poète possible à notre époque : dans son apathie froide elle est impuissante à l'engendrer. Mais Balzac pourrait lui préparer le chemin, car il possède la moitié du don nécessaire.

Pour ce qui est des rapports de Balzac avec les autres hommes de lettres à Paris, je reviens à la métaphore déjà employée : je dirais de lui que c'est une comète originale qui, sur cette voie lactée, brille sans satellites, sans une cour à elle. Balzac est étranger aux partis et, en parlant de ses compatriotes, il est noblement impartial et plein de respect pour les hommes de talent; enfin, en ce qui concerne ses habitudes et ses manières, il supportera très bien la comparaison, car son originalité va jusqu'à un cynisme tout à fait exceptionnel parmi les hommes de lettres de France. C'est un Diogène parmi eux : voilà encore une raison pour laquelle il ne saurait plaire à Paris élégant et affecté. Les amateurs de son talent liront peut-être non sans curiosité ces lignes où j'ai essayé de reproduire les traits originaux de son aspect extérieur que j'ai saisis au cours d'une rencontre; mais auparavant, suivant l'ordre du narrateur, il me faut raconter

### II. — *Combien il est difficile de trouver à Paris l'adresse de Balzac.*

Certains amis m'avaient déjà averti de cette difficulté. Des rumeurs obscures couraient disant que Balzac fuyait ses

créanciers et que personne ne savait en conséquence où il habitait. Pour commencer, j'ai eu recours au moyen accessible à tout voyageur. Il existe à Paris un gros bouquin contenant les adresses de toutes les célébrités et non-célébrités de la ville et portant le titre sonore de *Livre de cent mille adresses* — pour moins d'un million d'habitants (1.000.000!)... Je me rendis chez mon libraire chez lequel je prenais les *Nouvelles de Paris*, pour poser ma question à ce livre qui connaît l'adresse de chaque dixième habitant de Paris. Balzac pouvait-il ne pas être au nombre de ces dixièmes?

J'ouvris le bouquin qui contient, d'abord, les adresses des gens classés par leur profession, puis, une liste générale alphabétique. Dans la première partie, parmi les professions de banquiers, négociants, tailleurs, cordonniers, fabricants, vous trouverez aussi la profession des écrivains de Paris sous le titre modeste « hommes de lettres ». Voilà le seul endroit où ils sont réunis ensemble, sinon en personne, du moins leurs noms. Comment Balzac ne serait-il pas là! Je parcours la lettre « B ». En vain! Mais peut-être la noble particule a-t-elle obligé le rédacteur de reporter le nom du romancier à la lettre « D »... Non! vainement. Je cherche d'autres noms, ils sont là : Victor Hugo (Place Royale), Alfred de Vigny, Dumas — ils y sont tous! J'ai recours à la liste alphabétique... Balzac charcutier, Balzac cordonnier, Balzac négociant, mais Balzac homme de lettres n'existe pas dans le livre de cent mille adresses!

L'ayant constaté avec tristesse, c'est avec dépit que je m'adressai au libraire et lui dis : « Dites-moi, s'il vous plaît, est-il possible que M. de Balzac ne soit pas compté parmi les hommes de lettres de Paris? Son adresse ne figure pas dans ce livre. » — « Vraiment? C'est bizarre. Avez-vous bien cherché? » — « J'ai cherché partout... Mais, en votre qualité de libraire, vous serez peut-être mieux informé. Ne connaissez-vous pas son adresse? » — « Je ne suis pas son éditeur et je ne suis pas en mesure de satisfaire votre curiosité. Je puis cependant vous indiquer une librairie où, je pense, on vous le dira. » — « Et où se trouve-t-elle, cette librairie? » — « Pas loin d'ici, place de la Bourse, à droite, librairie de l'Université. »

Je m'y rends... je trouve la boutique... j'adresse au libraire la même question, mais reçois sur-le-champ une réponse négative... Cependant, par bonheur, il y avait dans cette boutique un visiteur qui prit part à mon embarras et engagea la conversation avec moi. « Il vous sera fort difficile, sinon impossible, de trouver l'adresse de M. de Balzac à Paris parce qu'il n'y habite pas; il habite les environs. Il ne vient ici que très rarement pour ses affaires et pour peu de temps. Le mieux serait de vous adresser à l'éditeur de ses œuvres : lui seul connaît son adresse et pourra vous renseigner. » « Et où demeure son éditeur? » — « Rue des Beaux-Arts, n° 5. »

Après avoir remercié l'inconnu obligeant je me suis aussitôt décidé à suivre Balzac sur ces traces comme si j'étais son créancier pressant. Les obstacles m'attiraient encore davantage à résoudre le mystère de son adresse. Je me rendis rue des Beaux-Arts, chez l'éditeur des œuvres de Balzac, ce Souverain à qui Balzac, comme on sait, avait vendu à l'avance son talent d'écrivain. Je le trouvai dans une petite pièce étroite, au modeste dîner familial. Après des excuses pour l'avoir dérangé pendant le repas je lui adressai ma question.

« Mais permettez-moi d'apprendre », répondit-il par une autre question mystérieuse, « dans quel but voulez-vous connaître l'adresse de M. de Balzac? Pardonnez-moi cette question indiscrète. »

Je lui dis mon nom en ajoutant que je n'avais d'autre but que celui de connaître l'écrivain dont j'estimais le talent et qui exerçait une grande influence dans ma patrie. Sur quoi il changea de ton et je pus deviner qu'au début il avait peut-être soupçonné en moi un créancier de Balzac ayant à l'égard de son adresse de sombres desseins.

« Ah! s'il en est ainsi », poursuivit-il, « voulez-vous bien écrire un mot à M. de Balzac et lui faire part de votre désir. Je vous jure que votre mot sera fidèlement remis et que d'ici quelques jours vous recevrez sans faute une réponse dans laquelle M. de Balzac vous dira franchement s'il pourra ou non vous recevoir. » — « Oh! que je vous suis reconnaisant de votre aimable obligeance. Je vous remettrai ce mot dès demain et je vous prie instamment de tenir votre parole. » — « Mais pourquoi revenir ici à nouveau? Vous pouvez le faire à l'ins-

tant. Voici mon cabinet de travail; vous y trouverez tout ce qu'il vous faut pour écrire, et votre mot sera remis dès demain. »

Certes, on ne saurait être plus aimable que ne l'était Monsieur l'éditeur des œuvres de Balzac. J'acceptai son invitation, entrai dans le cabinet, écrivis mon billet et le remis à l'obligeant libraire avec ma carte. « D'ici deux ou trois jours je vous promets la réponse. » — « Je vous remercie à l'avance. »

Dans mon billet je disais à Balzac que je n'avais pas d'autres titres à son hospitalité que ma qualité d'étranger qui a de l'estime pour son talent, et le nom de Russe appartenant à un pays sur lequel il exerce par son talent une forte influence. Dans trois jours je reçus une réponse fort aimable.

Monsieur,

La République des lettres a des usages auxquels se soumettent les existences les plus occupées. Je suis jusqu'à mercredi prochain à la campagne où j'aurais l'honneur de vous recevoir. Vous appartenez à un pays qui a bien des droits à mon estime et à mon admiration, et je pense que vous venez du pays.

Agréez mes complimens...

De Balzac.

Aux Jardies, à Sèvres, Chemin vert, près le parc St-Cloud.

Enfin, j'avais entre mes mains l'adresse qui m'avait coûté tant de recherches.

## III. — *Balzac propriétaire.*

Le surlendemain du jour auquel j'avais reçu ce billet je pris un fiacre et me rendis à la campagne chez Balzac. J'arrive à Sèvres, je demande aux passants et aux habitants où est le Chemin-Vert, aux Jardies. Personne ne sait. Mon cocher s'avisa alors de le demander à l'aubergiste de la place, car ces gens connaissent mieux les détails locaux. Je lui répétai l'adresse, mais elle réfléchit et ne sut répondre à ma question. A tout hasard je décidai de nommer Balzac, sur quoi la bonne femme, l'air gai, résolut tous mes embarras et nous dit comment il fallait traverser Auvray, où tourner, où me renseigner, et conclut par ces mots : « Et puis, lorsque vous y serez, vous n'avez

qu'à demander, tout le monde vous le dira... M. de Balzac est très connu par là... C'est un propriétaire [1]. » — Le dernier mot me désenchanta un peu; je me réjouissais déjà de tout mon cœur de la popularité de l'écrivain que je cherchais, mais le mot « propriétaire » dissipa toutes mes illusions.

Après avoir tourné à droite en quittant Sèvres, nous longions une rangée de belles villas noyées dans la luxurieuse et fragrante verdure du printemps. Le cocher adressait, de temps en temps, des questions aux passants et tous nous répondaient qu'il fallait aller plus loin. Nous rencontrâmes trois ouvriers : à la question du cocher ils répondirent les trois à la fois et indiquèrent avec leurs trois mains, à droite, la propriété de Balzac qui se présenta enfin à mes yeux.

Au milieu d'un vaste terrain vague, sur la pente d'une colline, je vis une haute maisonnette, toute neuve, construite en tourelle, d'une architecture gothique. Le paysage qui l'entourait était assez varié : la forêt se dessinait à l'horizon; sur le terrain vague, des pins pittoresques s'élevaient vers le ciel; le sol raboteux contribuait à animer le tableau. — Ma voiture s'arrêta devant l'allée conduisant à la maison, car elle était toute rabattue et pleine de creux. Mais il ne restait plus que quelques pas jusqu'à la maison. Je me mis à marcher. Ce chemin vert eût pu être appelé plutôt chemin boueux.

Je m'approche de la porte et je lis au-dessus : *Aux Jardies*. Cette inscription m'atteste que je ne me suis pas trompé. J'entre par la porte dans une cour ouverte, au milieu de laquelle est située la maison et, à gauche, un pavillon. Deux personnes se promenaient dans la cour... A distance, un jeune homme, aux cheveux longs, en redingote, nu-tête et col ouvert... Plus près de moi, un autre, plus âgé que le premier, un chapeau de paille à larges bords sur la tête, vêtu d'une très longue redingote blanche en basin qui flottait librement autour de son corps assez gras. Sous son chapeau brillaient des yeux noirs, vifs, et s'épanouissaient des joues roses, potelées, d'un homme paraissant essoufflé par des occupations ménagères... Quelques ouvriers se démenaient dans la cour... Je m'adressai à la redingote de basin en lui demandant si M. de Balzac habitait là. Il me fut répondu : « C'est moi-même, Monsieur. »

1. Toute cette phrase est en français dans l'original. (*Note du traducteur.*)

Ici mon attention se porta de la redingote blanche en guise de robe de chambre à la physionomie vive et expressive de l'écrivain que j'avais devant moi en son négligé rustique, tel un propriétaire occupé de la construction de sa maison. Je ne le trouvai ni dans son salon, ni dans son cabinet de travail, une plume à la main, mais au milieu des tracasseries et des riens de la vie pratique qu'il dépeint lui-même si habilement.

Je lui rappelai mon billet et dis mon nom. Après les courtoisies et les phrases d'usage à la première connaissance, Balzac me dit : « Je vous demande une chose : c'est de ne pas vous gêner avec moi et de m'excuser de vous recevoir au milieu de tracas et dans le désordre de mon ménage. Vous me verrez tel que je suis. Mais venez donc chez moi, dans ma bibliothèque. » Après avoir donné des instructions aux ouvriers qui se trouvaient dans la cour et dit à l'un deux de le suivre, il me conduisit au pavillon de sa maison. Par un escalier nous montâmes dans une petite pièce; les murs en étaient garnis de bibliothèques en acajou et le sol était entièrement recouvert de livres, pour la plupart richement reliés. Toute la bibliothèque de Balzac y était sens dessus sens dessous. Il y avait deux chaises dans la pièce, mais elles aussi étaient encombrées. L'hôte courtois dégagea lui-même un siège pour le visiteur et me pria de garder mon chapeau. Il réitéra fort aimablement ses excuses de me recevoir de cette façon. « La franchise avant tout, c'est la meilleure des qualités. Voyez-vous cet homme-là? » — dit-il me montrant l'ouvrier. « C'est Provençal, mon menuisier. Il ne peut travailler pour moi que jusqu'à trois heures; après, il s'en ira et on ne le retrouvera plus. Je suis pressé : il me faut aménager ces bibliothèques aujourd'hui même. La comtesse N. m'a promis de venir dîner chez moi la semaine prochaine, et ma maison n'est pas encore prête. Mais vous verrez comme tout ira bien. Nous travaillerons et nous causerons en même temps... »

— Je vous remercie, ne fût-ce que de me recevoir au milieu de vos tracas ménagers — répondis-je à Balzac — et je vous prie de poursuivre, sans vous en excuser, votre besogne. Quelle pièce est-ce? Ébauche d'un cabinet de travail?

— Non, c'est la bibliothèque — et la salle à manger en même temps. N'est-ce pas une bonne idée, de faire une salle à manger de la bibliothèque?

— Oui, pourquoi pas?

— Provençal, pose donc les rayons, et toi, mon cher Grammont (l'ami de Balzac aux cheveux longs était déjà dans la pièce), aide-moi à chercher les livres!...

Balzac ôta cependant son chapeau de paille, sa redingote-robe de chambre en basin, ses pantoufles, et se mit à marcher parmi les livres, à les rechercher, à les transporter et à les mettre en place, poursuivant sa conversation avec moi et donnant de loin en loin des instructions à Provençal.

J'eus alors l'occasion, en l'observant, de graver ses traits dans ma mémoire : un homme gras, rond, de petite taille, aux jambes courtes, à la poitrine et aux épaules larges, au cou court, au visage oval, incarnat, potelé, frais, légèrement hâlé par l'air de la campagne, aux cheveux noirs, coupés court; des yeux de la même couleur, agiles, vifs, avec de la flamme qu'attise une conversation animée; le nez droit et arrondi... En somme, le visage d'un homme sanguin et spirituel qui saisit avidement les impressions extérieures et vit plutôt dans la nature qu'en lui-même. Dans tous ses mouvements, une agilité et une vivacité extraordinaires; un débit sonore et rapide; un rire simple, cordial et franc. Par tout son extérieur — surtout par le dernier trait d'un rire éclatant, par sa conversation spirituelle, fugace, ainsi que par son sans-gêne naïf, il me rappela beaucoup notre Pouchkine.

J'avais été prévenu du cynisme apparent de Balzac. Or, il commença lui-même à parler de franchise... C'est pourquoi je le regardais sans surprise marcher sur le dos de ses livres, dans sa chemise assez défraîchie, à moitié habillé, en chaussettes et sans pantoufles, maintenant l'équilibre avec ses bras... Tantôt choisissant par le regard les volumes dépareillés d'un écrivain pour les rassembler en un tas, tantôt se reposant du travail, il poursuivait avec moi une conversation animée; les premières questions en laissèrent apercevoir un observateur aigu des mœurs.

### IV. — *Une conversation avec Balzac.*

Sa curiosité se porta tout d'abord sur le poste que j'occupe et il me posa quelques questions à ce sujet. « Dites-moi, votre titre de professeur correspond-il chez vous à un rang (*tchin*)? »

— Oui, il est attaché à un rang honoraire.

— Militaire?

— Oh! non, civil.

— Mais tous les titres ne correspondent-ils pas chez vous à une échelle de rangs comme en Chine, avec cette différence que chez vous ce sont des rangs militaires et chez eux des rangs savants?

— Mais pourquoi comme en Chine et pourquoi militaires? Nous avons des rangs comme il y en a en Allemagne où nous les avons empruntés, et un professeur peut être conseiller à la cour et, à force de distinction, atteindre même au titre d'Excellence.

— Ce n'est donc pas un rang militaire que vous tenez?

— Les fonctions académiques dépendent de l'administration civile. Je ne saurais plus devenir militaire même si je le voudrais, sauf peut-être dans la milice en temps de guerre. En France, les professeurs sont beaucoup plus sur le pied militaire. J'ai voulu assister au cours de Guigniaut, traducteur de *la Symbolique* de Creuzer, qui enseigne la géographie ancienne. Or, je vois un avis prévenant que le professeur ne fera pas de cours, car il doit monter la garde. Un professeur montant la garde! Chez nous, ce serait chose inouïe, et je n'en ai vu le premier exemple qu'à Paris!

— Quel est le traitement d'un professeur chez vous?

— De 4,500 à 6,500 francs par an.

— En effet? C'est bien. C'est mieux que chez nous. Je connais à Paris des professeurs au Collège, des gens de beaucoup de mérite qui ne touchent que 1,200 francs par an et doivent nourrir avec ça eux-mêmes et leur science. Y a-t-il longtemps que vous êtes en voyage?

— Il y aura bientôt un an que j'ai quitté la Russie.

— Mais est-ce qu'on donne chez vous des congés aussi prolongés?

— Je ne tiens pas encore la chaire de professeur titulaire et je voyage dans le but de me perfectionner. Chez nous les professeurs titulaires enseignent et les suppléants voyagent s'apprêtant à leur carrière; chez vous, à Paris, c'est bien le contraire : ce sont les suppléants qui enseignent, tandis que les professeurs ne font rien ou bien siègent aux Chambres ou font partie du ministère...

— Oui, c'est vrai, ils touchent leurs appointements et font enseigner leurs suppléants, contre une rémunération modique...

— J'ai entendu dire que vous aviez l'intention de visiter la Russie. Est-ce vrai? Une fois le bruit s'est répandu que vous étiez à Odessa et même à Moscou. Les dames russes étaient particulièrement impatientes de vous voir.

— Oui, j'avais cette intention et je l'ai toujours. Elle peut se réaliser, surtout lorsque la loi sur la propriété littéraire en France, dont on parle maintenant, aura été adoptée par les deux Chambres. Dans ce cas, la Société des Gens de lettres se proposait de me déléguer en Russie pour adresser au pouvoir suprême une requête afin d'obtenir la réciprocité de cette loi entre les deux pays.

— Et savez-vous que cette loi sur la propriété littéraire, qui commence seulement à être discutée chez vous, existe depuis quelques années déjà en Russie et que nos hommes de lettres et leurs héritiers en profitent depuis longtemps?

— Oui, je l'ai entendu dire, mais il n'y a pas de réciprocité entre les États, et c'est ce que l'on voudrait avoir.

— Mais je ne comprends pas à quoi vous servira cette réciprocité avec la Russie. Il vous faut établir la réciprocité avec la Belgique. C'est de là que viennent tous vos malheurs et vos pertes.

— Oui, c'est vrai. Mais c'est que si la Russie nous assurait le droit de réciprocité, il nous serait plus facile d'avoir raison de la Belgique.

— S'il en est ainsi, votre voyage pourrait être riche en conséquences. Vous avez un droit tout particulier à cette réciprocité, car nous vous considérons presque comme notre écrivain : toutes vos œuvres sont tellement répandues et tellement connues à travers la Russie.

— Eh bien, vous voyez? Jusqu'à ce que cette loi sur la propriété littéraire ne soit mise sur une base solide en France et étendue par réciprocité aux États de l'Europe, le littérateur français restera l'homme le plus misérable qu'il est maintenant.

— Quoi donc! Que me dites-vous là! C'est pour la première fois que j'entends parler de la condition misérable des écrivains en France.

— Ce que je vous dis est la vérité absolue. Moi-même j'étais encore récemment dans une situation telle que j'étais prêt à aller en Russie solliciter de votre Empereur l'emploi d'un garçon de bureau dans un tribunal : tellement j'étais aux abois.

— Quoi, vous, M. de Balzac, garçon de bureau en Russie! Mais vous plaisantez, bien sûr?

— Mais la situation d'aucun de nos littérateurs n'est enviable; tous les meilleurs esprits de France qui ne consacrent leurs labeurs qu'aux seules belles-lettres souffrent, vivent dans l'indigence... Victor Hugo est rongé par sa Juliette... Eugène Sue ne vit que de ce qu'il écrit... Il n'a pas d'existence indépendante, assurée... Gustave Planche... Oh! je parierai tout ce que vous voudrez que Gustave Planche n'a pas, en ce moment, trente sous dans sa poche... Je vous fais n'importe quelle gageure...

— Mais vous me révélez des faits qui étaient jusqu'ici des secrets pour nous. Je vois par cela que les affaires littéraires vont beaucoup mieux en Russie qu'en France. Chez nous les écrivains sont plus indépendants et touchent davantage.

Dans sa conversation Balzac ne visait naturellement pas les écrivains politiques, mais ceux seulement qui cultivent le champ des belles-lettres. Quant à la littérature politique, elle est sans doute l'une des branches les plus lucratives de l'industrie française. Personne n'ignore les sommes énormes que Chateaubriand et Thiers touchaient pour leurs œuvres! Combien de littérateurs ne vivent que de feuilletons dans les journaux politiques! Chacun d'eux juge utile de s'attacher à un journal et d'être son fournisseur. En France, c'est encore la politique qui supporte sur ses robustes épaules ce que l'on est convenu d'appeler les belles-lettres. Elle nourrit tous ceux qui écrivent; elle est le pain quotidien pour lequel doivent prier les écrivains de France. C'est elle aussi qui, au détriment de la science, attire à la chaire du professeur une foule d'étudiants; c'est elle qui, au théâtre, murmure entre les dents serrées par les rigueurs de la censure; c'est elle qui, dans un journal de modes, aiguise les épingles. Elle est partout. Dans les journaux politiques, les articles littéraires d'un Janin, d'un Philarète Chasles, d'un Sainte-Beuve, ne servent que de condiment de luxe à la nourriture substantielle. Ce sont les

hors-d'œuvre dans un dîner somptueux, c'est le divertissement dans une tragédie en cinq actes... Les journaux politiques en France entretiennent chez eux des fournisseurs de littérature tout comme les pachas orientaux entretiennent des danseurs nègres qui les divertissent pendant leur sieste.

Je suis sûr que Balzac a dit la vérité sans aucune exagération. Il est un de ces écrivains, peu nombreux, qui se retirent du monde politique et vivent dans l'atmosphère libre et pure de la littérature. Il ne s'empare pas non plus de la scène qui, en France, est une sorte de tribune et par conséquent offre plus d'avantages[1]. Victor Hugo, humble et sentimental dans ses pièces lyriques, se démène sur la scène afin d'assembler une foule qui fait pleuvoir applaudissements et argent.

En ce qui concerne le désir de Balzac d'établir la réciprocité des droits de propriété littéraire entre la Russie et la France, je pense qu'il s'est souvenu de l'éditeur de la *Revue étrangère*, à Pétersbourg, qui réimprimait ses romans; peut-être visait-il encore plus loin. Il sait combien la langue française est répandue dans tous les recoins de la Russie et quel débouché énorme celle-ci pourrait offrir aux éditeurs français si la Belgique ne les dépouillait de la propriété littéraire. La remarque de Balzac flattait mon amour-propre national. La Russie est habituée à faire le bien d'une manière chrétienne et désintéressée aux autres États; dans le monde politique elle a rendu à chacun ce qui lui appartenait, sans en être rémunérée ni même remerciée, pour ne pas dire plus; elle entend cependant autour de soi le bourdonnement grognon des démagogues masqués qui, n'osant pas condamner les actes de leurs propres gouvernements, choisissent notre patrie comme cible de leurs attaques...[2] Ainsi, dans la littérature, l'acte héroïque de l'établissement de la réciprocité des droits de propriété entre les peuples subira à l'avenir la forte influence de la Russie.

En outre, s'il est un pays appelé à réaliser chez lui la grande idée léguée par Goethe sur la littérature universelle, ce sera sans doute la Russie. Vers elle vont les influences de tous les

1. Je rappelle à nouveau que ceci fut écrit en 1839. Depuis, Balzac a eu le temps de se faire avocat, a fait de la politique et du théâtre.
2. Écrit en Allemagne.

peuples, tandis que les préjugés invétérés des traditions ne s'y opposent pas ; dans ses immenses espaces se font entendre, en des sons vivants, toutes les langues de l'Europe et de l'Asie ; sa propre langue contient toutes les richesses musicales éparpillées dans les langues européennes. L'importation de livres étrangers en toutes les langues du monde croît d'année en année. Tout cela doit porter des fruits. Et, étant donné cette vocation, l'idée de l'organisation juridique des droits littéraires entre les peuples pourra certainement prendre origine en Russie. Quant aux forces pour la réaliser il n'en manquera pas.

Notre intéressante conversation fut interrompue par une exclamation de l'ami de Balzac qui se plaignait des moustiques qui le piquaient.

Balzac se retourna vivement vers lui avec cette remarque :

— Sais-tu que seules les femelles des moustiques piquent et non les mâles ? Elles ont besoin du sang pour nourrir leurs œufs.

— Est-ce bientôt que paraîtra votre nouvelle œuvre récemment annoncée ? — demandai-je à Balzac.

— Dans une semaine sans faute. Je viens de la terminer aujourd'hui. J'ai posé la plume. (Il s'agissait du roman de Balzac *Un grand homme de province à Paris*.)

— Mais ces tracas ménagers n'entravent-ils pas vos travaux littéraires, ou bien peut-être vous sont-ils nécessaires comme un repos après le labeur de l'esprit ?

— Oh, ça ne me dérange pas du tout. Tout l'hiver je n'ai fait rien d'autre que construire la maison que vous voyez, et écrire. Oui, je suis terriblement fatigué après cet hiver. J'ai beaucoup travaillé. Mon plan est vaste. J'entends embrasser l'histoire entière des mœurs contemporaines dans tous les détails de la vie, dans toutes les classes de la société. Ça fera quarante volumes. Ce sera une sorte de Buffon des mœurs de la France entière. La littérature fait-elle des progrès en Russie ?

— Oui, elle progresse. Le roman et la nouvelle chez nous, comme partout ailleurs, dominent les autres genres de poésie.

— Il doit en être ainsi : ces deux genres sont les seuls possibles à notre époque.

— Il faut ajouter que le genre de nouvelle créé par vous a eu chez nous un succès tout particulier et domine tous les autres.

— Oh, je n'ai rien créé!

— Permettez-moi de vous le dire : ou bien vous êtes trop modeste ou bien vous venez de dire ce que vous ne pensez pas, trahissant ainsi votre promesse d'être sincère avec moi...

Cette modestie de Balzac m'obligea à parler moins de ses œuvres. Les Français aiment d'habitude les compliments et en attendent des étrangers; mais chez lui j'ai noté le contraire. Je ne lui parlai donc pas de ses romans pour ne pas l'embarrasser et ne pas interrompre sa loquacité. En revanche, il devint par la suite plus franc et parla librement de lui-même.

S'adressant à son ami, il remarqua à propos de quelque chose :

— Ah! j'ai dit une chose qui n'est pas vraie. Ce n'est pas bien. A un historien ce serait encore pardonnable, mais ça ne convient pas du tout à un romancier. Il y a plus de vérité dans un roman que dans l'histoire.

— Est-ce parce qu'il n'est pas permis à l'historien de deviner le passé, tandis que ça l'est au romancier?

— Oui, mais le romancier qui a affaire au présent ne doit qu'observer et copier. Voilà ce qui constitue ma tâche. Moi aussi, je suis historien, mais je suis l'historien du présent. Ce que W. Scott a fait pour le Moyen Age, je voudrais le faire, dans la mesure de mes forces, pour la vie d'aujourd'hui.

— Pourtant, toi tu n'agis pas toujours comme Walter Scott, — dit Grammont. — Partout il représentait la femme telle qu'elle devrait être...

— Oui, moi, je ne me gêne pas avec elle, je la décris telle qu'elle est en réalité.

— Les Parisiennes ne vous en veulent-elles pas pour la fidélité des portraits? — demandai-je.

— Oh, nullement. Je suis en faveur auprès d'elles.

— Quant aux dames russes, je vous en réponds.

— Oui, je voudrais bien voir votre patrie, — dit Balzac. — Cela doit être quelque chose d'extraordinaire. Pourquoi vous autres parlez-vous si bien le français?

— Peut-être est-ce le secret de notre langue qui embrasse les sons de toutes les langues européennes. En outre, nous apprenons les langues étrangères dès l'enfance. Je vous ai apporté les exemplaires des deux œuvres publiées en votre langue par une dame russe.

— Je vous en remercie bien. J'en ai déjà entendu et lu beaucoup de bien... C'est une traduction de *Jeanne d'Arc* de Schiller... Cela m'intéresse beaucoup.

— Grammont! Serre davantage les livres tandis que je me reposerai de mon travail, — poursuivit Balzac s'asseyant sur une chaise à côté de moi.

— Oui, un romancier a besoin de beaucoup. Savez-vous ce que me coûte cette bibliothèque? Au moins 60,000 francs. Là-bas, sur la cheminée, vous pouvez voir la collection complète de tous les mémoires se rapportant à la Révolution. C'est une collection qui est devenue très rare. Et là, en bas, les quatre grands volumes, ce sont les caricatures de 1830.

— *Les Métamorphoses de la poire* y sont, certes?

— Bien entendu. Savez-vous que tout cela est devenu fort rare chez nous? Mais il me manque encore *le Moniteur*. Cependant je l'achèterai sûrement. Complet, il vaut 1,500 francs.

— Et pourquoi en avez-vous besoin?

— Il m'est indispensable pour l'étude des mœurs militaires et des mœurs de notre tribune. Ce qu'il me fournira sera compris dans mon Buffon de mœurs.

Balzac ouvrit un volume de caricatures et, tout en le feuilletant à côté de moi, il me montrait plusieurs personnages qu'il paraissait connaître... Les événements de la vie contemporaine se déroulaient une fois de plus devant lui et il en riait ingénûment et de tout son cœur... Après avoir remercié Balzac de son sincère accueil, je pris congé de lui et lui demandai s'il m'autorisait à annoncer son arrivée à Moscou.

— Oui, peut-être, si notre Société des Gens de lettres m'y envoie avec l'objet que nous avons en vue.

Malgré mes protestations, il insista pour m'accompagner à travers la cour et me montrer, avec l'expérience d'un campagnard, la manière dont je pourrais atteindre ma voiture sans me salir. Nous sortîmes par la porte cochère. Balzac, dans son négligé rustique et ses pantoufles, s'assit très pittoresquement sur une borne près de l'entrée de sa propriété et continua ainsi sa dernière conversation avec moi. « Au revoir à Moscou ou à Paris, mais en tout cas au revoir. Il ne faut jamais se quitter autrement! » furent ses dernières paroles.

Nous nous quittâmes. Si je maniais bien le crayon, je le

dessinerais tel que je le vois encore gravé dans ma mémoire : un campagnard gras, incarnat et frais, aux yeux brillants, les bras et les jambes croisés, à moitié habillé, malpropre, la poitrine ouverte, nu-tête, assis sur une borne devant sa porte nouvellement taillée, en face du chemin boueux qui s'appelle le Chemin-Vert — tel je quittai le premier romancier de France...

Une naïveté qui, surtout à notre époque affectée, avoisine presque le cynisme, est le trait dominant de la physionomie extérieure de Balzac. Au milieu du Paris élégant, parfumé, pommadé, aux longues boucles bien ordonnées (dont les attributs, si l'on devait le représenter en statuaire, seraient des gants blancs modelés, un chapeau éclatant de lustre et des souliers dont le vernis reflète le soleil) — ce Diogène de la littérature qui, en dépit de tous les tailleurs de la capitale, rôde, négligemment vêtu, à travers le Passage de l'Opéra, est encore plus remarquable. Tout Français aime paraître, prendre une pose, s'imposer à votre opinion, vous éblouir, vous donner plus qu'il n'a... Tel n'est pas Balzac : il est le contraire de la vie parisienne; votre opinion ne le regarde pas; il est prêt à se présenter devant vous tel que la nature l'a créé. Comme il l'a dit lui-même, vous le voyez tel qu'il est.

Mais cette naïveté, peu croyable de nos jours, n'est-elle pas, elle aussi, une sorte de pose, artificiellement adoptée et maintenue par la force du talent qui s'est reconnu? On ne saurait pénétrer un homme au cours d'une seule entrevue; mais quoi qu'il en soit, Balzac est ou bien un enfant de la nature ou bien le plus intelligent des Français, qui, après avoir ôté le masque banal de l'artificialité nationale, en a mis un autre — celui de la nature...

Ces traits de la physionomie extérieure de Balzac, légèrement esquissés, aideront peut-être tant soit peu à deviner son caractère d'écrivain.

S. Chevyriov.

(Traduit du russe par Gleb Struve.)

# NOTES ET DOCUMENTS

## LES VERS DE PIBRAC SUR LA MORT DE BUSSY D'AMBOISE

Dans sa note sur *les Sources du « Bussy d'Amboise » de Chapman*[1] M$^{lle}$ Engel mentionne d'après les Registres-Journaux de L'Estoile un « tombeau [de Bussy] digne de l'esprit de M. de Pybrac ».

Ces vers sont bien connus et ont été souvent réimprimés, même au XIX$^{e}$ siècle.

M. F. Lachèvre, dans sa précieuse *Bibliographie des Recueils collectifs*, 1597 à 1700[2], signale que ces vers parurent en 1599, dans les *Muses ralliées*. Ils furent imprimés dès la même année dans le troisième *Recueil de diverses poésies*, p. 48 à 50, sous le titre de « l'Esprit de Lysis disant le dernier adieu à sa Flore ». Et M. Tricotel a reproduit ce texte en 1863[3].

Ces vingt quatrains se retrouvent dans les *Muses françoises, r'alliees de diverses parts*[4] (1603), avec de menues variantes. C'est le texte que donna Jules Claretie à la fin de son édition des *Quatrains de Pibrac*[5] (1874).

Pibrac était mort en 1584, cinq ans après l'assassinat de Bussy. Ne peut-on espérer trouver un texte de ces vers antérieur aux *Recueils collectifs?*

Il ne sera pas sans intérêt de signaler que, bien avant 1613, Chapman s'intéressait aux choses et à la littérature de France. En 1595, il publiait — sans en indiquer la source — *The Amorous Zodiacke*, traduction passablement exacte du *Zodiac amoureux* de Gilles Durant, sieur de la Bergerie[6].

Hugues VAGANAY.

1. *Revue de littérature comparée* (1932), p. 587-595.
2. T. I, p. 284.
3. Variétés bibliographiques, p. 90-95.
4. Vers funèbres, fol. 61.
5. P. 146.
6. Sir Sidney Lee, *The French Renaissance in England* (1910), p. 465-477 : Appendix II. George Chapman and Gilles Durant. — Les deux textes sont reproduits.

## DESDEMONA : A COMPOUND OF TWO CULTURES

Until quite recently, the character of Desdemona has hardly constituted a problem : so consummate is Shakespeare's art. The eighteenth century and the Victorian age alike praised her « shy » passivity as the ideal of wifely excellence; and their interpretation, almost unquestioned, has come down to us. Dr. Johnson found her « artless » and possessed of a « soft simplicity »[1] — this charming young lady who, without her father's knowledge won his guest as her lover, who ran off to the embraces of the Moor under the notorious escort of a hireling gondolier[2], and who then, before the whole Venetian council, pled her justification with the tact and assurance of a Portia. Lamb declared her very wooing « the perfect triumph of virtue over accidents ». Mrs Jameson saw in her only « artless devotion... ethereal and refined delicacy ». Schlegel described her as « angelic » ; and Gervinus imputed her « independent step » to naïveté : how, indeed, could she have guessed that her father would die of grief and shame ! To Vigny, she is « l'innocent oiseau » ; and to Campbell, a « lovely martyr ». Miss Mackenzie declares her a « shy, silent lady » whose « normal habit of mind is a gentle docility to father and husband »[3]. Schücking finds her « infinitely sensitive and profoundly emotional »[4] ; and Chambers refers to the « generous impulses of her translucent soul »[5]. Even Kooistra, who reviews rather fully the scholarship on Desdemona[6], finds only Heraud, Bodenstedt and Bulthaupt, who are « less enthusiastic ». He himself characterizes her, in Emilia's words, as « the sweetest innocent that e'er did lift up eye », and is at some pains to defend her against charges of unmaidenly elope-

1. For this and the following references, see the Furness variorum ed.

2. The gondoliers of Venice were notorious : « All these days [of carnival and festivity] are very profitable to the Watermen, who, knowing all the turns and by-ways, keep correspondence with the Waiting-women, and for a good Reward will furnish Ladders of Cords for an Intrigue, one of their main businesses being Pimping, in which Art they are so well vers'd, that they will deposite a sum of Money that their Ware shall prove good » (Misson, *Voyage*, Letter xvii, Feb. 24, 1688, in J. Harris, *Collection of Voyages*. London, 1705, II, 658).

3. Agnes M. Mackenzie, *Women of Shakespeare's Plays*. London, 1924, 249, 267.

4. L. L. Schücking, *Character-Problems*. New York, 1922, 198.

5. E. K. Chambers, *Shakespeare : A Survey*. New York, 1926, 221.

6. J. Kooistra, *On the Character of Desdemona*, *Eng. Studies*, V, 81 *et seq.*

ment, callous ingratitude to her father and fibbing anent the handkerchief[1].

These interpretations either ignore the Desdemona of the pre-play and Act I[2] or seek to explain her away in the light of the other acts; and none of them takes into account Elizabethan conditions or the Elizabethan point of view toward her actions. Would Shakespeare's contemporaries describe such doings as « shy » or docile or even permissible? If not, then why did Shakespeare give them to a heroine who is clearly intended to arouse and hold, at least in some degree, the sympathy of the audience? Such difficulties apparently moved Powell, who approached the play from the study of contemporary domestic life, to declare Desdemona « entirely a lay figure » without actual realism, a mere example of the common dramatic of the patient wife, comparable to the Griselda theme of the Middle Ages. These two contrasting Desdemonas, the runaway daughter and the submissive wife, the present paper proposes to examine in the light of Shakespeare's source and of the changes that his dramatization of it entailed[3].

Desdemona's character, indeed, contains a curious contradicion, perhaps no greater than exists in many living people, but rather dangerous to the verisimilitude of a drama : she is at once naïve and sophisticated, strong-willed and docile; and to describe her either way requires oversight or ingenuity to evade the opposing facts. Now she seems a conventual Juliet; and now she jokes with Iago like a merry Mistress Ford. Each of her two phases, moreover, occasionally appears in the part of her play that primarily represents the other. « How got she out? » exclaims Brabantio in Act I when first he hears of the elopement : surely this suggests a closely guarded girlhood; and he expresses horrified unbelief that « this maiden never bold » could bring herself « so preposterously to err » from very nature; and yet she had just conducted a whole courtship in which she herself was « half the wooer » — or somewhat more than half — and immediately proceeds to defend herself with an eloquence and a discretion that, on the other

1. The present writer of course does not consider Desdemona's statement that the handkerchief was not « lost » as an actual lie. Apparently, she supposed that it was still somewhere among her things.

2. Gray, though he does not directly characterize her, finds her a more active figure than Ophelia, and therefore a « wonderful advance » from the point of view of dramatic art. Apparently he had in mind the Desdemona of Act I (*Jour. Eng. and Ger. Phil.*, XII, 122 et seq.).

3. C. L. Powell, *English Domestic Relations, 1487-1653*. New York, 1917, 196. — Cf. the attitude of Stoll on Falstaff, discussed by the present writer in *Sir John Falstaff* (*Rev. Eng. St.*, oct. 1932).

hand, is most conspicuously lacking later in the play in her handling of Cassio's suit and in the management of her jealous husband[1]. Indeed, she becomes more naïve and innocent the older she grows! In the later scenes, to be sure, she shows acquaintance with social usages that she doubtless had learned as mistress of her father's house : she is a match for Cassio in courtly small-talk, can rebuke Iago's bawdry, and endures domestic shipwreck with poise and fortitude. — But has she not become strangely tactless for one who pled her cause so well before the Duke, and strangely passive for one who rejected « the wealthy curled darlings » of Venice, to carve for herself?

Shakespeare's source, the *novella* of Cinthio, avoids the whole problem by presenting Desdemona as merely the common type of faithful wife who suffers for her virtue. She was moved to love the Moor « tratta non da appetito donnesco, ma dalla virtù del Moro » : we are not told how she happened to marry him but merely that her parents had wished her to take a different husband. Thus she may more consistently be described as « tutta cortese et humile ». Cinthio, indeed, gives ample justification for the interpretation of Desdemona as the docile wife; he has nothing of the firm, not to say self-willed, woman of the world. These contrasting traits of character, chiefly apparent in Act I, are therefore Shakespeare's own addition. Strange irony that this aspect is the one that most critics have ignored. Most of the major inconsistencies in Shakespeare's plays are inherent in his sources : this one is his own.

Shakespeare regularly develops his foreign and his historic plots by giving them realistic detail borrowed largely from contemporary English life ; and thus contemporary English life would seem to be the appropriate place to seek for those elements that he welded into Cinthio's story. Certainly English women, even before marriage, enjoyed, in fact if not in theory, a surprising amount of freedom[2]. Ophelia's love affair with Hamlet, which had apparently gone to some lengths before even the well-informed Polonius knew of it, reflects an entirely possible state of affairs ; and Mistress Page and Mistress Ford and Viola and perhaps even Katherine the shrew, seem to be more or less realistic portraits. Barnabe Riche, though he bewailed that women grew more and more « vain and dissolute », yet accepted their « converse with men », and never thought of objecting to the current custom of kissing as a common

1. Cf. Kooistra, *op. cit.*, 83 and 85.

2. See Powell, *op. cit.*, 174 et seq. Georgiana Hill (*Women in Eng. Life*. London, 1896, I, 113-114) attributes this to the decay of the feudal ideal of loyalty to the lord.

form of salutation between men and women[1]. *A Goodle Forme of Household Governement*, though as strict as most other domestic-conduct books, takes it for granted that maids will make the acquaintance of eligible bachelors, and actually recommends that before being betrothed, they see one another « eating and walking, working and playing, talking and laughing and chiding too »[2]. In Robert Snawsel's *Looking Glasse for Married Folkes*[3] (1610), even the « wel-spoken » Eulalie, in rebuking the scolding Xantip, clearly implies that a woman should chose a husband for herself. Not without reason, moreover, did Moryson describe England, in comparison with the Continent, as a « Paradice of Women »[4]. Painter takes English women as a type of female freedom[5], and is fearful of their unrestraint in comparison with their Italian sisters :

Not wythout cause of long tyme have the wyse, and discrete, Prudently governed their Children, and taken great heede over their Daughters, and those also whom they have chosen to be their Wives, not in using them lyke Bond-women and Slaves to beereive them of all Liberty, but rather to avoyde the murmur, and secrete slaunderous Speach of the common people, and occasions offred for infection, and marrying Youth specially circumspect of the assaultes bent agaynst Maydens, being yet in the firste flames of fire, kinled by nature in the hearts, yea of those that be the wysest, and best brought up... If England doe not by experience see Maydens of Noble Houses Infamed through to mutch unbridled, and frank maner of Lyfe, and their Parents desolate for sutch villanyes, and the name of their houses become Fabulous and Ridiculous to the people : surely that manner of Espiall and watch over Children, may be noted in Nations not very far convening from us, where men be Jelous of the very Fanta-

1. Riche, *My Ladies Looking-glasse*. London, 1616, 10 et seq., 35 and 58. Cf. *Othello*, II, I, 100. On kissing as a form of salutation, see *Old Book Collector's Miscellany*. London, 1871, I, 125; and W. Besaut, *Stuart London*. London, 1903, 303.

2. *A Goodly Forme of Household Government*. London, 1621, sigs. G4 et seq. and V 4 et seq. (*ed. princ.*, 1598). The writer « R. C. » has been variously identified as Robert Cleaver and Robert Carr.

3. Reprinted in *Conjugal Duty*. London, 1732-36. See Part II, 195-196.

4. F. Moryson, *Itinerary*. London, 1617, Part III, 53. Cf. W. Besant, *Tudor London*. London, 1904, 270-271, 305 et seq.

5. *Palace of Pleasure*, Part II, No. XXIV, founded on Bandello, I, IV.

sie of them, whom they think to be indued with great vertues, and of those that dare with their very Lookes give attaynt, to behold their Daughters... But who can learn civility and vertue in these our dayes? our Daughters nousled in companies, whose mouthes run over with Whorish and filthy talke, wyth behaviour full of Ribauldry, and many fraughted wyth facts [deeds] lesse honest than Speach is able to expresse. I do not pretend heereby to deprive that sex of honest and seemely talke and company and leste of exercise amonges the Noble Gentlemen of our Englyshe Soyle... I make this discourse, not that I am so rigorous a Judge of our maydens of England, but that I wish them so reformed, as to see and be seene should be forbidden, as assured that vertue in what place so ever she be, cannot but open things that shall savor of hir excellency[1].

Continental travellers in England again and again remark upon this contrast. They describe English women as estravagantly dressed and « mirabilmente ingegnose »[2], though doubtless less learned than the prime blue stockings of Italy. The train of the Spanish ambassador, on stopping at Canterbury, were surprised at the « curious, impertinent » ladies who peeped at them through the lattice of the inn and accepted gifts of bonbons and sweetmeats[3]. Rathgeb's *Faithful Narrative* of the journey into England of Frederick of Würtemberg declared : « The women have much more liberty than perhaps in any other place »[4], and said that they were « almost like masters »[5]. Even the Dutch consul, Emmanuel van Meteren, whose countrymen allowed their women unusual freedom, writes as follows :

But although the women there are entirely in the power of their husbands except for their lives [according to law], yet they are not kept so strictly as they are in Spain or elsewhere. Nor are they shut up, but they have the free management of the house or housekeeping, after the fashion of those of the Netherlands and others their neighbors. They go to market

1. *Palace of Pleasure*, etc.
2. Said by Francesco Ferretti. See W. B. Rye, *England as seen by Foreigners*. London, 1865, 188.
3. *Ibid.*, 190.
4. *Ibid.*, 7.
5. *Ibid.*, 14.

to buy what they like best to eat. They are well dressed, fond of taking it easy, and commonly have the care of household matters and leave the drudgery to their servants. They sit before their doors decked out in fine clothes, in order to see and be seen by the passers-by... The girls who are not yet married are kept much more rigorously and strictly than in the Low Countries[1].

The comment of the Suabian Samuel Kiechel, who visited England in 1585, throws further light on this last statement :

Item, when a foreigner or an inhabitant goes to a citizen's house on business, or is invited as a guest, and having entered therein, he is received by the master of the house, the lady, or the daughter, and by them welcomed, — as is termed in their language, he has even a right to take them by the arm and to kiss them, which is the custom of the country, and if anyone does not do so, it is regarded and imputed as ignorance and ill-breeding on his part : the same custom is also observed in the Netherlands[2].

From these passages it seems evident that in England, as in Holland, women enjoyed great freedom; and Kiechel clearly implies that in the absence of the mother, an English daughter, such as Desdemona, would assume the social position and privileges of her elders[3].

To all this, southern Europe, especially those countries where Oriental influence was strong, presents a sharp contrast. Even late in the seventeenth century, Spanish women were « us'd to perpetual Confinement »[4]; and the better class went abroad veiled[5]. Spanish customs had long been influential in Italy, the mediæval tradition made for the same general result[6]; and even Humanistic

1. *England as Seen by Foreigners*, 72. See further Ray's *Observations* (1663) in Harris, *op. cit.*, II, 552.

2. *Ibid.*, 90. Unmarried women in Germany were evidently not expected to travel, according to Jerome Turler (Rye, *op. cit.*, XXVIII).

3. Does this freedom explain why Desdemona, unlike most girls, was in no hurry to accept the matches that her father suggested?

4. Harris, *op. cit.*, II, 738.

5. *Ibid.*, II, 598. Cf. II, 743.

6. See Powell, *op. cit.*, 103 et *passim;* C. Bader, *la Femme française*. Paris, 1883, 66; and R. de Maulde la Clavière, *les Femmes de la Renaissance*. 1898, chap. IV, tr. Eng., 1900.

writers such as Vives[1], Bembo, Dolce[2], and Guazzo[3], though they provided for a wider education, allowed but little freedom, especially before marriage. Indeed, the Italian girl could hardly be said to live until she married[4]; and a solicitous father would betroth her in babyhood and marry her off at twelve or fifteen. In Italy, mere children were sometimes married by proxy; and some wives « grew to womanhood without even making their husband's acquaintance »[5]. The Italian *novelle*, especially the collection of Bandello, which give a vivid picture of sixteenth century life[6], though replete with the amorous intrigues of widows and wives, seem clearly to imply that the unmarried rarely had such opportunities. Only under the privilege of the mask could Romeo and Juliet first meet[7]; and Adelasia despairs of ever making the aquaintance of her princely lover[8]. English travelers later in the century remark on this state of affairs : Ray stresses the jealousy of Italian men[9]; Lassel notes only married ladies at a Florentine *festina*[10], and observes that men and women do not ride in the same coach, « not even Husbands and Wives »[11]; and, as for the unmarried Ladies, « they are never to be seen abroad without a disguise at Fairs, or some publick Solemnities, being for the rest advanc'd [educated] in the Monasteries til they are married[12] ».

If England was the « Paradice of Women », Venice was the opposite extreme. Perhaps because the city was half-Oriental[13], perhaps because it was the centre of licensed prostitution[14], Venetian custom provided every safeguard for the sacrament of marriage, which was solemnized with gorgeous pomp[15]. Here the double standard of morals seems here to have attained its apogee, careful

1. L. Vives, *Instruction of a Christen Women*, tr. Eng. 1557, sig. fii.
2. De Maulde la Clavière, *op. cit.*, 95-96,
3. *La Civil Conversazione*. Brescia, 1574, chap. IV. See Crane, *Italian Social Customs in the Sixteenth Century*. New Haven, 1920, 387 et seq.
4. De Maulde la Clavière, *op. cit.*, 37.
5. *Ibid.*, 28, 37. Cf. Crane, *op. cit.*, 156.
6. See J. Jacobs, ed. Painter's *Palace of Pleasure*. London, 1890, chap. XVI; and Crane, *op. cit.*, 243.
7. Cf. Misson in Harris, *op. cit.*, II, 657.
8. See Bandello, Part II, No. XXVII; and Painter, Part I, No. XLIV.
9. Harris, *op. cit.*, II, 566.
10. *Ibid.*, II, 610.
11. *Ibid.*, II, 600.
12. *Ibid.*, II, 635.
13. De Maulde la Clavière, *op. cit.*, 96.
14. Harris, *op. cit.*, II, 561, 656, etc.
15. De Maulde la Clavière, *op. cit.*, 40. Cf. English weddings : Besant, *Tudor London*, 312 et seq.

parents at once guarding the chastity of the daughter and providing a suitable mistress for the son :

Their Females they educate in the Convents, from their tender age till they are married, which is done commonly by their Parents or Kindred, without letting them see their future Husbands[1].

This statement is later re-affirmed, with the added declaration that Venetian women had less freedom than any others even in Italy and that the only possible exception was during the month of the carnival, and even then « they are constantly attended by their Husband's Spies »[2]. This is a strange background for Desdemona, who must have spent hours in Othello's company with no one to report to her father the long stories that he told and their effect on the impressionable girl!

Thus it seems evident that England and Holland, of all the countries of western Europe, gave women the greatest freedom, and Venice and Spain the least. Surely a play that combined an Italian source with English detail might be expected to contain inconsistencies such as does *Othello*. One is tempted to the immediate inference that these inconsistencies arose from Shakespeare's ignorance of Italy; but, indeed, Brabantio's question « How got she out? »[3] and the whole play of *Romeo and Juliet* show that Shakespeare was not quite ignorant of the seclusion of Italian maids — a fact surely obvious to travellers, who seem to have informed him of less evident matters such as the pandering activities of gondoliers and the double vote of the Doge in the council[4]. Moreover, he had read Painter and probably all of Cinthio and Bandello. Elizabethan England was by no means ignorant of Italian social customs; and Shakespeare, though hardly a learned man, was not ill-informed on current topics. Is it more likely that he deliberately anglicized Desdemona's background early in the play in order to give the story a realism more immediate to his audience[5], to fur-

1. Harris, *op. cit.*, II, 656.

2. *Ibid.*, II, 671. One need not be surprised, therefore, at the remark of Fynes Moryson (*Itinerary* (1617), ed. Furniwall. London, 1909, p. 247) : « Italians erre, who comming into *England*, and seeing the familiar conversation of our Women. doe repute them for Harlots. »

3. *Othello*, I, I, 185.

4. *Ibid.*, I, II, 14. The fact was authenticated by Malone from Thomas', *History of Italy*, 1560, and appears also in Misson's *Voyage*, letter XVII (Harris, *op. cit.*, II, 658). See also the present writer, *Shak. Jhrb.*, 1861, 125-127.

5. Compare Coleridge's use of a realistic frame to surround the extraordi-

nish a fuller motive to the advances of Roderigo, and, more important, to the jealousy of Othello? A domestic tragedy, indeed, requires above all realistic verisimilitude; and, just as Shakespeare drew on English military conditions of the preceding decade to explain Othello's appointment of Cassio[1] and to motivate Iago's relations with Roderigo[2], so he supplied Desdemona with an English background of family life that English spectators would readily grasp and that would explain vividly and briefly the antecedent action. The nice fitting of this new material into the original story clearly suggests artistic choice rather than chance or ignorance.

In sketching this background of Desdemona's past, Shakespeare was obliged to add to Cinthio's narrative the character of Brabantio; and, in doing this, he ran the serious danger that an Elizabethan audience, made up largely of men, would sympathize with the distressed father, who had so amply done his duty[3] in supplying Desdemona with « many noble matches » to « wealthy curled darlings » of Venice[4]. Indeed, Brabantio was subjected not only to personal bitterness but to family disgrace second only to cuckoldry : in Aretino's *Hipocrito*, Liseo shows himself utterly desplicable by failing to take seriously the flight of his daughters[5]; and Lord Ellesmere did not passively forgive the runaway match of his niece even with the brilliant and well-connected John Donne. As Brabantio himself suggests, family alliances, which the marriages of daughters would cement, formed an important part of general family policy, which, as in old feudal times, must be shrewdly and forcefully upheld if a noble house would not court ruin[6]. Families of the better class used a marriageable daughter very much as Queen Elizabeth used her own matrimonial possibilities and as Batista used his daughter Bianca in *The Taming of the*

nary events in *The Ancient Mariner*. Cf. J. L. Lowes, *The Road to Xanadu*. Cambridge (Mass.), copr. 1927, 124 et seq. and 294 et seq.

1. See the present writer, *Captain General Othello* (*Anglia*, XLIII, 296); « *Honest Iago* » (*Pub. Mod. Lang. Assoc. Am.*, XLVI, 724); and « *Othello* » *and Elizabethan Army Life* (*Rev. Ang.-Am.*, IX, 319). Shakespeare must have known that he was drawing on a recent controversy signalized in a bitter pamphlet-war.

2. See the present writer, « *This Poor Trash of Venice* » (*Jour. Eng. Ger. Phil.*, XXX, 508).

3. De Maulde la Clavière, *op. cit.*, 25; and G. Fagniez, *la Femme et la Société française dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1929, 62 et seq.

4. *Othello*, IV, II, 125; I, II, 68.

5. *Hipocrito*, V, VII, 273.

6. See Painter, Part II, No. XXIV, already quoted. Cf. *Othello*, I, II, 98-99.

*Shrew*, dangling her before the eyes of prospective suitors and haggling for the most influential match or the richest settlement. Thus an elopement was a heavy loss of prestige as well as a serious disgrace. Sympathy with Brabantio's point of view would be especially prevalent among men of the better class and heads of families; and, though they were doubtless in minority, a dramatist could not quite ignore persons of such importance.

Although, as previously shown, the Elizabethan woman in practical fact enjoyed great freedom, yet in ideal theory she had little or none : she was either exalted as an object of more-or-less Platonic love, a view exemplified in the Italianate courtesy literature of the aristocracy; or, in the more bourgeois book of domestic conduct, compiled largely on the authority of the Bible and the Fathers, she was conceived of as the « weaker vessel », the original temptress of mankind[1]. These edifying volumes were almost always written by men; and men lived in horror of femal independence[2]. They brand marriage without the parents' consent as « flat against the commandment of God »[3]; and fathers are admonished not to delay arranging matches at the earliest possible age for fear that children might be tempted « to seek out marriages for themselves »[4]. The sin of « stealing Children from Parents for marriage sake » — praticed very remuneratively by young nobles in France[5] — is described as « a worse kinde of felony then stealing away the goods of a man. For children are much more properly a mans own than his goods », and was severely punishable by English law[6]. Children were doubtless treated less harshly than during the Middle Ages[7]; but even the licentious playwrights could expatiate on occasion upon the evils of elopement[8]; and many Elizabethans doubtless interpreted *Romeo and Juliet* as an *exemplum* illustrating this theme. Thus, in strict theory, Desdemona was highly culpable.

1. Perhaps the fullest expression of this view is to be found in *Conjugal Duty*, a collection of wedding sermons chiefly from the seventeenth century, compiled by R. Williamson, 1732-1736. See especially R. Snawsel's *Looking Glasse* (1610), II, 169 et seq. Cf. W. Vaughan, *Golden Grove*, 1608, sig. 04 et seq., on the Petrine text, « Let wives be subject to their husbands ». See also Powell, *op. cit.*, chaps. IV and V.

2. De Maulde la Clavière, *op. cit.*, 33.

3. W. Perkins, *Commentarie upon the Epistle to the Galatians*, *Works*. London, 1612-1617, III, 269. On Perkins, see Powell, *op. cit.*, 137.

4. W. Gouge, *Domesticall Duties*. London, 1634, 573, 456.

5. Fagniez, *op. cit.*, 57.

6. Gouge, *op. cit.*, 457 et *passim*.

7. Hill, *op. cit.*, 123 et seq.

8. Powell, *op. cit.*, 194 et seq.

Brabantio, moreover, had done his full duty toward her : he had brought her up to preside properly over a great household; he had supplied her with eligible suitors, and shielded her from the unwelcome advances of the worthless Roderigo; he had, withal, allowed her unusual freedom. His requital was a disgraceful elopement, an elopement with a foreigner, not even an Italian. And for all this, the outraged father could take no just revenge; he had only the coolest sympathy from the Doge and the shortest shrift before the Council. No wonder that such a blow to his sense of right, to his personal pride and to his family honor, « was mortal to him, and pure grief Shore his old thread in twain »[1]. Surely Desdemona was very naïve, or very much in love, to have overlooked the effect of her actions upon him; and the audience, if it would take her part, must indeed be made to see her actions through her eyes and so to overlook it too.

Shakespeare perforce had to take every care to let the spectators see as little as possible of Brabantio's side of the matter; for, at all costs, the hero and heroine must retain their sympathy. The elopement is glossed over by our not seeing the actual deed, as we do when Jessica runs away with Lorenzo; and Brabantio is made to give away his case beforehand by promising his consent if Desdemona substantiate Othello's story. The Doge — strangely enough in the Venetian State where the counselors were almost his equals — allows Brabantio but scanty speech as compared with the long and eloquent pleadings of the two lovers; and the imminent danger from the Turks apparently allows the other senators hardly a chance to express sympathy or even wonderment at this extraordinary marriage[2]. Aside from the obviously prejudiced slurs of Iago in the first scene, we hear only the version of the two lovers, and see the elopement only as they saw it. For the rest of the play, Desdemona does penance of passive docility. Again and again, she presents an example of wifely submission; she is specially praised by Lodovico as « an obedient lady »[3]; and, in the end, she tries to shield her husband even after he has caused her death. This general passivity is broken by only one action, the urging of Cassio's suit; but this action is essential to the play; and the exercise of such an influence was a commonplace of military life when advancement went by « letter and effection »[4], ant it was often « a

1. *Othello*, V, II, 257 et seq.
2. Cf. E. E. Stoll, *Othello*, Minneapolis, 1915, 44-45, note.
3. *Othello*, IV, I, 259.
4. See Sir H. Knyvett, *Defence of the Realme*. London, 1596; Ben Jonson, *Every Man in His Humor*, II, III; (Thomas), *Churchyards Charity*. London,

Ladies letter »[1]. If furthermore, one may presume that the folio text is later than the quarto[2], Shakespeare would seem, even in his last revisions, to have been concerned with the problem of enhansing the sympathy of the audience for Desdemona; for the three significant changes that concern her in the latter acts seem clearly intended to deepen the pathos of her situation[3]. Surely it is a monument to Shakespeare's dramatic art that criticism has almost unanimously followed the interpretation that, in the face of the initial facts, he strove so skilfully to establish.

Perhaps, however, no device is more potent than contrast to heighten a desired effect; and the sprightly Emilia, with her philosophy of wifely independence set forth in opposition to Desdemona's protests in the third scene of Act IV, clearly supplies this contrast. She is Shakespeare's own addition to the play, and, like his other additions, smacks of contemporary English realism. Indeed, a play that aims to set forth incredible actions in the light of common day must contain as many links as possible with accepted reality : a character, therefore, such as Emilia, constantly holding in the minds of the Elizabethan audience a sense of the immediate and the every-day, must have been invaluable in the middle and latter acts. Like her husband, she is apparently not quite gentlewoman, and not quite servant : she has neither the learning of Portia[4] nor the finer sensibilities of her mistress; and yet she is better than the « Captain's wife » described by Marston : « A Captain's wife wants means; her commander lies in the open fields abroad, may not she lie in civil arms at home[5]? » When it comes to the test, Emilia shows her wifely submission by both word and deed : though she loves her mistress, she follows Iago's command[6] and keeps silent about the handkerchief; and, even in the last fatal

1595, 10, 17-18. Nashe was more optimistic of English conditions, *Pierce Pennilesse*, *Works*, ed. Mc Kerrow, I, 178.

1. B. Riche, *Fruites of Long Experience*. London, 1604, 33 and 72. A young man, moreover, was supposed to pay court discretely to his superior's wife or mistress according to Cardinal Sermonetta (*Instructions for Youth*. London, 1722, 77-78).

2. On this vexed question, see a Ms. thesis at West Virginia University by K. W. Cameron, about to appear in part in the *Pub. Mod. Lang. Assoc. Am.* and elsewhere.

3. See J, Kooistra, *op. cit.*, 83.

4. English women were apparently less cultivated than those of Italy, according to Paulus Jovius (Rye, *op. cit.*, XLVIII); and Overbury's *Wife* does favor a woman « learned by much Art ».

5. Marston, *Dutch Courtezan*, I, I, 110.

6. Iago had told her, « Be not acknown on 't » (III, III, 319).

scene, she cries : « 'Tis proper I obey him, but not now ». She is faithful and obedient, but is no believer in Griselda-like submission; and, at the point of Desdemona's bitterest trial, she takes occasion to heighten its pathos by stating her own rather pragmatic views on wifely fidelity : thus she constitutes, as does the Nurse in *Romeo and Juliet*, the sharpest foil to the innocence of the heroine; for Desdemona, by this point in the play, has become so naïve that she does not even believe adultery to exist; and the audience, carried dextrously along in the current of events that Shakespeare directs, have quite forgotten, if they ever realized, the heroïne's pristine independence. Emilia then is seemingly brought into the play, not only as her husband's tool in the handkerchief incident, but also as a link with English reality and even more as a confident and as a foil for Desdemona.

The foregoing interpretations of Desdemona, Brabantio and Emilia — together with those of Othello, Cassio, Iago and Roderigo, attempted in former studies — lead the present writer to venture a hypothetical reconstruction of the artistic logic by which Shakespeare transformed Cinthio's unvarnished tale of lust and malice into a tragedy of significant forces and ideals : a woman's steadfast love, professional ambition, and the honor of two soldiers. The nominal setting he left as Italy — not quite the contemporary Italy of the Tridentine Reformation and of developing baroque[1], but the Italy-of-heart's-desire of the Elizabethan stage. Indeed, the very name of Venice was an allurement not to be foregone. The poetic style, he likewise made conform to the traditions of his stage. In plot and characterization and the resulting significance of theme, his changes are the most vital; for here he undertook to humanize and to elizabethanize the story. Suspected jealousy was regularly stuff for comedy; and, for the high seriousness of tragedy, it had to be endowed with poignant meaning and reality. Othello's deception must be well wrought both in circumstance and in Iago's plots. For these plots, Iago must have motives stronger and more truly English that the alfiero's disappointed *amour*. Shakespeare, therefore supplies two of the most impelling forces, frustrated ambition and grave personal outrage, the rumor of cuckoldry. This latter motive paralleled and emphasized the main theme of the play; but it required that the ancient have a wife, an Emilia, a human-all-too-human sort of woman of whom

1. Cf. F. Kölver, *Die Beziehungen zwischen Charakter und Stil in Shakespeares Othello*. Marburg, 1930. See a review by the present writer in *Jour. Eng. Ger. Phil.*, XXXI, 433.

such things might possibly be thought. Furthermore, so great is Shakespeare's economy of means, she could be used in other ways, confidant of her mistress and of her husband, and, most tellingly, as a contrast to the utter innocence of the other wife. If Iago, moreover, is to be « honest » and yet a soldier living in the corrupted currents of the age, he must be given a livelihood in the person of Roderigo, who may also be used as his tool and his confidant for such things as he would hardly tell his wife. As in Cinthio's tale, Cassio is obviously essential to the eternal triangle; but he also serves as a vivid contrast to the rougher Iago; and his efforts at re-instatement seal the ruin of Desdemona. Iago, Roderigo and Cassio all owe something to Cinthio's alfiero, Iago getting his part in the plot, Roderigo, his love for Desdemona, and Cassio, his courtly charm. A realistic background for the marriage of Desdemona with the Moor was perhaps the greatest problem; for on this depended the establishing of initial verisimilitude in the play. Shakespeare makes Brabantio a widower, and Desdemona the head of his house, a situation that an English audience would easily accept; and then, with consumate art, glosses over the sorrows of the bereaved father, Shakespeare's additions in short, are largely a matter of clear and realistic motivation, and of heightening by contrast to hold the sympathy of the audience to the hero and the heroine. Othello, as a jealous husband, ran the risk of being to the Elizabethans a figure of fun; Desdemona, though her elopement, of being a sort of shrew : the wife's initial independence must be kept in the background early in the play; and the husband's jealousy in the later acts must be supplied with a seemingly adequate motive in the plots of Iago, who in turn must also have a seemingly adequate motive to perpetrate such plots : thus the story of Cinthio underwent a mighty sea-change into something new, but much less strange to the Elizabethan public; and the character of Desdemona was cunningly built together, then half-obscured, to meet the dramatic necessities of the play. The elopement, thus lightly sketched in, started the lovers upon their fatal career; and then, with daring art, Shakespeare having obliterated it as a serious stain on Desdemona's character, later uses it to advance the main action, the jealousy of Othello :

> She that so young could give out such a seeming
> To seal her father's eyes up close as oak,
> He thought 'twas witchcraft[1].

1. *Othello*, III. III, 241-243.

As in *All's Well*, where Shakespeare seems to have combined — or confused — the cultural ideals and conventions of two social groups[1], and as *Henry IV* where he brought together two different centuries of English life[2], so in *Othello* he seems to have intermingled — apparently with malice aforethought — the cultures of two countries, Italy and England. So skilfully is this fusion made withal, that one is moved to call it an intentional artistic compound rather than a mere unconscious combination — the result shows such nicety in the fitting of motive to action and finely adjusted balance of dramatic parts. In Juliet, whom her parents prepare to dispose of in the conventional fashion, we have, as Shakespeare's closeness to his original suggests, the Italian unmarried woman; in Portia, we have the casket convention of courtship, derived from folklore, combined with the learned lady of the Renaissance; in Lady Macbeth, Shakespeare is trying to interpret a past heroic age; Beatrice and Olivia and perhaps Ophelia approximate the well-born English girl of his own day; and Desdemona vascillates between this conception and the Italian Juliet, who can woo her lover only by romantic stealth. In *Othello*, Shakespeare's additions to Cinthio seem to be actuated all by one purpose, convincing verisimilitude based on adequate motivation and intense English realism; yet, ironically enough, Iago is almost the only one of his more famous characters for whom critics have found no adequate motive and no realistic prototype; and the realism of the play, lost on audiences no longer Elizabethan, is now forgotten in the romantic gusto of the story. So far as Desdemona alone is concerned, this obscuring of the realism may well have been Shakespeare's intention. Her hybrid origin is surely a secret we were not intended to explore; and so may future critics continue as heretofore to find her only « angelic » and « innocent » and « shy », and forget, as Shakespeare wished us to forget, that she wooed a husband for herself, deceived a father and made him die of bitterness, and then slipped back into child-like innocence at the dramatic behest of four acts of mighty tragedy.

John W. Draper.

1. See W. W. Lawrence, *Shakespeare's Problem Comedies*. New York, 1931, 59.
2. See the present writer, *Sir John Falstaff*, already cited.

A PROPOS DE L'ÉDITION DE MONTAIGNE PAR PIERRE COSTE :

## UN PASSAGE
## DE LA CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE FRANÇAISE
### EN GRANDE-BRETAGNE

On sait l'importance de l'édition des *Essais* publiée en 1724, à Londres, par le réfugié Pierre Coste : une liste de « souscripteurs » parmi lesquels figurent Pope et Steele témoignerait à elle seule de l'importance de cette publication. Le passage suivant, extrait de la *Correspondance diplomatique* (Aff. étrang., ANGLETERRE, vol. 348, fol. 219), montre avec quel intérêt la France, même officielle, suivait cette manifestation de l'esprit français outre-Manche. La dépêche émane de Chammorel, faisant fonctions de chargé d'affaires durant un intérim d'ambassadeurs; elle est adressée au duc de Bourbon.

F. B.

A Londres, ce 17[e] aoust 1724.

Monseigneur,

Je receus hier la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 8[e] de ce mois. Il y a plus de quatre ou cinq mois que les essais de Montagne de la nouvelle edition avec des notes par M. Coste se distribuent icy aux souscrivans et a tous ceux qui en veulent acheter. M[r] Coste a qui j'en ay parlé ce matin a Richemond m'a dit qu'il en envoya il y a trois semaines par la Voye de Rouën, qu'il suppose estre presentement arrivez a Paris, ou qui du moins y seront au p[er] jour pour estre remis aux souscrivans qui n'en ont pas encore, et qu'ainsi vous pourrez avoir le vostre incessamment. Il n'y aura, s'il vous plaist, Monseigneur, qu'a envoyer quelqu'un de vostre part chez M. le Marquis de Gouvernet avec lequel il est en relation, et qui sçait a qui il faut s'adresser. On aura de ses nouvelles chez M[r] du Puy, rue Jacob, Fauxbourg S[t] Germain. Je ne vous indique cette voye, Monseigneur, que comme la plus courte; mais en cas qu'elle manque des que j'aurai vostre souscription vous serez servy avec toute la diligence possible.

## POUR LES DÉBUTS DE HOFFMANN EN FRANCE

### I. — Une mention diplomatique de « Meister Floh »

Chargé de la défense des intérêts français à la Diète, le fameux ami de Goethe, le comte Reinhard, écrit de Francfort le 26 février 1822 (Aff. étrang., Allemagne, vol. 763, fol. 225) au département dont il dépend à Paris :

... La *Gazette universelle* du 22 février raconte une transaction qui a eu lieu à Francfort entre un Agent prussien et un libraire de cette ville, pour la suppression d'un roman intitulé : *Maître Puce et ses ouvriers*, et écrit par un littérateur fonctionnaire public à Berlin. Le fait est vrai. On ajoute même que la traite qui devait indemniser le libraire des frais d'impression n'a pas été acquittée. Il paraît que c'est par des feuilles d'épreuves envoyées successivement à Berlin qu'on y a eu connaissance de cette production. Il faut connaître la littérature allemande pour sentir tout ce qu'il y a de singulier dans cette démarche. L'auteur, M. Hofmann (*sic*), est ce qu'on appelle en Angleterre auteur *humoriste*, dans un genre semblable à celui de Sterne, seulement plus bizarre, plus extravagant, et quelquefois sombre. Il se peut à la rigueur que les traits de sa satyre atteignent quelquefois le domaine de la politique, mais c'est en s'égarant et au hazard, d'autant plus que l'auteur lui-même est employé à Berlin dans la police d'enquêtes politiques...

Nulle annotation, en marge de cette missive, ne témoigne d'une réaction quelconque de la part de Mathieu de Montmorency. Le conteur allemand devait d'ailleurs mourir à peu de semaines de là, et c'est la même année que son ami le D[r] Koreff, qui a tant fait pour la diffusion de son œuvre, allait se réinstaller à Paris.

F. B.

### II. — Autour d' « Olivier Brusson »

Les pièces du dossier sont connues : rassemblées dès 1906 par M. Breuillac, elles viennent encore d'être reproduites par F. Ségu. Je n'ai donc pas à les mettre sous les yeux du lecteur.

Mon dessein serait plutôt d'attirer son attention sur les points suivants :

1° La lettre non signée qui précède *Olivier Brusson* est adressée *A Madame Du...* Cette personne peut-elle être identifiée? M. Ségu paraît croire à une pure fiction[1]. Est-ce bien sûr? « Je vous envoie... ces feuilles que j'ai souvent écrites en pensant à vous... Lectrice infatigable..., vous dévorez, au coin du foyer qui vous a vu naître, tout ce qui s'imprime chaque jour... » Ces détails de la lettre-dédicace[2] sont, semble-t-il, des traits positifs. Je vois une femme à qui ils conviendraient assez bien : M$^{me}$ Duvernet, l'aimable cousine Ursule, pour qui Latouche avait cueilli une rose, dix ans auparavant, sur les ruines de Tivoli. C'est elle qui, en 1831, recommanda G. Sand à son parent; c'est à elle qu'est adressée la Préface d'*Adrienne* (1845). Ici, il est vrai, le ton est bien moins familier. Mais comment tutoyer la destinataire, sans indiquer le lien de parenté? Et l'auteur aura eu ses raisons de le taire.

2° Pour se justifier de n'avoir pas inscrit le nom de l'écrivain original au frontispice d'*Olivier Brusson*, Latouche assure qu' « Hoffmann était en 1823 parfaitement inconnu en France ». Il eût pu ajouter cette observation *ad hominem :* Hoffmann n'est point nommé dans le *Résumé de l'histoire de la littérature allemande*, que Loève-Veimars lui-même avait publié en 1826[3].

3° Quel qu'ait été l'intermédiaire qui mit Latouche en possession du document dont il fit *Olivier Brusson*, l'auteur de cette traduction n'a pas encore été découvert. Qu'on me permette donc de signaler ici l'existence d'un exemplaire qui apporte le nom de ce traducteur.

Il s'agit d'un *Olivier Brusson* que la Bibliothèque universitaire et nationale de Strasbourg possède, sous le n° Cd 139739, et qui provient d'un don fait en 1871 par un particulier de Brême. En haut du faux titre, on y lit cette signature, qui semble d'un possesseur : « J. J. Stolz. Paris ». Sa feuille de garde porte cette notice, de la même écriture : « L'auteur de la dédicace de cet Olivier Brusson, et son éditeur, est Henri Delatouche, mort à Aulnay, près de Paris, au commencement du mois de mars 1851. *Le véritable auteur de la traduction du conte de Hoffmann est J. J. Stolz*[4]. Mais je ne suis pas le philosophe étranger, qui a remis à Delatouche le ma-

1. Dans son ouvrage si vivant sur *H. de Latouche (1785-1851)*. Les Belles Lettres, 1931, p. 124. L'article de M. Breuillac auquel nous faisons allusion était un « travail facultatif de licence » pour M. Baldensperger.

2. *Olivier Brusson*, chez Boulland et Tardieu, éditeurs, 1823, t. I, p. VI.

3. Paris, Louis Janet.

4. C'est nous qui soulignons.

nuscrit de la traduction[1]. » On sait qu'en effet — Latouche l'a précisé dans la suite — « la première version de *Mademoiselle de Scudéry* » lui avait été communiquée par « M. Schübart, l'associé de la maison Schübart et Heideloff ».

Qui est ce J. J. Stolz? Je ne sais. La notice que je viens de reproduire paraît dater de mars 1851. D'autres notes, inscrites également sur l'exemplaire, supposent la lecture d'articles nécrologiques : « Nat[*ional*], 8 mars 51. ... art. de J. Janin, J. des debats » (10 mars)[2]. Stolz a voulu apporter lui aussi son témoignage, et, s'il ne l'a confié qu'à son exemplaire, cette modestie serait en faveur de sa sincérité.

4° Il est, du reste, bien renseigné sur la bibliographie du conte allemand. La notice de la feuille de garde est précédée de ces lignes : « Mademoiselle de Scudery par Hoffmann (Taschenbuch der Liebe und Freundschaft für 1820), aussi[3] traduit — dans la *Bibl. universelle*, suite de la *Bibl. britannique* — Janvier. Février 1828. — » Cette indication est exacte, comme on peut s'en convaincre en parcourant ce périodique sous la date indiquée[4]. Du moins, on y trouve deux extraits arrangés de « Das Fräulein von Scuderi, etc... Mademoiselle de Scudéri, histoire du temps de Louis XIV, par Hoffmann. Extraite du *Taschenbuch* pour 1820, publié à Francfort par Schultz ». Au bas de ce titre, cette note, signée (R.) (Rédaction?) : « Hoffmann est un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne, mais il est peu connu hors de sa patrie. Ses ouvrages ont un cachet d'originalité très remarquable; ses *Fantasiestücke in Callot's Manier* (Esquisses fantastiques dans le genre de Callot), ses *Elixirs du diable*, son *Meister Floh*, l'ont placé au premier rang parmi les écrivains humoristes de la littérature allemande. La petite composition de cet auteur que nous traduisons ici ne saurait donner une idée du genre de son talent, mais on y trouvera une narration facile et l'art de réveiller et de soutenir l'intérêt. Peut-être reviendrons-nous un jour sur les ouvrages plus importants que nous avons nommés, pour chercher à faire connaître le vrai génie de Hoffmann ».

L'auteur de cette note, qui s'exprime comme s'il ignorait *Oli-*

1. Ceci répond à ce passage de la lettre-dédicace : « Un abrégé des faits écrits dans une langue singulière [c'est-à-dire sans doute en mauvais français]... m'avait été remis par un philosophe étranger » (p. VII).

2. Voici une des appréciations du scripteur sur ce second article : « les defauts de Delatouche bien [*un mot illisible*] ».

3. Cet « aussi » est en addition.

4. *Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts.* Faisant suite à la *Bibliothèque britannique rédigée à Genève.* 13e année, t. XXXVII. Littérature. Genève et Bossange père, Paris, 1828, p. 94 et 192.

*vier Brusson*[1], ne tarda pas à remplir sa promesse; sauf qu'il ne porta pas son choix sur un des écrits annoncés. Il préféra « les Écarts d'un homme à imagination. Fragment biographique, par E. T. A. Hoffmann. Extrait du *Taschenbuch* de Berlin pour 1822[2] ». Et il crut bon d'y joindre cette note explicative : « Le morceau dont nous donnons ici la traduction pourra paraître bizarre à bien des lecteurs. Ce genre fantastique, moitié plaisant, moitié sérieux, ce jeu de l'imagination qui semble n'avoir d'autre but que l'activité même de cette faculté, ce vague qui laisse le lecteur en doute s'il se trouve dans le monde réel ou dans les régions du merveilleux, tout cela est peu goûté en France, où l'on veut du positif et où le lecteur se sent peu disposé à servir, en quelque sorte, de jouet à l'auteur. Aussi ne donnons-nous ce fragment que comme un échantillon curieux d'un genre qui a été cultivé en Allemagne par des talents du premier ordre. Hoffmann, en particulier, excelle à tenir l'imagination du lecteur en suspens entre la vie réelle et le monde des fictions fantastiques. Sous ce rapport, le morceau qui va suivre peut donner quelqu'idée de sa manière. »

La France allait se montrer plus facile qu'on ne le dit ici à l'emprise du merveilleux naturel. 1828 : c'est l'année où l'on commence décidément à s'occuper chez nous d'Hoffmann. Peut-être la *Bibliothèque universelle* n'a-t-elle pas été étrangère à ce mouvement de curiosité.

5° D'après sa réponse à Loève-Veimars, Latouche n'a pas été le seul à qui la première version de *Mademoiselle de Scudéry* ait été communiquée. Elle le fut aussi, entre autres, à Rabbe. Ce détail confère, *à priori*, un intérêt particulier au compte-rendu qu'Alphonse Rabbe fit paraître d'*Olivier Brusson, roman en deux volumes*, dans les *Tablettes universelles* du 7 août 1823[3].

Je n'ai pu consulter ici cet article. Mais M. H. Moncel, qui a bien voulu le dépouiller pour moi, me mande que « les réflexions de Rabbe sont... générales. [Il ne dit] rien qui puisse se rapporter à Latouche, ou faire penser à lui ». Cette discrétion est aussi significative que décevante.

Non toutefois que Rabbe refuse ses éloges à l'écrivain : il lui reconnaît un remarquable talent d'expression et de peinture; ce roman, note-t-il encore, est « plein d'une sensibilité tour à tour déli-

1. S'il l'ignore, en effet, c'est une raison pour ne pas croire que (R.) désigne ici Rabbe. Voir plus bas.

2. *Bibl. univ.*, etc., même tome, p. 330 et p. 423. Les pages 415 et suivantes (Mélanges. Sur le vampirisme. *Morgenblatt*, février 1828) sont empruntées à *la Guzla* de Mérimée : « Un voyageur français rapporte, etc. »

3. Signé (R.) Alphonse Rabbe, *Album d'un pessimiste...*, publié par Jules Marsan. Les Presses françaises, 1924, p. XLIII.

cieuse et déchirante ». Le plus intéressant pour nous est ce qu'il ajoute sur la conclusion d'*Olivier Brusson*. Elle lui rappelle *l'Ingénu* de Voltaire et la tragique anecdote du colonel Kirke et de Jenny, que Delisle de Sales avait arrangée à sa manière « dans sa très oubliée *Philosophie de la Nature*[1] ».

Or cette conclusion appartient en propre à Latouche, à qui « il fallait un dénouement tragique et sombre[2] ». L'auteur de l'*Album d'un Pessimiste* était homme à la comprendre, si même il ne l'a pas suggérée. Les rapprochements qu'on vient d'indiquer autoriseraient à l'extrême rigueur cette conjecture. De toute façon, ils amoindrissent — et peut-être Rabbe a-t-il cherché cet effet — l'originalité de l'éditeur : là où il s'écarte le plus de Hoffmann, Latouche dépend d'autres sources.

Jean POMMIER.

---

## UN PAMPHLET OUBLIÉ DE GÉRARD DE NERVAL

Il y eut, en l'an 1847, une polémique littéraire dont le bruit se prolongea pendant quelques mois dans les journaux, et son souvenir ne mériterait sans doute pas d'être éveillé après un si long silence si, parmi les libelles qui surgirent, il ne s'en trouvait deux qui doivent ne pas être entièrement oubliés.

Le 17 janvier 1846, la *Bibliographie de la France* enregistrait, sous le n° 274, la première livraison d'une *Histoire de la Peinture flamande et hollandaise* par Arsène Houssaye. L'œuvre devait comporter 100 livraisons illustrées : elle était mise en vente, complète, le 3 juillet 1847 (*Bibliographie de la France*, n° 2872). Un mois plus tard, le *Charivari*, du 8 août 1847, insérait la lettre suivante :

Monsieur,

Dans votre numéro du 30 juillet dernier, vous dites que l'Histoire de la peinture flamande et hollandaise était un ouvrage à faire, et que M. Houssaye vient de combler cette lacune. Vous avez pu être induit en erreur à cet égard, mais

1. Marguerite obtient de La Reynie la grâce d'Olivier, comme M^lle St. Yves obtient de St. Pouange celle de l'Ingénu. Le colonel Kirke impose la même condition à Jenny pour sauver Sydnei, mais il la trompe (*De la philosophie de la nature*, t. II, 3e éd. Londres, 1777, p. 271-295, *Histoire de Jenny Lille*, épisode du règne de Jacques II en Angleterre).

2. F. Segu, *op. cit.*, p. 125.

vous avez trop de loyauté pour ne pas me permettre de répondre. Lorsque le livre de M. Houssaye parut, à la fin de décembre 1846, j'avais déjà publié trois volumes sur cette matière. L'auteur des *Onze maîtresses délaissées* le savait si bien qu'il s'est emparé non seulement de mon titre, mais d'une partie de mes idées, du résultat de mes recherches, de faits que j'avais découverts, et a même copié textuellement plusieurs passages. Voilà ce que je le défie de nier; s'il l'essaie, je mettrai sous les yeux du public toutes les preuves de ce que j'avance.

Agréez, je vous prie, le témoignage de ma parfaite considération.

Alfred MICHIELS.

Aussitôt Michiels publiait, sous un nom d'emprunt, une brochure (elle n'a pas été enregistrée à la *Bibliographie de la France*) intitulée *Un entrepreneur de littérature, par Jules* PERRIN, chez tous les marchands de nouveautés, 1847, 44 p. in-8°, où il démontrait que Houssaye avait plagié son ouvrage et mettait en regard quelques passages empruntés aux deux livres pour prouver « le système de maraudage suivi par le compilateur ».

Le 9 octobre 1847, la *Bibliographie de la France*, sous le n° 4296, annonçait la mise en vente d'une brochure anonyme intitulée *Un martyr littéraire. Touchantes révélations*, Paris, typographie d'A. René, rue de Seine, 32, 16 p. in-8°, avec cette indication en petit texte : « Articles en prose de et sur Michiels. »

La brochure, divisée en deux chapitres, commençait par ces mots :

L'heure est enfin venue de rendre justice au caractère et aux écrits d'un pauvre écrivain bafoué — injustement — en France quand il habite la France, et en Belgique alors qu'il séjourne à Bruxelles. N'avons-nous pas nommé M. Michiels? (Ne pas confondre avec Jules Perrin.) Tous les poètes ou critiques célèbres des deux royaumes s'accordent à dire qu'il ne sait pas écrire, mais qu'en revanche il est fort ignorant. Nous confondrons ses accusateurs en publiant ici ses états de services.

Comme ses livres ne se vendent pas en France, nous n'avons pas à les défendre; contentons-nous de reproduire ici ses jugements sans appel sur les hommes dont s'honore la lit-

térature française, et sur une revue où n'a pas écrit M. Michiels, mais qui a compté parmi ses rédacteurs Cousin, G. Sand, Rémusat, Sainte-Beuve, etc.

Puis venait un choix d' « Opinions de M. Michiels sur Sainte-Beuve, P. Chasles, G. Planche, Alfred de Musset, E. Quinet, D. Nisard, A. Houssaye et quelques autres ».

Et non sans ironie, l'auteur ajoutait :

Nous avions, avant la lecture des opinions de M. Michiels, une assez bonne opinion de la *Revue des Deux Mondes* et des hommes qui y ont écrit; mais, aujourd'hui, nous sommes de l'avis de M. Michiels contre l'avis de tout le monde. Foin des moutons de Panurge!

Depuis ces critiques si loyales et si délicates, tous ces intrigants ont perdu les faveurs de l'opinion publique. Ils se vengent en bafouant M. Michiels, en affirmant qu'on n'a pas voulu de ses travaux à la *Revue des Deux Mondes* et en empêchant ses livres de se vendre. L'avenir leur demandera compte de leur conduite. M. Michiels leur avait tracé la route; ils n'ont pas voulu la suivre. Nous savons bien que M. Sainte-Beuve a reçu une lettre enthousiaste de M. Michiels, qui le déchire — après la lettre —; nous savons bien que MM. Villemain et Planche, Nisard et Quinet, Alfred de Musset, Arsène Houssaye et tous les autres disent qu'ils n'ont jamais entendu parler de lui; nous savons aussi que toutes ces allégations de M. Michiels sont demeurées sans réponse. Preuve évidente qu'on veut infliger le silence à celui qui est si digne du bruit.

Dans un second chapitre, l'auteur mystérieux jette le masque :

Dans notre amour pour la vérité, nous avouerons que M. Michiels n'a pas été aussi bon historien que bon critique. Ce qui a paru de son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* est fort méprisé par les Allemands et par les Belges, par Waagen, André van Hasselt et Charles Hen. Voici comment un critique du Nord, savant et poète de premier ordre, parle des premiers volumes...

Suit un long extrait, démontrant que Michiels a plagié 220 pages

dans les livres de Franz Kugler, *Handbuch der Geschichte der Malerei*, paru en 1837 à Berlin; Hotto, *Geschichte der deutschen und niderlaendischen Malerei*, et Mme Anne Schopenhauer, *Johann von Eyck und seine Nachfolger*, paru en 1822 à Francfort.

L'auteur relevait les erreurs et les bévues de Michiels et concluait :

En résumé, M. Michiels n'a pris à Kugler que 220 pages. Qu'est-ce que cela? Il est vrai qu'il a *reproduit textuellement*, dans son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, les erreurs, les bévues, tous les anachronismes de Mme Schopenhauer. Waagen, le célèbre critique allemand, affirme que M. Michiels *laboure fréquemment son champ avec les chevaux d'autrui, qu'il fait passer effrontément pour les siens.* Mais quelle valeur a donc Waagen en face du certificat de vertu que nous délivrons à M. Michiels? (Ne pas confondre avec Jules Perrin.)

En publiant ceci, nous avons voulu faire connaître M. Michiels et l'arracher à la persécution du silence entreprise avec tant d'ardeur, contre lui, par les Planche, les Sainte-Beuve, les Villemain et autres. C'est un pauvre historien sans doute; mais quel profond et sagace critique! C'est un mauvais écrivain; mais c'est un homme vertueux!

Quérard, dans ses *Supercheries littéraires dévoilées*, t. II, p. 310, attribue cette brochure à Arsène Houssaye, et Vicaire dans son *Manuel de l'amateur de livres*, t. IV, p. 184, la classe parmi les œuvres d'A. Houssaye. Le *Catalogue de la Bibliothèque Nationale*, qui l'enregistre sous la cote Ln27 9898, maintient, sur la foi de ces deux bibliographes, l'œuvre au compte d'A. Houssaye.

En réalité, elle est de Gérard de Nerval : elle ne figure pas dans la *Bibliographie de Gérard* par M. Aristide Marie. Mais un article d'Arsène Houssaye, paru dans *le Livre, revue du Monde littéraire*, 3e année, octobre 1882, p. 302-303, permet de la restituer à son véritable auteur. Il raconte comment Sartorius, l'éditeur belge, ayant acheté les cuivres de la Galerie Lebrun, lui commanda pour les utiliser une *Histoire de la Peinture flamande et hollandaise.* Le volume fut rapidement écrit et eut un grand succès. Houssaye continue en ces termes :

Naturellement, on ne laissa point passer une pareille bonne fortune sans vouloir m'en punir; un autre historien de la peinture flamande et hollandaise m'accusa de lui avoir pris

son titre et son style. Son titre, c'est vrai; mais ses phrases, point du tout, car je ne l'avais pas lu; un titre historique appartient à tout le monde, comme tout ce qui a été écrit jusqu'au jour où l'on prend la plume pour écrire encore; je n'en fus pas moins violemment attaqué, en fort bonne compagnie d'ailleurs, puisque les rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes* recevaient tous le même coup de bâton. Gérard de Nerval, plus royaliste que le roi, riposta par une petite brochure intitulée *Un martyr littéraire*, où il se contentait d'ailleurs de transcrire toutes les opinions de mon critique et toutes les opinions de ceux qu'il critiquait. C'était pourtant un homme d'étude et de littérature qui, au fond, n'avait qu'un ennemi, lui-même, par son caractère ombrageux. Je ne devins pas son second ennemi, au contraire. Un ministre, M. Jules Simon, m'ayant consulté sur l'apôtre, je lui répondis que je n'avais qu'à m'en louer. Je reconnais bien volontiers que son histoire, que je n'ai pas lue, vaut mieux que la mienne.

On peut ici croire Houssaye sur parole, bien que son témoignage soit souvent suspect.

Mais l'incident n'était pas clos avec Michiels : à la brochure anonyme de Gérard de Nerval il répondit, le 24 octobre 1847, par une autre brochure, *les Nouvelles fourberies de Scapin*, qui, en trente-six pages d'impression serrée, est un réquisitoire en règle contre Houssaye et ses défenseurs. Il y inséra comme pièces à l'appui les lettres élogieuses qu'il reçut de Gustave Waagen, directeur du Musée de Berlin, de Schnaase, procureur du roi à Dusseldorf, et — documents plus précieux pour notre histoire littéraire — celles de Chateaubriand (8 février 1841), de Sainte-Beuve (novembre 1836), de Michelet (30 septembre 1840), et termina par une attaque violente contre le critique de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris*, Sainte-Beuve, coupable de lui avoir promis un article sur son livre et de ne l'avoir pas écrit. Mais ceci est une autre histoire que M. G. Michaut[1] a contée autrefois en détail. Certes, on ne s'attendait pas à trouver le nom de Gérard de Nerval en cette affaire.

Jean Bonnerot.

1. Dans *Sainte-Beuve et Michiels*, article paru dans *la Quinzaine*, t. LII (mai 1903), et recueilli dans ses *Études sur Sainte-Beuve*. Fontemoing, 1905.

# CHRONIQUE

**Littérature comparée et prédilections nationales.** — L'auteur d'une thèse récente observait que l'essentiel des influences exercées par l'étranger sur les lettres françaises modernes avait été l'objet, depuis près de quarante ans, d'investigations fort poussées, alors que la contre-partie, c'est-à-dire les dettes contractées à leur égard par les littératures étrangères, avait été beaucoup moins complètement exposée, chez nous et au dehors.

Rien de plus juste que cette remarque, ni qui s'explique plus aisément. A traiter plutôt des phénomènes de « dettes » contractées par la littérature qu'on pratique normalement et comme de naissance, on risque moins de grossir ou de dénaturer ces emprunts ; on reste davantage dans une tradition moyenne qui est celle même de la plupart des « emprunteurs » observés. Combien elle témoigne de tendances différentes, l'assertion qui aurait été risquée, dit-on, dans l' « assemblée des professeurs » d'une Université voisine, et selon laquelle on ne saurait, dès qu'on étudie des questions d'influences, manquer d'exagérer celle qu'ont exercée des nationaux, de diminuer celle qui aurait été par eux subie ! Conclusion : dangereuse discipline que celle du comparatisme ainsi entendu !

Il est à peine besoin de marquer ici combien ces craintes sont vaines, au moins pour une zone d'investigations déjà couverte par de nombreux travaux. Qu'il nous soit permis de rappeler les dates d'*ouvrages* consacrés chez nous, *aux temps où s'est vraiment constituée notre discipline* et sans aller jusqu'au moment actuel, soit à des dettes de la littérature française vis-à-vis de ses voisines, soit — inversement — à des cas où celles-ci sont débitrices : on verra de quel côté penche la balance.

1895. J. Texte. *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire.*

1898. P. Bouvy. *Voltaire et l'Italie.*

H. Potez. *L'Élégie en France avant le romantisme* (influences septentrionales).

J.-J. Jusserand. *Shakespeare en France sous l'ancien régime.*

| | |
|---|---|
| 1899. L. Maigron. *Le roman historique : Essai sur l'influence de W. Scott.* | M. Tourneux. *Diderot et Catherine II.* |
| 1901. E. Martinenche. *La comédie espagnole en France de Hardy à Racine.* | J.-J. Olivier. *Les comédiens français dans les cours d'Allemagne.* |
| 1902. H. Vaganay. *Le sonnet en Italie et en France au XVI<sup>e</sup> siècle.* | |
| 1904. F. Baldensperger. *Goethe en France.* | |
| 1906. P. Martino. *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle.* | Ch. Cestre. *La Révolution française et les poètes anglais.* |
| Gendarme de Bévotte. *La légende de don Juan.* | L. Charlanne. *L'influence française en Angleterre.* |
| 1907. E. Estève. *Byron et le romantisme français.* | |
| F. Baldensperger. *Bibliographie critique de Goethe en France.* | G. Goyau. *Jeanne d'Arc devant l'opinion allemande.* |
| 1909. J. Vianey. *Le Pétrarquisme en France au XVI<sup>e</sup> siècle.* | |
| 1910. | P. Hazard. *La Révolution française et les lettres italiennes.* |
| | E. Haumant. *La culture française en Russie.* |
| 1911. | A. Mansuy. *Le monde slave et les classiques français.* |
| 1912-1918. G. Chinard. *L'exotisme américain*, etc. | |
| 1912. G. Maugain. *Boileau et l'Italie.* | |
| 1914. | L. Reynaud. *Histoire générale de l'influence française en Allemagne.* |
| | G. Maugain. *Carducci et la France.* |
| 1917. P. van Tieghem. *Ossian en France.* | |
| 1918. R. Sturel. *Bandello en France au XVI<sup>e</sup> siècle.* | |
| 1919. J.-Roger Charbonnel. *La pensée italienne et le courant libertin.* | |
| 1920. H. Tronchon. *La fortune intellectuelle de Herder en France.* | |
| 1922. L. Reynaud. *L'influence allemande en France au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle.* | |
| 1923. J. Larat. *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Nodier.* | |
| 1925. | B. Faÿ. *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis.* |
| 1926. F. Baldensperger. *Orientations étrangères chez H. de Balzac.* | G. Maugain. *Ronsard en Italie.* |
| 1927. E. Eggli. *Schiller et le romantisme français.* | |

1928. L. LEMONNIER. *Les traducteurs français d'Edgar Poe.*
A. VIATTE. *Les sources occultes du romantisme.*
H. BÉDARIDA. *Parme et la France.*
1930. G. ASCOLI. *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle.*
E. AUDRA. *L'influence française dans l'œuvre de Pope.*
1931. M. BARDON. « *Don Quichotte* » *en France.*

Il serait facile de poursuivre la même démonstration à propos des *articles* publiés, pendant la même période, dans les périodiques : nul ne pourrait soutenir avec quelque apparence d'équité et d'objectivité qu'il est impossible de pratiquer ces indispensables recherches sans y apporter une indiscrète prétention et comme un « impérialisme » larvé ! Peut-être, d'ailleurs, ne serait-il nullement paradoxal d'avancer que, pour les collectivités comme pour les individus, il y a autant de mérite et plus de profit à s'informer et à apprendre qu'à s'imposer et à se faire connaître. Mais nous n'en sommes guère, par le temps qui court, à des vues de ce genre. F. B.

**Publications récentes.** — L'Institut français de l'Université de Szeged, que dirige M. Bela Zolnai, vient de publier la septième de ses *Études : Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature françaises*, par B. LOVAS. C'est, dit l'auteur, le résultat de plusieurs années de travail : on conçoit qu'il ait fallu beaucoup de patience et beaucoup d'ingéniosité pour mener à bien de telles recherches, qui n'intéressent pas moins la littérature que la philologie, et qui sont du comparatisme en action. Elles permettent de saisir, d'une nation à une autre, l'apport même de la vie. L'arrivée de noms géographiques et historiques n'est pas surprenante en soi, bien que la littérature en fasse quelquefois des emplois capricieux ; l'arrivée de certains noms communs, au contraire, et leur fortune, permet aux psychologues d'exercer leur sagacité.

La belle édition des œuvres de SPENSER, entreprise à la Johns Hopkins Press de Baltimore par MM. E. GREENLAW, Ch. G. OSGOOD et Fr. M. PADELFORD, avec ce dernier comme principal éditeur de la *Faerie Queen,* suit pour cette dernière (tome I) le texte de 1596, sauf au cas d'une erreur probable. Des appendices substantiels donnent, sur les sources et sur les intentions du poète, des jugements *variorum* qui font de l'ensemble un excellent répertoire en même temps qu'une belle réussite de typographie.

Le *Racine* de M. Valdemar VEDEL continue une série que nous avons eu l'occasion de signaler ici (III, 331 ; IV, 160 ; VII, 554) et qui, à mi-chemin entre la simple étude des œuvres d'art ou de litté-

rature et l'histoire de la civilisation matérielle, trace des avenues nettes — un peu simplifiées parfois — en pleines grandes époques de l'Europe. Dans ces 280 pages (Copenhague, Gyldendal), l'écrivain danois multiplie les rattachements de l'œuvre racinienne à la vie du grand siècle, se gardant de donner dans l'illusoire explication du « baroque », cherchant le point d'équilibre de ces nobles créations dans l'opposition au naturalisme et la soumission de toute vérité à la loi de l'art : excellent procédé de démonstration, différent de celui de Lytton Strachey dans des pages fameuses, mais très capable d'aider à faire comprendre des créations qui seront sans doute toujours la pierre de touche de tout moderne classicisme.

*Estelle*, « pastorale » de Florian, est étudiée par M. Magnus Björkenheim dans une étude bien présentée (Helsingfors, 1932; in-8° de 111 pages) et illustrée de reproductions de vignettes du temps. Si le deuxième chapitre, consacré aux « précurseurs », ne cerne pas d'un trait assez marqué l'influence particulière de Gessner, amplement cité parfois, le chapitre iv a le mérite d'insister ingénieusement sur les particularités qui font de Florian, ici, un « poète de terroir », et le chapitre v de faire un tour d'horizon pour recueillir les témoignages de la notoriété et de l'influence d'*Estelle* — parmi lesquels, ô surprise, le *Fritjof* de Tégner.

Bien que relevant de l'histoire la plus strictement documentaire, la sixième et dernière partie de la *Liste des émigrés, déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle*, publiée par M. A. Gain (Metz, Les Arts graphiques), a tout lieu d'être mentionnée ici : rien qu'à signaler le nom de Ch. de Villers, ceux de Wendel, Foucquet, Bombelles, qui tiennent une place dans les relations de Goethe, celui de Lassaulx, qui semble représenter un contact avec J. Gœrres, on justifierait cette mention d'un utile répertoire mené à bonne fin par le zèle tenace et avisé de son auteur.

On aurait retrouvé volontiers, comme épigraphe de l'intéressante monographie de Mlle Helmut Rehder sur l' « illimité dans le paysage » (*Die Philosophie der unendlichen Landschaft; ein Beitrag zur Geschichte der romantischen Weltanschauung*. Halle, Niemeyer, 1932; in-8° de viii-228 pages), le passage si caractéristique de Gottfried Keller dans *Die Romantik und die Gegenwart* : « Je songeais à l'espèce d'inexprimable désir qu'éveille en nous le spectacle d'un beau paysage... Les lointains bleus, surtout, suscitent partout cette impression, comme aussi la ligne brillante de l'eau à l'horizon; et pareil sentiment nous pénètre encore dans une forêt silencieuse et dense où nous sommes seuls... » Chose curieuse, cette étude d'une Germano-Américaine, qui a le mérite de lutter contre l'attrait d'une métaphy-

sique où risque de s'évanouir le sens des nécessités du style chez les auteurs envisagés, accepte un peu indifféremment des paysages bien divers, en particulier des paysages de vallées (plus propres à « cloisonner » et limiter la contemplation) comme vérification de sa thèse : le sens de l'illimité créant *dans l'espace* un sentiment « romantique ». La mer, les grandes plaines, ce que Chateaubriand évoquait excellemment sous le nom de « poésie de l'infini », semble cependant particulièrement propre à répondre, non plus à une pensée abstraite, mais à une nostalgie que Claude Lorrain avait munie, en peinture, d'aliments, et qu'il s'agissait de satisfaire par la suggestion écrite.

C'est un paysage agréable et frais plutôt que vaste et surhumain qu'appréciaient les *Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois*, dont M. Charles Guyot résume les impressions dans un livre fort agréable (Neuchâtel et Paris, 1933, éditions Delachaux et Niestlé), où voisinent Shelley et Nodier, F. Cooper et Chateaubriand, Sénancour et Dumas. Dans quelle mesure des visiteurs aussi différents — auxquels il eût été facile d'en ajouter d'autres — portaient en eux-mêmes leur « romantisme » avant d'accéder au Val-de-Travers ou à l'hôtel du Sauvage, c'est ce que le lecteur imagine assez : les détails relatés par l'auteur concernent plutôt des particularités locales que des états d'âme. Et comme, pour Andersen spécialement, il nous donne de l'inédit, on aurait été heureux d'en trouver aussi sous sa plume au sujet de certains comparses : par exemple, M^lle^ Borel, la dame de compagnie neuchâteloise de M^me^ Hanska.

Balzac est-il vraiment une « force de la Nature », comme l'un de ses meilleurs répondants américains, M. E. P. Dargan, l'annonce dès le titre même d'un enthousiaste petit livre de vulgarisation (*H. de Balzac a force of Nature;* The University of Chicago Press, 1932)? Il est entendu que le « dynamisme » est vanté comme une qualité intrinsèque par certaines générations, et que la « force vitale » ne manquait nullement à l'auteur de la *Comédie* — mais à Dumas père et à Victor Hugo non plus! Et il n'est pas sûr qu'un *observateur intuitif* — ce qu'il se piquait d'être avant tout — soit présenté dans son jour le plus favorable sous un aspect purement volcanique, remuant et turbulent. Mais il est réconfortant de savoir la renommée du grand romancier maintenue en honneur et en jeunesse par un lettré de la qualité du professeur de littérature française de Chicago.

**Autour des Universités.** — M. F. Baldensperger a fait, à Genève et à Lausanne, un exposé sur *Divers aspects du cosmopolitisme*, et donné à Cologne, Leipzig et Dresde, plusieurs conférences.

M. P. Van Tieghem a été élu président de la Société d'histoire moderne et contemporaine.

A l'Académie des sciences morales et politiques, M. J. Hankiss, professeur à l'Université de Debrecen, a fait une communication intitulée : *Secrets d'atelier de l'abbé Prévost*. Il a attiré l'attention sur la dépendance, souvent très étroite, du romancier et du journaliste, des sources d'actualité qu'il avait exploitées (*Histoire des Révolutions de Hongrie*, *Mémoires de Betlem-Niglos*, *Voyages de la Motraye*, etc.). Les lettres sur la littérature moderne des Turcs et des Arabes que le rédacteur du *Pour et contre* avait demandées à un collaborateur hongrois marquent une date dans l'histoire de la littérature comparée.

Le Comité France-Italie a célébré le cinquantième anniversaire de l'amitié italienne de Pierre de Nolhac : il y a un demi-siècle, en effet, que l'auteur de *Pétrarque et l'humanisme* s'installait à Rome, comme membre de l'École française d'archéologie. Des Italiens, M. Morandi, M. Carraro, ont commenté l'anniversaire; et ils ont offert à Pierre de Nolhac une statuette représentant Dante. Des Français, MM. Louis Madelin, Jean Rivain, Paul Hazard, ont rappelé à leur tour l'œuvre de l'érudit et du poète : la *Revue de littérature comparée*, dont il est le collaborateur, s'associe bien volontiers à l'hommage qui lui fut ainsi rendu.

Un autre de nos collaborateurs, M. Henri Hauvette, professeur de langue et littérature italiennes à la Sorbonne, vient d'être élu membre de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

**Travaux en cours.** — M. Anton Ocvirk prépare un exposé théorique d'ensemble sur *la littérature comparée*.

Miss Grace M. Sproull entreprend une étude complète de *J.-F. de La Harpe*, où la position du critique à l'égard des littératures étrangères sera examinée. M. G. V. King achève une thèse sur *Cantwel traducteur*. M. Desplanches étudie *la France dans la vie et l'œuvre de Walter Scott*, M. Monchoux, *Quinet et l'Allemagne*, miss R. Holden, *Thalès Bernard*.

D'autres travaux en cours dont il convient de faire mention sont des « mémoires de diplôme » : Amirault, *les Études anglaises de Baudelaire*; M^{lle} Buozzi, *Quelques traductions françaises de l'Enfer de Dante au XIX^e siècle;* Reysset, *la Part de l'Angleterre dans la vie et l'œuvre de Vigny;* Perreaux, *Beckford au Portugal*; Schneider, *l'Allemagne dans l'œuvre de Victor Hugo jusqu'au « Rhin »;*

Jehl, *l'Europe continentale dans l'œuvre de Prévost;* Hoffstetter, *Herder historien et ses prédécesseurs français;* M[lle] Rochel, *la France dans l'œuvre de R. M. Rilke.*

**Les Vivants et les Morts.** — George Moore (1852-1933) avait quitté son Irlande natale avec l'intention de devenir peintre, et l'on peut dire qu'avant même Mallarmé et Huysmans, ce fut l'école française de peinture de 1875 qui fit de cet insulaire un « continental ».

Othon Guerlac (1870-1933), professeur à l'Université Cornell (N. Y.) a donné à la *Revue*, outre un appui qui lui fut précieux, un article important et très neuf sur *le Suicide de Prévost-Paradol.*

George Saintsbury (1845-1933) a beaucoup fait pour rapprocher des lettres françaises modernes, en particulier du roman, l'opinion britannique. Un détail peu connu de sa biographie — et c'est peut-être la clef de cette activité — est son séjour de six ans à Guernesey, où il connut non seulement Victor Hugo exilé, mais l'un de ses interprètes, Paul Stapfer.

La mort successive de G. Moore et celle de J. Galsworthy a permis de mesurer, pour les pays continentaux, l'importance que le grand public ou les cercles lettrés attribuaient à ces insulaires. Notons que le premier lecteur qui ait fait connaître Galsworthy en Allemagne fut notre collègue de Leipzig, M. Levin Schücking.

Le centenaire de Walter Scott a été célébré, non sans quelque retard s'il s'agissait de sa mort (survenue, comme on sait, le 21 septembre 1832), dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne et sous les auspices de l'Association France-Grande-Bretagne, le 21 janvier 1933. M. Émile Legouis a parlé de la fortune littéraire du romancier écossais en France.

Un autre centenaire (dont aurait été surpris notre xviii[e] siècle aussi bien que le rationalisme d'un Fontenelle, estimant que le milieu éducatif a raison de la race et que nous devenions comme les Grecs en ne lisant que des livres grecs) a été célébré dans la même enceinte : celui de Gobineau, le 17 février 1933. Une exposition Gobineau a coïncidé, à la bibliothèque de Strasbourg, avec cette cérémonie.

C'est d'un mort, hélas ! qu'il nous faut parler encore : il a lui-même annoncé sa fin, le 25 décembre 1932, après trente-sept années d'existence. Il s'agit du *Marzocco.* Ce journal avait toute l'agilité d'esprit, toute la saveur critique et toute la grâce de l'esprit florentin. Il s'occupait volontiers des lettres étrangères ; et plus d'une fois nous avons eu occasion d'indiquer dans nos rubriques ses articles ou ses recensions. Il ne pensait pas que la bonne règle fût de parler

des autres pays, et spécialement des pays voisins, avec dédain, avec violence : il était courtois. Sa disparition laissera un vide dans la république des lettres.

Le *Centro de Estudos Filologicos* (Junta de Educaçao Nacional) vient d'inaugurer la publication d'une revue, témoignage de son activité. Comme son nom l'indique, le *Boletim de Filologia*, qui paraît par les soins de l'Imprensa Nacional de Lisbonne, est de nature philologique : il n'exclut pas pourtant les recherches d'histoire littéraire, et notamment celles qui concernent les relations du Portugal avec les autres pays.

On annonce l'apparition d'une *Hispanic Review*, qui sera publiée par le département d'espagnol de l'Université de Pensylvanie, sous la direction de J. P. Wickerstram Crawford.

M. Leuridant, conservateur des archives de Ligne, prépare une *Correspondance générale* du prince de Ligne et serait reconnaissant à tous les détenteurs de documents relatifs à ce dessein de vouloir bien lui en donner copie. Adresse : 92, avenue de Visé, Watermael, Bruxelles.

Nous reviendrons sur les commémorations internationales dont Spinoza a été l'objet en Hollande ces derniers temps.

---

# BIBLIOGRAPHIE

## LIVRES ET PÉRIODIQUES

---

*Sauf indication contraire, suppléer la date de 1932 à la suite de chacun des titres ci-dessous.*

### Théorie.

Baldensperger (F.). Littérature générale et littératures particulières (*French Review*, novembre).

Brightfield (M. F.). The issue in literary Criticism [la vieille lutte entre impressionnisme et méthode scientifique, avec les épisodes d'« humanisme »]. Berkeley, Univ. of California Press.

Frühm (Th.). Gedanken über Goethes Weltliteratur. Leipzig, Heling.

Antona Traversi (C.). Disputa sull' arte del tradurre (Schermaglie tra Grabriele d'Annunzio e Georges Herelle) (*le Opere e i Giorni*, février).

Cian (V.). Unità e divisione di lavoro nel campo letterario (*Nuova Antol.*, 1er nov.).

Gielen (J. J.). Doxologie (Festschrift Tilburg, 1931).

### Motifs, thèmes et types.

González Palencia (A.). Para el estudio de la legenda de Santa Luciá (*Investigacíon y Progresso*, VI).

[Id.]. La doncella que se sacò las oyos. La Legenda de Santa Lucia (*Revista de la Bibl.*, *Archivio y Museo*, Madrid. IX).

Leslie (Sh.). Saint Patrick's Purgatory. A record from History and Literature. London, Burn Oats.

Van Os (A. B.). Religious visions : the development of the eschatological element in mediaeval English religious literature. Amsterdam, H. J. Paris.

Hauvette (H.). La légende de la *Morte vivante* (*Rev. des cours et conférences*, 15, 30 juillet, 15 décembre, etc.).

Roseira (A.). Vida do cativo monge confesso (*Boletim de filologia*, I, 1 et 2).

Draper (J. W.). Sir John Falstaff (*Rev. of English Studies*, octobre).

Cocchiara (G.). La leggenda di Re Lear. Torino, Bocca.

Casalduero (J.). Parodia de una Cuestión de Amor y queja de las fregonas (*Rev. de fil. esp.*, avril-juin).

Di Francia (L.). La leggenda di Turandot nella novellistica e nel teatro. Trieste, Éd. C. E. L. V. I.

De Bernardis (L. M.). La leggenda di Turandot. Genova, G. B. Marsano.

[X]. La leggenda di Turandot e il teatro (*Marzocco*, 23 oct.).

Gigli (L.). La Turandot di F. B. Busoni (*Marzocco*, 30 oct.).

Chiurlo (B.). Ancora Turandot nella novella e nel teatro (*Marzocco*, 6 nov.).

Brinkley (R. F.). Arthurian legend in the seventeenth century. Baltimore, Johns Hopkins; London, H. Milford.

Manacorda (G.). Problemi eterni del Faust : Faust ovvero della Vita della Morte e dell'Amore (*Nuova Ant.*, 16 sept.).

Osma (J. M. de). Variaciones sobre el tema de Don Juan (*Hispania*, XV).

Jünemann (W.). Drydens Fabeln und ihre Quellen. Hamburg, Friedrichsen.

Lumbroso (A.). La « Napoleonite » e i suoi ricorsi storici (*Marzocco*, 4 déc.).

Müllensiefen (P.). Faust als Napoleon, Kommentar zu der Tragödie II. Teil. Stuttgart, Kohlhammer.

Svanberg (V.). Skandinavismen i Tegnérs *Norre* (*Samlaren*, N. F., XIII).

Crespy (Y.). Le thème de l'évasion dans le roman français contemporain (*French Quart.*, septembre).

## Relations générales.

Bataillon (M.). Érasme au Mexique. Alger, Société historique algérienne.

Nicolini (F.). Lumières nouvelles sur quelques ouvrages de Diderot, d'après la correspondance inédite de l'abbé Galiani (*Études italiennes*, avril-décembre).

Bevilacqua (E.). Il romanticismo francese e l'Italia (*Leonardo*, décembre).

Bellessort (A.). Les voyages d'Alexandre Dumas (*Rev. des Deux Mondes*, 1er décembre).

Sellards (J.). Dans le sillage du Romantisme : Charles Didier (1805-1864). Paris, Champion.

Schulz (J.). Exotismus in der modernen französischen Literatur (*Die neueren Sprachen*, XL).

## Influences italiennes.

Fassò (L.). La prima novella del *Decameron* e la sua fortuna. Roma, l'Universale, 1931.

Croce (B.). Il personaggio italiano che esortò il Commynes a scrivere i « Memoires » (Angelo Catone). Napoli, Tip. Sangiovanni.

Peytavi de Fougères (G.). La modernité de Machiavel (*Merc. de France*, 15 décembre).

Arcari (P.). La romanità dello Shakespeare (*Opere e Giorni*, juin).

Draper (J. W.). Some details of Italian local colour in *Othello* (*Shakespeare Jahrb.*, N. F., IX).

Deanovič (M.). La fortuna di Apostolo Zeno nell'oltre Adriatico (*Atti dell'Accademia degli Arcadi*, 1931, t. VII-VIII).

Amoretti (G. V.). Wilhelm Heinse e il suo *Ardinghello*. Bologna, Zanichelli.

[An.]. L'attività letteraria di Sebastiano Ciampi in Polonia [d'après le livre de Maria-Luisa Panicali] (*Marzocco*, 6 nov.).

Franzi (Tullia). I « Promessi sposi » giudicati dal primo traduttore inglese (*Marzocco*, 25 sept.).

[Id.]. Il « barbaro che non era privo d'ingegno » [influence de Manzoni] (*Marzocco*, 6 nov.).

Caraccio (A.). Stendhal, Foscolo et les *Ultime lettere di Jacopo Ortis* (*le Divan*, nov.-déc.).

Gentili di Giuseppe (F.). Una satira dialettale di Tommaso Grossi [d'après une lettre de Stendhal] (*Dante*, nov.).

Gentili (A.). Curiosi giudizi di Stendhal sulla musica di Rossini (*Dante*, déc.).

Foscolo (L. B.). Nuove tracce di Stendhal a Firenze (*Marzocco*, 4 déc.).

[Foscolo]. Un compagno di soggiorno fiorentino dello Stendhal (*Marzocco*, 18 déc.).

Trompeo (P. P.). Postille al calendario fiorentino di Stendhal (*Marzocco*, 25 déc.).

Angeli (D.). Vignette romane, l'ultimo viaggio di Walter Scott (*Illustrazione italiana*, nov.).

Fiorentino (A.). La fortuna del Leopardi in Francia (*Dante*, nov.-déc.).

Pannella (A.). Il Confanolieri in America e la fortuna delle « Mie Prigioni » (*Pegaso*, août).

Bédarida (H.). Un poème et une lettre de Silvio Pellico, avec quelques autres inédits (*Études italiennes*, oct.-déc.).

Sorrento (L.). Garibaldi, E. Quinet e l'Italia (*Rendiconti del R. Istituto lombardo*, XI-XV).

Mazzoni (G.). L'Italia nelle poesie di Felicia Dorothea Hemans (*Giornale storico*, déc.).

Damiani (E.). Contributi del Dr. Petar Kolendic allo studio delle fonti italiane nella letteratura serbo-croata (*Giornale storico*, sept.).

[V. S.]. La letteratura italiana contemporanea vista da una Svedese (*Cultura*, juillet-septembre).

Fiumi (L.). Henri Hauvette e le lettere italiane (*Dante*, déc.).

Faure (G.). La mort de Wagner à Venise. — Deux Français à Gênes : Gustave Flaubert, Jules Michelet. — Avec Goethe à Padoue. — Maurice Barrès à Naples. Dans : Les Rendez-vous italiens. Paris, Charpentier.

### Influences espagnoles.

Sanvisenti (B.). Ariosto, Cervantes, Manzoni (*Convivium*, sept.-oct.).

Bertini (M.). Conversazione di due Italiani dopo un viaggio in Ispagna (*Convivium*, sept.-oct.).

### Influences françaises.

Harvey-Jellie (W.). Le théâtre classique en Angleterre dans l'âge de John Dryden. Montréal, Beauchemin.

Iacuzzi (A.). The European vogue of Favart : the diffusion of the *opéra-comique*. New York, The Institute of French studies.

Pellegrini (C.). Nota stendhaliana [les romans stendhaliens devant la censure toscane]. In : Ricordi e studi in memoria di Fr. Flamini. Città di Castello. Perrella, 1931.

Fubini (M.). Giacomo Leopardi tra Elvezio ed Epicuro (*Leonardo*, nov.).

Ziino (M.). Manzoni non tradusse il Lammennais (*Convivium*, janv.).

Rosso (A. T.). L'ispirazione hughiana nel Carducci e nel Pascoli. Torino, E. Rinaldi.

[Id.]. Echi francesi nella poesia di Arrigo Boito (*Rassegna di studi francesi*, octobre).

Bisson (L. A.). Le romantisme littéraire au Canada français. Paris, E. Droz.

Goertz (H.). Frankreich und das Erlebnis der Form im Werke R. M. Rilkes. Stuttgart, Metzler.

**Influences anglaises.**

[An.]. La prima traduzione italiana di un dramma di Shakespeare (*Marzocco*, 13 nov.).

[An.]. Le traduzioni shakespeariane inedite di Alessandro Verri (*Marzocco*, 4 déc.).

Boyd (J.). Goethe's Knowledge of English literature. Oxford, Clarendon Press.

Wahr (F. B.). Goethe's Shakespeare (*Philol. Quart.*, octobre).

Rubow (P. V.). Shakespeare paa Dansk. Copenhagen, Levin og Munksgaard.

Geijer (E. G.). Impressions of England, 1809-1810 (publ. par A. Blanck, trad. par E. Sprigge et C. Napier). London, J. Cape.

Roth (G.). Walter Scott et la France... de son temps (*Grande Revue*, décembre).

Baker (A. T.). Notes on Byron and Hugo (*French Quart.*, septembre).

Spink (G. W.). Freiligrathe's Verbannungsjahre in London. Berlin, Ebering.

[Un chercheur normand]. Autour d'un petit livre de la Bibliothèque de la ville de Caen [un recueil de vers de M. Arnold, en hommage à Trébutien] (*Journal de Caen*, 16-30 décembre).

### Influences allemandes.

[V. S.]. Goethe in Svezia (*Cultura*, juillet-septembre).

Matl (J.). Goethe bei den Slaven (*Jahrb. für Kultur und Gesch. der Slaven*).

Stankovič (K.). Zasto je Tolstoj nazvao Getea « velikim paganinom » (*Nova Europa*, XXV).

Rozov (V.). Gete i Puškin (*Ibid.*).

Kelerninas (J.). Goethev vpliv na jugoslovenske literature.

Morgan (B. Q.). The Goethe Centenary at the University of Wisconsin (Memorial Volume, ed. by A. R. Hohlfeld. Madison, The University).

Klenze (C. von). America and Goethe (*Ibid.*).

Kühnemann (Eug.). Goethe and the modern world (*Ibid.*).

Buck (Ph. M. Jr.). Goethe and Shelley (*Ibid.*).

Hohlfeld (A. R.). The meaning of Goethe for the present age (*Ibid.*).

Bergmann (A.). Das Welt-Echo des Goethejahres [surtout à l'étranger]. Weimar, Böhlau.

Bertaux (F.). Hommage à Gerhart Hauptmann pour son soixante-dixième anniversaire (*N. R. F.*, décembre).

Ewen (F.). The prestige of Schiller in England, 1788-1809. New York, Columbia Univ. Press.

### Influences scandinaves.

Janssen (B.). Un millenio di ricordi scandinavi in Italia. Trad. del danese da B. B. Ciccarella. Roma, 1930.

Wolfram (R.). E. M. Arndt und Schweden : zur Geschichte der deutschen Nordsehnsucht. Weimar, Dunker.

### Influences slaves.

Bittner (K.). Slavica bei G. W. von Leibniz (*Germanoslavica*, I).

Portnoff (G.). The influence of Tolstoï's *Ana Karenina* on Galdoz *Realidad* (*Hispania*, XV).

Portnoff (G.). La literatura rusa en España. New York, Instituto de las Españas.

### Influences hongroises.

Molnár (Ch.). Un ami français de la Hongrie : le centenaire oublié de Ch.-Louis Chassin (*Nouvelle Rev. de Hongrie*, octobre).

De Révész (E.). La Hongrie dans la littérature des réfugiés huguenots (*Bull. de la Soc. de l'hist. du Protest. français*, oct.-déc.).

Ledoux (E.). Un vieux roman [de M. Tissot, 1870] : une princesse Esterhazy au bief d'Etoz en 1782 (*Bull. de l'Acad... de Besançon*, 3e trimestre).

Hankiss (J.). Les caractères nationaux et leur représentation. Un exemple : le portrait du Hongrois dans l'opinion occidentale (*Rev. de synthèse*, décembre).

Petz (G.). Goethes Beziehungen zu Ungarn (*Deutsch-ungar. Heimatbl.*, IV, 2-3).

### Influences nord-américaines.

Rice (H. C.). Le cultivateur américain : étude sur l'œuvre de St John de Crévecœur. Paris, Champion.

Thulstrup (A). Några data från Love Alquists Amerikatid (*Samlarem*, N. F., XIII).

### Influences sud-américaines.

Leavitt (St. E.). Hispano American Literature in the United States : a bibliography of translations and criticism. Cambridge, Harvard University Press.

Reyes (A.). Goethe y América (*Verbum*, XXV, n° 82).

### Influences orientales.

Lapa (R.). As origens líricas. Estado actual do problema. I. A tese arabica (*Boletim de filologia*, I, 1).

Engemann (W.). Voltaire und China. Diss. Leipzig.

Martino (P.). L'interdiction du *Mahomet* de M. H. de Bornier. Cinquantenaire de la Faculté des lettres d'Alger. Alger, Soc. hist. alg.

# COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Lawrence Marsden Price. **The Reception of English literature in Germany**. Berkeley (Cal.), University of California Press, 1932, in-8° de VII-596 pages.

Le tout premier compte-rendu critique de la présente *Revue* (janvier 1921, p. 170) était consacré à la vaste bibliographie et au coup d'œil d'ensemble que notre collaborateur venait de publier. Une dépendance indéniable rattache son dernier ouvrage à ces premiers travaux documentaires : bien que M. Price semble s'en défendre (p. VII), il a, ici, surtout « étoffé » d'une substance appréciable la construction, demeurée « squelettique » malgré tout, d'une fort utile bibliographie. D'où certains avantages d'objectivité, des garanties de bonne méthode impartiale attestées par les certitudes fournies antérieurement, — mais de là aussi une particularité moins satisfaisante qu'il convient de signaler sans retard :

Les innombrables articles, « dissertations », notes diverses, qui ont traité de l'accueil fait par l'Allemagne aux œuvres anglaises, ont-ils été amenés d'eux-mêmes à couvrir certaines zones et à en négliger d'autres : cette inégalité de traitement risquera de retentir sur l'exposé de M. Price. Par exemple, l'étude de M. Spenlé sur *Novalis*, qui traite de Young p. 109, ne figurera pas au n° 498. Spenser n'ayant guère été envisagé dans sa fortune germanique, il est réduit ici à la portion congrue, alors que ce poète figure dans le 8e recueil des *Briefe zur Beförderung der Humanität* de Herder (comme un interprète de l'âme populaire!) et que dans les *Vertraute Briefe* de Garve, la 21e lettre, sous la date du 4 octobre 1767, cite et apprécie, « malgré son désordre », la *Fairy Queen* dans sa louange de l'amour platonique[1]. Ou bien c'est, sur les limites si importantes de la sociologie et de la littérature, Edmund Burke qui, amplement étudié pour son petit traité d'esthétique, l'a moins été, ou seulement de biais[2], dans ses constructions contre-révolutionnaires : du coup, les arguments fournis par le grand théoricien de la tradition à une Alle-

1. Akenside est également invoqué par la 26e de ces *Lettres*.

2. De fait, le répertoire alphabétique de la page 578 ne donne, pour l'action de Burke, si importante dans le mouvement des idées, que deux références peu significatives au point de vue politique.

magne quelque temps incertaine ne se trouveront guère dans ce répertoire. La carence presque totale de Keats et de G. Eliot s'explique par les mêmes raisons.

On voit l'avantage et l'inconvénient du système : étant « fonction » d'une documentation antérieure dont l'abondance ne faisait pas doute, ce grand ouvrage participe forcément des lacunes, ou plutôt des « manques » de l'histoire littéraire, ou simplement de la bibliographie, sur lesquelles il se fonde. Une exception notable concerne l'action des lettres anglaises sur le théâtre allemand : pour ce sujet, la courbe décrite par M. Price se dégage excellemment des articles connus sur des tournées de comédiens au XVII^e siècle; elle va, d'elle-même, bien au delà des simples procès-verbaux d'accueil et de premier jugement qui, parfois, sont l'essentiel de son enquête. Souhaitons que celle-ci se complète utilement de tout ce que l'activité « comparatiste » actuelle peut lui fournir, et ainsi se trouvera mis au point un des meilleurs instruments de travail placés à la disposition de notre discipline[1].

Ce répertoire plus complet devrait-il avoir d'autres conclusions que les vues assez réservées que formule M. Price pages V et VI? S'occupant de l'accueil trouvé en Allemagne par les lettres anglaises, et se gardant d'attribuer aux « influences » une importance excessive, il se contente de signaler d'heureuses émulations, une déférence qui fait succéder le prestige britannique au prestige français et qui aide ainsi les lettres allemandes à manifester leur raison d'être. Ne pourrait-on dire que, différente des actions exercées par l'Italie et la France, l'influence anglaise — à laquelle, quoi qu'on en dise, il faut bien attribuer une signification d'ensemble — a surtout donné à l'inspiration germanique l'impression qu'elle n'avait pas besoin *de se mettre en forme?* Shakespeare ou Percy, Richardson, Sterne ou Dickens, à cet égard, satisfont d'une façon identique (et parfois illusoire) des esprits qui craindraient d'abdiquer une sorte de liberté en s'astreignant à des normes où l'*art* et l'*artifice* semblent liés l'un à l'autre.

F. BALDENSPERGER.

1. Il ne serait pas inutile de fournir quelque part des références telles que K. H. Schaible, *Geschichte der Deutschen in England* (Strassburg, 1885); H. D. Foster, *International Calvinism through John Locke and the Revolution of 1688* (*Amer. Histor. Rev.*, avril 1927); Ch. Broicher, *Anglikanische Kirche und deutsche Philosophie* (*Preuss. Jahrb.*, novembre-décembre 1910, avec l'indication d'une double action); K. Noak, *Ch. Dickens und die deutschen Volksbibliotheken* (*Bl. für Volksbibl. und Lesehallen*, mars-avril 1912). Citer pour L. P. Betz (n° 1112) les *Studien* et lire *bibliographiques* n° 31, *und* n° 1034; 197 pour 198 à M. Koch (p. 571), 233 pour Burke (p. 578) : la rareté de ces corrections témoigne du soin typographique de l'auteur et de ses collaborateurs.

Ronald M. Macandrew. **Naturalism in Spanish poetry from the origins to 1900.** Aberdeen, 1931.

M. Macandrew embrasse dans une thèse de 255 pages plus de six siècles d'histoire littéraire. Son principal mérite est de caractériser par des rapprochements décisifs l'action que Hobbes, Locke, Milton, Pope, Gray, Thomson et Young ont exercée en Espagne à partir de Meléndez Valdés. L'influence anglaise y rencontrait un terrain exceptionnellement favorable, puisque le thème des saisons apparaît déjà chez l'archiprêtre de Hita et que les deux peuples ont toujours associé, à toutes les époques, la morale et la religion au spectacle du monde. Peut-être aurait-il fallu mentionner d'autres courants internationaux, l'Arcadie, par exemple, qui achève de discréditer le gongorisme. La poésie de la nature ne s'en distingue pas moins, au delà des monts, par quelques traits essentiels : persistance du catholicisme qui barre la route au déisme et au panthéisme, tendance à retrouver l'histoire dans le paysage, enfin régionalisme très accentué parce qu'il correspond à la diversité des climats et des mœurs. M. Macandrew, qui relègue parfois les auteurs célèbres au second plan, excelle à détacher les précurseurs. Nous renvoyons aux pages originales et pénétrantes qu'il consacre à Boscán, à Gil Vicente et à Bécquer. Son livre, en même temps qu'il éclaire d'un jour nouveau la littérature du XVIII[e] siècle et le préromantisme, témoigne d'un sentiment très délicat des nuances et des valeurs. G. L. G.

---

Paul-Émile Jacob. **Remy de Gourmont.** University of Illinois Studies in Language and Literature, vol. XVI, n° 2, May, 1931 (University of Illinois Press, Urbana; Presses Universitaires de France, Paris); un volume in-8° de 176 pages.

L'auteur a le brevet d'enseignement de Neuchâtel, et le « M. A. » de l'Université d'Illinois. Qu'il soit, ou non, philosophe de profession, la partie la mieux venue de son étude, forme et fonds, est celle qui aborde Gourmont philosophe : incroyant et curieux de toutes matières religieuses; fort peu métaphysique, et rebelle à tout système, mais très au fait des grandes théories scientifiques récentes; ascète et voluptueux; avant tout, fervent de l'intelligence, qu'il met, avec l'art et la science, à la base de la morale. A vrai dire, telles de ses opinions sur les femmes, la patrie, n'ont rien de spécifiquement philosophique; mais nous ne nous plaindrons pas de les voir ici

retracées. Peut-être pouvait-on indiquer autrement qu'en passant l'action qu'eurent sans doute sur lui Renan et Taine (p. 123-127). De même, pour Gourmont romancier, il eût valu la peine de marquer avec soin ce qu'il a gardé de Flaubert, sa grande admiration, et même d'Anatole France (p. 87), qui lui aida probablement à revenir à Voltaire, et aux « philosophes » français du XVIII[e] siècle, Rivarol en tête.

Les analyses de telle ou telle œuvre, conte ou poème, essai dramatique, sont parfois longues, et le jugement qu'on en fait semble d'ordre un peu strictement éthique (p. 31, 41, etc...). Mais le tout est fort intéressant, malgré quelques redites (p. 188) ou un peu de désordre à l'occasion (p. 116), et les productions les plus belles sont mises en valeur comme il convenait. Bonne et utile revue, avec raccourcis nets et heureux, des jugements littéraires de Gourmont, analyste psychologue bien plutôt que critique, et indépendant jusqu'à l'insoumission ou l'anarchie. Les comparatistes apprécieront surtout ce qui a trait aux « flores indigènes et étrangères » (p. 100) : anglaise, espagnole et sud-américaine, italienne, avec quelques pointes, au début, vers les conteurs, humoristes et poètes des États-Unis. Cet homme qui n'est guère sorti, et en a pâti (p. 111), qui n'admettait pas le contact « physique » des langues étrangères (p. 138), qui crut à une intelligence européenne, mais non pas à une littérature européenne, eut du moins une curiosité de l'étranger vive et constante; limitée, il est vrai, puisque le Nord, le monde slave et même l'Allemagne en ont en somme peu bénéficié. « *Naturellement*, la pensée allemande lui est familière » (p. 115) : ce « naturellement » a quelque chose d'excessif, et d'ailleurs Nietzsche seul semble avoir compté pour Gourmont.

Toute la partie biographique est attentive et bien conduite. Elle fait la lumière sur ce qui peut être éclairé de cette vie à peine close, mais tôt recluse et déjà en partie obscure. — Surtout dans la première moitié de l'ouvrage, anglicismes ou légères incorrections ne sont pas rares (sertissées, poème inscrit à quelqu'un, une apparence intriguante, etc...; qu'est-ce, p. 67, qu'une « Cyrène » au nom prédestiné? p. 40, une esclave devient cet eslave; p. 50, telles divisions typographiques semblent être topographiques plutôt). Il y a, de-ci de-là, quelque abus, vraiment, de l'adjectif « gourmontien ».

Hésitera-t-on à conclure, comme Gourmont lui-même de Paul Adam, qu'il fut « un spectacle magnifique »? Du moins ce tableau d'une belle activité intellectuelle et artistique, toute fervente et désintéressée, paraît complet, dans l'ensemble, équitable et vivant.

Henri TRONCHON.

Jubileumuitgave van Guido Gezelle's volledige Werken. **The Song of Hiawatha**, overgedicht in't Vlaamsch dor Guido Gezelle. Textkritisch uitgegewen, ingeleid en verklaard door Fr. Baur (met een inleiding over rythme en versmaat bij Guido Gezelle door J. van Genneken, S. J.). In-8° de 298 pages. Gand, N. V. Staandard Boekhandel, 1930.

Après l'introduction très précise du P. van Genneken sur le rythme et la versification de Guido Gezelle, une *Notice* de Gezelle lui-même sur le *Song of Hiawatha* de Longfellow (1855), dont il médite la traduction dès 1858, pour l'imprimer enfin de 1881 à 1886; Longfellow lui-même, ses origines anglaises, quelques dates de sa vie (1807-1882) et de son activité universitaire et poétique, une lettre de lui (1877) à Gezelle, qui lui avait communiqué sa traduction en cours d'achèvement. — Puis cette *traduction* même de l'introduction et des vingt-deux chants, faite probablement sur l'édition Dürr (Leipzig, 1856), à laquelle se rapporte le commentaire critique très attentif de M. Fr. Baur. — Des *Éclaircissements* de Gezelle : termes spéciaux, américains, indiens, flamands et autres, indications lexicographiques abrégées, etc...

L'intérêt des comparatistes ira tout spécialement à la deuxième partie du volume. M. F. Baur y donne, avant des *Éclaircissements* plus détaillés que ceux de Gezelle, une *Introduction bibliographique* qui sera précieuse.

La diffusion de Longfellow à travers les pays européens, qu'il a visités souvent, comparée à celle d'autres Américains, Whitman, Emerson ou Thoreau, et même Cooper ou Mrs. Beecher Stowe. Premiers articles sur Longfellow, en Allemagne (1842), puis dans la *Revue des Deux Mondes*. Les traductions, allemandes principalement, sont surtout fréquentes durant les périodes qui suivent 1853, 1872, 1882 : outre l'Allemagne, Canada, France, Italie, Scandinavie, Pologne, etc. — Longfellow en Pays-Bas : Beets, Ten Kate, Ter Haar, Bogaers, Potgieter, etc... (Flandres et Hollande). — Les traductions du *Chant de Hiawatha*, en particulier, de 1855 à 1912 (y compris le russe, le hongrois, le yéddisch); en langue flamande, ceux qui devancent l'intention de Gezelle. — Opinions sur sa traduction : divers jugements flamands et celui de l'Anglais Algar, à qui Gezelle l'a dédiée. Ce qu'elle a de très direct dans le rendu; musique du vers, richesse du vocabulaire; comment est reproduit le rythme original (tétramètres trochaïques non rimés), l'allure épique. — Enfin quelques témoignages contemporains adressés à Gezelle; les traductions flamandes auxquelles la sienne a donné Nessor; celles qu'ont

projetées Gezelle lui-même (*Mireio* de Mistral) ou d'autres (*l'Atlantide* de Verdagner, etc...).

M. F. Baur consacre les Notes critiques et Éclaircissements qui suivent aux variantes, aux titres et noms de personnages, puis, en particulier, à l'Introduction et à bon nombre des vingt-deux chants. Il a eu soin de reproduire des notes de Longfellow non transcrites par Gezelle, ainsi que des fragments d'autres traductions flamandes, parfois plus explicites sur des points de détail, enfin des vers d'Algar (1879) à propos du chant XXII. On trouvera en note au chant I[er] une version hollandaise du fameux *Calumet de Paix*, dont s'est inspiré Baudelaire.

Ce beau volume fera grand honneur au patriote à qui Bruges élevait récemment une statue, à la maison d'édition, à l'érudition très avertie de M. F. Baur et à Longfellow. Les pages finales, notes ou texte, permettront à elles seules d'établir une bibliographie complète des publications européennes à lui consacrées et en rappellent très utilement d'autres sur les lettres américaines en diverses régions de notre continent.

Henri TRONCHON.

---

*CAMOËNS :*

Un monument à la gloire de Camoëns va s'élever à Rio de Janeiro. Sans dédaigner le marbre ou le bronze, nous estimons que les monuments littéraires n'ont pas moins de prix; et nous signalons, dans ce sens, la publication des études critiques d'Afrânio PEIXOTO, membre de l'Académie brésilienne des lettres (*Ensaios Camonianos*. Coimbra, Imprensa da Universidade). L'auteur, qui, par l'étendue de son information et l'universelle curiosité de son esprit, rappelle les humanistes de la Renaissance, réunit sous ce titre ses articles et ses conférences sur Camoëns épique, Camoëns lyrique, Camoëns humoriste, Camoëns médecin, la langue de Camoëns, Camoëns et le Brésil; sans compter d'autres aspects qui, pour être moins importants peut-être, n'en sont pas moins ingénieusement illustrés.

*MUSSET SHAKESPEARIEN :*

C'est le titre même, suggestif à souhait, d'une thèse bordelaise de M. Wynn RICKEY (Bordeaux, impr. Cadoret, 1932), et il est entendu que si l'auteur de *Namouna* fut appelé par certains ironistes « miss Byron », le surnom de « Shakespeare » conviendrait assez à celui de *Lorenzaccio*. Mais ce n'est pas d'une rivalité — comme il la rêvait parfois — qu'il s'agit ici : c'est plutôt du problème qui, d'un charmant Parisien qui eut dix ans en 1828, fit un poète douloureux

hanté par des énigmes poignantes et par une dramaturgie farouche avant de « pardonner » à Racine et à Shakespeare enfin « réconciliés ». Certains éléments du travail de M. Rickey sont parfaitement inopérants : par exemple, les « points de ressemblance dans la vie de Shakespeare (?) et de Musset (p. 25) » et le morcellement excessif qu'il opère çà et là dans la psychologie de certains personnages. Inversement on peut s'étonner, puisque Paul de Musset est si souvent invoqué en témoignage, que nul usage ne soit fait ici du *Catalogue des livres composant la bibliothèque de MM. A. et P. de Musset* (Paris, Labitte, 1881) : peut-être aurait-il contribué à élargir le problème jusqu'à une influence plus large, comme la suggérait la Préface de l'édition Conard (Paris, 1923, p. XXIX) : « Avec tout le bien-aller de la Renaissance italienne derrière soi, la vigueur élisabéthaine et l'intrépidité des roués de notre XVIII^e siècle, comment se peut-il que tous ces entêtés d'amour prennent si volontiers la figure de Hamlets au petit pied, ou du moins de frères jumeaux du mélancolique Jacques dans *Comme il vous plaira ?* »

*WALTER PATER ET LA FRANCE :*

Il est regrettable que M. Arthur Beyer ait entrepris son enquête sur les rapports de Walter Pater avec la France sans être au courant des travaux de miss Rosenblatt et de M. Farmer sur un ensemble qui domine la question dont il nous entretient (*Walter Paters Beziehungen zur französischen Literatur und Kultur.* Halle, Niemeyer, 1931, in-8° de x-116 pages) : il cite dès le premier alinéa, et fort justement, l'appréciation de M. H. Hecht estimant « essentiel et indissoluble » le lien qui rattache au problème de l'art pour l'art l'activité de l'auteur de *Gaston de Latour :* même la lecture d'Edgar Poe dans la traduction de Baudelaire compte moins, en somme, que la notion décisive d'une *stylisation consciente de la prose* telle que tout un groupe d'écrivains la préconisaient outre-Manche. On ne voit pas du tout pourquoi Flaubert (*Madame Bovary* étant de 1857) est rangé parmi les écrivains français *d'avant 1850*, ni pourquoi Michelet et Quinet sont allégués. La graphie *Branthôme* couramment employée (p. 79, 81, 82, 83) a de quoi surprendre dans un travail qui témoigne, à tout prendre, de connaissances assez précises.

*LA LITTÉRATURE ANGLAISE ET GOETHE :*

C'est un répertoire assez commode que le livre consacré par M. J. Boyd à l'ensemble des connaissances de Goethe en fait de littérature anglaise (*Goethes Knowledge of English literature.* Oxford, Clarendon Press, 1932, XVII-310 pages). Comme pour d'autres ouvrages du même type, on peut regretter (cf. *Revue*, 1932, p. 268) que l'auteur n'ait pas incorporé ces détails, vérifiés et authentiques

le plus souvent, à la biographie même du grand homme : Shakespeare en particulier, qui est naturellement la pièce de résistance de l'affaire, n'est nullement placé dans l'évolution nécessaire par la présentation massive des pages 1 à 79 : le désir de *concentration* chez Goethe « classicisant » n'est pas un simple épisode relatif à *Roméo*, mais serait éclairé par des propos tenus vers ce temps : « Shakespeare ist mehr episch und philosophisch als dramatisch » (à Boisserée le 20 septembre 1815) et par le couplet du *Maskenzug* (18 décembre 1818) :

« Der Gallier that es wie's der Grieche that;
Der Britte doch, mit wenigem Bemühen...,
Einbildungskraft verlangt er... »

L'*Introduction* n'épuise pas la question des connaissances du poète en fait de langue anglaise. Et la confiance du lecteur est fortement ébranlée, à constater (p. 122-123, 136-137) qu'un oxfordien de choix attribue à Goethe traducteur les opinions de Mme de Staël dans l'*Essai sur les fictions* et cite d'une plume confiante comme venant de l'écrivain allemand des impressions qui sont celles de la femme sensible de 1796...

*VARIA ROMANICA* :

C'est le titre que Ramiro Ortiz, professeur de littérature italienne à l'Université de Bucarest, donne à un recueil d'articles parus pour la plupart dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, de 1902 à 1932 (Firenze, la Nuova Italia Editrice). Ces articles sont rangés sous quatre rubriques : Provence, France, Espagne, Roumanie. Plusieurs, qui intéressent la littérature comparée, ont été signalés en leur temps dans notre Revue. Rappelons quelques-uns des plus importants, concernant l'époque moderne : *Dal Manzoni allo Stendhal; Madrigali d'Italia e di Spagna; Un' imitazione rumena dal Gessner e dal Vigny; l'Influsso dei romantici francesi sulla poesia rumena; Gheorghe Asachi e il petrarchismo rumeno.*

*Le gérant* : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.

## UNE ADAPTATION DE MACHIAVEL AU XVIe SIÈCLE

# LE « PRINCE NÉCESSAIRE »

## DE JEAN DE LA TAILLE

C'est la conclusion de presque toutes les enquêtes sur l'influence de Machiavel en France, que s'il est, au cours du XVIe siècle, le plus connu des théoriciens de la politique, il en est aussi le plus haï et le plus vilipendé. Approuvé — au dire d'adversaires passionnés — par les princes et les courtisans, il a contre lui les huguenots, les humanistes d'esprit « évangélique », les gens de robe épris de justice et de légalité, les catholiques mystiques, les prédicateurs de la Ligue. Son nom est dans toutes les bouches; mais il n'est guère d'honnête homme à qui il ne soit un objet d'horreur. Aussi le bilan de son influence sur les contemporains de Montaigne et de Charron, de Bodin et de Juste Lipse, est-il demeuré assez mince. En vingt ouvrages on le combat âprement; dans quatre ou cinq on lui emprunte une idée, un exemple, une formule; dans ceux-là mêmes on le dénigre; seuls ses traducteurs — fort timidement encore — entreprennent de le défendre. Imagine-t-on que, dans ces conditions, quiconque ait osé le prendre pour modèle et pour guide, méditer ligne après ligne ses enseignements, les adapter aux conditions politiques de son temps, aux besoins de son pays et à ses propres convictions, bref acclimater en terroir français une bouture de la plante florentine?

Voici pourtant le *Prince nécessaire*, de Jean de La Taille de Bondaroy : poème inédit, mais destiné à l'impression, et comme tel présenté en 1573 à Henri de Bourbon, le futur Henri IV; œuvre conçue dans les camps, élaborée au milieu des troubles civils, inspirée, à la veille de la Saint-Barthé-

lemy, par les vicissitudes du destin français, composée d'ailleurs par un gentilhomme qui, s'il n'a peut-être point fait profession de la foi réformée[1], compte néanmoins ses meilleurs compagnons, ses protecteurs, son père même, parmi ces huguenots qui bientôt stigmatiseront le *Prince* comme le manuel du crime, et son auteur comme la cause de toutes leurs misères. Œuvre qui devrait être, semble-t-il, par parti pris national, religieux, politique, farouchement hostile à Machiavel : elle est en réalité tout imprégnée de lui.

Jean de La Taille, écrivait dès 1882 l'éditeur de ses *Œuvres*[2], « est, en réalité, l'héritier et l'admirateur de Louis XI, cet illustre contempteur de la noblesse, de Machiavel, cet instituteur, ce bréviaire du xvi<sup>e</sup> siècle ». Que signalait-on pour preuves de cette assertion ? L'importance attribuée par La Taille, comme par Machiavel, à la force pour le gouvernement des peuples ; ses opinions sur l'art de la guerre et sur la soumission des pays conquis, voisines de celles du Florentin[3]. Depuis, on a mentionné quelques autres points de doctrine communs à Machiavel et à son successeur français : la religion base de l'État, la crainte fondement de l'autorité ; une image également : celle du Prince comparé au lion et au renard[4]. Indices décisifs d'une étroite filiation intellectuelle. Mais que dire si d'autres rapprochements se révélaient possibles, si des ressemblances apparaissaient non seulement dans la pensée, mais dans les mots, si certains jugements où l'on semble avoir vu la marque d'une divergence entre les deux écrivains étaient en réalité un signe nouveau de parenté ? Une comparaison minutieuse du texte du *Prince nécessaire* avec celui du *Prince* et des *Discours sur Tite-Live* nous fait apercevoir en Jean de La Taille mieux qu'un disciple, sur bien des points, de Machiavel : son imitateur persévérant et exact, et, parmi les Français du xvi<sup>e</sup> siècle, le plus attentif, si l'on peut dire, de ses lecteurs[5].

1. G. Baguenault de Puchesse (*Deux frères poètes au XVI<sup>e</sup> siècle*, Orléans, 1889, p. 16-17) contredit sur ce point les affirmations de la *France protestante*.

2. *Œuvres de Jean de La Taille*, publiées par René de Maulde, 1879-1882, 4 vol., t. III, p. LXV-LXVI.

3. *Ibid.*, p. LXXVII et LXXVIII, n. 2.

4. A. Chérel, *les Réactions de la pensée française contre Machiavel au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans la *Revue des Jeunes*, 10 oct. 1928, p. 58.

5. Nous indiquerons toujours la page du tome III des *Œuvres de Jean de*

*
* *

La composition du *Prince nécessaire*, assez lâche dans le détail, n'a rien cependant du décousu des remarques de Machiavel. A ses escadrons d'alexandrins sentencieux le gentilhomme beauceron a prétendu imposer un ordre : trois chants, dont le premier définit les fondements du pouvoir et les qualités nécessaires au souverain, le second les règles de l'administration, le troisième les méthodes de la guerre.

Dans le premier, une brève peinture des maux de la France sous le règne de Charles IX et une invocation à la Muse ne prêtent à aucune imitation. Mais, dès que le poète expose son but :

> Ici comme Platon je ne veux, fantastique,
> Forger d'un Roy l'idée, ou d'une Republique... (XCI),

il se souvient d'un important paragraphe du *Prince* (XV, fol. 53 v° : « Plusieurs ont figuré des Republiques et Monarchies, dont il ne s'en veit oncques en nature de semblables »), dont Gaspard Dauvergne avait, dans la *Préface* de sa traduction (p. II v° et III r°), paraphrasé les affirmations principales.

Il esquisse ensuite le portrait de son Prince : pieux, vertueux, nourri aux lettres, formé dans un collège à la modestie et à l'amour de la paix : fort différent donc du tyran que peignait Machiavel; cependant, la source principale de ses connaissances :

> Je veux qu'il ait tousiours son miroir en memoire
> Où l'on se voit l'esprit : ce miroir, c'est l'histoire (XCIII),

est la même où s'instruisait le Florentin : « De quel miroër peult servir l'histoire aux Roys et à toutes manieres de gens » (*Disc.*, Table des matières, titre du lib. I, cap. X); c'est d'ailleurs à l'imitation des Romains qu'il doit avant tout se former

*La Taille* où se trouve le texte du *Prince nécessaire;* pour Machiavel, nous nous référerons aux deux traductions qui, sans cesse réimprimées, ont été lues par la plupart des Français du XVI[e] siècle : les *Discours de l'estat de paix et de guerre de Nicolo Machiavelli* [par Jacques Gohory], Paris, Estienne Groulleau, 1548, in-fol., et le *Prince de Nicolas Machiavelli* [par Gaspard Dauvergne], Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1553, in-4°.

(xcIII), suivant la méthode de l'auteur des *Discours sur la première décade de Tite-Live;* et les exemples particuliers qui doivent l'exalter ou le corriger :

> (Ayant leu l'honneur grand qu'acquit l'empereur Tite,
> Marc Aurele ou Trajan), s'il vouloit estre tel
> Que le pervers Neron, Caligule ou Vitel (xcIII-xcIV),

sont précisément les mêmes qu'invoquait Machiavel (*Disc.*, I, x, fol. xv v° et suiv.).

Son pouvoir a trois fondements : les Armes, la Justice, la Religion. Sur l'importance politique de cette dernière, et sur le danger de l'incrédulité, La Taille emprunte les paroles mêmes de son devancier; il faut, dit-il, maintenir la piété :

> autrement c'est un signe,
> Quand ell' est en mespris, d'une grande ruine (xcvI);

pareillement Machiavel déclarait que si « l'entretien de la foy maintient les Republiques en arroy, aussi le mespris d'icelle est cause de leur derniere ruïne » (*Disc.*, I, xI, fol. xvIII v°), et que « le plus grand signe qu'on puisse avoir de la perdicion d'un païs, c'est quand on voit que Dieu s'y oublie et son service (*Disc.*, I, xII, fol. xIx v°).

Ce malheur survient-il? Un schisme divise-t-il les sujets, suscitant une révolte? Comme Machiavel (*Disc.*, I, xxxIII, fol. xxxIx, et surtout fin du chapitre xxxvIII), La Taille (xcvI) prescrit l'emploi immédiat de la force, et préconise une sage temporisation. L'auteur des *Discours* comparait ce mal à un feu qu'il faut laisser se consumer lui-même avant qu'il arrive à terme; celui du *Prince nécessaire* l'assimile à une « eau débordée » qui « sera sans rive » : autres images, pensée analogue. Faut-il intervenir cependant? Un précepte du Florentin s'impose à la mémoire de Jean de La Taille : « celluy qui veult reformer l'estat ancien d'un païs en doit retenir l'apparence... il luy convient garder la semblance et l'umbre » du régime antérieur, disait le premier (*Disc.*, I, xxv, fol. xxxII v°). Et le second de répéter :

> Mais pour la reformer, rusé, il doit garder
> L'ombre de la premiere, et après s'en aider (xcvI).

Sur la Justice, il est naturel que le poète français s'écarte de l'écrivain italien ; parfois, cependant, il lui arrive de glaner dans son œuvre quelque idée ou quelque fait — soit qu'il condamne la guerre civile (c. — Cf. *Disc.*, III, xxvii), soit qu'il prescrive de ne pas réveiller par des lois maladroites d'anciennes discordes,

comme à Romme fit celle
Qui, nommée Agrarie, émeut un feu mutin
Dans la grand' Republique, et la perdit enfin

(c. — Cf. *Disc.*, I, xxxvii), soit qu'il mette encore son Prince en garde contre la folie

de faire une loy pour l'enfreindre
Ou souffrir qu'on l'enfreigne (exemple fort à craindre)

(c. — Cf. *Disc.*, I, xlv) : « que c'est chose de mauvais exemple d'enfraindre une loi qu'on vient de faire, mesmement quand celuy la rompt qui l'a faite ».

C'est enfin sur huit vers directement inspirés du *Prince* ou des *Discours* que La Taille termine son premier chant (ciii) :

Tache donc d'estre aimé et d'estre craint aussi ;
Mais s'il ne peut les deux, qu'il ait plustost souci
D'estre plus craint qu'aimé, car vers un populaire
La crainte fait bien plus que l'amour volontaire.
Tache aussi d'user plus, or qu'on le dist couard,
De ruze que de force, en tenant du regnard
Plustost que du lyon ; car tous princes qui ruzent
Feront plus que ceux la qui, sans plus, de force uzent.

Si la fameuse formule, du tyran tour à tour renard et lion (*Prince*, XVIII, fol. 60 v°), souvent calquée ou mentionnée par les écrivains français, souffre ici quelque liberté d'interprétation, qui ne reconnaît au contraire, fidèlement reproduites, les idées de Machiavel sur les avantages relatifs de la force et de la ruse (*Disc.*, II, xiii), et surtout la définition qu'il donne des sentiments que doit inspirer un souverain : « De cecy naist une commune dispute, a sçavoir s'il vaut mieux estre aimé, que craint, ou l'un, que l'autre. Ie respondray, que c'est beaucoup meilleur d'avoir les deux ensemble, qui

peut : mais estant chose fort difficile d'embrasser le tout, c'est bien le plus assuré d'estre craint, qu'aymé » (*Prince*, XVII, fol. 57 v°-58)?

*
* *

Le tableau qui ouvre le Chant second, des qualités nécessaires au Roi en temps de paix, n'abonde pas moins en analogies frappantes : il contient, il est vrai, l'affirmation de certaines exigences morales fort étrangères au politique italien ; mais on y trouve aussi (cv) une mise en garde contre les flatteurs semblable à celle du *Prince* (XXIII, fol. 82 v°-84), et, dans quelques vers dont la précision est malheureusement entachée de lourdeur, le souvenir très net de cette théorie des « trois especes de cerveaux d'hommes » (*Prince*, XXII, fol. 81 v°) que Charron, à son tour, importa dans sa *Sagesse :*

On dit que Jupiter forma jadis aux hommes
Trois sortes de cerveaux, par lesquels nous ne sommes
Semblables l'un a l'autre : il forgea donc les uns
De nature excellens, parfaicts et non communs,
Qui sans conseil d'autruy voyent cler aux affaires,
Et, sachans y pourvoir, sont aux Roys necessaires :
Les autres moins subtils, qui ne sont si parfaits,
Mais des conseils d'autrui savent fuir les mauvais
Et pratiquer les bons : les derniers moins habilles,
Qui de soy ny d'autruy ne savent, inutilles,
Resoudre un seul conseil ; je veux donc que mon Roy
Soit des premiers cerveaux, se conseillant par soy,
Pour le moins des seconds... (cv).

Méfiant à l'égard des étrangers (cvi), ménager de pensions (cvi-cvii), confiant dans ceux qui le servent pour l'honneur et non pour l'argent (cix), autoritaire (cix-cx), et attentif, comme un médecin, à diagnostiquer les maux de son État (cxi), tel doit encore être le « Prince nécessaire » : il se peut que les événements contemporains aient inspiré à Jean de La Taille quelques-unes de ces pensées ; cependant, lorsqu'il les formule, il se rencontre avec l'esprit, parfois même avec la lettre (*Prince*, III, fol. 6 ; XVI, fol. 55 v° ; *Disc.*, II, xliii, fol. xlviii v° et xlix ; *Prince*, III, fol. 7 v°) du texte de Machia-

vel. Et c'est aussi d'accord avec Machiavel (*Disc.*, I, IV) qu'il affirme que le Roi peut, si son autorité est sauve, rester indifférent aux conflits qui partagent ses sujets (CXIV), ou, s'il s'agit de la sauver, qu'il doit user de « cruautez utiles » (CXV. Cf. *Prince*, VIII, fol. 32); c'est encore en traduisant une maxime citée par Machiavel — « *spoliatis arma supersunt*. Aux despouillez restent encor' les armes » (*Disc.*, II, XXIII, fol. XXXVII v°) — qu'il dénie au Prince la possibilité de réduire un peuple par la violence :

Tu as beau tout ravir, voire écorcher la peau,
Il reste aux depouillez tousiours quelque cousteau (CXVI).

Existe-t-il un moyen de prévenir ces séditions redoutables, qui mettent en hasard toutes les puissances politiques? Oui, affirmait l'auteur du *Discours sur Tite-Live* (I, VII et VIII) en se fondant sur l'expérience romaine : c'est de réprimer les calomnies injustes; or, ajoutait-il, « le meilleur [remède] que j'y trouve, c'est de donner lieu aux accusations, qui feront autant de bien que les calomnies de mal » (fol. XIII v°). Et l'écho d'outre-monts répond :

Mais afin qu'il peust mieux par une autre maniere
La racine coupper à mil seditions,
Je voudroy qu'il permist les accusations...
Car on peut calomnie oster par ce moyen,
Calomnie qui nuit autant en une ville
Que l'accusation en tous lieux est utile (CXVI).

De même sur la question « de la libéralité, et chicheté » du Prince, à propos de laquelle Machiavel conseillait un généreux abandon des subsides populaires, et en revanche une grande parcimonie dans l'octroi de dons aux courtisans (*Prince*, XVI, fol. 54 v° et 55 r°) : toute la sagesse du doctrinaire italien a passé — sous une forme resserrée, par suite même un peu obscure — dans les alexandrins du sieur de Bondaroy :

Pour estre large au peuple et pour le faire riche,
Je ne veux que mon Roy soit liberal, mais chiche...
Mais cruel aux méchans, chiche aux grands, large à tous
(CXVIII).

De même encore sur l'utilité, chaque fois qu'on se relâche de son habituelle rigueur, de s'en faire savoir gré : au précepte des *Discours* (I, LI, fol. LIV), de « faire nécessité vertu », Jean de La Taille acquiesce docilement :

Il fait bien de monstrer sa Majesté Royalle
Au peuple quelquefois, et par voix liberale
Relacher quelque impost dont le peuple irrité
Pourroit enfin s'aigrir; car de necessité
Il fera lors vertu, ayant de tous la grace (CXX).

On pourrait encore citer certains vers sur les conseillers du Roi (CXXI) analogues dans leur teneur, sinon dans leur fond, à telles lignes du *Prince* (XXIII, fol. 82 v°-84 v°). Mais ce serait allonger une liste qui montre assez clairement avec quelle persévérance Jean de La Taille recourt à Machiavel chaque fois qu'il veut définir un point de la politique intérieure, ou « pacifique », de son Prince[1].

*
* *

Il le consulte plus fréquemment encore lorsqu'il est question de la guerre. Machiavel n'estimait-il pas que, pour l'homme élevé par la force au pouvoir, la paix n'était qu'un état transitoire et précaire? Ses avis sur la conduite des armées sont donc infiniment plus nombreux que ses préceptes de gouvernement, et Jean de La Taille n'a pas besoin de chercher longuement dans son œuvre pour les trouver. Médite-t-il, ici où là (par exemple aux pages CXXIX-CXXXI), les leçons de l'*Art de la guerre*? Peut-être; mais en général les *Discours* et le *Prince* continuent de lui suffire : c'est d'eux qu'il tire presque toute la matière de son troisième chant.

Il hait la guerre, dont Machiavel prenait allègrement son parti; mais, comme Machiavel, il considère qu'on s'y exerce

1. Il déclare (CXVII) :

« Mon Roy ne doit nourrir ny picques ni discorde,
Rancueur ny deffiance entre ses vrais subjects. »

Cette maxime, si contraire au précepte de « diviser pour régner », semble avoir été interprétée par M. A. Chérel (*loc. cit.*) comme étrangère à la doctrine de Machiavel. Celui-ci démontre cependant (*Disc.*, III, XXVII, fol. XXXVI v°-XXXVII v°) « comme l'opinion est faulse, que pour tenir une Cité il la faille tenir en partialité et division ».

mieux « par l'hystoire rommaine » qu' « avecque le harnoys » : « en Tite-Live et non pas aux tournoys » (CXXIII) ; comme Machiavel également (*Disc.*, I, XXI, fol. XXIX v°), qu'il répète ici de façon fort précise, il conseille au Prince (CXXIV) de tenir toujours « ses peuples aguerris ».

Dans l'étude des diverses armes il se rencontre aussi avec le Florentin : même manière de disposer l'infanterie au centre en trois rangs (CXXV. — Cf. *Disc.*, II, XVI, fol. XXIII r° et v°); même défiance à l'égard de la cavalerie (CXXV. — Cf. *Disc.*, II, XVIII, fol. XXVII v° et suiv.) ; même conviction que l'antique ordonnance des combats est plus efficace que la mode récente de l'artillerie :

> Qu'on ne m'allegue aussi la fureur des canons
> Qui tost ecarteroient l'ordre de mes pietons;
> Je dy qu'ayant l'effect moindre que la furie,
> L'elephant rompoit mieux qu'ores l'artillerie,

déclare à ce propos Jean de La Taille (CXXVI) auquel n'ont point échappé ces lignes des *Discours* (II, XVII, fol. XXVI v°) : « L'artillerie devient du tout inutile, de laquelle les gens de pied peuvent plus aysément éviter la fureur, qu'ilz ne pouvoient iadis les Elephans » — et qui n'hésite pas à mettre la « principale force » de l'armée (CXXVI) dans cette infanterie qui en était, aux yeux de Machiavel, « le nerf et le fondement » (*Disc.*, II, XVIII, fol. XXVIII). Ne se sépare-t-il pas cependant du politique italien (*Disc.*, II, XVII, fol. XXVI), en attribuant aux maudites armes à feu la disparition de la « prouesse » et de la « vertu » dans les guerres modernes (CXXVIII)? C'est du moins le même problème qu'il pose, et dans des termes identiques.

Voici maintenant le Prince en campagne; pour maintenir ou accroître son état, selon Machiavel; seulement pour défendre une cause injuste, souhaite le gentilhomme français : sur ce point ils diffèrent, mais en une foule d'autres endroits ils s'accordent : pour proscrire les injures et « brocars » à l'adresse des ennemis (CXXVIII. — *Disc.*, II, XXVI, fol. XLI); pour condamner l'emploi des troupes « mercenaires » et « auxiliaires » (CXXXIV. — *Prince*, XII, fol. 42 r°, XIII, et *Disc.*, II, XX, fol. XXXI v°); pour conseiller d'attendre la guerre chez

soi (cxxv-cxxxvi. — *Disc.*, II, xii, fol. xvi v° et suiv.); pour signaler l'exceptionnelle valeur des troupes suisses (cxxxv. — *Prince*, XIII, fol. 49 v°); pour affirmer l'inutilité des forteresses (cxxxvi. — *Disc.*, II, xxiv, fol. xxxvii et suiv.) et la nécessité de « gaingner un pays » plutôt que de « s'amuser » au siège des villes (cxxxvii. — *Disc.*, II, xxxii, fol. xlix). Ce n'est pas tout : ensemble ils préconisent la fondation de colonies en pays de conquête, moyen suprême de domination (cxxxvii. — *Disc.*, II, vi et vii); ensemble ils blâment une excessive temporisation (cxxxvii. — *Disc.*, III, x, fol. xviii). S'agit-il de la conduite de Venise à l'égard de ses chefs militaires? Ils la jugent tous deux timorée (cxxxvii. — *Disc.*, II, xxxiii, fol. xlix v°). Des vaincus que les offenses subies ont rendus irréconciliables? Ils ordonnent tous deux de les exterminer (cxxxvii-cxxxviii. — *Prince*, III, fol. 3-5 v°). Qu'il soit question du rôle de la confiance dans le succès d'une armée (cxxxviii. — *Disc.*, III, xxxiii), des limites d'une sage victoire, qu'on ne peut outrepasser sans compromettre « l'acquis » (cxxxviii. — *Disc.*, II, xxvii), ou de la condamnation du pillage (cxli-cxlii. — *Disc.*, III, xxxvi, fol. xlvi v°-xlviii), il n'est possible de trouver entre leurs affirmations que d'infimes nuances.

La parenté d'idées que révèle une telle énumération se double souvent d'une significative ressemblance du vocabulaire et des images. La confrontation du texte de La Taille avec celui des versions de Gaspard Dauvergne et de Jacques Gohory permet même, en maints endroits, de surprendre le poète français en train de versifier Machiavel, d'en résumer les pensées en formules concises et frappantes : non plus disciple seulement ni imitateur, mais adaptateur et presque traducteur. On en peut juger par quelques fragments qui concernent :

Le double inconvénient de l'appel à l'étranger :

Machiavel, *Prince*, XIII, fol. 47 : « Parce que s'il est vaincu, il demeure deffait avecques eux, et ayant victoire par leur moyen, il tombe en leur misericorde, et discretion. »

La Taille, cxxxiv :

> « Car si tu vaincs par luy, il te maistrisera,
> Et si tu es vaincu, aux vainqueurs se rendra. »

l'impossibilité d'un tel recours :

MACHIAVEL, *Prince,* XIII, fol. 49 r° et v° : « ... se presentant David au Roy Saül pour aller combattre Goliath..., Saül pour l'enhardir davantage, luy feit vestir ses armes, lesquelles David refusa... Dont allegoriquement nous pouvons tirer, que les armes d'autruy ou sont trop amples, ou trop estroittes, ou bien trop pesantes. »

LA TAILLE, CXXXIV :

« Car l'arme qui n'est tienne est toujours ou gesnante
Pour n'estre accoustumée, ou large ou trop pesante :
L'exemple est en David qui trouva trop pesant
Le harnois de Saül pour combattre un geant. »

la conduite du Prince en pays conquis :

MACHIAVEL, *Disc.,* I, XXVI, fol. XXXII v°-XXXIII : « Un nouveau Prince doit faire toutes choses nouvelles en païs de conqueste... faisant les pauvres riches et les riches pauvres comme fit David à l'entrée de son regne... »

LA TAILLE, CXXXVII :

« Face en pays nouveau toute chose nouvelle,
Face le povre riche ainsi que fit David. »

la liberté que doit avoir un capitaine de livrer bataille :

MACHIAVEL, *Disc.,* III, x, fol. XVIII : « Quand ces Princes oysifz... envoyent un capitaine dehors, la plus sage commission qu'il leur semble luy donner, est de luy defendre la bataille en quelque maniere que ce soit, pensans en ce cas imiter la prudence de Fabius Maximus..., [cependant] il n'y a Capitaine tenant la campagne, qui se peust exempter de la bataille toutes foys et quantes son ennemy voudra venir, quoy qu'il en avienne... Tout Prince de valeur auroit trop plus cher tenter la fortune d'une iournée, que tant prolonger la guerre avecques si grande perte de ses subietz. »

LA TAILLE, CXXXVII :

« Que mon Roy, comme oisif qui la guerre ne suit,
Ne deffende a ses chefs le hazard de bataille,
Disant qu'on la doit fuir, ne fît on rien qui vaille;
Et qu'ainsi que Fabie il faut temporiser;
Je dy que de bataille on ne peut s'excuser
Si l'ennemy la veut...

Un Prince de valeur doit plus tost hazarder
Le combat que de voir ses pays gourmander. »

les qualités d'un bon capitaine :

MACHIAVEL, *Disc.*, III, XXXVIII, fol. XLVIII v° (traduit de Tite-Live) : « Sous tel, qui seulement se feroit ouyr comme magnifique harengueur, hault à la langue, nouveau, et ignorant en toute œuvre militaire, ou sous celuy, qui sçauroit luy mesme manier les armes, marcher le premier devant les enseignes, faire devoir au fort de l'estous. Je ne veux, Soldatz, que suyviez mes paroles, suyvez mes faictz. »

LA TAILLE, CXL :

« Avoir l'œil à ses faitcz, luy mesmes manier
Les armes au besoin, et marcher le premier,
Non apprenty de guerre, et non haut de la langue,
A faire seulement une brave harangue,
Mais sceut faire devoir au choc le plus epais,
Tant qu'on ne suivist point sa parole, ains ses faicts. »

les pilleries et brigandages :

MACHIAVEL, *Disc.*, III, XXXVI, fol. XLVI v°-XLVII (traduction de Tite-Live, discours de Papirius Cursor) : « Que nul ne porte plus respect ny aux hommes, ny aux dieux, que plus les editz du chef... ne soient observez, les soldats aillent errans et vagabons, tant en païs paisible, qu'en ennemy, se cassent quand ilz voudront à leur plaisir, mettans leur serment en oubly, que les enseignes demeurent sans estre suyvies, ... sans qu'on ayt egard si de iour, ou de nuit, en lieu avantageux, ou desavantageux, on combate sans commandement du Capitaine, que l'on ne garde plus les rangs ne les signes, soit la guerre, au lieu d'estre solennelle, et sacrée, desordonnée, inconsiderée, et conduite à l'avanture en guise de briganderie. »

LA TAILLE, CXLI-CXLII :

« Mais qu'il ne suyve plus ceste façon barbare
De n'avoir plus respect aux hommes ny a DIEU,
D'aller, errant, piller les siens mesme en tout lieu,
De n'obeïr aux chefs, n'avoir que violence,
Se casser quand luy plaist, rompre toute deffence,
Tout serment, tout honneur, et n'avoir plus d'égard
Si sans estre suivy demeure l'estandard,
Si de nuit ou de jour ou en lieu d'avantage
Il combat sans congé, s'il fait un brigandage,

Conduit à l'aventure et tout infect de sang
Au lieu de Mars sacré sans ordre ny sans rang. »

Ainsi se succèdent les adaptations de Jean de La Taille : fidèles, minutieuses, avec, parfois — dans les derniers vers par exemple — ce rien d'obscurité qui résulte du resserrement d'un texte que l'auteur a sous les yeux lorsqu'il compose son poème, et que son lecteur, en revanche, a le droit d'ignorer.

Son effort devient plus attentif et plus curieux encore lorsque, négligeant les longs développements encombrés d'allusions historiques et de digressions, où Machiavel s'efforçait de démontrer la vérité de ses thèses, le poète beauceron se contente de lui emprunter les formules mêmes qui les résument. C'est avec les titres des chapitres des *Discours* que La Taille compose alors ses préceptes à l'usage des rois. Une Table des matières reclassée et rimée! Tel est l'aspect imprévu que revêt son imitation de Machiavel. En voici quelques preuves :

Machiavel, *Disc.*, III, xlv : « Lequel est meilleur party en une bataille, soustenir l'efort des ennemys, et apres donner dedans, ou les enfoncer de prime furie. »

La Taille, cxxxviii :

« Puis il doit soustenir des ennemys ardans
Plus tost l'effort premier que d'enfoncer dedans. »

Machiavel, *Disc.*, III, xxxvii : « A sçavoir si les escarmouches et legiers conflictz sont necessaires et quel moyen y a sans iceux de cognoistre un ennemy nouveau. »

La Taille, cxxxviii :

« Mais que pour les congnoistre il ne s'amuse gueres
A un tas de conflicts, d'écarmouches legeres. »

Machiavel, *Disc.*, II, x : « Que les derniers ne sont le nerf de la guerre, comme estime l'opinion commune. »

La Taille, cxxxviii :

« N'estime comme aucuns que le nerf de la guerre
Soit l'argent, mais les bras des hommes de sa terre. »

Machiavel, *Disc.*, III, xv : « Qu'il n'en fault qu'un à commander une armée. »

La Taille, cxl :

« Qu'il n'envoye qu'un chef a conduire son camp [1]. »

Machiavel, *Disc.*, II, xxxiii : « Comme les Romains donnoient les commissions libres aux chefz de leurs armées. »

La Taille, cxl :

« Qu'il donne au Chef tousiours libre commission. »

Machiavel, *Disc.*, III, xviii : « Il n'y a rien plus digne d'un Capitaine, que de sentir les entreprises de son ennemy avant le coup. »

La Taille, cxl :

« Qui sceut avant le coup, comme un bon capitaine
Sentir de l'ennemy l'entreprise certaine. »

Machiavel, *Disc.*, III, xxiv : « La prolongation des commissions et charges des armes a esté cause de la servitude de Rome. »

La Taille, cxli :

« Mais que l'une apres l'autre ayent charges royales,
Et sans les prolonger plus d'un tems limité,
Ce qui jadis a Romme osta la liberté. »

Machiavel, *Disc.*, I, xxxvi : « Ceux qui ont esté en grand' dignité ne doivent avoir honte d'une moindre. »

La Taille, cxli :

« Qu'il face que celuy qui en haut estat monte,
De redescendre apres à un moindre n'ait honte. »

Machiavel, *Disc.*, III, xl : « Comme la fraude au fait de la guerre tourne à gloire. »

La Taille, cxli :

« Qu'en guerre touteffois il n'oublie la ruse
Laquelle tourne à gloire à celuy qui en use. »

Machiavel, *Disc.*, III, xlviii : « Quand on voit son ennemy commettre faute grande, l'on doit redouter quelque fraude cachée dessous. »

La Taille, cxli :

« Mais s'il voyoit aussi les ennemys user

1. La Taille cite dans une note un texte de Tite-Live d'où dérive cette sentence; mais il figure précisément dans le chapitre de Machiavel, fol. xxiv v°.

D'une ruse trop lourde, il ne doit s'abuser,
Mais douter qu'il y a dessous embusche ou fraude. »

Machiavel, *Disc.*, III, xxxvi : « La cause pourquoy les Françoys ont esté et sont encore estimez en une bataille au commencement plus qu'hommes, et apres moins que femmes, ... ce que Tite-Live a dit plusieurs foys. »

La Taille, cxli :

« Afin que le François qu'on estime à la chaude,
Plus qu'homme au premier choc et moins que femme apres, »
(Ce qui mesme est noté de Tite-Live expres)... »

C'est presque jusqu'à la fin du poème que ces imitations se poursuivent : quelques vers avant de conclure, cependant, Jean de La Taille fausse compagnie à son guide. Ne faut-il pas qu'il trouve des accents personnels pour exalter les traditions françaises, appeler la protection divine sur le royaume menacé, saluer d'avance le monarque juste et valeureux dont le règne dissipera les présentes ténèbres? Mais, lorsqu'il cesse ainsi de faire écho à Machiavel, c'est, semble-t-il, après avoir épuisé tout ce qu'il pouvait trouver dans son œuvre, pour son dessein particulier, d'inspirations et d'enseignements.

* * *

Machiavel n'est pas le seul auteur italien avec lequel Jean de La Taille ait été familier : en divers endroits il cite avec estime « Baltazart de Chastillon »; son *Negromant* est une adaptation d'une comédie d'Arioste; un de ses *Hymnes* montre qu'il connaissait l'*Orlando furioso*. Savait-il donc l'italien? Chacun des textes dont il s'inspire ayant déjà été traduit, la conclusion serait imprudente. Pour Machiavel, en tout cas, trop d'analogies de vocabulaire (lors même que plusieurs mots s'offraient à un écrivain du xvi$^e$ siècle, et que d'autres lecteurs du Florentin trouvaient pour résumer sa pensée un langage différent) rapprochent les vers du *Prince nécessaire* des versions de Jacques Gohory et de Gaspard Dauvergne, pour qu'on suppose que le poète ait recouru à l'original : il s'est sans doute inspiré des seules traductions. Il ne faudrait donc pas trop se hâter de faire de lui un italianisant intégral.

Son exemple n'en demeure pas moins suggestif dans l'histoire comparée des lettres et des idées. L'exacte concision de ses transpositions rimées, l'habileté avec laquelle il enchâsse en quelques vers, à force d'antithèses et de sentences, un grand nombre de pensées, de comparaisons, d'allusions, d'images empruntées à son modèle italien, la patience qu'il met à chercher, dans les trois livres des *Discours* et dans les chapitres divers du *Prince*, des phrases séparées pour les insérer, une fois équarries, dans son travail de marqueterie, ne révèlent pas seulement en lui un artiste original, d'un remarquable talent didactique, et dont les procédés mériteraient une étude nouvelle[1]; elles montrent aussi de quelle méditation soutenue, de quelle imitation dévotieuse Machiavel pouvait être l'objet, aux environs de 1570, de la part d'un Français qui ne manquait pourtant ni d'idées, ni de préjugés, ni de passions. Son nom seul — par une de ces négligences cavalières qui, dans l'ancienne littérature, donnent à tant d'imitations l'apparence de plagiats éhontés et de pillages cyniques — manque dans le *Prince nécessaire;* sa marque y est partout.

Cependant, dans ce poème dont chaque page contient une adaptation, un essai de traduction de Machiavel, on a peine à reconnaître l'esprit machiavéliste. La Taille a beau emprunter au Florentin ses opinions et ses vocables; il a beau lui accorder, en des matières où la plupart des Français se sont montrés autrement ombrageux, des concessions considérables; il a beau, par exemple, faire siens ses conseils de ruse, de dissimulation, de cruauté et d'extermination : à considérer son œuvre en bloc, on n'est point tenté de le ranger dans la même famille intellectuelle que l'auteur du *Prince*.

Est-ce seulement parce qu'il blâme la tyrannie? Parce qu'il déteste la guerre? Parce qu'il prête à sa monarchie quelques traits d'une aristocratie? Parce qu'il proclame, comme son contemporain Étienne Pasquier, le principe de la souveraineté populaire, ou qu'il est hanté, comme Français et comme « politique », par la pensée des luttes civiles et de leurs méfaits? Ces raisons, pour valables qu'elles soient, n'en de-

1. M. Marcel Raymond (*l'Influence de Ronsard sur la poésie française (1550-1585)*, t. I, p. 395-396) lui a consacré quelques lignes heureuses, mais ne l'a jugé, comme il était naturel, que d'un point de vue très particulier.

meurent pas moins insuffisantes. Ce qui ressort au contraire avec éclat de maintes pages du *Prince nécessaire*, en dépit du dessein initial de l'auteur, qui est de s'adapter aux réalités plutôt que de se perdre en rêveries, c'est l'impossibilité où il se trouve, en définissant la politique royale, de faire abstraction du point de vue moral. Fidélité à la religion, non par intérêt, et s'il le faut par feinte, comme chez Machiavel, mais par un élan du cœur et une adhésion réfléchie de l'esprit; souci constant de la justice; vertu foncière et non affectée; goût des bonnes lettres et des arts; sagesse, modestie, tolérance, mesure : telles sont les qualités qu'il ne peut s'empêcher de réclamer de son Prince, même lorsqu'il déclare ne lui demander que le possible et prétend proscrire toute chimère. Sans cesse il oublie qu'il ne cherche que l'utile, pour se mettre à prêcher le beau et le bon. Par cette invincible tendance à confondre la catégorie du réel avec celle de l'idéal, il s'échappe, sans le savoir, des lisières d'une véritable fidélité au maître italien. Vingt passages montreraient cette indépendance, cachée sous l'apparence d'une transcription servile; en un endroit elle apparaît avec une netteté particulière, lorsqu'il est question de la calomnie, que doivent faire disparaître de l'état, aux yeux de Jean de La Taille comme à ceux de Machiavel, les accusations publiques : sur la nécessité d'y mettre fin les deux écrivains sont d'accord, et le premier visiblement s'inspire du second; mais, pour convaincre son lecteur, Machiavel énumère, en une suite de constatations positives, les troubles civils que la calomnie provoque[1]; Jean de La Taille esquisse un développement qui est d'un peintre de caractères et d'un moraliste[2].

Par cette habitude, si contraire à la méthode du Florentin, de ne jamais séparer longtemps la politique et l'éthique, par le rôle qu'il attribue, dans la formation du souverain, aux études libérales, enfin par cet idéalisme impénitent qui le pousse à figurer un modèle parfait et un type au lieu de formuler de simples recettes pratiques, l'auteur du *Prince nécessaire* rejoint, plutôt que Machiavel, les humanistes qui ont fait la théorie de l' « Institution du Prince chrétien », les

1. *Disc.*, I, VIII, fol. XIII v°.
2. *Œuvres*, t. III, p. CXVI-CXVII.

Érasme, les Budé, les Henry Estienne. Deux méthodes, a-t-on dit, partagent les écrits politiques depuis la Renaissance : « Machiavel a fait table rase de l'appareil conventionnel et chimérique échafaudé par ses prédécesseurs, pour ne retenir que les réalités brutales et les laideurs de la politique. Érasme a préféré reprendre le thème antique en l'adaptant à la conscience chrétienne. Les auteurs du XVI^e^ siècle, ayant à choisir entre ces deux conceptions, ont adopté le type érasmien ; Machiavel est demeuré seul, de son côté, avec son *Prince*[1]. » Jean de La Taille n'échappe pas à la loi commune ; ce machiavélisant est presque un antimachiavéliste ; imitateur du Florentin dans tout le détail de son œuvre, il garde, au fond du cœur, les sentiments d'un humaniste chrétien, susceptible de générosité, voire d'utopie ; et son poème, en dépit de ses innombrables emprunts, ou plutôt en vertu même de ces emprunts si incapables de modifier le sens intime de sa pensée, porte témoignage à sa manière de l'étonnante « imperméabilité » de la littérature française du XVI^e^ siècle à l'esprit véritable du machiavélisme. Le temps n'est pas encore venu, pour le positivisme de l'auteur du *Prince*, d'y prendre solidement racine. Il faudra tout le dégoût inspiré par les luttes civiles, l'impérieux besoin d'ordre et d'unité des contemporains de Henri IV et de Louis XIII, l'affaiblissement, aux environs de 1600, du sens religieux de l'humanisme, enfin le réalisme politique de Richelieu et de ses collaborateurs, pour qu'apparaissent en France des œuvres dont Machiavel inspire, au delà des mots et des idées secondaires, les conceptions fondamentales et les intentions cachées.

René PINTARD.

1. J. Barrère, *l'Humanisme et la politique dans le « Discours de la servitude volontaire »*, p. 212.

# EULALIE DE SENANCOUR

## ET

## SES AMIS FRIBOURGEOIS

### D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE AVEC A. DAGUET

### (1844-1857)

---

Lorsque la critique parle des relations littéraires de la France et de la Suisse, il est rare qu'elle cite le nom de Fribourg[1]. C'est être injuste envers une cité sur qui l'influence française s'est très sensiblement exercée, surtout à partir du

1. J'ai contracté, au cours de cette étude, de nombreuses dettes de reconnaissance, et ce m'est un devoir de remercier, en premier lieu, M. Pierre Favarger, avocat à Neuchâtel, ancien conseiller national, qui, avec tant de désintéressement et avec une si exquise bonne grâce, a bien voulu me prêter les lettres de Mlle de Senancour et m'autoriser à les publier (je compte en donner prochainement une édition, grâce à l'aimable hospitalité des *Annales fribourgeoises*); ensuite mes chers maîtres, M. André Monglond, professeur à l'Université de Grenoble, le maître des études préromantiques, auquel je dois plus d'un renseignement important, et M. Pierre Moreau, professeur à l'Université de Fribourg, le récent éditeur de Ferdinand Denis, qui m'a aidé de ses conseils et m'a signalé un fragment du *Journal* de Denis touchant Juste Olivier et Sainte-Beuve; M. G. A. Moosbrugger, à Genève, qui m'a mis entre les mains la correspondance de l'avoyer Schaller et de sa fille; M. Gaston Castella, professeur à l'Université de Fribourg, Directeur de la Bibliothèque cantonale de cette ville, l'historien de Fribourg dont les travaux font autorité; M. Tobie de Raemy, Directeur des Archives de Fribourg, et Mlle Jeanne Niquille, docteur ès lettres, attachée aux mêmes Archives, qui ont bien voulu, l'un et l'autre, m'exposer certaines questions généalogiques, et aussi Mlle Marie-Thérèse d'Alverny, ancienne élève de l'École des chartes, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, grâce à laquelle j'ai pu consulter les livres de mon auteur s'y trouvant; M. Adolphe d'Eggis, qui m'a autorisé à reproduire un fragment de lettre inédite de Mlle de Senancour; Mlle Lucienne Meyer, enfin, docteur ès lettres, bibliothécaire à la Bibliothèque cantonale de Fribourg, et Mme Auguste Vicarino, qui m'ont aiguillé sur la bonne voie au sujet de Mme Vicarino, née Élisabeth de Schaller, l'amie d'Eulalie de Senancour.

XVIII^e siècle. « Cette ville, a-t-on pu écrire en 1853, est devenue presque française par sa langue, sa littérature, ses usages et sa sociabilité. Depuis soixante ans, elle accueille nos réfugiés politiques de tout bord, et ses habitants ont tellement multiplié leurs alliances au delà des Alpes et du Jura surtout, qu'en vérité un Fribourgeois pur sang devient chose rare[1]... » Le service de France, les alliances des familles aristocratiques n'ont pas peu contribué à établir des rapports assez intimes entre cette ville et sa grande voisine.

On peut citer d'assez grands noms : Louis-Auguste-Augustin d'Affry (1713-1793)[2] vit à Versailles; cotuteur de Louise-Florence-Pétronille d'Esclavelles, la future M^me d'Épinay, c'est lui qui fera épouser à son fils, Louis d'Épinay, une Fribourgeoise, M^lle de Boccard, fille d'un chevalier de Saint-Louis, ancien lieutenant au service de France. Le romantisme amènera à Fribourg d'illustres visiteurs : Dumas en 1832, Victor Hugo en 1839, Michelet en 1843; Liszt et George Sand voudront entendre les orgues de Saint-Nicolas[3].

Mais deux des sources principales, semble-t-il, de relations étroites et suivies entre Fribourg et la France, furent l'émigration due à la Révolution de 1789 et l'existence du collège Saint-Michel, dont l'enseignement tendait à fonder et à maintenir une tradition humaniste et française. La plupart des professeurs étaient français, et il était assez à la mode, dans les meilleures familles françaises, d'envoyer les jeunes gens faire leurs études à Fribourg.

Ce sont ces deux faits — Émigration et existence du collège Saint-Michel — qui nous permettent de ranger, au nombre des études de littérature comparée, l'esquisse des deux personnages que nous allons présenter : c'est, en effet, au séjour à Fribourg d'un émigré français, Étienne Pivert de Se-

1. M^lle de Senancour elle-même, en un article intitulé : *Souvenirs de voyage : le canton de Fribourg*, dans *l'Émulation nouvelle* de 1853.

2. Cf. Lucien Perey et Gaston Maugras, *Dernières années de M^me d'Épinay...* Paris, Calmann-Lévy, 1883 (4^e édition).

3. Ces orgues ont été célébrées par le poète fribourgeois Étienne Eggis, *Dans la vieille cathédrale de Saint-Nicolas, à Fribourg en Suisse*, dans les *Poésies* de cet auteur, édition Ph. Godet. Paris, Fischbacher, M D CCC LXXXVI, p. 153 à 155, par J.-J. Porchat, *Une voix de salut, ou Saint-Nicolas de Fribourg, poésie*, parue dans la *Revue suisse*, 1840, p. 88 à 90.

nancour, que sa fille, Eulalie de Senancour, doit ses origines à la fois fribourgeoises et parisiennes. Quant à Alexandre Daguet, c'est son éducation au collège de Fribourg qui détermina son orientation intellectuelle, soit que, comme il semble, il ait emprunté à ses maîtres français cette culture classique dont il a fait usage contre eux, soit que, par réaction contre leur enseignement peu adapté aux exigences du patriotisme helvétique, il se soit tourné vers un nationalisme suisse et fribourgeois qui fut à la fois la bonne Muse et le mauvais Démon de son esprit.

Nous avons eu la bonne fortune de découvrir en Suisse une série de lettres d'Eulalie de Senancour à Alexandre Daguet qui nous permettent de pénétrer de plain-pied dans ce petit monde franco-fribourgeois que nous nous proposons d'évoquer. Les proportions de cette correspondance et son intérêt surtout fribourgeois ne nous ont pas permis d'en offrir la publication aux lecteurs de la *Revue de littérature comparée*. Ceux qui pourront la lire dans l'édition que nous comptons en donner prochainement en Suisse y trouveront des indications intéressantes sur les milieux français et fribourgeois entre 1844 et 1857 : c'est, en effet, sur un peu plus d'une dizaine d'années que s'étend ce commerce épistolaire, la première lettre étant du 9 septembre 1844 et la dernière du 21 janvier 1857. Dans le lointain se dessine la grande ombre d'Obermann; plus près de nous, voici nos deux personnages, de second plan sans doute, et néanmoins bien curieux aussi. Mais, avant de nous pencher par-dessus l'épaule de nos correspondants pour découvrir quelques détails, quelques notations précieuses ou simplement pittoresques, ne conviendrait-il pas de les replacer dans leur milieu, puis d'essayer de dessiner en quelques traits leur physionomie intellectuelle et morale? Nous nous efforcerons ensuite de préciser la nature de leurs relations.

*
* *

Il fut un temps où la presse française s'occupait assez de Fribourg. Mais souvent, semble-t-il, Fribourg n'était pour elle qu'une sorte de symbole, un artifice littéraire, lui per-

mettant d'habiller d'un exotique costume certaines idées politiques. C'était l'avis d'un Suisse, Juste Olivier, qui, en 1853, faisant allusion à deux tentatives d'insurrection, l'une des révolutionnaires italiens contre l'Autriche, à Milan — dans laquelle des Tessinois avaient été compromis —, l'autre d'un paysan nommé Carrard qui avait essayé, à Fribourg, de renverser le gouvernement radical (instauré en 1847) au profit du régime conservateur, écrivait dans sa chronique parisienne : « ... Cette tentative n'a pas laissé d'embarrasser ici [à Paris] les feuilles cléricales et légitimistes, et celles qui se prêtent au mouvement religieux pour suivre le vent. On ne pouvait décemment absoudre tout à fait à Fribourg ce qu'on venait de condamner à Milan. Le *Constitutionnel*, surtout, a été fort déconcerté, lui qui *fait* maintenant de la religion, comme il faisait naguère et comme il refera sans doute encore tout l'opposé; car on est ainsi bon catholique en France dans ce moment. Il faut donc s'intéresser à la cause catholique à Fribourg; mais de s'intéresser au petit peuple fribourgeois et à la Suisse, ne l'attendez pas de gens qui, en ayant l'air de parler pour les autres, ne parlent au fond que pour eux, et vous tranchent une question d'un ton de docteur, parfois sans en connaître le permier mot. Je ne sais plus quel journal jetait dernièrement feu et flamme contre le gouvernement *protestant* de Fribourg. Quant à la Suisse, le Parisien pur sang (et on en trouve plus d'un parmi les journalistes) se la représente essentiellement comme un pays qui ne produit que des fromages et où tout le monde porte des habits rouges : il n'en a pas d'autre notion ni de plus spirituelle; avec cela il en sait tout ce qu'il en faut savoir; et vraiment cela suffit pour en raisonner comme il fait[1]. » On peut récuser comme partial — puisque émanant d'un protestant que Sainte-Beuve trouvait « fanatique » — le témoignage de Juste Olivier. Dans tous les cas, l'exemple de M^lle^ de Senancour est là pour prouver que les Parisiennes — à défaut de leurs confrères masculins — ne se sont pas toujours fait une idée aussi simpliste de la Suisse.

Il faut dire d'ailleurs, que, née à Agy, près de Fribourg,

1. *Chronique* de la *Revue suisse*, 1853, p. 397-398. Datée de Paris, 7 mai 1853.

d'une mère fribourgeoise, Marie-Françoise de Daguet, le 8 septembre 1791, et baptisée le même jour, Agathe-Eulalie-Ursule[1] de Senancour ne devint parisienne que vers l'âge de onze ans. Elle vécut à Fribourg jusqu'en 1802. « Amenée en France à l'époque où commençoit l'empire — nous dit une notice de Rabbe et Boisjolin — elle y est restée auprès de son père, soit à Paris, soit aux environs, soit dans les vallées du Gard. En 1828, elle a fait une incursion dans les Alpes helvétiques, où l'appeloient ses souvenirs[2]... » Par la suite, elle revint très souvent en Suisse et séjourna à Fribourg. Elle commença à écrire vers 1814 et ce fut le *Mercure de France* qui accueillit « les premiers essais qu'elle ait publiés[3] ». Elle collabora à un grand nombre de journaux, mais surtout, semble-t-il, au *Journal des Femmes*[4]. Ses dernières années furent préoccupées par le choix d'une résidence définitive. Elle cherchait à se fixer quelque part, mais, attirée par la Suisse et ne voulant pas perdre malgré tout la société qu'elle fréquentait à Paris, elle ne put jamais trouver, au problème qu'elle se posait, une solution satisfaisante. Ses lettres à Alexandre Daguet reflètent ses incertitudes à cet égard. Elle se décida enfin à vivre à Nemours, qu'elle quitta pour Fontainebleau, où elle mourut en 1873.

Les œuvres imprimées de M$^{lle}$ de Senancour ne nous re-

1. Le prénom de *Virginie*, dont elle s'est affublée plus tard, ne se trouve pas dans l'acte de baptême. Je pense qu'il s'agit d'un nom purement *littéraire* inspiré par la lecture de Bernardin de Saint-Pierre. « Il semble que dans sa jeunesse, dit M. G. Michaut, *Virginie* était son prénom usuel; du moins c'est ainsi que l'appelait « obstinément » un camarade d'enfance (Levallois, p. XII) ». *L. Senancour, ses amis et ses ennemis*. Paris, 1910, p. 47, notes. Les registres de l'état civil de Fribourg mentionnent ce prénom de *Virginie*, qui ne se trouve d'ailleurs ni dans l'acte de baptême (Givisiez), ni dans celui de décès (Fontainebleau, 11 mars 1876). — La nièce d'Eulalie, fille légitimée de Florian-Julien de Senancour et de Jeanne-Marie Labadie, s'appelait *Marie-Virginie* (née à Carcassonne le 23 octobre 1819).

2. Extrait de la *Biographie universelle*, publiée sous la direction de Rabbe et Boisjolin, 1830. (D'après une copie de ce passage par Eulalie de Senancour, qui se trouve dans le manuscrit D 1918 de la Bibliothèque cantonale de Fribourg.)

3. *Idem*.

4. Il s'agit très vraisemblablement du premier *Journal des Femmes*, qui, à la Bibliothèque nationale, va de 1832 à 1837. Elle y a parlé de Fribourg, épisodiquement, dans un article intitulé : *Extrait d'une correspondance ou quelques jours en Suisse*.

tiendront pas longtemps. M. André Monglond nous a promis une étude générale sur notre auteur, que ne permettait pas le cadre un peu étroit de nos recherches. Il est certain que c'est surtout au nom de son père qu'Eulalie de Senancour doit d'être sortie de l'obscurité. Les critiques se sont occupés d'elle d'une manière tout épisodique. Mais nul ne songera, si ce n'est le chercheur patient, à rouvrir, à la Bibliothèque nationale, les tomes poussiéreux des *Héros comiques, nouvelles adressées aux dames* (1820)[1], ou de *Pauline de Sombreuse* (1821). On peut découvrir dans *Pauline* quelques détails biographiques curieux, mais, comme l'a si bien fait remarquer M. André Monglond[2], on les voudrait plus nombreux, moins dispersés au milieu d'un amas de poncifs romanesques sans intérêt. Ce que M^lle^ de Senancour a certainement écrit de meilleur, c'est sa *Notice* sur son père, publiée par M. Gustave Michaut dans *Senancour, ses amis et ses ennemis*[3].

Sans être un écrivain de premier plan, Eulalie de Senancour s'affirme néanmoins comme une personnalité littéraire assez originale et, par certains côtés, assez moderne. M. Monglond a raconté son enfance de petite sauvage[4]. Arrivant à Paris, elle dut mener, encore enfant, une vie retirée auprès de son père, déjà vieux et infirme. Elle ne put s'adapter sans révolte à ce nouveau genre d'existence : « Mon père, dit-elle, a certainement souffert de ces élans mal comprimés, et, en outre, je ne partageois pas sa manière de voir en toutes choses[5]... » Mais la bonne Eulalie, malgré cette vie peu conforme à sa nature, ne donna point dans le mal du siècle et ne fit point, en cela, figure de fille d'Obermann : « J'avois l'imagination un peu vagabonde, une *forte santé*, un sang bouillant[6]... » L'enfant devint une jeune fille, qui, de nos jours,

1. Bibliothèque nationale, Y² 68227-30 et Y² 68225-26.

2. Dans une étude parue ici même, en octobre-décembre 1930, et intitulée *Senancour en Suisse*. Cet article a été depuis tiré à part, mais à un très petit nombre d'exemplaires (cinquante), édités par une charmante fantaisie, *Au château de Tschupru*, cette demeure rustique du canton de Fribourg illustrée par le souvenir de l'auteur d'*Obermann*.

3. Paris, Sansot, 1909 (l'*Avertissement* est daté de « juin 1908 »), p. 51 à 162.

4. Dans son étude sur *Senancour en Suisse*, précédemment citée, p. 659-661.

5. Extrait des *Nouveaux renseignements qui étoient destinés à M. Jay...*, Bibliothèque cantonale de Fribourg, ms. 522.

6. *Idem.*

eût été, sans doute, sportive, littéraire et indépendante, et, plus tard, une vieille fille un peu maniaque, mais amusante, très masculine, et d'une misanthropie[1], somme toute, assez bon enfant.

Elle fait un peu figure d'isolée en son temps. Je l'appelais tout à l'heure originale; elle l'est par son caractère; par ses idées, elle l'est en tant qu'on peut l'être lorsque l'on retarde un peu sur son siècle : elle a tout à fait une mentalité du XVIIIe siècle, un peu simplifiée et vulgarisée. Elle ne participe point au mouvement néo-chrétien de Chateaubriand; elle a hérité de son père la haine du « Vicomte », qu'elle raille, assez lourdement d'ailleurs, dans *Pauline de Sombreuse*[2]. Elle est loin de tout approuver dans le romantisme[3]. En religion et en politique, elle professe un libéralisme de style Louis-Philippe, fils bourgeois du « philosophisme » du siècle précédent. Elle croit aux dieux, mais, comme les épicuriens, semble douter qu'ils s'occupent de l'Univers[4]. Elle est pacifiste, internationaliste, cosmopolite. A l'instar de l'abbé de Saint-Pierre, elle rêve de « paix perpétuelle[5] ». Ses autorités en la matière sont Condillac et Fénelon; elle réfute vigoureusement les théories du légitimiste Joseph de Maistre. Elle souhaite, comme M. Briand, que se forme une fédération européenne. Comme M. Paul Valéry, elle trouve que les transformations opérées dans le monde étonnent et confondent le simple *bon sens :* « Le mot impossible est un mot commode pour les imaginations paresseuses, mais nous sommes arrivés à une époque où ce mot a perdu de sa va-

1. « ... Je serois bien satisfaite, écrit-elle à Daguet le 6 décembre 1848, d'avoir comme vous des sapins à ma porte, pour oublier dans la société des merles la lâcheté des hommes... »

2. Cf. t. III, p. 87.

3. Elle écrit à son jeune cousin Étienne Eggis : « N'adopte pas le laisser aller désordonné des romantiques. L'abus en tout n'a pas de durée. Les chefs de l'École eux-mêmes s'en corrigent, ils sentent qu'ils ont été trop loin. Je ne te parle pas en classique, puisque j'aime leurs écrits, mais lorsqu'ils sont sobres d'écarts. Il faut toujours en revenir à un juste milieu pour faire vie qui dure... » (Lettre inédite appartenant à M. Adolphe d'Eggis, qui a bien voulu nous autoriser à en reproduire ce fragment. Qu'il veuille trouver ici l'expression de notre gratitude).

4. Cf. lettre du 3 juin 1847 (la *lettre VI* de notre édition).

5. Cf. le *Discours sur la paix perpétuelle*, paru dans *l'Émulation*, quatrième (1844-1845) et cinquième années (1846).

leur[1]... » Et, ainsi, elle rejoint certains courants de notre pensée contemporaine. C'est une assez bonne Européenne; cette Parisienne est à moitié Suisse; elle semble avoir su l'allemand et goûté la littérature allemande[2]. Elle aurait même pu se dire, comme Socrate, citoyenne du monde. Ne professe-t-elle pas la plus grande estime pour les Chinois, qui ont toujours méprisé la guerre, et dont la morale était si simple et si pure[3]? Mais ces « chers Chinois[4] », que son père a légués à son affection, sont sans doute de sa part l'objet d'un culte assez platonique; son amour pour la Suisse, en revanche, eut pour base une réelle connaissance de ce pays.

* * *

Le correspondant d'Eulalie de Senancour, Jean-Alexandre Daguet[5], était né à Fribourg, le 12 mars 1816, d'une famille patricienne, mais réduite à la plus grande pauvreté. Il s'est d'ailleurs toujours considéré comme appartenant au peuple plus qu'au patriciat. Il fit ses études au collège Saint-Michel, suivit quelques cours de droit, puis se consacra à la carrière de l'enseignement. Il ne quitta jamais la Suisse. Il fut profes-

1. *L'Émulation*, 1844-1845, p. 337.

2. Elle cite plusieurs auteurs allemands dans une nouvelle inédite, *le Panier aux Cornouilles* (bibl. de la Société économique à Fribourg, n° H 1301, p. 2-3). A la page 6 de cette nouvelle, un petit morceau de papier est fixé au cahier. Il contient quelques mots écrits en allemand. Il a l'air beaucoup plus récent que le manuscrit, et il n'est pas certain qu'il soit de M^lle^ de Senancour.

3. Cf. *la Conquêtomanie ou aventures burlesques du grand Barnabé*. Paris, 1827, t. I, p. 211-213.

4. Expression de Senancour dans une lettre à F. Denis (publiée par M. André Monglond ici même, 1931, p. 94). Cet amour pour les Chinois est tout à fait dans la tradition du XVIII^e^ siècle : on sait les éloges que fait d'eux Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*. André Chénier projetait de traduire des poésies chinoises dans ses *Bucoliques* (éd. Dimoff, Delagrave, 1927, p. 288-289). — Cf. notre article sur *Les écrivains français et la Chine aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècle : Senancour et sa fille Eulalie*, dans *La Liberté* de Fribourg en Suisse, 29 décembre 1932.

5. Voir sur lui : *Alexandre Daguet et son temps*, par M. Auguste Schorderet, études parues dans les *Annales fribourgeoises* de janvier-février et de mars-juin 1921, et que j'ai largement mises à contribution ici, ainsi que la notice de M. Pierre Favarger dans le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel, Attinger, 1924, t. II, p. 628. Cf. aussi un article du même sur *les Origines de la famille Daguet de Fribourg* (*Annales fribourgeoises*, novembre-décembre 1920).

seur à Fribourg de 1837 à 1843, puis à Porrentruy jusqu'en 1848. A cette date, il fut nommé directeur de l'École cantonale de Fribourg, qui n'était autre chose que l'ancien collège des Jésuites, doté de professeurs laïques par le gouvernement radical qui avait expulsé les Révérends Pères. Il dut quitter son canton pour aller occuper à la nouvelle Académie de Neuchâtel la chaire d'histoire et d'archéologie. Il resta à Neuchâtel jusqu'à sa mort, en 1894.

Les œuvres de Daguet présentent un intérêt assez spécial. Il a beaucoup écrit, mais surtout sur des sujets locaux. Son *Histoire de la nation suisse*[1] connut un certain succès : elle eut sept éditions et fut traduite en plusieurs langues. Ce n'est pas cependant une œuvre pleinement originale[2]. Daguet a écrit aussi une biographie, celle d'un de ses compatriotes, le Père Girard, qui fut imprimée à Paris, deux ans après sa mort, d'après les manuscrits qu'il laissait[3].

Daguet n'est pas un véritable intellectuel; c'est un homme du peuple, un pédagogue, un homme d'action, un patriote. Son œuvre doit beaucoup à ses préjugés sociaux ou à sa passion nationale. C'est ce qui fait, jusqu'à un certain point, la force, mais aussi la faiblesse de son esprit. Ce Michelet fribourgeois au petit pied obéit trop, parfois, aux réactions de sa sensibilité. Il n'a jamais compris que toute culture véritable ne saurait être qu'aristocratique. C'est ici le lieu de réunir quelques témoignages sur le collège des Jésuites et l'influence qu'il a exercée sur la jeunesse fribourgeoise, et sur Daguet en particulier. Quelques-unes des *Correspondances fribourgeoises* parues dans la *Revue suisse* fournissent des détails curieux sur le caractère *français* et *ultra* de l'enseignement : « Depuis 1825, époque de l'ouverture du pensionnat, dont les élèves suivent les mêmes enseignements, le collège

1. Fribourg, 1850-1853, 2 vol. Citée avec éloge par H.-F. Amiel dans la *Revue suisse*. Article bibliographique anonyme sur elle dans la même revue en 1851 (p. 211-213). Cf. la lettre à Daguet du 11 juillet 1853.

2. Le titre en est d'ailleurs : *Histoire de la Nation suisse, d'après Zschokke*.

3. *Le Père Girard et son temps. Histoire de la vie, des doctrines et des travaux de l'Éducateur suisse (1765-1850)*, par Alexandre Daguet. Paris, Fischbacher, 1896, 2 vol. — Les brochures de Daguet sur diverses questions d'histoire suisse ou fribourgeoise sont très nombreuses. Il collabora activement à *l'Émulation*, à la *Revue suisse* et à d'autres publications.

Saint-Michel n'a pas cessé de compter 700 élèves. Ils viennent la plupart des départemens de l'Ouest et du Midi de la France. Notre collège n'est pas Fribourgeois, Monsieur, il est *français* et *carliste*. Manuels d'enseignement et livres de lecture, compositions, opinions historiques, scientifiques, politiques et littéraires, tout porte cette empreinte... La République est fort mal traitée dans cette école de notre cité républicaine. Le professeur d'histoire est le Père Loriquet, l'historien de la Sainte-Ampoule et du don de guérir les écrouelles accordé au roi très-chrétien. Il est favorable aux bûchers de l'Inquisition et n'a jamais eu assez d'admiration et d'éloges pour Louis le Grand; il ne croit pas au génie de Bonaparte[1]... » Le grand nombre des élèves, l'existence de certains cours correspondant à l'enseignement supérieur, la célébrité du collège à l'étranger expliquent que le chroniqueur fribourgeois ait pu le baptiser « notre Université catholique » et qu'il ait mérité à Fribourg le titre flatteur d' « Oxford de la Suisse[2] ». « Français et carliste », le collège était fort accueillant d'ailleurs à toute l'aristocratie internationale[3]. Il semble que ses maîtres, flattés d'avoir des élèves aussi brillants, négligeaient un peu les Fribourgeois, dont la condition était en général plus modeste. Cette négligence et ce fait que l'enseignement n'était nullement adapté à la forme politique du gouvernement suisse devaient provoquer une vive réaction parmi la jeunesse fribourgeoise : « Rien de suisse, de national non plus dans ce fameux collège, écrira Daguet en 1848. Tout y était calculé pour les besoins des Égyptiens, des Smyrnois et des Russes[4], qui affluaient,

1. C'est moi qui ai souligné *français* et *carliste*. Cf. *Revue suisse*. Lausanne, 1838, p. 338-339 (*Correspondance*, signée C. et datée de « Fribourg, le 10 mai 1837 »).

2. Cf. *Revue suisse*, 1839, p. 180-181.

3. « Parmi les étudians à noms historiques qui ont fréquenté le collège, on remarque : les Villèle, les Montgelas, les Freyberg (fils des ministres bavarois); les de Blacas, fils du duc de Blacas, tuteur du duc de Bordeaux, et dont l'un s'est fait jésuite; le prince de Lucinge, petit-fils du duc de Berry; les Robiano, belges; des Nicolaï, des d'Albertas, des Damas, des Waldbourg, Zeil, Trauchbourg, parens du roi de Würtemberg, etc., etc... » (*Revue suisse*, *Correspondance fribourgeoise*, mars 1839, article déjà cité).

4. Il semble bien que Daguet, sous ces noms orientaux, désigne les élèves *français* du collège, comme Voltaire habillait les prêtres catholiques à la grecque, à la chinoise ou à l'arabe.

comme l'on sait, au pensionnat de Fribourg. Mais des jeunes gens du pays, des Fribourgeois, on ne s'en souciait que pour faire des recrues et enlever au sacerdoce cantonal tous les bons sujets qui s'y destinaient. » Aussi Daguet s'insurgera-t-il contre le « cosmopolitisme implanté par le pensionnat », et raillera-t-il le « Collège européen de Fribourg[1] ». Toutes ces causes aident à comprendre le mouvement de réaction qui détermina l'expulsion de l'ordre. Dès lors, Daguet se tournera vers un nationalisme qui tend à asservir la culture aux besoins de la vie publique — et qui satisfait ses idées de démocrate et de pédagogue. Il est certain que, dans l'histoire spirituelle de tous les peuples, le premier stade fut ce nationalisme, d'où purent naître de grandes choses. Mais une conception plus vaste est incontestablement le signe d'un plus haut degré de civilisation. Il est évident aussi qu'un nationalisme helvétique ainsi conçu méconnaît la fonction même de la Suisse, qui doit être d'établir des contacts entre les esprits les plus variés et les plus différents. Fribourg, plus tard, ne rappellera pas les Jésuites, mais la fondation de son Université, en 1889, imprimera au rôle intellectuel de la cité le caractère d'universalité qui lui convenait, puisque cette Université sera catholique et internationale. Dans l'évolution intellectuelle de Fribourg, le libéralisme nationaliste de Daguet sera vaincu ; aussi peut-on comprendre pourquoi notre historien, quoiqu'il soit assurément l'un des Fribourgeois les plus remarquables du XIX$^{e}$ siècle, sera obligé de terminer sa carrière loin de sa petite patrie, sans avoir pu accéder à l'une des chaires de l'université de sa ville natale.

*
* *

M$^{lle}$ de Senancour et Alexandre Daguet semblaient, de par leurs tendances, prédisposés à sentir de la sympathie l'un pour l'autre : tous deux étaient amis des lettres — l'une penchant vers le roman, la nouvelle, l'étude morale, et l'autre attiré surtout par l'histoire — et des idées libérales — l'une avec une nuance plus marquée d'anticléricalisme, et d'ail-

1. Cf. *Quelques idées pour la réorganisation de l'instruction publique dans le canton de Fribourg*, par A. Daguet. Fribourg, L.-J. Schmid, 1848.

leur préconisant en matière sociale une sorte de conservatisme bourgeois et laïque, l'autre plus modéré au point de vue religieux, mais ardemment démocrate.

Ils avaient aussi des amis communs. Senancour, s'il avait souffert de l'incompréhension du monde fribourgeois, avait pu néanmoins nouer des relations amicales avec quelques-uns des habitants de la petite ville. Ce dont nous sommes certains, c'est qu'il avait remarqué parmi eux un homme qui devait jouer un rôle dans la politique de son pays, Charles-Joseph de Schaller (1772-1843), sur qui le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* donne les renseignements suivants : « Avoyer, homme politique qui prit une part active aux affaires fédérales; fut, à maintes reprises, député à la Diète, qui l'envoya en qualité de médiateur auprès du canton de Bâle en 1831, et de celui de Schwytz en 1832. Il fut aussi arbitre entre le canton d'Uri et les entrepreneurs de la route du Gothard[1] ». Nous lisons dans une notice sur Senancour parue dans une revue fribourgeoise : « ... Il a connu, vers 1802, M. Schaller, ami de son beau-frère. M. Schaller était alors chancelier. M. de Senancour lui trouvait une tête remarquablement bien organisée; il disait de lui : « Ce sera « un homme d'État éminent. Il l'avait bien pensé[2]... » Eulalie de

1. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*. Neuchâtel, 1930, t. V.

2. *Appendice à la notice biographique de l'Émulation sur M. de Senancour* (sans doute par sa fille, ou inspiré par elle), dans *l'Émulation* de Fribourg, 1846, t. V, p. 128. — Cet *Appendice* contient plus d'une indication intéressante sur Senancour en Suisse, en particulier sur les lieux qui lui plaisaient particulièrement : « Le site que M. de Senancour préférait en Suisse, pour y vivre, c'est le bord du lac de Genève, entre Vevey et Villeneuve. Du reste il aimait la ville de Fribourg, qu'il trouvait originale et offrant une foule de points de vue pittoresques. Un platane, qu'il a planté, subsiste encore sur la route de Morat, devant le château d'Agiez, propriété de la famille de sa femme, il y a trente ans. C'est le seul vestige de ses nombreux séjours dans le canton » (cf. A. Charpine, *le Platane de Senancour*, dans la *Liberté* de Fribourg, 25 mai 1907, et André Monglond, *Senancour en Suisse* (*Revue de littérature comparée*, 1930, p. 647). Une photographie de ce platane a été reproduite par M. G. Michaut dans *Senancour, ses amis et ses ennemis*. Paris, Sansot, 1910, entre les pages 166 et 167, en hors-texte. « Il allait souvent se livrer à ses pensées rêveuses au bord de la Sarine, dans ce coin si bien nommé le *Bout du monde*. Il trouvait ce site admirable dans une ville. » (Voir, sur ce *Bout du monde*, M. André Monglond, *Ibid.*, p. 640, qui donne plus d'un renseignement intéressant).

Senancour aura pour amie la fille de Charles de Schaller : Marie-Laurette-Élisabeth, baptisée à Fribourg le 17 octobre 1802[1], qui épousera, le 24 octobre 1825, Jean-Baptiste Vicarino, commerçant[2]. Ce fut, semble-t-il, une femme aimable, intelligente, spirituelle et douée de certaines qualités littéraires, si l'on en croit les compliments que lui en faisait son père en des lettres que j'ai pu avoir sous les yeux[3]. Il est vrai que cette famille paraît légèrement portée à une admiration mutuelle tendre et sentimentale. L'on n'a conservé d'elle qu'une lettre[4] qu'elle écrivit à son père lorsqu'elle était, semble-t-il, au couvent, à Strasbourg, car M^lle^ de Schaller fut élevée en France[5]. Cela devait se faire assez couramment dans la bonne société, car il n'était guère possible de recevoir une éducation convenable à Fribourg même — pour les jeunes filles surtout — comme en témoigne le texte suivant : « L'éducation des classes supérieures est souvent négligée, celle des femmes surtout. La haute société de Fribourg n'est pas celle où l'éducation des jeunes gens des deux sexes est la plus soignée[6]. » La lettre d'Élisabeth de Schaller se termine par un passage assez curieux sur la mort de Napoléon : « Au moment de cacheter ma lettre, j'apprends la nouvelle de la mort de Buonaparte. Je m'empresse de vous la communiquer, car je crois que vous ne la savez pas, parce que c'est le préfet qui l'a reçue ce matin par des lettres particulières. J'en suis toute tremblante de joie.

« Léontine, sa fille, sachant combien M^me^ Ferru habor-

1. *Registre des baptêmes de Fribourg*, 1789-1821, p. 316 (Archives cantonales de Fribourg).

2. *Registre des mariages...*, 1823-1841, p. 38, *idem*.

3. Je dois à l'amabilité de M. G. A. Moosbrugger, à Genève, d'avoir pu consulter ces manuscrits qu'il a eu l'obligeance de me communiquer gracieusement. Je le prie, ainsi que M^me^ Moosbrugger, sa mère, de trouver ici l'expression de ma gratitude. Mes remerciements vont aussi à M^lle^ Lucienne Meyer, docteur ès lettres, bibliothécaire à la Bibliothèque cantonale de Fribourg, et à M^me^ Auguste Vicarino, qui ont bien voulu également faciliter mes recherches.

4. Non datée. Mais les circonstances historiques la placent nécessairement en 1821.

5. Ou du moins y termina ou y compléta son éducation.

6. *Correspondance*, datée de Fribourg, 10 mai 1837, et signée C., dans la *Revue suisse*, t. I, 1838.

rait [*sic*] cet homme, le lui a envoyé dire aussitôt, et je vous assure que ce n'est pas un conte cette fois-ci, c'est une chose à ne pas révoquer en doute[1]. » Voilà une « haine vigoureuse », qu'elle soit due à l'influence légitimiste du couvent, ou à celle, libérale, de la famille de M^lle^ de Schaller!

Le mariage d'Élisabeth de Schaller avec un commerçant paraissait la vouer à une existence paisible. Pas du tout : ses idées libérales lui causèrent de nombreux tracas. Le 7 janvier 1847 eut lieu à Fribourg une insurrection radicale contre le régime conservateur dans laquelle on voulut compromettre les Schaller. On prit contre les frères et le mari de M^me^ Vicarino des mesures très graves. « Mad[ame] Vicarino, écrivait M^lle^ de Senancour le 13 février 1847, est bien mal traitée dans tout cela : ses trois frères en prison, son mari en fuite, sa maison fermée, et elle restée seule avec ses enfans[2]... »

*
* *

Les premiers rapports d'Eulalie de Senancour et d'Alexandre Daguet furent ceux d'un directeur de revue et d'un correspondant qui veut faire insérer une rectification. En effet, en juillet 1843, Daguet avait reproduit, sous le titre de *Souvenir des Alpes fribourgeoises*, dans *L'Émulation*, revue fribourgeoise qu'il avait fondée, un passage d'*Obermann* (l'épisode de la cueillette des fraises à Tschupru), précédé d'une notice de sa façon (signée seulement D***), où il célébrait le mérite de Senancour, tout en regrettant que l'auteur n'ait point su « rechercher des consolations plus haut que cette terre » et que « Dieu apparaisse peu dans ses ouvrages[3] ». M^lle^ de Senancour protesta, défendit son père de l'accusation d'athéisme, dans une lettre datée du 15 septembre 1843[4]. Après avoir

1. Lettre inédite appartenant à M. G. A. Moosbrugger.

2. Lettre à Augustin Eggis, Bibliothèque cantonale de Fribourg, ms. 590, pièce 14.

3. *L'Émulation*, 2^e^ année, 1843, p. 174 et 175.

4. Reproduite dans *l'Émulation* de septembre 1853, « première quinzaine » (3^e^ année, n° 1), et dans Gustave Michaut, *Senancour, ses amis et ses ennemis*. Paris, Sansot, 1909, p. 242 à 244. — Sur les idées de Senancour sur l'existence de Dieu, cf. le fragment intitulé *Unité divine*, publié par Alvar

présenté sa rectification « à Monsieur le Rédacteur en chef de l'*Émulation* », elle ajoutait, en parlant de la petite introduction de Daguet : « Cette notice est si bienveillante, du reste, qu'elle me fait éprouver le désir d'en *connaître* et d'en remercier l'auteur. »

L'année suivante, M^lle^ de Senancour revient à Fribourg. Elle cherche à renouer quelques relations. Elle se rappelle alors le directeur de *l'Émulation*. Ce nom de Daguet, qui est celui de sa mère, excite sa curiosité et son intérêt. Elle fait des démarches pour voir Daguet. Celui-ci l'apprend; mais il n'est plus à Fribourg : le gouvernement bernois l'a nommé directeur de l'École normale du Jura à Porrentruy, en août 1843. Il écrit aussitôt à M^lle^ de Senancour une lettre qu'il confie à une de ses amies fribourgeoises, dont nous évoquions la figure il y a un instant, M^me^ Vicarino, née Élisabeth de Schaller. Celle-ci se présente chez Eulalie et gagne tout de suite sa sympathie : elle est fille d'un homme que Senancour estimait, d'un ami de l'oncle Daguet. Et voilà une amitié commune établie : car Alexandre Daguet était très lié avec les Schaller. « Elle est fille d'un homme qui peut-être aura été pour vous un très honorable guide », dit Eulalie de Senancour en parlant de M^me^ Vicarino. (En effet, l'avoyer de Schaller, libéral et démocrate, avait fait sans doute bon accueil au jeune Daguet. Lorsque l'avoyer mourut, ce fut Daguet qui lui consacra un article dans le *Narrateur fribourgeois* du 4 août 1843. Il fit un grand éloge de son amour du peuple et de sa simplicité. La revue fondée par Daguet, *l'Émulation*, prit le deuil.) Ainsi naquit le commerce épistolaire d'Eulalie de Senancour et d'Alexandre Daguet. Il nous en reste douze lettres et un fragment. La première lettre est du 9 septembre 1844, la dernière du 21 janvier 1857. On peut suivre à travers ce laps de temps les progrès de leur amitié : depuis le « Monsieur » poli du début jusqu'aux apostrophes très familières, jusqu'au « bon et cher Fribourgeois », en passant par le « Monsieur et cousin » de la lettre du 6 décembre 1848, la lettre VII de notre publication. Eulalie de Senancour et

Saladdin Tornüdd, *E.-P. de Senancour*... Helsingfors, 1898, p. 189 à 195 : « Se dire obstinément que la Divinité n'est pas, c'est s'arrêter pour toujours dans l'étude du vrai... » (p. 191).

Alexandre Daguet étaient, en effet, cousins issus d'issus de germains[1].

En août 1846, M$^{lle}$ de Senancour, qui séjournait au Bied, près de Neuchâtel, invita Alexandre Daguet à l'y venir voir. L'entrevue eut lieu par un temps très maussade ; l'entretien ne dut rien avoir de bien intéressant. Daguet fut-il timide et embarrassé ? Dans tous les cas, sa cousine est obligée de le rassurer dans la lettre du 28 septembre 1846 (la lettre V de notre édition). Cet incident ne diminua en rien les bons rapports des correspondants. Ils se rendent réciproquement de petits services. Daguet recommande à sa parente un jeune Fribourgeois nommé Morard. Celle-ci insiste auprès de son correspondant pour qu'il s'occupe de leur jeune cousin Étienne Eggis, qui se sentait du goût pour les lettres et qui avait alors dix-huit ans[2]. Bons procédés sociaux, bons procé-

1. Comme on peut en juger par le tableau généalogique suivant :

JEAN-GUILLAUME DAGUET
Gardien de la Porte-des-Étangs en 1706

| | |
|---|---|
| JEAN-FRANÇOIS | FRANÇOIS-JOSEPH |
| JEAN-PIERRE-GUILLAUME | JOSEPH-GEORGES-FLORIAN<br>1741-1816 |
| JACQUES<br>né en 1773<br>épouse en 1797 FRANÇOISE BROILLIET | MARIE-FRANÇOISE<br>épouse SENANCOUR |
| ALEXANDRE DAGUET | EULALIE DE SENANCOUR |

2. Étienne Eggis fut une curieuse figure de poète, à la fois romantique attardé et précurseur des symbolistes. Né à Fribourg le 25 octobre 1830, précepteur, puis étudiant à Munich, il vint à Paris en 1850 ; il y connut un certain succès dans les milieux de la bohème littéraire ; il écrivit dans *l'Artiste* et fut protégé par Arsène Houssaye, qui l'appelait l'« incomparable Eggis » ; après avoir fait un voyage à Rome en 1859, il parcourut l'Allemagne pour se fixer à Berlin, où il mourut dans la misère le 12 février 1867, à trente-six ans. On a de lui principalement deux volumes de vers : *En causant avec la lune* (Paris, 1851) ; *Voyages aux pays du cœur* (Paris, 1863), et une fantaisie en prose : *Voyage aux Champs Élysées* (Paris, 1855). Il a écrit quelques vers qui ont pu faire penser à du Baudelaire, et c'est à lui que nous devons, paraît-il, le mot « ensoleillé ». — Voir sur lui la *Notice* de Philippe Godet en

dés littéraires aussi : lorsqu'elle écrit un article sur Fribourg dans un journal parisien[1], Eulalie de Senancour se garde d'oublier le nom de Daguet, et lorsque celui-ci passe en revue « les principaux écrivains littéraires de la Suisse française », il ne ménage pas les éloges à sa cousine[2]. Les deux revues fondées par Daguet furent très hospitalières à la prose et même aux vers de M^lle^ de Senancour. Le principal mérite de Daguet fut, en effet, d'avoir créé à Fribourg un véritable petit mouvement littéraire fort sympathique et qui mériterait d'être étudié. En 1838, il fondait à Fribourg une *Société d'Études* qui avait pour but d'encourager le talent de ses compatriotes. Dès 1841 put paraître, sous les auspices de la Société, une revue fribourgeoise : *L'Émulation, recueil agricole, industriel, commercial, historique et littéraire*[3]. On voit que la revue n'était pas uniquement littéraire. Et c'était d'ailleurs fort sage ainsi. Tout était empreint d'un caractère nettement national. C'était fort sage également, même pour la partie littéraire : « Dans cette partie encore, elle cherchera à être nationale, le cachet de la nationalité pouvant seul lui

tête de son édition des *Poésies de Étienne Eggis* (Paris, Fischbacher, 1886), l'article de Jean des Cognets dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, d'avril-juin 1910, et la brochure que nous lui avons consacrée naguère sous le titre de *Fribourg et le romantisme : Étienne Eggis*, préface de G. de Reynold, Fribourg, 1930. M^lle^ de Senancour s'intéressait à son jeune cousin. Dans sa correspondance avec Augustin Eggis, il est souvent question de lui de 1845 à 1851. Dès 1846, elle songeait à parler de lui à Alexandre Daguet : « ... Si M. A. Daguet étoit directeur d'une École normale à Frib[ourg], au lieu de l'être au loin, je le consulterois à cet égard pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'arriver à une bonne position dans cette voie [l'enseignement de la littérature], et si cela entroit dans ses vues je lui recommanderois fortement Étienne et comme parent et comme ayant des dispositions réelles... » (14 décembre 1846). Lorsque Eggis vint à Paris, en 1850, elle s'occupa de lui, lui donna des conseils et le recommanda à ses amis. Mais notre poète, d'humeur indépendante, ne s'inquiéta guère des conseils et négligea les amis, ce qui refroidit singulièrement les dispositions de la bonne cousine à son égard (cf. la *Notice* de Godet). — Le manuscrit 590 de la bibliothèque cantonale de Fribourg contient plusieurs lettres de M^lle^ de Senancour à Étienne Eggis (de 1848 à 1850).

1. Reproduit en partie dans *l'Émulation* de 1853. Voir la lettre à Daguet du 11 juillet 1853.

2. *Revue des principaux écrivains littéraires de la Suisse française*, Fribourg, Ch. Marchand, 1857, p. 83-84. — Cf. aussi la *Notice sur la Société d'Études de Fribourg*... Fribourg, 1854, p. 43-44.

3. « On souscrit, à Fribourg, chez L.-J. Schmid, éditeur... » — Elle parut de septembre 1841 à la fin de 1846.

faire trouver grâce aux yeux de l'étranger[1]. » Il est encore intéressant aujourd'hui pour le curieux de parcourir cette *Émulation* qui paraissait tous les quinze jours et dont chaque numéro devait contenir « huit pages d'impression en caractère petit-romain ». Cette petite vignette n'est-elle pas charmante, reproduite au seuil de chaque année de la revue et représentant un jeune homme méditant sous des arbres, au bord d'une « onde pure », et tenant à la main une plume et du papier pour noter ses impressions? Le nom de Senancour revient souvent dans la revue fribourgeoise. On pourra tomber sur une page d'*Obermann*, des *Libres Méditations*, ou des *Rêveries*[2], ou sur la notice consacrée au philosophe, ou sur les productions variées et pittoresques de sa fille. Daguet, lui, y écrit de petits articles historiques, conte avec finesse et bonhomie le passé de Fribourg et les mœurs disparues. Il y a des poètes aussi : un jeune Franc-Comtois[3], qui avait fait ses études au collège de Fribourg, envoie des pièces d'une veine réaliste amusante; le Fribourgeois Nicolas Glasson (1817-1864) y écrit une pièce sur la vie paysanne, dont M[lle] de Senancour admirait les « accents romantiques[4] », et puis voici une sorte de Mistral fribourgeois, Louis Bornet (1818-1880), qui chante la campagne dans l'idiome du *Ranz des Vaches*, ce qui provoque de grandes disputes littéraires sur la question de savoir si la Muse peut parler le patois gruyérien.

En 1844, Daguet quitta Fribourg. *L'Émulation* disparut deux ans après, en 1846, puis se reprit à vivre de 1852 à 1856, sous un format plus sévère et sous le titre de *l'Émulation, nouvelle revue fribourgeoise*[5]. *L'Émulation nouvelle* fut principalement littéraire, et si son caractère national subsista — comme le prouve l'épigraphe placée en tête des quatre premières années : « Chaque pays a sa pensée » (La Fontaine),

1. *Prospectus. L'Émulation*, n° 1 (septembre 1841), première quinzaine.

2. Deuxième année, 1842-1843, p. 174-175 : *Souvenir des Alpes fribourgeoises.* — Troisième année, 1843-1844, p. 188-189 : *Sur la demeure du solitaire des libres méditations*, par M. de Senancour. — Cinquième année, 1846, t. V, p. 298-300 : *Montagnes* (*Rêveries*, chap. XXXVII).

3. Maximilien Buchon.

4. Lettre à Daguet du 9 septembre 1844 (*lettre I* de notre édition).

5. Imprimerie de L.-J. Schmid, éditeur, rue de la Préfecture, n° 198, 5 vol., 1852-1856. La revue parut de janvier 1852 à décembre 1856. Le dernier volume est édité à l' « Imprimerie de Ch. Marchand et Comp[agnie] ».

et celle, surtout, du tome cinquième : « Soyons de notre pays » (Töpffer)[1] — elle n'en acquit pas moins un intérêt plus général. Là, à côté des études historiques de Daguet, nous pouvons lire des récits de voyages en des pays très divers : les Fribourgeois voyagent, qui en Russie, qui en Turquie, qui en Allemagne. C'est là qu'ont paru pour la première fois les œuvres d'un « conteur gruyérien » qu'on vient d'étudier récemment : Pierre Sciobéret (1830-1876)[2].

M^lle de Senancour y donne quelques nouvelles et articles satiriques ou critiques. On y reproduit un des fragments d'une relation de voyage à Fribourg parue dans un périodique parisien[3]. La poésie n'est pas très bien représentée, car MM. Sc[iobéret] et V[ernier] dont la bonne Eulalie fait l'éloge, dans sa lettre à Daguet du 20 novembre 1854[4], apparaissent comme les auteurs de productions plutôt médiocres. Il y a aussi dans ce recueil des vers d'instituteurs et des études pédagogiques, comme il se doit dans la patrie de Pestalozzi et du Père Girard[5], pour citer un nom fribourgeois. D'ailleurs,

1. Daguet a commenté ce texte dans sa *Revue des principaux écrivains littéraires de la Suisse française*. Fribourg, Ch. Marchand, 1857, p. 54 et 55.

2. Cf. Robert Loup, docteur ès lettres, *Un conteur gruyérien : Pierre Sciobéret (1830-1876)*. Fribourg, Fragnière, 1929. (Cf. un article de M. Pierre Moreau sur ce livre dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de janvier-mars 1931.)

3. Voir la lettre à Daguet du 11 juillet 1853.

4. La *Lettre XIII* de l'édition que nous préparons.

5. Jean Girard, qui prit en religion le nom de Grégoire, lorsqu'il entra dans l'ordre des Cordeliers en 1781, célèbre pédagogue suisse, né à Fribourg le 17 décembre 1765, mort dans la même ville le 6 mars 1850. Ce prêtre aux idées très larges, apôtre de la tolérance, et dont la pensée avait subi l'influence de Rousseau et de Kant, était fort apprécié des libéraux comme Alexandre Daguet, qui se fit plus tard son biographe (*le Père Girard et son temps*, 2 vol. Paris, Fischbacher, 1896; Daguet avait d'abord publié dans *l'Émulation*, en 1852, une partie des *Souvenirs du Père Girard écrits par lui-même*). — M^lle de Senancour, en un article de 1853 consacré à Fribourg, a fait l'éloge du Père Girard (cf. cet article, reproduit dans *l'Émulation*, 1853, p. 282) « dont les vertus modestes égalaient l'intelligent savoir, et qui avait, dans le chanoine Fontaine, un digne émule. Son système d'éducation lui valut dix ans d'exil : on ne saurait trop payer une statue qui vous sera élevée après votre mort... » Lors de son séjour à Fribourg en 1846, M^lle de Senancour regretta fort de n'avoir pas fait la connaissance du P. Girard : « ... Hélas ! non, écrit-elle à Daguet le 28 septembre 1846 — dans la *lettre V* de notre édition — je n'ai pas vu le digne homme dont vous me parlez... Pourtant je me reproche, d'après tout le bien que vous me dites du P. Girard, de ne m'être point présentée chez lui pour rendre hommage à cette destinée hono-

Fribourg semble être jaloux de ses talents, et les veut retenir : ce n'est pas sans un ton légèrement vexé que l'*Émulation* parle des succès remportés à Paris par le poète Étienne Eggis[1]. On lui fait la leçon, et c'est à peine s'il obtient de faire insérer l'une de ses pièces[2].

*
* *

Les lettres d'Eulalie de Senancour à Alexandre Daguet présentent à l'historien et au curieux de lettres le tableau de trente ans de l'activité spirituelle, modeste sans doute, mais intéressante à plus d'un point de vue, d'une petite ville à l'un des moments les plus féconds de sa vie intellectuelle. Il y est question naturellement, à plus d'une reprise, de Senancour. Le 9 septembre 1844, Eulalie de Senancour écrit au sujet de son père : « M. de Senancour, dont la santé, robuste à quelques égards, le met toutefois dans l'impossibilité d'entreprendre un voyage dans cette belle Suisse où sa pensée le ramène souvent[3]... » La deuxième lettre à Alexandre Daguet est postérieure à la mort de Senancour, survenue le 10 janvier 1846, Mlle de Senancour est encore sous l'impression du deuil

rable et malheureusement près de s'éteindre [le Père Girard allait avoir quatre-vingt-deux ans, et sa santé était fort mauvaise]. Je serai mieux avisée une autre fois... » — Girard a sa statue à Fribourg, non loin du fameux Tilleul de Morat. Elle fut érigée le 23 juillet 1860. Daguet n'avait pas peu contribué à faire accorder cet honneur à la mémoire du religieux fribourgeois, dont il prononça l'éloge le 23 juillet.

1. *L'Émulation*, 1852, p. 121 à 127; 1853, p. 61 et 62; 1856, p. 371 à 372. — Daguet lui-même, parent d'Eggis, et qui, au début, était bien disposé à son égard — voir un article de la *Revue suisse*, signé D., sur *les Causeries avec la lune*, 1851, p. 345 et 347, chronique datée de « Fribourg, 1er mai » — se montra peu à peu plus sévère. En 1854, il cite encore le nom d'Eggis dans sa *Notice sur la vie et les travaux de la Société d'Études de Fribourg*. En 1856, il est assez ironique envers le poète dans une *Revue des dernières publications fribourgeoises* (*l'Émulation*, t. V, p. 255 à 256), et il écrit enfin dans sa *Revue des principaux écrivains de la Suisse française* : « ... Il ne tenait qu'à M. Étienne Eggis, de Fribourg, de représenter convenablement son pays natal à Paris; mais il a plu à ce jeune homme de talent de se faire poète échevelé et physiologiste de mauvais goût, à la suite de la Bohème littéraire... » (*L'Émulation*, 1856, p. 371 et 372. — L'article contient des éloges copieux de gens certainement inférieurs à Eggis).

2. *Le Doute amer : L'Émulation*, t. V, p. 288.

3. *Lettre I* de l'édition que nous comptons donner des *Lettres à Alexandre Daguet*.

qui l'a frappée. Elle parle du portrait du disparu et de son médaillon par David d'Angers : « ... Vous avez eu sous les yeux dans l'*Illustration*[1] le portrait de mon père. Nous n'en sommes pas satisfaits. La gravure sur bois grossit les traits, et le portrait en question n'y est guère en rapport avec la notice biographique qui l'accompagne. Nous avons un médaillon en bronze du statuaire David. Je me propose, si Mr. D[avid] y consent, d'en faire tirer quelques exemplaires. Ce médaillon est un peu sa propriété. Il tient à avoir une collection de bustes des hommes célèbres. Il a fait exprès un voyage en Allemagne pour avoir celui de Goethe. Je vous réserverai une de ces copies si elles se font... » Dans son troisième numéro de 1846, *l'Émulation* avait publié une *Notice biographique sur M. de Senancour*, « empruntée à une des feuilles littéraires estimées en France[2] ». Eulalie de Senancour remercie son cousin à ce sujet : « ... Je vous remercie, lui mande-t-elle, de l'attention obligeante que vous avez eue d'envoyer un extrait de la biographie à *l'Émulation*. Je lui ai adressé de mon côté quelques lignes d'une autre nature ayant trait aux divers séjours de mon père en Suisse. Hélas ! dans nos plus douces causeries, nous aimions à nous retracer les beaux sites de ce pays, et lorsque j'en revenois je me plaisois à dire : moi aussi, j'ai vu les lieux qui vous charmoient[3]... » L'article de M^lle^ de Senancour sur son père est, sans doute possible, cet *Appendice à la Notice biographique de l'Émulation sur M. de Senancour* qui parut dans le numéro 8 de l'*Émulation* de 1846[4]. Eulalie de Senancour se préoccupe de la gloire posthume de son père : « Je vais être fort occupée cet hiver, écrit-elle le 28 septembre 1846, à parcourir les notes et manuscrits que mon père a laissés, pour voir ce qu'il faudra sacrifier ou conserver[5]... » Elle songeait à éditer à nouveau les

1. Ce portrait a paru, avec une notice, dans *l'Illustration* du 31 janvier (d'après Tornüdd, *E.-P. de Senancour...*, Helsingfors, 1898, p. 96, et Joachim Merlant, en un article de la *Revue latine*, cité par M. G. Michaut, *Senancour, ses amis et ses ennemis*. Paris, Sansot, 1909, p. 52, n. 2).

2. *L'Émulation*, t. V, p. 44 à 48. — Le *Narrateur fribourgeois* du 27 janvier avait parlé également de Senancour (cf. G. Michaut, *op. cit.*, et Tornüdd, *Ibid.*, p. 90).

3. Lettre de 1846, *lettre II* de notre édition déjà signalée.

4. Cf. les p. 127 à 128.

5. *Lettre V* de notre édition.

*Libres Méditations*[1], avec les dernières corrections manuscrites de l'auteur, dont elle envoyait à Daguet, à la suite de sa lettre du 3 juin 1847, une page autographe extraite de *l'Amour* — le chapitre intitulé : *De la conservation des désirs* (obtenue grâce à l'imagination), et qui se trouve aux pages 57 à 59 de la quatrième édition de ce livre[2] — en attendant un volume imprimé qu'elle voulait lui offrir : « ... Depuis longemps je tiens en réserve, lui dit-elle en cette même lettre du 3 juin 1847, un volume de mon père pour vous l'envoyer lorsque l'occasion s'en présentera. Je vois qu'il faudra recourir à la voie ordinaire. Malheureusement ce volume n'est point de l'édition nouvelle et corrigée. Je suis un peu dépourvue d'exempl[aires] des éditions récentes. Je me trouve obligée de conserver celles que je possède en cas d'édition générale [elle y pense encore ; voyez la page précédente, en note] ou autres. Les *Rêveries*[3] n'ont pas eu le retentissement d'*Oberm*[*ann*]. Cependant, quelques esprits supérieurs comme G[eorge] Sand lui donnent la préférence... » Cette dernière appréciation est un assez beau gibier pour le critique à l'affût des curiosités littéraires. Des questions et des remarques sur la vie politique — alors assez troublée — et littéraire de Fribourg, un vif intérêt porté aux travaux de Daguet et de

1. Lettre du 3 juin 1847 (notre *lettre VI*). — Senancour laissait, à sa mort, des manuscrits inédits et « tous ses ouvrages déjà publiés, prêts pour une édition générale » (Mlle de Senancour, d'après Tornüdd, *op. cit.*, p. 215). Mlle de Senancour aurait voulu donner cette édition, ou tout au moins celle du « livre de *son* père auquel il tenoit le plus » (lettre inédite adressée à Augustin Eggis par Eulalie de Senancour, bibliothèque cantonale de Fribourg, ms. 590), c'est-à-dire des *Libres Méditations d'un Solitaire inconnu.* Elle en conféra avec Ferdinand Denis en 1846 (voir la lettre à Denis du 7 avril 1846, publiée par M. André Monglond ici même, numéro de janvier-mars 1931, p. 114 et 115). En 1847, rien n'avait paru (cf. lettres inédites à Augustin Eggis, déjà citées) et rien ne devait jamais paraître.

2. *De l'Amour, selon les lois premières et selon les convenances des sociétés modernes*, par de Senancour. Quatrième édition augmentée et seule complète. A la librairie d'Abel Ledoux, 95, rue de Richelieu. Paris, 1834. Je dois à l'obligeance de M. André Monglond, qui a bien voulu m'ouvrir sa riche bibliothèque, d'avoir pu consulter cet ouvrage. — Le texte manuscrit est exactement conforme au texte imprimé, autant que j'en puis juger d'après la copie fautive que j'ai eue entre les mains, l'original n'étant plus en la possession du propriétaire des lettres d'Eulalie de Senancour à Alexandre Daguet.

3. *Rêveries sur la nature primitive de l'homme...* Paris, an VIII (première édition totale, d'après M. J. Merlant, qui a réédité ce livre. Paris, Cornély, 1910, 2 vol. *Société des textes français modernes*, XXVI).

ses compatriotes, des projets[1], jamais réalisés, de retraite dans sa ville natale, ou du moins en Suisse, des protestations d'amour envers le pays de sa mère constituent les principaux thèmes traités — et souvent repris — par les lettres suivantes. M^lle de Senancour s'intéressait beaucoup, semble-t-il, à la politique; les affaires de la Suisse la préoccupaient fortement. Eulalie de Senancour était une modérée, qui avait pris parti pour Louis-Philippe, dont elle a fait l'éloge en une étude inédite intitulée *la Forêt de Fontainebleau :* « ... Une famille royale des plus honorables, sans contredit, venoit y goûter des instants de repos, modestement et sans tueries [c'est sans doute une allusion aux plaisirs de la chasse, que M^lle de Senancour condamne plus loin], selon l'étiquette. Avec l'exemple des bonnes mœurs et d'une belle tenue qui se passoit de faste, elle a donné à la nation dix-huit années de paix, de prospérité et de liberté praticable dans un grand pays. Monarques, comptez sur la juste appréciation des peuples et... faites vos malles[2]. » Un recueil de manuscrits de M^lle de Senancour[3] contient, sous le titre de *Les deux Drapeaux*, une « pièce de vers présentée à la Reine le ... juillet » (M^lle de Senancour a laissé en blanc la date du jour) et datée du 8 juillet 1832, qui est un éloge de Louis-Philippe. Mais Eulalie de Senancour n'oublie pas qu'elle est femme de lettres; elle suit de près les publications de ses confrères fribourgeois. Elle lit fidèlement la première et la seconde *Émulation*. Elle y collabore plus d'une fois. Elle a bien peur de la voir disparaître en 1846; elle fait part à son cousin de ses appréhensions : « ... Je crains de voir s'éteindre *L'Émulation*, lui écrit-elle. Malheureusement, vous ne pouvez vous en oc-

1. Ces projets de quitter Paris se retrouvent très fréquemment sous la plume d'Eulalie de Senancour dans ses lettres à Daguet et dans celles à A. Eggis. Elle écrit à ce dernier le 19 février 1847 : « ... Je me décide à passer encore un an à Paris pour tout disposer en ordre. Je ne sais pas encore où j'irai me fixer, je verrai l'état des choses dans un an. En tout cas, je *renoncerois difficilement à la Suisse* [c'est moi qui souligne]. D'un autre côté, j'ai ici de vieux liens; c'est fort embarrassant; je voudrois ne rien perdre... » (bibliothèque cantonale de Fribourg, ms. 590). Elle songe beaucoup à la Suisse ou à diverses villes proches de la Suisse, à Gex, à Ferney (lettre à A. Eggis du 31 aout 1848, *idem*).

2. Manuscrit, portant au crayon : « Inédit, destiné à une feuille étrangère » (Bibliothèque cantonale de Fribourg, ms. 590).

3. Bibliothèque de la Société économique de Fribourg, H 1311.

cuper[1]. La plupart de ses collaborateurs se trouvent dispersés et ses détracteurs ont beau jeu. Ce pauvre Mr. Schmid[2], qui me semble un brave homme, est justement découragé... » *L'Émulation* « s'éteignit », en effet, en 1846, finissant probablement avec l'année, car la collection de l'année 1846 comprend vingt-quatre numéros, et la revue, si l'on en croit une mention imprimée en tête du premier numéro de 1846, paraissait « tous les quinze jours ». Il est vrai que les numéros de 1846 ne portent plus cette mention. Eulalie de Senancour se réjouit de la résurrection de la revue fribourgeoise en 1842 : « Comme à moitié fribourgeoise par la loi de la nature, la publication de votre feuille me flatte réellement. Sous votre impulsion si sage, si mesurée, elle fait honneur au canton. Vous avez un certain nombre de collaborateurs distingués[3]... » Elle tient à recevoir la revue, et se plaint que l'éditeur ne la lui envoie pas : « D'où vient que Mr. Schmid se dispense de m'envoyer *l'Émulation?* Je devois supposer qu'il auroit cette attention, puisque je donne des articles; c'est par trop sans cérémonie[4]... » Elle applaudit aux articles et aux œuvres de Daguet : « J'ai relu avec une profonde sympathie vos objections, dans *l'Émulation* de mars, contre la centralisation[5]... » — et, le 21 janvier 1857 : « Je lis et relirai votre bel exposé des richesses intellectuelles de la Suisse française[6]... » Elle lui demande le second volume de son *Histoire de la Nation suisse :* « Il m'intéresse à plusieurs

1. Daguet était alors éloigné de Fribourg, ayant été nommé professeur à Porrentruy, dans le Jura, en 1843. Il resta à Porrentruy jusqu'en 1848.

2. Louis-Joseph Schmid, imprimeur de *l'Émulation*. Son père, originaire d'Alsace, était libraire. Il vint s'établir à Fribourg vers 1786. Louis-Joseph naquit à Fribourg le 20 mars 1803. Baptisé le 29, il eut pour parrain Louis-Joseph de La Live d'Épinay (1746-1813), fils de l'amie de Rousseau. Il édita, le premier à Fribourg, un journal politique. Il imprima et édita la première *Émulation* (1841-1846), et la seconde (1852-1856) jusqu'en décembre 1854. Eulalie de Senancour en parle plus d'une fois au cours de sa correspondance avec Alexandre Daguet.

3. 20 novembre 1854 (*lettre XII* de notre édition des *Lettres à Daguet*).

4. 19 février 1853 (*lettre X* de la même publication).

5. 20 novembre 1854 (*lettre XII*). — Cf. la *Notice* de Daguet *sur la vie et les travaux de la Société d'Études de Fribourg, depuis sa fondation en 1838 jusqu'en 1854* (*L'Émulation*, t. III, p. 73-76).

6. *Lettre XIII (op. cit.)*. — Cf. la *Revue des principaux écrivains littéraires* (sic) *de la Suisse française*, dans *l'Émulation* de 1856, étude de Daguet qui fut tirée à part, Fribourg, 1857. Il y est question de M^lle^ de Senancour, p. 83-84.

titres. » Elle le félicite pour un de ses articles paru dans la *Revue suisse* : « ... Je voudrois que Fribourg fût *capable* de publier et de soutenir une pareille feuille[1]... » Elle connaît Juste Olivier : « Vous êtes connu, de nom du moins, écrit-elle à Daguet le 9 septembre 1844, d'un professeur distingué de Lausanne, M. Olivier, que j'ai revu l'année dernière. Il avoit été présenté à mon père par Mr. Sainte-Beuve... » ; elle écrira dans la *Revue suisse*[2], mais réservera une collaboration plus active à sa chère *Émulation*, dont elle célébrera les louanges dans un périodique parisien[3].

* * *

Tels sont les principaux sujets abordés par Eulalie de Senancour dans ses lettres à Daguet. Cette correspondance nous permet de nous composer à notre usage une galerie intéressante de figures françaises et fribourgeoises, parmi lesquelles les portraits en pied de nos deux personnages ne sont pas les moins attrayants. Les réactions de leurs deux nationalismes fribourgeois sont très amusantes. Celui d'Eulalie de Senancour entretient une lutte étrange contre son nationalisme français et parisien ; la fille de Senancour a parfois un peu honte d'être aussi celle de Marie-Françoise de Daguet. A quoi bon révéler ses origines à Sainte-Beuve[4] ?

1. 28 septembre 1846, *op. cit.*, *lettre V.*

2. Cf. *Revue suisse*, 1847 (*le Fils de Madelon, simple récit*) et 1848 (*Une vocation, simple esquisse*). — Cf. un article de M[lle] de Senancour sur Juste Olivier dans *l'Émulation* de décembre 1854, p. 367-369.

3. En un article du 15 juin 1853, reproduit en partie dans *l'Émulation* de 1853. — Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'Eulalie de Senancour parlait de son pays natal dans la presse parisienne, comme le prouve le fragment de lettre suivant : « ... Comment ne m'a-t-il point parlé de ce qui rend merveilleux l'orgue de Saint-Nicolas, l'imitation de la voix humaine...? Comme j'ai écrit pour un journal une sorte de relation de mon voyage... » (A Augustin Eggis, 19 février 1835, bibliothèque de Fribourg, ms. 590) — Il s'agit peut-être de l'article signalé par M. G. Michaut et qui parut, d'après ses recherches, le 1[er] et le 15 juin 1835, dans le *Journal des Femmes* (*Senancour, ses amis et ses ennemis*. Paris, Sansot, 1910, p. 43. L'article de 1853 parut probablement dans le même journal).

4. Sainte-Beuve s'est servi des notes manuscrites de Senancour, que lui avait communiquées sa fille, dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 14[e] leçon, t. I, p. 351-355 (Paris, Garnier, 1861), et dans les *Portraits littéraires*, t. I, p. 185-197 (Paris, Michel-Lévy, 1870). — Eulalie de Senancour semble l'avoir

Aussi une nuance d'ironie perce-t-elle quelquefois sous les compliments qu'elle fait à ses « bons » Fribourgeois. Mais cela ne dure pas. La petite sauvage qu'elle était à douze ans se réveille chez Eulalie de Senancour : elle hait les murs et les sottes conventions de Paris : « Oh! fuyons vers mes ravins de la Sarine, vers ma belle vallée du Gotteron[1] », s'écrie-t-elle parfois. Je gage qu'elle rêve d'un petite maison au toit rouge, avec des contrevents verts, une calme retraite dans sa ville natale. Mais elle craint trop les terribles hivers de Fribourg. Allons! il y faut renoncer; elle ne pourra jamais être autre chose pour vous, ô Alexandre Daguet, que la « Fribourgeoise de Nemours[2] », après avoir été celle de Paris, et avant de finir ses jours à Fontainebleau, proche de la forêt où rêva l'adolescence tourmentée de son père.

Philippe Gariel.

bien mal renseigné sur la famille de sa mère, puisque Sainte-Beuve croit que les beaux-parents de Senancour s'appelaient de Jouffroy. M^lle de Senancour signale son erreur à Sainte-Beuve en deux lettres de juillet 1869 : « Quant à ce qui concerne le nom de famille de ma mère, j'aurais craint en le citant de me donner un ridicule, comme si ce nom était celui d'une dynastie en instance pour occuper un trône, alors qu'il ne s'agit que d'une modeste famille patricienne d'une petite république. Elle ne figure guère dans l'histoire, si ce n'est peut-être que le frère de ma mère a été commandant de Fribourg, place forte, lors de l'invasion d'une armée française. C'était le colonel de Daguet d'Agiez. Tel est donc le nom de famille de ma mère... » (Lettre parue dans la *Revue latine* et citée par G. Michaut, *Senancour, ses amis et ses ennemis*. Paris, Sansot, 1909, p. 75, note 3 de la p. 74).

1. Voir la lettre à Daguet du 6 février 1851 (*lettre IX* de ma future publication, p. 154).

2. C'est ainsi que se qualifie M^lle de Senancour elle-même dans les lettres à Daguet du 6 février 1851 et du 19 février 1853.

# LAVATER, GALL ET BAUDELAIRE[1]

## III

Nous avons déjà vu que Lavater, bien que ses préoccupations *caractéristes* l'écartent un peu du réalisme pur, s'extasie volontiers devant la nature et conseille aux artistes de bien observer le modèle. Tandis que l'attitude de Lavater envers l'imitation de la nature et l'emploi du modèle est assez simple, celle de Baudelaire paraît de prime abord à la fois complexe et contradictoire. Dans ses deux premiers *Salons* nous trouvons plusieurs observations dans le goût de Lavater. Le *Sultan du Maroc* de Delacroix « est si harmonieux, malgré la splendeur des tons, qu'il en est gris — gris comme la nature — gris comme l'atmosphère de l'été... La composition est excellente; elle a quelque chose d'inattendu parce qu'elle est vraie et naturelle » (*Curiosités esthétiques*, p. 11). Decamps surtout est loué pour sa fidélité à la nature : il aime « prendre la nature sur le fait, par son côté fantastique et réel à la fois » (*Ibid.*, p. 18). Ce goût minutieux de la nature, « étudiée surtout dans ses effets lumineux », l'a toujours sauvé du chic. Ses personnages étaient toujours « posés, drapés ou habillés selon la vérité et les convenances et coutumes éternelles de leur individu » (*Ibid.*, p. 127). Baudelaire fait même des reproches contre les inexactitudes de certains artistes. A propos d'un tableau d'Amand Gautier il dit : « Les amis de l'auteur disent que *tout* dans l'ouvrage était minutieusement exact, têtes, gestes, physionomies, et copié d'après la nature. Je ne le crois pas, d'abord parce que j'ai surpris dans l'arrangement du tableau des symptômes du contraire. » En 1846, il conseille à Vidal de regarder la nature (*Ibid.*, p. 149) et constate, au sujet de P. Rousseau, que « mainte-

1. Suite. Voir la *Revue* d'avril, page 259.

nant il regarde la nature avec plus d'attention, et il s'applique à rendre les physionomies. J'ai vu dernièrement, chez Durand Ruel, des canards de M. Rousseau qui étaient d'une beauté merveilleuse et qui avaient bien les mœurs et les gestes des canards » (*Ibid.*, p. 184).

On pourrait même dire que vers cette époque (1845-1846) Baudelaire semble porté à adopter ou au moins à tolérer une sorte de naturalisme métaphysique, de culte de la nature, « cette grande religion de Diderot et d'Holbach » (*Œuvres posthumes*, p. 167), à l'opposé du mépris dont il fait montre plus tard vis-à-vis de la pure nature. « La grande nature, dit-il dans le *Choix de maximes consolantes sur l'amour*, sait ce qu'elle veut faire... en cuisine comme en amour elle nous donne rarement le goût de ce qui est mauvais. » Une jeune beauté dont il parle dans le *Jeune Enchanteur* est « vraie comme la nature ». Ce qui fait pour lui le mérite particulier des *Contes normands* de Philippe de Chennevières, « c'est une naïveté d'impressions toute fraîche, un amour sincère de la nature et un épicuréisme d'honnête homme » (*Œuvres posthumes*, p. 163). Chennevières et Champfleury sont tous les deux de braves esprits voués à la religion de la nature; le style de Champfleury est « large, soudain, brusque, poétique, comme la nature[1] ». Le passage de Hoffmann que Baudelaire cite dans le *Salon de 1846* « plaira à tous ceux qui aiment sincèrement la nature » (*Curiosités esthétiques*, p. 93). La nature, dit Baudelaire enfin, « n'a d'autre morale que le fait, parce qu'elle est la morale elle-même ». Cette admiration pour la variété, l'abondance et la plénitude de la nature, qui se retrouve dans certains poèmes[2] et qui sert à étayer quelques-unes des idées morales et esthétiques de Baudelaire, doit peut-être quelque chose à Lavater. Les hymnes chantés par le prédicateur suisse à la louange des variations, des harmonies et des correspondances de la nature ont peut-être contribué à faire de Baudelaire pendant quelque temps un cause-finalier enthousiaste et renforcé ce goût pour le sensualisme du XVIIIe siècle dont il parle à propos de Chennevières et de Champfleury. Mais cette admiration ne devait pas durer; elle

1. *Œuvres posthumes*, p. 172.
2. J'aime le souvenir..., *la Géante*.

se transforme en haine. Le dualisme de Baudelaire, pour des raisons qui ne nous concernent point ici, ira toujours s'affermissant pour aboutir aux extravagances de son chapitre sur le maquillage (*le Peintre de la vie moderne*).

Cette nouvelle attitude se voit déjà en 1845. A propos d'un groupe sculpté par David Baudelaire dit : « C'est de la chair, il est vrai; mais c'est bête comme la nature; et c'est pourtant une vérité incontestée que le but de la sculpture n'est pas de rivaliser avec les moulages » (*Curiosités esthétiques*, p. 71). Il revient à ce sujet l'année suivante dans son chapitre *De l'idéal et du modèle*. Le sublime doit fuir les détails : « Le dessin est une lutte entre la nature et l'artiste, ou l'artiste triomphera d'autant plus facilement qu'il comprendra mieux les intentions de la nature. Il ne s'agit pas pour lui de copier, mais d'interpréter dans une langue plus simple et plus lumineuse. » Les éclectiques ignorent que « la première affaire d'un artiste est de substituer l'homme à la nature et de protester contre elle » (*Curiosités esthétiques*, p. 165). De là son hostilité envers le réalisme[1]. Courbet, de même que Ingres, est antisurnaturaliste, c'est-à-dire qu'il ne comprend pas le rôle de l'idéal dans l'art. Les vices du réalisme se voient surtout dans l'art du paysage : « Un site naturel n'a de valeur que le sentiment que l'artiste sait y mettre » (*Curiosités esthétiques*, p. 325[2]). C'est ce qu'il avait déjà dit en 1846 : « Un beau tableau est la nature réfléchie par un artiste » (*Ibid.*, p. 82).

Au fond, comme nous l'avons vu, ces diverses attitudes, quand elles sont bien définies, ne sont pas incompatibles et, en ce qui concerne l'esthétique, Baudelaire, tout en précisant le point de vue de Lavater, ne s'en est pas beaucoup écarté. Mais il a apporté à cette doctrine une foule de nuances puisées dans le fonds de Delacroix. Tandis que, d'un côté, il faut observer fidèlement la nature, ses variations, ses harmonies et son homogénéité, pour ne pas tomber dans la beauté stylisée des Davidiens et des Ingristes, de l'autre côté, il ne faut pas, comme les réalistes, s'astreindre à la simple copie, à la servitude des détails insignifiants. Il faut employer la nature

1. Il faut ajouter aussi : la photographie.

2. Cf. *Études*, IV, 23 : dans les paysages « l'imagination veut encore quelques traits de la nature humaine, etc. »

comme un dictionnaire, comme un répertoire d'images, en extraire les matériaux qui seront reconstruits selon le tempérament de l'artiste et pour exprimer librement *l'idéal* du sujet[1].

Pour établir sa théorie du romantisme, Baudelaire, tout en suivant le courant des querelles esthétiques de son temps, s'est vu obligé de s'opposer au beau idéal et absolu de Winckelmann et à son prolongement dans le culte excessif de Raphaël. Ici il a reçu un puissant secours des idées de Lavater, qui, malgré quelques hésitations et un respect profond pour Raphaël, se déclare nettement hostile à cet absolutisme. Selon lui, « celui qui préfère l'art à la vérité, et ce qu'on appelle manière dans la peinture à la correction du dessin », ne sera jamais un bon physionomiste (I, 327). Rien n'est général dans la nature, tout ce qui existe a son existence individuelle, chaque chose est déterminée d'une manière qui lui est propre. « J'en demande pardon à nos paysagistes, dans toute l'immensité de la création il n'existe pas un seul arbre général. Au contraire, chaque arbre se rapporte à une classe, à une espèce particulière; il a une individualité qui lui appartient exclusivement; et dans les ouvrages de l'art on voit bientôt si tel arbre peint ou dessiné est dans le vrai, c'est-à-dire s'il est conforme à son individualité. Je ferai la même observation aux peintres en portraits et je leur dirai que, ni dans la nature ni dans le monde idéal, il ne se trouve un visage qui ne forme un tout, n'importe de quels extrêmes ce tout soit composé; que, par conséquent, il n'existe pas un seul caractère qui ne soit cohérent en lui-même, qui n'ait son individualité, qui ne se distingue de tout ce qui n'est pas lui » (VII, 60).

C'est sur ce ton que Baudelaire a attaqué les drames présentés à la Comédie-Française : « Vous comprenez maintenant ce que c'est qu'un bon paysage tragique. C'est un arrangement de patrons d'arbres, de fontaines, de tombeaux et d'urnes cinéraires. Les chiens sont taillés sur un certain patron de chien historique; un berger historique ne peut pas, sous peine du déshonneur, s'en permettre d'autres. Tout arbre immoral qui s'est permis de pousser seul et à sa ma-

1. Voir surtout *Salon de 1859*, ch. III.

nière est nécessairement abattu ; toute mare à crapauds ou à têtards est impitoyablement enterrée » (*Curiosités esthétiques*, p. 176). La physionomie a naturellement pour point de départ une diversité sensible entre tous les visages, toutes les formes, tous les caractères humains : c'est à l'artiste de se ployer à cette diversité. Trop souvent « les compositions de l'art sont arbitraires, au lieu que la nature agit toujours d'après les lois permanentes », c'est-à-dire d'après les traits du caractère individuel (II, 8). A propos d'un artiste qui s'est plus attaché à la beauté des formes qu'à la vérité de l'expression, Lavater affirme : « C'est là le grand défaut de la plupart des académies : rarement elles s'écartent de ces mouvements simples et libres, qui sont l'effet de nos propres volontés, et dans lesquels on reconnaît toujours une intention marquée, une cause déterminante » (III, 6). Et il croit pouvoir conclure, après avoir examiné les œuvres de beaucoup d'artistes, qu'un corps « orné de toutes les beautés de proportion possibles serait un phénomène aussi extraordinaire qu'un homme souverainement sage ou souverainement vertueux » (*Études*, III, 13). Il va même jusqu'à proclamer que l'art ne saurait atteindre à la beauté de la nature : « L'idéal le plus vanté reste au-dessous de la nature » (VI, 127). Il est évident qu'ici son zèle a poussé Lavater à regarder les choses du point de vue exclusivement physionomique, tandis que Baudelaire, avec plus de nuances, a su concilier la nature et l'idéal dans le portrait et donner à l'originalité et à l'imagination leur place dans la création artistique.

La plus grande partie de la neuvième étude de Lavater (*Des physionomies idéales*, VII, 109) s'occupe de cette question du beau idéal. L'auteur passe en revue les raisons de la supériorité de la sculpture grecque. Tout en admettant cette supériorité, il en donne pour cause non pas un procédé d'idéalisation, mais une véritable supériorité physique dans les modèles des sculpteurs grecs. De cette façon, il réussit à ramener cette supériorité à ses idées sur les rapports entre la nature et l'art. L'art, qui ne saurait jamais surpasser la nature, doit se régler sur elle, ne pas essayer de l'idéaliser, de l'embellir. « L'artiste réussira peut-être à nous donner un portrait plus beau que l'original, et dès lors on dira qu'il a embelli la belle

nature. Mais, à y regarder de près, ce ne sera qu'un portrait substitué, la copie imparfaite d'une belle nature différente de celle qu'il avait sous les yeux, ou l'imitation d'un autre modèle qu'il aura eu présent à l'esprit » (VII, 115). Bien qu'il cite avec approbation les observations de Winckelmann sur l'Apollon du Vatican, il s'écrie à propos de trois profils grecs (VII, 134) : « Quelle monotonie, quelle raideur assommante! ces visages de marbre n'ont absolument rien de naturel[1]. On fait un cas si prodigieux des profils grecs tirés presque à la règle!... J'avoue à ma honte que l'aspect seul de trois têtes aussi uniformes me fatigue et m'excède; que toute une société, que toute une nation ainsi composée me serait insupportable... La nature se plaît à la variété, et la ligne droite est le comble de la monotonie. » Dans les plus beaux ouvrages de l'art antique il ne peut pas s'empêcher de trouver, en dépit des éloges qu'on leur prodigue, une espèce d'engourdissement insupportable (IV, 97). Quelle que soit la cause de cette régularité dans les ouvrages de l'art antique, « la nature, plus variée dans ses productions vulgaires, la nature qui réalise tous les possibles et qui paraît tendre encore plus à éviter la monotonie qu'à chercher la perfection, se donne plus de latitude, travaille sur une échelle plus étendue et, sans aller même jusqu'à la difformité [Baudelaire n'avait pas ce scrupule], offre de très grandes différences dans les proportions du corps humain, non seulement chez les différents peuples, mais encore chez les individus du même âge et de la même nation » (IV, 114). Il est naturel qu'il finisse par adresser aux peintres et aux dessinateurs cet avis salutaire : « Avant toutes choses, cherchez la vérité; soyez corrects; étudiez, copiez, mesurez la nature : défiez-vous de cette beauté idéale, de cette grande manière, de ce haut style, de ce goût antique, de tous ces mots à la mode dont on ne cesse de vous étourdir, dont on prétend échauffer votre imagination, et qui ne servent qu'à vous écarter de la vérité » (V, 195).

On assiste donc chez Lavater à la naissance et au dévelop-

1. Cf. Baudelaire, *Art romantique*, p. 71 : « Le grand défaut de M. Ingres, en particulier, est de vouloir imposer à chaque type qui pose sous son œil un perfectionnement plus ou moins despotique, emprunté au répertoire des idées classiques ».

pement de cette idée des variations du beau dont Baudelaire a fait tant de cas. Moreau de la Sarthe examine dans les *Pensées d'un physiologiste sur la beauté* la dépendance de l'idée du beau à l'égard du type national; Lavater consacrait un chapitre à l'étude des physionomies nationales, sujet que Buffon avait déjà traité. Ces idées sont devenues un lieu commun des controverses romantiques. Quant à Baudelaire, qui se rend compte de la complexe vérité et se défie de l'esprit de système, il se demande : « Que dirait un Winckelmann moderne... en face d'un produit chinois? » Sans compter les types des races et des nations, il voit « chaque jour passer sous sa fenêtre un certain nombre de Kalmouks, d'Osages, d'Indiens, de Chinois et de Grecs antiques, tous plus ou moins parisianisés » (*Curiosités esthétiques*, p. 139)[1]. Et il croit pouvoir conclure : « Chaque siècle, chaque peuple ayant possédé l'expression de sa beauté et de sa morale — si l'on veut entendre par romantisme l'expression la plus récente et la plus moderne de la beauté — le grand artiste sera donc... celui qui unira à la condition demandée ci-dessus, la naïveté, le plus de romantisme possible » (*Ibid.*, p. 84).

Mais ce n'est pas tout. Il existe non seulement une beauté nationale, mais aussi une beauté de métier, de profession[2]. Et Baudelaire, comme Balzac, reprend et développe les idées de Lavater et de ses éditeurs à ce sujet. Nous avons déjà expliqué l'idée d'homogénéité qui sert de base à ces développements. La physionomie s'étend non seulement au geste, à la voix, à l'écriture, mais aussi aux vêtements : « Il est très nécessaire d'y avoir égard, si l'on veut pénétrer dans la connaissance de l'homme » (*De l'habillement*, *Études*, III, 78). Tout ce qui se rapporte au sujet porte l'empreinte du caractère. « Remarquez », s'écrie Lavater à propos d'une de ses planches, « avec quelle sagacité le dessinateur a choisi, pour chaque sujet, une forme de chapeau qu'on serait tenté d'appeler caractéristique » (III, 32). On verra que Baudelaire a combiné ces idées de l'homogénéité, du *caractérisme* et de la modernité. Refusant de s'astreindre aux conventions de

1. Voir surtout *Salon de 1846. De l'Idéal et du Modèle,* et *Exposition universelle,* ch. I.
2. Voir surtout *le Peintre de la vie moderne.*

l'école, il veut trouver la beauté de ses contemporains. Son époque a sa beauté à elle, qui s'exprime dans les modes, dans tout ce qui indique les rapports du physique et du moral. « Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même, et les artistes qui se sont particulièrement appliqués à l'étude de cet être énigmatique raffolent autant de tout le *mundus muliebris* que de la femme elle-même. La femme est sans doute une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois; mais elle est aussi une harmonie générale, non seulement dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes et chatoyantes nuées d'étoffes dont elle s'enveloppe et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité; dans le métal et le minéral qui serpentent autour de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards, ou qui jasent doucement à ses oreilles. Quel poète oserait, dans la peinture du plaisir causé par l'apparition d'une beauté, séparer la femme de son costume? Quel est l'homme qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté de celle à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible? »

Le goût du paradoxe et de l'artificiel pousse Baudelaire à étendre le sens de ce *mundus muliebris* au maquillage même. La beauté qui représente les aspirations du genre humain vers l'idéal possède deux éléments, l'un éternel et l'autre passager : cet élément passager, c'est la mode et la toilette, lesquelles, en plus, constituent une victoire sur la nature détestée et peuvent ainsi être regardées comme des signes de haute spiritualité, de la noblesse primitive de l'âme humaine. De cette façon, à l'aide du symbolisme des couleurs emprunté à Delacroix, Baudelaire réussit à englober le maquillage dans l'homogénéité dont nous avons parlé, à le faire servir comme indice supplémentaire du caractère et de la passion : « Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive, ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ou-

verte sur l'infini; le rouge, qui enflamme la pommette, augmente la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse » (*Art romantique*, p. 103). On verra que Baudelaire, tout en suivant les idées de Lavater, les a poussées bien au delà du naturalisme du prédicateur. Il les a même forcées à rentrer dans le cadre d'un antinaturalisme ou d'un « surnaturalisme » contre lequel Lavater aurait vigoureusement protesté.

Nous avons dit que c'est de cette idée d'homogénéité que l'on part pour arriver à la notion de la beauté des métiers. A propos de douze attitudes tirées du *Militaire prussien*, Lavater dit : « Que le lecteur cherche lui-même à reconnaître le caractère de chacune de ces figures, ces caractères sont faciles à reconnaître, et, depuis la majesté idéale du général d'armée, rempli de sa dignité, occupé de ce qu'il est, ou plutôt de ce qu'il représente ou de ce qu'il veut paraître, depuis cette majesté jusqu'au caporal, vous trouverez dans toutes ces figures l'air de commandement, l'extérieur imposant qui convient à des chefs, la dignité, la noblesse et le courage dont chacun a besoin dans la place qu'il occupe » (III, 30). Mais ce sont plutôt les éditeurs de Lavater qui ont développé cette idée. « En effet », dit Moreau de la Sarthe, « dans la société, chaque ordre de citoyens a son caractère et son expression : l'artisan, le noble, le roturier, l'homme de lettres, l'ecclésiastique, le magistrat, le militaire. Parmi les artisans et les hommes de tout rang, de toute profession, il y a des habitudes de corps, des physionomies de boutique et d'atelier, de quartiers, de cercle, de salon, de boudoir, d'antichambre, d'académie, de bureau, de théâtre... » (III, 122). La diversité des conditions, des usages et des habitudes, développe inégalement les organes, fortifie les uns ou les altère, détermine des tempéraments acquis, ou même des dégénérescences constitutionnelles (VIII, 148). On ne peut révoquer en doute, par exemple, l'effet sur l'ossature des métiers de portefaix, de tonnelier, de tisserand, de cordonnier, de tailleur (IV, 171). Autre exemple cité par les éditeurs : « On a cru remarquer quelques rapports entre les qualités de la voix et certaines professions, telles que celles de perruquier, de geôlier, de prêtre, de militaire, de marin, de professeur, d'acteur, d'avo-

cat, de crieur public, de crieur de journaux. La voix rauque et désagréable des courtisanes de la dernière classe doit être regardée comme le double effet du froid, de l'humidité, de l'abus des liqueurs fortes et de l'irritation que les organes de la génération communiquent par voie de sympathie à ceux de la respiration et de la voix » (III, 53)[1].

Dans son article sur Constantin Guys, Baudelaire donne une large place à cette idée : « N'oublions pas qu'en dehors de la beauté naturelle, et même de l'artificielle, il y a dans tous les êtres un idiotisme de métier, une caractéristique qui peut se traduire physiquement en laideur, mais aussi en une sorte de beauté professionelle » (*Art romantique*, p. 108). Chaque profession « tire sa beauté extérieure des lois morales auxquelles elle est soumise. Dans les unes, cette beauté sera marquée d'énergie, et, dans les autres, elle portera les signes visibles de l'oisiveté. C'est comme l'emblème du caractère, c'est l'estampille de la fatalité. Le militaire, pris en général, a sa beauté, comme le dandy et la femme galante ont la leur, d'un goût essentiellement différent » (*Ibid.*, p. 88). Et Baudelaire part de cette idée pour présenter les considérations et les rêveries morales qui surgissent des dessins que Guys a consacrés à ces types de l'homme et de la femme modernes.

Nous ne voulons pas discuter l'abus que fait Baudelaire ici des mots *beauté* et *spiritualité*. Nous indiquerons seulement dans sa description de la courtisane l'existence d'une idée, celle de la beauté du mal, qui est exclusivement baudelairienne. Puisque les attributs du métier donnent au sujet une certaine beauté et que les attributs de la courtisane découlent d'un métier dérivatif du mal ou de ce qui passe pour tel, ce que la courtisane possède de « beauté » vient évidemment du mal : « Elle s'avance, glisse, danse, roule avec son poids de jupons brodés qui lui sert à la fois de piédestal et de balancier ; elle darde son regard sous son chapeau, comme un portrait dans son cadre. Elle représente bien la sauvagerie dans la civilisation. Elle a sa beauté qui lui vient du mal, toujours dénuée de spiritualité, mais quelquefois teintée d'une fatigue qui joue la mélancolie. Elle porte le regard à l'horizon, comme la

1. Cf. Baudelaire, *Petits poèmes en prose* : La soupe et les nuages.

bête de proie ; même égarement, même distraction indolente et aussi, parfois, même fixité d'attention. Type de bohème errant sur les confins d'une société régulière, la trivialité de sa vie, qui est une vie de ruse et de combat, se fait fatalement jour à travers son enveloppe d'apparat » (*Art romantique*, p. 107).

Lavater n'est certainement pas, nous l'avons déjà dit, un sataniste. Mais il a néanmoins contribué à former chez Baudelaire cette idée de la beauté du mal — d'une façon indirecte, bien entendu. Dans ses expressions directes, Lavater insiste toujours sur l'identité de la vertu et de la beauté. Il établit une harmonie entre la beauté morale et la beauté physique : « Je dis simplement que la vertu embellit et que le vice enlaidit, et je suis loin d'affirmer que la vertu est la cause unique de la beauté du visage, et que la laideur ne peut être que l'effet du vice » (*Études*, III, 231). Il s'agit évidemment ici de la beauté de l'expression plutôt que de celle du contour. Et Lavater n'aurait pas donné si franchement, comme Baudelaire, le nom de beauté à des phénomènes qui ne rentraient pas dans les catégories des vertus orthodoxement chrétiennes. Mais Baudelaire est loin d'être aussi naïf que le prédicateur suisse. Il ne fait pas résider la beauté dans la vertu seule. Pour lui, le plus souvent, la beauté est une beauté de caractère et d'expression. Seulement, il ne limite pas l'application du mot beauté aux expressions et aux caractères vertueux. Il va plus loin et, se fondant sur le rapport intime entre les passions et leurs signes extérieurs, il proclame dans ce sens la beauté du mal. Selon lui, la beauté est signe de passions, de caractère, que ces passions, ce caractère soient bons ou mauvais. La courtisane possède sa beauté : elle lui vient du mal du fait qu'elle porte sur son visage, son corps, ses vêtements, dans sa démarche et ses gestes les marques de son caractère, de ses passions, de sa fonction et de son métier et dans la mesure où elle incarne l'*idéal*, c'est-à-dire l'expression la plus caractéristique de son type.

Et Lavater a contribué malgré lui à cette idée en affirmant la loi de l'homogénéité, en signalant les variations du beau qui dépendent des rapports de la beauté, des mœurs, des passions et des métiers. Certes, d'autres influences sont venues,

et de sources tellement éloignées, s'ajouter aux idées de Lavater et personne n'aurait été plus surpris que lui de voir le développement que le sort réservait à des intentions bien pures. Mais on ne saurait nier sa responsabilité. C'est bien la route de l'enfer qu'ont prise, selon le proverbe, ces intentions-là.

## IV

Jusqu'ici nous n'avons parlé de Lavater que comme physionomiste. Mais Lavater lui-même a souvent insisté sur le rapport qui existait dans son esprit entre les études physionomiques et la religion. Et il a déclaré que le rôle joué dans sa vie spirituelle par la physionomie était assez restreint. Il se donne plutôt comme moraliste, comme philosophe religieux. L'admiration que Baudelaire donnait au physionomiste, il l'a accordée aussi au moraliste. Seulement Baudelaire ne lisait pas l'allemand. Sa connaissance de l'œuvre de Lavater moraliste se borne par conséquent à quelques traductions françaises. Son admiration pour Lavater n'a pas été gâtée par une fréquentation prolongée. Les traductions dont nous allons parler présentent un Lavater supportable, débiteur d'aphorismes piquants ou profonds, psychologue averti, directeur de conscience plein d'onction et de mansuétude. Dans son essai sur *l'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix*, Baudelaire avait indiqué comme un trait de ressemblance entre Delacroix et Stendhal leur propension aux formules simples, aux maximes brèves, pour la bonne conduite de la vie. « Comme tous les gens d'autant plus épris de méthode que leur tempérament ardent et sensible semble les en détourner davantage, Delacroix aimait à façonner de ces petits catéchismes de morale pratique que les étourdis et les fainéants qui ne pratiquent rien attribueraient dédaigneusement à M. de La Palisse, mais que le génie ne méprise pas, parce qu'il est apparenté avec la simplicité; maximes saines, fortes, simples et dures, qui servent de cuirasse et de bouclier à celui que la fatalité de son génie jette dans une bataille perpétuelle. » Ces paroles pourraient aussi bien s'appliquer à Baudelaire lui-même et quand il se tournait vers les « petits catéchismes »

de Lavater dont nous allons parler, il ne faisait que suivre son penchant naturel pour les moralistes classiques, latins ou français.

Mais il est certain que Baudelaire aurait tant soit peu modifié son opinion sur Lavater s'il avait parcouru toutes les pages ennuyeuses du pasteur zurichois. Deux défauts surtout, si nous tenons compte de l'attitude générale de Baudelaire, l'en auraient certainement détourné. Tous les critiques de Lavater se sont irrités contre le mauvais style et le décousu du prédicateur. M. G. de Reynold[1] remarque dans toutes ses œuvres « un manque de méthode et d'art. En vers ou en prose, il écrit avec une abondance presque maladive. Il ne se corrige jamais. Il est un mystique ». « Haché, saccadé, informe, plein de fatigantes parenthèses et d'apostrophes inutiles », dit Th. de Wyzewa à propos de ce style[2], « il aurait de quoi décourager la patience la plus héroïque ». Et M. Guinaudeau qui a consacré à Lavater une étude d'une forte érudition[3] s'écrie : « Mais, hélas ! il y a l'œuvre ! Oui, hélas ! Quiconque s'approche d'elle recule d'épouvante, puis demeure quelque temps dans l'abattement... L'œuvre est rébarbative par son contenu, énorme par ses dimensions. Lavater écrivait pour son temps, laissant courir la plume sans souci de la forme, ne se préoccupant point de faire œuvre durable et littéraire. » Nous savons que Baudelaire, dans le cas de Barbier, de Dupont et de M^me^ Desbordes-Valmore, était prêt à oublier ses attaques sur le mauvais style ; Lavater aurait peut-être joui du même privilège. Heureusement, la question ne se posait même pas. Les petits ouvrages dont il s'agit sont écrits dans un style lapidaire qui convient au dessein dans lequel ils furent écrits et le *Journal secret*, trop court pour se prêter à de fastidieuses digressions, emploie un langage familier et sans prétentions.

Il aurait été naturel aussi que Baudelaire, qui protestait si vigoureusement contre les auteurs didactiques, fût rebuté par cette préoccupation éternellement moralisatrice de Lavater, de ce Lavater qui s'était écrié dans la préface de ses *Chants*

1. *Op. cit.*
2. *Op. cit.*
3. *Op. cit.*

*suisses :* « A toi, à toi seul, ô goût moral, sont dédiés tous mes chants... Ce qui n'est pas bon n'est pas beau. » « Par la plume, comme par la parole, dit M. Guinaudeau, Lavater ne poursuivait d'autre but que l'édification de ses contemporains... Appréciait-il un jour ses œuvres? Il les estimait, non en considération de la réputation littéraire qu'il en pouvait escompter, mais d'après leur « utilité » comme instrument de propagande religieuse. » Mais Baudelaire ne connaissait pas la poésie de Lavater. Et il se pourrait, puisque Lavater ne donnait pas ses livres comme œuvre d'art et s'offrait franchement comme moraliste, que Baudelaire n'eût pas senti ce défaut. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà indiqué, Baudelaire se tournait volontiers vers certains types de moralistes : dans ce cas l'intérêt qu'il portait au psychologue était assez fort pour faire oublier l'artiste.

Encore un point sur lequel nous reviendrons plus loin. Tandis que l'idée du péché originel occupe une place importante dans l'œuvre de Baudelaire, Lavater affirme, tout en accordant sa part au péché, la bonté originelle de l'homme, mais pour d'autres raisons que celles de Jean-Jacques, « parce qu'il est bon lui-même, parce qu'il aime les hommes, parce qu'il aime, cherche et trouve Dieu » (G. de Reynold). La religion de Lavater a pour base l'amour, la charité que Baudelaire a souvent l'air de détester. Était-ce parce que le caractère de Lavater ressemblait si peu à celui des humanitaires qui employaient ces mots que Baudelaire a aimé dans l'un ce qu'il a condamné dans les autres? Lavater, enfin, aurait-il réussi à insuffler dans l'esprit de Baudelaire, vers la fin de sa vie, un peu au moins de cet amour, de cette charité qui ne se trouve guère dans les autres auteurs que le poète a fréquentés et dans les œuvres desquels il a puisé une bonne partie de ses idées?

Dans son *Du Vin et du Haschisch*, après avoir critiqué les observations de l'auteur de la *Physiologie du goût* sur le vin, Baudelaire s'écrie : « Ah! chers amis, ne lisez pas Brillat-Savarin! » et il continue : « *Dieu préserve ceux qu'il chérit des lectures inutiles;* c'est la première maxime d'un petit livre de Lavater, un philosophe qui a aimé les hommes plus que tous les magistrats du monde ancien et moderne. On n'a baptisé

aucun gâteau du nom de Lavater; mais la mémoire de cet homme angélique vivra encore parmi les chrétiens quand les braves bourgeois eux-mêmes auront oublié le *Brillat-Savarin*, espèce de brioche insipide dont le moindre défaut est de servir de prétexte à une *dégoisade* de maximes niaisement pédantesques tirées du fameux chef-d'œuvre. » Le petit livre dont Baudelaire parle ici est le *Dernier don de Lavater à ses amis*[1] et la phrase citée est le premier aphorisme, la première section du livre : « Dieu préserve de paroles inutiles ceux qu'il chérit. » Elle se retrouve dans la forme donnée par Baudelaire dans la dernière section (100) du même ouvrage : « Dieu préserve ceux qu'il chérit des lectures inutiles. »

Nous trouvons aussi, dans ce petit livre que Baudelaire semble avoir lu avec beaucoup d'attention, un passage qui a une certaine ressemblance avec les idées de Baudelaire sur le voyage : « Apprends à être là où tu es, à faire ce que tu fais, à jouir de ce dont tu jouis! Sois ce que tu veux être, ce que tu peux être, ce que tu dois être, d'après le moment et le lieu où tu te trouves. » On verra que les mots employés ici par Lavater sont à peu près les mêmes que ceux dont Baudelaire se sert dans les *Petits poèmes en prose*[2].

C'est d'ailleurs au sujet du voyage qu'est consacré un autre opuscule posthume de Lavater, *Souvenir pour des voyageurs chéris*[3]. Voici un passage dans le ton du poème *le Voyage* de Baudelaire : « Voyager apprend à diminuer son attente. Quel est le voyageur qui, à cet égard, ne soit pas obligé de baisser d'un cran chaque jour? Voyageurs! convenez-en : presque tout ce que vous avez trouvé était autre qu'on ne vous l'avait dépeint. Mais vous avez déjà par-devers vous reçu une belle leçon, si vous êtes déshabitués de beaucoup attendre ici-bas; même ce petit livre ne remplira pas votre attente; mais que

1. Paris, Treuttel et Wurtz, an XIII, 1805. Le traducteur de ce livre, un certain J. G. S., explique dans une note à la fin de sa traduction les circonstances de sa publication : « Lavater paraît avoir regardé ces sentences comme les derniers résultats de ses méditations. Il ne les fit imprimer que pour les distribuer à ses amis. Il me les donna peu de temps avant sa mort. Je les ai traduites de l'allemand, en conservant, autant que possible, les tours de phrases de l'original. »

2. *Les Bienfaits de la lune, les Vocations.*

3. Paris, Librairie universelle, 1829, précédé d'une notice (par B.-L. Bellet).

du moins il ajoute quelque chose à l'habitude de renoncer de plus en plus à vos espérances » (p. 66). Et cet autre qui nous rappelle *Chacun sa Chimère* : « Entre mille voyageurs à peine cent qui sachent précisément pourquoi ils voyagent et précisément ce qu'ils veulent » (p. 31).

On pourrait ajouter aux sources des idées de Baudelaire sur le rire (*De l'essence du rire*) quelques opinions de Lavater que sa mansuétude, sa charité universelle poussait tout naturellement à condamner certaines manifestations de ce phénomène. On trouve dans le *Souvenir pour des voyageurs chéris* (p. 58) une phrase qui ressemble au dicton que Baudelaire a mis en tête de la deuxième section de son étude et dont il avoue avoir oublié la source[1]. « Le Sage ne rit qu'en tremblant », dit Baudelaire. « Le Sage », dit Lavater, « sourit souvent et rit rarement. » Pour appuyer cette opinion Baudelaire affirme que Jésus-Christ n'a jamais ri : « En effet, pour n'effleurer qu'en passant des souvenirs plus que solennels, je ferai remarquer — ce qui corrobore parfaitement le caractère officiellement chrétien de cette maxime — que le Sage par excellence, le Verbe incarné, n'a jamais ri. Aux yeux de Celui qui sait tout et qui peut tout, le comique n'est pas. » Il est probable que Baudelaire, de même que son ami Le Vavasseur, a trouvé cette idée dans l'œuvre de Lavater. Dans le cinquième volume des *Études de la physionomie* (p. 109), Lavater dit : « Je prétends que le rire est la pierre de touche du jugement, des qualités du cœur, de l'énergie du caractère; il exprime l'amour ou la haine, l'orgueil ou l'humilité, la sincérité ou la fausseté. Que n'ai-je des dessinateurs assez habiles ou assez patients pour épier et pour bien rendre les contours du rire! Une physiognomonie du rire serait un livre élémentaire des plus intéressants pour la connaissance de l'homme. Avec un rire agréable, on ne saurait être méchant. On a dit de notre Sauveur qu'il n'a jamais ri. Je veux le croire; mais s'il n'avait jamais souri,

1. Baudelaire lui-même a indiqué comme sources de cette phrase « le roi philosophe de la Judée », Joseph de Maistre, Bossuet et Bourdaloue. M. Crépet (édition Conard des *Curiosités esthétiques*) a ajouté à cette liste une ligne de Le Vavasseur et un passage de Young, et nous avons nous-même indiqué la dette des idées de Baudelaire sur le rire à l'égard du *Melmoth* de Maturin (*Balzac, Baudelaire and Maturin*, French Quarterly, June and September 1930).

il n'aurait pas été homme. Le sourire de Jésus-Christ exprimait, j'en suis sûr, la charité fraternelle dans toute sa simplicité. » Et Lavater indique la source de cette légende. Parmi les traditions douteuses sur la figure du Christ, il cite un passage de Lentules dans lequel on trouve la phrase : « Jamais on ne l'a vu rire » (*Études*, VII, 178).

C'est d'ailleurs un sujet que Lavater a traité assez longuement dans ses *Études* : on verra que sa distinction entre le sourire de l'innocence et de la bonté et le rictus satanique du méchant est précisément la même que Baudelaire lui-même a faite, et que Lavater, de même que Baudelaire, donne comme cause de ce rire satanique « la vue du malheur d'autrui ». « Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui! » (*Études*, III, 37). — « Celui qui rit toujours et de tout est non seulement un insensé, mais un méchant... Le visage du rieur perpétuel doit se dégrader ainsi que son âme, et devenir enfin insupportable... Mais le rire moqueur, si différent du divin sourire de la pitié, du sourire de la tendresse indulgente ou donnant de salutaires avis; si différent, hélas! du sourire de l'humanité bienfaisante, du sourire ingénu de l'innocence et de la cordialité; ce ris moqueur tourné en habitude doit défigurer nécessairement le plus beau visage, et à bien plus forte raison un visage singulier. Peu à peu tous les traits de bonté, que la nature ne refuse à aucun des visages sortis de ses mains, même aux plus disgraciés... peu à peu, dis-je, ces traits se dérangent au point qu'ils n'offrent plus qu'un fatal mélange d'humanité et d'inhumanité, de joie et de malice. La moquerie : qu'est-elle proprement, si ce n'est une joie causée par les défauts, les disputes, les disgrâces du prochain? Un tel sentiment peut-il embellir un visage? La moquerie resserre les yeux et fait contracter à la peau voisine de l'œil les plis semblables à ceux que nous remarquons sur le visage de la plupart des fous, et ceux-ci ne sont-ils pas ordinairement les masques d'un Démocrite rieur? La moquerie enfle les joues et leur donne une forme globuleuse, comme on peut le voir dans le portrait de La Mettrie, et, ce qui est plus remarquable encore, elle imprime à la bouche, à la partie la plus noble et la

plus expressive du visage, tant d'irrégularité et de disproportion, qu'à peine, au moyen des plus grands efforts, pourrait-on y rétablir l'agrément et la symétrie » (*Études*, V, 290-291). — « Un homme qui, en riant de bon cœur, ne laisse pas échapper la moindre marque d'ironie; qui, après le premier épanchement de sa gaieté, continue à sourire agréablement, et dont le visage prend ensuite un air de satisfaction et de sérénité, mérite à coup sûr notre confiance, et sa probité ne doit pas être révoquée en doute. En général, les différentes expressions du rire et du sourire peuvent être envisagées comme autant de distinctions caractéristiques de l'honnêteté ou de la fourberie » (*Études*, VI, 4). — « L'homme modeste... ne sourit pas habituellement et jamais aux dépens d'autrui. Le rire sardonique et la modestie sont aussi opposés que le oui et le non » (*Études*, VI, 6). — « L'esprit est toujours caractérisé par le rire ou par le sourire, dans des degrés différents. Le doux sourire du bon esprit ajoute au regard et à la bouche des grâces et un sel qui ne sauraient échapper à l'observateur éclairé; mais l'esprit de méchanceté, qui se plaît à des rapprochements malicieux, engendre un rire sardonique qui dégénère en contorsions » (*Études*, VI, 82)[1].

« Si tu trouves, mon cher voyageur, dit Lavater dans le *Souvenir*, dans ce petit ouvrage beaucoup de choses connues et rebattues, rends-les nouvelles pour toi, en te les appliquant, et donne de l'importance à ce qui est par lui-même peu important, par l'usage que tu en feras. » Ces opuscules de Lavater contiennent, en effet, un nombre considérable de maximes ayant trait tout particulièrement aux problèmes mo-

1. Cf. aussi, III, 114, et un supplément par Moreau de la Sarthe (*Études*, V, 258-259, *Des expressions expansives*) dans lequel on trouve des remarques sur la joie qui rappellent celles de Baudelaire (*De l'essence du rire*, *Curiosités esthétiques*, éd. Lévy, p. 373). Lavater a traité ce sujet aussi dans un opuscule que Baudelaire aurait pu lire dans une traduction anglaise (*Aphorisms on Man*, tr. from the original MS. of the Rev. John Caspar Lavater by J. H. Fussli, 3rd ed. New York, Berry and Rogers, 1790) : « Frequent laughing has long been called a sign of a little mind — whilst the scarcer smile of harmless quiet has been complimented as the mark of a noble heart... But to abstain from laughing, and exciting laughter, merely not to offend, or to risk giving offence, or not to debase the inward dignity of character, is a power unknown to many a vigorous mind » (p. 54). — « A sneer is often the sign of heartless malignity » (p. 59).

raux de Baudelaire. Le poète aurait-il, de même que William Blake, suivi le conseil donné par Lavater au lecteur (*Aphorisms on Man*) de souligner les préceptes qui eussent pour lui un intérêt spécial? Car ces maximes ont souvent un air de famille qui les rapproche des projets d'hygiène que fait Baudelaire dans ses journaux[1]. Nous en citerons quelques-unes :

Sur *la volonté :* Un grain de volonté a plus de force qu'un quintal de désir (*Souvenir*). Il y a peu de gens qui sachent l'art de tous les arts : l'art de vouloir (*Ibid.*). Apprends à devenir chaque jour plus décidé. L'homme indécis est toujours embarrassé; celui qui l'est sur le but, ainsi que celui qui l'est sur les moyens. Toute décision naît de la force et la produit (*Ibid.*). Il ne faut désirer que l'impossible : le possible, il faut le faire, ou même l'avoir déjà fait (*Dernier Don*). Celui qui sait distinguer avec précision ses besoins réels de ses besoins factices, et les besoins réels des autres de leurs besoins factices, est déjà fort avancé dans la connaissance de soi-même et dans celle des hommes (*Ibid*). Ah! combien de souffrances ne s'épargnerait-on pas quelquefois par une seule abstinence, par un seul *non* répondu avec fermeté à la voix de la séduction (*Ibid.*). L'entêtement est la force des faibles. La fermeté fondée sur des principes, sur la vérité et le droit, l'ordre et la loi, le devoir et la générosité, est l'entêtement des sages, des hommes supérieurs, des héros (*Ibid.*). Tout ce qui ne rend pas ton esprit et ton cœur plus forts, plus actifs et plus ardents pour le bien ne vaut pas la peine d'être désiré avec ardeur, ni par le cœur, ni par l'esprit (*Ibid.*). On se rappelle toujours avec contentement ce qu'on a fait avec calme. Le calme de l'homme vicieux n'est que l'indifférence extérieure qui cache de cuisants remords (*Ibid.*).

Sur *l'emploi du temps :* Rien n'est plus rare qu'un homme qui sait bien économiser son temps. Il y a beaucoup de gens prodigues de leur argent; mais leur nombre est petit en comparaison de celui des gens prodigues de leur temps (*Souvenir*). Que ta montre soit pour toi une espèce de bon génie

1. Voir *Journaux intimes*, éd. Crès, p. 4, 9, 12, 21, 24, 29, 31, 45, 57, 58, 72, 78, 83, 89, 92, 99, 102, 103, 104, 105-112.

(*Ibid.*). Qui veut jouir de tout ne jouit de rien. Pour apprendre à jouir, il faut apprendre à renoncer (*Ibid.*). Un jour éternisé vaut mieux que dix années disparues (*Ibid.*). Quelle est la vérité qui ne peut jamais être assez répétée? Que le temps te soit sacré, autrement rien de sacré ne le sera pour toi (*Dernier Don*). Nous sommes tous pauvres de temps, avides de temps et prodigues de temps. Je n'ai vécu que lorsque par une sage parcimonie de temps j'ai inspiré à quelques amis une plus grande activité, une plus grande intensité de vie (*Ibid.*).

Sur *la sainteté*, *le dandysme*, *le respect de soi-même* : Sois une lumière, et ne cherche point à le paraître! Sois bon et ne demande jamais quel jugement on porte de ta bonté (*Dernier Don*). Pourrait-on être bon et sage, et laisser échapper un seul jour sans faire quelque chose de bien, que nul autre ne pourrait faire (*Ibid.*). Quel est le sage, si ce n'est celui qui sait toujours distinguer avec sûreté la bonté de la faiblesse, l'illusion de la croyance, le sentiment de l'affectation, la modestie de la timidité, l'entêtement de la fermeté, l'orgueil d'une noble confiance en soi-même (*Ibid.*). Heureux le cœur auquel Dieu a donné assez de force et de courage pour se suffire à lui-même, pour trouver son bonheur dans la simplicité (*Ibid.*). Tout ce qui produit le repentir enchaîne la liberté, empêche le contentement, enfante la honte, entraîne la gêne et l'embarras, est contraire au but du sage, est extravagance et folie (*Souvenir*). La somme de tous les buts est le contentement et la liberté, la tranquille, paisible, intrépide jouissance de soi-même, que la sécurité accompagne et que ne suit jamais le repentir (*Ibid.*).

Sur *la providence :* Celui qui médite sur ses progrès moraux et intellectuels est forcé de reconnaître une sage loi qui l'a élevé pour un but prémédité. Celui qui reconnaît cette vérité reconnaîtra aussi qu'il ne cesse de se trouver sous cette loi, qu'elle lui fait faire constamment quelques progrès (*Dernier Don*). Quand le ciel veut du bien à un homme, il lui envoie des épreuves que des milliers de ses semblables ne soutiendraient point; il lui donne des amis et des ennemis, comme il n'en donne pas à un entre mille (*Ibid.*)[1].

1. Cf. Baudelaire, *Œuvres posthumes*, p. 214 : « On dirait que la nature, et

Baudelaire, nous l'avons déjà vu, a fait l'éloge de la bienveillance, de la charité de Lavater, « un philosophe qui a aimé les hommes plus que tous les magistrats du monde ancien et moderne ». Cette bienveillance est certainement le trait dominant du caractère de Lavater. Partout dans son œuvre il chante « l'amour, seule vraie santé, félicité de l'homme » (*Journal secret*, p. 224)[1]. Dans les deux opuscules qui nous occupent il revient souvent sur ce sujet : « L'égoïsme est l'ennemi mortel de l'humanité... toute perfection morale et religieuse consiste dans le désintéressement (*Dernier Don*). Celui qui a le cœur bon ne se moquera jamais des fautes sans malice que peut faire un homme pur, et qui lui-même ne juge pas avec sévérité (*Ibid.*). L'égoïste ne possède ni le talent de jouir, ni celui de faire jouir de lui. C'est en raison de ce que tu sais jouir qu'on jouit aussi de toi. L'égoïste jouit de son *moi* et non pas de son être (*Souvenir*). L'oubli de soi-même est le principal moyen de jouir de soi-même (*Ibid.*)[2]. » Cette bienveillance, on le reconnaîtra volontiers, ne fait guère partie du caractère de Baudelaire. Le plus souvent il proclame « une haine sauvage contre tous les hommes », comme, par exemple, dans cette lettre du 11 octobre 1860 : « J'espère toujours pouvoir dominer, me venger, pouvoir devenir impunément impertinent — et autres enfantillages ». Mais il reconnaît parfois l'existence de cette charité dans les autres. Il écrira à Vigny en 1861 : « Vous êtes une preuve nouvelle qu'un vaste talent implique toujours une grande bonté et une vaste indulgence. » Il se montrera même un peu dupe de la bienveillance de Sainte-Beuve : « Je vous en sais bien du gré — moi qui ai toujours dit qu'il ne suffisait pas d'être savant, mais qu'il fallait surtout être aimable » (lettre de 1862). Il admet, malgré sa haine pour la sensiblerie humanitaire, qu'on entend dans les poèmes de Hugo « comme l'accompagnement permanent d'un orchestre, la voix profonde de la charité » (*Art romantique*, p. 323). *Les Misérables* sont surtout pour lui « un livre de charité... un livre fait pour provoquer l'esprit

je crois qu'on l'a souvent remarqué, fait à ceux dont elle veut tirer de grandes choses la vie très dure. »

1. Voir surtout *Journal secret*, p. 181, 190.
2. Voir aussi *Souvenir*, p. 24, 25.

de charité ». Monseigneur Bienvenu dans ce livre représente « la charité hyperbolique... la foi perpétuelle dans le sacrifice de soi-même... la confiance absolue de la charité prise comme le plus parfait moyen d'enseignement ». Et il répète deux fois avec approbation l'histoire du curé de Saint-Roch. Même dans les *Fleurs du Mal* il reconnaît que

> L'homme a, pour payer sa rançon,
> Deux champs au tuf profond et riche,
> Qu'il faut qu'il remue et défriche
> Avec le fer de la raison.

L'un de ces champs, c'est l'amour dont il faut montrer les fruits au jugement dernier :

> Il faudra lui montrer des granges
> Pleines de moissons, et des fleurs
> Dont les formes et les couleurs
> Gagnent le suffrage des Anges.
>
> (*La Rançon.*)

Mais il y aussi le revers de la médaille. A l'ange qui crie :

> Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
> Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
> Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
> Un tapis triomphal avec ta charité.
>
> (*Le Rebelle.*)

le rebelle répond toujours : « Je ne veux pas! »

De même qu'il avait cru reconnaître en Edgar Poe « une mélancolie bien solitaire et peu sympathique au commun des hommes », Baudelaire avoue pour son propre compte : « Quant à moi, qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin » (*Fusées*). Mais Baudelaire, mû sans doute par la force des événements et l'influence de certaines lectures, s'est démenti plusieurs fois vers la fin de sa vie. Dans la lettre que nous avons citée (le 11 octobre 1860), il avoue à sa mère que « ce sont deux idées de charité qui me retiennent [du suicide], toi et Jeanne ». Même sentiment dans les journaux : « Ma santé par charité, par devoir » (p. 106). A la page 107 il copie la phrase bien connue de l'épître aux Corinthiens : « Sans

la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante », et il se demande : « Ma phase d'égoïsme est-elle finie? » Un peu plus loin il s'arrête à une recommandation définitive : « Je n'ai jusqu'à présent joui de mes souvenirs que tout seul; il faut en jouir à deux. Faire des jouissances du cœur une passion. » Puisque la mort est intervenue, il est difficile de savoir si Baudelaire aurait persisté dans ce changement d'attitude. Mais il paraît probable que l'influence de Lavater a contribué, avec d'autres tendances que nous ne traiterons pas ici, à opérer cette transformation.

Baudelaire a-t-il connu le *Geheimes Tagebuch*, qui a été cité dans les *Études de la physionomie* (I, 77), et dont il existait une traduction française? (*Journal d'un observateur de soi-même*, 1re éd., Neuchâtel, 1843; 2e éd., Genève et Paris, 1853). On verra que l'intention avouée de cet ouvrage — M. Guinaudeau a signalé la fausseté ou l'artificialité de certains détails du livre — correspond avec celle de *Mon cœur mis à nu :* « Je m'engage à noter tout ce que j'observerai dans le cours de mes sentiments, tous les artifices secrets de mes passions, tout ce qui aura une influence particulière sur la formation de mon caractère moral, avec autant de sincérité et d'exactitude que si Dieu lui-même devait lire mon journal, et de manière à ce que, sur mon lit de mort, je puisse faire d'après lui un compte de ma vie aussi exact que celui qui me sera demandé quand j'aurai rendu le dernier soupir » (p. 3). C'est, dit M. G. de Reynold, « toute la conscience protestante avec ses ardeurs et ses scrupules, sa recherche inlassable et jamais satisfaite de la vérité; jour après jour, on sent une âme qui s'inquiète et qui s'analyse; les moindres faits, les actes les plus ordinaires de l'existence sont observés avec une acuité singulière et fébrile ».

Ne dirait-on pas les lettres et les journaux de Baudelaire lui-même, sauf une certaine différence d'accent, un ton moins vibrant, une onction plus suave? Même reconnaissance de la complaisance avec laquelle on critique ses fautes sans les corriger : « J'écris mes légèretés, mes fautes, mes folies, je les confesse même, pas toutes cependant, plus volontiers que je ne m'en corrige. Mes meilleurs sentiments, mes bonnes résolutions, mes vertus, reposent seulement sur des circons-

tances extérieures, et aussi la force en dure-t-elle quelques instants seulement. Cependant je le veux, je vais poser la plume et prier, précisément parce que je découvre en moi de la répugnance à le faire » (p. 52). Même sentiment de son impuissance : « Je tremble de mon effrayante inconstance à faire le bien, des contradictions flagrantes qui se trouvent chaque jour entre mes résolutions si solennellement prises et mes actions » (p. 28). Mêmes scrupules, mêmes obsessions morbides en dressant le bilan de ses années : « L'avarice, la vanité, la colère, la fausse honte, et même (qui le croirait?) un penchant secret, mais bien marqué, pour un certain manque de droiture, une révolte contre la voix de la conscience, tout cela s'agite encore fortement en moi » (p. 117). Même habitude de faire, comme Baudelaire dans *A une heure du matin*, le compte-rendu de sa journée : « Le soir venu, j'ai été honteux de n'avoir fait aucun acte de charité envers mon prochain. Les occasions ne m'auraient pas manqué si je me fusse donné quelque peine pour les chercher » (p. 26). Et ces examens de minuit se terminent souvent, comme le poème de Baudelaire, avec des cris d'horreur : « Je n'ose plus me regarder, je n'ose ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux » (p. 130). Il va sans dire que cette obsession par les minuties de la conduite a souvent son aspect comique, lorsque, par exemple, Lavater se tracasse pour être resté au lit plus longtemps qu'il n'avait eu l'intention de le faire et lorsqu'il constate les errements frivoles de son imagination pendant le prêche : « Une figure, une révérence, un manchon, une frisure, quelles pauvres choses précipitent mon âme du ciel sur la terre. » Bien entendu, cette préoccupation intense risque naturellement de s'approcher quelquefois de la fatuité, du pharisaïsme. Mais tandis que chez Baudelaire cette obstination à se juger, à scruter les détails de la vie morale, s'exprime, du point de vue social, par une accusation d'hypocrisie qui englobe tous ses semblables et par l'orgueil du sataniste, chez Lavater elle prend la forme d'une charité consciente et délibérée qui a l'air tant soit peu suffisante et égoïste : en lisant la Bible un soir en famille « la vue de ma femme endormie m'a donné quelque impatience, je lui ai serré amicalement la main » (p. 224).

On y trouve même des idées et des attitudes que l'on ne s'attendait pas à trouver dans l'esprit de Lavater. Un penchant pour le macabre, des pensées sur la mort entretenues par la contemplation d'un crâne qu'il garde auprès de lui (p. 67)[1]. Et il a surpris dans son cœur des traces d'un sadisme incompréhensible (p. 32)[2] : « En m'éveillant, j'ai trouvé un exprès qui m'apportait une lettre de mon cher H. Il me priait de le venir trouver au plus tôt, il se sentait fort malade. J'ai tressailli, et cependant il s'est mélangé dans cette nouvelle une impression presque agréable[3]. Dieu sait pourtant si je n'aime pas mon ami sincèrement, et si la pensée de sa mort n'entre pas à chaque instant plus profondément dans mon cœur? Mais ce n'est pas la première fois que je remarque que, dans l'effet d'une mauvaise nouvelle, il semble toujours se glisser quelque mélange de satisfaction secrète. Je me souviens d'avoir senti un jour, au bruit subit que la ville brûlait, une émotion où se mêlait quelque chose qui me plaisait, tandis que d'avance, en y réfléchissant avec calme, la seule pensée m'en faisait trembler. Serait-ce le nouveau, l'inattendu de l'événement, ou le pressentiment de la part qu'y prendraient ceux avec lesquels l'occasion viendra d'en parler, part qui flatte toujours d'une certaine manière celui qui raconte, ou enfin le sentiment de joie d'échapper au malheur qui atteint un autre? Je voudrais bien savoir ce qu'il en est des autres hommes, et en particulier des cœurs droits et sensibles, quand ils sont surpris par de soudaines et lugubres nouvelles. Mais je crains que la plupart ne fassent pas grande attention à ce qu'ils sentent en de semblables situations, ou qu'ils ne soient soigneux de le cacher à leurs amis et peut-être à eux-mêmes. Je pense cependant qu'on devrait s'observer tout particulièrement en pareils cas, et qu'afin de se rappeler par la suite la nature de ces sentiments intimes et fugi-

1. Il est à noter ici que les éditeurs des *Études de la physionomie* avaient indiqué à deux reprises la beauté du squelette humain (I, 203; IV, 128).

2. Cf. Baudelaire, *Fleurs du mal*, *Au lecteur*, *la Destruction*, *Journaux intimes*, p. 51, 59, 75, 122; *Œuvres posthumes*, p. 234, 408.

3. Cf. Baudelaire, *Fusées*, V : « Quand un homme se met au lit, presque tous ses amis ont un désir secret de le voir mourir, les uns pour constater qu'il avait une santé inférieure à la leur, les autres dans l'espoir désintéressé d'étudier une agonie. »

tifs, il faudrait écrire dans toute sa vérité ce qu'on a senti, dès qu'on en aurait le temps. »

Dans cette préoccupation de ses propres faiblesses, la volonté tient, comme chez Baudelaire, une large place : « Il a été presque impossible de poursuivre mon journal ces jours-ci. En le reprenant, je trouve que la seule interruption me l'a rendu plus difficile. Que de choses bonnes nous finissons par délaisser, seulement parce que nous les avons négligées quelque temps » (p. 202). « La seule résolution que j'en prends (de se lever de meilleure heure) me rend déjà plus tranquille, que serait-ce donc de la fermeté à suivre... Ces choses nécessaires et inachevées me donnent même le sentiment qu'éprouve le débiteur à la vue de son créancier. Et la même impression de trouble, destructive de la vertu, de mon énergie, de mon repos, de ma liberté d'esprit, s'attache au désordre de mes manuscrits et de mes lettres » (p. 211). Il lui arrive même, comme à Baudelaire, de dresser une liste de ses devoirs pour lui donner du calme et de la résolution (p. 224). Car il connaît les suites de la dissipation (p. 132) : « Jour perdu, jour dans lequel je n'ai pu ni rassembler mes pensées de manière à former quelques réflexions raisonnables et chrétiennes, ni bien moins encore inscrire mes idées et mes sentiments dans mon journal. Jour consumé dans la folie et la vanité, jour dont le souvenir me fera toujours rougir. Et c'est là avoir vécu un jour pour l'éternité » (p. 88). — « Celui qui sait quel bien on peut faire dans un jour, celui-là seul peut pleurer assez la perte d'un jour dissipé » (p. 92). Et la fin de ces réflexions possède une forte ressemblance aux derniers mots d'*A une heure du matin :* « J'ai prié encore, non sans dévotion et repentir, pour le pardon de mes péchés, et en particulier de ceux de la journée d'hier : ah! Seigneur, empêche par Jésus-Christ toutes les suites funestes de mon irréflexion et de ma légèreté. Tu le peux et tu le veux; ô inexprimable consolation, combien peu nous savons te goûter! »

Lavater reconnaît, comme le fait Baudelaire à la fin des *Journaux*[1], la trace de la main de Dieu dans ses épreuves : « Combien me sont salutaires les humiliations, les réflexions,

1. Éd. Crès, p. 103, 107.

les prières, les larmes qu'elles ont amenées par la direction de ta grâce. » Mais cette assurance ne le garantit pas contre l'effet corrosif de son analyse. Et ses doutes persistent même après une longue extase mystique (p. 110-112) : « Seulement je dois bien me garder de considérer cette heureuse situation comme un signe certain de mon état de grâce, c'est-à-dire de ma capacité personnelle et véritable à une communion céleste avec Dieu. Quelque bonnes, quelque sublimes, quelque dignes que soient ces impressions, elles ne serviront peut-être qu'à ma perdition, si elles ne me rendent plus vertueux, plus intègre, plus actif, plus humble » (p. 135). Heureusement, le bons sens de sa femme fournit le correctif de cette perpétuelle accusation, cette obsession du péché. « Devais-je donc être si mécontent de moi-même ! qui pourrait être sauvé s'il fallait vivre mieux et faire plus de bien que je n'en faisais ? » Lavater reconnaît lui-même aussi ce qu'il y a d'excessif dans ce penchant à chicaner toujours sur sa conscience : « Je veux toujours moins m'inquiéter de pareilles choses. Je veux à l'avenir m'affranchir toujours mieux de cette disposition légale. » Et il signale, en fin de compte, dans une pensée qui jette une lumière intense sur les luttes de Baudelaire et leurs rapports avec ses idées religieuses, la contradiction impliquée dans tout sentiment de péché poussé à l'extrême : « Celui qui n'a pas le cœur de se relever pour la millième fois, parce qu'il est mille fois tombé, celui-là manque son but par incrédulité... Dieu couvrira vos fautes. Croyez seulement cela résolument » (p. 237 ; cf. aussi p. 263).

Il sera peut-être intéressant en conclusion d'indiquer la critique lancée par William Blake contre ces maximes de Lavater, critique qui s'adresse plutôt à Baudelaire et à la place qu'occupe dans son œuvre l'idée du péché qu'à Lavater lui-même qui insistait volontiers, non sans de fréquentes contradictions, il faut le dire, sur la bonté naturelle de l'homme. Selon Blake, il faut regarder les vertus des hommes comme des choses positives qui sont à la fois effet et cause, tandis que Lavater et ses semblables « make the vicious propensity not only a leading feature of the man, but the stamina on which all his virtues grow ». Le vice est plutôt négatif ; c'est une tendance à entraver le libre jeu des actions, des désirs,

des instincts, à la fois chez soi et chez les autres. Tendance qui découle, à l'avis de Blake, du préjugé chrétien contre l'amour sexuel. Mais, en fin de compte, malgré la sévérité de cette critique basée sur l'instinctivisme agressif de son auteur, le jugement de Blake coïncide avec celui du poète français lorsque, à la fin de son commentaire, le mystique anglais déclare dans un accès d'enthousiasme généreux que « le nom de Lavater est l'amulette de tous ceux qui purifient le cœur de l'homme ». Car c'est précisément, comme nous l'avons vu, cette amulette que Baudelaire a cherchée dans les maximes de Lavater, dans le but de se rendre plus digne d'être, selon son programme, un héros et un saint pour lui-même.

G. T. Clapton.

---

BALZAC ITALIANISANT :

# AUTOUR DE « SARRASINE »

Des divers mobiles qui poussèrent la plume de Balzac retraçant l'étrange aventure du sculpteur français en Italie[1], le principal, croyons-nous, sera trouvé ici. Ce n'était pas la première fois que l'auteur s'orientait vers le Midi passionné[2]. L'Espagne farouche soutenait son point d'honneur dans *El Verdugo* (janv. 1830) ; *La Vendetta* (avril-mai) faisait miroiter à Paris un reflet de la Corse ; *L'Élixir de longue vie* (oct.) renvoyait Don Juan de Ferrare en Espagne. Les connaissances qui donnèrent couleur à ces sujets exotiques ont été repérées[3]. Quant à *Sarrasine*, nous avons en flânant découvert un « magasin de curiosités » dont l'insatiable fureteur a mis à profit les raretés avec une indiscrétion telle que nous n'hésitons pas à dire que, sans cette galerie, l'étude très particulière présentée dans ce conte aurait fort bien pu être absente de *la Comédie humaine*. Il s'agit des *Mémoires* de Casanova[4].

*Sarrasine* a la forme d'un récit, en deux parties distinctes, fait par un homme du monde philosophe : *Les deux Portraits*

1. *Revue de Paris*, 21 et 28 novembre 1830. C'est ce texte qui sera cité.

2. Le nom, propre ou commun, semble bien indiquer une ascendance hispano-moresque en Franche-Comté. Quoi qu'il en soit, celui qui le porte ressent une de ces « passions énergiques enfantées dans nos cœurs par les ravissantes femmes du Midi » (p. 116).

3. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez H. de Balzac*, chap. VIII. Cf. aussi, V.-L. Leathers, *L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac*. Paris, 1931.

4. Le public français eut accès à ces *Mémoires* dans deux versions publiées simultanément. L'une, très écourtée et expurgée, traduction par Aubert de Vitry d'extraits en allemand par G. de Schutz (1822-1827), parut de 1825 à 1829. L'autre, dite « édition originale », serrant de près l'original, sans pourtant être intégrale, due à Laforgue, s'échelonna sur une douzaine d'années (t. I et II, 1826 ; t. III et IV, 1827 ; t. V-VIII, 1832 ; t. IX-XII, 1838). Les quatre premiers volumes en purent donc être consultés par Balzac. Rappelons que le manuscrit est en français. Dans ce qui suit, la première version est désignée par *Aubert*, la seconde par *Laforgue*.

et *Une Passion d'artiste*. Le personnage donnant son nom au tout ne figure que dans la seconde partie et l'action de celle-ci se passe près de trois quarts de siècle avant la première. C'est l'aspect répugnant d'un vieillard et le portrait dans le nu d'un bel adolescent qui provoquent la narration de l'aventure de Sarrasine. Pour être clair, nous suivrons l'ordre des temps et commencerons par *Une Passion d'artiste*[1]. Résumons-la :

Sarrasine, jeune sculpteur français, est envoyé à Rome, en 1758, par son maître Bouchardon, pour s'y perfectionner dans son art. Jusqu'alors, tenu par son apprentissage, il avait peu vu le monde. A l'Opéra, entendant pour la première fois de la musique italienne, il est profondément troublé par la beauté et la voix de la *prima donna*. Corps et visage, tout conspire à faire de cette créature un chef-d'œuvre. Sarrasine devient éperdument épris de la Zambinella et prêt à tout lui sacrifier. Il n'a plus qu'un but : se faire aimer d'elle. Mais la chanteuse ne répond pas à ses avances. Tant qu'elle est parmi ses camarades, elle les accueille assez complaisamment, mais, seule avec lui, elle paraît désirer son amitié protectrice à la place d'un amour dont la violence l'effraie. Finalement, elle le supplie de ne plus l'aimer, voire de ne plus la regarder comme une femme. Maudite soit sa fatale beauté! Le théâtre est toute sa vie; hors de là, elle n'est rien. Le cœur meurtri, mais aveuglé par sa passion, Sarrasine s'obstine et projette un enlèvement. Sur ces entrefaites, il assiste à une soirée musicale où sa maîtresse chante, mais vêtue en homme. Stupéfaction de l'amoureux qui apprend que la *prima donna* est un castrat! Ne sait-il pas qu'à Rome aucune femme ne peut monter sur un théâtre? Le Français reste incrédule. L'intérêt que porte un cardinal à la Zambinella lui fait flairer une intrigue, l'éminence cache ses amours sous ce travesti. Aussi Sarrasine décide-t-il de soustraire la chanteuse à la tyrannie du prélat. Aidé d'amis sûrs, il l'enlève et la cache dans son atelier. L'artiste amoureux apprend alors la supercherie dont il a été victime. Les comédiens ont voulu rire de l'ignorance d'un étranger, et le castrat n'a été complice que par faiblesse. Fou de désespoir et de honte, Sarrasine veut tuer celui qui a joué avec son cœur. Son avenir d'homme et d'artiste est brisé. Après une passion si ridiculement frustrée, comment jamais aimer une femme, une vraie? Trois hommes font alors irruption dans l'atelier, et le sculpteur tombe frappé de trois coups de stylet, « de la part du cardinal »[2].

1. Pour la commodité, je nomme cette partie « la nouvelle ».

2. Balzac a encore mis à profit pareille méprise dans un petit conte daté du même mois de novembre 1830, *l'Archevêque* (*Œuvres diverses*, Lévy, t. XX).

Quels éléments l'aventurier vénitien a-t-il fournis au romancier pour cette extraordinaire aventure[1]?

En premier lieu, c'est un castrat, jeune et beau, doué d'une belle voix et tenant à s'y méprendre l'emploi de *prima donna* sur une scène des États du pape. Ses troublants attraits font son succès[2].

En face de la brève banalité de la première version de Casanova (*éd. Aubert*), la seconde (*éd. Laforgue*) frappe par le détail précis et renferme des éléments dont Balzac s'est servi : nom du théâtre; empressement du public — lequel entraînera Sarrasine; extraordinaire beauté de femme du castrat, rehaussée par les prestiges de la scène et du costume. — La séduction des vêtements féminins s'étendra hors du théâtre; impression sensuelle déterminée — son effet impérieux s'attachera à l'artiste; distinction entre beauté du visage et du corps bien tranchée qui subsistera, ainsi que la préférence donnée aux formes[3]; grâces et formes spécifiées et allure indiquée; œillades au profit des loges qui s'adresseront au seul Sarrasine; faveur du prélat — absente de *Aub.* — qui jouera un rôle important dans le conte[4].

Des éléments plus individuels vont seconder et renforcer les précédents. Près d'avoir vingt ans, Casanova eut une liaison avec une chanteuse de dix-sept. La comédienne qui passait

1. A l'égard des deux versions, la règle suivie est de donner la priorité aux quatre premiers tomes de *Laf.* Si le passage exploité se trouve au delà du t. IV, *Aub.* a le pas sur *Laf.*, quitte à être complété par lui, puisque ce dernier, malgré les dates, a été accessible à Balzac, on en verra la preuve. Dans quelques cas, les deux versions ont servi. La version *Aub.* ne m'étant pas accessible, M. R. Jasinski a bien voulu me communiquer les passages correspondant à ceux de l' « édition originale » (*Laf.*). C'est un nouveau témoignage de sa précieuse amitié, et je suis heureux de lui renouveler ici tous mes remerciements.

2. Pour faciliter la confrontation des passages inspirés et de leurs sources, on trouvera, à la suite des références aux éditions originales, celles à des éditions plus accessibles. Pour les *Mémoires* de Casanova, l'édition des *Classiques Garnier*, qui reproduit *Laf.;* pour *Sarrasine*, les *Œuvres complètes de Balzac* (Conard-Brentano). Ici donc : *Sarr.*, p. 231-238 (Conard, p. 412-419); *Aub.*, t. X, p. 86; *Laf.*, t. VII, p. 427-428 (Garnier, t. V, p. 297).

3. *Sarr.*, p. 232 (Conard, p. 413).

4. C'est la jalousie de l'homme d'Église qui, après avoir transpiré de façon inquiétante et fatale en plusieurs endroits, cause l'assassinat de l'artiste et fournit le dénouement. N'est-ce pas grâce aussi au goût de l'Éminence que la beauté du castrat est perpétuée dans une statue dont la copie en peinture provoque partiellement la seconde partie et la relie à la première?

pour la mère de celle-ci, afin de tirer plus de gain de sa voix, la faisait passer pour un castrat. Casanova soupçonna que l'habit de Bellino cachait une femme, et, malgré des dénégations obstinées, devint fort épris de la jolie créature. Un amateur de musique, qui se souciait peu du sexe de l'artiste, avait été entièrement captivé par sa voix et tombait dans une sorte d'extase en l'écoutant[1]. On sait donc d'où viennent l'effet de la voix du castrat sur le Français et l'entêtement de l'amoureux qui, en dépit des faux-fuyants, voire de l'affirmation du contraire, persistera à voir une femme dans Zambinella, et en sus l'amour coup de foudre et prenant tout l'être. Sans doute la féminité et la beauté de corps de celui-ci sont-elles exagérées, on en verra la raison (p. 466). Néanmoins, il paraît que la confusion était possible, même loin des chandelles. Le peu naïf aventurier avoue qu'il y fut pris[2]. Bellino et son histoire apportent d'autres tributs. Les camarades de Zambinella, s'étant aperçus de la passion du Français, veulent en faire des gorges chaudes et décident la *prima donna* à poursuivre à la ville l'intrigue amorcée sur les planches. Croyant être conduit à un galant tête-à-tête, Sarrasine tombe dans un joyeux souper de comédiens où le castrat, sous un séduisant costume féminin, fait la fille d'opéra qui n'est pas insensible[3]. Tromperie et plaisanterie ont leurs germes dans les *Mémoires*. Bellino est femme et, par nécessité, se fait passer pour castrat — avec preuve à l'appui (*Laf.*, II, p. 38; Garn., p. 352) — Zambinella, par plaisanterie, se fait passer pour femme et la ruse réusssit là comme ici. Quant à sa nature, elle est en toutes lettres dans la réflexion d'un spectateur (*Laf.*, VII, p. 428; Garn., V, p. 298. Absent de *Aub.*).

Quelques gestes et paroles de Zambinella semblent bien empruntés à Bellino : la menace du coup de poignard, le souhait d'être aimé en ami, le supposé manège de coquetterie et

1. *Sarr.*, p. 232-233 (Conard, p. 413-414); *Aub.*, p. 186-187 et 196; *Laf.*, t. II, p. 4, 21 et suiv. et 40 (Garnier, t. I, p. 327-328, 340 et suiv. et 352-353).

2. *Aub.*, t. II, p. 106; *Laf.*, t. I, p. 374, et t. VII, p. 417-418 (Garnier, t. I, p. 266, et t. V, p. 290).

3. Tout invraisemblable que paraisse cette situation, la réalité fournit un précédent que Balzac ne pouvait ignorer. La « comtesse des Barres » ne fut-elle pas courtisée par le chevalier d'Honnecourt? (Choisy et *Faublas*, d'ailleurs inspiré par l'abbé).

la preuve du sexe par l'énumération des formes et traits caractéristiques féminins[1], ainsi que la beauté et le timbre de la voix[2].

Jusqu'ici, c'est le contenu qui a causé des rapprochements. Nous allons en faire d'autres dus à l'identité des faits ou même des mots. Au souper des comédiens, on boit du Peralta, du Pedro-Ximenès et du Xérès pour la simple raison qu'à un souper offert par l'amateur de musique à Casanova et Bellino, les trois convives chantèrent aussi inspirés par ces trois vins[3].

D'autres aventures du jeune Vénitien fournissent des incidents, des traits de mœurs ou de caractère, des détails réalistes au romancier. Après le souper, au petit jour, les comédiens, la tête lourde, crurent bon de respirer l'air de la campagne. On loua des voitures et les deux amants eurent la bonne aubaine de l'intimité d'un phaéton. Arrivés à Frascati, bien que Zambinella eût eu peur d'une couleuvre, ils se promenèrent dans les bois de la villa Ludovisi, propriété du cardinal Cicognara. Or, quelque temps avant que Casanova eût rencontré Bellino, il s'était trouvé en rapport à Rome avec la famille d'un avocat et s'était vivement épris de Lucrezia, jeune et jolie femme de celui-ci. Pensant qu'une partie de campagne avancerait ses amours, il emmena l'avocat et les siens à Frascati, à la villa Ludovisi, et Lucrezia et lui eurent l'occasion de s'enfoncer dans les labyrinthes de la villa Aldobrandini. Parmi les voitures, il y avait un vis-à-vis qui servit l'Italien aussi bien que le phaéton favorisa le Français. En plus des lieux, les sortes de voitures, le nombre des places, même la répartition des voyageurs s'imposèrent à la mémoire de Balzac, laquelle ne rejeta pas non plus une belle couleuvre dont l'amoureuse Lucrezia, elle, ne fut pas effrayée[4].

1. P. 241 et 243-244 (Conard, p. 422 et 423-424). — *Aub.*, t. II, p. 198; *Laf.*, t. II, p. 25 et 39 (Garnier, t. I, p. 343 et 352-353).

2. P. 246 (Conard, p. 426). — *Laf.*, t. II, p. 25 (Garnier, t. I, p. 343).

3. Casanova, qui se connaissait en vins, en nomme de bien des sortes, mais c'est le seul endroit où les deux premiers figurent. L'emprunt est rendu indéniable par une faute d'orthographe, un *r* parasite (Perdro), que le texte de la *Revue de Paris* (p. 240) a hérité de *Aub.* (t. II, p. 195-196). Balzac ne corrigera que dans la première édition des *Sc. vie paris.* (1834-1835).

4. P. 242 et 244-246 (Conard, p. 423 et 425). — *Aub.*, t. II, p. 111 et 123-125; *Laf.*, t. I, p. 378, 383, 387, 393-394 (Garnier, t. I, p. 269-270, 273, 276, 281). Voir aussi une circonstance semblable : *Laf.*, t. I, fin du chap. v (Garnier,

Pour son rendez-vous, l'artiste veut faire oublier sa laideur par la beauté et la richesse de son habit. Aussi certaines parties en sont-elles empruntées à l'élégant travesti d'une mystérieuse Italienne, M*** M***. Habit pailleté, veste, nœud de cheveux, tabatière d'or et montres précieuses, tout cela est tiré de la garde-robe de la jeune femme fastueusement entretenue[1]. La belle épée est également un présent de bienfaiteur[2]. Ce luxe dans le vêtement ne laisse pas d'étonner chez un artiste fort bohème[3].

En somme, jusqu'ici, Zambinella procède, au physique comme au moral, du castrat d'Aliberti, de Bellino et de Lucrezia, et l'ensemble forme une figure qui détermine Sarrasine par antithèse. L'idole crée le dévot par contraste, procédé romantique familier à Balzac. A côté de cela, il faut reconnaître que l'élève sculpteur a beaucoup en commun avec son maître Bouchardon, tel qu'il est peint dans la *Biographie Michaud* (1811-1828)[4]. La ressemblance s'étend à la nature de leur talent. Ces sculpteurs sont excellents dessinateurs et leur manière, dans cet art, n'est pas sans afféterie[5]. Un indice du talent précoce de Sarrasine a une autre provenance. Chez les Jésuites, élève très médiocre, il taillait dans le bois des figures saintes, entre autres un Christ qu'il plaça sur le haut du tabernacle. Or, Jacques Sarazin — coïncidence de noms digne de remarque — s'acquit de bonne heure « une grande réputation pour les christs en bois », dont l'un était pour « l'autel du noviciat des Jésuites »[6]. Cet écolier indépendant rappelle, d'ailleurs, le petit Honoré enfermé chez les Oratoriens de Vendôme, tel qu'il s'est peint, *alter ego* de Louis Lambert, dans le roman de ce nom.

t. I, fin du chap. v). La « couleuvre » est une altération due à *Aub.;* cf. *Laf.*, t. I, p. 389-390 (Garnier, t. I, p. 278), bien moins banal.

1. P. 236-237 (Conard, p. 417). — *Laf.*, t. IV, chap. III (Garnier, t. III, p. 17-18), et t. VI, p. 143 (Garnier, t. IV, p. 259).

2. *Aub.*, t. IX, p. 48; *Laf.*, t. VI, p. 152 (Garnier, t. IV, p. 266).

3. P. 230 (Conard, p. 411). Inconséquence due, me semble-t-il, à l'ascendant qu'exercent parfois les sources.

4. Furie de pensée, personnages à proportions homériques, caractère farouche et ami de la solitude, p. 228, 230, 234-235 (Conard, p. 409, 411, 416).

5. P. 233-234 (Conard, p. 414-415).

6. P. 229 (Conard, p. 410). — Art. J. Sarazin, *Biogr. Michaud*.

Passons maintenant aux *Deux Portraits*. Le récit de l'aventure du sculpteur a été fait à la suite d'une fête « d'un luxe insolent » donnée par une fort mystérieuse, richissime et cosmopolite famille de Lanty :

Il y parut inopinément un petit vieillard « fantasmagorique ». Ces Lanty intriguent extrêmement la haute société parisienne. D'où vient leur immense fortune ? A quoi attribuer la remarquable beauté et la noblesse naturelle de la comtesse, son fils et sa fille? De plus, cette dernière est une musicienne consommée et une chanteuse incomparable. Quant au comte, « petit, laid et grêlé », il joue un rôle bien effacé, éclipsé qu'il est par la brillante supériorité des siens. Mais ce qui pique surtout la curiosité des invités, c'est le vieillard, décharné et bizarre, mis avec prétention et une coquetterie féminine. Il attire et repousse à la fois. Est-ce un parent, à en juger par les soins dont il est entouré? La cantatrice, en particulier, exerce sur lui une douce mais forte influence due, semble-t-il, à sa voix. Chacun, en vérité, paraît craindre, et prévient avec empressement, tout rapport entre lui et les invités, comme s'il pouvait laisser transpirer quelque terrible secret.

Le lecteur des *Mémoires* n'a pas de peine à pénétrer le mystère. Le nom de Lanty l'éclaire : c'est celui du faux Bellino. En outre, de Casanova Thérèse Lanti avait un fils, César-Philippe, et celui de M^me^ de Lanty ne s'appelle-t-il pas Filippo[1]? Quant à la nouvelle situation du castrat, dans un âge avancé, elle a été indiquée par un passage des *Mémoires* concernant le fameux Farinelli (Carlo Broschi). A Bologne, où il s'était retiré, Farinelli donna à une visiteuse de distinction un magnifique déjeuner suivi de musique. Puis, pour élever le rang des siens, il maria son neveu, héritier présomptif de toutes ses richesses, avec une jolie Toscane de haute naissance. Il devint fort amoureux d'elle et jaloux du mari[2]. Or,

1. *Aub.*, t. IX, p. 261 et 273; *Laf.*, t. VII, p. 252 et 268 (Garnier, t. V, p. 172 et 183). M^me^ de Lanty reparaît seulement dans une liste de femmes du monde (*le Père Goriot*, Conard, p. 256), et il y a une Marianine dans *le Centenaire* (édit. Pollet, 1822, t. II, p. 157). Pour dépister le lecteur, Zambinella est un nom à désinence féminine (cf. Campanella, Stradella) et le diminutif était fréquent dans les noms des castrats.

2. *Aub.*, t. XIV, p. 203-205. Cf. *Laf.*, t. XII, p. 192 (Garnier, t. VIII, p. 312-313).

Balzac a emprunté le castrat vieux et riche, la fête musicale et magnifique, la famille titrée et les attentions galantes à l'adresse d'une jeune et belle parente avec la froideur entre oncle et neveu. Mais les liens du sang ont été transposés. C'est M^me^ de Lanty qui est la nièce de Zambinella et a acquis la noblesse par mariage contre beauté et fortune, héritage du soprano qui comprend aussi la voix de Marianina[1]. Ici encore, l'écrivain a complété sa documentation[2]. Elle s'est enrichie de détails tels que le luxe des habits, les bijoux de grand prix[3], l'habitation superbe, puis des traits de caractère et des aspects du talent, mais ces derniers décernés à Marianina[4].

Au cours de la fête, a lieu un incident dont la cause rappelle un piquant passage des *Mémoires*. Sur le mur d'un boudoir, un merveilleux tableau représentant Adonis étendu sur une peau de lion captive l'attention du narrateur et de sa compagne. Celle-ci estime « qu'il est trop beau pour un homme[5] ». Cette académie, apprend-elle, est le portrait d'un parent de M^me^ de Lanty peint par Girodet[6], sans autre modèle qu'une statue de femme. Celle-ci était elle-même l'exécution en marbre, commandée par le cardinal Cicognara, d'un original dû à Sarrasine, lorsqu'il cherchait à tromper sa passion en modelant de mémoire ou par déduction les formes parfaites de sa maîtresse. De cette œuvre, l'*Endymion* se ressentit. Noter d'abord que Girodet reconnaissait que dans cette académie il avait imité la figure principale d'un très beau bas-re-

1. P. 153-154 (Conard, p. 393-395).
2. Art. FARINELLI (*Biogr. Michaud*); *Voltaire* (Moland, t. XXIV, p. 248).
3. P. 160-162 (Conard, p. 401-402).
4. D'une part, bonté, douceur, modestie, déférence, esprit, grâces et affabilité; de l'autre, voix complète, supériorité sur rivaux (voir aussi art. MALIBRAN de la *Biogr. Michaud*). De ces notices des parallélismes se dégagent qui n'ont pas échappé à Balzac. Certaines données ont été exagérées en vue d'effets cherchés « d'absurde et de fantastique » (cf. l'épigraphe et consulter le suggestif chap. VI de F. Baldensperger, *op. cit.*). Noter le rôle caractéristique de la musique et de la voix.
5. Palesi, le jeune homme qu'avait épousé Thérèse Lanti, était « bien fait et trop joli pour un homme » (*Aub.*, t. IV, p. 267; *Laf.*, t. VII, p. 260; Garnier, t. V, p. 178).
6. Balzac avait une grande admiration pour ce peintre dont le nom et les œuvres reviennent plusieurs fois sous sa plume. Dans la révision finale, Vien fut ici substitué sans raison apparente.

lief de la villa Borghese[1]. Ensuite, Casanova découvrit à Paris, vers 1752, une petite Flamande de treize ans d'une beauté de corps et de visage si parfaite et si régulière qu'on la crut Grecque. Connaisseur en cette matière, il en fit faire une peinture dans le nu dont une réplique, vue de Louis XV, causa la fortune de la jeune Morphi. Enfin, immédiatement après cette anecdote, le Vénitien rapporte qu'un peintre réussit à faire croire aux Parisiens qu'il pouvait faire des portraits ressemblants sur la description qu'on donnait des modèles[2]. Toutefois, ce qui retiendra ici notre attention, ce sera moins le sort singulier du portrait passant de main en main et l'exécution indirecte, que la beauté complète, régulière et de type grec. C'est bien, en effet, la perfection hellénistique de Zambinella qui captive le sculpteur[3]. Par surcroît, les castrats étant, pour la plupart, grands et replets, les proportions de la *prima donna* tiennent bien davantage de la mignonne et déliée Morphi[4].

En possession de tous les éléments constitutifs de Zambinella, exagérés, d'ailleurs, par l'idéalisation[5], il reste que nous sommes en présence d'un problème assez piquant : comment se fait-il que l'académie d'un adolescent soit la copie d'une statue de femme? Comment Hébé céda-t-elle la place à Ganymède[6]? L'auteur ne l'indique pas explicitement, mais il met l'imagination du lecteur sur la voie. Le néo-classicisme romantique de Girodet se prête complaisamment à la métamorphose. L'antique admiré de cette école n'était pas celui de Phidias à la force sereine, mais de Praxitèle à la grâce langoureuse. La jeune fille, même nubile, se fondait insensiblement dans le bel éphèbe aux formes molles et ambiguës[7]. La pose, dont rien n'est dit, ne pouvait-elle pas dissimuler le sexe[8]?

1. Art. Girodet (Ch. Blanc, *Histoire des peintres*, t. III, p. 2).

2. *Laf.*, t. III, chap. xi (Garnier, t. II, chap. xvii).

3. P. 231-232 (Conard, p. 412-413).

4. P. 160 (Conard, p. 401). Il est aisé de le constater par les tableaux de Fr. Boucher où la Morphi lui a servi de modèle.

5. P. 164 (Conard, p. 406).

6. L'*Adonis* est un tableau imaginaire, mais l'*Endymion* en tient lieu, du moins pour le style.

7. Tels l'*Amour grec* et l'*Apollon saurochtone*, conceptions gracieuses conduisant tout droit à l'*Hermaphrodite* de Polyclès.

8. L'*Endymion* est étendu sur le dos; l'*Adonis* pouvait l'être sur le ventre,

Concluons. En premier lieu, Balzac a tant emprunté aux *Mémoires* de Casanova qu'on est fondé à se demander si le romancier eût jamais attaqué pareil thème sans y avoir été invité par eux. Ce thème n'est autre que la puissance d'illusion qu'exerce la beauté, lieu commun que renouvellent sans cesse les mœurs et les milieux. En effet, ici se présente le cas extrême et singulier d'un homme aimant passionnément un autre homme, facilement pris pour une femme. Disons-le bien, rien d'anormal ou de pervers ne souille le cœur de ce malheureux amant, il est tout bonnement victime d'une méprise. Mais il fallait faire accepter la situation au lecteur, et la tâche était malaisée. Deux périls la menaçaient : le ridicule et le scandale. L'écrivain, alors accablé de dettes, en quête de ressources, tenta nonobstant la fortune. Il sépara rigoureusement l'ivraie du bon grain et ne se servit de celle-là qu'avec grande réserve, tant dans l'action de la nouvelle que dans ses réflexions philosophiques sur Paris et l'argent[1]. D'un simple trait de mœurs fâcheux du castrat d'Aliberti, il forma une fatale Némésis, et le tragique atténua le scabreux. Quant à l'esprit gaulois[2], il tâcha de le désarmer par la sincérité naïve et fougueuse de Sarrasine. Ajoutons que Balzac dut être encouragé par certains précédents[3].

La part faite à l'idéalisation propre à l'art en général, ces emprunts ont subi des transformations dues à d'autres causes. Beauté, voix, grâces de Zambinella, tout a été forcé. Pourquoi et comment? Grossissement particulier au romantisme de 1830 et au génie de l'auteur, puis effort manifeste vers les chefs-d'œuvre de la statuaire hellénistique. Cette ascension de l'homme à beauté de femme accuse certainement le dessein de s'éloigner autant que possible du castrat, ce monstre arti-

à la façon des *Hermaphrodites* du Louvre et de Florence, ce dernier, tel l'*Adonis* sur une peau de lion. Noter que c'est également la pose de la Morphi dans le portrait commandé par Casanova (*Laf.*, t. III, chap. XI; Garnier, t. II, chap. VIII), ainsi que dans deux au moins des tableaux de Boucher.

1. Emploi accentué par des additions, selon moi, assez malheureuses. Cf. p. 154, 248, 251-252, et Conard, p. 395, 428, 430-431, lequel reproduit à cet égard l'éd. Béchet (1834-1835).

2. D'autant plus à craindre qu'il pointe dans le récit : n'est-ce pas celui des comédiens?

3. Entre autres : *Fragoletta* de Latouche, le succès persistant de *Faublas*, le souvenir de Choisy, toutes beautés équivoques dont le vêtement détermine seul le sexe passager.

ficiel, de ce qu'il comporte de répugnant et de ridicule. La direction affirmée dans le sens féminin[1] a même pour objet de le faire oublier. Pourtant le fait déplaisant demeure. Aussi n'est-ce qu'une fois que Zambinella a atteint le niveau de la beauté suprême, le plan esthétique, qu'a lieu le retour à son véritable sexe par la preste substitution de l'*Adonis*. Éphèbe à beauté de femme, celui-ci achemine le lecteur vers l'*Hermaphrodite* et continue d'évoquer, dans la pénombre, la nature hybride de l'original, mais dégagée de grotesque et ennoblie par l'origine légendaire et esthétique[2].

Conquis par la beauté, le sculpteur fut loin d'être insensible à la voix. Celle-ci, dans la nouvelle, prend la première place au concert où Zambinella, dans l'habit de son sexe, dépend entièrement pour son succès de son talent musical. Il échoue piteusement, intimidé par la présence de Sarrasine. Voix et musique prennent leur revanche et jouent leur rôle romantique[3] dans la première partie. De ce relief, toutes deux sont redevables à Farinelli. Ici, l'auteur s'est plu à répartir les dons merveilleux de Zambinella parmi les membres de sa famille : à la comtesse, la beauté et le charme; à sa fille, le talent musical et la voix incomparable. Le comte, laid et ennuyeux, lui, endosse la fortune d'origine en partie bien peu honorable. Le castrat nonagénaire, sur qui, à son avantage, s'est greffé Farinelli, peut donc contempler dans ses héritiers[4] ses dons divers comme les rayons distincts, éclatants ou ternis, de l'auréole de sa jeunesse. Le présent reflète donc le passé agrandi et rectifié, ou mieux l'annonce en le poétisant.

Dans l'espace dont nous disposons, si nous avons pu indiquer à peu près toutes les sources par nous découvertes, nous n'avons pas eu toujours la place d'en étudier l'usage fait par

1. Bellino, secondé par la Morphi.

2. Balzac ne nomme pas l'*Hermaphrodite*, il n'y fait pas la moindre allusion. Néanmoins, comment éviter que la perfection physique d'un castrat ne se confonde avec ce point culminant de la beauté humaine dans l'art hellénistique? En 1829, Balzac avait comparé Fragoletta à la statue de Polyclès.

3. Ceci a son importance. A la fin de 1830, Balzac connaissait déjà E. Th. Hoffmann de réputation. Sur l'influence qu'eut l'auteur allemand sur Balzac, voir F. Baldensperger, *op. cit.*, p. 109 et suiv.

4. Ce castrat avait à coup sûr un frère, ou une sœur, qui lui ressemblait à faire peur!

le romancier. Ce n'est pas sans regret, puisque c'est moins les sources par elles-mêmes qui comptent que le parti qui en est tiré, on ne saurait trop le dire. Quelle occasion offre cette étude de surprendre à l'œuvre l'ouvrier! Force est donc de nous en remettre là-dessus à ceux qu'une telle confrontation intéresse. En résumé, nous dirons que Balzac a fait preuve d'un remarquable pouvoir d'assimilation, qu'il a su fondre des matières fort variées, parfois même disparates, en un tout vraiment homogène, qu'il a vu ce qu'un sujet grossier, plaisant, épicé, dans les *Mémoires*, avait sans doute d'étrange et de romanesque, mais aussi ce qu'il pouvait « rendre » de dramatique et d'esthétique.

Avant d'entrer dans les *Scènes de la vie parisienne*, en 1835, *Sarrasine* était un « conte philosophique[1] ». Pour les remarques et interprétations faites et à faire, dans cet ordre d'idées, nous adresserons les lecteurs à l'homme du monde « philosophe » à qui le récit est confié. Guidés par lui et, osons-nous le dire, éclairés des lumières versées par les origines, ils pourront goûter à leur aise la substance de « l'os medulare ».

Henri David.

1. D'accord avec les réflexions que fait le narrateur et le titre du recueil où l'ouvrage parut la seconde fois, avec des corrections : *Romans et contes philosophiques* (1831).

# NOTES ET DOCUMENTS

## THE CID AND RAYMOND OF TOULOUSE HEROES OF A NOVEL OF CHIVALRY

Seventeen years before Corneille announced the performance of his tragedy, the Cid appeared in France for the first time as the hero of a novel of adventure[1]. And the two volumes of this novel had as title pages : *les/ Advantures/ heroyques et/ amoureuses du conte/ Raymond de Thoulou-/ze, & de don Ro-/deric de Viuar,/* Par le s^r Loubaissin de/ La Marque Gentil-/homme Gascon./ Auec priuilege du Roy./ A Paris,/ Chez Toussaincts du Bray, ruë St./ Iacques aux espics meurs, et au Palais/ en la gallerie des prisonniers./ L. Gautier incidit, 1619./ (in-8°, xvi + 471 p.) — and *Seconde partie des/ Avantures/ heroyques/ et amoureuses/ des braves & excellens princes, Raymond/ comte de Thoulouze, & de don/ Roderic de Vivar./* Par le sieur Loubayssin de La/ Marque, Gentil-homme gascon/ (ornament)/ A Paris,/ chez Toussainct du Bray, ruë Sainct/ Iacques, aux Epics-mœurs : Et en sa boutique/ au Palais, en la galerie des prisonniers./ (line)/ M.D.C.XIX./ Avec privilege du Roy./ (8°, xx + 484 p.)

The Author[2], Francisco Loubayssin de Lamarca, a Gascon gentleman, had published previously two other novels, both however in Spanish, which were to attain considerable success. Of the first,

1. We are much indebted to Gustave Reynier for being the first to discuss the *Advantures heroyques* of Loubayssin de Lamarca in his article *Le Cid en France avant « Le Cid »* (*Mélanges offerts par ses amis et ses élèves à M. Gustave Lanson.* Paris, 1922, p. 217-221) and for his having brought to light the circumstance that in this novel the Cid makes his first appearance in French literature. We are taking the liberty of commenting further upon the *Advantures heroyques.*

2. For information regarding Loubayssin de Lamarca, cf. Gustave Reynier, *op. cit., id.; Revue de Gascogne,* vol. XIV. Auch, 1873, p. 482; vol. XXIII. Auch, 1882, p. 200. — A. Lavergne, *Francisco Loubayssin de Lamarca et Jean-Marie de Tilladet, son fils,* vol. XXXVI. Auch, 1895, p. 30-35; Madeleine D. Lorch, *Francisco Loubayssin de Lamarca, romancier franco-espagnol du XVII^e siècle,* t. XXIII. Auch, 1929, p. 49-60.

*Engaños deste Siglo y historia sucedida en nuestros tiempos* (Paris, J. Orry, 1615, in-12, xxii-280 p.), there are several translations and editions : *les Abus du monde, histoire mémorable de nostre temps* (traduction de F. de Rosset, Paris, Du Bray, 1618, in-12), was reissued in 1619 under the same title page. Later this version was republished as *Histoire des cocus* (La Haye, au Croissant, 1746, in-12, 183 p.), from which it was reprinted again in San Remo, (J. Gay et fils, 1875, in-12, vi-58 p.) ; *Les Tromperies de ce siècle, histoire véritable arrivée de nostre temps* (trad. par le sieur Deganes, du Languedoc. Paris, Henault, 1639, in-8°.) which according to Gustave Reynier reappeared in Paris in 1645, and in Rouen in 1645 and 1654. A Dutch version of the *Engaños deste Siglo* was published in Amsterdam in 1645, under the title *Ware History der Bedriegeryen dezer eeuw etc.* (cf. J. A. van Praag, *De Nederlandsche vertaling van een weinig bekenden Spaanschen schelmenroman.* Tijdschrift voor Nederlandsche Taal en Letterkunde, 1930, XLIX, p. 63-70). And *The Amorous Travellers, or Night Adventure* (Written originally in Spanish by a person of Honour. Translated into French by the exquisite pen of the Sieur Deganes and into English by J. B. 1671) is probably an English edition of the same *Engaños deste Siglo* although no copy of the book could be obtained to ascertain this fact. The second novel of Loubayssin, *Historia Tragicómica de don Henrique de Castro* (Paris, Viuda de M. Guillemot, 1617, in-8°, xiv-885 p.), appeared in France in two volumes but in a condensed version as *Dom Henrique de Castro, ou la Conqueste des Indes* (Paris, chez Guillaume de Luyne, 1684. Volume two bears a separate title page). An English translation based on the French adaptation but including only one volume has as title *Don Henriquez de Castro, or the Conquest of the Indies.* (A Spanish novel. — In : Modern Novels, vol. VI. London. Printed by R. E. for R. Bently and S. Magnes, 1692, licensed October 12, 1685. — Roger L'Estrange).

It was Loubayssin's intention to publish the *Advantures* in four volumes. The first two exist in the British Museum. Volumes three and four, from all appearances, have never been written, so that the notice in the Catalogue of the British Museum stating that the last two « tomes » are wanting is misleading. The « Privilège du Roy » grants the author permission to publish a work in four parts, and not four volumes, and these four parts have appeared, two parts forming each volume. Loubayssin himself, however, must be blamed for confusing the terms « part » and « volume ». This he does in three instances. At the end of the first volume (part II), he says : « ... je vous prie de lire... la seconde partie de cette histoire, qui roule sous la presse cependant que vous lisez

celle-ci » ; the title of volume II is « Seconde partie... » and at the close of the second volume he puts off his reader to the third and fourth parts in which he promises « des choses gayes, après vous en avoir donné de si tristes ».

In order better to discuss the *Advantures* it is pertinent to give a short résumé of its contents, especially since the second volume which is here being brought to light for the first time is so rare and difficult to obtain for study.

In the first volume appears a dedicatory letter to « Monsieur de Lomenie, sieur de la Ville au Clerc : Conseiller du Roy en ses conseils; Secrétaire d'Estat et de ses commandemens; e grand maistre de cérémonies de l'Ordre du Sainct Esprit », in which the author asks, in a redundant and mellifluous way, protection for his book which he wishes to be « cogneu par tout l'Univers ».

An *Advertissement* addressed to the reader contains interesting allusions to Loubayssin de Lamarca himself and to the sources of his novel. He announces « un livre aussi plaisant pour la diversité de ses inventions, que profitable pour la vérité de l'histoire... », and to back his statement he adds : « *Les Chroniques de Castille et d'Aragon* te feront voir les effets de mes paroles... Si tu entendais aussi bien l'arabe comme tu peux sçavoir l'espagnol, ou que je prisse autant de contentement à te l'expliquer, comme j'ai pris de peine à le traduire, je te ferais voir un manuscrit d'où j'ai tiré ce que tu trouveras ici, et que tu ne trouveras point là. »

What he says of himself justifies his style which seems rather forced, especially at the beginning of the book : « S'il faut que j'avoue à la suite de cecy, que j'écris mieux en espagnols qu'en ma propre langue; je te prie d'en attribuer plustost la cause au grand séjour que j'ai fait à Madrid qu'à nulle affection que j'aye pour le castillan. » And he boastfully continues : « Je suis Gascon, et par conséquent trop vain pour céder par inclination à l'Espagne ce que je dois par raison à la France. Les Gascons n'ont jamais été bons amis des Espagnols, pour te donner sujet d'avoir soupçon de moi... » However, he does not wish us to think that all in Spain was distasteful to him as attested by the following remark : « Tu aurais grand tort de croire qu'en parlant des Espagnols en ces termes j'y comprends aussi les Espagnoles. »

The *Advantures* is adorned with the same engraved portrait of the author which was published with the *Historia tragicómica de Don Henrique de Castro* and on the opposite side to that portrait one finds a poem honouring the Gascon gentleman, just as flattering as the engraving would appear to be, but much less artistic,

* * *

The general plot of the novel is as follows :

The eighteen year old Abd-Ar-Rahman, king of Huesca, had been defeated by the Christian king, Sancho of Aragon, and, wandering about in the fields, he found a watch containing the portrait of the most beautiful princess Delia, sister of his enemy. A Moorish slave who was none other than the Cid in disguise came up to him and, not knowing with whom he had to deal, was beginning a duel with Abd-Ar-Rahman for the possession of the watch, when some of Abd-Ar-Rahman's horsemen came to their king's rescue and took both of them back to Huesca where, once their identity revealed, they passed their time in pleasant entertainments while recovering from their wounds.

After having talked politics with Abd-Ar-Rahman and having been told that the Moors would help the dethroned Alfonso and Garcia against their brother Sancho (the author having given a rather faithful historical account of the division of his kingdom by Fernando and of the political situation of Spain at that time), the Cid left Huesca without the watch which Abd-Ar-Rahman refused to surrender to him.

The Cid reported Abd-Ar-Rahman's hostile attitude to Sancho of Castille and advised his king to stop warring against his brothers and sisters. Upon hearing of Sancho's refusal to do this and his intentions of besieging his sister Urraca in Zamora, the Cid declined to aid his king and swore he would not take arms against Urraca because of the great love he had had for her during the reign of King Fernando, when he had once hoped to marry her.

The city of Fraga had been taken from the Moors by Sancho of Aragon and his wife, the Queen Esmerida, with his sister Delia were spending their time there. The latter was madly in love with Raymond, Count of Toulouse, a handsome and valiant prince, not quite seventeen years of age, who had come to Spain to help Sancho in the wars he had undertaken against the Moors. Sancho was not in favour of his sister's marriage to Raymond as they were cousins.

One day, to forget the sorrows of the war, Delia recounted to Esmerida the story of the love of Valère and Dolynda[1]. She had

1. This is the well known forty first story of Massuccio, which also occurs in Mateo Alemán's, *Guzmán de Alfarache*, part II, book I, chapt. IV. From the manner in which the story is told it is evident that Loubayssin de Lamarca took it from Alemán.

hardly finished it when Abd-Ar-Rahman, who loved her, had her and the queen made prisoners and taken to his palace where they were very well received. Upon hearing of their capture Sancho sent ambassadors to Abd-Ar-Rahman to know what ransom he expected for the liberty of his wife and sister. Abd-Ar-Rahman's demands were excessive and Sancho prefered to set them free by force of arms. Abd-Ar-Rahman was astonished at the decision of his enemy and commanded that Fraga, where Sancho's headquarters were located, be besieged. Meanwhile the Aragonese camped around Huesca.

The relation of the ensuing war is very confusing. According to the author, because of the treachery of one of the citizens of Fraga, the Count of Toulouse's army had been entirely annihilated. Even the Count of Toulouse himself was slain and his headless body was found in a ditch. After many complications, however, the Christians subsequently won the struggle with another army and the Moors were forced to flee.

Delia had decided to commit suicide when she heard of Raymond's death, but she was unable to carry out her plan as she possessed no means for the purpose. One day a young Christian slave was brought as a present to Abd-Ar-Rahman. She was exceedingly beautiful and Delia noticed in her a striking resemblance to the Count of Toulouse. The Christian girl remarked and did not seem to enjoy seeing Abd-Ar-Rahman's demonstrations of love for the Infanta.

Meanwhile, Sancho of Castille had not listened to the Cid's advice and was attacking Zamora. The account of the siege is more or less that of the romances and chronicles. The Cid is shown refusing to fight against Urraca, and peacefully playing chess in his tent until things go wrong with the Castilian king. Then he mounts his horse Babieca and in a short time causes tremendous losses in the enemy's ranks. Sancho, contrary to tradition, is seriously hurt during the fight, but is shown later on recovering from his wounds. The leaders of Urraca's army are obliged to retire within the town and Bellido Dolfos, much in love with Urraca and dangerously wounded spends his time in bed listening to the story of a melancholy youth, called Lucile, whom he had made a prisoner.

Lucile was from Salamanca and had fallen in love with his beautiful neighbour Leonide. He wished to marry her but his father thought him fit even for an emperor's daughter and refused to give his consent. He was sent to serve in Fernando's army where he quickly forgot his love and upon the death of old Fernando continued his service under Sancho. Then bad luck began to pursue

him. It happened that Sancho and his court went to Salamanca where they were received with great ceremony. According to the custom of the town, the most beautiful girl, Leonide of course, presented the keys of the city to the king. Lucile, at the sight of his first love, became furiously enamoured of her again but Leonide did not wish to hear a word about Lucile, and as the king had told her she could chose her husband from among the best men in the kingdom, to be assembled in the town hall for that purpose, she let Lucile know that he could join his rivals, so that she might the better scorn and disdain him by chosing someone in his very presence. To everybody's great surprise, when the day came for Leonide to make her selection, she picked out Lucile. They were getting ready for their wedding when the king called for Lucile and suggested that he give him Leonide in exchange for a more wealthy wife. Lucile, forced to yield to his king, was ordered to go to Burgos secretly, and was forbidden to write to Leonide, who would soon forget him and turn her attentions to her sovereign. He met a friend, Lifran, to whom he told his troubles, and Lifran related how he loved Fléride who had promised Lifran to elope with him as her father was trying to marry her to somebody else. They had decided to flee to France and Lifran advised his friend Lucile to join them with Leonide. Lucile made up his mind to do so and wrote to Leonide telling her of the plan. Lifran took the note to Salamanca and brought back Leonide's reply that she agreed to run away with him and his friends.

Lifran went to see Leonide several times with letters from Lucile, and finally realized he could not live without her. He arranged the flight. He disguised Fléride and Lucile as shepherds and sent them to an inn where they were to wait for him and Leonide. His idea was to get Leonide and take her to his home where he would declare his love to her. Fléride and Lucile, once in the inn, despaired as time went on and the other two of the party did not arrive. Matters were made worse when robbers entered the inn and kidnapped Fléride. On attempting to go to her rescue Lucile fell downstairs and broke his arm. He then found out Lifran's treachery — that he had seduced Leonide, taking her afterwards to the king to whom he revealed Lucile's plans. To avenge himself Lucile decided to fight against Sancho. But as he could not enter Zamora to join Urraca's army he had himself made a prisoner by Bellido Dolfos at the first opportunity.

With Lucile's story ends the first volume.

***

In his second volume Loubayssin moralizes over the attitude of Sancho of Castille, who had permitted Rodrigo de Bivar to ask a boon in return for his services and would not grant it once it was asked : the Cid had urged the king to turn his forces against the infidels and raise the siege of Zamora. When Sancho heard the Cid's wish he was furious, and Rodrigo, also angry, replied to the king he would never have anything further to do with him. The king ordered his arrest, but no one dared touch the angry hero. As all the soldiers were eager to follow his lead and fight Moors rather than Christians, Rodrigo left the castle secretly to avoid stirring up trouble against Sancho, and set out for Zamora. On his way he came upon a pretty but sorrowing young woman, none other than Fléride, weeping because her husband had left her for another woman who had subsequently killed him. The Cid helped her to bury her murdered husband, Lifran, and listenend to her tale of woe, while both made their way from the fatal place. She had reached the part in her story of when she had fled from the inn disguised in man's clothes (the author contradicts himself here), and was complaining against her ill fortune, when robbers stepped from behind a hedge and captured both the Cid and the sobbing damsel.

At the court of Abd-Ar-Rahman all was going on well. The king was recovering from his wounds thanks to the frequent visits he received from the Queen and the Infanta, and his love for Delia increased day by day, so much so that he suffered more from it than from his physical injuries.

His sister, Zoraide, had gone to a ball where don Garcia had seen her and they had mutually fallen in love with one another. Zoraide affectionately confided in Cilenie, her christian slave, and told her the story of a man who had a little donkey to help him in his work of carrying water. One day it disappeared and he offered a pig for its return. A neighbour of his found a young man who confessed to having reached twentyfive years of age without having loved, and the neighbour went with him to the old man, saying : « Here is your ass. Give me the pig! »

Further on the author discusses the possibility of being forwarned of danger, and gives many historical examples of this. It so happened that the Count of Toulouse was awakened the night before the battle against the Moors, by a youth with a diadem, who

professed to be his guardian angel, and warned him of danger, urging him not to go. After a long struggle with himself the Count decided that perhaps this was the devil disguised, and would not take the advice, but the next morning at the insistance of the Marquis de Brisagne, the Count exchanged arms with him. The battle was terrific and the Marquis was killed, his headless body having been mistaken for that of Raymond of Toulouse, and the Count himself was left among the enemy more dead than alive.

As he was lying in the battlefield the hermit, Almidor, came to him and told him to commend himself to God. The Count did so and immediately rose cured. Almidor then revealed that he was sent to save him as he was of great necessity to Christianity, took him to his home and told him his story which follows :

When Veremont governed the finest provinces in Spain, a Moor in Cordoba, called Almanzor, was chasing the Christians from the country and had made many conquests. Almidor, then a child four years old, lived with his uncle, Ataulphus, a famous Bishop. Ataulphus prayed and God listened to him by punishing the Moorish armies, and wiping them out by a pestilence. However, Almanzor and his priests escaped, and one of the latter, Abrahim, took the little boy with him. Abrahim raised the child in the new religion and taught him magic and all sorts of learning, especially eloquence, so that he became instrumental in causing hundreds of Christians to recant. The mother, brother, and sister-in-law of Almidor were captured and brought to him to be converted. Only, his mother held to her own religion and, ready to die for it, she determined to kill Abrahim and Almidor. She murdered Abrahim and was about to end Almidor's life when she recognized a star-shaped mark that identified him as her son. When Almidor found his beloved master dead he wanted to avenge him, but the figure of the Bishop, his uncle, appeared to him and revealed that the assassin was his mother and that God, whom he would from then on worship, had forgiven him his sins.

Almidor then related to the Count the happenings since the battle. The king of Aragon had been victorious, thanks to a storm that forced the Moors to retire. The headless body of the Marquis de Brisagne was taken to the king, in the Count's armour, and everybody wept under the impression that it was the Count of Toulouse. But Almidor assured Raymond of Toulouse that, in spite of his being supposedly out of this world, he would be of great help to the king Sancho and that he should not worry about Abd-Ar-Rahman's love for Delia, as she was so virtuous a lady and Abd-Ar-Rahman so honourable a prince that there was nothing to fear.

Having relieved the Count's mind, Almidor continued his own story. After the appearance of his uncle the Bishop (now Saint Ataulphus) Almidor immediately began to preach Christianity, for which he was mobbed and brought to the scaffold; but due to a miraculous appearance from Heaven, his persecution ceased and all present were brought to Christianity.

The Count then related two miracles by Ataulphus of which he had heard — in one of which king Veremont, because he suspected him of conspiracy with the Moors, had a powerful bull ready to destroy him. Ataulphus first celebrated mass, then walked up to the bull, and took it by the horns which came off in his hands. The bull ran away[1]. He also told how Veremont dismissed him from his Bishopric, whereupon a drought descended upon the country only to be ended when he was reinstated.

Almidor went on to tell how his brother, Isseme, had outdone even the deeds of Almanzor against the Christians and had expelled his mother and Ataulphus from Cordoba. These died shortly after and a brother of Ataulphus became bishop in his place.

Almidor was to be married, but was stricken with a disease which prevented it. A man came to his bedside and advised him to pledge himself to make a pilgrimage to Jerusalem, as God was offended since he had been to Mecca and not to the Christian shrine, and upon making the vow he was cured. He set out in a Jewish merchant's ship. They made the first part of the journey safely but were then attacked by Moors. « Le patron de nostre navire qui estoit Juif et par conséquent poltron... » did not put up a great defense. They were captured and Almidor and his servant put in chains.

This part of the tale was interrupted at one point while Almidor went into a trance and foretold the future for the Count — who was to cross the Bosphorous against the will of a great Emperor, pass into Asia to conquer the Holy Land, and kill the king of Jerusalem. He would avenge the affront that he had received at the hands of the Saracens in the battle and would die at the age of eighty, the most triumphant prince in the world, leaving posterity that would exterminate the Moors in Spain.

The Moorish pirates released their prisoners and Almidor now able to continue his trip, decided to see Rome before returning to Spain. He became acquainted with a traveler, Valère, who had been sent on a mission by the Pope Silvester, and who decided to ac-

1. In *Espasa* a similar miracle is attributed to Ataulphus, Bishop of Compostela, during the reigns of Ramiro I and Ordoño I.

company Almidor. On their way, they had many discussions and related various stories to each other. Valère, who was a hypocrite, tried to win Almidor to all sorts of worldly ideas and he prevailed upon him to engage in the Pope's service and seek power. Almidor was well received by the Pope and taken into his service, but only for a short time. Silvester who had been tempted to ask the devil how much longer he had to live received the answer : « As long as you do not go to Jerusalem. » It happened that he found himself in a part of the church called Jerusalem, and realizing that the end was come, repented and prepared for death.

Almidor was held responsible for the temptation of the Pope and was about to be punished when he received word that his brother had become king of Cordoba. He felt obliged to help overthrow him before submitting to the martyrdom of this undeserved punishment, and so escaped with his servant. He came upon his brother unexpectedly and would have killed him but his mother appeared to him and forbade it, telling him to do penance as a hermit.

At the end of his story Almidor told the Count that in order to be near, Delia and learn the secrets of Abd-Ar-Rahman he must dress as a girl. Almidor put on Moorish clothes and led the Count as the slave, Cilenie, to Abd-Ar-Rahman. In the palace Cilenie had the sorrow of watching the king pay much attention to Delia.

According to Loubayssin, the rest of the story is to follow in parts (i. e. volumes) three and four, and he ends his book by saying : « Et souvenez-vous lorsqu'il vous viendra en fantaisie de croire que j'ay eu manque de iugement, lorsque ie me suis embarqué à faire un si long discours, que s'il se trouve des hommes qui parlent beaucoup sans rien dire, que ie l'ai peu faire disant plusieurs choses. Ie ne me vante pas qu'elles soient bonnes, mais i'ose bien dire qu'elles ne sont pas ennuyeuses à cause de leur diversité. »

*
* *

By the foregoing outline of the novel it is easy to surmise that it is not, and never has been widely read, and that the author was deceived in his aspirations. Like the *Historia tragicómica de don Henrique de Castro*, it is loosely knit and overcrowded with unimportant episodes, passages of moralizings, references to historical and mythical happenings, and uninteresting details. One feels that the author wanted to display his general knowledge by over-stuffing his novel. The intermingled stories, none of which is of great originality, detract from the main trend of the book. The style is

poor and as twisted, complicated and illogical as the whole of the work. Its saving grace is a certain rough vigor and audaciousness characteristic of its Gascon author in all his writings; but absolutely unsuited to amorous talk or poetic descriptions of nature.

He tried hard for the refinements of the best novelists of the period, but is far from attaining them, — even though he baptizes his fictitious characters with aristocratic names popular in the French literature of the century (Valère, Dorynthe, Lucile, etc.), these pseudòelegant personages betray their soldieresque lineage as soon as they begin to speak.

In spite of all its faults and the evident fact that it was not popular, the book has its interest, and that interest lies not only in that it is the first work of fiction in France dealing with the Cid[1]; but also in its historical value and the possibilities of what it might have been had its subject been treated by the pen of a master.

In his previous work, Loubayssin de Lamarca chose a historical basis for his book, and though the fictitious part by far outweighs the historical, yet it shows that its author was a man interested in what had gone on in the world. Since the writing of the *Historia tragicómica de don Henrique de Castro* he had evidently entered into a further study of Spanish affairs, and had delved more deeply in the history of the epoch of the Cid than the mere reading of the *Romancero*, or even of Mariana[2]. Unfortunately he did not stay within the confines of history and did not follow closely enough the sources used, perhaps through carelessness, or lack of memory, through conceit, thinking he could do better, or just because he was unable to curb his imagination and refrain from numerous digressions.

By omitting those digressions, and studying the historical side of the book, one can arrive at a better appreciation of what the author set out to do.

The first volume contains : the wars of Abd-Ar-Rahman and Sancho of Aragon; the Cid's friendship with Abd-Ar-Rahman; Fernando's division of his kingdom and the ensuing disputes and wars between his sons and daughters; the affair of Zamora, the admiration of the Cid for the Queen Urraca; and the coming to

1. The Cid theme in France has been studied by : Barbara Matulka, *The Cid as a courtly hero from the « Amadis to Corneille »*. New York, Institut des Études françaises, 1928; G. L. Van Roosbroeck, *The Cid theme in France in 1600*. Minneapolis, Pioneer Printers, November 1920. They both point out the analogy of the theme but the Cid does not appear as a character.

2. Padre Juan de Mariana, *Historia General de España*. The first Spanish edition appeared in 1601 in Toledo.

Spain of Raymond of Toulouse to help against the invading Moors. The second volume is less crowded with historical facts. We have only the dispute between Sancho of Castille and the Cid, and Almidor's prophesy as to the Count of Toulouse's future.

The matter of Fernando's giving his children their share of his lands before his death and everything relating to Urraca and the siege of Zamora, with the exception of the supposed love of Bellido Dolfos for his queen, the wounding of Sancho in the midst of the fight and his recovery, Loubayssin might have, and perhaps has borrowed from the *Romancero*, which had been published by Escobar[1] in various editions at a time when Loubayssin was probably in Spain.

On the other hand the *Advantures* contain certain historical facts that are not popularly known and which immediately prove that the author was better informed on medieval history than one might suppose a novelist of that period to be. The Gascon writer, unlike many others, did not confuse Sancho of Castille and Sancho of Aragon and sets the wars between Sancho Ramirez and the king of Huesca at about the right time before the siege of Zamora. He also knew that Sancho of Aragon was related to the house of Toulouse, though he is mistaken in the exactness of the relationship[2], and that the Cid and Abd-Ar-Rahman had become friends after considerable warring against each other, but a few years later than Loubayssin indicates it[3].

And in introducing Raymond of Toulouse Loubayssin gives a more important instance of his knowledge of history, for he did not place him in his novel merely to have a French hero to counterbalance the famous Rodrigo de Bivar, but because he knew that Raymond was contemporaneous with the Cid and could properly figure with him in a work of fiction.

1. *Romancero é historia del muy valeroso caballero el Cid, Rui Diaz de Vivar*, en lenguaje antiguo, recopilado por Juan de Escobar. D. A. Durán cites as the first three editions that of Alcalá, Juan Graciar, 1612, in-12; that of Lisboa, 1615, in-12; and the one of Zaragoza, Juan Larrumbe, 1618, in-12.

2. Sancho Ramirez's sister, Doña Teresa, had become countess of Toulouse according to Pedro Abarca's, *Los Reyes de Aragón en Anales Históricos*. Madrid, 1682, but not the wife of the Count of Toulouse of Loubayssin's novel. Sancho himself, in 1086, married Philippe, daughter of Guillaume of Toulouse, Raymond's brother ofter the death of his first wife, Doña Felicia, on April 14, 1085 (Dom Cl. Devic et Dom J. Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*. Toulouse, 1872, t. III, p. 452).

3. According to Marmol in his *Africa*, the Cid and Abd-Ar-Rahman, king of Huesca, had become friends after the Cid had conquered the latter in 1087, and had made him his vassal. Cf. Pedro Abarca, *Los Reyes de Aragón en Anales Históricos*. Madrid, 1682, fol. 117.

It is well to remember that the were several earls of Toulouse by the name of Raymond, and the one Loubayssin de Lamarca refers to is Raymond IV, Count of Toulouse, otherwise known as Raymond de Saint-Gilles. Dom Vaissette[1] in his remarkable work on the history of Languedoc gives a long account of the universal hero.

He was born between the years 1041 and 1042 of Pons, Count of Toulouse, and Almodis, who later became countess of Barcelona, abandoning Pons and her children by him to marry the old Raymond Berenguer I, Count of Barcelona. Almodis had considerable influence in the political and religious affairs of that city, and bore the Count two sons, thus establishing a blood relationship between the house of Toulouse and that of Barcelona.

Pons died in about 1061, and left all his domain to his eldest son, Guillaume, with the exception of the County of Saint-Gilles which became the share of the second boy, Raymond, who from that time on calls himself Count of Saint-Gilles. Raymond married the only daughter and heiress of Bertrand, his paternal uncle and received from her as a dowry the marquisate of Provence. From this marriage was born Bertrand (about 1068). There has been much discussion as to whether he should be considered a legitimate son, his parent's marriage having twice been condemned by the Church on account of their too close kinship. Raymond of Saint-Gilles, however, recognized him as his heir and was very fond of him, perhaps because the boy resembled him and had the same interests and aptitudes as his father.

It is not known what happened to Raymond's first wife, but in 1080 he married Mathilda, daughter of the famous Roger, Count of Sicily[2], the ceremony being one of great pomp and splendor.

Raymond's brother married twice and it is known that he had one daughter, Philippe, who became wife of Sancho of Aragon, and two sons who both died in infancy. Having no male heirs, and not being very clever in the management of his estate[3], he yielded or sold in 1088, all his lands and his title to his brother Raymond, who from that time on is known as Raymond de Saint-Gilles, Comte de Toulouse. Thus Raymond became master of the greatest territory the house of Toulouse ever had, extending his power

1. *Op. cit.*

2. Accurante J. P. Migne, *Patrologiae, Cursus Completus*, tomus 149. Paris, 1853. Monachus Benedictinus Gaufredi Malaterrae, *Historia Sicula ad fidem veterum manuscriptorum*. Joanne Baptista Carusio edita, p. 1167.

3. William of Malmesbury, *Chronicle of the Kings of England*. London, 1866, p. 416, says that Guillaume was of « slender talents ».

over the land between the Garonne and the Pyrenées up to the Alps.

Raymond's third wife was Elvira, illegitimate daughter of the King Alfonso VI of Castille and León and of Ximena Muñez, one of his mistresses, or according to some authors[1] his wife, their marriage having been annulled because of kinship. There is no record of Raymond's last marriage before 1094 so that it must have taken place when he was about 52 or 53 years old, Elvira being quite a young girl.

Raymond of Toulouse was a benefactor of the Church on many occasions and there are documents which prove him to have been a Christian of great faith and full of religious ardour. Consequently when Pope Urban II proclaimed the First Crusade in 1095 the Count of Toulouse took up the Cross and distinguished himself from all other crusaders by making the solemn vow to give up his life for the cause of Christianity, never to return to his country, and to die in the Holy Land. At the end of October 1096 he had assembled a huge army of a hundred thousand men, left his lands in the care of his son Bertrand, and set out for the conquest of Jerusalem. His wife Elvira accompanied him on his expedition and bore all the hardships of the long campaign, the relation of which sounds fabulous even in the present times of tremendous undertakings.

Raymond's men made up the third group which made its way by land towards Greece where the Emperor Alexis at first placed difficulties in the way of their passage, but ended by becoming a firm friend of the Count of Toulouse.

Much has been written[2] about the first Crusade and about the great leaders who took part in it, Raymond of Toulouse being always a prominent figure. He played an important role in the siege of Nicea, and at the taking of Antioch, and was also foremost in the capture of Jerusalem when he took possession of the tower of David. As a reward for all his services he was elected king of the city and guardian of the Holy Sepulchre. He generously refused

1. Le P. Ange, *Histoire généalogique de la maison de France.* Paris, 1726-1733, t. I, p. 571.

2. Cf. *La Gran Conquista de Ultramar*, que mandó escribir el Rey Alfonso el Sabio. Salamanca, Hans Gieser, 1503. — M. Michaud, *Histoire des croisades.* Turin, 1830, t. I-V. — *Recueil des historiens des croisades*, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1869. There are the accounts by : Albert d'Aix, Anne Comnène, Eckhard, Foucher de Chartres, Guibert de Nogent, Matthieu d'Edesse, Raymond d'Agiles, Robert le Moine, Guillaume de Tyr, and *Gesta Tancredi; Gesta Francorum*, etc., etc.

that honour, however, and yielded it to Godfrey of Bouillon. In spite of this the latter did not treat Raymond with kindness, so that he left for Tripoli on the outskirts of which he founded the Castle of Mont-Pélerin. After his last and most disastrous expedition as leader of the Lombard Crusaders he died at that castle in February 1105, leaving his wife Elvira, and two sons. The first of these, Bertrand, had considerable trouble keeping the lands his father had left him in France in 1096, from Philippe, daughter of his uncle Guillaume, who had remarried the Duke of Aquitania, and who would not give up claim on her father's domain until her husband sailed for the Crusade in about 1100. Later on Bertrand, wishing to follow his father's example, gave his lands to his younger brother and went to the Holy Land, where he secured for himself those places his father had held in vassalage. Raymond's second son was born at the castle of Mont-Pélerin in 1103 and was baptized Alphonse like his maternal grandfather, and Jourdain, because he had been dipped in the river Jordan[1]. At the age of four he was brought back to France and later entered the service of his cousin, Alfonso VII, Emperor of Spain, who was the son of Urraca and of Raymond of Bourgogne.

All the historians contemporary with Raymond of Toulouse have sung his praise, and he has been spoken of with admiration and esteem in works of history and literature of all times because of his great prowess during the first Crusade. He was one of the richest princes of the expedition and never spared anything to further the cause of the Christians and of Christianity, managing his finances so well that, when others looked like beggars, he appeared with pomp and splendour and with great provisions for his men who followed him faithfully because of his kindness and generosity towards them. Though the oldest of the leaders (some[2] have spoken of him as of tottering age) and in spite of the fact that he had lost an eye[3] no other could have surpassed him in his experience in warfare, his zeal and religious ardour, his untiring efforts, his

1. Prudencio de Sandoval, *Historia de los Reyes de Castilla y de León*. Madrid, 1792, p. 272.

2. William of Malmesbury, *op. cit.*, p. 416 says : « On contemplating his grey hairs, he made a vow to go to Jerusalem, that his bodily powers though decayed and feeble, might still, though late, enter into the service of God. »

3. The *Crónica* of the Cid describes him as « tuerto de un ojo », and so does the sharptongued William of Malmesbury : « ... in one contest he had even lost an eye, which mark of deformity, so far from concealing, he was ever anxious to show, boasting of it as a proof of gallantry. »

self-abnegation and frugality, and in all the qualities that made of him a noble and great prince. He has been criticized for his quarrels with Bohemund, Tancred, and Godfrey, and for being stubborn, hot-blooded and haughty. But was he not Gascon, and did he not have in his veins all the fire of his native land? And why should he always bow before his rivals in arms who did not behave on all occasions with as much generosity and nobility as he? The historian of Tancred has perhaps best described him when he says that he was « agneau avec les humbles, et lion avec les superbes. »

As to the exact date when Raymond of Toulouse was in Spain, the historians from the epoch of the Cid to the present day have varied in their point of view. It cannot be ascertained when he married Alfonso the Sixth's daughter, but there is no doubt that Elvira's hand was given him with a large dowry, according to Garibay and others[1], as a reward for the services he rendered the Castillian king during his wars against the Moors. For the same reason two other French noblemen, Raymond of Bourgogne and Henri de Lorraine, were married to Urraca, legitimate daughter of the king and his wife Constance, and Teresa, illegitimate daughter of Alfonso and his mistress Ximena Muñez and sister of Elvira. An author of the XIIth century[2] mentions three expeditions undertaken in Spain against the Moors towards the end of the XIth century. These expeditions took place during the life of the Count of Toulouse although he is not mentioned there. Others[3] assure us

1. Esteban de Garibay y Çamalloa, *Compendio Historial de las chronicas y universal historia de todos los reynos de España.* Barcelona, 1628, t. II, p. 53. — Mariana, *op. cit.*, p. 153-154. — *Chrónica del famoso cavallero Cid Ruy Diez Campeador*, Fr. Juan de Belorado. Burgos, 1593. — Alfonso el Sabio, *Crónica General.* Valladolid, Sebastian de Cañas, 1604. — Prudencio de Sandoval, *Chrónica del Inclito Emperador de España don Alonso VII.* Madrid, Luys Sanchez, 1600, p. 2. — M. Michaud, *Histoire des croisades.* Turin, 1830, t. I, livre II, p. 66. — B.-A. Marturé, *Histoire des comtes de Toutouse.* Castres, 1827, p. 71. — M.-G. Lafaille, *Annales de la ville de Toulouse.* Toulouse, 1687, 1[re] partie, p. 82. — Guillaume Catel, *Histoire des comtes de Tolose.* Tolose, 1623, p. 138. — J.-B.-A. d'Aldéguier, *Histoire de la ville de Toulouse.* Toulouse, 1833, p. 324. — Prudencio de Sandoval, *Historia de los Reyes de Castilla y de León.* Madrid, 1792, p. 263 and 272. — Pelagio Obispo de Oviedo, *Historias de los Obispos*, recogidas por Fr. Prudencio de Sandoval. Pamplona, 1634, p. 77. — Fr. Luys Ariz, *Historia de las Grandezas de la Ciudad de Avila.* Alcalá de Henares, 1607. Segunda parte, fol. 4. — Lucas de Tuy, *Crónica*, ms. fol. 199 r°. — Cesar Cantú, *Historia Universal.* Madrid, 1855, t. III, p. 631. — Loys de Mayerne-Turquet, *Histoire générale d'Espagne.* Paris, 1635, p. 306-307, 321.

2. F.-N. Duchesne, *Hist. Franc. Script.* Paris, 1636-1649, t. IV, p. 88.

3. B.-A. Marturé, *op. cit.*, p. 71. — Guillaume Catel, *op. cit.*, p. 138. —

that Raymond of Toulouse was present at the siege of Toledo, of which the Cid was general, and still another affirms[1] that he was already in Spain, serving under the King Fernando. The *Chrónica* of the Cid goes so far as to make him one of the judges at the trial of the Infantes de Carrion after they had maltreated the daughters of the *Campeador*. But in this instance the *Chrónica* has made two men of Raymond of Saint-Gilles Count of Toulouse, and has confused Raymond of Toulouse with his countryman Raymond de Bourgogne, making him the husband of Urraca and the father of the Emperador Alfonso VII. The same Raymond of Bourgogne is mentioned in the *Romancero* as « el conde don Ramón, yerno del rey »; Raymond of Saint-Gilles never once appears in any of the *Romances*.

However, it does not fall on us to clarify the matter of Raymond of Toulouse's stay in Spain when so many historians have debated the subject without arriving at any definite conclusions. The fact remains, and this is important here, that the French hero Loubayssin sets in his novel lived between the years 1040 and 1105, the epoch of the Cid, that he had gone to Spain driven by his religious zeal to fight the Saracens, and since he had been in the service of the Spanish king, it is only too evident that he had known Rodrigo de Bivar who was of his age. It is also well to note here that the « prophesy » of Almidor was fulfilled, Loubayssin knowing very well that Raymond had gone to the Conquest of the Holy Land, had trouble with Alexis, had died there (though before he was eighty), and had left a son, Alphonse-Jourdain, who, in the army of Alfonso VII, continued the religious wars against the Moors.

The sources Loubayssin de Lamarca might have used are numerous. That he consulted an Arabic manuscript is, most probably a foolish boast of his linguistic abilities, or perhaps even an imitation of Cervantes who had pretended the life of Don Quixote to have been written by one Cide Hamete Ben Engeli. Probably he had read the Chronicles of Castille and Aragon as he claims to have done and was doubtless acquainted with the *Chrónica* of the Cid, that of Alfonso the Wise, of the Veinte Reyes, of Lucas de Tuy, of Rodrigo of Toledo, the *Historia ecclesiástica* (liber XIII) of Orderic Vital, the *Gran Conquista de Ultramar* by Alfonso the Wise, the History of Spain by Mariana, that of Loys de Mayerne

J.-B.-A. d'Aldéguier, *op. cit.*, p. 32. — Prudencio de Sandoval, *Historia de los Reyes de Castilla*, p. 227. — Altamira y Crevea, *Historia de España y de la Civilización Española*. Barcelona, 1909, t. I, p. 365.

1. Antonio Brandaon, *Terceira Parte da Monarchia Lusitana*. Lisboa, 1632, p. 5.

Turquet, the first edition of which appeared in Lyon in 1587, and may even have documented himself further. The evident fact is that he did not limit himself to the *Romancero*.

The *Advantures* is another proof of Loubayssin de Lamarca's being an amateur novelist. How many writers can avail themselves of one small insignificant incident and develop a dramatic and entrancing story; and how many incidents of no small importance had Loubayssin de Lamarca within his knowledge which he turned to nothing in an insipid way because of his incoordinate and jumbled mind! He attempted what could have made one of the most thrilling of historical novels and let his opportunities fall one by one. A Walter Scott, or an Alexandre Dumas, for example, would have cut out the popularly known and much exploited episodes of the siege of Zamora and the many senseless stories, and would have dwelt on Loubayssin's main idea, that is, the friendship of Rodrigo de Bivar and Raymond of Toulouse, two of the greatest men of their time and about whom just enough is left unknown to allow the imagination to weave a pattern of exciting, chivalrous, and romantic adventures. Both were heroes of very different characters, and how did Loubayssin de Lamarca represent them? Does he even so much as give his readers an indication of their many virtues? What a queer conception of heroism the Gascon has! — he has no shame in leaving the Cid in the hands of highway robbers and the haughty Raymond of Saint-Gilles disguised in the clothes of a female slave at the court of his enemy and rival! Who would recognize in them the Rodrigo of the *Poema de Mio Cid*, and the white haired and serious Raymond of Tasso's *Gerusalemme?* Loubayssin de Lamarca, the Franco-Spanish novelist, who had interested himseld in the Franco-Spanish relations of the Middle-Ages, surely must have realized how disgracefully he had dragged his heroes down the scale of chivalry and must have felt beaten by his tremendous subject. His final paragraph has lost the bravado of the beginning and smacks of apology. It contains one big truth, and that is, that if some can speak much and say little, at least he has spoken much and said a great deal. But had he checked his pen and directed it intelligently, he might have left a work that would have surpassed all else that the mass of French prose fiction produced in the early years of the seventeenth century.

Madeleine D. Lorch.

# DISPUTA DEL BOILEAU E DI UN ITALIANO

Nell' « Histoire du marquis de Rosambert », che l'abate Prévost ha inserito nel secondo libro dei *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, si legge che Charles de Sévigné fece conoscere al marchese, suo coetaneo, il Racine e l'abate di Cogan; che insieme andarono a trovare la sera stessa un'attrice (poteva dire senz'altro, la Champmêlé) che aveva tenuto *le rôle d'Iphigénie*. Due giorni dopo, il poeta è ricevuto all'Accademia di Francia e il marchese l'invita a cena, col Sévigné, il Boileau, il Molière, il cavalier di Méré e l'abate Genest.

« Nous nous trouvâmes sept à table, et de la meilleure humeur du monde. M. Boileau nous raconta qu'étant à Versailles quelques jours auparavant, il avoit eu une plaisante querelle avec M. Mocolieri, envoyé de Venise. Celui-ci lui reprocha, comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Tasse de clinquant. M. Boileau ne se défendit d'abord qu'en badinant; mais l'envoyé continuant de lui dire, d'un ton fort sérieux, que cette raison avoit pourtant empêché les académiciens della Crusca de Florence de lui offrir une place dans leur corps, comme ils l'avoient résolu; qu'après avoir examiné la chose dans une de leurs assemblées, ils avoient conclu que ce seroit déshonorer leur nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une personne qui avoit décrié le plus bel esprit d'Italie; Boileau, piqué de ce discours, répondit en vrai satirique : « Si j'ai traité si mal le Tasse qui, de l'aveu de messieurs de la Crusca, est le plus bel esprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui se reconnoissent inférieurs à lui, et concluez de là que l'estime ou le mépris des académiciens de Florence est une chose fort indifférente pour moi. » M. Mocolieri s'échauffa là-dessus, et traita Boileau de petit poëte superbe. Boileau appela l'autre petit Italien ignorant. Quelques personnes de distinction, qui étoient présentes, furent obligées de leur imposer silence, pour arrêter cette querelle[1]. »

La data del convito è quella della *réception* di Racine : dunque, il 12 gennaio 1673. Il Molière era ancor vivo, ma si può escludere con certezza che sedesse a mensa in quella compagnia; Méré aveva lasciato Parigi[2]... Che tutto il racconto del Prévost non sia molto fido, risulta da quell'accenno all'*Iphigénie*, che nessuna attrice poteva recitare nei primi giorni del 1673[3]. L'abate Prévost conosceva

1. *Œuvres choisies de Prévost* (Parigi, 1810), t. I, p. 106-107.

2. Cf. l'ediz. del Méré, a cura di Ch. H. Boudhors (collez. *les Textes français*), t. I, p. LXVIII.

3. E si tratta proprio di recite a teatro, non del saggio di pochi versi. E'

bene ed ammirava le opere del Racine[1]; ma, nello scrivere il suo romanzo, non disponeva di notizie sicure intorno alla vita del poeta : basti dire che poco oltre, nel libro terzo[2], *l'homme de qualité* è presentato a sua volta al Racine, e ne apprende che il carattere tenero e grazioso che si ammira nelle sue tragedie era dovuto « à la tendresse qu'il avoit pour sa femme, et à celle dont elle étoit remplie pour lui » ; che, sul punto di verseggiare le scene più commoventi, « il montoit à la chambre de sa chère épouse, et qu'un moment de son entretien et de ses caresses lui mettoit le cœur dans la situation qu'il falloit pour produire les plus beaux sentiments ». Ciò che, per non dir altro, ci obbligherebbe ad avanzare di qualche anno le nozze del Racine : il quale si sposò, com'è noto, dopo *Phèdre* e non fece più ritorno al teatro profano.

Quanto all'episodio che pone a fronte il Boileau ed il signor Mocolieri, si avverta che Venezia non ebbe mai, nè in Francia nè altrove, un inviato di quel nome (che non è punto veneziano[3]); nè dalle carte dell'Accademia della Crusca si può trarre una conferma della negata elezione del Boileau[4] : creda poi chi vuole, che il fatto abbia potuto accadere in un periodo anteriore al 1673, quando il Boileau non era ancora l'autore rinomato dell'*Art poétique*.

Che c'è di vero nella scena immaginata dall'abate Prévost?

A tener conto delle chiose di Le Verrier alla satira IX[5], potremmo dire ch'essa ci riporta all'occasione stessa di quei versi :

« Tous les jours à la Cour un sot de qualité

probabile che l'ab. Prévost abbia nominato l'*Iphigénie* pensando all'inizio notissimo dell'*Épître à M. Racine*, dove il Boileau ricorda la Champmêlé come interprete di quella tragedia.

1. *Études critiques sur « Manon Lescaut »*, dell'Hazard e de' suoi allievi d'America. Chicago, 1929, p. 30, 64-65; P. Trahard, *les Maîtres de la sensibilité française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, t. I. Parigi, 1931, p. 126 e 135, n. 3.

2. Ediz. cit., t. I, p. 120.

3. Risultò del tutto negativa una sommaria ricerca nei registri delle famiglie veneziane, dei testamenti, ecc. presso l'Archivio di Stato di Venezia. Avverto che il nome figura in quella forma sin dalla prima ediz. dei *Mémoires et avantures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*. Parigi, 1728, t. I, p. 172-173.

4. Il ch. mo prof. G. Vandelli ebbe la cortesia di compiere per me la ricerca; è vero che, negli Atti che restano di quel periodo, le proposte ufficiali di nuovi accademici risultano sempre approvate nelle tre votazioni richieste dallo statuto : il che fa supporre che tali proposte non si mettessero avanti se non con la certezza preventiva dell'approvazione. Che d'una candidatura del Boileau non sia da presumere traccia, si deduce fors'anche *ex silentio* di Cesare Guasti, espertissimo della storia dell'Accademia : ved. la ristampa della *Vita di Torquato Tasso* del Serassi (Firenze, 1858), dove pure si tocca delle mutate disposizioni della Crusca verso il Tasso e del giudizio ostile del « Boelò » (vol. II, p. 342 e 343, n. 6).

5. *Les Satires de Boileau*, ediz. F. Lachèvre (Le Vésinet-Courménil, 1906), p. 99-100; ediz. A. Cahen (Parigi, 1932), p. 130.

Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile; »

Boileau, infatti, avrebbe alluso ad una disputa da lui sostenuta, in casa d'Ortensia Mancini, contro il duca di Nevers, ch'era « un Italien très italien » (almeno, secondo l'avviso del duca di Saint-Simon) e preferiva il Tasso a Virgilio.

Ma c'è, invece, anticipata di alcuni anni, l'eco delle proteste che i giudizi severi del Boileau suscitarono in Italia; il Prévost, che nomina anche il padre Bouhours[1], ebbe certamente sentore della vivace polemica che s'accese, nei primi anni del Settecento, per parte degli scrittori italiani, e soprattutto del marchese Orsi, contro l'opera del gesuita francese. La difesa del Tasso era un tema dominante della discussione[2] : non soltanto perchè la condanna del poeta era stata espressa in termini così pungenti, ma anche perchè la questione inchiudeva un dissidio di posizioni nel corso delle due letterature.

La signora di Sévigné aveva ancora asserito : « Le *clinquant* du Tasse m'a charmée »[3]; ma la Sévigné era allieva dello Chapelain e del Ménage : dello Chapelain, che aveva additato il Tasso come il maggior poeta dopo Virgilio, del Ménage, che aveva curato l'edizione, e il primo commento, dell'*Aminta;* quell'era la vecchia guardia, che il Boileau aggrediva.

Per il Boileau, come per il Bouhours, l'idilio del Tasso sfioriva nell'arte del Quinault. Lo Zeno, l'Orsi, il Muratori, consideravano la poesia italiana del Cinquecento sott'altra luce : essi cercavano se proprio di là non potesse muovere una liberazione dal secentismo. Il ciclo che per il Boileau s'era ben chiuso con la scuola del 1660 (e s'intende che l'italianismo gli apparisse ormai un ingombro) si annunciava soltanto all'inizio per i critici italiani. Non c'era accordo di valori.

Ferdinando Neri.

1. *Mém. et avant.*, in principio del lib. III.

2. G. Maugain, *Étude sur l'évol. intell. de l'Italie de 1657 à 1750 env.* Parigi, 1909, p. 253 segg., e *Boileau et l'Italie.* Parigi, 1912, p. 60 segg. Cf. per un orientamento nella storia della critica in quel periodo, il Robertson, *Studies in the Genesis of Romantic Theory in the Eighteenth Century.* Cambridge, 1923.

3. Ediz. Monmerqué, t. V, p. 229; C. Friedmann, *la Coltura ital. di M^me^ de Sévigné,* in *Giorn. storico d. lett. ital.*, t. LX, p. 55 e 72.

## ENGLISH IMITATORS OF MONTESQUIEU

Perhaps at no period in the history of France and England have the two countries displayed more genuine curiosity in each other's doings than during the second half of the eighteenth century. It was a time of great intellectual activity throughout Europe, comparable only in its intensity to the Renaissance. There was a constant interflow of ideas between the two countries, resulting in a considerable interpenetration of their very different types of civilization. No Englishman's education was considered complete unless he had lived and moved in French society, and possessed more than a mere tincture of French culture. Lord Chesterfield, Gibbon, Hume, and Horace Walpole were typical members of a very numerous sect of distinguished English Francophiles. The converse was almost equally true. Montesquieu, Voltaire, Rousseau, the abbé Prévost, and many other outstanding figures in 18th century France, not merely lived in England for considerable periods, but for the most part prided themselves upon their connections in the best English society. There was consequently every reason why the 'Esprit des lois', written as it was by a famous writer who knew England and whom England knew, should be immediately welcomed by the more discerning classes in this country.

Within a few months of the publication of the 'Esprit des lois' in France, an English version was already reported to be in the press. The translator, Thomas Nugent, LL. D., already well-known for his versions of important French works like Dubos' 'Réflexions critiques' (1748) and Burlamaqui's 'Principes du droit naturel' (1748)[1], must have begun work upon the 'Esprit des lois' immediately after its appearance, for in January 1749, the *London Evening Post* was able to announce its forthcoming publication in English. While it was yet pending, the *Monthly Review* regaled its readers with translations of a few extracts from the 'Esprit des lois', choosing mainly those passages that related to subjects dear to the heart of every true Englishman — our commerce and our constitution[2]. It was not until August, 1750[3], nearly two years after its first announcement, that Nugent's version eventually saw the light. It was in two octavo vo-

1. Nugent subsequently gave English versions of Rousseau's 'Emile' (1763), Voltaire's 'Essai d'histoire universelle' (1759), etc.

2. *Monthly Review* for July, August, and October, 1749.

3. This is the approximate date. It is mentioned amongst the 'Books received' by the *Gentleman's Magazine* for Aug. 1750.

lumes, with corrections and additions communicated by the author', and the translator's name was omitted[1]. The delay is excusable when one realises the peculiar difficulties the book must have presented to its translator by reason of its highly concentrated, epigrammatic, antithetic, and nervous style[2]. Nugent appears to have executed his arduous task under the friendly eye of Montesquieu himself, and the latter, in a letter of the 18th October, 1750, complimented him upon its excellence, remarking with his customary graciousness, 'Votre traduction n'a d'autre défaut que ceux de l'original'. The second edition, of 1752, contained a long 'Address from the Translator to the Reader', devoted mainly to a eulogium upon the author and extracts from his 'Défense'. By 1773[3], Nugent's translation had run through no less than ten editions, — a striking testimony to the intelligent interest taken by all classes of the community in political philosophy.

It is to be doubted, however, whether the work would have had such a popular appeal had it not contained the two laudatory chapters upon British government and institutions[4]. By these the tenderest emotions of Englishmen were deeply stirred. The truth of this — apparent from other evidence — is reflected in the masterly development given to them by Sir William Blackstone in his 'Commentaries on the Laws of England' (1765) and by J. L. de Lolme in his 'Constitution d'Angleterre (1771). Even as late as 1781, we find Francis Maseres, the reputed collaborator of De Lolme in the latter's English edition, issuing as a separate pamphlet an English version of the famous sixth chapter of the eleventh book of the 'Esprit des lois'[5]. If it had been Montesquieu's aim to make men *think* as well as *read*[6], here was evidence enough that he had not failed in his purpose. That his name should be on every lip, and his work on every self-respecting book-shelf, might signify little; but he had achieved the far more substantial triumph of infusing his method and his principles into the very nerve and fibre of public opinion, vitalising, enlightening, transfiguring it, and goading it to action.

The impetus thus given to political thought by the 'Esprit des lois' must be accounted in large measure responsible for the accele-

1. Nourse and Vaillant. London, were the publishers.

2. The editor of the Aberdeen edition of 1756 makes precisely this complaint. Voir Preface, Spirit of Laws (Aberdeen, Douglass and Murray, 1756, 2 vol. in-12).

3. 10th Edition, 1773, Edinburgh, Kincard & Creech, in-8°.

4. Book XI, chap. 6; and Book XIX, chap. 27.

5. View of the English Constitution. By the late Baron de Montesquieu... London, White & Payne, p. 74.

6. E. L., XI, 20 : Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser.

rated production in England of works on political subjects immediately following its publication. Its influence was shared, and at first somewhat overshadowed, by the writings of Bolingbroke, and more especially by his 'Idea of a Patriot King' (1749). Buckle fixes 1756 as the year in which publications really began to multiply at an alarming speed[1]; and it is just to say that a disproportionately large number of these consisted in books of a political nature, — sometimes controversial, frequently merely historical or philosophical; sometimes original, quite often reprints or translations. The increase in the publication of books was paralleled by an even greater increase in the circulation of newspapers, which, between the years 1753 and 1792, was more than doubled[2]. The contents of these papers was almost purely political, and the writing was often of a very high order. One has only to mention such journalists as Junius, Burke, Goldsmith, Dr Johnson, Lord Chesterfield, to show that journalism was no mean art. Montesquieu both helped, and was helped by this sudden effervescence of political thought and expression in England. For the general public, to whom for one reason or another the 'Esprit des lois' was inaccessible, acquired their knowledge of Montesquieu through the journals or the newspapers.

The same salutary end was served through the medium of palpable imitations of the 'Esprit des lois'. Indeed, ever since the appearance of the 'Lettres persanes', in 1721, Montesquieu had been the prey of youthful and somewhat feeble imitators. A series of 'Athenian Letters' had been perpetrated, while they were still at college, by Philip and Charles Yorke, the sons of Lord Chancellor Hardwicke[3]; and the future historian, George (Lord) Lyttelton, had discharged what folly his sober constitution contained in some lively 'Letters from a Persian'[4]. In the solemn maturity of middle age, Lyttelton deplored this indiscretion of his youth[5]; and if, in his 'Dialogues of the Dead' (1760) and his 'Henry II' (1767-1771), he returned for occasional inspiration to Montesquieu, he sought it not in his lighter works but in the 'Dialogue of Sylla and Socrates' and

1. Buckle, *History of Civilisation*, vol. I, p. 399, note.

2. Idem, *loc. cit.*

3. 'Athenian Letters, or the Epistolary Correspondence of the King of Prussia residing at Athens during the Peloponnesian War' published 1741-1743, 4 vol. (10 copies only). Republ. 1781 in 1 vol. (100 copies), 1798 and 1800. Twice translated into French. Charles Yorke, while yet a mere youth, corresponded with Montesquieu and remained his friend till his death (1755). See Life of Lord Chancellor Hardwicke, by P. C. Yorke, vol. I, p. 208.

4. 'Letters from a Persian in England to his friend at Ispahan', London, 1735. The imitation of Montesquieu is flagrant.

5. Memoirs and Correspondence of George, Lord Lyttelton, by Robt. Phillimore, p. 56.

the 'Esprit des Lois'. The 'Chinese Letters' of Oliver Goldsmith, originally written in 1760 for John Newbery[1] and his new 'Public Ledger', and later (1762) collected as 'The Citizen of the World', are the more respectable product of a real genius of thirty-two, and his first permanent success. Many of these letters are gems of character study, unsurpassed perhaps except by Goldsmith himself; but for the general idea and the assumed orientalism there can be no doubt, as Gosse remarks, that 'he frankly imitated Montesquieu'[2].

Montesquieu's 'Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence' (1734), more dynamic in its unity and more grave and scholarly in its tone than the 'Lettres persanes', had two important offsprings in England. The first was Edward Gibbon's 'Decline and Fall of the Roman Empire' (1776-1788), which covers and developes the latter part of Montesquieu's work; and the second was 'The History and Termination of the Roman Republic' (1783) by Adam Ferguson, which is a revision, in the light of the principles laid down in the 'Esprit des lois', of the earlier part of the 'Considérations'. Montesquieu's approach to the story of Rome is far more philosophical than that of either of his successors, and already speaks the language of his later masterpiece. It was doubtless the excellence and homogeneity of Roman law and government as a completely unified system which first attracted Montesquieu to the history of the nation that created it. That a nation could perish, in spite of possessing an almost perfect legal and political system, appealed to him far less as a curious datum of history than as a problem in natural science. The explanation must be that the spirit of the nation had decayed while the letter of the law had remained unchanged. Hence Montesquieu was led to examine the relationship between law and government on the one hand and law and national manners on the other. It was thus that he made his great discovery that every political system possessed a spirit as well as a body, and that when its spirit perished the whole system disintegrated into chaos. 'La corruption de chaque gouvernement commence presque toujours par celle des principes'.

In both Gibbon and Montesquieu the historical and the philosophical are subtly and inextricably mingled; but where Gibbon stresses the former, Montesquieu stresses the latter. Gibbon had at a very early age fallen under the spell of Montesquieu, whom, as a boy, he vastly admired and 'frequently perused'[3]. In his first lite-

1. The 'philanthropic bookseller' of 'Vicar of Wakefield', chap. 18.

2. Edmund Gosse, *History of 18th Century Literature*, p. 346.

3. Speaking of his early, education under Pavilliard at Lausanne, Gibbon says : 'Locke's 'Treatise of Government' instructed me in the knowledge of

rary production, an 'Essai sur l'étude de la littérature' (1761), written in French, his style was admittedly modelled on that of the 'Esprit des lois' and suffered in consequence[1]. If Gibbon quickly emancipated himself from this phase of Montesquieu's influence, and even reacted strongly against it in later years, the discipline of imitation was not unfruitful, and taught Gibbon respect for style, if not for Montesquieu's particular conception of it.

A more durable lesson which he carried away from his readings in Montesquieu was the true value and aim of historical studies. He was no more than 22 years old when he wrote :

> C'est en étudiant l'histoire que nous apprendrons à ne nous étonner jamais de tout ce qui nous paraît le plus absurde, et à nous défier de tout ce qui nous semble le mieux établi... J'aime à voir les jugements des hommes *prendre une teinture de leurs préventions*, à les considérer qui n'osent pas tirer des principes qu'ils reconnaissent pour justes les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre qui détestent chez le barbare ce qu'ils admirent chez les Grecs, et qui qualifient la même histoire d'impie chez le païen et de sacrée chez le juif.

Already, Gibbon is laying hold upon that realism to which he unfalteringly adhered when composing his masterpiece. A carefully expurgated truth like d'Alembert's, which he specifically repudiates, or a mere framework of selected facts like Hume's, is not enough; he must have reality, and have it whole. Let none of the facts he suppressed; 'un Montesquieu démêlera dans les plus chétifs des rapports inconnus au vulgaire'[2]. This attitude, almost inhumanly judicial, he steadfastly maintained in his later writings.

Gibbon's *magnum opus*, originally intended as a comparatively modest history of the decline and fall of the *city* of Rome, swelled under the suggestion of Montesquieu's 'Considérations'[3] into the vast

Whig principles...; but my delight was in the *frequent perusal* of Montesquieu, whose energy of style, and boldness of hypothesis, were powerful to awaken and stimulate the genius of the age' (*Miscellaneous Writings*, vol I, p. 96).

1. Gibbon writes in his Autobiography (ed. John Murray, p. 173) : 'The obscurity of many passages is often affected, brevis esse laboro, obscurus fio; the desire of expressing perhaps a common idea with sententious and oracular brevity : alas, how fatal has been the imitation of Montesquieu'. Cf. also, Sayous, *Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. II, p. 431-437.

2. Gibbon, *Essai sur l'étude de la littérature*.

3. A. W. Ward, in *Cambridge History of English Literature*, vol. X, p. 304.

and imposing story of 'The Decline and Fall of the Roman Empire'. In spite of his strictures upon his own early style modelled on Montesquieu, he still retains much of its 'emphase', and treats the slightest subjects with the same pomp and cirsumstance as the greatest. Never does he depart from the cold, judicial attitude he had first adopted from his early master; indeed, he goes far beyond him and pushes impartiality to the point of callousness. 'His humanity', it has been said with some justice, 'never slumbers unless when women are ravished or the Christians persecuted'; and Sainte-Beuve can speak of his 'obscénité érudite et froide'. It is probably true, as another critic has said, that his passion for dispassionateness blinded him to those emotions and enthusiasms which sway mankind and underlie the history of nations[1]. Herein, he may have been the unconscious prey to one of those very 'préventions' he so heartily condemned in others.

A passage in his 'Essai sur l'étude de la littérature' reveals his early divergence from Montesquieu as to the true *function* of the historian. He has, Gibbons claims, no concern with the remote 'final causes' of things, but only with their proximate causes and their immediate effects. 'Tout le reste est philosophie'.

L'étude des causes déterminées mais générales doit plaire aux uns et aux autres... La théorie de ces *causes générales* seroit, entre les mains d'un Montesquieu, une histoire philosophique de l'homme. Il nous les feroit voir réglant *la grandeur et la chute des empires*, empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage et de la foiblesse, agissant sans le concours des *causes particulières*, et quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systèmes, dernière passion du sage, il auroit su reconnoître que, malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, et qu'il se montre principalement dans ces événements généraux, dont l'influence lente mais sûre change la face de la terre, sans qu'on puisse s'apercevoir de l'époque de ce changement, et surtout dans les mœurs, les religions, et tout ce qui est soumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philosophe eût tirées de ce sujet. Pour moi, *j'y trouve simplement une occasion de m'essayer à penser*.

1. A. W. Ward, in *op. cit.*, vol. X, p. 304.

Gibbon emerged from the mental exercises to which he here refers convinced that the vast general causes underlying human activity lay outside the competence of the historian, who must, in the nature of things, confine his investigations to the secondary movements and events which float upon the surface. Influences like climate, soil and race were too subtle, too incommensurable, and too fundamental to be accurately gauged; they lay too near the heart of reality to be explored with the rough tools of the historian, and called for the more delicate intruments of the philosopher.

It is accordingly to these secondary or particular causes, to such things as national manners and religion, that Gibbon addresses himself for the secrets of Rome's greatness and decline. It is by such customs as 'triumphs'[1] that he accounts for her greatness, and by the disintegrating assertiveness of the Christian religion that he explains her fall. The essential difference between Montesquieu and Gibbon is admirably illustrated in their treatment of the religious question in Rome. Gibbon the historian indicts Christianity, a particular event in religious history, for a disruption which Montesquieu the philosopher traces to the operation of the religious spirit in general. According to Montesquieu, Rome remained strong so long as she remained faithful to her own beliefs; and he attributes the luxury and vice which accompanied her decline to the infiltration of Epicureanism[2]. The moral health of a state depends far less upon fidelity to any *particular* form of religion than upon adherence to the religious spirit itself[3], and human institutions survive so long as they repose upon divine or superhuman sanctions of some kind. Gibbon therefore fails, as Montesquieu would not have failed, to give due weight to the consideration that the inrush of Christianity was the natural consequence of the religious vacuum that long and misused prosperity had produced in Rome. True, he notes that the scepticism of Cicero, universally adopted, favoured the growth of Christianity, but he cannot admit that the relation between Chris-

1. His essay 'On the Triumphs of the Romans' owes its existence to a statement in Montesquieu's 'Considérations' that the 'triumph' was 'an institution which proved the principal cause of the greatness of Rome'.

2. 'Considérations', chap. x.

3. In E. L., XXIV, 2, Montesquieu writes : « M. Bayle a prétendu prouver qu'il... est moins dangereux de n'avoir point du tout de religion que d'en avoir une mauvaise... Ce n'est qu'un sophisme... La question n'est pas de savoir, s'il vaudroit mieux qu'un certain homme ou qu'un certain peuple n'eût point de religion que d'abuser de celle qu'il a ; mais de savoir quel est le moindre mal, que l'on abuse quelquefois de la religion, ou qu'il n'y en ait point du tout parmi les hommes. Pour diminuer l'horreur de l'athéisme, on charge trop l'idolâtrie. »

tianity and the decline of Rome was only accidental and secondary. It now appears that Gibbon's own unfortunate religious and moral odyssey had furnished him unconsciously with some of those very 'préventions' he was so amused to see perverting the judgments of other men.

Gibbon's debt to Montesquieu, once the initial impetus was given, was probably not great. He reached his conception of the historian's 'métier' by a revulsion from the methods of his great predecessor; and even his style, though it retains something of the colour of his early imitations, may be said to stand in a relation of opposition, rather than of harmony, to that of Montesquieu. Gibbon certainly had a textual acquaintance with all the writings of Montesquieu; but when he refers to them, it is just as often to refute as to confirm them. His greatest single source was probably Tillemont, but, like his friend Adam Smith, he drew intellectual refreshment from a thousand streams, and once he had drunk of it, it became his own.

Adam Ferguson's 'History of the Progress and Termination of the Roman Republic', published in 1783, serves as an introduction to Gibbon's much greater work, which begins roughly where Ferguson's ends, namely, in A. U. C. 790. Ferguson makes no secret of his discipleship to Montesquieu[1], either in this, his principal work, or in others to be considered later. He was for many years (1764-1774 and 1776-1785) a popular professor at Edinburgh University, where he enjoyed the highest reputation and the friendship of men like Hume, Adam Smith and Robertson. His history begins with the fall of the early Roman monarchy and concludes with the death of Tiberius. Ferguson was led to undertake this work, his biographer John Small informs us, 'from a conviction that the history of the Roman people, during the period of their greatness, was a practical illustration of those ethical and political doctrines which were the object of his peculiar study'[2]. The principles and doctrines here referred to were admittedly derived almost exclusively from the 'Esprit des lois'. Ferguson takes Rome to the brink of the declivity down which she fell, and endeavours to indicate what pushed her over it. He had learnt from Montesquieu that an aristocratic republic could offer no greater proof of corruption than for its leaders to become hereditary[3], and that it was through the exorbitant

1. In his 'Advertisement' (2nd edition), p. XXIII, he 'loudly acknowledges his obligations' to Montesquieu.

2. John Small, *Life of Adam Ferguson*, p. 44.

3. E. L., VIII, 5.

power acquired by Tiberius that the Roman republic finally fell[1]. He therefore deduced that the decisive step in its decline occurred when Tiberius, by virtue of his dictatorial powers, appointed as his successor his own grandson, the dissolute and tyrannical Caius Caligula, and thus restored the heresy of hereditary succession to Rome. 'Here then, if not before', says Ferguson, 'we may date the final and irretrievable extinction of the Roman Republic, not only in the subversion of its own institutions, and in the actual substitution of different forms, but in the acknowledgment of a right which made the succession to imperial power hereditary'[2].

Both Gibbon and Ferguson concur in the view taken by Montesquieu as to the Germanic origin of modern institutions throughout Europe, including Feudalism and the great mass of the English Common Law. But where Gibbon, in his demand for a continuously flowing history, linked up at all points by the operation of *particular* causes, had made Christianity the bridge between the ancient world and the new, Ferguson took refuge in a theory of discontinuity. 'The effects of this irruption (i. e. of the Barbarians)', he declares, 'constitute a mighty chasm in the transition from ancient to modern history, and make it difficult to state the transactions and manners of the one, in a way to be read and understood by those whose habits and ideas are taken entirely from the other'.

Ferguson's history of the Roman republic is the joint inspiration of Montesquieu's 'Considérations' and his 'Esprit des lois'. The political nature of these works had infused into history a topical element, an 'actualité' calculated to stimulate the interest of a wide, unlettered public in a subject hitherto neglected or left to the academies. They contributed to the formation of a public frame of mind favourable to the reception of such popular histories as Goldsmith's and Smollett's, which are excellent examples of literary abridgments of English history addressed to the general reader. Hume was at last enabled, through his appointment in 1752 as librarian of the Advocates' Library at Edinburgh, to put into effect his long-cherished ambition of composing a philosophical history of Great Britain. By a natural repercussion, law was revealed to be a far less forbidding study than had hitherto been supposed; and Sir William Blackstone found an eager public for his 'Commentaries' upon the laws of England, in which he attempted to apply Montesquieu's principles and method to the study, arrangement and interpretation of English

1. E. L., II, 3 (Laboulaye edition, vol. III, p. 111, Montesquieu's note 4). And *Considérations*, chap. XIV and XVI.

2. *Progress and Termination*, vol. V, 2nd edition (1799), p. 395.

law, in order to make it attractive to the non-professional. Timothy Cunningham's 'New and Complete Law Dictionary' (1764) is similarly designed for use by all persons, not merely specialists; and we find a work with such a title as 'The Spirit of the Bankrupt Laws'[1] claiming to elucidate the philosophy underlying certain commercial regulations.

The most successful, as it was also the most deliberate, attempt to interpret the 'Esprit des lois' to the English public was undoubtedly Adam Ferguson's 'Essay on Civil Society' (1767). In this connection, it may be observed that Montesquieu's following in Scotland was more numerous and more distinguished than anywhere else; it included such men as Robertson the historian, Adam Smith, George Wallace, Gilbert Stuart, James Beattie, John Millar, Sir James Steuart, Adam Ferguson, perhaps Hume, and many other minor personages besides. None of these, however, acknowledged himself more openly a follower of Montesquieu than Adam Ferguson, many of whose friends, including Drummond, the Archbishop of York, regarded him as his rival[2]. One of them, it is true — David Hume — advised him not to publish his 'Essay on Civil Society'; but tempered the implied disapproval by recalling how Helvétius and Saurin had made a similar recommendation to Montesquieu respecting the 'Esprit des lois'[3]. Indeed, Ferguson's logic, though it secured him many admirers[4], is specious and only superficially brilliant; his real talent lies in his power of organising the ideas of others.

Ferguson's attachment to Montesquieu appears to have arisen as much from connection as from conviction. He was related, through both his mother and his wife, to the famous chemist, Joseph Black, whose father, John Black, a wine merchant at Bordeaux, had been

1. By Edward Green (London, J. Williams, 1767, in-8°).

2. Burton, *Life of Hume*, vol. II, p. 386.

3. Hume's anxiety for his friend Ferguson's reputation arose from his own belief that the 'Esprit des lois' itself would quickly lose caste. As the 'Essay' was intended as a kind of prolegomena to E. L., Hume feared it might perish with it. When he found that general opinion was favourable to the 'Essay', he did not withhold his praise and congratulation.

4. Thomas Gray says of him : 'I have read over (but too hastily) Mr. Ferguson's book. There are uncommon strains of eloquence in it... His application to the heart is frequent, and often successful. His love of Montesquieu and Tacitus has led him into a manner of writing too short-winded and sententious; which those great men, had they lived in better times and under a better government, would have avoided'. (Letter to James Beattie, 12 Aug. 1767, in 'Letters of T. Gray', ed. D. C. Tovey, vol. III, p. 156-157.) Hume also records the approval of Lord Shelburne, Lord Mansfield, Lord Chesterfield, Lord Lyttelton, the Earl of Bute and Charles Townsend.

the intimate friend of Montesquieu[1]. 'The letters and scraps of correspondence which passed between Montesquieu and Mr. Black', writes Ferguson in his 'Life of Joseph Black'[2], 'the descendants of the latter preserved as though they had been titles of honour belonging to their race'. Small, Ferguson's own biographer, admits that the 'Essay' may be regarded as an eloquent introduction to the 'Spirit of Laws' and declares 'it was his relationship to the family of Joseph Black which was probably the indirect means of forming Ferguson's own philosophical views'[3].

The 'Essay on Civil Society' anticipates Helvétius' 'De l'homme' (1777) and Herder's 'Geschichte des Menschheit' (1784) in its pretention to sketch the history of man since his creation. Its method, like Montesquieu's, is mainly inductive, and its outlook purely social, not individualistic. Men have no separate history; they are abstractions having a constant social value. But nations are born, grow up, and perish; they have a history in time. The outstanding quality of Ferguson's mind, his 'faculté maîtresse', was orderliness. His 'Essay' is then little more than an effort to arrange into a logical pattern what may appropriately be called the spiritual pattern of the 'Esprit des lois'. It draws the curve of development of human societies from their rude beginnings to their zenith, and thence to their decline and fall. His chapter headings plot out the main points in that curve : 1) Of the General Characteristics of Human Nature; 2) Of the History of Rude Nations; 3) Of the History of Policy and Arts; 4) Of Consequences that result from the Advancement of Civil and Commercial Arts; 5) Of the Decline of Nations; 6) Of Corruption and Slavery. It is, he claims, by virtue of man's social nature and his dependence for happiness upon his relations with his fellows, that government of some kind has always been necessary. Governments, he shews, are of the kinds described by Montesquieu, that is, monarchic, republican and despotic (p. 108-121). The most important moral factor in their evolution has been self-interest, with its material counterpart, property; for these are the things which have invigorated the spirit of nations and rendered them healthily restless both within and without (p. 179)[4]. Secondary factors in the formation of government

1. See *Life and Letters of Joseph Black, M. D.*, by Sir William Ramsay (London, Constable, 1918, in-8°), p. 3 and 5.

2. Ferguson's *Life and Character of Joseph Black* is in the Transactions of the Royal Society of Edinburgh, vol. IV (1805), p. 101.

3. Small, *Life of Ferguson*, p. 65.

4. Cf. Hobbes. Janet (*Hist. de la Science politique*, vol. II, p. 563) points out that Ferguson differs from his compatriot philosophers — Hume, Reid, Beattie, Robertson — in regarding agitation, whether friendly or hostile, as a main-spring of progress and happiness. A state of rest is necessarily a state

are climate, soil, and other physical conditions; and it reaches its most perfect expression in temperate countries. It does not originate in contract, as Locke and Rousseau supposed, but in the instinctive desire for subordination and order in large communities. Its objects are population, wealth, defence and conquest; but, more than all these, civil liberty secured by law. Only in a free state can the natural energies of men evolve unobstructed and reach the fruition of high art and literature. The higher the state of civilisation, the more specialised become the labour and functions of individuals[1]. Commerce flourishes, and the prosperity it brings to the state breeds refinement of taste, manners and judgment in the separate members of it. Thus the most commercial state may be expected to be found the most highly civilised. The endurance of such a state depends upon its spirit; when this declines, the state languishes. Faction, loss of private and public virtue, debased standards of taste and morality, selfishness, deceit, rapacity and violence honeycomb the social structure and plunge it into despotism. Then national poverty and the suppression of commerce reduce despotism, in its turn, to anarchy and chaos (p. 466) and thus provide the groundwork for a new life-cycle. 'When human nature', remarks Ferguson (p. 467), 'appears in the utmost state of corruption, it has actually begun to reform'.

This brief summary of Ferguson's argument may serve to indicate that it is a patchwork of Hobbes, Locke, Rousseau, Hume, Blackstone, and others, with Montesquieu as the main unifying influence. In following him in his progress from the anarchy of barbarism to that of civilisation in decay, one cannot but feel that his philosophy is unnecessarily dour. The circle he traces is vicious indeed. Yet not so vicious as that traced by Montesquieu, in his gloomy conviction that 'toutes les choses humaines ont une fin' (E. L. XI, 6). For Ferguson can yet see a gleam of light through the darkness, and deprecates those who 'plead in excuse of our own weakness and folly, a

of stagnation and decay. Hence, like Montesquieu, he has little fear of civil disturbances; nor, like Adam Smith, of war; rather he fears their opposites.

1. Karl Marx considered Adam Smith learnt his theory of division of labour (*Wealth of Nations*, IV, *1) from Ferguson. 'Ein Schüler Montesquieus hat sich Ferguson als Historiker, Philosoph und Soziolog hervorgetan. Karl Marx nannte ihn den Lehrer Adam Smiths, dessen Werk er den Zeitgenossen vorher angekündigt hat. Letzterer hat seine Lehre von der Arbeitsteilung in Wesentlichen Punkten dem Essay on the History of Civil Society von Ferguson entlehnt' (Meitzel, in *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, art. Ferguson, Adam). Palgrave (*Dictionary of Political Economy*) thinks this exaggerated, but admits a resemblance. Cf. H. Huth, *Soziale und individualistische Auffassung im 18 Jahrundert*, p. 8.

supposed fatality in human affairs. The institutions of men, if not calculated for the preservation of virtue, are indeed likely to have an end as well as a beginning; but so long as they are effective to this purpose, they have at all times an equal principle of life, which nothing but an external force can suppress' (p. 467). In this manner did he hope to silence the lamentations of many writers of his time, who, accepting too readily the prediction of Montesquieu that England, too, must inevitably perish[1], were engaged, a little prematurely, in writing her epitaph.

Adam Ferguson's 'Institutes of Moral Philosophy' (1769)[2] sum up his lectures at Edinburgh University, and are little more than a restatement of the work already analysed, with added levies on Montesquieu whom, at one point (p. 282) he names as his leading authority. While civil liberty is still his great obsession, he displays here a dangerous propensity to equality also. The work betrays the terse style and schematic arrangement of lecture notes. Evidently feeling that the material it contained deserved a finer dress, Ferguson in his old age rewrote it as 'Principles of Moral and Political Science'[3], adding nothing new but the flourish of an ornate style. The French Revolution had, however, intervened to moderate his former egalitarianism, and he now once more recognises the need for disparities in rank and the expediency of hereditary distinctions and a titled aristocracy.

Ferguson was a clear, rather than a deep, thinker, but his position as a popular and eloquent professor, combined with his intimacy with most of the leading members of the Scottish intelligentsia — Hume, Adam Smith, Scott, Burns, John Home, William Robertson, Joseph Black, Dugald Stewart, etc. — gave his works an influence greater, perhaps, than they deserved. He was very widely read; his books passed through many editions and were translated into many languages. Of no particular originality in themselves, yet by no means valueless, their principal merit consists in presenting the ideas of their acknowledged inspirer, Montesquieu, in a lucid, mathematical order, and in a style and language eminently calculated to recommend them to a polished 18th century public.

While Ferguson adopted as his special field of activity the propagation of Montesquieu's doctrines concerning civil liberty, other writers were busy building upon them a new humanitarian philoso-

1. E. L., XI, 6 : L'État dont nous parlons (l'Angleterre) perdra sa liberté; il périra. This phrase was repeated *ad nauseam* by all the many political Jeremiahs of the time.

2. Edinburgh, Kincard & Bell, 1769, in-8°.

3. Edinburgh, Strahan & Cadell, 1792, in-4°, 2 vol.

phy rooted in a 'natural law' prior to all society. As early as 1760, the young Scottish advocate, George Wallace, had embarked upon the heroic task of devising a 'System of the Principles of the Laws of Scotland', the avowed aim of which was to investigate the spirit of the tangled law of Scotland by reference to a few fundamental principles (Introduction, p. xx). Wallace had probably been first attracted to the 'Esprit des lois' by the fact that the work of his father, Robert Wallace, 'Dissertation on the Numbers of Mankind in Ancient and Modern Times' (1753), containing an attack on Hume's Populousness of Ancient Nations', was translated into French under the eye of Montesquieu. The influence of the latter upon George Wallace's general philosophy is everywhere apparent, and is not dissimulated. At the very heart of his thought is the principle that civil must be founded upon natural law; and he makes no secret of the fact that it is Montesquieu who has supplied it. For he quotes : 'La loi, en général, est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine'[1]. To this somewhat vague naturalism of Montesquieu, Wallace gives too dogmatic a form in claiming that any positive law that transgresses against the law of nature is necessarily unjust. Montesquieu himself undoubtedly makes allowance for the operation of other principles, especially for that of utility, and considers laws in relation to their immediate ends as well as in relation to eternal truth. But having once laid down the foundation of a dogmatic humanitarianism, George Wallace builds up an elaborate edifice of Utopian law. Most of his conclusions are ideally true. One is that a penal law which inflicts *unnaturally* cruel punishments upon offenders is injust[2]. Another is that a civil law which deprives a whole race — the negroes — of their *natural* right of freedom is equally unjust[3]. In connection with the former, Wallace repeats Montesquieu's plea : '*Suivons la nature*, qui a donné aux hommes la honte comme fléau; et que la plus grande partie de la peine soit l'infamie de la souffrir'[4]. Similarly with the latter, Wallace does not hesitate to reproduce in French three whole chapters of the 'Esprit des lois' dealing with slavery[5]. This first volume of Wallace's work unfortunately, though well-reviewed[6], received too little encourage-

1. E. L., I, 3; System, p. 2.
2. System, p. 59-60.
3. Idem, p. 97-98.
4. E. L., VI, 12.
5. E. L., XV, 3, 4 and 5. System, p. 97.
6. The Annual Register (1760, p. 263) highly applauds it; the *Critical Re-*

ment for him to develop it further. It failed for many reasons : it was too metaphysical; it was too religious; it was too long; it dealt with a branch of jurisprudence (the Scottish) which had almost lost its separate identity. Its constant appeal to natural law as the sanction and basis of civil law, though it pleased the philosopher, appeared altogether too speculative to the lawyer and the politician. Moreover, it had the ill-luck to be superseded within a very few years of its publication by the more popular 'Commentaries' of Blackstone. This latter book, concerned though it is more particularly with the analysis of the Constitution and the legal system of Great Britain, derives much of its inspiration from the same source as Wallace's, namely, the 'Esprit des lois'; and betrays it in the same manner by founding upon it a crass naturalism and humanitarianism. As the century progressed, Montesquieu was increasingly invoked as the supposed apologist of a naturalistic philosophy which really derived from Rousseau, but which, in the latter, lacked the solid basis of historical scholarship. As late as 1792, Dr. James Beattie, poet, philosopher, and professor at Aberdeen University, bases the whole of his plea for more humane and 'natural' institutions upon one whom he calls 'the greatest political genius that ever lived', — Montesquieu[1]. That section of his 'Elements of Moral Science' which is devoted to government is little more than a rescript of Montesquieu; his classification of governments as monarchies, republics and despotisms, with their respective 'principles' of honour, virtue, fear; his separation of powers; his enthusiasm for the British Constitution; his emphasis upon political freedom and its necessary relation to parliamentary government. Beattie accepts it all quite uncritically, in order that he may march breast forward to the formulation of that humanitarianism which appears to him to arise out of it. He adopts it as a kind of ready-made battle-axe to attack inhuman institutions of all kinds, but especially the domestic slavery of the negroes, and the implied political slavery of the unfranchised Briton.

It was not that everyone did not want to be humane, but it was felt by many that there were better reasons for that desire than the alleged existence of a natural law antecedent to positive law. The appeal to 'Nature' left history too completely out of account; and who had shewn more insistently and conclusively than Montesquieu how inseparable history was from legal institutions? A less unstable and speculative basis for legal reforms seemed to be called for, and

*view* (1760) recommends its imitation for English law (a hint Blackstone may have taken). V. also *Scots Magazine* for 1760.

1. James Beattie, *Elements of Moral Science*, vol. II, p. 343.

at length Bentham provided one by relating all civil law to the principle of public utility. That principle had not been neglected by Montesquieu in the 'Esprit des lois', but he had rightly declined to divorce it completely from a 'natural' or spiritual law. Indeed, if pressed, he would no doubt have said that, in the last resort, the natural was the useful[1].

This is not the place to discuss Burke's discipleship to Montesquieu, since we are here dealing only with academic or controversial works that either reproduce the 'Esprit des lois' as didactic material with or without original developments upon it, or palpably imitate it. Burke does neither of these things : he feeds his very soul upon it and translates it into living action. For him it is no mere intellectual fodder; it is raw material, or better a spiritual essence, to be moulded into living forms. Amongst the numerous followers of Montesquieu, however, none is so weighty as he to counterpoise those who, in the name of Nature and Humanity, threatened to carry the state down the easy descent of revolution. It was not, as Vaughan claims, 'the conservative strain in the 'Esprit des lois'... that drew him (Burke) to Montesquieu', because as a young Whig he had been attracted rather by its progressiveness. But doubtless it was that conservative strain which ensured Burke's continued allegiance to it in the turbulent years of the French Revolution. The Burke of the 'Reflections' and the anti-Jacobin crusade has been accused of madness, or more charitably of over-balance; but it was an age when everyone was mad and all intelligences were clouded over with one prejudice or another. The truth is that Burke was driven by circumstances to erect into a dogma what, in Montesquieu, had been a mere tendency or 'strain'. The success of Burke's interpretation, right or wrong, was such that it has been justly said, 'if no wise man now thinks it is possible to make sweeping changes in one direction without opening the doors to changes of incalculable extent in many others, that is largely due to his (Montesquieu's) teaching, and, it must in fairness be added, to the deepening and strengthening which that teaching received at the hands of Burke'[2].

F. T. H. Fletcher.

1. In speaking of penal law, for instance, Montesquieu at one moment considers the punishment should partake of the *nature* of the crime (E. L., XII, 4), and at another that any punishment that *serves* its purpose is sufficient (E. L., VI, 9). In short, its nature is determined by the crime, and its severity by state utility.

2. C. E. Vaughan, *History of Political Theories*, p. 300.

# UN ADMIRATEUR FRANÇAIS DE FRÉDÉRIC II

## TRADUCTEUR DE « TÉLÉMAQUE » EN VERS LATINS

Le document qui suit se trouve dans la section des manuscrits de la Bibliothèque universitaire à Édimbourg; j'en dois la communication à l'amabilité de M. Nicholson, conservateur de la Bibliothèque, et du D^r^ Sharpe, conservateur de la section des manuscrits. La lettre est placée en tête du petit « cayer » dans lequel Jean-François Tabarie de Saint-Quentin a écrit la première partie de sa traduction en vers virgiliens du *Télémaque* de Fénelon, à laquelle il a voulu intéresser Frédéric de Prusse.

La dédicace « à Monsieur Carnegy, gentilhomme écossais, chez M. le chevalier Stuart, à Guissalle, près d'Angoulesme », avec la date du 20 novembre 1749, ne constitue pas le moindre intérêt de cette pièce. Ces indications, si brèves soient-elles, jettent un rayon de lumière sur la période enténébrée de la vie du prince Charles-Édouard (1749-1751), période pour laquelle ses biographes, et jusqu'à Andrew Lang, ont été contraints de s'avouer sans renseignements précis.

L'étoile qui, selon la légende, parut à la naissance du prince est presque éteinte en 1748. Le désastre de Culloden est consommé; le frère de Charles s'est coiffé du chapeau de cardinal, compromettant encore plus irrémédiablement sa famille aux yeux des pays protestants et écartant la possibilité d'une descendance. A Paris, le frère aîné, hôte embarrassant depuis son retour d'Écosse, accable le « French King » de mémoires, de demandes d'aide, et mène par ailleurs une vie assez irrégulière. En juillet 1748, il adresse à Louis un document où il proteste contre la paix d'Aix-la-Chapelle, qui achevait de ruiner ses espérances. On lui fait savoir qu'il ferait bien de se retirer de France — l'Angleterre exigeait son départ — mais le chevalier reste à Paris, se montre partout, jouit de sa grande popularité. On sait comment il fut arrêté le 11 décembre 1748 en allant à l'Opéra, conduit à Vincennes et plus tard à la frontière de Savoie. Il fit une entrée solennelle dans la ville papale d'Avignon le 27 de ce même mois, mais il ne devait pas y rester longtemps, grâce surtout à l'insistance de l'Angleterre, et, la nuit du 28 février 1749, il quitta en secret la « ville sonnante », avec le colonel Goring comme seul compagnon.

Impuissant, humilié, chassé de partout, désespéré, on conçoit aisément que le jeune prétendant ait voulu disparaître. Cette dispa-

rition fut totale : il a même laissé son propre père en une complète ignorance de ses mouvements, se bornant à donner de rares nouvelles de sa santé par des billets sans date ni adresse. En attendant, l'Europe entière se demandait quels lieux pouvaient le cacher : le bruit courut qu'il était en Pologne.

Or, il était tout simplement en France, et pendant assez longtemps son centre d'opérations a dû être à « Guissalle, près d'Angoulesme ». D'après cette lettre-ci, les relations entre Tabarie de Saint-Quentin et le chevalier sont de date récente. Mais elles ont dû être suivies (ce qui indique un séjour prolongé de la part du prince) : car le traducteur de *Télémaque* n'aurait pas, autrement, demandé un si important service. Toutefois, Angoulême ne fut pas le seul gîte de Charles à cette époque : Andrew Lang[1] a retrouvé des traces de son passage ailleurs. En mars 1749 il a probablement visité Paris, malgré la consigne; le 3 avril il était à Lunéville, où M^me^ de Tallemond avait une propriété; le 17 mai il surgit à Venise, mais fut obligé de s'en aller le 25. Le 22 novembre il semble avoir visité Lunéville encore — et dans ce cas il aurait été absent au moment que Tabarie a choisi pour confier cette mission à M. Carnegy.

« Qui est ce M. Carnegy? » se demande-t-on. Trois notables de ce nom se sont battus pour le prince à Culloden : le jeune George Carnegie de Pittarrow et Charleton, son ami James Carnegie de Balnamoon et James Carnegie de Boysack, dans le comté de Forfar. Les deux premiers ont passé en Suède après 1746, et George du moins y est resté de longues années; ils sont morts tous les deux en Écosse vers la fin du siècle. Vraisemblablement c'est du troisième qu'il est question ici. Lui fut secrétaire privé de Charles-Édouard pendant sa campagne de 1745, et il a dû le suivre en France, car c'est là qu'il reçut la perruque blonde, le manteau en tartan et la canne dont s'était servi le chevalier pendant sa fuite dans les montagnes après la défaite — reliques pieusement conservées par ses descendants. James Carnegie de Boysack est mort en France, à Sancerre-en-Berié, le 4 septembre 1768[2].

Il n'est pas difficile de former des conjectures sur les mobiles d'un voyage à Berlin entrepris à ce moment-là par quelqu'un de l'entourage du prince. Louis XV restant impassible devant les instances de Charles, il était naturel que celui-ci ait voulu rester en rapport étroit avec ce Frédéric, qui jusqu'en 1754 fut le patron ac-

1. Dans son *Prince Charles Edward*. Paris, Manzi, Joyant et C^ie^, 1900, in-fol., p. 234 et suiv.

2. Pour tous ces détails sur la famille Carnegie, voir Sir William Fraser, *History of the Carnegies, Earls of Southesk*. Edinburgh, 1867, 2 vol. in-4°,

crédité du jacobitisme en Europe[1]. On se rappelle que Charles lui-même a rendu visite à Frédéric en 1751.

Jean-François Tabarie de Saint-Quentin ne nous est pas familier quoique, après la lecture de cette pièce, nous ayons le sentiment de le bien connaître. On se demande si Frédéric s'est effectivement intéressé à la traduction dont il est question. C'est peu probable. Le nom de Tabarie ne figure pas dans les livres sur la société littéraire et savante à Berlin que nous avons parcourus, ni dans l'histoire de l'Académie; la présence même de son manuscrit à Édimbourg semblerait indiquer un échec. Mais la lettre donne des aperçus curieux sur les modifications du goût au XVIII^e siècle; sur le rôle de la langue latine; sur l'ascendant exercé par Frédéric le Grand à cette époque dans le domaine des idées; elle intéresse peut-être surtout comme document humain. La voici avec son orthographe[2] :

*A Monsieur Carnegy Gentilhomme Ecossois*
*chez M. le Chevalier Stuart à Guissalle près d'Angoulesme.*

d'Angoulesme ce 20 Nov^bre 1749.

Monsieur,

Voilà ci-joint le premier des vingt-quatre livres dans lesquels je divise ma Traduction en vers latins du Télémaque François. l'Auteur (M. de Fenelon) l'avoit ainsi partagé lui-même, suivant ce qui en est dit au commencement de l'Edition de 1717 que j'ai suivi comme la meilleure et la plus complette.

Cet ouvrage, quoique je vous l'aïe montré déjà conduit jusqu'au bout, n'est cependant point encore en état de paroître. Il remplit depuis plus de vingt ans tous les momens que j'ai pu dérober au train disgracieux de ma vie et des affaires; et j'y ai donné touttes les heures que l'on employe au jeu, à la chasse, et aux autres plaisirs dont il m'a tenu et me tient encore lieu tous les jours.

Je l'ai néantmoins souvent laissé là des années entières, sur le bruit que d'autres plumes s'y amusoient, et je l'avois totalement abandonné quand je fus certain en 1743 qu'il paroissoit imprimé en entier à Berlin. Mais je l'ai repris tout de bon, depuis que j'ai vu ces essais et cet Imprimé, et je le travaille de nouveau, au moins pour la septième fois; en sorte que je

1. A. Shield and Andrew Lang, *The King over the water*. London, Longmans, 1907, in-8°, p. 460.

2. Les mots ajoutés dans l'interligne sont mis entre crochets.

me trouverois presque en état de le donner en plusieurs façons, dont le choix même m'embarrasse. Vous pouvés en juger, M$^{r}$, par quelques-unes des principales variantes que j'ai joint au bas des pages et à la fin de cette copie. Je n'ai pu vous l'écrire sans rature; par ce qu'il ne m'est pas donné de n'en point faire ni en composant ni même en copiant ce que j'ai composé. Il vient tant d'idées qu'en vérité cela est incommode. Au reste les gens de lettres ne sont pas rebutés d'un ouvrage pour ses ratures, *et quem multa litura coercuit*, dit Horace.

Malgré tout, je desespère quasi de finir jamais celui ci; à moins que mon sort ne change en bien, par quelque coup [du destin] aussi peu vraisemblable que l'ont été ceux qui me l'ont rendu triste depuis l'age de dix ans.

Néantmoins l'honneur de votre connoissance, Monsieur et de celle de M. le Chevalier Stuart, et enfin votre voyage à Berlin, m'ont donné courage, et relevé mes esperances; lesquelles touttes fois je n'ai jamais placé en France pour cet ouvrage. Les Temps y sont trop changes. Nous n'avons plus de Duc de Bourgogne. Les Muses Latines et Grecques, quoi que vraie base de la bonne Litterature, n'y sont presque plus regardées, que comme un Pedantisme. Ainsi un Telemaque Latin n'y peut guères reüssir; vû que dêjà l'original, qui naturellement y prévaudra toûjours, n'est lui même presq; plus ni du stile, ni du goût regnant, qui veut de l'esprit par tout et de moins longue morale. Aussi vous avouërai-je, Monsieur, qu'en cette occasion, j'ai moins consulté la façon de penser des François, avec lesquels je ne m'accorde point en bien des choses, que je n'ai envisagé les étrangers et l'Avenir, chez qui le Latin sera toûjours de mise : Et comme dans nôtre Europe, Londres et Berlin me semblent être les sejours où les Muses Latines et Grecques soient maintenant le plus en honneur; Entre ces deux Cours encore, occupé que je suis de la conduite d'un Mentor, qui dans la paix comme dans la guerre sache reünir en lui seul et Minerve et Pallas, c'est pour Berlin que je sens qu'un François se decide volontiers.

C'est là, me disois je il y a longtemps, c'est là que brille cette cour charmante, qui rameine dans nos jours celle autrefois de Rome sous Auguste. Je ne puis donc, [Monsieur] vous exprimer ma reconnaissance, ainsi qu'à Monsieur le Che-

valier Stuart pour la grâce que vous me faites de m'honorer de votre médiation, pour faire passer jusques sous les yeux du grand Prince qu'on y admire [en Prusse] ce morceau d'un ouvrage que je voudrois pouvoir être en état d'achever d'une façon qui pût lui plaire.

Ce que vous m'avés dit, Monsieur, du Roi de Prusse, et tout ce que M. le Ch^er^ Stuart m'avoit fait déjà l'honneur de m'en reciter, n'a fait que me confirmer ce qui s'en publie par toute la terre.

Qui ne sait en effet que, non moindre que Cesar *et calamo et ense*, ni moindre qu'Auguste en touttes belles parties, et sur tout par son goût exquis, et par sa protection décidée pour les lettres pour les Savans et pour tout merite, [qui ne sait dis-je que] ce Prince vaut infiniment plus à son siècle, que ne meritérent du leur ces deux Empereurs si vantés dont les succès après tout ne firent que le malheur de plus^rs^ millions dhommes dont les trophées ne s'elevèrent, qu'au préjudice de la liberté et sur le renversement des loix de la Patrie, et dont les Triomphes furent les desastres des Grands et des Princes de leur temps.

Tout au contraire loin que ni Prince, ni Peuple ait à se plaindre de Frederic de Brandebourg, il en fait et l'amour et l'admiration.

On vante un mot de Loüis XIV qui dans une occasion où le Pape lui citoit l'exemple des autres Rois, fit réponse que son intention étoit moins de suivre l'exemple d'aucun Roi que de leur être lui même à tous un modèle à suivre.

Mais, s'il m'est permis de le dire, quoique François, il me semble, Monsieur, que le Roi de Prusse a cet avantage encore sur notre Louis le Grand, qu'il fait au mieux, naturellement et sans le chercher, ce que Loüis XIV a cherché à faire, sans y reussir, quoi qu'il en eut le plan tracé dans le Telemaque fait sous ses yeux et pour son petit fils.

Aussi, plus je lis cet ouvrage, Monsieur, et plus je reconnois que l'idée magnifique qui s'y trouve d'un grand et veritable roi se réalise chaque jour dans celui de Prusse, en sorte qu'il ne seroit point étonnant que la Posterité en pût un jour croire le Portrait copié plutôt d'après nature sur ce Prince, que composé bien avant sa naissance pour l'instruction du

pere de Loüis XV. L'histoire nous fournit des anachronismes qu'une vraie semblance moins plausible a occasionné.

Je ne puis vous exprimer, Monsieur, combien cette Idée me fait souhaiter de pouvoir mettre à cette traduction une derniere main.

*Æternitati pingo*, disoit un grand Peintre. Je pense de même ici et de mon sujet, que la mémoire de *Frederic* qui s'y trouve dépeint, éternise d'avance; et du stile même que j'ai choisi.

Le Telemaque François est certainement un de ces chef d'œuvres qui percera jusques aux siécles avenir. On l'a trouvé de nos jours si beau qu'on l'a traduit dans touttes nos langues vivantes. Mais qui seroit garant que dans 4 ou 5 siècles, son texte original, tout pur qu'il est encore, ne sera point aussi peu intelligible que le sont devenus Villardoin par exemple, qui ne s'entend plus, et les autres écrivains françois d'Il y a 4 ou 500 ans? S'il se trouve déjà des expressions surannées dans les deux Corneille, dans Molière, dans la Fontaine lui même, quoi que de l'Academie françoise et quoi que contemporain de M. de Fenelon, et quoi que écrivant pour le même Prince, Que n'a-t-on point à craindre pour le Telemaque François dont le stile n'est dejà presque plus tout à fait celui de 1749 et de nos jours, où l'on veut des saillies et moins de serieux.

Les Langues mortes, telles surtout que la Latine qui n'a plus de variation à craindre, me paroissent donc les seules propres à éterniser et à rendre [bien] un Original aussi beau qu'est le Telemaque François.

Ainsi je n'hesite point d'avancer que de tous les genres de Traduction, l'unique, qui puisse en conserver les graces seroit celle qui peut en être faite en beaux vers virgiliens.

J'en ai tenté l'Essai, Monsieur, mais non pas tel, quoi que souvent retouché, que je le croye encore au point de pouvoir assez plaire au jugement d'un Prince d'un discernement aussi délicat en tout genre que [l'a] le Roi de Prusse regnant. Mais ne pouvant mieux dans ma position, j'aurai pu [toujours] infiniment, si sa Majesté, en le voyant, veut seulement me faire la grace de le regarder, du moins comme un tribut de mon admiration, et de mon entier et très respectueux dévouëment pour son auguste Personne.

Si mon sort changé me rendant heureux, faisoit donc que cet échantillon parut à ce grand Prince assez passable, pour devoir être continué dans ce goût jusqu'à la fin, le courage n'est pas ce qui me manque; mais encore une fois, Monsieur, mon état me force à le dire :

*Cupidum, Pater optime vires deficiunt.* Le tems et le sort m'ont tout enlevé : tout m'est ravi. Parens, amis, Patrons, charges, biens. Je n'ai plus même ni retraite, ni pain assuré, et j'allois mourir cet hyver apparemment, n'eut été la pitié de Mr le Chevalier Stuart. une telle situation, Monsieur est trop discordante avec cette aisance d'esprit où il faut être pour donner à des vers cette justesse, cette harmonie, ce tour d'expression, ce feu, ces graces enfin qui en font le merite. Il faut à cet effet, outre les talens acquis et naturels, il faut dis je encore joüir d'un doux loisir et d'une entière liberté dans une aimable solitude. *Carmina secessum scribentis et otia quaerunt* disoit Ovide. La Poésie occupe l'homme entier. il ne lui faut point d'autre affaire. *Vaces oportet Eutyche, a negotiis,* disoit Phedrus, *ut liber animus sentiat vim Carminis.* et par malheur *magnum Pauperies negotium.* Oui, en vérité c'est une grande et inquiétante affaire [Monsieur] que l'etat d'un honnete homme dénué comme moi de tout bien quelconque, isolé comme me voilà dans un fond de Province à 150 : lieües de sa patrie, et ce qu'il y a de pis, loin des savans, loin des livres, et qui, pour comble, touche presque à la fin de son onzième lustre et par conséquent à ce terme où Pegage devient rosse et où il nous faudra bientôt dire encore avec l'ami Horace *Solve Senescentem maturè sanus equum, ne peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.*

Je n'ai donc pas une minutte à perdre. Il me reste encore quelques bonnes années; mes pour qu'elles pussent m'effacer le regret des mauvaises écoulées, il faudroit que je pusse les employer sans autre soin, à prouver au grand Roi sur lequel se modelent aujourd'hui tous les autres, à quel point j'ai l'honneur de lui être devoüé, qu'il lui plut m'accorder la permission de lui consacrer et de lui dédier tous mes petits travaux. Car, Monsieur, cette Traduction de Telemaque n'est pas le seul fruit de mon goût et de ma passion pour les amusemens litteraires. J'ai d'autres ouvrages que je crois plus im-

portans, que je voudrois aussi achever. Vous en trouverez une notte cy après, a la fin de ce cayer.

Si donc sa Majesté Prussienne jugeoit qu'ils en valussent la peine, le comble de mes vœux seroit de pouvoir ne plus m'occuper d'autre chose que de les mettre en état de les lui [être] présentés, et que pour m'en être en etat ses bontés suppleassent à ce que mon destin me donne la confusion d'avouer ne pouvoir faire et à ce qu'il me refuse même pour la vie et [pr.] le nécessaire.

Je finis, Monsieur, une lettre que le plaisir que je ressens de m'entretenir avec vous de ce vrai Monarque m'a fait rendre trop longue assurement, [et trop courte pour ce qu'il reste à en dire] mais j'espere que ce grand Prince me pardonneroit ma temerité, s'il avoit la pureté de mes motifs. Car en fin ce roi fut il un Dieu, *deplait on même aux Dieux en souhaitant leur plaire?* les Divinités, dit Corneille, ne jettent leurs regards que sur les volontés et c'est comme elles sans doute que pense un roi comme celui de Prusse. Il ne me reste donc qu'à vous prier de me continuer absent comme present l'honneur de vos bontés, et detre persuadé de ma vie reconnoiss^ce^ pour les marques qu'il vous plait de m'en donner et de la consideration si distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Monsieur — Votre très humble et très obeïssant serviteur.

Jean François Tabarie de St Quentin en Vermandois.

*Incertus quo fata ferant, ubi sistere detur.*

Elizabeth M. Fraser.

---

## UNE LETTRE INCONNUE DE LAMENNAIS A UN TRADUCTEUR ESPAGNOL

On ne s'attendrait guère à trouver dans un périodique théâtral un accusé de réception de Lamennais à un admirateur étranger. C'est pourtant dans la 64^e^ livraison de la *Revue des Théâtres*, 1835, t. III, p. 159, qu'a été publiée une lettre de l'auteur des *Paroles d'un croyant* à « un jeune Espagnol résidant à Marseille ».

« Si l'effet produit par les *Paroles* a été grand en Allemagne, ce n'est absolument rien auprès de celui qu'elles ont produit en Italie et surtout en Toscane » : ces lignes écrites de Pise, le 19 novembre 1834, par Montalembert à son « bien-aimé père » (G. Goyau et P. de Lallemand, *Lettres de Montalembert à Lamennais*, Paris. s. d., p. 259), n'auraient sans doute pas leur contrepartie pour l'Espagne : celle-ci ne semble guère prête à faire grand accueil à une conception démocratique du christianisme. Encore serait-il intéressant d'avoir à ce sujet un livre analogue à celui de G. Zadei, *L'abate Lamennais e gli Italiani del suo tempo.* Torino, 1923.

F. B.

La Chenaie, 22 novembre 1834.

Je réponds bien tard, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais je l'ai lue hier seulement, avec l'exemplaire qu'elle m'annonçait de votre traduction des *Paroles d'un Croyant.* Je vous rends mille grâces de l'une et de l'autre. Quoique j'entende l'espagnol, je n'ai pas une connaissance suffisante de cette langue pour me permettre de juger votre traduction sous ce rapport, je vous dirai simplement que ce que j'ai pu en lire jusqu'ici m'a paru très clair, simple, harmonieux et plein de cette sorte de chaleur qui vient de l'âme. Puisse, monsieur, votre beau travail produire quelques-uns des fruits que nous désirons si vivement tous deux! Puisse-t-il servir à unir les peuples dans l'amour de la vraie liberté inséparable de la justice! Quoi qu'on fasse, on n'étouffera point ces deux sentiments dans l'humanité; et de leur développement que rien n'arrêtera sortira, n'en doutons point, l'avenir plus heureux que Dieu prépare au monde. Lorsque, ouvrant les yeux à la lumière qui commence à poindre de toutes parts, les peuples s'embrasseront comme des frères longtemps séparés, il n'existera plus, dans la famille universelle, d'autres maux que ceux dont la guérison n'est pas de la vie présente.

Recevez, etc.

F. de La Mennais.

# CHRONIQUE

**La littérature française moderne jugée par l' « Encyclopédie italienne ».** — S'il est vrai, comme l'ont affirmé de bons esprits, que « la postérité commence aux frontières », il n'est pas sans intérêt de savoir comment la littérature française moderne est présentée dans cette belle *Enciclopedia Italiana* qui devance à l'heure actuelle de plusieurs longueurs les entreprises similaires. Tous ceux qui, dans une bibliothèque de caractère international, ont eu l'occasion de comparer les ouvrages « de référence » les plus récents ont apprécié les services rendus par les dix-sept volumes parus de cette ample publication.

On peut regretter qu'à l'article *Francia* de l'*Enciclopedia* les parties historique, linguistique, artistique, littéraire, écrites par des auteurs différents, n'aient pas été ramenées à une sorte de commune mesure qui aurait été un essai de présentation synthétique, comme le monde actuel les multiplie en bien ou en mal, dans la concurrence implicite dont l'ardeur l'anime. Un Italien du Risorgimento, Daniel Manin, disait un jour que la France moderne était le seul pays qui sût lutter efficacement contre le moyen âge : cette juste remarque n'aurait-elle pas « arbitré » assez heureusement — avec divers amendements et retouches — les développements divers dus à des spécialistes de choix?

Sous les initiales L. F. B. qui signent l'article sur la littérature se cache à peine un excellent connaisseur italien des lettres françaises, auteur, entre autres, d'une étude en notre langue sur *Madame de Warens* et d'un article important sur *l'Architecture des « Fleurs du Mal »* : deux « coups de sonde » qui, l'un pour l'émotivité subjective, l'autre pour la construction artiste, témoignaient d'une entente fort distinguée des possibilités littéraires de la France.

Le point de vue comparatiste ne saurait manquer dans ces pages qui prennent au moment de leur « renaissance » les lettres françaises et signalent presque aussitôt « les contacts plus fréquents avec l'Italie » comme un des grands ferments du XVI<sup>e</sup> siècle, les *traductions* de cette période comme des enrichissements de l'esprit français, non comme de simples exercices d'art : c'est dans la mesure où se maintiennent les vertus premières de la Renaissance et

où la nécessité de lutter contre des hégémonies étrangères, en particulier, dénature l'ardeur des énergies « renaissantes », que se continue ou que s'altère l'intellectualité du XVI^e siècle : « Messire P. Ronsard, jadis poëte, aujourd'hui prebstre », symbolise assez bien le tournant qui fait passer le versant du siècle de la ferveur artiste à des soucis sociaux, et « la France qui souffre et qui pense, qui cherche la raison de sa crise », oscille naturellement entre fanatisme et scepticisme : attitudes contradictoires dont les lettres se ressentent à leur façon.

Cinq amples colonnes sont attribuées au XVII^e siècle, et sans que soit exagérée la dépendance des lettres à l'égard du cartésianisme, « l'esprit de vérité qui a sa manifestation la plus explicite dans le *Discours de la Méthode* pénètre la littérature proprement dite et l'oriente vers l'expression d'une réalité rationnellement vérifiable (*nature*) » : dès lors, pour l'auteur, la tendance « réaliste » demeurera le plus efficace des ferments agissant sur notre littérature. C'est dire que bonne mesure sera faite au classicisme, et les pages 1004-1005 de l'*Enciclopedia* sont tout à l'honneur de la mutuelle intelligence qui devrait toujours être de mise en ces cas : peut-être y paraissent trop peu, dans leur permanence secrète, les tendances réfractaires, libertinage, gauloiserie, ou mystique et singularité, que ne réduisait pas le classicisme dominant, et qui seules peuvent faire comprendre que l'*honnête homme* n'ait pas remporté une victoire sans réserves; de même vient un peu tôt, pour le XVIII^e siècle, l'allusion à la fameuse *douceur de vivre* que précédèrent des fluctuations importantes. Du moins son caractère cosmopolite, surtout anglomane, avec influences naturistes (helvétiques autant qu'allemandes), est-il souligné; mais il est certain qu'en « bloquant » la période 1715-1789 l'auteur se condamnait à un effort de synthèse que des subdivisions issues de la réalité auraient heureusement assoupli.

Ce n'est pas ici, où son importance résulte de l'abondance même des contributions la concernant, que la période 1789-1815 sera considérée comme trop bien servie par tout près de trois denses colonnes : et cependant! Si la *romanità* idéale demeure alors la note fondamentale du civisme dominant, elle suppose, chez ses vrais adhérents, une sorte de diminution des prestiges purement littéraires : lesquels devront se réfugier chez les mécontents, les insoumis, les émigrés. Justice est faite assurément à tous ces minoritaires que ne satisfont pas les 1,500 représentations de *Coelina ou l'enfant du mystère*, ou les proclamations des préfets de l'Empire.

Trois grandes subdivisions (1815-1851; 1852-1914; 1914-1931) achèvent la présentation du vaste tableau, et l'on est heureux de

retrouver, à propos du romantisme français et de ses suites, un jugement équitable qui mérite d'être celui de la postérité. « Des romantismes étrangers, celui-ci se distingue par l'intensité plus grande des espoirs humanitaires, par la généreuse sensibilité à l'égard des problèmes politiques et sociaux du temps, par une moindre hostilité à l'égard de la raison (noter la belle formule de Saint-Simon : « agrandir religieusement le domaine de la raison »), par sa richesse polymorphe... » Seules les exagérations, les applications indiscrètes du principe appellent les réactions qui suivirent : celles-ci n'empêchent pas — et le développement final en porte témoignage — l' « artiste parnassien qui succède au poète », l'anti-bourgeoisisme marqué de la littérature la plus distinguée, d'autres tendances moins expresses, de continuer bien des données antérieures, « et la soi-disant liquidation du romantisme, quoi qu'on puisse dire, est loin d'être un fait acquis et complet ». Cette vue très juste, « l'importance du legs romantique », ne laisse point d'animer les tout derniers développements de ce bel article, et même dans la moyenne stabilité mentale de la France littéraire d'après-guerre, les renommées accrues de certains de ses écrivains ayant leurs racines dans l'âge antérieur témoignent dans le même sens : « il est indéniable que, de 1918 à aujourd'hui, la littérature française est en majeure partie sans liens avec les grands problèmes historiques de l'actualité ». Reste à savoir — mais quel moyen de débrouiller l'écheveau des témoignages contemporains? — si cette « statique », au milieu du trouble général, ne pourrait pas être considérée comme une sorte de « composante » et d'équilibre, pouvant très bien, dès lors, jouer à sa manière un rôle aussi « dynamique » que le classicisme du XVII$^e$ siècle lui-même à l'égard de son entourage? F. B.

**Commémoration de Spinoza en Hollande** (cf. *Revue*, p. 369). — Trois cérémonies ont eu lieu :

1. La première, organisée par la *Nederlandsche Vereeniging « Het Spinozahuis »*, avait un caractère nettement amsterdamois; elle a eu lieu dans l'Agnietenkapel, qui est actuellement le séminaire de philosophie et de psychologie, le 21 mai 1932, avec des discours du docteur J. D. Bierens de Haan, du professeur H. Brugmans et de M. W. G. van der Tak.

2. La commémoration solennelle internationale organisée par la *Societas Spinozana* a eu lieu, le 5 septembre 1932, dans la même « Salle des Rôles » où, en 1674, la cour de Hollande a promulgué l'édit interdisant d'imprimer, de vendre et de répandre le *Tractatus theologico-politicus* de 1670. Elle a été ouverte par un discours du professeur Leo Polak, de Groningue, en sa qualité de président du Comité néerlandais. D'autres discours commémoratifs ont été

faits par Sir Frederick Pollock (Londres), Léon Brunschvicg (Paris), Carl Gebhardt (Francfort-sur-le-Mein), Adolfo Rava (Padoue) et J. H. Carp (La Haye). Une *Semana Spinozana* a succédé à cette première journée, où les spinozistes du monde entier ont témoigné de leur admiration pour le grand auteur. — Les commémorations toutes locales ont eu lieu dans un très grand nombre de villes de notre pays, le 24 novembre.

3. Finalement, la section néerlandaise de l'*Internationale Kant-Gesellschaft* a organisé, le 29 décembre, à l'Agnietenkapel, à Amsterdam, une journée Spinoza, où des discours ont été prononcés par MM. Bierens de Haan, Leo Polak, J. J. von Schmid, Carp, van der Vaart-Smit et Vloemans.

Les principales publications qui se rapportent à Spinoza faites dans notre pays sont :

Dr Anton Vloemans, *Spinoza, de Mensch, het Leven en ket Werk* (Spinoza, l'homme, la vie et l'œuvre) ;

Le même, *De Wijsbegeerte van Spinoza, haar plaats in het Nederlandsch denken en haar beteekenis voor de wereldphilosophie* (la Philosophie de Spinoza, sa place dans la pensée néerlandaise et sa signification pour la philosophie du monde) ;

*Benedictus de Spinoza, Wijsgeerige fragmenten*, een bloemlezing uit sijn geschriften en brieven, uit het Latijn vertaald en toegelicht door Dr N. van Suchtelen (B. de Spinoza, Fragments philosophiques, florilège de ses écrits et de ses lettres, traduits du latin et pourvus d'un commentaire par le docteur N. von Suchtelen).

*Het Spinozisme als wereldbeschouwing*, Inleiding tot de leer van B. A. S. door Dr J. H. Carp (le Spinozisme comme conception du monde. Introduction à la doctrine spinoziste, par le docteur J. H. Carp). K. R. G.

**Dans les Universités**. — M. Julien Benda a fait, à l'Institut des sciences sociales et des relations internationales de l'Université de Lyon, une conférence sur *les Tentatives d'unification de l'Europe depuis la fin du moyen âge*.

Le centenaire de la fondation de l'Université de Zurich, où M. F. Baldensperger représentait la Faculté des lettres de Paris et M. A. Farinelli les universités italiennes, a permis à des historiens littéraires de divers pays de se retrouver. Grâce à l'initiative des « romanistes » de Zurich, un déjeuner a réuni avec eux plusieurs de leurs collègues du dehors.

MM. J. Hankiss, professeur à l'Université de Debrecen; R. Hoepffner et Ed. Schneegans, professeurs à l'Université de Strasbourg; K. Vossler, professeur à l'Université de Munich, viennent

d'inaugurer une *Collection de textes rares et précieux*, intitulée *Singularia*. Le premier volume est une édition de *Pyrame et Thisbé*, de Théophile de Viau, procurée par les soins de notre collaborateur J. Hankiss.

M. Tresse, professeur à l'Université syrienne, a parlé du passage de Lamartine en Orient dans les cérémonies organisées en commémoration du centenaire de cet événement.

**Travaux en cours.** — M. Thor A. Beck est en train d'imprimer la première partie du grand ouvrage dont il a été parlé plusieurs fois ici (1922, p. 651; 1928, p. 743) sur la *Scandinavie vue par l'intellectualité française*.

Tandis que Mlle Lanfredini recherche les indices de l'influence de *Mme de Staël en Italie*, M. Tacchini s'occupe de *Michelet et l'Italie*, Mlle H. Diem étudie *les Jugements de Chateaubriand sur l'Allemagne*, M. J. C. Vrabete *l'Influence des lettres françaises sur le théâtre roumain*, miss S. K. Fisher *le Personnage du Juif dans la littérature française récente*, R. L. Beachboard *le Théâtre de Maeterlinck aux États-Unis*, C. Ginsburg, *Tolstoï et R. Rolland*.

M. Christophersen, boursier de la Fondation Rockefeller, poursuit son étude sur *l'Influence de Locke dans les différents pays européens*.

Mlle J. H. Giraud prépare une thèse sur *la Mythologie classique dans la littérature française de 1800 à 1830*, Mlle B. Price sur *Alain-Fournier : le rêve et la réalité*.

Signalons, parmi les communications faites en avril dernier au Congrès des Sociétés savantes à Toulouse et destinées sans doute à paraître en impression : E. Laurain, *Un traducteur de la Renaissance : Jean Filleau*; G. Hottenger, *Une tentative d'amitié franco-allemande : le Congrès scientifique de Strasbourg* (1842); B. Sarrieu, *les Proverbes de la Gascogne orientale et du centre des Pyrénées*; P.-J. Charlat, *Visite de savants français à Elseneur du XVIe au XVIIIe siècle*; G. Gazier, *le Pèlerinage d'un Bisontin en Égypte et en Terre sainte en 1584*, ainsi que de nombreuses études ayant trait à l'hérésie des Albigeois.

L'enquête sur l'influence précise d'Érasme sur la pensée espagnole se précise peu à peu, grâce aux soins de Marcel Bataillon, qui donne un savant prologue à une édition de l'*Enquiridion* procurée par Dámaso Alonso : *Erasmo. El Enquiridion o Manual del Caballero cristiano, edición de Dámaso Alonso, prólogo de Marcel Bataillon; y La Paróclesis o exportation al estudio de las letras divinas, edicion y prólogo de Dámaso Alonso* (Madrid, Oguirre, 1932, in-8°).

**Publications récentes.** — *The John Rylands Library*, à Manchester, nous donne une reproduction en fac-similé, avec préface de M. H. B. Charlton, d'un de ces curieux « pamphlets » dont la gloire sinistre d'un criminel fait l'objet : celui-ci, qui est de 1605, signale à sa manière *Ratsels Ghost, The second Part of his madde Prankes and Robberies* (Manchester University Press, 1932).

C'est un autre genre de « restitution », celle qui consiste à reproduire en une forme poétique moderne un auteur relativement vétuste, que pratique M. Stanley Perkins Chase à propos du fameux poème du XVI[e] siècle britannique *The Pearl* (Oxford University Press, 1932). Quelque opinion qu'on puisse avoir sur le symbolisme de ce recueil de stances régulières — et l'on sait que l'un des premiers adhérents à cette *Revue*, W. H. Schofield, y a consacré un pénétrant travail — on aura plaisir à retrouver la fraîcheur et le mystère de l'original dans les 101 petits poèmes gracieusement présentés ici.

MM. Benedetto Croce et F. Nicolini viennent de publier le *Quinto Supplemento alla bibliografia Vichiana* (Bari, Laterza, 40 p. in-8°).

M. R. L. Hawkins réunit en un beau volume (*Newly discovered French Letters*. Harvard University Press) le chiffre imposant de 120 lettres de diverse longueur et de multiples auteurs, presque toutes découvertes dans des dépôts des États-Unis. Quelques « paquets » — Tocqueville à Sedgwick, Rachel à son père, etc. — représentent des épisodes épistolaires intéressants; le plus souvent, la lettre est isolée, mais prend sa place logique dans des ensembles biographiques ou littéraires dont on saisira la variété si l'on songe que le n° 1 est de Malherbe et le n° 120 d'Edmond de Goncourt, et que près de la moitié de ce butin semble inédit. Lire probablement *Mouchy* (p. 3) et *Mnischek* (p. 101), *bronzé* (p. 139), et vérifier si la lettre de Chateaubriand (p. 125) n'est pas adressée à Ballanche.

Sous le titre d'*Enquêtes romantiques; France-Espagne* (Paris, Les Belles-Lettres), M. Jean Sarrailh publie diverses études dont deux sont inédites (*Paul et Virginie en Espagne; Stendhal et Valle-Inclán*). Deux autres ont paru ici même : *Un intermédiaire, Pougens* (janvier-mars 1923); *l'Émigration et le romantisme espagnol* (janvier-mars 1930). *Atala en Espagne* avait paru dans l'*Homenage a Menéndez Pidal* (Madrid, 1925); *le Voyage en Espagne d'Alexandre Dumas père*, dans le *Bulletin hispanique* d'octobre-décembre 1928.

M. A.-M. Schmidt a pris, à suivre la trace de *Saint-Évremond ou l'humaniste impur* (Paris, 1932, éd. du Calvaire), un plaisir subtil qu'il communique pour une bonne partie à son lecteur. « Une vie très diverse, fertile en contrastes, en abandons, en repentirs,

en feintes », est rappelée nonchalamment, sans documentation bien rigoureuse ni justification exigeante, mais avec un agrément assez *analogue* à celui qu'on éprouve à reprendre contact avec les *Œuvres mêlées* elles-mêmes. Et il est entendu que la citation qui importe ici ne fait pas défaut : « Chaque nation a son mérite, avec un certain tour qui est propre et singulier à son génie. »

« Otway et Lee ont été choisis comme des figures typiques expliquant à elles deux les traits saillants de la tragédie de la Restauration. En écrivant ainsi une biographie double, j'ai tenté la tâche malaisée de manœuvrer deux personnages comme s'ils n'en formaient qu'un » : ce passage de la préface explique le dessein principal et, sans doute, la singularité du livre de M. R. G. Ham, *Otway and Lee, Biography from a baroque Age* (New Haven, Yale University Press, 1931). Bien que la première ligne du volume rappelle l'exil récent de Charles II et que le chapitre IV fasse une large place au roman de La Calprenède et de ses émules, l'auteur semble avoir (p. 71) quelque scrupule à se placer sur le terrain le plus assuré en cette matière : c'est-à-dire une émulation de grandeur et de romanesque dont, évidemment, le terme trop commode de « baroque » ne rend pas compte, et pas non plus les restes de traditions élizabéthaines renouées par ces dramaturges.

*Les Bâtards au théâtre en France de la Renaissance à la fin du XVIII$^{e}$ siècle :* thème plus social, peut-être, que dramatique en soi, et que M. M. Baudin étudie sous les feux de la rampe (Baltimore, Johns Hopkins Press, et Paris, Les Belles-Lettres, 1932; in-8° de 122 pages). Au fond, c'est la « reconnaissance », plus que la bâtardise, qui peut prêter à des « scènes à faire », et il n'est pas surprenant que la tragédie en fasse peu d'état, tandis que le drame attendait d'être un porte-paroles de revendications pour achever — avec *Antony* — une « évolution » qui est, ici, présentée avec soin. Ajouter à la bibliographie A. Charguéraud, *les Bâtards célèbres* (1860).

Se refusant à se donner pour un « panorama » ou pour une « histoire » de la poésie anglaise, *The English Muse* de M. Oliver Elton a cependant l'avantage de l'un et de l'autre (London, Bell, 1933; in-8° de XIV-464 pages) : des ancêtres anonymes martelant leurs allitérations aux subtils musiciens d'aujourd'hui, tout le domaine de la poésie britannique est passé en revue, brièvement caractérisé, cité plus brièvement encore. Et c'est peut-être là, à côté d'une commodité évidente, l'inconvénient dominant du procédé, puisqu'il contraint à peu près à la même portion Herrick et Daniel, Chatterton et Johnson, et que Burns a moins de pages que Tennyson. Mais quelle admirable carte d'échantillons!

Une thèse moins démontrée que jamais sur *l'évolution des genres* prise au sens rigoureux des termes ; une bibliographie médiocrement mise à jour depuis longtemps, aussi bien pour les éditions que pour les études et biographies ; un choix discutable, enfin, qui ignore L. Ménard, admet Manuel et exclut Ch. Guérin, assimile Haraucourt à Vigny, préfère Coppée à Baudelaire : il n'est pas sûr que la netteté du plan et la solidité de certains jugements suffisent pour balancer ces inconvénients du livre de M. L. Levrault, *la Poésie lyrique des origines à nos jours* (Paris, Mellottée, s. d.). La « querelle des manuels » devra-t-elle recommencer ? Il y a juste dix ans (1923, p. 295) que la *Revue* prenait à son sujet une attitude qui fut approuvée : où en sommes-nous en 1933 ?

Dans la même collection, *le Rouge et le Noir* de Stendhal, présenté par le regretté André Le Breton, donne autrement de satisfaction, et en particulier la caractéristique de l'auteur, le développement sur « les années milanaises » qui font aimer à Stendhal « son pays d'adoption de toute la rancune et de toute la haine qu'il garde à son pays natal », le rattachement *relatif* à Walter Scott...

On ne saurait dire que tout soit d'un égal intérêt dans le *Centenary Portfolio of Goetheana*, qui rassemble quarante-trois fac-similés ou reproductions de documents contenus dans la fameuse collection W. A. Speck de la Bibliothèque de Yale University (New Haven, University Library, 1932) : par exemple, la galerie de mine d'Ilmenau pourra laisser froids bien des appréciateurs du monde goethéen. Mais la réussite matérielle est parfaite, aussi bien pour les portraits, silhouettes, etc., que pour les partitions de musique et les spécimens d'écriture. Du point de vue qui nous intéresse surtout ici, on est heureux de trouver dans ce bel album, sous une forme aussi voisine que possible de l'original, des autographes comme celui que Goethe adressait « aux quinze amis anglais » le 28 août 1831, ou comme la lettre de Carlyle à Eckermann, 6 mai 1834.

Il y a, en somme, une double intention dans le gros livre de M. Myron F. Brightfield, *The Issue in literary Criticism* (Berkeley, University of California Press, 1932) : d'une part, en face du « néo-humanisme » de MM. I. Babbitt, P. E. More, N. Foerster, le souci de maintenir la raison d'être de la recherche dite scientifique ; d'autre part, le désir de donner du jeu, si l'on peut dire, à une trop stricte façon d'entendre cette discipline. Vieille querelle sous des noms nouveaux, puisque l'idéalisme et le réalisme semblent renaître en cette affaire : dans quelle mesure sont-ils conciliables ? Tout est là, et l'on ne saurait qu'admettre (p. 205) la formule par laquelle sont respectivement définies deux activités : « C'est une

chose, pour le critique, de recevoir comme lecteur des impressions personnelles satisfaisantes de l'œuvre littéraire; c'en est une autre, décidément, que de permettre à ces impressions de se faire entendre lorsque, en tant que critique, il aboutit à un jugement sur la même œuvre. Un critique diffère d'un lecteur individuel en ce que ses jugements sont fondés sur une base plus large et plus stable que celle du plaisir personnel... »

L' « inédit de Balzac » que nous donne, dans la *Bibliothèque romantique* de M. Henri Girard, un des « jeunes » balzaciens de promesse, M. Bernard Guyon, c'est le *Catéchisme social*, précédé d'un article de 1832, *Du Gouvernement moderne* (Paris, la Renaissance du Livre, 1933; in-16 carré de 229 p.). La philosophie politique du grand romancier ne sera pas seule à se trouver éclairée par ces textes, puisque le *Médecin de campagne* absorba une partie de l'article destiné au *Rénovateur*, et que le « catéchisme » passa dans bien des exposés indirects de l'œuvre romancée. M. Guyon propose judicieusement la date de 1840-1842 comme date probable de la composition du *Catéchisme*, mais peut-être faut-il surtout, ainsi que pour d'autres « états » de la pensée profonde de Balzac, supposer des « reprises » qui ramèneraient la première rédaction à une date voisine de la mort de « feu Klaproth » (20 août 1835) et de Lamennais, *De l'esclavage moderne* (1839); avec des mises au point voisines, en effet, de la *Revue parisienne*, puis des « rajoutages » dépassant 1848. Balzac est trop avisé des réalités « naturelles » pour admettre que « les puissants et les forts..., dans la nature, *dominent* les faibles » (p. 87), puisque ceux-ci ont à leur service le pullulement et l'association : et le grand problème est, en effet, la conservation des individualités rares dans la société comme dans la biologie, où leur utilité est également certaine, mais peu évidente. Bonald pourrait être aussi invoqué pour la « tirade » initiale du chapitre II.

On a jadis signalé ici (*Revue*, t. VIII, p. 569) le livre de miss Th. Bosanquet sur *Harriet Martineau :* le même auteur, excellent intermédiaire franco-britannique, nous donne en un aimable petit volume (*Paul Valéry*. London, The Hogarth Press, 1933) un autre « essai de compréhension ». Des erreurs de fait s'y rencontrent, comme celle qui lui fait dire (p. 67) que le vers décasyllabique avait été à peine employé par les poètes français du XIXe siècle. Mais la « résistance à l'inspiration », l'impitoyable analyse de l'auteur de *Charmes* sont certainement présentées, à un public anglais ayant perdu l'habitude des « poètes métaphysiques », avec une sympathique habileté.

Nous ne nous occupons pas ici d'histoire de l'art : « ne sutor ul-

tra crepidam ». Qu'il nous soit permis de signaler cependant, soit à cause des nombreux témoignages qu'elle emprunte à la littérature, soit à cause de son esprit comparatiste, la continuation de l'*Histoire de l'expansion de l'Art français*, par Louis Réau, directeur de l'Institut français de Vienne. Trois volumes déjà ont paru; le quatrième concerne le monde latin : Italie, Espagne, Portugal, Roumanie, Amérique du Sud (Laurens, 1933, gr. in-8°). Continuité de développement, puissance d'expansion : voilà, suivant l'auteur, les deux principaux traits de l'art français ; c'est une entreprise logique, en conséquence, que de le suivre hors de nos frontières, pour voir ce qu'il a donné, ce qu'il est devenu. Cette entreprise, pour la première fois tentée dans son ensemble, est ici excellemment réalisée.

**Traductions diverses.** — L'activité des traducteurs, souvent signalée dans ces *Chroniques*, demeure considérable dans les pays occidentaux. Mlle Juliette Bertrand a donné des *Pensées et portraits* de Guichardin, version précédée d'une préface de Jacques Bainville (Denoël et Steele). — Pétrarque, *Sonnets*, *Canzones*, *Sestines*, *Madrigaux* et *Triomphes* (Paris, édition de la Jeune Académie, 1932), a trouvé un traducteur en vers : M. Ferdinand Bailly.

Un des faits les plus constants, dans ce domaine, est l'inlassable multiplication des traductions de Dante. Ainsi : *Dante's Inferno. A lineal and rhymed Translation by Rev. A. R. Bandini.* San Francisco, The People's Publishing C°, 1928; *Purgatorio*, 1930; *Paradito*, 1931. — *The Divine Comedy translated by Jefferson Butler Fletcher.* New York, Macmillan, 1931. — *The Paradiso, with a translation into English triple rhyme and a brief Introduction by Geoffrey L. Bickersteth.* Cambridge, University Press, 1932. Signalons encore la réimpression d'une version destinée à une plus large audience : *The Divine Comedy. The Italian text with a translation in English terza-rima verse by Mellville B. Anderson.* Oxford, University Press, 1932 (World's Classis).

En France, Mlle L. Espinasse-Mongeret, qui avait déjà donné une traduction de l'*Enfer*, poursuit son dessein : *le Purgatoire, édition nouvelle et traduction accompagnée de notes* (Paris, Didot, 1932; 2 vol. in-8°). Le traité *De la monarchie* a été traduit par B. Landry (Paris, Alcan, 1933); une copieuse étude sert de préface.

Les humoristes ont leur place dans ce mouvement général, puisque la *Chronique de la rue aux Moineaux* de Wilhelm Raabe (trad. A. Levy) figure, aux Éditions Montaigne, à côté des *Dédales* de Th. Fontane (trad. E. Koessler) et de *Gleu le Matelot* de

H. HAUSER (trad. P. SUCHER). Une des plus réussies de ces transpositions est le volume consacré à TIECK par M. Albert BÉGUIN, avec une préface d'Edmond JALOUX (*la Coupe d'or et autres contes*. Paris, éd. Denoël et Steele) : c'est assurément de ce côté que notre fiction peut le plus agréablement s'orienter pour s'initier à une rêverie moins liée à des habitudes logiques de pensée ou de morale.

**Les Vivants et les Morts.** — La mort d'Anna DE NOAILLES (1877-1933), en mettant à la fois en deuil la France et la Roumanie, témoigne de la façon la plus pathétique en faveur de hautes réalités, parfois contestées : l'universalité du don de poésie, indépendamment des soi-disant déterminations de la race; la possibilité du chant le plus spontané, le plus instinctif, en pleine civilisation occidentale; le succès réservé, malgré toute l'indifférence apparente des publics modernes, à ce frémissement poétique dont on dit parfois qu'il ne saurait toucher que des simples...

Charles ANDLER (1866-1933) a été l'une des figures éminentes de l'Université française; et son rôle s'est étendu à toute notre vie intellectuelle. D'autres ont dit les mérites du germaniste et de l'homme; on trouvera notamment, dans l'article nécrologique qu'Ernest Tonnelat a donné à la *Revue universitaire* de juin 1933, les étapes de sa carrière et de sa vie. Pour ce qui est de la littérature comparée, Charles Andler ne l'avait pas acceptée du premier coup; ou du moins il avait d'elle une conception différente de la nôtre. Elle devait se consacrer, suivant lui, à l'étude comparée des formes littéraires; à la question de savoir, par exemple, quelles formes le drame avait prises chez les différents peuples. Il ajoutait qu'étudier l'influence de l'Angleterre sur Voltaire, ou la fortune de Carducci en France, ce n'était pas à proprement parler faire de la littérature comparée, mais suivre les prolongements des littératures nationales : pour qu'il y eût littérature comparée, il fallait que trois nationalités au moins fussent en jeu : on avait alors un cas spécifique qui ne rentrait plus dans le cadre des littératures nationales et exigeait une discipline à part. Mais il ne resta insensible ni à l'attrait qu'exerçait manifestement notre science sur la jeunesse, ni à ses productions, ni même à son esprit. C'est lui qui a contribué à rédiger les premiers programmes du certificat de littérature comparée à la Sorbonne; et on se souvient qu'il a donné à notre *Revue*, par un geste symbolique, l'admirable leçon d'ouverture qu'il a prononcée au Collège de France (*R. L. C.*, t. VII, p. 201). Ainsi nous déplorons, devant sa mort, la perte d'un maître et d'un ami.

Assez de fâcheuses disparitions de revues ont été signalées ici pour qu'il n'y ait pas double plaisir à saluer le retour à la vie de la *Neue Schweizer Rundschau* (anciennement *Wissen und Leben*), à laquelle nous souhaitons succès et durée.

Le fascicule de mars-avril des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* (Paris, Alcan) renferme, en particulier, les importants exposés sur la *Psychologie des peuples*, faits devant cette compagnie par des spécialistes dont plusieurs portent des noms chers ou familiers à nos lecteurs : *Psychologie du peuple italien* (P. HAZARD) ; *Psychologie du peuple français* (A. SIEGFRIED) ; *Psychologie du peuple anglais* (J. BARDOUX), etc.

Le numéro d'octobre-décembre 1932 des *Langues méridionales* a donné, sous la plume de M. E. KOHLER, un souvenir ému autant que mérité à *Émile Muller* (1885-1932), qu'une pratique directe de la Perse et de sa littérature moderne mettait en mesure d'étudier — comme il avait entrepris de le faire — certaines influences asiatiques sur l'Occident européen.

Un typographe milanais de ceux qui font revivre la tradition des grands artistes italiens, M. Alberto TALLONE, a exposé à Milan, du 20 au 25 mai, le premier volume d'une collection qui s'appelle *I Maestri delle umane lettere*. L'idée est la suivante : un petit nombre d'auteurs excellents, sous la forme de leur œuvre la plus représentative, seront imprimés par des typographes appartenant à d'autres pays que ceux de ces auteurs : Leopardi par un Français, Molière par un Italien, Shakespeare par un Allemand, Goethe par un Anglais, etc. Le volume qui vient de paraître est la *Vita Nova* et sort des presses parisiennes de Pichon. L'idée est ingénieuse, sa première réalisation est excellente. Nous souhaitons que continuent à paraître, sous une noble et sévère parure qui exclut tout ornement, les maîtres des lettres humaines.

# BIBLIOGRAPHIE

## LIVRES ET PÉRIODIQUES

*Sauf indication contraire, suppléer la date de 1933 à la suite de chacun des titres ci-dessous.*

### Théorie.

HERGEŠIĆ (I.). Poredbena ili komparativna književnost. Zagreb, « Pramatice », 1932.

ÉTIENNE (S.). Défense de la Philologie. Liége, Facultés; Paris, Droz.

BANFI (A.). I problemi di un'estetica filosofica (*la Cultura*, octobre-décembre 1932 et janvier-mars 1933).

CROCE (B.). Rileggendo l'Estetica di Baumgarten (*Critica*, 20 janvier).

ID. Poesia popolare e poesia d'arte. Bari, Laterza.

GRABOWSKI (T.). Próba syntezy nowej nauki o literaturze. Kraków, Nakladem Autora.

CEZAMY (J. DE). Vers une plus saine intellectualité [le cosmopolitisme littéraire]. Édition de la *Revue mondiale*.

BENDA (J.). Créons des mythes et des héros européens (*Europe nouvelle*, 18 février).

CYSARZ (H.). Zwischen Dichtung und Philosophie oder Literaturhistorie als Schicksal (dans : Dichtung und Forschung, Festschrift für Em. Ermatinger; Frauenfeld-Leipzig, Huber).

HIRT (E.). Hegels Geschichtsphilosophie und der Geist der Poesie (*Ibid.*).

HEUSSI (K.). Die Krisis des Historismus. Tübingen, Mohr, 1932.

MATTALIA (R.). Ritorno all' esperienza (*Leonardo*, 20 janvier).

LUNATCHARSKY (A). La méthode du matérialisme dialectique dans l'histoire de la littérature (*Bulletin of the International Committee of historical Sciences*, mai).

### Motifs, thèmes et types.

Rüdiger (H.). Sappho, ihr Ruf und Ruhm bei der Nachwelt. Leipzig, Dieterich.

Neri (F.). La donna del mare, leggenda del secolo xii. Torino, Bocca.

Lot (F.). Les thèmes poétiques : le sentiment cosmique (*Muse française*, 15 janvier).

Étienne (J.). Le thème de la mort chez Anatole France (*Bull. Fac. lettres de Strasbourg*, mars).

Krappe (Al. H.). Le char d'Ing (*Rev. german.*, janvier).

[Id.]. Le lac enchanté dans le *Chevalier Cifar* (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

Richey (M. F.). Some points of contact between Wolfram von Eschenbach and Gerbert de Montreuil [pour l'épisode de la pucelle au char] (*Mod. Lang. Rev.*, janvier).

[Divers]. Tristan i Isol'da. Édition collective par la section de sémantique, mythologie et folklore de l'Académie des sciences de Leningrad, sous la direction de N. Y. Marr. Leningrad, 1932.

Flutre (L. F.). « Li fait des Romains » dans les littératures française et italienne du xiii^e au xiv^e siècle. Paris, Hachette.

Martin (H. M.). The Apollo and Daphné Myth as treated by Lope de Vega and Calderon (*Hispanic Review*, avril).

[Divers]. England und die Antike. Vortr. der Bibl. Warburg 1930-1931. Leipzig, Teubner.

Desonay (F.). Le personnage d'Iphigénie chez Goethe. Bruxelles, Van Muysewinkel.

Masters (E. L.). The genesis of *Spoon River* [« thèmes » d'épitaphes] (*American Mercury*, janvier).

Schmidt (W.). Die Entwicklung der englisch-schottischen Volksballaden [aboutit à la *Edward-Ballade*] (*Anglia*, avril et juin).

Malkiel-Jirmounsky (M.). Siegfried et le jeune Allemand (*Bull. du Redressement français*, mai).

Unger (M.). Der iranische Ursprung der Parzivallegende (*D. Rundschau*, février).

Palgen (R.). Das Quellenproblem der Göttlichen Komödie. Heidelberg, Winter.

Van't Hooft (B. H.). Der ewige Jude bei Goethe und A. Vermeylen (*Neophilologus*, XVIII, 2).

De Vries (J.). Ahasverus in volksoverlevering en literatur (*Ibid.*).

Golenistchoff-Koutouzoff (E.). L'histoire de Griseldis en France au xiv^e^ et au xv^e^ siècle. Paris, Droz.

Bush (D.). Mythology and the Renaissance Tradition in English poetry. Minneapolis, Univ. Press.

Draper (J. W.). The realism of Shakespeare's Roman plays (*Studies in Philology*, avril).

De Figueiredo (F.). Donjuanisme et antidonjuanisme en Portugal. Coïmbra, Imprensa da Universidade.

Dell' Isola (M.). Lorenzo Costa et son poème « Cristoforo Colombo » (*Etudes italiennes*, avril).

Wolthuis (G. W.). De legende van Mariken van Nieumeghen in Duitschland en Italië (*Neophilologus*, XVII, 1, et XVIII, 3).

D'Amico (S.). Spirito della commedia dell'arte (*Scenario*, mars 1932).

Manzi (A.). La fortuna di Stenterello (*Ibid.*, octobre).

Regnault (F.). Y a-t-il des caractères nationaux? (*Mercure*, avril).

Hintze (H.). Nation et humanité dans la pensée des temps modernes (*Rev. d'hist. moderne*, janvier).

Robert (A.). Les sources de l'inspiration lyrique chez C. F. Meyer. Paris, Alcan.

[Id.]. L'idée nationale autrichienne et les guerres de Napoléon. Paris, Alcan.

Schultz-Gora (O.). Golkonda und Potosi in der franz. Literatur (*Archiv.*, LXXXVIII, 1-2).

Barras (M.). The stage controversy in France from Corneille to Rousseau. New-York, Institute of French Studies.

Wiget (W.). Die Träume in Schillers Braut von Messina (dans : Dichtung und Forschung, Festschrift Ermatinger).

Brodersen (A.). Henrik Steffens und der deutsche Freiheitskampf (*D. Rundschau*, mai).

Kriesi (H.). Der Weltkrieg in Belletristik und Fachliteratur (dans : Festschrift Ermatinger).

Weyand (H.). Der englische Kriegsroman. Bonn, Hanstein.

### Relations générales.

Frühm (Th.). Gedanken über Goethes Weltliteratur. Leipzig, Heling, 1932.

Zamboni (A.). Weltliteratur. Una breve rassegna bibliografica (*la Nuova Italia*, 20 avril).

Gmelin (H.). Zum Problem des Humors in der französischen Literatur (*Die neueren Sprachen*, t. XLI, 1).

Ambruzzi (L.). Cervantes e il Quijote. Edizioni de l'Ermos. Turin.

Praz (M.). Il dramma inglese della Restaurazione e i suoi aspetti preromantici (*la Cultura*, janvier-mars).

Ellehauge (M.). English Restoration drama : its relation to past English and past and contemporary French drama. Copenhagen, Levin et Munksgaard.

Werner (F.). Spiritualismus und Sensualismus in der englischen Barock lyrik. Braumüller, Wien und Leipzig, 1932 (Wiener Beiträge zur englischen Philologie, 57).

Lewalter (E.). Die geistesgeschichtliche Stellung des Hugo Grotius (*D. Vierteljahrsschr. für Literaturwiss. u. Geistesgesch.*, XI, 2).

Busson (H.). La pensée religieuse française de Charron à Pascal [avec l'influence de Pomponazzi au xvii^e^ siècle, le spinozisme et le gassendisme à leurs débuts, etc.]. Paris, Vrin.

Zini (Z.). Rousseau e Hume (*la Cultura*, octobre-décembre 1932).

Lukasik (St.). La France et la Pologne à travers les siècles. I. Jusqu'à la Grande Révolution. Paris, Gebethner et Wolff.

Struve (P.). Walter Scott and Russia (*Slavonic Rev.*, janvier).

Kircheisen (E. M.). Napoléon I^er^, Goethe et Wieland (*Rev. d'histoire diplom.*, octobre-décembre 1932).

Koch (J.). Goethe und Byron (*Archiv*, LXXXVIII, 1-2).

Kleiner (J.). Osobistość i wartości ponadosobiste w *Fauście* Goethego (Académie polonaise, Cracovie).

Nobiling (Fr. J.). Mallarmé — Studien im Anschluss an Mallarmé — Uebersetzungen (*Archiv*, LXXXVII, 1-2).

Gálos (M.). Sigismond Justh et Paris : contributions (*sic*) à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du xix^e^ siècle. Budapest, Soc. an. Sárkány.

PINO SAAVEDRA (Y.). La Poesia de Julio Herrera y Reissig. Sus temas y su estilo. Santiago, Prensas de la Universidad de Chile, 1932.

LUZIO (A.). Le lettere inedite di A. Boito al Bellaigue (*Atti della R. Acc. di Torino*, vol. 68, 1932-1933).

BENARDETE (M. J.). España y la crisis espiritual de nuestro tiempo (*Boletín del Inst. de las Españas*. New-York, février).

BELLONCI (G.). Introduzione alla letteratura di oggi. Firenze, Ariani, 1932.

### Influences italiennes.

STEINER (A.). A trace of Dante in Goethes *Ilmenau* (*Mod. Lang. Notes*, février).

CURTAYNE (A.). A recall to Dante. London, Sheed and Ward.

CALVI (B.). Il Canto V dell'Inferno nelle versioni slovene. Torino, Società editrice internazionale, 1932.

HOFMILLER (J.). Borchardts deutscher Dante (*Corona*, décembre 1932).

PONTVIANNE (E.). Rabelais à Rome (*Dante*, mai).

MONNOT (R.). La comédie italienne en France jusqu'à la mort de Molière (*Dante*, avril).

MICHEL (P.). L'abbé Galiani moins de treize ans [à propos de la fable du Coucou] (*Dante*, février).

VERDEIL (H.). La Locandiera de Goldoni sur la scène française (*Dante*, avril).

DI FRANCIA (L.). Il Servitore di due Padroni, di Carlo Goldoni (*Études italiennes*, janvier et avril).

AUVRAY (L.). En marge des *Lettres sur l'Italie* du Président de Brosses. II. Le président de Brosses et l'Arioste (*Ibid.*).

CALABRITTO (G.). Sulla fortuna dei Sepolcri in Inghilterra. Malta's Empire Press, 1932 (pièce).

MICHÉA (R.). Le *Voyage en Italie* de Goethe devant l'opinion européenne (*Études italiennes*, avril).

PEERS (E. A.). The vogue of Alfieri in Spain (*Hispanic Review*, avril).

ADKINS (N. F.). Longfellow and the Italian Risorgimento (*P. M. L. A.*, mars).

Stendhal. Capolavori del teatro italiano (*Dante*, septembre-octobre 1932).

Bedarida (H.). Nel centenario dei Promessi Sposi. Il testo autentico dei « Capitoli aggiunti » (*Convivium*, fasc. 5, 1932).

Tacchini (A.). Michelet et Montanelli d'après les lettres inédites de Michelet. Carrara, Istituto edit. fasc. apuano.

Gentili di Giuseppe (F.). Lamartine, de Jussieu et l'Italie (*Dante*, juin).

De' Franchi (F.). Dante e Balzac. Rapporti con altri scrittori italiani (*Rassegna di studi francesi*, décembre 1932).

Pillot (M.). Rimbaud et l'Italie (*Dante*, mai).

Fabureau (H.). Guillaume Apollinaire et l'Italie (*Dante*, février).

Larbaud (V.). Ma dette envers l'Italie (*Dante*, sept.-oct. 1932).

Buzzini (L.). Elémir Bourges et l'Italie (*Dante*, janvier).

Nolhac (P. de). Ce que je dois à l'Italie et aux Italiens (*Dante*, juin).

[E. Y.]. L'italianisme en Provence (*Rassegna di studi francesi*, janvier).

**Influences espagnoles.**

Buceta (E.). De algunas composiciones hispano-latinas en el siglo xvii [et les débuts de l'influence littéraire espagnole] (*Rev. de filol. esp.*, XIX, 1932).

Karl (L.). Note sur la fortune des œuvres d'Antonio de Guevara à l'étranger (*Bulletin hispanique*, janvier).

[Reyes (A.)]. Boletín Gongorino (*Monterrey*, mars).

Bouillier (V.). Notes critiques sur la traduction de l'*Oraculo manual*, par Amelot de la Houssaie (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

Tiemann (H.). Gilles van Staveren als Uebersetzer spanischer Comedias (*Neophil.*, XVIII, 3).

Sarrailh (J.). Note sur Stendhal et Valle Inclán. Dans : Enquêtes romantiques. France-Espagne. Paris, Les Belles-Lettres.

De Onis (F.). El estudio del español en los Estados Unidos — Waldo Frank y la cultura española. Dans : Ensayos sobre el sentido de la cultura española. Madrid, Residencia de Estudiantes, 1932.

Legendre (M.). Souvenirs sur Pierre Paris. L'homme, le fondateur (*Bulletin hispanique*, avril-juin).

### Influences françaises.

Jameson (A. K.). Was there a French original of the *Amadis de Gaule?* (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Cohen (G.). Richard Wagner et le moyen âge français (*Alsace française*, 12 février).

Croce (B.). Un calvinista italiano : il marchese di Vico Galeazzo Caracciolo (*Critica*, mars, avril, mai).

Qualia (Ch. B.). Corneille in Spain in the eighteenth Century (*Romanic Review*, janvier-mars).

Schröder (R. A.). Racine und die deutsche Humanität. München, Oldenburg.

Gorino (M.). G. V. Spanzotti, contributo alla storia del giansenismo piemontese. Torino, Bocca, 1931.

Manfredi (G. S.). Genesi del pensiero religioso d'Alessandro Manzoni [jansénisme] (*Convivium*, IV, 6, 1932).

Révész (E.). La Hongrie et les réfugiés huguenots. Un chapitre des rapports franco-hongrois (*Nouvelle Revue de Hongrie*, février).

Riva (S.). I Promessi Sposi ed una commedia del Voltaire (*Giornale storico*, mars).

Nolte (F. O.). Voltaires *Mahomet* as a source of Lessings *Nathan* and *Emilia Galotti* (*Mod. Lang. Notes*, mars).

Stoudemire (S. A.). Gil y Zárate's translations of French plays (*Mod. Lang. Notes*, mai).

Crane (R. S.) and Friedman (A.). Goldsmith and the Encyclopédie (*Times lit. Suppl.*, 11 mai).

Yvon (P.). Un Écossais en Normandie à la fin du xviii$^{e}$ siècle : essai sur le séjour de Thomas Blaikie dans la propriété du comte de Lauraguais (le Mont Cornisy) en 1776 et 1777. Caen, Olivier.

Leuridant (F.). Français en pays wallon au xviii$^{e}$ siècle. Esquisses biographiques. Bruxelles, *Annales du Prince de Ligne*.

Sarrailh (J.). *Paul et Virginie* en Espagne. Dans : Enquêtes romantiques. France-Espagne. Paris, Les Belles-Lettres.

Coselschi (E.). Universalité de Victor Hugo (*Dante*, janvier).

Parker (Ad.) and Peers (E. Allison). The influence of Victor Hugo on Spanish drama (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Bisson (L. A.). Le romantisme littéraire au Canada français. Paris, Droz.

Knickerbocker (K. L.). The source of Swinburne's *les Noyades* [plutôt Carlyle que L. Blanc] (*Philol. Quart.*, janvier).

Biencourt (M.). Une influence du Naturalisme français aux États-Unis : Frank Norris. Paris, Giard.

Goertz (H.). Frankreich und das Erlebnis der Form im Werke R. M. Rilkes. Stuttgart, Metzler.

Warnier (R.). Le modernisme dans la littérature yougo-slave de ce temps. II. L'expérience surréaliste (*l'Europe centrale*, 22 avril).

[Reyes (A.)]. André Gide en América [bibliographie, de 1913 à 1932] (*Monterrey*, mars).

Buceta (E.). El origen de un cuento de Blasco Ibañez [*l'Affaire Redureau* d'A. Gide et *Compasión*] (*Bol. de la Acad. Españ.*, févr.).

Gachot (P.). La pensée française en Hongrie et son rayonnement (*Nouvelle Revue de Hongrie*, janvier).

Schoell (Fr.-L.). Enquête sur le français dans le monde : conclusion (*Nouvelles litt.*, 4 février).

### Influences anglaises.

Bulman (J.). Strindberg and Shakespeare. London, Cape.

Hatfield (Th. M.). *Moll Flanders* in Germany (*Journ. of Engl. and Germanic Phil.*, janvier).

La Harpe (J. de). Le *Journal des Savants* et la renommée de Pope en France au xviii^e siècle. Berkeley, Univ. of Cal. Press.

An. A Frenchman in England 1784 [F. de La Rochefoucauld] (*Times liter. Supplement*, 23 février).

Gillier (A.). Herder und Ossian. Berlin, Junker and Dünnhaupt.

Charpentier (J.). Plaidoyer pour le roman historique [et un retour à W. Scott] (*Merc. de France*, 15 janvier).

Kurrelmeyer (W.). Thackeray and Friedrich von Heyde (*Mod. Lang. Notes*, janvier).

Schneider (Fr.). Browning's *The Ring and the Book* and Wassermann's *Der Fall Maurizius* (*Ibid.*).

Catalogne (G. de). Le souvenir de Thomas Hardy (*Revue du siècle*, mai).

**Influences allemandes.**

Pukarsky-Kadar. Geschichte des Deutschen Theater in Ungarn. München, Reinhardt.

Bleyer (J.). Ueber geistige Rezeption und nationales Schrifttum : Ungarische Literatur und deutscher Einfluss (dans : Festschrift Ermatinger).

Ciechanowska (Z.). Goethe in Polish Literature (*Slavonic Rev.*, janvier).

Gorlin (M.). Goethe in Russland (*Zs. für slav. Philol.*, IX, 3-4, 1932).

Trivunac (M.). Das Goethejahr in Jugoslavien (*Germanoslavica*, II, 1).

Tecchi (B.). L'annata goethiana in Italia (*Pegaso*, janvier).

Black (G. A.). P. J. Bailey's debt to Goethes *Faust* in his *Festus* (*Mod. Lang. Rev.*, avril).

Paschall (Cl.). What Goethe means to the world (*Mod. Lang. Forum*, avril).

Ewen (F.). The prestige of Schiller in England 1788-1859. Oxford Univ. Press.

Gentile (G.). Hegel e il pensiero italiano (*Leonardo*, mai).

Winkelmann (E.). Coleridge und die Kantische Philosophie. Erste Einwirkungen des deutschen Idealismus in England (*Palaestra 184*). Leipzig, Mayer et Müller.

Wolff (L.). Coleridge et l'Allemagne [semble négliger les *marginalia*] (*Rev. anglo-amér.*, avril).

Araquistáin (L.). Menéndez y Pelayo y la cultura alemana. Iena, Gronau.

Roux (A.). Les relations de Wagner et d'Édouard Schuré (*Alsace française*, 12 février).

Dupuis (R.). Le « personnalisme » de William Stern et la jeunesse française (*Rev. d'Allemagne*, 15 avril).

Nachod (H.). Wie ein Franzose den Deutschen sieht [compte-rendu peu objectif d'une conférence de F. Baldensperger à Leipzig] (*N. Leipziger Ztg.*, 10 février).

Rober-Reynaud. La propagande allemande (*Rev. pol. et parl.*, 10 avril).

L. (H.). Deutschland im Spiegel der Welt (*D. Rundschau*, janvier).

## Influences néerlandaises.

Bergner (G.). L'humaniste égaré dans le monde [H. Grotius] (*l'Alsace française*, 9 avril).

[An.]. Un livre italien sur la Hollande [de F. Ciarlantini] (*Gaz. de Hollande*, 3 mars).

## Influences helléniques modernes.

Lascaris (M.). L'abbé Grégoire et la Grèce (*la Révolution française*, 3, 1932).

## Influences scandinaves.

Löwith (K.). Kierkegaard und Nietzsche (*D. Vierteljahrsschr. f. Literaturwiss. u. Geistesgesch.*, XI, 1).

Meyen (Fr.). Björnson im deutschen Schrifttum. Eine Bibliographie. Leipzig, Diebener.

Wais (K. K. T.). Henrik Ibsens Wirkung in Spanien, Frankreich, Italien. Braunschweig, Westermann.

## Influences slaves.

Graf (W.). Grimmelshausen und Russland (*Arch. für Kulturgesch.*, XXIII, 2).

Ehrhard (A.). La Bohême dans l'œuvre dramatique de Grillparzer (*Rev. germ.*, janvier).

Kubínová (M.). Chateaubriand à Prague en 1833 (*l'Europe centrale*, 3 juin).

Wellisz (L.). Les amis romantiques : Ary Scheffer et ses amis polonais. Paris, édit. du Trianon.

Baldensperger (F.). Alfred de Vigny et la Pologne (dans : Alfred de Vigny. Nouvelle contribution à sa biographie intellectuelle. Paris, Les Belles-Lettres).

## Influences nord-américaines.

Fagin (N. B.). William Bartram, interpreter of the American landscape [et son influence sur divers descriptifs]. Baltimore, The Johns Hopkins Press.

Cestre (Ch.). Tocqueville témoin et juge de la civilisation américaine (*Rev. des Cours et Conf.*, janvier à mai).

Baldensperger (F.). Les États-Unis d'Amérique dans la vie et l'œuvre d'Alfred de Vigny (dans : Alfred de Vigny. Paris, Les Belles-Lettres).

Chazin (M.). Quinet, an early discoverer of Emerson (*P. M. L. A.*, mars).

Cambiaire (C. P.). Le roi Louis-Philippe aux États-Unis, son voyage au Tennessee et au Kentucky, ses dons à Bardstown (*France-Amérique*, mai-juin).

Haxo (H. E.). America as modern French writers see it (*Quart. Journal of the Univ. of North Dakota*, Spring and Summer, 1932-1933).

### Influences orientales.

Lovejoy (A. O.). The Chinese origin of a Romanticism (*Journ. of Engl. and German. Phil.*, janvier).

Jente (R.). German Proverbs from the Orient (*P. M. L. A.*, mars).

Zoller (I.). L'arte drammatica presso gli Ebrei in Italia (*Lares*, III, 2, 1932).

Cerulli (E.). Il volo di Astolfo sull' Etiopia nell' *Orlando furioso* (*Rendiconti dell' Acc. dei Lincei*, VIII, 1-2, 1932).

Weaver (B.). Toward the understanding of Shelley [influences bibliques prédominantes]. Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1932.

Christy (A.). The Orient in American transcendentalism : a study of Emerson, Thoreau and Alcott. New York University Press.

Hythier (J.). Gobineau, peintre de l'Orient (*Rev. des Vivants*, mai).

Pattist (G. N.) et Looten (C.). Le voyage en Orient (1481-1484) de Josse de Ghistele (*Bulletin du Comité flamand*, janvier).

Ripert (E.). Le centenaire du voyage de Lamartine en Orient (*Revue de l'Alliance française*, janvier).

Le Dantec (Y. G.). Les Rubaiyat d'Omar Khayyam, traduits en vers français (*Corresp.*, 10 janvier).

# COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Henri Hauvette. **Les poésies lyriques de Pétrarque.** Paris (Coll. « Les grands événements littéraires »), 1931, in-16, 232 p.

Sous la forme modeste d'un travail de mise au point et de vulgarisation, l'ouvrage que M. Henri Hauvette vient de consacrer aux *Poésies lyriques de Pétrarque* n'est exempt ni de nouveauté, ni de hardiesse. Tout d'abord — il est permis de le dire sans paradoxe — par son dessein même. Le *Pétrarque et l'humanisme* de M. de Nolhac[1], qui fonda en France la critique pétrarquiste, et, postérieurement, plusieurs études importantes[2] avaient marqué avec raison les liens qui unirent le poète Florentin au mouvement humaniste et à la tradition latine. Pétrarque, affectant de dédaigner ses œuvres en langue vulgaire pour faire reposer sur ses écrits latins son meilleur espoir d'immortalité, semblait décourager lui-même toute étude sérieuse de son lyrisme. Aujourd'hui encore, on le considère en Allemagne moins comme un poète amoureux que comme un philosophe, « fondateur de l'anthropologie moderne[3] ». Non que le Canzionere n'ait suscité de nombreuses recherches : mais celles-ci restaient techniques, elles laissaient le lecteur simplement cultivé fort démuni en face d'une œuvre que des interprétations traditionnelles mais inexactes montraient tantôt encombrée de complications et d'artifices, tantôt banale et voisine du genre « romance ». On saura donc gré à M. Hauvette d'avoir résumé ce qu'il faut connaître du lyrisme de Pétrarque en quelques chapitres qui retiendront les simples admirateurs du poète par leur clarté et leur charme — la valeur des traductions en vers libres serait à signaler, — cependant que les érudits y trouveront matière à méditations et à discussions précises.

1. Paris, 1907, 2 vol. in-8°, 2e éd.

2. P. Hazard, *Étude sur la latinité de Pétrarque (Mélanges de l'École française de Rome*, 1904, in-8°).

3. Groethuysen, *Die moderne Anthropologie*, in *Handbuch der Philosophie*, Munich, 1931.

Dans deux chapitres initiaux, l'auteur s'emploie à rechercher les sources du lyrisme de Pétrarque et les découvre dans le caractère de l'homme : c'est à celui-ci qu'empruntent leur force et leur forme les divers thèmes d'inspiration que M. Hauvette analyse avec une pénétration diligente : la Nature, l'Amitié, l'observation de soi-même, l'idée de Rome et de l'Italie, l'Amour enfin, l'amour humain et l'amour divin avec leurs conflits et leurs controverses.

De ces contradictions, Pétrarque, aux belles heures de son séjour en Avignon, ne se soucie guère, et M. Hauvette ne cache rien des aventures où les exigences de son tempérament conduisirent parfois le poète : contrairement à plusieurs critiques italiens[1], il se prononce contre l'unité de l'inspiration amoureuse du Canzionere. La figure de Laure domine pourtant tout le recueil : figure imprécise. Reprenant ses articles des *Études italiennes* (1927) et du *Correspondant* (1928), M. Hauvette trace de l'héroïne un portrait nuancé, mais prudent, où il retient les aveux du Canzionere, des *Psaumes pénitentiaux* et du *Secretum*, mais en faisant leur part aux déformations dues à certaines complaisances pour le symbolisme des dates et, plus généralement, aux exigences de l'élaboration littéraire. Il est ainsi amené à rejeter les diverses identifications, que l'on a proposées, de la dame de Pétrarque : la Laure vivante demeure inconnue. La Laure des poèmes n'apparaît guère plus précise : partout dépeinte, mais en traits épars et dans une suite d'attitudes, nous n'arrivons pas à construire d'elle une de ces images cohérentes qui seules donnent l'illusion de la présence réelle. Aussi bien le personnage essentiel du Canzionere n'est-ce point Laure; c'est celui à qui son amour pour Laure permit de s'exprimer : c'est Pétrarque.

Tel que M. Hauvette nous le présente, il reste fort différent de cet amoureux transi en qui la tradition a accoutumé de reconnaître le poète « à la Pétrarque » : amoureux avec fougue, il n'est chaste que par contrainte; il lutte contre son amour, mais avec, parfois, de singulières faiblesses; surtout, il se complaît à observer en son âme les démarches de la passion. Vertueuse, Laure, par ses alternances de sévérité et d'abandon, favorise en lui une sorte de désordre de la sensibilité, et ainsi s'explique que dans une même page le poète reconnaisse en elle l'origine de sa « noblesse » et tout à la fois de ses « grandes misères » : c'est qu'elle « entretenait dans son cœur des tentations tenaces auxquelles il succombait ailleurs ». Morte, elle devient au contraire un instrument de sérénité et de vertu : le souvenir de son amie le détournera, en plus d'une occasion, d'aventures nouvelles, et si nous l'entendons avouer que « la mort l'a délivré

1. Enrico Sicardi, *Gli Amori estravaganti... di Petrarca*, 1900.

une seconde fois », ne nous hâtons pas de conclure à la perte d'une seconde maîtresse : comprenons, comme le fait finement M. Hauvette, que c'est la mort de Laure, ou, plus généralement, la pensée de la mort, qui l'a écarté une fois encore de la chute.

La pensée de la mort, et toutes les inquiétudes qu'elle porte avec soi interdisent de négliger l'influence que la vie religieuse de Pétrarque n'a pu manquer d'exercer sur les démarches de son lyrisme. Elles permettent d'expliquer certaines de ses contradictions et de ses incertitudes, et d'établir la formule complète de son tempérament. Analysant, après d'autres, ce qu'il est convenu d'appeler la « conversion de Pétrarque », M. Hauvette doit reconnaître qu'elle ne fut jamais complète. Aux divers moments de sa vie, son désir d'une perfection chrétienne aboutit moins à une stricte règle de vie ou un état précis de la croyance qu'à une tendance de l'âme, et à des débats intérieurs dont s'anime son lyrisme : lutte entre un certain ascétisme et l'amour (mais non point l'amour de Laure, qui lui semble, en ses dernières années, un gage de son salut), lutte entre l'humilité et l'avidité de gloire, lutte entre le détachement du chrétien et l'ardeur de l'écrivain, qui considère la littérature, non plus, à la manière des auteurs courtois, comme un exercice, mais comme une activité profonde et qui engage l'homme[1].

Or, en ses ultimes débats, il n'ose donner tort ni à l'amour, ni à la gloire, ni aux lettres. C'est qu'il portait en lui un immense désir de beauté et d'élégance, dont il n'excluait ni sa personne, ni son œuvre : M. Hauvette montre comment le choix de ses amitiés, et, jusqu'en ses heures les plus tourmentées, la conduite de sa vie, témoignent d'un sens aigu de la mise en valeur, et, si le mot ne paraît pas déplaisant, de la mise en scène. Son œuvre fut l'objet de mêmes soins : ses poèmes en langue vulgaire, pour qui la tradition lui prête du mépris, il les retoucha sans cesse, et les fit bénéficier de l'apport de ses devanciers : car un ouvrage aussi personnel que la Canzionere ne manque pas de sources livresques, et M. Hauvette les dénombre avec soin : les lyriques provençaux; les poètes italiens, depuis les Siciliens jusqu'à Dante; les Latins, enfin, qui lui fournissent quelques ornements et lui permettent de deviner Platon[2].

Pétrarque, tel que M. Hauvette l'aperçoit à travers son œuvre lyrique n'est donc pas ce déséquilibré qu'on nous a montré parfois, entièrement soumis à des tendances pathologiques ou aux forces de

1. Cf., sur ce point, M. Patronnier de Gandillac, *les Discordes intestines de Pétrarque* (art. à paraître dans *la Revue universelle*, dont la thèse est légèrement différente de celle de M. Hauvette).

2. Cf. R. V. Merrill, *Platonism in Petrarch's Canzionere (Modern Philology*, nov. 1929).

l'inconscient[1]; ce n'est pas non plus exactement le mystique que M. Papini a célébré en lui[2]; ses débats intérieurs sont ceux d'un homme que des aspirations contraires sollicitent, et à qui une certaine faiblesse de la volonté n'a pas permis de prendre parti; « et c'est par là que certaines de ses attitudes, cinq siècles à l'avance, annonçaient un état d'âme qui fut fort à la mode chez les Romantiques[3] »; mais, parmi tant d'incertitudes, il reste normal et il reste humain.

Un troisième chapitre, plus technique, est consacré par M. Hauvette à la formation et à la composition du recueil de Pétrarque. On le complétera par ce que l'auteur indique, dans sa préface, sur les éditions de Canzionere. Sans reprendre une argumentation si dense qu'elle se prête mal à un résumé, indiquons que l'on s'y prononce contre la théorie de l'unité et de l'indivisibilité du Canzionere, qui trouve encore des partisans en Italie.

* * *

M. Hauvette a réservé pour la seconde partie de son ouvrage l'étude de la fortune du Canzionere; on lui saura gré de cette division si l'on songe que le Pétrarquisme a souvent travesti et compromis Pétrarque. Du Pétrarquisme, phénomène européen, l'auteur suit les manifestations dans les principaux pays en s'appuyant sur les découvertes les plus récentes de la littérature comparée. En Italie se succèdent des écoles de Pétrarquisants qui restent parfois fort libres en face du maître de Florence : certains commentaires de Bembo, publiés postérieurement au livre de M. Hauvette, illustreraient cette indépendance d'attitude[4]. En France, diverses générations de Pétrarquistes ont été étudiées par M. Chamard, Vianey, Villey, Flamini. etc... Il serait à noter qu'à partir d'une certaine date, à l'influence du Canzionere se mêle celle de traités platoniciens, et qu'entre l'une et l'autre le départ est difficile : *les Sonnets pour Hélène*, dans lesquels M. Vianey voit une imitation de Desportes, et M. Hauvette de simples réminiscences fort compatibles avec une inspiration personnelle, doivent beaucoup aux *Dialoghi*

1. Wolf, *Petrarca, Darstellung seines Lebensgehues*, Leipzig, 1926. L'auteur y découvre en Pétrarque « les formes phénoménales de l'irrationalité du sentiment vital ».
2. Papini, *Il Petrarca nel Canzionere (Annali della cattedra Petrarchesca*, 1930).
3. Hauvette, C. R., de Papini, art. cité, *Bulletin italien*, oct.-déc. 1931.
4. V. Cian, *Pietro Bembo postillatore del Canzionere Petrarchesco (Giorn. Stor. della Lett. Ital.*, déc. 1931).

*d'Amore* de Leone Ebreo, et l'on en pourrait dire autant de maintes œuvres contemporaines. L'Angleterre, l'Espagne furent marquées elles-mêmes par le Pétrarquisme, et des articles récents de M. Fucilla[1] ont mis en lumière l'importance de ce mouvement dans la péninsule ibérique et jusqu'en Amérique latine. Plus tardive, l'Allemagne[2] n'apprécia Pétrarque qu'au moment où, le XVIIIe siècle finissant, le Romantisme allait naître. Dès lors, on goûta moins en lui une perfection formelle qu'il ne dédaigne pas et que ses disciples cultivèrent à l'excès, que la mélancolie, presque moderne, « d'une âme insatisfaite ».

C'est cette qualité d'âme que M. Hauvette s'est plu à illustrer en nous présentant, dans un ouvrage agréable mais d'une singulière densité, un Pétrarque qu'il humanise sans le diminuer.

Jean BAILLOU.

---

Claude DE BASSECOURT. **Trage-comédie pastoralle (1594)**, publiée par Gustave CHARLIER. Bruxelles, 1931, in-8°, LXXIV-117 pages.

Poursuivant des études qui nous ont valu déjà un article des *Mélanges Baldensperger* sur « Un plagiaire belge du Tasse », M. Gustave Charlier réédite la « Trage-comédie pastoralle » que Claude de Bassecourt imita, sans l'avouer, de l'*Aminta* du Tasse.

La copieuse introduction de ce volume se propose « de porter témoignage de ce qu'était le climat poétique dans un canton retiré des lettres françaises à la fin du XVIe siècle » : précieuse contribution à cette histoire littéraire provinciale dont M. Mornet a indiqué récemment et l'intérêt et les méthodes. La vie de Bassecourt demeurait inconnue. M. Charlier, interprétant les œuvres mêmes du poète, est parvenu à reconstituer sa biographie. Bassecourt commence par guerroyer en Italie, puis contre Genève (l'article cité à ce sujet p. XV, n. 2, est de Manfroni et non de Manfredi), et peut-être contre Henri IV. Deux ans plus tard, le voici mêlé, à Douai, à une querelle littéraire sur laquelle M. Charlier insiste avec raison, car on y découvre la

1. J. G. Fucilla, *Two generations of Petrarchists in Spain (Modern Philology*, 1929); — Id., *Notes on anti-Petrarchism in Spain (Romanic Review*, 1929); — Id., *A Peruvian Petrarchist (Philological Quarterly*, 1929).

2. Outre l'étude de W. Söderhjelm, citée par M. Hauvette, voir Hugo Sauvageol, *Petrarka in der deutschen Lyrik des 17 Jahrhunderts*. Ansbach, 1911, in-8°, 86 p.

persistance, à la fin du XVIe siècle, de modes poétiques qui évoquent les rhétoriqueurs. M. Charlier nous dit, non sans humour, les phases diverses de ce combat, et comment son héros y révéla, avec de singulières aptitudes au pédantisme et au plagiat, une culture italienne assez étendue et une admiration pour Ronsard que la thèse de M. Marcel Raymond n'avait point signalée. La part que prirent à ces disputes plusieurs poètes du lieu est l'occasion de remarques curieuses sur les milieux littéraires de Douai et d'Anvers en ce temps. En 1594, Bassecourt publie sa « Trage-comédie ». Dix ans plus tard, on le retrouve, de façon fort inattendue, parmi les familiers de la cour du Louvre, où il s'adonne à la poésie de circonstance. A partir de 1609, on perd sa trace.

La « Trage-comédie pastoralle » constitue une imitation assez libre de l'*Aminta*. L'auteur s'applique à déguiser son larcin, modifie des noms de personnages, intercale une scène et des tirades de son cru, supprime des chœurs, rogne des vers. Dans le détail, il apporte des changements que des erreurs de traduction ou le souci de la rime ne suffisent pas à expliquer. La simplicité du Tasse ne le satisfait pas : il souligne les images, accentue le pathétique, multiplie les sanglots et tend, de manière constante, à la dignité oratoire et tragique. Il se souvient volontiers des poètes de son siècle : M. Charlier a relevé la plupart de ses emprunts à Ronsard (on dirait parfois plus prudemment : au style néo-pétrarquiste illustré par la Pléiade), à du Bartas, à Garnier surtout. Telle quelle, la « Trage-comédie » fournit un chapitre précieux à l'histoire de la poésie provinciale.

Elle en pourrait fournir un autre à l'histoire de la traduction. Il n'eût pas été sans intérêt de comparer l'œuvre de Bassecourt aux autres imitations de l'*Aminta* qui se multiplièrent en France dans les dernières années du XVIe siècle. Sans parler des traductions en prose ni de la prétendue traduction d'Henriette de Clèves, on relève, dans les « Imitations de Pierre de Brach », parues à Bordeaux en 1584, une adaptation de l'*Aminta*. Entre la traduction bordelaise et la traduction belge, les différences sont notables, et l'on ne saurait dire ce que celle-ci doit à celle-là. P. de Brach, plus fidèle à l'ordre des développements et des phrases de l'original, l'est beaucoup moins à l'expression même : il amplifie sans mesure, accumule les précisions inutiles, transpose les termes poétiques en termes de raison. Les deux poètes se rencontrent cependant sur plusieurs points : à l'acte II, scène II, le passage où Tirsis regrette que les villageois fréquentent trop la ville, supprimé par de Brach, l'est aussi par Bassecourt; à la scène II de l'acte III, à la scène II de l'acte IV, les chœurs finaux sont omis dans les deux traductions. Un examen plus

approfondi, que l'on souhaiterait voir institué, nous dirait s'il y a entre les deux œuvres une filiation véritable ou, chez deux écrivains de culture française, une simple conformité d'exigences ou de dédains devant le poème italien.

L'*Aminta*, disait Carducci, est un miracle. Ce miracle, reconnaissons que la « Trage-comédie pastoralle » ne le renouvelle point, mais qu'elle méritait, par l'intérêt des problèmes qu'elle pose, la remarquable édition qui vient d'en être faite.

Jean Baillou.

---

A.-S.-J. Daniels, S. J. **Les rapports entre saint François de Sales et les Pays-Bas.** Nijmegen, 1932.

L'auteur de ce travail se pose dans l'Introduction une question qui déjà avait arrêté l'attention de M. H. Bremond et de plusieurs autres publicistes.

L'action exercée par une école mystique sur une école étrangère est-elle du ressort de la littérature pure ou comparée? ou bien relève-t-elle de l'histoire religieuse?

Pas plus que ses précurseurs, le R. P. Daniels ne tranche le débat : bien plus, il n'est pas d'accord avec lui-même.

Lisons son chapitre I. Après dom Huyben, le savant bénédictin d'Osterhout, le R. P. Daniels expose le fait désormais avéré que la mystique de Bérulle, déclarée originale, française « essentiellement » par M. Bremond, est tout imprégnée des doctrines de Ruysbroeck, Harphius et autres écrivains néerlandais. Il fait une démonstration analogue pour saint François de Sales. Or, Bérulle et François de Sales ne connurent leurs prédécesseurs que par des traductions latines. Il ne saurait donc à leur égard être question d'influence littéraire directe.

Mais passons au chapitre v. Qu'y voyons-nous? Le R. P. Daniels y confronte des textes choisis de l'*Introduction à la vie dévote*, du *Traité de l'Amour de Dieu*, avec les passages parallèles des traducteurs néerlandais Van Meer Beek, Foppens, Van Aelst, et il prouve sans peine qu'il leur manque la fraîcheur, la souplesse, le pittoresque, la joie de vivre (*sic*) de l'original. Nous sommes bien ici sur le terrain de l'esthétique littéraire et nous perdons de vue celui de la religion et de la mystique.

L'unité de vues fait donc défaut. Il fallait choisir, et, à notre sens du moins, ne pas hésiter à regarder le sujet comme une contribution à l'étude comparée des religions, et, dans l'espèce, de la théologie

mystique. Toutefois on peut accorder au R. P. Daniels que si certains auteurs tels que Ruysbroeck, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, sainte Thérèse, etc., ne peuvent être traités comme de purs gens de lettres, ils ont néanmoins, à raison de leurs fines analyses psychologiques et de la hauteur de leurs doctrines, créé soit dans leur pays d'origine, soit à l'étranger, une atmosphère de noble spiritualisme tout à fait favorable à l'éclosion de la littérature profane, surtout à certaines époques où le sentiment religieux est profondément ancré dans les esprits et les cœurs; tel par exemple le milieu du XVII^e^ siècle en France.

Le livre du R. P. Daniels, étayé sur une érudition vaste et bien informée, comprend sept chapitres.

Le premier traite de l'École mystique néerlandaise avant saint François de Sales. Le deuxième : saint François de Sales et les auteurs ascétiques néerlandais; l'auteur démontre par la comparaison des textes que l'évêque de Genève est tributaire, entre autres, de la *Perle évangélique (1535),* œuvre d'une femme originaire du Brabant. Pourquoi range-t-il Louis de Blois, abbé bénédictin de Liessies, village du Hainaut français, parmi les auteurs néerlandais? c'est ce que nous ne saisissons guère. Les chapitres III-VI traitent de l'influence salésienne aux Pays-Bas. Si François de Sales se méfie des doctrines de Ruysbroeck, comme le fera plus tard Bossuet en litige avec Fénelon, en revanche, la raideur néerlandaise, un rigorisme de tempérament, une rigidité théologique qui mènera au jansénisme, sont réfractaires à sa culture si libérale, à sa bienveillance miséricordieuse pour la faiblesse humaine. Il entretient pourtant de très bons rapports avec l'Université de Louvain. Le chapitre VII et dernier nous fait assister au rayonnement en Flandre et Hollande des œuvres d'E. Binet et de l'évêque J.-P. Camus, l'original ami de saint François : c'est la suite de l'influence littéraire de l'École de spiritualité salésienne.

Une copieuse bibliographie atteste l'étendue des recherches du R. P. Daniels. Il eût été utile de la passer au crible d'un examen critique, et de ne pas mettre sur le même plan que les ouvrages de fond certains livres qui n'ont avec le sujet qu'un rapport assez lointain, tels que *le Soulier de satin* de P. Claudel, les *Litterarische Fantasiëen* de Busken Huet, etc.

L'auteur fournit un appoint sérieux à la connaissance, trop peu répandue en France et ailleurs, de la riche littérature néerlandaise. Il faut l'en remercier.

C. LOOTEN.

René Wellek. **Immanuel Kant in England, 1793-1838.** Princeton University Press, 1931, in-8°, VII-317 pages.

Cet ouvrage s'ouvre sur une Préface riche de promesses. A en croire l'auteur, l'étude de l'accueil que l'Angleterre fit au criticisme et de l'influence qu'elle en subit, loin de satisfaire à un simple intérêt de curiosité rétrospective, répand un « flot de lumière » sur la situation intellectuelle de ce pays vers 1800 et nous aide à comprendre le changement important qui se produit dans son atmosphère durant la première moitié du XIX$^{e}$ siècle. Si bien que bon nombre d'idées courantes sur cette époque s'en trouvent modifiées et que cette seule question, Kant en Angleterre, apparaît à l'auteur comme caractéristique de l'ensemble des relations anglo-germaniques dans le domaine moral.

On en accepte l'augure et on procède avec empressement à la lecture d'un ouvrage qu'inspire un si beau sujet. Sur la foi de ces prémisses, on se promet d'assister au drame fabuleux des transplantations de l'esprit, au spectacle d'un de ces conflits féconds entre l'action et la réaction qui dominent toute l'histoire de la pensée moderne et qui aboutissent tantôt au triomphe de l'idée novatrice, tantôt au triomphe plus modeste et toujours précaire des forces traditionnelles, le plus souvent enfin à une alliance qui donne à chacun des partis l'illusion d'avoir triomphé de l'autre. C'est dans ce sens que M. Wellek énonce son sujet. L'ouvrage répond-il à cet énoncé? Qu'on en juge.

*Kant in England* présente essentiellement une suite d'analyses critiques d'ouvrages et d'articles où des écrivains anglais ou résidant en Angleterre exposent la doctrine de Kant, l'exaltent ou la réfutent avec plus ou moins de bonheur et d'autorité. Durant la période qui s'étend de 1793, date à laquelle *The Monthly Review* livre à son public, pour la première fois, de vagues notions sur le criticisme, jusqu'en 1838, date de la première traduction complète de la *Raison pure,* défilent le long des six chapitres de l'ouvrage un certain nombre de kantiens et d'antikantiens, personnages de profession et de qualité sociale et intellectuelle aussi différentes qu'on puisse l'imaginer. Comme il se doit en la circonstance, des Allemands établis en Angleterre sont les premiers à prêcher la bonne parole kantienne dans leurs livres, leurs conférences, leurs conversations de salon : F.-A. Nitsch et son exégèse de 1796, A.-F.-M. Willich avec sa compilation de 1798, Franz von Baader, Niebuhr, le futur historien de Rome. Les étudiants anglais en Allemagne forment une deuxième catégorie d'initiateurs : voici John Richardson, jeune

Ecossais besogneux, admis, à Halle, dans l'intimité de kantiens notoires et qui deviendra, vers la fin du siècle, un fervent traducteur de Kant. Plus mondain, doué d'une intelligence plus déliée et d'une curiosité bien plus originale, Henry Crabb Robinson passe, à partir de 1800, de longues années en Allemagne et par les trois articles qu'il donne au *Monthly Register* (1802-1803), par sa correspondance, par son influence personnelle, propage le nom et quelques-uns des principes fondamentaux du philosophe allemand.

Ces curieux, ces déracinés, ces voyageurs contrastent singulièrement avec les philosophes de profession, représentants universitaires de la philosophie officielle, graves personnages sédentaires, entichés du *common sense* écossais et gardiens farouches des traditions de l'école. Depuis Thomas Brown, qui rend compte du livre de Charles de Villers (1803), jusqu'à Sir William Drummond et ses *Academical Questions* (1805) et jusqu'à Dugald Stewart lui-même, qui discute Kant à deux reprises (1810 et 1821), la même incompréhension du criticisme, due sans doute pour une bonne part à l'information imparfaite de ces augures, mais aussi à leur insuffisance métaphysique. Il faut en arriver à Sir William Hamilton et à son étude des ouvrages de Victor Cousin (1829), pour que la philosophie écossaise daigne ranger Kant parmi les philosophes dignes d'être réfutés avec soin.

Des poètes et des littérateurs romantiques prennent rang dans la bataille ou y assistent seulement de près ou de loin : en première ligne, Coleridge (son séjour en Allemagne s'étend de septembre 1798 à juillet 1799) et Carlyle; au second plan, William Hazlitt et Th. de Quincey; plus loin encore, Wordsworth et Southey. Shelley lui-même semble subir l'attirance secrète du métaphysicien...

Pour enrichir encore cette galerie, voici les représentants de trois corporations, lesquelles se tiennent d'ordinaire à l'abri des tentations métaphysiques. H.-J. Richter est peintre de son métier, mais un peintre doublé d'un théoricien de son art. Il a puisé dans les leçons de Nitsch de puissantes raisons d'admirer Kant, ce qu'il prouve à plusieurs reprises dans ses écrits (1797, 1814, 1817). Un autre auditeur de Nitsch, Thomas Wirgman, exerce le métier délicat de joaillier. Mais ce n'est pour lui qu'un second métier qui lui permet de se livrer décemment à la grande passion de sa vie : donner libre cours à son fanatisme kantien. Depuis 1812 jusqu'à sa mort (1840), Wirgman ne cesse de produire livres et articles d'exégèse kantienne, une exégèse littérale, quelquefois mécanique et formelle, souvent faussée par ses partis pris chrétiens et néo-platoniciens. Étrange personnage que ce joaillier métaphysicien que Balzac eût aimé pour sa candeur et son pittoresque ! Certains de ses ouvrages s'accompagnent

de planches en couleur où des diagrammes ingénieux représentent le Temps et l'Espace, les catégories et les idées dans leur différentes relations. J.-W. Semple, avocat d'Édimbourg, par ses traductions et ses habiles commentaires (1836, 1838), ferme la période dont M. Wellek nous propose l'étude. Car la traduction complète que Francis Haywood donne, en 1838, de la *Raison pure*, ouvre, pour le kantisme anglais, une nouvelle période, d'interprétation plus rigoureuse et d'influence plus caractérisée.

Voilà, dans ses grandes lignes, la matière de *Kant in England*. Comment cette matière est-elle traitée? On reconnaîtra à M. Wellek une grande qualité : en possession des résultats les plus modernes de l'exégèse kantienne, il analyse avec beaucoup de sens et de limpidité chacun des ouvrages dont on vient d'indiquer les auteurs et la date. Depuis Nitsch jusqu'à Semple, à l'occasion de chaque article un peu important, de chaque ouvrage ayant Kant pour objet, l'auteur recommence impitoyablement la même besogne sévère et patiente qui consiste à confronter la pensée traduite avec la pensée originale. Dix fois, cent fois, les mêmes reproches, les mêmes éloges renaissent sous sa plume : tel auteur se méprend sur le sens des formes de la sensibilité, confond les *catégories* de Kant avec celles d'Aristote, ses *idées* avec celles de Platon; tel autre s'abuse sur le sens de l'idéalisme kantien, n'entend rien à la raison pratique, rejette Kant parmi les sceptiques, ce qui est une faute, ou l'enrégimente parmi les champions de l'Église, ce qui en est une autre. Si bien qu'à la longue cet interminable et monotone travail de termite vous excède et vous inspire des doutes : est-ce bien un livre que nous lisons, ou bien un catalogue critique, admirablement clairvoyant et concentré? Ne nous en plaignons pas trop : grâce à M. Wellek, nous saurons désormais le mérite du petit livre de Nitsch, l'insignifiance presque totale de celui de Willich, la position, face à Kant, de Dugald Stewart et de William Hamilton, les méprises, la profondeur et les recherches passionnées de Coleridge, l'attitude hautaine et méprisante de De Quincey, l'annexion forcée de Kant par Carlyle... Ces résultats sont excellents et d'autant plus appréciables qu'il n'était pas à la portée du premier venu de les obtenir.

Dans cet ordre d'idées et en tant que suite d'analyses critiques, *Kant in England* ne nous inspire qu'un seul regret. M. Wellek ne traite pas des traductions de Kant avec le soin qu'il a mis à commenter les commentaires. Parmi ces traductions, il en est au moins une que nous ne voyons nulle part apparaître dans son livre : avant d'avoir été inséré, en 1798, au tome I des *Essays* de Richardson, le

*Projet de paix perpétuelle* avait déjà été traduit et publié, en 1796, par un anonyme[1]. Quant aux traductions qu'il mentionne par ailleurs, M. Wellek néglige systématiquement de nous entretenir de leur qualité, de leur rôle dans l'œuvre du philosophe, de leur succès en Angleterre. Le cas typique est celui de John Richardson, auteur de deux volumes d'*Essays and Treatises* (Londres, 1798-1799), dont M. Wellek ne retient que les Préfaces (p. 17). Et le contenu? Le contenu se trouve indiqué en note, à la fin du livre (note 52, p. 269), sous la forme d'uue sèche énumération de titres. En 1800, Richardson détache de son premier volume la traduction du petit écrit *An Idea of an Universal History in a Cosmopolitan View*, et le fait insérer, nous verrons dans quelles circonstances, dans *The German Museum*. M. Wellek en prend acte et passe. Même dédain pour la *Métaphysique des Mœurs* (p. 18), dont Richardson publie une traduction en 1799, à Londres[2], ainsi que pour la *Logique* et les *Prolégomènes* que le même auteur fera imprimer en 1819. Il en existe une réédition de 1836 (p. 18-19). Que valent ces traductions? M. Wellek les condamne d'un trait de plume comme « very inaccurate and clumsy » (p. 21), ce qui prouve la force de sa conviction sans entraîner la nôtre. Les quelques traductions données par Thomas de Quincey en 1824 et en 1833 ne sollicitent pas davantage la curiosité de l'auteur, qui en fait mention sans plus (p. 179-180). Cependant une de ces traductions, celle de l'essai sur l'*Histoire universelle* déjà traduit par Richardson, a eu la chance d'être lue et utilisée par Southey, dans son *Sir Thomas Morus* (1829), ce qui nous vaut deux pages de commentaires (p. 163-164), placées dix-sept pages avant l'endroit où il eût semblé normal qu'on nous en parlât. Plus fâcheux encore nous semble le silence de M. Wellek à propos de la traduction que Wirgman donna en 1823 de l'Introduction, de l'Esthétique transcendantale et de nombreux autres extraits de la *Raison pure*. Il n'y voit que « a rather slavish and cumbrous translation » (p. 227), qui n'en servira pas moins à Haywood pour sa traduction complète. Semple publie en 1836 les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, ainsi que la *Métaphysique des mœurs* et, en 1838, la *Religion dans les limites de la pure raison*. Moins heureuses

1. *The Analytical Review*, February 1797, p. 211-213, par la plume de S., rend compte, en effet, d'un *Project for a perpetual Peace. A philosophical Essay by Emmanuel Kant.* Translated from the German, in-8°, 75 pages. Vernor and Hood, 1796.

2. *Metaphysics of Morals.* Il semble ressortir de la note 54, p. 269, que cet ouvrage a été publié en un volume. Or B.-Q. Morgan, dans sa *A Bibliography of German Literature in English Translation*, Madison, 1922, mentionne *The Metaphysic of Ethics*, 1799, 2 vol. S'agit-il de la même traduction? Et, dans ce cas, lequel se trompe, de M. Wellek ou de M. Morgan?

que celles de Wirgman, ces traductions ne bénéficient d'aucune appréciation, pas même évasive. Le lecteur en est réduit à se demander si, à un moment où la philosophie critique préoccupe nombre d'esprits en Angleterre, la presse et le public anglais n'ont boudé ces ouvrages au point d'en vouloir ignorer jusqu'à leur existence. Car aucune indication sur le rôle que ces ouvrages ont dû jouer dans la fortune anglaise de Kant ne vient, chez M. Wellek, affirmer le contraire. Analyser les commentaires, c'est bien. Mais, dans un ouvrage qui traite de Kant en Angleterre, de quel principe peut-on s'autoriser pour isoler cette analyse de l'étude des traductions elles-mêmes? Ces traductions, fussent-elles fragmentaires, imparfaites ou secondaires, n'en demeurent pas moins essentielles à l'économie d'un sujet bien compris.

Relevons ici, avant d'aboutir à des considérations plus générales, quelques insuffisances de détail. M. Wellek passe sous silence certains ouvrages qu'il a certainement connus, mais qu'il néglige en raison sans doute de leur faiblesse. L'esquisse très imparfaite de K. Schmitt-Wendel[1], par exemple, n'a plus grand'chose à nous apprendre aujourd'hui. Encore fallait-il la mentionner, ne fût-ce que pour épargner à ses propres critiques la peine de s'adresser vainement à des prédécesseurs qu'on ne nomme pas! Il y a de la sorte une foule d'écrits périmés qui encombrent les bibliographies et qu'il convient, chaque fois qu'on en trouve l'occasion, de mettre à leur place modeste, afin d'alléger d'autant le poids toujours plus lourd des ouvrages de référence. On rend ainsi à ses successeurs un service appréciable. Mais ceci est un vœu plutôt qu'une critique.

Plus discutable nous apparaît la tendance de M. Wellek à rejeter et à condamner sans rémission, mais aussi sans preuve évidente, des travaux anciens ou modernes qui méritaient peut-être plus d'égards. On veut bien croire que les notes de Coleridge en marge des ouvrages de Kant, telles que les a publiées ici même M. Henri Nidecker, pèchent par des lacunes et par des fautes de lecture (p. 303). M. Wellek s'est rapporté au texte même des notes qu'il cite, c'était son devoir. Mais son devoir voulait encore qu'il opposât sa propre lecture à celle, fautive, de M. Nidecker, ne fût-ce qu'en relevant les erreurs les plus caractéristiques de celui-ci, ou même par de simples renvois aux pages de sa publication. Le lecteur eût été de la sorte en mesure de se faire une idée définitive de la qualité du texte donné par M. Nidecker. Quand on jette le discrédit sur le travail de quelqu'un, on se doit de préciser avec le plus grand scrupule la portée de son accusation.

1. Dr. Karl Schmitt-Wendel, *Kants Einfluss auf die englische Ethik*. Berlin, 1912, 62 p. (*Kantstudien*, n° 28).

M. Wellek traite l'ouvrage de Charles de Villers sur Kant avec une étonnante désinvolture (p. 32 et suiv.). Villers fut critiqué à l'époque, en France même, pour des raisons assez indépendantes de la valeur de son livre ; il le fut en Allemagne par Schelling, avec une véhémence extrême et, vingt ans plus tard (1823), Thomas de Quincey rejettera encore son « entirely childish book ». Certes, on se gardera bien aujourd'hui d'interroger Villers sur les subtilités kantiennes. Mais l'intérêt historique de son livre demeure considérable. Ce livre, il faut se le représenter semant, dans le milieu français de 1801, l'inquiétude et le doute, suscitant les colères d'une nation que l'on veut soudain détourner de son passé mental. L'attitude de M. Wellek ne saurait se justifier que, tout au plus, en philosophie pure. Aussi bien les modernes *historiens* de la philosophie se montrent-ils plus cléments à l'égard de Villers. Barni, Picavet, Boutroux lui réservent une place de choix dans l'histoire du kantisme français et Vaihinger, l'illustre exégète du criticisme, daigne tenir compte de sa *Philosophie de Kant* et y renvoyer un grand nombre de fois[1]. Il n'est jusqu'à tel auteur de manuel qui ne mentionne Villers dans sa bibliographie[2]. Rappelons enfin que l'auteur d'une récente thèse de Sorbonne[3] ne croit pas déchoir en consacrant de longues pages à l'analyse de la *Philosophie de Kant*. Au reste, en histoire plus qu'ailleurs, le mépris est frivole. Ayant à juger le compte-rendu que Thomas Brown donna sur Villers dans l'*Edinburgh Review* (janvier 1803), M. Wellek devait normalement confronter ce compte-rendu avec le livre même. Or, nous avons l'impression qu'il ne l'a jamais feuilleté. Il le condamne sur la foi de Schelling, dont la réfutation lui semble « entièrement justifiée » (p. 33), et sur la foi de Thomas Brown. Cette méthode ne peut se défendre : car, si Thomas Brown a eu tort de juger Kant à travers Villers, que dire de M. Wellek qui juge Villers à travers Brown ?

Relevons un détail dans le même ordre d'idées. Le compte-rendu de l'*Edinburgh Review* ne porte point de signature. M. Wellek en parle pourtant comme s'il était signé Thomas Brown, successeur de Dugald Stewart à l'Université d'Édimbourg et psychologue notoire en son temps. On veut bien croire M. Wellek sur parole, mais on aimerait mieux de connaître les motifs de cette attribution. Nous n'apprécions guère ce ton d'oracle.

Quelques exemples d'imprécision. Pour notre auteur, la publica-

1. Cf. Maximilien Vallois, *la Formation de l'influence kantienne en France*. Alcan [1924], p. 51.

2. Alfred Weber, *Histoire de la philosophie européenne*, 8e édition. Paris, 1914, p. 398, note.

3. Maximilien Vallois, *ouvr. cité*, p. 64 et suiv.

tion du livre *De l'Allemagne* date de 1813. Et l'édition de 1810? Il faut compter avec la première de ces dates (1813) si l'on étudie l'influence qu'exercera le livre de Mme de Staël; mais on doit s'arrêter à l'autre (1810), quand on recherche, comme M. Wellek, l'influence subie par ce même livre. Car il ne semble pas qu'entre 1810 et 1813 Mme de Staël l'ait enrichi de nouvelles connaissances sur l'Allemagne. Entre la dernière entrevue de Mme de Staël avec Robinson (1804) et la publication de l'*Allemagne*, il ne s'écoulera donc point neuf ans (p. 156), mais six seulement. Simple détail, dira-t-on. Mais, fût-il sans importance, un détail doit être rapporté fidèlement du moment qu'on le rapporte. De plus, l'influence de Robinson sur Mme de Staël pose un petit problème qui montre à quel point ces questions demeurent délicates. Dans ses *Diaries* (éd. Sadler, t. I, p. 114-115), Robinson prétend, en effet, avoir retrouvé dans *De l'Allemagne* la fameuse pensée où Kant réunit dans un même sentiment d'admiration le « ciel étoilé » et la « loi morale », pensée qu'il avait lui-même révélée en 1804 à Mme de Staël et dont celle-ci s'était alors empressée de prendre note. Puisqu'il reproduit le texte de Robinson (p. 156), M. Wellek était tenu d'en vérifier le contenu et de renvoyer au passage incriminé du livre de Mme de Staël. Il eût ainsi constaté que la phrase de Kant *n'y figure point*, tout au moins dans l'édition définitive, où nous l'avons vainement cherchée. D'autre part, nous en avons découvert une variante dans *Corinne* (livre X, ch. v)! Mme de Staël n'a donc pas attendu six ou neuf ans pour tirer parti de l'enseignement de Robinson : elle s'en est servie à la première occasion et la phrase citée n'en est peut-être qu'un indice, parmi d'autres, dans *Corinne*. Au reste, la discussion que M. Wellek esquisse au sujet de l'influence de Robinson sur Mme de Staël n'éclaire en rien la question. Il valait mieux y renoncer.

M. Wellek cite, à part les *Diaries* de Robinson, les extraits de sa correspondance publiés en 1929 par Miss Edith J. Morley, sous le titre *Crabb Robinson in Germany, 1800-1805*. La plus aimable fantaisie règne dans les renvois à ce dernier ouvrage. P. 268, note 40, il est question simplement de *H. C. Robinson in Germany, 1929*. — P. 278, note 58, cet ouvrage devient *Crabb Robinson, ed. Morley*. — Enfin, le titre complet, avec indication à la fois de l'éditeur et de la date, n'apparaît qu'à la page 286, note 2. Mais voici mieux. Miss Morley avait déjà édité en 1922 un choix des souvenirs et de la correspondance de Robinson[1]. Aucune mention n'est faite de cet ou-

1. *Blake, Coleridge, Wordsworth. Lamb, etc., being Selections from the Remains of H. C. Robinson*, edited by Edith J. Morley. Manchester-London, 1922, in-8°.

vrage dans *Kant in England*. L'auteur en reproduit cependant plusieurs passages intéressant Coleridge (p. 109-110), mais, dans les notes correspondantes, il renvoie tranquillement à *Morley*. Comme par ailleurs seule l'édition Morley de 1929 est indiquée, le lecteur trop curieux s'y rapportera vainement. Ajoutons que la date *1815*, qu'on trouve à la page 110, est une coquille et que celle du *10 novembre 1810* (p. 283, note 213), correspondante à la première, en est une autre : il faut lire, de part et d'autre, *15 novembre 1810*[1]. Le moindre inconvénient de ces menues erreurs et négligences, c'est que le lecteur perd confiance en l'autorité de son auteur et que, ne pouvant tout vérifier, il finit par tout suspecter, à tort ou à raison.

Même imprécision à propos de Jean Kinker, auteur hollandais, qui, selon M. Wellek, « wrote one of the first French expositions of Kant (1799-1800) » (note 4, p. 266). Ces quelques mots posent autant de points d'interrogation. On ne s'explique pas que M. Wellek passe sous silence le titre de l'ouvrage auquel il fait allusion[2], alors que, dans la même note, il transcrit le titre d'un autre ouvrage de Kinker sur Kant, lequel ne verra le jour qu'en 1850. Il était bon d'ajouter, en outre, que cette analyse de Kant n'est qu'une traduction du hollandais et que l'original en avait paru dans le *Magazin* kantien de Paulus van Hemert, cité d'ailleurs dans une note toute proche (note 9, p. 266), sans que M. Wellek se fût aperçu du rapport qui unit l'*Essai* de Kinker au *Magazin* de Van Hemert... Que dire enfin de cette indication de date : *1799-1800?* S'agit-il d'un ouvrage en plusieurs volumes? Ne cherchez pas : le Mémoire hollandais a paru, sauf erreur, dans le *Magazin* de 1799 et sa traduction française porte la date de 1801[3].

Tout cela est déjà bien irritant. Mais l'imprécision des recherches de M. Wellek éclate à propos de l'abbé Barruel et de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*[4]. A en croire notre auteur,

1. *Ibid.*, p. 30-31.

2. *Essai d'une exposition succincte de la critique de la raison pure...*, traduction du hollandais par J. Le F. [Le Fèvre]. Amsterdam, 1801, VIII-184 p.

3. L'*Essai* de Kinker et les six volumes (1799-1803) du *Magazin* nous inspirent un doute : est-il possible que ces ouvrages aient échappé à la curiosité des journalistes anglais? Il y a peut-être là une lacune dans l'information de M. Wellek.

4. Et non du *Jacobinism* (p. 14). Nous devons signaler le grand nombre de fautes qui défigurent la plupart des textes et des noms français cités par M. Wellek. La majorité de ces fautes échappe à la « compétence » d'un imprimeur étranger et n'est imputable qu'au seul auteur. P. 31, citation de J.-J. Rousseau, « cesse [de] sentir ». — P. 41, *Systèms*. — P. 154, lettre de Mme de Staël à Robinson : « Si vous aviez *quelque un moment* de libre

l'impétueux abbé « had included Kant as a Jacobin and atheist and had used a passage from Willich as proof » (p. 14). Nous nous sommes rapporté au texte de Barruel, que M. Wellek n'a pas eu la curiosité de rechercher afin d'y renvoyer son lecteur. Cette abstention de notre auteur nous a valu de feuilleter les cinq volumes de l'abbé, pour ne découvrir ses quelques pages sur Kant qu'au dernier chapitre du dernier volume (t. V, p. 245 et suiv.) ! Or, notre surprise fut grande de n'y trouver aucun passage emprunté à Willich. L'abbé Barruel s'inspire, et le dit lui-même clairement, d'une traduction abrégée par Villers de l'opuscule de Kant, *Idée de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde*[1], publiée dans le *Spectateur du Nord* d'avril 1798. C'est là que Barruel a puisé ses arguments contre le « Dieu Kant, sorti de ses ténèbres et du chaos de ses cathégories, pour nous dévoiler les mystères de son soi-disant Cosmopolitisme ». C'est à travers la traduction de Villers qu'il reproche à Kant de rejeter l'immortalité de l'homme, de ne retenir que l'immortalité de l'espèce, d'affirmer le perfectionnement tout terrestre de celle-ci jusqu'à la naissance d'une confédération générale des peuples et à l'établissement de la paix perpétuelle. Les *Mémoires sur le jacobinisme en Allemagne* lui fournissent à leur tour une longue citation où les « disciples » de Kant exaltent la Révolution française. Et Willich ? Willich n'apparaît que dans une note (p. 248), où il est tout autant question de Nitsch et des preuves que celui-ci, dans son livre, « entasse contre la possibilité même de la Révélation ». Quant à Willich, voici les propres termes de l'abbé Barruel : « M. Willich vient aussi de se montrer l'émule de M. Nitsch pour la gloire du ténébreux professeur. J'ai vu l'analyse que M. Willich nous donne et les éloges qu'il fait du *projet de paix perpétuelle*. Je ne sais pas pourquoi il se contente de mettre le titre de l'ouvrage qui a le plus de rapport à celui-là, du traité[2] dont j'extrais les principes de Kant sur son Cosmo-

pour m'écrire quelque chose sur Kant... » — P. 155, trois coquilles dans des citations de Mme de Staël et de Benjamin Constant : *a*, au lieu de *à*; *volu*, au lieu de *voulu; du mouvement*, au lieu de *au mouvement*. — P. 156, citation française empruntée aux *Diaries* de Robinson : « Il faut que je l'*écrire* » ; « il n'y a [que] deux choses ». — P. 256, *aux* dix-neuvième siècle ». — P. 287, dans une lettre de Savigny : « évangile *de* jour » ; *Revue de* la *Littérature comparée*. — P. 289, *Revue de métaphysique et* la *morale; Malageri* pour *Melegari*. — Par ailleurs (p. 7), M. Wellek raille un pauvre auteur irlandais, O'Keefe, qui écrit *Shult* pour *Schultz* et *Smid* pour *Schmid :* comme quoi, l'idulgence est toujours de rigueur... — Enfin, quelques coquilles dans le texte anglais : les *Academical Questions* de William Drummond se transforment, deux pages plus loin (p. 40), en *Academical Discussions*, etc.

1. *Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht.*

2. C'est-à-dire l'opuscule traduit par Villers.

politisme. Le disciple auroit-il eu peur de mettre un peu trop à découvert l'école de son maître, et d'apprendre franchement aux Anglois à quoi doit aboutir tout ce système de Cosmopolitisme, de *paix perpétuelle*[1] ? » Loin de citer Willich, Barruel lui reproche une lacune. Mais Willich n'en releva pas moins les insinuations de l'abbé et s'en défendit dans la presse. Réponse de Barruel, réplique de Willich : sept publications périodiques, d'après le compte de M. Wellek, eurent la complaisance d'abriter les arguments des adversaires. Barruel, sans doute à court de ressources, alla jusqu'à comparer Kant avec Robespierre ! Curieuse querelle, n'est-il pas vrai, que nous aurions aimé de connaître avec plus de précision. M. Wellek nous refuse ce plaisir. Il prend simplement acte de cette « tiresome controversy » (p. 15) et se contente d'énumérer (note 45, p. 269) les revues qui y participèrent, sans que l'on puisse savoir l'importance des articles insérés par chacune d'elles. S'il avait lu ces articles, l'auteur aurait compris qu'en profitant de la querelle pour faire insérer dans le *German Museum* sa traduction de l'écrit de Kant sur l'*Histoire universelle*, Richardson verse au dossier la pièce maîtresse du débat, celle que l'abbé Barruel a utilisée dans la traduction de Villers, celle qu'il reproche à Willich d'avoir négligée.

On accordera sans peine à M. Wellek que cette controverse n'a qu'un rapport assez lointain avec les vraies idées de Kant en matière politique, lesquelles ne tiennent elles-mêmes qu'une place secondaire dans l'œuvre du maître. Une question de méthode intervient ici : *peut-on*, en littérature comparée, *négliger les conséquences lointaines d'un système philosophique ou d'une œuvre littéraire*, *alors que*, *altérés*, *exagérés ou mal compris*, *ce système ou cette œuvre viennent*, *dans leur pays adoptif*, *déclencher un mouvement d'opinion*, *ou tout au moins l'encourager et le nourrir ?* Légitime jusqu'à un certain point en philosophie, cette omission ne peut l'être en histoire, où les idées et les sentiments se mêlent à tel point aux opinions, qu'ils en deviennent inséparables.

Vu sous cet angle, le prétendu « jacobinisme » de Kant demandait un examen plus attentif de la part d'un auteur qui tente de reconstituer les vicissitudes du kantisme anglais débutant. A une époque où l'Angleterre se montre inquiète de la survivance du jacobinisme sous le régime directorial, où les imprécations d'Edmund Burke, de l'*Anti-Jacobin* et de toute la presse conservatrice tiennent les esprits en éveil, où tout un mouvement favorable à la Révolution

1. Nous citons les *Mémoires* de Barruel dans l'édition de Hambourg, chez Fauche, 1799. Texte identique dans l'édition de 1803, Hambourg. Il y a de fortes chances que ces deux éditions soient la copie fidèle de la première (Londres, Dulau, 1797-1798), que nous n'avons pas vue.

se dessine dans certains milieux, il est impossible d'admettre que le « jacobinisme » de Kant ait joué outre-Manche le simple rôle épisodique que lui assigne M. Wellek dans la controverse Barruel-Willich, dont il s'applique d'ailleurs à réduire la portée et le retentissement. Il faut songer qu'entre 1796 et 1800, la plupart des écrits où Kant venait d'exprimer ses idées sur la révolution, sur la république, sur le gouvernement représentatif, sur la noblesse héréditaire et sur la paix, ont vu le jour en traduction anglaise : en 1796, le *Projet de paix perpétuelle* ignoré de M. Wellek; en 1798, la *Paix perpétuelle* encore, ainsi que l'écrit sur l'*Histoire universelle*, au tome I^er d'*Essays and Treatises* de Richardson; en 1799, par le même Richardson, la *Métaphysique des Mœurs*, dont la 1^re partie, *Fondements métaphysiques de la doctrine du droit*, est essentielle à la connaissance du républicanisme de Kant; en 1800, enfin, réimpression, dans le *German Museum*, de l'écrit sur l'*Histoire universelle*. Entre temps, Willich, dans son livre, avait analysé et loué le *Projet de paix perpétuelle*, Barruel publié ses *Mémoires* à Londres, l'*Analytical Review* rendu compte, dans des termes généraux mais assez pertinents, de la *Doctrine du Droit*[1]... En 1799, un William Taylor de Norwich n'hésite pas à flétrir du nom de « Gallicanisms » les opinions politiques et religieuses de Kant[2] et, à peine installé en Allemagne, Robinson vient encore alimenter ce préjugé en représentant Kant comme « a Libertarian » dont la philosophie « is suspected to be elaborated Infidelity », et en parlant de son républicanisme scientifique, comme de sa critique de la révélation[3]. Là-dessus éclate la polémique de 1800, avec la participation, on devine dans quel sens, de l'*Anti-Jacobin*. On sent, d'après ces indications, combien le préjugé du jacobinisme de Kant a dû être répandu en Angleterre, bien plus répandu en tout cas que ne le laisse entendre l'allusion sommaire de M. Wellek. On peut tenir pour certain que l'opinion conservatrice qui, ayant peut-être encouragé l'effort de Barruel[4], accueillit ses *Mémoires* avec la faveur que l'on sait et s'ap-

1. *Metaphysische Anfangsgründe der Rechtslehre...* Königsberg, 1797. Le compte-rendu de l'*Analytical Review*, juillet 1797, p. 85-86, est inspiré par le *Jen. Allg. Lit. Zeit.*

2. Dans son compte-rendu sur Willich, *Monthly Review*, January 1799, cité par M. Wellek, p. 13.

3. Lettres du 4 janvier 1801 et du 3 mars 1802, dans *Crabb Robinson in Germany*, 1929, p. 48 et 105.

4. Des suggestions intéressantes sur ce point dans F. Baldensperger, *le Mouvement des idées dans l'émigration française...* Plon, 1925, t. II, p. 21, qui signale, en outre (*Ibid.*, p. 24), la lettre extrêmement flatteuse que Burke adressait à Barruel, le 1^er mai 1797, après la lecture du tome I des *Mémoires*. Cette lettre fut insérée par Peltier dans son *Paris pendant l'année 1798* (30 nov.).

pliqua à les divulguer[1], s'est émue de l'entrée en lice d'un nouveau champion du jacobinisme et de l'athéisme[2]. Cette fausse interprétation de la politique et de la religion de Kant valait d'être considérée de plus près, et la légèreté de *Kant in England* sur ce point révèle à la fois une information rapide et l'emploi d'une méthode historique contestable.

Car ces deux défauts se tiennent chez M. Wellek et se commandent l'un l'autre. Sa méthode s'obstine à définir la portée *philosophique* des idées davantage que leur portée *historique et humaine* et, par cela même, s'accommode fort bien d'une information historiquement superficielle. Ceci explique la sévérité de M. Wellek à l'égard de Coleridge, qui vécut un des drames intellectuels les plus poignants que l'on connaisse. Que l'étude de sa philosophie demeure futile, M. Wellek est meilleur juge que nous et nous nous garderons bien d'y contredire. Mais la pure philosophie n'est pas tout : elle sert quelquefois de thème à des tourments féconds, engendre des angoisses métaphysiques, qui marquent la destinée de certaines personnalités profondes, telle la personnalité de Coleridge. Et l'étude de ces tourments, de ces angoisses d'origine plus ou moins philosophique, n'a certainement rien de futile. On souhaiterait ici chez

1. Il existe, outre la traduction anglaise des *Mémoires* (1798), un abrégé dû au zèle d'un ecclésiastique : *Historical View of the Rise, Progress and Tendency, of the Principles of Jacobinism*, by the Rev. Lewis Hughes. B. D., etc., in-8°. — Dans son compte-rendu, la *Critical Review* (t. XXXI, 1801, p. 119-120) crie au scandale et juge durement ce clergyman de l'Église d'Angleterre qui, dans sa haine du jacobinisme, prend le parti du pape.

2. Inséparables, aux yeux de certains clergymen et publicistes anglais. Cf. Baldensperger, *ouvr. cité*, t. II, p. 21. — Le préjugé de l'athéisme de Kant s'est montré tenace en Angleterre. On trouve, disséminés dans le livre de M. Wellek, plusieurs témoignages de ce genre, jusqu'en 1830, où Thomas de Quincey condamne Kant comme un « ennemy to christianity », p. 174. — Ce sera encore, quatorze ans plus tard, l'opinion de William Howitt, grand voyageur et polygraphe fécond, qui fait un séjour à Heidelberg et publie, dès son retour en Angleterre, un ouvrage intitulé : *German Experiences, adressed to the English, both Stayers at home, and Goers abroad.* Second edition, London, 1844, in-12. Howitt considère que les philosophes ont sapé les fondements du christianisme en Allemagne, favorisé les progrès du déisme et perverti du même coup la morale et la poésie. La jeunesse allemande serait le plus atteinte par cette influence néfaste, dont le principal responsable, Kant, professait une philosophie que Howitt confond sans hésitation avec l'empirisme ! Voici un fragment de cette diatribe : « Woe to those who come within its reach... They will become too wise to be generous, poetical or Christian. They will learn to look on all that is not « of the earth, earthly », as a beautiful fiction; and to regard with Kant nothing beyond the range of their experience as true. What that range and that experience will become, need no words to explain... » (p. 91). Nous devons ce texte à l'obligeance de M. Henri Tronchon, professeur à l'Université de Strasbourg.

M. Wellek un peu plus de sympathie intellectuelle et moins de dédain pour ces pauvres poètes et littérateurs, dont on peut penser que, s'ils échouent dans leurs ambitions spéculatives, c'est à force d'y mettre du cœur.

Du moins en font-ils d'ordinaire profiter leur poésie : M. Wellek ne s'en préoccupe pas assez. Il traite avec une visible répugnance des répercussions littéraires et poétiques du kantisme : peu de chose sur Wordsworth, rien sur la poésie de Coleridge. Il discerne strictement la part de Kant dans certains passages de l'*Excursion* (1814), d'ailleurs désignés à son attention par William Hamilton. Mais, plus précieuse que ces traces en quelque sorte matérielles, n'y avait-il pas lieu de discuter l'influence générale que le criticisme a pu exercer sur l'inspiration même de ce poème? La question valait peut-être qu'on s'y arrêtât. D'autre part, faut-il croire M. Wellek quand il affirme que nul reflet kantien n'est perceptible dans le reste de l'œuvre de Wordsworth? La lecture du *Prélude*[1] semble bien infirmer cette conclusion. Commencé en 1799, achevé en 1805, mais publié seulement en 1850, après la mort du poète, le *Prélude* devait servir d'introduction au grand poème philosophique que Wordsworth projetait sous le titre *The Recluse* et dont *The Excursion* n'est que la deuxième partie, seule achevée et intégralement publiée du vivant de l'auteur. Or ce poème, que certains critiques tiennent en haute estime[2], apporte un témoignage décisif sur la formation du poète. Les indices kantiens qu'il semble renfermer n'en sont que plus intéressants et il n'était pas superflu de les relever avec plus de soin que l'on ne saurait faire ici. En voici quelques-uns, que nous soumettons à l'appréciation de M. Wellek.

Wordsworth se préoccupe de sa conduite future, mais envisage l'avenir avec sérénité (Book III, p. 58-59 de l'éd. 1850) :

« ... ... ... But wherefore be cast down?
For (not to speak of Reason and her pure
Reflective acts to fix the moral law
Deep in the conscience, nor of Christian Hope,
Bowing her head before her sister Faith
As one far mightier), hither I had come,
Bear witness Truth, endowed with holy powers
And faculties, whether to work or feel. »

Cette référence manifeste à la Raison pratique prouve que le criti-

1. *The Prelude; or, Growth of a Poet's Mind. An Autobiographical Poem.* New York, 1850.

2. Voir Émile Legouis, *la Jeunesse de W. Wordsworth, 1770-1798. Étude sur le « Prélude ».* Paris, Masson, 1896.

cisme n'est point étranger à la pensée de Wordsworth. Aussi peut-on prétendre avec quelque vraisemblance que les fragments qui vont suivre plongent dans une atmosphère kantienne assez caractérisée. Dans sa jeunesse, le poète ne faisait que sentir, sans juger. Cependant :

« ... ... ... I shook the habit off
Entirely and for ever, and again
In Nature's presence stood, as now I stand,
A sensitive being, a *creative*[1] soul. »

(Book XII, p. 325.)

Cette « âme créatrice » hante l'imagination de Wordsworth. C'est elle qui se montre dans ce passage, où le poète semble poser en termes poétiques le problème fondamental du criticisme :

« Moreover, each man's Mind is to herself
Witness and judge; and I remember well
That in life's every-day appearances
I seemed about this time to gain clear sight
Of a new world — a world, too, that was fit
To be transmitted, and to other eyes
Made visible; as *ruled by those fixed laws*
*Whence spiritual dignity originates,*
*Which do both give it being and maintain*
*A balance, an ennobling interchange*
*Of action from without and from within;*
The excellence, pure function, and best power
Both of the object seen, and eye that seen. »

(Fin du livre XIII.)

A la fin du *Prélude* (Conclusion, p. 356-358), devant le paysage admirablement agencé qu'il contemple, une nuit d'été, du haut de la cime de Snowdon, Wordsworth se livre à des méditations d'une haute portée. L'immense tableau que forme l'océan sous le clair de lune lui apparaît comme « the emblem of a mind That feeds upon infinity », comme « the type of a majestic intellect ». Une force intelligente et transcendante agite cette belle nature, une force qui

« ... ... ... is the express
Resemblance of that glorious faculty
That higher minds bear with them as their own.

1. C'est Wordsworth qui souligne ce mot. Les autres expressions ou vers en italiques ont été soulignés par nous.

This is the very spirit in which they deal
With the whole compass of the universe :
*They from their native thelves can send abroad*
*Kindred mutations; from themselves create*
*A like existence;* ... ... ...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Such minds are truly from the Deity,
For they are powers; and hence the highest bliss
That flesh can know is theirs... ... ...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Hence endless occupation for the soul
Whether discursive or intuitive;
Hence cheerfulness of acts of daily life,
Emotions which best foresight need not fear,
Most worthy then of trust when most intense.
Hence, amid ills that vex and wrongs that crush
Our hearts — if here the words of Holy Writ
May with fit reverence be applied — *that peace*
*Which passeth understanding, that repose*
*In moral judgments which from this pure source*
*Must come,* or will by man be sought in vain.

X

Oh! who is he that hath his whole life long
Preserved, enlarged, *this freedom in himself?*
*For this alone is genuine liberty :* »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous voyons dans ce développement une conception panthéiste et mystique, curieusement teintée de criticisme et couronnée par une définition poétique, vague, mais certaine, de la loi et de la liberté morales. D'autres passages encore[1] suggèrent la présence possible de données kantiennes dans la pensée de Wordsworth. L'inspiration même du *Prélude* rappelle parfois le dualisme de Kant. Partout l'âme du poète se trouve en présence de la nature, agit sur elle, la modèle, la domine, mais compte avec elle. La lutte entre le moi et

1. P. 9, il est question de « general Truths, which are themselves a sort of Elements and Agents, Under-powers, Subordinate helpers of the living mind ». On peut y voir une interprétation des formes et des catégories kantiennes face aux « choses extérieures » dont il est question dans les lignes suivantes. — P. 42, charge contre l'empirisme et l'analyse des idées : certains arguments de Wordsworth semblent dériver du kantisme. — P. 140-142, longue digression sur la science géométrique : certains détails rappellent Kant. — P. 219, point de vue idéaliste et peut-être kantien dans l'interprétation des apparences, opposé au matérialisme grossier. — P. 304-305, exposé poétique du rationalisme libéral en termes passablement kantiens, etc.

les choses extérieures se fait quelquefois vive, le poète en souffre et cherche un refuge dans la forteresse de la loi morale. D'autres tendances se disputent son âme — l'élan chrétien, la dispersion panthéistique, le mysticisme platonicien — autant de solutions d'unité qui accourent pour résoudre le dualisme. Entre ces différentes orientations, Wordsworth balance, anxieux de perfection et de certitude, et c'est bien cette recherche qui inspire les sept mille vers du *Prélude*.

Et Coleridge? N'y aurait-il vraiment, comme le veut M. Wellek (p. 72), que du néo-platonisme dans ses poèmes? Pourtant, une inspection rapide de ses poèmes révèle certains indices kantiens dont l'authenticité valait d'être discutée par M. Wellek. Laissons de côté l'exquise allégorie *Time, Real and Imaginary*, qui apparaît pour la première fois dans les *Sibylline Leaves* (1817), mais dont la composition remonte à une date antérieure qu'il est impossible de préciser[1]. Arrêtons-nous au poème adressé à Wordsworth, en réponse au *Prélude*, que celui-ci vient de lire à Coleridge retour de Malte, en 1805[2]. Coleridge y définit à sa manière le thème du *Prélude* :

« ... ... ... ... ... ... Theme hard as high
Of smiles spontaneous, and mysterious fears,
(The first-born they of Reason and twin-birth)
Of tides obedient to external force,
And currents self-determined, as might seem,
Or by some inner power; of moments awful,
Now in thy inner life, and now abroad,
When power streamed from thee, and thy soul received
*The light reflected, as a light bestowed* —
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Of that dear Hope... ... ... ... ... ... ... ...
... ... ... ... ... ... Then (last strain)
*Of Duty, chosen laws controlling choice,*
*Action and joy!* ... ... ... »

1. Ce petit poème, où l'on serait si tenté de voir une inspiration kantienne, est précédé, dans la préface des *Sibylline Leaves,* d'une explication de Coleridge : « By imaginary Time I meant the state of a schoolboy's mind when... » Certain éditeur (*Poetical and dramatic Works of S. T. Coleridge.* London, 1877, t. I, p. cv) s'autorise de ces lignes pour affirmer que l'allégorie de Coleridge « is *confessedly* a schoolboy poem »! D'ailleurs, le symbole profond et si finement exprimé dans cette allégorie ne saurait être l'œuvre d'un écolier.

2. Dans les *Sibylline Leaves*, 1817, où il paraît pour la première fois, ce poème s'intitule : *To a Gentleman. Composed on the night after his recitation of a poem on the Growth of an individual mind.* Dans les recueils postérieurs, le titre devient : *To William Wordsworth. Composed*, etc. Nous reproduisons ici le texte de l'édition de 1840.

Coleridge exprime dans ce poème les différentes tendances qui sollicitent dans *The Prelude* l'inspiration de Wordsworth. Et si l'on nous accorde que, dans les vers que nous venons de transcrire, le jeu subtil entre les forces de l'âme et les forces extérieures, ainsi que l'allusion au devoir, procèdent du criticisme, on conviendra par là même que Coleridge en a vu lui-même l'influence dans le *Prélude*. Ceci renforcerait notre thèse et nous permettrait de voir dans les deux poèmes un des résultats de cette communion spirituelle que Wordsworth confirme, en 1814, dans sa préface à *The Excursion*, en parlant justement du *Prélude :* « That Work, adressed to a dear friend, most distinguished for his knowledge and genius, and to whom the author's intellect is deeply indebted... »

On peut lire, d'autre part, dans la merveilleuse ode *Dejection*, qui est de 1802[1] :

. . . . . . . . . . . . . . .
« I may not hope from outward forms to win
The passion and the life, whose fountains are within.
O Lady! we receive but what we give,
And in *our* life alone does Nature live :
Ours is her wedding garment, ours her shroud[2]! »

Après ces vers, que l'on peut considérer comme une interprétation métaphorique de l'apriorisme kantien, transformé, non sans abus, en force créatrice de la pensée, l'inspiration mobile de Coleridge s'exalte dans un véritable hymne à la pure joie intérieure, créatrice de beauté, et s'éloigne ainsi de notre propos. Mais voici encore une note kantienne possible dans *Youth and Age*, poème publié en 1828[3] et composé vers la même époque :

« Life is but thought : so think I will
That youth and I are housemates still. »

L'idéalité du Temps suggère ici à Coleridge, comme elle fera à Carlyle et sans doute à d'autres romantiques, la fantaisie de jouer avec les événements, de les ordonner à son gré, sans aucun souci de leur ordre réel. Jeu troublant, qui se montre avec bien plus de force dans l'étrange poème *Limbo*, dont nous ignorons malheureusement

1. Composée le 4 avril 1802, cette ode parut dans *The Morning Post* du 4 octobre. Après avoir subi de grandes modifications, elle fut insérée dans les *Sibylline Leaves* et dans les recueils postérieurs. C'est ce dernier texte que nous reproduisons ici : il est adressé à une « Lady ».

2. *Our* life : les italiques sont dans Coleridge.

3. Dans *The Bijou* et *The Literary Souvenir* de la même année.

la date, probablement tardive[1]. Ce poème nous offre la vision fascinante d'une réalité qui se situe à mi-distance de la terre et du ciel et qui se trouve par là à moitié dégagée des lois humaines de la perception. Un simulacre d'espace, une ombre de temps régissent encore cette réalité fantastique. Seul un vieil homme l'habite qui a quitté la terre, mais n'a pas encore atteint le ciel. Il est aveugle et semble personnifier le souvenir du Temps terrestre :

« 'Tis a strange place, this Limbo! — not a place
Yet name it so; — where Time and weary Space
Fetter'd from flight, with night-mare sense of fleeing,
Strive for their last crepuscular half-being; —
Lank Space, and scytheless Time with branny hands
Barren and soundless as the measuring sands,
Not mark'd by flit of shades, — unmeaning they
As moonlight on the dial of the day!
But that is lovely — looks like human Time, —
An old man with a steady look sublime,
That stops his earthly task to watch the skies;
But he is blind — ... ... ... »

M. Wellek n'a pas vu ou n'a pas jugé bon de retenir les reflets de ce genre. A côté des idées kantiennes bien définies, ils demeurent cependant significatifs, comme les ultimes effets d'une influence qui s'est prolongée au-delà de la pensée logique, jusque dans cette pensée poétique qui n'en est peut-être que la pénombre. Le terrain sur lequel s'opèrent ces véritables transmutations est glissant, on le sait. Mais est-ce la peine de se garantir contre l'excès de confiance pour retomber du même coup dans l'excès contraire? Si nous louons volontiers sur ce point la prudence de notre auteur, ce n'est point sans regretter qu'il n'y ait allié plus de subtile curiosité. Car on a quelque peine à imaginer que la poésie de Coleridge, par exemple, se soit tenue à l'écart de sa philosophie et que nul rayon kantien ne soit venu l'illuminer. Nous pensons de même quant à l'ensemble du romantisme anglais, que son rêve néo-platonicien devait rendre sensible aux émotions singulières et aux profondes intuitions dont le criticisme dispense les richesses à quiconque le considère ne fût-ce que de loin, mais en poète.

Comme, en étudiant un essai tardif (1867) de Carlyle, M. Wellek dépasse lui-même la limite qu'il avait posée à ses investigations, on

1. Nous citons d'après l'édition de 1840, identique à celle de 1834. Coleridge emploie ici le terme *limbo* (ou *limbus*) dans le sens médiéval et théologique de « purgatoire ».

peut lui reprocher ici d'avoir négligé les quelques nuances kantiennes que renferment les conférences *On Hereos*, datant de 1840. Dans la première de ces « lectures », *The Hero as divinity*, Carlyle évoque les lois de la pensée, « deep, subtle, but universal, ever-operating laws », qui interprètent les apparences à leur manière : « The world of Nature, for every man, is the Phantasy of Himself; this world is the multiplex « Image of his own Dream ». Qu'en écrivant ces lignes Carlyle ait songé à Kant plutôt qu'à tel autre philosophe apparenté à Kant, nous en avons la preuve un peu plus loin, où l'on trouve une allusion directe à la « Philosophy of Criticism[1] ». Vers la fin de la même « lecture », on lit ces phrases : « They seem to have seen, these brave old Northmen, what Meditation has taught all men in all ages, That this world is after all but a show, — a phenomenon or appearance, no real thing. All deep souls see into that, — the Hindoo Mythologist, the German Philosopher, — the Shakespeare, the earnest thinker, wherever he may be :

« We are such stuff as Dreams are made of! »

Kant a certainement sa part de responsabilité dans cette vue de l'univers : on sait, en effet, et M. Wellek (p. 188) tout le premier, que cette interprétation fautive des « phénomènes » kantiens comme simple illusion est familière à Carlyle. Le passage où celui-ci attribue une pensée idéaliste aux esprits méditatifs de tous les âges fait songer, en outre, à un passage que M. Wellek cite (p. 188) d'après la nouvelle autobiographique *Wotton Reinfred*, écrite en 1827. Quant au rapprochement entre la philosophie allemande et hindoue, Carlyle l'avait déjà fait dans son *Essay on Novalis* (1829), ce qui n'a point échappé à M. Wellek (p. 194). Retenons encore, aux dernières pages de *The Hero as Prophet*, une allusion fugitive à l' « Infinite Nature of Duty », qui pourrait bien n'être qu'une réminiscence kantienne. Ces différents indices, s'ils n'ajoutent rien aux témoignages recueillis par M. Wellek, du moins servent-ils à les renforcer.

A chaque pas, on sent combien l'histoire de Kant en Angleterre eût gagné à être construite sur un fonds plus riche d'investigations. M. Wellek ne montre aucun goût pour les enquêtes minutieuses concernant l'état d'un milieu que nulle action d'éclat, nulle vraie valeur intellectuelle et morale ne signalent aux yeux de la postérité. Il lui a semblé sans doute fastidieux d'interroger des personnages plus ou moins oubliés, qui n'ont fait, durant leur vie, que rabâcher le passé ou s'obstiner dans une tradition. Ce labeur ingrat, il a préféré se l'épargner. On peut croire cependant, jusqu'à nouvel ordre, que

1. *On Heroes...*, second edition. London, Chapman and Hall, 1842, p. 41-42.

tout autre est la vraie manière d'écrire l'histoire des idées et des lettres. Car voyez les conséquences du dédain de M. Wellek pour les indices obscurs et accessoires, de son indifférence quant au milieu récepteur.

D'abord, la plupart des publications dont il rend compte nous apparaissent comme des phénomènes isolés, indépendants les uns des autres et purement gratuits. Le plus souvent, M. Wellek néglige de rechercher avec tout le soin qu'il convient le succès de ces publications, leur influence dans une sphère qui resterait à déterminer pour chacune d'elles. S'agit-il de savoir l'accueil que la presse et l'opinion anglaises firent au livre de Nitsch ? M. Wellek se contente de relever le seul compte-rendu que lui consacra *The Monthly Review* (p. 10) et rejette les autres, sans même nommer, à l'exception de *The Critical Review*, les périodiques qui les ont publiés (note 18, p. 267). Tous ces comptes-rendus étaient-ils vraiment aussi négligeables que le dédain de M. Wellek à leur égard le laisse supposer ? Ce n'est certainement pas le cas des douze longues pages que l'*Analytical Review*[1] réserve à l'analyse et au jugement de Nitsch : analyse attentive, reproduction des dix-sept premières propositions et de nombreux autres fragments du livre, le tout couronné d'une appréciation critique qu'une exégèse qualifiée ne rejetterait pas entièrement aujourd'hui. Le critique de l'*Analytical Review* retient, en effet, la théorie kantienne de la sensation, de la perception, de l'espace et de l'existence du monde extérieur et y souscrit d'enthousiasme. Les catégories lui apparaissent, au contraire, comme « useless and perplexing », ce qui n'est pas si mal vu ; quant aux « hypothèses morales » du philosophe allemand, quant à ses vues sur l'immortalité, il les rejette comme entachées d'erreur et de pétition de principe... Tout autre devait être la position du *British Critic* face à Nitsch et à Kant : car cette revue conservatrice s'en était occupée dans sa livraison d'août 1796, et c'est dans son analyse que l'abbé Barruel[2] puisa les vagues arguments qui lui servent à condamner le « docteur prussien ».

Voilà donc deux publications périodiques à tendances opposées et reflétant des convictions et des préjugés propres à des milieux bien distincts, qui font écho au livre de Nitsch, qui en sont comme le véhicule et le prolongement et qui, de ce fait, demeurent historiquement inséparables de sa fortune. Savoir en quoi Nitsch s'est

1. Janvier 1797, p. 11-23. Ce compte-rendu est signé des initiales M. J. — Nous avons dépouillé l'*Analytical Review* grâce à une suggestion de M. Baldensperger, qui nous a mis en outre sur la piste de George Grote, dont il sera question plus loin.

2. *Mémoires...*, t. V, p. 248, note.

trompé sur Kant, en quoi il a vu juste, c'est le premier devoir de l'historien, et c'est le devoir que M. Wellek a rempli avec compétence. Mais nous n'y voyons qu'une partie de la question. L'autre partie, celle que M. Wellek a cru pouvoir négliger, c'était de rechercher comment et dans quels milieux ce même livre a répandu ses erreurs et ses vérités. Recherche oiseuse? Recherche féconde, au contraire, qui seule eût permis à l'auteur de répandre véritablement sur la situation intellectuelle de l'Angleterre vers 1800 ce « flot de lumière » qu'il nous annonce dans sa Préface. Car il ne faut pas jouer sur les mots : en lui-même, le livre de Nitsch ne présente plus aucun intérêt, sinon comme objet de musée et curiosité bibliographique. Son intérêt historique, au contraire, demeure vivant, et l'on ne conçoit pas l'histoire sans les hommes qui l'ont vécue et qui l'ont faite, sans ces publicistes, ces amateurs, ces curieux qui font toujours cortège à un livre et qui couvrent de leur clameur contradictoire la faible voix d'un auteur secondaire.

Si l'on s'est permis d'insister ici sur l'ouvrage de Nitsch, ce n'est qu'à titre d'exemple. La plupart des commentaires anglais de Kant analysés par M. Wellek apparaissent tout aussi dénués d'intérêt historique, tout aussi détachés du milieu sur lequel ils ont dû agir. Ceci est vrai des *Elements* de Willich (1798), comme des traductions de Richardson, des articles de Robinson, comme de l'article de Thomas Brown sur Villers, dont il nous est affirmé sans plus que « it became the chief source of popular knowledge of Kant in these years » (p. 32)... Et cela demeure malheureusement vrai de Coleridge, dont pourtant M. Wellek traite avec le plus d'extension et de soin. Un grand esprit, curieux et profond, consacre les meilleures années de sa vie à l'étude de Kant, dont il annote les ouvrages, discute pas à pas les théories, les fait siennes en les altérant et les répand à profusion dans ses écrits et dans sa conversation. Autour de lui, cependant, le silence presque complet. A peine, de temps en temps, une allusion isolée à des allusions isolées, l'affirmation non démontrée de son influence sur Wordsworth, sur Hazlitt, sur De Quincey (p. 139), viennent-elles suggérer que cet homme n'a point parlé dans le désert... Est-ce cela l'histoire des idées? On comprend bien que M. Wellek ait été anxieux de déterminer la valeur de l'interprétation de Kant par Coleridge, de surprendre celui-ci en train de greffer ses intuitions de visionnaire sur telle ou telle branche du criticisme. Mais l'écho immédiat et lointain de ce gigantesque processus intérieur, mais le fruit de cet intense et tragique labeur, on ne les voit nulle part se produire. M. Wellek s'en tient une fois de plus à la lettre de ses textes, à leur simple analyse comparée et critique.

Ainsi du reste. Un dépouillement plus attentif des périodiques, des mémoires, des correspondances, eût permis à M. Wellek de recueillir des indices d'attirance, d'action et de réaction, lesquels, bien ordonnés et groupés, nous aideraient à comprendre la profondeur et la portée réelle de l'influence kantienne à diverses époques et sur divers milieux. Est-il indifférent, par exemple, de savoir que, dans sa jeunesse, George Grote, le futur historien de la Grèce, l'exégète de Platon et d'Aristote, étudiait Kant avec passion ? On peut lire, en effet, dans les fragments publiés de son *Journal* :

« *Janvier 1819*. Read Kant's « Anthropology » for two hours...

« *12 mars 1819*. Breakfasted, and employed myself for some time in writing some notes on the doctrines of Kant which I have been studying.

« *13 mars* ... passed the evening in studying Kant, and writing down some remarks which occurred to me.

« *21 mars* ... In the evening did not read, as my eyes were weak but revolved Kant's doctrines in my mind.

« *22 mars* ... Read some of Kant for I hour; ... between 4 and 5 read some more of Kant; began to acquire a better view of his doctrines than I had before...; drank tea, and read Kant until 1/2 past 7, when I went to the « Crown and Anchor » to hear Coleridge's Lecture.

« *25 mars* ... Between 4 and 5 I read some of Kant's Prolegomena...; drank tea with Cameron : we conversed upon Kant...

« *26 mars*. Read and meditated Kant for some time; ... Between 4 and 5 more of Kant...; drank tea, and attempted to read some Kant in the evening, but found my eyes so weak that I was compelled to desist, and to think without book[1]. »

D'autres notes quotidiennes que nous ne reproduisons pas attestent, pendant ce même mois de mars 1819, la ferveur kantienne de Grote. Et nous ne possédons que de brefs fragments de son *Journal*, qu'il tenait à l'intention de sa fiancée, alors qu'il arrivait à celle-ci de s'absenter. Tout porte à croire qu'à partir tout au moins de janvier 1819, George Grote se livre pendant de longues années à l'étude laborieuse et patiente des doctrines kantiennes. Car, en 1823, Mrs Grote signale l'acquisition de nouveaux ouvrages de Kant et représente son mari comme « prepared for a furious onset of Kantism[2] ».

1. *The personal Life of George Grote...*, by Mrs Grote. London, 1873, p. 34-37.
2. *Posthumous Papers*, 1874, p. 29. — Ouvrage hors commerce, que nous citons d'après le *Dictionary of National Biography*, article *Grote*, p. 286.

Qu'advint-il de tous ces beaux efforts et projets? On a retrouvé et publié sous le titre de *Philosophy of Morals*[1] un bref essai que Grote avait composé probablement dans sa jeunesse et qui porte sur quelques-unes des principales propositions de la morale kantienne : l'objectivité et l'universalité de la loi morale, la définition de cette loi, l'autonomie de la volonté, etc. Autour de ces principes une discussion s'engage, sommaire il est vrai, mais qui prouve du moins qu'en dehors de l'*Anthropologie* et des *Prolégomènes* cités dans son *Journal*, Grote a lu et médité les *Fondements de la métaphysique des mœurs* et la *Critique de la raison pratique*. Il lui arrive même de citer en traduction la définition de la loi morale, avec renvoi à *Prakt. Vern.* [sic], et d'employer, pour plus de précision, un certain nombre de formules allemandes, ce qui prouve, de la part d'un tel érudit, qu'il pratiquait Kant dans le texte original. C'était d'autant plus méritoire que ce disciple de Bentham et de James Mill ne devait se reconnaître que de rares affinités avec l'idéalisme kantien. En effet, s'il approuve l'objectivité que le philosophe allemand confère à la loi morale, s'il explique le sens kantien de l'autonomie de la volonté, Grote prend position contre Kant sur le principe fondamental. Que la loi morale ait sa source dans la Raison, qu'elle demeure indépendante de toute idée de peine et de plaisir, voilà l'essentiel et voilà justement ce que Grote ne saurait admettre. En bon utilitariste, il assigne à la loi morale une origine sociale et rétablit, dans leur rôle de ressorts de la moralité, les plaisirs et les peines de la conscience. Les systèmes qui font abstraction de ces sentiments lui semblent déficients : « We know that they often amount to torture or extasy. » Ce descendant du XVIII$^e$ siècle n'a rien d'un mystique[2].

Le jour où l'on étudiera les réflexions de Grote sur Kant, qui se sont peut-être conservées dans ses papiers, il sera possible de reconstituer son attitude envers le criticisme et de faire la part de Kant dans la formation intellectuelle du célèbre historien. Qu'il

1. Dans *Fragments of ethical Subjects*, by the late George Grote, F. R. S. Being a Selection from his posthumous Papers. London, 1876, p. 41 et suiv. L'auteur de l'article *Grote* dans le *Dictionary of National Biography*, p. 293, pense que ce fragment non daté a dû être composé de bonne heure.

2. Dans un autre fragment, *The Ethics of Aristotle*, publié dans le même recueil posthume, nous trouvons (p. 138) une allusion à l'*idée* selon Kant. — Grote n'oubliera pas le philosophe dans son grand ouvrage sur *Plato, and the other companions of Sokrates*. London, 1865 : t. I, p. 22, rapprochement entre l'*ens* de Parménide et le *noumène* de Kant; t. II, p. 328, Kant, Reid et Cousin cités à propos de l'*a priori* et, en note, longue citation sur Kant, tirée de la préface de Jouffroy à sa traduction des *Œuvres* de Reid, 1836. Il est possible que d'autres allusions encore y soient faites à Kant.

nous suffise ici de produire cet exemple de recherche historique telle que nous l'entendons et d'en tirer les conséquences. Grote représente pour nous la jeunesse anglaise de 1820. Il était né en 1794. Autour de lui, des amis de son âge se groupent qui n'illustreront point les lettres, mais qu'attirent en ce moment les horizons profonds de la métaphysique et du kantisme. Voici Charles Hay Cameron, né en 1795, fils de l'ancien gouverneur des îles Bahama et qui se prépare pour le barreau. Voici George Warde Norman, né en 1793, fils d'un riche marchand et qui laissera la réputation d'un bon économiste. Ils se réunissent souvent et se livrent avec beaucoup de zèle à l'étude de la métaphysique[1]. Cameron, à qui Mrs Grote attribue un esprit original et subtil, fut peut-être le premier à pénétrer dans ce domaine mystérieux et fascinant, où il aura entraîné Grote. S'il discute de Kant avec son ami, Cameron y était donc préparé de son côté, et peut-être avant Grote. Est-ce pur hasard si ces jeunes gens sacrifient au kantisme? Nous sommes persuadé que leur cas n'est point isolé et que bon nombre de jeunes Anglais, qui illustreront par la suite la littérature, la philosophie, la société même de leur pays, subissent, vers 1820, l'influence du philosophe allemand.

Or, ceci nous semble significatif et digne de figurer dans le paysage du kantisme anglais, à côté d'indications du même genre que M. Wellek avait tout intérêt à recueillir et à interpréter. Car l'ambiance spirituelle où l'œuvre des kantiens anglais puise des adhésions et rencontre des résistances demeure pour nous une terre inconnue. M. Wellek nous en fait à peine entrevoir des contours vagues et conventionnels. C'est pourtant une des grandes tâches du comparatiste que de définir l'état du milieu récepteur. Sur ce point, des généralités schématiques, comme celles que nous dispense M. Wellek à l'occasion, non seulement ne font en rien avancer notre connaissance, mais à force de simplifications risquent de l'égarer. Il y avait tout profit pour l'étude de Kant en Angleterre à nous informer plus amplement sur ce milieu d'Édimbourg, dont Niebuhr nous montre la ferveur kantienne et où Willich séjourna de longues années et se fit des relations précieuses parmi les membres de l'Université. Ces professeurs, quels étaient-ils? Willich dédie ses *Elements of Critical Philosophy* à deux d'entre eux, dont James Finlayson, professeur de logique. Voilà, n'est-il pas vrai, de quoi prêter à Finlayson des velléités kantiennes et lorsque, en 1800, à l'occasion de sa polémique avec Barruel, Willich fait allusion sans les nommer à ses protecteurs universitaires, M. Wellek ne manque pas

1. C'est Mrs Grote qui l'affirme, *Personal Life*, p. 15.

de mettre en avant le nom du logicien écossais (p. 15). Est-ce bien sûr? Si, en 1798. Finlayson accepte la dédicace de Willich, rien ne prouve qu'après la lecture des *Élements* il ait continué à faire confiance à son protégé d'antan. Au contraire! On peut lire, en effet, dans le *Magazin encyclopédique* de 1798[1], à propos de l'ouvrage de Willich : « On écrit d'Édimbourg que ce dernier ouvrage n'y a guère fait des prosélytes à la secte kantienne, et qu'un professeur de logique fort estimé, nommé Finlayson, s'y permet de parler fort peu respectueusement de ce système, dans lequel il ne voit qu'un bizarre mélange des principes des stoïciens et de ceux de Shaftesbury. » Loin donc d'encourager la propagande kantienne de Willich jusqu'en 1800, il y a quelques chances que Finlayson ait désavoué son livre dès sa publication, en 1798! Car les propos du professeur ont dû avoir un certain retentissement pour que le correspondant du *Magazin* français les signalât comme un fait marquant.

Sur l'atmosphère philosophique en Angleterre à la fin du XVIII^e^ siècle, M. Wellek nous donne à plusieurs reprises des aperçus qui seraient excellents dans un manuel, qui le sont moins dans une étude d'influence. On appréciera le parallèle qu'il institue (p. 25-27) entre le criticisme et les principes de la philosophie écossaise et qu'il développe finement en indiquant leurs vagues affinités, leurs puissantes oppositions. Cependant, n'est-ce point trop simplifier les choses que de réduire l'esprit anglais de l'époque à une idolâtrie étroite du « sens commun » de Thomas Reid et de ses disciples? De nombreuses défections dans les rangs de l'école, une certaine lassitude à l'égard des dogmes officiels devaient, dès avant 1800, signaler l'éclipse de la philosophie écossaise et annoncer le triomphe de l'idéalisme néo-platonicien que cultiveront de plus en plus les romantiques anglais. Dans un de ces comptes-rendus que M. Wellek a eu tort de négliger[2], on trouve cette forte condamnation d'une méthode périmée : « We find him [Kant] here condemning, in very pointed terms, every appeal to *common sense* in metaphysical discussions; a mode of argumentation, which we concur with him in censuring as impertinent and unphilosophical. » L'importance de cette adhésion formelle et précoce à une méthode spéculative opposée à celle des Écossais n'échappera à personne. Il existe donc en Angleterre, dès 1798, certains milieux émancipés de la tutelle du *common sense*, avertis des possibilités qui s'offrent aux ambitions

1. 4^e^ année, t. III, p. 559.

2. Sur les *Elements* de Willich, *The Analytical Review*, mai 1798, p. 499. — Le critique, M. T., s'y montre très dur pour Willich et, rejetant comme peu utiles les simples « catalogues » et les extraits des œuvres de Kant, réclame une traduction correcte de la *Critique de la raison pure*.

de l'esprit, en possession de cet état de grâce favorable à l'éclosion des germes de pensée que les initiateurs autochtones ou étrangers n'auront qu'à y jeter. Quels sont exactement ces milieux, et quelle leur importance? On sent combien eussent été souhaitables des précisions sur ce point, qui forme à lui seul un des aspects essentiels du sujet que traite M. Wellek. Les généralités n'y peuvent rien. Des noms, des titres, des dates, des relations, en un mot des recherches définies et « actuelles », voilà ce qu'une bonne méthode historique eût conseillé à M. Wellek. Nous voyons, en 1794, un gros ouvrage philosophique de James Hutton[1] combattre Locke avec les arguments de Thomas Reid, prendre position contre le scepticisme de Hume et l'idéalisme de Berkeley et suggérer à la critique[2] un rapprochement entre certaines de ses conceptions et les conceptions de Kant sur les mêmes sujets, telles que vient de les interpréter Nitsch. Rapprochement forcé, car pour Hutton la causalité n'est qu'une idée abstraite de l'expérience par la raison; le temps et l'espace, des « conceptions » ou des « idées » et non pas des formes à priori[3]; rapprochement qui s'imposait néanmoins à des lecteurs si peu préparés à l'intelligence du criticisme et obligés, pour le comprendre, de le rattacher à des conceptions plus familières à leur esprit. Nombreux sont les ouvrages philosophiques qui paraissent en Angleterre en cette fin de siècle. Ne font-ils tous que ressasser l'*Inquiry into the Human Mind* du Dr Reid? En fût-il ainsi que M. Wellek n'en aurait pas moins dû les nommer et les situer rapidement : ce sont eux qui forment le véritable esprit anglais de l'époque, davantage que le traité vénérable (1764!) du maître. Nous sommes persuadé qu'ainsi comprise, l'esquisse que M. Wellek nous trace du milieu philosophique anglais eût été bien plus vivante et plus efficace.

1. *An Investigation of the Principles of Knowledge, and of the Progress of Reason, from Sense to Science and Philosophy*, 3 vol. in-4°. Edinburgh, 1794. — *The Analytical Review*, t. XX-XXI, 1794-1795, ne consacre pas moins de quarante pages à l'examen de ce traité.

2. Dans son compte-rendu de Nitsch, *The Analytical Review* de janvier 1797, p. 17-18, écrit : « In reading this part of the work, we observed, that the sentiments of the author almost entirely coincide with those of Dr Hutton respecting the distinction between primary and secondary qualities, the existence and properties of the material world, and the origin of our ideas of space. »

3. James Hutton, *ouvr. cité*, t. II, p. 129, 194, etc. — Cette confusion entre Hutton et Kant semble avoir gagné le milieu de la *Bibliothèque britannique*. Cette revue insère en 1796 et en 1797 (t. III et IV de la série *Littérature*) de longs extraits de Hutton avec commentaires. Dans une lettre adressée aux rédacteurs et datée de Lausanne, 13 février 1800 (t. XIII, an VIII, p. 303), Secrétan [David?] loue Hutton « qui paroît avoir abordé la manière de Kant avec moins de longueur et d'obscurité ».

Voilà donc un historien qui se désintéresse de l'atmosphère spirituelle de son époque, qui néglige de rechercher d'une manière systématique la fortune et le retentissement des œuvres plongées dans ce milieu, qui scrute la valeur intrinsèque de ces œuvres, même médiocres, davantage que leur valeur de relation et qui se contente d'une information sommaire quant à l'aspect pour ainsi dire sociologique de son sujet, seul capable de rendre compte de l'étendue et de la profondeur du kantisme anglais à ses débuts. Quel sera le plan de son livre? On le devine plus propice à l'analyse que propre à la synthèse. Les six chapitres du livre traduisent, chez l'auteur, la préoccupation de classer les commentateurs de Kant selon leurs affinités complexes, chronologiques, de milieu et d'école : ch. I, les Introducteurs; ch. II, les Philosophes écossais; ch. III, Coleridge; ch. IV, les Romantiques; ch. V, les Deux enthousiastes du criticisme, Richter et Wirgman; le ch. VI, enfin, porte le titre de Conclusion. Une vague progression chronologique se manifeste d'un chapitre à l'autre : Coleridge, en tant qu'exégète de Kant, vient après les introducteurs, mais précède Dugald Stewart et Hamilton, etc. A l'intérieur de chaque chapitre, les auteurs sont étudiés en général dans l'ordre de la publication de leur principal ouvrage kantien.

On peut définir ce plan comme une série d'analyses superposées et lui reprocher à la fois son excès et son défaut de chronologie. John Colquhoun figure au ch. I comme collaborateur supposé de Willich, en 1798. Mais à la même page (p. 13), M. Wellek mentionne du même auteur un article sur Kant qui ne verra le jour qu'en 1824 et dont il ne sera plus question par la suite. Dans le même chapitre, on nous parle des traductions de Richardson jusqu'en 1800. Après quoi, on lit : « But we have not yet exhausted the account of Richardson's career as a kantian... » (p. 18). Cette étonnante transition permet à M. Wellek de nous entretenir des traductions que le même Richardson publiera en 1819 et même en 1836! Toute une discussion bibliographique s'engage à propos de ces tardives publications que seules quelques brèves allusions rappelleront à notre souvenir dans les chapitres suivants. Si bien que, pour se rendre compte de la bibliographie kantienne en Angleterre à une date quelconque, il faut parcourir à chaque fois tous les chapitres de *Kant in England*. Il existait un moyen d'atténuer ce défaut : une Bibliographie *strictement* chronologique de Kant en Angleterre, énumérant tous les ouvrages traduits de Kant ou inspirés de lui et faisant mention, pour chaque ouvrage, des comptes-rendus et même des simples analyses qui leur furent consacrés par la presse, eût servi au livre que l'on examine ici à la fois de complément et de correctif.

Cependant, tel qu'il se présente, ce plan eût été susceptible d'un rendement plus appréciable si M. Wellek avait multiplié les rappels d'une œuvre à l'autre, d'un auteur à un autre auteur, s'il avait atténué l'autonomie de ses chapitres, si, en un mot, au lieu de nous donner des fragments quelquefois remarquables, il s'était décidé à faire un livre. Car des chapitres séparés par des cloisons étanches n'en forment pas un! Si au moins chacun de ces chapitres formait un tout! Mais leur matière elle-même semble compartimentée, faite d'énumérations d'œuvres et d'auteurs que ne rattache nul lien autre que celui, si ténu et si formel, de leur succession dans le temps. A mesure que M. Wellek s'élève de l'étude d'une œuvre à l'étude d'un groupe d'œuvres et d'un groupe d'auteurs, son attention se relâche de degré en degré et les faiblesses de sa méthode apparaissent avec plus d'évidence. On ne lui demandera pas raison de ce que Richardson devint entre 1800 et 1819, date à laquelle il manifeste à nouveau son intérêt pour le criticisme. Mais le long chapitre de Coleridge nous fait l'effet d'un recueil d'admirables matériaux, où la pénétration de M. Wellek s'exerce brillamment sur des fragments de texte composés à différentes dates, souvent fort éloignées les unes des autres. On regrette l'absence d'une ligne plus pure, dont on aurait pu suivre avec plus d'aisance l'acheminement vers une conclusion mieux accordée aux arguments analytiques. S'imposait-il vraiment ce double examen auquel M. Wellek se livre à propos des relations intellectuelles de Coleridge avec Kant? La première moitié du chapitre est consacrée à l'étude des jugements de l'un sur l'autre et s'inspire, sans le moindre égard pour la chronologie, notamment des notes de Coleridge en marge des différents ouvrages de Kant, ainsi que de sa *Logique* manuscrite. L'autre moitié traite de l'influence de Kant sur la pensée originale de Coleridge. Assagi, M. Wellek y entreprend l'examen, cette fois chronologique, des œuvres du poète-philosophe depuis *The Friend* (1809) jusqu'à *The Aids to Reflection* (1824-1825) et jusqu'au posthume *Essay on Faith*, sans oublier la *Logique* (1822-1827), qu'il avait déjà amplement citée... On peut penser qu'il y avait tout avantage pour la clarté à fondre en un seul exposé ce double point de vue qu'il semble difficile de séparer absolument.

Malgré tout, parmi les brèves conclusions partielles dont M. Wellek couronne chacun de ses chapitres, celle qu'il formule sur Coleridge (p. 134-135) nous semble la plus précieuse. On conviendra avec l'auteur, et après la lecture de ses pages, que la tentative du poète-philosophe de concilier sur une base moniste le dualisme de la raison et du sentiment échoua, et on lui saura gré d'avoir montré, avec une autorité que ses prédécesseurs ne possédaient point en

cette matière spéciale, comment, à travers Kant et Schelling, Coleridge substitue au néo-platonisme de sa jeunesse le fidéisme de ses dernières œuvres. On regrettera seulement que les étapes de cette évolution n'aient été indiquées avec plus de netteté par un auteur si bien armé pour réussir cette délicate opération de discernement philosophique. Quoique moins neuve, la conclusion sur le kantisme de Carlyle (p. 200) vaut d'être retenue[1].

Le titre de *Conclusion* accordé au dernier chapitre n'est malheureusement qu'un trompe-l'œil. On y parle surtout des traductions de Semple, de celles de Haywood, de l'intervention sans résultat de Schopenhauer... La conclusion proprement dite tient en une demi-page (p. 260-261), où M. Wellek note une certaine analogie dans l'attitude des auteurs étudiés envers Kant. Coleridge comme Hamilton, Carlyle comme Semple, interprètent le criticisme à travers leurs partis pris d'école ou de tradition et tendent à le déformer au profit de leurs aspirations personnelles. Il s'agit pour eux d'anéantir toute survivance du rationalisme des « lumières » et de restaurer la foi. Dans ce double effort, destructif et constructif, ils s'associent le criticisme, dont ils méconnaissent de la sorte le vrai sens. On ne saurait contester la justesse de cette brève conclusion générale. Mais elle paraîtra un peu sommaire à quiconque aura parcouru *Kant in England*. Il est assez décevant, après 250 pages d'analyse laborieuse, d'aboutir à un résultat que le simple examen des ouvrages de Coleridge et de Carlyle eût permis tout aussi bien de formuler. Et l'on trouvera peut-être que le « flot de lumière » que M. Wellek se promettait de répandre sur la pensée britannique du XIX^e^ siècle commençant, se réduit finalement aux proportions d'un mince rayon assez pâle.

En somme, les conclusions de *Kant in England* montrent bien les qualités et les défauts de l'auteur. Elles sont fermes et justes. Cependant, fondées sur des recherches limitées aux grandes publications kantiennes, elles demeurent succinctes, de faible portée et sans vertu quant à l'histoire proprement dite du kantisme anglais à ses débuts. Il y a là une sorte de pétition de principe : M. Wellek nous administre comme preuve ce qui reste justement à prouver. Car il reste à prouver que le criticisme a véritablement modifié la pensée anglaise. M. Wellek ressemble à un peintre qui ne serait pas doublé d'un historien de la peinture et qui, devant une douzaine de toiles de maîtres flamands rangées dans un ordre à peu près chro-

1. Dans son ouvrage sur *Carlyle*. Paris, 1913, M. Louis Cazamian a bien vu, dans ses grandes lignes, la réaction de Carlyle face à Kant. — Signalons ici, du même auteur, une communication sur *Carlyle et le Kantisme*, faite le 18 mai 1913 à la « Société pour l'étude des langues et des littératures modernes » et dont un résumé a été publié dans le *Bulletin* de cette Société.

nologique, proclamerait : voilà l'histoire de la peinture flamande. Une douzaine d'auteurs anglais qui exposent et discutent Kant ne font pas davantage à eux seuls l'histoire du kantisme en Angleterre.

Car l'histoire ne saurait s'en tenir à l'étude des grands auteurs dont, pour son sujet, M. Wellek possède sans doute une connaissance profonde. Elle se doit de scruter la genèse et le retentissement de leurs œuvres et d'interroger une foule d'écrits, aujourd'hui sans intérêt, mais qui n'en représentaient pas moins une époque dans toute la diversité de ses incidences. Ce principe met au jour la principale insuffisance de *Kant in England :* expert en matière philosophique, M. Wellek n'est pas assez curieux d'histoire anglaise. De là, un contraste singulier entre la force de ses affirmations quant aux idées proprement philosophiques et l'inconsistance de ses aperçus sur le milieu qui accueille ses idées. Au fond, tout son livre repose sur un malentendu presque paradoxal : M. Wellek y traite en philosophe une matière historique. Les ouvrages qu'il analyse s'étalent sur le même plan. L'auteur leur applique des jugements également sévères, qui sont *ses jugements* de critique du xx$^{e}$ siècle, instruit à l'école des meilleurs exégètes modernes du criticisme. Les écrivains qu'il évoque ne semblent posséder que l'existence formelle des entités, ils se meuvent dans un milieu abstrait et idéal qui est le *no man's land* de la logique et de la pure spéculation. Tant et si bien que, s'il sacrifie à la lettre de l'histoire, M. Wellek en méconnaît l'esprit. S'il évoque Crabb Robinson, Thomas de Quincey, Wordsworth, qui appartiennent, comme la plupart de ses autres personnages, à l'histoire des idées et des lettres, ce n'est point en historien, mais en philosophe. Il lui arrive même d'exprimer clairement cette préférence à propos de Coleridge, dont il écarte de gaieté de cœur la personnalité et l'influence (p. 67-68), pour n'en retenir que la philosophie, qu'il traite lui-même de futile ! En quoi M. Wellek nous semble contredire les prémisses historiques qu'il a lui-même posées dans sa Préface.

C'est pourtant un bel objet d'étude que la répercussion des idées philosophiques sur la littérature et la vie spirituelle : étude difficile, rarement abordée jusqu'à ce jour avec tout le soin nécessaire, mais que l'histoire — l'histoire des idées, comme l'histoire de la littérature — ne saurait négliger sans arbitraire. Reste la méthode : *comment traiter historiquement des idées philosophiques ?* Question capitale qui en soulève une autre, dont la solution appelle les lumières de l'esthétique et de la psychologie : *comment l'idée pure se transforme-t-elle en idée littéraire et historique ?* A la faveur de quelle transmutation mystérieuse descend-elle de son clair empyrée pour évoluer et mourir avec les époques ? Elle servait aux jeux divins et impersonnels des philosophes et des initiés, s'élançait, aérienne et

gratuite, de système en système : la voici qui se mêle au siècle, épouse les intérêts et les querelles des hommes, s'allie à leurs opinions, devient arme de parti et de combat, déclenche le flux et le reflux des courants spirituels... Pour acquérir une telle force vitale et sociale, il lui a fallu d'abord se changer en sentiment, se vêtir de métaphores, jaillir en symboles. Un halo d'incidences imprévisibles émane d'elle. Comment la reconnaître dans ses différentes hypostases? L'histoire de la philosophie, c'est son droit, renonce à la suivre si loin. Mais l'histoire des idées et des lettres s'en saisit du même coup, seule qualifiée pour rendre compte des vicissitudes de l'idée pure qui achève sa carrière en se mêlant à la vie. Ainsi compris, un sujet comme « Kant en Angleterre » se révèle dans tout son sens et toute sa force.

B. MUNTEANO.

---

*L'ARIOSTE EN FRANCE :*

Le titre du volume qui traite ce beau sujet — *Contribution à l'étude de la fortune littéraire de l'Arioste en France*, par S. KEYSER. Leyde, Dubbeldeman — est exact. Il ne s'agit pas d'une étude totale de l'influence du grand auteur italien, mais d'une contribution, d'ailleurs sérieuse et qui va plus profond que ses devancières, concernant l'influence du *Roland furieux* sur le théâtre français; l'Arioste et La Fontaine; l'Arioste et Voltaire; les traductions des œuvres de l'Arioste.

*SISMONDI ÉPISTOLIER :*

Sismondi attire l'attention, après un injuste oubli. Après la thèse de Jean de Salis, M. Carlo PELLEGRINI, dont on connaît les travaux antérieurs sur ce sujet, nous donne une *Correspondance* qui est un modèle du genre (G. C. L. SISMONDI, *Epistolario, raccolto, con introduzione e note, a cura di Carlo Pellegrini. Volume primo, 1799-1814*. La Nuova Italia, editrice, Firenze). Ce recueil, qui ne comprend pas moins de 182 lettres, ne sera pas seulement utile à la connaissance psychologique et historique de Sismondi lui-même; correspondant de M^me^ de Staël, de la comtesse d'Albany, celui-ci est au centre de relations intellectuelles multiples et enrichit de données précieuses la connaissance d'un temps particulièrement fertile en échanges.

*Le gérant :* É. CHAMPION.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.

# LA PENSÉE DE MACHIAVEL EN FRANCE

## AU TEMPS DE LA FRONDE

En 1648, un traducteur latin du *Prince*, à Leyde, remarquait non sans mélancolie qu' « une foule de bons esprits regardaient comme responsable des maux de la Chrétienté Machiavel, et Machiavel seul ». La protestation du sens chrétien contre l'absolutisme pénétré ou teinté de Machiavel va susciter chez nous la Fronde. Mal conduite, bien trop combattue, la Fronde échouera, pour n'avoir guère disposé, comme agents d'exécution, que d'hommes et de femmes d'intrigue, de politiciens peu soucieux de principes politiques. Cependant les *Mazarinades* sont autre chose que des pamphlets ou des chansons. Des idées nettes s'y rencontrent, et des adjurations émouvantes; et l'éloquence de l'accent et la décision des formules s'y déploient contre les doctrines étrangères que le Ministre, compatriote de Machiavel, pratique et implante chez nous.

A vrai dire, il est un point sur lequel les auteurs de *Mazarinades* admettent et proclament l'indépendance morale du roi de France : c'est en matière « gallicane ». Et il s'agit d'un gallicanisme nouveau, bien gênant, en son fonds, aux adversaires chrétiens de l'absolutisme royal, car il est infidèle à son authentique tradition démocratique, ou à la conciliation, sur laquelle il avait été fondé, de l'esprit démocratique, du sens chrétien et de la méfiance envers Rome. Les vieux gallicans, et ceux de 1615 encore, disaient : le pape peut excommunier le roi; mais le peuple consent ou ne consent pas aux suites politiques de la sentence : c'est le peuple qui dépose ou qui maintient son roi. En somme, on « considérait le prince comme un mandataire, un usufruitier du pouvoir, le peuple restant le véritable souverain[1] ». — Dix ans après l'assemblée de

1. Mgr Martin, *l'Adoption du gallicanisme politique par le clergé de France.*

1615, le clergé de France, réuni pour condamner les pamphlets de la propagande autrichienne, accepte la doctrine de l'absolutisme radical, exposée lyriquement par son rapporteur, l'évêque de Chartres :

Il est donc à savoir qu'outre l'universel consentement des peuples et des nations, les prophètes annoncent, les apôtres confirment et les martyrs confessent, que les rois sont ordonnés de Dieu, et non cela seulement, mais qu'eux-mêmes sont dieux...; la Vérité même le montre si clairement en l'Écriture sainte, que personne ne peut le nier sans blasphème ni en douter sans sacrilège.

Ce gallicanisme nouveau, fondé sur le Droit divin des rois, sera précisé par les déclarations de 1663 et de 1682; mais, dès 1625, la vieille notion française de souveraineté populaire s'est effacée. Il ne reste en présence que le pape et le roi, celui-ci juge et partie désormais en sa propre cause, et désormais seul garant de la stabilité et de la sécurité du royaume contre les effets d'une excommunication qui, en le dépossédant, pourrait livrer la France à la Maison d'Autriche. A cette situation de fait nos Français exigent la consécration d'un principe : le droit divin les rassure. Cependant la Maison d'Autriche est battue, la France s'élève, le danger d'une dépossession est bien passé. Le principe ne s'en affermit que mieux, exploité par le Pouvoir, et docilement agréé par l'opinion.

Droit divin contre Rome, contre ce que l'on nomme l'arbitraire de Sa Sainteté; mais non pas droit divin qu'on reconnaîtrait à l'arbitraire du souverain laïque :

Cette indépendance, qui est la plus belle prérogative des rois, au lieu de leur donner plus de liberté de mal faire, les doit rendre encore plus circonspects en toutes leurs actions.

C'est une *Mazarinade* : *Si la voix du peuple est la voix de Dieu*, qui pose la distinction ? Et l'auteur ajoute : si les peuples aujourd'hui sont peu dociles aux princes, c'est

que les Princes ont gâté pour la plupart ce caractère de la Divinité, qui rendait leur front majestueux et terrible; et que les peuples n'y voyant point la Justice et la bonté de Dieu, ont méconnu en eux l'autorité, la puissance, qui étaient peut-être les seuls traits qui leur en étaient demeurés; et qu'ainsi la désobéissance des peuples

aux lois du prince est quelquefois une punition de la désobéissance du prince aux lois de Dieu.

Un autre factum, *Le sentiment et l'amour des Parisiens*, proclame que les rois sont « Dieux véritablement », c'est-à-dire, explique-t-il, qu'ils aiment leurs peuples et que leurs peuples les aiment « d'une affection ardente et naturelle ». *Le Catéchisme royal*, dont l'auteur est sans doute le véhément autodidacte chrétien Fortin de La Hoguette, présente d'un ton loyal et bourru quelques vérités du même ordre. Son « gouverneur » dit au jeune prince :

Vous êtes homme, vous êtes chrétien, vous êtes roi. Soyez humain et traitable... Les lois de votre État ont tant de conformité avec les lois divines, que qui observe les unes, observe les autres... Qui ment pour excuser son vice, se décrasse avec son ordure; la dissimulation est d'ordinaire irrésolue, défiante et timide, qui sont toutes mauvaises qualités... Il faut être secret, et non pas dissimulé.

Mêmes avis, sous la plume de Mézeray, dans le *Censeur du Temps* et les *Préparatifs de la descente du cardinal Mazarin aux Enfers*. Mézeray s'en prend à « cette trompeuse politique qui écorche les peuples en pensant de les pouvoir rendre plus souples et plus obéissants par cette diabolique maxime ». Il réclame donc une *politique chrétienne*, *solide*, *raisonnable*, *fondée sur la morale*. Et, appuyé sur sa connaissance des anciennes institutions françaises, il écrit :

La monarchie gauloise et française est fondée sur la liberté; les Princes n'ont été considérés des sujets, qu'autant que la vertu les a rendus considérables, et le pilotis de leur autorité n'est que l'amour et la bienveillance des peuples.

Il ajoute : le despotisme des souverains absolus n'est profitable qu'aux mauvais ministres. A l'horloge des princes sonnent trois heures successives : *Rex habet superiorem Deum — legem etiam — et curiam* : Dieu, la loi, le Parlement. Ces carillons, ni Louis XIII, ni Louis XIV encore ne les ont pu entendre, « Richelieu ayant fait trop de bruit, et Mazarin trop de tintamarre ». Les rois sont les enfants de Dieu, mais à condition d'emprunter de Dieu leurs maximes de gouvernement.

Tel était, alors, le second aspect du droit divin : le devoir, pour le roi, de prendre Dieu comme modèle.

Parmi la littérature anti-mazarine de la Fronde, un livre se distingue, qui est contre la doctrine de Machiavel, le réquisitoire le plus pénétrant et la protestation la plus française. L'auteur de ce *Recueil de maximes véritables et importantes pour l'institution du roi* (1652) est Claude Joly, parlementaire et gallican. Ce qu'il reproche à Mazarin, ce n'est pas sa mauvaise administration : c'est son immoralité politique, qui risque de fausser le sens politique du jeune roi, car Mazarin est en titre surintendant de l'éducation de S. M. Voici donc la « maudite maxime », la « très grande erreur », qu'il dénonce d'abord :

croire que le politique et la piété chrétienne sont incompatibles, et qu'il est impossible d'accommoder les lois de l'État avec celles de l'Évangile ; ... qu'il y a une conscience pour les affaires d'État, et une pour les affaires particulières.

Un tel principe, dit Cl. Joly, énerve toute juste intransigeance, et prépare la tyrannie, c'est-à-dire le pouvoir arbitraire, sans loyauté, sans pitié, uniquement avide de dominer sans frein. Or ce pouvoir « absolu, sans bornes, ni limites », n'est pas le vrai pouvoir royal à la française. Sans doute nos rois ne se laissent pas arrêter, dans l'exercice de leur juridiction temporelle, par les menaces ou les sanctions de Rome. Cependant, chez nous « les princes craignant Dieu ont toujours déféré aux avis et conseils de leurs prélats en ce qui regarde leur salut, qui dépend en grande partie du bon gouvernement qu'ils font à leurs peuples ». Chez nous, on sait que « les rois n'ont été faits que pour les peuples », qu'ils doivent avant tout être justes, justiciers et gouverner selon la loi. Jamais d'ailleurs « un peuple n'a eu intention de se soumettre purement et simplement, et sans aucune réserve, à la discrétion d'un roi ». Suger déclarait égales la majesté du roi et celle de la loi ; Louis XI blâmait les souverains qui, par manque d'égard aux lois, règnent sur des esclaves mécontents, au lieu de gouverner des sujets reconnaissants et libres. Et Cl. Joly cite Seyssel, du Haillan, Rob. Gaguin, et Pibrac et Joinville, et Comines, et le cardinal d'Ossat, les appelant à témoigner que la

monarchie française traditionnelle est limitée, loyale, clémente, libérale. Pourquoi faut-il que « les maximes italiennes et machiavélistes aient passé les Alpes! »

Le livre de Cl. Joly fut brûlé par le bourreau. Cependant les principes qu'il précise ou développe se retrouvaient alors dans les œuvres les plus diverses d'intention : dans les *Véritables maximes* parlementaires du *Gouvernement de la France* (1652) où l'on montre « notre monarchie fondée sur la liberté », non sur l'institution du ministère d'État; dans le *Cosroës* de Rotrou (1649) dont le dénouement est une pathétique leçon d'indulgence :

> Oui, mon père, et l'État ni toutes ses maximes
> Ne peuvent m'obliger à régner par des crimes;

dans tel *Panégyrique de Saint-Louis* d'un religieux minime, en 1651, où on lit :

> En la personne de saint Louis, c'est la qualité d'homme juste, qui a sanctifié le trône, et consacré la couronne.

En vérité, lorsque Balthasar Gracian en 1653, dans la seconde partie de son *Criticon*, définissait la France : « l'État le plus populaire que l'on connaisse », il avait raison; mais sa formule — d'intention au reste dédaigneuse — était incomplète. Il aurait mieux fait de dire : « La France est l'État le plus chrétiennement populaire que l'on connaisse encore. »

***

L'influence des politiques étrangers, pendant cette courte période, est moins diffuse, plus décidée, que pendant la période précédente. Je ne dis rien de certaines réfutations de Machiavel, ternes, sommaires, doctorales, telles que celle d'Arnisée, le médecin et penseur allemand qui avait voyagé en France, dans sa *Doctrina politica* de 1651. Un livre plus souvent cité alors, et toujours avec révérence, est le grand traité in-folio de l'espagnol Saavedra Faxardo, que la bonne traduction latine de 1649, *Idea principis christiano-politici, centum symbolis expressa*, popularisa à travers la chrétienté. Les emblèmes étaient à la mode; à la fin du siècle encore, l'imagina-

tion des mystiques en amusera son ingénuité subtile. Dans l'*Idea,* chacun des cent emblèmes est traduit par une maxime, que développe un long commentaire; quelques citations de l'Écriture sainte, depuis la seconde édition, ajoutent leur autorité aux affirmations de Saavedra.

Machiavel et les Machiavélistes sont maltraités par le commentaire de la XLIII[e] Maxime :

> Quelle impiété, quelle férocité dans les avis de Machiavel, conseillant la violence et la ruse!... Aujourd'hui, plus d'injustice, plus d'indignité, tout est honorable, quand le maintien de la souveraineté est en cause! Sur ces fondements de fausseté le duc de Valentinois a voulu bâtir sa fortune; mais avant de la voir debout, elle lui est si bien tombée sur la tête, ... elle s'est abîmée si profondément, qu'il ne subsiste plus de son écroulement ni débris ni traces même. Comment en vérité la durée est-elle possible, à ce qu'étayent la ruse et le mensonge? Quelle stabilité, dans un pouvoir qui ne croit pas à la Providence, ou qui préfère se fier à ses propres moyens?

Non, la justice, la loyauté, l'humanité, la clémence, voilà les vertus du prince. Il lui faudra dissimuler parfois, et savoir se méfier; mais il ne devra jamais mentir. Et dans la vignette emblématique de la prudence royale, Saavedra auprès de la tête du lion, symbole de l'énergie, ne place point une peau de renard, mais des serpents, qui signifient, dit-il, « la vigilance nécessaire au Pouvoir et à la Majesté ».

Oui, à la Majesté : c'est par honneur, plutôt que par vertu, que le prince de Saavedra s'abstient du machiavélisme : il ne s'abaisse pas à mentir; la ruse lui paraît « dégradante ». Il a le sens de la dignité royale, autant que le sens du respect dû à Dieu. Et l'on retrouve sans étonnement dès lors, dans l'*Idea,* le Romain de Tite-Live, de Machiavel, de Juste Lipse, de Balzac, de Corneille, impérieux et sûr de lui-même; et le Droit divin, préféré à la tradition chrétienne du consentement populaire. Machiavel anathématisé conserve dans la pensée politique du noble espagnol quelque accès ou quelque refuge.

De cette tradition chrétienne un champion véhément se levait en Angleterre : Jean Milton. Après l'exécution de Charles I[er], sa cause et la cause de l'institution monarchique avaient été plaidées en France par quelques écrits ou publications bien intentionnés, l'Εἰκὼν Βασιλική par exemple, où les

souffrances du prisonnier, du condamné, étaient exposées d'un ton simple, mais bien émouvant. Les protestants de France, loyalistes et désireux de n'être pas confondus avec leurs coreligionnaires républicains, ne furent pas les derniers à élever la voix en faveur du monarque anglais défunt : Moyse Amiraut, dans un *Discours de la Souveraineté des Rois* (1650), déclara nettement que le régime républicain amenait « les guerres étrangères et les confusions intestines », et que les sujets d'un mauvais roi avaient droit, sans plus, à prier et à pleurer. Saumaise composa une *Défense* latine de Charles Ier. Les Anglais répondirent d'abord par une traduction des pièces du procès, où, bien entendu, rien n'était omis des harangues ou avis combattant l'absolutisme. Puis, en 1651, contre la *Defensio regia* de « Claude l'anonyme, autrement dit Claude Saumaise », parut la *Défense* de Milton, *pro populo anglicano*.

L'accent vengeur des Prophètes, le cri triomphal et reconnaissant du *Cantique de Moïse* et du *Magnificat*; une dialectique inexorable où l'ironie jette quelques durs sourires; l'*Écriture* citée sans cesse, et non par formules patiemment, artificieusement détachées, mais par extraits qui se précipitent en torrent, et dont le commentaire spontané, brûlant d'amour pour la vérité sûre du texte saint, décèle les méditations ferventes; un mélange passionné de fierté humaine, protestante, anglaise, et de sens religieux, de sens chrétien, voilà, dans la *Défense* de Milton, ce qui, aujourd'hui encore, reste capable d'émouvoir, d'entraîner. Devant cette juste révolte contre l'esprit de tyrannie, combien l'opinion de Bossuet sur les intentions de Cromwell paraît dénuée de grandeur!

Au souffle de cette tempête volent en éclats les autorités bibliques et profanes dont Saumaise, après tant d'autres théoriciens ou apologistes, avait prétendu couvrir l'absolutisme. Samuel aurait attribué aux rois le « droit » de piller, tuer, réduire en esclavage leurs sujets? Mais dans ce passage trop allégué, Samuel, bien loin de déclarer ces actes légitimes lorsqu'un roi les commet, ne parle que de la conduite ordinaire aux rois des Nations, et il s'efforce de faire redouter aux Juifs de tels maux, s'ils s'obstinent à ne plus vouloir comme roi Dieu lui-même, et Dieu seul. — David a reçu de Dieu sa première onction royale? Oui; mais il en a reçu des Juifs une seconde, après avoir avec eux conclu un pacte. — On dit : le

Christ est de race royale, et c'est pour la monarchie un titre à notre estime. Vraiment, les mauvais rois de Juda ont droit à notre estime, parce que le Christ est leur descendant! — Le Messie est roi : tant mieux! Mais le pouvoir royal n'en a pas moins causé de grands maux à l'humanité. — Il faut rendre à César ce qui appartient à César : sans doute; mais notre liberté n'appartient pas à César; ce n'est pas lui qui nous l'a donnée, nous ne sommes pas faits à son image, mais à l'image de Dieu. — Saumaise découvre dans Tacite cette formule de l'absolutisme : le prince a reçu des dieux le pouvoir souverain, et les sujets ont pour lot la gloire d'obéir. Mais Saumaise se garde bien de donner la référence : ces paroles bien loin d'être l'opinion politique de Tacite, sont mises par lui dans la bouche d'un flatteur de Tibère, qui veut échapper à une condamnation capitale. Tacite, lui, est l'ennemi du pouvoir absolu.

Malheureux Saumaise, qui se contredit lui-même et déserte les principes du la Réforme! Il chasse de l'Église comme tyrans le pape et les évêques, et il respecte les tyrans qui sont princes! Il se « jette dans les bras de la Sorbonne », que Milton définit « le corps le plus dévoué aux principes du Papisme ».

Le seul souverain absolu qu'accepte Milton, c'est Dieu : Dieu, l'adversaire et le fléau des despotes, Dieu, contre qui se rend coupable d'idolâtrie quiconque se donne un maître humain. — Dieu fait et défait les rois, le peuple lui aussi les crée ou les rejette, car l'institution du Pouvoir politique est divine, mais la forme du régime varie au gré des nations.

La royauté est-elle compatible avec le Christianisme? Oui, à condition que le roi soit au service de la communauté : s'il tient à être souverain absolu, il cesse d'être chrétien.

Quant aux Anglais, l'exemple de la France monarchique ne les tente pas. Leurs modèles, ce sont leurs ancêtres, toujours rebelles à l'absolutisme :

> Ils sont nés libres, ils se suffisent à eux-mêmes; s'ils veulent une loi, ils ont le pouvoir de la faire. Ils en ont une, qu'ils vénèrent par-dessus toutes les autres, pour sa lointaine antiquité et pour son origine foncièrement naturelle : cette loi subordonne tous les règlements, tout droit et tout pouvoir civil, non pas au bon plaisir royal, mais au salut des bons citoyens.

En 1654, les sentiments de Milton s'exhalent dans une *Seconde défense du peuple anglais* répondant à un *Cri du sang royal vers le ciel*. Liberté! liberté! s'écrie-t-il encore; mais il définit cette liberté. Ce n'est pas un « fantôme de vertu et de gloire, un vain nom, né de l'ambitieuse folie d'imiter les Anciens »; la vraie liberté, c'est celle qu'assurent « les lois et la religion », et on l'acquiert par « une vie pure et une âme pieuse ». Quant à la politique artificieuse des tyrans, voici comment Milton le prophète en dénonce la fragilité :

Si vous croyez que c'est une politique plus noble, ou plus utile, ou plus sage, que d'inventer de subtils expédients pour augmenter les revenus; de multiplier les forces navales et militaires, de rivaliser d'astuce avec les ambassadeurs des puissances étrangères, de former d'habiles traités et alliances plutôt que d'administrer au peuple une justice pure, de secourir les pauvres et de rendre à chacun son bien, vous êtes enseveli dans un nuage d'erreur. Vous vous apercevrez trop tard, quand l'illusion se sera évanouie, qu'en négligeant ces considérations que vous jugez inférieures, vous avez précipité votre ruine et votre désespoir.

La fidélité des alliés est chose fragile et périssable, si elle n'est cimentée par les principes de la justice; la richesse et les honneurs que la foule envie changent de maîtres rapidement. Ils abandonnent les oisifs, et s'en vont là où règnent le travail, la patience, la vertu...

Jusque dans le *Paradis perdu*, Milton devait poursuivre les tyrans de son acharnement religieux et politique : son Satan est disciple de Machiavel :

Par la nécessité,
L'excuse des tyrans, il excusa ses actes diaboliques.

et son Dieu est l'ennemi du pouvoir absolu :

Il ne fit pas l'homme roi
Sur l'homme, se réservant à lui seul
Ce titre, laissant l'homme libre de l'homme.

Nos Français ne se sont pas emportés aux intransigeances enflammées de Milton. L'ébranlement qu'a donné à leur pensée politique ce prophétisme républicain a été profond cependant. Voici deux témoignages de cette influence, le premier

assez inattendu. Lorsque l'abbé de Rancé, converti, devenu l'inexorable réformateur de la Trappe, compose pour ses moines des *Règlements*, commentés de *Réflexions*, il en vient à définir la discipline, autorité exercée et obéissance pratiquée qui, selon lui, du reste, n'est pas en son fonds différente à la Trappe et dans le reste de la Chrétienté. Les religieux se souviendront, dit-il, que

Quoiqu'ils se soient assujettis à un homme, ils n'ont rien perdu ni de l'égalité que la nature met entre tous les hommes, ni de la royauté et de la souveraineté chrétienne qu'ils ont reçue du baptême; et on avertit en même temps le supérieur que ses sujets sont ses égaux; et que n'étant ses sujets que parce qu'ils l'ont bien voulu, il ne doit exercer vers eux qu'une autorité qui soit plutôt une reconnaissance de cette soumission volontaire, qu'un empire tyrannique, et qui sente l'usurpateur. Telle doit être la générosité [entendez la noblesse] d'un sujet chrétien : il doit savoir et se souvenir qu'il n'est esclave que de Jésus-Christ. Telle doit être l'humble autorité d'un souverain chrétien : il doit savoir et se souvenir toujours qu'un Chrétien ne peut pas être César; s'il pouvait être César, il pourrait n'être pas chrétien.

L'inspiration, l'esprit, le souffle de Milton sont sensibles ici partout; à la fin, la traduction se fait presque littérale :

Rex autem inter christianos aut omnino non erit, aut erit servus omnium : si plane vult esse dominus, esse simul Christianus non potest.

Et puis, relisez *Télémaque*, en particulier à ce passage du livre X où Mentor prédit à Idoménée la juste ruine des « dominations absolues »; relisez la *Lettre à Louis XIV* :

Vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la vérité et de la justice, et par conséquent hors de celui de l'Évangile... Vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et vous allez tomber malgré vos victoires...

Relisez enfin *l'Examen de Conscience sur les devoirs de la royauté*; et dites si le tour « prophétique » de Fénelon, son ardent réquisitoire, ses menaces impérieuses, plus humainement passionnées que les malédictions bibliques, ne rappellent pas l'accent des *Défenses* de Milton.

Albert Cherel.

# NOTES

Dans l'*Idea principis chistiano-politici de Saavedra*, la déclaration de principes à l'égard du machiavélisme se trouve aux p. 280 et suiv. :

« Solus homo actiones suas ad justitiae normam dirigit, et aequitate metitur non cupiendo alteri, quod ipse sibi non cuperet. Et quo recte conficies, quam impium et ferox sit Machiavelli consilium, qui Principem suum efformat aliter, ex natura videlicet leonis, et vulpis...

« Nihil nunc tam injustum, tam indignum, quod non honestum videatur Politicis, dum retinendae dominationis causa sit, perinde quasi *ubicumque tantum honesta dominanti licent, precario regnetur* (Sen. Trag. Thyest). Quo pacto fit, ut pro nihilo ducatur contravenire pactis, fidem fallere, immo et religionem, modo ad conservationem et augmentum status ut videatur conducere. Falsis istis fundamentis fortunam suam superstruere conatus est Dux Valentinus, sed ante, quam illam erectam cerneret, ita penitus in caput illius collapsa est, ut ne fragmenta quidem aut vestigia ruinae illius supersint. Quomodo, obsecro, perennare poterit, quod dolo aut mendaciis innititur? Quomodo diuturnum esse potest, quod violentum est?...

« ... Ideo in praesenti emblemate non coronatur Leonis caput vulpinis artibus, indecoris et fraudulentis, adeoque indignis generoso et magnanimo Principis pectore; sed serpentibus, imperii et majestatis prudentis ac vigilantis symbolo. »

Milton a été étudié récemment par D. Saurat, à qui j'ai emprunté la traduction du passage que je cite de la *Seconde défense* (p. 217 de son *Milton et le matérialisme chrétien*, 1928). — A. Geoffroy, en 1848, avait publié une *Étude précise sur les pamphlets politiques et religieux de Milton*.

Dant ses *Règlements et réflexions*, Rancé, à la *Réfl. XXV* qui contient le passage que je cite, ajoute comme autorité : « *Si Christiani protuissent esse Caesares, Tertull.* » Le texte se trouve en effet dans l'*Apologétique* de Tertullien, XXI, 24, mais, semble-t-il, avec un sens différent : « Pilate, lui-même chétien déjà dans son chœur, fit connaître ces faits à Tibère, alors César. Les Césars eux-mêmes auraient cru au Christ, si les Césars n'étaient pas nécessaires au siècle, ou si des Césars avaient pu être aussi chrétiens. » « Si aut Caesares non essent necessarii saeculo, aut si et christiani potuissent esse Caesares. »

# LES DÉBUTS DE L'ANGLOPHILIE EN FRANCE

# HENRI JUSTEL

Henri Justel[1] n'a écrit que des lettres, riches de faits, mais peu attrayantes; l'information y est présentée sans ordre, sans esprit, sans un sourire; rares y sont les jugements personnels : à travers ces pages on se représente un esprit sérieux, mais dépourvu d'imagination, fatigué par l'érudition et la bibliographie, curieux de petits faits et pauvre d'idées, trop désireux d'apprendre pour produire jamais. Et pourtant cet homme-là a été le correspondant et l'ami de Leibnitz[2], de Locke, de Richard Simon, de Huet, de Saint-Évremond; c'est un médiocre, mais un de ces médiocres bien informés et consciencieux, agents de liaison plus que chercheurs, bons ouvriers dans une œuvre d'ensemble, et qui retiennent l'attention par le nombre et la qualité de leurs amitiés, comme par l'importance des questions auxquelles ils ont été mêlés. « M. Justel, écrit Ancillon[3], étoit fort agréable et d'une conversation fort riche et fort abondante... Il se faisoit chez lui une fois par semaine une assemblée de gens doctes qui s'entretenoient de tout ce qu'il y a de beau, de curieux et de solide dans toutes les sciences, surtout dans la belle littérature. » Les savants étrangers de passage à Paris, et même des diplomates et de grands seigneurs, ne manquaient pas d'aller le voir, et ces ren-

1. Je rappelle brièvement que Henri Justel, protestant, né en 1620, conseiller du roi, fut obligé en 1664, par les édits contre les protestants, de se démettre de sa charge, se réfugia en Angleterre en 1681, fut nommé par Guillaume III conservateur de la Bibliothèque royale de Saint-James et mourut en 1693.

2. Ch. Ancillon, *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres* (1709), cite une lettre de Leibnitz du 5 décembre 1707 : « M. Justel a été de mes amis; je le voyois souvent à Paris. »

3. Ch. Ancillon, *op. cit.*, p. 222 et 231.

contres étaient souvent le point de départ d'une correspondance régulière. Pendant vingt-cinq ans environ, de Paris, puis de Londres où il se réfugie en 1681, ses lettres portent à travers l'Europe les nouvelles reçues de toutes parts, signalent les livres nouveaux, commentent les événements. Elles parlent de tout, de politique, de sciences, de théologie, d'histoire religieuse, de littérature même à l'occasion, et donnent ainsi une image précise du monde savant d'alors et de ses échanges[1]. Avec l'Angleterre surtout les relations de Justel sont multiples, il compte dans ce pays de précieuses amitiés; il en aime l'activité intellectuelle; il en suit l'évolution politique.

Ces relations, politiques ou érudites, ces curiosités, ces connaissances, tel est l'objet du présent article.

Voici d'abord un document curieux : c'est une longue lettre en anglais[2], écrite le 27 août 1709 par le philosophe et théologien Georges Hickes[3]; Hickes raconte des souvenirs vieux d'un tiers de siècle; il faut lire la lettre avec prudence, mais, quelques atténuations ou corrections qu'on y apporte (et la confrontation des lettres de Justel nous obligera à en apporter), elle reste suggestive.

Hickes (nous suivrons pas à pas son récit) vient à Paris en novembre 1673 et y passe une partie de l'hiver; comme il a appris que Justel est le protecteur habituel des étrangers et

1. Quelques lettres seulement ont été imprimées. On en connaît environ cinq cents, autographes, dans les bibliothèques de Paris, Toulouse, Carpentras, Londres, Oxford, Amsterdam, Florence. Elles sont adressées à P.-D. Huet, à Fermat (fils de mathématicien), à Ismaël Boulliau, à Findekeller, à Isaac Vossius, à Thomas Smith, à Southwell, à John Covel, à Oldenburg, à H. Sloane, à Williamson, etc. On trouvera le détail et les références dans un article récent de M. Harcourt Brown, professeur à l'Université Columbia : *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, avril-juin 1933, p. 188. M. le Dr Dally a fait connaître les lettres à Findekeller dans un article du même *Bulletin*, janvier-mars 1930, p. 9-32.

C'est pour moi un agréable devoir de remercier M. Bardin, professeur au lycée Charlemagne, qui a fort obligeamment mis à ma disposition les copies qu'il possède des lettres de Justel à Huet, à Compton et à Th. Smith.

2. Bibl. Bodl., ms. Rawlinson D. 1254, fol. 261-264.

3. G. Hickes, 1642-1715, successivement *tutor* à Lincoln College, Cambridge, chapelain du duc de Lauderdale en Écosse, chapelain du roi, doyen de Worcester; en 1689, il refuse le serment de fidélité à Guillaume, se cache quelques années, va trouver Jacques II à Saint-Germain et est nommé par lui évêque de Thetford. — Il avait surtout étudié les langues nordiques.

plus particulièrement des Anglais (common patron of strangers and more especially of the English), il va lui demander ce qu'il faut voir à Paris et comment on peut tirer du séjour le maximum de profit. Il trouve chez lui un savant Père de l'Oratoire (sans doute Richard Simon). Justel fait grand éloge de la Bible polyglotte qui s'imprime alors en Angleterre, s'informe des ouvrages parus ou à paraître et s'intéresse au projet, dont Hickes l'entretient, d'une édition de saint Cyprien. L'affabilité de Justel et la considération particulière qu'il avait pour les Anglais (the particular respect he professed for those of our nation) encouragent Hickes à venir le voir et cette fois il le trouve seul. Justel parle alors familièrement et avec une grande liberté des relations qu'il a en Angleterre : c'étaient pour la plupart de grands personnages comme le comte de Leicester[1]; beaucoup étaient du parti opposé à la Couronne. Par la suite Hickes va chez lui assez souvent, en toute simplicité, et gagne si bien sa confiance que Justel lui parle avec une franchise qu'il n'aurait eue avec aucun autre étranger.

Hickes quitte Paris, vers 1674, pour un voyage à travers la France; Justel lui conseille d'aller voir Algernon Sidney et John Hampden[2] qui sont alors ensemble quelque part en Guyenne ou en Languedoc, mais Hickes, qui ne partage pas du tout leurs sentiments politiques, a l'intention de n'en rien faire et s'excuse comme il peut.

Il revient en décembre et voit Justel une fois par semaine; il parle avec lui des savants, des livres et de nouvelles diverses. Un jour Hickes fait allusion aux temples protestants qu'il a vus démolis à travers la France et Justel, baissant la voix et assez ému, lui dit en confidence que l'extirpation du protestantisme est décidée, que les protestants devront s'exiler ou se faire papistes, que la persécution commencera dans quatre ou cinq ans au plus et que pour lui il a l'intention d'aller en Angleterre, où il a beaucoup d'amis (I intend to come to England where I have many friends). Un autre jour il est ques-

1. Le comte de Leicester était alors Robert Sidney, père d'Algernon Sidney.

2. John Hampden a alors une vingtaine d'années. Il était venu en France en 1670 sous la conduite du ministre presbytérien Francis Tallents. Il y fera un deuxième séjour d'octobre 1680 à septembre 1682. Il fut très lié avec Richard Simon et connut Mézeray.

tion de la Hollande et du prince d'Orange. « Il me dit entre autres choses, écrit Hickes, combien d'ennemis acharnés le roi et la monarchie avaient en Hollande, où un dessein secret était depuis longtemps formé avec les mécontents d'Angleterre pour renverser la famille royale des Stuarts, et comme j'exprimais ma surprise et ma répugnance à admettre un aussi étrange et méchant projet, il me répéta qu'il n'était pas aussi étrange que je le pensais et que j'étais assez jeune pour le voir réalisé. »

Après le mariage du prince d'Orange, Hickes se rappelle ces paroles, et mieux encore après le projet d'exclusion du duc d'York et le complot catholique.

Justel arrive en Angleterre et va lui rendre visite dans sa maison de Tower Hill : il lui rappelle ce qu'il lui avait prédit de la persécution des protestants; Hickes l'assure de sa sympathie et de son dévouement, et faisant allusion à l'autre prédiction, le renversement des Stuarts, le prie de lui dire en confidence ce qu'il en pense maintenant :

Mais à cela il répondit seulement en haussant les épaules : Par Dieu, Monsieur, le roy d'Angleterre est un très grand roi. Après cela pendant toute sa visite il me parla, non sans vanité, des relations qu'il avait avec de grands seigneurs, dont je ne mentionne pas les noms parce qu'ils étaient de l'opposition et du parti favorable au projet d'exclusion et que quelques-uns d'entre eux ont travaillé à préparer la Révolution. Et de même que je compris presque dès ma première rencontre avec lui qu'il était par principe républicain (that he was by principle a republican), bien qu'il se donnât le titre de Secrétaire et Conseiller du Roi très chrétien, je suis amené à croire, d'après toutes les conversations que j'ai eues avec lui avant et après sa venue en Angleterre, qu'il connaissait les secrets desseins du parti républicain à la fois en Angleterre et en Hollande aussi bien et peut-être mieux qu'aucun particulier.

Pour vous montrer, conclut Hickes, à quel degré de faveur et de confiance j'étais arrivé auprès de ce *gentleman*, il me demanda, quand je pris congé de lui à Paris, de correspondre avec lui après mon retour à l'Université, ce que je fis ponctuellement, en français, car il ne comprenait pas l'anglais, jusqu'au moment où je fus appelé à quitter le collège pour m'occuper des enfants d'une nombreuse et très noble famille, ce qui me prit tout mon temps. Mais lorsqu'il vint à Londres je dois avouer qu'il fut beaucoup plus sec et réservé à mon égard, ce que j'attribuai à la connaissance qu'il avait eue de

mes principes parmi ses amis. Il vécut quelque temps après la Révolution et fut fait par le feu roi Guillaume conservateur de la Bibliothèque royale de Saint-James. Je résolus souvent de l'aller voir pour lui demander si la Révolution était le résultat du projet qu'il m'avait dit être formé en Angleterre et en Hollande pour renverser la famille royale des Stuarts, mais comme j'étais la plupart du temps à la campagne je n'ai jamais fait cette visite, ce que maintenant je regrette.

Le récit est suffisamment détaillé et circonstancié pour inspirer confiance. Évidemment la prédiction du renversement des Stuarts, telle que la rapporte Hickes, ne s'accorde pas avec une phrase d'une lettre à Fermat, du 23 octobre 1677, où Justel dit : « Le prince d'Orange est en Angleterre où on croit qu'il est allé pour se marier ; cela pourra produire quelque révolution en Hollande ou ailleurs, à ce que bien des gens croyent. Pour moy je ne croy pas qu'il face rien de grand ni de considérable. » Mais peut-être Justel avait-il en 1677 changé d'avis, ou avait-il, en écrivant à Fermat, des raisons de s'exprimer ainsi. On a également le sentiment que c'est aller trop vite que de l'appeler républicain ; mais, ces réserves faites, on ne peut rejeter un témoignage aussi formel sur ces relations de Justel avec les chefs de l'opposition, Algernon Sidney et Hampden, et sur la profonde connaissance qu'il avait de la situation politique de l'Angleterre.

A l'appui des affirmations de Hickes, on pourrait d'abord apporter un ensemble troublant de coïncidences.

On sait l'histoire du Rye House Plot, en 1683, et comment un complot formé par Ferguson et quelques cromwelliens fournit à Charles II un prétexte pour se débarrasser des principaux whigs qui, innocents dans cette affaire, ne pouvaient nier des entretiens antérieurs avec les conspirateurs. Algernon Sidney et Russell sont arrêtés le 26 juin, John Hampden le 8 juillet, le comte d'Essex le 10. Essex se suicide (ce fut du moins la version officielle) ; Russell est condamné à mort et exécuté le 13 juillet. Depuis quelque temps déjà, à vrai dire, Justel se plaignait de sa malheureuse situation, de l'impossibilité de trouver un placement pour son argent et du risque qu'il courait de perdre tout son avoir. « Il faudra se résoudre à souffrir comme les autres pour conserver ce qu'on a, ce que

je ne ferai qu'à l'extrémité[1]. » Mais le 17 juillet, si les raisons invoquées sont les mêmes, l'accent est tout autre : « Je songe à la retraite et ai du dégoût pour la vie, il me semble que l'air d'Angleterre contribue à ces sortes de sentiments-là. » Et il songe à retourner à Paris. « On a fait ici des libelles contre les Français qu'on nomme huguenots, Français vagabonds et qu'on traite mal par écrit; cela les obligera de s'en retourner dans leur pays ou d'aller en Hollande ou autre part[2]. » Même accablement, même incertitude les mois suivants : « Je suis encore incertain de ce que je ferai et de ce que je deviendrai; la vie nous est à charge et il n'y a que la mort qui nous puisse délivrer de nos maux[3]. » N'y a-t-il là que soucis pécuniaires et tristesse de réfugié dont les coreligionnaires sont en France maltraités? Ne faut-il pas y voir une inquiétude contenue, la crainte d'être compromis, la douleur des amis et protecteurs perdus?

Il y a des textes plus probants : trois rapports d'agent secret et une lettre de lord Preston, ambassadeur du roi d'Angleterre à Paris[4].

J'ignore quel était cet agent secret; ses lettres sont adressées à lord Preston et appartiennent aux années 1682-1683. Justel est donc en Angleterre. C'est la période où Louis XIV, qui procède à une série d'annexions, veut à tout prix s'assurer la neutralité de l'Angleterre et, jouant par l'intermédiaire de Barillon un double jeu subtil et cynique, distribue de l'argent à la fois à la Cour et à l'opposition parlementaire.

Le comte d'Argyll[5], qui n'a accepté de prononcer la formule du *test* qu'avec des réserves, condamné pour ce fait en 1681, s'est réfugié en Hollande, où il intrigue. Le premier rapport[6] parle d'un certain Charlton[7] qui entretient une vaste

1. A Th. Smith, 9 juin 1683.
2. A Th. Smith, 17 juillet 1683.
3. A Th. Smith, 4 septembre 1683. — Cf. 29 septembre 1683.
4. Richard Graham, viscount Preston, 1648-1695. En mai 1682, il remplaça Henry Savile comme ambassadeur extraordinaire à la cour de France; il revint en Angleterre à l'avènement de Jacques II.
5. Il s'agit d'Archibald Campbell, neuvième comte d'Argyll, qui provoquera un soulèvement en Écosse au début du règne de Jacques II et sera exécuté le 30 juin 1685.
6. *Historical MSS.*, 7th Rep., 399 a.
7. Charlton (ou Charleton) est le nom qu'avait pris en France pendant un

correspondance avec Argyll, avec quelques whigs, avec Ruvigny, avec Justel et reçoit pension du roi de France à ce titre; c'est, paraît-il, un homme habile, qui s'insinue dans l'intimité des partisans du roi d'Angleterre et révèle leurs secrets aux Français et aux whigs.

Louis XIV ayant commencé la guerre contre l'Espagne et envahi la Flandre, un deuxième rapport[1] dit que Barillon, Ruvigny, Justel, avec qui correspondent Charlton, sir Henry Calverly, le comte d'Argyll, « ici et dans notre pays » travaillent activement à assurer des appuis à la politique française parmi les whigs et les mécontents.

Enfin un troisième rapport, en 1683, dit que l'évêque Burnet et Justel ont eu d'étroites relations avec les partisans de Monmouth[2].

La lettre de lord Preston est datée et heureusement plus claire. C'est après la découverte du complot de Rye House, les arrestations, le suicide d'Essex et la condamnation de Russell. Preston surveille attentivement les allées et venues.

Montagu, l'ancien ambassadeur à Paris, qui pour une forte somme a servi les intérêts français en Angleterre, est venu quelque temps en France par prudence, ou pour une nouvelle intrigue en accord avec sa sœur lady Harvey... Le docteur Burnet, qui a assisté Russell à l'échafaud et lui a marqué jusqu'au bout son amitié, craignant pour sa personne, a lui aussi passé la Manche; on lui a fait à Versailles une réception splendide. Preston craint qu'il ne fasse plus de mal en France

temps l'Anglais William Courten (1642-1702), surtout connu comme naturaliste. Le *Dictionary of national Biography* signale qu'il a passé quatorze ans à l'étranger, en partie à Montpellier peut-être, et ne sait rien de plus. C'est encore un personnage énigmatique et qui semble avoir montré une assez grande activité politico-religieuse. En novembre 1682, il fut mis à la Bastille en même temps que quelques protestants. Dans son interrogatoire il déclare qu' « il peut avoir écrit en Angleterre, mais que, s'il l'a fait, ç'a été comme on écrit des nouvelles ». Le 23 décembre 1682, Preston annonce à Jenkins sa libération (Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. VIII, p. 238-239). Justel parle de son arrestation, mais avec indifférence : « Il y a un Anglais, nommé M. Courtin, qu'on a mené à la Bastille sur quelques soupçons qu'on a contre luy; il est parent du comte d'Exeter et de plusieurs personnes de qualité qui, apparemment, s'intéresseront dans son malheur » (A. Th. Smith, 30 novembre 1682). Comment résoudre ces contradictions?

1. *Historical MSS.*, 7th Report, 400 b.

2. *Ibid.*, 404 a.

qu'en Angleterre... Les Français parlent beaucoup d'Algernon Sidney et l'admirent[1]... Les Ruvigny père et fils, qui ont de nombreuses relations en Angleterre (Ruvigny était l'oncle de lady Russell et avait été ambassadeur à Londres pendant trois ans), traitent avec les whigs :

> M. Justel montre également une certaine activité en Angleterre et correspond beaucoup avec Ruvigny, mais on me dit aussi qu'il n'écrit jamais lui-même aucune lettre dans laquelle il y ait la moindre mention d'affaires d'État, mais qu'il signale uniquement des curiosités naturelles et de nouvelles inventions, assurant sa correspondance par des mains moins suspectes. Je sais que mylord Essex était son grand patron. Je vous dis ce que je sais et de personnes qui n'ont ancun intérêt à me mentir. Cela ne peut faire au roi aucun mal d'avoir l'œil sur des étrangers qui doivent naturellement aimer leur pays[2].

Ainsi, on n'en saurait douter après avoir lu ces textes, Justel, dans les premières années de son exil, servait la politique française, d'accord avec Barillon et Ruvigny, par les relations qu'il avait dans les différents groupes de l'opposition.

La chose n'a rien d'étonnant, avant la Révocation, et j'aurai ailleurs l'occasion de montrer comment la diplomatie de Louis XIV utilisait habilement à l'étranger ceux qui étaient indésirables à la Cour.

Sur ces relations de Justel avec Algernon Sidney, avec John Hampden, avec le comte d'Essex, d'autres whigs peut-être, on ne sait rien de plus. Il n'y a rien dans les lettres de Justel. Ses papiers, conservés au British Museum, contiennent à la suite de notes sur l'Angleterre une récapitulation des faits dont il a été témoin depuis son arrivée à Londres[3]; les événements de 1683 y sont mentionnés, mais sans un mot d'appré-

1. « Mr Algernon Sidney is much admired and spoken of by the French. » Tous ces faits sont racontés dans une première lettre de Preston à Halifax, 5 octobre 1683. *Historical MSS.*, 7th Rep., 343.

2. Preston à Halifax, 16 octobre 1683, *Historical MSS.*, 7th Rep., 344 b : « Monsr Justel is also a little busy in England and corresponds much with him; but I am also told that he never writes himself any letters wherein is the least mention of states matters, but only take notice of curiosities of nature and new inventions, managing his correspondence by less suspected hands. I know that my lord of Essex was his great patron. »

3. Brit. Mus., Royal MSS., 7 A XII, fol. 116-123.

ciation, sans un souvenir. Il n'y en a pas moins, dans les textes cités, un premier groupe de faits qui, s'ajoutant aux séjours en France d'Algernon Sidney, de John Hampden, de Montagu, de Burnet, aux parentés et amitiés anglaises de Ruvigny, seraient le point de départ d'une étude difficile mais captivante sur les rapports entre Français, protestants surtout, et whigs anglais, avant la Révocation. Ce qui apparaît surtout, entre 1660 et 1685, ce sont les relations des deux cours ; les rapports avec l'opposition de gauche et d'extrême gauche sont certainement bien plus importants pour l'histoire des idées politiques en France au XVII[e] siècle. Et quand Louis XIV, par les nécessités immédiates de sa politique, multipliait les contacts de ses agents, officiels ou autres, avec les membres du Parlement anglais et les chefs de l'opposition, il favorisait, bien à contre-cœur évidemment, la diffusion d'idées dangereuses pour l'absolutisme.

* * *

Y avait-il à ces relations de Justel des raisons plus profondes qu'une hostilité commune au catholicisme, une communauté de goûts (Hampden était savant en latin, en grec, en hébreu, et disciple de Richard Simon) et de temporaires ententes pour des fins politiques? Dans quelle mesure partageait-il les idées de Sidney? et comment concevait-il le gouvernement? La correspondance répond mal à cette curiosité ; non qu'il n'y soit pas question de politique, bien au contraire ; mais si l'information, surtout dans les lettres à Findekeller, est abondante, les jugements sont rares ; Justel pense lentement, il écrit avec peine, et il est fort prudent. Et lors même qu'on rencontre un jugement, il faut pour pouvoir le retenir être certain qu'il n'est pas dicté par quelque opportunité : sentiments du correspondant ou souci de défendre vis-à-vis d'un étranger le point de vue français. Il est évident, par exemple dans les lettres à Findekeller, que Justel fait œuvre de propagande ; au temps de la guerre de Hollande, de mois en mois, il affirme que seule la France sait faire la guerre et que sa victoire est certaine[1]. D'où ses jugements sévères ou dédai-

1. A Findekeller, 24 juin 1672, 29 août 1677, etc...

gneux sur le Parlement d'Angleterre[1], qui est en majorité francophobe. Il n'y a rien à apprendre là. Voici ce qu'on peut dégager de plus certain :

En 1671, dans une lettre à Huet, Justel se montre choqué des hardiesses du Parlement et des atteintes sinon à l'autorité, du moins à la majesté royale : « Quelques membres ont opiné avec une grande liberté et ont témoigné que le roi ne devoit pas estre présent lorsqu'on délibéroit... il y en a qui se sont servis d'expressions fortes et trop significatives[2]. » Il se défie du peuple anglais, qui ne sait pas ce qu'il veut et ne respire que la nouveauté[3]. Il constate que l'amour des Anglais pour la liberté est source de divisions et de troubles[4] et il conclut mélancoliquement : « Il est difficile qu'un estat ou une monarchie tempérée par les lois soit tranquille, ce qui se voit par l'histoire d'Angleterre qui a toujours esté dans le trouble et l'agitation[5]. » Car il est avant tout homme d'étude et désireux du calme nécessaire aux recherches érudites. Mais il est aussi protestant et par suite hostile à l'absolutisme dont rêve le duc d'York, car cet absolutisme sera suivi du rétablissement du catholicisme, et il est vraisemblable qu'à mesure que se précisent les tendances des Stuarts, après 1681, et que l'absolutisme de Louis XIV se fait plus intolérant, il se rallie aux vues de ses amis whigs : le pouvoir royal issu de la volonté du peuple et le droit pour un peuple de résister au souverain qui viole les lois établies[6]. C'est à la lumière de cette hostilité au duc d'York qu'il faut comprendre cette simple phrase de 1683 : « Les peuples ne donnent point d'argent sans l'ordonnance du Parlement et ils n'obéissent point quand on n'observe point les lois. » Elle est plus qu'une constatation, elle est une adhésion. Ainsi se mesure le chemin parcouru.

Plus nettes, dans les notes sur l'Angleterre, sont les remarques sur les religions. Justel connaissait par les livres,

1. A Findekeller, 1er février 1677, « il fait toujours du bruit au commencement, mais il n'exécute rien ».
2. A Huet, 25 mars 1671.
3. Ibid.
4. A Th. Smith, 13 juillet 1681.
5. Relation. Brit Mus., Royal MSS., 7 A XII, fol. 123 v°.
6. Telles sont les idées de Sidney : G. Ascoli, *la Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIe siècle*, t. II, p. 112-113.

par ses amis Burnet, Compton ou Th. Smith, l'histoire du schisme et les doctrines de l'Église anglicane; il lisait les écrits de Burnet et suivait attentivement ses controverses avec Varillas ou J. le Grand. Mais l'expérience directe fut désastreuse. Il venait, protestant libéral, pénétré des idées de d'Huisseau, plus soucieux de ce qui rapproche que de ce qui divise, ami de catholiques comme Huet ou comme Richard Simon, prêt à trouver peut-être dans l'anglicanisme un compromis acceptable[1]. La déception fut grande : il ne vit dans l'église officielle, avec un cérémonial qui lui rappelait trop le catholicisme persécuteur, que richesse, inconduite, ignorance et incrédulité. Toute son estime alla aux non-conformistes.

« Ils sont plus réguliers, moins débauchés et mieux instruits, mesme leur petit peuple qui abandonne l'Église anglicane à cause de la débauche de leurs ministres. » Si bien que, déçu et choqué, il commença à promener de chapelle en chapelle sa piété inquiète. « Les Anglais, lui écrit Richard Simon, sont de grands chercheurs en matière de religion. Il me paroist mesme parce que vous m'écrivez que c'est une maladie qui vient de l'air qu'on respire en ce pays-là; autrement vous ne m'auriez pas mandé que depuis que vous êtes à Londres vous allez tantôt aux églises des épiscopaux, tantôt à celles des puritains et quelquefois aux assemblées des anabaptistes. Que dira votre bon ami M. Compton, évêque de Londres[2]? »

Le trouble certainement fut grand, sous les regards narquois de Saint-Évremond. D'autres, au milieu de ces divisions, en voulant choisir ou concilier, glissèrent au socinianisme; rien ne permet de penser que Justel ait perdu de sa conviction calviniste; la persécution l'a plutôt affermi dans son attitude première; du moins son expérience permet-elle de comprendre l'effet démoralisant qu'eut sur les réfugiés de 1685 le spectacle des religions en Angleterre et comment la libre pensée se développa parfois au sein du Refuge de Londres.

1. Ne s'était-il pas, au temps de son désaccord avec Charenton, marié à la chapelle de l'ambassadeur d'Angleterre?

2. *Lettres choisies de M. Simon*, I, 85 (20 mars 1682).

* * *

Voilà ce que connut Justel de l'Angleterre politique et religieuse. Il reste à parler de ses lectures et de ses relations avec le monde savant.

Justel était grand liseur[1]; avant de partir pour Londres, il vendit sa bibliothèque qui était très riche[2] et essaya de se consoler en disant : « Je suis persuadé qu'il ne faut avoir qu'un petit nombre de livres bien choisis et des bonnes éditions et qu'il y a de la vanité à faire des bibliothèques qui sont dissipées ou mangées des vers[3]. » En réalité, si en Angleterre il n'acheta plus de livres[4], il resta ce qu'il était avant : un érudit aux curiosités multiples, avide de connaître tout ce qui paraît. De la production anglaise il peut lire naturellement les ouvrages écrits en latin et ceux qui son traduits en latin ou en français. Longtemps les ouvrages écrits en anglais lui restèrent inaccessibles et il le regrettait : « Toutes les traductions latines de ces ouvrages-là sont obscures et pas trop fidèles; les Anglois n'écrivent d'ordinaire qu'en leur langue parce qu'ils s'expriment avec plus de netteté, de clarté et de force. Il n'y a que des Allemands qui traduisent, d'où vient que les traductions que nous voyons ne sont pas bonnes[5]. » Il n'achète les livres anglais que pour la Bibliothèque du roi[6] : si bien que lorsqu'il dit, au moment de la vente de sa bibliothèque personnelle : « j'avois presque tous les bons livres d'Angleterre[7] », il faut entendre les livres en latin. Heureusement, pour suppléer à cette insuffisance il dispose de traducteurs.

1. A Huet, 24 janvier 1692 : « Je suis encore en vie; mais bien incommodé, et comme j'ai vécu parmi les livres, j'espère mourir en les maniant et en lisant ceux qui sont de mon goût. »

2. A Thomassin de Mazaugues, 14 août et 9 octobre 1680.

3. Au même, 29 mars 1680 (ou 1681?).

4. Saint-Évremond à Justel : « Quoique vous ayez résolu de n'acheter jamais de livres... »

5. A Fermat, 6 juin 1671.

6. Ibid. : « Je vous envoye le catalogue de quelques livres anglois que vous m'aves demandé. Il y en a bien d'autres, mais je n'en m'en souviens pas parce que je n'acheste les Anglois que pour la Bibliothèque du roy. » Cf. une lettre à Fermat, s. d. : « Je ne fais pas venir de livres anglois parce que je ne les entends pas. »

7. A Thomassin de Mazaugues, 9 octobre 1680.

« Vous scaurez, écrit-il à Huet en 1671[1], que j'ai deux personnes qui savent l'anglais et le français assez bien. Il y en a déjà une qui travaille aux quatre premières années du règne de Jacques ; de l'histoire nous passerons à la philosophie et aux expériences. Je ferai avoir à Léonard la traduction de tous les ouvrages de M. Boyle que nous n'avons pas en latin ; il semble qu'il veuille bien entreprendre ceste impression, néanmoins je le trouve incertain. » Ou encore, dans une lettre à Findekeller[2] : « Il y a un traitté en anglois intitulé *l'Accord de la religion et de la raison* que je ferai traduire. » Il songe même à apprendre l'anglais, pour pouvoir lire les notes sur la Bible que doit donner l'évêque d'Oxford, John Fell[3]. Il le pouvait d'autant plus facilement qu'il venait d'épouser, « pour avoir quelqu'un qui prît soin de lui et fît aller son petit ménage » et aussi « à cause de discours fâcheux », Mlle de Lorme, sa cousine et gouvernante[4], et qu'il avait pour belle-sœur « Mlle de Lorme d'Angleterre », qui vint à Paris à l'automne 1677 pour recevoir son bien et y resta plusieurs mois. « Elle est bien faite, dit Justel, et parle parfaitement bien anglois ; son accent n'est plus françois, cependant il ne laisse pas d'estre agréable. Elle s'en retournera en Angleterre où elle se marira apparemment, ayant renoncé à la France quoyqu'elle ait du bien passablement[5]. » Arrivé en Angleterre, Justel se met sérieusement à étudier l'anglais ; un an plus tard il peut dire à Thomas Smith : « vous pouvez m'écrire en anglois ou en italien, dont je me servirai à l'avenir[6] » ; il sait suffisamment la langue pour lire de petits traités sur la communion[7]. Mais les progrès ne furent pas ce qu'il espérait : il dut finalement avouer qu'il préférait recevoir des lettres en latin et il continua à employer comme interprète une femme qui entendait « fort bien les prédications et les livres[8] ».

Pour qui ne sait pas la langue, la littérature proprement dite, poésie ou théâtre, est difficilement accessible. D'ail-

1. 25 septembre 1671.
2. 27 mars 1676.
3. A Th. Smith, 17 novembre 1677.
4. A Findekeller, 24 mars et 22 décembre 1677.
5. A Findekeller, 13 octobre 1677.
6. 6 septembre 1682.
7. A Th. Smith, 8 décembre 1683.
8. Au même, 18 juillet 1685.

leurs Justel ne s'intéresse pas à la littérature; il est curieux de théologie, d'histoire et de sciences, fort peu philosophe, indifférent aux œuvres d'imagination et de sentiment. Ce qu'il appelle les nouvelles de la république des lettres, ce sont, comme plus tard pour Bayle, les nouvelles du monde savant. Il ne connaît pas grand'chose de la littérature française; Boileau seul a toute son admiration; il ne dit rien de Molière, presque rien de Corneille et de Racine[1]. Il signale en passant « un roman intitulé *les Amours de la duchesse de Clèves* qu'on dit estre bien joli[2] », ou un petit poème épique copié sur le *Lutrin*[3] et se hâte de quitter ces « bagatelles ». Faut-il s'étonner qu'il ne parle ni de Dryden, ni de Waller, ni de Butler? C'est à peine si l'on rencontre deux ou trois mentions de Milton; encore ne s'agit-il pas du *Paradis perdu*, mais des écrits contre Saumaise[4] ou des lettres[5] et, quand Milton meurt, il n'est pour Justel que l'auteur célèbre d'un livre « pour la République d'Angleterre du temps de Cromwell[6] ». Là n'est pas l'intérêt.

Justel apprécie chez les Anglais l'esprit scientifique qui leur fait multiplier les éditions savantes. Connaître d'abord, et avec exactitude; on dissertera ensuite, si on en a le loisir. Ce n'est pas qu'il ignore les controverses entre anglicans et catholiques et tout le talent vainement dépensé; mais il use de son influence sur ses amis anglais pour les ramener aux saines méthodes : « Il y en a qui travaillent à l'histoire ecclésiastique et qui veulent se jeter dans la controverse. Je les en détourne autant que je puis, afin qu'ils travaillent à quelque ouvrage plus utile et plus édifiant que les controverses, toujours remplies de fiel et de colère[7]. »

1. A Findekeller, s. d. : « M. de Corneille a faist une comédie intitulée *la Bérénice* où il y a bien des choses contre la vraisemblance; outre cela il y a trop de morale et de politique, ce qui ennuye au lieu de divertir. M. Racine a travaillé sur le mesme sujet un peu plus heureusement, mais avec tout cela il y a bien des fautes et des choses contre les règles. Il y a peu de variété et point d'intrigue; elle commence mal et finit de mesme; les vers en sont beaux et assez touchans. »
2. A Fermat, 22 janvier 1678.
3. Au même, 29 février 1676.
4. A Huet, 22 mars 1668.
5. A Findekelle, 1er février 1677.
6. A Fermat, 20 janvier 1675.
7. A Huet, 3 janvier 1672.

Justel lit les savants travaux de Lightfoot, l'hébraïsant[1]; il connaît le livre de Brerewood, *Enquiries touching the diversity of languages and religions* (1614), qui a été traduit en latin et en français[2]; il voudrait lire Thomas James (Jamesius), *A treatise of the corruption of the scripture, Counsels and Fathers* (1611) : « Je le ferai traduire pour le faire imprimer[3]. » Justel connaît particulièrement et estime Édward Bernard, historien, mathématicien et philologue, qui sait l'arabe, l'hébreu, le syriaque et le copte; sans doute l'avait-il connu à Paris quand Bernard y était venu comme précepteur des ducs de Grafton et de Northumberland, bâtards de Charles II. Professeur à Oxford, membre de la Société royale, Bernard travaille, sous le patronage de Fell, à une édition de Jôsèphe; Justel, comme Thoynard, comme Huet, comme Boulliau, admire sa science[4].

Justel lit le livre d'Ashwell, *Gestus Eucharisticus, or a discourse concerning the gesture at the receiving of the holy eucharist* (1663). « C'est un traitté très joli, qui n'est point emporté, qui dit le pour et le contre et qui répond à certaines objections fort bien. » Après l'avoir lu il est convaincu que « les apôtres de l'Église ancienne dans sa plus grande pureté communiaient à table après les agapes[5]. »

Il s'intéresse à l'édition de Jamblique, que donne Thomas Gale, avec traduction latine et notes[6], et à sa publication d'anciennes histoires d'Angleterre en latin[7].

Il s'intéresse enfin aux problèmes chronologiques soulevés par Marsham : « On me demande d'Angleterre que M. Marsham a fait imprimer un livre intitulé *Canon Ægyptiacus*[8], par lequel il prouve ou prétend prouver que les cérémonies et coutumes des Juifs viennent des Égyptiens. Ce livre-là fait

1. A Fermat, 30 janvier 1671; à Findekeller, 29 mars 1676; à Fermat, 2 janvier 1677; à Smith, 22 décembre 1677, etc...

2. A Findekeller, 29 mars 1676; sur Brerewood, voir G. Ascoli, *op. cit.*, t. II, p. 56-57.

3. A Huet, 31 juillet 1668.

4. A Fermat, 25 février 1679; à Smith, 20 novembre 1682, 15 et 17 juillet 1683. Smith à Justel, 5 juin 1684, 23 avril 1685; Justel à Huet, 24 janvier 1692.

5. A Smith, 30 novembre 1683, 8 et 18 décembre 1683, etc...

6. A Findekeller, 13 octobre 1677, etc.

7. A Huet, 9 mai 1687.

8. *Chronicus Canon Aegyptiacus, Ebraicus, Graecus et disquisitiones*, 1672.

du bruit ; il change la chronologie vulgaire de la Bible[1]. » Et l'on sait combien d'idées, et d'idées subversives, sont entrées par le canal de la chronologie.

Voilà quelques-uns des livres qui intéressent Justel ; ils le rendent sévère pour la production française. En France, répète-t-il à ses correspondants, « il ne se fait rien de considérable ; nous voyons tous les jours quantité de petits ouvrages qui ne méritent pas d'estre leus ». Il apprécie sans indulgence les deux *Bérénice* et ajoute : « C'est ce que nous avons de nouveau et de curieux ici et qui fait le sujet de la conversation. L'Angleterre est plus féconde, ne faissant passer pas un mois sans nous donner quelque ouvrage considérable et digne de l'éternité tant en physique que mathématique ou théologie pratique. Tout ce qui nous vient de ceste isle-là est solide et extraordinaire. » Les Anglais sont « fort spéculatifs » et « approfondissent les choses »... « S'ils continuent à travailler comme ils ont commencé, ils se rendront célèbres dans la république des lettres[2]. »

Pendant de longues années la guerre de Hollande réduit l'activité des savants et des éditeurs (car les guerres avaient, même alors, plus d'action sur la vie morale des pays que ne le croient parfois les historiens des littératures). « La guerre, dit Justel, abat l'esprit des gens et les rend tout à fait stupides et incapables de bien resver et méditer, sans quoy on ne scauroit rien faire... il n'y a plus de débit de livres et la curiosité est morte ; il faut attendre la paix pour en voir le restablissement... il ne se fait rien nulle part... les Anglois n'ont rien fait depuis la guerre ; je les excite à travailler, parce que je trouve qu'ils sont propres à inventer. » Mais, dans ce fléchissement général, l'Angleterre conserve sa supériorité. Et Justel écrit à Smith ce mot qui résume sa pensée : « Nous attendons tout de vostre isle[3]. »

Dans les années d'exil et de vieillesse, Justel ne conserva pas la même admiration enthousiaste ; les souffrances, les

1. A Huet, s. d. ; cf. à Fermat, 21 janvier 1673.

2. A Fermat, 1er juillet 1679 ; à Findekeller [1670] ; à Fermat, 2 août 1672 ; à Huet, 3 janvier 1672.

3. A Fermat, 26 mai et 6 octobre 1674, 26 novembre 1672 ; à Smith, 17 novembre 1677.

soucis, les maladies, les deuils s'accumulent; après la Révocation, il ne voit plus dans le monde que haines et que luttes; il lui semble « que partout on ne cultive plus guère les arts ni les sciences; chaque chose a son temps[1] ». Mais, quel qu'ait été ce découragement des dernières années, il reste — et c'est ce qui nous intéresse le plus — l'admiration professée dans la période 1665-1680.

Ces quelques considérations sont loin d'épuiser la liste des relations et des lectures anglaises de Justel. Il y aurait beaucoup à dire sur l'amitié déférente qui l'unit à Compton[2], à Burnet[3], à John Fell, de qui il admire « la piété et le sçavoir[4] »; sur ses relations avec le secrétaire d'État Jenkins[5], avec Williamson[6], avec Southwell, avec lady Harvey, la spirituelle et intrigante sœur de Montagu, avec le comte de Sandwich[7], avec Henry Clarendon, fils du chancelier; il y aurait lieu d'étudier les échanges entre Locke et les savants parisiens, parmi lesquels Justel tenait une place importante; il faudrait montrer comment Justel a facilité à ses compatriotes le voyage ou le séjour en Angleterre[8]; mais ceci nous entraînerait trop loin. Je n'ai voulu que signaler quelques faits importants, jeter quelques coups de sonde dans le xvii^e^ siècle inconnu — ou mal connu — apporter quelques éléments à l'histoire de l'influence anglaise en France.

Dans la France de Louis XIV les grandes œuvres, œuvres d'art, masquent le mouvement des idées et les travaux patients des savants. Mais, à négliger cette activité discrète, on risque

1. A Huet, 5 août 1686.

2. Il y a à la bibliothèque Bodléienne douze lettres de Justel à Compton.

3. Une lettre en latin de Burnet à Justel a été conservée dans les *Lettres autographes de la collection Troussures*, publiées par Dom Denis, p. 527-528.

4. A John Smith, 5 juillet 1686, etc.

5. Jenkins avait rendu visite à Justel au cours d'un séjour à Paris, en 1669 probablement (à Compton, 16 juillet 1681).

6. A Smith, 30 décembre 1676, 22 décembre 1677. — *Calendars of State Papers* (*Domestic*), lettres à Williamson écrites par de Veil, 23 décembre 1677, Oldenburg, 17 décembre 1674, et Justel, 19 octobre 1672.

7. Edward Montagu, comte de Sandwich, fils de l'amiral tué en 1672. Il voyage en France en 1675 avec « M. du Prat » que Justel recommande à Fermat : « Je vous l'avois adressé afin qu'il vous informast de l'Angleterre qu'il connoist très bien, parlant anglois comme un Anglois naturel. »

8. Justel recommande à Covel le Genevois Turretin : « Vous luy ferez plaisir de luy faire voir ce qu'il y a de rare à Cambridge et de l'informer de ce que vous avez remarqué dans vostre voyage en Grèce. »

de comprendre mal la pénétration de l'esprit anglais. Les Français du XVII^e^ siècle ignorent l'Angleterre poétique, c'est entendu; dans la mesure où ils les connaissent, les grands drames du théâtre, comme ceux de l'histoire, heurtent un goût qui se veut délicat. Ce qu'on a apprécié dans l'Angleterre de la Restauration, c'est le développement de l'esprit scientifique et critique. Par un curieux mais non unique chassé-croisé, quand l'Angleterre de Charles II et de Dryden recherche le bel air de la cour de France, les plus avertis des Français admirent l'Angleterre de Bacon et de la Société royale. Car, mieux que les littératures, qui accentuent les différences nationales, de communes curiosités savantes rapprochent les peuples. Et ainsi, par les échanges entre érudits obscurs, parallèles aux ententes politiques et religieuses, commence le mouvement anglophile qui aboutira un siècle et demi plus tard à l'intelligence de Shakespeare[1].

René Ternois.

1. Il ne semble pas que Justel ait lu Hobbes; du moins il ne fait que citer les jugements de ses amis : « On a ici beaucoup d'estime pour M. Hobbes, mais tous les mathématiciens demeurent d'accord qu'il s'est trompé et qu'il a fait plusieurs paralogismes. Il n'a pas mieux réussi dans la physique. Plusieurs personnes ont combattu avec assez de succès ses principes de morale : l'Angleterre en est pleine. On ne peut pas goûter ce qu'il dit touchant l'incapacité des hommes pour la société qui est le principe sur lequel il fonde tout son livre De Cive. Ce qu'il a allégué contre la sainte Écriture avoit déja esté dict par plusieurs personnes et il est bien aisé de parler hardiment et d'avancer des propositions extraordinaires et fortes : quoyqu'il en soit, on peut dire qu'il est homme d'esprit, mais un peu abondant dans son sens et affirmatif. C'est ce que j'ay ouï dire de luy en plusieurs rencontres par des personnes désintéressées » (A. Fermat, 23 janvier 1675).

Je montrerai dans une publication ultérieure l'intérêt que porte Justel aux écrits des théologiens de Cambridge et des latitudinaires et, d'autre part, au vaste mouvement d'enquête entrepris par les Anglais au sujet des croyances de l'Église grecque et des peuples du Levant. Justel est l'ami de Th. Smith, de John Covel, de Wheler, de Framptoy, de Huntington; il lit les livres de Pococke; il est un des agents grâce auxquels l'activité des Anglais vient compléter celle des érudits et voyageurs français.

# LE ROUSSEAUISME D'AUGUSTE STRINDBERG

Dans les divers écrits où Strindberg cherche à expliquer pour lui-même et pour nous le développement de ses idées, on voit surgir de place en place un nom illustre : Hartmann, Rousseau, Nietzsche, Swedenborg — pour ne citer que ceux auxquels il accorde une importance essentielle. Pendant une période plus ou moins longue, il place toute son activité intellectuelle sous le signe de l'auteur choisi : il se nourrit de son œuvre, et se déclare son disciple — avec des réserves, il est vrai, plus ou moins marquées selon les cas. Il aime faire remarquer qu'il est arrivé de son propre mouvement jusqu'au seuil, et même au delà du seuil, de la nouvelle doctrine, qu'il a, c'est son expression favorite, anticipé sur elle. Et c'est presque toujours exact. Aussi bien un esprit original ne saurait adopter ainsi les idées d'un précurseur si elles ne s'accordaient au moins en partie avec celles qu'il a lui-même élaborées. Les grands noms qu'il met en avant sont donc surtout pour Strindberg une justification et un encouragement à persévérer, malgré les attaques sous lesquelles bien souvent ses nerfs trop faibles le trahissent. Ce qu'on observe en lui, dès qu'il prend contact avec les œuvres de ses inspirateurs, ce n'est pas l'attention réfléchie, ni l'examen minutieux du théoricien, mais une sorte d'allégresse, purement sentimentale[1]. Il réduit le système qui l'enthousiasme à quelques idées simples, qui deviennent des idées-forces, autour desquelles, pour un temps, ses propres idées s'organisent, selon lesquelles il interprète ses expériences et ses lectures.

1. Cf. ce passage, où il parle des œuvres utopiques de Quiding (pseudonyme : Nils Nilsson Arbetskarl) : « Pendant ma lecture j'entendais un chant dans les airs, et des voix d'anges chantaient la paix et le bonheur sur la terre » (*Œuvres*, t. XIX, p. 211).

Le 16 décembre 1883, Strindberg demande à un de ses amis, Léopold Littmansson, de lui envoyer de Rousseau tout ce qui se rapporte à « l'influence nuisible des arts et des sciences pour l'humanité[1] ». Dans une lettre du début de 1884 à Jonas Lie il écrivit : « Mon point de vue rousseauiste, qui prend la nature pour norme, m'interdit d'admettre la galanterie idéaliste moderne (B). » Dans son autobiographie il place sous le signe de Rousseau toute l'année 1884.

Il venait de quitter la Suède en septembre 1883, chassé par les colères qu'avait provoquées contre lui son dernier ouvrage : *le Nouveau Royaume*, où il prétendait, nouvel Hercule, nettoyer les écuries suédoises et chasser les bousiers qu'elles abritaient. « On veut faire de moi, écrivait-il en réponse, un ennemi du peuple ; je suis seulement l'ennemi des bœufs et des bousiers[2]. » Son exil lui apparaissait comme une des mille formes que prend la persécution contre quiconque ose dire toute sa pensée. C'est ainsi qu'après l'*Émile*, Rousseau avait dû se sauver pour échapper au bras séculier, et se réfugier à Neufchâtel, sur un domaine du roi de Prusse. Le parallèle était tentant : il est vraisemblable que Strindberg l'a fait.

Mais les idées ou, plus exactement peut-être, les émotions qui vont maintenant se grouper autour du nom de Rousseau couvaient depuis longtemps dans son esprit et avaient déjà trouvé partiellement leur expression écrite. Lorsqu'en février 1884 il adressa à l'éditeur Bonnier un article intitulé : *Sur le mécontentement général*, où il traçait les grandes lignes de son rousseauisme, l'éditeur lui reprocha d'avoir suivi de trop près non pas Rousseau, mais le livre récent de Max Nordau : *Die conventionellen Lügen der Kulturmenschheit;* il lui répondit (12 mars 1884) qu'il avait lu, en effet, Max Nordau, à la fin de 1883, mais qu'il avait une esquisse de son *Mécontentement*

1. Lettre inédite, consultée dans la collection de l'éditeur de Stockholm, Karl-Otto Bonnier, qui possède la plus grande partie de la correspondance de Strindberg. On marquera d'un (B) les citations empruntées à cette correspondance inédite. Qu'il soit permis de rappeler ici l'intérêt que M. Karl-Otto Bonnier a toujours témoigné aux études littéraires. Les chercheurs n'ont pas seulement à le remercier de la bienveillance avec laquelle il leur ouvre ses archives ; — en terminant récemment l'histoire de la maison d'édition Bonnier (quatre volumes) il leur a fourni une mine de renseignements inappréciable sur l'histoire de la littérature suédoise au XIXe siècle.

2. Cf. *la Légende d'Hercule*, imprimée en 1883 en treize exemplaires (t. LIV, p. 115 et suiv.).

*général* toute prête dès 1873 (B). Et dans son autobiographie on trouve en effet, en lisant le chapitre consacré à l'année 1873, le passage suivant : « Ses anciennes pensées lui revinrent à l'esprit, avec la question jamais résolue de savoir si la culture ne pourrait pas être démocratisée, si l'on ne pourrait pas supprimer la différence des classes, si les hommes ne pourraient pas être égaux et acquérir du même coup la tranquillité et le bonheur sur terre. — Ses notes de cette époque donnent une idée de ses luttes intérieures, de son constant désir de résoudre les contradictions de l'existence. Elles contiennent le programme complet de ses œuvres futures et montrent précisément par leurs contradictions que la pensée humaine n'avait pas encore accompli le travail préparatoire indispensable pour que ces questions pussent être résolues. L'idée fondamentale paraît être la suivante : on affirme que la race progresse, mais les individus dégénèrent, deviennent des pièces de machine; ils sont énervés, malheureux, incapables de s'en tirer dans la vie. Ne pourrait-on penser un peu plus à l'individu et chercher à faire des hommes accomplis au lieu d'avoir une race parfaite et des individus abrutis? La culture devrait être démocratisée, l'art devrait être démocratisé et jouer son rôle dans la vie ; tout homme devrait être artisan, père de famille, artiste, poète, prêtre, homme d'État, bref un homme complet. Voilà à peu près ce qu'il voulait. — C'est là qu'est le secret de ses fameuses attaques contre la culture, qui furent plus tard si mal comprises, et si déformées. La culture, disait-on, reposait en fin de compte précisément sur le fait que les individus n'étaient que des pièces de machine. Alors que la culture disparaisse ! répondait Jean, et soyons des hommes complets » (t. XIX, p. 84-85).

Dans ce fragment, qui est de 1886, Strindberg explique certainement en partie son état d'esprit de 1873 à la lumière d'idées qui ne se sont formées en lui que plus tard. La concordance entre ce texte et la lettre de 1884 n'en demeure pas moins frappante : Strindberg n'aurait pas parlé de notes rédigées en 1873 s'il ne les avait pas eues vraiment sous les yeux. Dès cette époque, il projetait en dehors de lui ses rancœurs personnelles, et prétendait voir dans son propre mécontentement l'une des innombrables preuves que la société tout entière est engagée dans une erreur sans issue.

Toutefois ce n'est pas dans Rousseau ni dans des systèmes apparentés qu'il cherche d'abord le remède aux aberrations sociales qui le choquent de toutes parts. Avec l'historien anglais Buckle, il suit la lente maturation des idées au sein des masses; les vérités, conçues par des esprits d'élite, prennent pied dans la réalité quotidienne avec de tels retards qu'elles sont usées souvent avant d'avoir pu exercer une action féconde. « Qu'est-ce que la vérité? » demande-t-il par la bouche d'un de ses héros. Ou bien, épousant les idées de Hartmann, il montre que la douleur est la loi du monde, d'autant plus aiguë que la conscience est plus claire. Il établit ainsi une opposition entre un état de nature et un état conscient. L'homme de la nature, le primitif ou l'esprit naïf, se laisse prendre aux mirages toujours détruits, toujours refaits, derrière laquelle la force qui meut les mondes dérobe son indifférence impassible à la souffrance humaine. Mais c'est dans l'atmosphère glacée de la conscience claire que se trempe le courage dont l'âme d'élite a besoin pour accepter la réalité sans désespoir et sans indignation.

Telles sont les idées qui hantent l'esprit de Strindberg jusqu'au moment où il termine la seconde version de son grand drame : *Maître Olof* (1876), qui n'avait cessé de l'occuper depuis 1872. Mais, en même temps, de ses expériences quotidiennes, de ses déceptions, va surgir une critique singulièrement plus acérée de la réalité sociale. Le roman de *la Chambre rouge* évoque à nouveau la destinée du non-conformiste dans un milieu hostile où toutes les forces s'acharnent à briser sa révolte et à réduire son indépendance. Mais, cette fois, c'est du milieu contemporain qu'il s'agit : Strindberg a senti peser sur lui-même la pression de ces forces ennemies, et les descriptions qu'il en donne, toutes nourries de souvenirs cuisants, serrent d'autrement près le réel. Ce qu'il décrit, c'est la couche d'erreurs et de préjugés, de tromperies et de charlatanisme, qui s'est déposée peu à peu autour des institutions sociales, en Suède, autour de la vie suédoise elle-même, et qui étouffe maintenant le développement naturel, sincère des individus. L'opposition entre la déformation sociale et la nature intacte est assurément une des idées maîtresses qui soutiennent le roman. Elle demeure toutefois sous-jacente : la

forme du roman excluait toute présentation théorique. Et ce serait forcer les termes que de parler déjà de Rousseau à propos de *la Chambre rouge*. L'ironie âpre et désespérée qui en colore les descriptions indique d'autres modèles. Certaines phrases cependant laissent entrevoir les premiers linéaments d'un système qui plus tard se réclamera de Rousseau. Déjà l'un des héros, Ole Montanus, oppose aux besognes utiles la vanité du travail esthétique. « L'artiste découvre alors le néant de son labeur et tout ce qu'il y a d'injustifié dans sa fuite loin de ce qui pourrait être utile. Le besoin constant qu'il éprouve de voir apprécier son travail inutile le rend vain, inquiet et profondément malheureux. » — Il annonce la réaction qu'un excès de raffinement provoque : « Toutes choses portent en elles leur remède. Quand l'esthétisme devint excessif à Florence, Savonarole parut — l'homme à l'âme profonde ! — et déclara : tout ceci est néant. Et les artistes — et quels artistes ! — firent un bûcher de leurs œuvres. » — « Que pense-t-on que voulaient à Constantinople les Iconoclastes? Que voulaient les Anabaptistes et les Iconoclastes des Pays-Bas? » — Il touche du doigt le conflit tragique qui fait du malheur individuel la rançon du progrès social. « La grande idée de notre temps, la division du travail, amène le progrès de l'espèce et la mort de l'individu » (t. V, p. 360).

Mais ce ne sont là encore que des indications fugitives. Lorsqu'il reprendra trois ans plus tard, avec plus de violence encore, dans *le Nouveau Royaume*, son attaque contre la société, les lignes de son système se précisent et se rejoignent. Débarrassées de la forme du roman, ses idées prennent d'elles-mêmes un tour théorique. Et c'est la théorie des valeurs de convention qui remplit presque tout le pamphlet. Les institutions, les travaux, les œuvres qu'on entoure du plus grand respect sont toujours les plus inutiles, les plus nuisibles. La valeur qu'on leur attribue est purement arbitraire, elle repose sur une convention que rien ne justifie, que tout esprit non prévenu condamnera d'emblée. Cette convention est l'œuvre des hautes classes, qui font de ces raffinements compliqués et déraisonnables la marque de leur supériorité, et comme autant de signes auxquels leurs membres se reconnaissent entre eux. Ici les idées de Strindberg rejoignent

celles de Rousseau : et la demande qu'il fera de ses œuvres quelques mois après est la meilleure preuve de leur accord.

C'est qu'entre *la Chambre Rouge* (1879) et *le Nouveau Royaume* (1882) une vaste enquête historique l'avait tout naturellement amené à préciser son point de vue. En 1881-1882 il écrit deux forts volumes intitulés : *Le peuple suédois en fête et au travail*. Le titre montre qu'il ne s'agit pas d'histoire diplomatique et militaire — domaine des hautes classes — mais des conditions d'existence du peuple tout entier. L'idée d'une opposition entre les grands et le peuple se renforce d'une intention polémique dont la pointe est dirigée contre celui que Strindberg considérait comme l'historien des rois et de la cour, E. Geijer. L'histoire du peuple suédois est celle de ses rois, avait déclaré Geijer. Et Strindberg répond : « On avait vu jusqu'ici la Providence diriger les destinées par l'intermédiaire d'hommes élus de Dieu, et on avait eu une histoire écrite par des privilégiés, eux aussi élus de Dieu. Cette fois un homme issu des basses classes prenait en main le travail de recherche, un non-privilégié entendait écrire l'histoire telle qu'on la voit d'en bas » (t. XIX, p. 180-181). « Un homme issu des basses classes », ces mots que Strindberg aimera toujours s'appliquer à lui-même, enferment une indication nouvelle : l'opposition qu'il établit entre la société raffinée et le peuple s'amplifie de toutes les rancœurs qui lui restent de sa vie d'étudiant pauvre, de tous les mépris qu'il a subis, de toutes les injustices dont il se croit victime. Cette attitude rappelle étrangement celle de Rousseau, qui se complaisait lui aussi dans le rôle d'enfant innocent de la nature molesté par une société corrompue.

Dans sa description de la vie suédoise, c'est aux paysans que Strindberg réserve visiblement sa sympathie. Il les montre à l'origine indépendants, choisissant eux-mêmes leurs souverains, puis dépouillés peu à peu de leurs droits et réduits en servage à la faveur de cette évolution, où la science officielle veut voir un progrès et qui n'est en fait qu'un injuste renversement des valeurs. La division du travail a produit des fruits amers. Elle a mis fin à l'état d'indépendance où chaque famille pourvoyait seule à tous ses besoins ; elle a fait naître les castes : caste militaire, aristocratie, d'une part, soutiens

de la royauté et instruments de l'oppression des basses classes — d'autre part, les marchands qui ont besoin des villes pour y centraliser les produits qu'ils accaparent et du luxe pour s'enrichir. Les frelons bourdonnant autour du souverain furent bientôt si nombreux qu'il fallut leur trouver des occupations inutiles et d'autant mieux rétribuées (t. VII, p. 339-340; t. VIII, p. 256). L'une des manifestations de ce culte de l'inutile fut le développement de ce que Strindberg appelle *artisteriet*, l'esthétisme, un art qui prétend se suffire à lui-même, raffinant sans fin et dans le vide, sans se préoccuper jamais de maintenir le lien nécessaire avec la vie qui l'entoure, avec le terroir où il doit puiser la sève indispensable. Strindberg flétrit par deux fois cette arrogance, dans un premier passage consacré à la Renaissance (t. VII, p. 490-492) et dans un autre où il oppose les œuvres stériles d'auteurs qui « chantent le néant » comme K. G. av Léopold (1756-1829) à l'ardeur révolutionnaire d'un Thomas Thorild (1759-1808), qui salua dans la Révolution de 1889 le retour de la liberté, et dut, comme il est naturel, expier son audace en exil. « Thorild, écrit-il, avait vu depuis longtemps l'inutilité des demi-mesures pour guérir des abus sociaux, fruits d'égarements millénaires : il était, comme Jean-Jacques Rousseau, pénétré de cette conviction que l'humanité, en s'écartant de la nature, s'est à tel point fourvoyée que seul un retour décisif à un état plus simple et plus naturel peut lui apporter le salut » (t. VIII, p. 370).

Il est plus caractéristique encore de lui voir consacrer près de dix pages à une œuvre aussi surannée que le roman héroïque, pédagogique, politique du pasteur J. H. Mörk intitulé : *Adalrik et Götilda* (paru en 1743); c'est qu'il y retrouvait « la nostalgie infinie qui entraînait toute l'époque vers un retour à la nature éternelle, exprimée en des passages enthousiastes, dont on croirait seul capable un Jean-Jacques Rousseau ». Et il cite comme preuve un de ces passages (t. VIII, p. 382).

A la fin de 1882, Strindberg entreprend d'écrire une série de nouvelles qu'il appellera *Destinées et aventures suédoises*. Son rousseauisme, épars et diffus jusqu'ici, s'accentue et se concentre. Trois des premières nouvelles : *Fruit de culture*

(*Odlad Frukt*, octobre 1882), *L'enfant mal accueilli* (*En ovälkommen*, novembre 1882) et *Paul et Pierre* (*Paul och Per*, mars 1883) n'ont pour dessein que de revêtir d'une vivante affabulation la doctrine qui occupe entièrement son esprit. *Fruit de culture* raconte la destinée tragique d'un jeune seigneur, que ses parents ont élevé dans le luxe et pour le luxe, et qui, ruiné, sombre dans l'indifférence d'une société où il ne peut plus trouver de place. La démonstration suit deux lignes parallèles. Strindberg expose d'une part l'absurdité pernicieuse des institutions sociales : c'est le jeune seigneur qui, en pleine nature, ne peut apaiser sa soif avec la sève d'un bouleau, sa faim avec quelques fruits sauvages, parce que la « terre avec tout ce qu'elle porte est déjà occupée, en sorte que le seigneur de la création n'a qu'à mourir d'inanition sous un sorbier chargé de fruits, s'il ne veut pas risquer d'être pendu, alors que les oiseaux du ciel peuvent impunément se rassasier au même arbre » ; c'est la description de la ville avec les « boyaux étroits qu'on appelle rues, où circulent des hommes pâles respirant un air nauséabond, pataugeant dans la boue et les ordures jetées devant les portes » ; c'est la description du bain où éclatent toutes les déformations inscrites dans le corps humain par les métiers spécialisés ; c'est l'évocation sinistre des professions meurtrières qui, dans un espace de temps connu des employeurs, tuent leur homme.

L'autre partie de la démonstration dénonce les dangers du raffinement. Que va-t-il devenir ? demande un des anciens domestiques du héros quand celui-ci quitte son château sans espoir de retour. — Ce qu'il voudra, répond un autre. — Non pas ce qu'il voudra, mais ce qu'il pourra. Personne ne fait ici-bas ce qu'il veut, mais seulement ce qu'il peut. — Et le jeune seigneur ne connaît qu'un jour de triomphe, au cours d'une fête où il danse et chante. De misère en misère, il finit par solliciter d'être admis comme moine dans un cloître. Comment y serait-il admis sans argent ? Le prieur tire la morale de son aventure. « Quand la nature est laissée à elle-même, son œuvre est parfaite ; si l'homme prétend lui venir en aide, tout est gâché. Vous croyez que le raffinement est un progrès, il n'est qu'une déformation malsaine » (t. XI, p. 56).

*L'enfant mal accueilli* présente exactement l'aventure inverse. Venu trop tard dans une famille déjà surpeuplée, le héros, repoussé de tous, se réfugie en pleine nature et y mène une existence de jeune sauvage. Il y acquiert une santé, une vigueur, une habileté physiques extraordinaires; et, par ailleurs, il garde une façon si simple et si naturelle d'envisager les choses, de distinguer ce qui est permis et ce qui est défendu, qu'un conflit avec la société ne tarde pas à surgir. La première demande que lui adresse la société, représentée par sa famille, est de commettre un mensonge. Mais il est de taille à affronter la lutte et il triomphe : il se crée une existence heureuse contre la société et en dehors d'elle.

*Paul et Pierre* oppose l'un à l'autre le paysan et le marchand, le travail producteur et le stérile désir du gain. Le paysan s'indigne d'entendre son partenaire souhaiter ouvertement que la récolte soit mauvaise pour qu'il puisse maintenir ou, mieux encore, hausser ses prix. « Le prêtre à l'église demande à Dieu une bonne récolte et le marchand grogne quand Dieu nous l'accorde. Foin de pareilles gens qui vivent de la détresse d'autrui! »

Tu as contre la ville, dit le marchand, la même rancune qu'il y a dix ans. Tu ne peux pas la voir d'une lieue. — Je n'en voudrais pas pour rien, même si tu m'en faisais cadeau. Je n'ai pas besoin d'elle du tout, et elle ne peut pas vivre sans moi... J'ai de la viande et du foin, de la bière et du pain, du bois à brûler et à bâtir, une maison, des vêtements; en quoi ai-je besoin de toi?... Tu ne sèmes ni ne laboures, mais tu amasses cependant dans tes granges; tu manges mon pain, tu bois ma bière, tu brûles mon bois, tu files ma laine; tu restes assis comme un moine paresseux et prélèves ta dîme, et que fais-tu pour moi en échange? (t. XI, p. 274-275).

En septembre 1883, Strindberg quitte la Suède et s'installe à Paris pour y passer l'hiver. Au mois de mars 1884 il entreprend un voyage en Italie. Il est tout heureux de la déception qu'il éprouve au cœur de la grande ville et dans le pays de la beauté. « Ne t'imagine pas, écrit-il au début de 1884 à son ami Geijerstam, que j'aie tort dans mes jugements sur la culture et sur Paris. Et ne te laisse pas duper par Paris. C'est un immense hôtel où les Européens viennent pour s'enivrer et pour... » Et quelques mois plus tard (1^er^ juillet), il lui an-

nonce qu'il a écrit sur Björnson pour une revue française un article où il « fulmine contre l'art, la culture et la société ». « Je transporte maintenant, ajoute-t-il, ma lutte contre la culture en plein Paris, où elle a son quartier général. Il faut aller chercher les reptiles dans leurs repaires, disait Bismarck » (B). Quant à l'Italie, il se plaît, dans les correspondances qu'il adresse au journal *Dagens Nyheter*, à prendre position contre l'admiration qu'il est d'usage d'afficher pour cette terre du classicisme. C'est une admiration de privilégiés, mais, au regard d'un prolétaire, ces beautés momifiées sont sans valeur. Les oranges ne l'ont ébloui que le premier jour. Dans une lettre à l'éditeur Bonnier du 18 mai 1884, il proteste contre ceux qui l'accusent d'inexactitude. « En arrivant à Gênes, je fus tellement déçu et irrité que je résolus de démasquer cette supercherie et de me déchaîner en même temps contre l'esthétisme, qui nous vient justement de l'Italie (B). »

L'effet le plus curieux de son rousseauisme est le conflit qui s'élève maintenant entre sa nature d'artiste et ses scrupules d'*utiliste*. Il a pris pour lui-même ce terme emprunté à Stuart Mill. « Björnson, écrit-il dans l'article mentionné plus haut, me dit qu'il ne fallait pas négliger la forme en poésie. En ma qualité d'utiliste je lui répondis que je ne croyais plus aux créations artistiques et que je me préparais à rompre avec la poésie, cette vieille pécheresse, pour prendre rang parmi les journalistes, eux au moins avaient le droit de dire la vérité. » — Mais l'artiste en lui s'insurgeait et il revenait malgré lui aux œuvres d'imagination. Sa correspondance atteste l'âpreté de ce débat. Dans une lettre du 10 juin 1885 à Mathilde Prager, une admiratrice autrichienne, où il résume son activité antérieure, il écrit : « Plus pénible encore fut la révolte qui surgit en moi contre le beau que je soupçonnais d'être en conflit avec le vrai (B). » Ses lettres de 1884 au peintre Carl Larsson décrivent les vicissitudes de ce combat. On citera seulement ce passage (9 mai 1884) : « Me voici retombé dans la production esthétique; j'écris des nouvelles, mais je les abandonne un jour sur deux, car, le croiras-tu, j'en suis arrivé à penser qu'il est immoral, que c'est un péché, un crime d'envelopper la vérité dans des tableaux, car

le spectateur se contente de l'enveloppe, qui est belle, et rejette le contenu, c'est-à-dire le vrai » (B). Sûrement il cessera d'être auteur pour devenir publiciste. « Mais le moyen de s'y résoudre ! la beauté, cette diablesse, est en lui comme un instinct sexuel, et s'il cessait maintenant on ne manquerait pas de dire : ah, ah, il est fini ! » (B).

En fait, à aucun moment de sa vie son activité de publiciste utilitaire ne fut plus abondante. Elle tourne autour de trois idées : opposition irréductible entre haute et basse classes — renversement des valeurs dans la société — effets pernicieux de la division du travail — qui sont étroitement reliées entre elles. Car c'est de la division du travail que naît la société et « la société est une invention des hautes classes pour maintenir les classes inférieures dans la soumission » (lettre à Carl Larsson, 20 juin 1884. B). Il poursuit cette démonstration dans une série d'articles dont quelques-uns seulement furent publiés en 1884 ; un groupe important, où il démasque l'œuvre de duperie entreprise par les classes supérieures, ne parut que six ans après sa rédaction, en 1890-1891. De ce dernier groupe la pièce la plus intéressante est intitulée : *Petit catéchisme à l'usage des basses classes*. Strindberg y procède par questions et réponses, chaque réponse étant suivie d'un petit commentaire :

— Qu'est-ce que la classe supérieure ?

— Ceux qui consomment, ceux qui gouvernent.

(Gouverner n'est pas un travail. C'est une occupation seulement, et même à peine cela. Cf. les continuelles parties de chasse des personnages royaux, leurs bals, leurs voyages et leurs plaisirs secrets.)

— Qu'est-ce que la classe inférieure ?

— Ceux qui produisent, ceux qui sont gouvernés.

(Ceux qui de leurs mains produisent la nourriture, les vêtements, les demeures, le combustible sont les vrais travailleurs ; ils nourrissent les autres.)

— Quels moyens emploie la classe supérieure pour maintenir la classe inférieure dans sa dépendance ?

— La religion, la politique, les lois, les sciences, les arts et la morale.

(Toutes ces choses sont nées de besoins plus ou moins artificiels, mais toujours sous le contrôle de la classe supérieure et dans le dessein de servir et de consolider son pouvoir) (t. XVI, p. 176.)

Les titres des principaux articles publiés en 1884 indiquent nettement leur tendance : *Sur le mécontentement général, ses causes et ses remèdes. — La joie de vivre. — L'estime exagérée qu'on accorde à la culture.* — La joie de vivre vient de notre accord avec la nature, de notre sentiment d'être des individus complets. Elle cesse dès que la division du travail fait de nous des êtres parcellaires. Strindberg étudie quelques-unes de ces mutilations chez les différents types sociaux; il réserve un traitement de choix à ceux qu'on regarde comme les représentants par excellence de la culture : le savant, l'écrivain et l'artiste. Mais cette déformation n'est pas l'unique méfait de la division du travail. A sa faveur un départ s'opère entre les besognes utiles et les inutilités raffinées. Celles-ci — les moins pénibles — sont aussi les plus recherchées : elles sont rapidement accaparées par la classe supérieure qui en cache la futilité sous l'estime frauduleuse dont elle les entoure. Virtuoses de l'inutile, les membres de cette classe font de leur parasitisme un signe auquel ils se reconnaissent entre eux et se soutiennent. De là le mécontentement général, que pourront seuls faire cesser un retour à la nature et une honnête revision des valeurs sociales.

Strindberg était très fier de cet article sur le mécontentement. « Là est la clef de toute mon œuvre d'écrivain, écrivait-il à l'éditeur Bonnier, le 12 février 1884. Il a couvé et s'est développé en moi depuis 1872. Je me sens comme après une opération, mieux portant, mais dangereusement fatigué » (B). On peut acquiescer à sa formule. Cet article est un sommet d'où l'on découvre le cheminement d'idées qui vient d'être esquissé dans les pages précédentes. Strindberg le place en tout cas sous l'invocation de Rousseau. « Que j'aie pris mes idées chez des hommes comme Rousseau, Spencer, Mill, écrit-il dans sa préface, c'est un témoignage en faveur de ces idées; je songe surtout aux remèdes prescrits par Rousseau, car ils ont l'avantage indiscutable d'être anciens et, mieux encore, éprouvés durant bien près de cent ans. Que je les aie analysés pendant dix ans, cela n'a sans doute pas grande importance, mais je crois en leur efficacité, et c'est en toute tranquillité de conscience que je m'apprête à les prescrire à nouveau (t. XVI, p. 12).

Parallèlement à ces articles, Strinberg écrivit au début de 1884 pour les *Destinées et Aventures suédoises* une Robinsonade intitulée *l'Ile des Bienheureux*, où il reprenait les mêmes idées sur le mode burlesque. Un convoi de déportés suédois part à destination de l'Amérique, mais un naufrage les jette dans une île d'un si heureux climat, d'une végétation si riche que ses habitants fortuits se trouvent exemptés de tout travail. En cette enviable situation ils ont vite fait de reconnaître l'inutilité des lois et des codes, qu'ils ont d'ailleurs si mal respectés dans leur patrie, et ils vivent heureux à l'état de nature. Mais leur île s'abîme dans la mer et le bateau où ils se sont réfugiés les conduit vers une terre froide et dure, qui ressemble singulièrement à la Suède. Les lois et les codes vont prendre leur revanche. Et nous assistons au développement de toutes les institutions qui font le malheur des hommes. Avant la France, la Suède a eu ainsi grâce à Strindberg son *Ile des pingouins*. Le récit des fourberies commises par les princes et les prêtres est d'une ironie toute voltairienne. Mais lorsque Strindberg explique la formation des mandarinats, nous retrouvons l'esprit de Rousseau. Un vieux savant découvre sur des tablettes de bois une inscription en langue inconnue. L'inscription étant bilingue, il peut déchiffrer les mystérieux caractères — et il est le seul qui connaisse à présent la langue chocho. Un autre savant s'occupe à classer des boutons d'après le nombre et la disposition des trous, et voici une science nouvelle : la boutonologie. La pomologie est l'œuvre d'un autre savant occupé à étudier les pommes de pin. Il y a là les éléments essentiels d'un enseignement scientifiquement conduit — et la première université est créée. Il va de soi que ceux qui étudient la langue chocho, ou qui savent classer des boutons, s'arrogent et bientôt se voient reconnaître le droit de mépriser leurs contemporains. L'invention des beaux-arts, de l'esthétique, la création de l'Académie des XVII, société d'admiration mutuelle, sont contées dans le même esprit et avec la même verve.

Cette année 1884 est particulièrement féconde et remplie : Strindberg publie le recueil de *Mariés*, où il prend position contre Ibsen sur la question du rôle de la femme. On peut rattacher ces nouvelles à son rousseauisme, puisque l'adora-

tion de la femme, la galanterie, qui a d'après lui complètement faussé les rapports des deux sexes, a son origine dans la vie de société. Cependant le lien est plus lâche, et il ne sera pas question ici de cet antiféminisme parce qu'il a ses racines dans des expériences et des sentiments qui n'ont rien à voir avec Rousseau et parce qu'il dépasse singulièrement la période où Strindberg se réclame de lui.

Ce qui est plus important, c'est l'introduction dans le cercle de ses idées d'un problème nouveau, celui du socialisme[1]. Il y fut amené à la fois par ses lectures et par ses fréquentations dans des milieux russes. Les renseignements que nous possédons ne permettent pas de mesurer et de préciser l'influence exercée sur lui par ces milieux. Elle est attestée par le témoignage de sa fille, M$^{me}$ Karin Smirnoff, dans son livre : *la Première femme de Strindberg* (p. 198 et suiv.); elle a son écho dans deux nouvelles du recueil intitulé *Utopies dans la réalité* (1884-1885), *Rechute*, où il prend comme un héros un nihiliste russe et *le Familistère de Guise* (en suédois *Nybyggnad*), où il décrit entre autres choses une réunion d'étudiants russes. C'est par ces réfugiés sans aucun doute qu'il connut le roman de Tchernischewski : *Que faire ?*, « somme de tout le mouvement nihiliste ». Or Strindberg considère que ce mouvement, comme en 1871 la Commune de Paris, est fait de révolte contre la culture de luxe et d'enthousiasme pour la simple nature (t. XIX, p. 268). Il approuve évidemment Tchernischewski lorsqu'il revendique la liberté morale de l'individu vis-à-vis de la société, recommande, pour y atteindre, le développement des connaissances claires et utiles et met à la base de la société qu'il conçoit une égalité parfaite[2].

1. Dans une lettre à l'éditeur Bonnier du 12 mars 1884 Strindberg, désireux de marquer les différences entre Max Nordau et lui-même, écrit encore : Il est socialiste et je ne le suis pas (B). — Dans la préface des *Utopies dans la réalité*, qui est vraisemblablement du début de 1885, il écrit : « Ce que je dis est du socialisme. Quiconque prétend combattre le socialisme commet une aussi forte sottise que s'il voulait combattre la politique même. C'est un pur et simple non sens. »

2. Le 19 novembre 1885, il demandera dans une lettre au comte Birger Mörner pourquoi on ne cherche pas à traduire le roman de Tchernischewski. Il écrirait lui-même la préface ou demanderait à Tolstoï de l'écrire. Birger Mörner, *le Strindberg que j'ai connu*, p. 8. — Notons que pour une bonne part l'influence de ce roman porte sur les œuvres où Strindberg étudie les rapports des sexes. Il n'en sera pas question ici.

On peut supposer que ses amis russes lui ont également parlé de Tolstoï, mais la grande explosion d'enthousiasme à son sujet ne se produira que l'année suivante, en 1885. Il ne cesse de dire à ses correspondants (Carl Larsson, 17 mai [B.]; Jonas Lie, 19 mai [B.]; Birger Mörner, 19 novembre [*Le Strindberg que j'ai connu*, p. 8]) quel réconfortant appui Tolstoï vient de lui apporter en abandonnant sa carrière éclatante d'écrivain, en se faisant paysan et en prêchant les mêmes idées que lui-même dans ses articles récents. Il admire particulièrement *Confessions* et *Ma religion*, « deux ouvrages plus importants à eux seuls que tous ses romans ensemble » (B. Mörner, *Ibid.*, p. 8), où les critiques dirigées contre la société coïncident, en effet, avec ses propres griefs.

Durant cette année 1884, Strindberg s'est, d'autre part, plongé avec ardeur dans la lecture des ouvrages de philosophie sociale. Il est ébloui par un utopiste suédois, Nils Nilsson Arbetskarl (pseudonyme du juriste N. H. Quiding, 1808-1886)[1], dont l'œuvre, comme Strindberg s'en apercevra lui-même, n'est guère qu'un reflet des écrits de Fourier. La partie constructive du système le passionne : États-Unis d'Europe, familistère, amour libre, nursery commune, éducation commune. Une fois le premier enthousiasme calmé, la vie de caserne que suppose un tel système l'effraya peut-être. Il n'en est pas moins vrai que la lecture de Nils Nilsson l'oriente vers les ouvrages des utopistes et qu'on retrouve une bonne part de leurs idées dans les nouvelles réunies sous le titre d'*Utopies dans la réalité*.

Ce recueil apporte en effet quelque chose de nouveau dans l'œuvre de Strindberg : l'utopie socialisante. Strindberg en annonce le projet à Carl Larsson sur un ton de prophète : « Il me faut maintenant monter comme Jésus au mont des Oliviers, à deux mille pieds de haut, et réfléchir sur le monde et sa folie » (20 juin 1884, B.). Les parties critiques, même la préface, où il discute l'idée d'évolution, reprennent des arguments exposés déjà maintes fois. Mais sur un fond de guerre et de meurtre (épisode sanglant de la guerre de 1870) il évoque les États-Unis du monde, les tribunaux d'arbitrage,

1. Cf. G. H. Holmberg, *En svensk utopist. N. H. Quiding*, 1909.

l'avènement définitif de la paix. Et il décrit avec admiration, sans l'avoir vu d'ailleurs, le familistère organisé à Guise, où l'on a aboli la contrainte et l'autorité, où la seule valeur reconnue est le travail et non le capital, où le travailleur reçoit sa juste part des bénéfices, où des organisations communes suppriment une bonne part des soucis qui pèsent sur les foyers isolés.

A côté de ces grandes fresques d'avenir, Strindberg nous a laissé dans sa correspondance, et surtout dans son autobiographie, l'exposé de son socialisme pratique et des réformes immédiates qu'il envisage. Il semble bien qu'il ait sur ce terrain subi tout particulièrement l'influence du livre de Henry George, *Progress and Poverty*, qu'il lut vers la fin de 1884 (t. XIX, p. 266). Il se plaît à souligner que Henry George souhaite comme lui un retour en arrière de la civilisation moderne, qu'il éprouve une méfiance semblable à la sienne à l'égard de l'idée moderne d'évolution. L'un et l'autre ils estiment que l'agglomération des ouvriers dans les villes, amenée par le développement de l'industrie, met en péril le bonheur humain et l'avenir de la race. Le remède est dans un retour en masse des citadins à la terre et dans une répartition équitable de la propriété foncière. Ils rejetteront donc le socialisme industriel à la Karl Marx, d'abord parce qu'il s'applique à une forme de civilisation qu'ils condamnent et à un type de travailleur dont ils souhaitent la disparition, en second lieu parce que le marxisme a ses racines dans une conception matérialiste de l'histoire où se prolonge le conservatisme historique du début du XIX^e^ siècle, alors que George et Strindberg ont pour ancêtre le libéralisme du XVIII^e^ siècle. Le problème social essentiel ne réside pas dans l'opposition marxiste entre patrons et ouvriers, mais bien dans l'exploitation des producteurs par les consommateurs. Strindberg retrouve ici le thème de sa nouvelle de 1882 : *Paul et Pierre*, et sa glorification du paysan. Il se déclare socialiste agraire et conçoit le plan d'une vaste enquête à travers l'Europe sur les conditions d'existence de la paysannerie. Cette enquête ne dépassa pas quelques provinces : elle eut pour fruit le livre intitulé : *Parmi les paysans français* (écrit en 1886), dont les parties théoriques sont un amalgame de Rousseau et de Henry

George. On peut considérer cet ouvrage de Strindberg comme la dernière manifestation importante de son rousseauisme.

Ce rousseauisme a donc été de 1881 à 1886 le véhicule de sa protestation sociale. Il n'a pas cherché, nous semble-t-il, à approfondir et à utiliser en détail les idées du grand précurseur. Un accord d'ensemble lui suffit pour se déclarer son disciple. Une tendance générale, extraite de Rousseau, forme ainsi comme le noyau autour duquel se groupent et s'agglutinent ses expériences, ses réflexions et ses lectures. Le résultat est un produit à la fois original et proche de son modèle, où les idées elles-mêmes peuvent être modifiées et prolongées, mais où la direction essentielle et la tonalité sentimentale rappellent toujours Rousseau. Une différence notable, et tout à l'avantage de Strindberg, c'est qu'il a remplacé le sauvage — irréel — de Rousseau par une classe historique et réelle : les paysans. On a par ailleurs suivi, au cours de cette étude, l'introduction dans ses écrits de notions que Rousseau ne pouvait soupçonner et l'influence d'écrivains de même tendance assurément, mais chez qui le rousseauisme se trouvait déjà modifié et enrichi. Le système repose avant tout chez Strindberg sur l'opposition entre haute classe et classe inférieure — avec cette idée sous-jacente qu'il appartient lui-même à la dernière. Mais le moment est proche où il ne fera plus passer entre ces deux classes la grande ligne de démarcation qui coupe en deux l'humanité. Déjà, à la fin de l'autobiographie (qui va jusqu'en 1886) il se demande si par ses travaux et son talent il n'appartient pas en fait à la haute classe. Lorsqu'il considérera les rapports humains du point de vue de la lutte des cerveaux — et la nouvelle qui porte ce titre est de 1887 — lorsqu'il opposera les uns aux autres non plus aristocrates et plébéiens, mais cerveaux redoutables et esprits émoussés, un autre nom ne tardera pas de se lever à l'horizon de sa pensée : ce sera le nom de Nietzsche.

A. Jolivet.

# GEORGE SAND ET DOSTOIEVSKY

## CONTRIBUTION AU PROBLÈME DES EMPRUNTS LITTÉRAIRES

Lorsque le jeune Dostoïevsky, liseur et admirateur passionné de Pouchkine et, à cette époque, disciple de Gogol dans l'art du roman, eut débuté dans les lettres, Biélinsky s'empressa de le présenter aux lecteurs comme le promoteur russe du roman social *à la George Sand.* Une fois émise par le coryphée de la critique de l'époque, cette idée fut saisie au vol par les *dii minores* et interprétée par eux dans le sens de l'influence idéologique et artistique que G. Sand aurait exercée sur l'écrivain débutant. Ainsi Annenkov fut enclin à voir dans l'*Honnête voleur* une réplique de *François le Champi*, et le critique littéraire de l'*Abeille du Nord* déclarait que les *Pauvres gens* comparés à « l'admirable roman de Mme Dudevant *Jacques* n'étaient qu'une tentative maladroite dans le même genre littéraire ». L'accusation de « george-sandisme » pesa longtemps sur Dostoïevsky, pour passer de l'accusation qu'elle était au début (Constantin Léontiev, *les Nouveaux chrétiens*) à la simple constatation (Vladimir Soloviev), devenue bientôt traditionnelle et stéréotypée.

Dans le dernier quart du siècle précédent, M. de Vogüé, en révélant l'existence du roman russe au public français, lui présenta Dostoïevsky comme un disciple de Balzac et de G. Sand. Il fut cru sur parole, d'autant plus qu'E. Haumant eut bientôt démontré la dépendance de la culture russe à l'égard de celle de France. La tradition se perpétua sans qu'on pensât à l'illustrer de preuves plus convaincantes que de simples assertions. En 1921, M. D. Prohaska, un Serbo-Croate, en insérant dans son livre sur Dostoïevsky certains parallèles entre l'œuvre de l'écrivain russe et celle de son inspiratrice présu-

mée, eut le premier le mérite de sortir des généralités. Il affirma, par exemple, que l'influence de G. Sand datait de l'enfance du futur écrivain; que le roman que Dostoïevsky adolescent médita (et que d'ailleurs il n'écrivit jamais), au cours de son premier voyage de Moscou à Pétersbourg, lui avait été inspiré par les *Nouvelles vénitiennes;* que le problème fondamental de l'œuvre de Dostoïevsky, celui de l'émancipation et de la réhabilitation du genre humain dans la personne de la femme, lui venait de G. Sand, et ainsi de suite. Après lui, M. Komarovitch, commentateur attitré des écrits jusqu'alors inédits de Dostoïevsky, dont la maison Piper et C^ie^ vient d'achever, il n'y a pas longtemps, la publication, fut encore plus concret et précis. Il réduisit le problème des influences à celui, plus simple, des emprunts formels. Dans son article sur la genèse des *Frères Karamazov*, publié à la tête de l'un des derniers volumes de la série (celui de *Die Brüder Karamazoff. Neue Untersuchung und Materialen*, München, 1929), il consacra un chapitre spécial aux scènes, épisodes et personnages que Dostoïevsky aurait empruntés à G. Sand soit intégralement, soit en les parodiant. Selon lui, Mitia Karamazov serait à identifier avec Bernard Mauprat; Ivan Karamazov et Smerdiakov assimilables à Antoine et Jean de Mauprat (oncles de Bernard); le cas de Katerina Ivanovna calqué sur celui d'Edmée; le meurtre du vieux Karamazov une copie stylisée de celui de l'héroïne de G. Sand, etc. Il trouva dans les ébauches du roman, ainsi que dans le roman même, des mots révélateurs de l'influence de *Mauprat*, tels que « casse-tête », « sauvage », « chevalier »; même ce dictionnaire français d'où Mitia Karamazov prend les cinq mille roubles que Katerina Ivanovna vient chercher lui parut suggestif (« Es ist kein Zufall, das Dimitri Karamazoff, bevor er gleich Bernard Mauprat die Tür öffnet und Katja grossmütig entlässt, sein Geld aus einem französischen Lexikon holt », p. 225). Son argumentation parut suffisamment ingénieuse et probante à M. Levinson des *Nouvelles littéraires* pour lui faire conclure que, dans l'œuvre de Dostoïevsky, « le pastiche... confine au plagiat ». Cet arrêt nous paraît non seulement injuste, mais encore trop hâtif, vu surtout la nature des pièces à conviction fournies par M. Komarovitch.

*
* *

On peut trouver dans l'œuvre de tout écrivain, quelque grand qu'il soit, des thèmes analogues à ceux de ses contemporains ou prédécesseurs qui lui en auraient suggéré l'idée. Certes, Dostoïevsky n'est pas une exception; lui aussi, il a subi toutes sortes d'influences, mais en les subissant il a toujours créé. Ainsi Raskolnikov se prosternant devant Sonia Marmeladov, en qui il honore « toute la souffrance humaine », l'évêque Tikhon saluant jusqu'à terre Stavroguine (chapitres des *Possédés* publiés aujourd'hui sous le titre de *Confession de Stavroguine*), le vieux Makar Dolgorouky se mettant à genoux devant la malheureuse Lisa qui porte le poids de sa faute (l'*Adolescent*), le staretz Zossima, enfin, qui par un geste prophétique s'incline jusqu'à terre devant le futur martyre de Mitia Karamazov, ne répètent-ils pas tous le geste de l'évêque Miriel des *Misérables* s'agenouillant devant l'ex-forçat Jean Valjean? Mais ce geste mis à part, que reste-t-il de commun entre toutes ces scènes et celle qui les avait apparemment inspirées? L'idée de V. Hugo n'a-t-elle pas eu dans l'esprit et dans l'imagination créatrice de Dostoïevsky une répercussion tellement inattendue que l' « emprunt » se réduirait tout au plus à cette « heureuse appropriation d'une sorte d'harmonie essentielle, dont on possède en soi le pressentiment et dont un modèle offre une partielle réalisation », selon les termes de M. Baldensperger (*La Littérature. Création, succès, durée*, p. 128). Mais alors la thèse devient une hypothèse, car qui peut se flatter de pénétrer les mystères du génie qui crée? Ce n'est donc qu'à titre d'hypothèse que nous parlerons des emprunts que Dostoïevsky aurait faits à G. Sand. Selon toute apparence, ils se réduiraient à deux thèmes : « Leone Leoni », comme sujet d'épisode, et Ralph Brown (*Indiana*) comme type d'Anglais.

*
* *

Le sujet de *Leone Leoni*, débarrassé de ses oripeaux romantiques, n'est au fond que l'histoire banale d'une jeune fille riche (elle s'appelle Juliette) séduite et dépouillée par un che-

valier d'industrie (Leone Leoni). Certains détails et certaines coïncidences nous permettent de supposer que Dostoïevsky se serait servi du schéma du roman de G. Sand pour l'histoire de la mère de la petite Nelly (*Humiliés et Offensés*). — Leone Leoni enlève Juliette, sa fiancée, fille d'un joaillier d'Amsterdam, et, avec elle, une partie de la fortune de son père en bijoux et pierreries. Le joaillier est ruiné. — Le prince Valkovsky, dans le roman de Dostoïevsky, enlève sa fiancée, fille d'un riche industriel, et, avec elle, une partie de la caisse du père. Celui-ci est ruiné. — Juliette et Leone Leoni vont en Suisse. De là, ils se rendent en Italie où, bientôt après, Juliette, déjà trahie et délaissée, est rejointe par son ex-fiancé, jeune commerçant hollandais à l'âme noble et au cœur généreux, qui l'aime et qui veut la sauver. Leone Leoni l'attire dans un guet-apens en se servant d'une fausse lettre, et le tue pour se débarrasser d'un témoin dangereux. — Le prince Valkovsky emmène la jeune fille à Paris. Elle y est bientôt rejointe par son ex-fiancé, un jeune Allemand sentimental et idéaliste, qui l'aime toujours et qui veut la sauver. Le prince Valkovsky, déjà las de sa maîtresse, en profite pour se débarrasser d'elle. Il attire le « Schiller » dans un guet-apens, non pour le tuer, mais pour accuser la jeune Smith d'infidélité et la chasser. C'est alors qu'elle se rend, en compagnie de son platonique adorateur, en Suisse et puis en Italie, en suivant le même itinéraire qu'avaient suivi Juliette et Leone Leoni. — Cette lamentable histoire, qui remplit à peine quelques pages d'un des derniers chapitres du roman, conté d'un ton gouailleur par un personnage grotesque, fait l'effet d'une parodie dans le genre de celle des *Visions* (de Tourguéniev), dont Dostoïevsky s'est offert le plaisir dans les *Possédés*, mais plus bonhomme et moins préméditée. Le roman des *Humiliés et Offensés*, l'un des plus faibles des romans de Dostoïevsky, est chargé de deux intrigues qui se poursuivent parallèlement sans autre lien entre elles que le personnage à peu près passif, quoique compatissant, qui les raconte et le prince Valkovsky père qui y prend une part active. Ayant compliqué le rôle du prince par trop de mystère, surtout en ce qui concerne la petite Nelly, Dostoïevsky aurait utilisé le schéma du roman de G. Sand pour l'épisode supplémentaire qui devait fournir aux

lecteurs la clé de l'énigme. Il l'a fait avec cette négligence, peut-être voulue, qu'il se permettait parfois quand il s'agissait de détails sans grande importance. Ainsi, par exemple, dans le roman même des *Humiliés et Offensés*, il est question d'une aristocrate émigrée ayant pour nom le titre d'un des romans de G. Sand (Mont-Revêche), et deux personnages des *Pauvres gens*, un domestique et une bonne, ne sont-ils pas affligés l'un du nom de Goldoni et l'autre de celui de Thérèse?

L'épisode conté n'a presque pas eu de répercussion dans l'œuvre de Dostoïevsky, qui aimait cependant à revenir aux thèmes déjà traités. Dans l'*Adolescent,* il est vaguement question d'une jeune fille, presque une enfant, séduite et abandonnée (l'action se passe à l'étranger), que Versilov tente de sauver. L'histoire est contée brièvement et négligemment par Versilov lui-même. Ceci pourrait être, à la rigueur, une reprise partielle de l'histoire de la mère de la petite Nelly.

L'autre thème que Dostoïevsky aurait emprunté à G. Sand est, comme nous l'avons déjà dit, celui de Ralph Brown, type conventionnel et suffisamment faux d'Anglais imperturbablement flegmatique. Ce Ralph qui, avec un dévouement de chien et une patience d'ange, veille sur Indiana et qui continue à l'aimer et à veiller sur elle alors même qu'elle s'éprend d'un autre (parce qu'il le sait indigne de cet amour), nous rappelle l'Anglais non moins conventionnel et généreux du *Joueur*. Comme Ralph, master Astley aime Pauline d'un amour inaltérable et désespéré; comme lui, il est trop timide et gauche pour savoir plaire, plus timide même que ne l'est son prototype; comme lui, il veille, quoique d'une manière plus discrète, sur son sort; comme lui, il la sauve lorsqu'elle se voit trahie et délaissée. Mais, tandis que l'Anglais de G. Sand aide Indiana à consommer le suicide, celui de Dostoïevsky reste jusqu'au bout l'ange gardien de l'infortunée Pauline. Ainsi la ressemblance ne va pas au delà des traits généraux, ce qui permettrait, semble-t-il, d'assimiler master Astley non seulement à Ralph Brown, mais aussi à sir Harley de *Jean*, par exemple, ou à n'importe quel autre Anglais stéréotypé d'un roman de l'époque. Si, néanmoins, le héros de Dostoïevsky nous fait penser précisément à Ralph de l'*In-*

*diana*, c'est parce que leur sollicitude à l'un et à l'autre envers la femme aimée se manifeste par un geste qui rend leur parenté non seulement plausible, mais même probable. — Comme Ralph qui fait faction sous les fenêtres d'Indiana, non pour se venger d'un rival heureux, mais pour empêcher un malheur, master Astley fait faction à la porte de la chambre de son rival, non pour se venger de Pauline ou de son amant, mais pour prêter aide à celle-ci, car il prévoit son désespoir. Si Indiana ne se doute pas de l'abnégation de Ralph, Pauline devine celle d'Astley. « Il me semble même qu'elle se moquait de lui (c'est-à-dire de l'Anglais), dit le joueur : elle répétait sans cesse qu'il l'attendait et me demandait si je savais qu'il était sous la fenêtre de la chambre. « Oui, oui, sous la fenêtre ; « vas-y, ouvre-la et regarde, il doit être là ! » me disait-elle. Elle me poussait vers la fenêtre, mais, dès que je faisais un mouvement pour y aller, elle éclatait de rire et je restais auprès d'elle... » (p. 541). Le lendemain, le joueur et l'Anglais échangent des répliques suivantes : « A propos, vous me donnez une idée : n'est-ce pas vous qui êtes resté sous notre fenêtre cette nuit? Miss Pauline n'a cessé de me faire ouvrir la fenêtre pour voir si vous y étiez et elle en a beaucoup ri. — Vraiment? Non, je ne suis pas resté sous la fenêtre, mais j'ai attendu dans le corridor et j'ai marché tout autour... » (p. 544).

Dostoïevsky reprit le thème d'Astley dans les *Possédés* en transformant son Anglais en Maurice Nocolaévitch Kalganov, ange gardien de Lise. N'ayant pu empêcher l'héroïne de commettre la folie d'aller chez Stavroguine, Kalganov, tout comme l'aurait fait master Astley ou Ralph, passe la nuit à la grille du parc du domaine de ce dernier. Pierre Verkhovensky dit le lendemain à Stavroguine : « Imaginez-vous, je me hâte de venir chez vous... et je vois Maurice Nocolaévitch, ici, près de la grille de l'autre partie de votre jardin... en manteau tout trempé de pluie. Il a dû y passer la nuit. Est-ce drôle ! Jusqu'où peut aller la folie des hommes ! — Maurice Nocolaévitch ? Vraiment? — Oui, oui, il est à la grille du jardin. A quelque deux cents pas d'ici, je pense » (t. II, p. 231-232). Cette fois ce n'est pas une parodie, mais l'assimilation d'un thème qui avait dû remuer quelque corde sensible de l'âme de Dostoïevsky en éveillant le souvenir des événements pénibles qui

avaient précédé son premier mariage : nous savons que Dostoïevsky a joué auprès de Maria Dmitriévna Issaiéva le rôle à peu près analogue à celui de Maurice Nocolaévitch, de master Astley, de Ralph Brown, si l'on veut (voir ses lettres datant de cette époque adressées au baron Wrangel). Néanmoins, ceci n'empêche pas Maurice Nocolaévitch d'être l'un des personnages le moins bien réussis de Dostoïevsky.

* * *

Tels seraient les « emprunts » que Dostoïevsky aurait faits à G. Sand. Ils ne sont ni nombreux, ni, avouons-le, très heureux : leur génie différait trop. Les deux thèmes que Dostoïevsky avait transposés dans son œuvre l'ont plutôt déparée ; ils sonnent faux.

Alexandra v. d. Brincken.

---

DE STENDHAL A FOGAZZARO

# LA POÉSIE DE LA MUSIQUE

## CHEZ UN ÉCRIVAIN ITALIEN

Qu'elles deviennent belles, ces Italiennes, quand la musique illumine leurs visages! Je dis *illumine*, car l'effet de la musique, que j'ai observé à l'Opéra sur la figure des belles femmes, ressemble tout à fait à la magie mouvante des ombres et des lumières qui se jouent sur les statues, quand, la nuit, nous les considérons à la clarté des flambeaux. Ces figures de marbre nous révèlent alors, avec une effrayante vérité, leur esprit intime et leurs secrets silencieux.

Henri HEINE, *Nuits florentines*.

Stendhal est le premier écrivain, sinon le seul, qui ait conçu une véritable idéologie de la musique; les éléments en sont épars un peu partout dans son œuvre, mais plus particulièrement dans ses *Vies de Rossini*, *de Haydn*, *de Mozart* et dans son livre *De l'Amour*[1]. Cette théorie n'est guère que l'histoire de ses propres sensations. Que de fois il a décrit ce mécanisme du sentiment musical : d'abord « le plaisir tout physique et machinal que la musique donne aux nerfs de l'oreille, en les forçant de prendre un certain degré de tension »; puis l'état d'excitation où entre l'imagination, sollicitée de produire certaines images et de mettre l'âme « dans la situation la plus propre à sentir tout le charme de ces images »; enfin « une rêverie indéterminée, que précisent les besoins profonds du cœur et les préoccupations du moment, un fond d'exaltation confuse et de laisser-aller de la sensibilité »!

Le pouvoir de la musique et son charme tiennent donc

1. Sur cette idéologie de la musique chez Stendhal, cf. Henri Delacroix, *la Psychologie de Stendhal*, ch. III.

surtout à l'imagination. « Si je perdais toute imagination, écrit encore Stendhal, je perdrais peut-être en même temps mon goût pour la musique. » Il aurait pu supprimer « peut-être » et ajouter : « Je perdrais aussi mon goût pour l'amour. » Car, chez Stendhal, le plaisir de la musique accompagne toujours le plaisir de l'amour, et rien ne ressemble plus à ses amours que ses impressions musicales : expression d'un état de désir physique transposé, elles éveillent en lui les images propres à satisfaire sa sensibilité du moment. Il a souvent regretté — mais ce regret est une concession accordée à son idéologie plus qu'un instinct de sa nature profonde — l'absence de langage musical rationnel. « Le dictionnaire de la musique n'est pas fait, écrit-il, n'est pas même commencé ; ce n'est que par hasard que l'on trouve les phrases qui disent : *je suis en colère*, ou : *je vous aime*, et leurs nuances. Le *maestro* ne trouve ces phrases que lorsqu'elles lui sont dictées par la présence de sa passion dans son cœur ou par son souvenir. »

Stendhal affirme ainsi à plusieurs reprises avec autorité que la musique ne peut avoir d'effet que par l'imagination. Mais les variations qu'il tire à l'infini de ce thème fondamental sont parfois bien curieuses.

S'il applique sa théorie aux différentes races, il entreprend d'expliquer comment un art, qui ne peut avoir d'effet sur les hommes « qu'en excitant leur imagination à produire certaines images analogues aux passions dont ils sont agités », doit nécessairement prendre la nuance du gouvernement qui forme les âmes dans chaque pays. Il justifie ainsi la prédominance de l'amour dans la musique italienne au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle : à cette époque où le génie de sa chère Italie était étouffé par les tracasseries d'un « despotisme méticuleux », l'amour était, de toutes les passions généreuses, la seule permise aux Italiens par la tyrannie. Aussi faut-il attendre le coup de foudre libérateur d'Arcole et de Rivoli pour voir s'éveiller, en musique, l'enthousiasme guerrier et la folie de la gloire qui éclatent pour la première fois dans *Tancrède*. Jusque-là, « le nom de la guerre et des armes n'était employé en musique que pour faire valoir les sacrifices faits à l'amour ».

Par contre, à la même époque, « la musique à peine née en France » — entendez : dans la France révolutionnaire — « produit sur-le-champ les chants sublimes du *Départ* et de la *Marseillaise*. Mais, juste rançon de tant de liberté et de tant de gloire, les compositeurs français, quand ils veulent exprimer l'amour, ne font que copier platement les Italiens, parce que, en France, « l'amour n'est qu'une passion secondaire, « que la vanité et l'esprit se chargent d'étouffer[1] ».

Cette psychologie musicale des peuples n'est qu'un effet de ses sympathies et de ses aversions personnelles, et il n'y a pas lieu d'en être surpris. Mais elle trahit chez Stendhal ce dominant souci de toujours expliquer ses sensations par ses idées. Les accords surprenants, parfois bien singuliers, qu'il a imaginés, non plus entre les musiciens et leur race, mais entre les musiciens et les peintres d'une même race, témoignent d'une intuition par laquelle, une fois de plus, il devance son temps de plusieurs lustres. Un son de flûte, de violon ou de cor vibre en lui exactement avec les qualités propres et les effets de la lumière et de la couleur, comme chez un Baudelaire, un Verlaine ou un Rimbaud.

De tous les arts auxquels il associe le prestige enchanté des sons, il n'en est pas pour lui de plus accessible à ce prestige que l'art de construire harmonieusement sa vie, cet art du bonheur qui est sa constante préoccupation. « Je viens d'éprouver ce soir, nous confie-t-il, que la musique, quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime; c'est-à-dire qu'elle donne le bonheur apparemment le plus vif qui existe sur cette terre. »

Aussi, ne soyons pas surpris si, dans les romans de Stendhal, la musique intervient plus d'une fois comme un facteur psychologique de l'amour. Les personnages de *Rouge et Noir*, de *Lucien Leuwen*, de *La Chartreuse de Parme* se mettent dans un état d'esprit favorable à leur intrigue du moment, souvenir ou regret, résolution, audace ou molle rêverie, en écoutant un air d'opéra, aux Italiens, une phrase de cor ou de hautbois, dans un concert. Pour eux, comme pour l'écrivain

1. *Vie de Rossini*, *Introduction*, t. II.

qui les anime, la musique est « une fée toute-puissante sur le cœur ». C'est elle qui arrache à Lucien Leuwen et à M$^{me}$ de Chasteller leur délicieux et torturant secret; Mozart vient à leur aide et les révèle d'un coup léger de sa baguette magique, de même que Cimarosa ou Pergolèse exaltent jusqu'aux larmes l'imagination passionnée de Fabrice ou de Mathilde. « Du moment qu'elle eut entendu cette cantilène sublime, tout ce qui existait au monde disparut pour Mathilde... Son extase arriva à un état d'exaltation et de passion comparable aux mouvements les plus violents que, depuis quelques jours, Julien avait éprouvés pour elle[1]... »

* * *

Environ la date que Stendhal avait assignée lui-même à l'aurore de sa gloire posthume, Tolstoï, dans *La Sonate à Kreutzer*, poussera à l'extrême, pour les besoins de sa thèse sur l'immoralité du mariage, cette puissance dangereuse de la musique sur l'imagination et sur les sens. C'est que, depuis 1880, la musique avait conquis droit de cité dans la littérature de tous les pays; à l'envi, poètes et romanciers, même ceux qu'une culture particulière ou un goût personnel n'entraînaient pas vers le plus complet de tous les arts, étaient trop avisés pour négliger ce merveilleux *révélateur* des âmes, cette animatrice de l'imagination qu'est l'émotion musicale.

Mais, parmi les écrivains qui ont donné à la musique dans leur œuvre une place de choix, il en est de particulièrement intéressants, parce que la musique apparaît chez eux comme un thème essentiel, nécessaire, de leur inspiration, comme un état de sensibilité presque indispensable au travail littéraire. De ce nombre est Antonio Fogazzaro, le poète de *Miranda* et de *Valsolda*, le romancier de *Daniele Cortis*, de *Piccolo mondo antico* et de *Leila*, le philosophe des *Ascensioni umane*.

Ici, il faut encore citer Stendhal : « La musique est italienne comme l'amour », écrit-il dans *Rome, Naples, Florence;* et dans les *Promenades dans Rome :* « L'Italien aime la musique qui, en peignant les passions, redouble le feu de celle qui le

1. *Le Rouge et le Noir*, ch. XLIX.

dévore. » Ces souvenirs ne sembleront pas hors de propos, si l'on sait qu'un critique français, en 1911, voyait en Fogazzaro « un poète de la passion profonde, un Italien de 1810 à la Stendhal, chez qui l'amour est la respiration même[1] », et si l'on se rappelle que Fogazzaro lui-même aimait et admirait en Stendhal son intelligence de l'Italie et des Italiens, et qu'il le tenait pour son demi-compatriote[2]. Quant à Tolstoï, pour lequel l'auteur du *Santo* ne s'est pas toujours montré indulgent, nous retrouvons le symbole de *La Sonate à Kreutzer* évoqué au dénouement d'*Un petit monde d'aujourd'hui*[3].

Dans une nouvelle peu connue, *Il parere di Ulisse*[4], œuvre pourtant fort intéressante pour l'histoire de ses sentiments et de ses idées, Fogazzaro s'est peint lui-même en posture de dilettante écoutant de la musique. C'est dans une de ces élégantes villas patriciennes qui s'épanouissaient à la fin du siècle dernier comme de belles fleurs neigeuses à travers la molle campagne de Vicence; le salon, les galeries sont ornés de fresques de Tiepolo. Et, devant un auditoire assez mêlé, une jeune fille joue du Grieg au piano. « Je ne dirai pas que, pour certains des invités, Grieg et Grec étaient deux choses fort semblables autant par l'obscurité de la substance que par la sonorité du nom. Pour moi, qui trouve Grieg parfaitement clair malgré ses étrangetés, je m'assis, tourné vers cette fresque merveilleuse où le peintre d'Iphigénie laisse apercevoir, à travers une grande arcade classique, les flots clairs de la mer Égée, Calypso et une de ses servantes au bain...; un ténébreux Ulysse est assis dans un angle du balcon, triste et songeur, peint avec du sang, de la bile et de l'ombre... Moi qui, lorsque j'entends de la bonne musique, me dispense volontiers de l'écouter et me lance à la poursuite des fantômes de mon esprit, pendant que se déroulait un adagio de Grieg, triste, las et songeur, comme Ulysse, je donnai la vie à ce personnage de la fresque et je me mis à lui parler... »

Le Fogazzaro qui philosophe ici avec un interlocuteur complaisant au son d'un piano discret est aussi celui qui, très

1. E. Faguet, *Fogazzaro* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1911).
2. E. Tissot, *Une conversation avec Fogazzaro* (*Revue bleue*, 22 août 1896).
3. Ch. VII : *In lumine vitae*.
4. Dans le recueil *Sonatine bizarre* (1901); mais la nouvelle elle-même est de 1893.

souvent, dans ses poésies et dans ses romans, a révélé l'âme profonde de ses personnages au son d' « un adagio triste, las et songeur ». Tous les critiques, tous les écrivains qui ont parlé de lui avec intelligence et avec amour ont noté comme un trait caractéristique de son tempérament d'artiste cette musicalité de son œuvre[1].

Un signe curieux de cette musicalité c'est l'importance méticuleuse — on serait tenté de dire excessive — que l'écrivain attache à la voix de ses personnages. Sensible à la voix, à sa tonalité, à sa couleur fondamentale, comme à ses nuances changeantes, il en fait l'écran sonore sur lequel se projette, avant même que la figure visible y soit dessinée, l'âme secrète d'une créature humaine. Peintre très délicat, très original, de la beauté féminine, il a toujours associé, chez ses plus touchantes héroïnes, le sens de la musique et la séduction de la voix.

Une femme, une jeune fille entre en scène, Elena dans *Daniele Cortis*, Edith dans *Malombra*, Louise dans *Piccolo mondo antico;* nous ne connaissons rien de leurs traits, de leur être physique ni de leur personne morale; mais leur voix nous a déjà frappés, elle a rendu le son de leur âme : « Elena avait une voix un peu grave, mais très douce, un accent de molle indifférence, comme quelqu'un qui se replie sur ses propres pensées et qui, si on l'y arrache un moment, répond distraitement, du bout des lèvres, pour ne pas en perdre le fil, pour s'y reposer encore. » La voix d'Édith est « mélodieuse, à la fois douce et ferme »; quand elle revoit son père, Steinegge, après une longue séparation, durant leur premier entretien, le soir, le père éteint la lumière; il ne veut qu'entendre sa voix; Édith aussi, qui avait oublié son père, qui s'était formé de lui une image si différente de la réalité, se plaît dans cette obscurité : « La voix dont tant de fois, là-bas, elle avait cherché à se rappeler le timbre exact, la chère voix de son père courait dans tous ses nerfs, remplissait sa poitrine... » Louise Rigey n'est d'abord, pour le lecteur qui ne l'a pas encore vue, qu'une « voix grave d'une inexprimable harmonie », et la mère de Louise, « une voix du même timbre, mais plus lasse

1. Notamment P. Giacosa, P. Molmenti, S. Rumor, Ugo Ojetti, Nencioni..., même Donadoni, en général peu équitable pour Fogazzaro.

et plus douce, la voix d'un cœur pacifique à qui le monde fait peur et qui se soumet ».

Dans *Le Mystère du poète*, livre si plein, en effet, de mystère et de poésie, toute l'intrigue sentimentale se noue au début autour d'une voix entendue deux fois en songe, une fois sous l'influence d'une lecture, une autre fois après une maladie; c'était « une voix suave qui disait, avec un accent étranger, des paroles incomprises », et le personnage qui en subit l'étrange suggestion compare la douceur de cette voix à l'odeur de l'*olea fragrans*.

Fogazzaro tire de ces timbres un peu mystérieux les plus voluptueux accords. Dans *Piccolo mondo moderno*, la voix de Jeanne Dessalle parlant à l'homme aimé « a de lentes caresses de mains douces. « Dans *Il Santo*, Maria craint que Selva, qui ne l'a jamais vue, ne soit déçu par le son de sa voix; c'est que cette voix a un âge : c'est « une voix basse et suave, une voix de vingt-cinq ans ». Dans *Leila*, les paroles de Lelia, « caressantes et chaudes », ont « une note de violoncelle », riche de passion contenue; elle en joue admirablement; elle n'a pas le même accent pour parler à son amant et à son père adoptif; avec celui-ci, elle prend « une sorte d'accent délicieux, que lui avait appris à Rome, au collège, une camarade, pour certains discours ». Dans le poème de *Miranda*, Enrico déclare à sa bien-aimée : « Le moindre son de ta voix suave pénètre en moi comme dans des eaux immobiles et profondes descend une chose lourde. »

Les voix féminines les voix des femmes aimées ne sont pas les seules auxquelles Fogazzaro prête une valeur musicale propre à exciter l'imagination et les sens. Tous les personnages de ses romans, même les plus secondaires, font leur partie dans cette sorte d'harmonie qui traduit le jeu complexe des sentiments ou des idées. Du registre grave au registre léger, nous avons toute la gamme des combinaisons vocales.

La voix de Dom Clemente (*Il Santo*), si douce, un peu voilée, presque timide, avec trop de pudeur délicate, de candeur vierge, respire une odeur de sainteté; celle de Benedetto est sourde, vide de désir; la parole du professeur Minucci ne coule pas aisément de ses lèvres; elle s'y brise par excès d'impétuosité, puis, rompue, jaillit à flots, précise pourtant, et puissante, dans son vigoureux accent romain.

Don Antonio (*Piccolo mondo moderno*) se répand en visqueuses protestations, en petits sourires, en caressantes concessions; le marquis Zaneto « s'exprime les paroles des joues avec la main gauche »; don Giuseppe, d'un geste familier, porte la main à son front, d'où il tire avec effort les paroles difficiles; « puis, peu à peu, sa voix et son visage paraissent pénétrés d'une sorte de vie, comme si les choses passées qu'il racontait revivaient en eux ».

Et, au milieu du beau chant de violoncelle de Lelia (*Leila*), voilà qu'une autre femme fait entendre soudain à grand'peine sa petite voix voilée, « comme les notes élevées d'un petit piano enfermé dans une grande caisse d'emballage et dont joueraient les esprits ».

Musique des voix, des voix humaines, musique aussi des choses. Dans toute la première partie du *Santo* revient la voix du fleuve, de l'Aniene, évoquée plus de dix fois, comme une basse continue, aux tragiques débats des passions : « Il discourt, tour à tour à voix haute et à voix basse, comme quelqu'un qui, en parlant avec animation, rappelle de temps en temps à son interlocuteur des choses qu'il ne faut pas laisser entendre aux autres. » A Benedetto, en route vers son destin, il crie : *Roma*, *Roma*, *Roma;* il ne se lasse pas de rugir son fatal commandement.

L'amour de la musique était une tradition dans la famille Fogazzaro et l'importance qu'il a donnée à la musique dans son œuvre reflète une passion dominante dans sa vie. En cette matière, son goût et celui de ses proches étaient en avance sur son époque et sur son milieu. Dans l'émouvante étude consacrée en 1908 au compositeur Gaetano Coronaro, sous le titre *Nous ferons remonter les flots*, il raille légèrement les idées conservatrices de la province en matière d'art musical, le respect le plus strict des traditions, de la musique nationale, le culte exclusif de Rossini, de Bellini, de Donizetti et de Verdi. « Dans la géographie musicale de Coronaro, l'Allemagne était indiquée, comme le centre de l'Afrique dans les cartes du moyen âge, par ces mots : Ici habitent les monstres. » C'est le père de Fogazzaro qui révéla à Coronaro Haydn, Beethoven, Mozart et Bach.

Une intimité charmante unissait le jeune poète et le com-

positeur, dont la première œuvre pour le théâtre, *Il Tramonto*, est inspirée par la Valsolda. L'article réimprimé dans *Ultime* fait revivre cette intimité, les heures d'été où le poète et le musicien associent leur travail, au bord du lac de Lugano, le vieux piano de la maison de Valsolda sur lequel Coronaro essaie les pages récemment écrites, tandis que Fogazzaro se récite les dernières strophes de *Miranda*.

Dans ce même article, le poète de *Miranda* évoque son amitié avec le célèbre violoncelliste Braga. Et l'on peut reconnaître, à travers ses romans, bien des traits de caractère, même des particularités physiques, des manies, des opinions, des sentiments qu'il a empruntés à ses amis musiciens.

Dès sa jeunesse, on peut même dire dès son enfance, Fogazzaro demande à la musique les révélations les plus secrètes de son âme. « La musique, écrit-il, suscite en moi des ombres vaines de sentiments, joie, douleur sans cause, désir, effroi, piété sans objet, fierté superbe, qui retombent avant la dernière note, élans inévitables vers d'impossibles entreprises. Elle me suggère aussi de confuses images, elle va jusqu'à exprimer confusément un discours, un dialogue, un drame, incompréhensibles parce que la langue en est inconnue et différente de toute autre, mais chargés, dans le son, de passion humaine, et souvent même d'une rigueur absolue dans un ordre de prémisses et de conséquences qui les fait ressembler incontestablement aux meilleurs raisonnements du monde. »

Les préférences de Fogazzaro en matière musicale, ses affinités électives, transparaissent facilement à travers ses livres. Certaines, et des plus décidées, sont curieusement analogues à celles de Stendhal, surtout à l'idée passionnée que Stendhal se fait du goût italien.

Maintes fois, il a dit son admiration pour Cimarosa, pour cette musique italienne du XVIII^e^ siècle dont il compare le caractère tendre, d'ingénue candeur, à celui de la peinture du XV^e^ siècle. La *Nina* de Pergolese inspire l'un des plus émouvants épisodes de *Miranda* (III, 70) et, dans cette œuvre de la jeunesse de Fogazzaro, si pleine de substance personnelle, cet épisode musical rend le son d'un souvenir familier. C'est aussi la forme d'un souvenir, presque d'un document, que

prennent les pages consacrées, dans *Daniele Cortis*, à une ariette de *L'Olimpiade*. Après avoir décrit l'émotion produite sur un auditoire mondain par cette ariette de Pergolese (*Se cerca, se dice : L'amico dov'è?...*), Fogazzaro rappelle une anecdote inédite qu'il tenait de son ami le violoncelliste Braga : *L'Olimpiade* sifflée brutalement à ses débuts à l'*Argentina;* le pauvre Pergolese, blessé à mort, écroulé sur son fauteuil, le visage entre les mains ; « le théâtre se vidait et il restait là, prostré, quand la main d'une femme invisible sortit d'une loge, lui jeta des fleurs et disparut ».

Le *Livre de Miranda* (III, 9) contient un précieux témoignage de cette évolution du goût musical en Italie vers 1875, dont nous avons vu que le père de Fogazzaro avait été l'un des précurseurs. « Il fut un temps, écrit Miranda, où la musique allemande me paraissait un langage barbare. A présent, si j'en ouvre un cahier, au hasard, et si j'essaie d'en jouer, il me semble pénétrer dans une église inconnue, dont on ne voit ni le commencement ni la fin ; on y entend prier tant de voix! on y lit les pensées secrètes d'une foule agenouillée... » Tel souvenir d'une fugue de Bach s'associe, dans une des heures les plus troubles de la vie du poète, au souvenir d'une douce retraite spirituelle au Mont-Cassin, et, dans son discours sur *La Douleur dans l'art*, il a célébré en termes magnifiques l'adagio de la sonate dite du *Clair de lune*, de Beethoven, cet adagio qui est « moins une plainte qu'un chant solennel et grave, répercuté dans les entrailles immobiles des choses, sous un vague ondoiement d'apparences changeantes. »

Les témoins de sa vie, Piero Giacosa notamment et Sebastiano Rumor, nous ont rapporté que, chez Fogazzaro, le goût musical n'était pas simple dilettantisme ou élégance d'esprit; les séances de musique de chambre, interprétées par de grands artistes, étaient un des charmes de l'hospitalité seigneuriale qu'il offrait à ses amis dans l'une de ses belles villas. Un critique est allé jusqu'à affirmer qu'il avait longtemps hésité sur sa véritable vocation, la musique disputant à la poésie le champ de son imagination créatrice. « La musique pénètre toutes ses conceptions et leur donne leur unité, inspirant ses poésies et ses romans, colorant d'une tonalité particulière son amour de la nature, jamais exprimé chez lui sans

une pensée musicale[1]. » Un autre critique a même voulu voir une influence de ce goût fondamental sur les idées de Fogazzaro, notamment sur le sens qu'il a donné à la théorie de l'évolution dans sa pensée philosophique et religieuse[2].

Dès son premier roman, *Malombra* (1881), Fogazzaro se sert de la musique comme d'une sorte de pierre de touche pour éprouver la qualité des âmes.

Son étrange et sauvage héroïne, Marina, est bonne pianiste. Dans ses appartements privés, et de préférence la nuit, elle se donne à elle-même des concerts passionnés dont le tumulte pourtant lointain irrite les autres hôtes du château fantastique. Ses goûts trahissent les instincts de sa nature profonde : un de ses morceaux de prédilection est la grande scène de l'évocation des nonnes dans *Robert le Diable;* « elle ne comprenait, elle ne jouait que de la musique d'opéra ».

L'autre personnage de femme que l'auteur oppose à celui de Marina, Édith, a la même passion pour la musique, mais des goûts bien différents. Son père et elle n'aiment que la musique allemande; leur dieu est Bach; sous leur inspiration, don Innocenzo fait jouer du Bach sur le petit orgue de son église; les fidèles goûtent peu cette musique, le vieux curé la sent profondément.

En entendant la mélodie de Schumann sur les paroles de Heine : *J'ai pleuré en songe...*, mélodie dont Fogazzaro écrira plus tard une adaptation poétique, son héros, Silla, pense à Marina avec un regret passionné; il pense à elle, comme Daniele Cortis pensait à Elena en écoutant l'*Arietta* de Pergolese.

Et au dénouement de *Malombra* — ce dénouement dont le romanesque outré et si nettement démodé n'est pas du meilleur Fogazzaro — Marina apparaissant sur la loggia, pour l'étrange festin de mort qu'elle a commandé, se tourne vers le lac balayé par le vent : « Musique ! dit-elle en souriant et en regardant le lac. Celle que tu voudras, mon lac ! N'est-il pas vrai que la musique est hypocrite comme un vieux juif et nous dit toujours ce que notre cœur désire ? N'est-ce pas pour cela qu'elle a tant d'amis?... »

1. *Fogazzaro and Modernism* (*The Edinburgh Review*, october 1911).
2. Donadoni, *Antonio Fogazzaro*, p. 76-77.

Quatre ans plus tard, *Daniele Cortis* rend déjà un son plus humain et comme l'écho d'une douloureuse expérience personnelle. Entre Daniele et Elena, également épris des émotions spirituelles les plus pures et les plus élevées, la communion des âmes se fait sur les cimes, et c'est le langage des grands maîtres de l'harmonie qui leur révèle les sentiments tenus secrets par une scrupuleuse réserve de leur fierté morale. Nous avons rappelé l'épisode symbolique de Pergolese. Le souvenir de l'ariette revient, comme un motiv, dans les lettres de Daniele : « Crois-tu, demande-t-il à Elena, crois-tu que Pergolese et Elle — c'est l'admiratrice inconnue du maître — soient à présent réunis ? »

Les premières pages du *Mystère du poète* sont toutes vibrantes aussi de cet appel de la musique aux âmes inquiètes qui attendent leur révélation. Cette fois, c'est la *Grande scène pathétique* de Clementi, un maître pour lequel Fogazzaro a toujours eu une prédilection déterminée, qui apporte le message. Tout est mystère dans le roman, depuis cette musique qui s'élève dans la nuit d'été au bord du lac jusqu'au nom de la femme, prononcé pour la première fois devant le poète qui va l'aimer : « La musique même de son nom est entrée dans mon être. »

A mesure que Fogazzaro avance dans son œuvre de romancier, et particulièrement dans cette trilogie de *Piccolo mondo moderno*, du *Santo* et de *Leila*, qui demeure la plus ferme création de son esprit, la musique est plus directement associée à l'action.

Les concerts donnés par Jeanne Dessalle à la villa Diedo, dans le salon décoré de fresques de Tiepolo, rappellent ceux auxquels l'écrivain lui-même assistait et dont il a évoqué le souvenir dans *Il parere d'Ulisse :* Bach, Marcello, Corelli y suscitent tour à tour de fantaisistes rêveries et de profondes émotions, auxquelles l'humour poétique de Fogazzaro donne une expression pittoresque, analogue à celle de ses *Versioni dalla musica*. Voici Bach « et son petit discours serein ; à une petite voix puérile, cristalline, s'enlace une voix de vieil aïeul grondeur, tendre, avec un grand nez... Le courtisan Bach fait le tour du cercle, flattant chacun avec des mots bien doux, de petits rires complaisants, s'incline gaiement avec un coup de

son tricorne au vent et se retire. » La musique commente elle-même la comédie mondaine ou le drame qui se joue autour de l'artiste : « Carlino fait merveille sur le clavecin... Le délicieux parfum du XVIIIe siècle amollit les cœurs. Jeanne soupire. Fusarin retrouve en lui *veteris vestigia flammae* et se risque à lui caresser discrètement la main; mais Jeanne se lève et va, avec un petit sourire moqueur, tourner les pages du pianiste. Fanelli devine et regarde malicieusement Fusarin, qui se précipite à la fenêtre ouverte et encense les étoiles avec un cigare. Berardini flaire une intrigue, rencontre deux fois par hasard les beaux yeux de Jeanne, frissonne et rêve une aventure à la Casanova... » Un autre jour, c'est Tartini, « le démoniaque », qui adresse à Jeanne troublée une apostrophe ardente de tragique reproche et de supplication, sous l'archet mordant du violoniste.

Dans le même roman, voici une autre scène, sur un ton bien différent, commentée musicalement par Fogazzaro. La scène se joue entre la marquise Nene Scremin et don Giuseppe, deux personnages également exquis, tous les deux en demi-teinte. Ils sont dans le jardin du prêtre; après une terrible confession de la marquise, le silence entre eux est d'un tragique inexprimable. « De limpides broderies de notes autour du développement paisible d'une mélodie tranquille, ni joyeuse ni triste, auraient seules le pouvoir d'exprimer cet ineffable mystère, qui échappe au poète, pour décrire la marche lente de don Giuseppe et de la marquise à travers les herbes toutes frémissantes de vent, dans l'ombre claire des nuages argentés, à travers les buissons tout murmurants de feuillages, traversés par les notes insistantes et graves, par les roulades aiguës des rossignols. Ils ne se parlaient point *et précisément seule la musique pourrait dire leur silence plein d'expression, les communications non inconscientes de leurs âmes, communications de pitié réciproque.* »

Nous retrouvons dans le *Santo* « le ruisseau limpide de Bach »; « reflétant le ciel et ses rives idylliques », il apaise les malentendus et les querelles de pauvres âmes dévoyées. Moins pure, chargée de passion, une cantilène de Saint-Saëns est comme une prière d'amour qui traverse le tragique renoncement de celui qui n'appartient plus au monde. Et jusqu'à

la mort du Saint, pendant que Jeanne souffre de mortelles angoisses, un violoncelle et un piano badinent ensemble sur un thème pastoral plein d'ingénuité, de tendresse joyeuse et de caresses : « Selva prit les mains de Jeanne, les serra en silence, tandis que le violoncelle répondait pour lui, amer et grave. »

Mais nulle part cette domination de la musique sur l'âme ne s'affirme mieux que dans *Leila;* les principaux personnages du roman, Marcello, Lelia, Alberti, en sont possédés. Pianiste médiocre, Marcello cherche dans la musique l'impossible expression de ses sentiments intimes de douleur, d'espérance, de vagues souvenirs ou de regrets, surtout d'émotion mystique. Sa passion musicale a un sens religieux : ses sentiments les plus profonds, son sens ardent de toute beauté dans la nature et dans l'art tendent à l'expression musicale; il vénère Beethoven, comme Dante et l'apôtre saint Jean, Haydn, Mozart et Bach, comme saint Marc, saint Mathieu, saint Luc. Et, comme il lisait chaque jour quelques pages de l'Évangile, il lisait aussi quelques pages des évangélistes de la musique.

La pièce de Schumann intitulée *Aveu* dans le *Carnaval* est le thème même de l'amour de Lelia et d'Alberti. Lelia le joue avec passion, après avoir lu la lettre d'Alberti où éclate son amour, et récite des vers qu'un ami de Marcello a adaptés sur cette musique. Cet ami de Marcello n'est autre que Fogazzaro, car les vers sont ceux que nous retrouvons dans les *Versioni dalla musica* (VIII).

Alberti, de son côté, transpose ses plus précieuses émotions en un langage musical; dans la montagne, au bord d'un ruisseau, il évoque l'image de sa bien-aimée à travers un lied de Schubert; l'amour de Lelia remplit son âme, « non plus comme la musique d'*Aveu*, mais comme une grande voix d'orgue, une grande musique solennelle, qui ferait trembler et pleurer et rêver aux choses éternelles ».

Innombrables sont les exemples que l'on pourrait emprunter encore à toutes les œuvres de prose de Fogazzaro, romans et nouvelles, pour marquer cette influence prédominante de la musique sur la pensée d'un écrivain. Nous ne voulons plus rappeler ici que la nouvelle intitulée *R. Schumann, op. 68*, dans le recueil *Pereat Rochus*, et la nouvelle *Màlgari*, dans

*Idillii spezzati*. Celle-ci présente une évidente analogie avec le *Violon de Crémone* d'Hoffmann, dont l'influence sur Fogazzaro est certaine et mériterait une étude spéciale. Cette influence essentielle est très marquée aussi dans la nouvelle *Fedele*, qui rappelle quelques-unes des créations les plus célèbres d'Hoffmann, *Don Juan*, *Antonia*, *Kreisler*. L'écrivain italien, comme le conteur allemand, excelle à créer ces types d'artistes ensorcelés par la passion de leur art et dont la vie oscille entre le monde fantastique du rêve et la réalité la plus triviale. Son maestro Chieco est un de ces curieux originaux : il se sert de la musique, des noms d'illustres maîtres, de comparaisons et de nomenclatures musicales pour exprimer toutes ses sensations et tous ses sentiments; la vie joue de lui comme d'un instrument extrêmement sensible.

Dans l'œuvre de Fogazzaro, il n'y a rien de plus caractéristique de son inspiration musicale que les fameuses *Versioni dalla musica*. Elles sont de dates variables, puisque, s'échelonnant de 1885 à 1894, elles témoignent de cette persistance chez l'écrivain d'une idée qui est une de ses plus anciennes et de ses plus originales conceptions littéraires. On les trouve aujourd'hui rassemblées soit dans ses *Poesie*, soit dans le recueil de nouvelles intitulé *Fedele*, avec lequel elles ont un rapport étroit d'origine et d'inspiration. Dans la première édition de son livre, en 1887, l'auteur expliquait lui-même l'intention des cinq premières *Versioni*, qu'il appelait à cette époque *Intermezzi*. « La belle musique fait naître des ombres vaines de sentiments; elle suggère aussi des images confuses à l'imagination; puis elle nous laisse devant la porte impénétrable du mystère. Le poète a cherché à se consoler de cette désillusion en imaginant et en interprétant ce que cette langue inconnue pourrait signifier. » Inséré entre deux nouvelles en prose, chacun de ces intermèdes poétiques sur un thème musical est comparé par Fogazzaro aux intermèdes musicaux qui relient deux actes d'un drame lyrique.

Les thèmes choisis par le poète pour ses *Versioni dalla musica* sont : *Lento* de Clementi, *op. 26; Adagio de la Sonate quasi fantasia en ut dièse mineur* de Beethoven, *op. 27;* le *Menuet en la* de Boccherini; une gavotte de Martini; une ma-

zurka de Chopin, *op. 17, nº 4*; *Dans la nuit* de Schumann, *op. 68*. Il faut donc ajouter à ces six *Intermezzi* de *Fedele* le 6e *Prélude* du *Clavecin bien tempéré* de Bach et l'*Aveu* du *Carnaval* de Schumann.

On a beaucoup discuté, surtout en Italie, l'exactitude, la vérité de ces interprétations, au moment où elles parurent; sans doute la discussion était-elle vaine, pour des raisons que Fogazzaro lui-même avait loyalement indiquées et que les critiques de bonne foi ont acceptées. Mais voyons d'abord quelles images, quels sentiments le musicien a suggérés au poète.

Le *Lento* de Clementi est le deuxième mouvement de la troisième sonate pour piano, « *lento et patetico* »; il est écrit dans un style mêlé de mélancolie et de douceur aimable, assez habituel au maître. Le poète a imaginé un dialogue entre l'Amant et la Bien-Aimée. L'Amant a vu en songe la Bien-Aimée morte; il se lève, terrifié, court à la porte de son amie endormie, qui rêve de lui; il frappe, il appelle; réveillée, la Bien-Aimée lui répond et, quand il entend la voix chère, son chant s'envole, plein de douce allégresse et de vive fraîcheur, comme un hymne d'amour.

L'*Adagio* de Beethoven, comme toute la sonate *quasi una fantasia*, *op. 27*, à laquelle il est emprunté, correspond à une époque particulièrement douloureuse de la vie du maître : la crise désespérée qu'il traverse en 1803, au moment de sa passion pour Giulietta Guicciardi, et que la lettre connue sous le nom de *Testament d'Heiligenstadt* éclaire d'une si poignante vérité : « O Providence, fais-moi apparaître une fois un seul pur jour de joie! » Le poète entend dans ce pathétique adagio la voix puissante de l'Océan; à travers la nuit sombre et glaciale montent les plaintes des esprits maudits que Dieu a plongés dans les abîmes jusqu'au jour du Jugement; c'est la secrète douleur du monde qui gémit dans le vent.

Le *Menuet* de Boccherini, sous une apparence plus riante, cache tout un petit drame de jalousie et de trahison; un cavalier et sa dame dansent dans un élégant boudoir du XVIIIe siècle, entre la salle de bal éclatante de lumière et le jardin plein de nuit et de mystère. Elle rit des lèvres, mais son cœur soupire; il a le visage radieux, mais des sanglots

montent à sa gorge; leur dialogue est brusquement interrompu par une entrée de masques costumés en Zéphirs.

La *Gavotte* de Martini évoque un vieux parc du XVIII$^e$ siècle, avec ses fontaines de marbre et ses buissons de roses. Un vieillard et une jenne fille dansent ensemble, le vieillard répétant, en les adaptant à ses propres sentiments, à ses souvenirs, à ses regrets, les paroles de la jeune fille qui pense à son jeune amoureux.

C'est encore un rythme de danse qui inspire la *Versione* de Chopin : ici, la tentative de Fogazzaro était particulièrement audacieuse, les mazurkas de Chopin, toutes nées du folklore polonais, étant les œuvres les plus caractéristiques du tempérament national du musicien. Mais il n'en est pas moins vrai, comme l'ont remarqué tous les critiques, qu'il a transformé les thèmes populaires, leur donnant, selon son inspiration du moment, une couleur gracieuse ou sauvage, mélancolique ou passionnée. Dans la 4$^e$ *mazurka*, le poète voit, entend une jeune femme au lit de mort de son mari : « Ne dors plus..., éveille-toi..., je veux danser avec toi; quel plaisir de danser dans tes bras puissants, comme portée par la mer, entraînée par le vent... Mais tu te tais... Je suis lasse..., je veux dormir aussi, avec toi. » Et elle tombe morte.

Schumann se prête peut-être mieux que tout autre musicien aux fantaisies du poète, comme Fogazzaro le démontrera lui-même dans une spirituelle nouvelle. De la célèbre pièce intitulée *Dans la nuit*, il a d'abord fait un tragique dialogue entre la femme fatale et l'homme pieux qui résiste à son amour; à travers la nuit, elle l'appelle, elle le tente, elle croit déjà le posséder; mais, au moment de succomber, il prie, se relève et s'arrache à son étreinte.

Sur le 6$^e$ *Prélude* de Bach, Fogazzaro a écrit un gracieux badinage qui n'est plus dans le ton des *Intermezzi*. La scène se passe dans la Venise du XVIII$^e$ siècle : une grande dame, la signora Cleofe, adresse à sa fille une plaisante, minutieuse, interminable admonestation en dialecte vénitien.

Enfin, l'*Aveu* du *Carnaval* de Schumann est traduit successivement en deux petites pièces sans aucun rapport l'une avec l'autre : « Donnez-moi votre main, dit un homme à une femme, pour que j'y lise votre destin et le mien. — Un démon et un ange se livrent de cruels combats dans mon cœur. »

Remarquons tout de suite que, quelle que soit l'apparente variété de l'inspiration, la plupart des motifs musicaux de Fogazzaro peuvent se ramener à un thème unique : un dialogue d'amour entre deux âmes qui se cherchent, qui s'appellent, qui se perdent dans la nuit ou se rejoignent dans la mort. « Crois-tu que Pergolese et Elle soient à présent réunis? » L'anxieuse interrogation que Daniele Cortis adresse à Elena et qui est comme le symbole de leur propre destin est au fond de toute l'œuvre du poète et du romancier; sa conception spiritualiste de l'amour, telle qu'il l'a maintes fois formulée, mais nulle part plus fermement que dans sa conférence *Une opinion d'Alexandre Manzoni*, repose sur la croyance à la prédestination des âmes l'une à l'autre : « Peu d'hommes, sans doute, parmi ceux qui descendent le versant des années, n'ont jamais rencontré un cœur fidèle pour toujours, refermé et, pour ainsi dire, replié sur son trésor de douleur et d'amour, absorbé dans le seul désir de se réunir n'importe où et n'importe comment à l'être aimé. Dans l'un de ces cœurs rares, révélé au monde quand il ne battait plus, un admirable cœur de femme qui avait aimé au point de ne pouvoir se figurer, malgré sa foi, une félicité plus grande que celle qu'elle avait eue, j'ai lu ces mots : « J'adore, j'aime et j'attends... je suis amoureuse de la mort. » Miranda, Édith, Elena, Violetta, Jeanne, Lelia, toutes ou presque toutes les héroïnes de Fogazzaro ont ce cœur meurtri, confiant et fidèle.

Fogazzaro, devançant les jugements de la critique, assez peu favorables en général à ses *Versioni dalla musica*, en a donné lui-même le plus curieux commentaire dans la nouvelle *R. Schumann, op. 68*.

On discute, un soir, chez donna Valentina, cette question : « La musique peut-elle raconter et décrire? » Non, dit le mari; — oui, soutiennent avec acharnement les trois adorateurs de la maîtresse du logis. Mais le poète se tait et sourit. Alors donna Valentina se met au piano et joue deux pages de Schumann; ce sont précisément celles que Fogazzaro a interprétées dans ses *Versioni* : « S'il est une musique qui parle, dit la femme, c'est celle-là. Ici, vraiment, il y a une scène et une histoire très claires. Que chacun de vous me la traduise tout de suite par écrit. » Chacune des trois traductions, comme on pouvait s'y attendre, est essentiellement une tra-

duction du tempérament de celui qui l'a écrite. La première, celle d'un vieux monsieur, intitulée *Le Monde des rêves. La Vallée des roses. A l'aurore*, brûle de la plus voluptueuse passion. La seconde, celle d'un jeune blondin, évoque *Une cathédrale la nuit*, l'extase mystique d'une pénitente damnée par amour. La troisième est celle du poète; mais elle n'a rien de commun avec l'*Intermezzo* qu'il avait écrit; intitulée *le Poète et la Dame*, c'est, sous une forme de dialogue, une irrévérencieuse parodie de l'amour romantique.

Même en faisant la part de l'intention ironique de l'auteur, il était impossible de démontrer plus clairement que « la musique est une langue sans dictionnaire et sans grammaire, qui ne se peut traduire mot à mot en toute sûreté ».

Ainsi Fogazzaro avait-il spirituellement prévenu les objections qui n'allaient pas manquer de lui venir de toutes parts.

En 1885, l'année même où le poète avait écrit ses deux premières *Versioni dalla musica* (Schumann et Beethoven), Nencioni publiait dans la *Nuova Antologia* un intéressant article sur *La Musique dans la littérature*. Il remonte jusqu'à Dante et Shakespeare, mais montre chez Hoffmann le véritable initiateur du genre. Après avoir rappelé les épisodes fameux de George Sand dans *Consuelo* et dans *Spiridion*, il étudie les « motifs » musicaux de Robert Browning, qui sont peut-être ce qu'il y a de plus rapproché de la tentative de Fogazzaro; la *Toccata de Galuppi* du poète anglais est une magistrale évocation de la futile et brillante Venise du XVIIIe siècle, que l'on peut mettre en parallèle avec le *Prélude* de Bach des *Versioni* italiennes.

Pourquoi faut-il que, deux ans plus tard, le même critique ait refusé[1] à Fogazzaro le privilège qu'il avait accordé à la poésie d'interpréter la musique? Les *Intermezzi* venaient de paraître avec les nouvelles de *Fedele*. Tout en reconnaissant justement dans l'ensemble du livre l'influence d'Hoffmann, Nencioni ne cache pas sa déception en présence des *Intermezzi*. « L'indéfini est le caractère essentiel de la musique... Fogazzaro a réussi uniquement quand il s'est borné à *imiter* le sujet et le caractère d'un morceau de musique, en se servant des moyens propres à l'art poétique. Il a échoué quand

1. *Nuova Antologia*, 1er août 1887, article de Nencioni sur *Fedele*.

il a voulu *traduire* avec les mots les sons du musicien. » Le *Menuet* de Boccherini est réussi ; *Chopin* est manqué ; Chopin, trop lyrique, trop élégiaque, est intraduisible.

Le même reproche sera repris, à satiété et presque dans les mêmes termes, par d'autres critiques. Donadoni, qui pense qu'il y a plus de suggestion musicale dans certaines pages des romans de Fogazzaro que dans toutes ses *Versioni dalla musica*, déclare : « De semblables transpositions enlèvent à la musique ce qu'elle a de particulier, l'indéfini. Ce qu'il y a de mieux dans ces vers, au dire des connaisseurs, c'est l'adaptation du *mètre* au rythme de la musique[1]. »

Il est au moins piquant de constater que Nencioni, si sévère pour les *Intermezzi* de Fogazzaro, était lui-même l'auteur d'une *version* du même genre : *Dopo una Sinfonia di Beethoven*[2]. Le genre, d'ailleurs, semble avoir eu une certaine faveur en Italie, malgré les réserves de la critique, puisqu'on cite des essais analogues de Mazzoni, *Reminiscenze musicali*, de Panzacchi et d'Annie Vivanti, tous postérieurs à ceux de Fogazzaro.

Ne serait-il pas même à propos de rappeler ici le poétique commentaire que d'Annunzio a donné, dans un chapitre célèbre du *Piacere*, de la *Gavotte des dames jaunes ?* Les paroles qu'il prête à Francesca semblent bien l'expression d'un état personnel et habituel de sa sensibilité : « J'ai fait et entendu beaucoup de musique. Et de chaque symphonie, de chaque sonate, de chaque nocturne, de chaque morceau, en somme, je conserve une image visible, une impression de forme et de couleur, une figure, un groupe de figures, un paysage ; si bien que mes morceaux préférés portent un nom, d'après l'image. J'ai, par exemple : la *Sonate des quarante brus de Priam*, le *Nocturne de la Belle au bois dormant*, la *Gavotte des dames jaunes*, la *Gigue du moulin*, le *Prélude de la goutte d'eau...* »

Sans doute ne faut-il pas demander plus à ces *versions de la musique* que d'être un libre élan de l'imagination excitée par les sons et le rythme, suivant les circonstances de l'heure et du lieu. George Sand raconte ainsi, dans les *Lettres d'un*

1. Donadoni, *Antonio Fogazzaro*, p. 99.
2. Nencioni, *Poesie Varie* (1880).

*voyageur*, que sur la *Symphonie pastorale* de Beethoven elle a composé successivement un poème dans le goût de Milton et une idylle dans le goût de Gessner. Goethe, écoutant une symphonie de Bach, croyait voir un cortège de seigneurs en habits de gala. Mais un poète prétend rarement égaler par la précision de l'image, couleur et contour, la mélodie ou l'harmonie des sons. Seul Hoffmann a eu cette audace quand il note, mais peut-être avec quelque secrète ironie : « *Accord si bémol majeur :* Quelle joyeuse vie dans les champs et dans les bois aux beaux jours du printemps... Les esprits propices agitent leurs ailes d'or..., etc. »

Fogazzaro n'a jamais rien prétendu de tel. Mais, pour lui, les sources de l'inspiration artistique échappent à la conscience de l'artiste. Si la musique a pour l'imagination de l'écrivain une si grande puissance suggestive et créatrice, c'est qu'elle fait monter des profondeurs inexplorées de la conscience ces soudaines révélations auxquelles les peuples anciens ont donné le visage et le langage des Muses. « Quand jaillit dans notre esprit un vers, une conception lyrique, une scène de roman ou de drame, nous en sommes émus comme si vraiment l'inspiration nous venait d'un autre esprit, et parfois nous le croyons. Il est, au contraire, vraisemblable qu'elle naît de ces mêmes abîmes de l'âme où sont ensevelis les souvenirs oubliés[1]. » Les thèmes de Bach et de Beethoven, les phrases de Pergolese et de Cimarosa, les lieds de Schumann qui forment comme une trame musicale à la pensée de Fogazzaro dans ses poésies, ses romans, ses nouvelles, qui lui ont inspiré les *Versioni dalla musica*, ne sont pas autre chose que des impressions, de mystérieuses *correspondances* conservées dans ces trésors du souvenir auxquels ni les sens ni la raison n'ont plus accès.

Édouard Maynial.

1. Discorsi, *Per una nuova scienza*, p. 161.

# ANDRÉ GIDE ANTIGOETHÉEN

Le Président du Reich a conféré à M. André Gide la « médaille de Goethe » frappée à l'occasion du centenaire de la mort du poète.

(*Les Journaux*, août 1932.)

Parce qu'une curiosité manifeste, une liberté d'esprit incontestable et une déférence proclamée à l'égard du maître de Weimar font partie de la meilleure « légende » de cet écrivain français, l'allusion à Goethe est comme impliquée dans les compliments qui lui sont décernés[1]. Encore convient-il d'y regarder d'un peu près, et sans trop se laisser égarer par les affirmations de l'intéressé lui-même au sujet de Goethe, « ce génie auquel, sans doute, je dois plus qu'à aucun autre, peut-être même qu'à tous les autres réunis »... « le rôle qu'il a joué dans mon développement intellectuel et moral, dans ma vie... », etc., etc.

Puisque la biographie s'est déjà occupée d'un vivant dont il semblait dès lors que le cycle terrestre fût accompli, rien

1. R. de Gourmont, dès 1891 et à propos des *Cahiers d'André Walter*, observait chez l'auteur « un esprit romanesque et philosophique de la lignée de Goethe » ; P. Souday, à propos du *Prométhée* de Gide, cite celui de Goethe (p. 39 de son *André Gide*). Il y a là une sorte de tradition — peut-être conditionnée par une certaine façon d'envisager le sens du message goethéen — qui va jusqu'à F. Bertaux (*Revue de Genève*, décembre 1922, p. 712) : « Poète universel, son universalité comme celle de Goethe est d'abord du talent, et ensuite de l'autorité... », S. Braak, *André Gide et l'âme moderne*. Amsterdam, 1923, p. 7. M. L. Pierre-Quint (*André Gide*, Paris, 1932, p. 197) suggère d'abord une analogie *d'éthique individualiste* avec Nietzsche, puis avec Goethe. Dans le même sens, R. Lalou, *André Gide*. Paris, 1928, p. 113 : « C'est Stendhal et Dostojewsky, les deux maîtres de Nietzsche [?], dont il veut fondre les conquêtes dans un humanisme à la Goethe. Il rêve de garder à la perfection cet imperceptible « tremblement » où l'Olympien, etc. Jamais il ne fut désespérément inquiet. Comme Goethe, ses divers livres l'ont purgé et délivré. » Plus réservé, E. R. Curtius, *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*, s. d., p. 45, se contente de nommer Goethe parmi les informateurs étrangers de cet « analyste » à la française.

de plus légitime que de vérifier des contacts essentiels, dont il n'est pas sûr qu'on doive faire d'évidentes certitudes d'adhésion et de déférence.

*
* *

Et d'abord, il est visible que cette affinité s'est manifestée fort tard : rien ici de l'espèce de « sacre » précoce qu'une Daniel Stern, un Carlyle, un Emerson, reçoivent grâce à des circonstances où s'engagera, pour ainsi dire, l'inflexion de toute une destinée. André Gide le reconnaît, l'importance de Goethe ne lui fut pas affirmée de bonne heure. « La génération dont je fais partie était casanière ; elle ignorait beaucoup l'étranger et, loin de souffrir de cette ignorance, était prête à s'en glorifier (*Revue de Genève*, janvier 1923). » Voilà qui n'empêche nullement de vives adhésions pour plus tard, mais qui du moins différera les fortes innutritions profitables à la croissance de l'être spirituel : ni ses maîtres de l'enseignement secondaire, ni les milieux initiaux et leur atmosphère intellectuelle, ni même ses compagnons d'émancipation et d'éveil — Pierre Louys mis à part — ne lui révèlent l'importance de cet étranger. Même l'épisode, cité par M. Gide, du *Dialogue avec le Centaure* (*Second Faust*, acte II), lu grâce à Pierre Louys, ou la révélation d'autres fragments goethéens semblent surtout cristalliser, au gré de ces jeunes gens avides d'affranchissement, le *paganisme* du poète affirmé en face des pratiques et coutumes chrétiennes.

L'aveu en est fait par André Walter en ses *Cahiers*. Dans cette seconde éducation, plus vitale, qui suit celle de l'école pour tout esprit vigoureux, nulle place d'élection n'est faite à Goethe au cours des lectures entreprises avec une chère compagne — et ce n'est pas la magie d'un vers éventuel qui rompt le cercle :

Nous apprenions ensemble l'allemand, bien que le sachant déjà ; mais les leçons nous étaient un prétexte de lire, et, penchés sur le même livre pour traduire, nous amusions nos esprits aux subtilités rhétoriques des équivalences. Ainsi nous connûmes *Die Braut von Messina, die Heimkehr, die Nordsee*. L'allemand a des allitérations chuchotées qui mieux que le français disaient les songeries embrumées...

Telle est cependant la fatalité de certains états de l'âme humaine que le werthérisme inévitable de la dix-huitième année prend, dans le premier volume de l'écrivain français, une tonalité qu'on rapprocherait aisément du phénoménisme anxieux et de l'instabilité émotive du fameux héros dolent. Spinoza ne sert, en somme, qu'à mieux déchirer ces deux êtres; et Chopin, ici, joue le même rôle de dépossession troublante qu'Ossian dans *Werther* : et nul Homère, cette fois, pour faire contrepoids!

Puis c'est le scrupule religieux, trop affirmatif chez les imperturbables guides attitrés, la « raison » prétentieuse des éducateurs et des grandes personnes, qui jettent un trouble pareil dans l'être cherchant sa voie. Notre nouveau Werther, ambitieux de « dompter la chair par la ferveur de l'esprit », fait choix, d'ailleurs, d'un dénouement qui dépasse encore en égoïste commodité celui qui fut reproché à Goethe. On a pu dire : « Werther s'est tué, mais son auteur a survécu »; ici, c'est la fictive Charlotte qu'on invite à disparaître par une belle nuit d'étoiles; c'est Allain, sorte de « double » partiel d'André Walter, qu'on rend fou, tandis qu'émerge victorieusement ce dernier, s'évadant — pour notre délectation future, ce n'est pas douteux — de la crise où d'autres sombreraient.

Soyons-en sûrs en tout cas : rien, ici non plus, ne marquera jamais pour une destinée d'acceptation bourgeoise et de précoce *conformisme* une nature rebelle à des disciplines qui semblent susciter la révolte par l'étroitesse même de leurs règlements. De nobles rébellions de jeunes esprits contre des prescriptions rigides apparentent quelque temps tous les maîtres à venir. Ici, ce *Sturm und Drang* témoigne d'une intensité de protestation qui est tout un programme — celui des individualistes de 1887, ralliés d'avance à une « culture du moi » qui fait d'eux, comme on sait, des nietzschéens avant la lettre :

> Multiplier les émotions. Ne pas s'enfermer en sa seule vie, en son seul corps; faire son âme hôtesse de plusieurs. Savoir qu'elle frémisse aux émotions d'autrui comme aux siennes; elle oubliera ses douleurs propres en cessant de se contempler seule.

Mais ce programme faustien néglige et récuse, par contre,

des leçons d'*objectivité* que se donnait de bonne heure la sagesse exigeante de Goethe répudiant les phantasmes ; cette carence est chez A. Gide un indice de trouble dont on ne saurait trop signaler la précoce affirmation :

> Les chimères plutôt que les réalités; les imaginations des poètes font mieux saillir la vérité idéale, cachée dernière l'apparence des choses.

Goethe, qui toujours a procédé en partant de l'expérience, qui s'est discipliné par de dures soumissions à l'impitoyable réalité du monde extérieur, qui reprochait aux Allemands du Nord-Est d'être menés par un excès d'idéalisme fantômal, aurait été surpris de voir un jeune Français tellement absorbé en son moi qu'il se refuse à toute objectivité : c'est, il est vrai, un enfant « obtus », et non un triomphant éphèbe ; c'est, comparé au Goethe de la vingtième année, un adolescent de peu de rayonnement, enfoncé pour longtemps dans les soucis du collège, du préau, des divertissements scolaires, qui rêve à bon droit « je ne sais quoi d'autre à côté du réel, du quotidien, de l'ordinaire ». Mais comment, de divergences aussi essentielles, pourrait jamais résulter une analogie fondamentale de quelque solidité ?

*
* *

Et déjà, quand pourrait se faire une jonction plus salubre, Schopenhauer — si séduisant pour un philosophe en rupture de ban avec son entourage —, Nietzsche — bien alléchant pour un révolté de vingt ans —, ont occupé des positions que ne tenait pas, à vrai dire, une garnison goethéenne. Car on a beau ajouter à une médiocre initiation adolescente les fragments du *Reineke Fuchs* que fait connaître à André, curieux de nouveautés, attiré par toute singularité et tout mérite expressifs, la polyglotte Anne Shackleton : tout cela n'arrive pas à créer un ensemble goethéen, même provisoire, même illusoire, qui offre du moins une position *d'attente* pour de meilleures appropriations.

Puisque c'est au Casino de Biskra, le 27 février 1895, que se place la lecture du IV<sup>e</sup> livre de *Vérité et Fiction* (sans

doute de la *Première Partie* : donc l'histoire d'une éducation de poète avec ses *manques* et ses profits), la fin d'un décisif hivernage algérien marque aussi une progression dans la culture goethéenne de notre indépendant. Mais ce séjour à Biskra tient une si grande place dans les souvenirs, *romancés* ou non, de l'*Immoraliste* ou du *Grain ne meurt*..., qu'il faut surtout regretter la tardive jonction ménagée par la destinée entre une incertitude intelligente, « merveilleux jardin d'hésitations », et une acceptable maîtrise. A peine si la lecture de la traduction allemande de la *Life of Goethe* par Lewes supplée à ce retard. Que ne connaissait-il, calviniste plus qu'impatient désormais, et Français qui va toujours s'inquiéter de ses appartenances nationales, cette remarque faite en passant par Goethe et qui allait au-devant, dirait-on, d'un persistant désarroi comme celui-ci :

Ces deux hommes — dit l'auteur du *Divan* à propos des voyageurs Tavernier et Chardin, modèles de fermeté, d'égalité d'humeur et de courtoisie — possédaient deux avantages qui ne sont pas donnés à chacun : ils étaient à la fois protestants et français — qualités dont la combinaison est propre à produire des individus extrêmement capables...

A l'opposé, et loin que prennent tout leur sens ces deux éléments qu'il aurait pu « réassimiler » aux temps de l'Affaire Dreyfus, une double dépréciation ne laissera plus guère, à un intellectuel inexorable, que des raisons de mécontentement, et presque de détresse, à ces deux qualifications qu'André Gide n'arrive pas à accepter de la seule manière qui vaille : la reprise du principe *positif* latent au fond de ces particularités[1].

C'est ici, semble-t-il, qu'il faut signaler, au passif de notre compatriote et à l'actif de l'Allemand, une autre divergence peu essentielle en apparence, fondamentale en réalité, entre deux variétés d'intellects : l'*anti-historicisme* de Gide s'oppose capricieusement à ce qui est, chez Goethe, non pas une béate acceptation du « fatras » de l'histoire, mais la perpé-

1. *Si le grain ne meurt*, t. II, p. 96 : « J'étais privilégié sans le savoir, comme j'étais Français et protestant sans le savoir; sorti de quoi, tout me paraissait exotique. »

tuelle curiosité de l'éternel humain. « On ne saurait comprendre le présent sans discerner le passé », déclare mainte fois l'auteur de *Faust*, qui n'attribuera jamais une valeur moindre à l'authentique historien qu'au grand poète soi-disant « créateur ». Les lectures de Goethe à tout âge témoigneront de sa déférence; elles corrigeront toujours, s'il le faut, ses ardeurs d'impressionniste et ses conclusions de naturaliste, en lui rappelant la réalité des traditions humaines, la fragilité du progrès. Au contraire, le contemporain d'autres pyrrhoniens se déclare de bonne heure (*Si le grain*..., t. II, p. 128) et « au sortir de la rhétorique », séduit par « les pages où Schopenhauer tente d'établir le départ entre l'esprit de l'historien et celui du poète : et voilà donc pourquoi je n'entends rien à l'histoire! me dis-je avec ravissement ». Incompréhension qui tournera, dans l'*Immoraliste* et ailleurs, en une franche détestation des historiens, avec qui l'auteur n'éprouve, en raison de leurs recherches, « guère plus d'émotion qu'à feuilleter de bons dictionnaires d'histoire » — alors que pour Goethe le mérite est égal — quoique différent — chez ceux qui évoquent le passé et chez ceux qui animent d'une vie distincte le présent.

Il faut donc exclure du monde intellectuel d'André Gide, non seulement la sérieuse application scientifique, ou la pratique du dessin, de la peinture *obligeant à regarder* (remplacés en quelque mesure par le dilettantisme musical, et quelle différence éducative!), mais cette autre tutrice de réalité : les données séculaires, à travers les siècles, des traditions et des faits établis. Ceci dit, quelle admirable, et quasi goethéenne, affirmation de liberté intellectuelle! Quelle ferme indépendance! Quelle « horreur du repos, du confort, de tout ce qui propose à la vie une diminution, un engourdissement, un sommeil »! L'apostrophe de Faust à Chiron aussi bien que le désespoir surhumain de Nietzsche trouveront là, à n'en point douter, une sympathie toute préparée, d'avance *désaccordée* et discordante sans doute, mais indubitablement faite pour éloigner de tout dogmatisme un jeune bourgeois intelligent. Et puisque la crainte du choix, l'attrait de l'hérésie et de la singularité créent une variété de désir, la recherche d'une « totalité de joie » préférée à la médiocrité d'un assenti-

ment partiel, fort excusables sont les témoins qui croyaient en vérité assimiler ces dénis d'obédience à la tonalité des expériences goethéennes. *Der Wanderer*, « l'errant » : c'est, dans ses jeunes années, le prédicat dont Gide aimerait à se parer, et c'est aussi, aux temps de son *Sturm und Drang* rhénan des alentours de 1771 et même dans telles reprises, la figure où se réfugierait le plus volontiers l'instable Francfortois.

*Les Nourritures terrestres* (1897) représentent assurément un point de croisement et, dans ces destinées pourtant antagonistes, un *relai* essentiel où l'on imagine que pourraient se rencontrer deux esprits. Lorsque Goethe, à trente-neuf ans, s'enfuit subrepticement de son étroit Weimar pour se réincarner, s'il est possible, au delà des Alpes, nous suivons ce « voyage en Italie » — plus aventureux et plus passionnant que le récit qu'il en fit un quart de siècle plus tard — avec une sympathie que nous sommes prêts à accorder à ce voyageur-ci. La crainte de l'ankylose intellectuelle et morale incite aux mêmes déclarations d'indépendance, à la même recherche de la simple et directe sensation nos deux protestants. Le luthérien allemand « ose être heureux » ; le calviniste français affirme avec Hafiz :

> Mon paresseux bonheur qui longtemps sommeilla
> S'éveille...

Comme il est naturel, la splendeur du Midi chasse, pour l'un et pour l'autre, les grises nuées de la conscience, les schèmes blafards de l'idéologie. « L'exaltation de la LUMIÈRE » est célébrée par nos deux affranchis avec une joie qu'on a plaisir à trouver pareille chez le disciple et chez le maître ; et Goethe à Palerme ou à Capri étirait ses élytres, dirait-on, comme fera Gide au Monte Pincio :

> J'étais assis dans ce jardin ; je ne voyais pas le soleil ; mais l'air brillait de lumière diffuse — comme si l'azur du ciel devenait liquide et pleuvait. Oui vraiment, il y avait des ondes, des remous de lumière ; sur la mousse des étincelles comme des gouttes ; oui vraiment, dans cette grande allée on eût dit qu'il coulait de la lumière, et des écumes dorées restaient au bout des branches parmi ce ruissellement de rayons...

Or c'est pourtant, à n'en pas douter, ce vagabondage dé-

licieux — trois années alléguées par notre « Ménalque », vingt mois arrachés par le ministre de Weimar à sa tâche — qui témoigne au fond de la plus complète divergence entre la nature réelle des sensibilités et des intellects. Leurs émancipations respectives, par delà le contemptible « conformisme », vont à un *ordre* profond chez Goethe, à un désarroi chez Gide. « Sortir de n'importe où, de ta ville, de ta famille, de ta chambre, de ta pensée », c'est pour le voyageur des *Nourritures terrestres* une « désinstruction » tendant au nihilisme, alors que pour l'explorateur de Naples et de Sicile ç'avait été une leçon d'humanité essentielle. Alors qu'au milieu d'êtres si opposés au philistinisme weimarien ou à une dérisoire aristocratie, — artistes, petites gens, voyageurs comme lui — Goethe apprend d'abord à *se déprendre de lui-même* et à redouter l'extase qui n'est, au fond, qu'un idéalisme surexcité, le vagabond français se sent d'autant plus enivré de son propre rêve qu'il est plus éloigné de son cadre normal. L'*héliotropisme* de Goethe, dans le Midi, est un affermissement, une concentration; celui de Gide est une dissolution :

... la nature me pénétrait; aidé par un trouble des nerfs, je ne sentais plus à mon corps de limites; il se continuait plus loin; ou parfois, voluptueusement, devenait poreux comme un mur; je fondais. — Du banc de pierre où j'étais assis, l'on cessait de voir Rome qui m'exténuait; on dominait les jardins Borghese, dont le contre-bas mettait au niveau de mes pas les cimes un peu lointaines des plus hauts pins... O terrasses! Terrasses, d'où l'espace s'est élancé. Le vent sur les ramures dominées... O navigation aérienne[1]!

Ce retour à l'éparpillement werthérien du *moi*, à la grande volupté phénoméniste, sentez-vous combien il est, précisé-

1. De même qu'une boutade de *Paludes* (p. 108 de l'éd. Gallimard) est le point de départ évident de *Knock ou le triomphe de la médecine* de Jules Romains, avec son paradoxe savoureux sur la dignité de la maladie et avec un semblable nom propre, une autre incitation est offerte par ce petit livre en cet endroit-ci. Suivent en effet des énumérations alliciantes, puis, quelques pages plus loin, la *Ronde des maladies*, qui n'a plus besoin que de participer d'un cosmopolitisme authentique pour devenir le pittoresque bariolage de Paul Morand :

*A Damiette, je pris les fièvres.*
*A Singapore, je vis mon corps s'orner d'efflorescences blanches et mauves.*
*A la Terre de Feu, toutes mes dents tombèrent.*
*Sur le Congo, un caïman me mangea un pied...*

ment, ce que Goethe a tâché de combattre en lui-même comme une aberration — aussi néfaste et contraire à l'*individuation*, à la grande affaire de la Vie et de l'Univers, que peut l'être le Chaos, la confusion de Walpurgis, pour l'ordre planétaire reflété sur notre terre habitée? Goethe qu'a guetté la folie à vingt ans, Goethe qui n'en était plus à compter les cas de trouble d'âme chez ses contemporains de la littérature, de l'amour, de la politique, de la religiosité, Goethe moins ignorant que d'autres, plus turbulents en apparence, des menaces qui pèsent sur Oreste et sur Torquato Tasso comme sur Werther et sur Ottilie, a demandé, d'instinct, une leçon d'acceptation normale, hellénique, et vraiment *odysséenne*, à des latitudes que son prétendu disciple affectionnera pour des raisons contraires. Et comme on sent aussi que la marche du Monde est contemplée par Goethe ainsi qu'un principe d' « acceptation », célébrée par Gide comme un thème tout extérieur sans vraie portée profonde. Rapprochons de l'*hymne en guise de conclusion* des *Nourritures terrestres :*

Elle tourna les yeux vers les naissantes étoiles. « Je connais tous leurs noms, dit-elle; chacune en a plusieurs; elles ont des vertus différentes...

« Elles se tiennent l'une à l'autre toutes attachées, par des liens qui sont des vertus et des forces, de sorte que l'une dépend de l'autre et que l'autre dépend de toutes. La route de chacune est tracée et chacune trouve sa route... et cette route, qui nous paraît fatale, est à chacune la route préférée, chacune étant de volonté parfaite. Un amour ébloui les guide... »

cette admirable *Pensée nocturne* où l'amoureux de M^me^ de Stein, si ému qu'il soit de la mécanique céleste, affirme que, malgré tout, cette harmonie ne vaut pas le simple attrait humain qui opère entre cœurs mortels :

Ah! c'est vous que je plains, malheureuses étoiles!
Vous qui resplendissez d'un éclat merveilleux
Et, sans rien recevoir des hommes ni des dieux,
Pour l'inquiet nocher, des nuits percez les voiles!
*Vous n'aimez pas, n'avez jamais connu l'amour!*

Rien de plus profondément goethéen que cette rectification, qui laisse au répertoire de la chimère la fameuse conclu-

sion du *Paradis* médiéval de Dante, *L'amor che muove le stelle*, et préfère à cette allégation la réalité, peut-être unique, de l'amour humain. Le séduisant petit livre de Gide a beau, dès lors, multiplier les allusions goethéennes, évoquer à Amalfi « la LUNE — douce, douce, douce — comme pour l'accueil d'Hélène au second Faust », donner pour épigraphe au livre VI la devise du veilleur Lyncée (qu'une obédience assez pusillanime laisse en possession de son nom de Lynceus) et lui donner la parole pour conclure ce charmant recueil de ballades ingénument artificielles, — la leçon du Midi, pareillement complétée par la Sicile chez l'un et par l'Algérie chez l'autre, opère de façon tout opposée chez nos deux civilisés. Elle rend le plus septentrional à une plus essentielle humanité; chez l'autre, au contraire, elle dissout et disloque par son « persistant azur » l'armature de la personnalité. Ce n'est pas sans dommage que lui aussi « s'est attardé sous les palmiers ».

*
* *

« La nécessité de l'option me fut toujours intolérable; choisir m'apparaissait non tant élire que repousser ce que je n'élisais pas. » Cette profession de foi qu'il faut répéter avec lui, à laquelle c'est le grand mérite d'André Gide qu'il faille revenir à propos de lui, restera donc le *leitmotiv* de sa destinée; il lui semblera que le *surhomme* est précisément celui qui, s'étant prêté au plus grand nombre de sollicitations et ne s'y étant prêté que provisoirement, additionne en fin de compte le maximum de diversités. Or Goethe a dit, à plusieurs reprises, à propos de lui-même et à propos d'autres êtres, que les individualités supérieures disposent *de moins de liberté*, mais qu'elles ont la faculté *de bien choisir*.

Et c'est ici qu'une rencontre saisissante dans le métaphorisme permet d'évaluer au juste la parfaite divergence qui, désormais, n'aura plus qu'à s'accentuer entre deux « structures », entre deux conceptions de la vie aussi, pour s'opposer décidément. André Gide fait dire à son porte-parole des *Nourritures terrestres :*

Mon âme était l'auberge ouverte au carrefour ; ce qui voulait entrer, entrait...

Architecturale aussi, mais autrement vigilante, et dès lors assurée de maintenir une permanence d'humanité[1], la profession de foi de Goethe se lit dans sa lettre décisive à M^me^ de Stein (17-24 mai 1778) :

Mon âme jusqu'ici a été comme une ville aux murs dérisoires, avec derrière elle une citadelle à flanc de coteau. Du château j'ai assuré la garde, et la ville, je l'ai laissée sans défense en paix et en guerre; à présent je commence aussi à la fortifier, ne fût-ce d'abord que contre les troupes légères...

Qu'est-ce à dire? que l'élève de la science et de la nature, dépris de son épisodique rousseauisme, répudie la plaisante anarchie qui faisait figure de liberté, et qu'il exige, même pour l'écrivain, même pour le dilettante et l'amateur, une autre vérification de son *moi* que la simple docilité aux phénomènes : une responsabilité qui soit, grâce à l'action, une fructueuse détermination de plus. « Comment peut-on apprendre à se connaître? dira-t-il dans *Wilhelm Meister*. Point par la contemplation, mais par l'action. Essaie de faire ton devoir, et tu sauras aussitôt où tu en es[2]. »

Ces déterminations fondamentales étant données, on peut être sûr de leurs corollaires : André Gide aura beau multiplier les expériences du dilettantisme, dérouter son public, et parfois ses amis, par des volte-face imprévues et des jeux de cache-cache, sacrifier à l'occasion ses habitudes pour un voyage, ses intimités pour une reprise d'indépendance, — on ne saurait dire que, de la riche production de ses années de maturité, se dégage une impression goethéenne. La qualité

1. Surtout vis-à-vis des natures à la Jean-Paul, que Goethe qualifie d'*humoristiques*, et dont il ne cesse pas de redouter la déliquescence aimable et le séduisant polymorphisme. Ce ne sont point là, on le sait, des inquiétudes de vieillard, puisque l'évolution à cet égard, commençant vers 1780, est un fait de maturité et comme l'aboutissement du spinozisme. Cf. la lettre à Zelter du 30 octobre 1808 : « Personne ne veut comprendre que l'opération suprême, dans la Nature et dans l'Art, est l'individuation, et dans tout individu l'accent spécifique, afin que chaque chose devienne, soit, et reste un « quelque chose » d'important. » Conséquence (entretien du 4 avril 1814 avec Riemer) : « Les organismes plus évolués *ont moins de liberté*, sont plus définis, plus contenus dans leurs limites. » Et sa boutade fameuse résumerait bien son attitude à l'égard de certaines trahisons : « Un renégat, une divorcée remariée ont toujours quelque chose d'excitant. »

2. Moins courageusement, André Gide répond (*Cahiers*) : « Chacun de nos actes d'hier semble nous réclamer aujourd'hui. »

excellente de son style, à cet égard, ne saurait faire illusion : elle dépasse en unité, pourrait-on dire, les écritures parfois décousues du Weimarien, mais elles sont plutôt amenées à cette beauté des dehors par un triomphant procédé que par une nécessité intérieure.

Gide s'y efforce pourtant — mais trop tard. Un heureux accident d'état civil fait entrer dans sa famille un des plus informés à coup sûr et des plus pénétrants parmi les goethéens de l'époque, qui sous le pseudonyme de Michel Arnauld publie dans l'*Ermitage* plusieurs études sur la *Sagesse de Goethe* et permet à la curiosité gidienne d'en savoir davantage enfin, par la conversation, sur le grand poète germanique[1]. Un voyage en Allemagne avec ce compagnon de choix, une « station » à Weimar même, pendant l'été de 1903, élargissent vraiment une notion qui, affirmée assurément dans la conférence de 1900 sur *l'influence en littérature*, y restait cependant fort étriquée : celle de cette large, libérale et généreuse autant que multiple soumission goethéenne à tous les contacts[2], mais non sans liberté de choix et discrimination de volonté qui empêchera bien des glissades.

Et, dès lors, le *Prométhée* latent, celui qui chez Goethe comme chez Eschyle s'était targué d'affronter les dieux pour donner aux mortels l'usage du feu, l'abri d'une demeure pri-

1. D'une lettre adressée, le 14 septembre 1903 et de Cuverville, par Michel Arnauld à l'auteur de ces pages, qui achevait alors la rédaction de *Goethe en France*, il convient d'extraire ces lignes : « Cherchant autour de moi des traces d'influence goethéenne *j'en trouve malheureusement moins que je ne souhaiterais*. Cependant il vous sera bon de connaître deux conférences (*De l'influence en littérature* et *Des limites de l'Art*) publiées par mon beau-frère Gide dans son dernier volume : *Prétextes*, que je le prie de vous envoyer. Une troisième conférence — celle qu'il a faite à Weimar — paraîtra dans l'*Ermitage* d'octobre. »

Il peut être intéressant de connaître, tel qu'il l'exposait dans une lettre du 21 mars 1905 au même destinataire, le plan de cette *Sagesse de Goethe* demeurée malheureusement incomplète : « Chapitres que j'ai publiés (*Ermitage*, septembre et octobre 1900). Développement; mars 1901 : Culture; février-juin 1902 : Société; 15 janvier 1905 : Culture et génie (début). Resteront : Esthétique; Nature et Science; Religion et Philosophie; Vieillesse. »

2. Est-ce le lieu, dans une *Revue de littérature comparée*, vouée par définition à ces permanentes réalités de la vie intellectuelle, la matière cherchant sa forme et la forme s'adaptant à la matière, l'admirable profession de foi de Goethe *in extremis*, le 17 février 1832 — et en français? « Que suis-je moi-même? Qu'ai-je fait? J'ai recueilli et utilisé tout ce que j'ai vu, entendu, observé. Mes œuvres sont nourries par des milliers d'individus divers... Mon œuvre est celle d'un être collectif et elle porte le nom de Goethe. »

mitive et d'un toit, la mutualité des services à rendre, la concentration humaine loin des déserts, comme l'on comprend que, devenu chez Gide un contempteur tout négatif des tutelles indispensables, la plus cruelle mesure de salut public l'ait confiné dans les solitudes caucasiques! Grandes figures troubles, le *Roi Candaule* et *Œdipe* lui feront pendant, avec assurément de fiévreux problèmes dépassant ici, pour la lecture et pour la scène, la commode moyenne de la production courante. Mais c'est de Hebbel, non de Goethe, que peut être rapproché le père spirituel de ces personnages, le metteur en mouvement de ces actions dont aucune n'aboutit à la « purification » du *Tasse* ou d'*Iphigénie*, pas même à l'acceptation d'*Egmont* ou à la décision de *Stella*. Est-il besoin de le dire, le *processus* goethéen par lequel les exigences du moi s'harmonisaient enfin, ou se résolvaient dans la mort, n'a toujours point son analogue chez un auteur qui ne demande guère à la vie les mêmes enseignements.

* * *

« Dear, promettez-moi : maintenant n'écrivez plus jamais JE. » Et comme je paraissais ne pas suffisamment comprendre, il reprenait : « En art, voyez-vous, il n'y a pas de *première* personne. »

Cette recommandation quasi technique d'Oscar Wilde à son confrère français, Goethe la lui aurait surtout faite, dirons-nous, pour un domaine plus ample et plus authentiquement *vital* que l'élaboration d'une prose ou la confection d'une pièce de théâtre. Peut-être, suivi dans son activité artistique, le conseil de l'auteur anglais fut-il générateur de perfection formelle. Mais l'être profond a-t-il été touché par là? Et la divergence par excellence entre un maître, de plus en plus allégué par le disciple cependant, et A. Gide lui-même, n'est-ce pas précisément cette indiscrète subjectivité, ce *moi* sans réserve, cette norme uniquement cherchée en plein « bon plaisir », de plus en plus opposés à la sublime déférence de l'auteur de *Faust* aux quelques tutelles infrangibles sans lesquelles il sait bien que se produirait l'émiettement de la vie. Faire de soi-même le critère des choses — rien de moins communément pratiqué par Goethe en sa maturité.

Il y paraît dans une polémique connue où, sans qu'il s'en

doute, l'auteur des *Nourritures terrestres*, escarmouchant fort ingénieusement contre un adversaire que la polémique du temps désignait à sa riposte, atteint l'auteur de *Wilhelm Meister* alors qu'il lui semble avoir raison de celui des *Déracinés*.

Barrès n'avait jamais, dans ce livre fameux, prétendu qu'un écrivain, ou même un individu très sûr de lui, étaient condamnés à lier leur vie à un terroir exigu. Il a constaté que les communautés humaines créent une manière de sociologie à laquelle n'échappent pas sans danger les êtres moyens, c'est-à-dire le grand nombre. Il se trouve parfaitement d'accord avec Goethe, « déraciné » de Francfort à Weimar pour son compte, mais parfaitement avisé d'une loi bienfaisante pour les groupes ordinaires de l'humanité :

Ainsi l'a voulu la Nature ! Un homme, né sur sa motte de terre, en vient à lui appartenir par accoutumance ; le sol et lui-même font corps l'un avec l'autre, et du même coup se nouent les plus beaux des liens.

Cette apologie de l'enracinement, Goethe la prête, dans les *Années de voyage de W. Meister* (l. III, ch. IX), à l'un des plus clairvoyants de ses personnages, Lenardo ; de la même façon, il avait indiqué la part qui revient à cette tutelle complexe dans la détermination des destinées les plus fréquentes (*Affinités électives*, l. II, chap. XVII) :

Ce qui arrive ordinairement à tout homme se répète bien plus souvent qu'on ne croit, parce que sa nature est ici la déterminante la plus courante. Caractère, individualité, goûts, tendances, *conditions de lieux*, *d'environs et d'habitudes* composent un ensemble dans lequel chaque homme se trouve comme s'il nageait dans son élément, dans son atmosphère, et ne se trouvait que là commodément et à son aise.

Le corollaire de ces vues, dès qu'il s'agit de la France, c'est le regret qu'une centralisation excessive ait, dès le XVII[e] siècle, raréfié chez nous les centres autonomes de vie intellectuelle et réduit les provinces à une dépendance allant jusqu'à l'esclavage. Comme tous les sincères amis de la France, Goethe avait regretté cette formidable attirance d'une capitale sur des déracinés, formé des vœux pour le régionalisme, et par là

Barrès[1] (qui en faisait, au fond, la véritable thèse de son livre) reprenait la constatation qui était, le 23 octobre 1828, le sujet d'un entretien avec Eckermann :

Un spirituel Français, Dupin je crois, a dressé la carte de l'état des connaissances en France et rendu manifeste, par des teintes claires ou sombres, la diffusion plus ou moins grande des lumières dans les divers départements. Vous trouvez là, surtout dans les provinces du Midi, fort éloignées de la capitale, des départements qui sont tout à fait colorés en un noir digne des ténèbres épaisses qui y règnent. N'en serait-il pas autrement si la belle France, au lieu d'un seul point central, avait dix centres d'où émaneraient la lumière et la vie?

Il va de soi que Goethe, bel exemple de « déracinement » pour son compte, ne prétendait pas imposer « les plus beaux des liens » à tous les habitants de la planète : avait-il si tort, et Barrès avec lui, de trouver que, pour une moyenne humaine peu disposée à se créer sa morale, les conjonctions de l'hérédité avec l'habitat traditionnel assurent une certaine fixité, une accoutumance et une adaptation qui ne sont pas sans beauté, aux familles des hommes?

Impatienté par une thèse qui s'oppose à ses plus légitimes besoins de mobilité et qui, de plus, ne saurait cadrer avec sa double hérédité, Gide admet que c'est lui-même qui doit se sentir contrarié par le premier « roman de l'énergie nationale », et l'on connaît les « réponses à M. Barrès » (1897 et 1902) qui font état, soit de sa double ascendance en « deux provinces de France qui conjuguent leurs contradictoires influences » :

Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère Normande, où voulez-vous que je m'enracine?

soit de traités ou catalogues d'arboriculture qui affirment l'avantage d'une « transplantation », *afin d'obtenir des têtes bien faites* dans une pépinière. La satisfaction éprouvée par André Gide à battre l'auteur des *Déracinés* avec sa métaphore elle-même se retrouve, longtemps après le combat, dans un

1. Cf. notre article sur *l'Appel goethéen chez Maurice Barrès* (*Rev. de litt. comp.*,, t. V, p. 103).

*Billet à Angèle* où, à propos de l'étude de M. Thibaudet, l'adversaire de Barrès reprenait ses anciens arguments antigoethéens (*N. R. F.*, 1er juin 1921) :

Il soutient que l'animal ou la plante ne prospère nulle part aussi bien que dans son lieu d'origine; cela peut paraître « logique », mais cela est parfaitement faux, comme de dire que, réciproquement, sur chaque sol doivent prospérer surtout les espèces que ce sol a vues naître.

Et les Normands de Morée, dont le *Voyage de Sparte* révéla les châteaux, ne sont-ce point selon lui des témoignages de succès excentriques, de vertus nomades, de déracinements enfin? A quoi il eût été facile de répondre que, de fait, ces *burgs* aventureux sont en ruines, alors que, bien ou mal, les humbles bourgades hellènes qui durent se soumettre à ces envahisseurs sont encore là, habitées par des gens qu'une instinctive alliance avec leur milieu y a maintenus, végétatifs peut-être, mais existants.

Il est certain que, proclamant son détachement à l'égard de ses deux « pays » d'origine, l'auteur des *Faux monnayeurs* ne pouvait guère se proclamer « parisien » à tous crins. Ce n'est assurément pas sans raison que l'épigraphe de la troisième partie de ce livre amorce en ces lignes la reprise du *Journal d'Édouard :*

Son retour à Paris ne lui causa point de plaisir. (FLAUBERT, *l'Éducation sentimentale.*)

D'Édouard lui-même, qui prend à son compte nombre des aveux de l'auteur, il nous est dit que « bien que souvent en voyage et vivant, même à Paris, fort à l'écart », ce personnage « à la fois peu aimé, mais estimé par ses confrères, alors qu'il n'était que distant, acceptait de passer pour fier » : il a donc les traits essentiels, douloureusement, d'un *déraciné* qui se refuse à admettre, pour lui comme pour les autres, une très grande leçon de Goethe.

* * *

Une autre région de l'œuvre gidienne — coin « réservé », pourrait-on dire — ne fait pas moins apparaître la terrible scission qui eût certainement, dans les *Xénies* vengeresses,

assuré à l'auteur de *Corydon* une place parmi les cibles vivantes, figures d'anormaux, d'excentriques, où les fléchettes des grands Weimariens firent de si cruels massacres. Alors que le Rhénan conservera, sa vie durant, une charmante disposition à être intéressé et ému par la mobilité, la grâce, la spontanéité féminines, et que, vieillard, il fait à une demi-Française le suprême compliment de dire que « vous autres femmes feriez de la gentillesse avec la mort elle-même », l'auteur de l'*École des Femmes* témoigne d'une défiance frigide à l'égard de l'éternel féminin. Et comme, ici, des règles de vie et point seulement des tempéraments sont en cause, ce n'est pas aux surfaces qu'il se faut arrêter.

Très analogue à de plus récentes confusions, le désordre était grand à cet égard, comme on sait, aux confins du XVIIIe et du XIXe siècle : de grands esprits clairvoyants n'étaient pas de trop dans le conflit. C'est l'un d'eux, Guillaume de Humboldt, qui publiait, dès 1795, deux études fort importantes *Sur la différence des sexes et son influence sur la nature organique* et *Sur les formes masculine et féminine*. Un grand savant, qui savait que le véritable humanisme a besoin, sous peine de dépérir, d'une différenciation essentielle des tendances humaines, et qui dirait volontiers, comme de nos jours Lawrence : « Pour créer de la vie, il faut un homme et une femme », transporte le problème, hors de l'égoïste et cérébral petit monde humain, dans l'ensemble des forces biologiques et naturelles ; il se voit contraint de proclamer une particularité qui dépasse le vouloir de l'individu :

> La Nature, sans cette différenciation, ne serait plus la Nature, ses rouages seraient immobilisés ; finie, la liaison entre tous les êtres, et, de même, se terminerait la lutte qui contraint chacun d'eux à s'armer de l'énergie qui lui est propre — si, au lieu de la différence, une ennuyeuse et inopérante analogie se manifestait.

Comme il s'agissait, pour Humboldt, d'étendre ensuite à l'ordre humain et au règne de l'esprit les grandes tendances révélées dans les forces cosmiques, la « polarisation » — d'où naissaient l'attrait, l'activité, le jeu, la vie féconde — devait être vénérée comme une nécessité :

> La Nature obéit ainsi à la même divinité dont les Grecs eurent

soin, dans leur sagesse prévoyante, de faire la créatrice d'ordre réduisant le chaos.

Le deuxième essai de Humboldt[1] rattachait, de même, aux types créés par la Grèce la meilleure interprétation spécifique de ces tendances, considérées comme des nécessités naturelles et vitales, non sans une conclusion dédaigneuse pour ceux qui montraient, par des vues différentes, leur « ignorance du sexe ». De ces précisions scientifiques la littérature et l'art contemporains pouvaient faire leur profit, dans l'Allemagne si trouble des Jean-Paul et des Hoelderlin ; d'accord avec des vues qui se fortifiaient de toute la spontanéité d'un tempérament viril, Goethe ne dédaigna pas de donner, à ces déductions d'un savant, une affabulation assez populaire pour les rapprocher du grand public : *Hermann et Dorothée*, dont Humboldt devait faire un si éclatant éloge, n'est pas seulement l'épopée de la vie moyenne opposée à la fièvre révolutionnaire; les « caractères spécifiques » du jeune homme moyen, de la jeune fille qui lui fait face, sont « polarisés » poétiquement, selon des vues jugées salutaires en un temps d'incertitude et de dilettantisme prétentieux[2].

Ce sont choses indifférentes en apparence que ces incidents qui tiennent aux conditions du moment. *En apparence seulement :* car tout l'anthropomorphisme religieux qui rattachait Goethe à l'hellénisme, « ces dieux à figure humaine qui s'accouplent dans les vallées de Tempé », ainsi qu'il l'écrivait à Creuzer le « symbolique », le triage des *Nuits de Walpurgis* comme les cibles où vont les projectiles des *Xénies* — tout cela s'oppose foncièrement, on pourrait dire : organiquement, à l'une des « libertés » les plus connues dont notre auteur français a proclamé la revendication.

Ce sera, évidemment, un épisode curieux à retracer, dans une étude complète, que l'acheminement de l'écrivain vers cette affirmation. La plupart des biographes de M. Gide sont d'accord pour voir une sorte d'hommage à Oscar Wilde, au-

1. *Naturbestimmung des Geschlechts* revient, à plus forte raison, dans le *Plan d'une anatomie comparée* qui a été retrouvé dans les papiers de Humboldt (*Ges. Sch.*, éd. A. Leitzmann. Berlin, 1903, t. I).

2. Ed. Spranger, *Wilhelm von Humboldt und die Humanitätsidee*. Berlin, 1909, chap. III de la 2e partie : *Das Problem des Geschlechtsunterschiedes*.

teur de *Salomé*, dans le drame de *Saül* écrit en 1898, avec l'amour équivoque du vieux roi d'Israël pour le jeune berger de dix-sept ans, si alliciant avec des mains sanglantes de sa victoire sur Goliath[1]. A partir de là, une ligne continue a porté l'indulgent ami de Wilde à une sorte de dogmatisme cynique, où la théorie et la pratique s'inscrivent également en faux à l'égard des données goethéennes. Les débuts avaient semblé peu clairs, même à des spécialistes[2] :

Non seulement le caractère de Saül, mais le drame tout entier n'est pas facile à comprendre. Bien des fils rompus de la trame, bien des données secrètes se croisent; nulle part ne se présentent des lignes claires et précises; tant de suggestions symboliques sont mystérieusement impliquées (les dialogues de Saül avec les démons, avec la sorcière, etc.) qu'on ressent une impression de trouble indécision...

Moins de vingt ans plus tard, cette zone préalable était franchie, en même temps que s'affirmait délibérément ce qui n'avait paru que çà et là indiqué dans l'œuvre de l'écrivain : la préférence donnée « au diable », non à « Dieu », dans les dévotions et les litanies d'un intellectuel de 1920. Et l'on sait que, dans une des dernières scènes du *Second Faust*, Goethe s'est amusé à attribuer à Méphistophélès, harcelé par des angelots en chemise longue, certain attrait malsain...

* * *

Y a-t-il un contresens initial dans cet acte de foi suprême, et *das Dämonische*, souvent invoqué par Goethe comme l'élément irrationnel de toute individualité, ce qui la rattache à des forces que ne peut analyser la conscience, aurait-il été interprété comme un élément nettement « satanique » ? Si l'on songe que, pour Goethe, le subconscient dans l'écriture, les variétés graphologiques sont l'un des témoignages les plus sûrs de ce « démonisme », on s'aperçoit de son analogie avec

1. R. Lalou, *Histoire de la littérature française contemporaine*. Paris, 1924, p. 703; M. A. Thiel, *la Figure de Saül et sa représentation dans la littérature dramatique française*. Amsterdam, 1926, p. 126.

2. N. Praetorius, *Die Bibliographie der Homosexualität für das Jahr 1904*. Leipzig, 1905, p. 877.

tel principe socratique, non avec une hétérodoxie de messe noire. Or, en ces domaines où nous ne sommes plus en face des lettres, mais bien dans la théologie, la marche continue du *non serviam* gidien l'amène à des paradoxes de plus en plus affirmatifs, dont même les *Paralipomena* des deux *Faust* ne donnent pas l'équivalent. Restons dans la littérature.

Quand il écrivait, dans le *Journal des Faux monnayeurs*, à la date du 2 janvier 1921 : « Le diable s'affirme dans notre négation », André Gide était d'accord avec Goethe sur la définition de « l'esprit qui nie toujours ». Quand son *Dostojevsky*, en revanche, allègue qu' « il n'y a pas d'œuvre d'art sans la collaboration du démon », il rejoint les Henri de Kleist, les Zacharias Werner, que Goethe exorcisait par tous les moyens, ou qu'il vouait aux gémonies. C'est que l' « identification du démon » devient de plus en plus inquiétante à mesure que la réalité du monde semble échapper à un auteur : le nôtre n'ira-t-il pas jusqu'à hasarder que « le diable continue Dieu », alors que pour l'auteur de *Faust* la coopération involontaire du démon demeurait une dissonance passagère, obligeant le Bien à s'assouplir grâce à cet intermède du Mal? C'est probablement le *Journal d'Édouard*, avec la frémissante confession du vieux La Pérouse, qui marque à cet égard le point de divergence, le reniement de Goethe par son prétendu disciple. Cet infirme prétend que « nous n'avons pas d'oreilles pour écouter la voix de Dieu » et que « le Diable et le bon Dieu ne font qu'un; ils s'entendent... ». A quoi Goethe n'eût pas manqué de répondre, pour la centième fois, que « la négation n'est rien du tout » (à propos de Byron, incapable de se maîtriser, 24 févriér 1825); que toute émancipation doit s'accompagner d'une contre-partie exigeante; que « les organismes supérieurs disposent *de moins de liberté*, en raison même de leur individuation » (4 avril 1814); et qu'en fin de compte le Diable, de qui l'auteur de *Faust* avait bien quelque pratique, n'est que médiocrement au courant des réalités humaines :

Dein widrig Wesen, bitter, scharf,
Was weiss es, was der Mensch bedarf? (2d *Faust*, vers 10194.)

Voilà ce que Goethe eût répondu à La Pérouse haletant; il se le répondait à lui-même, les jours où le pessimisme de tout

être bien né demandait quelque apaisement. André Gide ne répond rien ; il finit même par faire siennes les faiblesses de caractère de ses plus médiocres personnages, et voilà comment le rejeton d'une famille ultra-conformiste s'émancipe « au delà du bien et du mal ».

* * *

Trajectoire bizarrement droite, toute rectiligne et de plein fouet, qui mène un calviniste intensément « personnel » et l'oppose à ces « traités de paix entre nos propres exigences et les lois d'un règne invisible » en quoi Goethe faisait consister la morale individuelle (à Müller, 29 avril 1818). Trajectoire sans sinuosités : là encore, l'opposition saute aux yeux, si l'on rapproche une allégation du *Dostojevsky* (p. 247) qui raille « la ligne droite de l'honnête homme ». C'est celle-ci, au contraire, qui est sinueuse au gré de Goethe, et en dépit d'une force intérieure et secrète d'équilibre :

Ein guter Mensch in seinem dunklen Drange...

Cette « obscure tendance » s'accommode chez l'auteur des *Affinités* de dilections ou d'adhésions, s'accompagne chez son antagoniste de répugnances qu'il est bien curieux, pour terminer, de placer rapidement face à face.

Le milieu initial d'abord : la famille, acceptée par le fils de Herr Rath, par le tardif époux de Christiane, dans sa nécessité traditionnelle. Comme il est curieux que cette « cellule sociale », au gré des sociologues prudents soit, à la rigueur, une « prison cellulaire » selon Gide (*passim*), alors que, selon Goethe, elle finit par s'imposer, malgré ses inconvénients, aux individus les plus libérés de superstition collective, les plus convaincus de la nature physique de l'amour !

Ensuite d'autres nécessités que la pratique de la vie a imposées. Est-il hors de propos de rappeler que, pour l'auteur de *Goetz* et de la *Campagne de France*, malgré son antipathie pour le gradé prussien, un officier cultivé est bien — comme l'était son premier initiateur en ces matières, le comte de Thoranc, — l'être humain qui réunit les plus belles possibilités de développement individuel en même temps que de sécurité so-

ciale, alors que Gide laisse entendre en bien des occasions qu' « il avait horreur de tout ce qui est militaire » (*Si le grain...*, II, 31)? Que, « sous le signe de Dostojevsky », les vagues réactions du subconscient ont rang égal, et même supérieur, parmi les déterminations qui font et défont des « personnes », alors que Goethe, sachant tout ce qui rôde dans les tréfonds de l'être, a toujours affirmé « le suprême bien de l'espèce humaine, une individualité »? Et si les grands problèmes de civilisation collective s'imposent coûte que coûte, un jour ou l'autre, à la décision des plus détachés même parmi les habitants de la planète, n'importe-t-il pas de rappeler l'angoisse de Goethe, bon Occidental, devant toutes les manifestations des masses moscovites, et finalement aussi son estime de la vie française moyenne observée sous Verdun, en même temps que d'autres qualités plus piaffantes, dont l'avertissent ses premiers contacts avec les Français de 92? *Mutatis mutandis*, il est légitime de tenir compte d'épisodes permettant des coups de sonde décisifs : ceux-ci témoignent, encore une fois, de principes divergents[1].

*
* *

*Principiis obsta...* Nous avons beau nous dire qu'une grande action intellectuelle comme celle de Goethe, étant apte par définition à *se transposer* dans ses conséquences tout en restant identique en son impulsion, une sorte de *contraire* peut résulter d'une influence notable : Balzac n'a jamais caché sa dette à l'égard de Walter Scott, et cependant ses lecteurs sentaient qu'une divergence *de fond* éloignait un grand animateur des choses contemporaines d'un *passéiste* passionné. On se rappelle, sur ces questions d'influences, de très bonnes remarques de Gide lui-même.

Oui, assurément. Mais il faut tout de même, dans cette dynamique de l'esprit, une continuité *de plan* qui, dans le cas particulier, est manifestement rompue, malgré tout ce qu'on pourra dire des complexités d'inspiration de l'écrivain français et surtout du *classicisme* d'André Gide, auteur de ce livre

1. Cf. notre article sur *Goethe et la guerre actuelle* dans l'*Edda* de 1917.

exquis, *la Porte étroite*, d'innombrables pages d'un style harmonieux — indice d'exigences artistes qui laissent à la forme seule (ce que Goethe déplorait chez lord Byron) une apparence d'équilibre dont l'être intérieur n'a pas été le premier bénéficiaire.

Sans doute ces dehors suaves de la forme ont-ils été pour beaucoup dans les méprises mentionnées plus haut. Mais une turbulence qui s'apaise et s'ordonne chez Goethe, un assujettissement qui chez André Gide se libère et s'évertue, comment ces deux variétés de destinée, même se croisant d'une brève sécante, pourraient-elles se joindre vraiment, se trouver juxtaposées ou superposées dans leurs lignes essentielles? Pour le négatif, l'apparent, le provisoire, les identités assurément ne font pas défaut, et il y a plaisir à les noter, à en célébrer l'opérante efficacité. Pour le fondamental, le *vital* au contraire, nous croyons avoir montré quelle insuffisante confrontation, indigne de ses deux objets, a pu y faire croire quelque temps.

Cet antagonisme de fond se retrouve, finalement, dans la conception que pouvaient envisager, de leur survie poétique, deux auteurs également admis à la grande notoriété distinguée qui peut faire espérer le coup éclatant du destin transmettant un nom à l'indifférent avenir. On sait combien Benjamin Constant jugea singulière la formule, à la fois audacieuse et patiente, par laquelle l'auteur de *Faust* symbolisait l'avenir promis, malgré tout, à son *inactualité*. « Il dit qu'il ressemble à un charpentier qui a construit un vaisseau de premier ordre au sommet d'une montagne, à des milliers de lieues de l'Océan, mais les flots monteront et mettront le bâtiment à flot... » La certitude d'un accord implicite entre sa propre hardiesse et le développement immanquable de l'humanité s'inscrivait, chez Goethe, dans cette admirable image : ne dirons-nous pas qu'elle est infiniment plus modeste et plus confiante à la fois que le refrain où ne se cache qu'à demi un demi-désespoir?

Nous avons bâti sur le sable
Des cathédrales périssables :

Ces vers terminaux de *Paludes* représentent une construc-

tion strictement inverse. « Cathédrales » aujourd'hui : mais demain ? Et que de « littérateurs », non de vrai public, comme aux thés d'Angèle, autour de ces œuvres subjectives, dans lesquelles se reconnaissent aisément des initiés, mais où la postérité aura du mal à se débrouiller, à moins qu'elle ne s'écarte des voies estimées valables par Goethe !

Si d'autres données règlent, au profit du « gidisme » et au détriment du « goethisme », le sort des hommes, resterait-il, à vrai dire, la moindre chance pour ce beau souci de la forme, qui est à peu près le seul point fixe[1] dans l'inquiétude novatrice de son nihilisme ? On imagine mal un « renversement des valeurs » tel qu'il maintiendrait le goût d'une eurythmie dans les formes d'art, tandis qu'au préalable auraient été « malaxés » jusqu'à l'indistinct ou — ce qui serait pire — jusqu'à une systématisation bureaucratique la valeur de la personnalité, son effort vers le perfectionnement moral, son encadrement dans le *nisus* de la vie et de l'histoire, sa faculté de discerner un bien et un mal. Et si Victor Cousin note, après l'ample entretien où Goethe, le 20 octobre 1817, s'est révélé à lui en toute franchise, qu'*il n'a mis en avant aucun paradoxe, et il ne m'a dit que des choses neuves*, n'est-ce pas exactement le contraire qu'il faudrait rappeler au sujet d'un soi-disant disciple, préférant au difficile renoncement, à l'acceptation résignée d'un ordre que, bien ou mal, le vouloir-vivre humain rend nécessaire, la projection de son propre

1. La définition du classicisme, telle que la donne André Gide dans la *N. R. F.* du 1er mars 1921, « soumission de l'individu, sa subordination et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en œuvre d'une hiérarchie », s'en tient évidemment à des concepts tout *techniques* d'écrivain, et se contente d'ailleurs de renverser, pour en faire une devise classique bien peu goethéenne, la fameuse formule de Paul Bourget sur le « style de décadence » dans un de ses plus incisifs *Essais :* « Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot. » Inversement, les idées très fermes de Gide sur la « précellence de la belle prose » imposent, dirait-on, à cet excellent artisan du verbe la seule discipline qu'il n'ait jamais mise en question. Son horreur de toute « synthèse des arts » va dans le même sens et se rapproche de la défiance de Goethe à l'égard du romantisme allemand. La caractéristique de l'œuvre classique, dans les *Incidences* de la *N. R. F.*, 1924, p. 38, reprend cette question sous un angle à peine différent.

désordre dans un monde qui, par définition, répugne au chaos?

Nous touchons évidemment ici aux zones profondes de l'être dans ses rapports avec le *non-moi :* or, de plus en plus et jusqu'à l'absolue hétérogénéité, s'affirme le désaccord de deux natures, on dirait presque, théologiquement, de deux *essences.* A la détermination négative qui glisse vers « the everlasting No » s'oppose de soi-même ce que disait, le 24 février 1825, l'auteur de *Faust* à propos de Byron :

> Quiconque veut exercer une action authentique ne doit jamais récriminer, ni se préoccuper de ce qui va de travers, mais agir toujours dans le sens du bien. Car peu importent les démolitions, ce sont les constructions qui comptent, elles qui donnent à l'humanité sa vraie joie.

Fernand Baldensperger.

# NOTES ET DOCUMENTS

## NOTES MARGINALES DE S. T. COLERIDGE[1]

### V. EN MARGE DE H. C. OERSTED.

Kant et Schelling représentaient pour nous les initiateurs et représentants principaux d'un *dynamisme* servant à expliquer les phénomènes chimiques. Avec Oersted nous touchons au point terminal de cette tendance : nous pouvons dès lors considérer, comme la suprême expression d'une explication dynamiste importante, son ouvrage annoté par Coleridge (1812). Le début de ce développement est à voir dans l'étude de Kant, intitulée : *Metaphysische Anfangsgründe der Naturwissenschaft* (1786). Oersted, par ailleurs, est d'importance comme fondateur de l'électromagnétisme.

*Ansicht der chemischen Naturgesetze, durch die neueren Entdeckungen gewonnen. Von H. C. Oersted.* [Avec une planche.] *Berlin :* Realschulbuchhandlung, *1812*. 8.

⟨British Museum. C. 43. a. 17.⟩

En dehors des notes inscrites sur les pages numérotées, il s'en trouve au verso du titre et au verso de la planche.

titre, verso *All bodies divided chemically into Combustive, Combustible and Neutral, or Acids, Alkalies, and Salts. But I cannot with my present knowlege of Chemistry see the advantage of this division; and it strikes me as an objection to it, that it confounds the substantive Forces with the modifying, by directing the whole attention to the Latter. More simple in fact tho' far less so in sound and appearance, would be :*

*Hydrocarbonazotes — i. e. C.⌢with A. by H.*
*Oxycarbonazotes under the predom. of C.*
*Hydrazotocarbons A⌢C by H, C pred.*

1. Suite. Voir les années précédentes de la *Revue* depuis 1927.

*Oxazotocarbons.*
*Hydroxyds of Carbonazote.*
*Oxhydrates of Carbonazote.*
*Hydroxyds of Azotocarbons.*
*Oxhydrates of Azotocarbons.*

*Metals = indecomponible Carbonazotes with inemancipable & latent Hydrogen, or Oxygen.*

*Water = decomponible Hydroxyd with latent Carbonazote, or Azotocarbon.*

*Q^y Whether Dilative Power, or Dilatability, may not combine here with Contractive Power, or the capacity of contraction = combustibility? More and more, [a]nd by daily instances in proof am I impressed with the practical no less than speculative importance of the distinction between Contraction and Attraction, Dilation and Repulsion, i. e. separative self-projection, or self-projection, or self-insulation.* 24

Ces notes marginales, comme celles qui concernent les développements d'Oersted, appellent bien des commentaires, surtout du point de vue des plus modernes interprétations de la science chimique. Pour payer — fût-ce partiellement — son dû à ces textes, il faudrait posséder les connaissances d'un chimiste de la plus récente formation et, par ailleurs, il faudrait sortir des cadres d'un article de revue littéraire : double raison pour nous faire renoncer à prendre position quant au sujet lui-même.

Was nun auch in diesem Gedankenexperiment unvollständig seyn mag, so wird doch so viel aus demselben hervorleuchten, dass der Unterschied des Hydrogens und seines Oxyds von den andern Metallen und Oxyden nur ein sehr relativer seyn kann. 28

*In the Gedanken-Experiment of p. 27 from which this conclusion is drawn, Oersted seems to me to assume, 1. the fluidity of Hydrogen; and 2. the tautogeneity (= identity in* kind) *of fluidity with aerity. As to*[1] *first, there are both ideal grounds and inferences from facts in support and confirmation of the assumtion*[2] *— ideal grounds, because a dilative as well as it's negative, a* 28

1. *Sic,* point de *the.*
2. *Sic.*

29 *contractive power must be granted || Postulates in Material Dynamics, and the evident affinities and analogies between Hydrogen and positive Electricity, and of Oxygen and negative Elect. justify us in considering + E. as the fluxional or material, and Hydrogen as the ponderable or corporeal, Symbol of the dilative, = fluidific, Force — inference from Facts, because the indifferential union*[1] *of both* (+ *and—E, or Hyd. and Oxygen* [)]
30 || *constitutes the first visibility, water.*

*But Oersted's second Assumption—that Air, i. e. Azote, as far as it is Air, i. e. the symbol ponder. as + Magnetism or the symbol imponderable of the Repulsive Force, can by no means be so readily admitted. For it contradicts the ideal grounds, and*
31 *I know of no* fact *from which || it can be legitimately inferred*[2] *that by mere abstraction of Heat Azote could become a fixed coherent body : tho' there are facts numberless in proof, that it may be a component part of such bodies—as not improbably in Lime —but certainly in the organs of living animals. Here, however, it's function is evidently that of resisting fixation, both positive*
32 *solid & fluid. || Oersted's arguments deduced from Carbon and Ammonia rest on the same confusion, common to all the schools, between Attraction and Contraction, Repulsion and Dilation. Carbon and Ammonia are at different poles of the same Line, the positive pole of which is essentially aerific.*

31 Wenn es sich aber auch finden sollte, dass das Oxygen selbst vermittelst eines noch entfernteren Princips verbrennen könnte, so wird es doch immer gewiss seyn, dass nur der Körper, der dem Brennbaren als letzte äussere Bedingung aller Verbrennung gegenüber steht, das an sich Unverbrennliche ausmacht.

31 *i. e. (according to the* Κολεριδγιαν *view) the contractive force can not itself be contracted* ideally, *nor its symbol* practically. *But the same reason applies equally to the repulsive.*

33 Man könnte diese der *Brennbarkeit* gegenüberstehende Eigenschaft die *feuernährende,* oder besser *zündungsfördernde* nennen.

1. *indifferential union* par interversion de *union indifferential.*
2. biffé : *affirmed, inferred* dans l'interligne.

*Methinks the Combustible and the Combustive are sufficient.* 33

Bestände die Atmosphäre aus Hydrogengas, // statt aus 33/34
Oxygen, so würden die an Oxygen reichen Körper brennbare
genannt worden seyn, und das Oxygengas selbst als ein
brennbares angesehen werden.

*This again results from the same want of distinct dynamic* 34
*Ideas. Let these be once an adequate conception of Fire generali-*
*zed under the higher form of Contr-action as the contra-action to*
*that of Dilation, and Oersted's Hydrogen atmosphere would make*
*no change. The atmos : would be the Brennbar, the Combustible,*
*and Oxygen the Comburent or Combustive, as in the present re-*
*lations. — But a far deeper problem presents itself, on the sup-*
*position, that Hydrogen in a vessel excluding & free // of atmos-* 35
*pheric air is not inflammable by negative Electricity, and conse-*
*quently that —E must be combined with y in order to this effect.,*
*What is y? — The answer would probably contain the compo-*
*sition of Oxygen.*

*Qr. — E + — M = Oxygen? or polarized Light + Carbon?*

So z. B. darf die Kohle, welche in höhern Temperaturen 36
den grössten Teil der verbrannten Körper in den unverbrann-
ten Zustand zurückführt, doch nicht als ein sehr brennbarer
Körper betrachtet werden, denn in der gewöhnlichen Tem-
peratur, in welcher wir alle Körper vergleichen müssen,
weil wir sie in dieser am vollkommensten kennen, zeigt sie
sich weit // weniger oxydabel, als entweder Gold oder Platin, 37
da sie nur sehr wenig von den Säuren angegriffen wird,
welche jene oxydiren und auflösen.

*Oxydation allied to, but not the same as Combustion : it is mo-* 36
*reover allied* with *the (lucific) Combustion, but not unigenous.* //

*Who but must suspect a substitution here of the Unigenous for* 37
*Analogous? That Coal may be less oxydable than even the noble*
*Metals, yet more combustible? The relation of Hydrogen to Light,*
*the convertibility of the Astrictive (= Carbon) to the Separa-*
*tive by the Dilative or rather thro'*[1] *the Dilated & therefore Con-*
*tractible Hydrogen these and other points must be brought into*

1. *thro'* dans l'interligne.

*Question, in order to a plausible Theory of lucific Combustion.*
38 *Something like this, Oersted indeed seems // driving at; but from want of a distinct intuition of the original diversity of N. and E, and of W and S in the* $W \overset{N}{\underset{S}{+}} E$*, he ends in empirical guessing.* —

42 Wegen der Erscheinungen des Ammoniaks aber, würde man weiter genöthiget seyn, das Hydrogen als ein Ammoniumoxyd anzunehmen. Es entstände dann eine grosse Frage über folgende Verbindungen. Entweder wäre Ammonium + 1 Theil salpetrichte Säure = Ammoniak, Ammonium + 3 Theile salpetr. Säure = Stickstoff u. s. w., oder man müsste annehmen, das Hydrogen sey ein Ammoniumoxyd vermittelst Oxygen, Azot aber ein ähnliches durch salpetrichte Säure,...

42 *It is of highest importance in all departments of knowlege to keep the Speculative distinct from the Empirical. As long as they run parallel, they are of the greatest service to each other : they never meet but to cut and cross. This is Oersted's fault — the rock of offence on which this Work strikes. Davy is necessarily*
43 *right : for he follows the // established Regula recta of empirical Chemistry, viz. that all Bodies shall be considered as simple, till they shall have been* shewn *to be compound. On this Rule Chlorine, and Jodine claim the title of simple Bodies (Stoffen) with the same right as Oxygen or the Metals : while the Speculative Chemist sees a priori, that all alike must be composite.*

49 Aber die Auflöslichkeit dieser Körper im Wasser nimmt in dieser Reihe, vom Ammoniak bis zum Kalke, so ausserordentlich ab, dass man mit keinem Schein von Recht behaupten könnte, dass nicht ein Alkali noch auflöslicher seyn könne.

49 *Well! but wait till then.*

70 Der Stickstoff gehört, wie bekannt, vorzugsweise der thierischen Natur, ist aber durch seine Gegenwart in der Atmosphäre auch mit der anorganischen verbunden.

70 *One most pregnant fact — that*[1] *an equal quantity of Nitro-*

1. avant *that* biffé : *the.*

*gene in the chyle of graminivorous Animals as of carnivorous —*
*& it has been proved that no nitrogen nor indeed Oxygene passes*
*into the system thro' the Lungs. This // might suggest the thought* 71
*that Nitrogen is Hydrogen in the state of positive Magnetis[m]*
*and Hydrogen = Nitrogen in the state of positive Electricity.*

Die also, welche die chemischen Verbindungen unter die 74
Bedingung einer Verwandtschaft stellten, hatten doch von
einer gewissen Seite einen richtigen Blick; und die, welche
das chemische Vereinigungsbestreben mit der Liebe in der
organischen Natur verglichen, nicht weniger. ... ... .

*Q$^{y}$. Is there not an equivocation here? An Alkali and an Acid* 75
*are diverse as well as opposite; but the Woman is the Counter-*
*part of the Man. In the latter what, in an imitation of the French*
*unworthy of a German, Oersted calls* Love, *constitutes the Ent-*
*gegensetzung, and is not the effect of it — and is a Base a neutral*
*Salt? —*
*The great Laws, by which the Powers at their maxima pass*
*into their opposite poles, the dilative for instance (= Warmth)*
*into the contractive (= Fire) contains an incomparably fuller*
*solution than the arbitrary metaphors, attraction, [sa]turation,*
*&c.*

2. Vergleicht man unter einander die von den alkalisirba- 86
ren und säuerbaren Körpern aufgenommenen Oxygenmengen,
so findet man solche im Allgemeinen bei diesen weit grösser,
als bei jenen. ...

*2. This seems to me the essential distinction, the others only* 86
*consequences of this — viz. in the Alkalis the Metallity (com-*
*bustible quality) is uppermost, in Acids the Comburent, or anti-*
*metallic. But when // I meditate on that term, Metallity, and* 87
*that the metallic Series form the axletree on which all natural*
*Bodies circumvolve, that Carbon and Azote are the — & +, the*
*N. and S. Poles of the Line (or shall I risk a yet bolder Meta-*
*phor, and say, the solid Cylinder?) of Substantive Nature — I*
*cannot suppress the suggestion, that the Qualitative Energies,*
*the* inside, *of the metallic Bodies must be looked to, in order to*
*discover the most proper character of Metallity — and that one*
*great purpose of the Noun Adjectives Oxygen + Chlorine + Io-*

88 *dine, and Hydrogen is to* express *their qualities — by // destroying or exhausting their quantitative and outside power of Cohesion — or appropriative Attraction! That thus the Contractive and the Dilative restore the conditions, // under which the*
89 *Qualities can be* [*ca*]*lled from potence into act. The Twy-metal, Iron, must be slightly oxydated in order to reveal it's magnetic life. Even mechanic Divisions, as in filings, by overpowering the cohesion enable the Metal to* communicate *it's astringency : it's tonic Virtue is the force* of *Cohesion as changed into a transitive or causative Quality. But still more so in the state of Rust* — [*or*] *Rust endlessly divided by deluted Nitric Oxyd.* [ ][1].

140 Es folgt also aus der Natur der Sache, und der Augenschein giebt es, dass *die Verbreitung der electrischen Kräfte nur in einer abwechselnden Stöhrung und Wiederherstellung des innern Gleichgewichtes der Kräfte besteht.* Hieraus ergiebt sich zugleich, dass *die electrischen Kräfte nur durch sich selbst* (nämlich durch andre electrische Kräfte) *geleitet werden.* Wer aber die Ueberzeugung mit uns theilt, dass es eben diese Kräfte sind, vermittelst welcher der Raum körperlich wird, muss diesen Ausdruck mit dem gewöhnlichen, dass *die Körper die Kräfte leiten*, doch gleichgeltend finden.

140 *Oersted is on a wrong scent. The + and — Forces of E.* qualify, *not substantiate. A • superficial as the union of + Subst. and Qual. is the Tetrad, Water • as A interior is = Gold.*

Cette annotation concerne, comme l'indique un + en marge, la ligne contenant les mots *Raum körperlich*. Celle qui suit a trait, comme l'indique un autre +, aux mots soulignés *die Körper die Kräfte leiten*.

140 *It would not be difficult to prove even'*[2] *the logical inadequacy of the electrical forces to the construction of a Body : as far as they are pure Forces, or + & — | = | : that is,* $\frac{F'}{2} = \frac{Power}{1}$ .
*The attempt and the failure are an indirect proof therefore of the*
141 // *truth of the other system : viz. that Electricity per se is neither Attractive nor Repulsive, but yet incapable of existing otherwise*

1. Il est possible qu'un peu de texte soit tombé lors de l'ébarbement du volume.
2. *even* dans l'interligne.

*than either in the Attraction or in the Repulsion, as adjective to Substantive. //*

*This which may be called the tetradic, or dynami-dynamic System, alone reconciles the ancient elementary with the modern Gaseous Theories, Observation with experiment, Common Sense with Science, in the constitution of Water.* $\frac{N}{S}$ *is Substantia in Aquâ / W—E = Aqua in Substantiâ. Hence there are four Squares, Carbon, Azote, Oxygen, Hydrogen : and two Cubes, Water and Gold.* 142

Sobald aber, durch // erzwungene Leitung, eine grössere Kraftmenge den Körper durchdringt, als dieser selbstständig abzuleiten vermag, so wird auch das innerlich gestöhrte Gleichgewicht durch die eignen Kräfte der Körper nicht wiederhergestellt werden; ... ... 164/165

*... Dieser Zustand nun, wo das Gleichgewicht in jedem Punkte des Körpers gestöhrt ist, aber so dass es zu keiner sinnlich erkennbaren Trennung der Kräfte gekommen ist, giebt uns die Erscheinung der Wärme.* Diese Stöhrung des Gleichgewichts ist natürlicherweise mit einem Streben nach Wiederherstellung verbunden, das zwar nicht befriedigt wird, aber doch eine grosse innere lebendige Thätigkeit unterhält. Dieses veranlasst uns auch, *die Wärme als einen innern Wechselkampf der entgegengesetzten Kräfte anzusehen.*

*I cannot think it philosophical, to use a name wholly subjective, such as Warmth on treating of an objective phaenomenon.* 165

*But this is not peculiar to Warmth. It is a universal condition of all action. Oersted appears to say a great deal, and says nothing. And then how empirical is the « erzwungene », the « gröss : Kraftm : als »! These are but names for appearances, not solutions.*

Les lettres A et R, C et D, dans l'annotation suivante, pour laquelle il n'est pas nécessaire de redonner le texte allemand, sont familières au lecteur comme les initiales des termes *Attraction et Repulsion*, *Contraction* et *Dilatation.*

*Here again — fresh instances of the Maze of Cycles and Epicycles in which the oversight of* $\frac{N}{S} = W—E$ *has bewildered the Author.* 178

*The latter, which is meant for a hemispheric Line, is always & exclusively modifying; but to modify is of itself in a certain*
179 *// degree to counter-act, tho' by a still higher degree of counteraction, to A then to R, or vice versâ, C. or D. may effectively* befriend *A or R*[1]. *Let Z and X be direct antagonists : and Y to Z be —* $\frac{1}{2}$ *but to X — 2, it is evident tha*[*t*] *Y is a poten*[*t*] *tho' indirect Auxiliary of Z. — Let Z represent the force of Attraction, X that of Repulsion, and Y that of Contraction and the application is obvious. What Oersted calls die Stärke, or Strength, is rather a complex force, in which A is assisted against R. by the power of Gravitation and the Force of Dilation, with an intestine counteraction between the Allied Powers themselves. N. B. Schelling has happily distinguished, tho' not happily named, absolute and relative Hardness.*

228 *We often refer to the vis statum* conservandi; *but if the chemical phaenomena prove a more than the universal vis inertiae in sundry Stuffs, and consequently a* [ ] ζωοειδες, *an analogon of Life — why not a vis statum* mutandi? *an impatience of it's present state? If the existing state be a statio coacta, eine Hemmung — this must follow.*

247 So kann man z. B. leicht durch eine genäherte geriebene Glasstange die Abstossung einer electrischen Säule ganz heben, und an ihrer Statt eine Anziehung oder entgegengesetzte Abstossung hervorbringen und doch bleibt ... die chemische
248 Wirkung ungestöhrt,... // ... Es scheint also, dass die Kräfte unter verschiedenen Wirkungsformen sich kreuzen oder entgegenkommen können, ohne einander zu stöhren. ... Es ist also nicht unwahrscheinlich, dass auch die electrischen Kräfte die magnetischen noch weit leichter ohne Stöhrung kreuzen oder ihnen begegnen können.

247 *Here the action an*[*d*] *mode of action remain the same : and the change is confined to the relative direction. Thus a man in a crowded passage suffers the same pressure, which ever way the mass is moving to the Inlet, for instance, of the Pit, or toward*
248 *the Out-door of the Theatre. // It is not clear, therefore, dass die Kräfte* thun *sich kreuzen. — (a phrase by the bye that is genuine*

1. *A or R.* dans l'interligne.

*German, tho' unwisely dropt out of the modern Style). This in-
deed seems to be Oersted's own solution, in what follows. But a
fuller solution is to be found in the position, that Galvanism is
Electricity + Magnetism — that Elect. itself includes Magn. as
Breadth includes Length* [1] *(tho' I do not with Schelling make
Breadth a simple production of Length, from the omni—product-
ivity of the Point, // the Space considered = O, or the mere possi-* 249
*bility of a productive Act. On the contrary, I regard Space =
principium continui-the proper positive Figureless, and Breath*[2]
*as the product of the infinitely repeated opposition of + Figure
on the + Figureless // or rather anti—figure — and Galvanism* 250
*as a re—action of the + Figure or Length on the Breadth, cons-*
truc*tive, quasi cons*tricti*ve.*

Die Gesetze der Verbrennung waren nicht genau genug be- 281
kannt, so lange man ein *materielles* Princip der Brennbarkeit annahm, indem daraus folgte, dass man die Verbrennung für eine Zerlegung hielt, da doch das deutlich materielle darin eine Verbindung ist. Unläugbar war es von der äussersten Wichtigkeit dieses zu erkennen. *Lavoisier* lehrte es uns, und brachte dadurch Licht in viele höchst verwickelte Erscheinungen.

*Why Lav? May[h]e[w] more than a century before the French-* 281
*ma[n] both taugh[t] and proved it. Nor was M. the first.*

M. signifie John Mayow et ses traités de 1669, *Tractatus quinque medico-physici*, en particulier le I[er], *de sale nitro et spiritu nitro-aereo.* Le prédicateur de Mayow que Coleridge a dans l'esprit est Robert Hooke, avec sa *Micrographia* de 1665. Avec cette réserve qu'alors les notions de la *solution* et de l'*alliage* étaient encore indistinctes, notre auteur se montre fort averti de la priorité réelle de Mayow et de Hooke à l'égard de Lavoisier.

Ce qui suit n'est point, à vrai dire, une note marginale relative à l'ouvrage en question, mais une énumération schématique de diverses expressions. On en peut rapprocher *Table Talk*, 18 mars 1827, et aussi *Aids to Reflection*, où se retrouve le même schéma sous une forme prolongée (éd. de *Bohn's Library*, p. 118).

1. La parenthèse qui s'ouvre ici ne se ferme plus.
2. *Sic.*

Dans l'exemplaire d'Oersted annoté par Coleridge, le tableau en question se trouve au verso de la planche.

planche v°

*Identity.*
*Thesis — Antithesis.*
*Synthesis.*
*Indifference.*

*Identity . I am.*
*Thesis = Substantive.*
*Antithesis Verb.*
*Synthesis = Participle.*
*Indifference = Infinitive Mood.* /

[Fin des notes en marge de Oersted.]

Transcrit et annoté par Henri NIDECKER.

*(A suivre.)*

---

## LA VIE DE COLLÈGE EN ANGLETERRE DE 1823 A 1827

### D'APRÈS LES LETTRES DE CHARLES ET ARTHUR NEATE A SAINTE-BEUVE

Les lettres et les mémoires sont parmi les documents les plus précieux pour étudier et comprendre dans ses détails la vie des écrivains. Quand il s'agit d'un homme aussi répandu que Sainte-Beuve, qui a pris tant de notes sur des centaines de sujets et a écrit des milliers de lettres dont une grande part est perdue, on est tenté de négliger les réponses qu'il a pu recevoir comme étant d'un moindre intérêt. Or, pendant les premières années de la vie de Sainte-Beuve, ses lettres sont rares, parce que la notoriété de celui qui les écrivait n'était pas assez grande pour que ces feuillets fussent conservés. On ne connaît, jusqu'à présent du moins, qu'une lettre pour chacune des années 1818, 1819, 1820, quatre pour l'année 1821, deux pour l'année 1822, une pour 1823, deux pour 1824, une pour 1825, deux pour 1826. Elles ne deviennent un peu nombreuses qu'à partir de 1827 où l'on en compte huit. Cependant, Sainte-Beuve avait des camarades de collège, des amis, des parents et l'on s'étonne que pas une de ces lettres n'ait été encore retrouvée.

Sainte-Beuve, habitué de bonne heure à faire des dossiers, avait conservé chez lui, et plus tard chez sa mère, plusieurs lettres datant de « ses jeunes années », celles que François Morand a jadis évoquées dans un livre curieux[1] à l'aide des lettres à l'abbé Barbe. Cependant, les dossiers D. 597 à 616 de la Collection Lovenjoul, qui contiennent les lettres reçues par Sainte-Beuve, sont très pauvres pour cette période 1820 à 1827 : les noms de Clouet, de Martinet, de Sellèque, de Landry, y sont à peine représentés, ou même sont oubliés.

Toute une époque de la vie de Sainte-Beuve, celle de ses études médicales à Paris (entre 1823 et 1827 il prit quinze inscriptions) et de ses débuts d'écrivain (son premier article du *Globe* est du 10 octobre 1823), demeure enveloppée de brouillard et l'on en est réduit à recueillir, de-ci de-là, des allusions éparses dans les articles mêmes du critique des *Lundis*. Le professeur Lacassagne avait cependant, à la vente Troubat, acquis un important dossier de lettres adressées à Sainte-Beuve, entre 1823 et 1827. Le docteur Georges Morin, de la Faculté de médecine de Lyon, qui en est aujourd'hui le possesseur, et en a cité plusieurs passages dans son étude si fouillée *Sainte-Beuve et la médecine, essai de philosophie médicale*[2], a bien voulu, avec une amabilité et une bonne grâce auxquelles je tiens à rendre hommage, nous autoriser à en prendre copie et à les publier, parce qu'elles sont un document des plus importants sur une période mal connue de l'existence de Sainte-Beuve et qu'elles présentent un aspect fort curieux de la vie de collège en Angleterre de 1823 à 1827.

Les deux correspondants de Sainte-Beuve sont les frères Arthur et Charles Neate. Arthur, aîné de Sainte-Beuve d'une année, était né à Paddington le 19 mars 1803, tandis que Charles, plus jeune de deux ans, était né à Oxford le 13 juin 1806. Tous deux, fils du recteur Thomas Neate, avaient connu Sainte-Beuve à Boulogne et étaient venus poursuivre à Paris leurs études commencées en Angleterre, parce que les prix de pension étaient moins élevés sur le continent; l'éducation des frères Neate devait être extrêmement poussée, puisque Arthur eut au concours général en 1822 un quatrième accessit de physique et un troisième accessit de mathématiques spéciales et que Charles remporta le premier prix de discours français (nouveaux) en rhétorique en 1823.

Dans cette même année 1823, Sainte-Beuve était en philosophie et remportait les trois premiers prix de dissertation latine, dissertation française et de mathématiques qui lui valurent pour la circonstance de la part du Ministre de l'Intérieur une médaille spéciale.

1. *Les Jeunes années de C.-A. Sainte-Beuve*... Didier, 1872.
2. Publiée chez J.-B. Baillière, 1928, 259 p. in-8°.

Charles et Arthur Neate retournèrent en Angleterre dans leur famille, cependant qu'un frère plus jeune, Roland, poursuivait ses études. Ils entrèrent à Oxford et à Cambridge et, tandis que Sainte-Beuve commençait et ses études médicales et ses articles au *Globe*, les frères Neate se préparaient à devenir diplomates. Charles[1], d'ailleurs, fut député aux Communes. Mais les souvenirs qu'avaient conservés les Neate de leur séjour à la pension Landry à Paris, où ils étaient voisins de Sainte-Beuve, étaient si bons qu'ils entretinrent avec le directeur Landry une correspondance qui dura longtemps. Pendant vingt ans, Sainte-Beuve et les Neate furent en correspondance, mais pas une lettre de Sainte-Beuve ne s'est encore éveillée des dossiers anglais, où sans doute elles dorment depuis près d'un siècle, et nous n'avons aujourd'hui que les réponses d'Arthur et de Charles Neate.

C'est dans la famille de ses camarades que Sainte-Beuve descendait lors de son voyage en Angleterre en août 1828. Mais dès maintenant il faut retenir ce détail que Sainte-Beuve connaissait l'anglais et le comprenait. Il l'avait appris tout enfant à Boulogne, parce que chacun parlait l'anglais dans sa ville natale où les Anglais venaient à chaque instant, et il comprenait l'anglais si aisément qu'il a pu, de très bonne heure, lire dans le texte les poètes Lakistes. Il a pu s'initier aux sonnets de Wordsworth, aux poésies de Coleridge, de Kirke White; il lisait Walter Scott, Fenimore Cooper, Irving. Une de ces lettres, d'ailleurs, de Neate est en anglais et Neate lui dit : « Toi qui comprends si bien l'anglais, pourquoi ne m'en écris-tu point? Je suis curieux de savoir au juste où tu en es. Il faut que tu aies déjà fait un certain progrès pour traduire de suite le style épistolaire qui ne doit certainement pas être le plus facile », et cette connaissance de l'anglais, que d'aucuns ont voulu nier, explique, mieux que tous les commentaires, la poésie romantique de Sainte-Beuve.

*Joseph Delorme* et *les Consolations* ont pour source première la poésie anglaise. Les thèmes que Sainte-Beuve a développés dans ses vers s'inspirent nettement de la poésie anglaise. Quand il donnait des leçons à la pension Bascans à Ondine Valmore il mêlait les *Odes* d'Horace aux strophes de Southey.

Le nom de Neate n'était pas inconnu, puisqu'on le trouve mentionné dans une lettre à Alexandre Adam. Un jour, en s'amusant

1. Avocat en 1832 à Lincoln's Inn, secrétaire de Sir Thomas Thornhill Baring qui devint Lord Northbrook de 1839 à 1841, élu membre du Parlement pour la ville d'Oxford en 1857, et de nouveau en 1863-1868; professeur d'Économie politique à Oxford en 1857, mort le 7 février 1879. — Cf. la notice de N.-R. Morfill dans *Dictionary of National Biography*, t. XL (1894), p. 150-152.

avec Charles Neate qui avait un canif à la main, Sainte-Beuve reçut un petit coup dans le gras de la jambe et cette blessure, encore que légère, l'immobilisa pendant quelques jours; dans une lettre à Sellèque, il rappelle les bonnes parties qu'il faisait avec Charles, parties dans lesquelles il semble avoir eu souvent le dessus, puisqu'il annonce que, « pour se distraire après dîner, une ou deux fois par semaine, il va s'assurer si le dos de Charles n'est point brouillé avec son poing ».

Cette correspondance, encore qu'elle ne s'étende que sur cinq années, nous permet de deviner, de-ci de-là, par les allusions qu'elle contient, quel était le sens des lettres envoyées par Sainte-Beuve et on peut s'étonner que le subtil critique se soit amusé encore en 1823 à résoudre des équations. On y lit des discussions sur la politique anglaise, de longues dissertations sur l'âme et sur la religion; on y apprend les dessous de la vie de collège; on y surprend l'écho des premiers travaux de Sainte-Beuve à l'Hôtel-Dieu et l'on regrette surtout que cette correspondance soit si courte et que jusqu'à présent on n'ait pu entendre qu'une des deux voix, espérant qu'un jour ou l'autre celle qui dort là-bas en Angleterre se fera entendre après un siècle de silence. M. le professeur Gustave Rudler s'efforce de nous aider dans cette recherche avec un zèle et une bienveillance dont nous lui sommes reconnaissants.

Ces lettres sont publiées intégralement; on a respecté l'orthographe de l'époque, *oit* pour *ait*. On s'est contenté, pour en faciliter la lecture, d'aérer un peu les longues pages serrées par quelques alinéas. Les mots oubliés et restitués ont été placés entre crochets carrés. On a, pour certains mots et certaines orthographes, ajouté (*sic*) entre parenthèses.

I

*Arthur Neate à Sainte-Beuve*

Alvescot
Samedi 28 June 1823

Mon cher Bœuf

Maman m'a chargé d'écrire à Charles pour lui dire qu'elle se porte bien ainsi que Papa, ce dernier cependant a encore les yeux faibles, mais comme tu peux lui dire cela, je veux faire le pompeux et ne pas lui écrire, d'autant plus que dans sa dernière lettre il a aussi fait le pompeux car au lieu de nous dire des nouvelles de lui-même, et de la pension, il s'est avisé de nous copier une grande page de Tite-Live, passe encore pour citer le livre et le chapitre, mais copier

c'est trop se moquer des gens, il mériterait bien qu'on lui répondit par une copie des dix premières pages de la grammaire grecque : cela remplirait le papier tout aussi bien que son Tite-Live. J'ai été l'autre jour à Oxford pour voir lancer un ballon, cela n'a pas trop bien été : les deux aéronautes étaient fort maladroits et ne savait (*sic*) pas ce qu'ils faisaient, aussi le filet du ballon s'est embarrassé dans une cheminée d'une maison voisine ce qui a manqué de faire chavirer la nacelle ; tu comprends bien que les dames ont jeté des cris et que quelques-unes même se sont trouvées mal en voyant le danger de ces deux hommes.

J'ai oublié de te dire qu'avant d'aller voir le ballon j'avais été à ce qu'on appelle là une commémoration, je ne sais pas au juste ce que c'est. Mais je sais fort bien que cela m'a beaucoup ennuyé, car d'abord il a fallu une patience et une peine infinie pour entrer dans l'enceinte où cette belle cérémonie se faisait et ensuite quand j'y suis entré je me suis trouvé dans une grande salle en forme de théâtre mais ayant un grand orchestre, au lieu de la scène, tout était rempli de monde du haut en bas quoique l'on ne faisait encore rien de sorte que je n'ai pas pu trouver où m'asseoir c'était assez agréable puisqu'une fois entré il n'y avait plus moyen de sortir il a donc fallu que je me tienne debout pendant quantre heures ; mais ce n'est rien que cela, voyant que l'on n'avait pas encore commencé, je me suis amusé à chercher des yeux s'il n'y avait point de jolies femmes dans la salle. Eh bien ! combien crois-tu que j'en ai trouvé, deux et puis une autre passable, toutes les autres ne valaient pas le diable, cela m'a étonné d'abord, car j'ai toujours cru que les Anglaises étaient belles. On m'a dit ensuite que c'étaient les parentes des jeunes gens qui allaient prendre leur degré et dès lors cela m'a paru tout simple qu'elles fussent vilaines, car ordinairement les gens de la famille se ressemblent et il est tout aussi vrai de dire que les gens d'esprit sont vilains, donc ces susdites dames étant censées être parentes de gens d'esprit puisqu'ils allaient être couronnés, on ne devait pas s'étonner si elles étaient vilaines. Mais pour revenir à la cérémonie, je te dirai que l'on a prononcé des longs discours en latin et en Anglais qui m'ont paru bons, mais qui n'ont pas laissé pour cela d'être fort ennuyeux, parce que les sujets étaient choisis de manière que l'on pouvait s'empêcher de dire un tas de lieux communs et de choses que tout le monde a entendues déjà une douzaine de fois. L'un était par exemple sur le patriotisme, un autre si *rite audita recordor*, une comparaison entre les conditions des esclaves des anciens tems et des tems modernes. Ce dernier sujet, quoiqu'il soit un sujet à lieux communs, pourrait cependant, ce me semble, donner lieu à un

discours fort intéresant, si l'on voulait dire la vérité, mais quand a-t-on entendu la vérité dans un collège ou même dans une aucune (*sic*) assemblée publique? dans ces occasions là, chez quelque nation que cela soit, l'orateur a toujours pour but de louer ses auditeurs et le peuple auquel ils appartiennent.

Je crois que nous allons faire un petit tour quelque part, dans le pays de Galles peut-être, je ne serais pas fâché de quitter Alvescot pour toujours, car il n'y a pas ici assez de société pour empêcher mon père, qui s'est maintenant accoutumé à vivre d'une vie de ville, de s'y ennuyer. Mon père m'a fait espérer que tu viendrais nous voir les vacances prochaines, cela te serait bien facile à toi qui demeures à Boulogne, je crois que tu ferais bien de venir en même tems que mes frères si tu le pouvais, ou du moins en même tems que Sellèque (car il a promis de venir aussi) car il vaut mieux être avec quelqu'un qui sache parler anglais, mais ne sais-tu point parler anglais toi-même? j'avais oublié cela, c'est égal viens toujours comme je t'ai dit c'est plus agréable de voyager en société que tout seul.

Sais tu ce que nous dit ce petit bambin de Charles dans sa dernière lettre? il croit dit-il que les Anglais sont bêtes et qu'ils le deviennent tous les jours davantage, et cela sans doute parce qu'il l'a entendu dire à quelqu'autre qui ne savait ce qu'il disait non plus que lui même, qu'il attende donc un peu et qu'il sache ce que ses compatriotes ont fait et quel rang ils tiennent comme nation avant de dire qu'ils sont bêtes. Ceux de tes compatriotes qui ont bien voulu prendre la peine de faire cet examen ne nous ont point trouvé, je crois, plus *bêtes* que les autres peuples. Si Charles voulait seulement se moquer de certaines coutumes et de certaines façons de penser et de parler que nous avons, il se pourrait qu'il ait raison, car d'abord c'est une question qu'il est plus [en] état de juger que l'autre, et puis c'est une remarque que tout voyageur désinteressé a fait savoir que, malgré que les Anglais soient arrivés sous beaucoup de rapports au plus haut degré de civilisation, comme par exemple sous celui du luxe, cependant à les considérer sous d'autres rapports on les croirait à moitié sauvages. N'est-ce pas, par exemple, d'une barbarie choquante qu'un tas de gros gourmands vienne dévorer un excellent diner et de n'admettre les dames que dans une galerie à un bout de la salle d'où elles ont le plaisir de voir paître ces messieurs, sans avoir rien à manger elles mêmes? c'est pourtant ce que font les riches bourgeois de Londres, dans leurs diners publics, mais je n'ai pas besoin de montrer à un Français les défauts des Anglais, vous ne les connaissez que trop bien. Je voudrais que vous vissiez aussi clairement leurs talents et leurs vertus, mais c'est

une chose que l'on ne peut point espérer, nous ne voyons pas les vôtres. Je parle des Anglais en général, car il y a sans doute chez les deux peuples un petit nombre de savants qui savent apprécier les mérites de leurs voisins.

Mon père vient de me dire qu'il a écrit hier à Charles, tant mieux cela fait que Maman ne me grondera point. Tu fais sans doute des problèmes de géométrie, je vais t'en mettre deux ou trois ici qui ne peuvent se résoudre par la géométrie simple, pour que tu ne t'y casses pas la tete comme j'ai fait moi...

*(Ici deux problèmes de géométrie.)*

Mais c'est bien bête de donner des problèmes dans une lettre, je t'en demande pardon, à la bonne heure si j'écrivais à Fortuné[1]. Je t'écrirai du pays de Galles pour te dire ce qui m'en semble. Dis à Aimé[2] de se dépêcher de me répondre sans quoi je ne recevrai sa lettre qu'après mon retour. Dis bien des choses de ma part à la famille Landry, n'oublie pas cela, je te prie, car c'est tout de bon que je te le dis et non pas comme formule de fin de lettre. Va-t-il encore à la pêche Aimé, dis lui de ma part d'y aller maintenant et de pécher avec une mouche qu'il trainera sur la surface de l'eau et qu'il attrapera autant de poissons qu'il en voudra.

Adieu, ton sincère ami

A NEATE

*P.-S.* — Je n'ai pas le courage de relire ma lettre tu y trouveras sans doute beaucoup de fautes d'orthographe.

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
chez Monsieur Landry
N° 28 Rue blanche
Chaussée d'Antin
Paris

timbre d'arrivée :
4 juillet 1823

II

*Charles Neate à Sainte Beuve*

dimanche Novembre 2, 1823

Mon cher ami

Si je te disois que l'excès du travail m'avoit empêché de t'écrire il est plus que probable que tu n'admettrois pas cette excuse, aussi je ferois mieux de te la laisser; ce n'est pas que je sois tout à fait

1. Fortuné Landry.
2. Aimé Sellèque.

croupi dans la paresse car je fais force grec tous les jours, car en Angleterre on ne peut rien faire sans le grec, à moins qu'il ne soit remplacé par l'argent, ce qui en Angleterre remplace tout. Comme donc je n'ai guère du remplaçant, il faut que je me garnisse le cerveau d'un grand tas de commentaires, dialectes, annotations et cœtera. Mon précepteur est tout ce qu'il faut pour cet objet. Car c'est un petit homme surchargé d'érudition, étayant pour ainsi dire une indigestion de science aussi orthodoxe dans ses écrits que dans ses opinions, car en matière de goût comme en matière de foi, il ne connait que deux autorités Cicéron et l'Evangile. Il lui arriva de voir parmi mes livres les œuvres de Parny complètes et il tomba justement sur la *Guerre des Dieux*. Il m'arriva de faire mention de cet ouvrage, ne sachant pas qu'il l'avoit aperçu. Il me dit qu'il s'étonnoit que je puisse avoir de tels ouvrages, que si le livre étoit à lui, il le jetteroit au feu et l'auteur avec. Au reste il est instruit, bon enfant et, à l'exception de ces petites incongruités, assez bon compagnon. Il n'est pas le seul en Angleterre qui ait cet esprit de tolérance et de philosophie, j'entendis l'autre jour un prédicateur car je vais à l'église tous les dimanches pendant deux mortelles heures, qui damna de la meilleure grâce du monde les hommes les plus vertueux; or avec toutes leurs vertus ils ont celle d'avoir de bons yeux. C'est en vain, dit-il, d'une voix de tonnerre que vous vous fiez sur vos vertus mondaines, sur votre bienfaisance, sur votre charité, si vous n'avez pas la foi, mes frères, vous serez damnés.

*Mercredi.*

Maintenant encore j'ai été interrompu pour aller entendre un sermon sur la grâce intellectuelle, dont le seul effet a été de m'endormir. Voila cependant comme on parle maintenant dans ce pays philosophique et civilisé d'Angleterre, il faut espérer que la mode en passera. Au reste comme tous les maux ont leurs avantages, celui ci est la matière de fréquentes disputes entre mon père moi et mon précepteur, mais surtout entre celui ci et mon père, ce qui m'accorde beaucoup d'amusement. Il faut d'abord savoir que Mr Myers est dans l'intention de se faire ministre ce qui n'empeche pas mon père de le régaler d'une violente diatribe sur l'oppression, l'hypocrisie etc. de la prêtrise anglaise (dont il ne fait plus partie s'en étant séparé comme indigne), à quoi ce petit homme ne répond guère que par monosyllabes et *demittit auriculas, ut iniquae mentis asellus*[1], excepté quand mon père, emporté par la chaleur de la dispute, lui lâche quelque expression un peu forte, qu'il se croit obligé de relever en

1. Horace, *Satires*, I, 9, vers 20.

qualité de *chrétien.* Je t'en dirois un peu plus long sur ce que j'ai vu de la nation Angloise, si je ne savois que M. Landry t'avoit communiqué ma lettre à Sellèque, où je me suis un peu émancipé dans mes expressions; à propos, t'es tu beaucoup récrié contre ma corruption ou bien, comme un ami généreux, as tu soutenu ma cause et celle de la jeunesse d'à présent contre celle de la jeunesse d'autrefois dont je ne doute pas qu'il n'ait vanté la continence, comme ils vantaient celle de leurs aieux qui vantoit (*sic*) celle de leurs ancêtres, ainsi de suite, mais je m'imagine plutot que tu te seras mis à rire sans songer à m'excuser. Je pourrois peut être preter encore à la censure, si je ne craignois encore les remarques d'un inspecteur indiscret, car il faut que cette lettre passe encore à la rue Blanche[1], cependant je ne peux m'empêcher de te dire que l'autre jour j'ai rencontré dans une excursion champêtre une jeune fille charmante qui se lavoit les dents dans le ruisseau qui m'accueillit d'un sourire gracieux, à quoi j'ai répondu par un autre sourire non moins gracieux ou du moins qui vouloit l'être, mais je n'ai pas poussé l'aventure plus loin, parceque c'étoit un dimanche et que j'ai toujours eu beaucoup de respect pour le jour du sabbat, au reste, pauvre hère que je suis, tous les jours sont des Dimanches pour moi sur cet article là. J'attends de toi en réponse une longue lettre sur tes occupations et tes aventures. Dis moi aussi si les chambres ont été ouvertes, si Manuel est rentré, qu'est ce qu'on a fait? qu'est ce qu'on a dit? car je prends encore intérêt à la pauvre France, quoique je n'y sois plus, et à toi et à tous mes amis. Et sur cela envoie moi ton adresse.

Je reste ton sincère ami, à Cheltenham comme à Paris car je demeure maintenant à Cheltenham où mon adresse est

Charles Neate, Sandford house. Cheltenham. Gloucestershire. Angleterre.

Mes amitiés à Sellèque, Fortuné[2], Théophile. Mes respects à Mr et Mad. Landry, à la mère et la tante et dis à Mr Pierrot quand tu le verras que je n'ai pas encore trouvé d'édition de Senèque, mais mon père va écrire de suite à un ami qui est fellow à Oxford à ce sujet.

*Adresse :* à Monsieur Aug. Ste Beuve chez M Landry
N° 28 Rue Blanche Quartier de la Chaussée d'Antin Paris
timbre d'arrivée : 9 novembre 1823

1. C'est-à-dire à la pension Landry.
2. Fortuné et Théophile Landry.

III

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Cheltenham ce 24 décembre 1823

Mon cher Ste Beuve

Il y a un jour ou deux que je suis arrivé ici, et la première chose que Charles m'a dit c'est qu'il avait reçu une lettre de toi dans laquelle tu te plaignais de ce que je n'avais pas répondu à ta dernière lettre; et en effet je te dois une réponse depuis bien plus longtemps que je ne l'aurais voulu, mais il n'en pouvait guères être autrement puisque quand tu m'as annoncé que tu avais changé de domicile tu as oublié de me dire ta nouvelle adresse, et « voilà pourquoi votre fille est muette » il est vrai que si j'avais écrit à Ste Beuve à Paris, ma lettre te serait sans doute parvenue, mais j'ai cru qu'il valait mieux attendre jusques à ce que Mr Landry, qui ne dédaigne pas correspondre avec son ancien élève, m'eût fait connaitre l'endroit juste où tu te trouves, heureusement mon frère a levé la difficulté sans me faire attendre plus longtems, et me voila encore une fois à t'écrire bien résolu que cela ne sera pas de ma faute s'il intervient encore de pareilles lacunes dans notre correspondance.

Tu voudrais peut être savoir si je continue de m'ennuyer à Cambridge, à quoi, je te répondrai, à peu près, comme au commencement, je ne voudrais cependant pas que tu crusses (*sic*) que je ferme obstinément les yeux sur tout ce qui est beau et utile dans cette université, au contraire je m'attache plutôt à le découvrir et à le comprendre, parce que je suis Anglais et qu'un Anglais doit pouvoir défendre les institutions de son pays, mais cela n'empêche pas que je ne m'ennuie à Cambridge par la raison que l'utile et le beau que i'y trouve ne laisse pas d'être fort ennuyeux; on nous force par exemple d'aller huit fois la semaine à la chapelle, cela est utile sans doute, car le matin cela empeche bien des jeunes gens de rester couchés jusques à dix heures et le soir cela en empeche autant au moins de se chauffer le sang en buvant trop de vins d'Espagne et de faire après cela tout plein de betises dans un certain quartier qui fourmille de filles de joie, mais aussi ce n'est pas mal ennuyeux comme tu le concoi bien; il en est de meme du reste, du moins je le trouve ainsi je suis d'ailleurs venu à Cambridge avec moins d'avantages que mes autres compatriotes (et il n'y a que des Anglais) parceque, ayant élevé en France, je ne connaissais absolument personne en arrivant; et par la suite je n'ai pu retrouver qu'un seul de mes anciens camarades et justement il se trouve que celui-la est

l'homme le plus sot de tout le collège de sorte qu'il aurait beaucoup mieux valu pour moi de ne pas etre souvenu. Mais malheureusement sa plate petite figure annonce une bêtise si distinguée que malgré qu'il y ait eu dix ans que je ne l'avais vue je l'ai reconnue de suite pour celle d'un petit cochon que l'on fouettait tous les jours à l'école pour l'apprendre à ne pas pisser au lit, c'est avoir du malheur mais on n'a pas toujours pour ami celui que l'on voudrait avoir, quoique pour ce qui me regarde en particulier je ne puisse que me féliciter d'avoir des amis tels que ceux que j'ai laissé dans mon autre patrie, bien qu'ils soient peu nombreux.

[1] Tu es dans le quartier le plus agréable de tout Paris et le plus commode pour un disciple d'Esculape et l'on ne peut douter que tu ne réussisses dans l'étude de la médecine comme tu as toujours réussi dans tout ce que tu as entrepris jusques ici, on entendra parler un de ces jours de Mr Ste Beuve membre de l'Institut et de la moitié des sociétés philosophiques de l'Europe.

Nous sommes maintenant le 27, je te dis cela par un esprit d'équité et pour que tu ne t'imagines pas que cette lettre soit restée à la poste trois jours de plus qu'il ne fallait; depuis le dernier paragraphe j'ai fait au moins vingt lieues à cheval à courir après de maudits lièvres sans en attraper un seul, mais c'est égal j'ai toujours eu le plaisir de courir et cela seul suffit pour faire courir bien des gens qui vont à cheval seulement pour aller à cheval. A propos de courses et de courir cela me rappelle Fortuné, tu sais peut être qu'il m'avait écrit une belle lettre en vers, longue d'une aune, et que je ne l'ai jamais reçue; Aimé vient de m'écrire qu'il ne l'a jamais mise à la poste et que l'autre jour il l'a trouvée dans un tas de vieux papiers, j'aurais cru que l'ayant trouvée il l'aurait mise à la poste, malgré qu'il fut un peu tard, vu la peine qu'il s'était donnée pour la faire, mais pas du tout, il a compris que chaque chose a son tems et le voilà qui se met a m'en composer une autre, elle sera sans doute d'une longueur à lire en dix fois, mais lorsque l'on écrit qu'une fois par an, c'est le seul moyen que l'on a pour se conformer au système de compensation et tu sais bien que Fortuné est grand Alzaésiste. Pour le coup je crois que tu diras que moi aussi j'ai voulu suivre ce système, car s'il y a long tems que je ne t'ai écrit, maintenant que je me suis mis à l'ouvrage voila une lettre d'une longueur terrible, et par conséquent d'un ennuyeux terrible car l'un ne va guères sans l'autre, au reste cela m'est égal que tu aies ou que tu n'aies pas la patience de la lire pourvu que tu jettes un coup d'œil sur les deux ou trois derniers mots que voici. Je reste ton sincère ami

A. Neate.

1. Alinéa publié par le Dr Morin, *op. cit.*, p. 65.

Présente mes respects à Mme ta mère.

Je ne te parle point politique, quoique je sache que c'est un sujet qui t'intéresse beaucoup, mais j'ai deux raisons pour ne pas le faire l'une c'est que je n'y connais goutte, et l'autre tu devineras

Donne-moi des nouvelles de Bessie et Adam si par hazard tu en sais.

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
Rue Vaugirard N° 94
près le Luxembourg
à
France Paris

timbre de départ : Cheltenham
Dec. 28
1823

timbre d'arrivée : Janvier
2
1824

IV

*Charles Neate à Sainte-Beuve*

mercredi 18 février 1824. Cheltenham

Mon cher ami

Je n'aurois pas été si longtems à t'écrire... si je t'avois écrit plus tot. Mais le fait est qu'il y a un mois je reçus une lettre qui m'apprenoit qu'il y avoit une lettre à la poste à mon adresse qui n'étoit pas affranchie et avant d'écrire en France, je voulois savoir qu'elle étoit cette lettre et Sellèque ne me l'a envoyée qu'avant hier et après tout ce n'étoit que la lettre de mon tailleur qui me rappelloit un mémoire que j'avois oublié. Tu dois convenir de la validité de cette raison (sans parler d'ailleurs de ma paresse que tu me reprochois sans cesse, et que tu ne m'as pas reprochée en vain) et d'ailleurs si tu n'en conviens pas, je ne peux t'en offrir de meilleure c'est pourquoi je vais passer outre sans plus de cérémonie.

[1] Tu m'as dit dans ta dernière lettre que tu étois fort occupé de dissections, j'admire ton courage, mais je t'avoue que je ne saurois, car je n'aime guerre (*sic*) en fait de dissection que celle d'un poulet. Cela n'empeche (*sic*) que j'estime beaucoup la médecine et que je ne t'applaudisse de t'y être livré, car je la regarde en ces tems ci, comme la plus honorable et surtout comme la plus pure des professions. J'aimerois assez la loi, mais tu sais qu'on n'a pas toujours à défendre, comme Mr Manoury, l'innocence opprimée et encloitrée.

1. Passage publié jusqu'à « la plus pure des professions » par le Dr Morin, *op. cit.*, p. 70 en note.

Plus souvent il faut prostituer ses talens à l'injustice et à l'oppression. Tu me diras que l'on n'est (*sic*) toujours maître de refuser. Oui mais, mon cher, *virtus laudatur et alget*[1] ou autrement bonne renommée ne nourrit pas. Je crois que le seul moyen de servir à la fois Dieu et Mammon, d'avoir du bien et de faire du bien, seroit de suivre le système de compensation, et d'établir une ligne de compte avec sa conscience comme ces voleurs dans *Ivanhoe* qui dépouilloient un riche abbé et qui soulageoient son pauvre vassal, qui détroussoient la vieille femme et qui faisoient à la jeune fille un vol qui valoit mieux qu'un présent.

Je mets donc la perfection d'un avocat (du moins de celui qui gagne sa vie par sa profession) à ressembler à un honnete brigand. Mais je crois que je serois obligé pourtant de suivre cette profession, à charge toutefois de voler le moins possible et de faire le plus possible de compensation. Le dernier genre de compensation seroit surtout de mon goût, et l'on seroit tenté de commettre des crimes exprès pour pouvoir les expier de cette manière. Au reste la profession d'avocat est fort lucrative en Angleterre comme toutes celles qui fondent leur patrimoine sur les vices et folies d'autrui et surtout celle des prêtres qui exercent partout en Angleterre une fort grande influence et particulièrement en cette petite ville où je suis. Il faut l'imaginer, c'est une petite ville fort dévote et fort corrompue, fort salubre et fort abondante en malades. Il y a un Spa[2] où des gourmands encore appesantis du diner de la veille viennent tous les matins puiser un nouvel appétit et se remonter pour manger et une église où les dévots, chargés par les péchés de la semaine d'une indignation morale, viennent tous les dimanches à l'église où j'ai le plaisir de m'entendre damné (*sic*) comme incrédule et consigné aux flammes éternelles par un homme qui n'a des vertus que le masque, de la religion que le fanatisme. En vérité cela me fait rire de pitié et je crois que si Dieu pouvoit rire il feroit de même, car je demande quel est le plus pieux ou de celui qui adore sans le connoitre l'auteur de toutes choses, ou de celui qui s'arroge insolemment la connoissance de ses secrets, le plus charitable de celui qui implore également sur tous une commune félicité, ou de celui qui, anticipant sur la vengeance divine sans pitié et peut être même avec un secret sentiment de triomphe, condamne à d'éternels châtimens, les trois quarts du genre humain. On se moque un peu en Angleterre de la reconnoissance que le roi d'Espagne a bien voulu faire des libertés américaines. C'est comme si le pape envoyoit dire à notre roi qu'il

1. *Juvénal* (I, 74), le texte exact est *probitas* et non *virtus*.
2. La ville d'eau à la mode.

le délioit de sa sujétion au St Siège, ou bien comme si le roi d'Angleterre envoyoit annoncer au vôtre qu'il renoncoit à ses droits sur la couronne de France et qu'il le reconnoissoit pour roi légitime de France et de Navarre.

Mais ce qui occupe le plus l'attention publique dans notre pays, ce sont les discussions sur nos Indes occidentales. Tu dois savoir qu'un parti religieux en Angleterre (qui n'a point de possessions en Amérique) a envoyé des missionnaires pour convertir les nègres a la religion chrétienne et pour les préparer à la réception de la liberté. D'un autre côté les propriétaires, sentant bien que tout ceci finiroit pour (*sic*) les ruiner tout à fait, ou du moins par faire tomber de beaucoup la valeur de leurs propriétés, jette les hauts cris, et s'étendant sur leurs droits comme propriétaires et sur les avantages de la servitude pour les esclaves eux mêmes, ne veulent point entendre parler d'innovations, ou du moins veulent obtenir un équivalent, il me semble qu'à ne considérer que les notions de la justice abstraite on pourroit leur dire : Vous ne perdez que le fruit de l'injustice vous devriez être contents de ne point en souffrir la peine. Vous devez non pas vous plaindre de ce que l'on vous l'ôte mais remercier les hommes de vous l'avoir laissée. Le genre humain ne vous doit pas des indemnifications (*sic*) pour cesser de l'opprimer, vous lui en devez pour l'avoir opprimé si longtems. Mais à suivre les loix (*sic*) de la justice politique qui le plus souvent n'est pas de la justice du tout, le gouvernement anglois a toujours reconnu ces propriétés; les propriétaires ne les ont acquises que par la confiance qu'ils avoient en la protection et la bonne foi de ce gouvernement si maintenant ce gouvernement les leur ôte ou les leur laisse ôter, il doit ce me semble leur offrir un équivalent. Mais il est de l'interet du gouvernement anglois de conserver une partie si importante de son revenu et je ne serois pas étonné s'il soutenoit secrettement les prétentions des propriétaires, tout en faisant semblant d'écouter l'autre parti qu'ils n'osent pas réprimer ouvertement, mais qu'ils réduiront au silence en lui montrant le danger et l'impolitique de son intervention.

Voila, mon cher ami, bien des phrases, et peut être diras tu bien des phrases inutiles. D'ailleurs est-ce là comme on doit écrire à son ami. Je n'ai rien à répondre à ton accusation, je l'avoue, au lieu d'une lettre familière, un discours qui veut être académique mais peut etre obtiendrai je ma grâce en te disant bonnement simplement et sincerement que je suis et serai toujours ton ami

Charles Neate

*P.-S.* — J'envoie mes souhaits de bonne année à ta mère et à ta tante.

Je vais écrire incessamment à Mr Pierrot pour lui communiquer ce que j'ai appris concernant le Senèque. Adieu écris moi promptement, une autrefois, j'imiterois ton exemple.

*Adresse :* A Monsieur
Mons Ste Beuve
Rue de Vaugirard N° 94
Paris
France

timbre de départ : 23 fev. 1824
timbre d'arrivée : Février 27 1824

V

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Trin Coll Cambridge Jeudi 19 Fevr. 1824.

Mon cher ami

Ta lettre m'a trouvé à Cheltenham deux ou trois jours avant que je ne sois revenu ici; mais d'ici au mois de Juin exclusivement, il faut que tu m'adresses tes lettres à Cambridge.

Je te tiens heureux d'avoir été quitte à si bon marché de ton *presque fluxion de poitrine,* car de la manière dont tu t'en es tiré ce sera peut-être un bien au lieu d'un mal, si cela t'empeche de te tuer à force de travailler. Tu me demandes ce que je fais à Cambridge? Dans ce moment-ci je suis occupé à faire des Mathématiques, à lire les 2 1ers livres de l'Anabase de Xénophon, Cicero *pro Milone,* l'évangile de St Luc et des traités sur les preuves de religion Chrétienne pour un examen qui se fera dans six semaines d'ici. Ainsi tu vois que j'ai de quoi m'amuser, si je veux être ferré sur tout.

[1] Tu me demandes ensuite à quel état je me destine, ce n'est pas la médecine, la seule image qui m'a [été] présentée du cadavre d'une femme avec laquelle on aurait peut être couché, suffirait pour m'en détourner; après avoir vu cela, je penserais toujours en voyant une jolie femme aux chairs livides et aux yeux enfoncés du corps mort et je ne pourrois embrasser. Ce qui existerait dans le moment par ce que j'en serais dégouté par l'idée de ce que ce même objet serait peut-être dans quelques heures.

Ce n'est pas le barreau; car ici en Angleterre un avocat attend souvent toute sa vie avant d'avoir une cause à plaider. Je ne veux pas être ministre non plus, car être un pauvre ministre, c'est la même chose que d'être un chou, vu que cet état vous relègue dans quelque petit village où pour la plupart du tems l'on ne fait connaissance qu'avec des fermiers ou des gens de la même espèce qui, ayant

1. Alinéa publié par le Dr Morin, *op. cit.*, p. 69-70.

toujours été attachés au coin de terre où ils se trouvent, n'ont guères plus d'idées que des bêtes de somme, et qui par conséquent ne peuvent pas être une société bien agréable. Mais en voilà assez de ce que je ne veux pas faire, voici ce que je voudrais faire et ce que je ferai *si*. Je veux être diplomatiste (*sic*), qu'en penses tu? je sais bien que tu diras que c'est l'état le plus incertain de tous, qu'un changement de ministres, la haine d'un homme puissant, les intrigues d'une g...ce, peut détruire le fruit de dix années de travail, etc., c'est vrai, mais encore faut-il qu'il y ait des diplomatistes, et s'il faut qu'il y en ait quels sont ceux qui doivent l'être plutôt que ceux qui aiment l'état sans pourtant savoir pourquoi, or voila le cas où je suis, et partant de là, je m'en vais dans trois ans d'ici c. a. d. quand j'aurais fini mes études ici, je m'en vais, dis-je, voyager pour deux ou trois ans, pour apprendre l'allemand et l'espagnol par exemple et j'aurais alors 26 ans, auquel âge je pourrais j'espère trouver un emploi, tout cela ce sont des chateaux en Espagne, si tu veux, mais c'est égal, mon père n'y fait pas trop d'objections et il est de fait je crois que bien des gens ont fait des projets plus chimériques qui leur ont réussi.

Tu trouves donc dans [*ici une longue équation*] de quoi te distraire de la brune et de la blondc, diable, voila ce qu'on appelle avoir du goût pour les mathématiques, je voudrais en être là aussi, mais malheureusement je n'aime pas même les mathématiques autant que je les ai aimées, à cause (je le crois du moins) qu'on les traite en Angleterre avec plus de sécheresse qu'en France, je ne sais pas comment cela se fait, mais je ressentais plus de satisfaction après une seule leçon de Mr Binet que je n'en puis acquérir ici, en dix, si tu lui disais cela il se pavanerait et ferait des grimaces pendant dix minutes. Ah ça! est il toujours aussi plein de puces qu'il était quand il me donnait des leçons, il les écrasait par douzaines sur la table et m'appellait malpropre parce [que], disait il, j'apportais des puces; c'est un vrai mathématicien, il est si sale et si vilain, un véritable savant a toujours ces charactéristiques (*sic*) là, quoique sans doute on puisse les avoir et être bête néanmoins; et par exemple je crois que je pourrais citer un personnage sale et vilain que nous connoissons tous les deux lequel cependant n'a pas trop d'esprit. J'aurais tort cependant de dire que Mr Clouet est bête il s'en faut, puis il est si bon enfant que cela plus que compense le manque de tout le reste, je n'ai pas besoin de te rappeler nos parties de billes, tu t'en souviens sans doute, c'est un des vieux souvenirs dont tu parles dans ta lettre, il en est bien d'autres encore dont l'un réveille l'autre et qui se réveillent tous dans mon esprit quand je pense à Ste Beuve et *cela est si vrai* (c'est une phrase du père Clouet) que je ne reçois

jamais une lettre de toi sans réfléchir avec plaisir à celle que je t'ai envoyée du collège de Caen pour te prier d'entrer en correspondance avec ton sincère ami

A. Neate

Le seul moyen d'empecher Adam de se tuer c'est de l'envoyer faire une colonie dans les déserts de l'Amérique.

Voici mon adresse : A. Neate Esq Trin. Coll. Cambridge, Angleterre tout simplement

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
Rue de Vaugirard N° 94
à Paris France

Février
timbre d'arrivée 23
1824

VI

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Cheltenham ce 7 avril 1824

Prodigieux, disoit Dominique Sampson, quand il retrouva son cher petit Harry dans un militaire de six pieds, ou quand il contemplait la vieillesse toujours rajeunie de son habit qu'il croyoit quadrennaire, prodigieux, diras tu quand tu recevras la lettre hâtive du paresseux Charles Neate. C'est pourtant bien vrai, c'est ton ami de Boulogne, ton ami de Paris, ton ami d'Angleterre, qui t'a promis une réforme épistolaire et qui t'en donne les premiers gages. Pour entrer donc en matière, je te dirai que dans ta lettre qui m'a fait grand plaisir comme toutes celles qui me viennent de toi j'ai trouvé deux choses qui m'ont différemment affecté et dont je vais te dire mon avis. L'une, dont je suis content, c'est que tu aies trouvé le tems de lire ce roman de Walter Scott délassement dont je suis mécontent, c'est qu'à ce que tu me dis tu restes caché dans ton antre d'une manière fort peu sociable, et vivant à la manière des ours. Car, pour te parler franchement, je n'approuve point du tout ce travail excessif. C'est un paresseux qui te parle, mais je veux tâcher au moins de justifier mon penchant, peut être parce que c'est mon penchant, mais enfin je pense qu'en général l'homme est né pour la société, et qu'en ce cas il ne remplit pas moins le but de son existence par les agrémens qui embellissent la vie que par les utiles travaux qui la conservent et pour toi même en particulier, sans parler de ta santé physique que pourtant tu devrois ménager, pour toi même et pour tes amis, je crois que ta santé morale n'en iroit que mieux si tu ne tendois ton esprit par des études si abstraites et si continues. Tu n'as pas besoin, crois-moi, d'exciter l'énergie de

ton âme dans un si ardent repos, ni de cultiver la force de ton jugement par des lectures toujours trop profondes. Je te conseillerois quelquefois d'amuser, d'attendrir ton imagination par des livres légers et agréables, d'égayer, de relâcher ton esprit par les plaisirs de la société. Tu en serois, ce me semble, plus homme et plus heureux, la dépense d'une heure ou deux par jour ne te ruineroit pas en tems, toi qui en mets tous les moments à profit, et d'ailleurs après une courte distraction ton âme auroit un nouveau ressort pour le travail. Ne t'offense pas de ce que je te dis. Je te dis franchement ce que je pense et sans la vérité, il n'y a plus d'amitié.

Dans la dernière je me suis amusé un peu aux dépens de mes chers compatriotes je vais aujourd'hui t'en parler plus sérieusement et te communi[quer] quelques réflections (*sic*) un peu hasardées. La constitution anglaise qui sembleroit pencher vers la démocratie par le peu de fortune nécessaire au droit d'élection est tout à fait aristocratique par l'esprit et les mœurs de la nation. La grande raison en est que les nobles sont puissans et généralement éclairés, et que le peuple est ignorant et corrompu et qu'un tel peuple, quelque soit la forme du gouvernement, sera toujours esclave ou de ses tribuns ou de ses nobles, mais voici des raisons plus particulières. Pour avoir droit d'élection il ne faut avoir que cinquante francs par an (40 schellings) en fonds de terre. La modicité de cette somme en donnant ce droit à des gens asservis par leurs besoins et non pas moins par leurs préjugés, ne fait que leur donner des armes qu'ils tournent contre eux-mêmes. Ça a toujours été la politique de ceux qui aspiroient à la tyrannie d'augmenter le pouvoir du peuple, lorsqu'il est ignorant et corrompu, bien surs qu'avec un peu d'art ils pourront se l'approprier. Peut être si le droit d'élection étoit plus cher, y auroit il plus de liberté en Angleterre, du moins ce serait plus conforme à l'esprit de notre constitution qui, dans l'origine, étoit une aristocratie modérée. Car lorsqu'on fixa à quarante schellings le droit de l'élection, cette somme étoit bien plus considérable qu'elle n'est maintenant.

Une autre chose, contraire à la liberté, c'est que d'après notre système le suffrage appartient à la terre et non pas à l'individu, ce qui place les électeurs dans la campagne où il n'y a jamais d'esprit public, et où le pauvre isolé est beaucoup plus dans la dépendance des grands propriétaires. Les élections se font toujours dans le chef lieu du comté, il faut comme de raison que chaque électeur soit présent, or comme un grand nombre d'électeurs n'ont ni la volonté de se déranger pour le bien public ni le moyen de le faire commodément, il faut que le candidat fournisse aux frais du voyage et à l'entretien des voyageurs. Observe que ces messieurs veulent voyager

en chaise de poste et manger et boire comme des rois en route et pendant le tems qu'ils sont en ville. Ces dépenses, et le nombre de voix qu'il faut acheter, et dont le taux ordinaire est de cinq guinées font monter quelquefois les dépenses d'une élection discutée à deux ou trois cent mille francs, quelquefois davantage. Ce qui concentre le droit de représentation entre les mains de gens immensément riches, séparés du grand nombre d'interets et d'opinions.

Un autre inconvénient de cette élection territoriale c'est que des villages presque déserts ont conservé le droit de représentation, tandis que des villes populeuses en sont privées, et ces villages, devenus la propriété de quelques familles opulentes, y ont porté [.....][1] ce droit de représenter la nation devenu le patrimoine d'un particulier l'influence de la noblesse dans les élections ne se borne pas à ces bourgs clos (comme on les nomme). Il se trouve dans un grand nombre de districts des nobles, riches souvent d'un million de rente et qui par la puissance de leurs richesses et par le respect héréditaire qu'on porte à leur nom, ont, de fait sinon de droit, le pouvoir de nommer un membre qui ne manque presque jamais d'être reçu. Quelquefois il est vrai, mais bien rarement, il convient à leur interet ou à leur opinion de nommer un député ultrat (*sic*), mais qu'importe si la nomination de ce député n'est pas l'expression de la volonté publique, si l'anglois est esclave jusque dans la cause de la liberté; ajoute à ce manque total d'esprit public dans un peuple qui ignore ses forces, le mépris peut être mérité où sont tombés les orateurs de la démocratie, les richesses et le récit du clergé toujours ami du despotisme qui le soutient. Le misérable orgueil du petit gentillâtre qui veut dire nous autres gentilshomme, et qui par une si vile abdication de ses intérêts ne s'attire que la haine du peuple qu'il abandonne et le mépris des grands qu'il abuse, l'extrême cherté de l'éducation et les serviles préjugés qu'elle instille, et tu verras que si nous sommes plus libres par les loix, vous l'êtes beaucoup plus par les mœurs, que l'anglois, abusant pour son désavantage des forces que lui a données sa constitution, triomphe sottement des victoires qu'il a remportées sur lui-même, que d'autre nations dans un esclavage plus réel sont libres encore par leur généreux (*sic*) douleur, mais qu'ici on foule aux pieds les droits de l'homme en le rendant esclave, qu'on insulte à son jugement en l'appelant libre.

Je t'ai dit que nous n'étions pas libres par les mœurs, en voici une preuve. Dans les collèges, chez vous, le sanctuaire de l'égalité où du moins le talent seul fait les rangs, on distingue les élèves en quatre classes, celle des gens libres, celles des gens riches, qui

1. Il y a une déchirure dans la feuille.

paient plus que les autres, celle des gens ordinaires, celle des gens au dessous de l'ordinaire. C'est peu que ces quatre classes soient distinguées par leurs costumes, par les plats dont ils se servent, par les mets dont ils mangent; on a porté si loin la petitesse de la tyrannie que dans les jardins du collège, les deux premières ont le privilège exclusif de marcher sur les gazons, et la jeunesse anglaise permet cela et la jeunesse anglaise se dit libre. J'étois l'autre jour à l'église où j'ai entendu un mot qui m'a frappé. Je ne sais s'il aura sur toi le même effet. J. C. parloit d'avoir vu Abraham et [on] lui demandoit comment cela étoit possible, il répondit : « avant qu'Abraham étoit, je suis ». J'ai trouvé fort beau cette idée de ne jamais parler de Dieu qu'au tems présent, surtout dans un endroit où l'emploi de ce tems paroissoit peu naturel, j'ai conclu que si J. C. n'étoit un dieu, il avoit au moins une belle idée de la divinité. Je conçois qu'un homme d'esprit puisse être chrétien. Excuse, je te prie, ce fatras philosophique et politique. Je n'ai personne ici à qui je puisse si librement communiquer mes pensées. D'ailleurs quel républicain qui n'aime pas un peu la déclamation? quel écolier de rhétorique qui n'ait besoin de faire des phrases? mais j'ai encore quelque chose à justifier ce sont de petits vers... Oui, mon cher ami, si tu as la patience de lire jusqu'ici tu vas encore essuyer une bordée de poésie. J'espère que la rime pourra au moins me dispenser de la raison, mais les voici c'est une partie du discours de Timoléon à son père

« Mais je veux qu'un tyran puisse être vertueux,
Qu'il aime les humains qu'il respecte les Dieux,
Qu'il répande en bienfaits son utile puissance,
Réprime le pouvoir, soutienne l'innocence
Quel bien font après tout ses perfides bienfaits
Ce repos sans vigueur d'une funeste paix?
Ils font aux nations aimer la servitude,
Leur donnant de leurs fers une douce habitude
Et lorsque par sa mort à des fils corrompus
Ce roi transmet son trone et non pas ses vertus
Sur ses vils descendans sa gloire rejaillie
De leurs vices honteux couvre l'ignominie
Autour d'un trone impur son nom conservateur,
De son règne passé fait luire la splendeur
Lui même du tombeau prêchant l'obéissance
Livre au fer des bourreaux son peuple sans défense,
Ainsi d'affreux tyrans et le père et l'appui
Il répond des forfaits qu'ils feront après lui.

Je te renvoie à la marge de la seconde page.

[1]Mais je ne songe pas que je réponds à tes malades et au genre humain de tout le tems que je te fais perdre que depuis ce tems tu aurois pu déja disséquer un cerveau au lieu de t'occuper des faibles émanations du mien. Je vais donc me signer ton sincère ami

Ch. Neate

Pourquoi Sellèque ne m'écrit il pas? Mr Pierrot a-t-il reçu ma lettre? Fais bien mes amitiés particulières à Sellèque et en général à la famille Landry, quand tu la verras; comment va la pension?

Vendredi 9. Je viens d'apprendre par une lettre de mon frère que tu as été malade, je t'en prie, mon ami, aies (*sic*) soin de toi.

à Monsieur — Avril
Monsieur Ste Beuve — timbre d'arrivée — 16
Rue de Vaugirard N° 94 — 1824
France — Paris

VII

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Trin. Coll. lundi 19 avril 1824

Mon cher ami,

Tu me demandes si j'ai trouvé encore un bon ami pour me consoler des ennuis du collège, oui, mais ce n'est pas ici que je l'ai trouvé, je l'ai connu autrefois au collège de Caen où nous étions camarades et où il s'est défait de cette rouille de l'esprit que presque tous les Anglais retiennent encore à l'égard de certaines coutumes et de certaines opinions; nous étions déjà bons amis et cette circonstance nous rapproche encore davantage l'un de l'autre, en ce que chacun est pour l'autre la seule personne dans l'université à laquelle il puisse parler sans déguisement et en toute liberté. Quant à une bonne amie je n'en ai pas, mais je soupconne fort que tu en as une, toi, et en effet il serait bien moins étonnant que tu en eusses une dans Paris où ces petites intrigues se font sans le moindre désagrément que moi dans Cambridge où il n'y a presque pas de femmes qui vaillent la peine de l'entreprise et où, si l'on venait à bout, cela ne manquerait pas de faire éclat et de coûter un diable d'argent.

Je m'apperçois que tu me crois bien plus de philosophie que je n'en ai; je n'aime pas cette manière de toujours raisonner et réfléchir que j'ai autrefois cru admirer, car quoiqu'il soit sans doute très commode de pouvoir démontrer clairement l'absurdité d'une propo-

1. Alinéa publié par le Dr Morin, *op. cit.*, p. 70.

sition fausse que l'on vous soutient être vraie, on doit bien se garder de contracter l'habitude de chicaner celui qui vous parle à propos de tous les mots tant soit peu incorrects dont il se sera servi; puis il y a un autre inconvénient dans lequel cette ardeur pour la philosophie vous fait tomber, c'est qu'elle engage dans des spéculations abstraites qui peuvent il est vrai chez un esprit fort avoir beaucoup de mérite relatif mais qui ne s'appliquent pas immédiatement aux évènements journaliers de la vie, sont très peu utiles. On pourra dire que la recherche de vérités de quelqu'espèce qu'elles soient tend à fortifier l'esprit sans doute, mais il y a d'autres vérités que celles qu'a pour objet la philosophie spéculative, et ces vérités sont plus utiles par elles mêmes sans l'être moins sous le rapport des forces qu'acquiert le raisonnement en y arrivant. Tout ce que je viens d'écrire là est trop vague pour signifier grande (*sic*) chose; c'est égal si tu le comprends tant mieux, je ne le comprends pas. Mais voici du plus clair : tous les philosophes, demiphilosophes, quart de philosophes que j'ai jamais connus ont de tems en tems des accès de mélancholie (*sic*) et de spleen, toi par exemple et moi même aussi; de plus ces accès de chagrin sont en général en raison directe de la philosophie. Ainsi tu t'ennuies plus souvent que moi, je conclus donc de la qu'il est bon d'etre bête... *cum grano salis,* s'entend; il ne faut pas aller d'une extreme à l'autre; je te demande pardon de t'avoir embêté avec tout ce fatras de lieux communs, mais cela ne t'amuserait guères plus de lire les nouvelles que je pourrai te donner, de ce qui se passe à Cambridge, de sorte qu'à moins de te *tapper du sentiment,* comme dirait Emler[1], je n'ai point de sujet dont je puisse t'entretenir, tu as là l'avantage sur moi en ce qu'étant à Paris tu peux me parler de beaucoup de choses et de personnes avec lesquelles nous avons tous les deux des espèces de rapports communs.

Cet Aimé[2] ne m'a pas écrit depuis longtems, je suppose qu'il hésite parce qu'il veut me payer de ma propre monnaie et m'écrire une réponse dans le style philosophique à ma dernière lettre; si tu le vois, prie le de ma part de ne pas s'en donner la peine, j'aime bien mieux qu'il me conte seulement comment vont les lapins de M^me^ Landri, et les citrouilles du jardinier; je lui en écrirais autant s'il y avait seulement à Cambridge des lapins et des citrouilles, dont il connut quelque chose. Quand tu passeras dans la rue Blanche ne manque pas d'embrasser toutes les dames de ma part et dis à tout

1. Georges Emler, camarade de Sainte-Beuve. Quelques lettres de Sainte-Beuve à Emler ont été publiées dans la *Nouvelle Revue*, t. XXII, 1er juin 1903.
2. Sellèque, camarade de Sainte-Beuve à la pension Landry.

le monde que bien loin que l'absence diminue l'amitié que je ressens pour eux, mon désir de les revoir s'accroit tous les jours, et franchement, ceci n'est pas seulement une façon de parler.

Dis moi dans ta prochaine lettre de quelle astronomie on se sert dans l'école polytechnique, si Mr Binet[1] a publié son traité de calcul intégral; au cas qu'il ne l'ait pas fait et qu'il ne t'en ait pas parlé, ne lui en dis rien ni à aucune autre personne, car peut-être est ce un secret, si l'ouvrage est déjà publié, tu en enverras une copie à ton sincère ami

A. Neate.

Je ne sais pas quand je reviendrai vous voir je voudrais que ce fût demain. Tu me poses un problème un peu difficile en me demandant les projets de mon père à cet égard, il n'en sait rien lui-même. On te dit bien des choses chez nous tant grands que petits.

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
Rue de Vaugirard N° 94
Paris
France

timbre d'arrivée Avril 23 1824

VIII

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Oxford 3 may [1824]

Mon cher ami

J'ai tardé quelque temps de plus que je n'aurais autrement fait à te répondre, afin que ma lettre puisse être portée par mon père qui va à Paris mettre Roland[2] quelque part en pension, non pas que je regretterois la dépense nécessaire pour te faire parvenir ma lettre par la poste, ni toi celle que tu ferois en la recevant, mais il n'y a jamais du mal à chercher du plaisir à bon marché surtout quand un motif de délai peut aussi fournir une excuse pour la paresse. Mon père se propose de demander ton avis sur la pension où il placeroit Roland. Il ne voudroit pas sans nécessité désobliger M. Landry mais il ne vouldroit pas non plus sacrifier à un tel scrupule, l'interêt de son enfant. Mon frère et moi nous nous proposons de venir à Paris à la fin du mois de juin, dont il reviendroit en septembre, mais où, je resterois jusqu'à Noel. Je pourrois alors mon ami, te dire bien des choses, que ma paresse m'a empêché de te dire en

1. Jean-Philippe-Marie Binet, professeur au Collège de France, a seulement publié des articles dans le *Journal de l'École polytechnique*.
2. Jeune frère de Arthur et Charles Neate.

mes lettres et te demander à mon tour beaucoup de choses que la diligence ne t'a pas permises (*sic*) de me communiquer.

Je suis maintenant, comme tu vois par la date de ma lettre si toutefois tu y as regardé, à la sainte université d'Oxford, où je m'ennuie assez passablement. Tu m'as demandé je crois deux fois s'il n'y avoit pas un caractère distinctif dans les opinions des deux universités anglaises. Pour cela, mon ami, la différence n'est pas grande, et je t'assure qu'il n'y a pas beaucoup à choisir. Cette différence d'ailleurs, s'il y en a une, se rapporte plus à la religion qu'à la politique, l'université d'Oxford est plus attachée à ce qu'on appelle la haute Eglise, c'est à dire à l'autorité hiérarchale (*sic*) des grands dignitaires de l'Eglise, se rapprochant ainsi plus en esprit, quoiqu'elle diffère entièrement en interet de la religion catholique. Cambridge penche peut être plutôt vers ce qu'on appelle le parti de la basse Eglise, mêlant à ses opinions une teinte de puritanisme, pas assez pourtant pour faire révolter leur conscience contre les sermens nécessaires à la possession d'un bénéfice. Cambridge étoit autrefois un peu entachée du soupçon de Déisme, mais elle a suivi ou précédé l'esprit général de la nation qui laissant l'étude de cette morale mondaine il est vrai, mais vertueux et raisonnable, qui faisait la gloire de notre ancien clergé anglais, s'est jettée à corps perdu, esprit perdu seroit peut être plus juste, dans la discussion ou soi-disant explication d'inexplicables mystères, et s'est assujettie dans la pratique à des règles follement rigoureuses, et absurdement contradictoires. Quant à la politique, il n'y a pas comme je l'ai dit beaucoup à choisir. Toutes deux professent une horreur presque égale, contre la violence du démocrate, et regardent d'un œil presque également soupçonneux la modération du whiggisme. (Et en effet elles ont raison de regarder comme suspect tout ce qui respire la raison) mais il est vrai que la pétition d'Oxford dernièrement persécutée contre les Catholiques fut votée avec plus d'unanimité que ne le fut celle de Cambridge.

A propos des catholiques, tu dois en avoir entendu parler en France, puisque c'est le sujet qui a dernièrement occupé notre parlement et qui l'occupe encore, pour la je ne sais quantième fois. C'est une question, il est vrai, bien importante et compliquée. Voici à peu près comme je l'entends. Par la réunion ou plutôt le mélange incompréhensible de l'église avec l'état, qui compose notre constitution il arrive que les articles de foi religieuse, sont confondus et identifiés avec les articles de foi politique, et par conséquent que si l'on n'est protestant on n'est qu'à moitié citoyen. C'est sur ce principe qu'est fondée l'exclusion des catholiques, des privilèges de citoyen, c'est à dire des grandes charges de l'état, car il est clair

qu'on ne pourroit les y admettre sans affaiblir l'union de l'église et de l'état et compromettre l'existence de l'établissement protestant fondé sur cette union. Aussi la prêtrise anglaise, ceux qui portent [Robe et][1] et ceux qui ne la portent pas, crient ils au danger sans s'apercevoir ou du moins sans avouer que cette union absurde ne fut d'abord établie sous Henri que pour désarmer la religion de son venin, et la rendre un instrument de pouvoir, et affermie ensuite à la révolution que pour satisfaire aux préjugés de la multitude noble et roturière qui n'estimant pas assez la liberté pour elle même ne la chérissoit guère que comme le boulevard de la religion protestante. Quoiqu'il en soit le clergé, abusant de cette identification de l'église avec l'état, voudroient (*sic*) nous faire croire que cette réunion est essentielle à notre salut temporel et spirituel, et que si leurs intérêts sont négligés, la constitution est renversée mêlant à ces raisons ou déraisons abstraites des peintures vives et touchantes (des protopyhores je crois que nous les appellions en Rhétorique) de votre saint Barthélemy et de nos massacres d'Irlande. Mais ce n'est pas tant le fanatisme qui en résulteroit, que, comme dit Bossuet, une indifférence fatale pour toutes les religions, car il est plus que probable que si l'on concédoit les demandes des catholiques il faudroit bientôt étendre la même indulgence aux sectaires protestans d'ou il résulteroit qu'il n'y auroit bientot plus aucune religion spécialement soutenue par l'État, et que parmi tant de croyances diverses qui n'auroient plus de prééminence à prétendre, ni de supériorité à supporter, le zèle religieux non plus échauffé par l'intérêt personnel, feroit place à la tolération (*sic*) ou pour mieux dire l'indifférence, car, quoiqu'on en dise, otez l'esprit de secte de la religion et vous lui tirez la moelle des os, si vous n'intéressez la vanité à sa cause, si vous n'enrôlez dans son parti les passions et les interets du monde l'amour de Dieu et de la vertu ne feroit que peu de prosélytes. — Nous en parlerons plus au long à Paris, mon cher ami, où je t'assure que la présence et la conversation n'est pas le moindre plaisir que se promet

ton ami

Charles Neate

*Adresse :* a Monsieur
M. Ste Beuve
N° 94 Rue Vaugirard
Quartier du Luxembourg
Paris

1. Déchirure dans la feuille.

## IX

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Tubney 25 juin 1824

Mon cher ami

Je pourrais te faire un exorde à la Sévigné au sujet d'une chose la plus inattendue la plus extraordinaire, la plus etc. qui me soit jamais arrivée, mais je t'épargnerai tous (*sic*) ces épithètes et je te dirai tout bonnement que Fortuné m'a écrit! de plus il propose de m'écrire souvent à l'avenir, vu qu'il va faire un voyage en Suisse, qu'il aura beaucoup de choses à me dire; cela n'est pas si extraordinaire qu'il le professe, mais cela le sera beaucoup s'il me tient parole. Sellèque me fit espérer l'autre jour que tu viendrais nous voir ces vacances et moi je croyais que c'était une affaire arrangée entre vous deux, avant que je n'eusse ta dernière lettre dans laquelle tu n'en parles pas; je l'avais même annoncé chez nous et je ne les ai pas encore avertis de ton apparente indécision, je n'ai pas besoin de te dire que si tu ne viens pas, tu nous priveras d'un très grand plaisir. Mon père surtout serait enchanté de te voir; et moi... mais point de protestations; viens, tu jugeras pour toi même.

Voila près de trois semaines que je suis ici, bien aise de quitter Cambridge pour quelques mois, d'autant plus que je viens de subir un examen assommant, car il faut que tu saches qu'à Cambridge ce n'est pas comme en France à qui montrera le plus de connaissances mais à qui écrira le plus vite pour ainsi dire pendant cinq jours de suite, cela n'est pas trop agréable; aussi comme le système d'éducation en général est conduit sur un plan analogue à celui d'un examen, tous les bons sujets sont à demi morts à la fin de l'année. Tous presque sans exception deviennent myopes, quatre ou cinq meurent de maux de poitrine et les autres ont l'air de squelettes. Il semblerait que notre atmosphère anglais (*sic*) ne convient pas à ce travail assidu qui ne produit point de mauvais effets sur la santé dans des climats plus heureux; ma propre expérience me porte aussi à le croire, et si je suis juge impartial dans ma propre cause, il est vrai que si je veux me bien porter je ne dois pas travailler plus de six heures par jour.

Tu ne saurais pas par hazard l'endroit juste où Emler est allé? J'ai envie de lui écrire, nous aurions du le faire promettre qu'il nous écrirait, mais je croyais qu'il le ferait de lui meme.

Je te remercie de l'avis que tu m'as donné au sujet de vos cours d'astronomie et je me suis procuré celui de Biot qui me parait clair et facile comme ses autres ouvrages, j'avais déjà la mécanique cé-

leste et un ouvrage anglais par Woodhouse qui n'est pas sans mérite, dit-on; de sorte que me voila monté plus qu'il ne faut.

Aimé a raison de se marier ou de s'être marié, s'il a déja pris femme, il est vrai qu'il n'a guères le sou, mais son ami n'est pas riche non plus à ce que je crois et celui là m'a paru l'homme le plus heureux et le plus indépendent que j'aie vu à Paris.

Tu peux voir d'après le nombre de fois que tu es forcé de changer les addresses[1] (*sic*) que notre famille ne demeure jamais longtems dans le même endroit; pour le coup, dit mon père, nous devenons casaniers, mais il se réserve le droit de louer la maison que nous habitons, de sorte qu'il y a dix à parier contr'un (*sic*) que dans quelques mois nous serons dans le Canada ou dans un endroit quelconque excepté celui où se trouve maintenant ton sincère ami

A Neate

Mon addresse est

A Neate Esq
Tubney lodge
near Oxford

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
N° 94 Rue de Vaugirard
France Paris

timbre d'arrivée
Juillet
2
1824

X

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Tubney Lodge 31 juillet 1824

Mon cher ami, tu vois que mes intentions de réforme ne tiennent guères et que je suis encore retombé sous l'empire de la paresse où je sens que je suis destiné à rester toujours. Tu sais, on ne peut pas résister à la fatalité, ainsi c'est un défaut que tu dois me pardonner en attendant que je m'en corrige, ce qui sera quand il plaira à Dieu ou au diable. Il y a trois mois que je me dis tous les jours que je devrois t'écrire et ce n'est qu'aujourd'hui que je peux prendre sur moi d'exécuter ce terrible projet. Ce n'est pas que je n'ai bien du plaisir à t'écrire, mais l'idée, pour moi du moins, d'écrire quatre pages serrées est effroyable au dernier degré. Cependant quand je m'y mets je trouve que c'est une occupation assez agréable, ainsi continuons sa sans plus de préambules. Tu sais que depuis que je t'ai

1. C'est l'orthographe anglaise du mot.

écrit nous avons changé de demeure, et nous comptons bien que tu viendras nous voir dans notre nouvelle maison, où je pourrai alors compenser les défauts de ma paresse.

Tu sauras aussi que j'ai été immatriculé, comme on dit, à l'université d'Oxford où j'irai résider au mois d'octobre. C'est une bien singulière cérémonie que cette cérémonie d'immatriculation : imagine toi, l'on s'en va en robe noire et bonnet carré devant le vice-chancelier où l'on jure, en mauvais latin, un ridicule serment dont voici à peu près la substance. Il a été établi par l'Université que les inférieurs rendroient à leurs supérieurs du respect et révérence, c'est à dire le non gradué au bachelier, le bachelier au maitre ès arts, le maitre ès arts au docteur, en se découvrant la tête, en cédant le pas, en se levant de sa place... partout où l'occasion se présentera et si quelqu'un manque à cette règle il sera puni corporellement, si l'âge le porte, ou autrement comme il semblera bon à ses supérieurs. Après cela, on jure en énergique anglais un foudroyant serment contre l'impie, sacrilège, abominable, détestable cour de Rome, en baisant le grand livre et puis l'on reçoit un livre en deux cent pages contenant les statuts de l'université tous à peu près de la force de celui que je t'ai cité, cela fait-il pitié? Mais le serment par lequel on abjure l'obéissance au pape est plutôt haïssable que risible, car il est destiné à repousser de l'université tous les Catholiques Romains qui ne sauraient y entrer sans abjurer pour ainsi dire leur religion. Voici la politique de la très tolérante église anglicane qui devroit rougir de honte de voir dans un pays ou l'on professe la religion de l'inquisition, un protestant dans une des premières places de l'université, tandis qu'elle même, qui s'appelle éminemment philosophique et tolérante et qui a longtems fondé son existence sur le principe de la liberté de conscience, exclut de tout office civil et militaire, passé un certain point, ces Catholiques qu'elle accuse de persécution. Au reste cette politique dérive nécessairement de l'origine de notre constitution dont elle garde la beauté, car observe que notre révolution fut bien plus religieuse que civile et que William, prince d'Orange, fut moins appelé pour maintenir en sa pureté le gouvernement représentatif que pour soutenir et défendre la religion protestante. La liberté civile ne s'est introduite qu'à l'abri de cette religion dont elle a été en quelque sorte l'instrument. Qui est ce donc qui a gagné à cette révolution? les prêtres d'abord, ensuite les nobles, à qui nos rois ont servi et servent encore d'outil. La politique de ceux ci, qualité qu'on ne peut leur refuser, a agrandi notre pouvoir au dehors, et les énormes richesses des particuliers ont favorisé notre commerce par la grandeur des entreprises qu'ils étoient en état de faire, car il a été fort bien re-

marqué qu'il est plus facile a un homme déja riche d'augmenter ses richesses, qu'a un homme pauvre de sortir de sa pauvreté. Au dedans, nous sommes gouvernés par des prêtres, car notre religion est encore neuve, et notre crédulité n'est pas encore usée par leurs impostures ni nos courages révoltés de leur oppression et jamais, dans les tems les plus florissans de la puissance papale, la religion n'exerça sur les affaires civiles une influence plus illimitée, et en quelques endroits plus funeste.

En Angleterre, l'industrie a souvent été découragée par le système des dimes et des villages ont été ruinés par l'exaction du clergé. Mais, en Irlande, les effets du règne monacal ont été vraiment affreux. En ce pays, quoique les 9/10 de la population soient catholiques, cependant, comme la religion protestante est la religion de l'état, comme le suprême magistrat est aussi le souverain pontife, comme sujets du roi ils ne doivent pas être exempts des contributions dues à l'église. Ce raisonnement est fort beau mais quel en est l'effet. Le peuple irlandais catholique, forcé par la loi de payer au prêtre protestant, qu'il déteste, le dixième de son produit annuel, et plus accablé encore par l'emploi que par la perte de son argent, ne travaille qu'à regret pour enrichir ceux qu'il regarde justement comme ses bourreaux, et lorsqu'il songe que le collecteur veille sur le profit de ses sueurs pour marquer la gerbe qui lui revient, et qu'il ne peut satisfaire à ses besoins sans ajouter aux plaisirs de ses persécuteurs, peut être est-il quelquefois tenté de livrer son champ à la stérilité et lui même à la faim, pour ravir quelque proie à leur avarice, quelques jouissances à leur luxure. Quelles qu'en soient les causes, soit la persécution du clergé, soit l'absence de leurs propriétaires, soit leur manque d'industrie, c'est un fait que l'Irlande a souffert depuis longtems, et souffre encore des maux inouis et que les hommes y meurent tous les jours absolument faute de pain.

Je ne veux pas te gâter un si beau tableau mais je te renvoie à un pamphlet intitulé Cap[tain][1] Rock par Moore, l'auteur des amours des anges et Irlandais de pays. Tu pourras te le procurer chez Galignani probablement. Lis cela mon ami et tu pourras juger un peu de ce qu'est notre politique et notre tolérance. Lis cela mon ami et tu béniras le règne de l'inquisition. Ce n'est pas qu'on ne cherche en Angleterre à soulager leurs maux, qu'on n'insulte à leur avilissement par les dons de la charité et qu'on n'ait ôté les obstacles qui s'opposoient à leur commerce, mais le mal, du moins à ce que je crois,

1. Déchirure dans la feuille. Il s'agit des *Memoirs of Captain Rock* de Thomas Moore publiés en 1824.

n'est pas là. Tant qu'ils auront à enrichir par les sueurs de leur front des prêtres qu'ils haissent comme des tyrans, qu'ils abhorrent comme des hérétiques, tant qu'ils ne travailleront qu'à regret, tant ils seront jettés (*sic*) par le découragement dans la misère, par la misère dans l'abrutissement. En un mot tant que la religion protestante sera la religion de l'état, tant l'Irlande sera malheureuse, mais le sacrifice est trop grand, la prospérité publique, dit-on, est intimement attachée à celle de la religion. Ainsi l'Irlande est brûlée à petit feu pour la plus grande puissance des prêtres, et pour la plus grande gloire de Dieu. *Ruat coelum, stet sacerdotium.* Telle est à ce qui me semble la politique de notre cour, et l'opinion de la plupart des anglais; au reste ce sont des gens assez aimables, assez bons à vivre, assez honnêtes et forts en ce qu'ils appellent principes de morale, qui supplée par leur manque de sensibilité, et quoique j'aime quelquefois à déclamer contre eux, dequoi ils ne se soucient guères, a tout prendre je m'en accommode bien. Au reste tu vas venir en juger toi même. Je suis fâché d'apprendre que ce n'est pas ton intention ces vacances. Changes-en, si c'est possible, car sois assuré que tu trouveras chez-nous bon lit et bon cœur pour te recevoir. Adieu, mon ami. Tu ferois bien de prier Dieu que je me corrige un peu de ma paresse.

Ton ami

C. NEATE

Amitiés à la famille Landry et surtout à Sellèque; dis lui que si, dans dix jours, je n'ai une lettre de lui je vais lui envoyer une lettre foudroyante pour demander explication.

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
N° 94 Rue Vaugirard
Paris

Aout
timbre d'arrivée 7
1824

XI

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Tubney lodge 1er septembre 1824

Mon cher ami

J'ai été très fâché d'apprendre que ce ne sera que les vacances prochaines que nous aurons le plaisir de te voir[1] mais puisqu'il faut que cela soit comme cela, et qu'il est bon de regarder toutes les

1. Sainte-Beuve ne vint en Angleterre qu'en août 1828.

choses du meilleur côté possible je te dirai que comme notre maison n'est pas encore quitte d'ouvriers tu seras mieux reçu (pour ce qui regarde le logement du moins) l'année prochaine que tu ne l'aurais été maintenant : il s'en a (*sic*) *fallu* bien peu que nous ne soyons venus à Paris l'autre jour, mon père et moi, nous étions dans l'isle de Wight, séparés de vous par douze heures de paquebot et 24 heures de diligence au plus, mais mon grand père est très vieux, vieux à mort ou vieil à mort de sorte que mon père n'aimait pas quitter le pays; si cet obstacle ne nous retient pas l'année prochaine, cela ne m'étonnerait pas que nous allassions en famille à Naples ou à Madrid pour le moins. Quelquefois mon père me dit qu'il voudrait bien faire un petit tour dans l'Amérique avec moi, mais je ne crois pas que nous y allions jamais, car il ne voudrait pas laisser sa famille, sans cela il y serait déja, car pour rester au même endroit cela lui est impossible, quoique situé comme il l'est, il ne puisse pas aller si loin.

Aie la bonté de m'écrire encore l'addresse d'Emler[1], je ne suis pas sûr de l'avoir lue comme il faut dans ta dernière lettre; j'espère que, si tu lui as écrit, tu n'as pas oublié de lui dire qu'il ne faut pas nous perdre de vue, je lui écrirais moi même si je savais comment faire parvenir ma lettre, je connais bien un monsieur qui va sous peu à Québec, mais cela n'est pas trop près de la Guyanne Française, il y a peut-être des communications entre la Martinique et la Guyanne, cela n'a pas l'air sur la carte d'être une distance de plus de 300 lieues et en ce cas la il serait bien facile d'y faire parvenir une lettre, mais avant d'écrire, je m'assurerai de ce point. Cet ouvrage de Mr Pouillet dont tu me parles doit être bien curieux, n'oublie pas de me dire, dans ta prochaine lettre, ce que l'on en pense, tu ne te trompes pas en croyant que l'auteur a été mon professeur de physique, malheureusement pour la classe il nous a laissés tout au commencement de l'année, il est vrai qu'il a été bien remplacé, mais j'ai été fâché néanmoins parce qu'il voulait, disait il, me montrer par pure amitié le calcul différentiel et intégral, et même il m'avait déjà fait venir une fois chez lui rue St André des Arcs pour commencer quand on lui a donné une autre place ce qui lui a fait quitter Paris et abandonner en même temps le projet qu'il avait à mon égard. Eh bien! Sellèque est il encore garçon ou non? j'espère que oui et qu'il le sera jusques à ce qu'il soit venu me voir, car un nouveau marié ne voudrait guères quitter sa femme au bout de quelques mois pour voir un ami.

1. Georges Emler était parti pour Cayenne comme secrétaire particulier du gouverneur de la Guyane.

Quand tu iras à Boulogne, tu verras peut-être M. Dunant et Mr Gros; tu leur feras de ma part les compliments qu'un jeune homme doit faire à ses ainés quoique je ne les aime guères, non plus qu'aucune autre chose à Boulogne, quand tu n'y es pas. S'il te prend une idée de venir chez nous, ce dont je ne désespère pas tout à fait, pendant que tu es à Boulogne, voici comme tu le feras, pour 80 francs au plus. En arrivant à Douvres va au *ship hotel;* la diligence t'apportera le lendemain à Londres; là monte en fiacre et va à *Walkers hotel Dean street Soho.* Dis à l'aubergiste que tu es un ami de Mr Neate et il aura soin de toi et te montrera où il faut aller pour trouver une diligence pour Oxford ou je t'amènerai un cheval ou notre voiture; pour t'en retourner tu irais par le Havre ce qui couterait moins cher. En attendant je souscris l'addresse de ton sincère ami

A. Neate

A Neate Esq
Tubney lodge
near Oxford

à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
Rue Vaugirard N° 94 — timbre d'arrivée septembre 5 1824
France Paris

XII

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Tubney ce 20 septembre 1824

Mon cher ami

Ta lettre m'a fait tant de plaisir que je ne puis en conscience la laisser plus longtems sans réponse, pour réparer mes fautes passées et m'en attirer bientôt une pareille. Cependant je mens un peu en disant qu'elle m'a fait plaisir car ce n'est pas avec plaisir que j'apprends que tu ne te portes pas bien, d'autant plus que je rejettes d'avance les remedes que je pourrois t'offrir. Mais quoique donner des avis à un médecin aussi savant que toi c'est pour parler avec Molière, ajouter des *aquas* à l'*Oceano* et des lumières au soleil il y a encore un conseil que je t'aurois donné c'est de voyager, tu sais bien où : mais comme il paroit que tu as pris ton parti la dessus, du moins pour cette année, je n'en parlerai plus, mais si tu ne viens pas l'année prochaine je seroi réellement fâché, car alors tu aurois l'air de croire que nous ne t'invitons que pour la forme. Quant à l'autre remède dont tu me parles je n'ai pas beaucoup besoin de t'en

parler, car si ce mal dont se plaignoit ton grand saint et patron Apollon comme étant *nulli medicabilis herba*, si ce mal, dis je, que la rhubarbe ne peut chasser, que les lavemens ne peuvent rafraichir, que les tisanes ne peuvent noyer, t'a pris au corps, mes paroles n'y pourroient rien faire, il faut le laisser aller au courant, mais si ton heure n'est pas venue, mes conseils ne donneront pas à ton âme l'impulsion qu'elle ne peut recevoir que de deux beaux yeux. Cependant, comme tu espères et que je crois, ton malaise ne provient que d'un excès d'énergie qui te travaille; ce serait à désirer que tu puisses trouver quelque objet sur lequel tu pourrois décharger ton superflu, et pour parler avec plus de véhémence que de décence, la foutre d'âme et de corps. J'espère que tes oreilles délicates ne s'offensent pas de ce mot. Médecin et philosophe, tu ne dois pas trouver mauvais qu'on nomme les choses par leur nom.

[1]A propos de médecine et de philosophie tu ne me dis pas quelles importantes découvertes tu as déja faites (car je ne doute pas que tu n'en aies faites) dans la science du corps humain. Si tu as trouvé dans quelle partie ou dans quel coin est logée ce petit être qu'on nomme âme, qui a été le sujet innocent de tant de disputes, de tant de ridicules bêtises, de tant de beaux discours, si les deux parties de cette substance *indivisible* sont placées l'une dans le cœur, l'autre dans la tête, si, suivant quelques philosophes fort savans et fort bêtes, le siège de cette particule varie suivant la nature des personnes et la différence de leurs passions. Ainsi chez le gourmand elle seroit dans le ventre, chez une babillarde dans la langue, chez un petit maître dans le mollet, chez un militaire dans la moustache, chez un courtisan, nulle part. Je crois que bien peu de gens l'auroient dans le cerveau. Pour lire tes lettres, j'aurois quelquefois besoin de l'avoir dans les yeux, si elle n'étoit pas occupée autre part, car j'ai à te dire que tu n'écris pas toujours d'une manière fort claire. Je ne sais pas si c'est que tu veux imiter Tacite dans ton écriture, comme on a dit que tu l'imitois dans ton style et envelopper comme lui les pensées dans une mystérieuse obscurité, mais je sais que j'ai un peu de peine à te lire, heureusement que tu vaux la peine d'être déchiffré. Quant à la substance de ta lettre je ne te disputerai pas la prééminence dans le malheur, car mes argumens se réfuteroient eux-mêmes et plus mes assertions seroient fortes, moins elles devroient être crues, autrement je serois réduit à employer ton écriture Tacitienne, cependant j'aurois bien quelques petites réflexions à faire, que voici.

1. Paragraphe publié par le Dr Morin, *op. cit.*, p. 71, jusque « un courtisan, nulle part ».

Quoique au bas bout, je suis pour le moins aussi libre que j'aurois droit d'espérer dans aucun gouvernement. Le monde m'est ouvert et j'y rentre avec l'espoir d'y faire mon chemin, mais que je fusse né fils de tailleur ou de patissier, je serois réduit toute ma vie à coudre des habits, ou faire des petits pâtés, sans espoir de sortir jamais de derrière le comptoir à moins de quelque évènement inattendu ou de quelque coup du sort. Pourquoi? parceque, sans argent et sans amis, on ne peut rien faire en Angleterre, je pourrois bien te citer d'autres preuves de ce que j'avance, mais il suffira de te dire le prix immense qu'il faut payer pour son éducation à l'université, sans quoi l'on n'est pas *gentleman* (quel mot odieux). Je dis donc qu'on ne peut entretenir son fils à l'université (comme *gentleman*) à moins de quatre mille francs par an, il est vrai il y a une espèce de boursiers à nos universités (qui paient encore plus que vos pensionnaires à Paris) mais un nom si odieux est attaché à cette classe d'étudians, que ce n'est pas des cœurs assez bas pour en partager l'avilissement qu'on peut attendre aucun esprit d'indépendance. A Oxford on les appelle serviteurs et il n'y a pas longtems qu'ils servoient leurs camarades à table. Tel est, mon ami, l'esprit de l'aristocratie angloise, telles sont les odieuses barrières qu'elle oppose à tout talent démocrate et la plus odieuse protection qu'elle leur présente.

Pour vous, mon cher ami, je le redis pour la centième fois vous n'avez pas d'aristocratie. Tant de petits marquisets, tant de pauvres comtins sans richesses, sans éclat pour soutenir leur dignité, ont avili leurs titres aux yeux du peuple qui n'admire que ce qui est rare et se lasse enfin d'obéir à des noms. Enfin vous avez tant de nobles que vous n'avez pas de noblesse. Il est vrai que chez vous le mal est plus général mais c'est parce qu'il est plus général qu'on s'en lassera plus tôt; plus sont révoltantes les sottises qu'on veut imposer à votre foi, plus sont dures les loix dont on veut gêner votre liberté plus la partie éclairée de la nation qui l'emporte toujours à la longue, sera ardente à leur destruction, tant que Montesquieu et Rousseau vivront dans les esprits tant le règne des prêtres reposera sur le sable. Ce ne sera pas peut être ni toi ni moi qui en verrai la chute, mais que la bonté du ciel vous envoie une disette, que les calamités de la guerre ôtent au peuple *panem et circenses*, son aveugle impétuosité dirigée par toutes les lumières de la nation ne trouvera rien qui lui résiste. Chez nous, au contraire, toutes les lumières de la nation réunies dans l'aristocratie conspirent pour la défendre et c'est presque un article de foi reçu parmi eux que le gouvernement anglois y est ce qu'il y eut jamais de plus parfait sur la terre et que

la félicité humaine y est portée à son maximum. Pour eux cela est vrai, ainsi ce n'est pas d'eux que partiroit une révolution. Quant au peuple tant que le commerce fleurira, tant que l'industrie sera encouragée, il s'occupera peu de politique, il fera comme un ouvrier maçon avec lequel je parlois l'autre jour et qui me disoit, « Pour moi je votons toujours pour le seigneur du village queuqu'il soit ». Je dois ajouter, pour l'honneur du peuple anglois, que c'étoit dans un bourg pourri. Il faudroit une longue suite de malheurs pour le faire sortir de sa stupide indifférence, pour le faire remonter à la source de ses maux, pour l'intéresser à la marche des affaires, pour l'exercer à les considérer avec justesse, pour donner des conseils à sa fureur, des chefs à ses attaques, enfin c'est un âne qui, pour sentir où le bat le blesse, a besoin d'être mené durement. Mais tant que l'aristocratie le contiendra dans les bornes de la modération que leur prescrit Montesquieu, tant que l'inégalité sera établie par des coutumes, plutot que par des lois positives, son règne sera inébranlable, et toute l'éloquence de Démosthène ne feroit pas jaillir une étincelle des insensibles Anglois.

Une autre cause me paroit aussi avoir contribué à la stabilité de notre gouvernement et à la chute de votre aristocratie, quand vous en aviez. Ce n'est pas autre chose que la particule *de* établie chez vous et qui manque chez nous, cette particule en établissant chez vous une différence marquante entre ceux qui étoient nobles et ceux qui ne l'étoient pas, excluoit du nombre des premiers des hommes qui, par leurs richesses ou leurs talens, pouvoient prétendre à quelque rang de l'état et que l'orgueil offensé attachoit aux intérêts du tiers état. Chez nous cette différence positive n'est pas établie le gentleman est un être d'opinion, ou plutôt un être d'argent, le riche plébéien retiré du commerce croit partager l'éclat de la noblesse en adoptant leur parti et rougiroit de s'avouer *peuple* en embrassant ses intérêts. Je crois que c'étoit la politique de Venise de faire entrer dans le corps de la noblesse les premiers du peuple ici la meme chose arrive par hasard. Quant à la question que tu m'as faite j'y répondrai plus longuement une autre fois. Je te diroi maintenant le tory est celui qui soutient les intérêts de la monarchie et de la haute aristocratie et le whig de la basse aristocratie, le radical, tous deux en maintenant la constitution visent au renversement de la constitution présente et à l'augmentation du pouvoir populaire. La petite noblesse est tory par sa nature; la basse ou les gentlemen, whig; le peuple rien par la nature et radical par hasard. Vois de quel parti tu me veux ranger mais de quelque parti que tu me croies, crois moi toujours ton fidèle ami.

Ch. Neate

Mon père te fait ses amitiés et auroit bien voulu te voir cette année.

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve — timbre d'arrivée Octobre
N° 94 Rue Vaugirard — 1
Quartier du Luxembourg — 1824
Paris

XIII

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Trin. Coll. Cambridge

Dimanche 28 novembre 1824

Mon cher ami

Quel dommage que nous ne puissions parler politique, la règle que nous nous sommes prescrite à cet égard nous prive d'un beau sujet de conversation, je dis beau parce qu'il est inépuisable, car pour y comprendre quelque chose je n'y prétends pas; — tu ne sais pas ce qui me fait penser à la politique, c'est que je viens de me faire élire membre d'une société de jeunes gens à Cambridge qui s'assemblent tous les quinze jours pour discuter quelque question relative à l'Administration Anglaise; et où, pourvu que l'on ne parle pas de faits postérieurs à l'an 1800, il est permis de dire tout ce que l'on veut; la tolération d'une pareille assemblée montre assez clairement la différence qu'il y a entre la stabilité du gouvernement Anglais et celle du gouvernement français; car on ne souffrirait guère chez vous, à ce que je crois, que deux ou trois cents élèves en droit et en medecine tinssent à l'égard des puissances régnantes les propos les plus libres, et des déclamations les plus violentes et c'est ce que nous faisons, car on sent bien que, quoique nous ne parlions nommément de rien qui se soit passé après 1800, cela ne nous empêche pas de discuter en effet ce que notre parlement fit hier.

Quant à moi je n'ai encore rien dit, mais j'en ai grande envie, parce que cela contribue à former le style, et à vous donner la hardiesse nécessaire pour bien s'exprimer en public; puis c'est que nous sommes assez indulgents les uns pour les autres, et qu'on peut dire des bêtises impunément; et c'est ce que l'on fit en effet la dernière séance, au sujet de la conduite que le gouvernement anglais a tenu (*sic*) envers l'Irlande depuis la conquête : c'était des déclamations les plus enragées et les plus pauvres en fait de raisons que l'on a jamais entendues, au reste ce serait calomnier Cambridge que de

dire qu'il en est toujours ainsi, car il y a quelques jeunes gens ici qui ne seront pas un jour d'indignes soutiens de la réputation que l'Angleterre s'est acquise dans ce genre d'éloquence que vous appellez (*sic*) délibératif. Ce serait plutot à Oxford, diras tu, à fournir des successeurs aux Burkes et aux Chatham. Les étudians de Cambridge devraient suivre plutôt les pas de Newton; c'est vrai, voila comme cela devrait être; mais tant que l'éducation mathématique sera conduite de la manière dont il (*sic*) l'est maintenant, il se trouvera des faiseurs de découvertes parmi les savetiers plutot que parmi nous, que penses tu d'un système d'éducation où l'on peut remporter les premiers honneurs sans rien comprendre à son sujet, d'examens ou c'est à qui écrira le plus vite des propositions apprises par cœur? c'est pourtant là l'éducation que l'on nous donne à ce célèbre Cambridge qui se vante d'être une des premières universités du monde et qui pourtant s'est laissé devancer de cinquante ans au moins par tous ses voisins, et cela dans cette science meme qui est le principal objet de ses soins. Heureusement on commence à s'appercevoir de l'erreur où l'on est tombé en s'astreignant à suivre la vieille méthode; des livres Français et Italiens se sont introduits et malgré que les vieux professeurs regimbent beaucoup contre cette innovation les jeunes ne les en lisent pas moins, mais cela vient très lentement... Un de ces jours peut être, comme dit ce paresseux de Fortuné, « et nous aussi nous seront peintres ». En attendant les Anglais vous leveront des plans et calculeront des tables de logarithmes, mieux même que les maitres qui leur ont montré comment le faire.

Si tu vois Aimé, dis lui que si son attention n'est pas plus agréablement occupée, il pourra s'attendre à une lettre de ma part avant que huit jours soient passés. Charles est allé à Oxford, mais pour lui comme pour moi, tu écriras la prochaine fois à Tubney. Ton sincère ami

A. Neate

Tu m'as dit il y a quelque tems que tu passais une heure tous les jours à compiler avec d'autres jeunes gens une Histoire de France[1]; fais moi savoir si l'ouvrage s'avance.

Je n'ai pas encore écrit à Emler mais je lui écrirai

à Monsieur
Monsieur Ste Beuve — décembre
N° 94 rue de Vaugirard — timbre d'arrivée 3
à — 1824
France Paris

1. Ce projet d'Histoire de France n'a pu être retrouvé.

XIV

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Trin. Coll. Cambridge

16 avril 1825

Mon cher ami

Mille pardons de ce que j'ai tant tardé à t'écrire, mais dernièrement il m'est survenu plusieurs affaires qui m'ont donné tant d'occupations qu'ajoutées à ma paresse ordinaire elles ont suffi pour m'empecher de te répondre. D'abord comme tu sais déjà, j'ai eu un coup de fusil à l'épaule dont je ne suis pas encore tout à fait guéri, quoique l'os n'ait pas été touché, ensuite mon grand père est mort, et enfin j'ai concouru à Cambridge pour une espèce de bourse appelée *scholarship*, qui vaut à peu près 750 francs par an et que j'ai eu le bonheur de remporter. Étant malade, je me suis fait expliquer par mon chirurgien tout le mal que mon bras avait essuyé et j'ai même appris de lui tous les termes de chirurgie qu'il employait afin d'avoir le plaisir de te raconter tout cela en savant; mais de tout ce qu'on m'a dit je ne me rappelle mot, et tout ce qui me reste dans la mémoire de cette affaire c'est que j'étais à la chasse au faisan avec un ami qui, par maladresse, m'a tiré un coup de fusil dans l'épaule étant à deux pas de moi, de sorte qu'il a emporté une once de chair et qu'il m'est resté dans la blessure une trentaine de plombs, dont on a tiré huit à dix, les autres se promenent encore sous la peau, au reste le trou s'est rempli et il est venu de la nouvelle peau, de manière que je suis parfaitement guéri, hormis que mon bras n'est pas encore si flexible, ni si fort qu'auparavant, mais cela ne tardera pas.

A la fin, ce paresseux de Fortuné m'a écrit, mais je ne lui ai pas encore répondu, quoique je l'aurais dû, puisqu'il pourrait bien se mettre dans la tête que c'est par fâcherie que j'en agis ainsi, ce qui me causerait beaucoup de peine, car rien n'est plus loin de mon esprit qu'une pareille idée je suis ma foi trop paresseux moi même pour ne pas pardonner la paresse de mes amis. Quand je dis mes amis, ce n'est pas toi que j'ai en vue car tu es assez bon enfant en fait de lettres mais v'là (*sic*) Sellèque qui ne m'écrit pas tant depuis qu'il est marié, il est [de fait][1] que cela n'est pas étonnant, puisqu'on nous dit dans l'évangile qu'un certain nouveau marié ne veut pas venir à un bon diner seulement parce qu'il ne veut pas quitter sa femme, comment donc peut on s'attendre qu'un nouveau marié veuille perdre son temps, à griffonner du papier, quand etc.? Je

1. Déchirure dans le papier.

prends donc la chose en patience espérant toujours qu'il viendra un jour, lorsque Sellèque se rappellera son ami Anglais, en attendant toi qui es garcon, qui a deux bras entiers et qui ne viens pas de perdre un grand père, réponds vite à ton sincère ami

A Neate

## XV

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Tubney December 18 1825

Mon cher ami

Si je ne t'ai pas encore écrit depuis que je suis en Angleterre, c'est que réellement je ne trouve rien à te dire; mes études et mes lectures se bornent entièrement au grec et au latin, et ne voyant pas souvent de journaux, je suis si peu au courant des affaires, que je n'ai su que le général Foy était mort, que lorsque j'ai vu les détails de son enterrement. J'ai vu cependant que le *Courier* (*sic*) et le *Constitutionnel* étoient acquittés, ce qui m'a fait autant de plaisir, que cela a dû faire de peine à M^e^ de Broë, procureur du roi. Voilà tout ce que j'ai vu de vos affaires depuis que je suis ici; tu devrois bien prendre pitié de mon ignorance, et m'éclairer de tems en tems du reflet de tes lumières. — Je voudrois aussi apprendre quelque chose de toi-même, de ta santé, et celle de tes malades, de tes occupations, tes études, tes opinions, si tu t'élèves au 36$^{e}$ ciel, sur les ailes de la philosophie allemande, et sur les traces de Mr Jouffroy, ou si tu croupis encore dans la fange du 18$^{e}$ siècle avec... mais pardonne à mon ignorance je ne sais même pas le nom de tes maitres et modèles.

Quant à moi, tu sais que je ne suis pas philosophe, c'est à dire que je n'ai pas de système de philosophie. C'est une chose dont on a fort peu besoin dans ce pays ci, et dont la construction d'ailleurs coûteroit trop à ma paresse, aussi je m'en passe bien, et vais tout bonnement les dimanches à l'église, entendre prononcer contre moi sentence de condamnation éternelle, ce qui ne laisse pas que d'être amusant. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* tu sais probablement le reste, c'est pourquoi je t'en fais grâce. C'est réellement une chose étonnante de voir le sang froid, et en même tems l'apparente conviction avec laquelle un prêtre enchaîne une bonne femme au coin de son feu, damne éternellement des millions de ses semblables, sans réfléchir à ce que c'est qu'une éternité de peines, sans espoir, sans soulagement, et même sans changement de douleurs, sans même aucune succession d'idées, car le tems n'existe pas et par conséquent le mouvement non plus et quel pourroit être le motif d'un si horrible

châtiment? car nous ne pouvons concevoir que deux objets raisonnables à l'infliction (*sic*) d'une peine, l'épuration de celui qui la subit, et l'instruction de ceux qui la voient. Mais quel fruit les damnés recueilleront ils de leur châtiment puisqu'il ne doit jamais finir? Et le sentiment de leurs joies, et la vivacité de leur reconnaissance, ne suffiront ils pas aux bienheureux pour les contenir dans leur soumission envers Dieu, ou faudra t il encore le spectacle des maux qui menacent leur désobéissance. Quel pourroit donc être le motif d'une éternité de peines si ce n'est d'assouvir la vengeance de Dieu qui se repaitroit pendant toute l'éternité des tourmens de ses créatures à la vue desquels son omniprésence ne lui permettroit pas de se dérober? Si tel est le Dieu des Chrétiens, et si l'héritage de ses faveurs est réservé aux cagots et aux imbéciles, il vaut presque mieux aller aux enfers en bonne compagnie. Ainsi, mon ami, dormons tranquilles. Mais je crains que ma philosophie n'ait déja produit cet effet sur toi et que pour dormir tranquille tu n'aies pas attendu mon avertissement. Mais réellement il faut m'excuser car je n'ai eu que cette ressource pour remplir un peu l'affreuse solitude de quatre pages de papier blanc. Au reste je te conseille de prendre bientôt ta revanche, car parle autant que tu voudras de tes opinions et de toi-même, tu ne fatigueras jamais

ton ami

Charles Neate.

Fais mes amitiés à Roland la prochaine fois que tu le verras et dis moi comment il se trouve en troisième où il est entré contre mon avis. Fais mes amitiés à Shérard et à la famille Landry, Arthur est maintenant à Cambridge où il travaille beaucoup pour son examen qui aura lieu bientôt. Je te dis cela, car probablement ses occupations l'auront empêché de t'écrire. — Comment va le *Globe?* Mes respects à ta mère et tante, mon père te dit bien des choses; pourquoi Roland n'écrit-il pas?

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve
Rue Vaugirard N° 94
Paris

timbre d'arrivée
décembre
22
1825

XVI

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Tubney 13 avril 1826

Mon cher ami

Outre ma paresse habituelle, qui, je suis fâché de le dire, n'a rien

perdu de son ancienne vigueur, j'ai été fort occupé pendant quelque tems par une composition en vers anglais, pour un prix donné tous les ans à Oxford au meilleur rimailleur sur un morceau de sculpture ou d'architecture antique et récité en public le jour de la commémoration de l'université. Pour la plus grande commodité de l'audience et la plus grande facilité des correcteurs, l'élan poétique est borné à cinquante vers, ce qui te paraitra peut-être détruire la validité de mon excuse fondée sur le tems donné à ce travail. Mais je te prie de songer qu'en poésie je travaille *Minerva invita* et que mes vers coûtent plus de tems à faire qu'ils n'en vivront après leur naissance. Le sujet de mes vers est la colonne de Trajan, destinée à commémorer les victoires de cet empereur, mais d'où l'on a renversé sa statue pour y substituer celle de St Pierre, ce qui ne manque pas de donner lieu dans mes vers a un beau mouvement d'exaltation vraiment religieuse au triomphe de l'humilité chrétienne sur la gloire et le pouvoir des Romains. A propos de l'humilité chrétienne elle semble en beau chemin de remporter un semblable triomphe dans ta chère patrie et je ne serais pas étonné d'entendre un jour qu'on a placé la statue d'Ignace de Loyola sur la colonne de la place Vendome et qu'on donne l'évènement pour sujet de vers latins au concours. Mais peut-être que je fais tort à l'état de l'esprit public en France, car je vois fort peu de journaux et ceux que je vois sont plus occupés de ce qui se passe chez nous que des évènemens d'outremer. Mais j'ai vu avec plaisir dans le journal d'aujourd'hui que, dans un appel fait à la cour de Douay[1], contre le testament d'un novice jésuite qui laissoit la plus grande partie de ses biens à la société la cour a donné jugement en faveur des héritiers naturels du testateur, ce qui, avec les deux chiens d'arrets de la cour royale, ne laisse pas que d'être consolant.

Je te disois quelques lignes plus haut que nos journaux étoient fort occupés de ce qui se passe chez nous, ou du moins de ce qui se passoit il y a quelque tems. En effet tu dois savoir que nous avons eu une espèce de révolution dans le monde commercial qui, chez nous, touche de très près au monde politique. Le nombre des banqueroutes est immense, et augmente tous les jours, la confiance publique étoit tout à fait perdue il y a quelque tems et maintenant est loin d'être raffermie. A l'époque de Noël, pendant un jour ou deux, la consternation à Londres étoit au dernier degré, on n'attendoit rien moins qu'une banqueroute nationale. Maintenant l'orage est passé et le monde va son train, comme s'il ne pouvoit plus revenir.

1. Affaire Lepine : jugement de la Cour royale de Douai des 28-29 mars 1826. Cf. *Gazette des tribunaux* du 7 avril 1826.

Sans songer que le choc que nous venons d'éprouver montre la foiblesse et la pourriture secrète de quelques unes de nos institutions que nous regardons comme le plus ferme appui de notre prospérité. En effet pour augmenter ses ressources et se mettre en état de soutenir la dernière guerre, le gouvernement avoit porté le crédit public passé les bornes de toute raison, et s'il n'avoit pas créé lui même, du moins avoit secondé la création d'une immense quantité de papier monnoie par les banques provinciales. Tout à coup le hasard ou l'effet nécessaire des choses, a dirigé sur ce point l'attention générale. On s'est demandé sur quelles fondations s'appuyoit le bel édifice de crédit public et ses fortunes imaginaires, qui n'existoient que par la crédulité d'autrui, n'ont pu soutenir les regards du jour et sont tombées devant le souffle de l'opinion. « Je n'ai fait que passer ils n'étoient déja plus. »

Mais il me semble que voilà assez de politique. Je suis content de savoir que tu es entré à l'Hôtel Dieu, mais j'espère que cela ne t'empêchera pas de venir nous voir. Je ne sais pas précisément où nous serons cet été, mais je ne doute pas que nous ne puissions te trouver une place si tu peux venir. Mais je t'en dirai davantage dans la prochaine lettre. Rappelle moi à Roland, quand tu le verras comme aussi à Sherard et dis moi comment tu crois qu'ils se trouvent où ils sont. Quoiqu'il me sièye (*sic*) mal de le dire, j'espère que l'augmentation de tes travaux ne t'empêchera pas de me répondre sans trop tarder. N'oublie pas non plus la lettre philosophie ni ton sincère ami

Ch Neate.

Écris moi maintenant Lincoln College Oxford. Je t'écrirai avant la vacance (*sic*) pour te dire ou je la passerai. Comment va le *Globe?*

*Adresse :* A Monsieur
Monsieur Ste Beuve — timbre d'arrivée Avril
Rue Vaugirard N° 94 — 23
Quartier du Luxembourg — 1826
Paris

XVII

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Tubney Lodge 31 août 1826

Mon cher ami

Depuis longtemps je me suis proposé de t'écrire, mais j'ai remis l'exécution de mon projet d'un tems à un autre, d'abord parce que je n'étois point bien portant et que je ne voulois pas t'envoyer « ae-

gri somnia », ensuite parce que j'attendois le retour de Rolland et tes nouvelles qu'il me porteroit, pour avoir quelque chose à te communiquer et quelque sujet commun hors la politique dont je puisse t'entretenir, dernièrement (*sic*) pour les mêmes raisons, parce que j'attendois Arthur. Enfin ils sont tous deux revenus, et je n'ai plus de prétexte à couvrir ma paresse, d'ailleurs la chasse ouvre demain et si je n'écris pas aujourd'hui, Dieu sait quand je pourrois le faire. Rolland est revenu avec meilleure mine que je n'attendois, et maintenant son mal d'oreille est presque parti, mais il a l'air misérable un peu, et n'est pas du tout grandi, et autant que je puis le deviner il a fait fort peu de progrès dans ses études (je ne l'ai pas encore examiné) je doute fort que la pension Landry lui convienne, parcequ'étant à une si grande distance de ses parens et pour ainsi dire sans protecteur, il paroitroit dur de le placer comme les autres élèves, sa santé surtout étant si délicate et que placé comme il est il n'est pas assujetti à une discipline assez stricte pour son charactère (*sic*) et par conséquent il fait à peu près ce qu'il veut. Je voudrois bien que dans ta prochaine lettre tu me dises ton avis la dessus j'espère qu'il s'accordera avec le mien; car, à te parler franchement, je désirerois qu'il ne retourne pas à Paris, d'autant plus que c'est un désavantage dans ce pays ci d'avoir fait toute son éducation en France, et je suis sûr que ton opinion auroit beaucoup de poids avec mon père.

J'ai appris par une lettre de M Landry à mon père que tu avois quitté l'hôpital de St Louis, pour pouvoir demeurer avec ta mère. J'espère que tu ne négliges pas pour cela la partie pratique de la médecine et que dans quelques années j'entendrai parler non seulement de la grande science mais des cures merveilleuses du docteur Ste Beuve. A propos, Rolland me dit que quand tu aurois pris ton diplome de docteur, c'étoit certainement ton intention de venir nous voir, j'espère que tu le prendras bientôt et que tu n'auras pas oublié ton intention et ta promesse.

Quant à la politique où je suis maintenant réduit, à défaut d'autre sujet, il paroit, autant que je puis le voir, que de votre côté de l'eau les choses vont à l'ordinaire, c'est a dire que vous jésuitisez tous les jours, et que la dénonciation de M de Montlosier, après avoir fait un peu de bruit, s'en ira en fumée et ne servira après tout qu'à une manifestation d'opinion publique. Pour nous on ne peut pas dire la même chose, nous sommes loin de l'état où nous étions il y a deux ans, et le choc de l'hiver dernier nous fait encore éprouver ses effets. Voici a peu près le fait, autant que je puis le voir d'après fort peu de données, et aidé de quelques conversations avec mon père.

Il paroit que, du tems de la guerre avec la France, le gouvernement, ayant besoin d'un argent immense, a encouragé un crédit sans bornes, que pour payer l'interêt des emprunts énormes qu'il avoit faits, il fit créer par la banque d'Angleterre et ensuite, par l'effet du même mouvement, par les banques provinciales beaucoup plus de papier monnoie qu'il n'y avoit de biens réels en circulation à représenter et qu'enfin, pour mettre le comble à ce système de crédit, il obtint du parlement un acte qui exempte la banque d'Angleterre de payer en or pour un certain nombre d'années et qui donne à son papier le privilège de monnaie du royaume. Il se trouve que ce privilège donné à la banque expire au commencement de cette année, et la banque sachant qu'elle peut, après ce terme, être forcée de payer ses billets en or, refuse d'en prêter davantage ou du moins d'en prêter beaucoup aux banques provinciales qui dépendent beaucoup sur elle pour leur soutien et dont la plupart ne s'étoient pas préparées à cet évènement.

Voila, je crois, la cause immédiate de ce que appelons la panique de l'hiver dernier et qui a fait craindre pour un jour ou deux à Londres une banqueroute générale. Le gouvernement sentant que le système de crédit excessive (*sic*) ne pouvait plus durer, a obtenu un acte de parlement qui porte que tous ces billets des banques provinciales de la valeur d'un pond (*sic*) seroient retirées de la circulation au bout d'un certain tems. Aussitôt un grand nombre de manufactures qui n'étoient fondées que sur l'argent créé par un crédit forcé, et par la facilité absurde d'emprunts du papier monnaie retranchent leurs travaux, ajoute à cela la quantité excessive de marchandises produite par une spéculation déraisonnée, la plénitude des marchés étrangers, les progrès de l'industrie européenne et tu concevras le nombre immense d'artisans sans emploi. A tous ces malheurs s'ajoute une mauvaise récolte surtout en Irlande ou l'hiver sera terrible. Ne crois pas cependant que nous ayons à craindre une révolution, si ces malheureux s'insurgent, ils seront égorgés, voila tout et le peuple anglais ira le même train, comme si rien n'étoit arrivé. Je crois cependant que la session prochaine sera chaude, mais je ne sais réellement pas ce qu'on peut faire pour ces multitudes surnuméraires, si ce n'est de transporter hors du pays car elles vivoient sur crédit, le crédit cesse et ils ne peuvent plus trouver leur vie en Angleterre du moins le ministère n'est pas je crois très ferme, mais si on les chasse il n'y a personne pour mettre à leur place voilà ce qui les soutient, car ils ne sont aimés d'aucun parti. Le duc d'York est, dit on, attaqué d'une maladie mortelle [*la fin de la lettre manque*].

XVIII

*Arthur Neate à Sainte Beuve*

Voici mon adresse :

A Neate Esq$^{re}$ 3 novembre 1826
7 Wellington St
Strand
London

Mon cher ami

Toi qui comprends si bien l'anglais pourquoi ne m'en écris tu point? Je suis curieux de savoir au juste où tu en es, il faut que tu aies déjà fait un certain progrès pour traduire de suite le style épistolaire qui ne doit certainement pas être le plus facile. Tu me croiras lorsque je te dirai que j'apprécie à merveille ton *besoin d'un motif*, car tu n'as fait que décrire « ad unguem » ce que j'ai longtemps senti moi même et ce n'est que depuis un mois, c'. à d depuis que je suis à Londres à travailler à me faire un état que je me suis un peu défait de ce sentiment accablant de nullité dont tu te plains. The fact is that however eloquently some ingenious idlers may have defended the habit of spending one's whole time in inactive observation and speculation, yet they have most of them, and I would instance D$^{r}$ Johnson as one, felt at one time or other that man was not born for this alone, and that this occupation they have dignified wit the name of contemplating philosophy is for the most part only an excuse for that indolence their bitter feelings disapprove of. You however are the last person in the world whom I should have ever suspected of ranging yourself among this class, you who instead of being inactive in any of the several pursuits you have undertaken have on the contrary incurred rather the imputation of sacrificing your health by an excessive tho' laudable application, which has never been to my recollection drawn aside from its right course by the cobwebs of metaphysics but has been uniformly directed towards the posession of those facts, the knowledge of which can alone render a man both scientific and useful; I could go on in this strain but I hate paying compliments, and besides this, a fact is a fact, and words will not do away with it, you cannot rid a man of the blue devils by telling him to be gay. Now I think of it too you have an excuse just at this present moment for you are just between two stages of your life, that is, the one which you have employed in fitting yourself for a profession and the one during which you will be exercising it, you are in a sort of *vacuum* so far as regards occupation and it is not to be wondered your mind should feel the ef-

fects of it. But never fear but that when the fees begin to feel heavy in your pocket as you return at night, you will laugh at your former hankering after a motive. In the mean while if time hangs heavy on your hand sit down and write a book, it will serve to stay your stomach at least and might bring a little cash. You do write in one of your periodicals, do not you? try your hard at a little essay political or historical. I know what you can do in that line. Lord how easy t'is to give advice! have you read as far as this? if you have pray go on there is no more of it, I have got to tell you about all the medical lectures, I attend, the poor devils dying of pox, fever, liver complaints, broken bones, etc that it falls to my lot to see every day, and yet that would be mightily absurd too, as you must have seen a thousand times more of them than I have; now tell me the truth have you got entirely callous to such scenes of misery? for my part I have not as yet brought myself to witness an operation without fainting nor to stay a quarter of an hour in the dissection room without vomiting.

Je commence bien n'est ce pas, et s'il est vrai qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, il est pour moi d'une longueur étonnante. Ce pauvre Sellèque est un homme perdu, il y a un peu de sa faute, mais il faut avouer que les circonstances l'ont beaucoup contrarié dans la vie et que d'autres y auraient perdu courage aussi bien que lui. Dis moi si l'on peut se procurer à Paris le memoire de Mr Fresnel sur la diffraction[1] de la lumière je voudrais avoir tout ce qu'il a écrit la dessus si ce n'est pas trop volumineux, tu me ferais plaisir en me communiquant des renseignements à ce sujet si tu trouvais l'occasion de les avoir, je voudrais savoir aussi quand la nouvelle édition de la géométrie analytique de Monge va paraitre. Toute la famille se porte à merveille, Rowland est en pension en Angleterre, il était gâté chez les Landry. Sherrard y est retourné et j'y ai envoyé un autre jeune homme de mes amis; je ne sais pas par exemple si ce dernier y restera.

Ton ami

A Neate

*P. S.* — A devilish long stupid letter, I should advise you to read only the last page.

Is not there an absurd old story that Boileau was gelt by an old sow?

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve — timbre d'arrivée Novembre
Rue de Vaugirard N° 94 — 6
Quartier St Germain — 1826
Paris

1. Paru dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. V (1826).

XIX

*Charles Neate à Sainte Beuve*

Oxford 3 décembre 1826

Mon cher Ste Beuve

Si je suis si rare dans ma correspondance, c'est que je suis rare dans mes idées, n'étant pas dans un élément favorable à la pensée, et quant aux choses journalières de la vie qui font ordinairement la matière de lettres entre amis, nous vivons a une si grande distance, et au milieu de mœurs et de personnes si différentes, que nous ne pouvons guère trouver la dedans des sujets d'interêt commun.

Pour te prouver la vérité de ce que je dis je vais te décrire en peu de mots ce que sont les différentes espèces de société à Oxford et tu reconnoitras facilement, que le reproche de frivolité longtems particulier à ta nation s'appliqueroit bien plus justement à la nôtre. D'abord viennent ceux d'après lesquels le monde en général forme ses idées d'une vie de collège et au nombre desquels, la plus grande partie de l'université appartient ou s'efforce d'appartenir. Les jeunes gens de plaisir et du monde appartenant presque tous a de bonnes familles, ou du moins nés de parens respectables, ce qui veut dire en langue du pays, gens qui ont de trente mille à cinquante mille francs de rente ou davantage et dont les pères ont vécu sur leurs rentes pour quatre ou cinq générations au moins. Ceux-ci, quand ils sont à l'Université, bornent leurs idées et leurs vies à la chasse, aux femmes et aux plaisirs de la convivialité (*sic*) ce qui peut s'appeller certainement courir dans un cercle vicieux, mais il seroit difficile de dire s'ils sont plus dévoués au plaisir ou à la vanité, car leur toilette est leur grande étude, et ils mettent tous leurs efforts à acquérir, s'ils ne l'ont pas naturellement, l'air et le ton du haut monde. Leurs manières sont toujours recherchées et souvent agréables, et avec les femmes, élégantes, et beaucoup cachent, sous des dehors frivoles, un caractère élevé et des sentimens honorables. Après cela il seroit inutile de dire que leurs opinions sont éminemment aristocratiques, — beaucoup d'entre eux sont fort religieux car la religion est maintenant à la mode ; mais la plupart, quoiqu'ils professent de croire à la vérité de la religion chrétienne, n'ont pas le tems d'y penser. — C'est de cette classe que sortent ceux qui gouvernent l'Angleterre et à dire la vérité c'est parmi eux que l'on trouve les meilleurs hommes et les caractères les plus distingués, quoique défigurés par un si frivole extérieur, et une ignorance si profonde de toute théorie politique. Que connoissent ils donc ? le monde et les hommes, ils acquièrent du moins cette connoissance —

aidée d'un fond de bons sentimens répandus dans leur classe, d'un esprit de modération dans l'exercice de leurs pouvoirs et de leur bon sens en profitant, de l'expérience et des lumières des individus employés dans toutes les branches de gouvernement, qui les met en état de se maintenir dans leur rang en Angleterre et l'Angleterre en sa place dans l'Europe. C'est cette connoissance du monde, et permets moi de le dire, cette supériorité de manières, qui donnera a l'Anglois bien éduqué des hautes classes, une place sinon la première, du moins très haute dans toutes les sociétés de l'Europe, je veux dire sociétés dans le sens ordinaire et restrictif.

Je m'attends a une mercuriale de ta part, pour avoir dépeint sous des couleurs si favorables ces misérables aristocrates, mais patience, mon ami, la prochaine lettre. D'ailleurs il est fort possible de reconnoitre le mérite particulier des aristocrates sans pour cela maintenir l'aristocratie. Je peux admettre que l'on trouvera parmi eux des sentimens plus délicats, un goût plus pur, des âmes plus élevées, en un mot une plus grande perfection de l'homme, sans vouloir pour cela acheter toutes ces choses par la misère et la dégradation de la grande majorité, le prix nécessaire de l'aristocratie, comme l'esclavage des Hilotes étoit la base de la liberté des Spartiates. Je peux enfin désirer une réforme avec les Démocrates, comme je fais réellement, sans partager ce que je crois l'illibéralité et l'injustice de leurs opinions. Mais pour te parler franchement, je ne les suivrai pas aussi loin dans leurs réformes, que j'ai autrefois pensé, et surtout je ne les introduirois pas par les mêmes moyens, car la violence du remède en détruit souvent l'effet, comme ces assassins de César, qui tuèrent le tyran mais non pas la tyrannie; car la nature incapable du remède et par la virulence, dégoutée de toute cure, retourne à son premier état. D'ailleurs quoique j'admets que l'aristocratie en Angleterre est portée a un excès absurde et oppressif, je ne voudrais pas la déraciner entièrement ni détruire, ce qui en effet seroit impossible, tout préjugé en faveur de la naissance, car je vois que ce préjugé a subsisté en quelque forme chez tous les peuples et dans tous les degrés de civilisation et je ne peux croire que le consentement unanime de tout le genre humain, en ce qui regarde ce monde du moins, ne soit pas fondé sur la vérité. Je vois la naissance non moins honorée dans Athènes elle même que chez d'autres peuples, et la bassesse d'origine un constant sujet de reproche parmi leurs orateurs et leurs comédiens. Je vois non seulement les princes et les nobles se vantant la longue succession de leurs honneurs, mais Sancho Pansa lui même réfléchissant avec orgueil sur sa race de bons vieux Chrétiens et qui sait même, je ne dis pas ceci pour rire, si dix générations après nous on n'entendra pas

ton dixième descendant s'enorgueillir du sang de Ste Beuve, le grand destructeur de l'aristocratie et l'ennemi de tous les privilèges de la naissance?

A propos, mon ami, puisque j'en suis sur l'article de la famille quand songes-tu à te marier! Je te conseille franchement et fortement de te lancer un peu plus dans le monde et de chercher ton autre moitié, comme diroit Platon. Tu serois, je crois, plus heureux et plus homme car je suis sûr que le monde ne te raviroit jamais entièrement à l'étude. — C'est cet été, je crois, que tu dois venir nous voir, n'oublie pas je t'en prie. — Mes respects à ta mère et à ta tante et crois moi ton sincère ami.

Ch Neate.

Mes souvenirs aux Landry et comment va Sellèque.

*P. S.* — J'ai été fort amusé de ta satire de M Montlosier, mais pour le pauvre homme

« je le plains de tomber dans tes mains redoutables ».

L'article du *Globe* que tu m'as écrit me semble vrai et fort, est il de ta plume? il en est digne et me semble avoir ta manière. A propos à quel endroit dans Londres peut-on souscrire au *Globe*, car je me reproche de n'avoir pas souscrit plus tôt, mais je suis résolu de le faire. Je crains que tu ne trouves mon style barbare, car je le dis à ma honte je n'ouvre jamais un livre français. Je suis embourbé dans Aristote et sa docte cabale. A propos, c'est un grand philosophe après tout. Je continuerai sur ma prochaine le sujet que j'ai interrompu au fond de la dernière page, et ma description des mœurs d'Oxford.

*Adresse :* Monsieur
Monsieur Ch Ste Beuve — timbre d'arrivée décembre
Rue Vaugirard N° 94 — 7
Qr du Luxembourg — 1826
Paris

XX

*A Neate à Sainte Beuve*

Londres ce ... (*sic*) janvier 1827

Mon cher ami

J'ai été charmé de ta petite théorie à la Spurzheim, c'est la plus jolie manière que l'on puisse voir de rattacher la métaphysique de nos idées et de nos sentiments, au physique de notre corps, et si tu consens à ne la considérer que comme un rattachement, une espèce

d'aperçu comparatif entre l'esprit et la matière, dont on pourra emprunter une nomenclature metaphorique et élégante et qui serve en meme temps de cadre à nos pensées. J'en dirai tout le bien du monde. Mais si tu prétends que c'est une vérité absolue, j'avouerai que je ne me sens pas la confiance ni de te contredire ni d'adopter ton opinion, vu que je voudrais *nullius addictus jurare in verba magistri*[1], et que sur un sujet qui demande la connaissance d'une si grande quantité de faits ma propre expérience ne me dit rien du tout. Je n'ai jamais entendu parler des effets qu'une injure faite à une partie quelconque du cerveau peut produire sur les dispositions morales d'un homme (et il faudrait les connaitre pour vérifier ta théorie) et tout ce que j'ai appris relativement aux injures de la matière cérébrale c'est l'interruption qui s'ensuit dans les fonctions du cœur, de l'estomac, des entrailles, etc. On m'a dit aussi que des injures faites au membrane qui couvre le *Pons Varolii* cause des mouvements excessivement singuliers, car selon la partie où la blessure est faite l'animal ou roule sur lui même ou se précipite en avant, ou se recule, en arrive toujours toujours jusques à la mort; ne va pas croire cependant que mon ignorance des faits nécessaires tende à me faire fermer les yeux sur les mérites de ta théorie je voudrais seulement qu'elle fût vérifiée et en attendant, je suis plutôt enclin qu'autrement à me laisser aller aux charmes qu'elle présente, par le penchant que nous avons tous à former des opinions là même où nous n'avons pas de données. Si tout était bien démontré, il en résulterait ce me semble, un peu de danger pour des personnes douées d'une vive imagination, parcequ'en de pareilles mains cette théorie menerait droit aux mêmes conséquences que le matérialisme lequel, tu conviendras, soit vrai soit faux, est capable de produire beaucoup de mal dans la vie pratique[2].

I suppose it was « old sow » not « gow » I meant to write in my last alluding to a ridiculous story I have heard somewhere about Boileau, upon second thoughts however it strikes me it was as you say a turkey not a sow that acted as cutpurse on the occasion. I was highly amused with the good natured irony with which you paid me back what you are pleased to call my compliments, « toi sage toi calme et fort au sein de la raison sévère » it could not come at a more seasonable moment for when I received your lettre I was under the discipline of Mercury for having at the suggestion of Bacchus paid my adoration to Venus without a duty and discreetly exa-

1. Horace (*Épit.*, I, I, 14).

2. Tout ce passage depuis le début jusqu'à « vie pratique » a été publié par le Dr Morin, *op. cit.*, p. 72-73.

mining whether I was entering a proper temple of worship. In other words a few nights before, I shipped a little too much claret, was fool enough to take up the first d...d bitch I met in the street, and got a roaring pox for my pains. Now if my *raison sévère* is to play me such cursed tricks as this, I must confess I envy you your marasme moral, for after all it is not a tenth part as bad as a marasme physique which you know is often the consequence of such a faux pas as I have been guilty of. In the present instance however I have entirely got rid of the discorder, simply by going through the agreeable ordeal of a course of mercury.

I am monstrous glad you have made up your mind to take in hand the historical subject proposed by the Academy, all you want is as you say an object, and I have no doubt that the pursuit of this one will be attendend with the effects you desire, especially as notwithstanding all your ingenious despondency you cannot disguise to yourself that you stand a very good chance of attaining your end, one thing however I would advise you to have a care to, Do not over exert younself, for if, to speak in your own language, your organs of positive study are tired (and I should not wonder if they were so a little) they will not recover if you continue forcing them beyond strength, though a little gentle exercise may as is the case with the body debilitated by disease, assist nature in regaining a proper tone. There are in your letter one or two passages that remind me very much of J. J. Rousseau's style of thinking. Now I do hope and trust that however you may admire his genius and the beauty of his language, you do not hold up the general tenor of his philosophy or his life as worthy of imitation, but why do I ask such a question? every body I believe will own that in practice his sentiments are utterly untenable and calculated only to make a man dishonest and wretched, and yet such is the eloquence with which be advocates the cause of absurdity, such the beauty of the colors in which he paints the morbid visions of an overheated imagination that he sometimes seduces even the strongest minds from the first positions of reason and common sense, leaving them no better reasons to guide their course than the same changeful phantoms, the same *aegri somnia* in the mazes of which the unhappy author was himself bewildered. Do not talk to me about the egotism of your letters, how can you interest me more than by talking of yourself I should like to know? besides I am sure I pay you in your own coin for with me, *I* begins every phrase, e'. q'. I as well as yourself have a wonderful itch to see myself in print, I want to make a little digest of all that has been said of late years on optics, by Malus Fresnel and another or two but *I* stick *in limine* for tho I have got Ma-

lus *I* yet want the memoires of Arago and Fresnel and without these I cannot give the diffraction. When you see Binet just mention the subject to him, perhaps he might point out some way in which I might procure the above memoires, if the little man would be so obliging it should not be for want of labor or attention if my perfomance disgraced my old master. Your coup d'essai was very good considering all things, pray let me have another specimen of it, il is the best of all exercises. To lisp c'est grasseyer. When the conjunctive adjective *both* is used, both the substantives between which it is supposed to stand as conjunction must be expressed *totidem verbis* or by a plural pronoun or generic term representing the two; hence it is evident that it is not the same as the french word aussi, but rather corresponds to the latin *ambo*.

I have just heard a capital trick of Bessis'; he was shooting near Pont de brique when up starts a hare; he gives her the right barrel and misses, the diligence happened to be passing at the time and all the passengers burst out laughing at his maladresse, upon which old Bessis by way of redeeming his reputation as a shot, takes a deliberate aim at the diligence and having let it get to a decent distance lets fly his left slap at it, the shot took most wonderfully well, hitting in all of people, amongst whom was a poor unfortunate Englishman who was shot in the nose, just as he was putting his head out of window to see what was the matter. It must have produced a most wonderful coup de theatre, for my part I have been laughing jusques aux larmes for the last five minutes; and I really think that had I been a passenger I should have forgiven the author of so good a joke. Hoping that it may amuse you equally I remain as ever

Your sincere friend

A. Neate.

*Adresse :* à Monsieur
Monsieur Ste Beuve — timbre d'arrivée Février
Rue de Vaugirard n° 94 — 1er
Quartier St Germain — 1827
Paris

Avec cette lettre se termine la correspondance — fragmentaire — jusqu'à présent connue des frères Charles et Arthur Neate avec Sainte-Beuve. Cependant leurs relations se poursuivirent : le voyage de Sainte-Beuve en Angleterre (il vint à Oxford chez les Neate) a dû être précédé et suivi de lettres. Charles Neate lui-même dit qu'ils s'écrivirent pendant vingt ans. Le seul témoignage que l'on ait,

c'est l'article qu'il publia dans l'*Athenaeum* de mars 1878, p. 414, et dont voici la traduction :

« Ayant été cité dernièrement par la *Pall Mall Gazette* au sujet de la jeunesse de Sainte-Beuve, cela m'a engagé à écrire quelques-uns de mes souvenirs personnels sur ce sujet si intéressant. Sans me croire très apte à apprécier le talent littéraire de Sainte-Beuve, il n'y a personne, ni en France ni en Angleterre, qui ait eu les mêmes occasions que moi d'observer de quelle manière ce talent s'est formé.

« Je connus Sainte-Beuve il y a plus de soixante ans à Boulogne; il y vivait avec sa mère et ma famille y résida pendant quelque temps; nous étions lui et moi sous la direction des meilleurs professeurs; nous les amusions en engageant fréquemment de petites luttes amicales (ce à quoi ils nous encourageaient du reste). Sainte-Beuve en parle dans une des premières lettres qu'il écrivit et qui vient d'être publiée tout dernièrement ; il raconte avec une certaine satisfaction d'amour-propre qu'il était victorieux dans nos luttes, ce dont je ne doute pas, car il était plus âgé et plus fort que moi.

« Après avoir vécu ainsi un an ensemble, nous fûmes deux ans sans nous voir, puis nous nous retrouvâmes à Paris à la même école, où nous vécûmes ensemble dans la famille du professeur; nous avions chacun une chambre et nous vécûmes ainsi pendant plus de trois ans dans la plus parfaite intimité. Nous ne fûmes pas longtemps ensemble dans la même classe, car Sainte-Beuve avait une classe d'avance sur moi. Mais en 1823 nous fûmes ensemble dans la classe de Rhétorique qui comprend deux divisions : celle des nouveaux et celle des vétérans. Nous concourûmes ensemble au Concours général (ou tous les collèges de Paris sont admis) pour le discours français[1]; Sainte-Beuve eut le premier prix pour son année et moi pour la mienne.

« Dans ce concours c'est le privilège des nouveaux de gagner le prix sur tous s'ils produisent le meilleur discours et d'avoir le prix de leur année si les deux premières places sont obtenues par les Vétérans; je dois dire à mon désavantage que le discours de Sainte-Beuve était meilleur que le mien, je ne pense pas qu'aucun fût remarquable comme on peut le voir maintenant qu'ils sont imprimés et assurément le mien était médiocre.

« Je retournai après en Angleterre, mais pendant plus de vingt

1. La mémoire de Ch. Neate lui fait commettre une petite erreur : il obtint en 1823, Rhétorique, Nouveaux, le premier prix de dissertation française; et ce fut Dewailly qui obtint le premier prix des Vétérans. Sainte-Beuve, qui était en 1823 en philosophie, n'obtint aucune nomination.

ans je correspondis fréquemment avec Sainte-Beuve. Je le vis souvent aussi pendant les voyages que je fis en France, et une fois aussi en Angleterre quand il vint visiter ma famille, comme ami de mon frère et de moi. Depuis lors je suis rarement allé à Paris et, peut-être pour d'autres causes, nous cessâmes nos visites et notre correspondance.

« Ceci est suffisant pour que j'aie le droit de parler de Sainte-Beuve comme écrivain; mais je désire d'abord faire connaître sommairement ses qualités et sur ce point je puis dire franchement que jamais je n'ai connu un jeune homme aussi respecté par ses maîtres et ses condisciples, aussi considéré et méritant autant de l'être; et l'on a rarement vu un fils aussi exemplaire.

« Mais ici je veux parler de lui seulement comme écrivain. De quelle façon acquit-il, ou comment arriva-t-il à posséder cette grande et surprenante fertilité, et surtout cette finesse et cette grâce qui font de lui un écrivain à part.

« Sainte-Beuve fut certainement un homme habile, très habile même; mais il ne fut pas ce qu'on appelle un homme de génie, c'est-à-dire qu'il n'avait pas le don d'écrire agréablement sans travail, ce qui a souvent gâté le talent de ceux qui en étaient doués, mais en revanche il avait ce qu'on peut appeler, en employant le langage de Bossuet, un *immense désir* d'acquérir un vaste savoir, et la nature, l'étude l'avaient doué à un degré supérieur du talent de tourner ce savoir à son profit.

« Son esprit était semblable à la terre que les fermiers appellent avantageuse ou très avantageuse, c'est-à-dire qu'il rendait avec intérêt ce qu'on y avait placé, comme je viens de le dire à un Français qui m'a approuvé, « il se fit un homme de génie *à force de travail* ».

« Ceux qui connaissent seulement les habitudes des auteurs et des étudiants anglais s'imagineront difficilement et peut-être même croiront difficilement quel était le travail de Sainte-Beuve pendant les premières années de son début dans la carrière littéraire.

« Pendant le printemps et l'été, la journée de Sainte-Beuve était divisée et employée de la manière suivante : il travaillait le matin de six heures à huit heures, et prenait alors une tasse de café; il se remettait au travail jusqu'à midi; il déjeunait très sobrement et se rendait en se promenant à la bibliothèque où il restait jusqu'à quatre heures, revenait dîner chez lui et travaillait ensuite jusqu'à minuit; il ne voulait recevoir personne; le samedi soir, il se permettait une promenade et le dimanche il consentait à recevoir un ami qui le lui demandait.

« Ce fut par un tel travail, accompagné d'un jugement exquis, con-

trôlé par la critique la plus sévère, que Sainte-Beuve fertilisa son esprit, qu'il approfondit, qu'il étendit cette connaissance merveilleuse des hommes et des choses qui, durant toute sa vie, ne suspendit pas un instant son cours pur et non interrompu.

« Son œuvre la plus parfaite fut sans contredit ses *Causeries du Lundi*; par elles Sainte-Beuve passera à la postérité comme Plutarque, quoique Plutarque fût bien au-dessous de Sainte-Beuve dans la connaissance de l'humanité et quoique lui étant bien inférieur comme écrivain.

« C'est un sujet sur lequel il y a beaucoup à dire, mais il est trop étendu pour l'entreprendre à la fin d'une lettre déjà assez longue. »

Charles Neate.

Charles Neate ne fut pas le seul correspondant anglais de Sainte-Beuve. On pourrait, en feuilletant ses lettres, relever les noms de Francis Armstrong, Mathew Arnold, Henry Bulwer, Roden Noel, Tuckerman, etc., et trouver matière à une étude sur les relations intellectuelles de Sainte-Beuve avec l'Angleterre.

Jean Bonnerot.

## VICTOR HUGO, NAPOLÉON III ET ELIZABETH BROWNING

M. George Arents, junior, un riche collectionneur de New York, possède, dans sa résidence de la 77e rue, une lettre manuscrite de la main d'Élizabeth Barrett Browning — la femme de Robert Browning. Il vient d'en publier le *fac-similé* dans une plaquette de luxe : *A Letter of Elizabeth Barrett Browning to Napoleon III in behalf of Victor Hugo*. Privately printed, New York City, 1932. C'est l'occasion de faire connaître ce curieux document aux étudiants de Victor Hugo.

Il avait été publié une première fois (avec *fac-similé* aussi) en 1898, dans une collection de lettres de Mme Browning : *The Letters of Elizabeth Barrett Browning, Edited with bibliographical additions by Frederic G. Kenyon* (2 volumes, New York, Macmillan, 1898), vol. II, p. 261-262. Mais personne, à notre savoir, ne l'avait alors signalé en France, et on est un peu étonné de n'en trouver, dans le gros volume de Germaine-Marie Merlette, *Études sur la vie et les œuvres d'Elizabeth Barrett Browning*, une thèse de doctorat

d'université de Paris, publiée chez Colin, 1904, in-8°, 365 pages, qu'une mention très rapide.

Comme le titre de la plaquette de M. Arents l'indique, il s'agit d'une supplique adressée par la tendre poétesse à Napoléon III, pour implorer le pardon de Victor Hugo alors en exil. La supplique ne fut pas envoyée, semble-t-il; en tout cas l'enveloppe la contenant est marquée « not sent »; — les raisons de cette abstention, nous ne pouvons que les conjecturer. On a trouvé ces pages parmi des papiers de famille qui furent mis en vente chez Sotheby, à Londres, en 1913 (Catalogue du 2 mai 1913, Lot 136). Cette pièce fut achetée par un Anglais du nom de Sabon, pour cent livres. Elle passa ensuite — nous ne savons pas la date — dans la collection de M. Arents, junior, où elle repose vêtue de la reliure la plus somptueuse. Le papier de lettre est grisâtre, de $0^{m}14 \times 0^{m}17\frac{1}{2}$; il y a quatre pages d'écriture serrée.

La supplique est écrite en faveur de l'auteur des *Contemplations.* La lecture de ce recueil avait profondément remué Mme Browning — comme en témoigne une lettre qu'elle écrivait à son amie, Mrs. Jameson, et qui est datée de Florence, le 19 avril [1857] :

« ... Avez-vous lu les *Contemplations* de Victor Hugo. Nous le faisons enfin. Quant à moi, mes yeux et mon cœur se fondent à cette lecture. Quelques-uns des poèmes personnels sont saisissants [over-coming] dans leur pathos, et on ne conçoit rien de plus exquis dans la langue de la poésie pour exprimer les chagrins profonds. »

Après la brouille du père Barrett avec ses filles, les Browning voyagèrent souvent sur le continent. Ils furent à Paris de 1755 à 1756; puis, après un séjour en Angleterre, de juin à septembre (où il y avait eu une dernière tentative de réconciliation avec le père), ils s'étaient établis (octobre 1856) à Florence où ils passèrent l'hiver. C'est de là qu'est écrite la lettre dont on vient de lire un fragment.

La supplique n'est pas datée. Les *Contemplations* parurent le 23 avril 1856; mais nous savons par le texte ci-dessus qu'elles ne furent donc lues qu'au printemps suivant. L'amnistie de Napoléon III aux exilés politiques, c'est-à-dire le moment où la supplique aurait perdu sa raison d'être, et qui fournirait le terme *ad quem,* est du 16 août 1859. Mais il semble bien inutile de descendre si bas, et la suggestion de M. Kenyon peut être acceptée sans doute, que ces pages furent écrites lorsque Mrs Browning était encore sous l'impression de sa lecture émue des poèmes de Victor Hugo.

Le fils de Napoléon III, qui est mentionné, était né le 16 mars 1856, et avait donc cinq mois quand parurent les *Contemplations*, et onze mois en avril 1857.

La supplique paraît supposer que Victor Hugo était encore à Jersey : il n'y était plus depuis fin 1755. (L'ordre de quitter l'île est du 25 octobre 1855.) La poétesse ignorait donc le changement de domicile.

Ajoutons seulement encore que M^me^ Browning éprouvait une grande admiration pour Napoléon III. En 1860 elle publiait une brochure *Napoléon III in Italy, and other poems* (New York, Francis, 72 pages). Ayant fait de l'Italie sa seconde patrie, elle appelait l'empereur « sublime deliverer ».

Nous donnons ici la traduction française due à la plume autorisée de M. P.-F. Giroud. Le texte anglais se trouve dans la collection de lettres indiquée plus haut (p. 261 et 262) et dans la plaquette de M. Arents, à la suite du *fac-similé*.

Albert SCHINZ.

*Lettre à Napoléon III*
*pour lui demander la grâce de Victor Hugo*

Sire,

Je ne suis qu'une femme et n'ai d'autre titre à l'attention de Votre Majesté que celui du faible auprès du fort. Femme d'un poète anglais, citée parfois moi-même comme une poétesse anglaise, il est probable que Votre Majesté ignore jusqu'à mon nom. Je n'ai jamais adressé de pétition à ma propre Souveraine et je ne connais pas l'art de parler aux rois. J'ai pourtant, dans ma vie d'étude et de réflexion, fréquenté quelques grands hommes (du moins parmi les déjà Disparus), et je ne me sens pas trop embarrassée pour écrire à l'Empereur Napoléon.

Et je vous adjure d'avoir la patience d'écouter ma supplique : il ne s'agit ni des miens ni de moi.

Je viens de lire, les larmes aux yeux et le cœur gros (comme l'ont fait récemment beaucoup d'amis et quelques ennemis de Votre Majesté), un livre intitulé « Contemplations », écrit par un homme qui vous a gravement offensé en plusieurs de ses ouvrages politiques et qui expie dans l'exil, en Jersey, des phrases inconsidérées et d'injustifiables assertions. Je ne le connais pas personnellement; je n'ai jamais vu son visage, et je ne viens pas maintenant présenter sa défense. Au fait, c'est précisément parce qu'il est inexcusable qu'il me semble peut-

être digne de pardon. Car cet homme, en dépit de ce qu'il n'est pas, est un grand poète de France, et l'Empereur, qui est le gardien des autres gloires de la France, peut-il l'oublier et le laisser de côté? Ah! Sire, ce que l'on a écrit sur « Napoléon le Petit » n'atteint pas Votre Majesté. Ce qui la touche, c'est que nul historien de l'époque n'ait à l'avenir l'occasion de dire : « Sous le règne de Napoléon III, Victor Hugo vécut en exil. » Ce qui la touche, c'est qu'alors que votre peuple compte avec reconnaissance les hommes d'affaires, de guerre et de science dont vous avez doté la France, nulle voix ne murmure : « Mais où est notre poète? » Ce qui la touche, c'est que, n'importe comment, hommes d'État et politiciens puissent justifier son exclusion, celle-ci n'arrache aucun soupir aux hommes de sentiment, aux impulsifs, voire aux femmes comme moi. Ce qui la touche, c'est que le jour où votre jeune et bien-aimé prince pourra lire ces poèmes (et quand vous lui souhaitez un caractère de prince, vous désirez, Sire, que de telles choses l'émeuvent), c'est que, ce jour-là, il puisse aussi se rappeler avec une joie triomphante que son père impérial a eu la générosité de l'emporter en grandeur d'âme sur ce grand poète.

Ah! Sire, vous êtes assez grand. Vous pouvez tenir compte de la singularité du tempérament poétique, des tentations de l'artiste hautement doué, de la fièvre qui porte les poètes à s'irriter et à souffrir bien plus que les autres hommes. Vous pouvez considérer que, lorsqu'ils haïssent le plus sans raison, il y a quelque part chez eux une flamme de divin amour et que, lorsqu'ils voient le plus de travers, leurs yeux suivent fidèlement un rayon d'idéal. Pardonnez à cet ennemi, à cet accusateur, à ce diffamateur. Faites-lui honte de votre générosité. Qu'aucune larme d'admirateur de ses poèmes ne tombe sur votre pourpre impériale! Faites une exception en sa faveur, comme Dieu en a fait une en lui donnant son génie. Rappelez-le *sans conditions* dans sa patrie et près de la tombe de sa fille.

J'ai écrit ces lignes à l'insu de tous. Naturellement, comme femme, je vous les eusse plus volontiers adressées par l'intermédiaire de la compatissante Impératrice Eugénie; mais, épouse moi-même, j'ai senti qu'il serait plus difficile à Sa Ma-

jesté de pardonner une offense contre l'Empereur Napoléon qu'à l'Empereur lui-même.

Un irrésistible élan me jette aux pieds de Votre Majesté pour demander cette grâce. C'est une voix de femme, Sire, qui ose dire tout haut ce que beaucoup désirent ardemment tout bas. J'ai cru en Napoléon III. Amante passionnée de la Démocratie, j'ai compris, dès le début, que sa cause serait servie dans toute l'Europe en vous et par vous. De vous j'ai attendu de grandes actions ; j'en attends encore un noble pardon. En cela aussi vous serez Napoléon.

[Signé :] Elizabeth Barrett Browning.

---

## LISTE DES PIÈCES ETRANGÈRES
### JOUÉES EN RUSSIE DE 1917 A 1927[1]

| | |
|---|---|
| Répertoire. | Eschyle. *Agamemmon, The Libation Pourers, The Furies.* |
| Antiquité grecque. | Sophocle. *Edipus, Antigone.* |
| | Euripide. *Electra, Medea, Hippolitus.* |
| | Aristophane. *Lysistrata.* |
| Italien. | Gozzi. *The Princess Turantot, The Love of the Three Oranges.* |
| | Goldoni. *The Mistress of the Inn*, etc. (9 plays). |
| | D'Annunzio. *The Daughter of Iorio.* |
| | Sem Benelti. *The Mantle.* |
| Espagnol. | Cervantes. *Don Quixote, Intermezzo.* |
| | Lope de Vega. *The Gardener's Dog, The Star of Seville.* |
| | Tirso de Molina. *Don Gil of the Green Breeches.* |
| | Calderon. *The Invisible Lady, Life of a Dream*, etc. |
| | Benavente. *The Bonds of Interest.* |
| Français. | Corneille. *The Cid.* |
| | Molière. *Tartuffe, Don Juan, The Miser*, etc. (17 plays). |

1. Notre collaborateur américain ayant bien voulu nous communiquer en anglais les titres qu'il avait notés au cours de fréquents séjours en République soviétique, nous avons préféré laisser dans cette langue ces indications. [*N. D. L. R.*]

RACINE. *Phaedra.*
BEAUMARCHAIS. *The Marriage of Figaro.*
HUGO. *Hernani, Ruy Blas, Marion Delorme, Notre-Dame*, etc. (8 plays).
DUMAS. *Camille, Kean*, etc.
SCRIBE. *Adrienne Lecouvreur, The Ladies' Battle*, etc.
SARDOU. *Madame Sans-Gêne, Tosca.*
LABICHE. *The Straw Hat, The Voyage of M. Perrichon*, etc.
ZOLA. *Thérèse Raquin, Germinal, Paris*, etc.
MÉRIMÉE. *Carmen*, etc.
ROSTAND. *Cyrano de Bergerac, l'Aiglon.*
CLAUDEL. *The Tidings brought to Mary*, etc.
BRIEUX. *The Red Robe*, etc.
Anatole FRANCE. *Crainquebille, The Man with the Dumb Wife*, etc.
Romain ROLLAND. *July 14th, Danton, The Wolves*, etc.
Jules ROMAIN. *Le Trouhadec*, etc.
PAGNOL and NIVOIX. *The Merchant of Glory.*
MARTINET. *Night.*

Belge. MAETERLINCK. *The Blue Bird, The Miracle of St. Anthony*, etc.
CROMMELYNCK. *The Magnificent Cuckhold.*
VERHAEREN. *The Dawn.*

Allemand. Hans SACHS (8 plays).
LESSING. *Minna von Barnhelm, Emilia Galotti.*
GOETHE. *Goetz von Berlichingen, Egmont, Faust.*
SCHILLER. *The Robbers, Fiesco, Don Carlos, Wilhelm Tell* (7 plays).
HAUPTMANN. *The Weavers, Michael Kramer, The Sunken Bell* (9 plays).
SUDERMANN. *Sodom's End*, etc.
KAISER. *Gas, Kolportage.*
TOLLER. *Man and the Masses, The Machine-Wreckers, Hurrah, We're Alive.*

Autrichien. SCHNITZLER. *The Green Cockatoo, The Veil of Pierette*, etc.
HOFFMANNSTAL. *Electra.*

Hongrois. MOLNAR. *The Lawyer.*

Tchèque. CAPEK. *R. U. R.*

Hollandais. HEIJERMANS. *The Good Hope.*

Danois. BERGSTROM. *Lynggaard and Co.*
Suédois. STRINDBERG. *The Father*, *Erik XIV*, etc.
Norvégien. IBSEN. *A Doll's House*, *Ghosts*, *An Enemy of the People* (9 plays).
HAMSUN. *The Threshold of the Kingdom*, *In the Claws of Life*.
Anglais. SHAKESPEARE. *Julius Caesar*, *Hamlet*, *Othello*, *Lear*, etc. (16 plays).
GOLDSMITH. *She Stoops to Conquer*.
SHERIDAN. *Rivals*, *The School for Scandal*.
BYRON. *Cain*, *Sardanapalis*.
SHELLEY. *The Cenci*.
DICKENS. *The Cricket on the Hearth*, *The Struggle of Life*.
Oscar WILDE. *Salomé*, *The Importance of Being Earnest*, etc. (6 plays).
Bernard SHAW. *Arms and the Man*, *The Devil's Disciple*, etc. (9 plays).
H. G. WELLS. *When the Sleeper Wakes*.
CHESTERTON. *The Man Who Was Thursday*.
Somerset MAUGHAM. *The Promised Land*, etc.
Irlandais. SYNGE. *The Playboy of the Western World*.
Lady GREGORY. *The Rising of the Moon*.
Américain du Nord. LONGFELLOW. *Hiawatha*.
Mrs STOWE. *Uncle Tom's Cabin*.
Mark TWAIN. *The Prince and the Pauper*, *Huckleberry Finn*.
Upton SINCLAIR. *King Coal*, *The Singing Jail Birds*.
Eug. O'NEILL. *Gold*, *Anna Christie*, *The Hairy Ape*, etc. (9 plays).
Yddisch. GOLDFADEN. *The Sorceress*.
GORDIN. *The Kreutzer Sonata*, etc. (6 plays).
Sholem ASH. *The God of Vengeance*.
PINSKY. *The Eternal Jew*.
AN-SKY. *The Dibbuk*.
LEVIG. *The Golom*.

H. W. DANA.

# CHRONIQUE

**L'actualité : un regret de bon augure.** — Un des périodiques les plus anciens et les plus renommés de l'Allemagne savante, l'*Archiv* de Herrig, donne dans la *Bibliographie* de son fascicule de mars 1933 un compte-rendu du livre de M. P. Van Tieghem, *la Littérature comparée* (cf. *Revue*, janvier 1933, p. 188). Ce compte-rendu, signé des initiales A. Lg. [A. Ludwig?], mérite vraiment d'être signalé ici comme une de ces hirondelles qui, si elles ne font pas le printemps, permettent du moins de le pronostiquer.

Notre discipline ayant rencontré, au cours des vingt années dernières, des objections de divers genres dont l'ethnographie alimentait les plus essentielles, il est en effet de bon augure de constater « une certaine mélancolie », avouée par le critique de l'*Archiv*, devant deux directions assez différentes prises par la littérature comparée — devenue dans plusieurs pays une discipline nécessaire, demeurée « science auxiliaire en Allemagne [et encore?], alors que jadis deux périodiques [sans doute les *Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte* à côté de la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte :* encore une addition rigoureuse permet-elle de faire état d'un simple prolongement de celle-ci?] étaient consacrés à des études comparées ». Avec la réserve ci-dessus, rien de plus vrai, et la collaboration de travailleurs de divers pays et en diverses langues était normale, voici un quart de siècle, à *Euphorion* comme à l'*Archiv* lui-même. Surtout, la notion des *emprunts*, des déterminations par le va-et-vient des idées et des formes, aussi importants en fait que les soi-disant « expériences » foncières pour faire vivre et pour expliquer certains phénomènes littéraires (nous n'avons jamais dit : *tous les* phénomènes), était plus familière aux disciples de H. Grimm, d'Erich Schmidt et de R. M. Meyer qu'à ceux de G. Röthe. Si les choses ont changé, comment la prospérité des études comparatives n'en aurait-elle pas souffert?

Il est un détail de ce compte-rendu qui, indifférent en apparence, ne saurait être pris à la lettre. M. A. Lg. fait allusion à la « première bibliographie » du comparatisme, qu'il attribue à un de ses compatriotes : sans doute s'agit-il de Louis P. Betz, et le signataire

de ces lignes ne serait pas seul à pouvoir, sur cette question de nationalité, rectifier une erreur d'information, puisqu'en réalité le drapeau étoilé est en cause sur ce point.

Mais bien plus importante que ce détail est une autre allusion que l'objectivité nous oblige à rectifier. Parmi les dossiers considérables relatifs à la réédition de la *Bibliographie* de Betz par les soins de sa veuve, d'A. Farinelli et de F. Baldensperger, la lettre la moins intéressante n'est pas celle de l'éditeur, constatant avec franchise que, vers 1904 et 1905, les choses commençaient à « tourner » dans le monde universitaire d'Allemagne, et que ce n'était nullement dans ce pays que le geste généreux de L. P. Betz, « jetant son petit avoir en pâture à la critique », était le mieux apprécié[1].

Les choses « tournent-elles » à nouveau, et dans un sens plus favorable cette fois? La philologie, déjà, fait à l'importance des phénomènes d'emprunt un sort que ne prévoyait pas la rigueur des Max Müller et des Wundt, attachés au « développement » ou à l'organisme profond : la subtile discrimination des influences, proclamée indispensable par Goethe jusqu'à la veille de sa mort, reprendrait-elle sa place parmi les grandes conditions inévitables de l'histoire littéraire outre-Rhin? F. B.

**Les publications de la Bibliothèque Warburg.** — Depuis que M. Walser a consacré ses dernières pages à sa tâche de chroniqueur[2], la *Bibliothèque* a continué son œuvre en devenant de plus en plus le centre des études allemandes sur la Renaissance européenne. Il faut se rappeler que la fondation Warburg édite régulièrement deux séries de publications : 1° les études, 2° les conférences. Quant à celles-ci, elles sont le fruit des réunions où les amis de la Bibliothèque, devenue académie, se rencontrent de temps en temps. Ce ne sont cependant pas eux qui parlent, mais des hôtes choisis parmi toutes les nations de l'Europe. Le développement de cette belle institution s'est heurté à divers obstacles : la perte la plus douloureuse qu'elle a subie a été la mort de son fondateur, M. Aby Warburg († le 26 octobre 1929). Il était tout à fait

1. Extrait d'une lettre de Karl Trübner, éditeur de l'ouvrage en question, adressée le 14 avril 1905 à l'auteur principal de sa réédition : « In Deutschland ist man gegen das Buch von Betz einigermassen, wie Ihnen auch die neueste Besprechung im *Zentralblatt für Bibliothekswesen* zeigen wird [ici le nom de l'auteur de ce compte-rendu]. Sie ist ganz auffallend scharf und feindselig. Die berührmte deustche Pedanterie und Schulmeisterei hat darin ungehindert ihre Zügel schiessen lassen... »

2. Voir *Revue de littérature comparée*, 1927, n° 2, p. 352, et 1930, n° 3, p. 524.

naturel que la *Bibliothèque* orpheline ne tardât pas à commémorer la mémoire de cet éminent savant. Nous parlerons dans un prochain article de la manière dont elle a rempli ce devoir. Pour aujourd'hui nous nous bornerons à faire connaître aux lecteurs de la *Revue* les derniers volumes d'Études et de Conférences.

Pour commencer par celles-ci, nous choisirons dans les quatre volumes qui réunissent les conférences faites pendant les années de 1926 à 1931 (Vorträge, Bd. VI, VII, VIII, IX) celles qui se réfèrent spécialement aux littératures et aux arts modernes. Dans le sixième volume, J. von Schlosser parle de cette espèce de culte moderne qui se manifeste dans nos monuments publics (« Vom monernen Denkmalkultus »). M. D. Henkel donne le résultat de ses recherches sur les éditions illustrées des *Métamorphoses* d'Ovide du xv^e^ au xvii^e^ siècle, H. Sieveking traite de l'Académie de Ham.

Les conférences du cycle 1927-1928 (VII^e^ vol.) sont liées pour la première fois par une question commune à toutes : *l'histoire de l'art dramatique.* K. Th. Preuss parle des « substructures » du drame, c'est-à-dire de ses origines dans les danses et les fêtes des peuples appelés primitifs. Tandis que J. Geffeken et O. Regenbogen ont choisi leurs sujets dans l'histoire de la tragédie ancienne, K. Vossler développe les influences de l'Antiquité dans l'art dramatique des peuples latins. J. Kroll contribue à l'histoire de la représentation de la *Descente du Christ aux enfers.*

L'idée centrale du volume suivant (Vorträge 1928-1929, vol. VIII) est celle du *Voyage de l'âme humaine aux cieux.* La conférence de A. Farinelli, qui dégage cette idée du poème de l'Alighieri, est préparée par d'autres qui la démontrent dans les croyances de l'Égypte, dans les religions anciennes et musulmanes, tandis que H. Schrade suit l'iconographie chrétienne de *l'Ascension* dans l'histoire de l'art. W. Friedländer analyse la *représentation du surnaturel dans l'art antimaniériste autour de 1590.*

Le dernier des volumes parus jusqu'à présent (Vorträge 1930-1931, IX^e^ vol.) met au centre *l'Angleterre et l'antiquité*, en donnant de larges contributions à une histoire de l'humour anglais. Nous laissons à part l'Angleterre médiévale, pour vouer toute notre admiration à une étude de J. A. K. Thomson sur « Erasme in England » et à une autre de W. F. Schirmer sur « Chaucer, Shakespeare et l'antiquité ». Ce que E. Cassirer dit ici sur Shaftesbury et la renaissance du platonisme en Angleterre forme une espèce d'appendice à son livre dont nous parlerons tout à l'heure. Nous notons : E. de Sélincourt, *Romanticism and Classicism in the poetry of Walter Savage Landor;* O. Fischel, *Inigo Jones und der*

*Theaterstil der Renaissance;* E. WIND, *Humanitätsidee und heroisiertes Porträt in der englischen Kultur des 18. Jahrhunderts*, et nous voudrions souligner l'importance des informations que R. W. LIVINGSTONE nous donne sur la position et la fonction des études classiques dans l'éducation anglaise moderne.

Nous passons à l'autre série des publications de la Bibliothèque, celle des *Études*. Plusieurs volumes, parus dès le dernier compte-rendu, sont liés visiblement à une des conférences, soit qu'ils en soient le développement, soit que la conférence en ait publié d'avance une certaine partie. Nous laissons à part ici les quatre volumes qui contribuent à l'histoire des idées au Moyen Age : H. LIEBESCHÜTZ, *Das allegorische Weltbild der heiligen Hildegard von Bingen;* P. E. SCHRAMM, *Kaiser, Rom und Renovatio* (2 vol., le premier cherche à établir la continuation jamais interrompue de l'idée d'un renouvellemeut de Rome antique, surtout pendant le règne de l'empereur Othon III; le deuxième donne des études annexes et des textes en appendice au premier); J. KROLL, *Gott und Hölle, der Mythos vom Descensuskampfe*.

Pour deux autres volumes, qui semblent appartenir plutôt à l'histoire de l'art, il faut se souvenir qu'ils veulent étudier surtout cette question principale des recherches de M. Warburg lui-même : la résurrection des mythes de l'antiquité non seulement dans l'art, mais dans toute la civilisation littéraire et artistique de la Renaissance européenne. M. PANOFSKY a choisi la figure d' « Hercule au carrefour » pour démontrer la renaissance de ce vieux conte moral de la Grèce dans l'humanisme et l'art de l'Italie et de l'Allemagne, surtout au XVe et au XVIe siècle (Erwin PANOFSKY, *Herkules am Scheidewege*, 216 pages avec 119 illustrations et 77 planches, Leipzig, 1930). Un sujet semblable, le mythe d'Apollon et Daphné, vient d'être étudié par Wolfgang STECHOW avec le soin et l'érudition qui distinguent les publications de la Bibliothèque (76 pages et 34 planches illustrées, Leipzig, 1932).

Dans une précieuse petite brochure, Rudolf PFEIFFER parle de la *Humanitas Erasmiana* (24 pages, Leipzig, 1931), en se basant sur une œuvre de jeunesse d'Érasme, les *Antibarbari*, dont M. A. Hyma, de l'Université de Michigan, a retrouvé et publié récemment un texte primitif et original. PFEIFFER analyse les différentes idées de perfection humaine qu'on trouve chez Érasme, celle de la « Romanitas » antique et celle de la « Devotio » moderne, en confrontant très spirituellement l'Imitatio Promethei — expression qui se trouve chez Érasme — avec « l'Imitation du Christ », ce grand fruit du piétisme hollandais dont malgré tout Érasme reste le grand dis-

ciple. — Nous concluons par l'œuvre importante d'E. Cassirer sur la renaissance du platonisme en Angleterre (*Die platonische Renaissance in England und die Schule von Cambridge*, 143 pages, Leipzig, 1932). En continuant son livre de 1927, dont M. Walser déjà a signalé la valeur éclatante (Xe vol. de la *Revue*, 1930, p. 524), E. Cassirer dans ce nouveau volume trace les routes par lesquelles le platonisme de M. Ficin et surtout de Pic de la Mirandole est entré dans la pensée anglaise, s'y est rencontré avec l'esprit d'Érasme pour y fonder des opinions qui se sont conservées pendant tout le xvie siècle et qui se continuent encore dans l'école de Cambridge, au temps où les grandes discussions d'un nouveau siècle ont changé complètement d'aspect. Ainsi l'auteur réussit à montrer, chez les Whichcote, Cudworth, Henry More, la continuation d'une philosophie vraiment « renaissante » en plein xviie siècle, un peu mal vue, c'est vrai, par les deux côtés extrémistes, mais quand même plus large d'idées et plus humaine que celle de ses concurrents plus fortunés, puritains ou empiristes. L'influence de cette école, bien qu'elle n'ait jamais triomphé en Angleterre, reste néanmoins considérable. Partout où on a lu Shaftesbury, on a hérité aussi du platonisme anglais. C'est en Allemagne, surtout à Weimar, qu'on a repris avec le plus de ferveur ses idées esthétiques.

Tous ces volumes dont nous parlons sont publiés sous la direction de M. F. Saxl, le directeur de la Bibliothèque, par la maison Teubner à Leipzig. Ils sont, pour la plupart, ornés d'illustrations dans le texte et de nombreuses planches. Comme nouvelles entreprises la Bibliothèque annonce une bibliographie générale du problème de la survivance de l'Antiquité. Nous ne saurions mieux terminer la revue rapide de tant de travaux d'incontestable valeur qu'en exprimant nos vœux sincères pour la continuation de cette activité et en répétant, malgré tous les obstacles que les temps lui opposent, la maxime imperturbable de son initiateur : *per monstra ad sphaeram.*

Werner Kaegi.

**Travaux en cours.** — Miss M. Mac Crimmon étudie *l'Influence de Fénelon en Angleterre*, M. R. O. Rockwood *le Culte de Voltaire entre 1778 et 1791*, M. A.-J. Roche *l'Amérique latine dans la littérature des États-Unis depuis la guerre de l'Indépendance*, M. R. I. Brown *Taine historien de la littérature anglaise.*

M. F. Walter a entrepris de déterminer au juste — comme un article de la *Revue* a commencé de le faire pour les classiques — *la Connaissance des langues étrangères chez les romantiques français.*

M. H. Weijtens (St. Gerarduslaan, 19, Eindhoven, Hollande) a commencé un ouvrage sur « les retours de Jésus dans la littéra-

ture moderne ». Il demande que les lecteurs de la *Revue de littérature comparée* veuillent bien lui indiquer les auteurs français qui ont traité ce thème, en dehors de Balzac (*Jésus-Christ en Flandre*), Jehan Rictus (*le Revenant*, dans *les Soliloques du pauvre*), Saint-Georges de Bouhélier (*la Tragédie du Nouveau Christ*), Charles Morice (*Il est ressuscité*), Hermann Derose (*Il est ressuscité*), Jacques Debout (*les Disciples de Verdun*), Jules Imbert (*le Christ dans la tranchée*).

**Autour des Universités.** — M. A. de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, a bien voulu faire largement usage, dans le discours qu'il a prononcé à la distribution des prix du Concours général, de l'article sur *le Classicisme français et les langues étrangères* publié dans notre numéro de janvier.

L'Institut de France vient de distinguer deux de nos plus anciens collaborateurs : M. J.-M. Carré a été honoré du Grand Prix Gobert pour ses deux volumes sur les *Voyageurs et écrivains français en Égypte* (Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1932, 2 vol. in-8°). M. G. Chinard a été nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. René Bray a fait, aux Universités de Munich et de Marbourg, des conférences d'histoire littéraire.

Le 6 juillet, la colonie italienne et la colonie tessinoise de Fribourg (Suisse) se sont unies pour fêter M. P. Arcari qui, depuis trente ans, enseigne la littérature italienne à l'Université de cette ville, en même temps que Lausanne et que Milan bénéficient d'une activité singulièrement énergique.

Le « Centre d'études méditerranéennes », dont la fondation a été décrétée le 18 février dernier, se propose de pourvoir, à Nice, à « la création de besoins nouveaux et de nouveaux intérêts intellectuels », avec la « notion infiniment riche de *Méditerranée* » comme « notion génératrice » et « sujet fondamental ». A la tête de cette nouvelle institution se trouvent MM. Paul Valéry et Maurice Mignon.

**Publications récentes.** — Bien que le volume XII de l'*Annual Bibliography of English Language and Literature* (1931) mérite les éloges que nous avons accoutumé de faire ici à la ponctualité de cette publication, on ne saurait dire que, de notre point de vue, cette bibliographie annuelle soit aussi satisfaisante que ses devancières. Est-il possible que la M. H. R. A. ne connaisse pas l' « adresse » de son président de 1931? Et que l'ancien directeur

de l'Institut français de Londres, devenu l'auteur d'une thèse remarquable sur Pope, devienne trois fois E. Andra? Nous ne dirons rien d'autres légères défectuosités, telles que l'absence de *R. L. C.* dans la « liste des abréviations » : peut-être la dure loi qui, pour des raisons vitales, nous fait réprouver les *tirés à part*, a-t-elle sa part dans certaines carences ou omissions.

Le « thème » de Mélusine a été mêlé trop souvent au merveilleux et au romanesque pour que nous ne tenions pas à signaler ici un texte du XIVe siècle, la *Mélusine* de Jean d'Arras, dont M. Louis Stouff procure une édition excellente (Paris, Picard, 1932; in-8° de XIII-334 pages formant le fascicule V des *Publications de l'Université de Dijon*). Le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal et les variantes de la Nationale sont à la base de cette attentive publication, dont il va sans dire que, pour la littérature, les pages les plus pathétiques sont « comment Melusigne se party de la fenestre et se mua en guise de serpente ».

Dangereusement liée à une sorte de *statistique* des langues soi-disant parlées par tant ou tant de races ou de tribus, la « compilation » — et qui s'annonce pour telle — de M. W. A. Amiet, *Literature by Languages* (Sydney, Angus and Robertson, 1932; in-8° de XVIII-319 pages) fait défiler sous nos yeux éblouis la multiplicité des « littératures » afférentes aux parlers humains. Ni chronologie, ni géographie, ni même ethnographie dans cette tour de Babel; encore moins, cela va sans dire, un classement qui ferait quelque mesure à l'effort, aux résultats, à l'intention de cette sonore humanité; les « références », à la fin des chapitres, ne sont pas toujours documentaires à souhait. D'amusantes coquilles déparent ce courageux tableau : le titre courant des pages 183 et 185 en est la plus symbolique peut-être, puisque là *Greek literature* devient *Green literature*.

Les *Essays and Studies in English and Comparative literature* réunis en mémoire de Thomas Edgar Cassidy (1902-1930) par des collègues de l'Université de Michigan (Ann Arbor, Univ. of Michigan Press, 1932; 231 pages) ne contiennent guère qu'une étude intéressant notre discipline : celle où M. O. J. Campbell relève les indices de comique « à l'italienne » des *Merry Wives of Windsor* et, très ingénieusement, signale les précédents presque conventionnels des types dont, moitié « bluff » et moitié identité approximative, les classes moyennes de *merry England* auraient malgré tout offert l'analogue. Signalons, à la fin du volume, une soigneuse bibliographie de *Chrétien de Troyes* par M. J. R. Reinhard.

Parmi les différentes manifestations que suscite, cette année, le

quatrième centenaire de la mort de l'Arioste, signalons une publication particulièrement utile, surtout à l'égard d'un auteur que les bibliographes n'avaient pas gâté jusqu'ici : les *Annali delle edizioni Ariostee*, par Giuseppe Agnelli et Giuseppe Ravegnani (Bologna, Zanichelli, 2 vol.). Cet ouvrage, magnifiquement édité par les soins du Comité ferrarais pour la commémoration du poète, permet, entre autres avantages, de suivre la fortune des œuvres de l'Arioste à travers les âges et jusqu'à nous.

Trois publications voisines témoignent de l'activité des *Studien zur englischen Philologie*, dirigées par MM. L. Morsbach et H. Hecht (Halle, Niemeyer), et s'ajoutent à celles qui, plusieurs fois, ont été signalées ici : M^lle G. Humbert compare les variantes de ballades écossaisses diffusées, soit par la presse populaire, soit par des éditeurs lettrés (*Literarische Einflüsse in schottischen Volksballaden*, 1932), et arrive à d'intéressants résultats sur la transmission orale ou le perfectionnement artistique de certains thèmes connus. M. Fr. Dubslaff (*Die Sprachform der Lyrik Christina Rossettis*, 1933) se hausse à très juste titre au-dessus des simples procédés annexes de critique, détermine peut-être un peu vite la « structure mentale » de son héroïne et de l'incertitude morale qui la torturait, mais donne à des exemples rapprochés toute la valeur que permettent de telles confrontations. M. Aug. Bitter replace *William Whitehead* (1933), poète lauréat jusqu'en 1785, dans l'atmosphère intellectuelle de son temps, c'est-à-dire en un postclassicisme traversé de nouveautés timides.

Du Japon nous arrivent cinq volumes qui représentent une tentative hardie pour nous initier à la poésie japonaise. Le premier, hors série, est une introduction à l'idéographie japonaise : il nous présente, en effet, les caractères nippons, avec la traduction française de l'idée qu'ils représentent. Le tome premier est une introduction aux rythmes : les différentes formes que revêt la poésie japonaise y sont passées en revue, chacune avec des exemples. Le tome deuxième comprend trois volumes : I. Poètes et paysans ; les vingt-six syllabes de formation savante ; II. La tradition orale de forme fixe : la chanson de vingt-six syllabes ; III. Traditions orales et formes libres : la chanson du Kyûshû. M. Georges Bonneau, ancien professeur aux universités impériales de Kyûshû et de Kyôto, ancien directeur de l'Institut franco-japonais à Kyôto, actuellement à la Maison française de Tokio, a entrepris cette œuvre considérable, dont ce n'est ici que le commencement. Il annonce, en effet, vingt-cinq autres volumes ; trente en tout, qui nous donneront, comme ceux-ci, textes et version française et qui nous feront parcourir tout le champ de la poésie nippone. Sans préjuger ici de

la valeur de la traduction, sur laquelle nous aurons lieu de revenir, signalons l'intérêt tout spécial d'un tel effort, qui permettra aux curiosités françaises, souvent éveillées par le peu qu'elles savent de cette poésie, de se satisfaire pleinement.

Partant de l'idée, fort admissible, que l'*Essai* de J. Warton *sur Pope* (1756) est une sorte de « tournant » dans le goût littéraire de la Grande-Bretagne, M. W. D. Mac Clintock soumet à un minutieux examen texte et notes de ce livre, avec les cinq éditions qui le mènent jusqu'en 1806, c'est-à-dire à une époque où les nouveautés avaient cause gagnée parmi les poètes. Rien de plus caractéristique, par exemple, que la classification des auteurs anglais et ses changements entre 1756 et 1762, ou que l'attitude à l'égard de Voltaire. Ces coups de sonde, assurément, *n'expliquent* rien : mais ils sont des critères excellents (Chapel Hill, University of N. C. Press).

C'est surtout pour sa troisième partie, *l'Influence de Bartram sur la littéruture*, que mérite d'être signalé ici *William Bartram, interpreter of the American landscape*, de N. Bryllion Fagin (Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933; in-8° de VII-229 pages). Un naturaliste, même s'il a une « philosophie de la nature », n'est pas sûr d'atteindre, fût-ce par des intermédiaires, le grand courant de la pensée ou de la sensibilité : il est advenu à celui-ci de frapper, par ses *Voyages* souvent réédités, l'attention d'Européens aussi curieux que Coleridge et que Wordsworth et son groupe, que Chateaubriand, qui admirait « dans ses promenades solitaires un charme qui attache le lecteur à ses pas » : ainsi se transformait en un rêveur à la Rousseau un vigilant et pieux enquêteur.

Le public européen semble avoir porté peu d'attention — trop peu — à la publication de l'*Archivo del General Miranda.* Entré en possession de tous les papiers relatifs à ce général, journaux, lettres, documents de toute espèce — le gouvernement du Venezuela a confié à l'Académie nationale d'histoire le soin de les donner au jour, comme hommage à celui qui fut le libérateur de la patrie. Le tome I a paru en 1929; le dernier volume paru est le tome XII. Ces volumes concernent, en premier lieu, les voyages que Miranda fit, dans l'Amérique du Nord et à travers l'Europe, à la fin du XVIII[e] siècle, multipliant les observations de toute espèce sur les divers pays qu'il traversait; et, en second lieu, son rôle pendant la Révolution française : maréchal de camp des armées de la République, il fut ensuite traduit devant le tribunal révolutionnaire et emprisonné. Il y a là une masse considérable d'informations, qui devrait fournir à tous ceux qui étudient cette période des témoignages précieux dans leur nouveauté, dans leur originalité. Un des prochains volumes à paraître est celui qui contiendra la correspon-

dance de Miranda avec les émigrés : il sollicite à l'avance notre curiosité. Indépendamment de la psychologie de ce grand homme, les *Archives* vénézuéliennes nous apprennent à connaître une masse de faits mis sous un angle qui nous est inhabituel, qui, par cela même, prennent un aspect inattendu. Le Dr Vicente Davila, commissaire du gouvernement national du Venezuela, qui dirige cette publication, a droit aux remerciements des lettrés (*Archivo del general Miranda*. Editorial Sur America, Caracas).

Avec la patiente sûreté qui a déjà été signalée ici (*Revue*, 1930, p. 175, 335; 1932, p. 437), M. André Monglond poursuit la publication de sa *France révolutionnaire et impériale* (Grenoble, Arthaud, 1933) ; le troisième volume comprend les années 1794 à 1796 et contient, en ce qui intéresse directement nos lecteurs, les mêmes subdivisions déjà signalées : *Relations littéraires avec l'étranger*, c'est-à-dire *Voyages*, *études*, *traductions*. Mais la *Littérature nouvelle*, à mesure qu'on s'approche de l'issue du siècle, devient de plus en plus intéressante par son élargissement, et l'apparition de « Mme de Staël », subdivision spéciale à partir de 1795 et du recueil de Lausanne, montre que les temps sont révolus et que la tradition pseudo-antique ou la sans-culottide ne suffisent plus. Les illustrations, elles aussi, témoignent, dirait-on, d'un moindre roidissement dans le culte des républiques anciennes et de leur civisme supposé.

L'intérêt que M. Edmond Jaloux porte à la littérature allemande nous a déjà valu plusieurs ouvrages; sa *Vie de Goethe* (Paris, Plon, 1933) s'y ajoute avec moins de résultats visibles, semble-t-il, que lorsque Jean-Paul ou les romantiques étaient en cause. Mais qu'il est donc intéressant de voir un romancier de talent interpréter une grande destinée littéraire. Et que l'on se rappelle, par exemple, l'*Essai sur Goethe* d'Édouard Rod, d'une partialité si caractéristique ! Ici la sympathie est vive, plus forte évidemment pour *Werther* que pour *Faust* et pour les éléments de *Sehnsucht* (très heureusement caractérisés chemin faisant) que pour les ferments de classicisme et d'objectivité. Et ce ne sont pas, puisqu'il est « difficile de se représenter la formation d'un homme de génie », quelques *errata* à ajouter à une première liste, ou une information goethéenne moins soucieuse des influences subies que ne le fut Goethe lui-même, qui enlèveraient de son importance à cette contribution d'un écrivain français à l'apothéose d'un illustre prédécesseur allemand.

Comment J. Fenimore Cooper, le père jadis illustre de *Bas-de-Cuir* et du *Dernier des Mohicans*, s'est trouvé, après 1833, lancé dans des polémiques intérieures, c'est ce qu'expose, sans grand résultat pour la littérature, mais avec des applications politiques évi-

dentes, M. John F. Ross dans *The social Criticism of Fenimore Cooper* (Univ. of California Publications in English, III, 2) : la clairvoyance d'un bon citoyen s'alarme du matérialisme montant.

L' « étude de caractérologie littéraire », comme dit l'auteur, consacrée par M. H. VAN DER TUIN à l'*Évolution psychologique, esthétique et littéraire de Théophile Gautier* (Amsterdam, Holbert, 1933), se place à un point de vue « empirique et dynamique », intéressant plutôt par son vocabulaire freudien et ses groupes de symptômes que par une nouveauté saisissante dans les résultats, c'est-à-dire la décisive démonstration d'une œuvre *nécessitée* par une psychose. Des *Lettres à la Présidente* au *Poème de la femme*, la « causalité » opère faiblement : or, c'est ceci qui compte. « Sa foi dans la vie, dans la société, commence à être ébranlée sérieusement », nous est-il dit page 66, et il semble bien que ce soit là — commune à la plupart des imaginatifs — la déception maîtresse que le pauvre Théo ait traversée, le rendant moins propre à l'action et à l'altruisme, même affectif, qu'à d'autres façons d'affirmer son individualité. Peut-être les diagnostics arrachés à un subconscient de poète sont-ils exagérés. Rien de curieux, à cet égard, comme de voir les témoignages ou confidences d'initiés tels que Judith Gautier (p. 72), Bergerat (p. 98) ou Ernest Raynaud (p. 127), taxés d'à peu près ou de pénétration insuffisante. Rien, il est vrai, de rassurant comme de voir Hoffmann (p. 70), Zurbaran, Don Juan, le marquis de Sade, Heine, rappelés à leur place ; et si Dante et Goethe, Dürer et Callot y paraissent à peine, ce n'est pas que « la conception esthétique du monde » à laquelle, en fin de compte, aboutit l'élan *positif* de cette nature soit escamotée ; c'est que les réalisations d'art, de ce point de vue, importent moins que le substratum de l'être. Regrettons que l'information, si louable par ailleurs, de M. Van der Tuin ne comprenne aucun des travaux de « médico-psychologie » (thèses de la Faculté de médecine de Lyon) inspirés par le professeur Lacassagne, d'accord avec le « comparatiste » son collègue.

On serait plus à l'aise pour signaler ici les 80 pages « nécessairement comprimées » consacrées par M. Kurt K. T. WAIS à l'influence de Henrik Ibsen sur les littératures romanes (*Henrik Ibsens Wirkung in Spanien, Frankreich, Italien*. Braunschweig, Westermann, 1933) si, dès la publication d'une partie de cette brochure dans l'*Archiv*, l'oubli d'une enquête telle que le livre de miss Reque ne nous avait paru singulier ; cette fois, c'est la méconnaissance (p. 32) de la traduction La Chesnais et de son commentaire qui ne peut manquer d'étonner. Il y a là, à tout prendre, un précieux *memento* bien plus qu'une étude vraiment historique du problème.

L' « épisode de Maximin » semble à M. Willi Koch (*Stefan George : Weltbild, Naturbild, Menschenbild.* Halle, Niemeyer, 1933) le « mythe » vital qui, mieux que toute biographie, fournirait son explication à la personnalité du poète rhénan. Sans discuter ici ce qu'il y a d'arbitraire dans le choix d'une « expérience » préférée à toute autre et dans l'espèce de *finalité* introduite dès lors dans la recherche, disons qu'il y a plaisir à trouver, sympathiquement commentés, les témoignages poétiques de cette autre *vita nuova* tendant à créer, pour le poète du *Siebente Ring*, un « mythe » qui a dès lors la même valeur que Béatrice pour Dante...

Étude française, publiée en Italie, sur un Anglais qui fut l'une des victimes les plus pathétiques de la guerre, la biographie de *Rupert Brooke* par M. Armand Guibert (Genova, 1933, Collana della Nuova Cultura, 3) retrace avec la même piété sympathique la vie et l'œuvre — étroitement soudés dans l'esprit d'aventure et de risque — d'un intellectuel voué à la même « volonté de métamorphose » que nous avons vue chez d'autres représentants de cette fière génération : et ainsi se détachent sans rupture, mais en parfaite liaison au contraire, les « thèmes » des « sonnets de guerre ».

**Les Vivants et les Morts.** — John George Robertson (1867-1933), professeur de littérature allemande à l'Université de Londres, fondateur et rédacteur en chef de la *Modern Language Review*, laissera le souvenir unanime d'une activité féconde et d'une parfaite courtoisie. Disons, de notre point de vue, que l'auteur de la *History of German Literature* (1902, récemment rééditée), des *Studies in the genesis of Romantic Theory* (1923), de *Goethe and Byron* et d'un *Life of Goethe*, a toujours discerné avec la clairvoyance qui convient l'importance de la littérature comparée. « *Years ago*, écrivait-il le 27 février 1923 à l'un des directeurs de la *Revue*, *I made a determined effort to get a department of Comparative Literature established here... My plan had the blessing of the Board of Education, and went a certain distance towards fulfilment...* »

Bien d'autres passages de sa correspondance seraient à citer — ceux par exemple qui ont trait à la guerre, à l'organisation de l'Université de Strasbourg — s'il s'agissait de prouver la grande clairvoyance de ce germaniste écossais, le départ aussi qu'il savait faire entre la vérité objective et les prédilections personnelles, et enfin sa curiosité, analogue à celle de ses compatriotes W. P. Ker et Edm. Gosse, pour les lettres scandinaves.

Albert Counson (1880-1933) avait débuté, dans l'histoire littéraire, par une étude sur les *Sources de Malherbe* (1901) et un *Dante*

*en France* qui était un premier aperçu de la question. Professeur à la Faculté des lettres de Gand, il s'occupait surtout, ces derniers temps, de civilisation comparée.

D'après le correspondant italien du *Morning Post*, le tombeau de Teresa Viviani, l'inspiratrice de Shelley, a été indentifié, à Florence, dans le cloître de l'église de la S. Trinità.

L'abbé Henri Bremond (1865-1933) portait à nos études la plus flatteuse attention : l'auteur éminent de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* s'était occupé, en particulier, de *Newman* et du bienheureux *Thomas Moore;* il savait combien les mouvements qui tiennent au mysticisme, en dépit de leurs attaches au plus profond des sensibilités, sont aptes à dépasser les strictes limites de la langue et de la nationalité.

La *Revista* consacre son numéro de janvier-juin (*Quaderns de mil nou-cents trenta-tres*, *Any XIX*, *Gener-Juny*) au centenaire de la renaissance spirituelle de la Catalogne. Plusieurs études importantes rappellent l'origine et l'évolution d'un mouvement qui doit tant aux écrivains, aux artistes, aux penseurs. S'appuyant sur leur tradition propre, mais la nourrissant et la vivifiant sans crainte par la connaissance des productions étrangères, dont ils ont toujours voulu s'assimiler le meilleur, les intellectuels catalans récoltent à présent le grain qu'ils ont vaillamment semé : remarquable exemple de la valeur des forces spirituelles dans la destinée d'un peuple.

Le *Bulletin hispanique* a publié, pour la commodité des chercheurs, le sommaire de ses trente-cinq premières années (1898-1932).

La *Revue des Études hongroises*, après sept années de vaillants efforts, avait dû suspendre provisoirement sa publication. Ce provisoire, heureusement, n'était pas définitif, puisque la *Revue* reparaît et nous donne les numéros 1-2 de sa nouvelle série (janvier-juin 1933). Tous ceux qui ont aimé le sérieux, la dignité et l'efficacité de ce périodique s'en réjouiront. Signalons, en particulier, la reprise des comptes-rendus critiques d'ouvrages relatifs à la Hongrie, de la revue des livres hongrois, si utile pour donner au public intellectuel français une idée des ouvrages qui lui sont difficilement accessibles dans leur propre langue, et enfin de la bibliographie française de la Hongrie.

# BIBLIOGRAPHIE

## LIVRES ET PÉRIODIQUES

*Sauf indication contraire, suppléer la date de 1933 à la suite de chacun des titres ci-dessous.*

### Théorie.

MEISSNER (P.). Compte-rendu de P. VAN TIEGHEM. *La Littérature comparée* (*Anglia*, *Beibl.*, juillet).

CROCE (B.). Il « primitivo » (*la Critica*, 20 juillet).

ANDUEZA (J.). Los tipos psicológicos en la caracterología (*Annales de la Universidad de Chile*, 1er trimestre).

AUCOUTURIER (G.). Le problème de la « petite nation » dans la littérature (*l'Europe centrale*, 2 septembre).

BOUTET (Fr.). La pénétration des genres (*le Club des Masques*, 15 juillet).

STROH (F.). Sprache und Volk. Giessen, Von Münchow.

BARNES (L.). The humanitarian Spirit (*Ninet. Century*, août).

CIDADE (H.). O conceito da poesia no seculo XVII. D. Francisco Manoel de Melo (*Boletim de filologia*, fasc. 3-4).

PEYRE (H.). Qu'est-ce que le classicisme? Paris, Droz.

CARLINI (A.). La religiosità dell'arte (*Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa*, serie II, vol. 2).

### Motifs, thèmes et types.

GUY (G.). La mer, ce mauvais sujet (*Merc. de France*, 15 août).

HEIDEL (A. W.). A suggestion concerning Plato's Atlantis. Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences, Boston.

FARINELLI (A.). Dante e le stelle (*Nuova Antologia*, 1er août).

REUSCHEL (H.). Untersuchungen über Stoff und Stil der Fornaldarsaga. Bühl-Baden, Konkordia.

De Cossío (M.). El tema de Margarita la Tornera en la tradición popular. Dans : *Amigos de Zorilla*, Valladolid, Imprenta Castellana.

De Entrambasaguas (J.). La Leyenda de Rosamunda (*Ibid.*).

Pagès (A.). Le thème de la tristesse amoureuse en France et en Espagne du xiv^e au xv^e siècle. Paris, Protat, 1932 (pièce).

Junge (L.). Die Tierlegenden des hl. Franz von Assisi. Studien über ihre Voraussetzungen und ihre Eigenart. Leipzig, Heinrichs. 1932.

Nulli (S. A.). L'emulo di Bruto (Lorenzino de' Medici). Milano, Attena.

Palmarocchi (A.). Lorenzino senza romanticismo (*la Cultura*, avril).

Beltrami (T.). G. B. della Porta e la commedia dell'arte (*Giornale storico*, juin).

Praz (M.). Studi sul concettismo (*la Cultura*, avril-juin).

Dell'Isola (M.). Lorenzo Costa et son poème : Cristoforo Colombo [suite] (*Études italiennes*, juillet).

Burdett (O.). Wine, Wisdom and Song (*Engl. Rev.*, août).

Macnicol (N.). The poetry of Exile (*Contemp. Rev.*, août).

Bickel (E.). Ein Motiv aus Lucan bei E. M. Arndt : *Der Gott der Eisen wachsen liess* (*Rhein. Museum für Philol.*, 82, 3).

Lejeune-Dehousse (R.). Quatre interprétations de la légende d'Œdipe (*Rev. franco-belge*, avril-juin).

Pfleger (K.). Christus in west-und ostchristlicher Beleuchtung [K. Adam; D. Merejkowsky] (*Hochland*, août).

Dempster (G.). Dramatic Irony in Chaucer (Stanford Univ. Public., Language and Lit., IV, 3, 1932).

Lord (L. E.). A translation of the *Orpheus* of A. Politian and the *Aminta* of Tasso. With an introductory essay on the Pastoral. Oxford University Press, 1931.

Kraeger (H.). Die Auferstehung « Hermanns, des Befreiers » im 16. Jhdt. und U. von Hutten (*Deutschlands Erneuerung*, mai).

Sommerfeld (M.). Judith-Dramen des 16/17 Jahrh. Berlin, Junker u. Dünnhaupt.

Hendrix (W. S.). Notes on Collections of types, a form of Costumbrismo (*Hispanic Review*, juillet).

Bartók (B.). Résultats des recherches sur la chanson populaire en Hongrie (*Revue des Études hongroises*, janvier-juin).

Orestano (F.). Scienza e poesia nel Novecento (*Arch. di Filosofia*, janvier-mars).

Fouquet (K.). Ayrers *Sidea*, Shakespeares *Tempest* und das Märchen. Marburg, Elwert.

Mann (W.). Drydens heroische Tragödien als Ausdruck höfischer Barockkultur in England. Diss. Tübingen.

Cailliet (Em.). The themes of magic in nineteenth century French fiction. Paris, Presses universitaires.

Tonelli (L.). L'amore nella poesia e nel pensiero del Risorgimento. Firenze, Sansoni.

Haviland (T. P.). The « roman de longue haleine » on English soil. Univ. of Pennsylvania.

Hankiss (J.). La question d'Eva [dans la poésie d'A. de Vigny], « spécimen » de « résultats acquis » en histoire littéraire (*Bull. of the international Committee of histor. Sciences*, V, 2, n° 19, mai).

Cesana (A.). Das Gesicht des Weltkrieges in der Literatur. Basel, Hess, 1932 (pièce).

**Relations générales.**

Ruaro (A.). Europa (*l'Esame*, avril).

Svoboda (K.). L'esthétique de saint Augustin et ses sources. Brno, Filos. Fakulta; Paris, Belles-Lettres.

Mohl (R.). The three estates in Medieval and Renaissance literature. New York, Columbia University Press.

Vossler (K.). Simbolismo dantesco e simbolismo moderno (*la Cultura*, avril).

Kaegi (W.). Ueber die Renaissanceforschung Ernst Walsers [et, p. xxviii et suiv., la question de la Renaissance et de son interprétation] (Préface de E. Walser, *Ges. Studien zur Geistesgeschichte der Renaissance*). Basel, B. Schwabe.

Maver (G.). I contatti letterari della Polonia con le nazioni occidentali (*Bull. of the internat. Committee of historical Sciences*, V, 2, n° 19, mai).

Kirejevsky (I.). Russland und der Westen (*Orient u. Occident*, 13).

Cawley (R. R.). Sir Thomas Browne and his reading (*P. M. L. A.*, juin).

Dedeck-Héry (E.). Jean-Jacques Rousseau et e *Projet de constitution* pour la Corse. Histoire des pourparlers de J.-J. Rousseau avec ses correspondants corses et des répercussions de ces pourparlers dans le monde des lettres. Univ. of Pennsylv, 1932.

Perrochon (H.). Goethe et le Pays de Vaud (*Revue histor. vaudoise*, mars-avril).

Koch (J.). Goethe und Byron (*Archiv*, t. 163).

Li Gotti (E.). Giovanni Berchet. Firenze, *la Nuova Italia*.

Seillière (E.). Sur la psychologie du romantisme français. Éditions de la *Nouvelle Revue critique*.

Brereton (G.). Quelques précisions sur les sources d'Espronceda. Paris, Jouve.

Brussaly (M.). The polical ideas of Stendhal [Italie, Angleterre, Amérique]. New York, Institute of French Studies.

Tronchon (H.). L'homme que fut Gobineau [notes d'une causerie ouvrant l'Exposition Gobineau à la Bibliothèque de Strasbourg] (*Public. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Strasbourg*, hors série).

Martin (R.). Philarète Chasles et la *Revue germanique* de 1858 : un projet de revue anglo-américaine vers 1860 (*Revue anglo-américaine*, août).

Halm (H.). Anton Tschekows Kurzgeschichte und ihre Vorläufer. Weimar, Duncker.

Giàvesu (A.). Giosuè Carducci. Studio di letteratura comparata. Roma, Maglione.

Zadei (G.). Controversia di G. Mazzini col Lamennais (*Pégaso*, mai).

Allison Peers (E.). Zorrilla y Victor Hugo. Dans : *Amigos de Zorrilla*. Valladolid, Imprenta Castellana.

Zaghi (C.). Rimbaud in Affrica e le sue relazioni coi viaggiatori italiani (*Nuova Antologia*, 16 août).

**Influences italiennes.**

[An.]. The translation of Dante (*Times literary Suppl.*, 25 mai).

Fuchs (Cl. Ch.). Dante in der deutschen Romantik (*Jahrb. der D. Dante Gesellschaft*, XV).

Marcaggi (P.). Un écho de Dante dans trois vers de Hérédia (*Dante*, juillet-août).

MICHEL (P.). Michel de Montaigne et l'Italie (*Dante*, juillet-août).

HAZARD (P.). A l'Italie, que doit Montaigne? (*Dante*, sept.-octobre).

PETTINATO (C.). Rabelais e l'Italia (*Illustr. ital.*, 12 mars).

HAUVETTE (H.). Pour le quatrième centenaire de la naissance de l'Arioste (*Correspondant*, 25 juin).

MONNOT (R.). La comédie italienne en France après Molière (*Dante*, juillet-août).

JACOUBET (H.). Comment le XVIII$^e$ siècle lisait l'*Orlando furioso* (*Études ital.*, juillet).

BÉDARIDA (H.). L'opéra italien jugé par un amateur français (dans : Mélanges de musicologie offerts à M. L. de La Laurencie). Paris, Droz.

NECCO (G.). Il *Torquato Tasso* del Goethe (*Ateneo Veneto*, fasc. 110, 1932).

MICHÉA (R.). Le voyage en Italie de Goethe devant l'opinion européenne [suite] (*Études italiennes*, juillet).

DI CARLO (E.). Goethe a Messina. Perugia, Guerra.

GIANNINI (A.). Recuerdos y impresiones italianos in José Zorrilla. Dans : *Amigos de Zorrilla*. Valladolid, Imprenta Castellana.

CALAMARI (G.). La polemica sulla Rivoluzione del 1831 in due lettere inedite del gen. S. Sercognani ad un amico dell'Italia, G. C. L. Simonde de Sismondi (*Archiginnasio*, septembre-décembre 1932).

BENEDETTO (L. F.). Giornale fiorentino dello Stendhal (*Pégaso*, mai).

MARTINEAU (H.). Stendhal et la police de Florence (*Merc. de France*, 1$^{er}$ septembre).

BÉDARIDA (H.). Impressions d'art dans le *Voyage en Italie* de Th. Gautier (*Revue de l'Université de Lyon*, juin).

DUBRAY (M.). La storia nei romanzi di Al. Dumas [les Médicis, les Borgia, etc.] (*la Cultura moderna*, 1932, fasc. 12).

DI CARLO (E.). Rapporti tra L. Peisse e P. Galuppi (con lettere inedite). Estratto dagli *Annali della R. Università*. Perugia, Guerra.

BATTISTINI (M.). Esuli italiani nella corrispondenza di L. de Potter (*Annali della R. Scuola normale superiore di Pisa*, serie II, 1, 1932).

FOLLADORE (T.). Un poeta ceco amico dell'Italia [Julius Skarlandt] (*Ateneo Veneto*, fasc. 109, 1932).

Baccetti (N.). Andrea del Sarto nella poesia di Browning (*Il Boccadoro*, 28 février).

Galimberti (A.). I due poli dello Swinburne (*Convivium*, V, 1).

## Influences espagnoles et portugaises.

Entwistle (W. J.). The scope of Spanish studies. Oxford, Clarendon Press.

Rotunda (D. P.). The Guzman de Alfarache and Italian Novellistica (*The Romanic Review*, avril-juin).

Leonard (Ir. A.). Romances of chivalry in the Spanish Indies. With some *registros* of shipments of books to the Spanish Colonies. Berkeley, University of California Press.

Rombauts (E.). Richard Verstegen, een pro-Spaansch pamflietsschrijver uit de xvii[e] eeuw. (Bijdragen voor de geschiedenis... van Haarlem, XXIII, 1932).

Buceta (E.). Una tragedia francesa relacionada con la leyenda de Rodrigo [*Le comte Julien*, d'Al. Guiraud] (*Rev. de fil. esp.*, avril).

Buceta (E.). Traducciones inglesas de romances en el primer tercio del siglo xix (*Rev. de filología esp.*, janvier).

Pfandl (L.). Wie Johannes Fastenrath den *Don Juan Tenorio* übersetzte. Dans : *Amigos de Zorilla*. Valladolid, Impr. Castellana.

Robinson (Ph.). Literature and the New Spain (*Ninet. Cent.*, août).

Parreaux (A.). La partie portugaise de la bibliothèque de William Beckford (*Bull. des Études portugaises*, janvier 1932).

Alterton (A.). An additional source for Poe's *The Pit and the Prendulum* (*Llorente's History of the Spanish inquisition*] (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Renton (A. W.). La vieille Espagne survit dans une certaine église [la Trinité] (*Rev. d'hist. diplom.*, avril-juin).

Pitollet (C.). La Revue d'Espagne [1919] (*Bulletin de la Société d'études des professeurs de langues méridionales*, juillet-septembre).

## Influences françaises.

Jalabert (L.). Sur les traces des Croisés. — Chez les Alaouites (*Études*, 20 juillet).

Soladinde (A. G.). La disputa del alma y el cuerpo. Comparación con su orignal frances (*Hispanic Review*, juillet).

Galland (R.). Montaigne et Shakespeare (dans : Conférences organisées par la ville de Bordeaux pour le quatrième centenaire de la naissance de Montaigne). Bordeaux, Administration municipale.

Neri (F.). Nel quarto centenario della nascita di Montaigne. I Saggi e il Viaggio in Italia (*Illustr. ital.*, 26 février).

[Divers.] Le quatrième centenaire de Montaigne [Discours de Paul Hazard, Gaston Rageot, Anatole de Monzie] (*Chronique de la Société des gens de lettres*, juillet-août).

Croce (B.). Un calvinista italiano : Il marchese di Vico Galeazzo Caracciolo [suite] (*la Critica*, 20 juillet).

Baumgarten (S.). Un épisode hongrois du gallicanisme : une controverse entre le Primat de Hongrie et le Parlement de Paris, 1682 (*Revue des Études hongroises*, janvier-juin).

Hiller (J. E.). Lessing und Corneille; Rokoko und Barok (*Roman. Forsch.*, t. 47, 1).

Riva (S.). I Promessi Sposi in una commedia di Voltaire [Développement de l'article du *Giornale storico*, cf. *R. L. C.*, 1933, p. 533]. Trévise, estratto dal x annuario dell'Istituto tecnico G. Ricatti.

Züno (M.). Voltaire, Rousseau, e i « Promessi Sposi » (*Giornale storico*, juin).

Warner (J. H.). The reaction in xviii century England to Rousseau's two *Discours* (*P. M. L. A.*, juin).

Bonno (G.). John Wilkes et ses amis français (*Rev. franco-belge*, avril).

Dard (Em.). Les survivances napoléoniennes en Yougoslavie (*Rev. d'hist. diplom.*, janvier-mars).

Gille (V.). Sainte-Beuve à Liége [résumé] (*le Flambeau*, juillet).

Govaert (Ch.). Victor Hugo proscrit en Belgique (*Rev. franco-belge*, février).

D'Amelio (M.). Un francese di Milano : l'eredità di F. Ozanam (*Corriere della Sera*, 4 juin).

Root (W. H.). An additional Bibliography of German translations of Zola's works (*Germanic Rev.*, janvier).

Duthie (E. L.). L'influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne : les *Blätter für die Kunst* de 1892 à 1900. Paris, Champion.

Goertz (H.). Die französischen Gedichte R. M. Rilkes (*Deutsch-franz. Rundschau*, avril).

Broche (G. E.). Paul Valéry à Gênes (*Bulletin de l'Alliance française de Gênes*, annexe XV).

Pastonchi (Fr.). Giorni con Paul Valéry (*Nuova Ant.*, 16 juillet).

Ancel (J.). Culture européenne et culture française (*l'Europe centrale*, 5 août).

Kern (Fr.). Die deutsche Meinung über Frankreich (*Deutsch-franz. Rundschau*, janvier).

Dariac (A.). Les pionniers de l'idée française (*Rev. bleue*, 17 juin).

Daniel-Rops. Le français en Hollande (*Débats*, 1er septembre).

### Influences anglaises.

Rösler (M.). Die Lebensweise der Ausländer in England im späteren Mittelalter und in der Renaissance (*Engl. Stud.*, 68, 1).

Vigo-Fazio (I.). Come Parigi apprezzò Shakespeare (*la Cultura moderna*, 1932, fasc. 12).

Looten (C.). Le romantisme de Taine, historien de la littérature anglaise (*Rev. anglo-amér.*, février).

Spongano (R.). La poetica del sensismo e la poesia del Parini. Messina, Principato.

Heine (M.). Le marquis de Sade et le roman noir (*N. R. F.*, 1er août).

Gustafson (A. T.). English influences in Frederika Bremer (*Journ. of Engl. and Germanic Philology*, juillet).

Buck (G.). Das Nachleben R. Brownings in Kritik und Forschung (*German.- Rom. Monatsschrift*, mai-juin).

Catalogne (G. de). Le souvenir de Thomas Hardy (*Revue du siècle*, mai).

Rhodes (S. A.). William Blake and Pierre Jean Jouve (*Romanic Review*, avril-juin).

### Influences allemandes.

Menendez Pidal (R.). Supervivencia del poema de Kudrun (Orígenes de la Balada) (*Revista de Filología española*, janvier).

Maschke (E.). Deutsche Grundlagen in der polnischen Kultur (*D. Rundschau*, août).

Stieda (W.). Deutsche Gelehrte als Professoren an der Universität Moskau. Leipzig, Hirzel (*Abh. der Sächs. Akad. der Wiss.*, XL, 5).

Kuhn (J.). Mme de Staël à Munich [bref extr. du Journal inédit d'un contemporain de 1807] (*Occident et Cahiers staëliens*, 30 juin).

Wilmotte (M.). Adieu, Goethe! (*Rev. franco-belge*, janvier).

Tecchi (B.). Libri italiani su Goethe nel primo centenario della nascita (*Rassegna nazíonale*, 1932, fasc. 1-2; 1933, fasc. 1).

V. A. Goethe in esthnischer Sprache (*l'Estonie littéraire*, éd. Pen-Club estonien, n° 3, mai 1932).

Kube (K. H.). Goethe's Faust in französischer Auffassung und Bühnendarstellung. Berlin, Ebering, 1932.

Ross (Fr. E.). Goethe in France, with special reference to Barrès, Bourget and Gide. An abstralt. Urbana (Ill.).

Haxo (H. E.). France and the centenary of Goethe (*Mod. Lang. Journ.*, mai).

Baldensperger (F.). Goethe et la littérature mondiale (*Bull. de l'Assoc. des Amis de l'Université de Liège*, avril-juillet).

Burckhardt (C. J.). L'actualité de Goethe (*Ibid.*).

Rouault (J.). Au sujet de Goethe et de V. Hugo (*Eurydice*, août).

Kemp (R.). Quelques leçons du Second Faust (*les Nouvelles littéraires*, 19 août).

[Divers]. Homenage a Goethe (*Anales de la Universidad de Chile*, 3e trimestre 1932).

[An.]. Undine and the Romantics (*Times liter. Suppl.*, 2 mars).

Smith (G. P.). Poe's *Metzengerstein* [et Hoffmann, *Die Elixiere des Teufels*] (*Mod. Lang. Notes*, juin).

Butler (E. M.). *Mansfield Park* and Kotzebue's *Lovers Vows* (*Mod. Lang. Rev.*, juillet).

Lehmann (H.). Zur Geschichte des Deutschtums in Kanada. I. Das Deutschtum in Ostkanada. Stuttgart, 1931.

Fittbogen (G.). Deutsche Dichtung in Brasilien (*Der Auslanddeutsche*, XVI, 12, juin).

Heimersdorf (W.). Richard Wagner et la France [analyse de Jäckel] (*Rev. d'All.*, 15 juin).

Seeliger (H.). Der jüdische Hassfeldzug gegen R. Wagner (*Deutschlands Erneuerung*, juillet-août).

Willhelm (J.). Nietzsche und das geistige Wechselverhältnis Deutschland-Frankreich (*Deutsch-französ. Rundschau*, mai).

Jäckel (K.). Nietzsche in Frankreich (*Der kleine Bund*, 24 juillet 1932).

Bompard (J.). Le cinquantenaire de Zarathoustra (*Grande Revue*, juillet).

Pick (O.). La contribution des émigrants allemands à la culture de l'Europe centrale (*l'Europe centrale*, 26 août).

Baldensperger (F.). Impressions et conjectures sur les réfugiés « ethniques » hors d'Allemagne (*Ibid.*, 2 septembre).

Andueza (J.). Spengler en la concepción de la istoria de la cultura y de los progresos de la tecnica en la vida económica (*Annales de la Universidad de Chile*, 1er trimestre).

[Divers]. La jeunesse française devant l'Allemagne (*Rev. du Siècle*, mai).

Lossen (J.). Der deutsche Weltberuf (*Hochland*, juillet).

Quirielle (P. de). Le germanisme à l'étranger (*Débats*, 18 juillet).

### Influences néerlandaises et belges.

Peeters-Fontainas (J.). Impressions espagnoles des Pays-Bas. New York, Publications of the Institute of French Studies.

Pillsbury (St. R.). The quadricentennial of William the Silent [memento] (*Bull. of the New York Public Library*, juin).

Huyben (J.). Ruysbroeck et saint Jean de la Croix (*Études carmélitaines*, 1932, II).

Charlier (G.). La vie bruxelloise dans *Villette* [de Charlotte Brontë] (*Rev. de l'Univ. de Bruxelles*, mai-juillet).

### Influences helvétiques.

Ernst (Fr.). Sébastien Mercier als Freund der Schweiz (*N. Schw. Rundschau*, août).

Guyot (Ch.). Sainte-Beuve et Jacques Adert (*Journ. de Genève*, 14, 16, 17 août).

### Influences scandinaves.

Craigie (W.). The Northern element in English Literature. The University of Toronto Press.

Peebles (W. C.). Swedenborg's influence upon Goethe (*German. Rev.*, juillet).

T[hieme] (K.). Sören Kierkegaard und die katholische Wahrheit [divers points de rencontre] (*Religiöse Besinnung*, Abschlussheft).

**Influences hongroises.**

C. E. H. F. Les livres hongrois dans les bibliothèques publiques en France. I. Bibliothèque de la Sorbonne (*Rev. des Études hongroises*, janvier-juin).

Göbl (L.). L'influence de la lexicographie hongroise sur la lexicographie roumaine (*Ibid.*).

[An.]. Bibliographie française de la Hongrie (1932) (*Ibid.*).

Birkas (G.). Le voyage d'un gentilhomme alsacien au delà du Danube dans la seconde moitié du xviii$^e$ siècle [en hongrois; il s'agit d'un Zorn de Bulach] (*Györi Izemle*, 1932).

Cuchetti (G.). Elisa Zwonar (*Ateneo Veneto*, fasc. 110$^2$, 1932).

**Influences slaves.**

Schwiefert (Fr.). Zur Geschichte der russischen Bestände der Preussischen Staatsbibliotek (*Zentralbl. für Biblioteksvesen*, juillet).

Soukhatine (T.). *Guerre et Paix* et ses critiques (*le Monde slave*, janvier).

Humbert (J.). Témoignages français sur les populations yougoslaves, 1804-1814 (*Ibid.*, juillet).

Borschak (E.). L'Ukraine dans la littérature de l'Europe occidentale. I (*Ibid.*).

Arbellot (S.). La Pologne en France [quelques réfugiés et leurs descendants] (*le Temps*, 6 août).

Duban (C.). André Gide et l'U. R. S. S. (*Merc. de France*, 15 août).

**Influences nord-américaines.**

Monaghan (Fr.). French Travellers in the United States. 1765-1932 : a Bibliography. New York, The New York Public Library.

Pange (C$^{sse}$ J. de). Madame de Staël et les États-Unis (*Rev. de Paris*, 1$^{er}$ septembre).

Mahr (A.). The visit of the *Rurik* to San Francisco in 1816 [avec des fragments commentés des *Journaux* de Chamisso et de Kotzebue] (*Stanford Univ. Publ.*, *History*, *Econ. Polit.*, III, 2, 1932).

HAXO (H. E.). America as modern French writers see it (*Quart. Journal of the Univ. of N. Dakota*, Spring and Summer).

KALFAYAN (A.). United States in the post-war literature of France (1919-1931). Bibliography (*French Review*, mai [fort incomplet]).

**Influences orientales.**

FAUSTI (G.), S. I. L'Islam nella luce del pensiero cattolico (*Civiltà cattolica*, 15 juillet).

SONNE (I.). L'ebraismo di Spinoza (*la Nuova Italia*, juillet).

MODAK (C.). Some Orientalism in Shelley (*Calcutta Rev.*, avril 1932).

CHEVRILLON (A.). Victor Jacquemont (1801-1832) (*Rev. de France*, 1er juillet).

ROSE (E.). Das Schicksal einer angeblich chinesischen Ballade (*Journ. of Engl. and German Philology*, juillet).

THOUVENIN (G.). La légende orientale de Nemrod et *le Glaive* de V. Hugo (*R. H. L. F.*, janvier).

WESENDONK (O. G. VON). Nietzsche und seine iranischen Quellen (*Preuss. Jahrb.*, juillet).

CLAIRMONT (M.). Le malentendu entre Barrès et l'Égypte (*Rev. bleue*, 1er avril).

VICARD (A.). Le salon chinois de Pierre Loti (*Annales franco-chinoises*, VI, 21, 1932).

SCHOELL (Fr. L.). Wenceslas Sieroszewski et l'exostime sibérien (*l'Europe centrale*, 22 juillet).

# COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Jos. J. Gielen. **De Wandelende Jood in volkskunde en letterkunde.** Amsterdam, De Spieghel, 1931, in-4°, xii-255 pages.

Les lecteurs de la *Revue* ont été mis au courant par M[lle] Killen (V, 1) et par M. Glaesener (XI, 373) de certains aspects, tantôt folkloristiques, tantôt littéraires, de la légende du Juif errant. Le livre hollandais de M. Gielen reprend à neuf toute la question, condense et discute les nombreux travaux précédents, particulièrement les études récentes de W. Zirus, et les complète. C'est le fruit d'une immense enquête, poursuivie à travers les littératures les plus variées, et menée avec beaucoup de soin. La *Bibliographie*, modèle de netteté et de correction, occupe près du tiers du volume; elle compte 1521 numéros; sur ce nombre, dont il faut déduire quelques doubles emplois voulus par l'auteur, 622 numéros désignent des textes ou des publications non utilisés par ses devanciers. L'enrichissement est surtout notable dans le domaine anglais et hollandais. Outre un nombre prodigieux d'articles consacrés à la légende, M. Gielen a lu 460 œuvres littéraires qui mettent en scène le Juif errant. L'*Index* permet de se diriger dans cette *Bibliographie* aussi bien que dans le texte même de l'ouvrage. Ce travail considérable et précis sert de base à des conclusions intéressantes et judicieuses; le livre est vraiment nouveau, substantiel et utile.

M. Gielen a consciemment choisi un sujet de thématologie; il a tenu à affronter les difficultés que présente cet ordre de recherches, et à montrer comment il peut se légitimer, alors qu'il est tenu en suspicion par maint comparatiste, pour des raisons qui sont en partie valables, mais qui ne suffisent pas à faire prononcer contre lui l'exclusive. L'auteur avait déjà exposé ses idées à ce sujet dans un article, *Iets over thematologie*, publié dans *Taal en letteren* (1931, p. 158), article dont j'ai signalé l'intérêt dans mon compte-rendu annuel de la *Revue de synthèse* (1932). Il les résume très brièvement dans son *Introduction*; trop brièvement pour que ces quelques lignes puissent servir de texte à une discussion approfondie. Il rappelle que la thématologie peut offrir une valeur historique au même titre que les autres formes de la littérature comparée, à condition

qu'elle ne se borne pas à accumuler des textes traitant plus ou moins le même sujet, mais qu'elle cherche à établir entre ces textes, sinon des liens d'influence directe, du moins des synchronismes, des analogies, des différences résultant des circonstances de temps, de lieu, et des tendances auxquelles ont obéi les différents auteurs. Sans méconnaître les réserves qui s'imposent et les difficultés de détail qui restent à résoudre, nous acceptons volontiers cette apologie d'un genre d'études qui ne doit pas indéfiniment souffrir d'avoir été souvent traité par des manœuvres ou des compilateurs. Mais M. Gielen ajoute qu'avant de passer en revue les diverses formes qu'a prises un même thème, il faut l'étudier dans ses origines et son histoire, c'est-à-dire faire du folklore. Ici, je ne partage pas son avis. La seule chose nécessaire à savoir, devant chaque œuvre littéraire, c'est ce que l'auteur connaissait de la légende : fort peu de chose, le plus souvent. L'étude méthodique de la légende elle-même dans ses origines souvent obscures, sa transmission souvent orale, etc..., peut offrir un grand intérêt en soi ; mais ce n'est absolument pas de l'histoire littéraire. Celle-ci commence exactement à l'instant où l'écrivain cherche à faire œuvre d'art, œuvre personnelle, en partant de la légende qui a retenu son attention, sans se soucier nullement de ses origines exactes, de son développement, de sa signification réelle ou de ses interprétations précédentes. Pas plus dans le cas du Juif errant que dans d'autres, le folklore n'empiète sur la littérature ; ce sont deux domaines essentiellement différents : l'un anonyme, traditionnel, l'autre personnel et artistique ; l'un où le fait est tout, l'autre qui ne vit que par l'idée et la forme. M. Gielen fait remarquer que l'on trouve déjà dans la légende des interprétations différentes qui annoncent celles que les écrivains lui ont données ; c'est possible, mais c'est une simple rencontre, puisqu'ils n'ont connu, eux, qu'une forme simplifiée.

Nous passerons donc rapidement, puisqu'aussi bien le folklore n'est pas du domaine de la *Revue*, sur la première partie de l'ouvrage (p. 3-46), consacrée à la bizarre légende du Juif errant, à ses origines possibles, à ses variantes, à son cheminement à travers l'Asie antérieure et l'Europe, jusqu'à 1774, époque où, avec Goethe, elle prend pour la première fois une forme littéraire. M. Gielen, par l'étendue de son investigation, qu'il a poussée notamment dans les pays baltes, et l'intérêt de ses recherches, complète ses prédécesseurs et renouvelle la question. Il expose, non sans quelque confusion et d'une manière qui n'est pas aisée à suivre dans le détail, les diverses formes anciennes de la légende : Cartaphilus, Malchus, Buttadeo, avant qu'elle se cristallise avec Ahasvérus. Puis vient

« le triomphe du livre populaire » de 1602, imprimé à Leyde et écrit en allemand, qui fixe la légende dans ses traits définitifs, M. Gielen cite 190 éditions ou traductions (en dix langues) de ce petit livret, presque aussitôt accompagné des premières gravures populaires et des premières complaintes. De celles-ci, la plus ancienne est en français et date de 1609; la plus célèbre est celle de 1774 : « Est-il rien sur la terre — Qui soit plus surprenant — Que la grande misère — Du pauvre Juif errant?... » — Ce que dit M. Gielen des complaintes anglaises est peu exact ou peu net. C'est la plus ancienne, *The Wandering Jew* (1612), et non la seconde, *The Wandering Jew's Chronicle* (1634), qui est reproduite dans les *Reliques* de Percy (1765 et non 1775).

La deuxième partie (p. 48-130), la plus intéressante pour le comparatiste, traite du *Juif errant dans la littérature*. L'auteur y adopte un plan inattendu : d'abord les Ahasvérus néerlandais (p. 48-92), puis, en bloc, ceux de toutes les autres littératures (p. 92-156). Le premier chapitre est construit sur une plus grande échelle que le second. Parmi d'autres, les remarquables poèmes ou romans de J. J. L. Ten Kate (*Ahasvérus sur le Grimsel*, 1840); Aug. Vermeylen (*Le Juif errant*, 1906) d'une grande valeur psychologique, traduit en allemand et deux fois en français; Kees Meekel (*Ahasvérus, une trilogie*, 1923), la plus riche et la plus complète de toutes les œuvres qu'a inspirées la légende — ce que Goethe a été pour Faust, Kees Meekel, dit son compatriote, l'a été pour Ahasvérus — sont analysés en détail, discutés dans leurs conceptions et leurs inventions; c'est la partie la plus développée, et par suite la plus intéressante, du livre. Mais on se demande pourquoi l'auteur, au lieu de placer ces ouvrages hollandais dans leur cadre européen, les a séparés de tous les autres, qui se trouvent confondus dans le chapitre suivant. Par ce renoncement à tout ordre soit chronologique, soit systématique, il s'exposait à des obscurités, à des anticipations et à des doubles emplois inévitables.

Avec le fragment de Goethe écrit en 1774 commence la longue série des Ahasvérus non hollandais. Quel plan suit l'auteur dans le résumé de cette immense production? Il démontre que les tendances très diverses qui s'y font jour ne s'étant pas succédé, mais ayant presque toujours coïncidé, il est impossible d'adopter un ordre chronologique. Il trouve tout au plus une certaine coupure en 1893. Il suit donc l'ordre suivant : 1° les œuvres littéraires qui n'utilisent que les données légendaires existant déjà avant 1774; 2° celles où se fait sentir soit l'influence de l'époque, soit la personnalité de l'auteur (*sic*), soit une tendance particulière. Nous voyons Ahasvérus tantôt figurer comme bienfaiteur, comme prophète, comme conseiller aux salutaires avertissements — tantôt se

convertir (Joukoffsky, Ed. Grenier) — introduire le Jugement dernier (Paludan-Müller, et autres vers le milieu du siècle) — symboliser dans son errance sans trêve la soif du repos ou celle de la mort (Wordsworth, Lenau, etc...) — représenter les Juifs, peuple errant (Ingemann, Auerbach, Zangwill, et quantité d'autres, la plupart israélites). C'est cette dernière interprétation qu'adoptait George Sand, qui n'a pas composé de *Juif errant*, mais qui écrivait à Victor Borie, le 16 avril 1857 : « Moi, je vois dans le Juif errant la personnification du peuple juif, toujours riche et banni au moyen âge, avec ses immortels cinq sous qui ne s'épuisent jamais, son activité, sa dureté de cœur pour quiconque n'est pas de sa race, et en train de devenir le roi du monde et de détrôner Jésus-Christ, c'est-à-dire l'idéal... » — Parmi ces auteurs, dont plusieurs sont importants, on voudrait voir consacrer quelques lignes de plus à Paludan-Müller, dont le *Juif errant* danois (1854), peu varié, trop statique (le Juif errant n'erre pas du tout; l'unité de lieu est absolue) et monotone, trop chargé d'intentions, comme tant de ces poèmes ou drames sur Ahasvérus, offre pourtant des pages évocatrices (son entretien avec Ponce-Pilate, etc...) — Ajoutons que Th. Kerner fit place dans ses *Tragische Erlebnisse* (1864) à une *Mort d'Ahasvérus.*

Dans la seconde section, nous constatons d'abord les efforts pour résoudre le « problème d'Ahasvérus » : comment Jésus, toute bonté, a-t-il pu lancer au cordonnier de Jérusalem, pour une faute même grave, une si terrible malédiction, alors que, d'après les Évangiles, il pardonna à ses juges, à ses bourreaux? Depuis Goethe, nombreux sont les poètes qui ont cherché un biais, modifié une circonstance, pour rendre la chose admissible : Julius Mosen, Andersen, et quantité d'autres, parmi lesquels Vermeylen et Kees Meekel déjà nommés. — L' « influence du romantisme » se fait sentir dès Schubert et sa *Rhapsodie lyrique*, qui ne mérite pas une place bien haute parmi les *ahasvériades* que je connais; elle reçut pourtant une assez ample diffusion, et fut traduite dans la *Revue poétique du XIX^e^ siècle* (1835) sous le titre : *La dernière heure du Juif errant.* Shelley, à plusieurs reprises, fait du Juif errant le symbole de l'homme victime d'un dieu jaloux et cruel; première épreuve de son Prométhée. Quinet (dont l'*Ahasvérus* ne reçoit pas ici un traitement qui corresponde à son intérêt, sinon à sa réussite comme exécution) le réconcilie avec la vie et l'amour représentés par la tendre Rachel : l'auteur aurait pu noter ici l'influence évidente de *Faust.* M. Gielen dit que le « drame fantastique » de Merville et Maillan (1834) a influé sur la conception du sujet dans d'autres écrivains français postérieurs; il n'indique pas lesquels. Mais il aurait pu remarquer que ce drame dérive immédiatement

de l'*Ahasvérus* de Quinet. — Les préoccupations sociales n'apparaissent qu'avec Eugène Sue (1844) et ont continué depuis à tenir une grande place. Le *Juif errant* de Sue est traduit, imité, discuté, parodié dans toute l'Europe : jamais le personnage n'a été aussi populaire que par ce roman, où la légende se trouvait vidée de presque toute sa substance. Il peut être intéressant de noter que sa première publication fut faite en feuilleton par le *Constitutionnel* à partir du 25 juin 1844. J'ai constaté d'ailleurs que, lorsqu'on parle à l'improviste du Juif errant à des Français lettrés, c'est l'œuvre d'Eugène Sue que ce nom évoque en eux, à l'exclusion de toute autre. — La mention faite ici de Béranger est tout à fait insuffisante; de Béranger qui chanta à Chateaubriand son *Juif errant*. Cette chanson sans prétentions contient, dans quelques-uns de ses vers, plus d'idées et plus de force qu'on n'en trouve dans tant de longues et indigestes *ahasvériades* :

> « A tout ce qui meurt je m'attache...
> Ce n'est point sa divinité,
> C'est l'humanité que Dieu venge! »

D'autres voient en lui le symbole de l'humanité. L'*Ahasvérus à Rome* de Hamerling l'oppose à Néron; il y avait plus et mieux à dire sur ce long poème bizarre et peut-être surfait, mais intéressant et plein d'intentions, restées d'ailleurs assez gauchement réalisées (voir l'*Epilog an die Kritiker*), et qui a eu une assez grande diffusion, même hors d'Allemagne. Le drame de Temple Thurston renouvelle la légende en motivant l'acte du Juif. Ailleurs, celui-ci symbolise l'inquiétude perpétuelle qui fait le tourment et la grandeur de l'homme. D'autres introduisent dans leur interprétation des idées hégéliennes, ou la psychanalyse, ou l'évolution (Carmen Sylva), etc...

La troisième partie se compose de « considérations générales » : 1° L'histoire d'Ahasvérus est-elle une *légende*? est-elle issue d'une réalité quelconque, ou bien matérialise-t-elle une idée? Après avoir discuté les termes de *mythe*, *tradition*, *légende*, l'auteur accepte ce dernier. — 2° Quelles possibilités offrait-elle à l'utilisation littéraire, et comment en a-t-on profité? La plupart des critiques sont très sévères pour la valeur artistique de la légende; elle est trop vague, creuse, peu humaine. L'auteur rappelle les nombreuses difficultés qu'ont rencontrées tous ceux qui l'ont choisie pour sujet d'une fiction souvent d'ailleurs comme simple point de départ. Sur 460 œuvres étudiées par lui, la période 1830-1855 en compte 140, la période égale 1880-1905, 108, et la période deux fois plus courte 1918-1930, 60. On peut trouver des causes acceptables à

cette inégale floraison de Juifs errants : romantisme, socialisme, antisémitisme, inquiétude d'après-guerre. Comme genre poétique, l'épique domine de beaucoup la tragédie et le lyrisme; parfois et dans des œuvres importantes (Quinet, Kees Meekel), l'inspiration épique prend la forme du poème dramatique injouable. — J'ajoute que, d'après les données fournies par l'auteur, l'Allemagne domine de beaucoup, du moins en quantité; puis viennent la Hollande, la France, l'Angleterre; à peine des traces dans les autres pays, notamment ceux du Midi. Le problème du Juif errant a surtout préoccupé des auteurs germaniques et protestants. — 3° Parenté avec d'autres figures : Faust, souvent joint à Ahasvérus ou lui imprimant sa ressemblance, à partir de 1839; le Hollandais volant; Prométhée, autre maudit de Dieu; Judas. Sur le premier de ces contacts, et qui a été le plus fréquent et le plus intime, l'auteur aurait pu ajouter aux *ahasvériades* qui sont en même temps des *faustiades* l'ouvrage d'Eugène Robin : *Livia, poème dramatique*, Paris, 1836, dédié « à M. le comte Alfred de Vigny ». Dans la seconde des cinq *journées* qui le composent, Ahasvérus donne la réplique à Faust en face du Chœur des Mondes. — M. Baldensperger, qui me signale cet important *addendum*, me fait remarquer la fréquence du « Juif errant sans Juif errant », c'est-à-dire du thème de la longévité du peuple d'Israël, par exemple dans la *Daphné* de Vigny ou la *Femme de Claude* de Dumas fils. — 4° La théologie et Ahasvérus; grosse question, surtout en pays protestant, et qui retient l'auteur assez longtemps; le problème de la grâce se pose à propos d'Ahasvérus, et, au XVIIIe siècle, les théologiens se sont unis aux adeptes de l'Aufklärung pour ruiner la croyance à l'histoire du Juif errant. — Quelle place convient-il de faire dans ce groupement au *Carnet de route du Juif errant* d'Alexandre Arnoux, tout récent (1932), réaliste et familier au début, puis symbolique et un peu obscur?

Ce résumé trop bref et forcément très sec indique à peu près ce que nous donne M. Gielen. Dans son livre si utile et si nouveau, ce qui me paraît le moins satisfaisant, c'est l'ordre, qu'il s'agisse du plan général ou de celui qui règne à l'intérieur de chaque chapitre. On ne le lit pas sans quelque peine, si l'on veut savoir à chaque instant où l'on en est. Un autre inconvénient, sans doute inévitable, c'est l'extrême rapidité avec laquelle il analyse et apprécie des œuvres qu'on aimerait à voir caractériser plus en détail. Qu'on songe que l'exposé des 460 Juifs errants qu'il a lus tient en soixante-dix-huit pages! C'est une gageure, souvent assez habilement tenue; mais l'intérêt de l'ouvrage souffre un peu de cette excessive discrétion.

Paul Van Tieghem.

Henry Carrington Lancaster. **A History of French dramatic Literature in the seventeenth century**. Part II : *The period of Corneille (1635-1651)*. Baltimore, the Johns Hopkins Press; Paris, Les Belles-Lettres, 1932, 2 vol. in-8°, 802 pages. Prix, relié, 250 fr.

Dans la deuxième partie[1] de son ouvrage, M. Lancaster poursuit l'étude de la littérature dramatique française de 1635 à 1651, de l'avènement de la tragédie classique en France jusqu'au moment où Corneille s'éloigne du théâtre pour quelques années. Car, — le sous-titre prend nettement position, — c'est Corneille qui occupe le premier plan dans cette ample revue, comme le plus représentatif des auteurs de ce temps et celui qui y a porté au plus haut degré l'art dramatique.

Dans cette étude détaillée des 280 pièces de théâtre qui nous sont restées de ces seize années, se retrouvent les mêmes qualités qui ont déjà été vantées ici : ampleur et précision de la documentation, sûreté de la méthode, sérénité et largeur de la critique. Les quatre volumes déjà publiés par M. Lancaster composent le meilleur tableau d'ensemble de notre littérature dramatique pendant la première moitié du XVII^e^ siècle ; ils constituent un instrument de travail précieux et presque indispensable à tous ceux qui voudraient, avant d'étudier les pièces de quelque émule de Corneille, les situer dans leur temps.

L'importance de cette œuvre fait regretter, — quelle qu'en ait pu être la cause, — que M. Lancaster n'en ait pas procuré simultanément une édition écrite en français. Ce regret entraîne un vœu : puissent toutes les bibliothèques destinées aux travailleurs se faire un devoir de posséder un exemplaire d'un ouvrage si important, capable de rendre tant de services à ceux qui étudient notre littérature, — malgré sa forme actuelle, inaccessible à quelques français, et malgré son prix, relativement élevé, mais amplement justifié par son importance même et son tirage nécessairement limité. On aimerait qu'un vœu de ce genre pût être superflu : mais est-il certain que toutes les bibliothèques de Facultés possèdent dès maintenant la première partie de cette œuvre capitale ?

*
* *

Comme dans ses précédents volumes, M. Lancaster a montré le plus grand souci de faire connaître les origines de chacune des

1. Pour le compte-rendu de la première partie, voir la *Revue* de juillet 1930.

œuvres dramatiques dont il a parlé. Ainsi s'est-il trouvé encore amené à étudier les influences exercées par les littératures étrangères sur la littérature dramatique française dans le second quart du XVIIe siècle.

Le plus souvent il s'est borné à indiquer la solution de chacun de ces problèmes d'origines qu'il a jugée la meilleure. Parfois cependant ses recherches lui ont permis d'apporter quelques réponses inédites à certains de ces problèmes, soit trouvailles personnelles, soit rectifications de réponses antérieures. Voici les principaux de ces apports. Grâce à sa connaissance approfondie des œuvres dramatiques françaises du commencement du XVIIe siècle, M. Lancaster a pu affirmer que la tragédie de La Calprenède, *Phalante*, imprimée en 1642, ne provenait pas directement de l'*Arcadia* de Sidney, mais indirectement et, pourrait-on dire, à travers une pièce française de Galaut, intitulée aussi *Phalante*, et composée avant 1606[1]. — Selon les frères Parfaict, Gillet de la Tessonnerie avait emprunté le sujet d'une de ses tragi-comédies, *Quixaire*, imprimée en 1640, à une nouvelle de Cervantès; les recherches de M. Lancaster et de ses étudiants ont fait découvrir que cette histoire portugaise venait d'un roman de Bellan, *Histoire mémorable de Dias, espagnol, et de Quixaire, princesse des Moluques*, publié à Paris en 1633[2]. — *L'Illusion comique* de Corneille, représentée en 1635, n'a vraisemblablement pas pris son goût pour une certaine violence au théâtre anglais, comme l'a supposé M. Ascoli; de même, cette tragi-comédie n'a pas subi l'influence d'une pièce de Lope de Rueda, *Armelina*, mais seulement celle des romans espagnols auxquels il est fait allusion dans deux de ses vers (185 et 186)[3]. — C'est à tort que l'on a prétendu que Desmarets avait emprunté le plan de sa comédie des *Visionnaires*, représentée en février 1637, à une pièce de Ruiz de Alarcón, *El examen de maridos*[4]. — M. Lancaster met en doute que d'Ouville se soit inspiré, pour composer *Les fausses vérités*, comédie imprimée en 1643, de la pièce de Calderon, *Los Empeños de un acaso*, dont la première édition connue est postérieure de huit années à l'impression de cette comédie[5]. — On ne peut accepter, avec M. Martinenche, que Rotrou doive le sujet de sa *Clarice*, comédie imprimée en 1643, à la pièce de Lope de Vega, *Castelvines y Monteses;* il faut tenir compte d'une indication de Rotrou qui, dans sa préface, reconnaît l'avoir emprunté à Sforza

1. P. 366.
2. P. 246.
3. P. 108.
4. P. 279.
5. P. 450.

d'Oddi, et admettre, avec Stiefel, qu'il l'a trouvé dans l'*Erofilomachia* de cet auteur[1]. — *Le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac, représentée de 1646 à 1650 et imprimée en 1654, n'est pas imitée d'une œuvre de Lope de Vega, comme le voudrait M. E. Roy; elle doit venir d'une comédie italienne du XVIe siècle, sans qu'il soit possible de préciser laquelle[2]. — Rien n'autorise à affirmer, comme l'a fait von Schack, que la tragédie de Gillet, *Sigismond, duc de Varsau*, ait été imitée d'une pièce de Calderon, *Vida es sueño*[3].

En d'autres endroits, M. Lancaster résume l'historique des questions d'origines les plus controversées. Von Schack avait indiqué que la tragédie de Rotrou, *Laure persécutée*, imprimée en 1639, avait été imitée d'une pièce de Lope de Vega, *Laura perseguida;* dans un appendice, il rétracte son affirmation et confesse qu'il a été induit en erreur par la ressemblance des titres; ensuite Jarry et Hémon font dériver la pièce de Rotrou d'une pièce de Bermúdes; enfin Stiefel a montré que la pièce de Lope avait bien fourni son sujet à Rotrou et Steffens en a donné maintes bonnes preuves[4]. — La comédie que d'Ouville fit imprimer en 1646, *Aymer sans sçavoir qui*, ne vient pas, comme l'avaient prétendu von Schack, Puibusque et Rigal, d'une pièce de Lope de Vega de titre analogue; Picot a montré que d'Ouville n'était redevable à l'espagnol que de ce titre et Stiefel a découvert que, par exception, il avait emprunté son sujet à une pièce italienne, *Hortensio*, de Piccolomini, imprimée en 1560[5]. — M. Lancaster a retracé les principales étapes de la querelle sur les origines d'*Héraclius*. En 1724, le *Mercure* attirait l'attention sur la ressemblance qui existait entre la tragédie de Corneille et une pièce de Calderon, *En la vida todo es verdad y todo es mentira*. Depuis lors, chacun, selon ses tendances, a affirmé ou nié l'influence de la pièce espagnole sur celle de Corneille, bien que la première édition connue de la pièce espagnole fût de 1664 et qu'*Héraclius* eût été représenté en 1646; Castillo a même découvert, en 1923, que la pièce de Calderon avait eu sa première représentation en 1659. On a prétendu alors que l'une et l'autre pièces dérivaient d'une pièce de Mira de Amescua, *Rueda de la fortuna;* mais il a été montré qu'une action de cette pièce sur celle de Corneille n'était nullement probable; s'il y a eu influence d'une pièce sur l'autre, c'est celle de Corneille qui a dû peser sur la destinée de celle de Lope; tout récemment, M. Riddle a soutenu que si la pièce de Corneille avait

1. P. 477.
2. P. 494.
3. P. 639.
4. P. 214.
5. P. 437.

été inspirée par d'autres écrits que ceux de Baronius, ce serait par une pièce française, la *Bérénice* de Du Ryer, imprimée en 1645[1].

*
* *

L'œuvre de M. Lancaster présente, à l'égard de la littérature comparée, un intérêt qui l'emporte encore sur celui de ces indications particulières. Elle réunit, en les contrôlant et en les ordonnant, un très grand nombre d'indications du même genre, de trouvailles partielles, de révélations limitées, éparses dans une multitude de livres, de revues, de publications de toutes provenances qui restaient auparavant difficilement accessibles à la plupart des chercheurs ou perdaient une grande partie de leur signification à cause de leur isolement. Son œuvre contient un vaste chapitre d'histoire de la littérature comparée, synthèse des résultats de toutes ces recherches divergentes, et mettant à la portée de tous leurs découvertes les plus récentes. Il serait facile d'en extraire l'histoire de l'influence des littératures étrangères sur la littérature dramatique française de 1635 à 1651. Voici quelles en seraient les grandes lignes :

Sans doute l'influence des œuvres françaises antérieures demeure très grande sur la plupart des œuvres dramatiques de ce temps; sans conteste aussi, l'influence des œuvres classiques, surtout latines, reste très considérable, bien qu'elle se limite de plus en plus à la tragédie, où, il est vrai, elle tend à prendre la valeur d'un dogme; cependant il est certain que l'influence directe des littératures des pays limitrophes de la France se fait plus fortement sentir sur les œuvres dramatiques françaises que pendant la période précédente, et ne cesse de progresser. Mais elle se déplace. L'influence de l'Italie sur la littérature dramatique française, tout en restant encore importante, décroit visiblement[2]. Celle de l'Espagne, au contraire, prend un développement que les années précédentes ne laissaient pas prévoir, exerce une forte action sur la tragi-comédie et règne sur la comédie. Son extension est soudaine. De 1636 à 1639, l'influence espagnole avait crû, mais lentement[3]. Celui qui avait le plus contribué à la répandre était Rotrou. C'est son exemple, probablement, et celui de Boisrobert qui avaient entraîné Corneille vers les œuvres espagnoles : n'avait-il pas eu l'occasion, avant de composer l'*Illusion comique* et le *Cid*, de collaborer avec eux, en 1635, à la *Comédie des Tuilleries*, inspirée par une nouvelle

1. P. 521-525.
2. P. 427.
3. P. 202.

espagnole? Cette explication mérite beaucoup plus de considération que l'intervention traditionnelle d'un M. de Chalon; M. Lancaster, d'accord avec M. Batiffol, met en doute l'anecdote, contée cent ans après l'événement, dans laquelle Beauchamps met en avant un « secrétaire de la Reine » qui, après vérification, n'a jamais occupé cet emploi[1]. Ce n'est qu'un peu avant 1640 que le théâtre espagnol commence à exercer sur le théâtre français une influence très forte et très étendue. Le promoteur de cette vogue paraît avoir été d'Ouville, qui vécut plusieurs années, auparavant, en Espagne[2]. Dès lors, un certain nombre d'auteurs dramatiques français, dont les plus célèbres, puisent à pleines mains dans les ressources surabondantes de la « comedia ». Cependant ces Français ne traduisent pas servilement leurs modèles : ils s'approprient leurs sujets, en conservant parfois la disposition, mais il les adaptent à leur public et les présentent « habillés à la française », selon la pittoresque expression de Mairet, introduisant auprès de son lecteur son *Solyman*, transposé de l'italien. Il est à noter qu'au moment où l'influence de l'Espagne triomphe en France, son instigateur, Rotrou, s'en détourne et s'adresse désormais de préférence à des modèles italiens[3].

Un tableau sommaire des actions le plus certainement constatées d'auteurs étrangers sur les œuvres dramatiques françaises, de 1635 à 1651, permettra de se rendre un compte plus exact de cette prédominance de l'influence espagnole.

On distingue à peine la très légère influence de l'Angleterre sur les œuvres dramatiques françaises de ce temps. Les auteurs continuent à emprunter à son histoire quelques sujets de tragédies, particulièrement, selon une tradition déjà ancienne, les infortunes de ses reines. L'œuvre de l'historien Camden semble inspirer une bonne partie de la tragédie de La Calprenède, *Jeanne, Reyne d'Angleterre*, représentée en 1637, et d'une tragédie de Regnault, *Marie Stuart, Reyne d'Ecosse*, imprimée en 1639. Une autre tragédie de La Calprenède, *Le comte d'Essex*, imprimée en 1639, a dû être inspirée en outre par un opuscule de Bacon et, en partie, par une pièce de Webster, *Devil's Law Case* (III, 3). Puget de la Serre rapporte probablement d'un voyage en Angleterre, où, en 1639, il avait accompagné Marie de Médicis, en qualité de secrétaire, le sujet de sa tragédie *Thomas Morus*, imprimée en 1640. — Seule, parmi les œuvres littéraires anglaises, l'*Arcadia* de Sidney a suscité deux œuvres dramatiques en France. Peut-être le doit-elle, en

1. P. 121-122.
2. P. 427.
3. P. 477.

partie, à la présence à Paris d'un neveu de l'auteur et à sa qualité d'ambassadeur qui lui a valu la dédicace du premier de ces ouvrages. Encore faut-il remarquer que Maréchal dans *la Cour Bergère, ou l'Arcadie de Messire Philippes Sidney*, imprimée en 1640, n'a dû utiliser l'ouvrage anglais que par l'intermédiaire d'une traduction de Baudoin, publiée en 1625[1], et que La Calprenède, — ainsi qu'il a été dit plus haut, — avait largement profité, dans sa tragédie de *Phalante*, imprimée en 1642, d'une pièce française de même sujet, antérieure d'une trentaine d'années.

L'influence de l'Italie s'est exercée surtout par ses œuvres littéraires. Cependant l'art dramatique italien, dans la forme même qu'il revêtait à la scène, ne fut pas sans influer sur l'art dramatique français. Quelques troupes italiennes vinrent jouer en France, autorisées ou attirées par Mazarin : Tiberio Fiorelli, le fameux Scaramouche, fit un séjour à Paris en 1644; des comédiens protégés par le cardinal-ministre représentèrent en 1645 *la Finta pazza*, et, en 1646 ou au commencement de 1647, un *Orfeo* dont le succès eut une grande influence sur les destinées des « pièces à machines » en France, et ne fut pas sans doute étranger à l'apparition, dès la fin de 1647, de l'*Andromède* de Corneille[2].

Quelques auteurs français recourent à des historiens ou à des conteurs italiens, même pour traiter des sujets qui n'appartiennent à l'histoire ni de l'un ni de l'autre peuple : La Calprenède emprunte à Pollini et à Rosso certains détails pour sa tragédie *Jeanne, Reyne d'Angleterre;* il doit aussi les faits qu'il exposera dans sa tragi-comédie, *Edouard*, représentée en 1639, à une nouvelle de Bandello (II, 37). Desfontaines prend le sujet de sa tragi-comédie, *Alcidiane*, imprimée en 1645, à Manzini, dont les *Harangues* venaient d'être traduites par Scudéry en 1640.

Parmi les écrivains italiens quelques-uns, qui avaient exercé auparavant une influence prépondérante sur la littérature dramatique française, les idoles des contemporains de Hardy, semblent ne plus attirer l'attention de leurs successeurs. On ne recueille aucune trace d'une action sur eux de Guarini ou de Groto, dont le *Pastor fido* et le *Pentimento amoroso* avaient inspiré tant de pièces françaises.

Arioste et son *Orlando furioso* continuent à fournir au moins les sujets d'un certain nombre d'œuvres dramatiques : La Calprenède tire sa *Bradamante*, tragi-comédie imprimée en 1637, des chants XLV et XLVI, bien qu'il ait emprunté quelques circonstances à la pièce de Garnier; — Du Ryer prend l'essentiel du sujet de son *Alcionée*, tragédie représentée en 1637, au chant XXIV; —

1. P. 248.
2. P. 16.

Guillaume le Riche, sieur des Roches, fournit les huit actes de sa tragi-comédie, *les Amours d'Angélique et de Médor*, imprimée en 1658, de la substance des chants XVI, XVIII, XXIII, XXX, XXXI et XLII. — Mairet, enfin, se souvient de l'Arioste dans son *Roland furieux*, tragi-comédie imprimée en 1640.

Le Tasse, au contraire, a presque entièrement perdu son influence, qui avait été grande. *Aminta*, après avoir suscité tant de pièces en France, ne donne l'existence qu'à une tragi-comédie anonyme, imprimée en 1638, fade traduction due probablement à un certain R. Bonneau. — L'influence du Tasse ne se constate plus que dans l'adaptation de son *Torrismondo* qu'est la tragédie de Dalibray, *Torrismon*, imprimée en 1636.

La pièce de Guidobaldo Bonarelli, *Filli di Sciro*, naguère si imitée, n'exerce plus qu'une influence minime : les cinq auteurs de Richelieu lui doivent sans doute quelques traits de *l'Aveugle de Smyrne*, représentée en 1637 ; — l'un d'eux, Boisrobert, lui emprunte peut-être un détail dans une de ses tragi-comédies, *les Rivaux*, imprimée en 1639.

La réputation de Bonarelli survit à son influence : Mairet le prend pour son frère, puisqu'il attribue au « comte Guido Baldi » le *Solimano* de Prospero Bonarelli dont il fit une adaptation dans son *Grand et dernier Solyman*, tragédie imprimée en 1639, jouée à l'Hôtel de Bourgogne en 1637 ou 1638, sans doute peu de temps après que Dalibray eût fait représenter par la troupe rivale son *Solyman*, tragi-comédie imprimée en 1637, autre adaptation de la pièce italienne.

L'influence italienne qui reste la plus vivace est celle de quelques auteurs dramatiques du XVI^e^ siècle. Dans sa tragédie d'*Antigone*, imprimée en 1639, Rotrou n'a probablement pris connaissance de l'*Antigone* de Sophocle que par celle d'Alamanni. — Il a été vu qu'une pièce de Piccolominni, *Hortensio*, avait fourni à d'Ouville le sujet de sa comédie *Aymer sans sçavoir qui*, imprimée en 1646, et que l'*Erofilomachia* de Sforza d'Oddi était à l'origine d'une comédie de Rotrou, *Clarice*, imprimée en 1643. Une autre pièce de Sforza d'Oddi, *Morti vivi*, a été suivie de très près par d'Ouville dans sa tragi-comédie, *les Morts vivants*, imprimée en 1646. — Rotrou adapte à la scène française deux pièces de Della Porta : dans *Célie*, tragi-comédie imprimée en 1645, *Gli duoi Fratelli Rivali*, et, dans *la Sœur*, comédie imprimée en 1647, *Sorella*. — Bartolommei semble avoir au moins désigné à Corneille les sujets de ses deux tragédies religieuses, *Polyeucte* et *Théodore*, par ses deux pièces de mêmes titres.

Un seul auteur dramatique italien du XVII^e^ siècle a été utilisé

par un auteur dramatique français de ce temps, Vittorio Siri, dont le *Mercurio*, imprimé en 1646, a inspiré une partie d'une tragi-comédie de Tristan, *Osman*, représentée probablement en 1647 et imprimée seulement en 1656.

Les auteurs espagnols des âges précédents n'exercèrent sur les auteurs dramatiques français contemporains de Corneille qu'une très faible influence.

Rotrou tire le sujet de son *Agésilan de Colchos*, tragi-comédie imprimée en 1637, des livres XI et XII d'*Amadis*, en les simplifiant. — Il fait aussi quelques allusions à la même œuvre dans sa comédie de *Clorinde* (a. II, sc. 6), publiée la même année.

Montemayor a perdu le prestige et l'influence qu'il avait au commencement du siècle. A peine voit-on la fameuse *Diana* inspirer un épisode de *Sélidore*, tragi-comédie-pastorale de L. Quesnel, imprimée en 1639.

Au contraire, l'influence de Cervantès augmente et devient très considérable. *Don Quixote* fournit leurs sujets à plusieurs pièces : Guérin de Bouscal en tire trois comédies, deux intitulées *Dom Quixote de la Manche* (première partie imprimée en 1639, seconde partie en 1640), et *le Gouvernement de Sanche Pança*, imprimée en 1642 ; — les chapitres XXXIII-XXXV de la première partie fournissent à Brosse le jeune une comédie, *le Curieux impertinent*, imprimée en 1645 ; — enfin il y a des souvenirs de *Don Quixote* dans une comédie de Brosse l'aîné, *les Songes des hommes esveillés*, imprimée en 1646. — Quelques récits empruntés aux *Novellas ejemplares* sont également mis à contribution : « El Amante liberal » inspire deux tragi-comédies, représentées sans doute simultanément, en 1636, par les deux troupes rivales de Paris, *l'Amant libéral* de Guérin de Bouscal et *l'Amant libéral* de Scudéry. — Un autre récit du même recueil, « Las Dos Doncellas », fournit à Rotrou *les Deux Pucelles*, comédie imprimée en 1639, et influe aussi sur une autre de ses comédies, imprimée la même année, *la Belle Alphrède*. — Une des nouvelles de Cervantès, *la Gitanilla*, est suivie, de beaucoup plus près que jadis, par Hardy, par Sallebray dans sa *Belle Égyptienne*.

Lope de Vega exerce une très grande action sur les auteurs dramatiques français de ce temps. Il a été déjà vu que *Laura perseguida* avait fourni à Rotrou le sujet d'une tragi-comédie, *Laure persécutée*. Boisrobert emprunte à la même pièce quelques détails de sa tragi-comédie, *les Rivaux amis*, imprimée en 1639. On avait pensé que la pièce de Lope avait influé sur une autre tragi-comédie de Rotrou, *l'Innocente infidélité*, imprimée en 1637 ; M. Lancaster se

refuse à souscrire à cette affirmation et note dans cette pièce de Rotrou l'influence d'une autre pièce de Lope. *Sortija del olvido.* — La comédie de d'Ouville, *l'Absent de chez soi*, imprimée en 1643, n'est qu'une adaptation d'une pièce de Lope, *El Ausente en el lugar.* — Corneille emprunte à une autre de ses pièces, *Amar sin saber a quién*, le sujet de *la Suite du Menteur.* — L'action de deux autres œuvres de Lope de Vega s'exerce sur deux tragédies de Rotrou : sur *Saint-Genest*, représentée en 1646, celle de *Lo Fingido verdadero*, et sur *Cosroès*, imprimée en 1649, celle de *Comedia famosa de las Mydanças de Fortuna.* — Corneille a confessé qu'il avait emprunté une scène de *Don Sanche d'Aragon* à une pièce espagnole, *El Palacio confuso*, dont on ne sait si l'auteur est Lope de Vega ou Mira de Amescua.

Les auteurs dramatiques français ont beaucoup emprunté, de 1635 à 1651, aux pièces contemporaines de leurs confrères espagnols.

Le plus fréquemment imité d'entre eux est Calderon. Sa *Dama Duende* est adaptée par d'Ouville dans une de ses comédies, *l'Esprit folet*, imprimée en 1642. — *Casa con dos puertas mala es de guardar* est aussi adaptée par d'Ouville dans *les Fausses vérités*, comédie imprimée en 1643. La deuxième « jornada » de la même pièce fournit à Thomas Corneille la première partie de l'acte III de sa comédie, *les Engagements du hazard*, représentée probablement en 1649 et imprimée en 1657, dont il avait pris le sujet à une autre pièce de Calderon, *Los Empeños de un acaso.* — *L'Astrólogo fingido* est adaptée par d'Ouville dans son *Jodelet astrologue*, comédie imprimée en 1646. Cette pièce est imitée, de plus près encore, par Thomas Corneille, qui reconnaît sa dette, dans sa comédie *le Feint astrologue*, imprimée en 1651. — Au contraire, on voit Brosse l'aîné imiter ponctuellement une autre pièce de Calderon, *Peor está que estaba*, dans une de ses comédies, *les Innocents coupables*, imprimée en 1645, et revendiquer l'originalité de son œuvre, bien qu'il ne s'écarte de son modèle que dans l'acte IV. — Enfin il est probable qu'une pièce de Calderon, *Dos Amantes del cielo*, a exercé une légère influence sur la tragédie de Corneille, *Théodore.*

Qui ne sait que le sujet du *Cid* provient, en grand partie, d'une pièce de Guillen de Castro, *Las Mocedades del Cid?*

Une comédie de Tirso de Molina, *Celosa de sí misma*, a dû fournir une part de l'intrigue de *la Comédie des Tuilleries*, œuvre des cinq auteurs de Richelieu, représentée en 1635, sans doute par l'intermédiaire de Boisrobert, qui devait en faire plus tard une adaptation dans une de ses comédies, *la Jalouse d'elle-même*, imprimée en 1650. — Une autre pièce de Tirso, *No hay peor sordo*, fournit à Scarron la plus grande partie de son *Jodelet souffleté*, imprimé

en 1647, qui, à partir de 1651, recevra le titre de *Jodelet duelliste;* cependant Scarron en avait emprunté l'acte I à une pièce de Rojas, *La Traición busca el castigo.*

La comédie de Remon, *Tres mujeres en una*, fournit à d'Ouville la plus grande partie de sa comédie, *la Coiffeuse à la mode*, imprimée en 1647.

Corneille prend le sujet de son *Menteur* à la *Verdad sospechosa* d'Alarcon, pièce qu'il croyait être de Lope de Vega, induit sans doute en erreur par le recueil dans lequel il a dû la lire.

*El ejemplo major de la Desdicha* de Mira de Amescua fournit à Desfontaines la majeure partie de sa tragi-comédie, *Bélisaire*, imprimée en 1641, et, à Rotrou, une autre tragi-comédie, *Bélisaire*, imprimée en 1644.

Solórzano est mis à contribution par Scarron, dont le *Dom Japhet d'Arménie*, comédie représentée avant 1650 et imprimée en 1654, est en partie empruntée à l'une de ses pièces, *El Marqués del Cigarral*, et dont *l'Héritier ridicule*, comédie imprimée en 1650, est une véritable adaptation d'*El Mayorazgo figura.*

La pièce de Montalván, *Doncella de Labor*, est adaptée à la scène française par d'Ouville dans sa *Dame suivante*, comédie imprimée en 1646.

Rojas inspire un certain nombre d'auteurs dramatiques français de ce temps. Une de ses pièces, *Donde hay agravios no hay celos y Amo criado*, donne à Scarron une partie de sa comédie *Jodelet ou le maître valet*, imprimée en 1645. — *Venceslas*, la tragi-comédie de Rotrou, n'est guère qu'une adaptation de *No hay ser padre siendo rey* de Rojas. — La comédie de Thomas Corneille, *Dom Bertran de Cigarral*, imprimée en 1652, n'est aussi qu'une adaptation d'une de ses pièces, *Entre Bobos anda el juego, Don Lúcas del Cigarral.*

Enfin la comédie d'Antonio de Solis, *El Amor al uso*, est ponctuellement suivie par Thomas Corneille dans une de ses comédies, *l'Amour à la mode*, imprimée en 1653.

L. Rivaille.

---

P.-M. Nicolas Burtin. **Un semeur d'idées au temps de la Restauration : le baron d'Eckstein.** Paris, Boccard, 1931. In-8° de xviii-408 pages.

Reprenant une formule appliquée au personnage par un article nécrologique (p. 205), le sous-titre explique et délimite le sujet de cet ouvrage. Il faudrait, pour écrire l'étude complète sur le baron d'Eckstein qui a été souvent souhaitée dans ces pages, la collaboration d'un historien, d'un philosophe et d'un littérateur avec un

orientaliste : seuls des travaux préparatoires sont possibles dès maintenant. Le R. P. Burtin a trouvé de précieux inédits qui jettent une lumière toute nouvelle sur la vie de son personnage; quant au reste, il s'est borné à l'analyse des seize volumes formant la collection du *Catholique :* sage précaution, qui cependant fait regretter que l'activité parallèle du baron dans d'autres périodiques n'ait pas été l'objet d'une investigation liée à celle-ci.

La matière est touffue et touche directement à la littérature comparée. Danois d'origine, correspondant parisien de journaux allemands, le baron d'Eckstein se regardait (non sans émarger plus que de raison aux fonds secrets) comme un intermédiaire-né entre la pensée française et la pensée germanique. « Son recueil, écrivait le *Globe*, est comme un canal ouvert de l'Allemagne à la France »; et Sainte-Beuve mentionnait son rôle d' « écrivain allemand, qui résidait presque officiellement chez nous durant la Restauration ». Avec un style moins lourd et moins incorrect, il eût pu devenir l'émule de Melchior Grimm : tel quel, il fournissait à un public restreint des *thèmes* que ses lecteurs vulgarisaient ensuite. Ces thèmes se ressentent de trois inspirations principales, qui ont certainement pour centre l'espoir de « restaurer », dans toute la force du terme, des dispositions religieuses en France :

1° Au point de vue de la forme, il emprunte aux Schlegel leurs critiques dirigées contre notre littérature classique; il oppose à celle-ci Goethe et Shakespeare; fait connaître également les Tieck, les Novalis, les Maler Müller; rien de bien neuf là-dedans par rapport à M^me^ de Staël, sinon une plus grande précision, et une mise en ordre d'admirations qui restaient confuses chez les Français d'alors. 2° Après Herder, après les frères Grimm, il réhabilite la poésie populaire, souligne la beauté des *sagas* ou des chants germaniques et slaves, et en donne quelque idée par ses traductions; il contribue ainsi, indirectement, à la découverte de notre épopée médiévale. 3° Enfin et surtout, il s'inspire de Creuzer, de Goerres, et plus encore de Frédéric Schlegel, qui croient voir dans toutes les mythologies les débris d'une tradition primitive; cette « symbolique » l'oriente vers l'Inde, et il mettra en français, un des premiers, de nombreux fragments des épopées sanscrites.

De telles préoccupations l'apparentent aux illuminés du XVIII^e^ siècle : il y aurait là une quatrième source, qu'indique le R. P. Burtin, mais sur laquelle nous regrettons qu'il ne se soit pas étendu davantage. On y trouverait l'origine de certaines « vues déconcertantes » sur la création de la matière, due au péché (voir les quiétistes, Saint-Georges de Marsais, Dutoit-Membrini, ou bien encore Martines de Pasqually), sur la « non-existence » du démon en face

de l'existence divine (il me paraît bien que c'est une théorie boehmiste défigurée), sur la nature, « allégorie en lettres vivantes » (idée martiniste et swedenborgienne que Guillaume Oegger reprenait précisément vers 1830). D'ailleurs il ne semble pas que ce genre d'assertions ait trouvé grand écho dans l'entourage du baron d'Eckstein.

Il jouira, un certain temps, d'une assez grande réputation scientifique parmi les mennaisiens et la première équipe du *Correspondant*. Ses éloges de la poésie primitive frappent d'autre part Victor Hugo, et le R. P. Burtin établit leur influence sur la *Préface de Cromwell* : c'est un des points sur lesquels son ouvrage nous a paru le plus neuf et le plus convaincant : « Que Victor Hugo ignore l'allemand, nous dit-on, c'est vrai, mais il connaît, dans la personne d'Eckstein, un Allemand très allemand, très au courant de la pensée germanique et qui sert d'intermédiaire direct entre les Schlegel et lui. » Enfin l'on peut se demander dans quelle mesure ses adaptations de poèmes hindous ou nordiques n'ont pas contribué à élargir encore le champ de vision de ses contemporains, amorçant ainsi, vingt ans d'avance, l'œuvre d'un Leconte de Lisle...

On le voit, les questions se pressent à nos lèvres tandis que nous lisons le R. P. Burtin; il faut le remercier de cette étude qui ne se borne pas seulement à défricher le terrain, mais qui servira de base nécessaire à ses futurs continuateurs[1].

Auguste Viatte et F. B.

---

Jules Dechamps. **Sur la légende de Napoléon.** Paris, Champion, 1931 (Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée*, tome LXXIII); in-8°.

Voici que M. Dechamps s'est fait l'historien de la légende napoléonienne; les purs entre les historiens s'indigneront de cette formule, disant : « L'histoire ne se fait que sur fiches, et la légende n'est pas sur fiches, donc la légende n'est pas sujet d'histoire. »

Sans se soucier de ce purisme, qui n'est pas sans arrière-pensée, M. Dechamps avait déjà donné à la *Revue des Études napoléo-*

1. Quelques précisions biographiques ou bibliographiques : c'est le jeudi 4 juillet 1816 que d'Eckstein est présenté à Louis XVIII (Arch. nat. $O^3$*199), le 6 février 1826 qu'on voit paraître une [première?] souscription royale de 400 francs (Ibid., $O^3$*1277-1278); ne pas manquer de citer Ed. Romberg, *les Journaux à Gand en 1815* (Bruxelles-Paris, 1896) et *Lord Acton and his circle*, éd. by Abbot Gasquet (New York, 1906).

*niennes* de remarquables études sur « La légende de Napoléon à travers le monde » (juillet-août 1926), « La formation de la légende en Belgique, avec les Anglais après Waterloo » (oct.-nov. 1930), ainsi que dans la présente *Revue.* C'était le fait de la légende, si l'on peut dire, étudié du point de vue géographique, c'est-à-dire dans l'espace.

« *Sur* la légende de Napoléon », tel est le titre de son nouveau livre; il le présente lui-même comme une série d'études détachées, destinées à en amorcer d'autres; il est trop modeste; on y verrait sans peine une composition et des directives : c'est déjà le fait de la légende étudié hardiment du point de vue historique, c'est-à-dire dans le temps.

Il s'en prend tout d'abord aux résistances prétendues scientifiques que la légende a rencontrées : à un Français d'Amérique, A. L. Guerard, en ses *Reflections on the Napoleonic legend*; à Camille Vallaux, en un article du *Mercure de France*, fâché que le gouvernement de la République eût commémoré très dignement le centenaire de la mort de Napoléon. Ce sont de ces « savants » qui ne voient dans le développement de la légende qu'un phénomène « d'aberration collective », car ils sont sûrs, radicalement sûrs, de la solidité, de l'infaillibilité de leur intellect; nous avons de très grands journaux et de très solennelles revues d'histoire qui n'abordent les études napoléoniennes qu'avec une répugnance ridicule : ces glorieuses pages de notre histoire n'en seraient que partie honteuse. L'Université de Paris a pris officiellement position contre la célébration du Centenaire en 1921; et, comme on disait au recteur d'alors : « Napoléon fut pourtant le fondateur de l'Université. — Non pas, s'écria-t-il, en tout cas, pas de la nôtre. » Erreur : il y a toujours un enseignement d'État. Et dans un temps où les promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur tombent comme des pluies d'orage, à propos de n'importe quel centenaire, de n'importe quel cinquantenaire, ou demi-cinquantenaire, le Centenaire du fondateur de la Légion d'honneur n'a connu que le régime le plus radicalement sec.

Un buveur de sang; — le démon de la guerre; — tarte à la crème; la cause est jugée, n'en parlons plus.

Il est vrai que, par contre, on a vu paraître un « Napoléon pacifiste », par M. Paul de Cassagnac, avec une préface du prince Murat : — Entreprise pour le moins surprenante, sous de tels noms. C'est que le coup d'État du 2 décembre 1851 et Sedan avaient fait le plus grand tort au développement de la légende napoléonienne, qui a dû couper le second empire du premier, n'ayant rien de dynastique : on ne la voit pas glorifiant le personnage de Napoléon III.

Et dès lors, dégagée de ce poids lourd, elle poursuivait sa carrière. M. Dechamps rappelle, contre Philippe Gonnard, qui n'avait voulu y voir qu'une propagande politique, que les plus grands poètes

de partout, tout de suite, l'avaient chantée : — non seulement Victor Hugo chez nous, mais Manzoni en Italie, Pouchkine et Lermontov en Russie, Hazlitt en Angleterre, Bilderdjik en Hollande, Fekete en Hongrie, Wergeland en Norvège, sans oublier Goethe et Henri Heine : — Le plus beau des sujets de littérature comparée. On en tirerait de belles pages.

Pour le moment, nous la suivons ici dans le folklore et l'imagerie populaire de partout, comme on la suivrait en France avec Béranger et Barthélemy.

Les paysans de Russie ont fait, en maints endroits, de Napoléon une icone; ils attendent son retour, encore; ceux de Lithuanie donnent souvent son nom à leurs enfants. Que dire de la Pologne, qui célébra le grand centenaire par d'émouvantes messes en plein air? Et de l'Ukraine, qui l'invoquerait comme un libérateur? En Galicie, on récite le *Credo* en son nom. A Corfou, on brûle des cierges devant son image. En Égypte, on le prend pour un Pharaon, et le roi Fouad a décidé de consacrer un « Musée Bonaparte » à l'Expédition de 1798. A Madagascar, au centre de l'Afrique, aux îles Sandwich, en Patagonie, il est au rang des dieux; en Chine, dans l'Inde, on l'adore dans les pagodes. La Révolution chinoise de 1911 s'est accomplie sous le signe de Napoléon et de Washington, « les deux Fils de la Liberté ». Et aux États-Unis!

En vérité, une « aberration » universelle, à laquelle n'échappent plus que quelques individus au robuste tempérament : *rari nantes in gurgite vasto*.

Cependant M. Dechamps cite cette formule de Töpffer : « Cette immense popularité de Napoléon a quelque chose de fort, de magnifique; elle est comme la base de granit qui doit supporter au travers des âges une colossale statue; cette base est fondée jusque dans les entrailles du sol. »

Et il ajoute : « Entre la connaissance scientifique et la connaissance dite populaire, il n'y a souvent qu'un degré d'approximation, et la sagesse populaire, à différentes reprises, a anticipé de longtemps sur la connaissance rationnelle. »

Mais voici que nous arrivons à la connaissance rationnelle; c'est-à-dire : il faut constater, sans parti pris; puis il faut tâcher d'expliquer.

On a les grands traits de la philosophie, c'est-à-dire de l'histoire scientifique de la légende, dans le *Mémorial*, aussi dans l'évolution politique et sociale de l'Europe et du monde depuis cent ans. Quoique le drapeau tricolore ait été déchiré en deux morceaux depuis le Second Empire, républicains contre bonapartistes, il n'en reste pas moins qu'il a été le drapeau de Valmy et d'Austerlitz, que le code Napoléon est l'application de la doctrine égalitaire de 1789, que les guerres de la Première République et du Premier Empire

ont eu ensemble pour objet la destruction du saint Empire féodal et l'émancipation des nationalités de l'Europe, Italie, Pologne, même Allemagne; que le bloc de la Révolution, établi sur une base de granit entre 1789 et 1815, s'oppose, non seulement en 1815, mais depuis, à la Restauration, c'est-à-dire à tout retour de l'ancien régime; lors du deuxième Congrès Napoléon, en octobre 1932, le docteur Augusta, de Prague, n'a-t-il pas scientifiquement démontré que l'épopée napoléonienne avait servi le développement et le triomphe de l'idée nationale en Tchécoslovaquie, barrant la route du Danube au germanisme? Ce n'est pas un jeu d'esprit que de rechercher les origines de l'Europe nouvelle dans le système continental de Napoléon; ou, dans la grande guerre et, par exemple, dans la résurrection définitive de la Pologne, la suite des guerres napoléoniennes; que de voir dans la victoire d'Austerlitz la mère de nos deux Marnes.

Nous avons une autre directive à proposer, à l'entrée de cette histoire scientifique de la légende. On a commencé de se rendre compte que le système continental avait émancipé le continent du monopole industriel et commercial de l'Angleterre, et marqué la première activité des grandes régions industrielles de l'Europe, Sarre, Westphalie, Saxe; que Napoléon avait jeté, non seulement à travers la France, mais à travers l'Europe, les voies navigables et les grandes routes qui allaient être les artères de sa vie économique; en Égypte, Bonaparte et sa *Commission des Sciences et des Arts* avaient étudié avec le plus grand soin le nivellement de la région de l'isthme de Suez; c'est le 15 août 1834, en mémoire de Napoléon, que fut posée la première pierre du barrage du Nil et que les saint-simoniens dressèrent les premiers plans du canal de Suez. Car Napoléon n'avait pas eu peur des grandes entreprises internationales.

Il faut donc féliciter M. Dechamps d'avoir ouvert cette carrière qui est d'une immense étendue et d'une incalculable portée. Si l'on poussait un peu l'étude de l'opinion populaire dans toute l'Europe au moment des Cent-Jours et du Congrès de Vienne — Révolution, Restauration — Ancien Régime, Europe nouvelle — Démocratie, Sainte-Alliance; — d'une part les rois, de l'autre les peuples — on trouverait dans cette histoire la source pure de la légende, et l'on comprendrait pourquoi toutes les révolutions, où depuis un siècle l'Europe et le monde s'efforcent de s'organiser, s'inspirent du nom de Napoléon. On dirait — en demandant bien pardon aux savants de l'infaillibilité — que la légende napoléonienne constitue l'oxygène de l'air dont vit l'humanité d'aujourd'hui.

Édouard Driault.

*L'OSSIANISME DE HERDER :*

Il fait l'objet d'une étude, importante par son sujet, intéressante par sa présentation, de M. Alexander Gillies, *Herder und Ossian* (Berlin, Junker et Dünnhaupt, 1933, in-8° de 189 pages). L'opposition entre la tradition méditerranéenne et ce type nordique de littérature, destinée à s'exacerber jusqu'à de profondes divergences d'inspiration et d'interprétation, n'a jamais été plus vivement sentie que par le disciple de Hamann, initié à la mythologie de Mallet (on voudrait, sur celui-ci, trouver à la *Bibliographie* l'ouvrage de Mlle H. Stadler, Lausanne, 1921), consacrant à l'*Introduction à l'histoire du Danemark* un compte-rendu en 1765 et demeurant désormais, dans sa vie privée, son voyage à Paris, ses fiançailles, ses premières relations d'écrivain, le représentant d'un « nordisme » rêveur et nostalgique. Quelques précisions utiles sont apportées par l'auteur sur des points importants : il démontre que « M. de C. », le premier critique de l'authenticité sur le continent, est J. O'Brien, évêque de *Cloyne;* il nous renseigne abondamment sur James Macdonald, Écossais en séjour à Weimar, et sur le baron Edmond de Harold, autre résident plus ancien; outre des lettres de ceux-ci, il publie des essais de traductions ossianiques par Herder. On aimerait voir indiquer, au chapitre de conclusion, les forces « méditerranéennes » qui, malgré tout et chez Herder lui-même, empêchaient un plein déplacement d'équilibre entre tendances qui s'affrontaient et ne donnaient nullement cause gagnée au blafard prestige de cet autre Homère.

*ÉTATS-UNIS ET EUROPE :*

On sait quelle faveur trouvèrent, dans tout l'Occident européen, les *Lettres d'un cultivateur américain* de 1782 : M. H. C. Rice consacre à leur auteur, Saint-John de Crèvecœur, une étude excellente (Paris, Champion, 1933). La biographie de l'homme, qui fut en particulier l'ami de Brissot, a moins d'importance que la « vie » du livre lui-même, captieuse présentation du plus séduisant primitivisme, source illusoire de prestiges sans nombre, mais, aussi, plaidoyer efficace en faveur des gens de couleur : « rêve et réalité », dira-t-on après l'attentif biographe, qui jouent un rôle considérable dans le mouvement des idées du XVIIIe siècle finissant, et par conséquent dans les faits, révolutionnaires ou contre-révolutionnaires, d'une époque fiévreusement anxieuse de renouvellements.

Les faits sociologiques, au contraire, sont peu impliqués dans les survivances, surtout littéraires, de la France en Louisiane : M. Larocque Tinker, énumérant dans leur ordre alphabétique les auteurs des *Écrits de langue française en Louisiane au XIXe siècle* (Paris,

Champion, 1932) s'interdit tout autre groupement esthétique ou historique, mais compense cette toile de fond absente par une savoureuse multiplicité de détails, souvent personnels et pittoresques à souhait. Il serait intéressant de voir nomenclaturer de la sorte d'autres cités étrangères où la langue française a servi de truchement, impur peut-être, mais commode, à des populations non encore fondues dans un milieu différent. Et, sans avoir produit de chef-d'œuvre, sans avoir égalé jamais les pages célèbres et imaginaires de l'inhumation de *Manon Lescaut*, la Louisiane a donné son inestimable moisson d'écrits français de tout genre — que des lecteurs de la qualité de Lafcadio Hearn étaient amenés à apprécier.

*DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME :*

C'est le titre même que donne M. J. Sellards à une présentation mi-biographique mi-littéraire de *Charles Didier* (Paris, Champion, 1933), et c'est bien une très amère destinée *à la suite* qui se trouve ainsi évoquée. Né à Genève en 1805, mort à Paris en 1864, un homme de grand talent et d'une indéniable séduction personnelle côtoya le romantisme, fut l'ami de nos grands hommes, le confident et davantage de « Muses » illustres, laissa des œuvres intéressantes — et cependant sa carrière fait l'impression d'un échec douloureux. C'est dire que le *Journal* où l'auteur a pu puiser, les poèmes et les romans qu'il utilise trop peu à notre gré, portent le témoignage du « péril romantique » dans une sorte de spontanéité saisissante : et voilà qui, ajouté à des mérites de voyageur, de descriptif exotique chez Didier, fait de sa biographie intellectuelle un document de premier ordre, malgré quelque gaucherie dans la présentation.

*DEUX POLÉMISTES :*

Y a-t-il mieux qu'une analogie de formes et qu'un partiel synchronisme chez Louis Börne et chez P.-L. Courier ? M. E. Heidelberger a raison de se poser la question (*Formen der Publizistik bei Börne und Courier*. München, Max Hueber, 1931 ; in-8° de 103 pages). Comme nul indice de dépendance n'a pu être découvert de celui-là à celui-ci, c'est en somme une entente analogue, chez l'un et l'autre, des nécessités « journalistiques » du temps qui fournit le terrain d'une confrontation possible : c'est dire qu'on est dans la pratique contestable de la « stylistique », multipliant d'ailleurs les rapprochements ingénieux et suggestifs, laissant quelque doute au lecteur sur le caractère même de ces nécessités de métier et de propos qui seraient le fait de deux grands publicistes d'idiomes différents.

# TABLE DES MATIÈRES

## ARTICLES DE FOND.


BALDENSPERGER (F.). Le classicisme français et les langues étrangères. . . . . . . . . . . . 14
— André Gide antigoethéen . . . . . . 651
BÉDARIDA (H.). La fortune des *Prisons* de Silvio Pellico en France (1832-1932) (*suite et fin*). . . . . . . . . 73
BOUILLIER (V.). Montaigne en allemand : Christoph Bode, son grand traducteur . . . . . . . . . . . 5
BRINCKEN (A. v. D.). George Sand et Dostoievski . . . . . 623
CHÉREL (A.). La pensée de Machiavel en France au temps de la Fronde . . . . . . . . . . . . . . . . 577
CHEVYRIOV (S.). Une visite à Balzac en 1839, trad. P. STRUVE . 317
CLAPTON (G. T.). Lavater, Gall et Baudelaire . . . . 259, 429
DAVID (H.). Balzac italianisant : autour de *Sarrasine* . . . 457
FUCHS (M. et P.). Comédiens français à Londres (1738-1755) . 43
GARIEL (Ph.). Eulalie de Senancour et ses amis fribourgeois . 403
GLAESENER (H.). Goethe imitateur et traducteur de Voltaire au théâtre . . . . . . . . . . . . . . . . 217
JOLIVET (A.). Le rousseauisme d'Auguste Strindberg. . . . 606
JONES (R. A.). Madame Necker et Mrs Elizabeth Montagu d'après des lettres inédites . . . . . . . . . 232
LEMONNIER (L.). L'influence d'Edgar Poe sur les conteurs français symbolistes et décadents . . . . . . . . 102
MAYNIAL (Éd.). De Stendhal à Foggazaro : la poésie de la musique chez un écrivain italien . . . . . . . . 630
MESPOULET (M.). Préludes américains à l'alchimie du verbe : des *Natchez* au *Bateau ivre* . . . . . . . . . 299
PINTARD (R.). Une adaptation de Machiavel au XVI^e^ siècle : le *Prince nécessaire* de Jean de La Taille. . . . . . 385
TERNOIS (R.). Les débuts de l'anglophilie : Henri Justel . . 588
TISSEAU (P.-H.). L'*Adolphe* de B. Constant et la *Répétition* de S. Kierkegaard . . . . . . . . . . . . . 239

## NOTES ET DOCUMENTS.


BALZAC et l'affirmation *All is true* du *Père Goriot* (F. B.) . . 138

BOILEAU : disputa del B. e di un Italiano (F. NERI) . . . . 487

BROWNING (El. B.) : sa lettre à Napoléon III pour lui demander la grâce de Victor HUGO (A. SCHINZ) . . . . . . 740

*Carpe Rosam* : note sur un thème connu d'après un livre récent (B. MUNTEANO) . . . . . . . . . . . . 134

CHAPMAN : *Bussy d'Amboise* et PIBRAC (H. VAGANAY) . . . . 336

CHASLES (Ph.) fournit à BALZAC l'affirmation *All is true* du *Père Goriot* (F. BALDENSPERGER) . . . . . . . . . . 138

CID (The) and Raymond de Toulouse heroes of a novel of Chivalry (M. D. LORCH) . . . . . . . . . . . 496

CLEMENCEAU (G.) : lettre de A. B. Durand le recommandant au Smithsonian Institute (F. B.) . . . . . . . . . 187

COLERIDGE (S. T.) : ses notes en marge de H. C. OERSTED (H. NIDECKER) . . . . . . . . . . . . . . . . 676

DURAND (A. B.) recommande G. CLEMENCEAU en 1867 (F. B.) . 187

FERGUSON (A.) : imitator of Montesquieu (F. T. H. FLETCHER) . 490

FRÉDÉRIC II et un admirateur français (E. FRASER). . . . . 506

GÉRARD DE NERVAL : le carnet du *Voyage en Orient* (P. MARTINO). 141

— : un pamphlet oublié (J. BONNEROT) . . . 357

GIBBON : imitator of Montesquieu (F. T. H. FLETCHER) . . . 493

GONGORA : modèle d'un sonnet de SCARRON (G. MARGOULIÈS) . 137

HOFFMANN (E. T. A.) : mentionné en 1822 dans la Correspondance diplomatique française (F. B.) . . . . 353

— : autour d'*Olivier Brusson* (J. POMMIER) . . 353

HUGO (V.) : El. BROWNING demande sa grâce à Napoléon III (A. SCHINZ) . . . . . . . . . . . . . . . 740

HUYSMANS : influence in America (F. C. HANIGHEN) . . . . 173

LAMENNAIS : lettre à un traducteur espagnol (F. B.) . . . . 513

LATOUCHE (H. DE) : *Olivier Brusson* et HOFFMANN (J. POMMIER) . 353

MICHIELS (A.) : en conflit avec G. DE NERVAL (J. BONNEROT). . 357

MOCOLIERI : disputa del M. e di Boileau (F. NERI) . . . . 487

MONTAIGNE dans la Correspondance diplomatique d'Angleterre en 1724 (F. B.) . . . . . . . . . . . . . . 352

MONTESQUIEU : his English imitators (F. T. H. FLETCHER) . . 490

NEATE (CH. et A.). Lettres inédites à Sainte-Beuve de 1823 à 1827 (J. BONNEROT) . . . . . . . . . . . . . 686

NAPOLÉON III : El. BROWNING lui demande la grâce de V. HUGO (A. SCHINZ) . . . . . . . . . . . . . . 740

OERSTED (H. C.) : notes marginales de COLERIDGE le concernant (H. NIDECKER) . . . . . . . . . . . . . . . 676
Pièces étrangères jouées en Russie de 1917 à 1927 (H. W. DANA). 744
PIBRAC et le *Bussy d'Amboise* de CHAPMAN (H. VAGANAY). . . 336
RAYMOND DE TOULOUSE and the Cid, heroes of a novel of Chivalry (M. D. LORCH) . . . . . . . . . . 469
SAINTE-BEUVE : lettres à lui adressées par Ch. et A. NEATE (J. BONNEROT). . . . . . . . . . . . . . . 686
SCARRON sonnettiste et ses modèles espagnols (G. MARGOULIÈS). 137
SHAKESPEARE : Desdemona a compound of two cultures (J. W. DRAPER) . . . . . . . . . . . . . . . 337
TABARIE de Saint-Quentin, traducteur de *Télémaque* en vers latins, admirateur de Frédéric II (El. FRASER). . . . 506

## CHRONIQUE.

A propos d'un récent « précis » de littérature comparée (P. VAN TIEGHEM, *la Littérature comparée*) (F. B.), 188. — Une bibliographie roumaine des bibliographies (B. MUNTEANO), 190. — Littérature comparée et prédilections nationales (F. B.), 362. — La littérature française moderne jugée par l' « Encyclopédie italienne » (F. B.), 515. — Un regret de bon augure, 747. — Les Publications de la Bibliothèque Warburg (W. KAEGI), 748.
Travaux en cours. . . . . . . . . . . 192, 367, 519, 751
Autour des Universités . . . . . . . . . 193, 366, 518, 752
Commémoration de Spinoza en Hollande . . . . . . . 517
Publications récentes (voir le détail aux « Analyses d'ouvrages ») . . . . . . . . . . . 194, 364, 520, 752
Traductions diverses . . . . . . . . . . . . . . 524
Les Vivants et les Morts. . . . . . . . . 197, 368, 525, 758

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

BASSECOURT (Cl. DE). Trage-comedie pastoralle (1594), publiée par G. CHARLIER . . . . . . . . . . . . . 542
BURTIN. Un semeur d'idées au temps de la Restauration : le baron d'Eckstein (A. VIATTE et F. B.) . . . . . . 787
DANIELS (A.-S.-J.). Les rapports entre saint François de Sales et les Pays-Bas (C. LOOTEN) . . . . . . . . . 544
DECHAMPS (J.). Sur la légende de Napoléon (A. DRIAULT) . . 789
ELOVSON (H.). Amerika i Svensk Litteratur (1750-1820) en Studie i komparativ Litteraturhistoria (H. TRONCHON) . . . 212

GIELEN (J.-J.). De Wandelende Jood in volkskunde en letterkunde (P. VAN TIEGHEM) . . . . . . . . . . . . 772
GEZELLE (G.). The Song of Hiawatha, overgedicht in't Vlaamsch (H. TRONCHON) . . . . . . . . . . . . . . 381
HAUVETTE (H.). Les Poésies lyriques de Pétrarque (J. BAILLOU). 538
JACOB (P. E.). Remy de Gourmont (H. TRONCHON). . . . . . 379
LANCASTER (H. C.). A History of French dramatic literature in the seventeenth Century (L. RIVAILLE) . . . . . . . 778
MACANDREW (R. M.). Naturalism in Spanish Poetry from the origins to 1900 (G. L. G.) . . . . . . . . . . . 379
PRAZ (M.). La Carne, la Morte e il Diavolo nella letteratura romantica (H. TRONCHON). . . . . . . . . . . 214
PRICE (L. M.). The reception of English literature in Germany (F. BALDENSPERGER) . . . . . . . . . . . . . 371
REESINK (H. J.). L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande, de 1684 à 1709 (G. ASCOLI) . . . . . . . . . . . 209
WELLEK (R.). Immanuel Kant in England 1793-1838 (B. MUNTEANO) . . . . . . . . . . . . . . . . 546

## ANALYSES D'OUVRAGES.

AHLENIUS (H.). Georg Brandes i Svensk literatur till och med 1890 : hans ställning och inflytande . . . . . . . 196
AMIET (W. A.). Literatur by Languages. . . . . . . . . 753
Annali delle edizione Ariostee. . . . . . . . . . . . 753
Annual Bibliography of English Language and Literature (1931). 752
Archivo del General Miranda. . . . . . . . . . . . 755
ARRAS (J. D'). Mélusine, éd. de L. STOUFF . . . . . . . 753
BALZAC (H. DE). Voir B. GUYON, E. P. DARGAN.
BAUDIN (M.). Les Bâtards au théâtre en France, de la Renaissance à la fin du XVIII$^{e}$ siècle. . . . . . . . . . 521
BEYER (A.). Walter Paters Beziehungen zur französischen Literatur und Kultur . . . . . . . . . . . . . . 383
BITTER (A.). William Whitehead . . . . . . . . . . 754
BONNEAU (G.). Poésies japonaises. . . . . . . . . . . 754
BOSANQUET (Th.). Paul Valéry . . . . . . . . . . . . 523
BOYD (J.). Goethes Knowledge of English literature. . . . 383
BRIGHTFIELD (M. F.). The Issue in literary Criticism . . . 522
BURKHARD (A.). Conrad Ferdinand Meyer, the style and the man. 196
Centenary Portfolio of Goetheana . . . . . . . . . . 522
CHASE (St. P.). The Pearl . . . . . . . . . . . . . 520

CROCE (B.) e NICCOLINI (F.). Quinto Supplemento alla Bibliografia Vichiania . . . . . . . . . . . . . . 520
DARGAN (E. P.). Honoré de Balzac a force of Nature . . . . 366
DUBSLAFF (Fr.). Die Sprachform der Lyrik Christina Rossettis. 754
ELLEHAUGE (M.). The position of Bernard Shaw in European drama and philosophy. . . . . . . . . . . . 196
ELTON (Ol.). The English Muse . . . . . . . . . . . 521
Essays and Studies in English and Comparative Literature, publ. by the Univ. of Michigan . . . . . . . . . 753
FAGIN (N. B.). William Bartram, interpreter of the American landscape. . . . . . . . . . . . . . . . 755
FLORIAN. Estelle, éd. BJÖRKENHEIM . . . . . . . . . . 365
GAIN (A.). Liste des émigrés... du département de la Moselle . 365
GILLIES (Al.). Herder und Ossian. . . . . . . . . . 793
GUIBERT (A.). Rupert Brooke . . . . . . . . . . . . 758
GUYON (B.). Le Catéchisme social; Du gouvernement moderne, essais politiques de BALZAC . . . . . . . . . . 523
GUYOT (Ch.). Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois . 366
HAM (R. G.). Otway and Lee, biography from a baroque Age. 521
HAWKINS (R. L.). Newly discovered French Letters . . . . 520
HEIDELBERGER (E.). Formen der Publizistik bei Börne und Courier. . . . . . . . . . . . . . . . . . 794
HUMBERT (G.). Literarische Einflüsse in schottischen Volksballaden . . . . . . . . . . . . . . . . . 754
JALOUX (Ed.). Vie de Goethe . . . . . . . . . . . . 756
JOHNSON (Dr). French Journal, ed. by M. TYSON and H. GUPPY. 194
KELLER (G.). Sämtliche Werke, éd. J. FRÄNKEL . . . . . . 196
KEYSER (S.). Contribution à l'étude de la fortune littéraire de l'Arioste en France. . . . . . . . . . . . . . 576
KOCH (W.). Stefan George : Weltbild, Naturbild, Menschenbild. 758
LANGER (W.). Friedrich der Grosse und die geistige Welt Frankreichs . . . . . . . . . . . . . . . . . 216
LAROCQUE TINKER (E.). Les écrits de langue française en Louisiane. . . . . . . . . . . . . . . . . . 793
LE BRETON (A.). *Le Rouge et le Noir* de STENDHAL. . . . . 522
LEVRAULT (L.). La Poésie lyrique des origines à nos jours . . 522
LOVAS (B.). Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature françaises . . . . . . . . . . . . . 364
MAC CLINTOCK (W. D.). J. Warton's Essay on Pope . . . . 755
MOECKLI-CELLIER (M.). La Révolution française et les écrivains suisses-romands, 1789-1845 . . . . . . . . . 195

Monglond (A.). Bibliographie de la France révolutionnaire et impériale, tome III . . . . . . . . . . . . . . 756
Oliver (J. W.). The Life of William Beckford. . . . . . . 195
Ortiz (R.). Varia Romanica . . . . . . . . . . . . 384
Peixoto (A.). Ensaios Camonianos . . . . . . . . . . 382
Publications de la Bibliothèque Warburg (W. Kaegi) . . . 748
*Ratsels Ghost, the Second Part of his madde Prankes and Robberies*, éd. Charlton . . . . . . . . . . . . . 520
Réau (L.). Histoire de l'expansion de l'art français . . . . 524
Rehder (H.). Die Philosophie der unendlichen Landschaft. . 365
Reinhard (J. R.). Bibliographie de Chrétien de Troyes. . . 753
Rice (H. C.). Les Lettres d'un cultivateur américain, par St. John de Crèvecœur. . . . . . . . . . . . 793
Rickay (W.). Musset shakespearien . . . . . . . . . 380
Ross (J. F.). The social criticism of Fenimore Cooper . . . 756
Sarrailh (J.). Enquêtes romantiques : France-Espagne. . . 522
Schilling (H.). Der Franzose im deutschen Drama . . . . 216
Schmidt (A. M.). Saint-Evremond ou l'humaniste impur . . 520
Sellards (J.). Dans le sillage du Romantisme : Ch. Didier. . 794
Shakespeare. Hamlet, fac-similé in-4° de 1603 . . . . . 194
Sismondi (G. C. L.). Epistolario, raccolto, con introd. e note, a cura di C. Pellegrini . . . . . . . . . . . 576
Spenser. The Faerie Queen, éd. Greenlaw, Osgood, Padelford. 364
Taupin (R.). Quatre Essais indifférents pour une esthétique de l'inspiration . . . . . . . . . . . . . . . 194
Thrale (Mrs). French Journal, ed. by M. Tyson and H. Guppy. 194
Van der Tuin. L'évolution psychologique, esthétique et littéraire de Théophile Gautier . . . . . . . . . . 757
Van Tieghem (P.). La littérature comparée (F. B.) . . . . 188
Vedel (V.). Racine . . . . . . . . . . . . . . . 364
Wais (K. T.). Henrik Ibsens Wirkung in Spanien, Frankreich, Italien . . . . . . . . . . . . . . . . . 757

## BIBLIOGRAPHIE

### DES QUESTIONS DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

Livres et périodiques . . . . . . . . . 198, 370, 527, 760

*Le gérant* : É. Champion.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.

57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . . . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : H.-M. Williams. 35 fr.
65. A. D. Reque. Ibsen, Björnson, Strindberg devant la critique française. . . . 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande de 1684 à 1709. . . . . . . . . . 90 fr. (*net*)
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France. Avec planches . . . . . . . . . . . 100 fr.
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale par M. Mutterer . . . 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope. . . . . . . . . 75 fr.
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre, 1660-1700. 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre . . . . . 50 fr.
76. R. de Brimont. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. de Salis. La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe : Sismondi. . . 70 fr.
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac . 25 fr.
79. M. Bain. Les Voyageurs français en Écosse (1770-1830) et leurs curiosités intellectuelles.
80. J. Wright. Un intermédiaire entre l'esprit germanique et l'esprit français sous le second empire : Camille Selden . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
81. R. Las Vergnas. Le chevalier Rutlidge, « gentilhomme anglais » (1742-1794.) . 40 fr.
82. G. Vinant. Un esprit cosmopolite au xix<sup></sup>e siècle : Malwida de Meysenbug . . 45 fr.
83. Ch. Fournet. Un genevois cosmopolite, ami de Lamartine : Huber-Saladin . . 45 fr.

## LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

## REVUE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

publiée par la *Société d'Égyptologie française.*

Année complète écoulée . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **400** fr.
Tomes I (1925) et II (1929).
*Pour faire suite au Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes de* G. Maspero.

MASPERO (Gaston), de l'Institut. — **NOTES SUR LA GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE DE A. ERMAN,** publiées par E. Chassinat. 1923, in-4° de 64 p. **40** fr.

— **INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA PHONÉTIQUE ÉGYPTIENNE.** 1917, in-4° de 138 p. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **45** fr.
Dernier ouvrage du regretté savant.

— **HYMNE AU NIL,** publié et traduit d'après les deux textes du Musée Britannique. 1868, in-4° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **18** fr.

— **ESSAI SUR L'INSCRIPTION DÉDICATOIRE DU TEMPLE D'ABYDOS ET LA JEUNESSE DE SÉSOSTRIS.** 1867, in-4° . . . . . . . . . . . **45** fr.

— **MÉMOIRE SUR QUELQUES PAPYRUS DU LOUVRE.** 1875, in-4°, avec 13 planches . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **60** fr.

— **RAPPORT A M. JULES FERRY, MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, SUR UNE MISSION EN ITALIE.** 1881, in-4°. . . . . . . **60** fr.

— **LES MONUMENTS ÉGYPTIENS AU MUSÉE DE MARSEILLE** (Nos 53-59). 1914, in-4°, 20 p. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **20** fr.
— (Nos 60-67). 1915, in-4°, 16 p . . . . . . . . . . . . . . . . . . **15** fr.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

F. BALDENSPERGER

ORIENTATIONS ÉTRANGÈRES
CHEZ HONORÉ DE BALZAC

In-8°, XVIII-274 pages (Tome 31) . . . . . . . . . . . . . . . . . **40** fr.

H. J. REESINK

L'ANGLETERRE
ET
LA LITTÉRATURE ANGLAISE
DANS LES
TROIS PLUS ANCIENS PÉRIODIQUES FRANÇAIS
DE HOLLANDE
DE 1684 A 1709

In-8°, 433 pages et 3 planches (Tome 67). . . . . . . . . . . . . **90** fr.

JEAN R. DE SALIS

LA VIE ET L'ŒUVRE D'UN COSMOPOLITE PHILOSOPHE
SISMONDI
(1773-1842)

*Avec des lettres et documents inédits, suivis d'une liste des sources et d'une bibliographie*

Deux volumes in-8° raisin (Tome 77) . . . . . . . . . . . . . . . **70** fr.

GABY VINANT

UN ESPRIT COSMOPOLITE AU XIX^e SIÈCLE
MALWIDA DE MEYSENBUG
(1816-1903)
SA VIE ET SES AMIS

In-8°, 358 pages et 27 gravures hors-texte (Tome 82) . . . . . . . . **45** fr.

CHARLES FOURNET

UN GENEVOIS COSMOPOLITE, AMI DE LAMARTINE
HUBER-SALADIN
(1798-1881)
LE MONDAIN — LE DIPLOMATE — L'ÉCRIVAIN

In-8°, 346 pages et 3 planches hors texte figurant un portrait de HUBER-SALADIN, un portrait inédit de la VICOMTESSE DE GROUCHY, un portrait de LAMARTINE (Tome 83). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **45** fr.


NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1932.

DEPOT LÉGAL
Eure-et-Loir
N° 281
1933

Treizième Année. — N° 2. Avril-Juin 1933

# REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

H. Glaesener . *Goethe imitateur et traducteur de Voltaire au théâtre* . . . . . . . . . . 217

R. A. Jones . . *Madame Necker et Mrs Elizabeth Montagu d'après des lettres inédites* . . . . . 232

P.-H. Tisseau . *L'*Adolphe *de B. Constant et la* Répétition *de Kierkegaard*. . . . . . . . . 239

G. T. Clapton. *Lavater, Gall et Baudelaire* . . . . . . 259

M. Mespoulet . *Préludes américains à l'alchimie du verbe : des* Natchez *au* Bateau ivre . . . . . 299

**Variété :** S. Chevyriov. Une visite à Balzac en 1839, traduit du russe par P. Struve . . . . . . . . . . . . . . . 317

**Notes et Documents :** Les vers de Pibrac sur la mort de Bussy d'Amboise (H. Vaganay). — Desdemona : a compound of two cultures (J. W. Draper). — A propos de l'édition de Montaigne par P. Coste : un passage de la correspondance diplomatique française en Grande-Bretagne (F. B.). — Pour les débuts de Hoffmann en France : I. Une mention diplomatique de « Meister Floh » (F. B.) ; II. Autour d'Olivier Brusson (J. Pommier). — Un pamphlet oublié de Gérard de Nerval (J. Bonnerot) . . . . 336

**Chronique** . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 362

**Bibliographie des questions de littérature comparée** . . . 370

**Comptes-rendus critiques :** L. M. Price. The Reception of English literature in Germany (F. Baldensperger). — R. M. Macandrew. Naturalism in Spanish poetry from the origins to 1900 (G. L. G.). — P.-É. Jacob. Remy de Gourmont (H. Tronchon). — G. Gezelle's. The Song of Hiawatha (Id.). — Analyses d'ouvrages. . 377

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (vi^e^)

Paraît chaque trimestre

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Etranger.

Le titre d' « AMI DE LA *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

---

# BIBLIOTHÈQUE
# DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/₀ aux abonnés sauf pour les tomes 11, 43 et 67*

1. G. COHEN. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. GIRARD. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . *Épuisé*
5. E. ESTÈVE. Études de littérature préromantique . . . . . . . . . . . . 18 fr.
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre. . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
7. B. FAŸ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII$^e$ siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. CHINARD Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . . . 7 fr. 20
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII$^e$ et XVIII$^e$ s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith . . . . . . . . . . . 18 fr.
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII$^e$ e XVIII$^e$ . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 48 fr.
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. GOULDING. Swift en France au XVIII$^e$ siècle . . . . . . . . . . . . 18 fr.
16. D. G. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. TRAHARD. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX$^e$ siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. GILMAN. Othello in French . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII$^e$ et au XVIII$^e$ s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. FRANSEN. Les comédiens français en Hollande au XVII$^e$ et au XVIII$^e$ siècle. . 45 fr.
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . . . . . 35 fr.
27. CHATEAUBRIAND. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURRY . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX$^e$ siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
29. F. L. SCHŒLL. Études sur l'humanisme continental en Angleterre . . . . . 50 fr.
30. M. M. GIBB. Le roman de Bas-de-Cuir. . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
31. F. BALDENSPERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 25 fr.
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . . 25 fr.
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. SMITH. Une Anglaise intellectuelle sous la Restauration : Miss Mary Clarke. 25 fr.
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. ROBERTSON . . . . . . . . . . . 30 fr.
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
41. G. GILL-MARK. Une femme de lettres au XVIII$^e$ siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. DE LALLEMAND. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. GUIETTE. La légende de la Sacristine . . . . . . . . . . . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. GARNIER. Henry James et la France . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
45. H. BEDARIDA. Parme et la France . . . . . . . . . . . . . . . . . . 80 fr.
46-47. A. VIATTE. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. STORER. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . . . . . . 40 fr.
49. M. DEMPSEY. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. DESONAY. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . . . . 60 fr.
51. L. F. THOMPSON. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. HARTLAND. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . . . . . . 40 fr.
53. V. M. JEFFERY. John Lily and the Italian Renaissance . . . . . . . . . . 30 fr.
54. M. I. MARKOVITCH. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . . . . . . . 55 fr.
55. M. I. MARKOVITCH. Tolstoï et Gandhi . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
56. M. E. ELKINGTON. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.

57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin . . . . . . . . . . . . . . . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : H.-M. Williams. 35 fr.
65. A. D. Reque. Ibsen, Björnson, Strindberg devant la critique française. . . . 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . . . . . . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande de 1684 à 1709. . . . . . . . . . 90 fr. (net)
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . . . . . . . . . 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France. Avec planches . . . . . . . . . . 100 fr.
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale par M. Mutterer . . . 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope. . . . . . . . . 75 fr.
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre, 1660-1700. 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre . . . . . 50 fr.
76. R. de Brimont. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. de Salis. La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe : Sismondi. . . 70 fr.
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac . 25 fr.
79. M. Bain. Les Voyageurs français en Écosse (1770-1830) et leurs curiosités intellectuelles.
80. J. Wright. Un intermédiaire entre l'esprit germanique et l'esprit français sous le second empire : Camille Selden . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
81. R. Las Vergnas. Le chevalier Rutlidge, « gentilhomme anglais » (1742-1794.) . 40 fr.
82. G. Vinant. Un esprit cosmopolite au xix^e siècle : Malwida de Meysenbug . . 45 fr.
83. Ch. Fournet. Un genevois cosmopolite, ami de Lamartine : Huber-Saladin . . 45 fr.
84. A. W. Osborn. Sir Philip Sydney en France. . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
87. H. C. Rice. Le cultivateur américain. Étude sur l'œuvre de Crèvecœur. . . . 42 fr.
88. P. Bourl'honne. George Eliot. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
89. J. Sellards. Charles Didier. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
90. M. Moraud. Le romantisme français en Angleterre. . . . . . . . . . . . 60 fr.

---

**LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION**

**THÉODORE GÉROLD**
Professeur à l'Université de Strasbourg

# LA MUSIQUE AU MOYEN AGE

(*CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE, TOME 73*)

publiés sous la direction de Mario Roques, membre de l'Institut

In-8° double-couronne, xi-443 pages, avec très nombreuses notations musicales . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **40** fr.

Depuis longtemps attendu, le traité de M. Gérold sera un guide très sûr dans un difficile sujet. La musique profane y est traitée avec détail et il fait une place à la musique religieuse. Il donne une idée complète du développement de la musique dans le cours du moyen âge et précise les résultats acquis depuis les travaux de Coussemaker, des Bénédictins de Solesmes, d'Aubry, de Laloy, de Beck et de tant d'autres paléographes, critiques ou amateurs éclairés des deux dernières générations. Il sera le bienvenu au Conservatoire comme à la Faculté et dans tous les milieux savants et mondains où *lais*, *rondeaux* et *chansons*, mélodies gracieuses des trouvères ainsi que les *motets* connaissent une vogue nouvelle.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

HOWARD C. RICE

# LE CULTIVATEUR AMÉRICAIN

ÉTUDE SUR L'ŒUVRE DE SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR

La vie d'un homme : Michel-Guillaume Jean de Crèvecœur. — La vie d'un livre : les lettres d'un cultivateur américain. — Crèvecœur, ami des Noirs. — Scènes de la vie sauvage. — Crèvecœur, historien de la Révolution américaine : Triomphe d'une légende. — L'Amérique : rêve et réalité.

Un volume in-8° de VI-264 pages, avec 7 planches hors texte (Tome 87) . **42** fr.

P. BOURL'HONNE

# GEORGE ELIOT

ESSAI DE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE ET MORALE

(1819-1854)

Influences anglaises et étrangères

In-8°, 214 pages (Tome 88). . . . . . . . . . . . . . . . . . . **35** fr.

JOHN SELLARDS

# DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME
# CHARLES DIDIER

(1805-1864)

Très importante étude sur le publiciste genevois, auteur de charmants récits de voyages, et célèbre par ses relations avec George Sand, Lamartine et Lamennais.

In-8°, 250 pages, avec un portrait hors texte (Tome 89). . . . . . . **40** fr.

MARCEL MORAUD

# LE ROMANTISME FRANÇAIS
## EN ANGLETERRE

DE 1814 A 1848

Contribution à l'étude des relations littéraires entre la France et l'Angleterre dans la première moitié du XIX[e] siècle.

In-8°, 476 pages (Tome 90) . . . . . . . . . . . . . . . . . . **60** fr.

MORAUD (Marcel). — **LA FRANCE ET LA RESTAURATION, D'APRÈS LES VISITEURS ANGLAIS, DE LA PREMIÈRE ABDICATION DE NAPOLÉON A SA MORT (1814-1821).** In-8° raisin, 200 pages . . . . . . . . . **25** fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.

Treizième Année. — N° 3. Juillet-Septembre 1933

DÉPOT LÉGAL
Eure-et-Loir
N° 497
1933

# REVUE
DE
# LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

SOMMAIRE

Pages

R. Pintard . . . *Une adaptation de Machiavel au XVI^e^ siècle. Le* Prince nécessaire *de Jean de La Taille.* 385

P. Gariel . . . *Eulalie de Senancour et ses amis fribourgeois d'après sa correspondance inédite avec A. Daguet (1844-1857)* . . . . 403

G. T. Clapton. *Lavater, Gall et Baudelaire* . . . . . 429

H. David. . . . *Balzac italianisant. Autour de* Sarrasine . 457

**Notes et Documents :** The Cid and Raymond of Toulouse heroes of a novel of Chivalry (M. D. Lorch). — Disputa del Boileau e di un Italiano (F. Neri). — English imitators of Montesquieu (F. T. H. Fletcher). — Un admirateur français de Frédéric II traducteur de *Télémaque* en vers latins (E. M. Fraser). — Une lettre inconnue de Lamennais à un traducteur espagnol (F. B.) . . . 469

**Chronique** . . . . . . . . . . . . . . . . . . 515

**Bibliographie des questions de littérature comparée** . . . 527

**Comptes-rendus critiques :** H. Hauvette. Les poésies lyriques de Pétrarque (J. Baillou). — Cl. de Bassecourt. Trage-comedie pastoralle (1594), publiée par G. Charlier (J. Baillou). — A.-S.-J. Daniels, S. J. Les rapports entre saint François de Sales et les Pays-Bas (C. Looten). — R. Wellek. Immanuel Kant in England (1793-1838) (B. Munteano). — Analyses d'ouvrages . . . . 538

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, quai Malaquais (VI^e^)

Paraît chaque trimestre

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger.

Le titre d' « Ami de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

---

# BIBLIOTHÈQUE
# DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

**Vol. in-8° raisin.** — *Réduction de 20 °/₀ aux abonnés sauf pour les tomes 11, 43 et 67*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande (*épuisé*).
2-3. H. Girard. Émile Deschamps. 2 vol. (*épuisés*).
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . *Épuisé*
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier . . . . 42 fr.
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux xvii° et xviii° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . . . . . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli xvii° e xviii° . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au xviii° siècle . . . . . . . . . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du xix° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au xvii° et au xviii° s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au xvii° et au xviii° siècle. . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au xix° siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre . . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir. . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle sous la Restauration : Miss Mary Clarke. 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . . . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii° siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . . . . . . . . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . . . . . . . . . . . . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . . . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . . . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . . . . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.

57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . . . . . . 40 fr.
58. J. A. Henning. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. Messac. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine . . . 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin . . . . . . . . . . . . . . . . . . 32 fr.
64. L.-D. Woodward. Une Anglaise amie de la Révolution française : H.-M. Williams. 35 fr.
65. A. D. Reque. Ibsen, Björnson, Strindberg devant la critique française. . . . 32 fr.
66. V. A. Summers. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . . . . . . . . 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande de 1684 à 1709. . . . . . . . . . 90 fr. (*net*)
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . . . . . . . . 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France. Avec planches . . . . . . . . . . 100 fr.
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
71. Gœthe. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale par M. Mutterer . . . 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope. . . . . . . . . 75 fr.
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre, 1660-1700. 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre . . . . . 50 fr.
76. R. de Brimont. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. de Salis. La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe : Sismondi. . . 70 fr.
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac . 25 fr.
79. M. Bain. Les Voyageurs français en Écosse (1770-1830) et leurs curiosités intellectuelles . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
80. J. Wright. Un intermédiaire entre l'esprit germanique et l'esprit français sous le second empire : Camille Selden . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
81. R. Las Vergnas. Le chevalier Rutlidge, « gentilhomme anglais » (1742-1794.) . 40 fr.
82. G. Vinant. Un esprit cosmopolite au XIXe siècle : Malwida de Meysenbug . . 45 fr.
83. Ch. Fournet. Un genevois cosmopolite, ami de Lamartine : Huber-Saladin . . 45 fr.
84. A. W. Osborn. Sir Philip Sydney en France. . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
87. H. C. Rice. Le cultivateur américain. Étude sur l'œuvre de Crèvecœur. . . . 42 fr.
88. P. Bourl'honne. Georges Éliot. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
89. J. Sellards. Charles Didier. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
90. M. Moraud. Le romantisme français en Angleterre. . . . . . . . . . . 60 fr.
91. E. L. Duthie. L'influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 75 fr.

---

**LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION**

**THÉODORE GÉROLD**
Professeur à l'Université de Strasbourg

# LA MUSIQUE AU MOYEN AGE

(*CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE, TOME 73*)

publiés sous la direction de Mario Roques, membre de l'Institut

In-8° double-couronne, XI-443 pages, avec très nombreuses notations musicales . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **40** fr.

Depuis longtemps attendu, le traité de M. Gérold sera un guide très sûr dans un difficile sujet. La musique profane y est traitée avec détail et il fait une place à la musique religieuse. Il donne une idée complète du développement de la musique dans le cours du moyen âge et précise les résultats acquis depuis les travaux de Coussemaker, des Bénédictins de Solesmes, d'Aubry, de Laloy, de Beck et de tant d'autres paléographes, critiques ou amateurs éclairés des deux dernières générations. Il sera le bienvenu au Conservatoire comme à la Faculté et dans tous les milieux savants et mondains où *lais*, *rondeaux* et *chansons*, mélodies gracieuses des trouvères ainsi que les *motets* connaissent une vogue nouvelle.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

HOWARD C. RICE

LE CULTIVATEUR AMÉRICAIN

ÉTUDE SUR L'ŒUVRE DE SAINT JOHN DE CRÈVECŒUR

La vie d'un homme : Michel-Guillaume Jean de Crèvecœur. — La vie d'un livre : les lettres d'un cultivateur américain. — Crèvecœur, ami des Noirs. — Scènes de la vie sauvage. — Crèvecœur, historien de la Révolution américaine : Triomphe d'une légende. — L'Amérique : rêve et réalité.

Un volume in-8° de VI-264 pages, avec 7 planches hors texte (Tome 87) . **42** fr.

P. BOURL'HONNE

GEORGE ELIOT

ESSAI DE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE ET MORALE

(1819-1854)

Influences anglaises et étrangères

In-8°, 214 pages (Tome 88). . . . . . . . . . . . . . . . . . . **35** fr.

JOHN SELLARDS

DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME

CHARLES DIDIER

(1805-1864)

Très importante étude sur le publiciste genevois, auteur de charmants récits de voyages, et célèbre par ses relations avec George Sand, Lamartine et Lamennais.

In-8°, 250 pages, avec un portrait hors texte (Tome 89). . . . . . . **40** fr.

MARCEL MORAUD

LE ROMANTISME FRANÇAIS EN ANGLETERRE

DE 1814 A 1848

Contribution à l'étude des relations littéraires entre la France et l'Angleterre dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

In-8°, 476 pages (Tome 90) . . . . . . . . . . . . . . . . . . **60** fr.

MORAUD (Marcel). — **LA FRANCE ET LA RESTAURATION, D'APRÈS LES VISITEURS ANGLAIS, DE LA PREMIÈRE ABDICATION DE NAPOLÉON A SA MORT (1814-1821).** In-8° raisin, 200 pages . . . . . . . . . . **25** fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.

Treizième Année. — N° 4. Octobre-Décembre 1933

DÉPOT LÉGAL
Eure-et-Loir
N° 497
1933

# REVUE
DE
# LITTÉRATURE COMPARÉE

DIRIGÉE PAR

F. BALDENSPERGER
PROFESSEUR A LA SORBONNE

P. HAZARD
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

## SOMMAIRE

Pages

A. Chérel . . . . *La pensée de Machiavel en France au temps de la Fronde* . . . . . . . 577

R. Ternois . . . . *Les débuts de l'anglophilie en France : Henri Justel.* . . . . . . . . . 588

A. Jolivet . . . . *Le rousseauisme d'Auguste Strindberg* . 606

A. v. d. Brincken. *George Sand et Dostoievsky : contribution au problème des emprunts littéraires* . 623

Éd. Maynial . . . *De Stendhal à Fogazzaro : la poésie de la musique chez un écrivain.* . . . . 630

F. Baldensperger. *André Gide antigoethéen.* . . . . . . 651

**Notes et Documents :** Notes marginales de S. T. Coleridge *(suite)*. En marge de H. C. Oersted (H. Nidecker). — La vie de collège en Angleterre de 1823 à 1827, d'après les lettres de Charles et Arthur Neate à Sainte-Beuve (J. Bonnerot). — Victor Hugo, Napoléon III et Elizabeth Browning (A. Schinz). — Liste des pièces étrangères jouées en Russie de 1917 à 1927 (H. W. Dana) . . 676

**Chronique** . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 747

**Bibliographie des questions de littérature comparée** . . . 760

**Comptes-rendus critiques :** Jos. J. Gielen. De Wandelende Jood in volkskunde en letterkunde (P. van Tieghem). — H. C. Lancaster. A History of French dramatic Literature in the seventeenth century (L. Rivaille). — P.-M.-N. Burtin. Un semeur d'idées au temps de la Restauration : le baron d'Eckstein (A. Viatte et F. B.). — J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon (É. Driault). — Analyses d'ouvrages . . . . . . . . . . . . . . 772

**Table des matières du tome XIII** . . . . . . . . . 795

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e^)

**Paraît chaque trimestre**

Tous droits réservés

Le prix de l'abonnement est actuellement fixé à **75** francs par an pour Paris, **80** francs pour la Province et les Colonies et **125** fr. pour l'Étranger.

Sur la demande d'un abonné étranger, les numéros peuvent être remis à un intermédiaire à Paris, sans toutefois que le prix de l'abonnement Union Postale puisse être modifié.

Le titre d' « Ami de la *Revue de littérature comparée* » sera donné à tout souscripteur d'une somme une fois versée de 500 francs.

---

# BIBLIOTHÈQUE
# DE LA *REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE*

Vol. in-8° raisin. — *Réduction de 20 °/ₒ aux abonnés sauf pour les tomes 11, 43 et 67*

1. G. Cohen. Écrivains français en Hollande . . . . . . . . . . . . . *Épuisé*
2-3. H. Girard. Émile Deschamps. 2 vol. . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisés*
4. Alice M. Killen. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840. . . . *Épuisé*
5. E. Estève. Études de littérature préromantique . . . . . . . . . . . . 18 fr.
6. F. C. Roe. Taine et l'Angleterre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
7. B. Faÿ. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du xviii° siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux États-Unis. 2 vol. . . 48 fr.
8. G. Chinard Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot . . . . . . . . 7 fr. 20
9-10. J. Larat. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier . . . *Épuisé*
11. H. Liebrecht. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux xvii° et xviii° s. 60 fr. (*net*)
12. A. L. Sells. Les sources françaises de Goldsmith . . . . . . . . . . . 18 fr.
13. L. Ferrari. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese. . . . . . . 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantics' Knowledge of English Literature. . . 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au xviii° siècle . . . . . . . . . . . . 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800) . . . . . . 18 fr.
17. M. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères. 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du xix° siècle » (1835) . 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830). 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff. 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard. 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario. . . . . . 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au xvii° et au xviii° s. vus par les Français. 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au xvii° et au xviii° siècle . . 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français . . . . . . . . 35 fr.
27. Chateaubriand. Les Aventures du dernier Abencérage, éditées par Paul Hazard et Marie-Jeanne Durry . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au xix° siècle. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
29. F. L. Schœll. Études sur l'humanisme continental en Angleterre . . . . . 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir. . . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac. . . . . . . 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834), une tentative de journalisme cosmopolite . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise . . . . . . 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français. 40 fr.
35. M. E. Smith. Une Anglaise intellectuelle sous la Restauration : Miss Mary Clarke. 25 fr.
36. F. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique . . 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France . 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Avantures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre; édition critique par M. E. I. Robertson . . . . . . . . . . 30 fr.
39. Ed. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature . . . . 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative Interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au xviii° siècle. Anne-Marie du Boccage. 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger . . 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine . . . . . . . . . . . . 80 fr. (*net*)
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France . . . . . . . . . . . . . . . . . . 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme. Théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. E. Storer. La mode des contes de fées (1685-1700) . . . . . . . . . 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the sources of the Génie du Christianisme . . 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens . . . . . . . 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue. A survey of his progress in France and England . 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique » . . . . . . . . 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance . . . . . . . . . . 30 fr.
54. M. I. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï . . . . . . . . . . 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi . . . . . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de société entre l'Angleterre et la France. . . 30 fr.
57. D. G. Larg. Madame de Staël. La seconde vie (1800-1807) . . . . . . . . 40 fr.

58. J. A. HENNING. « L'Allemagne » de Madame de Staël et la bataille romantique . 50 fr.
59. R. MESSAC. Le « detective novel » et l'influence de la pensée scientifique. . . 75 fr.
60. J. SCOTT. Les Sonnets Élisabéthains. Les Sources et l'apport personnel . . . 45 fr.
61. A. C. TAYLOR. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France (1825-1865) . . 35 fr.
62. R. TAUPIN. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine . . . 35 fr.
63. J. DE COURS. Francis Viélé-Griffin . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 32 fr.
64. L.-D. WOODWARD. Une Anglaise amie de la Révolution française : H.-M. Williams. 35 fr.
65. A. D. REQUE. Ibsen, Björnson, Strindberg devant la critique française. . . . 32 fr.
66. V. A. SUMMERS. L'orientalisme d'Alfred de Vigny . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
67. H. J. REESINK. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande de 1684 à 1709. . . . . . . . . . 90 fr. (*net*)
68. Ch. BEUCHAT. Edouard Rod et le cosmopolitisme . . . . . . . . . . . . 40 fr.
69. M. BARDON. Don Quichotte en France. Avec planches . . . . . . . . . . 100 fr.
70. L. ROSENBLATT. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise pendant la période victorienne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
71. GŒTHE. Voyage en Italie. Traduction nouvelle intégrale par M. Mutterer . . . 80 fr.
72. E. AUDRA. La littérature française dans l'œuvre de Pope. . . . . . . . . 75 fr.
73. J. DECHAMPS. Sur la légende de Napoléon . . . . . . . . . . . . . . . 40 fr.
74. A. H. WEST. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre, 1660-1700. 30 fr.
75. A. J. FARMER. Le mouvement esthétique et décadent en Angleterre . . . . . 50 fr.
76. R. DE BRIMONT. Autour de « Graziella ». Textes lamartiniens inédits . . . . 20 fr.
77. J. R. DE SALIS. La vie et l'œuvre d'un cosmopolite philosophe : Sismondi. . . 70 fr.
78. V. L. LEATHERS. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre d'Honoré de Balzac . 25 fr.
79. M. BAIN. Les Voyageurs français en Écosse (1770-1830) et leurs curiosités intellectuelles . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
80. J. WRIGHT. Un intermédiaire entre l'esprit germanique et l'esprit français sous le second empire : Camille Selden . . . . . . . . . . . . . . . . . . 45 fr.
81. R. LAS VERGNAS. Le chevalier Rutlidge, « gentilhomme anglais » (1742-1794.) . 40 fr.
82. G. VINANT. Un esprit cosmopolite au XIX<sup></sup>e siècle : Malwida de Meysenbug . . 45 fr.
83. Ch. FOURNET. Un genevois cosmopolite, ami de Lamartine : Huber-Saladin . . 45 fr.
84. A. W. OSBORN. Sir Philip Sydney en France. . . . . . . . . . . . . . 30 fr.
85. E. LAROCQUE-TINKER. Les écrits de langue française en Louisiane . . . 50 fr. (*net*)
86. L. B. DE MURALT. Lettres sur les Anglois et les François, éd. par Ch. GOULD . 50 fr.
87. H. C. RICE. Le cultivateur américain. Étude sur l'œuvre de Crèvecœur. . . . 42 fr.
88. P. BOURL'HONNE. Georges Éliot. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 35 fr.
89. J. SELLARDS. Dans le sillage du romantisme. Charles Didier . . . . . . . . 40 fr.
90. M. MORAUD. Le romantisme français en Angleterre. . . . . . . . . . . . 60 fr.
91. E. L. DUTHIE. L'influence du symbolisme français dans le renouveau poétique de l'Allemagne . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 75 fr.

---

**LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION**

**THÉODORE GÉROLD**
Professeur à l'Université de Strasbourg

# LA MUSIQUE AU MOYEN AGE

(*CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE, TOME* 73)

publiés sous la direction de Mario ROQUES, membre de l'Institut

In-8° double-couronne, XI-443 pages, avec très nombreuses notations musicales . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **40** fr.

Depuis longtemps attendu, le traité de M. Gérold sera un guide très sûr dans un difficile sujet. La musique profane y est traitée avec détail et il fait une place à la musique religieuse. Il donne une idée complète du développement de la musique dans le cours du moyen âge et précise les résultats acquis depuis les travaux de Coussemaker, des Bénédictins de Solesmes, d'Aubry, de Laloy, de Beck et de tant d'autres paléographes, critiques ou amateurs éclairés des deux dernières générations. Il sera le bienvenu au Conservatoire comme à la Faculté et dans tous les milieux savants et mondains où *lais*, *rondeaux* et *chansons*, mélodies gracieuses des trouvères ainsi que les *motets* connaissent une vogue nouvelle.

**LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION**

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

**B. L. DE MURALT**

# LETTRES
## SUR
# LES ANGLOIS ET LES FRANÇOIS
## ET SUR LES VOIAGES
(1728)

Edited by Charles GOULD, B. A., B. Litt.

Réimpression déjà souhaitée par Sainte-Beuve en 1861. L'influence de Muralt, gentilhomme bernois, sur la pensée de J.-J. Rousseau et de ses contemporains fut considérable.

In-8°, 381 pages (Tome 86). . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **50** fr.

**JOHN SELLARDS**

## DANS LE SILLAGE DU ROMANTISME
# CHARLES DIDIER
(1805-1864)

Très importante étude sur le publiciste genevois, auteur de charmants récits de voyages, et célèbre par ses relations avec George Sand, Lamartine et Lamennais.

In-8°, 250 pages, avec un portrait hors texte (Tome 89). . . . . . . **40** fr.

**MARCEL MORAUD**

# LE ROMANTISME FRANÇAIS
## EN ANGLETERRE
DE 1814 A 1848

Contribution à l'étude des relations littéraires entre la France et l'Angleterre dans la première moitié du XIX^e siècle.

In-8°, 476 pages (Tome 90) . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **60** fr.

**ENID LOWRY DUTHIE**

# L'INFLUENCE DU SYMBOLISME FRANÇAIS
## DANS LE RENOUVEAU POÉTIQUE DE L'ALLEMAGNE

In-8°, 571 pages (Tome 91) . . . . . . . . . . . . . . . . . . **75** fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR. — 1933.